



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF

F. L. A. PIOCHE.

1871.

Accessions No. 17184 Shelf No. 75/M

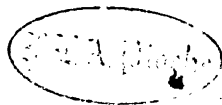
VF12

V.3



LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES.

TOME TROISIEME.



IMPRIMERIE D'AD. EVERAT ET COMP.,

• Rue du Cadran, 14 et 16,

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRÉS

PAR PLUTARQUE,

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR RICARD.



TOME TROISIÈME.

BIBLIOTHÈQUE
DE LA
UNIVERSITÉ DE
SAN FRANCISCO



A PARIS,

CHEZ LEFÈVRE, ÉDITEUR,

RUE DE L'ÉPERON, N° 6;

CHEZ LEDENTU, LIBRAIRE, QUAI DES AUGUSTINS, N° 31.

M DCCC XXXVIII.

1834 ce est que cette dit.

751a

VFR

v 3

DE 7

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES. MAIN

PHOCION.

I. Phocion, par la faute des circonstances, n'a pas joui de toute la gloire que sa vertu méritait. — II. Il est difficile de gouverner des républiques dans l'adversité. — III. Tempérament nécessaire, mais difficile à trouver en pareille conjoncture. — IV. Austerité excessive de Caton. Pourquoi il est comparé avec Phocion. — V. Naissance et caractère de Phocion. — VI. Diverses réparties de Phocion. — VII. Commencements de Phocion sous Chabrias; son attachement pour Chabrias. — VIII. Il se forme également à la politique et à la guerre. — IX. Il ne flatte jamais le peuple. — X. Bons mots et sages réponses de Phocion. — XI. Réflexions sur son caractère. — XII. Estime des alliés des Athéniens pour Phocion. — XIII. Il remporte en Eubée une victoire complète sur l'armée de Philippe. — XIV. Les alliés refusent de recevoir dans leur port la flotte de Chares. — XV. Phocion est nommé à sa place. — XVI. Il rend les Athéniens maîtres de Mégare, et leur conseille de faire la paix avec Philippe. — XVII. Il est mis à la tête de la république. — XVIII. Conseil de Phocion relativement aux dix citoyens qu'Alexandre voulait qu'on lui livrât. — XIX. Il conseille à ce prince de tourner ses armes contre les Perses. — XX. Il refuse les présents d'Alexandre. — XXI. Femmes de Phocion. — XXII. Il mène son fils à Sparte pour y être élevé dans la discipline des Lacédémoniens. — XXIII. Conduite de Phocion à l'égard d'Harpalus. —

XXIV. Prudence de Phocion à la nouvelle de la mort d'Alexandre. — XXV. Son opinion sur la guerre Lamiaque. — XXVI. Il fait engager jusqu'aux hommes de soixante ans, et bat Micion. — XXVII. Victoire et ensuite défaite des Grecs confédérés. — XXVIII. Phocion est envoyé en ambassade vers Antipater. — XXIX. Nouvelle ambassade de Phocion. — XXX. Les Athéniens sont obligés de recevoir garnison. — XXXI. Douze mille Athéniens privés du droit de bourgeoisie. — XXXII. Dureté et tyrannie d'Antipater. — XXXIII. Sage conduite et désintéressement de Phocion. — XXXIV. Mort de Démade et de son fils. — XXXV. Phocion engage Nicanor à traiter avec douceur les Athéniens; ils sont trompés par Polyperchon. — XXXVI. Nicanor entreprend de s'emparer du Pirée. — XXXVII. Phocion accusé de trahison. — XXXVIII. Polyperchon l'envole lié, sur un chariot, à Athènes. — XXXIX. Le peuple le condamne à mort. — XL. Constance de Phocion. — XLI. Un pauvre homme, nommé Gonoplon, lui rend les derniers devoirs. — XLII. Repentir des Athéniens; honneurs rendus à Phocion. Puntion de ses accusateurs.

M. Dacier place l'époque de la mort de Phocion à l'an du monde 3632, la 3^e année de la 445^e olympiade, l'an de Rome 435, avant J.-C. 316.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment tout l'espace de la vie de Phocion depuis la 3^e année de la 94^e olympiade, jusqu'à la 3^e année de la 445^e, avant J.-C. 316.

I. L'orateur Démade, qui dans l'administration des affaires publiques ne cherchait qu'à plaire à Antipater et aux Macédoniens (1), jouissait d'un grand crédit dans Athènes. Mais, obligé de proposer et de prendre des résolutions contraires à la dignité et aux coutumes de la ville, il disait que sa conduite était excusable, parcequ'il gouvernait les naufrages de la république (2) : parole trop arrogante dans

la bouche de cet orateur , mais qui pourrait être vraie si on l'appliquait au gouvernement de Phocion. Car Démade était lui-même un de ces naufrages d'Athènes, lui dont la conduite et l'administration étaient si honteuses, qu'Antipater disait de lui, quand il fut devenu vieux, que, semblable à une victime immolée, il ne lui restait plus que la langue et le ventre (3). Mais la vertu de Phocion ayant eu à lutter contre un temps orageux, qui fut pour elle le plus terrible adversaire, se vit, par un effet des malheurs de la Grèce, condamnée à l'obscurité, et privée de l'éclat et de la gloire qu'elle méritait. Il ne faut pas en croire Sophocle, lorsque, supposant la vertu trop faible, il dit :

L'homme le plus sensé, dans le sein du malheur,
De son esprit bientôt voit flétrir la vigueur ¹.

Tout ce qu'on peut accorder de pouvoir à la fortune sur les gens de bien, dont elle se déclare l'ennemie, c'est qu'au lieu des honneurs et des récompenses qui leur sont dus, elle attire à quelques uns d'entre eux des calomnies et des reproches injustes, qui affaiblissent la confiance qu'on avait en leur vertu.

II. On croit assez généralement que dans la prospérité les peuples s'irritent plus facilement contre les hommes vertueux, parceque leurs succès et l'accroissement de leur puissance leur enflent le cœur; mais c'est au contraire (4) le malheur qui aigrit toujours les esprits, qui les rend chagrins et prompts à s'emporter; leurs oreilles deviennent chatouilleuses et délicates; elles s'offensent de la parole la plus indifférente qui aura été dite d'un ton un peu plus haut. Celui qui nous reprend de nos fautes semble nous reprocher nos malheurs; nous prenons sa franchise pour du mépris. Le miel envenime les plaies et les ulcères; de même trop souvent des remontrances justes et raisonnables blessent et irritent un homme malheureux, si on n'a soin de les adoucir et de les plier au caractère de celui à qui l'on parle. Aussi le poète donne-t-il à la douceur une épithète qui marque qu'elle cède à l'ame (5); parcequ'en effet elle se mêle à son humeur et ne lui oppose ni combat ni résistance. Un œil malade se repose avec plaisir sur des couleurs sombres et obscures; il évite les couleurs vives et brillantes : de même une ville dans le malheur devient, par une suite de sa faiblesse, si craintive, si ombrageuse, que le moindre bruit l'effraie, qu'elle ne peut supporter la franchise, lors même que le peu de ressource que lui laissent ses fautes la lui rendrait plus nécessaire. Rien n'est si dangereux que d'avoir à gouverner une ville ainsi disposée; elle entraîne dans sa perte celui qui l'a flattée, mais c'est après avoir sacrifié celui qui ne la flattait pas.

III. Les mathématiciens (6) disent que le soleil n'a pas précisément le même mouvement que le ciel, et que ce n'est pas non plus un mou-

¹ In *Antig.*, v. 573.

vément tout-à-fait contraire ; qu'il suit un cours oblique et décrit dans son inclinaison une ligne spirale , dont la révolution lente et flexible assure la conservation de tous les êtres, en donnant à l'univers la température la plus convenable. Ainsi un gouvernement toujours tendu , qui contrarie toutes les volontés du peuple , pèche par trop de rudesse et de dureté. Au contraire, l'autorité qui cède à ceux qui s'égarent et attirent à eux la multitude est comme un précipice glissant et dangereux : Rien n'est donc plus salulaire qu'une administration qui sait à propos céder au peuple , pour le faire obéir dans d'autres occasions ; qui lui accorde une chose agréable , pour en obtenir une chose utile. Les peuples alors , voyant qu'on ne veut pas les gouverner par la force et exercer sur eux un pouvoir despotique , se laissent amener par la douceur à faire ce qu'exige leur véritable intérêt. Mais ce sage tempérament est difficile à garder ; il faut savoir mêler la douceur avec la dignité , et ce mélange n'est point aisé : aussi , quand on y a réussi , c'est de toutes les consonnances et de toutes les harmonies la plus parfaite , la plus conforme aux lois de la musique ; c'est par elle que Dieu gouverne le monde , où rien ne se fait par violence , où toujours la persuasion et la raison tempèrent la nécessité de l'obéissance.

IV. Une extrême sévérité faisait le caractère de Caton le jeune : ses mœurs n'avaient rien de cette douceur , de cette persuasion qui seule attache le peuple ; et , faute de condescendance , il n'eut aucun crédit dans la république. Cicéron dit de lui que , pour avoir voulu gouverner comme s'il eût vécu dans la république de Platon , et non dans la lie du peuple de Romulus , il ne put obtenir le consulat (7). Il en fut de lui , ce me semble , comme des fruits qui viennent hors de saison : on les voit avec plaisir , on les admire , mais ils ne sont bons à rien. De même les mœurs antiques de Caton , paraissant tout-à-coup dans Rome , après une interruption de plusieurs siècles , au milieu de la dépravation et de la perversité de son temps , lui acquirent d'abord beaucoup de considération et de gloire ; mais l'élévation et l'austérité de sa vertu ne se trouvant pas en harmonie avec le ton de son siècle , elles furent inutiles à la république. Lorsque Caton entra dans l'administration des affaires , sa patrie était , non comme celle de Phocion , sur le penchant de sa ruine , mais seulement battue de la tempête et dans une agitation violente. Caton même ne se mêla qu'en second du gouvernement ; il ne fit que diriger les voiles et les cordages , pour aider ceux qui avaient plus d'autorité que lui. Repoussé du gouvernail et de la conduite du vaisseau , il eut néanmoins un long combat à soutenir contre la fortune. Elle finit par renverser et détruire la république , mais par d'autres mains ; encore ne fut-ce que lentement , par de longs et pénibles efforts ; et peu s'en fallut que Rome , soutenue par Caton et par sa vertu , ne triomphât de la fortune. Au reste quand nous comparons la vertu de Caton avec

celle de Phocion , on n'est pas d'après ces ressemblances communes , qui firent de l'un et de l'autre des hommes de bien et de sages politiques. Il y a sans doute de la différence de valeur à valeur , comme de la valeur d'Alcibiade à celle d'Épaminondas ; il y en a de prudence à prudence : par exemple , de la prudence de Thémistocle à celle d'Aristide ; de justice à justice , comme entre Numa et Agésilas (8). Mais les vertus de Caton et de Phocion , jusque dans les plus légères et les plus imperceptibles différences , ont un même caractère , une même forme , une même couleur , profondément empreinte dans leurs mœurs ; la douceur y est mêlée dans une égale mesure avec l'austérité , la prévoyance avec la valeur , la vigilance pour les autres avec l'intrépidité pour soi-même ; la fuite des choses honteuses et le zèle pour la justice y sont tellement unis ensemble , que le jugement le plus subtil , tel qu'un instrument très fin , pourrait à peine les distinguer et y saisir la moindre différence.

V. Tout le monde convient que Caton était d'une maison illustre , comme je le ferai voir dans sa *Vie*. Pour Phocion , j'ai lieu de croire qu'il n'était pas d'une naissance basse et obscure. Si , comme le prétend Idoménée (9) , il eût eu pour père un faiseur de pilons à mortier , Glaucippus , fils d'Hypéride , dans ce discours où il a ramassé contre Phocion toutes sortes d'injures , n'aurait pas oublié la bassesse de son origine ; et Phocion n'aurait pas reçu une éducation si distinguée. Il fut dans sa première jeunesse disciple de Platon et ensuite de Xénocrate dans l'Académie , où de bonne heure il montra la plus grande ardeur pour se former à la vertu la plus parfaite. Duris assure qu'aucun Athénien ne le vit jamais ni rire , ni pleurer , ni se baigner dans les étuves publiques , ni avoir les mains hors de son manteau , lorsqu'il était habillé. Quand il allait à la campagne ou qu'il était aux armées , il marchait toujours nu-pieds et sans manteau (10) , à moins que le froid ne fût excessif : aussi les soldats disaient-ils en riant que c'était le signe d'un grand hiver , que de voir Phocion habillé. Quoiqu'il eût beaucoup de douceur et d'humanité , il avait les traits du visage si rudes et l'air si repoussant , que ceux qui n'étaient pas accoutumés à le voir craignaient de se trouver seuls avec lui.

VI. Un jour Charès l'ayant plaisanté sur ses sourcils , les Athéniens se mirent à rire. « Ces sourcils , dit Phocion , ne vous ont jamais fait » de mal ; mais les ris de ces gens-là ont coûté bien des larmes à la » ville. » Les discours de Phocion étaient toujours pleins de conceptions et de pensées heureuses , qu'il énonçait avec une brièveté faite pour le commandement ; il y mêlait une austérité qu'aucun agrément ne tempérerait ; mais elle était remplie de vues salutaires. Zénon disait que les paroles d'un philosophe devaient être trempées dans le bon sens : celles de Phocion renfermaient beaucoup de sens en très peu de paroles. C'est sans doute à cela que faisait allusion Polyecte le Sphettien (11) , quand il disait que Démosthène était le meilleur , et

Phocion le plus éloquent des orateurs. Les pièces de monnaie qui, sous un moindre volume, ont plus de valeur, sont celles qu'on estime le plus. Ainsi la force du discours consiste à exprimer beaucoup de choses en peu de mots. Un jour que le théâtre était plein de monde, Phocion se promenait sur la scène, tout recueilli en lui-même. « Phocion, lui dit un de ses amis, vous avez l'air bien pensif. — Cela est vrai, répondit-il ; je pense si je ne pourrais pas retrancher quelque chose du discours que je dois prononcer devant les Athéniens. » Démosthène, qui ne faisait aucun cas des autres orateurs, dès qu'il voyait Phocion se lever, avait coutume de dire tout bas à ses amis : « Voilà la hache de mes discours qui se lève. » Peut-être est-ce aux mœurs de Phocion qu'il faut attribuer le pouvoir de son éloquence ; car un mot, un signe de tête, ont, dans un homme de bien, autant de poids et de force pour persuader, que des milliers de raisonnements et de périodes.

VII. Phocion servit, dans sa première jeunesse, sous le général Chabrias, auquel il s'attacha particulièrement, et qui le forma au métier des armes : de son côté il corrigea sur bien des points le caractère inégal et emporté de Chabrias, qui d'ailleurs, naturellement paresseux et difficile à émouvoir, s'animait, s'enflammait tellement dans les combats, que son courage le précipitait dans les plus grands dangers avec la dernière témérité ; elle lui coûta enfin la vie à l'île de Chio, où il voulut aborder le premier avec sa galère et faire la descente en présence des ennemis, malgré la résistance vigoureuse qu'ils lui opposaient (12). Phocion, aussi prudent qu'actif, ou échauffait la lenteur de Chabrias, ou ralentissait son impétuosité et son audace, lorsqu'il s'y livrait mal à propos. Aussi ce général, naturellement doux et plein de bonté, avait beaucoup d'amitié pour Phocion ; il l'avancait dans les charges et les commandements et le faisait connaître aux Grecs, en l'employant dans les affaires les plus importantes ; il le fit en particulier à la bataille navale près de Naxos (13), en lui procurant l'occasion d'acquérir de la réputation et de la gloire ; il lui donna le commandement de l'aile gauche, où le combat fut le plus vif et qui décida promptement de la victoire. Cette bataille, la première que la ville d'Athènes, depuis qu'elle avait été prise par Lysandre, eût gagnée contre les Grecs par ses seules forces, inspira aux Athéniens une affection singulière pour Chabrias et une grande estime pour Phocion, en qui ils reconnurent un grand talent pour commander. Ils remportèrent cette victoire le jour qu'on célébrait les grands mystères ; et, pour en conserver la mémoire, Chabrias, tous les ans à pareil jour, qui était le seize du mois Boédromion¹, distribuait du vin aux Athéniens. Quelque temps après, Chabrias choisit Phocion pour aller lever les contributions des îles ; et, comme il lui

¹ Septembre. C'était le premier jour de la fête, qui en durait neuf.

donnait pour cela vingt vaisseaux, Phocion lui fit observer que s'il l'envoyait pour faire la guerre, il lui fallait des forces plus considérables; que s'il allait vers des alliés, un seul vaisseau lui suffisait. Il s'embarqua donc sur sa galère seule; et, après avoir conféré avec les villes et leurs principaux officiers d'une manière simple et franche, il s'en retourna, suivi d'un grand nombre de vaisseaux des alliés, qui portaient l'argent qu'ils devaient fournir. Phocion, non content d'avoir respecté et honoré Chabrias pendant sa vie, conserva, après sa mort, le plus grand intérêt pour ceux qui lui appartenaient : il prit soin de son fils Ctésippe, dont il voulait faire un homme de bien; et, quoiqu'il le vit d'un caractère revêché et emporté, il ne se rebuta point et ne cessa pas de le redresser et de couvrir la honte de ses vices. Une fois seulement, dans une de ses expéditions, importuné par ce jeune homme, qui l'accablait de questions déplacées, qui même s'ingérait à lui donner des conseils et voulait lui apprendre les devoirs d'un général, il ne put s'empêcher de dire : « O Chabrias, Chabrias, quel retour je te paie de l'amitié que tu as eue pour moi, en supportant les sottises de ton fils ! »

VIII. Phocion voyant que ceux qui gouvernaient alors la république s'étaient partagé comme au sort les charges civiles et les emplois militaires; que les uns, tels qu'Eubulus, Aristophon, Démosthène, Lycurgue et Hypéride, n'avaient d'autre fonction que de haranguer le peuple et de proposer les décrets; que les autres, comme Diopithès, Mnesthée, Léosthène et Charès, ne s'avançaient dans la république que par le commandement des armées, il préféra la manière de gouverner de Périclès, d'Aristide et de Solon, comme la plus parfaite, parcequ'elle réunissait les talents de la guerre et ceux de la politique (14). Chacun de ces trois personnages était, comme dit Archiloque,

Serviteur du dieu Mars dans le métier des armes,
Et des dons des neuf Sœurs savait goûter les charmes.

Il voyait que la déesse protectrice d'Athènes était également propre à commander les armées et à gouverner les villes, et qu'on lui donnait pour cette raison les surnoms de Polémique et de Politique. Il se forma donc sur ce modèle; et, en se proposant toujours la paix et le repos pour but de son gouvernement, il fit seul plus d'expéditions qu'aucun des généraux de son temps et même de ceux qui l'avaient précédé : il ne demanda, il ne brigua jamais le commandement; mais jamais aussi il ne le fuit ni le refusa, quand il y fut appelé par sa patrie. Tous les historiens conviennent qu'il fut nommé quarante-cinq fois général, sans s'être trouvé une seule fois à son élection; ce fut toujours en son absence que ses concitoyens le rappelèrent pour lui confier le commandement des armées. Les personnes peu sensées s'étonnaient de cette préférence que le peuple donnait à un homme qui,

s'opposant presque toujours à ses volontés, ne disait et ne faisait rien pour lui complaire.

IX. Les rois, dit-on, s'amusement de leurs flatteurs, après qu'ils ont lavé leurs mains pour se mettre à table; de même le peuple d'Athènes employait pour son amusement les orateurs agréables et légers: mais fallait-il nommer à la conduite des armées, alors, toujours sérieux, toujours sage, il y appelait le plus sensé, le plus austère de ses concitoyens, celui qui, seul ou plus que tout autre, gourmandait ses desirs et ses caprices. Un jour qu'on lut dans l'assemblée du peuple un oracle de Delphes qui portait que tous les Athéniens étaient d'accord, à l'exception d'un seul qui pensait tout différemment des autres, Phocion s'avancant dit qu'on n'avait pas besoin de chercher cet homme, que c'était lui que l'oracle désignait; car il était le seul qui n'approuvât rien de ce qui se faisait. Une autre fois qu'il venait de haranguer le peuple, ayant vu son avis applaudi et adopté par toute l'assemblée, il se tourna vers ses amis, et leur dit: « Ne m'est-il pas échappé par mégarde quelque sottise? »

X. Les Athéniens demandaient un jour, pour quelque sacrifice, une contribution générale, à laquelle tous les autres citoyens avaient déjà fourni leur part; Phocion, appelé plusieurs fois pour donner la sienne, répondit enfin: « Demandez aux riches; pour moi, j'aurais honte de vous donner, quand je n'ai pas encore payé celui-ci; » il montrait l'usurier Calliclès; et, comme on ne cessait pas de crier après lui, il conta cet apologue: « Un homme lâche allait partir pour la guerre, lorsqu'il entendit des corbeaux croasser; effrayé de leurs cris, il pose les armes et reste chez lui; un moment après il s'arme de nouveau et se met en marche. Les corbeaux recommencent leurs cris, et l'homme rentre dans sa maison, en disant: Vous croassez tant qu'il vous plaira; mais vous ne tâterez pas de ma peau. » Les Athéniens voulaient le forcer de les mener à l'ennemi; et, comme il le refusa, ils le traitèrent de poltron. « Vous ne pouvez, leur dit-il, me rendre brave, ni moi vous rendre timides; au reste, nous nous connaissons assez les uns les autres. » Dans des temps difficiles, le peuple s'emportait contre lui avec beaucoup de rudesse et voulait que sur-le-champ il rendit compte de son administration: « Eh! mes amis, leur dit-il, songez d'abord à vous tirer du mauvais pas où vous êtes. » Pendant la guerre, les Athéniens étaient timides et souples; mais, rendus insolents par la paix, ils se plaignaient hautement de Phocion et lui reprochaient de leur avoir enlevé la victoire des mains: « Vous êtes bien heureux, leur dit-il, d'avoir un général qui vous connaisse; sans cela, il y a long-temps que vous seriez perdus. »

XI. Les Athéniens refusaient de terminer en justice les différends qu'ils avaient avec les Béotiens pour leur territoire, et voulaient les décider par la voie des armes. Phocion leur conseilla de disputer avec eux en paroles, genre d'escrime où ils étaient les plus forts, et de

laisser les armes, en quoi ils étaient les plus faibles. Un jour que son avis leur déplaisait, et qu'ils ne voulaient pas même l'écouter : « Vous pouvez, leur dit-il, me forcer à faire ce que je ne veux pas ; mais vous ne sauriez me contraindre à dire, contre mon sentiment, ce qu'il ne faut pas. » Démosthène, un des orateurs qui lui étaient opposés dans le gouvernement, lui dit un jour : « Phocion, si les Athéniens entrent en fureur, ils vous feront mourir. — Oui, répondit Phocion ; mais s'ils reviennent à leur bon sens, ce sera vous. » Polyecte le Sphettien, haranguant le peuple un jour qu'il faisait fort chaud, lui conseillait de déclarer la guerre à Philippe. Comme il était fort gros, il se mettait hors d'haleine en parlant et suait à grosses gouttes ; en sorte que, pendant son discours, il demanda plusieurs fois à boire : « Athéniens, dit Phocion, il est bien juste que vous en rapportiez à cet homme pour ordonner la guerre. Que ne fera-t-il pas lorsqu'il sera sous la cuirasse et le bouclier, et que les ennemis seront proches, lui qui, pour vous dire seulement ce qu'il a préparé, se met en risque d'étouffer ? » L'orateur Lycurgue vomissait mille injures contre lui dans l'assemblée du peuple et lui reprochait surtout d'avoir conseillé aux Athéniens de livrer les dix orateurs qu'Alexandre avait demandés : « Souvent, lui dit Phocion, j'ai donné au peuple des conseils sages et salutaires ; mais il n'en suit aucun. » Il y avait à Athènes un homme que sa barbe longue et épaisse, son manteau usé, son air triste et sévère, avaient fait surnommer le Lacédémonien : il se nommait Archibiade. Phocion, qui, dans une assemblée du peuple, était vivement contredit, l'appelle en témoignage de la vérité de ce qu'il disait. Archibiade se lève et parle dans le sens du peuple, en disant ce qui pouvait lui être agréable : « Archibiade, lui dit Phocion, pourquoi donc ne pas faire raser cette barbe, si tu voulais faire un pareil métier (15) ? » Aristogiton le sycophante, toujours brave dans les assemblées, excitait sans cesse le peuple à prendre les armes ; mais quand on fit le rôle des citoyens qui étaient en état de servir, il se rendit à l'assemblée appuyé sur un bâton, et une jambe liée. Phocion, assis alors sur son tribunal, le voyant venir de loin, cria au greffier : « Écrivez Aristogiton boiteux et lâche. »

XII. Quand je considère toutes ces réponses, je m'étonne comment et pourquoi un homme aussi rude et aussi sévère que Phocion eut le surnom de doux ; mais s'il est difficile, il n'est pas au moins impossible que le même homme soit doux et austère, comme les vins sont quelquefois doux et piquants. Il se trouve au contraire des hommes qui, sous une apparence de douceur, sont aigres et méchants. Cependant l'orateur Hypéride disait un jour au peuple : « Athéniens, n'examinez pas si je suis aigre, mais si je le suis gratuitement ; » comme si le peuple ne craignait que ceux qui, par avarice, se rendent fâcheux et insupportables, et qu'il n'eût pas encore plus de haine pour

ces hommes que l'insolence, l'envie, la colère ou l'entêtement portent à abuser de leur pouvoir. Mais Phocion ne fit jamais de mal à aucun de ses concitoyens par un sentiment particulier de haine ; il n'en regarda aucun comme son ennemi personnel ; il ne se montra sévère, dur et inflexible qu'envers ceux qui ne s'élevaient contre lui que pour s'opposer au bien qu'il voulait faire à sa patrie. Dans tout le reste, c'était l'homme le plus doux, le plus affable, le plus humain pour tout le monde ; et quand ses plus grands adversaires eux-mêmes éprouvaient quelque malheur ou couraient quelque danger, il s'empressait de les secourir et se déclarait leur défenseur. Ses amis lui ayant reproché un jour qu'il défendait un méchant homme qui était en jugement : « Les bons, leur répondit-il, n'ont pas besoin qu'on les » défende (16). » Quand le sycophante Aristogiton eut été condamné, il fit prier Phocion de venir le voir : aussitôt il se mit en devoir d'y aller ; et, comme ses amis voulaient le retenir : « Laissez-moi faire, » leur dit-il ; où pourrait-on voir Aristogiton plus volontiers que » là ? »

XIII. Quand les flottes athéniennes avaient d'autres chefs que Phocion, les villes maritimes des alliés et les insulaires, les regardant comme des flottes ennemies, fortifiaient leurs murailles, comblaient leurs ports et faisaient rentrer dans leurs murs les femmes, les enfants, les esclaves et les troupeaux. Étaient-elles commandées par Phocion, les habitants allaient avec leurs vaisseaux bien loin au-devant de lui, ravis de joie, couronnés de fleurs, et l'introduisaient dans leurs ports. Philippe, qui voulait s'emparer de l'Eubée par surprise, y faisait passer des troupes de la Macédoine ; et, par le moyen des tyrans de cette île, il travaillait à mettre les villes dans son parti. Plutarque d'Érétrie¹ appela les Athéniens et les conjura de venir arracher l'Eubée des mains du roi de Macédoine, qui était sur le point de s'en rendre maître. Phocion y fut envoyé avec une armée peu considérable, parcequ'on ne doutait pas que les Eubéens ne courussent se joindre à lui ; mais, ayant trouvé le pays rempli de traîtres, corrompu et presque miné par l'argent que Philippe y avait répandu, il se vit dans le plus grand danger. Il s'empara donc d'une éminence, séparée de la plaine de Tamynes par une vallée profonde ; il y retint l'élite de ses troupes et conseilla à ses officiers de ne tenir aucun compte des soldats indisciplinés, mutins et raisonneurs qui se retiraient du camp. « Leur » insubordination, disait-il, nous les rendrait inutiles ici : ils seraient » même nuisibles à ceux qui ne demandent qu'à combattre ; et d'ail- » leurs, se sentant coupables de désertion, ils crieront moins contre » nous à Athènes et n'oseront pas nous calomnier. »

XIV. Quand les ennemis furent en présence, il ordonna que ses troupes se tinssent immobiles sous les armes jusqu'à ce qu'il eût fait

¹ Ville de l'Eubée, sur l'Euripe.

le sacrifice d'usage. Il dura long-temps, soit que les signes ne fussent pas favorables, soit qu'il voulût laisser les ennemis s'approcher davantage. Plutarque, attribuant cette lenteur à la peur que Phocion avait de combattre, court à l'ennemi avec les étrangers qu'il commandait. La cavalerie, le voyant aller à la charge, ne peut se contenir et fond de son côté sur les ennemis, mais sans ordre et les rangs écartés, comme si elle sortait des retranchements. La déroute des premiers a bientôt rompu tous les autres, et Plutarque lui-même prend la fuite. Une partie des ennemis, croyant avoir tout vaincu, poursuivent les fuyards et vont jusqu'aux portes du camp, dont ils travaillent à rompre la clôture. Cependant le sacrifice de Phocion étant achevé, les Athéniens sortent de leurs retranchements, tombent sur les ennemis et les mettent en fuite, après en avoir fait un grand carnage à l'entrée même du camp. Phocion ordonne à sa phalange de rester à son poste et de recevoir ceux qui avaient été mis en déroute à la première attaque. Lui-même, avec ses troupes d'élite, marche à l'ennemi. Le combat fut des plus rudes; et, de part et d'autre, les soldats, prodigues de leur vie, se battirent avec acharnement. On distingua surtout parmi les Athéniens deux jeunes officiers, Thallus, fils de Cynéas, et Glaucus, fils de Polymède, qui combattaient à côté de leur général. Cléophanes y donna aussi de grandes preuves de valeur; il fit tant par ses cris et ses exhortations, que les cavaliers qui avaient été rompus se rallièrent pour aller au secours de leur général, qui se trouvait en danger. Cléophanes les ramène au combat et assure la victoire de l'infanterie. Aussitôt Phocion chasse Plutarque de l'Érétie, s'empare de Zarétra, fort très avantageusement situé, dans l'endroit même où l'île, très serrée des deux côtés par la mer, devient beaucoup plus étroite; il renvoie tous les prisonniers grecs qu'on avait faits, de peur que le peuple, excité par ses orateurs, ne se portât, dans un mouvement de colère, à exercer contre eux quelque cruauté.

XV. Phocion, après cette victoire, n'eut pas plus tôt quitté l'Eubée, que les alliés eurent lieu de regretter sa douceur et sa justice, et les Athéniens, de reconnaître sa valeur et son expérience. Molossus, qui lui succéda dans le commandement de l'armée, se conduisit si mal, qu'il fut fait prisonnier par les ennemis. Philippe, qui portait haut ses espérances, alla dans l'Hellespont avec toutes ses troupes, se croyant sûr de soumettre à la fois la Chersonèse, Périnthe et Byzance (17). Les Athéniens ayant décidé qu'on y enverrait du secours, les orateurs firent tant que Charès fut nommé général de cette expédition. Il s'embarqua sur une flotte nombreuse; mais il ne fit rien qui répondit à de si grandes forces; les villes mêmes lui fermèrent leurs ports : suspect à tout le monde, croisant le long des côtes, il mettait des taxes sur les alliés et se faisait mépriser des ennemis. Le peuple, irrité par ses orateurs, fit éclater son indignation et se repentit d'avoir envoyé du secours aux Byzantins. Alors Phocion prenant la

parole : « Ce n'est pas, leur dit-il, contre les alliés qu'il faut vous emporter, parcequ'ils se défient des Athéniens, mais contre les généraux qui méritent cette défiance ; ce sont eux qui vous rendent formidables à ceux mêmes qui ne peuvent se sauver sans vous. »

XVI. Ces mots firent une telle impression sur le peuple, que, changeant tout-à-coup de sentiment, il ordonna que Phocion lui-même irait dans l'Hellespont avec une nouvelle flotte pour secourir les alliés. Ce choix décida surtout du salut de Byzance. Outre que Phocion jouissait déjà d'une grande réputation, Cléon, le premier des Byzantins par sa vertu, qui avait formé avec Phocion une liaison intime dans l'Académie, s'étant rendu sa caution envers la ville, les habitants ne souffrirent pas qu'il campât hors de leurs murs, comme il le voulait ; ils lui ouvrirent leurs portes, le reçurent avec empressement, et logèrent dans leurs maisons les Athéniens, qui, pour répondre à leur confiance, se montrèrent aussi tempérants, aussi irréprochables dans leur conduite, qu'intrépides dans les combats. Philippe, chassé de l'Hellespont, perdit beaucoup de l'opinion qu'on avait de lui ; jusque là il avait passé pour invincible, et l'on osait à peine se mesurer avec lui. Phocion lui enleva quelques vaisseaux, reprit les places où ce prince avait mis des garnisons ; et, ayant fait des descentes en plusieurs endroits de ses frontières, il courut le pays et y fit le dégât, jusqu'à ce que, de nouvelles troupes étant venues au secours des premières, une blessure qu'il reçut l'obligea de se retirer.

XVII. Les habitants de Mégare l'ayant appelé secrètement à leur secours, Phocion, qui craignait d'être prévenu par les Béotiens, s'ils étaient instruits de cette démarche, assemble le peuple dès le matin et lui fait part de la proposition des Mégariens. Les Athéniens ayant décrété qu'on irait à leur secours, Phocion fait sur-le-champ donner le signal de prendre les armes, et mène les troupes, du lieu de l'assemblée, droit à Mégare. Les habitants le reçoivent avec empressement et Phocion s'occupe d'abord de fortifier le port de Nisée¹, tire deux murailles depuis la ville jusqu'à ce port, et joint ainsi la ville à la mer ; par ce moyen, n'ayant plus rien à craindre des ennemis du côté de la terre, Mégare fut entièrement à la disposition des Athéniens. Ceux-ci donc s'étant ouvertement déclarés contre Philippe, nommèrent, en l'absence de Phocion, d'autres généraux pour conduire cette guerre. Phocion, à peine de retour des îles, conseille aux Athéniens de profiter des dispositions pacifiques de Philippe et de ses craintes sur l'issue de la guerre, pour accepter ses propositions. Un de ces orateurs qui avaient coutume de rôder autour du tribunal de l'Héliée (18) et qui n'avaient d'autre métier que d'accuser, s'éleva contre son avis. « Osez-vous bien, lui dit-il, détourner de cette guerre les Athéniens, quand ils ont déjà les armes à la main ? — Oui, sans doute, lui ré-

¹ Nisée, un peu au-dessous de Mégare, était une petite ville qui servait de port et d'arsenal de marine à Mégare, ville de l'extrémité occidentale de l'Attique, au-dessus du mont Cithéron.

» pondit Phocion ; quoique je n'ignore pas que si l'on fait la guerre
 » je vous commanderai ; et que si la paix se fait ce sera vous qui me
 » commanderez. » Mais il ne put persuader le peuple ; et Démosthène,
 qui conseillait de porter la guerre le plus loin qu'il se pourrait de
 l'Attique , ayant fait prévaloir son avis : « Mon ami , lui dit Phocion,
 » ne cherchons pas où nous combattrons , mais comment nous serons
 » vainqueurs ; c'est le seul moyen de porter la guerre loin de nous :
 » mais si nous sommes battus , tous les maux seront à notre porte. »

XVIII. Après la perte de la bataille (19), les séditeux de la ville et ceux qui desiraient des nouveautés trainèrent Charidème (20) auprès du tribunal , en demandant qu'on lui donnât le commandement des troupes. Tous les bons citoyens , alarmés de cette proposition , appellent l'aréopage à leur secours ; et , à force de prières et de larmes , ils obtiennent , non sans peine , que la ville soit remise entre les mains de Phocion. Aussitôt il propose aux Athéniens d'accepter les lois et les conditions raisonnables que Philippe leur offre. Démade , de son côté , dresse un décret qui porte que la ville sera comprise dans la paix générale et qu'elle entrera dans l'assemblée de toutes les villes de la Grèce ; mais Phocion s'y oppose et conseille d'attendre , avant tout , que Philippe ait fait connaître ce qu'il compte demander aux Grecs. La difficulté des conjonctures où l'on se trouvait ayant fait rejeter son avis , et Phocion voyant bientôt les Athéniens se repentir de n'avoir pas suivi son conseil , puisqu'ils étaient obligés de fournir à Philippe des vaisseaux et un corps de cavalerie : « Voilà précisément , leur dit-il,
 » ce que je craignais , quand je me suis opposé à votre résolution ; mais
 » aujourd'hui que vous avez subi ces conditions , il faut les supporter
 » avec patience , et , au lieu de perdre courage , vous souvenir que
 » vos ancêtres , tantôt vainqueurs , tantôt soumis , se conduisirent avec
 » tant de sagesse dans l'une et l'autre fortune , qu'ils sauvèrent Athènes et le reste de la Grèce. » Cependant le peuple , ayant appris la mort de Philippe ¹ , voulait faire des sacrifices aux dieux pour cette heureuse nouvelle ; Phocion ne le permit pas : « Rien , dit-il , ne montre
 » plus un cœur bas , que de se réjouir de la mort d'un ennemi. D'ailleurs , l'armée qui vous a défaits à Chéronée n'a qu'un seul homme
 » de moins. » Démosthène , dans ses harangues , invectivait contre Alexandre , qui déjà faisait approcher son armée de Thèbes. « Eh
 » quoi ! lui dit Phocion ,

» Veux-tu donc , malheureux , irriter davantage

» Ce farouche ennemi tout bouillant de courage (21),

» cet homme si avide de gloire ? Quand ce terrible incendie est si près
 » de nous , faut-il y précipiter la ville ? Pour moi , je ne consentirai
 » jamais que les Athéniens courent même volontairement à leur perte ;
 » et c'est dans cette seule vue que j'ai accepté le commandement. »

¹ La première année de la 111^e olympiade,

XIX. Après qu'Alexandre eut ruiné Thèbes, il fit demander aux Athéniens qu'on lui livrât Démosthène, Lycurgue, Hypéride et Charidème. Toute l'assemblée tourne ses regards vers Phocion, qui, appelé nommément plusieurs fois, se lève enfin ; et, faisant approcher celui de ses amis qu'il aimait le plus et en qui il avait toujours eu plus de confiance, il dit au peuple : « Ceux qu'Alexandre vous somme de » lui livrer ont réduit la ville à une telle détresse, que s'il demandait » ce Nicoclès qui m'est si cher, je conseillerais moi-même de le lui » abandonner. Je regarderais comme un bonheur de mourir pour » vous sauver tous. Je suis, Athéniens, vivement touché du sort de » ces Thébains qui sont venus chercher un asile au milieu de vous. » Mais c'est assez que les Grecs aient à pleurer la perte de Thèbes, et » je crois qu'il vaut mieux avoir recours aux prières et obtenir du vain- » queur la grace des Thébains et des Athéniens, que de prendre les » armes contre lui. »

XX. Alexandre, dit-on, rejeta le premier décret rendu sur sa demande, et tourna le dos aux ambassadeurs qui le lui apportaient. Mais il reçut le second que Phocion lui présenta, parceque les plus anciens de ses officiers lui dirent combien Philippe, son père, avait eu d'estime pour ce général : non content de lui donner audience et de recevoir favorablement ses prières, il écouta le conseil que Phocion lui donna, de renoncer à la guerre s'il aimait le repos ; ou, s'il ambitionnait la gloire des conquêtes, de tourner ses armes contre les Barbares, au lieu d'attaquer les Grecs. Il fit ainsi entrer adroitement dans son discours bien des choses conformes au caractère et aux inclinations d'Alexandre ; et, par ce moyen, il l'adoucit tellement, que ce prince lui dit que les Athéniens devaient particulièrement s'appliquer aux affaires de la Grèce, parcequ'après lui ils seraient le seul peuple qui fût digne de commander (22). Il s'unit avec Phocion par le double lien de l'amitié et de l'hospitalité, et le traita avec une distinction qu'il n'accordait qu'à un très petit nombre de ses courtisans les plus assidus. L'historien Duris rapporte qu'après que ses victoires sur Darius l'eurent élevé au plus haut degré de puissance, il retrancha de toutes ses lettres le mot salut, excepté de celles qu'il écrivait à Phocion (23), qui fut le seul, avec Antipater, pour qui ce prince conserva cette formule. Ce récit est confirmé par Charès.

XXI. Tous les historiens rapportent qu'Alexandre envoya cent talents * à Phocion. Cet argent ayant été porté à Athènes, Phocion, demanda à ceux qui voulaient le lui remettre, par quel motif Alexandre le choisissait seul entre tant d'Athéniens pour lui faire un tel présent. « C'est, lui dirent-ils, que vous êtes le seul homme qu'il regarde » comme un homme de bien et d'honneur. — Eh bien ! repartit » Phocion, qu'il souffre donc que je paraisse et que je sois tel toute

* Environ cinq cent mille livres de notre monnaie.

» ma vie. » Les envoyés du prince, l'ayant suivi dans sa maison, furent frappés de la simplicité qu'ils y virent : ils trouvèrent sa femme qui pétrissait ; et Phocion lui-même, ayant tiré de l'eau du puits, se lava les pieds en leur présence. Ils lui firent alors bien plus d'instances pour l'obliger de recevoir le présent d'Alexandre ; ils se fâchèrent même et lui dirent que c'était une indignité que l'ami d'un si grand prince vécût dans une telle pauvreté. En ce moment, Phocion vit passer un vieillard fort pauvre, couvert d'un manteau sale ; et il leur demanda s'ils le croyaient inférieur à cet homme : « A Dieu ne plaise, » lui répondirent-ils. — Cependant, reprit Phocion, il vit avec moins » que je n'ai et il est content de son sort. En un mot, ajouta-t-il, ou » je ne me servirais pas de cette somme d'or si considérable et alors » elle me serait inutile ; ou, si j'en faisais usage, je me décrierais moi- » même et je décrierais Alexandre auprès de mes concitoyens (24). » Cet argent fut rapporté d'Athènes à Alexandre, après avoir servi à montrer aux Grecs que celui qui sait se passer d'une si grande somme était réellement plus riche que le prince qui la donnait. Alexandre, très mécontent de ce refus, écrivit à Phocion qu'il ne regardait pas comme ses amis ceux qui ne voulaient rien recevoir de lui. Phocion n'en accepta pas davantage ses présents ; il lui demanda seulement la liberté du sophiste Échécratides, d'Athénodore d'Imbros (25) et de deux Rhodiens, Démaratus et Sparton, qui, chargés de quelques crimes, étaient dans les prisons de Sardes. Alexandre la lui accorda sur-le-champ et envoya Cratère en Macédoine avec ordre de donner à Phocion, à son choix, une de ces quatre villes d'Asie : Cios, Gergithe, Mylasse ou Élée (26) ; en lui faisant dire qu'il serait bien plus fâché du second refus que du premier. Mais Phocion ne voulut pas l'accepter ; et Alexandre mourut bientôt après. On voit encore aujourd'hui, dans le bourg de Mélitte (27), la maison de Phocion, lambrissée de lames de cuivre ; mais d'ailleurs fort simple et sans ornements.

XXII. Des deux femmes qu'il eut, on ne trouve rien sur la première ; on sait seulement qu'elle était sœur du statuaire Céphissodore. La seconde ne fut pas moins célèbre à Athènes par sa sagesse et sa simplicité, que Phocion par sa justice. Un jour que les Athéniens assistaient à la représentation d'une tragédie nouvelle, un des acteurs, au moment d'entrer sur la scène, demanda au chorège (28) un masque de reine, et plusieurs suivantes magnifiquement vêtues. Le chorège, nommé Mélanthius, ne les lui fournissant pas, l'acteur s'emportait et faisait attendre les spectateurs, parcequ'il ne voulait pas paraître sans ce cortège. Alors Mélanthius le poussa sur le théâtre, en criant : « Tu vois tous les jours la femme de Phocion paraître en public, accompagnée d'une seule suivante ; et tu viens ici faire l'homme important et corrompre les mœurs de nos femmes ? » Ces mots, que les spectateurs entendirent, furent reçus avec des applaudissements uni-

versels. Une femme d'Ionie, amie de la femme de Phocion, étant un jour venue la voir, lui montrait avec complaisance ses bijoux d'or, ses pierreries, ses colliers et ses bracelets. « Pour moi, lui dit la femme de Phocion, toute ma parure, c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu général des Athéniens. »

XXIII. Le fils de Phocion ayant désiré de combattre aux jeux des Panathénées (29), son père lui permit d'y disputer à pied le prix de la course : non qu'il fût curieux de l'honneur de la victoire, mais afin que son fils, en exerçant, en fortifiant son corps, s'accoutumât à une vie plus honnête ; car ce jeune homme avait une conduite déréglée et mait beaucoup le vin. Il fut vainqueur aux jeux ; et plusieurs de ses amis ayant demandé à Phocion de célébrer cette victoire par un festin¹, il refusa tous les autres et ne permit qu'à un seul de donner à sa maison ce témoignage de son zèle. Il se rendit lui-même au festin ; et, voyant qu'outre plusieurs autres préparatifs magnifiques, on lavait les pieds des convives dans des bassins remplis d'un vin aromatisé, il appela son fils : « Phocus, lui dit-il, pourquoi n'empêches-tu pas ton ami de déshonorer ta victoire par tant de recherche et de faste ? » Pour retirer son fils de cette vie de luxe et de mollesse, il le mena lui-même à Lacédémone et le fit élever avec les jeunes Spartiates dans la discipline la plus sévère. Il déplut par-là aux Athéniens, qui crurent voir dans cette démarche de Phocion de l'indifférence ou même du mépris pour les institutions de son pays. L'orateur Démade lui ayant dit à cette occasion : « Phocion, que ne conseillons-nous aux Athéniens d'adopter la forme du gouvernement de Lacédémone ? Si vous l'ordonnez, je suis tout prêt à le proposer et à en dresser le décret. — Vraiment, lui répondit Phocion, il vous siérait bien, parfumé comme vous l'êtes et couvert de ce riche manteau, de vouloir faire embrasser aux Athéniens la frugalité des Spartiates et de louer les institutions de Lycurgue ! »

XXIV. Les orateurs d'Athènes s'étant opposés à l'envoi des galères qu'Alexandre avait fait demander aux Athéniens, le peuple ordonna à Phocion d'en dire son avis. « Je pense, leur dit-il, que vous devez être ou les plus forts par les armes, ou les amis de ceux qui le sont. » L'orateur Pythéas, qui commençait à peine à parler devant le peuple, montrait beaucoup d'audace dans ses discours et étourdissait l'assemblée de son babil. « Ne te tairas-tu point, lui dit Phocion, toi si nouvellement acheté dans cette ville (30) ? » Harpalus, qui commandait en Asie pour Alexandre, s'étant enfui avec d'immenses richesses, aborda dans l'Attique. Aussitôt tous ceux qui avaient coutume de s'enrichir à la tribune courent à lui, à l'envi les uns des autres, déjà corrompus par l'espoir de son argent. Harpalus jette à chacun d'eux, comme une amorce, une petite portion de ses grands trésors,

¹ C'était une obligation pour le vainqueur ; mais souvent ses amis briguaient l'honneur de célébrer sa victoire, en donnant eux-mêmes le festin.

mais il envoie à Phocion sept cent talents¹ et ne confie qu'à lui seul tout le reste de ses richesses, et sa personne même. Phocion ayant répondu avec dureté qu'il ferait repentir Harpalus de ses démarches s'il ne cessait de corrompre la ville, Harpalus se retira fort affligé de cette réponse. Peu de temps après, les Athéniens ayant délibéré sur son affaire, il vit que les orateurs, qui avaient reçu de l'argent, entièrement changés, l'accusaient lui-même, afin d'éviter le soupçon de s'être laissé corrompre. Phocion seul, qui n'avait voulu rien accepter, en ne proposant dans ses avis que l'intérêt général, ne laissait pas que de travailler à sauver Harpalus, qui essaya de nouveau de le gagner; mais il eut beau tenter tous les moyens de le séduire, il le trouva, tel qu'une forteresse, toujours inaccessible à l'appât de l'or. Il se contenta donc de former avec Chariclès, gendre de Phocion, une amitié particulière; ce qui fit à Chariclès une très mauvaise réputation, parcequ'on voyait Harpalus avoir en lui la plus grande confiance et l'employer dans toutes ses affaires, au point que, voulant faire bâtir un magnifique tombeau à la courtisane Pithionice (31), qu'il avait fort aimée et dont il avait une fille, il lui en confia le soin. Cette commission, si honteuse en elle-même, le fut bien plus encore par la manière dont Chariclès la remplit: ce tombeau, qu'on voit encore aujourd'hui dans le lieu appelé Hermus (32), sur le chemin d'Athènes à Eleusis, n'a rien qui réponde à la somme de trente talents² que Chariclès porta en dépense dans l'état qu'il remit à Harpalus. Après la mort de ce dernier, Chariclès et Phocion prirent chez eux la fille qu'il avait eue de cette courtisane et la firent élever avec le plus grand soin. Dans la suite, Chariclès, appelé en justice pour l'argent qu'il avait reçu d'Harpalus, pria Phocion de l'aider dans sa défense et de l'accompagner au tribunal. « Chariclès, lui dit Phocion en le » refusant, je vous ai choisi pour mon gendre en tout ce qui sera » honnête. »

XXV. La première nouvelle de la mort d'Alexandre fut apportée dans Athènes par Asclépiade, fils d'Hipparque; mais Démade ne voulait pas qu'on y ajoutât foi. « Si la nouvelle était vraie, disait cet » orateur, l'odeur d'un tel mort se serait déjà répandue dans toute la » terre³. » Phocion, qui voyait le peuple lever la tête et songer à introduire des nouveautés dans le gouvernement, s'efforçait de le modérer et de le contenir; et comme plusieurs orateurs couraient à la tribune, en criant qu'Asclépiade n'avait rien annoncé que de vrai, et qu'Alexandre était certainement mort: « S'il est mort aujourd'hui, » leur dit Phocion, il le sera demain et encore après demain; ainsi » nous aurons le temps de délibérer à loisir et avec plus de sûreté. » Léosthène, qui par ses intrigues avait jeté la ville dans la guerre

¹ Environ trois millions et demi de notre monnaie.—² Environ cent cinquante mille livres de notre monnaie.—³ Ce mot donne une grande idée de la puissance d'Alexandre et de l'étendue de son empire. Démetrius de Phalère en fait sentir les beautés.

Lamiae (53), voyant la peine qu'en ressentait Phocion, lui demanda d'un ton moqueur quel bien il avait fait à la ville pendant tant d'années qu'il avait commandé. « En est-ce donc un si petit, lui répondit Phocion, que les citoyens morts durant ce temps-là aient été enterrés dans les tombeaux de leurs pères ? » Léosthène n'en continua pas moins à parler avec autant d'audace que de vanité. « Jeune homme, lui dit Phocion, tes discours ressemblent aux cyprés qui sont grands et hauts, mais qui ne portent pas de fruit. » Alors Hypéride s'élevant : « Quand est-ce donc, demanda-t-il à Phocion, que vous conseillerez aux Athéniens de faire la guerre ? — Ce sera, repartit Phocion, quand je verrai les jeunes gens déterminés à garder leurs rangs, les riches à contribuer aux frais de la guerre et les orateurs à s'abstenir de voler le trésor public. »

XXVI. Tout le monde admirait la belle armée que Léosthène avait mise sur pied ; et quelqu'un ayant demandé à Phocion comment il la trouvait : « Très belle pour le stade (54), répondit-il ; mais je crains le retour, parcequ'Athènes n'a plus le moyen d'avoir de l'argent, des vaisseaux et des troupes. » L'événement justifia ses craintes : à la vérité, Léosthène eut le début le plus brillant ; il défit les Béotiens en bataille rangée et força Antipater de se renfermer dans la ville de Lamia. Les Athéniens, transportés de joie à ces heureuses nouvelles, et se livrant aux plus flatteuses espérances, ne cessaient de faire des sacrifices et de célébrer des fêtes. Quelqu'un qui crut confondre Phocion lui demanda s'il ne voudrait pas avoir fait tous ces exploits. « Assurément, répondit-il, je voudrais les avoir faits ; mais je ne me repens pas des conseils que j'ai donnés. » Et comme l'on apprenait chaque jour du camp quelque nouveau succès : « Quand donc, s'écria-t-il, cesserons-nous de vaincre ? » Léosthène étant mort pendant cette guerre, ceux qui craignaient que Phocion ne fût nommé pour la continuer et ne la terminât bientôt, apostèrent un citoyen peu connu, qui, s'étant levé dans l'assemblée, dit que comme ami et camarade de Phocion, il engageait les Athéniens à ménager un général qui n'avait pas son second dans Athènes, et à charger Antiphile d'aller commander l'armée. Le peuple adoptait déjà cet avis, lorsque Phocion, s'avancant au milieu de l'assemblée, déclara qu'il n'avait jamais été le camarade ni l'ami de cet homme, qu'il ne l'avait même jamais connu. « Au reste, lui dit-il, dès ce moment je vous regarde comme mon meilleur ami, puisque vous conseillez au peuple ce qui m'est le plus avantageux. »

XXVII. Phocion s'opposait au désir immodéré qu'avaient les Athéniens de déclarer la guerre aux Béotiens ; et ses amis lui représentant que le peuple le ferait mourir s'il persévérait dans cette opposition : « Oui, répondit Phocion ; mais ce sera injustement, si je leur donne des conseils utiles ; et il le fera avec justice, si je trahis ses intérêts. » Comme il vit que les Athéniens ne se rendaient pas à ses avis et ne cessaient de déclamer contre lui, il fit publier que tous les citoyens,

depuis l'âge de quatorze ans jusqu'à celui de soixante, prissent du pain pour cinq jours et le suivissent aussitôt après l'assemblée. Cette proclamation excita le plus grand trouble dans la ville ; et les vieillards étant venus s'en plaindre hautement : « Qu'a donc cet ordre de si terrible ? leur dit Phocion : moi, qui ai déjà quatre-vingts ans, ne serai-je pas à votre tête ? » Cette réponse les adoucit et leur ôta l'envie de faire la guerre. Mais ensuite, ayant appris que Micion, après avoir ravagé toute la côte avec un grand nombre de Macédoniens et d'étrangers, s'était avancé jusqu'au bourg de Rhamnuse et faisait le dégât dans le pays, il fit marcher contre lui les Athéniens. Là, s'empressant tous autour de lui, ils se mêlent de lui donner des conseils ; chacun veut trancher du général. L'un dit qu'il faut occuper cette colline ; un autre veut envoyer en tel endroit la cavalerie ; un troisième fixe le lieu où il serait à propos de camper. « Grands dieux ! s'écria Phocion, combien je vois ici de capitaines et combien peu de soldats ! » Lorsqu'il eut mis son armée en bataille, un de ses fantassins s'avança hors des rangs ; mais, voyant un des ennemis venir à lui, il eut peur et alla reprendre sa place. « Jeune homme, lui dit Phocion, n'as-tu pas honte d'avoir abandonné deux postes en un jour : celui que ton général t'avait donné et celui que tu avais pris toi-même ? » En même temps il charge les ennemis, les enfonce, les met en fuite et tue Micion leur chef, avec un grand nombre d'entre eux.

XXVIII. Cependant l'armée des Grecs confédérés gagna dans la Thessalie une grande bataille contre Antipater, auquel s'était réuni Léonatus avec les Macédoniens qu'il avait amenés d'Asie ; Léonatus fut tué dans cette action, où Antiphile commandait les gens de pied, et Ménon le Thessalien, la cavalerie. Peu de temps après, Cratère étant revenu d'Asie avec une puissante armée, il se livra près de Granon¹ un second combat où les Grecs furent battus. Mais ni la défaite, ni le nombre des morts ne furent considérables ; cet échec même n'eut lieu que par la désobéissance des soldats, dont les chefs étaient trop jeunes et manquaient de fermeté : d'ailleurs les tentatives qu'Antipater fit auprès des villes de la Grèce occasionnèrent la dispersion des troupes, qui trahirent lâchement la cause de la liberté. Antipater ayant aussitôt fait marcher son armée contre Athènes, Démosthène et Hypéride sortirent de la ville. Démade, qui n'avait pu payer la plus petite partie des amendes auxquelles il avait été condamné jusqu'à sept fois, pour autant de décrets contraires aux lois qu'il avait proposés ; que son insolvabilité avait fait déclarer infâme et priver du droit de parler en public, devenu alors pleinement libre, fit un décret qui portait qu'on enverrait vers Antipater des ambassadeurs munis de pleins pouvoirs pour traiter de la paix avec lui.

XXIX. Le peuple, qui n'était pas sans crainte sur une pareille

¹ Ville de la Thessalie gélasgétide, dans les plaines de Tempé.

ambassade, appela Phocion, comme le seul à qui l'on pût confier une commission si importante. « Si vous aviez voulu suivre les conseils que je vous donnais, leur dit Phocion, nous n'aurions pas à délibérer aujourd'hui sur des affaires de cette nature. » Le décret de Démade ayant été confirmé, Phocion fut envoyé vers Antipater, qui, campé dans la Cadmée¹, était sur le point d'entrer dans l'Attique. D'abord Phocion lui demanda de traiter de la paix dans le lieu même où il était. Cratère ayant observé que Phocion ne demandait pas une chose juste, en voulant que l'armée macédonienne restât à fouler le pays de ses alliés et de ses amis, tandis qu'elle pouvait aller vivre aux dépens des ennemis, Antipater prenant la main de Cratère : « Il faut, lui dit-il, faire ce plaisir à Phocion. » Par rapport aux conditions de la paix, il déclara que les Athéniens devaient s'en remettre sans réserve à celles qu'il présentait ; comme lui-même lorsqu'il était assiégé dans Lamia, s'en était entièrement rapporté à Léosthène pour la capitulation.

XXX. Les Athéniens, ayant reçu cette réponse, se soumirent par nécessité aux conditions qu'on leur imposait. Phocion retourna tout de suite à Thèbes avec les autres ambassadeurs, au nombre desquels on avait mis le philosophe Xénocrate, dont la vertu était en si grande estime et lui avait acquis tant de réputation et de célébrité, qu'on ne croyait pas qu'il y eût un homme assez arrogant, assez cruel, assez emporté pour ne pas s'adoucir à la seule vue de Xénocrate, et ne pas concevoir pour lui du respect et de la vénération. Mais le contraire arriva par un effet de la méchanceté et de la haine du bien, qui étaient naturelles à Antipater. Il ne le salua même pas, quoiqu'il eût fait amitié à tous les députés (35) ; ce qui fit dire à Xénocrate qu'Antipater avait raison de ne rougir que devant lui du traitement injuste qu'il voulait faire aux Athéniens. Lorsque Xénocrate eut commencé son discours, Antipater témoigna la plus vive impatience, l'interrompit souvent avec humeur et l'obligea enfin de se taire. Mais après que Phocion eut parlé, il répondit qu'il ferait volontiers amitié et alliance avec les Athéniens, à condition qu'ils lui livreraient Démosthène et Hypéride ; qu'ils rétabliraient l'ancienne forme de gouvernement, où les rangs des citoyens étaient réglés sur le revenu ; qu'ils recevraient garnison dans le port de Munychium (36) ; qu'enfin, outre les frais de la guerre, ils paieraient une amende dont on conviendrait. Tous les autres ambassadeurs acceptèrent ces conditions, qu'ils trouvèrent fort douces ; Xénocrate seul s'en plaignit. « Antipater, dit-il, nous traite doucement pour des esclaves ; mais bien durement pour des hommes libres. » Phocion l'ayant prié de leur faire grace de la garnison : « Phocion, lui répondit Antipater, je veux tout vous accorder, excepté ce qui causerait votre perte et la nôtre (37). » Quelques historiens racontent autrement ce dernier fait : Antipater, disent-ils, demanda à Phocion

¹ C'est-à-dire dans la Béotie, qu'on appelait aussi Cadmée, comme la citadelle de Thèbes.

si, dans le cas où il se relâcherait sur l'article de la garnison, il voudrait être garant que la ville observerait le traité et ne remuerait plus. Phocion gardait le silence et ne se pressait pas de répondre. Alors un certain Callimédon, surnommé Carabus, homme d'un naturel violent et ennemi du gouvernement populaire, s'avançant vers Antipater : « Eh bien ! lui dit-il, si cet homme était assez imprudent pour s'en rendre caution, vous y fieriez-vous et en feriez-vous moins ce que vous avez résolu ? »

XXXI. Les Athéniens reçurent donc une garnison macédonienne, commandée par Ményllus, homme modéré et ami de Phocion. Cette condition parut aux Athéniens d'une fierté insultante, et inspirée plutôt par le desir de montrer insolemment l'abus du pouvoir, que dictée par une précaution nécessaire à la sûreté des affaires (38). La circonstance dans laquelle la garnison prit possession du port ajouta encore au ressentiment des Athéniens : ce fut précisément le vingt du mois de Boëdromion¹, pendant la célébration des mystères, et le jour qu'on conduit en pompe le dieu Iacchus d'Athènes à Eleusis. Aussi le trouble qui en résulta pendant cette cérémonie donna-t-il lieu au plus grand nombre des citoyens de comparer les fêtes d'alors avec celles des anciens temps. « Autrefois, disaient-ils, dans les jours brillants de nos prospérités, ces fêtes étaient marquées par des visions mystérieuses, par des voix extraordinaires qui frappaient nos ennemis de terreur. Aujourd'hui, dans ces mêmes solennités, les dieux voient avec indifférence le plus grand malheur qui pût arriver à la Grèce : la sainteté du jour qui nous était le plus cher souillée par un affreux événement, qui en fixera désormais la date dans les âges suivants. »

XXXII. Quelques années auparavant, on avait apporté aux Athéniens un oracle de Dodone qui leur ordonnait de garder avec soin les promontoires de Diane (59), de peur que des étrangers ne vinssent s'en emparer ; et, dans ces derniers jours, les bandelettes sacrées dont on entoure les berceaux mystiques d'Iacchus, ayant été trempées dans l'eau, prirent, au lieu de la couleur de pourpre qu'elles avaient, une couleur jaunâtre et pâle comme celle d'un mort ; et, ce qu'il y eut de plus extraordinaire, les linges des particuliers qu'on lava dans la même eau conservèrent tout l'éclat de leur couleur naturelle. Pendant qu'un des ministres du temple lavait un pourceau dans le port de Cantharus (40), un énorme poisson vint le saisir et en dévora la partie de derrière jusqu'au ventre. Le dieu leur faisait entendre clairement par-là qu'ils seraient privés des parties basses de la ville, de celles qui touchaient à la mer et qu'ils ne conserveraient que la ville haute.

XXXIII. Les Athéniens n'eurent pas à se plaindre de cette garnison que Ményllus, son commandant, savait contenir ; mais plus de douze

¹ Septembre.

mille citoyens ayant été exclus , à cause de leur pauvreté , du gouvernement populaire , une partie resta dans Athènes et se plaignit du traitement injuste qu'elle éprouvait ; les autres, abandonnant la ville, se retirèrent en Thrace , où Antipater leur assigna une ville et des terres qu'ils habitèrent : semblables à des gens qui , forcés dans une ville assiégée , auraient été bannis de leur patrie. Au reste , la mort de Démosthène dans l'île de Calaurie et celle d'Hypéride à Cléones , que nous avons rapportées ailleurs (41), firent presque regretter aux Athéniens Alexandre et Philippe et chérir la mémoire de ces deux princes. Dans la suite, après qu'Antigonus eut été tué, et que ses meurtriers traitèrent durement les peuples qui leur étaient soumis , un paysan de Phrygie se mit à fouiller la terre ; et quelqu'un lui ayant demandé ce qu'il faisait : « Je cherche Antigonus , » répondit-il en soupirant. C'est ce que disaient aussi ceux des Athéniens qui se souvenaient combien ces princes étaient magnanimes et généreux, même dans leur courroux , et avec quelle facilité ils pardonnaient les offenses. Antipater au contraire, adroit à cacher sa puissance sous le masque d'un simple particulier, sous un méchant manteau, sous les dehors d'une vie frugale, était réellement un maître cruel, un tyran insupportable aux peuples qui lui étaient assujettis. Cependant Phocion obtint de lui, par ses prières, le rappel de plusieurs bannis ; et ceux qui furent obligés de subir leur exil, il empêcha qu'ils ne fussent , comme bien d'autres , privés du séjour de la Grèce et relégués au-delà des monts Acrocérauniens (42) et du promontoire de Ténare ; ils eurent la liberté d'habiter dans le Péloponnèse : de ce nombre fut le sycophante Agnonides.

XXXIV. Phocion (43) gouvernait avec beaucoup de douceur et de justice ceux qui étaient restés dans Athènes ; il maintenait dans les charges les citoyens les plus honnêtes ; et ceux qu'il savait intrigants et curieux des nouveautés , il les éloignait de tout emploi. Réduits ainsi à l'impuissance d'exciter des troubles, et séchant dans leur inaction , ils prirent insensiblement du goût pour le séjour de la campagne et pour la culture des terres. Un jour qu'il vit Xénocrate payer le tribut dû par les étrangers domiciliés à Athènes, il voulut lui donner le droit de bourgeoisie (44) ; Xénocrate le refusa , en disant qu'il ne prendrait jamais de part à ce gouvernement, après avoir été député vers Antipater pour s'opposer à son établissement. Ményllus envoya un jour, en présent, à Phocion une somme d'argent considérable. « Ményllus , dit-il , n'est pas plus grand seigneur qu'Alexandre ; et je n'ai pas aujourd'hui de motif plus plausible de recevoir ce présent, que lorsque j'ai refusé les dons de ce prince. » Ményllus l'ayant fait prier de l'accepter au moins pour Phocus, son fils : « Si Phocus, répondit Phocion, change de conduite, et qu'il devienne sage, il en aura assez du bien de son père ; mais, à la vie qu'il mène à présent, rien ne lui suffira. » Il répondit plus sèchement encore à Antipater, qui lui

demandait une chose malhonnête. « Antipater, dit-il, ne peut m'aider, voir en même temps pour flatteur et pour ami. » Ce prince disait que de deux amis qu'il avait à Athènes, Phocion et Démade, il n'avait jamais pu ni faire rien recevoir à l'un, ni satisfaire l'avidité de l'autre. Aussi rien ne faisait éclater davantage la vertu de Phocion que cette pauvreté dans laquelle il avait vieilli, quoiqu'il eût été tant de fois général des Athéniens et qu'il eût eu des rois pour amis. Démade, au contraire, tirait vanité de ses richesses, lors même qu'elles étaient le fruit de ses prévarications. Une loi d'Athènes défendait qu'aucun étranger fût reçu dans les chœurs de danse, sous peine, pour celui qui faisait les frais de ces chœurs, de payer une amende de mille drachmes¹. Cependant Démade, un jour qu'il donnait des jeux à ses frais, fit paraître à la fois cent danseurs étrangers dans les chœurs; et en même temps il compta publiquement sur le théâtre les mille drachmes d'amende pour chacun d'eux. Il dit à son fils Déméas, quand il le maria : « Mon fils, lorsque j'épousai ta mère, nos plus proches voisins mêmes ne s'en aperçurent pas; mais aujourd'hui les princes et les rois contribuent aux frais de tes noces. »

XXXV. Les Athéniens ne cessaient d'importuner Phocion pour qu'il obtint d'Antipater qu'il retirât la garnison de la ville; mais Phocion, soit qu'il désespérât de le persuader à ce prince, soit plutôt parcequ'il voyait que la crainte de cette garnison rendait le peuple plus sage et plus facile à conduire, remettait toujours cette ambassade : il obtint seulement d'Antipater d'accorder quelque délai à la ville pour le paiement des sommes qu'elle lui devait. Les Athéniens ne songèrent donc plus à Phocion pour cette ambassade et la proposèrent à Démade, qui s'en chargea volontiers et passa promptement avec son fils en Macédoine, conduit sans doute par sa mauvaise destinée. Il y arriva dans le moment qu'Antipater était déjà attaqué de la maladie dont il mourut, et que son fils Cassandre, devenu maître des affaires, avait surpris une lettre que Démade écrivait à Antigonus, qui était alors en Asie, pour l'engager à venir au plus tôt s'emparer de la Grèce et de la Macédoine, qui, disait-il, ne tenaient plus qu'à un fil vieux et pourri; c'est ainsi qu'il appelait Antipater par moquerie. Il ne fut pas plus tôt arrivé, que Cassandre le fit arrêter; et, prenant d'abord son fils, il l'égorgea sous les yeux et si près de son père, qu'il fut tout couvert de son sang. Après lui avoir reproché ensuite, dans les termes les plus durs, son ingratitude et sa trahison et l'avoir accablé d'outrages, il le fit périr lui-même.

XXXVI. Antipater, avant de mourir, avait nommé Polyperchon (45) général de l'armée, et donné à Cassandre le commandement de mille hommes; mais à peine il fut mort, que Cassandre, s'emparant de l'autorité, envoya sur-le-champ Nicanor à Athènes, pour remplacer

¹ Environ neuf cents livres de notre monnaie.

Ményllus dans le commandement de la garnison, avant que la mort de son père fût connue; et il lui ordonna de s'assurer du port de Munichyrum; ce qu'il exécuta sans peine. Peu de jours après, les Athéniens, ayant appris la mort d'Antipater, accusèrent Phocion d'en avoir été informé avant eux et de l'avoir cachée en faveur de Nicanor. Ce soupçon fit courir contre lui des bruits désavantageux, dont il ne tint aucun compte; il eut de fréquentes conférences avec Nicanor; et, non content de lui avoir inspiré de la douceur et de la bienveillance pour les Athéniens, il lui suggéra l'ambition de plaire au peuple, en lui donnant des jeux à ses frais. Cependant Polyperchon, à qui la personne du jeune roi avait été confiée (46), voulant susciter des affaires, à Cassandre, écrivit aux Athéniens que le roi leur rendait le gouvernement démocratique et voulait que tous les citoyens, suivant l'ancien usage, fussent indistinctement admis aux charges (47). C'était un piège qu'il tendait à Phocion, dans le dessein qu'il avait eus lors de se rendre maître d'Athènes, comme sa conduite le prouva bientôt; il désespérait d'y réussir, s'il ne commençait par en faire chasser Phocion; et cela devait arriver infailliblement, dès que ceux qui avaient été privés du droit de bourgeoisie viendraient, pour ainsi dire, se débarrasser dans le gouvernement; que les démagogues et les sycophantes recommenceraient à dominer dans les tribunaux. La lettre de Polyperchon ayant excité du mouvement parmi les Athéniens, et Nicanor voulant leur parler au Pirée, le peuple s'y rassembla; Nicanor s'y rendit, après s'être remis à Phocion de la sûreté de sa personne. Dercyllus, qui commandait pour le roi dans l'Attique, ayant formé le dessein de se saisir de lui, Nicanor, qui en fut averti, s'enfuit à temps du Pirée et fit connaître aussitôt qu'il se vengerait de cette trahison sur la ville.

XXXVII. Phocion, qu'on accusa de l'avoir laissé échapper quand il pouvait si aisément le retenir, répondit qu'il n'avait pas lieu de se méfier de Nicanor, ni de rien craindre de sa part; qu'au reste, il aimait beaucoup mieux souffrir manifestement une injustice que de la commettre. A ne considérer que Phocion seul, cette réponse paraîtra dictée par la magnanimité et l'amour de la justice; mais si l'on pense qu'il mettait en danger le salut de sa patrie, lui qui en était le général et le premier magistrat, on trouvera peut-être qu'il violait un droit plus ancien et plus fort qui le liait envers ses concitoyens. On ne peut pas dire, pour le justifier, que la crainte de jeter Athènes dans une guerre inévitable l'empêcha de l'arrêter, et qu'il prétextait la foi et la justice qu'il lui devait, afin que Nicanor, retenu par le respect qu'il aurait pour lui, vécût en paix avec les Athéniens et ne leur fit aucun tort. Dans le fait, il avait la plus grande confiance en Nicanor et ne voulut jamais croire ni écouter les rapports d'un grand nombre de citoyens qui accusaient cet officier de vouloir surprendre le Pirée, de travailler à corrompre quelques habitants de ce port et à faire passer des troupes

étrangères à Salamine. Bien plus, Philomèdes, du bourg de Lampra¹, ayant fait un décret pour ordonner à tous les Athéniens de prendre les armes et d'obéir à Phocion leur général, il en négligea l'exécution, jusqu'à ce que Nicanor, sortant avec ses troupes de la forteresse de Munychia, environna le port de tranchées ; Phocion alors, ayant voulu faire marcher les Athéniens contre Nicanor, ils se soulevèrent, et refusèrent de le suivre.

XXXVIII. Cependant Alexandre, fils de Polyperchon, se rendit à Athènes avec des troupes, sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor ; mais, dans le fait, pour profiter, s'il lui était possible, des divisions dont la ville était agitée, afin de s'en saisir lui-même. Les bannis qui l'avaient suivi étaient entrés dans Athènes ; une multitude d'étrangers et de gens notés d'infamie s'étant jointe à eux, ils tinrent une assemblée composée d'hommes de toute espèce, sans ordre ni discipline, dans laquelle ils déposèrent Phocion et nommèrent d'autres généraux. Si l'on n'eût pas vu Alexandre s'entretenir seul avec Nicanor au pied de la muraille, et que leurs fréquentes entrevues n'eussent pas donné quelque soupçon, jamais Athènes n'eût échappé à ce danger. Mais l'orateur Agnonides s'étant aussitôt déclaré contre Phocion, et l'ayant accusé de trahison, Callimédon et Périclès (48), qui craignaient pour eux-mêmes, sortirent de la ville ; et Phocion, avec ceux de ses amis qui étaient restés, se rendit auprès de Polyperchon. Selon de Platée et Dinarque le Corinthien, qui passaient pour les amis particuliers de Polyperchon, voulurent l'accompagner, pour lui faire plaisir ; mais Dinarque étant tombé malade en chemin, ils s'arrêtèrent plusieurs jours à Élatée². Dans cet intervalle, les Athéniens, par l'avis d'Agnonides et sur le décret d'Archestrate, envoyèrent à Polyperchon des ambassadeurs, chargés d'accuser Phocion. Les deux partis arrivèrent en même temps auprès de Polyperchon, à l'instant qu'il traversait, avec le roi (49), un bourg de la Phocide, nommé alors Pharyges, situé près du mont Acrorion, et qui s'appelle aujourd'hui Galate (50).

XXXIX. Là, Polyperchon fit tendre un dais d'or, sous lequel il plaça le roi, entouré de ses principaux courtisans ; et avant tout, ayant fait saisir Dinarque, il ordonna qu'après avoir reçu la torture il pérît du dernier supplice. Il permit ensuite aux Athéniens de parler ; mais comme ils criaient beaucoup et faisaient un grand bruit, en s'accusant les uns les autres en présence du roi et de son conseil, Agnonides s'avança au milieu de l'assemblée. « Seigneur, dit-il, ordonnez qu'on nous enferme tous dans une cage et qu'on nous renvoie à Athènes, pour y rendre compte de notre conduite. » Le roi se mit à rire de cette saillie ; mais les Macédoniens qui étaient présents à ce conseil, et les étrangers que la curiosité y avait amenés, desirant d'entendre plaider cette

¹ Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique, — ² Ville de la Phocide.

cause, faisaient signe aux ambassadeurs d'exposer tout de suite leurs chefs d'accusation. Polyperchon fit paraître une partialité révoltante : lorsque Phocion voulut se justifier, il l'interrompit à tout moment, et enfin, ayant frappé la terre de son bâton, il l'obligea de se taire et de se retirer. Hégémon ayant pris Polyperchon à témoin de son affection pour le peuple, celui-ci, transporté de colère : « Oses-tu, lui dit-il, » porter ainsi en présence du prince un faux témoignage contre » moi (51) ? » Le roi, se levant de son siège, voulut percer Hégémon de sa lance ; mais Polyperchon l'ayant saisi l'arrêta, et l'assemblée fut rompue. Aussitôt les gardes environnent Phocion. Ceux de ses amis qui étaient le plus près de lui, et ceux qui s'en trouvaient plus éloignés, témoins de cette violence, se couvrent le visage de leurs manteaux et se sauvent par la fuite. Clitus mena les autres à Athènes, en apparence pour y être jugés, mais dans le fait pour y recevoir la mort, comme déjà condamnés. La manière dont ils y furent conduits ajoute encore à la rigueur de ce traitement : ils étaient sur des chariots qui les menaient, le long de la rue du Céramique, au théâtre, où Clitus les garda jusqu'à ce que les magistrats eussent convoqué l'assemblée, d'où l'on n'exclut ni esclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie : le tribunal et le théâtre furent indistinctement ouverts à tout état et à tout sexe.

XL. On lut d'abord la lettre du roi, qui déclarait tous les prisonniers convaincus de trahison ; il en renvoyait le jugement aux Athéniens, comme à un peuple libre, et qui se gouvernait par ses lois. Clitus les fit entrer dans l'assemblée. A l'aspect de Phocion, tous les bons citoyens, baissant les yeux et se couvrant le visage, versèrent des larmes amères ; un seul d'entre eux eut le courage de se lever et de dire que, puisque le roi avait renvoyé au peuple un jugement de cette importance, il était juste d'exclure de l'assemblée les étrangers et les esclaves. Mais la populace rejeta hautement cette proposition et s'écria qu'il fallait lapider ces partisans de l'oligarchie, ces ennemis du peuple. Personne n'osa plus élever la voix en faveur de Phocion ; et lui-même, n'étant parvenu qu'avec beaucoup de peine à se faire écouter : « Athéniens, dit-il, est-ce justement ou injustement que vous voulez nous » faire mourir ? — C'est justement, répondirent quelques uns d'entre » eux. — Eh ! comment pourrez-vous en être sûrs, répondit Pho- » cion, si vous ne voulez pas même nous entendre ? » Mais, ne les voyant pas plus disposés à l'écouter, il s'avança au milieu du peuple : » Je confesse, dit-il, que je vous ai fait des injustices dans le cours de » mon administration ; et, pour les expier, je me condamne moi-même » à la mort (52). Mais, ceux qui sont avec moi, Athéniens, pourquoi les » feriez-vous mourir, puisqu'ils ne vous ont fait aucun tort ? — Parce- » qu'ils sont tes amis, » répondit la populace. A cette parole, Phocion se retira et ne dit plus rien. Agnonides récita le décret qu'il avait dressé, et qui portait que le peuple donnerait ses suffrages pour pro-

noncer si les accusés étaient coupables ; et que, s'ils étaient déclarés tels, ils seraient exécutés sur-le-champ. Après la lecture du décret, quelques personnes voulaient y faire ajouter que Phocion serait appliqué à la torture avant que d'être mis à mort ; et déjà ils commandaient qu'on apportât la roue et qu'on fit venir les exécuteurs. Mais Agnonides, voyant l'indignation que cette demande causait à Clitus, et jugeant lui-même que ce serait une action aussi barbare qu'injuste : « Lors, dit-il, que nous aurons à punir un scélérat tel que Callimédon, nous l'appliquerons à la torture ; mais je n'ordonne rien de semblable contre Phocion. » Alors un homme de bien élevant la voix ; « Tu as raison, s'écria-t-il : car si nous mettons Phocion à la torture, à quoi donc te condamnerons-nous ? » Le décret fut confirmé ; et lorsqu'on demanda les suffrages, personne ne se tint assis ; tout le monde se leva, et la plupart mirent sur leurs têtes des couronnes de fleurs. Tous les suffrages furent pour la mort. Nicoclès, Thudippe, Hégémon et Pythoclès, étaient présents avec Phocion ; Démétrius de Phalère, Callimédon, Chariclès et quelques autres furent condamnés à mort par contumace.

XLI. Quand on eut congédié l'assemblée, on les conduisit à la prison. Tous les autres, attendris par leurs parents et leurs amis qui étaient venus les embrasser pour la dernière fois, marchaient fondant en larmes et déploraient leur infortune : Phocion seul conservait le même air de visage que lorsque, sortant de l'assemblée pour aller commander les troupes, il était reconduit avec honneur par les Athéniens ; ceux qui le voyaient passer ne pouvaient s'empêcher d'admirer sa grandeur d'ame et son impassibilité. Plusieurs de ses ennemis le suivaient en l'accablant d'injures ; l'un d'eux vint même lui cracher au visage. Phocion, se tournant vers les magistrats, leur dit d'un air tranquille : « Personne ne réprimera-t-il l'indécence de cet homme ? » Quand ils furent dans la prison, Thudippe, voyant broyer la ciguë, se mit à éclater en plaintes, à déplorer son malheur, en disant que c'était bien à tort qu'on le faisait mourir avec Phocion. « Eh quoi ! lui dit Phocion, n'est-ce pas une assez grande consolation pour toi que de mourir avec Phocion ? » Quelqu'un de ses amis lui ayant demandé s'il n'avait rien à faire dire à son fils Phocus : « Sans doute, répondit-il ; j'ai à lui recommander de ne conserver aucun ressentiment de l'injustice des Athéniens. » Nicoclès, le plus fidèle de ses amis, le pria de lui laisser boire la ciguë le premier. « Votre demande, lui dit Phocion, est bien dure et bien triste pour moi ; mais, puisque je ne vous ai jamais rien refusé pendant ma vie, je vous accorde à ma mort cette dernière satisfaction. » Quand tous les autres eurent bu la ciguë, elle manqua pour Phocion et l'exécuteur déclara qu'il n'en broyerait point d'autre ; à moins qu'on ne lui donnât douze drachmes¹, qui étaient le prix de

¹ Dix livres quinze sous.

chaque dose. Comme cette difficulté emportait du temps et causait quelque retard, Phocion appelant un de ses amis : « Puisqu'on ne peut pas mourir gratis à Athènes, lui dit-il, je vous prie de donner à cet homme l'argent qu'il demande. »

XLII. C'était le dix-neuf du mois de Munychion¹ ; et ce jour-là les chevaliers faisaient une procession à cheval en l'honneur de Jupiter (55). Lorsqu'ils passèrent devant la prison, les uns ôtèrent leurs couronnes ; les autres, jetant les yeux sur la porte, ne purent retenir leurs larmes, et ceux à qui il restait quelque sentiment d'humanité, ou que la colère et l'envie n'avaient pas entièrement dépravés, regardaient comme une grande impiété qu'on n'eût pas renvoyé cette exécution au lendemain, afin que, dans une fête si solennelle, la ville ne fût pas souillée par une mort violente. Cependant les ennemis de Phocion, trouvant sans doute qu'il manquait quelque chose à leur triomphe, firent décréter que son corps serait porté hors du territoire de l'Attique, et que nul Athénien ne pourrait donner du feu pour faire ses funérailles. Aucun de ses amis n'osa seulement toucher à son corps ; mais un certain Conopion, accoutumé à vivre du produit de ces sortes de fonctions, transporta le corps au-delà des terres d'Éleusis et le brûla avec du feu pris sur le territoire de Mégare. Une femme du pays, qui se trouva par hasard à ces funérailles avec ses esclaves, lui éleva dans le lieu même un cénotaphe, y fit les libations d'usage ; et, mettant dans sa robe les ossements qu'elle avait recueillis, elle les porta la nuit dans sa maison et les enterra sous son foyer, en disant : « O mon foyer, je dépose dans ton sein ces précieux restes d'un homme vertueux. Conserve-les avec soin pour les rendre au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront revenus à la raison. »

XLIII. Peu de temps après, les affaires elles-mêmes firent sentir aux Athéniens quel magistrat vigilant, quel gardien fidèle de la tempérance et de la justice le peuple avait perdu. Ils lui dressèrent une statue de bronze et enterrèrent ses ossements aux frais du public. De ses accusateurs, Agnonides fut le premier condamné à mort, à l'unanimité des suffrages : Épicure et Démophile, qui s'étaient enfuis d'Athènes, tombèrent dans les mains du fils de Phocion et subirent la punition qu'ils méritaient. Ce Phocus, d'ailleurs, ne fut pas, dit-on, un homme de bien : devenu amoureux d'une jeune courtisane qui demeurait chez un marchand d'esclaves, il entendit un jour par hasard, dans le Lycée, Théodore l'athée faire cet argument : « S'il n'est pas honteux de délivrer un ami de la servitude, il ne l'est pas non plus d'en tirer une amie ; s'il ne l'est pas de mettre un de ses compagnons en liberté, pourquoi le serait-il d'y mettre une compagne ? » Le jeune homme, accommodant à sa passion ce raisonnement, qui lui parut sans réplique, délivra sa maîtresse d'esclavage. La mort de Pho-

¹ Avril.

cion renouvela aux Grecs le souvenir de celle de Socrate : l'injustice fut la même à l'égard de l'un et de l'autre, et attira sur Athènes les mêmes calamités (54).

NOTES SUR LA VIE DE PHOCION.

(1) Démaïde était un de ces orateurs, ou plutôt de ces démagogues d'Athènes, vendus aux rois de Macédoine, et qui sacrifiaient à leur avidité pour l'argent l'intérêt de ce peuple, pour lequel ils affectaient tant de zèle ; aussi était-il méprisé par ceux mêmes qu'il servait ; et nous verrons, dans la suite de cette Vie, qu'il finit par être la victime de ses intrigues.

(2) Démaïde voulait faire entendre par-là que sa république n'étant plus qu'un vaisseau brisé par les tempêtes, il lui était impossible de la gouverner comme si elle eût été en son entier ; et que, portée, pour ainsi dire, sur une des planches de ses débris, il était forcé d'obéir à tous les vents. Démaïde croyait justifier ainsi ses complaisances pour les Macédoniens ; mais sa comparaison n'est pas parfaitement juste : dans quelque état de faiblesse que soit une ville, ceux qui la gouvernent ne doivent pas céder en tout ; ils sont obligés de faire tous leurs efforts pour résister à ce qui peut augmenter la corruption et dégrader la dignité publique.

(3) Antipater voulait dire que Démaïde, devenu vieux, n'avait plus qu'un vain babil, et ne pensait plus qu'à satisfaire sa sensualité.

(4) Plutarque semble contredire ici ce qu'il a dit dans la *Vie de Lucullus*, c. III, que rien n'est plus difficile à gouverner qu'un peuple heureux, et rien au contraire de plus facile à conduire qu'un peuple dans l'adversité. Il a même cité la réponse de Platon aux Cyrénéens, qui lui demandaient des lois ; il leur dit qu'ils étaient trop heureux pour qu'il pût leur en donner. On pourrait accorder cette contradiction apparente, en disant que Plutarque ne parle ici que de la disposition où se trouvent les peuples, suivant qu'ils sont dans la prospérité ou dans le malheur, pour recevoir bien ou mal les avis qu'on leur donne et les réprimandes qu'on leur fait sur les fautes qu'ils ont commises. Il est certain que l'adversité les rend plus difficiles, plus aisés à s'aigrir ; et c'était dans ce sens que Caton le censeur disait aux Romains qu'il n'était pas facile de parler à un ventre qui n'a point d'oreilles.

(5) Cette expression, qui se trouve souvent dans Homère, signifie que la douceur, loin de heurter les goûts, les inclinations qui flattent l'ame, se retire et se replie, pour ainsi dire, afin de ne pas les aigrir.

(6) On donnait particulièrement ce nom aux astronomes.

(7) Le passage de Cicéron auquel Plutarque fait allusion est dans la première Lettre du second livre à Atticus ; mais il n'y est fait aucune mention du refus que Caton essaya dans sa poursuite du consulat, et qui n'eut lieu que huit ans après la date de cette lettre, comme Xylandre l'a remarqué. Il faut donc supposer que Plutarque a seulement voulu dire que Cicéron a bien marqué dans cette lettre le caractère de Caton, qui, dans la suite, lui fit essayer ce refus.

(8) Il est aisé de reconnaître ces différences dans Homère ; de cette multitude de héros dont il a peint la valeur, il n'y en a pas deux qui se ressemblent.

(9) Idoménée était de Lampsaque et vivait du temps de Ptolémée Lagus, roi d'Égypte ; il fut disciple d'Épicure, et écrivit les *Vies des philosophes qui s'étaient attachés à Socrate*. Il composa aussi l'*Histoire de la ville de Samothrace*. Voy. Vossius, de *Hist. gr.*, liv. I, c. XI. Hypéride fut un des dix orateurs d'Athènes dont Plutarque a écrit les Vies dans ses *Œuvres Morales*.

(10) M. Dacier dit que, dans les anciens temps, c'était un usage assez général que d'aller nu pieds ; l'ordonnance de Lycurgue, qui portait que les enfants des Spartiates n'auraient point de souliers, parce que cet usage attendrit les pieds, montre que cette habitude n'était pas commune à Sparte dans ce temps-là.

(11) Je ne sais si ce Polyecte était le poète comique de la moyenne comédie. — Sphtteus, suivant Étienne de Byzance, et Pausanias, liv. II, c. xxx, était un dème ou

bourg de l'Attique, de la tribu Acamantide, qui tirait son nom d'un fils de Trézénus.

(12) Ce fut dans la guerre sociale, la troisième année de la cent cinquantième olympiade, avant J.-C. trois cent cinquante-huit, que Chabrias périt par sa précipitation à vouloir entrer le premier dans le port, sans être suivi par les autres galères; il aurait pu se sauver à la nage et rejoindre la flotte athénienne, comme firent les autres; mais il ne voulut jamais quitter ses armes ni abandonner son vaisseau, et il préféra la mort à la fuite. Cornélius-Népos a écrit sa *Vie*. Xénophon, liv. V de son *Histoire grecque*, et Diodore de Sicile, liv. XVI, ont parlé fort au long des exploits de Chabrias.

(13) Naxos, la plus grande, la plus fertile et la plus agréable des Cyclades, au milieu de l'archipel de la Méditerranée, produit d'excellent vin, que les anciens comparaient au nectar. Sur le combat de Chabrias et de Pollis, amiral des Lacédémoniens, près de cette île, voy. Diodore de Sicile, liv. XV, c. xxxiv, et Xénophon, à la fin du cinquième livre de son *Histoire grecque*.

(14) La réunion de ces deux talents était ordinaire dans la plupart des premiers généraux grecs; elle fut très commune chez les Romains distingués par leur naissance, qui aspiraient à se faire un nom et à parvenir aux premiers emplois de la république.

(15) La sévérité extérieure d'Archibiade, son affectation à paraître philosophe et à imiter les mœurs des Lacédémoniens, ne s'accordaient pas avec le ton flatteur qu'il prenait à l'égard du peuple.

(16) Cette parole de Phocion n'est pas, à beaucoup près, d'une vérité générale.

(17) Il s'agit ici de la Chersonèse de Thrace; les deux villes dont il est parlé ensuite étaient toutes deux dans la partie de la Thrace qui formait le royaume des Odrysiens; Périnthe sur la Propontide, et Byzance sur le Bosphore.

(18) Voy. ce que nous avons dit de ce tribunal dans la *Vie de Thésée*.

(19) Il s'agit apparemment de la bataille de Chéronée, gagnée par Philippe sur les Athéniens, la troisième année de la cent dixième olympiade.

(20) Charidème est celui qui se retira dans la suite auprès de Darius, et y reçut la mort pour prix de la noble franchise avec laquelle il avait fait sentir à ce prince la différence de ses troupes, si brillantes d'or, avec les soldats macédoniens tout couverts de fer. Voy. Quinte-Curce, liv. III, c. II.

(21) C'est le vers 494 du neuvième livre de l'*Odyssée*.

(22) Rien ne prouve mieux le grand sens de Phocion et son habileté dans la politique, que cette négociation.

(23) Voilà un raffinement de vanité bien peu digne d'Alexandre!

(24) Quel exemple de désintéressement dans Phocion, et combien cette vertu, qui est la pierre de touche des grandes âmes, est-elle admirable en lui, dans un temps où elle était devenue si rare parmi les Athéniens!

(25) Il y a apparence que cet Échécratides est le disciple d'Aristote, qui était de Méthymne, dans l'île de Lesbos. Il y a eu plusieurs écrivains du nom d'Athénodore, et je n'ai rien trouvé sur celui que Plutarque dit être d'Imbros, île de l'Archipel, dans la Méditerranée, assez près des Dardanelles.

(26) Ce n'est pas l'île de Cio dont il s'agit ici, mais une ville sur une rivière du même nom, dans la Bithynie ou la Mysie, qui lui est contiguë. Gergithe était dans la Mysie; Mylasse, dans la Carie; Élée, dans l'Éolie, au-dessous du fleuve Caïcus et de Pergame, qui est de l'autre côté du fleuve.

(27) Mélite était un quartier du Pirée.

(28) Nous avons fait connaître la double acception que le nom de chorège avait à Athènes, dans les notes sur la *Vie d'Aristide*, note (4).

(29) Sur cette fête, une des plus grandes qu'on célébrait à Athènes, et qui avait été établie par Thésée, voy. ce que nous avons dit dans la *Vie* de ce héros, note (88).

(30) C'était sans doute un reproche des être vendu à la faction des rois de Macédoine.

(31) Pausanias assure, liv. I, p. 90, que ce monument était un des plus beaux de la Grèce.

(32) Hermus, et non pas Herméium, comme on lit dans le texte, par la faute de

quelque copiste, était un bourg de l'Attique, dans la tribu Acamanide, situé un peu au-dessus du Pirée, plus près d'Athènes que d'Eleusis.

(33) Il y a dans le texte, la *guerre des Grecs*; mais un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie, après le plus grand nombre des interprètes, car c'est de la guerre Lamiaque qu'il s'agit ici; elle fut déclarée par les Grecs à Antipater; ce prince, battu par Léosthène, se retira en Thessalie, dans la ville de Lamia, d'où cette guerre prit son nom; Diodore l'a décrite dans le dix-huitième livre de son *Histoire*, c. viii-xviii.

(34) Allusion au jeu de la course; il y en avait de deux sortes: l'une simple, qui consistait à parcourir une fois le stade dans sa longueur, depuis la barrière jusqu'à la borne; et celle-là s'appelait le stade. Dans la seconde on faisait deux fois le stade, de la barrière à la borne, et de la borne à la barrière. Phocion trouvait donc cette armée bonne pour courir ce stade et s'arrêter là; mais il craignait le retour; et sa crainte fut justifiée, car la fin ne répondit pas aux premiers succès qu'elle avait eus.

(35) Il l'avait cependant fort bien reçu, lorsque les Athéniens l'avaient envoyé auprès de ce prince, pour traiter de la rançon des prisonniers. Le jour même de son arrivée, Antipater le pria à souper, et Xénocrate lui répondit par ces vers d'Ulysse à Circé, qui le pressait de manger: « Est-il quelqu'un, pour peu qu'il eût d'humanité, » qui, à ma place, pût avoir le courage de manger et de boire avant que d'avoir » délivré ses compagnons et de jouir du plaisir de les voir? » *Odys.*, x, 585. Antipater, charmé d'une application si heureuse, lui rendit tous les prisonniers.

(36) Entre celui de Phalère vers l'orient, et celui du Pyrée vers l'occident; c'est un des bourgs de l'Attique, mais on ne sait de quelle tribu.

(37) Antipater veut faire entendre qu'en laissant le peuple maître dans Athènes, Phocion pourrait y trouver sa perte, parceque le peuple athénien était fort à craindre pour ceux qui le gouvernaient, et la suite justifia le pressentiment d'Antipater; Phocion fut victime de la fureur populaire.

(38) Il semble cependant que cette garnison macédonienne assurait le gouvernement oligarchique dans Athènes et fortifiait les nobles contre les entreprises du peuple. Elle était donc utile aux vues d'Antipater et à la sûreté de ses affaires. Phocion lui-même va reconnaître que le peuple, tenu en bride par cette garnison, en était plus facile à gouverner.

(39) Il n'y avait point dans l'Attique de promontoires qui portassent le nom de Diane; mais l'oracle de Dodone parle poétiquement et appelle ces promontoires du nom de Diane, parceque les montagnes étaient de l'apanage de cette déesse. Voyez l'*Hymne de Callimaque à Diane*.

(40) Le texte porte en cet endroit: dans un port net; ce qui pourrait signifier, par extension, un port vide de vaisseaux; mais cette expression ne présente point de sens; et il faut lire avec Florent Chrétien, dans ses *Commentaires sur la comédie de la Paix*, d'Aristophane: dans le port de Cantharus. C'était un des trois ports du Pirée.

(41) Calaurie, à l'extrémité du golfe Argoïque et du golfe Saronique. — Cléones, ville de l'Argolide.

(42) Les monts Acrocérauniens étaient une grande chaîne de montagnes dans l'Épire. — Le Ténare, promontoire de la Laconie, près de Malée, passait pour une des descentes des enfers, comme on le voit dans le quatrième livre des *Géorgiques*; vers 457.

(43) M. Dacier a appliqué à Antipater ce que j'ai entendu de Phocion; il me semble que la construction même de la phrase justifie le sens que j'ai suivi. C'est à Phocion que se rapporte ce qui vient d'être dit précédemment; il est le sujet de toute la phrase; il me paraît donc naturel d'entendre de lui tout ce qui est dit ensuite. D'ailleurs il n'est pas vraisemblable qu'Antipater fût resté à Athènes pour y gouverner, puisqu'il y avait laissé Ményllus, commandant de la garnison macédonienne, afin de contenir le peuple.

(44) Xénocrate était de Chalcédoine et ne jouissait pas du droit de citoyen à Athènes; Il avait été envoyé en ambassade pour conserver le gouvernement démocratique et empêcher que les nobles n'eussent seuls l'autorité.

(45) On écrit ordinairement ce nom par un s, Polysperchon, mais M. Lefèvre,

dans ses Notes sur Justin, cité par M. Dacier, prouve qu'il faut lire Polyperchon et que ce mot est formé d'un terme grec qui signifie *exceller*.

(46) C'était le fils qu'Alexandre-le-Grand avait eu de Roxane; et à qui l'on avait donné le nom de son père. Cassandre le fit mourir avec sa mère, ainsi qu'un autre fils d'Alexandre et de Barsine, comme nous l'avons dit à la fin de la *Vie d'Alexandre*.

(47) Polyperchon ne pouvait inquiéter Cassandre et lui susciter des affaires fâcheuses, que par le rétablissement de la démocratie dans les villes où Antipater l'avait détruite, en y substituant l'oligarchie, qui l'en rendait le maître absolu. Toute cette trame est détaillée dans Diodore, liv. XVIII, c. LV-LVII.

(48) Ce nom de Périclès paraît être ici une faute; et l'on propose de mettre à la place celui de Chariclès, gendre de Phocion, qui va être nommé un peu plus bas, avec ce même Callimédon.

(49) Ce roi était Aridée, fils de Philippe, et frère d'Alexandre. Voy. ce qui en est dit sur la fin de la *Vie d'Alexandre*.

(50) Strabon, liv. IX, p. 426, et Étienne de Byzance, placent Pharyges dans la Locride et disent que c'est la même que la Tarphe d'Homère. *Iliad.*, II, 535.

(51) Le mot d'Hégémon pouvait faire croire au roi que Polyperchon, en faisant semblant de favoriser l'oligarchie, travaillait réellement à rétablir la démocratie, pour se rendre maître d'Athènes.

(52) Il était d'usage à Athènes que tout accusé se condamnât lui-même à quelque peine. Phocion se condamne à la mort, dans l'espérance que l'animosité de la populace, assouvie par-là, s'adoucirait en faveur de ses amis; mais il n'y gagne rien.

(53) C'était la fête appelée Dalia, dans laquelle les pères achetaient des jouets pour leurs enfants.

(54) Ce jugement de Phocion est semblable à celui de Socrate, avec cette différence que dans celui-ci les Athéniens respectèrent la fête d'Apollon, pendant laquelle on suspendit l'exécution de la sentence prononcée contre Socrate, au lieu que dans le jugement de Phocion on n'eut aucun égard à la fête de Jupiter. De la mort de Socrate à celle de Phocion, il s'était écoulé quatre-vingt-deux ans. Les Athéniens n'avaient pas profité des maux dont avait été suivie la condamnation de Socrate, et ils retombèrent dans une si grande injustice contre Phocion : c'est qu'il est rare que l'expérience elle-même, malgré la sévérité de ses leçons, corrige des hommes frivoles et léggers.

CATON D'UTIQUE.

I. Naissance et caractère de Caton. — II. Genre de son esprit. — III. Sa constance intrépide. — IV. Il sauve la pudeur d'un enfant de son âge; estime des autres enfants pour lui. — V. Son indignation contre les cruautés de Sylla. — VI. Son amitié pour son frère. — VII. Il étudie la philosophie morale et politique. — VIII. Son premier essai dans la tribune aux harangues. Il endure son corps à toutes sortes de fatigues. — IX. Il passe une partie des nuits à conférer avec les philosophes, et affecte un genre de vie tout opposé aux mœurs de son temps. — X. Il épouse Attilia. — XI. Premières campagnes de Caton sous le préteur Gellius. — XII. Comment il rétablit la discipline dans la légion qu'il commande. — XIII. Il va chercher le philosophe Athénodore. — XIV. Honneurs funèbres qu'il rend à son frère Cépion. — XV. Il visite l'Asie. Sa manière de voyager. — XVI. Son aventure au sujet de Démétrius, affranchi de Pompée. — XVII. Accueil que lui fait Pompée. — XVIII. Il

refuse les présents du roi Déjotarus. — XIX. Il est nommé questeur. — XX. Sévérité de son administration. — XXI. Il fait condamner ceux qui avaient tué les citoyens pros crits par Sylla. — XXII. Son assiduité à ses fonctions. — XXIII. Il achète des livres où était le compte des revenus publics depuis Sylla. Il déclare qu'il ne traitera aucune affaire les jours d'assemblée du sénat. — XXIV. Sa grande réputation. — XXV. Il va en Lucanie, et revient à Rome pour demander le tribunat. — XXVI. Il l'obtient, et accuse Muréna. — XXVII. Services qu'il rend à Cé céron dans la conjuration de Catilina. — XXVIII. Il détermine le sénat à prononcer la peine de mort contre les conjurés. — XXIX. Des sœurs et des femmes de Caton. — XXX. Il déclare qu'il ne souffrira pas que Pompée entre avec son armée dans Rome. — XXXI. Intrépidité avec laquelle il se présente à l'assemblée du peuple. — XXXII. Muréna l'entraîne dans le temple de Castor et de Pollux. — XXXIII. Métellus, n'ayant pu faire

passer son décret, va joindre Pompée en Asie. — XXXIV. Caton fait accorder le triomphe à Lucullus. — XXXV. Il refuse de marier ses deux nièces à Pompée et à son fils. — XXXVI. Alliance et intrigues de César et de Pompée. — XXXVII. Caton, à la prière de Cicéron, jure l'exécution d'une loi agraire. — XXXVIII. César le fait arrêter et délivrer tout de suite. — XXXIX. Caton est envoyé en Cypre. — XL. Ses sages conseils à Ptolémée, roi d'Égypte. — XLI. Il fait vendre les meubles de ce prince. — XLII. Il se brouille avec Munatius. — XLIII. Il se réconcilie avec lui. — XLIV. Comment il rapporte à Rome l'argent qu'il avait eu en Cypre. — XLV. Honneurs qu'on lui rend à son arrivée. — XLVI. Il s'oppose à Cicéron, qui voulait annuler le tribunal de Clodius. — XLVII. Caton anime Domitius à demander le consulat, concurrentement avec Pompee et Crassus. — XLVIII. Il demande la préture, qui lui est refusée. — XLIX. Il s'oppose au partage des provinces que Trébonius voulait faire décerner à Pompée et à Crassus. — L. Ses représentations inutiles à Pompée. Décret qu'il fait rendre par le sénat, pour informer sur les moyens employés par les candidats dans leurs brigues. — LI. Convention qu'il fait faire aux candidats, pour empêcher qu'on n'achète les suffrages. — LII. Envie que sa vertu excite contre lui. — LIII. Il accuse ouvertement Pompée d'aspirer à la puissance souveraine. — LIV. Il fait nommer Favonius édile, et le détermine à donner au peuple des jeux d'une grande simplicité. — LV. Il est d'avis de nommer Pompée seul consul. — LVI. Sévérité de Caton dans les jugements. — LVII. Il se met sur les rangs pour le consulat, et ne peut l'obtenir. — LVIII. Il dévoile au sénat tous

les projets de César. — LIX. Il conseille de remettre les affaires entre les mains de Pompée, et sort de Rome avec lui. — LX. Bons conseils qu'il donne à Pompée. — LXI. Pourquoi Pompée ne lui donne pas le commandement de sa flotte. — LXII. Victoire de Pompée due aux exhortations de Caton. Pompée le laisse à Dyrrachium pour garder les bagages. — LXIII. Après la bataille de Pharsale, Caton passe en Afrique. — LXIV. Il va rejoindre Scipion et Varus. — LXV. Il se charge de garder la ville d'Utique. — LXVI. Il reçoit la nouvelle de la défaite de Scipion. — LXVII. Il encourage les Romains qui étaient avec lui. — LXVIII. Il parvient à les rassurer. — LXIX. La plupart changent d'avis. — LXX. Il rejette la proposition de tuer ou de chasser les habitants d'Utique. — LXXI. Soins de Caton pour sauver les sénateurs qui étaient avec lui. — LXXII. Il ne veut pas qu'on fasse des démarches en sa faveur auprès de César. — LXXIII. Il fait partir des sénateurs, et pourvoit à leur sûreté. — LXXIV. Il refuse l'offre que lui fait Lucius César de demander grace pour lui à César. — LXXV. Il s'entretient de matières philosophiques pendant son souper. — LXXVI. Il demande son épée. — LXXVII. Indignation que lui causent les efforts qu'on fait pour lui conserver la vie. — LXXVIII. Il est tué. — LXXIX. Belle parole de César en apprenant sa mort. — LXXX. Mort du fils de Caton. M. Dacier ne donne aucune époque fixe pour le temps où a vécu Caton. Il dit seulement qu'il était plus jeune que Pompée, car il n'avait que quatorze ans lorsque Sylla exerçait ses plus grandes cruautés. Les nouveaux éditeurs d'Amiot renferment toute sa vie depuis l'an 660, jusqu'à l'an 708 de Rome, 46 avant J.-C.

Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique.

I. La famille de Caton dut son illustration et sa gloire à son bisaïeul Caton le censeur, que son éminente vertu rendit un des hommes les plus puissants et les plus célèbres qu'il y eût de son temps à Rome, comme nous l'avons dit dans sa *Vie* (1). Celui dont nous parlons maintenant resta de bonne heure orphelin de père et de mère, avec son frère Cépion et sa sœur Porcia. Il eut encore une autre sœur utérine, nommée Servilie (2). Ils furent tous nourris et élevés dans la maison de Livius Drusus, leur oncle maternel (3), qui jouissait alors de la plus grande autorité dans Rome : distingué par son éloquence et par sa sagesse, il ne le cédait en grandeur d'âme à aucun des Romains. Caton, dès son enfance, montra dans le son de sa voix, dans les traits de son visage et jusque dans ses yeux, un caractère ferme, une âme constante et inflexible. Il se portait à tout ce qu'il voulait faire avec une ardeur au-dessus de son âge. Rude et revêché à ceux qui le flat- taient, il se raidissait encore davantage contre ceux qui cherchaient à l'intimider. Il était difficile de l'émouvoir assez pour le faire rire, et

rarement la gaieté même du sourire paraissait sur son visage. Il n'était ni colère, ni prompt à s'emporter; mais, une fois irrité, il s'apaisait difficilement.

II. Quand il commença ses études, on lui trouva l'esprit paresseux et lent à comprendre; mais ce qu'il avait une fois saisi, il le retenait, et sa mémoire était sûre; ce qui au reste est assez ordinaire, car les esprits vifs oublient aisément, et ceux qui n'apprennent qu'avec beaucoup d'application et de peine retiennent mieux; chaque chose qu'ils apprennent est pour eux comme un feu qui embrase leur âme d'une ardeur nouvelle. Mais ce qui rendait Caton si lent à apprendre, c'est qu'il avait de la peine à croire; en effet, apprendre, c'est recevoir une impression, et ceux-là croient plus aisément, qui peuvent moins combattre ce qu'on leur dit. De là vient que les jeunes gens et les malades se laissent persuader plus aisément que les vieillards et que ceux qui se portent bien. En général, plus la faculté qui doute est faible, et plus le consentement est prompt. Cependant Caton obéissait toujours à son gouverneur et faisait ce qui lui était prescrit; mais il demandait raison de tout, et voulait savoir pourquoi on l'exigeait de lui. Il est vrai que ce gouverneur était un homme instruit, et qu'il employait le raisonnement bien plus que la menace: il se nommait Sarpédon.

III. Caton était encore dans l'enfance, lorsque les alliés des Romains sollicitèrent le droit de bourgeoisie à Rome: Pompé dius Sillo (4), grand homme de guerre et qui jouissait d'une grande considération, passa plusieurs jours chez Drusus, dont il était l'ami. Pendant le séjour qu'il y fit, il vécut avec les neveux de Drusus dans une grande familiarité. « Mes enfants, leur dit-il un jour, intercédez pour nous » auprès de votre oncle, afin qu'il nous aide à obtenir le droit de » bourgeoisie. » Cépion, en souriant, lui fit entendre d'un signe de tête qu'il le ferait; mais Caton, sans rien répondre, fixait sur ces étrangers des regards durs et sévères. « Et vous, mon enfant, lui dit » Pompé dius, qu'en pensez-vous? ne parlerez-vous pas en notre » faveur, comme votre frère? » Caton, sans rien répondre encore, fit connaître, par son silence et par l'air de son visage, qu'il rejetait sa demande. Alors Pompé dius l'enlevant dans ses bras et le tenant suspendu hors de la fenêtre, comme s'il allait le précipiter, lui dit de le promettre, le menaçant, s'il refusait, de le laisser tomber dans la rue. Il prononça ces mots d'un ton de voix rude, en le secouant plusieurs fois hors de la fenêtre. Caton le souffrit assez long-temps sans rien dire, sans donner aucun signe d'étonnement et de crainte (5). Pompé dius, en le remettant à terre, dit tout bas à ses amis: « Quel » bonheur pour l'Italie d'avoir un tel enfant! S'il était aujourd'hui » dans un âge fait, je ne crois pas que nous eussions un seul suffrage » pour nous dans tout le peuple. »

IV. Un jour, un de ses parents qui célébrait l'anniversaire de sa

naissance, le pria du festin, avec d'autres enfants qui, n'ayant rien à faire, se mirent à jouer tous ensemble, grands et petits, dans un coin de la maison. Dans leur jeu ils représentaient un tribunal, où ils s'accusaient les uns les autres et mettaient en prison ceux qui étaient condamnés (6). Un de ces derniers, enfant d'une jolie figure, ayant été conduit dans une petite chambre par un autre plus âgé que lui, qui l'y enferma, appela Caton, qui, se doutant de ce que c'était, courut à la porte de la chambre; et, écartant tous ceux qui se mettaient devant lui pour l'empêcher d'entrer, il en tira l'enfant, et tout en colère l'emmena dans sa maison, où les autres le suivirent. Il était déjà si célèbre parmi les enfants de son âge, que Sylla voulant donner au peuple le spectacle de la course sacrée des enfants à cheval, que les Romains appellent Troie (7), et ayant rassemblé pour cela les enfants des meilleures maisons, afin de les dresser à cette course, il leur donna deux chefs, dont l'un fut agréé par tous ses camarades, à cause de Métella sa mère, femme de Sylla; mais ils refusèrent l'autre, nommé Sextus, quoique neveu de Pompée, et déclarèrent qu'ils ne voulaient ni s'exercer sous lui ni le suivre. Sylla leur ayant demandé quel enfant ils voulaient donc avoir pour chef, ils demandèrent tous Caton. Sextus lui-même se retira et céda cet honneur à Caton, comme au plus digne.

V. Sylla, qui avait été l'ami particulier du père de Caton, faisait de temps en temps venir le fils et son frère Cépion, pour s'entretenir avec eux; faveur qu'il n'accordait qu'à très peu de personnes, à cause de la dignité de sa charge et de la grandeur de sa puissance. Sarpédon, gouverneur de ces jeunes gens, sentant de quel avantage cette distinction pouvait être pour la sûreté et l'avancement de ses élèves, menait souvent Caton dans la maison de Sylla, pour qu'il fit sa cour au dictateur. Cette maison était une véritable image de l'enfer, par le grand nombre de personnes qu'on y amenait tous les jours, pour les appliquer à la torture. Caton avait alors quatorze ans; il voyait emporter les têtes des personnages les plus illustres de Rome, et entendait gémir en secret ceux qui étaient témoins de ces cruelles exécutions. Un jour il demanda à son gouverneur pourquoi l'on n'avait pas encore tué cet homme. « C'est, lui répondit Sarpédon, qu'on le » craint encore plus qu'on ne le hait. — Que ne me donniez-vous donc » une épée? répliqua le jeune homme : j'aurais, en le tuant, délivré » ma patrie de l'esclavage. » Sarpédon, effrayé de ces paroles, et plus encore de l'air de fureur qui respirait dans les yeux et sur le visage de Caton, l'observa depuis avec le plus grand soin et le garda pour ainsi dire à vue, de peur qu'il ne se portât à quelque entreprise téméraire contre Sylla.

VI. Il était encore dans la première enfance, lorsqu'on lui demanda quelle personne il aimait le plus : il répondit que c'était son frère; on répéta une seconde et une troisième fois la même question; et comme

il fit toujours la même réponse, on cessa de l'interroger. Dans un âge plus avancé, cette affection pour son frère ne fit que s'accroître de plus en plus ; à vingt ans, il n'avait jamais soupé sans Cépion ; jamais il n'avait été à la campagne, ni paru sur la place publique, qu'avec lui. Mais lorsque son frère se parfumait d'essences, il ne l'imitait pas en cela ; et, dans tout le reste de sa vie, il suivait un régime dur et austère. Aussi Cépion, dont on admirait d'ailleurs la tempérance et la frugalité, avouait que si on le comparait aux autres, on pouvait louer en lui des vertus : « Mais, ajoutait-il, quand je compare ma vie à celle de Caton, je ne me trouve pas différent d'un Sippius. » Ce Sippius était un des hommes les plus décriés de son temps pour son luxe et sa mollesse.

VII. Caton, ayant été nommé prêtre d'Apollon, se sépara de son frère et prit sa part du patrimoine, qui fut de cent vingt talents ¹. Mais son genre de vie n'en fut que plus austère. Il se lia intimement avec Antipater de Tyr, philosophe stoïcien, et fit sa principale étude de la morale et de la politique. Épris d'un si grand amour pour toutes les vertus, qu'il y semblait porté par une inspiration divine, il préférait à toutes les autres la justice ; mais cette justice sévère qui ne se prêtait jamais à la grâce ni à la faveur (8). Il se forma aussi à l'éloquence, afin de pouvoir parler, au besoin, dans les assemblées du peuple, persuadé que dans la philosophie politique, comme dans une grande ville, il faut entretenir des forces toujours prêtes pour les jours de combat. Cependant il ne s'exerçait pas à l'éloquence avec les jeunes gens de son âge, et jamais on ne l'entendit déclamer publiquement dans les écoles. Un de ses camarades lui ayant dit un jour : « Caton, on blâme ton silence. — Je m'en console, répondit-il, pourvu qu'on ne blâme pas ma conduite. Je parlerai quand je saurai dire des choses qu'il ne faille pas ensevelir dans le silence.

VIII. L'ancien Caton avait fait bâtir, pendant sa censure, la basilique Porcia : c'était là que les tribuns avaient coutume de donner leurs audiences ; et, comme il y avait une colonne qui nuisait à leurs sièges, ils voulurent l'ôter, ou la changer de place. Ce fut la première occasion qui obligea Caton, malgré lui, de paraître dans une assemblée publique ; il s'opposa au dessein des tribuns ; et l'essai qu'il fit alors de son éloquence et de son courage le fit admirer de tous les assistants. Son discours ne se sentait pas de sa jeunesse et n'avait rien de recherché : il était serré, plein de force et de sens. Mais cette brièveté dans les sentences était relevée par une certaine grâce qui charmait les auditeurs ; la sévérité de ses mœurs et sa gravité naturelle, dont son style portait l'empreinte, étaient tempérées par un mélange de douceur et d'agrément qui plaisait à tout le monde. Sa voix, assez pleine pour se faire entendre aisément d'un peuple très

¹ Environ six cent mille livres de notre monnaie.

nombreux , avait une vigueur et une force que rien n'affaiblissait ; souvent il parlait tout un jour sans être fatigué. Après avoir gagné sa cause dans cette occasion , il rentra dans le silence et se renferma dans ses occupations ordinaires. Il voulut aussi endurcir son corps par les exercices les plus pénibles , et l'accoutumer à supporter les plus grandes chaleurs , les neiges et les glaces , la tête découverte ; à voyager à pied en toute saison , tandis que les amis qui l'accompagnaient étaient à cheval : en marchant ainsi , il s'en rapprochait tour à tour et conversait avec eux. Il était , dans ses maladies , d'une tempérance et d'une patience admirables : lorsqu'il avait la fièvre , il passait les journées seul sans recevoir personne , jusqu'à ce qu'il fût guéri et qu'il se sentit en pleine convalescence.

IX. Dans ses repas , on tirait au sort à qui choisirait les parts , et quand le sort ne l'avait pas favorisé , ses amis lui déferaient le choix ; mais il s'y refusait toujours , en disant qu'il ne convenait pas de rien faire malgré Vénus⁽⁹⁾. Au commencement il restait fort peu de temps à table , ne buvait qu'un seul coup , après quoi il se levait ; mais dans la suite il prit plaisir à boire et passait souvent une grande partie de la nuit à table. Ses amis disaient , pour l'excuser , que les affaires du gouvernement , qui l'occupaient toute la journée , lui ôtant le loisir de converser , il donnait le temps du souper et de la nuit à s'entretenir avec des gens de lettres et des philosophes. Un certain Memmius ayant dit dans un cercle que Caton passait toutes les nuits à boire , Cicéron prenant la parole : « Vous n'ajoutez pas , lui dit-il , qu'il joue » aux dés tout le jour. » En général , Caton était persuadé que de son temps les mœurs étaient si corrompues et avaient besoin d'une si grande grande réforme , qu'il fallait , pour l'opérer , tenir une route entièrement opposée à celle qu'on suivait. Comme il vit que la pourpre la plus vive et la plus forte en couleur était très recherchée , il n'en porta que de la plus sombre. Il sortait souvent après son dîner sans souliers et sans tunique , non pour se faire honneur de cette singularité , mais pour s'accoutumer à ne rougir que de ce qui est honteux en soi , sans s'embarrasser de ce qui ne l'est que dans l'opinion des hommes (10). Un de ses cousins , nommé Caton , lui ayant laissé , par sa mort , une succession estimée cent talents , il la vendit , et prêta sans intérêt l'argent qu'il en retira à ceux de ses amis qui en avaient besoin : souvent il leur donnait ses terres et ses esclaves pour les engager au public , et il se rendait caution de ces engagements.

X. Lorsqu'il crut qu'il était temps de se marier (et il n'avait encore eu commerce avec aucune femme) , il voulut épouser Lépidia , fiancée d'abord à Scipion Métellus qui depuis , ayant changé d'avis et annulé le contrat , avait laissé Lépidia libre. Mais Scipion s'étant repenti de cette rupture avant que Caton l'eût prise pour femme , il mit tout en œuvre pour renouer son mariage et il y parvint. Caton , indigné d'un tel procédé , et ne se possédant pas de colère , voulait le pour-

suivre en justice (11); mais ses amis l'en ayant détourné, il exhala le feu de sa jeunesse et de son ressentiment dans des vers iambes contre Scipion, et versa sur lui toute l'amertume et tout le fiel d'Archiloque, sans se permettre cependant les obscénités et les plaintes puériles de ce poète (12). Depuis il épousa Attilia, fille de Serranus, qui fut sa première femme, mais non pas la seule; différent en cela de Lélius, l'ami de Scipion, qui, plus heureux que lui, n'eut, dans le cours d'une longue vie, d'autre femme que la première qu'il avait épousée.

XI. La guerre des esclaves, appelée aussi la guerre de Spartacus, éclata peu de temps après (13); et Gellius ayant été chargé de cette expédition, Caton alla servir sous lui en qualité de volontaire, par amitié pour son frère, qui commandait un corps de mille hommes; mais il ne put y faire paraître, autant qu'il l'aurait désiré, son ardeur et son courage, par la faute du général, qui se montra indigne de commander. Cependant, au milieu de la mollesse et du luxe qui régnaient dans cette armée, il fit toujours éclater à propos un tel amour de l'ordre et de la discipline, tant de courage et de prudence, qu'il ne parut en rien inférieur à l'ancien Caton. Gellius lui décerna les prix et les honneurs les plus considérables dont on récompensait la valeur; mais il les refusa, en disant qu'il ne les avait pas mérités: aussi passa-t-il pour un homme singulier. On fit dans ce temps-là une loi qui défendait aux candidats d'avoir auprès d'eux des nomenclateurs (14). Caton fut le seul qui, briguant l'emploi de tribun des soldats, obéit à la loi: il vint à bout de retenir les noms de tous les citoyens et de les saluer chacun par son nom. Il déplut par-là à ceux mêmes qui l'admiraient; plus ils étaient forcés de reconnaître le mérite d'une telle conduite, plus ils étaient piqués de ne pouvoir l'imiter.

XII. Nommé tribun des soldats, il fut envoyé en Macédoine, auprès du préteur Rubrius. Au moment de son départ, sa femme, affligée de se séparer de lui, versait des larmes: « Attilia, lui dit Munatius, un ami de Caton, soyez tranquille, je vous garderai votre mari. — Ce sera très bien fait, » lui dit Caton. A la première journée, Caton, après le souper, dit à Munatius: « Pour tenir la promesse que tu as faite à Attilia, il faut que tu ne me quittes ni nuit ni jour. » En même temps il ordonna que tous les soirs on tendît deux lits dans une même chambre, où Munatius fut obligé de coucher; en sorte qu'il était gardé lui-même par Caton, qui s'en faisait un amusement. Caton menait à sa suite quinze esclaves, deux affranchis, et quatre de ses amis qui voyageaient à cheval, tandis qu'il marchait toujours à pied et s'entretenait alternativement avec eux. Quand il fut rendu au camp, qui était composé de plusieurs légions, le général lui en donna une à commander. Dans cet emploi, ce ne fut pas pour lui une chose pénible et extraordinaire¹, que de se montrer seul vertueux. Mais ayant l'ambition de rendre tous ses

¹ Mot à mot : royalce.

soldats semblables à lui-même, sans leur ôter la crainte qu'ils devaient avoir de son autorité, il y ajouta le pouvoir de la raison, et s'en servait en tout pour les persuader et les instruire. Il employait aussi les récompenses et les châtimens; et cette conduite eut un tel succès, qu'il serait difficile de décider s'il les rendit plus amis de la paix que belliqueux, et plus vaillans que justes; tant ils se montrèrent redoutables à leurs ennemis, doux envers leurs alliés, timides à commettre des injustices, ardens à mériter des louanges! Par-là il acquit le plus ce qu'il ambitionnait le moins, la gloire, le crédit, l'honneur et l'affection de ses soldats. Il faisait le premier ce qu'il commandait aux autres; et, dans sa manière de se vêtir, de vivre et de voyager, il se rapprochait bien plus des soldats que des capitaines; mais la simplicité de ses mœurs, la noblesse de ses sentimens et la gravité de son éloquence, le mettaient au-dessus de tous les officiers et des généraux eux-mêmes: aussi devint-il bientôt singulièrement cher aux soldats. Car le véritable zèle pour la vertu n'est, dans les âmes, que le fruit de la bienveillance et du respect que l'on porte à ceux qui en donnent l'exemple. Pour ceux qui louent les personnes vertueuses sans les aimer, ils peuvent bien estimer leur gloire, mais ils n'admirent ni n'estiment leur vertu.

XIII. Caton, informé qu'Athénodore, surnommé Cordylion, philosophe très instruit de la doctrine des stoiciens et fort avancé en âge, vivait retiré à Pergame, et qu'il s'était constamment refusé aux sollicitations de plusieurs généraux d'armée et même de plusieurs rois (15), qui lui avaient offert leur amitié et avaient voulu l'attirer auprès de leurs personnes; il jugea qu'il serait inutile de lui écrire et de lui envoyer quelqu'un pour l'engager à se rendre auprès de lui. Profitant donc de deux mois de congé que la loi lui accordait, il s'embarque et passe en Asie pour aller trouver ce philosophe: la conscience des bonnes qualités qu'il sentait en lui-même lui donnait la confiance que sa chasse serait heureuse. Quand il fut auprès de lui, il combattit si bien ses motifs de refus, qu'il l'obligea de changer de résolution et l'emmena dans son camp, ravi de joie et tout glorieux d'une conquête qu'il mettait bien au-dessus des exploits les plus éclatans de Pompée et de Lucullus, qui subjuguèrent par la force des armes les peuples et les royaumes de l'Asie.

XIV. Il était encore à l'armée lorsqu'on lui écrivit que son frère Cépion, qui se rendait en Asie, était tombé malade à Énus, ville de Thrace (16). La mer était agitée par une violente tempête et il n'y avait point dans le port de grands vaisseaux; mais, sans être arrêté par ces obstacles, il s'embarqua et partit de Thessalonique avec deux de ses amis et trois esclaves. Il manqua d'être submergé; et, ne s'étant sauvé que par un bonheur inespéré, il arriva à Énus comme son frère venait de mourir. Il ne soutint pas cette perte en philosophe: non content de s'abandonner aux plaintes et aux gémissemens, de se jeter

sur le corps de son frère, de le serrer étroitement dans ses bras, de donner toutes les démonstrations de la douleur la plus vive, il fit pour ses funérailles des dépenses extraordinaires; il prodigua les parfums, brûla sur le bûcher des étoffes précieuses et éleva sur la place publique d'Énus un tombeau de marbre de Thasos (17), qui coûta huit talents¹. Quelques personnes trouvèrent cette dépense répréhensible, en la comparant avec la modération qu'il observait dans tout le reste; mais ils ne considéraient pas quelle douceur et quelle sensibilité il joignait à une fermeté inflexible contre les voluptés, contre les craintes et les sollicitations déplacées. D'ailleurs, plusieurs villes et plusieurs princes lui envoyèrent de riches présents pour honorer les obsèques de son frère. Caton n'accepta l'argent de personne et ne prit que les parfums et les étoffes, qu'il paya même à ceux qui les lui avaient envoyés. Institué héritier avec la fille de Cépion, dans le partage qu'il fit des biens il ne porta pas en compte les frais qu'il avait faits pour les funérailles de son frère. Ce désintéressement n'a pu empêcher qu'un auteur n'ait écrit que Caton passa dans un tamis les cendres du bûcher de Cépion pour en retirer l'or qui avait été fondu par le feu; tant cet écrivain a cru pouvoir tout faire, non seulement avec l'épée, mais encore avec la plume, sans avoir à en rendre compte et sans craindre la censure (18).

XV. Quand le temps de son emploi fut expiré et qu'il quitta l'armée, il fut accompagné, non par des vœux et des louanges, témoignages ordinaires de bienveillance, mais par les larmes sincères (19) de tous les soldats, qui l'embrassaient étroitement, qui, partout où il passait, étendaient leurs vêtements sous ses pieds et couvraient ses mains de baisers : honneur que les Romains ne faisaient alors et même avec peine qu'à très peu de généraux. Avant de retourner à Rome pour s'y occuper des affaires publiques, il voulut parcourir l'Asie, afin de s'instruire et de connaître par lui-même les mœurs, les coutumes et les forces de chacune de ces provinces. Il voulait aussi faire plaisir à Déjotarus, roi de Galatie, qui, ayant été lié avec son père par les nœuds de l'amitié et de l'hospitalité, l'avait invité à venir le voir. Sa manière de voyager mérite d'être connue : dès le matin il envoyait son boulanger et son cuisinier au lieu où il devait coucher. Ils y entraient modestement et sans bruit; et, s'il n'y avait dans l'endroit aucun ami de Caton ou qui l'eût été de son père, ni aucune personne de sa connaissance, ils allaient à l'hôtellerie, où ils lui préparaient à souper, sans se rendre à charge à personne. Si le lieu n'avait pas d'hôtellerie, ils s'adressaient aux magistrats et se contentaient du premier logement qu'on leur assignait. Souvent on ne voulait pas croire qu'ils fussent les domestiques de Caton et on les traitait avec mépris, parce qu'en parlant aux magistrats, ils n'employaient ni les cris, ni les menaces (20); et Caton, en arrivant, ne trouvait rien de prêt. Quand

¹ Environ quarante mille livres de notre monnaie.

on le voyait lui-même rester assis sur son bagage, sans proférer une parole, on en faisait encore moins de cas et on le prenait pour un homme bas et timide. Quelquefois il appelait les magistrats et leur disait : « Malheureux ! quittez ces manières dures envers les étrangers ; vous ne recevrez pas toujours des Caton dans votre ville. Émoussez par un accueil modeste la licence que le pouvoir donne sur vous à des hommes qui ne cherchent que des prétextes pour vous enlever de force ce que vous ne leur aurez pas donné de bon gré. »

XVI. Il lui arriva, dit-on, en Syrie, une aventure fort plaisante. En arrivant à Antioche, il vit un grand nombre de personnes rangées en haie des deux côtés du chemin. Parmi elles, des jeunes gens vêtus de robes blanches et des enfants magnifiquement parés étaient partagés en deux bandes. On voyait d'un autre côté des hommes vêtus de blanc avec des couronnes sur la tête : c'étaient les prêtres des dieux et les magistrats. Caton, qui ne douta point que tout cet appareil ne le regardât et que ce ne fût une réception magnifique que la ville lui avait préparée, se fâcha sérieusement contre ceux de ses gens qu'il avait envoyés devant lui de ce qu'ils ne l'avaient pas empêché ; il fit descendre de cheval ses amis et marcha à pied avec eux. Quand ils furent près de la porte de la ville, un homme avancé en âge, qui conduisait la cérémonie et rangeait en ordre toute cette multitude, tenant dans sa main une baguette et une couronne, s'approcha de Caton, qui marchait à la tête de sa troupe ; et, sans même le saluer, il lui demanda où ils avaient laissé Démétrius et s'il allait bientôt arriver. Ce Démétrius était un affranchi de Pompée ; et, comme alors toute la terre avait les yeux fixés sur ce général, on faisait la cour à son affranchi, qui avait auprès de son maître un crédit bien au-dessus de sa condition. A cette demande, les amis de Caton firent des éclats de rire, qu'ils ne purent contenir en traversant cette multitude. Caton tout confus : « O la malheureuse ville ! » s'écria-t-il sans rien ajouter de plus. Mais dans la suite il ne pouvait s'empêcher de rire de cette aventure toutes les fois qu'il la racontait, ou même qu'elle lui revenait en pensée.

XVII. Pompée, par son exemple, redressa ceux qui, par ignorance, commettaient de pareilles fautes envers Caton. Celui-ci, en arrivant à Éphèse, alla saluer Pompée, qui lui était supérieur en âge et en dignité, jouissait d'une plus grande réputation et commandait alors les plus puissantes armées de la république. Pompée ne l'eut pas plutôt aperçu, qu'au lieu de l'attendre sur son siège, il se leva ; et, le traitant comme un des plus grands personnages de Rome, il alla au-devant de lui, le prit par la main et l'embrassa, loua sa vertu en sa présence et en fit encore de plus grands éloges lorsqu'il se fut retiré. Dès ce moment tous les yeux se tournèrent vers Caton, tout le monde s'occupa de lui ; on admirait en sa personne les choses même qui l'avaient d'abord fait mépriser ; et, en l'examinant de plus près,

on reconnut sa douceur et sa grandeur d'ame. Mais on s'aperçut bientôt que cet accueil si distingué de Pompée venait plutôt de son estime que de son affection pour Caton ; et que s'il lui avait rendu, pendant qu'il l'avait eu chez lui, des témoignages d'admiration et de respect, il avait été bien aise de le voir partir : car il n'épargnait rien pour retenir tous les jeunes Romains qui venaient le voir, pour leur prouver tout le désir qu'il avait qu'ils restassent auprès de lui. Mais il ne fit aucun effort pour arrêter Caton ; et, comme si la présence de ce Romain eût été une sorte de censure de l'usage qu'il faisait de son autorité, il vit son départ avec plaisir. Cependant lorsque Caton prit congé de lui, Pompée lui recommanda sa femme et ses enfants ; ce qu'il n'avait fait à aucun de ceux qui s'en étaient retournés à Rome : il est vrai que les enfants de Pompée étaient proches parents de Caton. Sa réputation s'étant répandue depuis dans l'Asie, toutes les villes s'empressèrent à l'envi de lui donner des banquets et des fêtes ; mais, pour ne pas se laisser enivrer de tant d'honneurs, il pria ses amis de veiller sur lui de peur que, sans y penser, il ne vérifiât un mot que lui avait dit Curion, son camarade et son ami, qui, fâché de la grande austérité de Caton, lui avait demandé un jour si, le temps de son emploi fini, il ne serait pas bien aise d'aller voir l'Asie. « Je la verrai avec plaisir, lui répondit Caton. — Vous ferez bien, » prit Curion ; vous en reviendrez plus doux et plus traitable. » C'est le sens du mot latin dont il se servit¹.

XVIII. Déjotarus, roi de Galatie, étant d'un âge fort avancé, fit prier Caton de venir le voir, afin de lui recommander ses enfants et toute sa maison. Dès qu'il fut arrivé, ce prince lui envoya des présents de toute espèce et employa les moyens les plus puissants, les instances les plus vives pour les lui faire accepter. Caton en fut tellement blessé qu'il ne passa qu'une nuit dans son palais et en repartit le lendemain ; mais, en arrivant le soir à Pessinunte (21), il y trouva des présents plus considérables encore qui l'attendaient, et des lettres par lesquelles Déjotarus le conjurait de les recevoir ; ou, s'il persistait à les refuser, de les laisser au moins prendre à ses amis, qui méritent, lui disait-il, de recevoir du bien de vous, mais que vous n'êtes pas en état d'enrichir de votre patrimoine. Caton ne voulut jamais le permettre, quoiqu'il en vît quelques uns qui n'eussent pas mieux demandé et qui murmuraient de son refus. Caton leur représenta que, si une fois on se laissait gagner, on ne manquerait jamais de prétexte pour recevoir ; que d'ailleurs il partagerait toujours avec ses amis ce qu'il aurait acquis par des voies honnêtes. Il renvoya donc à Déjotarus tous ses présents. Comme il allait s'embarquer pour repasser à Brunduse (22), ses amis lui conseillèrent de mettre sur un autre vaisseau les cendres de Cépion : il leur répondit qu'il se séparerait plutôt de son ame que

¹ Le mot latin est *mansuetior*, qui signifie, je crois, accoutumé à la main, maniable.

de ces restes précieux ; et aussitôt il mit à la voile. Le hasard fit que le vaisseau qu'il montait courut un grand danger dans cette traversée, qui fut heureuse pour les autres (23).

XIX. De retour à Rome, il passa tout son temps, ou dans sa maison à s'entretenir avec Athénodore, ou sur la place publique à rendre service à ses amis. Lorsqu'il fut en âge de briguer la questure (24), il ne voulut se mettre sur les rangs qu'après avoir lu toutes les lois relatives à cette magistrature, avoir consulté sur chaque objet ceux qui avaient plus d'expérience et s'être mis au fait de tous les droits du questeur. Aussi, dès qu'il eut été nommé à cette charge, il fit de grandes réformes parmi les officiers et les greffiers du trésor public, qui, ayant toujours entre les mains les registres et les lois sur les finances, tiraient parti de l'ignorance et de l'inexpérience des jeunes questeurs, qui avaient besoin de maîtres pour être instruits de ce qu'ils avaient à faire : ces officiers ne leur laissaient donc aucune autorité et ils étaient eux-mêmes les véritables questeurs. Mais Caton, qui s'occupait sérieusement des affaires, qui, peu content du titre et des honneurs de la questure, voulait en avoir l'esprit, le courage et le ton, réduisit les greffiers à n'être que ce qu'ils étaient en effet, des officiers subalternes ; il les reprenait lorsqu'ils manquaient à leur devoir et les instruisait quand ils avaient fait quelque faute d'ignorance. Comme ils étaient naturellement audacieux et que, pour résister plus facilement à Caton, ils flattaient les autres questeurs, il priva de son emploi le premier d'entre eux qui fut convaincu de fraude dans le partage d'une succession.

XX. Il en mit un autre en justice pour supposition de testament. Lutatius Catulus se présenta pour le défendre ; il était alors censeur, et, outre la considération que lui donnait cette charge, il en tirait une plus grande encore de sa vertu, de sa sagesse et de sa justice, qui le mettaient au-dessus de tous les Romains. Il était d'ailleurs le panégyriste de Caton ; et, plein d'estime pour ses mœurs, il vivait familièrement avec lui. Obligé de céder à la force des preuves, il demanda qu'on fit grâce au coupable, à sa considération. Caton le détournait de donner de la suite à sa demande ; mais, comme il redoublait ses instances : « Catulus, lui dit Caton, il est honteux pour vous, qui, en » qualité de censeur, devez faire une recherche exacte de notre con- » duite et de nos mœurs, de vous exposer à être chassé d'ici par nos » licteurs (25). » A ces paroles menaçantes, Catulus fixa Caton, comme prêt à lui répondre ; mais, soit colère, soit honte, il garda le silence et se retira tout confus. Cependant le coupable ne fut pas condamné : il y eut bien une voix de plus contre lui ; mais Marcus Lollius, l'un des collègues de Caton dans la questure, n'ayant pu se trouver au jugement, retenu par une indisposition, Catulus l'envoya prier de venir sur-le-champ au secours de l'accusé. Lollius s'y fit porter en litière et n'arriva qu'après le jugement ; il opina cependant en faveur du coupa-

ble, qui fut renvoyé absous : mais Caton ne voulut plus se servir de lui pour greffier, ni lui payer ses gages ; il ne compta pas même la voix de Lollius. Ces exemples de sévérité ayant humilié et soumis les greffiers aux questeurs, Caton eut les registres à sa disposition et rendit, en peu de temps, la chambre du trésor plus respectable que le sénat même. Aussi disait-on généralement qu'il donnait à la questure la dignité du consulat. Il avait trouvé d'anciennes dettes des particuliers au trésor public et du trésor aux particuliers. Il fit cesser en même temps cette double injustice ; il exigea avec la dernière rigueur tout ce qui était dû à la république et paya sans aucun délai tout ce qu'elle devait. Le peuple conçut le plus grand respect pour Caton, quand il vit ceux qui avaient compté frustrer le trésor de ce qu'ils lui devaient, contraints de payer leurs dettes, et ceux qui avaient cru leur créances perdues, payés avec exactitude. C'était un usage assez général d'apporter au trésor des acquits qui n'étaient pas en règle et de fausses ordonnances, que les questeurs, avant lui, avaient coutume de recevoir, en cédant aux prières des intéressés. Caton n'eut pour personne aucune de ces complaisances injustes. Il portait même si loin la vigilance à cet égard, que, doutant de la validité d'une ordonnance qui lui était présentée, quoique certifiée par plusieurs témoins, il refusa de les croire et d'allouer l'ordonnance, jusqu'à ce que les consuls fussent venus affirmer par serment sa validité.

XXI. Sylla, dans sa seconde proscription (26), avait donné aux assassins dont il s'était servi pour égorger ses victimes, jusqu'à douze mille drachmes¹ par chaque tête qu'ils lui avaient apportée. Ils étaient détestés de tout le monde, comme des scélérats et des impies ; mais personne n'osait provoquer la punition de leurs crimes. Caton les cita l'un après l'autre devant les tribunaux, comme des détenteurs des deniers publics ; il leur reprocha, avec autant de vérité que d'indignation, l'injustice et l'impiété de ces meurtres et les obligea de restituer l'argent qu'ils avaient reçu. Accusés ensuite d'homicide et déjà condamnés d'avance par l'ignominie de ce premier jugement, ils étaient traduits devant les juges et livrés au dernier supplice, à la satisfaction de tous les citoyens, qui croyaient voir détruire, par leur punition, la tyrannie de ces temps affreux, et Sylla lui-même expier tous ses crimes.

XXII. Un autre motif de satisfaction pour le peuple, c'était l'infatigable assiduité de Caton à toutes les fonctions de son emploi : il arrivait avant tous ses collègues à la chambre du trésor et il en sortait le dernier. Il ne manquait jamais à aucune assemblée, soit du peuple, soit du sénat. Toujours en garde contre ceux qui cherchaient à obtenir par faveur les remises de leurs impositions ou d'autres dettes, et contre ceux qui se faisaient ordonner des gratifications non méritées, il veil-

¹ Dix mille huit cents livres de notre monnaie.

lait sans cesse pour l'empêcher. Par-là il vint à bout de purger le trésor public de tous ces hommes avides¹ et de le leur rendre inaccessible, en même temps qu'il le remplit d'argent et qu'il prouva qu'une ville peut s'enrichir sans commettre aucune injustice. Cette sévère exactitude l'avait d'abord rendu odieux et insupportable à ses collègues ; mais ils finirent par l'aimer, parceque ce refus d'accorder des largesses sur le trésor public et de rien faire par faveur, l'exposait seul pour tous à la haine des mécontents et donnait aux autres questeurs une excuse envers ceux qui les importunaient de sollicitations, en leur disant qu'il leur était impossible de rien accorder sans le consentement de Caton. Le dernier jour de sa questure, comme il était reconduit chez lui par une foule immense de citoyens, on vint lui dire que Marcellus, un de ses collègues, était assiégé dans la chambre du trésor par un grand nombre de ses amis, tous des premiers personnages de Rome, qui lui faisaient en quelque sorte violence pour obtenir le paiement de sommes qu'ils disaient leur être dues par la république. Marcellus était ami de Caton dès l'enfance, et, quand ils étaient ensemble au trésor, il administrait avec exactitude son emploi ; mais, lorsqu'il y était seul, la honte l'empêchait de refuser ceux qui le sollicitaient et il accordait facilement les grâces qui lui étaient demandées. Caton aussitôt retourne sur ses pas et trouve que Marcellus, cédant à la violence, avait déjà enregistré son ordonnance pour ces paiements. Il demande le registre et rature l'ordonnance en présence même de Marcellus, qui ne dit pas un seul mot. En même temps il l'emmène hors de la chambre et le remet dans sa maison : loin que Marcellus lui en fit aucune plainte, soit dans le moment, soit depuis, il vécut avec lui jusqu'à sa mort dans la même intimité et la même familiarité qu'auparavant.

XXIII. Caton, sorti de la questure, ne laissa point pour cela la chambre du trésor sans surveillants ; ses domestiques y passaient la journée, pour prendre note de tous les actes qui s'y faisaient ; et lui-même ayant trouvé des registres qui contenaient tous les revenus de la république et les emplois qu'on en avait faits depuis Sylla jusqu'à sa questure, il les acheta cinq talents² et les eut toujours depuis entre les mains. Il était le premier à entrer au sénat et le dernier à en sortir. Souvent, pendant que les autres sénateurs se rendaient tout à leur aise à l'assemblée, il se retirait à l'écart pour lire et mettait sa robe devant son livre. Jamais il n'allait à la campagne les jours où le sénat s'assemblait. Dans la suite, Pompée et ses partisans, perdant tout espoir de le déterminer, soit par la persuasion, soit par la force, à favoriser leurs injustes projets, cherchèrent à l'éloigner du sénat, en l'occupant à défendre ses amis dans les tribunaux, à faire des arbitrages, à terminer d'autres affaires. Mais Caton, qui s'aperçut bientôt

¹ Mot à mot : de ces sycophantes. — ² Environ vingt-cinq mille livres de notre monnaie.

du piège , se refusa à tout ce qu'on lui proposait et déclara formellement que les jours de sénat il ne s'occuperait d'aucune affaire. Car ce n'était ni par amour de la réputation, ni par le desir des richesses, ni par un effet de hasard, qu'il s'était jeté dans l'administration des affaires publiques ; il avait choisi avec maturité cet état honorable, qu'il regardait comme l'apanage d'un homme de bien ; et il se croyait obligé d'y vaquer avec plus de soin que l'abeille n'en met à composer son miel. Aussi ne négligeait-il rien pour se faire envoyer, par les hôtes et les amis qu'il avait de toutes parts dans les provinces, les actes, les ordonnances, les jugements, et généralement tout ce qui concerne les magistrats qui les gouvernaient.

XXIV. Un jour il s'éleva avec force contre Clodius, ce démagogue séditieux, qui jetait des semences de nouveauté dangereuses et calomnait auprès du peuple les prêtres et les vestales, entre autres Fabia Téntia, sœur de la femme de Cicéron, qui se vit exposée au plus grand danger. Caton prit leur défense et couvrit tellement Clodius de confusion, qu'il l'obligea de sortir de la ville. Cicéron lui en ayant fait ses remerciements : « C'est Rome, lui dit Caton, que vous devez remercier ; car, dans toutes les affaires du gouvernement, ce sont ses intérêts seuls que j'ai en vue. » Il acquit par-là une telle considération, que, dans un procès où l'on ne produisait qu'un témoin, un des orateurs dit aux juges qu'il ne serait pas juste d'avoir égard à la déposition d'un seul témoin, quand ce serait Caton lui-même. Il était comme passé en proverbe de dire d'une chose extraordinaire et incroyable : « On ne pourrait le croire, quand Caton même le dirait. » Un sénateur prodigue et débauché ayant fait, dans le sénat, un grand discours sur la tempérance et la simplicité, un autre sénateur nommé Amnéus se leva. « Mon ami, lui dit-il, quel homme aurait assez de patience pour t'écouter, toi qui, tenant table de Crassus et bâtissant comme Lucullus, viens nous parler ici comme Caton (27) ? » Enfin ceux qui, vicieux et déréglés dans leur conduite, étaient graves et austères dans leurs discours, on les appelait, par ironie, des Catons.

XXV. Comme la plupart de ses amis l'excitaient à briguer le tribunat, il leur dit qu'il n'en était pas encore temps ; qu'il ne fallait avoir recours à une charge dont l'autorité était si puissante que dans une extrême nécessité, comme on n'emploie une forte médecine que dans des maladies très graves. Les affaires publiques lui laissant donc alors un grand loisir, il fit provision de livres, emmena avec lui quelques philosophes et se retira en Lucanie, où il avait des terres dont le séjour était très agréable. En chemin il rencontra un grand nombre de bêtes de somme avec un bagage considérable et beaucoup d'esclaves. Il demanda à qui appartenaient ces équipages ; on lui répondit qu'ils étaient à Métellus Népos, qui retournait à Rome pour demander le tribunat. A cette réponse, il s'arrêta sans rien dire, et, après un moment de réflexion, il ordonna à ses gens de rebrousser chemin ; ses amis paraissant

étonnés d'un changement si subit : « Ignorez-vous, leur dit-il, que Métellus est déjà assez redoutable par sa folie ? Maintenant qu'il retourne à Rome, appelé par Pompée, il tombera sur le gouvernement comme la foudre et mettra tout en feu. Ce n'est donc plus le moment d'aller à la campagne et de se reposer. Il faut retourner à Rome, pour dompter ses fureurs, ou pour mourir glorieusement en défendant la liberté. » Cependant, sur les représentations que lui firent ses amis, il alla dans ses terres ; et, après y avoir passé très peu de jours, il retourna promptement à Rome. Il y arriva le soir, et le lendemain, à la pointe du jour, il se rendit sur la place publique et demanda le tribunat, par le seul motif de s'opposer à Métellus ; car cette charge a plus de force pour empêcher que pour agir ; quand tous les autres tribuns auraient rendu de concert un décret, l'opposition d'un seul qui refuse son consentement l'emporte sur l'avis de tous ses collègues. Caton ne se vit d'abord soutenu que par un petit nombre d'amis ; mais quand on eut su le motif qui lui faisait demander le tribunat, tous les bons citoyens, toutes les personnes dont il était connu, se rangèrent autour de lui et l'encouragèrent de tout leur pouvoir à suivre sa demande. « Vous ne recevez pas une grâce, lui disaient-ils ; votre patrie au contraire, et tout ce qu'elle a de gens honnêtes, vous auront la plus grande obligation de ce qu'ayant pu souvent obtenir cette charge dans un temps qui n'offrait aucune difficulté, vous la demandez aujourd'hui, qu'il faut avec de grands dangers combattre pour le soutien de la liberté et du gouvernement. » La foule de ses amis et de tous ceux qui se pressaient autour de lui était si grande, qu'il courut risque d'être étouffé, et qu'il eut bien de la peine à arriver jusqu'à la place.

XXVI. Il fut donc nommé tribun avec Métellus et d'autres collègues ; et, voyant qu'on achetait les voix pour l'élection au consulat, il en fit de vives reprimandes au peuple dans un discours qu'il termina par le serment solennel de poursuivre en justice quiconque aurait donné de l'argent pour acheter les suffrages. Il n'en excepta que Silanus, parcequ'il était son allié et qu'il avait épousé Servilie, sœur de Caton. Ce fut par ce motif qu'il ne fit aucune démarche contre lui, lorsqu'il poursuivit en justice Lucius Muréna, qui avait répandu de l'argent parmi le peuple pour se faire nommer consul avec Silanus (28). La loi autorisait l'accusé à donner un garde à l'accusateur, afin d'être instruit de toutes les preuves et de toutes les pièces du procès que celui-ci aurait rassemblées. Le garde que Muréna avait mis auprès de Caton pour le suivre et l'observer voyant qu'il n'usait ni de fraude, ni d'injustice ; qu'il procédait en tout avec autant de franchise que de noblesse, suivant sans détour la voix simple et droite de l'accusation, fut si charmé de ce procédé généreux et honnête, que tous les matins il allait le trouver à la place publique ou chez lui, pour s'informer s'il ferait ce jour-là quelque acte relatif à la procédure ; et

si Caton lui répondait qu'il n'en ferait pas, il le croyait sur sa parole et s'en retournait. Quand la cause fut plaidée, Cicéron, alors consul, défendit Muréna; et dans son plaidoyer il plaisanta beaucoup les philosophes stoïciens, dont Caton avait embrassé la secte, et tourna si agréablement en ridicule ceux de leurs dogmes qu'on appelle paradoxes (29), qu'il fit beaucoup rire ses juges, et que Caton lui-même, ne pouvant s'empêcher de sourire, dit à ses amis : « En vérité, nous avons un consul bien plaisant ! » Muréna fut absous ; et, loin de se conduire dans la suite envers Caton en homme méchant ou déraisonnable, il prit ses conseils dans les affaires les plus importantes et ne cessa point, tant qu'il fut consul, de l'honorer et de lui donner toute sa confiance. Au reste, c'était à lui-même que Caton devait cette considération si générale : sévère et redoutable seulement dans la tribune et au sénat, il était partout ailleurs plein de douceur et de bonté.

XXVII. Avant que d'entrer dans l'exercice du tribunat, il seconda Cicéron de tout son pouvoir dans plusieurs affaires difficiles qu'il eut à soutenir pendant son consulat ; il l'aida surtout à terminer heureusement les grandes et glorieuses actions qu'il avait commencées contre Catilina. Ce scélérat avait formé le plan d'un changement total dans le gouvernement, et, dans le dessein de renverser la république, il excitait partout des séditions et des guerres ; mais, se voyant découvert par Cicéron, il était sorti précipitamment de Rome. Lentulus, Cétéghus et plusieurs autres complices de sa conjuration, reprochant à Catilina sa faiblesse et sa pusillanimité dans l'exécution de ses projets audacieux, firent eux-mêmes le complot de mettre le feu à la ville, de la détruire entièrement et de ruiner l'empire en soulevant les nations et allumant des guerres étrangères. Leur projet ayant été dévoilé, Cicéron, comme nous le dirons dans sa *Vie*, porta l'affaire au sénat. Silanus, qui opina le premier, déclara qu'il jugeait les conjurés dignes du dernier supplice. Tous les autres sénateurs, jusqu'à César, furent du même avis. Mais César, homme éloquent et qui regardait tous les mouvements et toutes les nouveautés qu'on pouvait introduire dans Rome comme l'aliment des desseins pernicieux qu'il avait déjà conçus contre sa patrie, chercha plutôt à augmenter l'incendie qu'à l'éteindre : il se leva et fit un discours plein d'adresse, qui respirait l'humanité, dans lequel il représenta qu'il serait injuste de faire mourir les accusés sans suivre les formes ordinaires de la justice, et conclut à ce qu'on les resserrât dans une étroite prison, jusqu'à ce que leur procès fût instruit. Ce discours changea tellement les dispositions du sénat, qui craignait le ressentiment du peuple, que Silanus lui-même, expliquant son opinion, dit qu'il n'avait pas opiné à la mort, mais à la prison, qui, pour un Romain, était la dernière des peines.

XXVIII. Ce changement inattendu ayant incliné tous ceux qui opinèrent ensuite au parti de la douceur, Caton s'éleva fortement

contre cet avis ; il parla avec un ton de véhémence qu'animait encore la colère et l'emportement ; il reprocha à Silanus la lâcheté de son changement , attaqua personnellement César et lui fit entendre que ces manières populaires, ces discours pleins d'humanité, ne tendaient à rien moins qu'à jeter l'effroi dans le sénat et à causer la ruine de la ville ; il devait plutôt, lui dit-il , craindre pour lui-même , et s'estimer heureux s'il pouvait paraître innocent de tout ce qui s'était fait et se mettre à l'abri du soupçon ; lui qui, sans aucun déguisement et avec une audace extrême , proposait d'arracher à la sévérité de la justice des ennemis de la patrie ; lui qui , indifférent au danger d'une ville si puissante qu'on avait mise à deux doigts de sa perte, réservait sa sensibilité et ses larmes pour des monstres qui n'auraient jamais dû naître ; lui, enfin, qui semblait craindre que, par leur mort, on ne prévînt les meurires et les périls affreux dont Rome était menacée. De tous les discours que Caton a prononcés, c'est le seul qu'on ait conservé, parceque Cicéron, dans son consulat, avait pris les copistes les plus habiles et les plus expéditifs, à qui il avait enseigné à se servir de notes qui, dans de petits traits, renfermaient la valeur de plusieurs lettres ; il les avait répandus en divers endroits de la salle où le sénat était assemblé. Jusqu'alors on n'avait pas eu de ces écrivains par notes ; et ce ne fut que sous le consulat de Cicéron qu'on fit les premiers essais de cette écriture abrégée (50). L'avis de Caton prévalut et ramena tellement les autres sénateurs, que les conjurés furent condamnés à mort. Comme les moindres traits servent à peindre les mœurs, et que c'est surtout le portrait de l'ame que je me propose de faire connaître dans ces *Vies*, je citerai un fait propre à mon dessein. Pendant que César et Caton étaient dans la plus grande chaleur de leur dispute, et qu'ils fixaient l'attention de tous les sénateurs, on apporta un billet à César. Caton, à qui ce message parut suspect, en fit un crime à César ; et quelques sénateurs, qui partageaient ces soupçons, ordonnèrent qu'on fit tout haut la lecture du billet. César le remit à Caton, qui était auprès de lui, et qui, l'ayant lu, vit que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, qui, l'ayant séduite, lui avait inspiré la passion la plus violente. Il la rejette à César, en lui disant : « Tiens, ivrogne : » et il poursuit son discours.

XXIX. En général, Caton ne fut pas heureux du côté des femmes qui lui appartenaient. Cette Servilie fut fort décriée pour son commerce avec César. Son autre sœur, qui portait le même nom, eut encore une plus mauvaise réputation : mariée à Lucullus, un des Romains les plus célèbres de son temps, et dont elle avait eu un fils, elle le força, par ses débauches, de la répudier ; mais ce qu'il y eut de plus humiliant pour Caton, c'est que sa femme Attilia ne fut pas elle-même exempte de corruption, et qu'après en avoir eu deux enfants, il fut obligé de la chasser à cause de sa mauvaise conduite. Il épousa depuis

Marcia, fille de Philippe, qui passa pour une femme honnête et eut une grande réputation. Mais dans cette partie de la vie de Caton, comme dans le nœud d'une tragédie, il y a toujours quelque chose de difficile et de problématique. Voici ce qu'en raconte l'historien Thraséas (31), sur la garantie de Munatius, intime ami de Caton, et qui passait avec lui sa vie. Caton avait une foule d'amis et d'admirateurs, entre lesquels on en distinguait quelques uns qui faisaient éclater, d'une manière plus marquée, leurs sentiments pour lui. De ce nombre était Quintus Hortensius, homme de bien et d'une très grande considération, qui, desirant avec ardeur d'être non seulement l'ami et le compagnon assidu de Caton, mais encore son allié, et de mêler, de quelque manière que ce fût, sa maison et sa race avec celles d'un homme si vertueux, lui demanda en mariage sa fille Porcia, déjà mariée à Bibulus, dont elle avait eu deux enfants. Hortensius la regardait comme un excellent fonds dont il desirait d'avoir des fruits. Il avoua que, dans l'opinion des hommes, cette proposition devait paraître extraordinaire; mais qu'à consulter la nature, il était aussi honnête qu'utile à la république qu'une femme belle, qui était à la fleur de l'âge, ne restât pas inutile en laissant passer l'âge d'avoir des enfants, et qu'elle ne fût pas non plus à charge à son mari, et ne l'appauvrit pas en lui donnant plus d'enfants qu'il ne voulait en avoir; qu'en communiquant ainsi les femmes aux citoyens honnêtes, la vertu se multiplierait et deviendrait commune dans les familles; que par le moyen de ces alliances la ville se fondrait, pour ainsi dire, en un seul corps. « Si Bibulus, ajouta-t-il, veut absolument conserver sa femme, je la lui rendrai dès qu'elle sera devenue mère, et que par cette communauté d'enfants je me serai plus étroitement uni à Caton et à Bibulus. » Caton lui répondit qu'il avait beaucoup d'attachement pour lui et prisait fort son alliance; mais qu'il trouvait étrange qu'il voulût épouser sa fille, déjà mariée à un autre (32). Alors Hortensius, changeant de langage, ne craignit pas de demander ouvertement à Caton sa femme Marcia, qui était encore en âge d'avoir des enfants, et en avait donné suffisamment à Caton. On ne peut pas dire qu'il fit cette seconde proposition parcequ'il crut que Caton n'aimait point sa femme; car sa grossesse actuelle était une preuve de son amour pour elle. Caton voyant la passion d'Hortensius, et son desir extrême d'avoir Marcia pour femme, ne refusa pas de la lui céder; mais il voulut avoir le consentement du père de Marcia. Philippe, qu'il alla consulter, et qui vit que Caton avait donné son consentement, ne refusa pas le sien; mais il ne voulut marier sa fille, qu'en présence de Caton et il exigea qu'il signât le contrat (33). Cet événement est bien postérieur à l'époque de la vie de Caton où je suis maintenant; mais, comme je parlais des femmes de Caton, j'ai cru devoir prévenir l'ordre des temps.

XXX. César, voyant Lentulus et les autres conjurés punis du der-

nier supplice, craignit les imputations qu'on avait avancées contre lui dans le sénat ; et, pour en éviter l'effet, il se mit sous la sauve-garde du peuple et attira à lui tous les membres vicieux et corrompus de la république, dont il se servit pour mettre le trouble partout. Caton, qui redouta son ascendant sur cette populace indigente, toujours prête à s'ameuter, persuada au sénat de la mettre dans ses intérêts, en lui faisant une distribution de blé, qui ne monta par an qu'à douze cent cinquante talents (34). Cette largesse, dictée par l'humanité, prévint les troubles dont la ville était menacée ; mais bientôt Métellus, étant entré dans l'exercice de son tribunat, forma des assemblées séditieuses et proposa une loi qui rappelait sur-le-champ Pompée en Italie, avec ses troupes, pour garder et protéger Rome, que les complots de Catilina jetaient dans le plus grand danger. Ce n'était qu'un prétexte spécieux : l'intention et le but de la loi étaient de mettre Pompée à la tête des affaires et de l'investir d'une autorité absolue. Le sénat s'assembla ; et Caton, au lieu de tomber sur Métellus avec sa violence ordinaire, lui fit des représentations douces et modérées ; il descendit même jusqu'aux prières, loua la maison des Métellus, comme une de celles qui s'étaient toujours déclarées pour l'aristocratie. Métellus, dont cette modération n'avait fait qu'accroître l'audace, en prend droit de mépriser Caton, comme un homme que la peur faisait céder ; il se permet les menaces les plus insolentes, les discours les plus audacieux, et déclare qu'il fera, malgré le sénat, tout ce qu'il avait résolu. Alors Caton, changeant de contenance, de ton et de langage, parle à Métellus avec beaucoup d'aigreur, et finit par protester que, tant qu'il vivrait, Pompée n'entrerait pas en armes dans Rome. Le sénat jugea que ni Caton ni Métellus ne se possédaient et qu'ils ne faisaient point usage de leur raison. Métellus se conduisait en homme furieux, que l'excès de sa méchanceté portait à tout brouiller et à tout perdre ; et Caton se laissait entraîner trop loin, par cet enthousiasme de vertu qui l'armait toujours pour la défense de la justice et de l'honnêteté.

XXXI. Le jour que le peuple devait donner ses suffrages sur cette loi, Métellus assembla sur la place ses esclaves, avec une troupe d'étrangers et de gladiateurs en armes, qu'il rangea comme en bataille. Il était soutenu par une grande partie du peuple, à qui l'espoir d'un changement faisait désirer le retour de Pompée. Enfin César, alors préteur, l'appuyait de tout son crédit. Caton avait pour lui les premiers d'entre les citoyens, qui partageaient toute son indignation, mais qui étaient, comme lui, plus exposés au danger, qu'ils ne pouvaient l'aider à le repousser. Toute sa maison était dans la crainte et dans l'abattement ; quelques uns de ses amis passèrent la nuit auprès de lui sans prendre de nourriture, incertains du parti qu'ils devaient lui conseiller ; sa femme et ses sœurs, en proie aux plus vives inquiétudes, fondaient en larmes. Pour lui, inaccessible à la crainte, il leur

parlait à tous avec fermeté et les consolait. Il soupa à son ordinaire, dormit profondément jusqu'au matin, que Minucius Thermus, l'un de ses collègues au tribunat, vint le réveiller. Ils se rendirent à la place, accompagnés de très peu de monde, et trouvèrent en chemin plusieurs personnes qui venaient au-devant d'eux, pour les avertir de se tenir sur leurs gardes.

XXXII. En arrivant sur la place, Caton s'arrêta; et, voyant le temple de Castor et de Pollux environné de gens armés, les degrés occupés par des gladiateurs, et, sur le haut du temple, Métellus assis auprès de César, il se tourna vers ses amis et leur dit : « O l'homme audacieux et lâche, qui, contre un homme nu et sans armes, a ras- semblé tant de gens armés ! » En même temps il s'avança d'un pas ferme avec Thermus. Ceux qui gardaient les degrés lui ouvrent le passage, mais ils le refusent à tous ceux qui le suivaient ; et ce n'est qu'avec peine que Caton, tirant Thermus par la main, le fait passer avec lui. Il va s'asseoir entre Métellus et César, pour les empêcher de se parler bas ; ce qui les embarrassa tous deux. Les gens honnêtes, pleins d'admiration pour la fermeté, le courage et l'audace de Caton, s'approchent en lui criant de ne rien craindre et s'exhortent les uns les autres à tenir ferme, à rester bien unis et à ne pas abandonner la liberté, ni celui qui combat pour elle. Alors un greffier ayant pris la loi pour en faire lecture, Caton l'en empêcha ; Métellus la prit des mains du greffier et se mit à la lire ; mais Caton la lui arracha. Métellus, qui la savait par cœur, voulut la réciter. Thermus lui mit la main sur la bouche et l'empêcha de parler. Enfin Métellus, voyant l'obstination de ces deux hommes à lui résister, et s'apercevant que le peuple commençait à céder, emploie des moyens plus décisifs ; il ordonne aux satellites qui étaient en armes autour du temple d'accourir à grands cris, afin de répandre partout la terreur. Cet ordre est exécuté, et le peuple se disperse ; Caton demeure seul immobile au milieu d'une grêle de pierres et de bâtons qu'on faisait pleuvoir sur lui d'en haut. Muréna, celui que Caton avait accusé d'avoir acheté les suffrages pour le consulat, ne l'abandonne pas dans ce danger ; il le couvre de sa robe, crie à ceux qui lui jettent des pierres de s'arrêter ; et, à force de représentations et de prières, il parvient à l'entraîner hors de la place, le tenant toujours entre ses bras, et le fait entrer dans le temple de Castor et de Pollux.

XXXIII. Métellus, voyant la tribune déserte et la place abandonnée par ses adversaires, ne doute plus du succès : il fait retirer ses gens armés, et, s'avançant d'un air modeste, il propose au peuple d'autoriser la loi. Mais les défenseurs de Caton, revenus de leur effroi, accourent sur la place en jetant de grands cris qui annoncent leur confiance. A cette vue, le trouble et la frayeur s'emparent de Métellus et de ses partisans : persuadés que ceux du parti contraire ne montrent tant d'audace que parcequ'ils ont trouvé des armes, ils

prennent eux-mêmes la fuite, sans qu'il en reste un seul sur la place. Caton, les voyant tous dispersés, revient à la tribune; il donne des louanges au peuple, l'encourage et lui persuade de se ranger de son côté et de prendre avec lui tous les moyens d'opprimer Métellus. Le sénat s'assemble à l'instant, ordonne de secourir Caton et de s'opposer à une loi qui excitait la sédition dans Rome et allait causer une guerre civile. Métellus montrait toujours la même opiniâtreté et la même audace; mais, s'apercevant que la fermeté de Caton en impose à ses partisans, qui croient impossible de le vaincre, il court précipitamment sur la place, assemble le peuple, fait son possible pour exciter contre Caton la haine publique, en disant qu'il veut fuir la tyrannie de cet homme et ne prendre aucune part à cette conspiration de Caton contre Pompée, dont la ville ne tarderait pas à se repentir, quand elle aurait rejeté ce grand homme. Métellus, au sortir de l'assemblée, part pour l'Asie et va rendre compte à Pompée de ce qui venait de se passer. Caton s'attira la plus grande estime pour avoir ainsi délivré Rome du pesant fardeau du tribunat de Métellus et détruit, en quelque sorte, dans sa personne, la puissance même de Pompée. Il se fit encore plus d'honneur en s'opposant au dessein qu'avait le sénat de noter Métellus d'infamie, et en obtenant par ses prières qu'on lui épargnât cet affront. Le peuple lui sut gré de traiter un ennemi avec tant de modération et d'humanité; de se contenter de l'avoir abattu par la force, sans vouloir encore lui insulter et le fouler aux pieds. Les gens sages jugèrent qu'il avait agi avec autant de prudence que d'utilité pour la république, en évitant d'irriter Pompée et de le pousser à bout.

XXXIV. Ce fut vers ce temps-là que Lucullus, revenant d'Asie, où Pompée semblait lui avoir enlevé toute la gloire de ses exploits, en l'empêchant de les terminer, se vit en danger d'être privé du triomphe. Caius Memmius le chargea, devant le peuple, de plusieurs chefs d'accusation, moins par un sentiment de haine personnelle, que pour faire sa cour à Pompée. Mais Caton, excité à la fois et par son intérêt pour Lucullus, qui avait épousé sa sœur Servilie, et par l'injustice de cette opposition, résista fortement à Memmius et se vit lui-même en butte aux calomnies et aux accusations; mais, bravant toutes les imputations de ses ennemis, qui lui reprochaient d'avoir abusé tyranniquement du pouvoir de sa charge (35), il l'emporta sur Memmius, qu'il obligea de sortir de la lice et de se désister de ses accusations. Lucullus, après avoir obtenu l'honneur du triomphe, s'attacha plus que jamais à Caton, dont l'amitié lui parut le boulevard le plus assuré contre la puissance de Pompée. Celui-ci cependant revenait de ses expéditions, couvert de gloire; et persuadé, après la réception brillante qu'il avait reçue et l'affection qu'on lui avait témoignée partout, que ses concitoyens ne pouvaient lui rien refuser, il envoya devant lui quelques personnes pour demander au sénat de différer jusqu'à son arrivée les comices consulaires, afin qu'il

pût y assister et favoriser la poursuite de Pison. La plupart des sénateurs étaient disposés à le lui accorder ; mais Caton s'y opposa , non qu'il crût que ce délai fût d'une grande conséquence ; mais il voulait , en arrêtant cette première tentative , ruiner les espérances de Pompée. Et son opinion changea tellement les dispositions du sénat , que la demande fut rejetée.

XXXV. Ce refus affecta vivement Pompée , qui , sentant bien que , s'il n'avait Caton pour ami , il le trouverait souvent sur son chemin , manda auprès de lui Munatius , l'intime ami de Caton , et le pria de lui demander ses deux nièces , qui étaient en âge d'être mariées , l'aînée pour lui-même et la seconde pour son fils. Suivant d'autres , ce ne fut pas ses nièces , mais ses propres filles , qu'il lui fit demander. Munatius en ayant fait la proposition à Caton , à sa femme et à ses sœurs , celles-ci , ne considérant que la grandeur et la dignité de Pompée , étaient ravies de cette alliance ; mais Caton , sans prendre un moment de réflexion , frappé tout-à-coup des motifs de Pompée : « Allez , dit-il à Munatius , allez promptement retrouver Pompée et dites-lui que ce n'est point par les femmes qu'on peut prendre Caton ; que je mets d'ailleurs un grand prix à son amitié , et que , tant qu'il ne fera rien que de juste , il trouvera en moi un attachement plus solide que toutes les alliances. Mais je ne donnerai jamais à la gloire de Pompée des otages contre ma patrie. » Les femmes furent mécontentes de ce refus ; et ses amis mêmes blâmèrent la hauteur et l'incivilité de sa réponse. Mais bientôt après , Pompée , pour procurer le consulat à un de ses amis (56) , fit distribuer de l'argent dans les tribus , et l'on ignore si peu cette corruption , que l'argent fut compté dans ses jardins mêmes. « Eh bien ! dit alors Caton à sa femme et à ses sœurs , voilà des actions dont il m'aurait fallu partager l'infamie , si je m'étais allié avec Pompée. » Elles convinrent qu'il avait été plus sage qu'elles , en refusant cette alliance. Mais , à en juger par l'événement , Caton , ne l'acceptant pas , commit une très grande faute : il obligea Pompée de se tourner du côté de César et de faire un mariage qui , en réunissant la puissance de Pompée à celle de César , manqua de renverser l'empire même et perdit au moins la république. Ce malheur ne serait peut-être jamais arrivé , si Caton , pour avoir trop craint des fautes légères de la part de Pompée , ne lui en eût pas laissé faire de plus considérables , en souffrant qu'il fortifiât la puissance de César ; mais cela n'eut lieu que long-temps après (57).

XXXVI. Cependant il s'éleva une vive dispute entre Lucullus et Pompée , sur les ordonnances qu'ils avaient rendues dans le Pont ; chacun voulait que les siennes prévalussent. Caton , qui vit l'injustice manifeste qu'on faisait à Lucullus , prit sa défense ; et Pompée , ayant succombé dans le sénat , proposa , pour mettre le peuple dans son parti , de faire aux soldats une distribution de terres. Caton s'opposa encore à cette loi et la fit rejeter. Alors Pompée s'unit à Clodius , le

plus audacieux de tous les démagogues , et forma avec César une liaison dont Caton fournit lui-même le prétexte. César , qui arrivait de son gouvernement d'Espagne , voulait briguer en même temps le consulat et solliciter le triomphe ; mais , arrêté par une loi , qui obligeait les contendants aux charges d'être présents pour les solliciter , et ceux qui aspiraient au triomphe , de rester hors de la ville , il demandait au sénat de pouvoir briguer le consulat par ses amis. La plupart des sénateurs penchaient à le lui accorder ; mais Caton s'y opposa ; et , voyant que , pour faire plaisir à César , on finirait par y consentir , il parla tout le reste du jour et empêcha le sénat de rien conclure. César donc , abandonnant le triomphe , entra dans Rome , rechercha l'amitié de Pompée et poursuivit le consulat. A peine il l'eut obtenu , qu'il donna sa fille Julie en mariage à Pompée ; et tous deux ayant formé une ligue contre la république , l'un proposa des lois pour distribuer des terres aux citoyens pauvres , et l'autre se présenta pour appuyer ces lois. Lucullus et Cicéron , s'étant joints à Bibulus , l'autre consul , en arrêtaient la promulgation ; Caton de son côté y opposait une plus grande résistance , parceque l'alliance de César et de Pompée lui était déjà suspecte : persuadé que leur ligue n'avait aucun motif honnête , ce n'était pas , disait-il , la distribution des terres qu'il redoutait , mais la récompense qu'en demanderaient ceux qui , par ces largesses , flattaient et amorçaient le peuple. Le sénat pensait comme lui , et plusieurs autres citoyens honnêtes , indignés de l'étrange conduite de César , se joignirent à Caton ; ils voyaient que les propositions faites par les plus insolents et les plus séditeux des tribuns , dans la vue de plaire au peuple , César les appuyait de tout le pouvoir consulaire et s'insinuait ainsi , avec autant de honte que de bassesse , dans les bonnes races de la multitude.

XXXVII. César donc et Pompée , redoutant de si puissants adversaires , eurent recours à la force ; et d'abord ils firent insulter le consul Bibulus : lorsqu'il se rendait à la place publique , on lui jeta un panier de fumier sur la tête ; ensuite la populace , s'étant jetée sur ses licteurs , mit leurs faisceaux en pièces ; on fit pleuvoir enfin dans la place une grêle de pierres et de traits , qui blessèrent plusieurs personnes et obligèrent tous les autres de prendre la fuite. Caton se retira le dernier ; il marchait lentement , tournait souvent la tête et maudissait de pareils citoyens. César et Pompée , non contents d'avoir fait passer la loi , y ajoutèrent que le sénat la confirmerait ; qu'il jurerait de la maintenir et de la défendre , malgré les oppositions qu'on pourrait y former , si l'on voulait s'y opposer. Ils décernaient en même temps de très grandes peines contre ceux qui refuseraient le serment. Ils jurèrent tous par nécessité , se souvenant de ce qui était arrivé à l'ancien Métellus , qui , n'ayant pas voulu faire le serment pour une loi semblable , fut banni de l'Italie , sans que le peuple fit rien pour l'empêcher (38). La femme et les sœurs de Caton , les

larmes aux yeux, le conjuraient de céder et de prêter le serment qu'on exigeait ; ses parents et ses amis lui faisaient aussi les plus vives instances ; mais ce fut surtout l'orateur Cicéron qui, par ses insinuations et ses conseils, lui persuada de jurer : il lui représenta qu'il n'était peut-être pas aussi conforme à la justice qu'il le croyait, de s'opposer seul à ce qui avait été généralement résolu ; mais que de s'exposer à un péril évident pour changer ce qui était déjà fait et tenter une chose impossible, ce serait une folie, ou plutôt une fureur. « Le dernier » des maux, ajouta Cicéron, est d'abandonner, de livrer à la discrétion d'hommes pervers, une ville pour laquelle vous avez tout fait, » et de laisser croire par-là que vous êtes bien aise de n'avoir plus de » combats à soutenir pour sa défense. Si Caton n'a pas besoin de » Rome, Rome a besoin de Caton ; tous ses amis en ont besoin ; moi » le premier, qui suis en butte aux traits de Clodius et qui le vois » marcher ouvertement contre moi, armé de toute la puissance de son » tribunal. » Caton, dit-on, amolli par ces discours et par les prières dont on les appuyait, soit chez lui, soit sur la place publique, se laissa forcer avec bien de la peine à aller faire ce serment ; et, à l'exception de Favonius, un de ses intimes amis, il s'y présenta le dernier.

XXXVIII. Enflé de cette victoire, César proposa une nouvelle loi pour partager aux citoyens pauvres et indigents presque toutes les terres de la Campanie. Caton seul osa s'opposer à cette loi ; et César, l'ayant fait saisir par ses licteurs, le traîna de la tribune dans la prison, sans que Caton diminuât rien de sa liberté : au contraire, en marchant, il ne cessait de parler contre la loi et il exhortait le peuple à réprimer des hommes qui gouvernaient si mal. Le sénat le suivait, avec un air consterné ; et la plus saine partie du peuple témoignait assez, par son silence, sa douleur et son indignation. César, qui s'aperçut de ce mécontentement, s'obstina néanmoins à le faire conduire en prison, dans l'espérance que Caton en appellerait au peuple et aurait recours aux prières. Mais quand il fut assuré que Caton n'en ferait rien, alors, vaincu par la honte et par l'indignité de son action, il envoya secrètement un des tribuns, pour tirer Caton des mains des licteurs. Tout ce qu'ils gagnèrent par ces lois et par ces largesses, ce fut de faire décréter à César par le peuple, qu'ils avaient mis dans leurs intérêts, le gouvernement pour cinq ans des deux Illyries et de toute la Gaule, avec quatre légions, quoique Caton ne cessât de leur prédire que par leurs décrets ils établissaient eux-mêmes la tyrannie dans la forteresse. On fit aussi, au mépris des lois, passer Publius Clodius, de la famille patricienne à laquelle il appartenait, dans une famille plébéienne ; et il fut porté au tribunat, sur la promesse qu'il leur fit de se conduire en tout à leur gré, ne demandant pour cela d'autre récompense que le bannissement de Cicéron. Ils parvinrent encore à faire désigner consuls, pour l'année suivante, Calpurnius Pison, beau-

père de César, et Aulus Gabinius, homme tout dévoué à Pompée (39); comme l'assurent ceux qui ont connu sa vie et ses mœurs.

XXXIX. Parvenus ainsi à se rendre maîtres des affaires, dominant dans la ville par l'affection des uns et par la crainte des autres, Pompée et César n'en redoutaient pas moins Caton; ils ne pouvaient se dissimuler qu'ils n'avaient jamais eu l'avantage sur lui qu'avec beaucoup de difficultés et de peines : ce succès même était honteux, par le reproche humiliant qu'on pouvait leur faire de n'y être parvenus qu'à force ouverte; d'ailleurs Clodius ne se flattait pas de chasser Cicéron de Rome, tant que Caton y serait. Tout occupé de son projet, il fut à peine entré en charge, qu'il envoya chercher Caton et lui dit que, le regardant comme celui des Romains dont la conduite était la plus pure, il voulait lui prouver qu'il avait réellement de lui cette opinion. « Bien des gens, continua-t-il, me demandent avec les plus vives instances de les envoyer commander en Cypre; mais je vous crois seul digne de ce gouvernement et je me fais un plaisir de vous y nommer. » Caton se récria que cette proposition était un piège et une injure, plutôt qu'une grace. « Eh bien ! reprit Clodius d'un ton fier et méprisant, puisque vous ne voulez pas y aller de gré, vous irez de force. » Il se rendit aussitôt à l'assemblée du peuple et y fit passer le décret qui envoyait Caton en Cypre. A son départ, il ne lui donna ni vaisseaux, ni troupes, ni officiers publics; mais seulement deux greffiers, dont l'un était un voleur et un scélérat, et l'autre un client de Clodius. Et comme si c'eût été une chose aisée que de chasser de Cypre le roi Ptolémée, il y fit joindre la commission de ramener dans Byzance ceux qui en avaient été bannis; il voulait le retenir hors de Rome le plus long-temps qu'il pourrait, ou du moins pendant tout son tribunat. Réduit à la nécessité d'obéir, Caton exhorta Cicéron, déjà poursuivi par Clodius, à prévenir une sédition ou une guerre civile qui remplirait Rome de meurtres, et à s'absenter pour un temps, afin d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie.

XL. Caton, en attendant le jour de son départ, envoya devant lui en Cypre un de ses amis, nommé Canidius, pour engager Ptolémée à se retirer de cette île sans combat, et lui représenter qu'il ne manquerait jamais ni de richesses ni d'honneurs; que le peuple romain lui conférerait la grande-prêtrise de Vénus à Paphos (40). Pour lui, il s'arrêta à Rhodes pour y faire ses préparatifs et attendre la réponse de ce prince. Dans ce même temps, Ptolémée, roi d'Égypte (41), irrité d'un différend qu'il avait eu avec ses sujets, partit d'Alexandrie pour Rome, dans l'espérance que César et Pompée le ramèneraient en Égypte avec une puissante armée. Mais, desirant de voir Caton, il députa vers lui un de ses officiers, ne doutant pas que dès que Caton le saurait à Rhodes, il ne vint lui faire visite. Lorsque son messenger arriva, Caton était par hasard dans sa garde-robe et il répondit que

si Ptolémée avait affaire à lui, il pouvait venir le trouver. Quand le roi entra, Caton n'alla pas au-devant de lui; il ne se leva pas de son siège, et, après l'avoir salué comme un simple particulier, il le fit asseoir : cet accueil troubla Ptolémée, qui fut étonné de trouver, sous un extérieur si simple et si populaire, tant de sécheresse et de fierté dans les manières. Mais quand il eut commencé à l'entretenir de ses affaires, il l'entendit parler avec autant de bon sens que de franchise. Caton blâma la démarche qu'il voulait faire; il lui représenta quelle vie heureuse et tranquille il abandonnait, pour aller se mettre à Rome dans un véritable esclavage, s'exposer à des peines sans nombre, se livrer à la corruption et à l'avarice des hommes puissants de Rome, que l'Égypte tout entière, fût-elle convertie en or, pourrait à peine assouvir. Il lui conseilla de retourner dans son royaume et de se réconcilier avec ses sujets; il lui offrit même de l'accompagner et d'aller ménager avec lui ce raccommodement. Ce prince, rappelé, par ces remontrances, comme d'un état de délire ou de fureur, au bon sens et à la raison, frappé de la sagesse de Caton et de la vérité de ses conseils, était tout disposé à les suivre. Mais, entraîné par ses amis, il se rendit à Rome, où, la première fois qu'il se présenta à la porte d'un des magistrats, il eut bien à gémir d'avoir préféré un si mauvais conseil; et il reconnut le tort qu'il avait eu de rejeter, non l'avis d'un homme sage, mais l'oracle même d'un dieu.

XLII. Cependant Ptolémée, roi de Chypre, par un bonheur que Caton ne pouvait espérer, prit du poison et se donna la mort. Comme il laissait des trésors immenses, Caton, qui voulait aller lui-même à Byzance, envoya en Chypre Brutus, fils de sa sœur, parcequ'il ne se fiait pas trop à Canidius. Après avoir remis les bannis en grace avec les Byzantins et rétabli la concorde dans la ville, il revint en Chypre. Il y trouva des richesses prodigieuses et vraiment royales, en vaisselle d'or et d'argent, en tables précieuses, en pierreries, en étoffes de pourpre, qu'il fallut vendre, pour en retirer de l'argent. Jaloux de tout faire avec la dernière exactitude et de porter ces effets à leur plus haute valeur, Caton assista lui-même à la vente et tint compte de tout jusqu'à la plus petite somme; car il ne s'en tint pas aux formes ordinaires des encans : suspectant également les officiers, les crieurs, les enchérisseurs et jusqu'à ses amis, il parlait en particulier à ceux qui mettaient les enchères et les forçait de les porter plus haut; par ce moyen tout fut vendu à sa juste valeur.

XLIII. Tous les amis de Caton furent très offensés de sa méfiance; surtout Munatius, qui vivait avec lui dans la plus grande intimité, et dont le ressentiment, presque implacable, fut porté si loin, que lorsque dans la suite César écrivit contre Caton, les détails que Munatius fournit sur cette vente firent la partie la plus amère de cette satire. Au reste, Munatius avoue que sa colère venait moins de cette méfiance que du peu d'égard que lui témoignait Caton et de la jalousie qu'il

avait conçue lui-même contre Canidius. Il publia un écrit dans lequel il se plaignait de Caton, et c'est celui que Thraséas a principalement suivi dans son histoire (42). Munatius y dit qu'arrivé le dernier en Cypre, on lui donna un logement que tout le monde avait dédaigné ; que s'étant présenté à la porte de Caton, on lui en refusa l'entrée, parcequ'il faisait emballer quelques meubles avec Canidius ; que s'en étant plaint sans aigreur, il reçut une réponse qui n'était rien moins que modérée. « Selon le sentiment de Théophraste, lui dit Caton, une grande amitié » produit souvent une grande haine. Vous-même, parceque vous » m'aimez beaucoup et que vous ne croyez pas que j'aie pour » vous les égards convenables, vous êtes fâché contre moi ; mais » j'emploie Canidius plutôt que les autres, parcequ'il a beaucoup d'ex- » périence et de fidélité, et qu'arrivé ici des premiers, il a toujours » conservé ses mains pures (43). »

XLIII. Il paraît que Caton fit confidence à Canidius de l'entretien qu'il avait eu tête à tête avec Munatius, qui, en ayant été instruit, n'alla plus souper chez Caton et ne se rendit pas même au conseil lorsqu'il y était appelé. Caton le menaça de le traiter en homme désobéissant et de faire prendre chez lui des gages (44) ; Munatius n'en tint aucun compte et repartit pour Rome, où il conserva long-temps son ressentiment. Mais, après une conversation qu'eut avec lui Marcia, qui était encore dans la maison de Caton (45), il fut prié à souper avec elle chez Barca. Caton s'y rendit un peu tard ; et, comme tout le monde était déjà placé, il demanda où il se mettrait : « Où vous voudrez, » lui répondit Barca. Il regarda de tous côtés, et dit qu'il se placerait auprès de Munatius. Ayant fait le tour de la table, il alla se mettre auprès de lui et ne lui donna pas d'autre marque d'amitié pendant tout le souper. Mais peu de jours après, à la prière de Marcia, Caton lui écrivit qu'il voulait lui parler. Munatius, s'étant rendu chez lui dès le matin, fut retenu par Marcia jusqu'à ce que toutes les personnes qui étaient chez Caton fussent sorties. Caton, en entrant dans la chambre de Marcia, se jette au cou de Munatius, l'embrasse tendrement et lui donne tous les témoignages d'une amitié véritable. Je me suis attaché à rapporter en détail toutes ces particularités, parcequ'elles ne servent pas moins à faire connaître le caractère et les mœurs des hommes dont j'écris la Vie, que les actions les plus importantes qu'ils ont faites en public.

XLIV. Caton avait retiré, de la vente faite en Cypre, près de sept mille talents¹ ; et comme il craignait les dangers d'une longue navigation, il fit faire plusieurs petites caisses, qui contenaient chacune deux talents cinq cents drachmes². Il fit attacher à chaque caisse une longue corde, au bout de laquelle on mit une grande pièce de liège, afin que, si le vaisseau venait à se briser, les pièces de liège

¹ Environ trente-trois millions de notre monnaie.

² Environ dix mille quatre cent cinquante livres.

indiquassent l'endroit où les caisses seraient tombées. Tout cet argent, à peu de choses près, arriva heureusement à Rome. Caton avait écrit avec soin, dans un double registre, tout ce qu'il avait reçu et dépensé dans ce voyage ; mais il ne conserva ni l'un ni l'autre. L'un était entre les mains de Phylargire, son affranchi, qui, s'étant embarqué au port de Cenchrée(46), fit naufrage et perdit le registre avec tous les ballots. Caton porta l'autre jusqu'à Corcyre, où il fit tendre ses tentes sur la place publique. La nuit, les matelots ayant allumé un grand feu, parcequ'il faisait un froid piquant, le feu prit aux tentes, qui furent brûlées avec le registre. Il est vrai que les officiers du roi de Chypre, qui de son vivant avaient la garde de ses richesses, étaient présents, et pouvaient fermer la bouche à ceux de ses ennemis qui auraient voulu le calomnier ; mais Caton n'en fut pas moins sensible à cette perte ; car, dans la confection de ces registres, il n'avait pas eu seulement en vue de prouver sa fidélité, il voulait surtout avoir la gloire de donner aux autres l'exemple de la plus sévère exactitude ; et la fortune lui envia cette gloire.

XLV. Dès qu'on sut à Rome qu'il approchait avec ses vaisseaux, tous les magistrats, les prêtres, le sénat en corps et la plus grande partie du peuple allèrent au-devant de lui le long du Tibre, dont les deux rives furent couvertes d'une foule immense ; et sa flotte, en remontant ainsi la rivière au milieu de cette multitude innombrable de spectateurs, offrait l'image du plus superbe triomphe. Mais il montra dans cette occasion une fierté déplacée : au lieu de descendre et de faire arrêter son vaisseau à l'endroit même où il rencontra les consuls et les préteurs, il continua de voguer sur la galère royale à six rangs de rames et ne s'arrêta que lorsqu'il fut entré dans le port avec sa flotte. Quand le peuple vit porter à travers la place publique ces sommes immenses d'or et d'argent, il ne pouvait revenir de sa surprise : le sénat, s'étant assemblé, combla Caton d'éloges et lui décerna une préture extraordinaire (47), avec le privilège d'assister aux jeux vêtu d'une robe bordée de pourpre. Caton refusa ces honneurs et demanda seulement au sénat la liberté de Nicias, intendant du feu roi Ptolémée, dont il attesta les soins et la fidélité. Philippe, père de Marcia, était alors consul, et toute la dignité, toute la puissance consulaire rejaillirent en quelque sorte sur Caton ; car l'autre consul ne le respectait pas moins pour sa vertu, que Philippe son beau-père ne l'honorait pour son alliance avec lui.

XLVI. Cependant Cicéron était revenu de l'exil auquel Clodius l'avait fait condamner ; et, comme il jouissait d'un grand crédit, il arracha du Capitole, en l'absence de Clodius, les tables que ce tribun y avait attachées, et qui contenaient tout ce qui s'était passé pendant son tribunat. Le sénat s'étant assemblé, Clodius y dénonça Cicéron, qui répondit que Clodius ayant été nommé tribun contre les lois, tout ce qu'il avait fait ou écrit pendant l'exercice de sa charge était nul et

devait être cassé. Mais Caton s'étant levé l'interrompit, et, prenant la parole, il convint que Clodius, durant son tribunat, n'avait rien fait de sain ni de bon ; « Mais, ajouta-t-il, si l'on annule tous les actes qu'il » a faits comme tribun, on cassera aussi tout ce que j'ai fait en Cypre ; » et ma commission, émanée d'un tribun créé contre les lois, deviendra » illégale. La nomination de Clodius n'a pas été une infraction aux » lois, puisqu'elles l'autorisaient à passer d'une famille patricienne » dans une maison plébéienne : si, comme bien d'autres tribuns, il a » prévariqué dans l'exercice de sa charge, il faut punir ses injustices » et ne pas les faire retomber sur la charge même, qui n'a que trop » souffert de ses infractions aux lois. » Cicéron, irrité de ce discours, conserva long-temps du ressentiment contre Caton, qu'il ne regarda plus comme son ami ; mais enfin ils se réconcilièrent.

XLVII. Crassus et Pompée, étant allés trouver César qui avait repassé les Alpes, convinrent avec lui qu'ils demanderaient un second consulat pour l'année suivante, et qu'à peine entrés en charge, ils feraient décerner à César la prolongation, pour cinq autres années, de son gouvernement des Gaules ; et à eux-mêmes les plus belles provinces, avec de puissantes armées et des fonds pour les entretenir. Cet accord fut une véritable conspiration, dont le but était de partager entre eux l'empire et de ruiner la république. Plusieurs citoyens honnêtes se préparaient à demander le consulat ; mais quand ils virent Crassus et Pompée au nombre des candidats, ils cessèrent leur poursuite, à l'exception de Lucius Domitius, mari de Porcia, sœur de Caton, qui lui persuada de ne pas se retirer et de n'avoir pas l'air de fuir un combat où il s'agissait moins du consulat que de la liberté de Rome. On commençait même à dire, dans la plus saine partie du peuple, qu'on ne devait pas souffrir que César et Pompée, en réunissant ainsi leur puissance, rendissent trop pesante l'autorité du consulat, et qu'il fallait l'ôter à l'un des deux. Tous ceux qui étaient de cet avis, s'étant déclarés pour Domitius, l'encouragèrent vivement à poursuivre sa demande, en l'assurant que la plupart des citoyens que la crainte forçait au silence lui donneraient leur suffrage. Pompée et Crassus, qui le craignirent, dressèrent une embuscade à Domitius, lorsqu'il descendait avant le jour au champ de Mars, précédé de flambeaux. Le premier esclave qui marchait devant lui pour l'éclairer reçut une blessure, dont il mourut ; la plupart des autres, ayant aussi été blessés, prirent la fuite, excepté Domitius et Caton : ce dernier, quoique blessé au bras, retint son beau-frère, l'exhorta à tenir ferme et à ne pas abandonner, tant qu'il leur resterait un souffle de vie, la défense de la liberté contre des tyrans qui, en s'élevant au consulat par de si grandes injustices, montraient assez quel usage ils feraient de leur puissance ; mais enfin Domitius, n'osant braver plus long-temps un péril si évident, s'enfuit dans sa maison.

XLVIII. Pompée et Crassus furent donc nommés consuls ; mais

Caton, loin de perdre courage, se présenta pour la préture, afin que, n'étant plus simple particulier, il eût dans cette charge comme une forteresse d'où il combattrait toujours contre eux et leur résisterait avec plus d'avantage. Les consuls, qui craignirent les suites de cette démarche, parcequ'ils sentaient bien que la préture, entre les mains de Caton, ferait tête au consulat, rassemblèrent le sénat à la hâte; et, à l'insu du plus grand nombre des sénateurs, ils firent décréter que ceux qui seraient désignés préteurs entreraient tout de suite en charge, sans attendre les délais prescrits (48), qui auraient laissé le temps de mettre en justice ceux de ces nouveaux magistrats qui seraient prévenus d'avoir acheté les suffrages. Ce décret assurant l'impunité aux candidats qui se seraient rendus coupables de cette corruption, ils mirent en avant pour la préture quelques uns de leurs amis et de leurs officiers, donnèrent eux-mêmes de l'argent pour acheter les voix et présidèrent aux élections. Mais la vertu et la réputation de Caton allaient triompher de toutes ces intrigues; le peuple, plein de respect pour lui, croyait se déshonorer en vendant avec lâcheté, par ses suffrages, un homme que la ville eût dû acheter pour préteur. La première tribu qui fut appelée lui ayant donné sa voix, Pompée feignit d'avoir entendu tonner; et, à la faveur de ce mensonge honteux, il rompit sur-le-champ l'assemblée; car les Romains regardent le tonnerre comme un funeste présage et ne ratifient jamais rien quand il paraît quelque signe céleste. Dans la suite, Crassus et Pompée ayant répandu beaucoup plus d'argent et chassé du champ de Mars tous les citoyens honnêtes, parvinrent, à force de violences, à faire nommer préteur Vatinius, à la place de Caton. Ceux qui avaient donné leurs suffrages d'une manière si injuste et si contraire aux lois en eurent, dit-on, tant de honte, qu'ils s'enfuirent aussitôt dans leurs maisons. Les autres s'étant réunis, et ayant témoigné toute leur indignation, un tribun du peuple, qui se trouvait là, tint sur le lieu même une assemblée du peuple; et Caton, s'étant avancé, prédit, comme s'il eût été inspiré par quelque dieu, tous les malheurs qui allaient tomber sur la ville; il anima les citoyens contre Crassus et Pompée, qui, disait-il, se sentant coupables des plus grands crimes, et préparant le gouvernement le plus injuste, avaient craint un préteur tel que Caton, dont la fermeté aurait réprimé leurs pernicious desseins. Lorsque après l'assemblée il s'en retourna chez lui, il fut reconduit par une plus grande multitude de peuple que n'en avaient jamais eu ensemble tous les préteurs désignés.

XLIX. Caius Trébonius proposa de faire un décret pour distribuer les provinces aux consuls; il assignait à l'un l'Espagne et l'Afrique, à l'autre la Syrie et l'Égypte, avec le pouvoir d'attaquer et de soumettre, par terre et par mer, tous les peuples qu'ils voudraient. Les autres citoyens, n'espérant pas que leur résistance empêchât la loi de passer, n'y firent aucune opposition. Caton seul, étant monté à la tri-

bune avant qu'on prît les voix, et ayant dit qu'il voulait parler, on eut bien de la peine à lui accorder deux heures : quand il eut employé ce temps à éclairer le peuple sur ses intérêts, à lui faire des remontrances, à prédire tout ce qui arriverait, on ne lui permit pas de continuer ; et comme il s'obstinait à rester dans la tribune, un licteur vint l'en arracher. Il ne laissa pas de crier toujours d'en bas avec force et de se faire écouter de bien des gens qui partageaient son indignation : le licteur, l'ayant saisi une seconde fois, l'entraîna hors de la place. Mais cet officier l'eut à peine lâché, qu'il courut de nouveau vers la tribune ; et, criant encore avec plus de force, il exhortait les citoyens à le soutenir. Il répéta plusieurs fois cette invitation, de sorte que Trébonius, ne se possédant plus, ordonna au licteur de le conduire en prison ; mais la multitude l'ayant suivi pour écouter les discours qu'il continuait de tenir en marchant, la crainte obligea Trébonius de le relâcher ; et tout le jour se passa sans rien conclure. Le lendemain les partisans des consuls, ayant intimidé une partie des citoyens et gagné les autres à prix d'argent ou par de belles promesses, employèrent la force des armes pour empêcher le tribun Aquilius de sortir du sénat, chassèrent de la place publique Caton, qui criait qu'il avait entendu le tonnerre, blessèrent plusieurs personnes dont quelques unes moururent sur-le-champ ; et, par ces moyens odieux, ils firent passer le décret. Un grand nombre de citoyens, irrités de tant de violences, s'étant attroupés, allaient renverser les statues de Pompée ; mais Caton, qui survint, les en empêcha.

L. Quand ensuite on eut proposé la loi pour les provinces et les légions qu'on donnerait à César, Caton, au lieu de s'adresser au peuple comme auparavant, se tourna vers Pompée et lui protesta qu'il se mettait lui-même sous le joug de César : qu'il ne s'en apercevait pas maintenant ; mais que lorsqu'il commencerait à en sentir tout le poids et à en être accablé, ne pouvant plus ni le supporter, ni s'en défaire, il le ferait retomber sur la ville ; qu'il se souviendrait alors des avertissements de Caton et serait forcé de convenir que s'il les eût suivis, ils lui auraient été aussi utiles qu'ils étaient honnêtes et justes en soi. Il eut beau lui répéter plusieurs fois ces sages remontrances, Pompée n'y eut aucun égard et poursuivit toujours ses projets. La confiance qu'il avait en sa prospérité et en sa puissance ne lui permettait pas de croire que César pût jamais changer. Caton, élu préteur pour l'année suivante, encourut le reproche d'avoir moins ajouté à l'éclat et à la dignité de cette magistrature par la sagesse de son administration, qu'il ne l'avait flétrie en se rendant nu-pieds et sans robe au tribunal et présidant ainsi aux procès criminels des citoyens même les plus considérables. On a dit qu'il donnait ses audiences après dîner, lorsqu'il avait bien bu ; mais c'est une fausseté. Comme il voyait le peuple tout corrompu par les largesses de ceux qui aspiraient aux charges, et la plupart en faire un métier dont ils gagnaient leur vie, il voulut

déraciner de la ville cette funeste maladie : il fit rendre dans le sénat un décret par lequel ceux qu'on aurait nommés aux charges et qui ne seraient accusés par personne, étaient obligés de se présenter eux-mêmes devant les juges, et, après avoir fait serment de dire la vérité, d'y rendre compte des moyens qu'ils avaient employés pour être élus. Ce décret le rendit odieux à ceux qui sollicitaient les magistratures, et plus encore à ceux qui vendaient leurs suffrages.

LI. Un matin qu'il se rendait à son tribunal, il fut assailli par une troupe de ces mécontents, qui, le suivant avec de grands cris, l'accablaient d'injures et lui jetaient des pierres. Tout le monde s'enfuit de l'audience; et Caton lui-même, poussé, emporté par la foule, ne put gagner le tribunal qu'avec peine. Là, il se tint debout avec un visage ferme et un air de confiance qui en eurent bientôt imposé à ces mutins et apaisé le tumulte. Alors leur ayant parlé d'une manière convenable aux circonstances, il fut écouté tranquillement et fit cesser entièrement la sédition. Les sénateurs ayant loué son courage : « Pour moi, leur dit Caton, je ne vous loue point d'avoir laissé votre » préteur dans le danger, sans lui donner aucun secours. » Chacun de ceux qui briguaient les charges se trouvait dans une position critique; il n'osait, par la crainte du décret, donner de l'argent au peuple; d'un autre côté, il craignait qu'un de ses concurrents, venant à en donner, ne le supplantât. Ils s'assemblèrent donc et convinrent entre eux de déposer chacun la somme de cent vingt-cinq mille drachmes (49); de faire ensuite les démarches pour les magistratures avec toute la droiture et toute la justice possibles, à condition que celui qui aurait violé la loi en achetant les suffrages perdrait la somme déposée. L'accord ainsi fait, ils choisirent Caton pour dépositaire, pour témoin et pour arbitre. Ils passèrent chez lui le contrat et lui apportèrent leur argent; mais il refusa de le garder et se contenta de prendre des cautions. Le jour de l'élection, Caton, placé près du tribun qui présidait les comices et observant avec soin la manière dont on donnait les suffrages, s'aperçut qu'un de ceux qui avaient signé l'accord en violait la condition, et il ordonna sur-le-champ qu'on partageât entre les autres la somme convenue. Mais ses compétiteurs, en rendant justice à la droiture de Caton, en admirant son exactitude, refusèrent l'amende et se crurent assez vengés du prévaricateur, par la honte qu'il avait d'être condamné par Caton.

LII. Cependant cette convention fut généralement blâmée, et l'envie se déchaîna contre Caton, qu'on accusait d'avoir voulu attirer à lui seul toute l'autorité du sénat, des magistrats et des juges. Il n'est point de vertu dont la constance et la gloire exposent plus à l'envie que la justice, parceque la confiance que le peuple prend en cette vertu lui assure une grande puissance. On ne se contente pas d'honorer la justice comme la valeur, ou de l'admirer comme la prudence; on aime encore l'homme juste, on se livre à lui avec une entière sécu-

rité. On craint l'homme courageux, on se défie de l'homme prudent; on croit qu'ils doivent plutôt à la nature qu'à leur volonté les vertus qui les distinguent; on regarde la prudence comme une grande pénétration d'esprit, et le courage comme une force extraordinaire de l'ame; mais pour être juste, il suffit de le vouloir (50): aussi l'injustice est-elle le vice dont on rougit le plus, parcequ'il est inexcusable. La haine des grands contre Caton venait donc de l'opinion qu'on avait de sa justice, qui leur paraissait un reproche d'en manquer eux-mêmes. Pompée surtout, qui regardait la gloire de Caton comme la ruine de sa puissance, ameutait sans cesse des gens contre lui pour l'accabler d'injures. De ce nombre était Clodius, cet ardent démagogue qui, s'étant réconcilié avec Pompée, déclamait continuellement contre Caton, l'accusait d'avoir dérobé beaucoup d'argent en Cypre et de ne s'être déclaré l'ennemi de Pompée que parceque celui-ci avait refusé d'épouser sa fille.

LIII. Caton répondait à ces imputations que, sans avoir jamais pris de la république ni un cheval, ni un soldat, il lui avait rapporté de Cypre plus d'or et plus d'argent que Pompée ne lui en avait acquis par tant de guerres et de triomphes, après avoir bouleversé la terre entière; qu'il n'avait jamais désiré d'avoir Pompée pour gendre, non qu'il l'en crût indigne, mais parcequ'il n'avait pas les mêmes vues que lui pour le gouvernement. « Car, ajouta-t-il, lorsqu'au sortir de » ma préture on me décerna le commandement d'une province, je le » refusai; Pompée, au contraire, s'empare de certaines provinces » et donne les autres à ses amis. Tout récemment encore, il a prêté » six mille hommes à César pour la guerre des Gaules, sans que » César vous les ait demandés, sans que Pompée ait cru avoir besoin » de votre consentement; des troupes nombreuses, tant d'armes et » de chevaux, sont devenus des présents réciproques entre les parti- » culiers. Pompée, satisfait du titre de général et de chef absolu, » distribue aux autres les armées et les provinces, et se tient lui- » même dans la ville pour y diriger les séditions, comme s'il présidait » à des jeux publics, et pour y exciter sans cesse de nouveaux » troubles: il est évident que, par l'anarchie qu'il veut introduire, il » se prépare les voies à la monarchie. » C'est ainsi que Caton repoussait les attaques de Pompée.

LIV. Il avait pour ami Marcus Favonius, son partisan aussi zélé qu'Apollodore de Phalère l'était autrefois de Socrate (51). Favonius fut tellement frappé du discours de Caton, que, sortant de l'assemblée tout hors de lui-même et ne gardant aucune modération, il parut être dans une sorte d'ivresse et de fureur. Il se mit sur les rangs pour l'édilité et fut refusé. Caton, qui le favorisait, s'aperçut que les tablettes des suffrages étaient toutes écrites de la même main; et, ayant fait reconnaître la fraude, il en appela aux tribuns et rendit ainsi l'élection nulle. Depuis, Favonius ayant été nommé édile,

Caton partagea avec lui toutes les fonctions de sa charge, et en particulier il régla au théâtre la dépense des jeux que célébra Favonius. Il fit donner aux musiciens, non des couronnes d'or, comme les autres édiles, mais des couronnes d'olivier sauvage, comme aux jeux olympiques : au lieu des dons magnifiques qu'il était d'usage de faire, il distribua aux Grecs des poireaux, des laitues, des raves et des poires ; aux Romains, des pots de vin, de la chair de porc, des figues, des concombres et des fagots de bois. Les uns se moquaient de l'extrême simplicité de ces présents ; d'autres en étaient charmés et voyaient avec plaisir que Caton se relâchât de son austère rigidité, pour se prêter à ces amusements. Enfin Favonius lui-même s'étant jeté au milieu de la foule, et ayant pris place parmi les spectateurs, applaudissait à Caton, lui criait de donner des récompenses honorables aux acteurs qui jouaient bien leur rôle, et engageait les assistants à faire de même, en leur assurant qu'il avait donné tout pouvoir à Caton. Dans le même temps, Curion, un des collègues de Favonius, donnait dans un autre théâtre des jeux magnifiques ; mais le peuple l'abandonna pour aller aux autres spectacles, où il s'amusait à voir Favonius assis parmi les spectateurs, et Caton présidant aux jeux. Le but de Caton, en cela, était de se moquer des folles dépenses qu'on faisait pour ces spectacles, de montrer qu'il fallait en faire un divertissement et les accompagner d'une grace simple et naturelle, plutôt que de cet appareil et de cette magnificence qui jettent dans des soins et des embarras inutiles.

LV. Quelque temps après, Scipion, Hypséus et Milon briguerent le consulat, non seulement par ces voies injustes devenues si ordinaires et si communes dans la république, la distribution d'argent et la corruption des suffrages ; mais à force ouverte, par la voie des armes et des meurtres, par tous ces moyens d'une audace et d'une témérité effrénées, qui tendaient à une guerre civile. Quelqu'un ayant proposé de charger Pompée de présider aux comices consulaires, Caton s'y opposa d'abord, en disant qu'il ne fallait pas que les lois tirassent leur sûreté de Pompée, mais que Pompée dût la sienne aux lois. Cependant, comme l'anarchie se prolongeait, que chaque jour trois armées assiégeaient la place, et que bientôt le mal allait devenir irrémédiable, il jugea que, sans attendre l'extrême nécessité, il fallait, avec l'agrément du sénat, confier toutes les affaires à Pompée ; et, en faisant du moindre des maux un remède aux plus grands, établir volontairement une espèce de monarchie, plutôt que de laisser régner une sédition qui finirait par la tyrannie. Bibulus donc, allié de Caton, ouvrit dans le sénat l'avis de nommer Pompée seul consul. « Par-là, dit-il, ou les affaires se rétabliront par l'ordre qu'il y mettra, ou la ville sera assujettie à celui qui est le plus digne d'y commander. » Caton se leva, et, contre l'attente de tout le monde, il adopta cet avis. « Il n'est pas de domination, ajouta-t-il, qui ne

» soit préférable à l'anarchie ; j'espère que Pompée usera modérément
 » de son autorité, et que, dans les conjonctures difficiles où nous nous
 » trouvons, il conservera une ville qu'on remet entre ses mains. »

LVI. Pompée n'eut pas été plus tôt nommé seul consul, qu'il fit prier Caton de venir le trouver dans les jardins qu'il avait dans un des faubourgs de Rome. Caton s'y rendit ; et Pompée le reçut avec les démonstrations de la plus vive amitié, le remercia de l'honneur qu'il lui avait procuré, le pria de l'aider de ses conseils et de présider en quelque sorte à son consulat. « Dans ma conduite précédente, lui » répondit Caton, je n'ai point agi par un sentiment de haine, ni » dans ce que je viens de faire, par un motif de faveur ; je n'ai consulté que l'intérêt de l'état : toutes les fois que vous me demanderez » conseil sur vos affaires privées, je vous le donnerai volontiers ; » dans les affaires publiques, quand même vous ne me le demandez pas, je dirai toujours ce que je croirai le meilleur ; » et il le fit comme il l'avait promis. Pompée ayant proposé de faire une loi qui prononçât de nouvelles amendes et des peines considérables contre ceux qui auraient acheté les suffrages, il lui conseilla d'oublier le passé et de ne s'occuper que de l'avenir. « Il n'est pas facile, ajouta- » t-il, de fixer le terme où s'arrêteraient ces recherches sur les prévarications passées ; et si l'on établissait de nouvelles amendes » contre d'anciennes fautes, ce serait se rendre coupable d'une grande » injustice que de punir quelqu'un en vertu d'une loi qu'il n'aurait » pas transgressée. » Plusieurs des principaux de Rome, amis ou parents de Pompée, ayant été depuis traduits devant les tribunaux, Caton, qui le vit mollir et se relâcher en bien des choses, le reprit sévèrement et le remit dans l'ordre. Pompée avait aboli, par une loi, l'usage ancien de louer publiquement les accusés pendant l'instruction du procès ; cependant il fit lui-même l'éloge de Munatius Plancus (52) et l'envoya au tribunal le jour du jugement. Caton, qui était au nombre des juges, se boucha les oreilles et empêcha qu'on ne lût ce témoignage. Munatius, après les plaidoyers pour et contre, récusait Caton ; mais il n'en fut pas moins condamné. En général, Caton était pour les accusés un personnage embarrassant, qui leur donnait beaucoup d'inquiétude ; ils n'auraient pas voulu l'avoir pour juge, et ils n'osaient le récuser. Plusieurs furent condamnés, par ce motif seul qu'en récusant Caton ils avaient paru se défier de la justice de leur cause ; on reprochait à d'autres, comme un grand opprobre, de n'avoir pas voulu Caton pour juge.

LVII. Cependant César, qui, avec ses légions, faisait la guerre dans les Gaules et en paraissait uniquement occupé, employait en même temps ses richesses et ses amis à acquérir du crédit et de l'autorité dans la ville. Déjà les prédictions de Caton commençaient à réveiller Pompée, à lui faire voir, comme dans un songe, le péril qui le menaçait et qu'il n'avait jamais voulu croire. Mais comme il mettait beau-

coup de paresse et de lenteur à lui résister et à prévenir ses desseins, Caton prit le parti de demander le consulat, dans l'intention d'arracher aussitôt les armes des mains de César, ou de découvrir les trames qu'il ourdissait contre la république. Il avait pour compétiteurs deux hommes très estimables, dont l'un, Sulpicius (53), devait en grande partie son avancement au crédit et à l'autorité de Caton, et parut aussi malhonnête qu'ingrat en disputant le consulat à Caton, qui pourtant ne s'en plaignit pas. « Faut-il s'étonner, disait-il, qu'on ne cède pas à un autre ce qu'on regarde comme le plus grand des biens? Mais il fit ordonner par le sénat que les candidats solliciteraient eux-mêmes le peuple et ne pourraient employer personne pour aller, à leur place, briguer les suffrages. Ce décret aigrit encore davantage les esprits contre Caton; le peuple se plaignit que par cette disposition il lui ôtait, non seulement le gain qu'il avait fait jusqu'alors, mais encore les moyens d'obliger, et le réduisait ainsi à la misère et au mépris. Aussi, comme il était peu propre à gagner la multitude en sollicitant pour lui-même, et qu'il aimait mieux conserver la dignité de son caractère et de ses mœurs que d'acquérir celle du consulat, il voulut faire lui-même ses sollicitations, sans permettre à ses amis de faire aucune de ces démarches qui flattent et gagnent le peuple; et il fut refusé. Ces sortes de refus, outre la honte qu'ils causaient à ceux qui les avaient éprouvés, les jetaient encore pour plusieurs jours, eux, leurs parents et leurs amis, dans la tristesse et dans le deuil. Caton y fut si peu sensible, que le jour même il se fit frotter d'huile, alla jouer à la paume dans le champ de Mars, et après son dîner il se promena, suivant son usage, sur la place publique, sans souliers ni ceinture. Cicéron le blâme de ce que, dans un temps où les affaires demandaient un consul comme lui, il n'avait mis aucun soin ni aucune étude à gagner le peuple par des manières insinuanes, et que ce refus l'avait fait renoncer pour toujours au consulat, quoiqu'il eût demandé une seconde fois la préture qu'on lui avait d'abord refusée. Caton lui répondit que ce n'était pas de son propre mouvement, mais par un effet de la violence et de la corruption, que le peuple l'avait refusé pour la préture; que, dans la poursuite du consulat, il ne s'était rien passé de contraire aux lois; qu'il ne pouvait donc se dissimuler que c'étaient ses mœurs qui déplaisaient au peuple, et qu'il n'était pas d'un homme de sens de les changer au gré des autres; ou en voulant les conserver, de s'exposer à de nouveaux refus.

LVIII. Cependant César, après avoir attaqué et soumis, au milieu des plus grands dangers, les nations belliqueuses de la Gaule, marcha contre les Germains, avec qui Rome avait fait un traité de paix, et leur tua trois cent mille hommes. A cette nouvelle, on demanda généralement de faire aux dieux un sacrifice d'actions de grâce; mais Caton ouvrit l'avis de livrer César à ces peuples, envers lesquels il s'était rendu coupable d'une si grande perfidie, afin de n'en pas

attirer la punition sur la ville. « Cependant, ajouta-t-il, sacrifions » aux dieux, pour les remercier de ce qu'ils ne font pas retomber » sur l'armée la folie et la témérité du général, et qu'ils daignent » épargner Rome. » César ne l'eut pas plus tôt appris, qu'il écrivit au sénat une lettre pleine d'injures et d'accusations contre Caton. Après qu'on en eut fait la lecture, Caton se leva; et, parlant sans colère, sans contention, avec beaucoup de sang-froid, et comme s'il eût préparé ce qu'il allait dire, il prouva que toutes ces imputations n'étaient que des injures ou plutôt des plaisanteries que César avait imaginées pour s'amuser. Ensuite, s'attachant à développer les desseins que César avait conçus depuis long-temps, à montrer le but auquel il tendait, et le faisant non en ennemi, mais en homme qui aurait été dans tous les secrets de la conjuration, il fit voir au sénat que ce n'étaient ni les Germains (54) ni les Gaulois qu'ils avaient à craindre, et que le bon sens tout seul leur montrait que c'était de César qu'ils devaient se défier. Ces réflexions frappèrent si vivement les sénateurs et les irritèrent tellement, que les amis de César se repentirent d'avoir, par la lecture de cette lettre, donné lieu à Caton de dire des choses très justes, et de faire contre César les accusations les mieux fondées. Il n'y eut rien d'arrêté dans le sénat; on y dit seulement qu'il serait à propos de donner un successeur à César; ses amis ayant demandé que Pompée posât aussi les armes et se démit du commandement des provinces qu'il occupait, ou que César n'y fût pas obligé, Caton se récria avec force contre cette proposition; il dit aux sénateurs qu'ils voyaient arriver ce qu'il leur prédisait depuis long-temps; que César marchait ouvertement à l'oppression de la république, et se servait pour cela des troupes qu'il avait obtenues de la ville, en la trompant par ses artifices. Mais il ne gagna rien hors du sénat; le peuple voulait que César parvînt à la plus grande puissance; et le sénat, qui pensait comme Caton, n'osa rien faire, par la crainte du peuple.

LIX. Cependant on apprit bientôt que César s'était emparé d'Ariminum, et qu'il marchait vers Rome avec son armée. Tous les yeux alors se tournèrent vers Caton; le peuple, et Pompée lui-même, avouèrent qu'il était le seul qui, dès le commencement, eût pressenti et annoncé les vues de César. « Si vous aviez cru, leur dit-il alors, » ce que je vous ai si souvent prédit et que vous eussiez suivi mes » conseils, vous n'en seriez pas réduits maintenant à tout craindre » d'un seul homme et à mettre en un seul toutes vos espérances. — » Il est vrai, répondit Pompée, que Caton a tout vu en prophète, et » que j'ai agi en ami. » Caton conseilla au sénat de confier à Pompée la conduite des affaires. « C'est, dit-il, à ceux qui ont fait de grands » maux, de les réparer. » Mais Pompée, qui n'avait point d'armée qu'il pût opposer à César, et qui voyait le petit nombre de troupes qu'il avait levé lui témoigner peu d'ardeur, prit le parti de sortir de

Rome. Caton, résolu de le suivre et de l'accompagner dans sa fuite, envoya le plus jeune de ses fils à Munatius, dans le pays des Bruttians, et garda l'aîné auprès de lui. Et comme sa maison et ses filles exigeaient quelqu'un qui en eût soin, il reprit Marcia, qui était devenue veuve et possédait une grande fortune qu'Hortensius lui avait laissée en mourant. C'est là surtout ce que César reproche à Caton dans le libelle qu'il a composé contre lui; il l'accuse d'avoir aimé l'argent, et trafiqué de ses mariages par intérêt. « Car, dit-il, s'il avait besoin » d'une femme, pourquoi la céder à un autre? Et s'il n'en avait pas » besoin, pourquoi la reprendre? Ne l'avait-il donnée à Hortensius » que comme un appât, en la lui prêtant jeune, pour la retirer » riche? » Mais, sur ces sortes d'imputations, il faut dire, avec la modération d'Euripide (55) :

Ce sont de vains propos; et quel plus grand outrage
Que de dire qu'Alcide a manqué de courage?

Car n'est-ce pas une aussi grande injure d'accuser Hercule de lâcheté que Caton d'avarice? Si, sous d'autres rapports, il a commis une faute dans ce mariage, c'est une question à examiner. Après qu'il eut repris Marcia, et qu'il lui eut confié le soin de sa maison, il suivit Pompée; et depuis ce jour-là, dit-on, il ne se rasa plus ni les cheveux ni la barbe; il ne mit plus de couronne sur sa tête et persévéra jusqu'à sa mort dans le deuil, l'abattement et la tristesse, gémissant sur les calamités de sa patrie et ne changeant rien à son extérieur, que son parti fût vainqueur ou vaincu.

LX. La Sicile lui étant échue en partage, il se rendit à Syracuse. Là, ayant appris qu'Asinius Pollion, qui était dans le parti de César, venait d'arriver à Messine avec une armée, il envoya s'informer du motif de son passage. Pollion, de son côté, lui fit demander d'où venait ce changement dans ses affaires. Caton ayant su que Pompée avait abandonné entièrement l'Italie et qu'il était campé à Dyrrachium : « Que les voies de la Providence divine, s'écria-t-il, sont » obscures et impénétrables ! Lorsque Pompée n'a mis dans sa con- » duite ni raison, ni justice, il a toujours été invincible; aujourd'hui » qu'il veut sauver sa patrie et qu'il combat pour la liberté, sa for- » tune l'abandonne. » Il ajouta qu'il avait assez de troupes pour chasser Asinius de la Sicile; mais que sachant qu'il arrivait à cet officier une armée plus nombreuse que celle qu'il avait déjà, il ne voulait pas ruiner cette île, en attirant la guerre dans son sein. Il conseilla aux Syracusains de s'attacher au parti le plus fort, afin de se conserver, et s'embarqua. Quand il fut auprès de Pompée, il n'eut jamais qu'un même avis : ce fut de traîner la guerre en longueur, dans l'espérance qu'on en viendrait enfin à un accommodement; il voulait prévenir une bataille où Rome, divisée contre elle-même, verrait nécessairement le parti le plus faible passé au fil de l'épée. Il persuada donc à Pompée et à ceux qui formaient son conseil d'empêcher qu'on ne pillât

aucune ville qui fût soumise aux Romains , et qu'on ne fit périr aucun Romain hors du champ de bataille. Cet avis fit beaucoup d'honneur à Caton ; et la bonté, l'humanité de Pompée grossirent considérablement son parti.

LXI. Envoyé ensuite en Asie pour seconder ceux qu'on avait chargés d'y rassembler des vaisseaux et des troupes, Caton mena avec lui sa sœur Servilie et le fils encore enfant qu'elle avait eu de Lucullus ; car depuis son veuvage elle avait toujours suivi son frère, et en se soumettant ainsi volontairement à la garde de Caton , en partageant assidument la fatigue de ses voyages et la frugalité de sa vie , elle avait beaucoup affaibli les bruits qui couraient de sa mauvaise conduite. Cependant César ne lui en reproche pas moins, dans son libelle, les déportements de sa sœur. Les lieutenants de Pompée n'employèrent Caton qu'à Rhodes, dont il attira les habitants à son parti ; il leur confia sa sœur Servilie avec son fils et retourna auprès de Pompée, qui avait déjà rassemblé une puissante armée de terre et de mer. Ce fut surtout dans cette occasion que Pompée fit connaître ses intentions secrètes : d'abord il avait eu la pensée de donner à Caton le commandement de la flotte, composée de cinq cents vaisseaux de guerre, sans les frégates , les flûtes et les autres vaisseaux découverts, dont le nombre était infini ; mais bientôt ayant fait réflexion, ou de lui-même, ou d'après le conseil de ses amis, que Caton, dans toute sa conduite politique, n'avait jamais eu d'autre but que de rendre la liberté à sa patrie , et que s'il se voyait maître d'une si grande puissance, le même jour qu'on aurait vaincu César , il voudrait faire poser les armes à Pompée et le soumettre au pouvoir des lois, il changea d'avis ; et quoiqu'il en eût déjà fait l'ouverture à Caton , il donna le commandement de la flotte à Bibulus.

LXII. Il n'en trouva pas Caton moins affectionné pour son service ; on dit même que, dans un combat qui se donna devant Dyrrachium, Pompée exhortant ses troupes à se bien conduire, et chacun de ses capitaines en ayant fait autant par son ordre, ils furent écoutés froidement et en silence. Caton , s'étant présenté après tous les autres , leur exposa, autant que la circonstance le permettait, ce que la philosophie enseigne sur la liberté, sur la vertu, sur la mort et sur la gloire ; il parlait avec beaucoup de véhémence , et ayant terminé son discours par une invocation aux dieux , comme présents au combat qu'on allait livrer, et témoins du courage avec lequel on défendrait la patrie, les soldats firent éclater tout-à-coup les plus vifs transports de joie ; et il se fit un tel mouvement dans toute l'armée , dont ses discours avaient ranimé la confiance, que les capitaines, remplis d'espoir, se précipitèrent tête baissée au milieu du danger. Ils renversèrent l'ennemi et le défirent ; mais la fortune leur enleva l'honneur d'une victoire complète, sans employer d'autre moyen que l'extrême précaution de Pompée, qui se défia de son bonheur, comme je l'ai écrit

dans sa Vie. Tous les officiers se félicitaient de ce succès ; Caton seul versait des larmes sur sa patrie et déplorait cette funeste et maudite ambition de régner , en voyant le champ de bataille jonché des corps de tant de bons citoyens , qui étaient tombés les uns sous le fer des autres. Après cette défaite , César se retira dans la Thessalie , où Pompée le suivit ; il laissait à Dyrrachium une grande quantité d'armes et d'argent , avec plusieurs de ses parents et de ses alliés , à qui il donna Caton pour défenseur et pour capitaine , avec quinze cohortes seulement ; car il le craignait et se méfiait de lui. Il savait que s'il perdait la bataille , personne ne lui serait plus fidèle que Caton ; mais que , s'il était vainqueur , Caton , tant qu'il serait présent , ne lui laisserait pas gouverner les affaires à son gré. Plusieurs autres personnes d'un rang distingué furent rejetées et laissées avec Caton à Dyrrachium.

LXIII. Sur la nouvelle de la déroute de Pharsale , Caton résolut , si Pompée avait péri , de ramener en Italie les troupes qu'il commandait et de fuir ensuite lui-même , pour aller vivre le plus loin qu'il pourrait de la tyrannie ; ou si Pompée vivait , de lui conserver fidèlement ses troupes. Il passa donc à Corcyre , où était l'armée navale ; il y trouva Cicéron et voulut lui céder le commandement , parcequ'il était personnage consulaire et que lui-même n'avait été que préteur ; mais Cicéron le refusa et s'embarqua pour l'Italie. Caton voyant que le fils de Pompée , par une fierté et une arrogance très déplacées , voulait punir tous ceux qui abandonnaient l'armée , et qu'il allait d'abord mettre la main sur Cicéron , l'en reprit très vivement en particulier ; et l'ayant ramené à des sentiments plus doux , il sauva évidemment Cicéron de la mort et procura la sûreté des autres. Ses conjectures lui faisant croire que Pompée se serait retiré en Égypte ou en Afrique (56) , et étant pressé de le rejoindre , il s'embarqua avec tout ce qu'il avait de troupes ; mais avant que de mettre à la voile , il laissa à tous ceux qui avaient peu d'ardeur pour le suivre la liberté de s'en aller ou de rester. Arrivé en Afrique , il rencontra , pendant qu'il rangeait la côte , Sextus , le plus jeune des fils de Pompée , qui lui apprit la mort de son père en Égypte. Caton et tous ses soldats en furent vivement affligés ; et il n'y en eut pas un qui , voyant Pompée mort , voulût seulement souffrir qu'on lui parlât de reconnaître d'autre chef que Caton. Touché du sort de ces braves soldats , qui avaient donné tant de preuves de leur fidélité , il eut honte de les laisser seuls et sans secours dans une terre étrangère : il accepta donc le commandement et passa à Cyrène , dont les habitants le reçurent avec plaisir , quoique peu de jours auparavant ils eussent fermé leurs portes à Labiénus.

LXIV. Là , ayant appris que Scipion , le beau-père de Pompée , avait été bien reçu par le roi Juba , et qu'Accius Varus , à qui Pompée avait donné le gouvernement de l'Afrique , y était aussi avec une armée , il prit le parti de les aller joindre. Comme on était alors en hiver , il

prit la route par terre, après avoir rassemblé un grand nombre de mulets pour porter de l'eau, beaucoup de chariots et de provisions de vivres. Il menait aussi plusieurs de ces hommes appelés psyllés (57), qui guérissent les morsures des serpents en suçant le venin, et qui, par leurs enchantements magiques, émoussent la fureur de ces animaux et les apprivoisent. Pendant les sept jours que dura cette marche, il fut toujours à la tête des troupes, sans jamais se servir de cheval, ni d'aucune bête de somme. Du jour qu'il apprit la déroute de Pharsale, il ne mangea plus qu'assis, et ajouta à son deuil ordinaire de ne se coucher que la nuit pour dormir (58). Après avoir passé l'hiver en Afrique, il se remit en marche avec son armée, qui était d'environ dix mille hommes. Il trouva les affaires de Scipion et de Varus en mauvais état; la mésintelligence et la division qui régnaient entre eux les obligeaient de faire la cour à Juba; et ce prince, enflé de ses richesses et de sa puissance, était d'une fierté et d'un orgueil insupportables. Lorsqu'il donna à Caton sa première audience, il fit placer son siège entre ceux de Caton et de Scipion. Mais Caton, prenant son siège, le porta à côté de Scipion, qu'il mit ainsi au milieu, quoique Scipion fût son ennemi et qu'il eût écrit contre lui un libelle rempli d'injures. Cependant, loin de lui savoir gré de ce trait de courage, on lui reproche d'avoir, en se promenant en Sicile avec Philostrate (59), mis ce philosophe au milieu, par honneur pour la philosophie. Mais, dans cette occasion, il sut réprimer l'arrogance de ce Juba qui faisait de Scipion et de Varus ses satrapes, et il réconcilia ces deux généraux.

LXV. Tous les officiers l'invitèrent à prendre le commandement de l'armée; Scipion et Varus étaient les premiers à le lui céder: mais il répondit qu'il ne violerait pas les lois, dont la conservation était le seul motif de la guerre qu'on faisait à celui qui les avait violées; qu'il n'était que propréteur et qu'il ne commanderait pas en présence d'un proconsul. Il est vrai que ce titre avait été donné à Scipion; et d'ailleurs son nom seul inspirait de la confiance aux troupes, qui ne doutaient pas qu'elles n'eussent du succès en Afrique, lorsqu'un Scipion y commanderait (60). Scipion se mit donc à la tête de l'armée, et d'abord, pour faire sa cour à Juba, il voulut faire égorger, sans distinction d'âge ni de sexe, tous les habitants d'Utique (61), et raser la ville jusqu'aux fondements, parcequ'elle suivait le parti de César. Caton, indigné de cette proposition, protesta hautement dans le conseil et prit les dieux à témoin contre une pareille cruauté, dont il eut encore bien de la peine à garantir les habitants d'Utique. Enfin, à leur prière et sur les instances mêmes de Scipion, il se chargea de garder cette ville, afin que de gré ou de force César n'en devint pas le maître. Utique était d'une grande ressource pour ceux qui l'occupaient; elle était abondamment pourvue de tout, et Caton la fortifia encore davantage; car, outre qu'il y ramassa d'immenses provisions

de blé, il répara les murailles, donna plus de hauteur aux tours et l'environna d'un fossé profond, qu'il défendit par plusieurs forts dans lesquels il logea toute la jeunesse d'Utique, après l'avoir désarmée, et retint le reste des habitants dans la ville ; il veilla avec le plus grand soin à ce qu'ils ne fussent ni pillés ni maltraités par la garnison romaine. Il envoya aussi à ceux qui étaient dans le camp des armes, de l'argent et du blé ; en un mot, il fit de la ville d'Utique le magasin de l'armée.

LXVI. Le conseil qu'il avait auparavant donné à Pompée, il le donna encore alors à Scipion : c'était de ne pas livrer bataille à un ennemi plein de valeur et d'expérience, mais de traîner la guerre en longueur et d'attendre le bienfait du temps, qui émoussait toute la vigueur de la tyrannie. Scipion, naturellement présomptueux, méprisa ce conseil et reprocha même à Caton sa timidité, en lui demandant, dans une de ses lettres, s'il ne lui suffisait pas de se tenir tranquillement renfermé dans une ville bien fortifiée, sans vouloir empêcher les autres de saisir une occasion favorable pour exécuter courageusement ce qu'ils avaient résolu. Caton lui répondit qu'il était prêt à repasser en Italie avec les troupes qu'il avait amenées en Afrique, afin d'éloigner d'eux César, et de l'attirer sur lui-même. Scipion s'étant encore moqué de ces offres, Caton ne dissimula pas le regret qu'il avait de lui avoir cédé le commandement de l'armée ; il voyait que Scipion conduirait mal cette guerre, et que quand même, contre toute apparence, il resterait vainqueur, il n'userait pas avec modération de la victoire envers ses concitoyens. Il reconnut alors et il avoua à ses amis que l'inexpérience et la présomption des chefs ne laissaient plus rien à espérer de bon de cette guerre ; mais que si, par un bonheur inespéré, César était vaincu, il quitterait Rome, pour fuir la cruauté et l'inhumanité de Scipion, qui déjà menaçait insolemment un grand nombre de Romains. Ce que Caton avait prévu se vérifia plus tôt qu'il ne l'attendait car le soir même il arriva fort tard un courrier, qui, venu en trois jours du camp de Scipion, apportait la nouvelle qu'il s'était livré un grand combat près de la ville de Thapse (62), et que les affaires étaient perdues sans ressource : César, après une victoire signalée, s'était rendu maître des deux camps ; Scipion et Juba avaient pris la fuite avec un petit nombre des leurs, et le reste de l'armée avait été taillé en pièces.

LXVII. La nouvelle de ce désastre, apportée au milieu de la nuit dans un temps de guerre, devait naturellement jeter le trouble dans la ville ; les habitants en furent si effrayés, qu'ils eurent peine à se contenir dans leurs murailles. Mais Caton, s'étant présenté à eux, arrêta ceux qu'il rencontra sur son chemin, et qui couraient de tous côtés, en poussant de grands cris ; il les consola de son mieux, et s'il ne calma pas leur frayeur, il fit cesser du moins l'étonnement et le trouble, en leur disant que la défaite n'était peut-être pas aussi grande

qu'on le disait, et que presque toujours on exagérait les mauvaises nouvelles. Ses représentations apaisèrent enfin le tumulte. Le lendemain, à la pointe du jour, il fit publier que les trois cents citoyens qui composaient son conseil, et qui tous étaient des Romains que le négoce ou la banque avaient attirés en Afrique, s'assemblaient dans le temple de Jupiter, avec tous les sénateurs qui étaient à Utique, et leurs enfants. Pendant que l'assemblée se formait, il se rendit lui-même au lieu indiqué, sans avoir l'air agité, et avec une contenance aussi ferme que s'il n'était rien arrivé de fâcheux ; il tenait dans sa main un livre qu'il lisait en marchant ; c'était un état des armes, des machines de guerre, des arcs, des provisions et des troupes qui étaient dans Utique. Quand ils furent tous assemblés, il adressa d'abord la parole aux trois cents, loua le zèle et la fidélité qu'ils avaient montrés en servant si utilement l'état de leurs biens, de leurs personnes et de leurs conseils. Il les exhorta à ne pas perdre toute espérance et à ne point se séparer, pour chercher à fuir chacun de son côté. « Si vous restez tous unis, » leur dit-il, César vous méprisera moins, dans le cas où vous voudriez continuer la guerre : si vous préférez le parti de la soumission, » vous en serez bien mieux traités. Examinez donc ce que vous avez » à faire : je ne blâmerai aucun des deux partis ; si vos sentiments » changent avec la fortune, je n'attribuerai ce changement qu'à la » nécessité. Voulez-vous faire tête au malheur et braver les plus » grands périls pour défendre votre liberté ? je louerai, j'admirerai » même cet effort de vertu, et je m'offre à combattre à votre tête, » jusqu'à ce que vous ayez éprouvé la dernière fortune de votre patrie. » Cette patrie n'est ni Utique, ni Adrumette (65), c'est Rome seule, » que vous avez souvent vue se relever, par sa propre grandeur, de » chutes bien plus funestes. Il vous reste encore plusieurs moyens de » pourvoir à votre sûreté ; et le plus grand sans doute, c'est de continuer la guerre contre un homme que la nécessité des affaires entraîne à la fois de plusieurs côtés. L'Espagne, révoltée contre lui, » a embrassé le parti du jeune Pompée. Rome elle-même n'a pas encore subi un joug auquel elle n'est pas accoutumée ; elle s'indigne » et se cabre contre la servitude, prête à se soulever au moindre changement. Au lieu de fuir le danger, instruisez-vous par l'exemple de » votre ennemi lui-même, qui, pour commettre les plus grandes injustices, prodigue tous les jours sa vie, sans avoir, comme vous, » pour terme d'une guerre dont le succès est incertain, ou la plus heureuse vie si vous êtes vainqueurs, ou la mort la plus glorieuse si » vous succombez. Il faut donc que vous en délibériez entre vous, en » priant les dieux que, pour prix de la vertu et du zèle que vous avez » fait paraître jusqu'à présent, ils vous inspirent la résolution qui vous » sera la plus avantageuse. »

LXVIII. Caton, par ce discours, ranima la confiance de quelques uns d'entre eux ; le plus grand nombre, voyant son courage, sa géné-

rosité et son humanité pour eux, oublièrent presque le danger de leur situation présente; et, le regardant comme le seul chef qui fût invincible et supérieur à tous les accidents de la fortune, ils le conjurèrent d'user comme il le jugerait à propos de leurs personnes, de leurs biens et de leurs armes; persuadés qu'il valait mieux mourir en lui obéissant, que de sauver leur ville en abandonnant un chef d'une vertu si parfaite. Quelqu'un ayant proposé de rendre la liberté aux esclaves, le plus grand nombre approuva cet avis; Caton s'opposa à une proposition qu'il ne trouvait ni juste ni légitime; il dit que si les maîtres voulaient les affranchir, il recevrait volontiers dans ses troupes ceux qui seraient en âge de porter les armes. Plusieurs le promirent; et Caton, ayant ordonné qu'on enregistrât ceux qui en faisaient l'offre, se retira. Mais peu de temps après il reçut des lettres de Juba et de Scipion : Juba, caché dans une montagne avec peu de monde, lui demandait quelle résolution il avait prise. « Si vous devez abandonner » Utique, lui disait-il, je vous attendrai; si vous voulez en soutenir le » siège, j'irai vous joindre avec une armée. » Scipion, qui était à l'ancre au-dessous d'un cap voisin d'Utique, attendait aussi quel parti Caton prendrait.

LXIX. Caton fut d'avis de retenir les courriers qui avaient apporté ces lettres, jusqu'à ce qu'il fût assuré de la résolution que prendrait le conseil des trois cents. Les sénateurs de Rome avaient montré la plus grande ardeur, et, après avoir affranchi leurs esclaves, ils les avaient enrôlés. Mais les trois cents, qui tous faisaient le commerce maritime ou la banque, et dont la principale richesse consistait dans leurs esclaves, ne se souvinrent pas long-temps des discours de Caton et les laissèrent promptement s'écouler de leur esprit. Il est des corps qui perdent la chaleur aussi facilement qu'ils la reçoivent, et qui se refroidissent dès qu'on les éloigne du feu; de même ces marchands étaient échauffés et embrasés par la présence de Caton; mais lorsque, éloignés de lui, ils étaient laissés à leurs propres réflexions, la crainte de César bannissait de leur cœur le respect qu'ils avaient pour Caton et leur penchant à la vertu. « Car, disaient-ils, qui sommes-nous? et à » qui refusons-nous d'obéir? n'est-ce pas à César, entre les mains » duquel est aujourd'hui toute la puissance romaine? Aucun de nous » n'est ni un Scipion, ni un Pompée, ni un Caton; et, dans un temps » où tout le monde cède à la terreur et se rabaisse beaucoup plus qu'il » ne convient, nous voulons combattre pour la liberté de Rome, et, » renfermés dans Utique, soutenir la guerre contre un général devant » qui Caton et Pompée ont pris la fuite, en lui abandonnant toute » l'Italie. Nous affranchissons nos esclaves, pour les enrôler contre » César; et nous-mêmes, nous n'avons de liberté qu'autant qu'il plaît » à César de nous en laisser. Revenons donc de notre égarement, » voyons ce que nous sommes; et pendant qu'il en est temps encore, » ayons recours à la clémence du vainqueur et prions-le de nous rece-

» voir. » Tels étaient les discours des plus modérés d'entre les trois cents ; mais le plus grand nombre épiaient l'occasion de se saisir des sénateurs, dans la pensée que s'ils pouvaient les livrer à César, ils apaiseraient plus facilement sa colère.

LXX. Caton soupçonna d'abord ce changement, mais il ne voulut pas en avoir la conviction ; il écrivit à Scipion et à Juba de se tenir éloignés d'Utique, parcequ'il se défiait des trois cents ; et il renvoya les courriers chargés de ses lettres. Les gens de cheval qui s'étaient sauvés de la bataille, et dont le nombre était assez considérable, s'étant approchés d'Utique, députèrent à Caton trois d'entre eux. Ils ne lui apportaient pas une résolution unanime de toute leur troupe : les uns voulaient aller trouver Juba ; les autres préféraient de se rendre auprès de Caton ; d'autres enfin craignaient d'entrer dans Utique. Caton, instruit de cette diversité de sentiments, chargea Marcus Rubrius de veiller sur les trois cents, d'employer la douceur, et non la force, pour avoir les signatures de ceux qui voudraient affranchir leurs esclaves. Lui-même, prenant tout ceux qui étaient membres du sénat, sortit de la ville et alla s'aboucher avec les officiers de cette cavalerie. Il les conjura de ne pas abandonner tant de sénateurs romains ; de ne pas choisir Juba pour leur chef, plutôt que Caton ; de pourvoir tous au salut commun, en entrant dans Utique, ville qui n'était pas facile à prendre d'emblée et qui avait des munitions et des vivres pour plusieurs années. Les sénateurs leur firent la même prière, les larmes aux yeux ; et les officiers étant allés parler à leur troupe, Caton s'assit avec les sénateurs sur une éminence, pour attendre la réponse. Dans ce moment il voit arriver Rubrius tout en colère, qui se plaint que les trois cents se sont mutinés, qu'ils jettent le trouble et le désordre dans la ville, et qu'ils cherchent à en soulever les habitants. Les sénateurs, perdant alors tout espoir, fondent en larmes et déplorent leur malheur. Caton les exhorte à prendre courage et envoie dire aux trois cents d'attendre encore quelque temps. Cependant les officiers de la cavalerie reviennent avec une réponse très dure. « Ils n'avaient pas besoin, disaient-ils, de se mettre » à la solde de Juba ; et ils ne craignaient pas César, tant qu'ils » seraient commandés par Caton : mais il leur paraissait dangereux » de s'enfermer dans une ville dont les habitants étaient Phéniciens, » nation naturellement si inconstante. Ils sont tranquilles mainte- » nant ; mais dès que César arrivera, ils conspireront contre nous et » nous livreront à lui. Si Caton desire que nous nous incorporions » dans ses troupes pour faire la guerre de concert, il faut qu'il chasse » ou qu'il égorge tous les habitants d'Utique, et qu'alors il nous ap- » pelle dans une ville qui n'aura plus d'ennemis ni de Barbares. » Caton trouva de la cruauté et de la barbarie dans ces propositions ; cependant il répondit avec douceur qu'il en délibérerait avec les trois cents, et il rentra dans la ville pour leur parler. Mais, malgré le res-

pect qu'ils avaient pour lui, ils ne cherchèrent plus de détours et de défaites, et lui déclarèrent nettement qu'ils ne souffriraient pas qu'on voulût les forcer à combattre contre César; qu'ils ne le pouvaient ni ne le voulaient. Quelques uns même disaient tout bas qu'il fallait retenir les sénateurs dans la ville, jusqu'à l'arrivée de César; mais Caton fit semblant de ne pas l'entendre, d'autant qu'il avait l'oreille un peu dure.

LXXI. Cependant on vint lui annoncer que les cavaliers s'en allaient. Caton, qui craignit, de la part des trois cents, quelque violence contre les sénateurs, se leva et courut avec ses amis vers ces cavaliers; comme ils étaient déjà loin, il prit un cheval et se mit à les suivre. Ils furent charmés de le voir, le reçurent avec plaisir au milieu d'eux et l'exhortèrent à se sauver avec eux. On assure que Caton, les larmes aux yeux, les conjura de sauver ces sénateurs: il leur tendait les mains, il faisait même tourner bride à quelques uns et saisissait leurs armes; il obtint enfin qu'ils resteraient ce jour-là, pour assurer la retraite des sénateurs. Lorsqu'il fut rentré avec eux dans la ville, il plaça les uns aux portes et remit aux autres la garde de la citadelle. Alors les trois cents, craignant qu'on ne les punit de leur changement, envoyèrent prier Caton de venir les trouver; mais les sénateurs, l'enfermant au milieu d'eux, ne voulurent pas l'y laisser aller et protestèrent qu'ils n'abandonneraient pas leur protecteur, leur sauveur à des perfides et à des traîtres. Car la vertu de Caton était alors universellement reconnue; elle lui avait attiré l'admiration et l'amour de tous ceux qui étaient dans Utique, et qui ne voyaient, dans toutes ses actions, ni artifice, ni fausseté. Résolu depuis long-temps de se tuer, il ne s'en donnait pas moins les plus grandes peines et les plus grands tourments, jusqu'à éprouver pour les autres la douleur la plus vive, afin qu'après avoir pourvu à leur sûreté, il pût tranquillement se délivrer de la vie; car son impatience de mourir ne pouvait se cacher, quoiqu'il n'en laissât échapper aucun signe.

LXXII. Il eut donc égard au desir des trois cents, et après avoir rassuré les sénateurs, il alla seul les trouver. Ils le remercièrent d'abord de sa complaisance, le prièrent de les employer et d'avoir en eux toute confiance. Ils ajoutèrent que s'ils n'étaient pas tous des Catons et n'avaient pas son courage, il devait compatir à leur faiblesse; que, résolus de députer vers César pour lui demander grace, il serait le premier pour qui ils la solliciteraient; que s'ils ne pouvaient l'obtenir ils la refuseraient pour eux-mêmes et combattraient pour l'amour de lui jusqu'à leur dernier soupir. Caton les remercia de leur bonne volonté et leur conseilla de députer au plus tôt vers César, pour assurer leur vie. « Mais, ajouta-t-il, ne lui demandez rien pour moi, c'est aux vaincus qu'il convient d'avoir recours aux prières, c'est aux coupables à demander pardon. Pour moi, non seulement j'ai été invincible toute ma vie, mais encore j'ai vaincu tant que je l'ai voulu, et j'ai toujours été supérieur à César en justice et en hon-

« nété. C'est lui qui est véritablement vaincu et pris dans ses paroles ;
 « car ses desseins criminels contre sa patrie, qu'il a toujours niés, sont
 « aujourd'hui publiquement reconnus. »

LXXIII. Après avoir ainsi parlé aux trois cents, il se retira ; et apprenant que César était en marche avec toute son armée : « Eh
 « quoi ! dit-il, César nous traite donc en hommes ? » Et se tournant vers les sénateurs, il leur conseilla de ne plus différer, et de pourvoir à leur retraite pendant que la cavalerie était encore dans Utique. Il fit fermer toutes les portes, excepté celle qui menait au port, distribua des vaisseaux à toutes les personnes qui lui étaient attachées, veilla à ce que tout se passât avec ordre, empêcha les injustices, prévint la confusion et le trouble, et fit donner à ceux qui étaient pauvres des provisions pour leur voyage. Cependant Marcus Octavius ¹ arrive à la tête de deux légions, et, s'étant campé assez près d'Utique, il envoie un de ses officiers à Caton pour régler avec lui la manière dont ils partageraient entre eux le commandement. Caton ne donna aucune réponse ; mais s'adressant à ses amis : « Faut-il s'étonner, leur dit-il, que nos affaires soient dans un si funeste état, lorsque cette ambition
 « de commander survit en quelque sorte à notre perte ? » Dans ce moment même on vint lui dire que les cavaliers, en partant, pillaient les biens des habitants d'Utique et les emportaient comme des déponilles ennemies. Il y court aussitôt ; et ayant atteint les premiers, il leur arrache leur butin. A l'instant chacun des autres abandonne ce qu'il avait pris, et tous, couverts de confusion et de honte, se retirent les yeux baissés et en silence. Caton, ayant assemblé tous les habitants d'Utique, les supplie de ne pas irriter César contre les trois cents, mais de travailler tous au salut commun. Ensuite étant retourné au port pour veiller à l'embarquement de ceux qui partaient, il embrasse ceux de ses amis et de ses hôtes qu'il avait pu déterminer à fuir, et les conduit jusqu'à leur vaisseau. Pour son fils, il ne lui conseilla pas de s'en aller, et ne crut pas devoir le presser de se séparer de son père.

LXXIV. Il y avait parmi les amis de Caton un jeune homme, nommé Statyllius, qui se piquait d'un grand courage et voulait imiter l'impassibilité de Caton. Pressé de partir avec les autres, parcequ'il était connu pour ennemi de César, il le refusa constamment. Caton alors, se tournant vers le stoïcien Apollonides et Démétrius le péripatéticien : « C'est à vous, leur dit-il, à guérir l'enflure de ce jeune homme (64), à
 « lui faire connaître ce qui lui est plus utile. » Cependant il conduisit tous les autres à leur vaisseau, écouta ceux qui avaient quelque chose à lui demander, et employa à cette occupation toute la nuit et une grande partie du lendemain. Lucius César, parent du vainqueur, avait été choisi pour aller intercéder en faveur des trois cents ; il vint prier

¹ Il avait commandé la flotte de Pompée.

Caton de lui composer un discours qui pût intéresser César pour eux. « Car, ajouta-t-il, quand je parlerai pour vous, je me ferai gloire de » baiser ses mains et d'embrasser ses genoux. » Mais Caton le lui défendit. « Si je voulais, lui dit-il, devoir la vie au bienfait de César, » j'irais moi-même le trouver seul : mais je ne veux pas tenir d'un » tyran ce qu'il ne doit qu'à des injustices ; et c'en est une de sa part » que de donner la vie comme maître à ceux qu'il n'a pas le droit de » commander. Mais si vous voulez, voyons ensemble ce que vous direz » pour obtenir le pardon des trois cents. » Il en conféra quelque temps avec Lucius ; et quand il fut sur le point de partir, il lui recommanda son fils et ses amis ; après l'avoir conduit et lui avoir fait ses adieux, il rentra dans sa maison, appela auprès de lui son fils et ses amis, les entretint de divers objets et conseilla surtout à son fils de ne jamais se mêler du gouvernement. « Les affaires, lui dit-il, ne permettent pas » de s'en occuper d'une manière digne de Caton ; et il serait honteux » de s'en mêler autrement. » Sur le soir il alla se baigner ; et comme il était dans le bain, il se souvint de Statyllius et s'écria : « Eh bien ! » Apollonides, vous êtes donc parvenu à ôter à Statyllius cette fierté » dont il se piquait, et il est parti sans me dire adieu ? — Comment ! lui » dit Apollonides, nous avons disputé long-temps ensemble, et il est » plus fier, plus inflexible que jamais ; il déclare qu'il restera et qu'il » fera tout ce que vous ferez. — C'est ce qu'on verra bientôt, » reprit Caton en souriant.

LXXV. Après le bain, il soupa avec une compagnie nombreuse, mais assis, comme il avait toujours fait depuis la bataille de Pharsale, ne s'étant couché que la nuit pour dormir. Il avait à souper ses meilleurs amis et les magistrats d'Utique. Après le repas, on se mit à boire et on entama une conversation aussi agréable que savante, où l'on traita successivement plusieurs matières philosophiques ; elle finit par une discussion de ces dogmes qu'on appelle les paradoxes des stoïciens : par exemple, quel homme de bien est seul libre. et que tous les méchants sont esclaves (65). Le philosophe péripatéticien ne manqua pas de s'élever contre ce dogme (66) ; mais Caton l'ayant contredit avec beaucoup de force, et d'un ton de voix plus rude que de coutume, poussa si loin la dispute, que personne ne put douter qu'il n'eût résolu de mettre fin à sa vie, pour se délivrer de la situation pénible où il se trouvait. Aussi, quand il eut cessé de parler, voyant tous les convives dans le silence et dans la tristesse, il s'occupa de les rassurer, et d'éloigner d'eux ce soupçon. Il remit la conversation sur les affaires présentes, témoigna de l'inquiétude et de la crainte pour ceux qui s'étaient embarqués, et ne parut pas moins en peine pour ceux qui, s'en allant par terre, avaient à traverser un désert sauvage et sans eau.

LXXVI. Lorsqu'il eut congédié ses convives, il se promena quelque temps avec ses amis, comme il avait coutume de faire après le souper. Il donna aux capitaines qui commandaient la garde les ordres que

les circonstances exigeaient; et quand il se retira dans sa chambre, il embrassa son fils, et chacun de ses amis en particulier; et, en leur donnant des témoignages d'amitié plus marqués qu'à l'ordinaire, il renouvela leurs soupçons sur ce qu'il avait résolu de faire. Quand il fut dans son lit, il prit le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, et, après en avoir lu la plus grande partie, il regarda au-dessus de son chevet; et n'y voyant pas son épée suspendue (car son fils l'avait enlevée pendant le souper), il appela un de ses esclaves et lui demanda qui lui avait ôté son épée. L'esclave n'ayant rien répondu, il reprit sa lecture; et, après avoir laissé passer quelque temps, pour ne montrer ni empressement ni impatience d'avoir son épée, et seulement pour savoir où elle était, il commanda qu'on la lui apportât. Il s'écoula assez de temps pour qu'il eût achevé sa lecture, et on ne lui avait pas encore apporté son épée. Il appela donc ses esclaves l'un après l'autre, et d'un ton de voix très haut il la leur demanda; il donna même un si furieux coup de poing sur le visage d'un de ses esclaves, que sa main en fut tout ensanglantée; et il s'écria avec beaucoup d'emportement que son fils et ses esclaves voulaient le livrer sans armes entre les mains de son ennemi.

LXXVII. Son fils, fondant en larmes, entre avec ses amis, et, se jetant au cou de son père, il déplore son malheur et le conjure de conserver sa vie. Caton s'étant levé sur son séant, et jetant sur lui un regard sévère : « Quand et en quel lieu, lui dit-il, m'a-t-on vu donner, sans » m'en apercevoir, des preuves de folie? Pourquoi, si j'ai pris un si » mauvais parti, personne ne cherche-t-il à m'éclairer et à me détrom- » per? Pourquoi ne veut-on que m'empêcher de suivre ma résolution, » et qu'on m'enlève mes armes? que ne fais-tu aussi attacher ton » père? que ne lui fais-tu lier les mains derrière le dos, jusqu'à ce que » César arrive et me trouve hors d'état de me défendre? Ai-je donc » besoin d'une épée pour m'ôter la vie? ne me suffit-il pas, pour me » donner la mort, de retenir quelque temps mon haleine, ou de me » frapper une seule fois la tête contre la muraille? » A ces paroles, son fils sortit de sa chambre en versant des torrents de larmes, et tous ses amis le suivirent. Démétrius et Apollonides restèrent seuls auprès de Caton, qui, prenant un ton plus radouci : « Et vous, leur dit-il, » voulez-vous aussi retenir par force, dans la vie, un homme de mon » âge? et restez-vous auprès de moi pour me garder en silence? ou » avez-vous préparé quelques beaux raisonnements pour me prouver » que, n'ayant pas d'autre moyen de sauver ma vie, il n'est ni déshono- » rant, ni affreux pour Caton de la tenir de son ennemi? Que ne » cherchez-vous à me convaincre de cette belle maxime, à me faire » changer de résolution, à me dégoûter de ces opinions dans lesquelles » j'ai vécu jusqu'à présent, afin que, devenu plus sage grâce à César, » je lui en doive plus de reconnaissance? Ce n'est pas que j'aie encore » rien arrêté par rapport à moi-même; mais ma résolution une fois

prise, je dois être le maître de l'exécuter. J'en délibérerai en quelque sorte avec vous, puisque je consulterai les raisons que vous donnez sur cette matière dans votre philosophie. Allez-vous en donc sans rien craindre, et dites à mon fils de ne pas prétendre forcer son père, quand il ne peut pas le persuader. »

LXXVIII. Démétrius et Apollonides ne lui répondirent pas (67); ils sortirent de sa chambre en versant des larmes, et on lui envoya son épée par un enfant. Il la prit, la tira du fourreau, examina si elle était en bon état; et lorsqu'il vit que la pointe en était bien acérée et le tranchant bien aiguisé: « Je suis maintenant mon maître, » dit-il; et, ayant mis son épée auprès de lui, il reprit son livre de Platon, qu'il relut, dit-on, deux fois tout entier (68). Après cette lecture il s'endormit d'un sommeil si profond, que ceux qui étaient en dehors l'entendaient ronfler. Vers minuit, il appela deux de ses affranchis, Cléanthe son médecin, et Butas, celui qu'il employait le plus dans les affaires politiques. Il envoya ce dernier au port, pour s'assurer si tout le monde était embarqué et pour venir lui en dire des nouvelles. Il présenta ensuite au médecin sa main, qui était enflée du coup qu'il avait donné à son esclave, et lui dit d'y mettre un bandage. Cela fit croire qu'il tenait encore à la vie, et causa dans toute la maison une grande joie. Peu de temps après, Butas revint et lui rapporta que tous ceux qu'il avait renvoyés avaient mis à la voile, excepté Crassus, que quelque affaire avait retenu, et qui allait s'embarquer dans un instant. Il ajouta qu'il faisait un très grand vent et que la mer était agitée d'une tempête violente. Ce rapport fit soupirer Caton : il craignait pour ceux qui étaient en mer, et il renvoya Butas au port, pour voir si quelques uns d'entre eux, obligés d'y relâcher, n'auraient pas besoin de secours. Comme les oiseaux commençaient à chanter, il se rendormit pour quelques moments, Butas lui ayant dit, à son retour, que tous les environs du port étaient fort tranquilles, il lui commanda de se retirer et de fermer la porte de sa chambre; il se remit ensuite dans son lit, comme pour dormir le reste de la nuit. Dès que Butas fut sorti, il tira son épée et se l'enfonça sous la poitrine; mais l'inflammation de la main ayant affaibli le coup, il ne se tua pas tout de suite; en luttant contre la mort, il tomba de son lit et renversa une table qu'il avait auprès de lui et qui servait à tracer des figures de géométrie. Au bruit qu'elle fit en tombant, ses esclaves jetèrent un grand cri, et son fils entra dans sa chambre avec ses amis : ils le virent tout baigné de sang; la plus grande partie de ses entrailles lui sortaient du corps; il vivait encore et les regardait fixement. Ce spectacle les pénétra de la plus vive douleur; son médecin arriva, et ayant reconnu que les entrailles n'étaient pas offensées, il essaya de les remettre et de coudre la plaie. Caton revenu de son évanouissement commençait à reprendre ses sens, lorsque, repoussant le médecin, il arracha l'appareil qu'on lui avait mis sur ses entrailles, et ayant rouvert la plaie, il expira sur-le-champ.

LXXIX. On ne croyait pas que toutes les personnes de la maison pussent encore être instruites de ce funeste événement, lorsque les trois cents se présentèrent à la porte ; et un moment après tout le peuple d'Utique y fut rassemblé. Tous d'une commune voix lui donnaient les noms de bienfaiteur, de sauveur, d'homme seul libre, seul invincible ; et cela dans le temps même qu'ils venaient d'apprendre que César arrivait. Mais ni la crainte du péril, ni l'envie de flatter le vainqueur, ni les dissensions et les querelles qui les divisaient, ne purent affaiblir le respect qu'ils avaient pour Caton. Ils couvrirent magnifiquement son corps, lui firent des obsèques honorables et l'enterrèrent sur le rivage de la mer, où l'on voit encore aujourd'hui sa statue, ayant dans sa main une épée. Ce devoir une fois rempli, ils s'occupèrent de leur salut et de celui de la ville. César, informé par ceux qui venaient se rendre à lui, que Caton restait dans Utique, qu'il ne songeait pas à s'enfuir, et qu'après avoir renvoyé tous les autres, il s'y tenait tranquillement avec son fils et ses amis, sans laisser paraître aucune crainte, eut de la peine à imaginer quelle pouvait être sa résolution ; et comme il avait pour lui la plus grande estime, il marchait en diligence avec son armée. Mais, ayant appris sa mort en chemin, il s'écria : « O Caton ! je t'envie ta mort, » puisque tu m'as envié la gloire de te sauver la vie. » Il est vrai que si Caton eût pu consentir à devoir la vie à César, il aurait moins terni sa propre gloire qu'il n'eût relevé celle de César. Au reste, on ne peut assurer ce que César aurait fait ; mais on conjecture qu'il aurait pris le parti le plus honnête.

LXXX. Caton mourut âgé de quarante-huit ans. Son fils n'eut point à se plaindre de César ; mais on dit qu'il montra peu d'énergie et se rendit méprisable par son amour pour les femmes. Pendant qu'il était en Cappadoce, logé chez un prince du sang royal, nommé Maphradate, qui avait une très belle femme, il y fit un plus long séjour qu'il ne convenait et s'attira beaucoup de railleries. Un jour on écrivait : « Caton part demain en trente jours. » Une autre fois : « Porcius et Maphradate sont deux bons amis, ils n'ont qu'une même ame. » C'est que la femme de Maphradate s'appelait Psyché, qui signifie ame : « Caton est noble et généreux, il a l'ame royale. » Mais il effaça par sa mort la honte de sa première réputation. Il combattait à Philippes pour la liberté, contre Octavius César et Antoine ; et voyant l'armée en déroute, il ne voulut ni fuir ni se cacher ; mais, défiant les ennemis et se jetant au-devant d'eux, il ranima le courage de ceux de son parti qui restaient encore, et mourut en laissant aux ennemis mêmes une grande admiration pour son courage. Sa sœur, qui ne cédait à son père ni en sagesse, ni en grandeur d'ame, se rendit encore plus admirable. Mariée à Brutus, celui qui tua César, elle eut part à la conjuration, et, comme je le dirai dans la *Vie de Brutus*, elle se donna la mort avec un courage digne de sa naissance et de sa vertu. Statyllius, qui avait promis d'imiter Caton en tout, voulut aussi se tuer ; mais il

en fut empêché par les philosophes qui étaient auprès de Caton ; et, après avoir été aussi utile que fidèle à Brutus, il mourut enfin à la bataille de Philippes.

PARALLÈLE DE PHOCION ET DE CATON D'UTIQUE¹.

I. De tous les hommes célèbres que nous avons eu à comparer ensemble, il n'en est point dont le parallèle soit plus juste et plus parfait que Phocion et Caton d'Utique. Non seulement on voit en eux les vertus qui font les hommes de bien, les qualités qui distinguent les guerriers, les talents qui forment les politiques sages et éclairés ; mais encore ces qualités ont dans l'un et dans l'autre le même caractère, et, pour ainsi dire, la même couleur. On trouve en eux, à un égal degré, l'austérité jointe à la douceur, la valeur à la prudence, la sollicitude pour autrui à l'oubli de soi-même, une horreur extrême pour tout ce qui est honteux, un zèle inflexible pour la justice, un amour, un dévouement pour la patrie qui leur faisait tout sacrifier à son intérêt. Ils reçurent tous deux une excellente éducation et se formèrent de bonne heure à une vie sobre et dure. Accoutumés à braver les froids les plus rigoureux, endurcis au travail et à la fatigue, ils conservèrent jusqu'à la fin de leur vie cette tempérance, cette rigidité de mœurs qui leur étaient devenues comme naturelles. Phocion fut d'abord disciple de Platon, ensuite de Xénocrate, le plus vertueux des philosophes de la Grèce. Caton, resté de bonne heure orphelin, fut élevé par un homme sage et instruit, dont les soins se portèrent surtout à former son esprit et son cœur. Caton avait la conception lente, mais il retenait ce qu'il avait une fois compris ; cette lenteur, il est vrai, venait moins de la pesanteur de son esprit que de la difficulté qu'il avait à croire ses maîtres ; docile à ce qu'ils lui prescrivaient, il voulait qu'ils commençassent par lui en donner la raison.

II. Appliqués tous deux, dès leur jeunesse, à l'étude de la philosophie, ils suivirent des sectes entièrement opposées dans leurs principes et dans leurs opinions. Phocion, élevé à l'Académie, dont il fut un des plus illustres disciples, y puisa cette philosophie douce et modérée dont Socrate avait donné les premières leçons, et dont la morale était si propre à inspirer l'amour de la vertu. Caton, qui trouvait dans la rigidité du stoïcisme de l'analogie avec la fermeté, je dirais presque avec l'inflexibilité de son caractère, s'attacha tout entier à cette secte fameuse. On ne peut douter de son zèle à s'instruire des dogmes qu'on y professait, quand on le voit faire un voyage en Asie, pour aller chercher le philosophe stoïcien Athénodore, qui, malgré sa répugnance, vaincu par ses pressantes sollicitations, se détermine à le suivre. C'est peut-être à cette différence

¹ Ce parallèle est perdu ; j'ai tâché de le suppléer.

des principes philosophiques que chacun d'eux adopta, qu'il faut attribuer la plus grande douceur de caractère qu'on croit remarquer dans Phocion. Les leçons de l'Académie durent développer en lui les inclinations paisibles qu'il avait reçues en naissant ; tandis que la philosophie du Portique, dans une ame aussi ferme que celle de Caton, ne pouvait qu'exagérer les vertus mâles et fortes qui lui étaient naturelles. Les vers satiriques qu'il fit contre Scipion pour une cause assez légère, et quelques autres traits de sa vie, semblent le prouver. Rendons cependant justice au fond de douceur qu'il conserva toujours, malgré la sévérité de ses principes. Son extrême tendresse pour son frère, les regrets qu'il fait éclater à sa mort, l'intérêt tendre qu'il témoigne dans ses derniers moments pour tous ceux qui s'étaient attachés à sa fortune, annoncent une ame bonne et sensible qui s'oublie elle-même pour l'intérêt des autres. Il n'est pas, sous ce rapport, inférieur à Phocion, en qui l'on admire cet attachement si tendre et si constant pour Chabrias, qui l'avait formé à l'art militaire. Il l'honore et le chérit pendant sa vie ; et, après sa mort, il adopte en quelque sorte le fils de ce général, par l'amitié qu'il lui témoigne, par les soins qu'il prend de l'instruire ; et, quoique ce fils se montre peu digne des bontés d'un tel maître, Phocion ne se rebute point ; il s'applique toujours à le former avec le même soin et ne voit en lui que le fils de son ami.

III. Phocion et Caton vécurent dans des temps où leurs républiques respectives ne conservaient plus qu'une ombre et un souvenir de leur ancienne dignité. Athènes, après avoir sauvé la Grèce de l'invasion des Perses, après avoir exercé long-temps sur les peuples voisins cet empire de confiance qu'elle dut à ses vertus, le perdit enfin par sa hauteur et son orgueil ; elle s'attira cette guerre du Péloponnèse, si fatale à tous les partis, qui, également affaiblis par leurs pertes, préparèrent eux-mêmes les fers que les rois de Macédoine ne tardèrent pas à leur donner. Périclès, avec de grands talents pour l'administration, avait hâté la ruine de sa patrie : en diminuant l'autorité du sénat, en laissant prendre au peuple trop d'influence dans les assemblées, il donna l'essor à ces démagogues ambitieux qui n'aspiraient qu'à dominer, et dont l'ame vénale, toujours livrée aux rois voisins qui voulaient les acheter, conspirait avec eux pour l'asservissement de leur patrie. Caton trouva dans la république romaine les mêmes vices à combattre, la même lutte à soutenir contre des hommes corrompus, qui voulaient élever sur la ruine des lois et de la liberté une autorité tyrannique. Il voyait l'ambition et la cupidité envahir toutes les charges, et l'intrigue seule ouvrir la route des honneurs. Les sages institutions des anciens, si long-temps respectées, n'étaient plus que de vains simulacres dont on se jouait impunément, et dont les hommes de bien, qui de temps en temps élevaient leur voix pour les défendre, réclamaient en vain l'exécution.

IV. Phocion , au milieu de ces Athéniens si dégénérés , conserva toute sa probité et continua cette tradition de vertu qui le liait aux grands hommes des plus beaux jours d'Athènes. Il semblait que les dieux l'eussent fait naître dans ces temps malheureux , pour l'opposer comme une digue puissante à ce torrent de corruption qui menaçait la république d'une ruine prochaine. Pour le faire avec plus de succès, il suivit une autre conduite que ceux qui se mêlaient alors du gouvernement. Ils en partageaient entre eux les différentes fonctions et se bornaient , les uns , aux emplois militaires, les autres , aux exercices de la tribune. Phocion , à l'exemple de Solon , d'Aristide et de Périclès , voulut se former également à la politique et à la guerre. Quoique , par ses talents militaires, il eût , sur tous les capitaines de son temps, une supériorité qui pouvait suffire à sa gloire, il s'appliqua avec le plus grand soin aux affaires civiles , parcequ'il sentait combien cette connaissance lui serait utile pour résister aux orateurs perfides qui se disputaient le droit de gouverner ou plutôt de corrompre le peuple , afin de l'asservir. Il s'était fait un genre d'éloquence analogue à son caractère : il était mâle , nerveux , concis et plein d'énergie , plus abondant en grandes conceptions qu'en paroles étudiées ; la force de ses raisonnements , sa discussion exacte et sévère , le faisaient redouter de Démosthène lui-même , qui appelait Phocion la hache tranchante de ses discours. Il triompha souvent des intrigues des méchants ; quelquefois aussi il vit ses efforts inutiles : mais comme ses succès ne l'enflaient jamais , ses revers ne le rebutaient pas ; et sa patrie avait toujours en lui un athlète infatigable dont rien n'épuisait les forces , et qui , comme l'Antée de la fable , semblait , en touchant la terre , reprendre une nouvelle vigueur. Avec cette fermeté de principes , avec cette inflexibilité de caractère pour tout ce qui tenait au bien public, sa douceur et sa bonté furent inaltérables. Étranger à tout sentiment de haine , il ne conserva jamais ni ressentiment ni aigreur contre ceux qui s'étaient le plus opposés à ses vues ; souvent même on le vit aller à leur secours , lorsqu'ils étaient dans le malheur ou dans le danger.

V. Caton , dès son entrée dans le gouvernement , se montre l'observateur rigide des lois et des coutumes ; à l'armée , il refuse des récompenses qu'il ne peut accepter qu'en blessant les règles de la discipline militaire. Élevé à la questure , il rappelle cette charge à toute la sévérité de son institution. Il se fait un devoir de ne manquer à aucune assemblée du sénat , afin de surveiller les intrigues des ambitieux. Il refuse de se mettre sur les rangs pour le tribunat , parcequ'il se réserve pour des occasions plus importantes ; mais , informé que Métellus , créature de Pompée , brigue cette charge , il la demande alors , par le seul motif de traverser les desseins ambitieux de Pompée. Sa vertu était si universellement reconnue , que son nom était devenu celui de la probité même. Elle lui donnait dans le sénat un

tel ascendant, que, lors de la conjuration de Catilina, il ramène seul à son avis tous les sénateurs, qui, séduits par le discours artificieux de César, avaient opiné, après lui, à une prison perpétuelle, et qui, revenant à l'avis de Caton, condamnent tous les conjurés à la mort. Son amour pour le bien public lui fait braver tous les dangers. Faut-il combattre une loi dangereuse que Métellus propose en faveur de Pompée, il ne craint pas de s'exposer à la fureur des satellites de ce tribun ; son intrépidité entraîne le peuple à son opinion, et la loi est rejetée. Le triumvirat de Pompée, de Crassus et de César faisait tout plier dans Rome ; Caton seul se montre invincible à leurs menaces comme à leurs caresses ; et César, qui veut tenter contre lui les voies de rigueur, est contraint de se relâcher sans avoir pu rien gagner sur lui.

VI. Son désintéressement fut extrême ; il éclata surtout dans sa commission de Cypre, d'où il rapporta des richesses immenses, sans s'en être rien approprié ; et dans le refus généreux qu'il fit des privilèges que lui décernait la reconnaissance du sénat et que Caton jugeait contraires aux lois. Cette vertu, la pierre de touche des grandes âmes, ne brille pas avec moins d'éclat dans la vie de Phocion. Harpalus ne peut le faire consentir à accepter les sommes considérables qu'il lui offre pour l'engager à parler au peuple en sa faveur. Il refuse constamment les riches présents qu'Alexandre lui envoie à plusieurs reprises, quoiqu'il eût fait témoigner qu'il s'offensait de ses refus. La pauvreté dans laquelle il vieillit et meurt honorablement, après avoir joui de la confiance et de l'amitié de plusieurs princes, est le plus bel éloge qu'on puisse faire de sa vertu.

VII. La réputation que ses services lui acquièrent dans les camps et à la tribune fut le fruit de ses talents ; mais il dut à ses vertus des jouissances plus douces qu'il trouva dans sa maison. Il eut le bonheur d'être uni à une femme digne de lui, aussi estimée dans Athènes par sa simplicité, sa modestie et sa sagesse, qu'il l'était lui-même par ses talents et par sa probité. Caton ne fut pas à beaucoup près aussi heureux dans son intérieur ; ses deux sœurs se rendirent fameuses dans Rome par le dérèglement de leur conduite ; il fut obligé de répudier sa première femme, dont il avait eu deux enfants ; et la seconde, cette Marcia qui eut une si grande réputation de sagesse, ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Il serait injuste de le rendre responsable des écarts de ses femmes et de ses sœurs, surtout après les exemples de vertu qu'elles avaient en lui ; mais peut-être que cette grande rigidité de mœurs, qu'il ne savait pas tempérer par ces manières douces et engageantes qui font aimer la vertu, et que Phocion paraît avoir connues et possédées à un plus haut degré que lui, n'était pas propre à leur inspirer le goût de la sagesse et leur en donnait même de l'éloignement.

VIII. Un autre avantage de Phocion, c'est qu'il jouit plus long-

temps et plus généralement de la confiance des Athéniens, que Caton de celle des Romains. Dans toutes les conjonctures difficiles où Athènes se trouve, c'est toujours vers Phocion qu'elle tourne ses regards, comme vers le pilote seul capable de tenir le gouvernail pendant la tempête et de conduire à bon port le vaisseau de l'état. La plupart des malheurs que les Athéniens éprouvent dans ces temps-là ne viennent que de ce qu'on a rejeté les sages conseils de Phocion ; et il est le seul qui les répare. Quoi de plus honorable pour lui, après n'avoir jamais flatté le peuple dans ses goûts, après avoir même gourmandé toujours ses caprices, d'obtenir de ce même peuple la préférence sur les démagogues ambitieux qui ne cessaient de flatter la multitude ? Mais un trait bien remarquable de son amour désintéressé pour sa patrie, c'est qu'avec de si grands talents pour commander les armées, après tant de succès qu'il y avait obtenus, il opinait presque toujours pour la paix et ne conseillait la guerre que lorsqu'il la voyait inévitable ou la croyait utile.

IX. Caton ne dut aussi qu'à sa vertu l'estime et la confiance des Romains, qui le regardaient, avec raison, comme le seul homme assez éclairé pour découvrir les desseins perfides des mauvais citoyens, assez ferme pour les combattre. La sagacité avec laquelle il dévoile les vues secrètes de Pompée et les projets astucieux de César paraît, après l'événement, une véritable prophétie. La constance infatigable avec laquelle il fait tête à tous les complots qui se forment contre la liberté publique en aurait peut-être prévenu ou du moins éloigné la ruine, si la confiance du peuple se fût toujours soutenue dans un égal degré. Les Romains admirent, estiment toujours sa vertu ; mais elle excite souvent leur envie : quelques décrets qu'il fait rendre par le sénat, dans les meilleures vues, lui attirent le mécontentement du peuple ; il est refusé d'abord pour la préture, ensuite pour le consulat. Ces refus, sans doute, étaient injustes ; ils prouvent que le peuple de Rome était encore plus corrompu que celui d'Athènes, et qu'il tendait de lui-même les mains aux chaînes que lui forgeait l'ambition de ses propres citoyens. Mais peut-être Caton eut-il le tort de n'avoir pas su se relâcher quelquefois de cette rigidité de principes dont il faisait profession. Cicéron lui reproche d'opiner au milieu de la canaille de Rome comme s'il eût été dans la république de Platon, et de rendre par-là ses talents et ses vertus inutiles à sa patrie. On peut le blâmer encore d'avoir refusé l'alliance de Pompée ; il est vrai que les intrigues coupables dans lesquelles Pompée se jeta bientôt paraissent justifier ce refus : cependant cette alliance, en attachant Pompée aux intérêts de Caton, en le mettant à portée de recevoir chaque jour des sages conseils, aurait pu prévenir la plupart des fautes que Pompée commit dans la suite ; elle aurait surtout empêché son alliance avec César, qui devint si funeste à la république. Il est des occasions où un homme d'état, sans dévier des sentiers de la justice et de l'hon-

néteté, sait se prêter aux circonstances, toutes les fois qu'il voit ou un grand bien à faire, ou un grand mal à éviter. C'est l'adresse du pilote qui louvoie contre le vent, et qui, menacé de la tempête, replie ses voiles, pour préserver le vaisseau du naufrage. Phocion connut ces sages ménagements que suggère une politique prudente, et par-là il se rendit plus utile à sa patrie que Caton ne le fut à la sienne. Ainsi, en ménageant l'amitié d'Antipater, sans jamais être son flatteur, il obtint l'adoucissement des conditions dures que ce prince avait dictées aux Athéniens. Il fut, à la vérité, trop confiant envers Nicanor, qu'il ne voulut jamais croire coupable de mauvais desseins contre Athènes; sa candeur et sa bonne foi le trompèrent dans le jugement qu'il porta d'un homme qu'il croyait son ami, et qui même, à sa considération, avait traité les Athéniens avec humanité. Caton montre, sous ce rapport, plus de discernement que lui; il n'est jamais la dupe des caresses et des témoignages d'estime que lui prodiguent des hommes qui ne veulent que le surprendre; et, malgré leur profonde dissimulation, il sait dévoiler leurs intentions perfides, et met à déconcerter leurs projets tout ce qu'il a de courage et de force.

X. Du côté des talents et des exploits militaires, le général athénien a sur Caton la plus grande supériorité. On ne connaît aucun capitaine qui ait été appelé plus souvent que lui, ni d'une manière plus honorable, au commandement des armées; c'est toujours en son absence qu'il est nommé; il vieillit dans les camps avec gloire, et à quatre-vingts ans il commande encore. Ce qu'il y a de plus recommandable en lui, c'est qu'en menant toujours les Athéniens à la victoire, il ménage tellement les intérêts des alliés, sur qui souvent il a de fortes contributions à lever, qu'ils disputent de confiance en lui avec ses propres citoyens. Aussi ces mêmes peuples, après avoir fermé leurs ports aux flottes athéniennes lorsqu'elles sont commandées par d'autres généraux, les leur ouvrent sans défiance, les y appellent même, lorsqu'elles se présentent sous la conduite de Phocion. Caton ne manquait pas de talents militaires; il fait ses premières campagnes avec honneur dans la guerre des esclaves et discipline très bien la légion qu'il commande. Il emploie auprès de ses soldats autant la raison que l'autorité, et la persuasion que la force. Il leur donne l'exemple de la tempérance, de la patience dans les travaux, et leur inspire la plus grande affection pour sa vertu. La victoire de Dyrrachium, que Pompée gagne sur César, est due au courage dont Caton sait enflammer les troupes; en Afrique, après la bataille de Pharsale, il soutient quelque temps le parti fidèle à la république; et Scipion, qui s'était joint à lui, n'est défait par César que pour n'avoir pas voulu suivre ses conseils. Mais Caton ne commanda jamais en chef; il quitta même de bonne heure le service militaire, pour se vouer dans Rome à la défense de la liberté; service plus difficile, plus périlleux peut-

être, et non moins glorieux, que celui des armées. Il donne une preuve bien touchante de son dévouement à sa patrie, de son extrême sensibilité aux maux qu'elle éprouve, lorsqu'au commencement de la guerre civile il prend publiquement le deuil, s'impose des privations pénibles et conserve jusqu'à la mort cet état de tristesse et d'abattement.

XI. Si Phocion fût mort paisiblement dans son lit, il semble qu'il manquerait quelque chose à sa gloire, et que son caractère n'aurait point paru dans toute sa grandeur. Sur les derniers temps de sa vie, le gouvernement, qui jusqu'alors avait été le partage des citoyens les plus honnêtes et les plus éclairés, éprouva une révolution qui le fit tomber dans les mains de la plus vile populace. Phocion ne pouvait avoir ni considération ni crédit parmi des gens de cette espèce ; sa vertu devait même leur être odieuse ; il n'avait pu favoriser leurs prétentions, lorsqu'il était à la tête des affaires ; et les orateurs séditieux, qui gouvernaient cette tourbe audacieuse et insolente, ne manquèrent pas de chercher des prétextes pour le sacrifier à leur ressentiment. Sa confiance en Nicanor, qui l'avait trompé, leur en fournissait un qu'ils saisissent avidement. Traduit, comme coupable de trahison, à l'assemblée tumultueuse de cette populace, il y conserve toute sa dignité ; et après quelques tentatives inutiles pour y faire entendre ses réclamations, il se renferme dans un silence généreux, et, s'enveloppant de sa vertu, il entend, sans émotion comme sans crainte, l'arrêt qui le condamne ; il marche à la mort au milieu des clameurs et des insultes de ses lâches assassins, avec le même courage et la même sérénité qu'il était allé tant de fois, aux acclamations de tout le peuple, prendre le commandement des armées.

XII. Caton conserve sa vie tant qu'il espère qu'elle sera utile à sa patrie : quand il voit César triomphant, la liberté vaincue et la république renversée, il croit devoir s'ensevelir sous ses ruines et il se détermine à mourir. Il met d'abord assez de sang-froid dans ses préparatifs ; mais l'empportement auquel il se livre contre son fils, qui veut empêcher l'exécution de son funeste dessein, la violence avec laquelle il frappe un malheureux esclave, à qui il ne peut reprocher que son embarras à répondre, démentent ensuite sa première tranquillité. La manière dont il se déchire lui-même les entrailles, en arrachant l'appareil qu'on avait mis sur sa plaie, donne à sa mort le caractère du désespoir et de la fureur. Cependant on ne peut voir, sans en être touché, le tendre intérêt qu'il témoigne à tous ceux qui ont voulu partager son sort. La sollicitude qu'il montre pour pourvoir à leur sûreté, l'attention avec laquelle il s'occupe de tout ce qui est nécessaire pour leur embarquement, les inquiétudes qu'il éprouve jusqu'à ce qu'il soit assuré de leur départ, et dans un temps où le dessein qu'il est sur le point d'exécuter semblait devoir absorber toutes ses pensées, tout cela prouve sa sensibilité et ne peut que

nous intéresser pour lui. Je n'examinerai pas si le refus qu'il fait de demander lui-même ou de laisser demander par ses amis sa grâce à César venait de sa fierté, qui ne pouvait consentir à s'humilier devant un vainqueur, ou de la persuasion qu'il avait que César ne lui pardonnerait pas; ou enfin de la honte qu'il attachait à vivre dans un pays asservi, après avoir tant combattu pour sa liberté : il serait difficile de déterminer quel fut le véritable motif de sa résolution.

XIII. Mais pour le comparer avec Phocion dans cette dernière action de leur vie, on pensera peut-être que le général athénien, qui, dans une extrême vieillesse, victime de son zèle pour le bien public, attend patiemment la mort et la reçoit avec la résignation d'un sage et la fermeté d'un héros; que Phocion, dis-je, montre plus de grandeur d'âme et donne un exemple plus utile que Caton, qui, dans la force de l'âge, termine par une mort violente une vie qu'il pouvait continuer encore avec fruit, en servant sa patrie de tout son pouvoir (car tout porte à croire que César lui aurait pardonné), en lui donnant au moins, s'il ne pouvait faire davantage, l'exemple toujours utile de ses vertus et de son courage dans le malheur. Le spectacle d'un homme de bien qui lutte contre l'adversité, sans jamais se laisser abattre, est une leçon plus belle et plus utile que l'action de celui qui se dérobe en quelque sorte au combat par un effort violent, à la vérité, mais qui dure peu et qui peut passer pour une véritable fuite¹.

NOTES SUR LA VIE DE CATON D'UTIQUE.

(1) Il serait difficile, disent les éditeurs d'Amyot, de se former une idée précise de la généalogie de Caton d'Utique d'après ce que Plutarque dit ici, et d'après ce qu'il a dit à la fin de la *Vie de Caton le censeur*. Aulugelle, dans son treizième livre, c. xix, nous a heureusement éclairci ce que Plutarque n'explique point, ou présente même d'une manière propre à occasionner de la confusion. Voy. cet endroit.

(2) Outre Porcia, Caton eut encore trois sœurs, qui portèrent toutes le nom de Servilia, mais qui n'étaient sœurs que de mère; l'une, mère de ce Brutus qui tua César; la seconde, mariée à Lucullus; et la troisième à Julius Silanus. Cépion n'était non plus que son frère utérin.

(3) Le texte dit que Livius Drusus était oncle de la mère de Caton; c'est une faute qui vient de l'omission d'un mot que les dernières éditions ont ajouté. Drusus était le frère de la mère de Caton.

¹ Je prie le lecteur de se souvenir que dans ce parallèle je tiens la place de Plutarque, qui plus d'une fois dans ses ouvrages s'est déclaré pour le suicide. Je ne pouvais donc le lui faire condamner ouvertement sans le mettre en contradiction avec lui-même. Si j'avais parlé en mon propre nom, je me serais prononcé bien plus fortement contre un acte de désespoir contraire à la loi naturelle, contre cette désertion du poste de la vie, qui nous a été confié par la Providence, et que nous ne devons jamais abandonner sans son ordre, comme Socrate lui-même l'a reconnu. Condamné par les plus forts motifs que la religion puisse nous présenter, le suicide ne l'est pas moins par les principes de la saine raison, qui ne voit dans cette action, que quelques personnes veulent représenter comme l'effet d'une grande force d'âme, qu'un défaut réel de patience et de courage, et par conséquent qu'une véritable lâcheté.

(4) Au lieu de Pompéius qui est dans le texte, il faut lire Popédius Sîlo, comme on l'a déjà fait observer dans la *Vie de Marius*, c. xxxiv.

(5) Caton ne pouvait avoir alors que quatre ans au plus; car il était né l'an de Rome six cent soixante; et Drusus, chez qui cette scène se passa, était mort l'an de Rome six cent soixante-trois; la guerre des Marses ou sociale, dont Popédius fut général, commença cette même année six cent soixante-trois, avant J.-C. quatre-vingt-onze. Voyez les *Suppléments de Tite-Live*, liv. LXXI, c. xxxiv.

(6) Les enfants, dans leurs jeux, imitent ordinairement ce qu'ils ont le plus souvent devant les yeux, et rien n'était plus fréquent à Rome que les jugements et les condamnations. On lit dans Suétone, *Vie de Néron*, c. xxxv, que cet empereur fit jeter dans la mer son beau-fils Rufinus Crispinus, fils de Poppée, encore enfant, parcequ'il jouait au commandement et à l'empire. Il prit les jeux de cet enfant pour des marques de son ambition.

(7) On en a la description dans le cinquième livre de l'*Énéide* de Virgile, depuis le vers 545 jusqu'au vers 605.

(8) La justice est en général d'une obligation indispensable, et il n'est jamais permis de faire tort à l'un pour favoriser l'autre; mais quelquefois la justice peut être poussée trop loin; et vouloir tout exiger avec une rigueur qui ne connaît aucun tempérament, c'est être injuste, suivant cette maxime de droit si connue : *Summum jus, summa injuria*.

(9) Dans les repas des Romains, on tirait toujours au sort un roi du festin; c'était au jeu des osselets. Les uns disent que, pour obtenir cette royauté de table, il fallait que toutes les faces des osselets fussent les mêmes; d'autres, qu'elles devaient être toutes différentes. Ce coup s'appelait le coup de *Vénus*, comme on le voit par ce vers d'Horace, liv. II, od. vii : *Quem Venus arbitrum dicet bibendi?* et c'est à cela que fait allusion la réponse de Caton.

(10) Cette maxime ne doit pas non plus être prise à la lettre, car elle pourrait porter à un excès blâmable. Il est une opinion publique que tout homme honnête doit respecter et qu'il ne peut braver sans se rendre coupable.

(11) On ne voit pas dans l'histoire quelle sorte d'action la jurisprudence romaine aurait donnée à Caton contre son rival; aujourd'hui un tel procès paraîtrait, je crois, bien ridicule.

(12) Archiloque, poète lyrique, que quelques auteurs font vivre sept cents ans avant J.-C., et d'autres plus tard, piqué contre Lycambe, qui lui avait refusé sa fille en mariage, fit contre lui des vers iambes si violents, que Lycambe se pendit de désespoir. *Archilochum*, dit Horace dans son *Art poétique*, *proprio rabies armavit iambe*. « La rage et la fureur armèrent Archiloque du vers iambe, dont il fut l'inventeur. »

(13) Il a été déjà question de cette guerre dans la *Vie de Crassus*, c. viii. Voy. cet endroit, avec les notes qui y sont relatives.

(14) C'était à Rome une marque d'estime, de nommer les personnes par leur nom, en les saluant; et ceux qui briguaient les charges, ne pouvant pas savoir les noms de tous les citoyens, menaient avec eux des esclaves qui, n'ayant eu toute leur vie d'autre occupation que d'apprendre les noms des habitants de Rome, les savaient parfaitement et les disaient aux candidats.

(15) Dans ces temps-là, les princes et les généraux d'armée étaient curieux d'avoir auprès d'eux des philosophes célèbres par leur doctrine et par leurs vertus, dont le commerce pouvait leur être utile. Alexandre en avait plusieurs à sa suite, comme on l'a vu dans sa *Vie*.

(16) Cette ville s'appelait autrefois Abeynthe; elle était située près de l'embouchure orientale de l'Èbre, dans le canton des Ciconiens.—Thessalonique, dont il est parlé quelques lignes plus bas, était dans la Macédoine, sur le golfe Thermaïque.

(17) L'île de Thasos était près de la côte méridionale de la Thrace. Ce marbre, de plusieurs couleurs, était fort estimé. Voy. Pline, liv. XXXVI, c. vi.

(18) Cet auteur, suivant l'observation d'Amyot, adoptée par M. Dacier, paraît être César, dans son *Anti-Caton*, ouvrage dont il a été déjà question dans la *Vie de César*.

(19) Il y a dans le texte : des larmes infinies; M. Mosés Dureau propose de lire : des

larmes sincères ; ce qui fait un sens plus naturel , que j'ai préféré par cette raison. La méprise a été facile à un copiste , parceque les deux mots grecs ne diffèrent que par une lettre.

(20) Ordinairement les domestiques des grands et des gens riches sont plus fiers et plus hauts que leurs maîtres , en sorte que le peuple juge presque toujours peu avantageusement des maîtres dont les valets sont modestes. On en voit un exemple dans l'*Eunuque* de Térence , acte III , scène II.

(21) Pessinunte , ville de la province d'Asie , appelée Galatie , ou Gallo-Grèce , près du fleuve Sangara. Cybèle y avait un temple célèbre.

(22) Voy. ce que nous avons dit de cette ville dans la *Vie de César*.

(23) Ces mots , *le hasard fit* , ne sont pas , suivant l'observation de M. Dacier , mis ici sans dessein. Plutarque veut faire entendre qu'il ne donne pas dans la superstition de ceux qui croysient qu'on ne pouvait transporter par mer un mort , sans courir quelque danger.

(24) L'âge pour demander la questure était fixé à vingt-trois ans.

(25) Ni Amyot , ni M. Dacier , n'avaient saisi le sens de ce passage. J'ai suivi l'interprétation proposée par M. Mosés Dusoul , qui la justifie par Plutarque lui-même.

(26) Voy. , sur les deux proscriptions de Sylla , ce qui en est dit dans sa *Vie* , c. XIV et XL.

(27) Dans la *Vie de Lucullus* , c. LVII , c'est Caton lui-même qui tient ce propos à un jeune homme.

(28) Caton ne soutient pas ici le caractère d'impartialité et de justice dont il faisait profession. Phocion se conduisit mieux , lorsqu'il refusa de seconder Charicles dans une affaire injuste. « Je ne vous ai choisi pour mon gendre , lui dit-il , que pour tout » ce qui sera honnête. »

(29) On appelait ainsi ces opinions des stoiciens , qui avaient dans le fond une certaine vérité , mais qui , prises à la lettre , comme le faisaient ces philosophes , étaient extraordinaires et ridicules.

(30) M. Dacier croit que ce fut dans la cause de Muréna que Cicéron employa pour la première fois ces écrivains par notes ; et cette cause eut lieu pendant le consulat de Cicéron , Muréna étant consul désigné avec Silanus , comme on vient de le voir. Il y en a qui font honneur de l'invention de cette écriture abrégée à Tiron , affranchi de Cicéron , qui l'avait imaginée pour pouvoir prendre des copies des discours que ce orateur prononçait sans préparation.

(31) C'est le fameux Thraséas Pétus , dont Tacite a fait un si bel éloge dans le seizième livre de ses *Annales* , c. XXI , où il l'appelle la vertu même. Néron le fit mourir. Il avait écrit la *Vie de Caton* ; et il paraît que c'est de cet ouvrage que Plutarque a tiré ce qu'il rapporte ici. Voy. Vossius , de *Hist. Lat.* , liv. I , c. XXVI.

(32) On a reproché à Plutarque d'avoir écrit qu'il était permis chez les Romains de donner ou de prêter sa femme à un autre , afin qu'il en eût des enfants , et de la reprendre ensuite. Mais comment pouvait-il croire que c'était un usage permis , puisqu'il fait observer que Caton trouva fort étrange la demande d'Hortensius ? Il est vrai que Strabon dit , dans son livre XI , p. 515 , que Caton donna sa femme à Hortensius , selon l'ancienne coutume des Romains. On ne voit point d'exemple de cette coutume dans les premiers temps de la république ; et si elle avait existé alors , la réponse de Caton à Hortensius prouve qu'elle était abolie de son temps.

(33) Les critiques font ici un second reproche à Plutarque : c'est de s'être trompé , en disant que Caton avait prêté sa femme à Hortensius , ce qu'ils assurent être faux ; mais ils se sont trompés eux-mêmes , comme le savant Ruault l'a montré dans la vingt-cinquième de ses *Observations critiques sur Plutarque*.

(34) Cette somme faisait six millions deux cent cinquante mille livres de notre monnaie. Dans la *Vie de César* , la somme est moins forte ; il ne la met qu'à cinq millions cinq cent mille drachmes , qui valent quatre millions neuf cent cinquante mille livres.

(35) Des savants ont reconnu ici une altération dans le texte ; il y est dit que Caton fut chassé de son tribunal , comme d'une tyrannie , ce qui n'est point ; car certainement Caton n'a été ni déposé , ni forcé d'abdiquer le tribunal. Ils ont proposé , pour

rétablir le texte, diverses conjectures ; entre toutes , je me suis arrêté au sens qui m'a paru le plus probable.

(36) Cet ami était Lucius Afranius , comme on l'a vu dans la *Vie de Pompée*.

(37) L'alliance de Caton avec Pompée aurait peut-être retenu celui-ci pendant quelque temps ; les conseils d'un homme si sage , l'ascendant que lui donnait sa vertu , auraient pu balancer les impulsions des hommes malintentionnés qui obsédaient Pompée ; mais est-il vraisemblable que l'ambition d'un homme ébloui par ses prospérités , qui , dans une république , ne pouvait souffrir de maître , comme César ne voulait point d'égal ; que cette ambition , dis-je , n'eût pas enfin triomphé de toute la sagesse de Caton et brisé le frein que la raison et la prudence auraient voulu opposer à sa passion ?

(38) Il s'agit ici de Métellus Numidicus , que Marius voulut obliger à faire un serment que Métellus ne croyait pas légitime , et que son refus fit bannir d'Italie. *Voy. la Vie de Marius* , c. xxxi.

(39) Cet Aulus Gabinus était l'homme le plus décrié pour ses infames débauches. Cicéron , dans plusieurs endroits de son *Oraison pour Sextius* , et en particulier c. xii et xliii , fait de lui le portrait le plus affreux.

(40) Il fallait que cette grande-prêtrise fût un emploi bien considérable , puisqu'on la regardait comme un dédommagement du royaume de Chypre. Ces grands-prêtres étaient des hommes , non seulement d'une grande dignité , mais encore très puissants et très riches ; comme celui du temple d'Hiéropolis en Égypte , et celui d'Éphèse , qui portait le nom de Mégabyse.

(41) C'était Ptolémée Aulète , surnommé aussi Nothus.

(42) C'est ce Thraséas Pétus dont il a été question plus haut , et qui avait écrit la *Vie de Caton* , sur les *Mémoires de Munatius*.

(43) Cependant Plutarque a dit , un peu plus haut , que Caton ne se fiait pas trop à lui. Apparemment que depuis son arrivée en Chypre il avait reconnu que Canidius méritait sa confiance ; ou bien Caton parlait ainsi à Munatius , pour justifier la préférence qu'il donnait à Canidius.

(44) Lorsqu'on envoyait un licteur à un sénateur , ou à un magistrat , pour lui porter l'ordre de se trouver au sénat ou au conseil , s'il refusait de s'y rendre , on faisait emporter de chez lui quelque meuble , qui était comme un témoin de sa désobéissance ; et on appelait cela prendre des gages , *pignora capere*. *Voy. la première Philippique de Cicéron* , c. v , et son troisième livre de *l'Orateur* , c. i.

(45) Caton , à cette époque , ne l'avait pas encore prêtée à Hortensius. Plutarque a fait observer , en parlant de cette cession , qu'il avait anticipé sur l'ordre des temps.

(46) Cenchrée était le port oriental de Corinthe , qui en avait deux. — Corcyre , l'ancienne île des Phéaciens , est aujourd'hui Corfou , dans le golfe de Venise , près des côtes d'Albanie.

(47) C'est-à-dire une préture avant l'âge : Caton avait alors trente-huit ans , et la loi en exigeait trente-neuf pour demander la préture , et quarante pour l'exercer. Dion , liv. XXXIX , c. xliii , et Valère-Maxime , liv. VII , c. v , confirment ce que dit ici Plutarque.

(48) Les Romains laissaient toujours un certain temps entre la nomination et la prise de possession des charges , afin qu'on pût informer contre ceux qui auraient employé , pour y parvenir , des moyens défendus par les lois. Ceux qui en étaient convaincus perdaient la charge à laquelle ils avaient été nommés , et payaient souvent de fortes amendes.

(49) Les cent vingt-cinq mille drachmes faisaient cent douze mille cinq cents livres de notre monnaie.

(50) C'était l'opinion commune des païens , que la justice , et en général toutes les vertus étaient au pouvoir de la volonté humaine ; qu'ainsi il fallait demander aux dieux les biens extérieurs , parcequ'ils dépendaient de leur puissance.

(51) Cet Apollodore n'aimait et n'admirait rien tant que Socrate , comme on le voit par la fin du *Dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame* , et par le commencement de son *Banquet*. Ce philosophe était extrême dans ses passions , ce qui le faisait appeler possédé ou maniaque.

(52) Il y a dans le texte, *Munatius Plancus* ; mais c'est sûrement une faute de copiste, car Plancus est le surnom de la famille de Munatius. T. Munatius Plancus était alors tribun du peuple. Il fut accusé par Cicéron, défendu par Pompée, et condamné tout d'une voix.

(53) Servilius Sulpicius Rufus et M. Claudius Marcellus furent nommés consuls l'an de Rome sept cent trois ; le premier à cause de sa grande science dans les lois, et le second pour son éloquence. Voy. Dion, liv. XL, c. LVIII.

(54) Il y a dans le grec : les Bretons ; mais les Romains n'avaient rien à craindre de ce peuple, avec qui ils n'étaient pas en guerre. C'est des Germains dont il doit être question ici ; et c'est la leçon qu'ont suivie Amyot et Dacier.

(55) Ce passage d'Euripide est pris du premier acte de son *Hercule furieux*, où Lycus ayant taxé Hercule de manquer de courage et d'avoir une réputation qu'il ne méritait pas, Amphitryon lui répond par les vers cités dans le texte.

(56) Le texte porte : la Libye ; et ce nom désigne ici, non une province particulière, mais l'Afrique même, ainsi nommée par les Grecs, et dont l'Égypte faisait partie. La Libye, proprement dite, n'était que la partie occidentale de l'Afrique ; c'est aujourd'hui le Zara, la Nigritie, la Guinée, le Bilédugerid et la Barbarie maritime : c'est un pays très fertile en blé.

(57) Les Psylles habitaient près la grande Syrie, entre les Nasamons et les Gétules, selon Strabon, liv. XVII, p. 814, qui dit à peu près la même chose que Plutarque sur le talent de ce peuple à guérir les morsures des serpents.

(58) On sait que l'usage des anciens était de manger couchés sur des lits ; et cette manière de prendre ses repas, qui nous paraît incommode, devait leur être agréable, puisque sa privation était dans Caton un signe de deuil.

(59) Ce Philostrate est le même philosophe dont Plutarque parle dans la *Vie d'Antonin*, et dont il donne une idée qui s'accorde peu avec l'honneur que lui fait ici Caton : car il paraît qu'il faisait semblant d'être de la secte académique, lorsqu'il démentait cette doctrine par une vie épicurienne.

(60) La défaite d'Annibal par le premier Scipion, et la destruction de Carthage par le second, faisaient croire aux Romains qu'il était de la destinée des Scipions de vaincre toujours en Afrique.

(61) Utique était sur la côte d'Afrique ; près du promontoire d'Apollon, vis-à-vis de la Sardaigne. C'est aujourd'hui Bizerte, dans le royaume de Tunis.

(62) Thapse, sur la côte d'Afrique, à droite en descendant de Carthage, regarde presque l'île de Malte. Elle est dans le royaume de Tunis.

(63) Adrumette, sur la même côte que Thapse, mais un peu au-dessus, à la hauteur de Malée, à côté de la petite Leptis. On croit que c'est aujourd'hui Mahométa, ville et port de mer en Barbarie, sur un petit golfe du royaume de Tunis.

(64) Caton donne à entendre par-là que la disposition où ce jeune homme croyait être venait moins d'une véritable fermeté que d'une enflure de vaine gloire, et que le parti que Caton croyait convenable pour lui, qui avait toujours fait profession d'une vertu austère, et qui était l'égal de César, surpassait les forces d'un jeune homme.

(65) C'était là un des dogmes favoris des stoïciens ; car cette maxime ne mérite pas le nom de paradoxe ; c'est une vérité certaine.

(66) Les péripatéticiens soutenaient que ni la vertu ni le vice ne faisaient rien pour la liberté ni pour la servitude ; et que l'homme était également libre dans l'une et l'autre disposition. En cela ils prenaient trop à la lettre les noms de liberté et de servitude.

(67) Il n'est pas étonnant qu'Apollonides n'ait rien répondu à Caton : attaché aux principes du Portique, il ne pouvait pas combattre une résolution qui était conforme aux opinions de son école. Mais Démétrius, philosophe péripatéticien, aurait eu bien des raisons à opposer aux arguments de Caton, et il aurait trouvé dans les principes d'Aristote de quoi le détourner de son projet.

(68) On a peine à croire que Caton ait pu lire deux fois, en si peu de temps, un dialogue aussi long que celui de *l'Immortalité de l'âme*. Mais ce qu'on a plus de peine à comprendre, c'est que Caton, pour s'affermir dans la résolution de quitter volontairement la vie, ait lu un dialogue qui défend de se tuer : « Un philosophe, dit

» Pluton, ne se donnera jamais lui-même la mort; car cela n'est pas permis même à ceux pour qui la mort serait meilleure que la vie. Ils ne peuvent se procurer un avantage qui leur serait si nécessaire; car Dieu nous a mis dans cette vie, comme dans un poste que nous ne devons jamais quitter sans sa permission. Les dieux ont soin des hommes, et les hommes sont une possession des dieux. Si un de vos esclaves se tuait sans votre ordre, vous seriez en colère contre lui, et vous le puniriez si vous le pouviez. » *Voy.* aussi Cicéron, dans son premier livre des *Tusculanes*, t. xxx.

DÉMOSTHÈNE.

I. La vertu est indépendante du lieu où l'on est né. — II. Plutarque peu versé dans la langue latine, qu'il n'avait apprise que tard. — III. Objet que Plutarque se propose dans ces deux Vies parallèles. — IV. Origine de Démosthène. — V. A quelle occasion Démosthène s'applique à l'éloquence. — VI. Il plaide d'abord contre ses tuteurs et parle dans les affaires publiques avec peu de succès. — VII. Son découragement. Il est excité par un de ses amis, à reprendre les affaires. — VIII. Soins extraordinaires qu'il prend pour se former à la déclamation. — IX. Son refus de parler en public sans préparation. — X. Il le fait cependant quelquefois avec succès. — XI. Jugements divers qu'on porte de Démosthène. — XII. Ses grands efforts pour corriger ses défauts naturels. — XIII. Bons mots de Démosthène. — XIV. Son entrée dans le gouvernement. Sa conduite envers Midias. — XV. Son attachement au parti qu'il avait embrassé. — XVI. Sur quels principes il compose ses discours. — XVII. Il était plus homme de bien que les autres orateurs de son temps. — XVIII. Ses diverses oraisons. — XIX. Il déclame contre Philippe avant que la guerre soit déclarée. — XX. Zèle de Démosthène contre Philippe pour l'intérêt de la Grèce. — XXI. Il fait entrer les Thébains dans la ligue des alliés. — XXII. Gloire que ce succès procure à Démosthène. Présages qui en troublent la joie. — XXIII. Démosthène méprise ces présages; il fuit à la bataille. — XXIV. Témoignages d'estime donnés par le roi de Perse

à Démosthène. Il est choisi par le peuple pour prononcer l'oraison funèbre des Athéniens morts à Chéronée. — XXV. Mort de Philippe. Joie de Démosthène à cette nouvelle. — XXVI. Démosthène justifié contre les reproches d'Eschine. — XXVII. Nouvelle ligue des Grecs déconcertée par les succès d'Alexandre. — XXVIII. Alexandre demande qu'on lui livre dix des orateurs athéniens. Démade obtient leur grâce. — XXIX. Démosthène reprend un peu de crédit. Affaire de la Couronne. — XXX. Démosthène se laisse gagner par l'argent d'Harpalus. — XXXI. Le peuple en est instruit et le condamne à une amende. — XXXII. Il s'échappe de prison et sort de la ville. Il supporte impatiemment son exil. — XXXIII. La mort d'Alexandre ranime Démosthène. Les Athéniens le rappellent d'exil. — XXXIV. Il est banni une seconde fois et condamné à mort. — XXXV. Il se réfugie en Calaurie, d'où Archias cherche à le tirer par ruse. — XXXVI. Il prend du poison, qu'il portait toujours sur lui. — XXXVII. Différentes traditions sur sa mort. — XXXVIII. Époque de sa mort. Honneurs que les Athéniens rendent à sa mémoire. — XXXIX. Mort de Démade.

M. Dacier place Démosthène à l'an du monde 336, la première année de la 107^e olympiade, l'an de Rome 401, avant J.-C. 850, jusqu'à l'an du monde 3613, la 4^e année de la 111^e olympiade, l'an de Rome 416, avant J.-C. 335.

Les nouveaux éditeurs d'Amiot renferment sa vie depuis la 4^e année de la 98^e olympiade, jusqu'à la 4^e année de la 114^e olympiade, avant J.-C. 322.

I. L'auteur de l'*Éloge* d'Alcibiade sur sa victoire à la course des chars aux jeux olympiques (1), soit Euripide, comme on le croit communément, soit un autre, prétend, mon cher Sénécion, que le premier fondement du honneur est d'être né dans une ville célèbre. Pour moi, je pense au contraire que pour un homme qui doit être un jour véritablement heureux et trouver le bonheur dans son caractère et dans les dispositions de son âme, il est absolument égal d'avoir une patrie pauvre et obscure, ou une mère laide et petite. Ne serait-il pas ridicule de croire que la ville d'Iulis, qui n'est qu'une petite partie de l'île de Céos, elle-même si peu considérable; ou l'île d'Égine,

qu'un Athénien comparait à une tache qu'il fallait enlever de dessus l'œil du Pirée, peuvent produire de bons comédiens et d'excellents poètes (2), et qu'elles ne pourraient donner naissance à un homme juste, capable de se suffire à lui-même, d'un esprit sensé et d'une âme élevée? N'est-il pas plus vraisemblable que les arts, que l'on cultive uniquement dans la vue de s'enrichir ou d'acquérir de la gloire, se flétrissent aisément dans des villes petites et obscures; et que la vertu, comme une plante vivace et pleine de vigueur, prend racine dans toute espèce de sol où elle trouve un fonds heureux, et qui se prête au travail (3)? Si donc nous manquons de sagesse, si nous ne menons pas une vie raisonnable, ce n'est pas à l'obscurité de notre patrie; mais à nous-mêmes que nous devons nous en prendre.

II. Il est vrai qu'un écrivain qui veut composer une histoire dont les événements ne sont pas sous sa main, et n'ont pas eu lieu dans sa patrie, mais sont arrivés en des pays étrangers et se trouvent, en grand nombre, dispersés dans plusieurs ouvrages différents; un tel écrivain a besoin, avant tout, d'habiter une ville très-peuplée, qui ait de la célébrité et où les lettres soient cultivées. Ce n'est que là qu'il peut avoir une collection nombreuse de livres, et se procurer, dans les conversations des personnes instruites, la connaissance des faits qui ont échappé aux historiens, et qui, conservés fidèlement dans la mémoire des hommes, n'en ont acquis que plus de certitude: c'est le seul moyen de faire un ouvrage complet, et qui ne manque d'aucune de ses parties essentielles (4). Pour moi, qui, né dans une petite ville¹, aime à m'y tenir, afin qu'elle ne devienne pas encore plus petite, j'ai été tellement distrait, pendant mon séjour à Rome et dans les autres villes d'Italie, par les affaires politiques dont j'étais chargé, et par les conférences philosophiques que je tenais chez moi, que je n'ai pu m'appliquer qu'assez tard et dans un âge avancé à l'étude de la langue latine. Il m'est arrivé, à cet égard, une chose fort extraordinaire et pourtant très-vraie: c'est qu'au lieu de comprendre les faits que je lisis par l'intelligence des mots, ce sont plutôt les faits dont j'avais acquis déjà quelque connaissance qui m'ont servi à entendre les termes (5). C'est sans doute un grand plaisir que de sentir les beautés et la vivacité² de la diction (6) latine, d'en saisir les métaphores, les images, l'harmonie, et tous les autres ornements qui donnent tant d'éclat aux discours; mais cette connaissance ne peut être que le fruit d'un long exercice et d'une étude difficile; elle exige beaucoup de loisir, et un âge capable de l'ambition d'y réussir.

III. Dans ce volume, nous examinerons, d'après leurs actions et leur conduite politique, le caractère et les dispositions d'esprit

¹ Chéronée, en Béotie. Voy. la Vie de Plutarque, à la tête de ces Vies.

² D'autres l'entendent de la prononciation.

de Démosthène et de Cicéron; mais nous nous abstenons de comparer ensemble les monuments de leur éloquence et de décider lequel des deux avait plus de douceur ou plus de véhémence dans ses discours (7); car, suivant le poète Ion,

La force du dauphin n'est plus rien sur la terre (8).

Faute d'avoir connu cette maxime, Cécilius (9), écrivain très présomptueux, a osé faire le parallèle de Démosthène et de Cicéron. Mais si ce précepte « Connais - toi toi - même » était d'une pratique facile et commune, il ne passerait pas pour un précepte divin. Il me semble que Dieu, voulant jeter ces deux orateurs comme dans un même moule, a mis dans leur caractère plusieurs traits de ressemblance, tels que l'ambition, l'amour de la liberté publique, la timidité dans les guerres et dans les dangers; et qu'à ces premiers germes il a mêlé plusieurs de ces dons qu'on attribue à la fortune. Je ne crois pas qu'on trouve ailleurs deux orateurs qui, de commencements faibles et obscurs, se soient élevés à tant de puissance et de gloire; qui aient tenu tête, comme eux, aux rois et aux tyrans; qui, bannis de leur pays, s'y soient vus rappelés de la manière la plus honorable; qui aient perdu l'un et l'autre des filles chéries; qui, obligés de fuir une seconde fois, soient tombés entre les mains de leurs ennemis et n'aient perdu la vie qu'en voyant expirer la liberté de leur patrie. Si donc la nature et la fortune entraient en dispute au sujet de ces deux illustres personnages, comme des artistes sur leurs ouvrages, il serait difficile de décider si la nature a mis plus de différence dans leurs mœurs que la fortune dans les événements de leur vie. Commençons par le plus ancien.

IV. Démosthène, le père de l'orateur de ce nom, était, au rapport de Théopompe, un des premiers citoyens d'Athènes (10). On lui donna le surnom de fourbisseur, parcequ'il avait un vaste atelier, dans lequel un grand nombre d'esclaves étaient occupés à forger des armes. L'orateur Eschine dit que la mère de Démosthène était fille d'un certain Gylon, qui fut banni d'Athènes pour cause de trahison, et d'une mère barbare; mais je ne puis affirmer si ce fait est vrai, ou si c'est de la part d'Eschine un mensonge calomnieux (11). Démosthène, à l'âge de sept ans, perdit son père, qui lui laissa une succession considérable; elle fut estimée quinze talents¹; mais ses tuteurs, par une administration infidèle, détournèrent une partie de sa fortune et laissèrent périr l'autre par leur négligence, au point de ne pas vouloir payer le salaire de ses maîtres. Privé par-là de l'éducation qui convenait à un enfant bien né, il ne put se former aux sciences et aux arts qui en font partie. D'ailleurs son tempérament faible et délicat ne permit pas à sa mère de l'accoutumer au travail, ni à ses maîtres de l'y forcer. Il fut,

¹ Soixante-quinze mille livres.

dans son enfance, maigre et valétudinaire ; et c'est, dit-on, cet état d'infirmité qui lui fit donner par ses camarades, en plaisantant, le surnom fort décrié de Battalus (12). On prétend que Battalus était un joueur de flûte efféminé contre lequel le poète Antiphanes composa une petite comédie. Selon d'autres, c'était un poète dont les ouvrages respiraient la mollesse et la débauche. Il paraît aussi que dans ces temps-là les Athéniens appelaient de ce nom ce que la pudeur ne permet pas de nommer. Le surnom d'Argas, qu'on avait encore donné à Démosthène, désignait, dit-on, ou la rudesse et l'âpreté de ses mœurs (car quelques poètes appellent ainsi une espèce de serpent¹), ou l'amertume de ses discours, qui blessaient les oreilles de ses auditeurs : Argas était le nom d'un poète qui composait des vers durs et désagréables. Mais, comme dit Platon, en voilà assez sur cet article².

V. Voici à quelle occasion il prit du goût pour l'éloquence. L'orateur Callistrate devait plaider, dans un des tribunaux d'Athènes, la cause de la ville d'Oropus (13). Cette affaire, et par son importance et par le talent de l'orateur, qui était alors dans tout l'éclat de sa réputation, excitait un intérêt général. Démosthène, ayant su que tous les maîtres et les instituteurs d'Athènes se proposaient d'assister à ce plaidoyer, pria son gouverneur de l'y mener. Ce gouverneur était connu des huissiers qui ouvraient la salle d'audience, et qui lui procurèrent une place d'où son élève pouvait tout entendre sans être vu. Callistrate eut le plus grand succès et ravit d'admiration tous ses auditeurs, qui le reconduisirent avec honneur au milieu des applaudissements universels. Une distinction si glorieuse excita l'émulation de Démosthène et lui fit admirer davantage la force de l'éloquence, qui pouvait ainsi tout soumettre et tout apprivoiser. Il renonça dès ce moment à toutes les sciences et à tous les exercices auxquels on appliquait les jeunes gens, et se mit à composer des discours, plein de confiance qu'il serait un jour au nombre des orateurs d'Athènes. Il eut pour maître d'éloquence Isée (14), quoique Isocrate tint alors son école publique ; mais, selon certains auteurs, son état d'orphelin ne lui permettait pas de payer les dix mines³ de salaire que prenait Isocrate ; ou plutôt, suivant d'autres, il préférait l'éloquence d'Isée, comme plus mâle, plus énergique et plus propre à l'usage du barreau. Hermippus dit avoir lu, dans des Mémoires anonymes, que Démosthène eut Platon pour maître et que les leçons de ce philosophe contribuèrent beaucoup à la perfection de son éloquence (15). Il ajoute, d'après Ctésibius, que Démosthène avait eu secrètement, par Callias de Syracuse et par d'autres, communication des préceptes d'Isocrate sur la rhétorique, et de ceux du rhéteur Alcidas, et qu'il les avait lus avec fruit (16).

¹ Hippocrate, dans son *Traité des maladies communes*, l. V, parle d'un serpent de ce nom qui entra dans la bouche d'un jeune homme endormi. — ² In *Cratylô*. — ³ Neuf cents livres.

VI. Dès que l'âge lui permit de plaider⁴, il attaqua ses tuteurs en justice et composa lui-même ses plaidoyers. Mais les accusés falsaient tant par leurs chicanes, qu'ils obtenaient chaque jour de nouveaux délais. Démosthène, qui s'exerçait, dans cet intervalle, à méditer les ouvrages de Thucydide (17), gagna enfin son procès, non sans beaucoup de peine et de danger ; et encore ne put-il retirer des mains de ses tuteurs qu'une très petite portion de son patrimoine. Mais cette affaire lui procura l'avantage d'avoir acquis l'habitude et la hardiesse de parler en public ; et ce premier essai de l'honneur et du crédit que procurait l'éloquence lui donna le desir de se produire dans les assemblées et de s'occuper des affaires publiques. On rapporte que Laomédon d'Orchomène, pour se guérir d'une maladie de la rate, s'exerça, par l'avis de ses médecins, à faire de très longues courses, et que, rétabli par cet exercice violent, il alla disputer les couronnes dans les jeux, et devint un des plus forts athlètes dans la course du double stade (18). Il en fut de même de Démosthène. Il commença de plaider pour ses propres affaires ; et après avoir acquis, dans ce premier exercice, de l'habileté et de la force dans l'art de la parole, il se jeta dans les affaires politiques pour y disputer les prix comme dans les jeux, et surpassa bientôt tous ceux de ses concitoyens qui se distinguaient le plus dans la tribune. Cependant la première fois qu'il parla devant le peuple, le bruit fut si grand qu'il ne put se faire écouter ; on se moqua même de la singularité de son style, dans lequel la longueur des périodes jetait de l'obscurité, et qu'il avait surchargé d'enthymèmes (19) jusqu'à la satiété. Il avait d'ailleurs la voix faible, la prononciation pénible et la respiration si courte, que la nécessité où il était de couper ses périodes pour reprendre haleine en rendait le sens difficile à saisir.

VII. Il renonça donc aux assemblées du peuple. Un jour qu'il se promenait sur le Pirée, triste et découragé, Eunomis de Thriasie, homme d'un âge fort avancé, le voyant dans cet état, le réprimanda vivement de ce qu'avec un talent pour la parole égal à celui de Périclès, il s'abandonnait ainsi lui-même par mollesse et par timidité ; que, faute de courage pour braver le tumulte de la populace et de force pour s'exercer aux combats de la tribune, il languissait dans l'inaction. Sifflé par le peuple une seconde fois, il se retirait chez lui, la tête couverte et vivement affecté de ses disgraces, lorsqu'un comédien de ses amis, nommé Satyrus, qui l'avait suivi par derrière, entra avec lui dans sa maison. Démosthène se mit à déplorer son infortune : « Je suis, disait-il, de tous les orateurs, celui qui se donne le plus de peine ; j'ai presque épuisé mes forces pour me former à l'éloquence ; et avec cela je ne puis me rendre agréable au peuple : des matelots ignorants et crapuleux occupent la tribune et sont écoutés (20), et

⁴ Il avait alors dix-sept ans. C'était l'âge où l'on pouvait plaider pour ses propres affaires.

» moi, je suis rejeté avec mépris. — Vous avez raison, Démosthène, lui répondit Satyrus; mais j'aurai bientôt remédié à la cause de ce mépris, si vous voulez me réciter de mémoire quelques vers d'Euripide ou de Sophocle. » Il le fit sur-le-champ. Satyrus, répétant après lui les mêmes vers, les prononça si bien et d'un ton si adapté à l'état et à la disposition du personnage, que Démosthène lui-même les trouva tout différents. Convaincu alors de la beauté et de la grace que la déclamation donne au discours, il sentit que le talent de la composition est peu de chose et presque nul, si on néglige la prononciation et l'action convenables au sujet.

VIII. Dès ce moment, il fit construire un cabinet souterrain, qui subsistait encore de mon temps (21), dans lequel il allait tous les jours s'exercer à la déclamation et former sa voix; il y passait jusqu'à deux et trois mois de suite, ayant la moitié de la tête rasée, afin que la honte de paraître en cet état l'empêchât de sortir, quelque envie qu'il en eût. Toutes les visites qu'il recevait ou qu'il rendait, toutes les conversations, toutes les affaires devenaient pour lui autant d'occasions et de sujets d'exercer son talent. Dès qu'il était libre, il s'enfermait dans ce souterrain et repassait dans sa mémoire toutes les affaires dont on lui avait parlé et les raisons qu'on avait alléguées de part et d'autre. Lorsqu'il avait entendu quelque discours public, il le répétait en lui-même et s'exerçait à le réduire en lieux communs qu'il revêtait de périodes (22). Souvent il s'appliquait à corriger, à expliquer ce que d'autres lui avaient dit ou ce qu'il leur avait dit lui-même. Ce genre d'étude lui donna la réputation d'un esprit lent dans ses conceptions, dont l'éloquence et le talent n'étaient que l'effet du travail; et la preuve certaine qu'on en donnait, c'est que jamais personne n'avait entendu Démosthène parler sans préparation; souvent même, étant assis à l'assemblée et appelé nommément par le peuple pour monter à la tribune, il le refusait quand il n'avait pas préparé et médité d'avance ce qu'il devait dire.

IX. Il était devenu par-là pour les autres orateurs un sujet de raillerie; et Pythéas lui ayant dit un jour, en se moquant de lui, que ses raisonnements sentaient l'huile¹: « Pythéas, repartit Démosthène » avec aigreur, ta lampe et la mienne nous éclairent pour des choses » bien différentes. » Il convenait avec les autres qu'il n'avait pas toujours écrit ses discours tels qu'il les prononçait, mais qu'il ne parlait jamais sans avoir écrit; il disait même qu'il était d'un orateur populaire de préparer ses discours; que cette attention prouvait le desir de plaire au peuple; que le mépris pour son opinion sur les discours qu'on prononce devant lui ne convenait qu'à un partisan de l'oligarchie, qui compte plus sur la force que sur la persuasion. Une autre preuve de sa timidité à parler sans préparation, c'est que souvent,

¹ Mot à mot: la lampe. Il a été question de Pythéas dans la Vie de Phocion.

lorsqu'il était troublé par le bruit du peuple , Démade se levait pour appuyer ses raisons ; ce que Démosthène ne fit jamais pour Démade. Mais, dira-t-on peut-être, comment Eschine appelle-t-il Démosthène l'homme le plus étonnant par l'audace qu'il montre dans ses discours ¹ ? Comment Démosthène fut-il le seul des orateurs à réfuter Python de Byzance, qui, comme un torrent débordé, s'emportait contre les Athéniens avec tant de violence (23) ? Lorsque Lamachus de Myrrhène (24) récita , dans les jeux olympiques , un panégyrique d'Alexandre et de Philippe, où il disait beaucoup de mal des Thébains et des Olynthiens, Démosthène ne se leva-t-il pas contre lui ? et, joignant au récit des faits des raisonnements pleins de force, ne mit-il pas dans le plus grand jour les services importants que les Thébains et ceux de Chalcide² avaient rendus à la Grèce ; et au contraire tous les maux que lui avaient causés les flatteurs des Macédoniens ? Ne ramena-t-il pas tellement à son avis tous les auditeurs, que le sophiste, effrayé du tumulte qui s'élevait parmi le peuple, sortit secrètement de l'assemblée ?

X. On peut répondre que Démosthène, en se proposant Périclès pour modèle, négligea les autres parties de ce grand orateur, afin de s'attacher principalement à imiter ses gestes, sa déclamation, son attention à ne parler ni promptement, ni sans préparation, sur toutes sortes de sujets : persuadé que Périclès devait à ces qualités la gloire qu'il avait acquise, il en fit l'objet de son émulation, sans néanmoins rejeter toujours l'occasion de se distinguer par des discours prononcés sur-le-champ ; mais il ne voulut pas aussi s'en reposer souvent sur la fortune du succès de son talent. Ce qu'il y a de vrai, c'est que les discours qu'il prononçait sans les avoir préparés avaient plus de force et de hardiesse que ceux qu'il écrivait, du moins s'il faut en croire Ératosthène, Démétrius de Phalère et les poètes comiques. Ératosthène dit que dans les premiers il était comme transporté de fureur. Suivant Démétrius de Phalère, en parlant un jour devant le peuple, il fut saisi d'une sorte d'enthousiasme, et prononça ce serment en vers :

J'en jure par la terre, et les eaux des fontaines,
Des fleuves, des ruisseaux qui fécondent nos plaines.

Un poète comique l'appelle Ropoperpéréthrus (25). Un autre, en le raillant sur son goût pour les antithèses, a dit :

Notre maître a repris comme il avait su prendre,
Terme que Démosthène a souvent fait entendre (26).

Peut-être aussi que dans ces vers Antiphanes a voulu plaisanter Démosthène sur ce que, dans son discours de l'Halonèse, il conseilla aux Athéniens de ne pas prendre cette île à Philippe, mais de la lui reprendre (27).

XI. Tout le monde avouait pourtant que Démade, abandonné à son naturel, avait une force irrésistible, et que les discours qu'il faisait

¹ Dans son *Oraison contre Clésiphon*, ou de la *Couronne*. — ² Province de Macédoine.

sans préparation l'emportaient de beaucoup sur les harangues que Démosthène avait méditées et écrites avec le plus de soin. Ariston de Chio nous a transmis un jugement de Théophraste sur les orateurs. On lui demandait un jour ce qu'il pensait de Démosthène : « Il est » digne de sa ville, » répondit Théophraste. On lui fit la même question sur Démade, et il répondit qu'il était au-dessus de sa ville. Le même philosophe rapporte que Polyencte de Sphette (28), un de ceux qui gouvernaient alors à Athènes, reconnaissait Démosthène pour un très grand orateur, mais qu'il trouvait à Phocion encore plus d'éloquence, parcequ'il renfermait beaucoup de sens en peu de mots. Démosthène lui-même, toutes les fois qu'il voyait Phocion se lever pour parler contre lui, disait à ses amis : « Voilà la hache de » mes discours qui se lève. » Mais il est douteux si c'était à l'éloquence de Phocion ou à la réputation de sagesse qu'il avait acquise que Démosthène faisait allusion, et s'il ne croyait pas qu'une seule parole, un seul signe d'un homme qui, par sa vertu, a mérité la confiance publique, a plus d'effet que les plus belles et les plus longues périodes.

XII. Démétrius de Phalère dit avoir appris de Démosthène, déjà vieux, tous les efforts qu'il avait faits pour réformer plusieurs défauts naturels auxquels il était sujet. Il avait un bégaiement de langue et une difficulté de prononciation qu'il parvint à corriger en remplissant sa bouche de petits cailloux et prononçant ainsi plusieurs vers de suite. Il fortifia sa voix en montant d'une course rapide sur des lieux hauts et escarpés pendant qu'il récitait, sans prendre haleine, de longs morceaux de poésie ou de prose. Il avait chez lui un grand miroir devant lequel il prononçait les discours qu'il avait composés. Quelqu'un, étant venu le trouver pour le charger de sa cause, se plaignit qu'il avait été battu. « Mon ami, lui dit Démosthène, ce que vous me dites là n'est » point vrai. » Alors cet homme, prenant un ton beaucoup plus haut : « Quoi ! Démosthène, s'écria-t-il, je n'ai pas été battu ! — Oh ! maintenant, répliqua l'orateur, je reconnais la voix d'un homme qui a été » maltraité. » Tant il était persuadé que le ton et le geste contribuent beaucoup à donner de la confiance en ce qu'on dit ! Sa déclamation plaisait singulièrement au peuple ; mais les hommes d'un goût plus sûr, au nombre desquels était Démétrius de Phalère, trouvaient qu'elle manquait de noblesse, d'élévation et de force. Ésion ¹, à qui l'on demandait son sentiment sur les anciens orateurs et sur ceux de son temps, répondit, au rapport d'Hermippus, qu'on ne pouvait entendre les anciens sans admiration lorsqu'ils haranguaient le peuple avec tant de décence et de dignité ; mais qu'en lisant les discours de Démosthène, on y trouvait plus de force et plus d'art.

XIII. Il n'est en effet personne qui ne sente que ses harangues

¹ Ésion n'est point connu d'ailleurs.

écrites ont plus de piquant et plus de nerf ; mais, dans les rencontres subites qui se présentaient quelquefois, il savait employer à propos la plaisanterie. « Démosthène veut m'enseigner, disait un jour Démade ; c'est la truie qui veut instruire Minerve. — Oui, répliqua Démosthène ; mais cette Minerve fut surprise l'autre jour en adultère dans le bourg de Colytte (29). » Un voleur, nommé Chalcus, s'avisa de lerailler sur ses veilles et ses travaux nocturnes. « Je vois bien, lui dit Démosthène, que tu n'aimes pas à voir ma lampe allumée toute la nuit. Mais vous, Athéniens, ne soyez pas surpris de tous les vols qui se commettent ; nous avons des voleurs d'airain¹ et des murs de terre. » Je pourrais rapporter beaucoup de traits semblables ; mais je me borne à ceux-là. Il vaut mieux examiner son caractère et ses mœurs d'après sa conduite dans le gouvernement.

XIV. Ce fut à l'époque de la guerre phocique (30) que Démosthène, comme il le dit lui-même, entra dans l'administration des affaires publiques ; on peut l'inférer aussi de ses *Philippiques*, dont les dernières furent prononcées après la ruine des Phociens ; et les premières parlent de plusieurs faits qui concoururent avec les derniers temps de cette guerre. On voit qu'il plaida contre Midias à l'âge de trente-deux ans, lorsqu'il n'avait encore ni crédit ni réputation dans Athènes² ; ce fut même, je crois, par cette considération qu'il sacrifia, pour de l'argent, son ressentiment contre Midias :

Car il n'était ni doux, ni facile à calmer³.

Au contraire, il était vindicatif et violent ; mais, se sentant trop faible pour l'emporter sur un homme qui avait dans ses richesses, dans son éloquence et dans ses nombreux amis, comme autant de remparts redoutables, il se laissa apaiser par ceux qui intercédèrent pour lui ; car je ne crois pas que la somme de trois mille drachmes⁴ eût désarmé la colère de Démosthène, s'il eût espéré pouvoir triompher de son ennemi. Il eut, dès son entrée dans le gouvernement, une occasion brillante d'exercer son talent, en soutenant, contre Philippe, la liberté de la Grèce ; il la défendit avec tant de courage, que son éloquence et sa hardiesse lui acquirent beaucoup de gloire et de célébrité. Aussi fut-il bientôt admiré de toute la Grèce ; le grand roi lui fit donner des témoignages de son estime ; Philippe lui-même en faisait plus de cas que de tous les autres orateurs ; et ses propres ennemis étaient forcés d'avouer qu'ils avaient en lui un adversaire redoutable : Eschine et Hypéride en convenaient eux-mêmes dans les accusations qu'ils lui intentaient.

XV. Je ne sais donc sur quel fondement Théopompe avance que

¹ Allusion bien froide au nom de ce voleur, et que je ne voudrais pas que Plutarque eût rapportée. *Calchos* signifie airain. — ² Cependant il avait commencé de se mêler des affaires publiques à l'âge de vingt-sept ans, et avait prononcé l'Oraison contre Eschine. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire seulement que Démosthène n'avait pas encore alors beaucoup de crédit et de réputation. — ³ *Ilad.*, chant xx, v. 487. — ⁴ Deux mille sept cents livres.

Démosthène était d'un caractère inconstant et qu'il ne restait pas long-temps attaché aux mêmes personnes et aux mêmes intérêts. Il paraît au contraire que, jusqu'à la fin, il resta fidèle au parti qu'il avait embrassé dès le commencement, et que, loin d'avoir changé de principes dans le cours de sa vie, il la sacrifia pour ne pas en changer. Il n'eut pas à dire, comme Démade, pour justifier ses variations dans le gouvernement, qu'il lui était souvent arrivé de démentir par ses paroles ses premiers sentiments, mais qu'il n'avait jamais rien dit de contraire au bien de la république. Mélanopus (31), qui, rival de Callistrate dans le gouvernement, se laissait souvent gagner à prix d'argent par son adversaire, avait coutume de dire au peuple : « Callistrate est toujours mon ennemi ; mais il faut aujourd'hui que l'intérêt public l'emporte. » Nicodème de Messène, qui avait quitté le parti d'Antipater pour s'attacher à Démétrius, disait qu'en cela il ne démentait point ses sentiments, parcequ'il avait toujours cru utile de se soumettre à ceux qui étaient les plus forts. Mais c'est un reproche qu'on ne saurait faire à Démosthène : jamais on ne le vit varier ou biaiser ni dans ses paroles, ni dans ses actions ; toujours ferme dans ses principes, il marcha constamment sur la même ligne, et ne s'écarta jamais du plan de conduite qu'il s'était tracé dans les affaires.

XVI. Le philosophe Panétius (32) dit que la plupart des discours de Démosthène sont fondés sur ce principe : que le beau mérite seul, par lui-même, notre préférence ; on le trouve établi dans sa harangue sur la Couronne, dans ses oraisons contre Aristocrates et sur les Immunités ; enfin dans ses *Philippiques*. Loin de mener ses concitoyens à ce qui leur eût été plus facile, plus doux et plus utile, partout il leur enseigne que ce qui intéresse la sûreté et le salut public ne doit venir qu'après ce qui est beau et honnête. Si à la noble ambition dont il était animé dans sa conduite politique, si à la grandeur d'ame qui éclatait dans ses discours il eût joint le courage militaire et un entier désintéressement, on l'aurait mis, non seulement au nombre des grands orateurs de son temps, tels que Myroclès, Polyeucte et Hypéride, mais à un rang beaucoup plus élevé, avec les Cimon, les Thucydide et les Périclès (33). Parmi ceux qui lui succédèrent, Phocion, qui, chef du parti le moins estimé, paraissait favoriser les Macédoniens, fut cependant placé, à cause de sa valeur et de sa justice, à côté d'Épialte, d'Aristide et de Cimon (34). Mais Démosthène, qui, suivant Démétrius de Phalère, payait mal de sa personne sous les armes, qui n'était pas invincible à l'appât des présents ; qui enfin, lorsqu'il se montrait inaccessible à l'or de Philippe et de la Macédoine, se laissait vaincre à celui qu'on envoyait de la Haute-Asie, de Suse et d'Ecbatane (35) ; Démosthène, dis-je, paraissait beaucoup plus propre à louer qu'à imiter les vertus de ses ancêtres.

XVII. Cependant il fut toujours, par sa conduite, bien au-dessus des orateurs de son temps, Phocion seul excepté : on voit même qu'il par-

lait au peuple avec plus de liberté que les autres, qu'il gourmandait plus fortement les passions de la multitude, et reprenait ses fautes avec plus de vivacité : ses discours en offrent les preuves. Les Athéniens, au rapport de Théopompe, ayant voulu l'obliger d'accuser quelqu'un, il le refusa ; et comme le peuple en paraissait mécontent, il se leva. « Athéniens, dit-il, je vous donnerai toujours mes conseils, quand même » vous ne le voudriez pas ; mais je ne ferai jamais le métier de délateur, » quand même vous le voudriez. » Sa conduite à l'égard d'Antiphon montre tout son attachement pour le parti aristocratique. Cet homme avait été absous par le peuple dans une affaire capitale. Démosthène, ayant repris l'affaire, le traduisit devant l'aréopage, et, s'embarrassant peu de déplaire au peuple, il convainquit Antiphon d'avoir promis à Philippe de brûler l'arsenal d'Athènes, et il le fit condamner à mort (26). Il se porta aussi pour accusateur de la prêtresse Théoris, qui, outre plusieurs autres délits dont elle était coupable, enseignait aux esclaves à tromper leurs maîtres ; et sur les conclusions de cet orateur, elle fut punie du dernier supplice. On assure qu'il avait composé le plaidoyer qu'Apollodore prononça contre le général Timothée, qu'il fit condamner à payer ce qu'il devait au trésor public. On lui attribue encore les deux oraisons pour Phormion et pour Stéphane, qui lui attirèrent de justes reproches ; car Phormion se servit contre Apollodore du discours de Démosthène, qui parut ainsi avoir écrit pour les deux parties adverses, comme s'il eût pris dans le même atelier deux épées et qu'il les eût vendues à deux ennemis pour se battre (37).

XVIII. Entre ses harangues publiques, celles qui sont contre Androton, Timocrate et Aristocratès furent composées pour d'autres orateurs, parcequ'il n'était pas encore entré dans l'administration des affaires ; car il paraît les avoir écrites à l'âge de vingt-sept ou vingt-huit ans (38). Il prononça lui-même le discours contre Aristogiton et celui des Immunités, qu'il fit, comme il le dit lui-même, en faveur de Ctésippus, fils de Chabrias¹ ; d'autres disent qu'il le fit parcequ'il voulait épouser la mère de ce jeune homme. Ce mariage n'eut pourtant pas lieu ; il épousa une fille de Samos, au rapport de Démétrius de Magnésie, dans son traité des Synonymes (39). Il n'est pas certain qu'il ait prononcé son oraison contre Eschine sur la fausse ambassade ; cependant Idoménée assure qu'Eschine ne fut absous qu'à la majorité de trente voix ; mais, à en juger par les discours de ces deux orateurs sur la Couronne, il ne paraît pas que le fait rapporté par Idoménée soit vrai : ils ne disent ni l'un ni l'autre, d'une manière claire et formelle, que cette affaire ait été conduite jusqu'à un jugement définitif ; je laisse à d'autres la décision de ce point (40).

XIX. La paix durait encore, que Démosthène avait déjà fait con-

¹ Voy. ce qui a été dit de ce fils de Chabrias dans la Vie de Phocion, c. vii.

naître quelle serait sa conduite politique ; il ne laissait rien passer de ce que faisait le roi de Macédoine sans le relever avec force ; à chacune de ses actions, il alarmait les Athéniens sur les suites qu'elle pouvait avoir, et les échauffait contre ce prince. Aussi n'était-il question que de Démosthène à la cour de Philippe ; et lorsqu'il fut envoyé, lui dixième, ambassadeur en Macédoine, le roi, après avoir écouté tous les autres, ne répondit avec soin qu'au discours de Démosthène (41). Cependant il ne lui fit pas les mêmes honneurs et ne lui donna pas les mêmes témoignages de bienveillance qu'aux autres ambassadeurs, et réserva pour Eschine et pour Philocrate les plus grandes marques de son affection. Lors donc que ces deux députés se mirent à vanter Philippe pour son éloquence, pour sa beauté et pour le talent qu'il avait de bien boire, Démosthène ne put s'empêcher, par envie, de tourner ces louanges en raillerie et de dire que ces qualités étaient celles d'un sophiste, d'une femme et d'une éponge, et qu'il n'y en avait pas une seule dont on pût louer un roi.

XX. Dès que les affaires publiques parurent tourner à la guerre, d'un côté par l'inquiétude de Philippe, qui ne pouvait vivre tranquille ; de l'autre, par le zèle de Démosthène, qui ne cessait d'exciter les Athéniens, le premier conseil que cet orateur donna fut d'aller au secours de l'Eubée, que ses tyrans avaient mise sous le joug de Philippe. Les Athéniens passèrent dans cette île, d'après le décret dressé par Démosthène, et ils en chassèrent les Macédoniens¹. Il fit ensuite envoyer du secours à ceux de Périnthe et de Byzance, qui étaient en guerre avec Philippe ; et ayant persuadé au peuple de sacrifier son ressentiment et d'oublier les sujets de plaintes que ces deux peuples lui avaient donnés dans la guerre des alliés, les Athéniens y envoyèrent des troupes qui les délivrèrent de Philippe (42). Il alla lui-même en ambassade dans les villes de la Grèce, et les excita tellement par ses discours, qu'à l'exception d'un petit nombre, elles se soulevèrent toutes contre le roi de Macédoine, et qu'on mit sur pied une armée forte de quinze mille hommes d'infanterie et de deux mille chevaux, sans compter les troupes des villes qui s'armaient à leurs dépens ; on fit avec zèle tous les fonds nécessaires pour l'entretien et la solde des étrangers. Ce fut alors, au rapport de Théophraste, que les alliés ayant proposé qu'on fixât la quotité des contributions de chaque peuple, l'orateur Crobylus leur répondit que la guerre ne se nourrissait pas à une mesure réglée (43).

XXI. Toute la Grèce étant ainsi soulevée et dans l'attente des événements, après que les peuples et les villes de l'Eubée et de l'Achaïe, Corinthe, Mégare, Leucade et Corcyre, eurent fait une ligue commune, il restait encore à Démosthène l'affaire la plus importante : c'était d'attirer à cette confédération la ville de Thèbes. Les Thé-

¹ Voy. la Vie de Phocion, c. xiv, où il a été parlé de cette expédition, dans laquelle il commandait.

bains étaient limitrophes de l'Attique; ils avaient sur pied des troupes aguerries; de tous les peuples de la Grèce, c'était celui dont la réputation dans les armes avait le plus d'éclat; mais il n'était pas facile de gagner les Thébains, attachés et presque asservis à Philippe par les grands services que ce prince venait de leur rendre dans la guerre de la Phocide, et qui d'ailleurs trouvaient sans cesse dans le voisinage d'Athènes des occasions de renouveler la guerre avec cette ville : mais après que Philippe, enflé du succès qu'il avait eu auprès d'Amphisse¹, se fut jeté brusquement sur Élatée et eut pris la Phocide; que, dans le trouble où cette invasion subite avait mis les Athéniens, personne n'osait monter à la tribune; que l'incertitude et le silence régnaient dans l'assemblée, Démosthène seul osa s'avancer et conseiller au peuple de solliciter de nouveau les Thébains. Il encouragea les Athéniens par ses discours, et, suivant son usage, il les remplit si fort d'espérances, qu'il fut envoyé lui-même avec quelques autres en ambassade à Thèbes. Philippe, à ce que dit Marsyas, y députa de son côté Amyntas et Cléarque, tous deux Macédoniens, auxquels il joignit deux Thessaliens, Daochus et Thrasydée (44), pour répondre aux ambassadeurs athéniens. Les Thébains ne se dissimulaient pas ce qui leur était le plus utile : ils avaient toujours présents les maux que leur avait causés la guerre de Phocide, et leurs plaies étaient encore toutes récentes; mais, suivant Théopompe, la véhémence de Démosthène, telle qu'un vent impétueux, enflamma leur courage, et leur ambition les aveugla tellement sur toutes les suites de leur démarche, que, bannissant de leur cœur la crainte, la prudence et la reconnaissance même, ils se laissèrent entraîner à l'enthousiasme qu'il leur inspira pour le parti le plus honnête.

XXII. Ce succès de l'orateur athénien parut si grand, si éclatant, que Philippe envoya sur-le-champ des ambassadeurs pour demander la paix; que la Grèce tout entière se dressa, pour ainsi dire, dans l'attente de l'avenir; que non seulement les généraux athéniens, mais encore les béotarques de Thèbes, suivaient les ordres de Démosthène : il était à Thèbes, comme à Athènes, l'ame de toutes les assemblées, et se voyait également chéri, également puissant dans ces deux villes; ce n'était pas, comme l'observe Théopompe, sans l'avoir mérité; il avait les plus grands droits à cette considération générale; mais la divine fortune, qui, par une révolution dans les affaires publiques, semblait avoir marqué à cette époque le terme de la liberté de la Grèce, fit avorter des entreprises si bien concertées, et annonça par plusieurs signes les événements qui devaient suivre (45). Parmi ces

¹ Les Locres d'Oxoles ayant violé le territoire de Delphes et massacré les députés que le conseil des amphyctions leur avait envoyés pour s'en plaindre, Philippe, nommé chef de la guerre qu'on leur déclara, la termina promptement. DÉMOSTHÈNE, *Oraison de la Couronne*. Élatée était une ville de la Phocide, voisine de la Béotie.

signes on comptait des oracles effrayants de la Pythie, et une ancienne prophétie de la Sibylle qu'on répétait partout :

Puissé-je être bien loin du combat homicide
Qui doit rougir de sang les eaux du Thermodon !
Que, m'élevant dans l'air sur une aile rapide,
Et devenu semblable au vigoureux aiglon,
Je puisse contempler cet horrible carnage
Où les peuples vaincus verseront tant de pleurs,
Où, malgré les efforts du plus brillant courage,
Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs !

On dit que ce Thermodon est une petite rivière de la Béotie qui passe près de Chéronée, et va se jeter dans le Céphise (46); mais aujourd'hui nous ne connaissons, dans la Béotie, aucun ruisseau de ce nom; nous conjecturons seulement que celui qu'on appelle maintenant Aimon se nommait autrefois Thermodon; il baigne les murs du temple d'Hercule, près duquel les Grecs avaient placé leur camp; et il est vraisemblable que la quantité de sang et de cadavres dont il fut rempli à la bataille de Chéronée lui fit donner le nom d'Aimon¹. L'historien Duris prétend que Thermodon n'est pas le nom d'un fleuve, mais que des soldats qui creusaient la terre en cet endroit pour y dresser leur tente trouvèrent une petite statue de marbre, dont l'inscription faisait connaître que c'était un officier nommé Thermodon, qui portait dans ses bras une Amazone blessée; il cite même à ce sujet un autre oracle :

Aux bords du Thermodon, oiseaux à noir plumage,
Attendez ce combat où le terrible Mars,
Signalant ses fureurs par un affreux carnage,
Jonchera tous ses champs de cadavres épars².

Mais sur ce point, il est difficile de savoir la vérité.

XXIII. Cependant Démosthène, plein de confiance dans les armes des Grecs, singulièrement excité par la force et l'ardeur de ces troupes nombreuses qui ne demandaient qu'à marcher contre les ennemis, ne voulait pas que les Grecs s'arrêtassent à ces oracles et à ces prophéties; il soupçonnait même la Pythie de philippiser³ : il rappelait aux Thébains et aux Athéniens qu'Épaminondas et Périclès, persuadés que tous ces oracles étaient des prétextes dont la lâcheté cherchait à se couvrir, n'avaient suivi que les lumières de leur raison. Jusque là Démosthène avait montré du courage; mais dans le combat il ne fit rien d'honorable, rien qui répondit à l'énergie de ses discours; il abandonna lâchement son poste, et dans sa fuite il jeta ses armes, sans avoir honte, dit Pythéas, de démentir la devise qu'il avait gravée en lettres d'or sur son bouclier : A LA BONNE FORTUNE. Philippe, dans l'excès de joie que lui causa cette victoire, oubliant

¹ Ce nom est formé du mot grec qui signifie sang.—² C'est aux corbeaux que cet oracle s'adresse; mais il ne prouve pas, ce me semble, que le Thermodon ne fût pas un ruisseau.

³ C'est-à-dire de parler en faveur de Philippe.

toute décence , se livra à la plus honteuse débauche (47) : il alla , plein de vin , insulter aux morts dont le champ de bataille était couvert , mit en chant les premiers mots du décret que Démosthène avait rédigé , et les chanta en battant la mesure : « Démosthène , fils de Démosthène du bourg de Péanie , a dit. » Mais quand , revenu de son ivresse , il réfléchit en lui-même sur le péril extrême dont il se voyait encore comme environné , il frissonna d'horreur , en pensant à la force et à la puissance de cet orateur , qui l'avait obligé de risquer en un seul combat , et dans la très petite partie d'une journée , son royaume et sa vie ¹.

XXIV. La réputation de Démosthène parvint jusqu'au roi de Perse , qui fit passer à ses satrapes des sommes considérables , avec ordre de les donner à cet orateur , de le traiter avec plus de distinction que tous les autres Grecs , comme étant seul capable de retenir loin de l'Asie le roi de Macédoine , en lui suscitant des troubles du côté de la Grèce. Cette correspondance fut découverte par Alexandre , qui trouva dans la ville de Sardes les lettres de Démosthène et les registres des généraux du roi de Perse où étaient inscrites les sommes que cet orateur avait reçues. Le désastre que la Grèce venait d'éprouver à Chéronée donna aux ennemis de Démosthène la hardiesse de l'insulter , de le citer même en justice pour lui demander compte de sa conduite ; mais le peuple , non content de le renvoyer absous , lui défera de nouveaux honneurs ; et le rappelant à l'administration des affaires , comme l'orateur le plus zélé pour le bien public , il le chargea de faire l'éloge funèbre des Athéniens morts à Chéronée , dont les ossements venaient d'être rapportés à Athènes , pour y recevoir les honneurs de la sépulture. Ce choix prouve que le peuple n'était ni abattu ni flétri par son malheur , comme le prétend Théopompe , qui en parle du ton le plus tragique ; les distinctions et les honneurs dont il comblait celui qui lui avait conseillé la guerre firent voir au contraire qu'il ne se repentait pas d'avoir suivi ses conseils.

XXV. Démosthène prononça donc cette oraison funèbre ² ; mais , au lieu de mettre son nom aux décrets qu'il proposa depuis , il les inscrivit successivement du nom de ses amis , afin d'é luder sa mauvaise fortune (48). Il reprit courage à la mort de Philippe , qui ne survécut pas long-temps à la bataille de Chéronée ³ ; et c'est vraisemblablement cette mort que prédisait le dernier vers de l'oracle des Sibylles :

Le triomphe sera le tombeau des vainqueurs.

Démosthène fut secrètement informé de la mort du roi de Macédoine ; et , pour inspirer d'avance aux Athéniens la confiance dans l'avenir ,

¹ Voy. Lucien , dans l'Éloge de Démosthène , t. III , c. xxiii , p. 519. — ² Celle que nous avons aujourd'hui sur ce sujet a paru supposée à Denys d'Halicarnasse , dans son *Traité sur l'éloquence de Démosthène* , c. xxiii. — ³ La bataille de Chéronée se donna la troisième année de la cent dixième olympiade , et Philippe fut tué la première année de la cent onzième.

il parut au conseil la joie peinte sur le visage, et raconta que la nuit précédente il avait eu un songe qui présageait un grand bonheur à Athènes; peu de temps après, des courriers apportèrent la nouvelle de la mort de Philippe. Les Athéniens firent aussitôt des sacrifices pour remercier les dieux de cette heureuse nouvelle, et ils décernèrent une couronne à Pausanias, qui l'avait tué. Démosthène parut en public couronné de fleurs et magnifiquement vêtu, quoiqu'il n'y eût que sept jours qu'il avait perdu sa fille. Eschine lui fait à cette occasion de grands reproches, et l'accuse de manquer de tendresse pour ses enfants¹; mais c'est plutôt Eschine qu'il faut accuser de mollesse et de lâcheté, lui qui, regardant les gémissements et les plaintes comme les marques d'une âme douce et tendre, blâme le courage qui fait supporter avec douceur et avec modération ses malheurs domestiques.

XXVI. J'avoue cependant que je n'approuve pas les Athéniens de s'être couronnés de fleurs et d'avoir fait des sacrifices pour la mort d'un roi qui, usant avec modération de sa victoire, les avait traités dans leur malheur avec tant de douceur et d'humanité. Outre qu'ils s'exposaient à la vengeance céleste, il y avait peu de noblesse dans cette conduite envers Philippe : ils l'avaient honoré pendant sa vie, en lui donnant les droits de citoyen dans Athènes; et, après qu'il a péri par le fer d'un assassin, ils ne peuvent contenir leur joie; ils semblent fouler aux pieds son cadavre, et chantent sur sa mort des airs de triomphe, comme s'ils l'avaient eux-mêmes vaincu. Mais aussi je ne puis que louer Démosthène, qui, laissant aux femmes à pleurer, à gémir sur les malheurs personnels, ne s'occupe que de ce qu'il croit utile à sa patrie. C'est, à mon gré, le caractère d'une âme généreuse et digne de gouverner, que de se tenir invariablement attaché au bien public, de soumettre ses chagrins et ses affaires domestiques aux intérêts de l'état, et de conserver la dignité de son rang avec plus de soin que les comédiens qui jouent les rôles de rois et de tyrans, et que nous ne voyons pas rire ou pleurer d'après leurs affections particulières, mais suivant que l'exigent les situations des personnages qu'ils représentent. D'ailleurs, s'il ne faut pas abandonner à lui-même un infortuné, et lui refuser les consolations qui peuvent alléger ses peines; si l'on doit tâcher au contraire d'adoucir ses chagrins par des discours analogues à sa situation et de porter sa pensée sur des objets plus agréables, comme on détourne une vue malade des couleurs vives et éclatantes qui lui seraient nuisibles, pour la fixer sur des couleurs douces qui la soulagent, telles que le vert; quelle consolation plus puissante peut-on offrir à un homme affligé par des malheurs domestiques que la pensée du bonheur de sa patrie²:

¹ Dans l'*Oraison contre Ctésiphon*.

² Il y a dans le texte : du malheur de sa patrie; mais c'est un contre-sens qui saute aux yeux, et qu'on ne peut attribuer qu'à la négligence d'un copiste, puisqu'un manuscrit donne la leçon que j'ai suivie, après MM. Dacier et Mosés-Dusoul.

que le concours de la félicité publique avec son infortune personnelle, concours où les sentiments agréables amortissent les sentiments pénibles ? Je me suis permis ces réflexions , parceque j'ai vu bien des personnes , touchées, ou plutôt amollies par les reproches d'Eschine à Démosthène, se laisser aller à une fausse compassion ¹.

XXVII. Toutes les villes de la Grèce formèrent , à l'instigation de Démosthène, une nouvelle ligue : les Thébains , à qui cet orateur avait fourni des armes , attaquèrent la garnison qui occupait leur citadelle ², et tuèrent une grande partie des soldats. Les Athéniens se préparèrent à soutenir avec eux le poids de cette guerre, et Démosthène, qui ne quittait pas la tribune, écrivit en Asie aux généraux du roi de Perse , pour les engager à déclarer la guerre à Alexandre, qu'il appelait un enfant et un margitès (49); mais après qu'Alexandre eut mis ordre aux affaires de son royaume, et qu'il fut entré dans la Béotie à la tête d'une armée, les Athéniens rabattirent beaucoup de leur fierté, et Démosthène perdit sa véhémence ordinaire. Les Thébains, abandonnés par leurs alliés, et réduits à se défendre seuls, virent leur ville entièrement détruite ³. Cet événement jeta parmi les Athéniens un si grand trouble, qu'ils prirent le parti d'envoyer Démosthène vers Alexandre avec quelques autres ambassadeurs; mais cet orateur, qui redoutait la colère de ce prince, se sépara de ses collègues quand il fut au mont Cythéron, et abandonna l'ambassade (50).

XXVIII. Alexandre fait partir sur-le-champ pour Athènes des députés chargés de demander qu'on lui livrât dix orateurs, à ce que rapportent Idoménee et Duris; mais le plus grand nombre des historiens, et les plus dignes de foi, n'en mettent que huit, Démosthène, Polyeucte, Épialte, Lycurgue, Myroclès, Damon, Callisthène et Charidème. Ce fut alors que Démosthène conta aux Athéniens l'apologue des brebis qui livrèrent leurs chiens aux loups, dans lequel il se comparait, lui et les autres orateurs, à des chiens fidèles qui combattaient pour le peuple; et le roi de Macédoine, à un loup dévorant. « Dans les marchés, leur dit-il encore, nous voyons les marchands » porter dans un vase une montre de leur blé, qui leur sert à vendre » tout celui qu'ils ont chez eux; de même en nous livrant vous vous » livrez vous-mêmes, sans vous en douter. » Tel est le récit d'Aristobule de Cassandrie ⁴. Les Athéniens, ayant délibéré sur la demande d'Alexandre, ne savaient quel parti prendre, lorsque Démade, s'étant fait donner cinq talents ⁵ par les autres orateurs, se chargea d'aller seul en ambassade auprès d'Alexandre, pour lui demander leur grace, soit qu'il comptât sur l'amitié de ce prince, soit qu'il espérât le trouver rassasié de vengeance, comme un lion dont la faim s'est assouvie

¹ Cicéron, dans le troisième livre des *Tusculanes*, c. xxvi, ne paraît pas être de l'avis d'Eschine. — ² C'était une garnison macédonienne. — ³ La deuxième année de la cent onzième olympiade, avant J.-C. 333. — ⁴ Aristobule accompagna Alexandre dans ses expéditions, et en écrivit l'histoire. — ⁵ Environ vingt-cinq mille livres.

dans le carnage. Il réussit en effet à l'apaiser, obtint le pardon des orateurs, et réconcilia les Athéniens avec Alexandre.

XXIX. Après le départ de ce prince, le crédit des autres orateurs augmenta sensiblement, et celui de Démosthène diminua beaucoup; il se releva un moment lorsque Agis, roi de Lacédémone, entra en campagne avec ses troupes¹; mais ce changement ne fut pas de durée. Les Athéniens n'ayant pas remué, les Lacédémoniens furent défaits, et leur roi resta sur le champ de bataille. Ce fut à cette époque qu'on reprit, contre Ctésiphon, l'affaire de la Couronne (51); elle avait été entamée sous l'archontat de Charondas, peu de temps avant la bataille de Chéronée, et ne fut jugée que dix ans après, sous l'archonte Aristophon. Jamais cause publique n'eut plus de célébrité, tant par la réputation des orateurs que par le courage des juges. Quoique les accusateurs de Démosthène, soutenus de tout le crédit des Macédoniens, eussent le plus grand pouvoir, les juges, loin de donner leur suffrage contre lui, prononcèrent si généreusement son absolution, qu'Eschine n'eut pas pour lui le cinquième des voix (52). Honteux de sa défaite, il sortit de la ville aussitôt après le jugement, et passa le reste de ses jours à Rhodes et dans l'Ionie, où il donna des leçons d'éloquence (53).

XXX. Peu de temps après, Harpalus, à qui l'amour du luxe avait fait commettre de grandes malversations, et qui craignait la colère d'Alexandre, devenu redoutable à ses amis mêmes, abandonna ce prince, et s'en alla d'Asie à Athènes (54). Il venait implorer la protection de cette ville et se remettre à la discrétion du peuple avec ses richesses et ses vaisseaux. Les autres orateurs, éblouis par l'éclat de son or, se déclarèrent pour lui et conseillèrent aux Athéniens d'admettre sa demande et de le protéger. Démosthène ouvrit sur-le-champ l'avis de renvoyer Harpalus, de peur d'attirer sur leur ville une guerre dangereuse pour un sujet injuste et sans aucune nécessité. Peu de jours après, comme on faisait l'inventaire des richesses d'Harpalus, il s'aperçut que Démosthène considérait avec plaisir une coupe du roi, dont il admirait la forme et le travail; il pria cet orateur de la prendre dans ses mains pour juger de ce qu'il y avait d'or. Démosthène, étonné de son poids, lui demanda de combien elle était: « Elle est de vingt talents, » lui répondit Harpalus en souriant; et le soir même, à l'entrée de la nuit, il lui envoya la coupe avec vingt talents (55): tant Harpalus était habile à juger, par l'épanouissement du visage et par la vivacité des regards, du caractère d'un homme et de son amour pour l'argent! Démosthène ne résista point à cet appât: frappé de ce présent comme s'il eût reçu une garnison chez lui (56), il soutint les intérêts d'Harpalus, et se rendit le lendemain

¹ La première année de la cent douzième olympiade. Agis II fit la guerre aux Crétois qu'il soumit à Darius; il fut tué la troisième année de cette même olympiade, dans une bataille contre Antipater. Quinte Curce, l. VI, c. 1.

à l'assemblée, le cou tout enveloppé de laine et de bandelettes. Le peuple lui ayant ordonné de se lever et de dire son avis, il fit signe qu'il avait une extinction de voix. Quelques plaisants le raillèrent sur cette prétendue maladie, et dirent que leur orateur avait été pris la nuit, non d'une esquinancie, mais d'une argyrancie.

XXXI. Le lendemain, tout le monde sut le présent que lui avait fait Harpalus; et Démosthène ayant voulu parler pour sa défense, le peuple refusa de l'écouter; il commençait même à faire beaucoup de mouvement et à témoigner son indignation, lorsqu'un plaisant s'étant levé dans l'assemblée: « Athéniens, dit-il, refuserez-vous d'écouter celui qui tient la coupe (57)? » Le peuple obligea Harpalus de sortir de la ville; et craignant qu'Alexandre ne demandât compte des richesses que les orateurs avaient pillées, on en fit une recherche sévère dans leurs maisons, excepté dans celle de Calliclès, fils d'Arrhénidas, qu'on respecta, dit Théopompe, parcequ'il venait de se marier, et que la nouvelle épouse était dans sa maison (58). Démosthène, croyant en imposer, proposa lui-même un décret qui chargeait l'aréopage d'informer de cette affaire et de punir tous ceux qui seraient convaincus de s'être laissé corrompre. Il se présenta donc à ce tribunal; mais il fut le premier que le sénat trouva coupable, et qu'il condamna à une amende de cinquante talents¹; la sentence le constituait prisonnier jusqu'à ce qu'il eût payé cette somme (59).

XXXII. La honte de cette flétrissure et la faiblesse de son tempérament, qui ne lui permettait pas de supporter la prison, le déterminèrent à s'enfuir; il trompa une partie de ses gardes, et les autres facilitèrent son évasion. Il n'était pas loin de la ville, lorsqu'il aperçut quelques uns de ses ennemis qui couraient après lui; il chercha d'abord à se cacher; mais ils l'appelèrent par son nom, et l'ayant bientôt joint, ils le prièrent d'accepter l'argent qu'ils lui apportaient pour faire son voyage, l'assurant que c'était le seul motif qu'ils eussent eu de le suivre; ils l'exhortèrent à prendre courage et à supporter patiemment son malheur. Démosthène alors, redoublant ses plaintes et ses gémissements: « Et comment, leur dit-il, ne pas quitter avec de vifs regrets une ville où les ennemis mêmes sont si généreux qu'on trouverait à peine ailleurs de pareils amis (60)? » Il donna de grandes marques de faiblesse pendant son exil, qu'il passa tantôt à Égine, tantôt à Trézène; ses regards ne se portaient jamais sur l'Attique que ses yeux ne se remplissent de larmes, et qu'il ne lui échappât des paroles qui n'annonçaient aucun courage, et qui répondaient mal à l'énergie qu'il avait montrée dans le cours de son administration politique. On rapporte qu'en sortant d'Athènes il avait élevé les mains vers la citadelle, et s'adressant à Minerve: « Protet-

¹ Environ deux cent cinquante mille livres.

» intérêt à trois bêtes si méchantes, la chouette, le dragon et le peuple (61)? » Tous les jeunes gens qui venaient le voir et s'entretenir avec lui, il les détournait de prendre part aux affaires publiques. « Si dès le commencement que je m'en suis occupé, leur disait-il, on m'eût présenté deux chemins, celui de la tribune et des assemblées, ou celui d'une mort certaine, et que j'eusse pu prévoir tous les maux qui m'attendaient dans le gouvernement, les craintes, les jalousies, les calomnies et les combats qui en sont inséparables, je me serais jeté tête baissée dans le chemin de la mort. »

XXXIII. Il était encore dans son exil lorsque Alexandre mourut¹. Aussitôt la Grèce se ligua de nouveau; Léosthène se signala par de grands exploits, et assiégea Antipater dans la ville de Lamia, où il l'enferma par de bonnes murailles². L'orateur Pythéas et Callimédon, surnommé Carabus, tous deux bannis d'Athènes, se rangèrent du parti d'Antipater; et, parcourant les villes de la Grèce avec les amis et les ambassadeurs de ce prince, ils les empêchaient de quitter son alliance, pour s'attacher aux Athéniens. Mais Démosthène, s'étant réuni aux ambassadeurs d'Athènes³, les seconda de tout son pouvoir pour persuader aux Grecs de tomber sur les Macédoniens et de les chasser de la Grèce. Phylarque⁴ raconte que dans une ville d'Arcadie Pythéas et Démosthène eurent ensemble une querelle très vive, en parlant, en pleine assemblée, l'un pour les Macédoniens, et l'autre pour les Grecs. « Nous ne doutons pas, disait Pythéas, qu'une maison où nous voyons porter du lait d'ânesse ne soit affligée de quelque maladie; c'est aussi la marque sûre qu'une ville est malade quand on y voit entrer des ambassadeurs athéniens. — Comme on ne porte du lait d'ânesse dans une maison que pour la guérir, répliqua Démosthène en tournant la comparaison à son avantage, de même les ambassadeurs athéniens n'entrent jamais dans une ville que pour y porter la santé. » Le peuple, charmé de cette repartie heureuse, rendit aussitôt un décret pour le rappel de Démosthène; et ce fut Damon, son cousin, du bourg de Péanie, qui le dressa. On envoya une galère à trois rangs de rames le prendre à Égine. Quand il aborda au Pirée, tous les magistrats, tous les prêtres, suivis du peuple entier, allèrent au-devant de lui, et le reçurent avec les plus vives démonstrations de joie. Démétrius de Magnésie rapporte que dans ce moment Démosthène, levant les mains au ciel, se félicita d'une journée si glorieuse, qui le ramenait dans sa patrie plus honorablement qu'Alcibiade, que ses concitoyens avaient reçu par force, au lieu qu'ils le recevaient de leur plein gré.

XXXIV. Cependant l'amende à laquelle il avait été condamné subsistait toujours, et le peuple ne pouvait pas lui en faire grace. On

¹ La première année de la cent quatorzième olympiade. — ² Voy. sur cette guerre Lamiaque, et sur Callimédon, dont il est question plus bas, la Vie de Phocion. — ³ C'étaient Polyenctes et Hypéride. — ⁴ Voy., sur cet historien, la Vie de Cléomène, note (14).

imagina un moyen d'éluder la loi : il était d'usage, dans le sacrifice qu'on faisait tous les ans à Jupiter Sauveur, de donner une certaine somme à celui qui avait soin de préparer et d'orner l'autel de ce dieu ; ils en chargèrent cette année Démosthène, et lui comptèrent pour cela les cinquante talents auxquels montait son amende. Mais il ne jouit pas long-temps du plaisir de se revoir dans sa patrie ; bientôt les Grecs furent entièrement écrasés ; ils perdirent, au mois de Métageitnion ¹, la bataille de Cranon ² ; au mois de Boédromion ³, les Athéniens reçurent une garnison macédonienne dans le fort de Munychium ⁴, et Démosthène mourut dans le mois de Pyanepsion ⁵. Lorsque Démosthène et ceux de son parti apprirent qu'Antipater et Cratère s'avançaient vers Athènes, ils se hâtèrent de sortir de la ville, et furent condamnés à mort par le peuple, sur un décret que Démade avait dressé (62).

XXXV. Ils se dispersèrent chacun de son côté, et Antipater envoya, pour les prendre, des soldats conduits par un certain Archias, surnommé Phygadothère ⁶ ; il était originaire de Thurium ⁷, et avait commencé par jouer des tragédies ; on dit même que Polus d'Égine, l'acteur le plus parfait de la Grèce (65), avait été son disciple. Mais Hermippus met Archias au nombre des disciples du rhéteur Lacritus (64), et, suivant Démétrius, il avait eu pour maître le philosophe Anaximène. Cet Archias ayant trouvé à Égine l'orateur Hypéride, Aristicus de Marathon et Himérée, frère de Démétrius de Phalère, qui s'étaient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les en arracha et les envoya à Cléones ⁸, où était alors Antipater, qui les fit mourir sur-le-champ ; on ajoute qu'il fit couper la langue à Hypéride. Archias, informé que Démosthène s'était réfugié à Calaurie (65), dans le temple de Neptune, passa dans cette île sur de petits bateaux, et, étant débarqué avec des soldats thracés, il voulut persuader à Démosthène de sortir de son asile et de venir avec lui trouver Antipater, de qui il n'avait rien à craindre. Mais la nuit précédente Démosthène avait eu un songe dans lequel il avait cru entrer en rivalité avec Archias à qui jouerait mieux une tragédie ; il lui semblait qu'il avait le plus grand succès et qu'il tenait tous les spectateurs dans l'admiration, mais que son rival l'emportait sur lui par la richesse et la beauté des décorations. Aussi Archias eut beau lui parler d'un ton de douceur et d'humanité, il n'ajouta pas foi à ses paroles, et levant les yeux sur lui, assis comme il était : « Archias, lui dit-il, tu n'as fait, cette nuit, aucune impression sur moi en jouant ton rôle, et tu ne réussiras pas mieux aujourd'hui par tes promesses. » Archias s'étant

¹ Août. — ² Cranon, ville de Thessalie, sur le Pénée, est célèbre par cette bataille, où Antipater et Cratère défirent entièrement les Grecs. Voy. la Vie de Phocion. — ³ Septembre. — ⁴ Voy., sur ce fait, la Vie de Phocion. — ⁵ Le mois de novembre. Voy. le ch. XXXVIII ci-après et la note. — ⁶ C'est-à-dire le limier des fuyards. — ⁷ Thurium, ville de l'ancienne Grèce, colonie d'Athènes ; elle s'appelait anciennement Sybaris. — ⁸ Ville de l'Argolide, située entre Argos et Corinthe.

emporté et lui ayant fait de grandes menaces : « Maintenant, reprit » Démosthène, tu parles comme si tu étais sur le trépied macédo- » nien ¹; tu n'avais parlé encore qu'en acteur de comédie : mais » attends un peu que j'aie écrit chez moi pour donner mes derniers » ordres. »

XXXVI. En disant ces mots, il entra dans l'intérieur du temple; et prenant ses tablettes comme pour écrire, il porta le poinçon à sa bouche et le mordit; ce qu'il faisait ordinairement quand il méditait ou qu'il composait quelque discours; après l'y avoir tenu quelque temps, il se couvrit de sa robe et pencha la tête. Les soldats qui se tenaient à la porte du temple se moquaient de lui de craindre ainsi la mort, et le traitaient de lâche et de mou. Archias, s'étant rapproché de lui, l'engageait à se lever; et lui répétant les mêmes propos, il lui promettait de le réconcilier avec Antipater. Démosthène, qui sentait que le poison avait produit tout son effet, se découvrit, et fixant ses regards sur Archias : « Tu peux maintenant, lui dit-il, jouer le rôle » de Créon dans la tragédie et faire jeter ce corps où tu voudras, » sans lui accorder les honneurs de la sépulture (66). O Neptune, » ajouta-t-il, je sors encore vivant de ton temple ²! mais Antipater et » les Macédoniens ne l'auront pas moins souillé par ma mort. » Il finis- » sait à peine ces mots, qu'il se sentit trembler et chanceler; il de- » manda qu'on le soutînt pour marcher, et, comme il passait de- » vant l'autel du dieu, il tomba et mourut, en poussant un profond » soupir.

XXXVII. Ariston rapporte que Démosthène avait pris, comme nous venons de le dire, le poison qu'il portait dans le poinçon de ses tablettes. Un certain Pappus, dont les Mémoires ont servi de maté- riaux à Hermippus pour composer son histoire, dit que lorsque cet orateur fut tombé au pied de l'autel, on trouva dans ses tablettes une adresse de lettre qui portait : *Démosthène à Antipater*. Comme on était surpris qu'il fût mort si promptement, les soldats thraces racon- tèrent qu'ils lui avaient vu tirer d'un linge quelque chose qu'il avait porté à sa bouche; qu'ils avaient cru que c'était de l'or qu'il avalait, mais qu'apparemment il avait bu du poison. Une jeune esclave qui le servait, et qu'Archias interrogea, dit que Démosthène portait depuis long-temps sur lui ce linge noué, comme une amulette. Ératosthène assure qu'il avait toujours du poison dans un anneau creux qu'il portait en guise de bracelet ³. Mais il n'est pas nécessaire de rappor- ter les différentes traditions des historiens sur le genre de sa mort, elles sont en trop grand nombre : je citerai cependant celle de Démocharès, parent de Démosthène ⁴, qui paraît persuadé que cet orateur

¹ Allusion au trépied sur lequel la pythie de Delphes était assise lorsqu'elle était inspirée par Apollon. Archias n'agissait que par l'inspiration des Macédoniens.—² Il ne voulait pas mourir dans le temple, pour n'en point souiller la sainteté.—³ Plin le dit de même. liv. XXXIII, c. 1.—⁴ Il était fils d'une sœur de Démosthène, et avait composé, outre quelques

ne mourut pas du poison ; mais que les dieux , par une faveur et une providence particulières , lui envoyèrent une mort douce et prompte pour le soustraire à la cruauté des Macédoniens (67).

XXXVIII. Il mourut le 16 du mois de Pyanepsion (68) , le jour le plus triste et le plus funeste de la fête des Tesmophories , où les femmes qui la célèbrent , assises à terre dans le temple de Cérès , jeûnent jusques au soir. Peu de temps après , le peuple athénien , rendant à sa mémoire les honneurs qu'il méritait , lui fit élever un statue de bronze , et ordonna , par un décret , que l'ainé de sa famille serait , à perpétuité , nourri dans le Prytanée aux dépens du public ¹. On grava sur le piédestal cette épitaphe :

Démosthène , pourquoi ta force et ta puissance
N'ont-elles égalé ta sublime éloquence ?
Jamais on n'aurait vu , par un honteux revers ,
Des Macédoniens les Grecs porter les fers.

Ceux qui veulent que Démosthène ait fait lui-même cette inscription à Calaurie , avant de prendre le poison , ne méritent pas d'être écoutés. Mais , peu de temps avant mon voyage d'Athènes , il arriva un événement que je crois devoir rapporter. Un soldat , appelé en justice par son capitaine , mit tout ce qu'il avait d'argent dans les mains de la statue de Démosthène , qui avait les doigts entrelacés l'un dans l'autre. Il était né près de cette statue un petit platane dont les feuilles , ou poussées par le vent , ou placées par le soldat lui-même , couvraient si bien les mains de la statue , qu'elles cachèrent long-temps l'or qu'on y avait mis en dépôt. Le soldat , étant revenu à Athènes , y retrouva son or dans l'endroit où il l'avait mis ; et cette aventure ayant fait du bruit dans la ville , il y eut entre les beaux-esprits d'Athènes une rivalité pour faire des vers sur le désintéressement de Démosthène.

XXXIX. Démade ne jouit pas long-temps de la gloire récente qu'il avait acquise : la justice divine , qui voulait venger la mort de Démosthène , le conduisit en Macédoine , pour y recevoir la juste punition de son crime de la main même de ceux dont il avait été le vil flatteur. Déjà il leur était odieux , et dans cette occasion il commit une faute dont il lui fut impossible de se justifier. On surprit une lettre de lui par laquelle il invitait Perdicas à entrer en armes dans la Macédoine , et à délivrer la Grèce , qui ne tenait plus qu'à un fil à moitié pourri ; c'est ainsi qu'il désignait Antipater. Dinarque de Corinthe ² s'étant porté pour son accusateur et l'ayant convaincu d'être l'auteur de cette lettre , Cassandre , dans le premier mouvement de sa colère , massacra son fils entre ses bras , et ordonna qu'on le fit mourir lui-

discours , l'histoire de ce qui s'était passé de son temps à Athènes , et dans un style plus oratoire qu'historique , selon le témoignage de Cicéron dans son *Traité sur les Orateurs illustres* , c. LXXXIII. — ¹ Ce décret , proposé par Démocharès , se trouve dans les *Vies des dix Orateurs* , dans les *Œuvres morales* de Plutarque. — ² Sa Vie est parmi les *Vies des dix Orateurs* , par Plutarque , *Œuvres morales*.

même. Ainsi Démade apprit, par ses malheurs, que les traîtres sont toujours les premiers à se trahir eux-mêmes : c'était ce que Démosthène lui avait souvent prédit et qu'il n'avait jamais voulu croire. Voilà, mon cher Sénécion, la vie de Démosthène, telle que j'ai pu la recueillir dans mes conversations et dans mes lectures.

NOTES SUR LA VIE DE DÉMOSTHÈNE.

(1) Les victoires des jeux olympiques étaient si glorieuses, que les plus grands poètes se faisaient un honneur de les célébrer. Toutes les odes de Pindare qui nous restent sont consacrées à chanter les vainqueurs aux quatre grands jeux de la Grèce, ceux d'Olympie, de Némée, les isthmiques et les pythiques. Nous voyons, par la première ode d'Horace, que les athlètes vainqueurs étaient, dans l'opinion publique, élevés au rang des dieux mêmes ; aussi les plus grands rois allaient y disputer le prix. Alcibiade avait envoyé sept chars, et remporté trois prix aux jeux olympiques.

(2) L'île de Céos, dans la mer Égée, avait produit les poètes Simonide et Bacchylide, tous deux célèbres, le premier dans la poésie élégiaque, et le second dans la poésie lyrique. Égine était une île située en face d'Athènes ; ce qui la faisait comparer, par Périclès, à une tache sur l'œil du Pirée : elle avait donné naissance à Polus, acteur tragique, qui passa pour le plus habile de la Grèce dans son art.

(3) Ce que Plutarque dit ici est incontestable ; cependant il est aussi certain qu'on trouve plus aisément dans une grande ville de grands exemples en tout genre, qui peuvent être d'un secours puissant pour se former à la vertu autant qu'aux sciences : on a observé que c'est dans les villes les plus peuplées qu'il y a tout à la fois et plus de corruption et plus de vertu.

(4) Quoique la retraite soit favorable et même nécessaire aux gens de lettres, pour se livrer paisiblement à l'étude, et qu'on la trouve plus aisément dans les petites villes qu dans les campagnes, il n'en est pas moins vrai que le séjour des grandes villes est absolument nécessaire aux gens de lettres, moins encore pour y avoir des livres, qu'on peut se procurer dans la plus petite ville, que pour y puiser, dans la conversation des savants et des personnes de goût, des lumières que rien ne peut remplacer, et qu'on ne trouve que là. C'est aux hommes de lettres à savoir se ménager, au sein du tumulte des villes, un asile et une retraite où ils puissent méditer en silence ce qu'ils ont recueilli dans les entretiens des personnes éclairées.

(5) Cette manière d'étudier les écrivains d'une langue étrangère n'est pas sûre, à beaucoup près ; et Plutarque en est la preuve ; car nous avons eu quelques occasions de remarquer qu'elle l'avait fait tomber dans plusieurs méprises en traduisant des mots latins dont il n'avait pas une parfaite intelligence.

(6) Quelques interprètes ont entendu cette vivacité de la prononciation du latin ; mais il n'aurait pas fallu, ce semble, une grande intelligence du latin, pour saisir la rapidité de cette prononciation ; aussi M. Barton, dans ses *Notes sur les Vies de Démosthène et de Cicéron*, l'applique-t-il à la diction même.

(7) Cette retenue est la preuve d'une grande modestie dans Plutarque, et elle montre en même temps son impartialité ; car il savait assez de latin pour juger de l'éloquence de Cicéron, et la comparer avec celle de Démosthène ; et il aurait eu un beau chanip pour donner la préférence à l'orateur grec sans paraître partial ; il s'en abstient cependant, ce qui fait voir l'injustice du reproche qu'on lui a fait de favoriser les Grecs au préjudice des Romains. Nous l'avons justifié de ce reproche dans la Préface qui est à la tête de ces *Vies*.

(8) Amyot a traduit ce vers de cette manière : « Le dauphin a force même sur la terre. » M. Dacier dit que la force du dauphin est sur son rivage. La traduction d'Amyot, comme l'ont observé ses éditeurs, est le contraire de ce qu'il devait dire ; car les poissons n'ont plus aucune force quand ils sont sur la terre. Il est vrai que la

texte est conforme à la traduction d'Amyot; mais tous les critiques ont reconnu qu'il était altéré, et l'ont corrigé de la manière que je l'ai traduit.

(9) Cécilius, célèbre rhéteur de la ville de Calantis en Sicile, vivait, selon Suidas, du temps d'Auguste; il est le premier qui ait fait un parallèle de l'éloquence de Démosthène et de Cicéron. Les éditeurs d'Amyot ont peine à croire que ce soit celui dont Plutarque parle; car il avait tout ce qu'il fallait pour faire ce parallèle; il était Grec, il avait vécu long-temps à Rome, où il enseignait avec beaucoup de réputation.

(10) Amyot a traduit que le père de Démosthène était un homme de bien et d'honneur; et il est certain, suivant l'observation de ses éditeurs, que l'expression dont se sert ici Plutarque est souvent employée dans ce sens; mais il est vrai aussi, disent-ils, qu'on la trouve dans les autres écrivains, et spécialement dans Plutarque, avec une acception très différente, et qui répond à ce que les Latins entendaient par *optimates*, que nous appelons les geus de bonne maison; et c'est en ce sens qu'il faut l'entendre ici, avec plusieurs critiques.

(11) Ce Gylon, aïeul maternel de Démosthène, condamné pour avoir livré aux ennemis une ville de Pont qui s'appelait Nymphée, s'enfuit en Scythie, où il épousa une femme du pays fort riche, dont il eut deux filles: l'une fut mariée à Philocharès, et l'autre, nommée Cléobule, à Démosthène, père de l'orateur.

(12) Si Plutarque ignorait la véritable origine de ce nom, nous ne devons pas nous flatter de la faire connaître. Suivant M. Barton, Démosthène s'était attiré ce reproche par son habillement, qui, s'il n'était pas tout-à-fait efféminé, paraissait du moins trop recherché et trop élégant, comme le dit Aulugelle, liv. I, c. v.

(13) Oropus était une ville située aux confins de l'Attique et de la Béotie, du côté de l'Eubée. Elle fut un sujet éternel de contestation entre les villes limitrophes. Pausanias, liv. I, c. xxxiv, dit qu'elle avait été d'abord possédée par les Béotiens. On voit par Thucydide, liv. I, c. xliii, qu'au temps de la guerre du Péloponnèse elle était soumise aux Athéniens. Diodore de Sicile, liv. XIV, c. xvii, nous apprend que les Thébains s'en rendirent maîtres dans la quatre-vingt-quatorzième olympiade. Thémison, tyran d'Érétrie, s'en empara dans la cent troisième. Philippe l'enleva pour la restituer aux Athéniens. Après la mort d'Alexandre, elle fut déclarée libre par Polyperchon; mais elle ne cessa d'occasionner de nouvelles disputes dans la Grèce, même après que les Romains l'eurent soumise, comme on le voit dans Pausanias.

(14) Cet orateur, si peu connu parmi nous, fut un des meilleurs orateurs d'Athènes, au jugement de Deuys d'Halicarnasse, dans un Traité qu'il a composé sur l'*Éloquence d'Isée*.

(15) Cicéron, dans la préface de ses *Offices*, et dans son livre des *Orateurs illustres*, c. xxi; Quintilien, liv. XII, c. ii, attestent aussi cette assiduité de Démosthène à l'école de Platon.

(16) On lit ailleurs que ce fut Callias qui procura à Démosthène les discours de Zéthus d'Amphipolis, et que Chariclès le Carystien lui fit connaître les ouvrages d'Alcidas, rhéteur de la ville d'Elée, contemporain d'Isocrate, et qui avait écrit un *Traité sur la Rhétorique*, suivant Quintilien, liv. III, c. i.

(17) Tous les interprètes latins et français ont traduit comme si Plutarque citait ici Thucydide; M. Barton fait observer qu'on ne trouve rien de tel dans cet historien, et il entend que Démosthène profita des intervalles que les délais lui laissaient, pour méditer les ouvrages de Thucydide. On sait qu'il copia son *Histoire du Péloponnèse* jusqu'à huit fois; c'est ce qui m'a déterminé à adopter le sens que M. Barton propose.

(18) On distinguait deux courses du stade: l'une simple, qui consistait à aller de la barrière à la borne; et l'autre double, où l'on revenait tout de suite de la borne à la barrière. Voy. la note (34) sur la *Vie de Phacien*.

(19) L'enthymème est un raisonnement composé de deux propositions simples, où l'on supprime la proposition générale, qui est sous-entendue: ainsi, c'est un syllogisme parfait dans la pensée, mais incomplet dans l'expression.

(20) Dans un gouvernement purement démocratique, tel qu'était celui d'Athènes, les artisans des dernières classes avaient droit d'être écoutés, comme les plus habiles

orateurs ; il est douteux que la plupart eussent pu donner un avis bien motivé , même sur des affaires relatives à leur métier. Qu'était-ce donc lorsqu'ils voulaient parler sur des affaires d'une espèce toute différente ? D'autres pensent que Démosthène a en vue Démade , qui , après avoir gagné sa vie à l'état de matelot , était devenu , par son seul génie , un excellent orateur. Voy. Quintilien , liv. II , c. xvii. Le comédien à qui Démosthène parle était du bourg de Marathon , et fils de Théogiton.

(21) M. Barton rapporte un passage de Vvheler dans son *Itinéraire de la Grèce* , liv. V , où cet écrivain raconte qu'en sortant d'Athènes , on trouve , vers les colonnes d'Adrien , un bâtiment remarquable ; les habitants l'appellent *to Phanori tou Demosthenis* , la lanterne ou le fanal de Démosthène : c'est là , disent-ils , le lieu où cet orateur avait coutume de se renfermer pour s'y livrer sans obstacle à l'étude de son art , ayant la moitié de la barbe rasée , pour être forcé à garder la retraite. Pour la description du monument , voy. l'endroit que nous venons de citer.

(22) Il faisait ce que Cicéron appelle *theses politicas* , et auxquelles il s'exerçait lui-même , comme il nous l'apprend dans la quatrième *Lettre* du neuvième livre à Atticus , où il donne plusieurs de ces sujets qui ont tous pour objet des matières politiques , et sur lesquels il composait des exordes , pour les avoir tout prêts dans l'occasion.

(23) Ce que Plutarque rapporte ici se passa à Athènes , comme on le voit dans l'*Éloge de Démosthène* par Lucien , et dans la *Vie d'Apollonius de Tyane* par Philostrate , liv. VII , c. xxxvii. Python , envoyé en ambassade à Athènes , où les Grecs étaient assemblés , pour leur persuader de se soumettre à Philippe , s'occupa peu des autres peuples et s'attacha surtout aux Athéniens ; il se plaignit qu'ils s'étaient conduits injustement à l'égard du roi de Macédoine. Démosthène lui répondit sur-le-champ et le surpassa : il s'applaudit fort de cette victoire et en parle avec complaisance dans sa *Harangue de la Couronne*.

(24) Ce nom est si diversement écrit chez les auteurs anciens , qu'il est difficile de décider s'il est question ici d'un bourg de l'Attique nommé Myrrhine , qui était de la tribu Pandionide , ou d'une ville d'Éolie appelée Myrrhine , ou enfin d'une autre de l'île de Lemnos , du même nom ; c'est de cette dernière que Xylandre l'entend.

(25) Ce mot signifie vendeur de vieilles marchandises. Ce surnom ne convient guère à l'idée qu'on a de l'éloquence de Démosthène : mais les poètes comiques n'y regardaient pas de si près ; et pourvu qu'ils jetassent du ridicule sur ceux qui étaient l'objet de leur censure , ils s'embarrassaient peu de la justesse des idées.

(26) Ce ne sont pas seulement les poètes comiques qui ont repris dans Démosthène cet usage trop fréquent des antithèses : Démétrius de Phalère , écrivain d'un jugement sûr , lui en fait aussi le reproche dans son *Traité de l'Élocution*.

(27) Ce passage se trouve au commencement du *Discours sur l'île d'Halonèse* , lequel a paru suspect à Libanius , qui l'attribue à Hégésippe. L'orateur dit aux Athéniens de ne pas prendre , de ne pas recevoir cette île de Philippe comme une concession de ce prince , mais de la reprendre comme leur appartenant.

(28) Polyeucte , du bourg de Sphette , qui défendit Midias contre Démosthène , son accusateur , n'en était pas moins uni avec cet orateur , dans tout ce qui regardait la république. Il fut toujours l'ennemi déclaré des Macédoniens : on en a parlé dans la *Vie de Phocion*.

(29) Colytte était un bourg de l'Attique. Si toutes les reparties et tous les bons mots de Démosthène eussent eu cette vivacité , Longin , dans son *Traité du Sublime* , c. xxviii , n'aurait pas dit de lui que , lorsqu'il s'efforce d'être plaisant , il se rend ridicule plutôt qu'il ne fait rire , et qu'il s'éloigne d'autant plus de la bonne plaisanterie , qu'il s'efforce d'en approcher.

(30) C'est cette guerre qu'on appelle la guerre sacrée ; elle commença la quatrième année de la cent cinquième olympiade , suivant Pausanias , liv. X , c. ii ; et selon Diodore de Sicile , liv. XVI , c. lx , la deuxième année de la cent sixième.

(31) Xénophon , liv. VI de son *Histoire grecque* , p. 590 , met ce Mélanopus au nombre des députés que les Athéniens envoyèrent à Lacédémone , pendant la guerre sociale , pour y traiter de la paix.

(32) Panétius était un philosophe stoïcien très célèbre , de l'île de Rhodes ; il avait

composé un *Traité des Devoirs*, d'après lequel Cicéron avait composé celui des *Offices*, sur le même sujet. Il y a apparence que c'est dans ce *Traité des Devoirs* que Panétius rendait ce témoignage honorable à Démosthène, dont il avait lui-même adopté le principe, pour en faire le fondement de son ouvrage.

(33) Myroclès, un des orateurs d'Athènes, et en même temps grand usurier, avait été accusé de concussion par Eubulus, ami d'Eschine. Les autres personnages sont connus. Ce Thucydide n'est pas l'historien, mais celui que la noblesse suscita pour rival à Périclès, après la mort de Cléon.

(34) Quand Plutarque dit que Phocion succéda à Démosthène, il ne veut pas dire qu'il ne vint qu'après cet orateur; car on a vu qu'il était son contemporain; il entend seulement que Phocion était plus jeune que Démosthène, et qu'il n'entra dans le gouvernement qu'après que cet orateur s'y fut distingué. Il a été fort question d'Ephialte dans les *Vies de Périclès et de Cléon*.

(35) Cet or de Susse et d'Ecbatane, villes considérables de la Perse et de la Médie, était celui qu'Artaxerxe et ses satrapes envoyaient en Grèce pour s'y faire des partisans.

(36) Démosthène raconte ce fait dans son *Oraison de la Couronne*.

(37) C'est une comparaison agréable qui a été suggérée à Plutarque par l'état du père de Démosthène, qui, comme on l'a vu au commencement de cette *Ve*, avait un atelier considérable, où un grand nombre d'esclaves étaient employés à forger des armes.

(38) C'est une chose observée et transmise à la postérité par des écrivains qui s'intéressaient à la gloire de Démosthène et de Cicéron, dit Aulugelle, l. XV, c. xxviii, que ces deux orateurs ont composé, au même âge, deux de leurs discours les plus célèbres : Démosthène, ceux qu'il fit contre *Endotion* et *Timocrates*, à l'âge de vingt-sept ans; Cicéron, ceux qu'il prononça pour *Quintius* et pour *Sextius Roscius*, le premier à vingt-six ans, et le second à vingt-sept.

(39) Démétrius de Magnésie, historien très instruit, vivait du temps de Pompée, de Cicéron et d'Atticus; il avait adressé à ce dernier un *Traité sur la Concorde*, comme on le voit par la *Lettre onzième* du neuvième livre des *Lettres à Atticus*. Il avait fait aussi un ouvrage sur les *Homonymes*, c'est-à-dire sur les poètes et les autres écrivains qui avaient porté le même nom. Le *Traité des Synonymes* roulait sur les mots qui ont la même signification. Voy. Vossius, de *Hist. gr.*, l. I, c. xxiii.

(40) Dans cette oraison, Démosthène accuse Eschine de plusieurs malversations capitales qu'il avait commises dans son ambassade auprès de Philippe, pour faire jurer la paix à ce prince. Nous avons ce discours de Démosthène, et la réponse d'Eschine. Puisque du temps de Plutarque on était incertain de l'issue qu'avait eue cette affaire, il serait inutile de chercher à décider cette question. Elle dut être plaidée la deuxième année de la cent neuvième olympiade, Démosthène étant alors âgé de trente-neuf ans.

(41) Plutarque, trompé sans doute par sa mémoire, attribue ici à Démosthène ce qui eut lieu pour Eschine : ce dernier du moins le rapporte de lui-même dans son *Discours sur la fausse Ambassade*, et dit tout le contraire de Démosthène. Voy. l'édition de Démosthène, par Wolf, p. 401.

(42) Périnthe, ville très forte sur la Propontide, fut assiégée sans relâche par Philippe, et défendue par ses habitants avec la même persévérance, la quatrième année de la cent neuvième olympiade, jusqu'à ce qu'elle fût secourue par les Byzantins. Philippe, irrité contre ceux-ci, partagea son armée et assiégea à la fois Périnthe et Byzance. La première de ces deux villes fut délivrée par les Perses, à qui Philippe commençait à être suspect, et la seconde par Phocion, qui chassa entièrement Philippe de l'Hellespont. Voy. la *Vie de Phocion* et Diodore de Sicile, liv. XVI, c. lxxiv et suiv.

(43) Allusion à la nourriture des esclaves, à qui on la donnait par mesure réglée. Ce mot a été déjà rapporté plusieurs fois par Plutarque, et attribué à d'autres qu'à ce Crobilus, qui était lié d'intérêt avec Démosthène dans les affaires du gouvernement. Suidas lui donne le nom d'Hégésippe.

(44) Dans le texte, il y a Doachus et Thessalus, dont on fait un nom d'homme;

mais Palmérius l'a corrigé d'après Aristide, dans son *Oraison sur l'Alliance*. Démosthène, dans la *Harangue de la Couronne*, p. 521, donne aussi à ces deux députés le titre de Thessaliens. Marস্য, que Plutarque cite sur ce fait, était frère d'Antigonos, qui régna en Macédoine après Alexandre. Il avait composé *Dix livres des choses macédoniques*.

(45) Nous avons déjà eu occasion de remarquer ailleurs que, par fortune divine, les anciens entendaient la Providence, qui règle avec sagesse et avec intelligence tous les événements de la vie; et qu'alors elle était opposée à la fortune aveugle et inconstante, qu'ils appelaient hasard.

(46) Pausanias, liv. X, c. xix, fixe la position précise de ce ruisseau.

(47) Les auteurs sont très partagés sur la conduite que tint Philippe en cette occasion. Voy. Justin, liv. IX, c. iv; Elien, liv. VII, c. xv; Diodore de Sicile, l. XVI, c. lxxxvi et lxxxvii; Sextus Empiricus, liv. I, contre les Mathématiciens, c. xiiii.

(48) Eschine, dans son *Discours contre Clésiphon*, p. 455, attribue ce fait, non à la modestie de Démosthène, mais à la douleur des Athéniens, qui, dans les premiers temps qui suivirent ce désastre, ne voulurent pas souffrir que Démosthène mit son nom à ses décrets et les firent dresser sous celui de Nausiades; mais Eschine était l'ennemi de Démosthène, et son témoignage peut être suspect.

(49) Margitis était un homme d'une imbecillité extrême, et dont le nom était devenu celui de la bêtise. On prétend qu'Homère avait fait contre lui un poème satirique, que Suidas attribue à un autre poète nommé Pigrès. Eschine, *ibid.*, reproche vivement à Démosthène de s'être servi, à l'égard d'Alexandre, d'un terme si méprisant.

(50) Les Athéniens envoyèrent à Alexandre deux ambassades que Plutarque ne distingue pas, et que Justin, liv. XI, c. iii et iv, rapporte séparément. Démosthène était de la première, qui eut lieu avant la ruine de Thèbes.

(51) Démosthène ayant rebâti à ses frais les murailles d'Athènes, et le peuple, voulant lui témoigner sa reconnaissance pour cette générosité, l'honora d'une couronne d'or, sur le décret qu'en dressa Clésiphon. Eschine, jaloux de la gloire de son rival, attaqua ce décret. L'affaire fut plaidée avec le plus grand éclat. Démosthène l'emporta par la véhémence et la sublimité de son éloquence; cette cause avait commencé la même année que la bataille de Chéronée, la troisième de la cent dixième olympiade, Démosthène ayant alors quarante-quatre ans. Elle fut jugée huit ans après, et non pas dix, comme le dit Plutarque, la troisième année de la cent douzième olympiade; car de l'archontat de Charondas à celui d'Aristophon, il ne s'est écoulé que huit ans, comme on le voit dans les *Fastes attiques* du P. Coraïpi, t. IV, p. 59 et 44. Il est vrai que cet écrivain explique cet endroit de Plutarque de manière à le justifier de l'erreur où il paraît être tombé. Voy. *ibid.*, t. I, p. 360.

(52) Il fallait que l'accusateur, pour gagner sa cause, eût la moitié des voix et un cinquième de l'autre moitié; autrement il était condamné à une amende de mille drachmes (neuf cents livres). Il était donc bien honteux pour Eschine de n'avoir pas eu le sixième des voix.

(53) Ce fut là qu'à sa première leçon il lut les deux oraisons prononcées dans cette cause si célèbre. Ses auditeurs applaudirent beaucoup la sienne; mais à la lecture de celle de Démosthène, les applaudissements allèrent jusqu'à l'ivresse: « Qu'auriez-vous donc fait, leur dit Eschine, si vous l'aviez entendu lui-même? »

(54) Alexandre avait confié la garde de ses trésors et de ses revenus de Babylone à cet Harpalus, qui, se flattant que ce prince ne reviendrait jamais, se mit à mener la vie la plus licencieuse, à étaler le luxe le plus incroyable, et à déshonorer par ses débauches les familles les plus honnêtes. Quand il eut consumé ainsi la plus grande partie des richesses qui lui avaient été confiées, il apprit qu'Alexandre, revenu de son voyage de l'Inde, châtiât sévèrement ceux de ses lieutenants qui avaient abusé de leurs emplois. Pour se mettre à l'abri de sa vengeance, il ramassa cinq mille talents (vingt-cinq millions) et se retira dans l'Attique. Voy. la *Vie de Phocion*; Athénée, livre XIII, ch. vii; Diodore, l. XVII, c. cviii.

(55) Cet endroit a, dans le grec, une grace qu'il n'est pas facile de conserver en français; elle consiste dans un mot qui est le terme propre des balances, et qui

signifie *peser* : cela pèse tant ; mais en même temps ce terme veut dire *contenir*. Le mot *être* peut équivaloir à cette signification ; car nous dirions en français, *cette coupe est de vingt talents*, pour exprimer qu'elle les vaut, qu'elle les pèse : il peut signifier aussi qu'elle contient vingt talents, comme on dit, *ce tonneau est de tant de bouteilles*, pour signifier qu'il les contient.

(56) Cette expression, que Plutarque a pu emprunter d'Épictète, exprime très bien l'asservissement honteux auquel les passions nous réduisent, et la tyrannie qu'elles exercent sur nous.

(57) Cette plaisanterie fait allusion à un usage des festins, où la coupe passait d'un convive à un autre, non dans l'ordre où ils étaient placés à table, mais obliquement ; et celui qui recevait la coupe était obligé de chanter une chanson qu'on appelait *scolie*, mot qui signifie *oblique*, et qui était pris du tour oblique que faisait la coupe.

(58) Cette réserve fait honneur aux Athéniens, ce peuple d'ailleurs si léger. Vulpian, liv. II des *Pandectes*, cité par M. Barton, dit qu'un homme qui vient de se marier ne doit pas être cité en justice.

(59) Lucien, dans l'*Éloge de Démosthène*, t. III, p. 515, regarde comme calomnieuse l'accusation intentée à Démosthène pour l'affaire d'Harpalus ; et il taxe de perfidie l'orateur Hypéride, qui avait été la cause et l'agent de cette condamnation. Cependant quelle apparence que le sénat entier de l'Aréopage se fût rendu complice de l'injustice d'Hypéride ? Je dois ajouter néanmoins que Pausanias, liv. II, c. xxiii, rapporte des preuves très fortes de l'innocence de Démosthène.

(60) Ce fait est attribué à Eschine, et d'une manière qui ferait encore plus d'honneur à Démosthène, dans la *Bibliothèque de Photius*, p. 265. On y raconte que lorsque Eschine eut perdu sa cause, et qu'il se retira d'Athènes pour aller à Rhodes, Démosthène le suivit à cheval ; qu'Eschine, en le voyant, se crut perdu ; mais que Démosthène l'ayant joint, lui parla en ami généreux et lui donna un talent (cinq mille livres) pour l'aider dans sa retraite ; et qu'Eschine dit alors cette belle parole, qui, dans le texte, est attribuée à Démosthène. Le silence de Plutarque sur une action si honorable à cet orateur pourrait faire douter du fait ; et l'autorité de Photius, le seul auteur où elle se trouve, n'est pas assez grave pour y faire croire.

(61) La chouette et le dragon étaient consacrés à Minerve ; le premier de ces animaux était même empreint sur la monnaie athénienne, et l'on nourrissait toujours un dragon dans le temple que cette déesse avait à la citadelle.

(62) Démosthène et les orateurs de son parti ne s'enfuirent pas, comme on le croit communément, par la crainte d'Antipater, qui n'avait pas encore demandé qu'on les lui livrât ; mais parcequ'ils craignaient que le peuple ne voulût se venger sur eux des pertes qu'il avait essuyées dans la guerre Lamiaque, comme le dit Suidas, au mot *Antipater*. Lorsqu'ils eurent pris la fuite, le peuple, ayant de députer vers Antipater, les condamna à mort par contumace, suivant Plutarque et Suidas, ou seulement à l'exil, selon Cornélius Népos, dans la *Vie de Phocion*. On ne sait pas précisément si leur condamnation eut pour motif leur mauvaise administration, ou l'abandon qu'ils faisaient de leur patrie dans une circonstance si malheureuse ; car c'était à Athènes un crime capital que de se soustraire au danger commun. Il nous reste, sur ce sujet, un Discours de l'orateur Lycurgue, dont Eschine désapprouve la sévérité dans son *Discours contre Ctésiphon*.

(63) Polus réunissait, dit Aulugelle, liv. VII, c. v, à une voix belle et sonore, un geste parfait ; il jouait d'une manière admirable les tragédies des plus grands poètes. Il perdit un fils qu'il aimait très tendrement ; après avoir donné quelque temps à la douleur extrême que lui causait cette perte, il reparut sur le théâtre. Il devait jouer ce jour-là le rôle d'Électre dans la pièce de Sophocle, et porter l'urne qui était censée contenir les ossements d'Oreste. Polus, revêtu d'habits de deuil, prit l'urne qui renfermait les cendres de son fils ; et, tenant dans ses mains ces restes précieux, il exprima avec tant de vérité les regrets et la douleur dont il était affecté, qu'il excita les gémissements de tous les spectateurs.

(64) Il y a apparence que ce Laeritus est celui contre lequel Démosthène a fait un Discours que nous avons encore, et dans lequel il le traite de misérable sophiste.

(65) Calaurie, petite île en face de Trézène, à l'entrée du golfe Saronique, à

gauche. Les copistes ont, à la place de ce nom, mis par erreur celui de Calabrie.

(66) Démosthène, qui reproche à Archias son premier état de comédien, fait allusion ici à la défense que Créon fait, dans l'*Antigone* de Sophocle, vers 25 et suivants, de donner la sépulture à Polynice, ordonnant qu'on le jette dehors, pour être exposé aux chiens et aux oiseaux.

(67) Lucien, dans l'*Éloge de Démosthène*, vers la fin, t. III, p. 512 et suivantes, suppose qu'Antipater avait le plus vif désir d'avoir Démosthène vivant, afin de profiter de ses talents dans l'administration, dont il fait le plus grand éloge en rappelant avec admiration les plus beaux traits de sa vie; cependant, après la conduite de ce prince envers d'autres orateurs qu'il fit périr cruellement, on peut douter de la sincérité de ses dispositions.

(68) Le seize du mois Pyanepsion répondait, pour cette année, la troisième de la cent quatorzième olympiade, au onze de novembre. Dans les *Vies des dix Orateurs*, à l'article de Démosthène, il est dit que cet orateur mourut dans la cinquantième année de son âge, erreur peu étonnante dans un ouvrage qui fourmille de fautes. Le P. Corsini, en la corrigeant dans ses *Fastes Attiques*, t. IV, p. 55, en fait une autre qui n'est pas moins grave : il dit qu'il faut rétablir, dans les *Vies des dix Orateurs*, cinquante-six ans; car nous avons démontré, dit-il, que Démosthène naquit la quatrième année de la quatre-vingt-dix-neuvième olympiade, quoique Denys d'Halicarnasse place sa naissance à la quatrième année de la quatre-vingt-dix-neuvième; et il mourut la même année qu'Aristote, la troisième de la cent quatorzième. Mais depuis la quatrième année de la quatre-vingt-dix-huitième olympiade jusqu'à la troisième année de la cent quatorzième, il y a sûrement soixante-deux ans, sans compter la première et la dernière : ainsi, en suivant ce calcul, Démosthène était au moins dans sa soixante-troisième année, et peut-être dans sa soixante-quatrième; et au moins dans la cinquante-neuvième, en suivant celui de Denys d'Halicarnasse.

CICÉRON.

I. Son origine. Son surnom. — II. Sa naissance.

Il se distingue de tous les jeunes gens de son

âge. — III. Il s'applique à la philosophie et

sert sous Sylla. Son premier plaidoyer. —

IV. Son voyage en Grèce. Il s'attache à l'é-

cole de l'Académie. — V. Il va voir les plus

fameux rhéteurs d'Asie. — VI. Sa conduite

réserve après son retour à Rome. — VII.

Il fait, dans ses plaidoyers, un usage trop

fréquent de la raillerie. Sa questure en Si-

cile. — VIII. Sa passion pour la gloire. Il s'ap-

plique à connaître, par leurs noms, les per-

sonnes les plus considérables. — IX. Son

désintéressement. Affaire de Verrès. — X.

Il le fait condamner. — XI. Sa vie particu-

lière. Estime dont il jouit à Rome. — XII.

Causes qu'il plaide pendant sa préture. —

XIII. Affaire de Manilius. — XIV. Il est nom-

mé consul. Faction qui se forme dans

Rome. — XV. Conspiration de Catilina, qui

demande le consulat avec Antoine. — XVI.

Affaires difficiles que Cicéron a au commen-

cement de son consulat. — XVII. Il fait re-

jetter la loi agraire de Rullus. — XVIII. Pou-

voir irrésistible de son éloquence. — XIX.

Catilina appelle des troupes à Rome. —

XX. Cicéron communique au sénat les avis

qu'il a reçus de la conjuration. Décret qui

l'investit d'un pouvoir absolu. — XXI. Catil-

lina tente inutilement de faire assassiner Ci-

céron — XXII. Lentulus se met à la tête des

conjurés à Rome. — XXIII. Moyens que les

conjurés valent pour l'exécution. — XXIV.

Ils traitent avec les ambassadeurs des Allo-

brogés. — XXV. Lentulus et les principaux

conjurés sont arrêtés. — XXVI. Incertitude

de Cicéron sur le parti qu'il doit prendre.

Sa femme l'encourage à les faire punir. —

XXVII. Opinion de César. — XXVIII. Caton

fait revenir le sénat à l'arrêt de mort. Les

coupables sont exécutés. — XXIX. Témoi-

gnages d'estime donnés à Cicéron. Défaite

de Catilina. — XXX. Intrigues contre Ci-

céron. Il est nommé, par un décret du peuple,

Père de la patrie. — XXXI. Il déplaît aux

Romains, par les louanges continuelles

qu'il se donne. — XXXII. Éloges qu'il a faits

de tous les hommes célèbres de son temps.

— XXXIII. Sa vanité lui fait quelquefois ou-

blier les bienséances. Ses mots contre Cras-

sus. — XXXIV. Ses bons mots. — XXXV. Suite.

— XXXVI. Clodius entre, déguisé en femme,

aux mystères de la Bonne-Déesse. — XXXVII.

Cicéron dépose contre lui en justice. —

XXXVIII. Clodius est abeuss. — XXXIX. Clo-

dus feint de se réconcilier avec Cicéron.

— XL. César se déclare contre Cicéron.

Clodius le cite en justice. — XLI. Cicéron

s'en va en exil. — XLII. Clodius le fait

condamner au bannissement. — XLIII. Ef-

forts du sénat pour le faire rappeler. —

XLIV. Rappel de Cicéron. — XLV. Jole du

peuple à son retour. Il déchire les actes du tribunal de Clodius. — XLVI. Affaire de Milon. — XLVII. Cicéron est envoyé proconsul en Cilicie. Conduite qu'il y tient. — XLVIII. A son retour il trouve Rome divisée entre César et Pompée. — XLIX. Il va joindre Pompée, et en est blâmé par Caton. — L. Railleries de Cicéron dans le camp de Pompée. — LI. Il va trouver César, qui le reçoit avec honneur. — LII. Affaire de Ligarius. — LIII. Il quitte les affaires et se livre à l'étude. — LIV. Il répudie sa femme Téntia, et épouse une jeune personne qu'il répudie encore. — LV. Mort de sa fille Tullie. Mort de César. — LVI. Antoine excite le peuple contre les meurtriers de César. —

LVII. Défiance mutuelle de Cicéron et d'Antoine. — LVIII. Songe singulier de Cicéron. — LIX. Il prend le parti du jeune César. — LX. Il engage le sénat à le favoriser. — LXI. César se raccommode avec Antoine et lui sacrifie Cicéron. — LXII. Cicéron s'enfuit avec son frère qui est trahi et mis à mort. — LXIII. Incertitudes où il se trouve. — LXIV. Il est tué. — LXV. Sa tête et ses mains sont attachées à la tribune.

M. Dacier place les commencements de Cicéron à l'an du monde 3870, la première année de la 475^e olympiade, l'an de Rome 673, 78 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 648 de Rome jusqu'à l'an 711, 43 ans avant J.-C.

Parallèle de Démosthène et de Cicéron.

I. La mère de Cicéron se nommait Helvia ; elle était d'une famille distinguée et soutint, par sa conduite, la noblesse de son origine. On a sur la condition de son père des opinions très opposées : les uns prétendent qu'il naquit et fut élevé dans la boutique d'un foulon (1) ; les autres font remonter sa maison à ce Tullus Attius qui régna sur les Volsques avec tant de gloire (2). Le premier de cette famille qui eut le surnom de Cicéron fut un homme très estimable ; aussi ses descendants, loin de rejeter ce surnom, se firent un honneur de le porter, quoiqu'il eût été souvent tourné en ridicule, Il vient d'un mot latin qui signifie pois chiche ; et le premier à qui on le donna avait à l'extrémité du nez une excroissance qui ressemblait à un pois chiche (3) et qui lui en fit donner le surnom. Cicéron, celui dont nous écrivons la Vie, la première fois qu'il se mit sur les rangs pour briguer une charge, et qu'il s'occupa des affaires publiques, fut sollicité par ses amis de quitter ce surnom et d'en prendre un autre ; mais il leur répondit, avec la présomption d'un jeune homme, qu'il ferait en sorte de rendre le nom de Cicéron plus célèbre que ceux des Scaurus et des Catulus⁴. Pendant sa questure en Sicile, il fit aux dieux l'offrande d'un vase d'argent, sur lequel il fit graver en entier ses deux premiers noms, Marcus Tullius ; et au lieu du troisième, il voulut, par plaisanterie, que le graveur mît un pois chiche. Voilà ce qu'on dit de son nom.

II. Sa mère le mit au monde sans travail et sans douleur ; il naquit le trois de janvier, jour auquel maintenant les magistrats de Rome font des vœux et des sacrifices pour la prospérité de l'empereur (4). Il apparut, dit-on, à sa nourrice un fantôme qui lui dit que l'enfant qu'elle nourrissait procurerait un jour aux Romains les plus grands avantages. On traite ordinairement de rêves et de folies ces sortes de prédictions ; mais le jeune Cicéron fut à peine en âge de s'appliquer à l'étude qu'il vérifia celle-ci. L'excellent naturel qu'on vit briller en lui le rendit si célèbre entre ses camarades, que les pères de ces enfants

⁴ Deux des plus anciennes et des plus illustres maisons de Rome.

allaient aux écoles pour le voir, pour être témoins eux-mêmes de tout ce qu'on racontait de son grand sens et de la vivacité de sa conception ; les plus grossiers d'entre eux s'emportaient même contre leurs fils, quand ils les voyaient, dans les rues, mettre, par honneur, Cicéron au milieu d'eux. Il avait reçu de la nature un esprit né pour la philosophie et avide d'apprendre, tel que le demande Platon¹ ; fait pour embrasser toutes les sciences, il ne dédaignait aucun genre de savoir et de littérature ; mais il se porta d'abord avec plus d'ardeur vers la poésie ; et l'on a de lui un petit poème en vers tétramètres, intitulé *Pontius Glaucus* (5), qu'il composa dans sa très grande jeunesse. En avançant en âge, il cultiva de plus en plus ce talent, et s'exerça sur divers genres de poésie (6) avec tant de succès, qu'il fut regardé non seulement comme le premier des orateurs romains, mais encore comme le meilleur de leurs poètes (7). La célébrité que lui acquit son éloquence subsiste encore, malgré les changements que la langue latine a éprouvés (8) ; mais le grand nombre de poètes excellents qui sont venus après lui ont entièrement éclipsé sa gloire poétique.

III. Après avoir terminé ses premières études, il prit les leçons de Philon, philosophe de l'Académie (9), celui de tous les disciples de Clitomachus qui avait excité le plus l'admiration des Romains par la beauté de son éloquence, et mérité leur affection par l'honnêteté de ses mœurs. Cicéron étudiait en même temps la jurisprudence sous Mucius Scévola, l'un des plus grands jurisconsultes², et le premier entre les sénateurs ; il puisa dans ses leçons une connaissance profonde des lois romaines. Il servit quelque temps sous Sylla dans la guerre des Marse³ ; mais, voyant la république agitée par des guerres civiles, et tombée, par ces divisions, sous une monarchie absolue, il se livra à la méditation et à l'étude ; il fréquenta les Grecs les plus instruits et s'appliqua aux mathématiques, jusqu'à ce qu'enfin Sylla, s'étant emparé du pouvoir suprême, eut donné au gouvernement une sorte de stabilité. Vers ce même temps, Chrysogonus, affranchi de Sylla, ayant acheté, pour la somme de deux mille drachmes, les biens d'un homme que le dictateur avait fait mourir, comme pros crit, Roscius, fils et héritier du mort, indigné de cette vente inique, prouva que ces biens, vendus à si bas prix, valaient deux cent cinquante talents (10). Sylla, qui se voyait convaincu d'une énorme injustice, fut très irrité contre Roscius ; et, à l'instigation de son affranchi, il fit intenter à ce malheureux jeune homme une accusation de parricide. Personne n'osait venir à son secours ; l'effroi qu'inspirait la cruauté de Sylla éloignait tous ceux qui auraient pu le défendre. Le jeune Roscius, abandonné de tout le monde, eut recours à Cicéron, que ses

¹ Voy. Platon, liv. V de la République, et le commencement du VI^e. — ² Mucius Scévola fut augure et consul l'an six cent cinquante-huit. Cicéron avait aussi étudié la jurisprudence sous un autre Scévola, grand-pontife, comme il le dit lui-même, de *Amicitia*, c. 1.

— ³ On l'appela aussi la guerre sociale. Voy. ce qui en a été dit dans la Vie de Sylla, c. VII. Cicéron y servit à l'âge de dix-huit ans, comme il le dit dans sa douzième *Philippique*, c. II.

amis pressèrent vivement de se charger d'une affaire qui lui offrait, pour entrer dans la carrière de la gloire, l'occasion la plus brillante, qui pût jamais se présenter. Il prit donc la défense de Roscius, et le succès qu'il eut lui attira l'admiration générale; mais la crainte du ressentiment de Sylla le détermina à voyager en Grèce; et il donna pour prétexte le besoin de rétablir sa santé (11). Il est vrai qu'il était maigre et décharné, et qu'il avait l'estomac si faible, qu'il ne pouvait manger que fort tard et ne prenait que peu de nourriture. Ce n'est pas que sa voix ne fût forte et sonore; mais elle était dure et peu flexible: et comme il déclamaient avec beaucoup de chaleur et de véhémence, en s'élevant toujours aux tons les plus hauts, on craignait que son tempérament n'en fût altéré.

IV. Arrivé à Athènes, il prit les leçons d'Antiochus l'Ascalonite, dont il aimait la douceur et la grace, quoiqu'il n'approuvât pas les nouvelles opinions qu'il avait établies (12). Antiochus s'était déjà séparé de la nouvelle Académie et de l'école de Carnéade; soit qu'il en eût été détaché par l'évidence des choses, et par son adhésion au rapport des sens (13); soit, comme d'autres le veulent, que la jalousie et le désir de contester avec les disciples de Clitomachus et de Philon lui eussent fait changer de sentiment et embrasser la plupart des dogmes du Portique (14). Cicéron aimait beaucoup la philosophie, et s'attachait de plus en plus à son étude (15); déjà même il projetait, si jamais il était forcé d'abandonner les affaires et de renoncer au barreau et aux assemblées publiques, de se retirer à Athènes pour y mener une vie tranquille, dans le sein de la philosophie. Lorsqu'il apprit la mort de Sylla et qu'il sentit que son corps, fortifié par l'exercice, avait repris toute sa vigueur; que sa voix, bien formée, était devenue plus forte à la fois et plus douce, et assez proportionnée à son tempérament; pressé d'ailleurs par ses amis de revenir dans sa patrie; exhorté enfin par Antiochus d'entrer dans l'administration des affaires, il résolut de retourner à Rome; mais, voulant former encore avec plus de soin son éloquence, comme un instrument qui lui devenait absolument nécessaire, et développer ses facultés politiques, il s'exerçait à la composition et fréquentait les orateurs les plus estimés.

V. Il passa donc à Rhodes, et de là en Asie, où il suivit les écoles des rhéteurs Xénoclès d'Adrumette, Denys de Magnésie et Ménippe le Carien (16). A Rhodes, il s'attacha aux philosophes Apollonius Molon¹ et Posidonius. Apollonius, qui ne savait pas la langue latine, pria, dit-on, Cicéron de parler en grec; ce que Cicéron fit volontiers, assuré que ses fautes seraient mieux corrigées. Un jour qu'il avait déclamé en public, tous ses auditeurs, ravis d'admiration, le comblèrent à l'envi de louanges; mais Apollonius, en l'écoutant, ne donna aucun signe d'approbation, et quand le discours fut fini, il demeura long-

¹ Voy. sur la méprise où est tombé Plutarque au sujet d'Apollonius, la Vie de César, c. III, et note (6).

temps pensif, sans rien dire. Comme Cicéron paraissait affecté de son silence : « Cicéron, lui dit Apollonius, je vous loue, je vous admire ; » mais je plains le sort de la Grèce, en voyant que les seuls avantages » qui lui restaient, le savoir et l'éloquence, vous allez les transporter » aux Romains (17). »

VI. Cicéron, rempli des plus flatteuses espérances, retournait à Rome pour se livrer aux affaires publiques, lorsqu'il fut un peu refroidi par la réponse qu'il reçut de l'oracle de Delphes. Il avait demandé au dieu par quel moyen il pourrait acquérir une très grande gloire : « Ce sera, lui répondit la Pythie, en prenant pour guide de votre vie, » non l'opinion du peuple, mais votre naturel (18). » Quand il fut à Rome, il s'y conduisit dans les premiers temps avec beaucoup de réserve ; il voyait rarement les magistrats, qui lui témoignaient eux-mêmes peu de considération ; il s'entendait donner les noms injurieux de Grec et d'écolier, termes familiers à la plus vile populace de Rome (19) ; mais son ambition naturelle, enflammée encore par son père et par ses amis, le poussa aux exercices du barreau, où il parvint au premier rang, non par des progrès lents et successifs, mais par des succès si brillants et si rapides, qu'il laissa bientôt derrière lui tous ceux qui couraient la même carrière. Il avait pourtant, à ce qu'on assure, et dans la prononciation et dans le geste, les mêmes défauts que Démosthène ; mais les leçons de Roscius et d'Ésope, deux excellents acteurs, l'un pour la tragédie et l'autre pour la comédie, l'eurent bientôt corrigé. On raconte de cet Ésope, qu'un jour qu'il jouait le rôle d'Atrée, qui délibère sur la manière dont il se vengera de son frère Thyeste, un de ses domestiques étant passé tout-à-coup devant lui dans le moment où la violence de la passion l'avait mis hors de lui-même, il lui donna un si grand coup de son sceptre, qu'il l'étendit mort à ses pieds (20). La grace de la déclamation donnait à l'éloquence de Cicéron une force persuasive. Aussi se moquait-il de ces orateurs qui n'avaient d'autre moyen de toucher que de pousser de grands cris. « C'est par faiblesse, disait-il, qu'ils crient ainsi, » comme les boiteux montent à cheval pour se soutenir. » Au reste, ces plaisanteries fines, ces reparties vives conviennent au barreau ; mais l'usage que Cicéron en faisait jusqu'à la satiété blessait les auditeurs et lui donna la réputation de méchant.

VII. Nommé questeur dans un temps de disette, et le sort lui ayant donné la Sicile en partage, il déplut d'abord aux Siciliens en exigeant d'eux des contributions de blé qu'il était forcé d'envoyer à Rome ; mais, quand ils eurent reconnu sa vigilance, sa justice et sa douceur, ils lui donnèrent plus de témoignages d'estime et d'honneur qu'à aucun des préteurs qu'ils avaient eus jusqu'alors (21). Plusieurs jeunes gens des premières familles de Rome, ayant été accusés de mollesse et d'insubordination dans le service militaire, furent envoyés en Sicile auprès du préteur ; Cicéron entreprit leur défense et parvint à les

justifier. Plein de confiance en lui-même, après tous ces succès, il retournait à Rome, lorsqu'il eut en route une aventure assez plaisante qu'il nous a lui-même transmise. En traversant la Campanie, il rencontra un Romain de distinction qu'il croyait son ami. Persuadé que Rome était remplie du bruit de sa renommée, il lui demanda ce qu'on y pensait de lui et de tout ce qu'il avait fait. « Eh ! où donc » avez-vous été, Cicéron, pendant tout ce temps-ci ? » lui répondit cet homme. Cette réponse le découragea fort, en lui apprenant que sa réputation s'était perdue dans Rome comme dans une mer immense et ne lui avait produit aucune gloire solide.

VIII. La réflexion diminua depuis son ambition, en lui faisant sentir que cette gloire à laquelle il aspirait n'avait point de bornes et qu'on ne pouvait espérer d'en atteindre le terme. Cependant il conserva toute sa vie un grand amour pour les louanges et une passion vive pour la gloire, qui l'empêchèrent souvent de suivre, dans sa conduite, les vues sages que la raison lui inspirait. Entré dans l'administration avec un désir ardent d'y réussir, il sentit, d'après l'exemple des artisans qui, n'employant que des outils et des instruments inanimés, savent en détail les noms de chacun et à quel usage ils sont propres ; il sentit, dis-je, qu'il serait honteux à un homme d'état dont les fonctions publiques ne s'exercent que par le ministère des hommes, de mettre de la négligence et de la paresse à connaître ses concitoyens. Il s'attacha donc, non seulement à retenir les noms des plus considérables, mais encore à savoir leur demeure à la ville, leurs maisons de campagne, leurs voisins, leurs amis ; en sorte qu'il n'allait dans aucun endroit de l'Italie qu'il ne pût nommer facilement, et montrer même les terres et les maisons de ses amis.

IX. Son bien était modique, mais il suffisait à sa dépense ; et ce qui le faisait admirer de tout le monde, c'est que, avec si peu de fortune, il ne recevait pour ses plaidoyers, ni salaire, ni présent. Il fit paraître surtout ce désintéressement dans l'accusation de Verrès. Cet homme avait été préteur en Sicile, où il avait commis les excès les plus révoltants. Il fut mis en justice par les Siciliens ; et Cicéron le fit condamner, non en plaidant contre lui, mais pour ainsi dire en ne plaidant pas. Les autres préteurs voulaient le sauver ; et, par des délais continuels, ils avaient fait traîner l'affaire jusqu'au dernier jour des audiences, afin que, la journée ne suffisant pas pour la plaidoirie, la cause ne fût pas jugée (22). Cicéron s'étant levé dit qu'il n'avait pas besoin de plaider ; et, produisant les témoins sur chaque fait, il les fit interroger et obligea les juges de prononcer. On rapporte cependant plusieurs bons mots qu'il dit dans le cours du procès. Les Romains appellent, en leur langue, le pourceau, *verrès* ; et comme un affranchi, nommé Cécilius, qui passait pour être de la religion des Juifs, voulait écarter les Siciliens de la cause, afin de se porter lui-même pour accusateur de Verrès : « Que peut avoir de commun un

« Juif avec un verrat ? » dit Cicéron (23). Verrès avait un fils qui passait pour ne pas user honnêtement de sa jeunesse. Un jour Verrès ayant osé traiter Cicéron d'efféminé : « Ce sont, lui répondit cet orateur, » des reproches qu'il faut faire à ses enfants les portes fermées. »

X. L'orateur Hortensius n'osa pas se charger ouvertement de défendre Verrès ; mais on obtint de lui de se trouver au jugement, lorsqu'il s'agirait de fixer l'amende qu'on prononcerait contre l'accusé. Il reçut pour prix de cette complaisance un sphinx d'ivoire ; et Cicéron lui ayant dit un jour quelques mots équivoques , Hortensius lui répondit qu'il ne savait pas deviner les énigmes : « Vous avez » pourtant le sphinx chez vous, » lui répartit Cicéron (24). Verrès fut condamné ; et Cicéron, ayant fixé l'amende à sept cent cinquante mille drachmes, fut accusé d'avoir reçu de l'argent pour l'avoir bornée à une somme si modique (25). Cependant, lorsqu'il fut nommé édile, les Siciliens, voulant lui témoigner leur reconnaissance, lui apportèrent de leur île plusieurs choses précieuses pour servir d'ornement à ses jeux ; mais il n'employa pour lui-même aucun de ces présents, et ne fit usage de la libéralité des Siciliens que pour diminuer à Rome le prix des denrées.

XI. Il avait à Arpinum une belle maison de campagne, une terre aux environs de Naples et une autre près de Pompéïa, toutes deux peu considérables (26). La dot de sa femme Térentia était de cent vingt mille drachmes¹ ; et il eut une succession qui lui en valut quatre-vingt-dix mille². Avec cette modique fortune il vivait honorablement, mais avec sagesse, et il faisait sa société ordinaire des Grecs et des Romains instruits. Il était rare qu'il se mît à table avant le coucher du soleil, moins à cause de ses occupations, que pour ménager la faiblesse de son estomac. Il soignait son corps avec une exactitude recherchée, au point qu'il avait chaque jour un nombre réglé de frictions et de promenades. Il parvint, par ce régime, à fortifier son tempérament, à le rendre sain et vigoureux et capable de supporter les travaux pénibles et les grands combats qu'il eut à soutenir dans la suite. Il abandonna à son frère la maison paternelle et alla se loger près du mont Palatin, afin que ceux qui venaient lui faire la cour n'eussent pas la peine de l'aller chercher si loin (27) ; car, tous les matins, il se présentait à sa porte autant de monde qu'à celles de Crassus et de Pompée, les premiers et les plus honorés des Romains, l'un pour ses richesses et l'autre pour l'autorité dont il jouissait dans les armées. Cependant Pompée lui-même recherchait Cicéron, dont l'appui lui fut très utile pour augmenter sa gloire et sa puissance.

XII. Quand Cicéron brigua la préture, il avait plusieurs concurrents distingués ; il fut nommé néanmoins le premier de tous ; et les jugements qu'il rendit pendant sa magistrature lui firent une grande

¹ Cent huit mille livres de notre monnaie. — ² Quatre-vingt-un mille livres.

réputation de droiture et d'équité. Licinius Mâcer, qui, déjà puissant par lui-même, était encore soutenu de tout le crédit de Crassus, fut accusé de péculat devant Cicéron. Plein de confiance dans son pouvoir et dans le zèle de ses amis, il se croyait si sûr d'être absous, que, lorsque les juges commencèrent à donner leurs voix, il courut chez lui, se fit couper les cheveux, prit une robe blanche et se mit en chemin pour retourner au tribunal. Crassus alla promptement au-devant de lui, et, l'ayant rencontré dans sa cour, prêt à sortir, il lui apprit qu'il venait d'être condamné à l'unanimité des suffrages. Il fut si frappé de ce coup inattendu, qu'étant rentré chez lui, il se coucha et mourut subitement (28). Ce jugement fit beaucoup d'honneur à Cicéron, parcequ'il montra la plus grande fermeté. Vatinius, homme de mœurs dures, qui, dans ses plaidoyers, traitait fort légèrement ses juges, et qui avait le cou plein d'écrouelles, s'approchant un jour du tribunal de Cicéron, lui demanda quelque chose que le préteur ne lui accorda pas tout de suite, et sur laquelle il réfléchit assez long-temps. « Si j'étais préteur, lui dit Vatinius, je ne balancerais pas tant. — » Aussi, lui répondit Cicéron en se tournant vers lui, n'ai-je pas le cou si gros que toi (29). »

XIII. Deux ou trois jours avant l'expiration de sa préture, Manilius fut accusé du péculat à son tribunal. Manilius avait la faveur et l'affection du peuple, qui le croyait en butte à l'envie, à cause de Pompée dont il était l'ami. L'accusé ayant demandé de lui fixer un jour pour répondre aux charges, Cicéron lui donna le lendemain; ce qui irrita fort le peuple, les préteurs étant dans l'usage d'accorder au moins dix jours aux accusés. Les tribuns ayant cité Cicéron devant l'assemblée du peuple, où ils l'accusèrent d'avoir prévariqué, il demanda d'être entendu. « M'étant toujours montré, dit-il, aussi favorable aux » accusés que j'ai pu le faire sans violer les lois, je me croirais bien » coupable si je n'avais pas traité Manilius avec autant de douceur et » d'humanité que les autres. Je lui ai donc donné exprès le seul jour » de ma préture qui me restait et dont je pouvais encore disposer. » Si j'eusse renvoyé à un autre préteur le jugement de son affaire, » ce n'eût pas été lui rendre service. » Cette justification produisit dans le peuple un changement si merveilleux, qu'il combla Cicéron de louanges et le pria de défendre lui-même Manilius; il s'en chargea volontiers, surtout par égard pour Pompée, alors absent; et, ayant pris l'affaire dès l'origine, il parla avec la plus grande force contre les partisans de l'oligarchie et contre les envieux de Pompée (30).

XIV. Cependant le parti des nobles ne montra pas moins d'ardeur que le peuple pour le porter au consulat. L'intérêt public réunit, dans cette occasion, tous les esprits; et voici quel en fut le motif. Le changement que Sylla avait fait dans le gouvernement, et qui d'abord avait paru fort étrange, semblait, par un effet du temps et de l'habitude, prendre une sorte de stabilité et plaire assez au peuple. Mais

des hommes animés par leur cupidité particulière, et non par des vues du bien général, cherchaient à remuer, à renverser l'état actuel de la république. Pompée faisait la guerre aux rois de Pont et d'Arménie, et personne à Rome n'avait assez de puissance pour tenir tête à ces factieux, amoureux de nouveautés. Leur chef était un homme audacieux et entreprenant, et d'un caractère qui se pliait à tout; c'était Lucius Catilina. A tous les forfaits dont il s'était souillé, il avait ajouté l'inceste avec sa propre fille et le meurtre de son frère. Dans la crainte d'être traduit devant les tribunaux pour ce dernier crime, il avait engagé Sylla à mettre ce frère au nombre des proscrits, comme s'il eût encore été en vie. Les scélérats de Rome, ralliés autour d'un pareil chef, non contents de s'être engagé mutuellement leur foi par les moyens ordinaires, égorgèrent un homme et mangèrent tous de sa chair⁴.

XV. Catilina avait corrompu la plus grande partie de la jeunesse romaine, en lui prodiguant tous les jours les festins, les plaisirs, les voluptés de toute espèce, et n'épargnant rien pour fournir à profusion à cette dépense. Déjà toute l'Étrurie et la plupart des peuples de la Gaule cisalpine étaient disposés à la révolte; et l'inégalité qu'avait mise dans les fortunes la ruine des citoyens les plus distingués par leur naissance et par leur courage, qui, consumant leurs richesses en banquets, en spectacles, en bâtimens, en brigues pour les charges, avaient vu passer leurs biens dans les mains des hommes les plus méprisables et les plus abjects; cette inégalité, dis-je, menaçait Rome de la plus funeste révolution. Il ne fallait plus, pour renverser un gouvernement déjà malade, que la plus légère impulsion que le premier audacieux oserait lui donner. Catilina, afin de s'entourer d'un rempart bien plus fort, se mit sur les rangs pour le consulat. Il fondait ses plus grandes espérances sur le collègue qu'il se flattait d'avoir : c'était Caius Antonius, homme également incapable par lui-même d'être le chef d'aucun parti bon ou mauvais, mais qui pouvait augmenter beaucoup la puissance de celui qui serait à la tête de l'entreprise. Le plus grand nombre des citoyens honnêtes, voyant tout le danger qui menaçait la république, portèrent Cicéron au consulat; et le peuple les ayant secondés avec ardeur, Catilina fut rejeté, et Cicéron nommé consul avec Antoine, quoique, de tous les candidats, Cicéron fût le seul né d'un père qui n'était que simple chevalier, et n'avait pas le rang de sénateur (31).

XVI. Le peuple ignorait encore les complots de Catilina; et Cicéron, dès son entrée dans le consulat, se vit assailli d'affaires difficiles, qui furent comme les préludes des combats qu'il eut à livrer dans la suite. D'un côté, ceux que les lois de Sylla avaient exclus de toute magistrature, et qui formaient un parti puissant et nombreux, se présentèrent pour briguer les charges; et, dans leurs discours au peuple, ils s'éle-

⁴ Salluste rapporte aussi cet horrible sacrifice, et dit qu'ils burent le sang de cet homme; mais il ne le donne pas comme certain

vaient avec autant de vérité que de justice contre les actes tyranniques de ce dictateur ; mais ils prenaient mal leur temps pour faire des changements dans la république. D'un autre côté , les tribuns du peuple proposaient des lois qui auraient renouvelé la tyrannie de Sylla ; ils demandaient l'établissement de dix commissaires qui seraient revêtus d'un pouvoir absolu, et qui, disposant en maîtres de l'Italie, de la Syrie et des nouvelles conquêtes de Pompée, auraient le pouvoir de vendre les terres publiques, de faire les procès à qui ils voudraient, de bannir à leur volonté, d'établir des colonies, de prendre dans le trésor public tout l'argent dont ils auraient besoin, de lever et d'entretenir autant de troupes qu'ils le jugeraient à propos (32). La concession d'un pouvoir si étendu donna pour appui à la loi les personnages les plus considérables de Rome. Antoine, le collègue de Cicéron, fut des premiers à la favoriser, dans l'espérance d'être un des décevirs. On croit qu'il n'ignorait pas les desseins de Catilina, et qu'accablé de dettes, dont ils lui auraient procuré l'abolition, il n'eût pas été fâché de les voir réussir ; ce qui donnait plus de frayeur aux bons citoyens.

XVII. Cicéron, pour prévenir ce danger, fit décerner à Antoine le gouvernement de la Macédoine, et refusa pour lui-même celui de la Gaule qu'on lui assignait¹. Ce service important lui ayant gagné Antoine, il espéra d'avoir en lui comme un second acteur qui le soutiendrait dans tout ce qu'il voudrait faire pour le salut de la patrie. La confiance de l'avoir sous sa main et d'en disposer à son gré lui donna plus de hardiesse et de force pour s'élever contre ceux qui voulaient introduire des nouveautés. Il combattit dans le sénat la nouvelle loi, et étonna tellement ceux qui l'avaient proposée, qu'ils n'eurent pas un seul mot à lui opposer. Les tribuns firent de nouvelles tentatives et citèrent les consuls devant le peuple. Mais Cicéron, sans rien craindre, se fit suivre par le sénat ; et, se présentant à la tête de son corps, il parla avec tant de force que la loi fut rejetée, et qu'il ôta aux tribuns tout espoir de réussir dans d'autres entreprises de cette nature : tant il les subjugua par l'ascendant de son éloquence !

XVIII. C'est de tous les orateurs celui qui a le mieux fait sentir aux Romains quel charme l'éloquence ajoute à la beauté de morale ; de quel pouvoir invincible la justice est armée, quand elle est soutenue de celui de la parole. Il leur montra qu'un homme d'état qui veut bien gouverner doit, dans sa conduite politique, préférer toujours ce qui est honnête à ce qui flatte ; mais que, dans ses discours, il faut que la douceur du langage tempère l'amertume des objets utiles qu'il propose. Rien ne prouve mieux la grace de son éloquence que ce qu'il fit dans son consulat, par rapport aux spectacles. Jusqu'alors les

¹ Sur son refus et par son crédit il fut donné à Métellus.

chevaliers romains avaient été confondus dans les théâtres avec la foule du peuple ; mais le tribun (33) Marcus Othon , pour faire honneur à ce second ordre de la république , voulut les distinguer de la multitude et leur assigna des places séparées , qu'ils ont conservées depuis. Le peuple se crût offensé par cette distinction ; et lorsque Othon parut au théâtre, il fut accueilli par les huées et les sifflets de la multitude, tandis que les chevaliers le couvrirent de leurs applaudissements. Le peuple redoubla les sifflets, et les chevaliers, leurs applaudissements. De là on en vint réciproquement aux injures, et le théâtre était plein de confusion. Cicéron , informé de ce désordre , se transporte au théâtre , appelle le peuple au temple de Bellone et lui fait des réprimandes si sévères , que la multitude étant retournée au théâtre applaudit vivement Othon , et dispute avec les chevaliers à qui lui rendra de plus grands honneurs.

XIX. Cependant la conjuration de Catilina , que l'élévation de Cicéron au consulat avait d'abord frappée de terreur, reprit courage ; les conjurés , s'étant assemblés , s'exhortèrent mutuellement à suivre leur complot avec une nouvelle audace , avant que Pompée , qu'on disait déjà en chemin , suivi de son armée , ne fût de retour à Rome. Ceux qui aiguillonnaient le plus Catilina , c'étaient les anciens soldats de Sylla , qui , dispersés dans toute l'Italie , et répandus pour la plupart , et surtout les plus aguerris , dans les villes de l'Étrurie , rêvaient déjà le pillage des richesses qu'ils avaient sous les yeux. Conduits par un officier , nommé Mallius , qui avait servi avec honneur sous Sylla , ils entrèrent dans la conjuration de Catilina et se rendirent à Rome pour appuyer la demande qu'il faisait une seconde fois du consulat ; car il avait résolu de tuer Cicéron , à la faveur du trouble qui accompagne toujours les élections. Les tremblements de terre , les chutes de la foudre , et les apparitions de fantômes qui eurent lieu dans ce temps-là , semblaient être des avertissements du ciel sur les complots qui se tramaient (34). On recevait aussi , de la part des hommes , des indices véritables , mais qui ne suffisaient pas pour convaincre un homme de la noblesse et de la puissance de Catilina. Ces motifs ayant obligé Cicéron de différer le jour des comices , il fit citer Catilina devant le sénat et l'interrogea sur les bruits qui couraient de lui. Catilina , persuadé que plusieurs d'entre les sénateurs désiraient des changements dans l'état , voulant d'ailleurs se relever aux yeux de ses complices , répondit très durement à Cicéron : « Quel mal fais-je , lui » dit-il , si , voyant deux corps dont l'un a une tête , mais est maigre » et épuisé , et l'autre n'a pas de tête , mais est grand et robuste , » je veux mettre une tête à ce dernier ? » Cicéron , qui comprit que cette énigme désignait le sénat et le peuple , en eut encore plus de frayeur ; il mit une cuirasse sous sa robe et fut conduit au champ de Mars pour les élections , par les principaux citoyens et par le plus grand nombre des jeunes gens de Rome. Il entr'ouvrit à des-

sein sa robe au-dessus des épaules, afin de laisser apercevoir sa cuirasse et de faire connaître la grandeur du danger. A cette vue, le peuple indigné se serra autour de lui ; et, quand on recueillit les suffrages, Catilina fut encore refusé, et l'on nomma consuls Silanus et Muréna.

XX. Peu de temps après, les soldats de l'Étrurie s'étant rassemblés pour se trouver prêts au premier ordre de Catilina, et le jour fixé pour l'exécution de leur complot étant déjà proche, trois des premiers et des plus puissants personnages de Rome, Marcus Crassus, Marcus Marcellus et Scipion Métellus, allèrent, au milieu de la nuit, à la maison de Cicéron, frappèrent à la porte, et, ayant appelé le portier, ils lui dirent de réveiller son maître et de lui annoncer qu'ils étaient là. Ils venaient lui dire que¹ le portier de Crassus avait remis à son maître, comme il sortait de table, des lettres qu'un inconnu avait apportées et qui étaient adressées à différentes personnes ; celle qui était pour Crassus n'avait point de nom (35). Il n'avait lu que celle qui portait son adresse ; et comme on lui donnait avis que Catilina devait faire bientôt un grand carnage dans Rome, qu'on l'engageait même à sortir de la ville, il ne voulut pas ouvrir les autres ; et soit qu'il craignit le danger dont Rome était menacée, soit qu'il cherchât à se laver des soupçons que ses liaisons avec Catilina avaient pu donner contre lui, il alla sur-le-champ trouver Cicéron, avec Scipion et Marcellus. Le consul, après en avoir délibéré avec eux, assembla le sénat dès le point du jour, remit les lettres à ceux à qui elles étaient adressées et leur ordonna d'en faire tout haut la lecture. Elles donnaient toutes les mêmes avis de la conjuration ; mais après que Quintus Arrius², ancien préteur, eut dénoncé les attroupements qui se faisaient dans l'Étrurie ; qu'on eut su, par d'autres avis, que Mallius, à la tête d'une armée considérable, se tenait autour des villes de cette province pour y attendre les nouvelles de ce qui se passerait à Rome, le sénat fit un décret par lequel il déposait les intérêts de la république entre les mains des consuls³, et leur ordonnait de prendre toutes les mesures qu'ils jugeraient convenables pour sauver la patrie. Ces sortes de décrets sont rares ; le sénat ne les donne que lorsqu'il craint quelque grand danger. Cicéron, investi de ce pouvoir absolu, confia à Quintus Métellus les affaires du dehors et se chargea lui-même de celles de la ville : depuis, il ne marcha plus dans Rome qu'escorté d'un si grand nombre de citoyens, que lorsqu'il se rendait sur la place, elle était presque remplie de la foule qui le suivait.

XXI. Catilina, qui ne pouvait plus différer, résolut de se rendre promptement au camp de Mallius ; mais, avant que de quitter Rome,

¹ Mot à mot : voici quel était le sujet de leur visite. — ² Il est nommé par Salluste, Marius, et par d'autres, Marcius et Altius. — ³ La formule de ces décrets était celle-ci : *Videant consules ne quid detrimenti Respublica patiatur*. « Que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage. »

il chargea Marcius et Céthégus (36) d'aller, dès le matin, avec des poignards, à la porte de Cicéron comme pour le saluer, de se jeter sur lui et de le tuer. Une femme de grande naissance, nommée Fulvie, alla la nuit chez Cicéron pour lui faire part de ce complot et l'exhorta à se tenir en garde contre Céthégus. Les deux conjurés se rendirent en effet, dès la pointe du jour, à la porte de Cicéron; et, comme on leur en refusa l'entrée, ils s'en plaignirent hautement et firent beaucoup de bruit à la porte; ce qui augmenta encore les soupçons qu'on avait contre eux. Cicéron étant sorti assembla le sénat dans le temple de Jupiter Stateur, qu'on trouve à l'entrée de la rue Sacrée, en allant au mont Palatin. Catalina s'y rendit, dans l'intention de se justifier; mais aucun des sénateurs ne voulut rester auprès de lui; ils quittèrent tous le banc sur lequel il s'était assis. Il commença néanmoins à parler; mais il fut tellement interrompu, qu'il ne put se faire entendre. Cicéron alors se lève et lui ordonne de sortir de la ville (37). « Puisque je n'emploie, lui dit-il, dans le gouvernement que la force de la parole, et que vous faites usage de celle des armes, il faut qu'il y ait entre nous des murailles qui nous séparent. » Catilina sortit sur-le-champ de Rome, à la tête de trois cents hommes armés, précédé de licteurs avec leurs faisceaux; on portait devant lui les enseignes romaines, comme s'il eût été revêtu du commandement militaire; et il se rendit en cet état au camp de Mallius. Là, après avoir rassemblé une armée de vingt mille hommes, il parcourut les villes voisines, pour les porter à la révolte. Cette démarche étant une déclaration formelle de guerre, le consul Antoine fut envoyé pour le combattre.

XXII. Ceux qui, corrompus par Catilina, étaient restés à Rome, furent rassemblés par Cornélius Lentulus, surnommé Sura, afin de les encourager à suivre leur entreprise. C'était un homme de la plus haute naissance, mais que l'infamie de sa conduite et ses débauches avaient fait chasser du sénat; il était alors prêteur pour la seconde fois, comme il est d'usage pour ceux qui veulent être rétablis dans leur dignité de sénateur (38). Quant à l'originalité du surnom de Sura, on raconte que pendant qu'il était questeur de Sylla, ayant consumé en folles dépenses une grande partie des deniers publics, Sylla, irrité de ce péculat, lui demanda compte, en plein sénat, de son administration. Lentulus, s'avançant d'un air d'indifférence et de dédain, dit qu'il n'avait pas de compte à rendre, mais qu'il présentait sa jambe : ce que font les enfants quand ils ont commis quelque faute, en jouant à la paume. Cette réponse lui fit donner le surnom de Sura, qui, en latin, veut dire jambe (39). Cité un jour en justice, il corrompit quelques uns de ses juges et ne fut absous qu'à la pluralité de deux voix : « J'ai perdu, dit-il, l'argent que j'ai donné à l'un des juges qui m'ont absous, car il me suffisait de l'être à la majorité d'une voix. »

XXIII. Avec un tel caractère, Lentulus fut bientôt ébranlé par Catilina; et des charlatans, de faux devins achevèrent de le corrompre

par les fausses espérances dont ils le berçaient. Ils lui débitaient des prédictions des livres sibyllins, et de prétendus oracles qu'ils avaient forgés eux-mêmes et qui annonçaient qu'il était dans les destinées de Rome d'avoir trois Cornélius pour maîtres : « Deux, lui disaient-ils, » ont déjà rempli leur destinée, Cinna et Sylla; vous êtes le troisième » que la fortune appelle à la monarchie; recevez-la sans balancer et » ne laissez pas échapper, comme Catilina, l'occasion favorable qui » se présente. » D'après ces hautes promesses, Lentulus ne forma plus que de vastes projets; il résolut de massacrer tout le sénat, de faire périr autant de citoyens qu'il pourrait, de mettre le feu à la ville et de n'épargner que les fils de Pompée, qu'il enlèverait et garderait chez lui avec soin pour avoir en eux des otages qui lui faciliteraient sa paix avec leur père; car c'était un bruit général et qui paraissait certain, que Pompée revenait de sa grande expédition d'Asie. L'exécution de leur complot était fixée à une nuit des fêtes saturnales (40). Ils avaient déjà caché dans la maison de Céthégus des épées, des étoupes et du soufre; ils avaient divisé la ville en cent quartiers¹, à chacun desquels était attaché un de leurs complices désigné par le sort, afin que, le feu prenant à la fois en plusieurs endroits, la ville fût plus tôt embrasée. D'autres devaient être placés auprès de tous les conduits d'eau, pour tuer ceux qui viendraient en puiser.

XXIV. Pendant qu'ils faisaient ainsi leurs dispositions, il se trouvait à Rome deux ambassadeurs des Allobroges², peuple durement traité par les Romains et qui supportait impatiemment leur domination. Lentulus, persuadé que ces deux hommes pourraient leur être utiles pour exciter les Gaules à la révolte, les fit entrer dans la conjuration et leur donna des lettres pour leur sénat, dans lesquelles ils promettaient aux Gaulois la liberté. Ils leur en remirent d'autres pour Catilina, qu'ils pressaient d'affranchir les esclaves et de s'approcher promptement de Rome. Ils firent partir avec ces ambassadeurs un Crotoniate, nommé Titus, qu'ils chargèrent de lettres destinées à Catilina; mais toutes les démarches de ces hommes inconsidérés, qui ne parlaient jamais ensemble de leurs affaires que dans le vin et avec les femmes, vinrent bientôt à la connaissance de Cicéron, qui, opposant à leur légèreté une vigilance, un sang-froid et une prudence extrêmes, les observait sans cesse et avait d'ailleurs répandu dans la ville un grand nombre de gens affidés pour épier tout avec soin et venir lui en rendre compte. Il avait même des conférences secrètes avec des personnes sûres, que les conjurés croyaient être leurs complices, et qui l'informèrent des relations que les conjurés avaient eues avec les ambassadeurs. Il mit donc des gens en embuscade pendant la nuit; et les deux Allobroges étant secrètement d'intelligence

¹ Salluste, avec plus de vraisemblance, n'en met que douze.

² Peuple de la Gaule narbonnaise, qui habitait une partie du Dauphiné, et presque toute la Savoie. On peut voir, raconté en détail dans Salluste, tout ce qui regarde ces ambassadeurs.

avec lui, il fit arrêter le Crotoniate et saisir les lettres dont il était chargé.

XXV. Cicéron, dès le matin, assembla le sénat dans le temple de la Concorde, fit la lecture des lettres qu'on avait saisies et entendit les dépositions. Julius Silanus déclara que plusieurs personnes avaient entendu dire à Céthégus qu'il y aurait trois consuls et quatre préteurs d'égorvés. Pison, homme consulaire, fit une déposition à peu près semblable; et Caius Sulpicius, l'un des préteurs, qui fut envoyé dans la maison de Céthégus, y trouva une grande quantité d'armes et de traits, surtout d'épées et de poignards, fraîchement aiguisés. Le Crotoniate, sur la promesse de l'impunité que lui fit le sénat s'il voulait tout avouer, convainquit si bien Lentulus, qu'il se démit sur-le-champ de la préture, quitta, dans le sénat même, sa robe de pourpre, en prit une plus conforme à sa situation présente, et fut remis avec ses complices à la garde des préteurs, dont les maisons leur servirent de prison (41). Comme il était déjà tard et que le peuple attendait en foule à la porte du sénat, Cicéron sortit du temple et fit part à tous les citoyens de ce qui s'était passé. Le peuple le reconduisit jusqu'à la maison voisine d'un de ses amis, parcequ'il avait laissé la sienne aux femmes romaines, pour y célébrer les mystères secrets de la déesse qu'on appelle à Rome la Bonne-Déesse et à qui les Grecs donnent le nom de Gynécée¹; car tous les ans la femme ou la mère du consul² font à cette divinité, dans la maison du premier magistrat, un sacrifice solennel, en présence des vestales.

XXVI. Cicéron, étant entré dans la maison de son ami, et n'ayant avec lui que très peu de personnes, réfléchit sur la conduite qu'il devait tenir envers les conjurés. La douceur de son caractère, la crainte qu'on ne l'accusât d'avoir abusé de son pouvoir, en punissant, avec la dernière rigueur, des hommes d'une naissance si illustre et qui avaient dans Rome des amis puissants, le faisaient balancer à leur infliger la peine que méritait l'énormité de leurs crimes : d'un autre côté, en les traitant avec douceur, il frémissait du danger auquel la ville serait exposée; les conjurés, comptant pour peu d'avoir évité la mort, s'irriteraient de la peine plus légère qu'on leur ferait subir; et, ajoutant à leur ancienne méchanceté ce nouveau ressentiment, ils se porteraient aux derniers excès de l'audace; il passerait lui-même pour un lâche dans l'esprit du peuple, qui déjà n'avait pas une grande idée de sa hardiesse. Pendant qu'il flottait dans cette incertitude, les femmes qui faisaient le sacrifice dans sa maison virent le feu de l'autel, qui paraissait presque éteint, jeter tout-à-coup, du milieu des cendres et des écorces brûlées, une flamme brillante. Ce prodige effraya les autres femmes; mais les vierges sacrées ordonnèrent à Téntia, femme de Cicéron, d'aller sur-le-champ trouver son mari et de le presser d'exé-

¹ Voy. la note (11) sur la Vie de César. — ² Et même celles du préteur, comme il l'a dit, *ibid.*

cuter sans retard les résolutions qu'il voulait prendre pour le salut de la patrie ; en l'assurant que la déesse avait fait éclater cette lumière si vive comme un présage de sûreté et de gloire pour lui-même¹. Téntia, qui naturellement n'était ni faible, ni timide, qui même avait de l'ambition, et, comme le dit Cicéron lui-même, partageait plutôt avec son mari le soin des affaires publiques, qu'elle ne lui communiquait ses affaires domestiques ; alla sans retard lui porter l'ordre des vestales et le pressa vivement de punir les coupables. Elle fut secondée par Quintus, frère de Cicéron, et par Publius Nigidius (42), son compagnon d'étude dans la philosophie, et qu'il consultait souvent sur les affaires politiques les plus importantes.

XXVII. Le lendemain on délibéra, dans le sénat, sur la punition des conjurés. Silanus opina le premier et ouvrit l'avis de les conduire dans la prison publique pour y être punis du dernier supplice. Tous ceux qui parlèrent après lui adoptèrent son opinion, jusqu'à Caius César, celui qui fut depuis dictateur. Il était jeune encore² et commençait à jeter les fondements de sa grandeur future ; déjà même, par ses principes politiques et par ses espérances, il se frayait insensiblement la route qui le conduisit enfin à changer la république en monarchie. Il sut cacher sa marche à tout le monde ; Cicéron seul avait contre lui de grands soupçons, sans aucune preuve suffisante pour le convaincre. Quelques personnes assurent que le consul touchait au moment de la conviction, mais que César eut l'adresse de lui échapper. D'autres prétendent que Cicéron négligea et refusa même à dessein les preuves qu'il avait de sa complicité, parcequ'il craignit son pouvoir et le grand nombre d'amis dont il était soutenu ; car tout le monde était persuadé que ses amis parviendraient plus aisément à sauver César avec ses complices, que la conviction de la complicité de César ne servirait à faire punir les coupables³. Quand il fut en tour d'opiner, il dit qu'il n'était pas d'avis qu'on punit de mort les conjurés, mais qu'après avoir confisqué leurs biens, on mit leurs personnes dans telles villes de l'Italie que Cicéron voudrait choisir pour les y tenir dans les fers jusqu'à l'entière défaite de Catilina⁴. Cet avis, plus doux que le premier et soutenu de toute l'éloquence de l'opinant, reçut encore un grand poids de Cicéron lui-même ; qui, s'étant levé, embrassa dans son opinion la première partie de l'avis de Silanus et la seconde de celui de César (43). Ses amis, jugeant que l'opinion de César était la plus sûre pour le consul, parcequ'en laissant vivre les coupables il au-

¹ C'était toujours un signe favorable, comme on le voit par Virgile dans son *Eglogue* VIII, vers 105, où son commentateur Servius rappelle ce prodige, qu'il cite, d'après Cicéron lui-même, dans le poème qu'il avait fait sur son consulat ; car on n'en trouve aucun vestige dans les ouvrages qui nous restent de lui, pas même dans son *Traité de la Divination*, liv. I, c. XVII, où il rapporte les prodiges arrivés pendant son consulat. — ² Il avait trente-sept ans, étant né l'an de Rome 684, comme on l'a vu dans la *Vie de César*. — ³ Cet endroit est traduit, antérieurement par Amyot ; mais j'ai suivi le sens adopté par MM. Dacier et Barton. — ⁴ Suivant Saluste, il opina à une prison perpétuelle, et Cicéron y eût conforme dans sa quatrième Catilinaire.

rait moins à craindre les reproches, adoptèrent ce dernier avis ; et Silanus lui-même, revenant sur son opinion, s'expliqua, en disant qu'il n'avait pas prétendu conclure à la mort, parcequ'il regardait la prison comme le dernier supplice pour un sénateur.

XXVIII. Quand César eut fini de parler, Catulus Lutatius fut le premier qui combattit son opinion ; et Caton, qui parla ensuite, ayant insisté avec force sur les soupçons qu'on avait contre César, remplit le sénat d'une telle indignation et lui inspira tant de hardiesse, que la sentence de mort fut prononcée contre les coupables. César s'opposa à la confiscation des biens, et représenta qu'il n'était pas juste de rejeter ce que son avis avait d'humain pour n'en adopter que la disposition la plus rigoureuse. Comme le plus grand nombre se déclarait ouvertement contre son avis, il en appela aux tribuns, qui refusèrent leur opposition ; mais Cicéron prit de lui-même le parti le plus doux et se relâcha sur la confiscation des biens. Il se rendit alors, à la tête du sénat, aux lieux où étaient les complices ; car on ne les avait pas tous mis dans la même maison ; chaque préteur en avait un sous sa garde. Il alla d'abord au mont Palatin prendre Lentulus, qu'il conduisit par la rue Sacrée et à travers la place ; il était escorté des principaux de la ville qui lui servaient de gardes et d'une foule immense de peuple qui, le suivant en silence, frissonnait d'horreur sur l'exécution qu'on allait faire. Les jeunes gens surtout assistaient, avec un étonnement mêlé de frayeur, à cette espèce de mystère politique que la noblesse faisait célébrer pour le salut de la patrie (44). Lorsqu'il eut traversé la place et qu'il fut arrivé à la prison, il livra Lentulus à l'exécuteur et lui ordonna de le mettre à mort ; il y amena ensuite Céthégus et les autres conjurés, qui subirent tous le dernier supplice. Cicéron, en repassant sur la place, vit plusieurs complices de la conjuration qui s'y étaient rassemblés et qui, ignorant la punition des conjurés, attendaient la nuit pour enlever les prisonniers, qu'ils croyaient encore en vie. Cicéron leur cria à haute voix : *Ils ont vécu*, manière de parler dont se servent les Romains pour éviter des paroles funestes et ne pas dire : *Ils sont morts*.

XXIX. La nuit approchait, et Cicéron traversait la place pour retourner chez lui, non au milieu d'un peuple en silence et marchant dans le plus grand ordre, mais entouré de la multitude des citoyens qui, confondus ensemble, le couvraient d'acclamations et d'applaudissements et l'appelaient le sauveur, le nouveau fondateur de Rome. Toutes les rues étaient garnies de lampes et de flambeaux que chacun allumait devant sa maison ; les femmes éclairaient aussi du haut des toits pour lui faire honneur et pour le contempler, conduit en triomphe, avec une sorte de vénération, par les principaux personnages de Rome, qui tous avaient ou terminé des guerres importantes, ou donné à la ville le spectacle des plus magnifiques triomphes, ou conquis à l'empire romain une vaste étendue de terres et de mers. Ils

marchaient à la suite de Cicéron, se faisant mutuellement l'avou que le peuple romain devait aux victoires d'une foule de généraux et de capitaines de l'or et de l'argent, de riches dépouilles et une grande puissance ; mais que Cicéron était le seul qui eût assuré son salut et sa tranquillité, en éloignant de sa patrie un si affreux danger. Ce qu'on trouvait de plus admirable, ce n'était pas d'avoir prévenu l'exécution d'un horrible complot et d'avoir fait punir les coupables ; mais d'avoir su, par les moyens les moins violents, étouffer la plus vaste conjuration qui eût jamais été formée, et de l'avoir éteinte sans sédition et sans trouble. Car le plus grand nombre de ceux que Catilina avait rassemblés autour de lui n'eurent pas plus tôt appris le supplice de Lentulus et de Céthégus, qu'ils abandonnèrent leur chef ; et lui-même, ayant combattu contre Antoine avec ceux qui lui étaient restés fidèles, fut défait et périt avec toute son armée.

XXX. Cependant il se tramait des intrigues contre Cicéron ; on parlait mal de lui ; et des hommes mécontents de ce qu'il avait fait formaient le dessein de le perdre. A leur tête étaient César, Métellus et Bestia, désignés, l'un préteur et les deux autres tribuns, pour l'année suivante (45). Lorsqu'ils entrèrent en charge, il restait encore quelques jours à Cicéron jusqu'à l'expiration de son consulat ; ils ne voulurent jamais lui permettre de parler au peuple et mirent leurs bancs sur la tribune pour l'empêcher même d'y entrer ; ils lui laissèrent seulement la liberté d'y venir, s'il le voulait, pour se démettre de sa charge, et d'en descendre aussitôt qu'il aurait fait le serment d'usage (46). Cicéron y consentit ; et, étant monté à la tribune, il obtint le plus grand silence ; mais, au lieu du serment ordinaire, il en fit un tout nouveau et qui ne convenait qu'à lui ; il jura qu'il avait sauvé la patrie et conservé l'empire. Tout le peuple répéta, après lui, le même serment. César et les tribuns n'en furent que plus irrités et s'occupèrent de susciter à Cicéron de nouveaux orages : ils proposèrent une loi qui rappelait Pompée avec ses troupes¹, afin de détruire le pouvoir presque absolu de Cicéron. Heureusement pour lui et pour Rome, Caton était alors tribun ; et comme il avait une autorité égale à celle de ses collègues, avec une plus grande considération, il mit opposition à leurs décrets. Non content d'en avoir empêché facilement les effets, il releva tellement, dans ses discours, le consulat de Cicéron, qu'on lui décerna les plus grands honneurs qu'on eût encore accordés à aucun Romain, et qu'on lui donna le nom de *Père de la patrie* : titre honorable qu'il eut la gloire d'obtenir le premier et que Caton lui déféra en présence de tout le peuple².

XXXI. Il jouit alors de la plus grande autorité dans Rome ; mais il excita l'envie publique, non par aucune mauvaise action, mais par

¹ Voy., sur cette loi, la Vie de Caton. — ² Cicéron, dans son *Plaidoyer contre Pison*, dit que Catulus, alors prince du sénat, lui donna le premier, devant son corps, le titre de *Père de la patrie*. Ainsi Caton ne fit que le lui confirmer dans l'assemblée du peuple.

l'habitude de se vanter lui-même et de relever ce qu'il avait fait dans son consulat par des louanges dont tout le monde était blessé. Il n'allait jamais au sénat, aux assemblées du peuple et aux tribunaux, qu'il n'eût sans cesse à la bouche les noms de Catilina et de Lentulus. Il en vint jusqu'à remplir de ses propres louanges tous les ouvrages qu'il composait; et par-là son style, si plein de douceur et de grace, devenait insupportable à ses auditeurs. Cette affectation importune était comme une maladie fatale attachée à sa personne. Mais cette ambition démesurée ne le rendit pas envieux des autres : étranger à tout sentiment de jalousie, il comblait de louanges et les grands hommes qui l'avaient précédé, et ses contemporains, comme on le voit par ses écrits et par plusieurs bons mots qu'on rapporte de lui (47). Il disait, par exemple, d'Aristote, que c'est un fleuve qui roule de l'or à grands flots; et, des Dialogues de Platon, que si Jupiter parlait il prendrait le style de ce philosophe. Il avait coutume d'appeler Théophraste *ses délices*. On lui demandait un jour quelle oraison de Démosthène il trouvait la plus belle. « La plus longue, » répondit-il. Cependant quelques partisans de Démosthène lui reprochent d'avoir dit, dans une de ses lettres à ses amis, que cet orateur sommeille quelquefois dans ses discours (48). Mais ces censeurs ne se souviennent pas apparemment des éloges admirables qu'il donne à Démosthène en plusieurs endroits de ses ouvrages; ils oublient que les oraisons qu'il a travaillées avec le plus de soin, celles qu'il a faites contre Antoine, il les a appelées *Philippiques*, du nom de celles de Démosthène contre Philippe.

XXXII. De tous les orateurs et de tous les philosophes célèbres de son temps, il n'en est pas un seul dont il n'ait augmenté la réputation dans ses discours ou dans ses écrits. Il appuya de tout son crédit auprès de César, déjà dictateur, Cratippe le philosophe péripatéticien pour lui faire avoir le droit de bourgeoisie à Rome. Il lui fit obtenir aussi de l'aréopage un décret par lequel ce sénat le pria de rester à Athènes pour y être un des ornements de la ville, et instruire les jeunes gens dans la philosophie. On a encore des lettres de Cicéron à Hérode (49) et d'autres écrites à son fils pour l'exhorter à prendre les leçons de Cratippe. Il reproche au rhéteur Gorgias d'inspirer à son fils le goût des plaisirs et de la table, et il le prie de n'avoir plus aucun rapport avec lui. De toutes les lettres grecques de Cicéron, celle à Gorgias et une autre à Pélops de Byzance sont les seules qui soient écrites de ce ton d'aigreur; mais il avait raison de se plaindre de ce rhéteur, s'il était réellement aussi vicieux et aussi corrompu qu'il passait pour l'être, au lieu qu'il y a bien de la petitesse dans les reproches qu'il fait à Pélops sur sa négligence à lui procurer de la part des Byzantins des honneurs et des décrets qu'il désirait.

XXXIII. C'est sans doute à cette ambition pour les louanges qu'il faut attribuer le tort qu'il eut souvent de sacrifier la bienséance et

l'honnêteté et la réputation de bien dire. Un certain Numatius¹, qu'il avait défendu et fait absoudre, poursuivait en justice un ami de Cicéron, nommé Sabinus. Cicéron en fut si irrité, qu'il s'oublia jusqu'à lui dire : « Crois-tu donc, Numatius, que ce soit à ton innocence que tu as dû d'être absous, plutôt qu'à mon éloquence, qui a fasciné les yeux des juges ? » Il fit un jour, dans la tribune, un éloge de Crassus qui fut très applaudi ; et, peu de temps après, il fit de lui une censure amère : « N'est-ce pas de ce même lieu, lui dit Crassus, que vous avez, il y a peu de jours, publié mes louanges ? — Oui, répliqua Cicéron, je voulais essayer mon talent sur un sujet ingrat. » Dans une autre occasion, Crassus avait dit que personne, dans sa famille, n'avait vécu plus de soixante ans ; mais ensuite il se rétracta. A quoi, pensais-je, dit-il, quand j'ai avancé un tel fait ? — Vous saviez, lui dit Cicéron, que les Romains l'entendraient avec plaisir, et vous vouliez leur faire la cour. » Ce même Crassus ayant dit qu'il aimait fort cette maxime des stoiciens, que le sage est riche : « Prenez garde, lui dit Cicéron, que vous n'aimiez plutôt cette autre maxime des mêmes philosophes, que tout appartient au sage : » c'est que Crassus était fort décrié pour son avarice. Un des fils de Crassus ressemblait tellement à un certain Axius, qu'on en conçut contre sa mère des soupçons désavantageux. Ce jeune homme ayant été fort applaudi pour un discours qu'il avait fait dans le sénat, on demanda à Cicéron ce qu'il en pensait. « Il est digne de Crassus², » répondit-il. Crassus, au moment de son départ pour la Syrie, sentit qu'il lui serait plus utile de se réconcilier avec Cicéron, que de l'avoir pour ennemi ; il lui fit donc beaucoup de prévenances et lui dit qu'il irait souper chez lui. Cicéron le reçut avec plaisir³. Quelques jours après, ses amis lui dirent que Vatinius, avec qui il était brouillé, désirait fort de se remettre bien avec lui⁴. « Vatinius, dit Cicéron, ne veut-il pas aussi souper avec moi ? » C'est ainsi qu'il en agissait envers Crassus.

XXXIV. Vatinius avait au cou des écrouelles. Un jour qu'il avait plaidé dans le barreau : « Voilà, dit Cicéron, un orateur bien enflé. » On vint lui dire, quelque temps après, que Vatinius était mort ; mais ensuite ayant su que la nouvelle était fausse : « Maudit soit celui qui a menti si mal-à-propos ! » César avait ordonné qu'on distribuât aux soldats les terres de la Campanie, et cette loi mécontentait plusieurs sénateurs ; Lucius Gellius, le plus âgé d'entre eux, ayant dit que ce partage n'aurait pas lieu tant qu'il serait en vie : « Attendons, dit

¹ Ou plutôt Munatius, suivant les manuscrits. C'est sûrement Munatius Plancus Bursa, tribun du peuple l'an 704 de Rome, ennemi de Cicéron et de Milon, qui, après avoir été défendu par Cicéron, fut ensuite condamné, sur l'accusation de cet orateur, comme coupable de violence. Voy. les *Lettres familières*, liv. VII, c. II, et la sixième *Philippique*, c. IV.

² Le sel de cette plaisanterie ne peut passer dans notre langue. Axius, le nom de cet homme, est un mot grec qui signifie aussi digne ; ainsi le sens de ce bon mot est celui-ci : C'est l'Axius de Crassus. La plaisanterie est fondée sur l'équivoque du mot Axius.

³ Voy. les *Épîtres familières*, l. I, c. IX. — ⁴ Il a été déjà question de Vatinius dans cette Vie, c. XII.

» Cicéron ; car Gellius ne demande pas un long terme (50). » Un certain Octavius, à qui l'on reprochait son origine africaine, dit un jour à Cicéron qu'il ne l'entendait pas. « Ce n'est pas, lui répondit Cicéron, que vous n'ayez l'oreille ouverte ¹. » Métellus Népos lui disait qu'il avait fait mourir plus de citoyens en rendant témoignage contre eux, qu'il n'en avait sauvé par son éloquence. « Je conviens, repartit Cicéron, que j'ai encore plus de probité que de talent pour la parole. » Un jeune homme, accusé d'avoir empoisonné son père dans un gâteau, s'emportait contre Cicéron et le menaçait de l'accabler d'injures. « Je crains moins tes injures que ton gâteau, » lui répondit Cicéron. Publius Sextius, dans une affaire criminelle qu'il avait, pria Cicéron et quelques autres orateurs de le défendre; mais il voulait toujours parler et ne laissait pas dire un mot à ses défenseurs. Comme les juges étaient aux opinions et qu'elles paraissaient favorables à l'accusé : « Profitez du temps, Sextius, lui dit Cicéron ; car demain vous serez un homme privé ². » Publius Cotta, qui se donnait pour un jurisconsulte, quoiqu'il fût sans connaissances et sans esprit, appelé un jour en témoignage par Cicéron, répondit qu'il ne savait rien. « Vous croyez peut-être, lui dit Cicéron, que je vous interroge sur le droit. » Métellus Népos, dans une dispute avec Cicéron, lui demanda souvent qui était son père : « Grace à votre mère, lui répondit Cicéron, vous seriez plus embarrassé que moi pour répondre à une pareille question. » La mère de Métellus n'avait pas une bonne réputation, et il était lui-même d'un caractère fort léger. Pendant qu'il était tribun, il se démit tout-à-coup de sa charge, pour aller trouver Pompée en Syrie, et il en revint avec encore plus de légèreté ³. Philagre, son précepteur, étant mort, Métellus lui fit de magnifiques obsèques et mit sur son tombeau un corbeau de marbre. « Vous ne pouviez mieux faire, lui dit Cicéron ; car votre précepteur vous a bien plus appris à voler qu'à parler ⁴. »

XXXV. Marcus Appius ayant dit, dans l'exorde de son plaidoyer, que l'ami qu'il défendait l'avait conjuré d'apporter à cette cause beaucoup d'exactitude, de raisonnement et de bonne foi : « Comment donc, » lui dit Cicéron, avez-vous le cœur assez dur pour ne rien faire de tout ce que votre ami vous a demandé ? » L'usage de ces mots piquants, en plaidant contre ses ennemis ou contre ses adversaires, fait partie de l'art oratoire; mais Cicéron les employait indifféremment contre tout le monde, afin de jeter du ridicule sur les personnes;

¹ C'était l'usage en Afrique de percer les oreilles aux esclaves. — ² J'avoue que je n'entends pas le sens de cette plaisanterie. Ce Sextius est apparemment celui pour lequel Cicéron plaida. M. Leclerc traduisait ainsi : *Car demain tu ne seras plus rien.*

³ Voy. à quelle occasion Métellus fit ce voyage, dans la Vie de Caton, c. XXX-XXXIII.

⁴ C'est peut-être une allusion à ce voyage de Syrie, fait si rapidement, qu'il avait semblé voler plutôt que marcher; peut-être aussi que Métellus avait mérité le reproche d'infidélité dans le manement des deniers publics, et que le corbeau est un oiseau vorace.

j'en citerai quelques exemples. Marcus Aquilius avait deux de ses gendres bannis; Cicéron lui donna le surnom d'Adraste¹. Lucius Cotta, qui aimait fort le vin, était censeur, lorsque Cicéron, briguant le consulat, pressé par la soif pendant qu'on donnait les suffrages, but un verre d'eau, au milieu de ses amis qui l'entouraient. « Vous avez eu peur, leur dit-il, que le censeur ne se fâchât contre moi, s'il me voyait boire de l'eau. » Il rencontra dans les rues Voconius avec ses filles, toutes extrêmement laides. « O ciel! s'écria Cicéron,

» En dépit d'Apollon, cet homme devint père². »

Marcus Gellius, qui passait pour fils d'un père et d'une mère esclaves, lisait un jour des lettres dans le sénat, d'une voix très forte et très claire. « Il ne faut pas s'en étonner, dit Cicéron, il est de ceux qui ont été crieurs publics. » Faustus, fils de Sylla, de celui qui avait usurpé à Rome l'autorité souveraine et fait périr un si grand nombre de citoyens, ayant dissipé la plus grande partie de sa fortune et se trouvant accablé de dettes, fit afficher une cession de tous ses biens à ses créanciers. « J'aime bien mieux ses affiches, dit Cicéron, que celles de son père. » Cette habitude de railler le rendit odieux à bien des gens et souleva surtout contre lui Clodius et ses partisans. Je vais dire à quelle occasion.

XXXVI. Clodius, jeune Romain d'une grande naissance, mais insolent et audacieux, aimait Pompéia, femme de César : déguisé en musicienne, il se glissa secrètement dans la maison de César, le jour que les femmes romaines y célébraient un sacrifice mystérieux, interdit à tous les hommes. Il n'en était pas resté un seul dans cette maison ; mais Clodius, si jeune encore qu'il n'avait pas de barbe au menton, espéra qu'il pourrait se glisser, parmi les autres femmes, dans l'appartement de Pompéia, sans être reconnu. Entré de nuit dans une maison très vaste, il s'égara et il errait de côté et d'autre, lorsqu'il fut rencontré par une des femmes d'Aurélia, mère de César, qui lui demanda son nom. Forcé de répondre, il dit qu'il cherchait une des femmes de Pompéia, qui se nommait Abra. La suivante, ayant reconnu aisément que ce n'était pas la voix d'une femme, appelle à grands cris les autres femmes, qui, étant accourues, ferment toutes les portes et font de si exactes recherches, qu'elles trouvent Clodius dans la chambre de l'esclave avec laquelle il était entré. Le bruit que fit cet événement obligea César de répudier Pompéia et de citer Clodius devant les tribunaux, pour crime d'impiété (51).

XXXVII. Cicéron était ami de Clodius³, qui, dans l'affaire de Catilina, l'avait servi avec le plus grand zèle et avait toujours été comme un de ses gardes (52). La défense de Clodius consistait à dire

¹ Adraste avait marié ses deux filles à Étéocle et à Polynice, tous deux bannis. — ² Vers de Sophocle, qui parle de Laius, père d'Œdipe. — ³ Voy. l'Oraison sur les provinces consulaires, c. IX.

qu'il n'était pas à Rome ce jour-là, qu'il en était même très éloigné. Mais Cicéron déposa qu'il était venu ce jour-là même chez lui, pour traiter de quelque affaire; ce qui était vrai. Au reste, il fit cette déposition, moins pour attester la vérité, que pour guérir les soupçons de sa femme, qui haïssait Clodius, parcequ'elle savait que sa sœur Clodia avait envie d'épouser Cicéron, et qu'elle se servait, pour négocier ce mariage, d'un certain Tullus, ami intime de Cicéron, lequel voyait tous les jours Clodia et lui faisait assidument la cour. Térentia, dont Clodia était voisine, regardait ces visites comme très suspectes; c'était d'ailleurs une femme d'un caractère difficile; et, comme elle gouvernait son mari, elle le poussa à rendre témoignage contre lui. Plusieurs citoyens des plus distingués déposèrent aussi contre Clodius et l'accusèrent de s'être parjuré, d'avoir commis des friponneries, d'avoir corrompu le peuple à prix d'argent, et séduit plusieurs femmes. Lucullus produisit deux femmes esclaves, qui attestèrent que Clodius avait entretenu un commerce incestueux avec la plus jeune de ses sœurs, mariée alors à ce même Lucullus : c'était aussi un bruit généralement répandu, qu'il avait déshonoré ses deux autres sœurs, dont l'une, nommée Térentia ¹, avait épousé Marcius Rex; et l'autre, appelée Clodia, était femme de Métellus Céler et avait eu le surnom de Quadrantaria, parcequ'un de ses amants lui avait envoyé, dans une bourse, de petites pièces de cuivre, au lieu de pièces d'argent. Les Romains appellent *quadrans* la plus petite de leurs monnaies de cuivre (53). Ce fut son inceste avec cette dernière de ses sœurs qui diffama le plus Clodius dans Rome.

XXXVIII. Cependant le peuple se montrant très mal disposé envers ceux qui semblaient s'être ligüés contre Clodius pour le charger par leurs dépositions, les juges, qui craignirent qu'on n'usât de violence, environnèrent le tribunal de gens armés; et la plupart, en écrivant leur opinion sur les tablettes, brouillèrent à dessein les mots (54). Il parut pourtant qu'il y avait eu plus de voix pour l'absoudre; et le bruit courut qu'on avait distribué de l'argent aux juges ². Aussi Catulus, les ayant rencontrés au sortir du tribunal : « Vous avez eu raison, leur dit-il, de demander des gardes pour votre sûreté, de peur qu'on ne vous enlevât votre argent. » Clodius ayant reproché à Cicéron que les juges n'avaient pas ajouté foi à sa déposition : « Au contraire, lui répondit Cicéron, il y en a eu vingt-cinq qui m'ont cru, puisqu'ils vous ont condamné; et trente qui n'ont pas voulu vous croire, puisqu'ils ne vous ont absous qu'après avoir reçu votre argent ³. » César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer : il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère; mais qu'il l'avait répudiée, parceque la femme

¹ D'autres l'appellent Tertia, et cette leçon paraît la vraie.

² Cicéron le dit clairement dans sa dixième Lettre du premier livre à Atticus.

³ Cette réponse et le mot de Catulus aux juges se trouvent dans cette même lettre.

de César devait être exempte, non seulement de toute action criminelle, mais encore de tout soupçon.

XXXIX. Clodius, délivré de ce péril, et nommé tribun du peuple, s'attacha tout de suite à tourmenter Cicéron ; il lui suscita le plus d'affaires qu'il lui fut possible et souleva contre lui tous ceux qu'il put gagner. Il se ménagea la faveur du peuple, en proposant des lois très avantageuses pour la multitude (55). Il fit décerner aux deux consuls les plus belles provinces : à Pison, la Macédoine, et à Gabinus, la Syrie. Il donna le droit de bourgeoisie à un grand nombre d'hommes indigents et tint toujours auprès de sa personne une troupe d'esclaves armés. Des trois personnages qui avaient alors le plus de pouvoir dans Rome, Crassus était l'ennemi déclaré de Cicéron ; Pompée se faisait valoir auprès de l'un et de l'autre ; et César était sur le point de partir pour la Gaule avec son armée. Cicéron chercha à s'insinuer auprès de ce dernier, quoiqu'il sût bien qu'il n'était pas son ami, et qu'il lui était même devenu suspect depuis l'affaire de Catilina. Il le pria donc de l'emmener avec lui dans la Gaule, en qualité de son lieutenant (56). César y consentit sans peine ; et Clodius, voyant que Cicéron allait échapper à son tribunal, feignit de vouloir se réconcilier avec lui ; et, rejetant sur Téréntia tous les sujets de plainte que Cicéron lui avait donnés, il ne parla plus de lui que dans les termes les plus honnêtes et les plus doux. Il protestait qu'il n'avait contre lui aucun sentiment de haine, et qu'il ne s'en plaignait qu'avec la modération qu'on doit à un ami. Par cette dissimulation, il dissipa tellement toutes les craintes de Cicéron, que celui-ci remercia César de sa lieutenance et se livra de nouveau aux affaires publiques.

XL. César, offensé de cette conduite, anima Clodius contre lui, aliéna Pompée et déclara devant le peuple que Cicéron lui paraissait avoir blessé la justice et les lois, en faisant mourir Lentulus et Céthégus, sans aucune formalité de justice (57). C'était sur cette accusation qu'on l'appelait en jugement. Cicéron, voyant le danger dont le menaçait la haine de ses ennemis, prit la robe de deuil, laissa croître sa barbe et allait partout supplier le peuple de lui être favorable. Clodius se trouvait sur ses pas, dans toutes les rues, suivi d'une troupe de gens audacieux et violents qui le raillaient sur son changement d'habit et sur son air abattu, qui lui faisaient mille outrages, qui souvent même lui jetaient de la boue et des pierres et l'empêchaient de faire ses sollicitations au peuple. L'ordre presque entier des chevaliers romains prit, comme lui, l'habit de deuil ; et plus de vingt mille jeunes gens l'accompagnaient, les cheveux négligés, et sollicitaient le peuple en sa faveur. Le sénat s'assembla pour décréter que le peuple changerait de robe, comme dans un deuil public ; mais les consuls s'opposèrent à ce décret ; et Clodius étant venu assiéger le lieu du conseil avec ses satellites armés, la plupart des sénateurs sor-

tirent en poussant de grands cris et déchirant leurs robes. Un spectacle si triste n'excitant ni la compassion ni la honte de ces scélérats, il fallait ou que Cicéron sortît de Rome, ou qu'il en vînt aux mains avec Clodius. Il implora le secours de Pompée, qui s'était éloigné à dessein et se tenait à la campagne, dans sa maison d'Albe. Après lui avoir envoyé d'abord Pison son gendre, Cicéron y alla lui-même. Mais, prévenu de son arrivée, Pompée n'osa soutenir sa vue. Il aurait eu trop de honte de voir, dans cet état d'humiliation, un homme qui avait livré pour lui de si grands combats, qui, dans son administration publique, lui avait rendu les services les plus importants; mais, devenu le gendre de César, il sacrifiait à son beau-père une ancienne reconnaissance, et, étant sorti par une porte de derrière, il évita cette entrevue (58).

XLII. Cicéron, trahi par Pompée et abandonné de tout le monde, eut enfin recours aux consuls. Gabinius le traita toujours avec beaucoup de dureté; mais Pison, lui parlant avec douceur, lui conseilla de se retirer, de céder pour quelque temps à la fougue de Clodius, de supporter patiemment ce revers de fortune, et d'être une seconde fois le sauveur de sa patrie, qui se trouvait, à son occasion, agitée de séditions et menacée des plus grands maux. Cicéron délibéra sur cette réponse avec ses amis : Lucullus fut d'avis qu'il restât, l'assurant qu'il triompherait de ses ennemis; mais tous les autres lui conseillèrent de s'exiler lui-même pour un temps, persuadé que le peuple, quand il serait las des folies et des fureurs de Clodius, ne tarderait pas à le regretter. Cicéron prit ce dernier parti : il avait depuis longtemps dans sa maison une statue de Minerve, qu'il honorait singulièrement; il la prit, la porta dans le Capitole, où il la consacra, après y avoir mis cette inscription : A MINERVE, PROTECTRICE DE ROME ¹. Il se fit escorter par les gens de quelques uns de ses amis et prit à pied le chemin de la Lucanie, pour se rendre de là en Sicile.

XLIII. Dès qu'on fut informé de sa fuite, Clodius fit rendre contre lui un décret de bannissement et afficher dans toutes les rues la défense de lui donner l'eau et le feu, et de le recevoir dans les maisons, à la distance de cinq cents milles de l'Italie ². Mais le respect qu'on avait pour Cicéron fit généralement mépriser cette défense; on le recevait partout avec empressement et on l'accompagnait en lui témoignant les plus grands égards. Seulement dans une ville de la Lucanie, appelée alors Hipponium et aujourd'hui Vibone, un Sicilien, nommé Vibius, à qui Cicéron avait donné de fréquentes marques d'amitié et qu'il avait fait nommer, pendant son consulat, à la charge d'intendant des ouvriers, lui refusa sa maison et lui offrit une retraite dans sa terre. Caius Virginius ³, préteur de Sicile, qui avait

¹ Ne pouvant plus défendre Rome par son éloquence, il la met sous la protection de Minerve.—² Plus de cent soixante grandes lieues. M. Dacier a substitué le mot de Rome à celui de l'Italie, sans avertir pourquoi il fait ce changement.—³ Il y a dans le texte, Verginius; mais la leçon que j'ai suivie est celle de Cicéron. *Oraison pour Plancus*, c. XL.

aussi de grandes obligations à Cicéron , lui écrivit de ne pas venir dans sa province. Affligé de ces traits d'ingratitude , il se rendit à Brunduse , d'où il s'embarqua pour Dyrrachium par un vent favorable ; mais il était à peine en pleine mer , qu'il s'éleva un vent contraire qui , le lendemain , le reporta au lieu même d'où il était parti. Il se remit bientôt en mer ; et , en arrivant à Dyrrachium , comme il était sur le point de débarquer , il survint tout-à-coup un tremblement de terre qui fit retirer les eaux de la mer. Les devins conjecturèrent que son exil ne serait pas long , ces sortes de signes présageant toujours un changement favorable.

XLIII. Pendant son séjour à Dyrrachium , il fut visité par une foule de personnes qui lui témoignèrent le plus vif intérêt ; et les villes grecques disputèrent d'empressement à lui rendre plus d'honneurs. Mais toutes ces marques d'affection ne purent ni lui rendre son courage , ni dissiper sa tristesse. Semblable à un amant malheureux , il tournait sans cesse ses regards vers l'Italie. Humilié , abattu par son infortune , il montra beaucoup plus de faiblesse et de pusillanimité qu'on n'en devait attendre d'un homme qui avait passé toute sa vie à s'instruire ; car souvent il pria ses amis de ne pas l'appeler orateur , mais philosophe , parcequ'il s'était attaché à la philosophie comme au but de toutes ses actions : et l'éloquence n'était pour lui que l'instrument de sa politique. Mais l'opinion n'a que trop de pouvoir pour effacer de notre ame les impressions de la raison , comme une teinture qui n'a pas pénétré dans l'étoffe s'altère aisément. L'habitude de traiter avec le peuple dans les affaires du gouvernement nous fait adopter les passions du vulgaire. On ne peut éviter leur influence que par une attention continuelle sur soi-même , en communiquant avec les personnes du dehors , que par le talent de participer aux affaires , sans partager les passions qui s'y mêlent.

XLIV. Clodius , après avoir fait bannir Cicéron , brûla ses maisons de campagne et sa maison de Rome , sur le sol de laquelle il éleva le temple de la Liberté. Il mit en vente tous ses biens et les faisait crier tous les jours , sans qu'il se présentât personne pour les acheter. Devenu , par ses violences , redoutable à tous les nobles ; disposant du peuple , qu'il laissait s'abandonner à tous les excès de la licence et de l'audace , il osa s'attaquer à Pompée lui-même et blâmer plusieurs des ordonnances qu'il avait rendues pendant qu'il commandait les armées. Pompée , à qui cette censure faisait tort dans l'opinion publique , se reprocha d'avoir sacrifié Cicéron ; et , changeant de disposition , il se ligua avec ses amis pour s'occuper des moyens de le rappeler. Clodius , de son côté , s'y opposant de tout son pouvoir , le sénat décréta qu'il suspendait tout rapport et toute expédition des affaires publiques , jusqu'au rappel de Cicéron. Sous le consulat de Lentulus ¹ , la sédition fut poussée si loin , qu'il y eut des tribuns du

¹ Il fut consul avec Q. Cécilius Métellus Népos , l'an de Rome 697 , 57 ans avant J.-C. , la cinquantième année de l'âge de Cicéron.

peuple blessés sur la place publique, et que Quintus, frère de Cicéron, fut laissé pour mort parmi beaucoup d'autres ¹. Ces excès commencèrent à ramener le peuple; et Annius Milon, l'un des tribuns du peuple, osa le premier traîner Clodius devant les tribunaux, pour les violences qu'il avait commises. La plus grande partie du peuple et des habitants des villes voisines se joignirent à Pompée, qui, fort de leur secours, chassa Clodius de la place publique et appela le peuple aux suffrages, pour le rappel de Cicéron. Jamais décret ne fut rendu avec autant d'unanimité. Le sénat, rivalisant de zèle avec le peuple, arrêta qu'on décernerait des remerciements aux villes qui avaient recueilli Cicéron dans son exil, et que sa maison de Rome et ses maisons de campagne, que Clodius avait détruites, seraient rebâties aux dépens du public (59).

XLV. Cicéron fut rappelé seize mois ² après son exil; toutes les villes qui se trouvèrent sur son passage montrèrent tant de joie et d'empressement à aller au-devant de lui, que Cicéron était encore au-dessous de la vérité, lorsqu'il disait dans la suite que l'Italie entière l'avait porté dans Rome sur ses épaules ³. Crassus même, son ennemi mortel avant son exil, sortit à sa rencontre et se réconcilia avec lui; voulant, disait-il, faire ce plaisir à son fils, un des plus zélés partisans de Cicéron. Peu de temps après son retour, Cicéron, profitant de l'absence de Clodius, alla au Capitole avec une suite assez nombreuse; et, arrachant les tablettes tribunitiennes, où étaient inscrits les actes du tribunat de Clodius, il les mit en pièces. Clodius ayant voulu lui en faire un crime, Cicéron répondit que c'était au mépris des lois que Clodius, né patricien, avait été nommé tribun ⁴; qu'ainsi tout ce qu'il avait fait pendant son tribunat n'était point légal. Caton fut très mécontent de cette violence et combattit le motif qu'avait allégué Cicéron, non qu'il approuvât ce qu'avait fait Clodius, au contraire il blâmait son administration; mais il représentait que le sénat ne pourrait, sans injustice et sans un abus d'autorité, annuler tous les actes faits pendant le tribunat de Clodius, dont un, entre autres, était la commission qui lui avait été donnée à lui-même pour aller dans l'île de Chypre et à Byzance, avec tout ce qu'il avait fait dans ces deux villes ⁵. Cette dispute brouilla Caton et Cicéron, non qu'ils en vinssent à une rupture ouverte; mais ils vécutrent ensemble avec moins d'intimité.

XLVI. Peu de temps après, Milon tua Clodius; et, traduit en justice pour ce meurtre, il chargea Cicéron de sa défense. Le sénat, qui craignit que le danger où se trouvait un homme de la réputation et

¹ D'après le récit de Cicéron, qu'on n'accusera pas d'avoir affaibli les faits, son frère ne courut pas un si grand danger; il paraît que Plutarque s'est trompé en appliquant à Quintus ce que Cicéron rapporte un peu plus bas du tribun Sextius, qui, blessé très dangereusement, n'évita de périr que parcequ'on le crut mort. Voy. Cicéron, *Pro Sextio*, c. XXIV-XXVII.

² Plutarque ne parle que du jour où son rappel fut décrété: car Cicéron n'arriva à Rome qu'un mois après le décret. — ³ Dans son *Discours au sénat après son retour*, c. XV.

⁴ Il s'était fait adopter par une famille plébéienne. — ⁵ Voy. la Vie de Caton.

du courage de Milon ne causât quelque trouble dans la ville, chargea Pompée de présider à ce jugement, ainsi qu'à tous les autres procès, et de maintenir la sûreté dans la ville et dans les tribunaux. Pompée ayant, dès avant le jour, garni de soldats toute l'étendue de la place, et Milon, craignant que Cicéron, troublé par la vue de ces armes auxquelles il n'était pas accoutumé, ne plaidât pas avec son éloquence ordinaire, lui persuada de se faire porter en litière sur la place et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que les juges eussent pris séance et que le tribunal fût rempli; car Cicéron, naturellement timide, non seulement à la guerre, mais dans le barreau, ne se présentait jamais pour plaider sans éprouver de la crainte; et lors même qu'un long usage eut fortifié et perfectionné son éloquence, il avait bien de la peine à s'empêcher de trembler et de frissonner¹. Quand il plaida pour Licinius Muréna, accusé par Caton, jaloux de surpasser Hortensius, qui avait eu le plus grand succès en parlant le premier pour l'accusé, il passa toute la nuit à travailler son discours et se fatigua tellement par ce travail forcé et cette longue veille, qu'il parut inférieur à lui-même (60). Le jour qu'il défendit Milon, quand il vit, en sortant de sa litière, Pompée assis au haut de la place, environné de soldats dont les armes jetaient le plus grand éclat, il fut tellement troublé, que, tremblant de tout son corps, il ne commença son discours qu'avec peine et d'une voix entrecoupée, tandis que Milon assistait au jugement avec beaucoup d'assurance et de courage, ayant dédaigné de laisser croître ses cheveux et de prendre un habit de deuil; ce qui ne contribua pas peu à sa condamnation : mais, dans Cicéron, cette frayeur semblait moins tenir à sa timidité qu'à son affection pour ses clients.

XLVII. Il fut nommé augure², à la place du jeune Crassus, qui avait été tué chez les Parthes; et la Cilicie lui étant échue par le sort dans le partage des provinces, avec une armée de douze mille hommes de pied et de deux mille six cents chevaux³, il s'embarqua pour s'y rendre. Il entra aussi dans sa commission de remettre la Cappadoce sous l'obéissance du roi Ariobarzane et de le réconcilier avec ses peuples. Il y réussit parfaitement, sans employer la voie des armes et sans donner lieu à aucune plainte. Le désastre que les Romains venaient d'éprouver dans le pays des Parthes, et les mouvements de la Syrie ayant donné aux Ciliciens quelque envie de se révolter, il les calma et les contint par la douceur de son gouvernement; il refusa les présents que les rois lui offraient, et remit à la province la dépense qu'elle était obligée de faire pour les festins des gouverneurs; il recevait lui-même à sa table les Ciliciens les plus honnêtes, qu'il traitait sans magnificence, mais avec générosité. Sa maison n'avait

¹ Il le dit lui-même dans plusieurs de ses oraisons, et en particulier dans l'*Oraison pour Cluentius*, c. XVIII. Il en était de même du grand Bossuet.—² Il était augure avant de plaider la cause de Milon; il fut nommé à ce sacerdoce, l'an de Rome 700, étant alors dans la cinquante-quatrième année de son âge. — ³ Les deux légions n'étaient pas complètes quand il partit : mais il reçut ensuite des secours.

point de portier, et jamais on ne le trouvait dans son lit ; il se levait de très grand matin et se promenait devant sa porte, où il recevait ceux qui venaient le voir. Sous son gouvernement, personne ne fut battu de verges et n'eut sa robe déchirée¹ ; jamais, même dans la colère, il ne dit une parole offensante et n'ajouta aux amendes qu'il prononçait des qualifications outrageantes. Les revenus publics avaient été dilapidés² : il les fit rendre aux villes, qui par-là se trouvèrent fort riches ; et, sans frapper d'ignominie les prévaricateurs, il se contenta de leur faire restituer ce qu'ils avaient pris. Il eut aussi une occasion de faire la guerre et mit en fuite les brigands qui habitaient le mont Amanus. Cette victoire lui mérita le titre d'*imperator* (61). L'orateur Coelius lui avait écrit de lui envoyer de la Cilicie des panthères, pour des jeux qu'il devait donner à Rome : Cicéron, qui était bien aise de relever ses exploits, lui répondit qu'il n'y avait plus de panthères en Cilicie ; qu'irritées d'être les seules à qui l'on fit la guerre, pendant que tout le reste était en paix, elles avaient toutes fui dans la Carie (62).]

XLVIII. En revenant de la Cilicie³, il passa d'abord à Rhodes, et ensuite à Athènes, où il séjourna quelque temps avec plaisir, par le souvenir des habitudes qu'il avait eues autrefois dans cette ville. Il y vit les hommes les plus distingués par leur savoir, et qui tous avaient été ses amis et ses compagnons d'étude. Après avoir fait l'admiration de toute la Grèce, il revint à Rome, où il trouva les esprits tellement échauffés, que la guerre ne devait pas tarder à éclater. Le sénat voulut lui décerner le triomphe ; mais il dit qu'il suivrait plus volontiers le char de triomphe de César, quand on aurait fait la paix avec lui. Il ne cessait, en particulier, de conseiller cette paix ; il écrivait fréquemment à César ; il faisait à Pompée les plus vives instances, ne négligeant rien pour les adoucir et les réconcilier ensemble : mais le mal était irrémédiable ; et lorsque César vint à Rome, Pompée, au lieu de l'attendre, abandonna la ville, suivi d'un très grand nombre des principaux d'entre les Romains. Cicéron, ne l'ayant pas accompagné dans cette fuite, donna lieu de croire qu'il allait se joindre à César. Il est certain qu'il flotta long-temps entre les deux partis et qu'il fut violemment agité, à en juger par ce qu'il écrit lui-même dans ses lettres. « De quel côté, dit-il, dois-je me tourner ? Pompée a le motif le plus » honnête de faire la guerre ; César met plus de suite dans ses affaires » et a plus de moyens de se sauver lui et ses amis : je sais bien qui je » dois fuir, mais je ne vois par vers qui je puis me réfugier (63). »

XLIX. Trébatius, un des amis de César, ayant écrit à Cicéron que César pensait qu'il devait se joindre à lui et partager ses espérances ;

¹ C'était chez les anciens, et surtout chez les peuples de l'Orient, une marque d'ignominie ; comme c'était un signe de douleur ou de grande passion, que de se déchirer soi-même.

² Cicéron parle de ces dilapidations, *Lettre II^e à Atticus*, l. VI.—³ Après vingt mois de séjour.

ou que si l'âge l'obligeait de renoncer aux affaires¹, il lui conseillait de se retirer en Grèce et d'y vivre tranquille, également éloigné des deux partis; Cicéron, très étonné que César ne lui eût pas écrit lui-même², répondit en colère à Trébatius qu'il ne démentirait pas la conduite qu'il avait toujours tenue dans le gouvernement : c'est ainsi qu'il en parle dans ses lettres. César étant parti pour l'Espagne, Cicéron s'embarqua tout de suite pour aller joindre Pompée. Tout le monde le vit arriver avec plaisir, excepté Caton, qui, l'ayant pris tout de suite en particulier, le blâma fort d'avoir embrassé le parti de Pompée. « Pour moi, » lui dit-il, je ne pouvais, sans me faire tort, abandonner une cause à laquelle je me suis attaché dès ma première entrée dans les affaires publiques; mais vous, n'auriez-vous pas été plus utile à votre patrie et à vos amis en restant neutre dans Rome pour vous conduire d'après les événements; au lieu de venir ici, sans raison et sans nécessité, vous déclarer l'ennemi de César et vous jeter dans un si grand péril? » Ces remontrances lui firent d'autant plus aisément changer de résolution, que Pompée ne l'employait à rien d'important. Il est vrai qu'il ne devait s'en prendre qu'à lui-même; car il ne dissimulait pas qu'il se repentait d'être venu : il se moquait ouvertement des préparatifs de Pompée, blâmait sans ménagement tous ses projets et ne pouvait s'empêcher de lancer contre les alliés les railleries les plus piquantes. Cependant il se promenait toute la journée dans le camp d'un air sérieux et morne (64); mais il ne laissa échapper aucune occasion de faire rire par ses bons mots ceux qui en avaient le moins d'envie. Je ne crois pas inutile d'en rapporter ici quelques uns.

L. Domitius, qui voulait élever au grade de capitaine un homme peu fait pour la guerre, vantait la douceur et l'honnêteté de ses mœurs. « Que ne le gardez-vous, lui dit Cicéron, pour élever vos enfants³? » Théophraste de Lesbos (65) était intendant des ouvriers dans le camp de Pompée; et comme on le louait de la manière dont il avait consolé les Rhodiens, après la perte de leur flotte : « Qu'on est heureux, dit Cicéron, d'avoir un Grec pour capitaine! » César avait du succès dans toutes les rencontres qui avaient lieu entre les deux armées et tenait Pompée comme assiégé. Lentulus ayant dit un jour que les amis de César étaient tristes : « Voulez-vous dire, répondit Cicéron, qu'ils sont mal disposés pour César? » Un certain Marcius, nouvellement arrivé d'Italie, disait que le bruit courait dans Rome que Pompée était assiégé dans son camp. « Vous vous êtes donc embarqué tout exprès, lui dit Cicéron, pour venir vous en assurer par vos propres yeux? » Après la défaite de Pompée, Nonnius portait les esprits à la confiance, parcequ'il restait encore sept aigles dans le camp. « Vous

¹ Cicéron n'avait alors que cinquante-huit ans; ce n'était pas encore l'âge de renoncer aux affaires.—² On trouve cependant dans les *Lettres à Atticus* une lettre de César à Cicéron sur ce sujet; elle est après la huitième du dixième livre.—³ Domitius est celui que César enferma dans l'île de Corfou, comme il le raconte lui-même dans le premier liv. de la *Guerre civile*.

« auriez raison, répliqua Cicéron, si nous avions à combattre contre des geais. » Labiénus, plein de confiance en certaines prédictions, soutenait que Pompée finirait par être vainqueur. « Cependant, lui dit Cicéron, avec cette ruse de guerre nous avons perdu notre camp¹. »

LI. Cicéron, retenu par une maladie, n'avait pu se trouver à la bataille de Pharsale. Lorsque Pompée eut pris la fuite, Caton, qui avait à Dyrrachium une armée nombreuse et une flotte considérable, voulait que Cicéron en prit le commandement, qui lui appartenait par la loi, parcequ'il avait le rang d'homme consulaire. Cicéron l'ayant absolument refusé, en déclarant qu'il ne prendrait plus de part à cette guerre, il manqua d'être massacré par le jeune Pompée et par ses amis, qui, l'accusant de trahison, allaient le percer de leurs épées, si Caton ne les eût arrêtés; encore eut-il bien de la peine à l'arracher de leurs mains et à le faire sortir du camp. Cicéron se rendit à Brunduse, où il resta quelque temps pour attendre César, que ses affaires d'Asie et d'Égypte retenaient encore. Dès qu'il sut qu'il était arrivé à Tarente et qu'il venait par terre à Brunduse, il alla au-devant de lui, ne désespérant pas d'en obtenir son pardon, honteux néanmoins d'avoir à faire devant tant de monde l'épreuve des dispositions d'un ennemi vainqueur; mais il n'eut rien à faire ou à dire de contraire à sa dignité. César ne l'eut pas plus tôt vu venir à lui, précédant d'assez loin ceux qui l'accompagnaient, qu'il descendit de cheval, courut l'embrasser et marcha plusieurs stades en s'entretenant tête à tête avec lui. Il ne cessa depuis de lui donner les plus grands témoignages d'estime et d'amitié; et Cicéron ayant composé dans la suite un éloge de Caton, César, dans la réponse qu'il y fit, loua beaucoup l'éloquence et la vie de Cicéron, qu'il compara à celles de Périclès et de Thémistocle.

LII. Quintus Ligarius ayant été mis en justice comme ennemi de César, et Cicéron s'étant chargé de sa défense, César dit à ses amis : « Qui empêche que nous laissions parler Cicéron ? Il y a long-temps que nous ne l'avons entendu. Pour son client, c'est un méchant homme, c'est mon ennemi; il est déjà condamné. » Mais Cicéron, dès l'entrée de son discours, émut singulièrement son juge; et, à mesure qu'il avançait dans sa cause, il excitait en lui tant de passions différentes, il donnait à son expression tant de douceur et de charme, qu'on vit César changer souvent de couleur et rendre sensibles les diverses affections dont son âme était agitée. Quand enfin l'orateur vint à parler de la bataille de Pharsale, César, n'étant plus maître de lui-même, tressaillit de tout son corps et laissa tomber les papiers qu'il tenait à la main. Cicéron, vainqueur de la haine de son juge, le força d'absoudre Ligarius².

¹ Il appelle ces prédictions une ruse de guerre, parcequ'il les croit imaginées comme une ruse pour donner du courage aux troupes. — ² Tout le monde connaît cet admirable discours.

LIII. Depuis cette époque, Cicéron, voyant la monarchie succéder à l'ancien gouvernement, abandonna les affaires et donna tout son loisir aux jeunes gens qui voulurent s'appliquer à la philosophie : ils étaient tous des premières familles de Rome ; et les liaisons fréquentes qu'il eut avec eux lui donnèrent de nouveau un très grand crédit dans la ville. Son occupation ordinaire était d'écrire des dialogues philosophiques, de traduire les philosophes grecs et de faire passer dans la langue latine les termes de dialectique ou de physique employés par ces écrivains : c'est lui, dit-on, qui le premier a naturalisé dans sa langue les mots grecs que les Latins rendent par imagination, assentiment, suspension de jugement, compréhension, atome, indivisible, vide, et plusieurs autres semblables ; ou du moins c'est lui qui les a rendus plus intelligibles aux Romains, en les expliquant par des métaphores ou par des termes déjà connus dans la langue latine. Il faisait servir ainsi à son amusement la facilité qu'il avait pour la poésie : lorsqu'il s'abandonnait à ce genre de composition, il faisait jusqu'à cinq cents vers dans une nuit. Il passait la plus grande partie de son temps dans sa maison de Tusculum, d'où il écrivait à ses amis qu'il menait la vie de Laërte¹, soit qu'il voulût plaisanter, comme à son ordinaire, soit que son ambition lui fit desirer encore de prendre part au gouvernement et qu'il fût mécontent de sa situation présente. Il allait rarement à Rome et seulement pour faire sa cour à César ; il était le premier à applaudir aux honneurs qu'on lui décernait, et avait toujours quelque chose de nouveau et de flatteur à dire sur sa personne ou sur ses actions. Tel est le mot sur les statues de Pompée qu'on avait abattues et que César fit relever. « César, dit Cicéron, en relevant » les statues de Pompée, a, par cet acte de générosité, affermi les » siennes. »

LIV. Il pensait à écrire l'histoire de Rome, dans laquelle il voulait faire entrer une partie de l'histoire grecque, avec la plupart de ses fables² ; mais il en fut détourné par un grand nombre d'affaires publiques et particulières, par des événements fâcheux, dont les uns furent involontaires et les autres lui arrivèrent presque toujours par sa faute. Il répudia d'abord sa femme Térentia, à qui il reprochait une telle négligence pendant la guerre civile, qu'elle l'avait laissé manquer des choses les plus nécessaires, et qu'à son retour en Italie il n'avait reçu d'elle aucune marque d'affection ; car elle n'était pas même venue le trouver à Brunduse, où il avait fait un long séjour ; et lorsque sa fille Tullia, qui était encore dans sa première jeunesse, avait été le joindre à Brunduse, sa mère ne lui avait donné, ni une suite conve-

qui fait tant d'honneur au talent de Cicéron ; c'est peut-être le plus beau triomphe que l'éloquence ait remporté. — ¹ Voy. Homère, *Odyss.*, l. I, vers 205, 225 : la vie retirée de Laërte était l'effet de sa douleur sur l'absence de son fils ; et par-là elle était en quelque sorte forcée : sous ce dernier rapport, celle de Cicéron pouvait lui ressembler.

² Voy. dans le premier livre des *Lois* de Cicéron, c. II, les motifs qu'Atticus lui donne pour l'engager à écrire l'histoire de Rome.

nable, ni les provisions nécessaires pour un si long voyage; elle avait enfin laissé sa maison dans un entier dénuement et chargée de plusieurs dettes considérables. Tels sont les prétextes les plus honnêtes qu'il donna de son divorce. Térentia soutenait qu'ils étaient faux; et Cicéron lui-même, il faut l'avouer, lui donna un grand moyen de justification, en épousant peu de temps après une jeune personne, séduit par sa beauté, à ce que disait Térentia; et, suivant Tiron, l'affranchi de Cicéron, à cause de ses richesses, qu'il devait faire servir à payer ses dettes (66). Cette fille avait en effet de très grands biens; et son père, en mourant, les avait laissés à Cicéron en fidéicommiss pour les lui rendre à sa majorité: mais, comme il devait beaucoup, il se laissa persuader par ses parents et ses amis de l'épouser malgré la disproportion de l'âge, afin de trouver dans la fortune de cette femme de quoi se libérer envers ses créanciers. Antoine, dans sa réponse aux *Philippiques*, parle de ce mariage et reproche à Cicéron d'avoir répudié une femme auprès de laquelle il avait vieilli: c'était le railler finement sur la vie sédentaire qu'il avait menée, sans avoir fait, dans sa jeunesse, aucun service militaire.

LV. Peu de temps après son mariage, il perdit sa fille Tullia, qui mourut en couche dans la maison de Lentulus, qu'elle avait épousé après la mort de Pison, son premier mari (67). Tous les philosophes qui se trouvaient alors à Rome se rendirent en foule chez Cicéron pour le consoler; mais il fut si amèrement affecté de cette perte, qu'il répudia sa nouvelle femme, parcequ'il crut qu'elle s'était réjouie de la mort de Tullia. Voilà pour ses affaires domestiques. Il n'eut aucune part à la conjuration qui fit périr César, quoiqu'il fût intimement lié avec Brutus et que, mécontent de l'état présent des affaires, il désirât, autant que personne, l'ancien ordre de choses. Mais les conjurés craignirent son caractère timide et l'âge avancé¹, qui ôte l'audace et la fermeté aux âmes même les plus vigoureuses. Brutus et Cassius ayant exécuté leur complot, les amis de César se réunirent pour venger sa mort; et l'on craignit de voir Rome replongée dans les horreurs de la guerre civile. Antoine, alors consul, rassembla le sénat et parla, en peu de mots, sur la nécessité d'agir de concert. Cicéron fit un très long discours analogue aux circonstances, et persuada aux sénateurs de décréter, à l'exemple des Athéniens (68), une amnistie générale pour tout ce qui avait été fait depuis la dictature de César, et de donner des gouvernements à Cassius et à Brutus.

LVI. Mais ces sages mesures furent sans effet. Le peuple, en voyant le corps de César porté à travers la place publique, se laissa aller à sa compassion naturelle; et Antoine ayant déployé la robe du dictateur, tout ensanglantée et percée des coups qu'on lui avait portés, ce spectacle remplit la multitude d'une telle fureur, qu'elle cher-

¹ Cicéron avait alors soixante-trois ans.

cha les meurtriers dans la place même, et que, s'armant de tisons enflammés, elle courut à leurs maisons pour y mettre le feu. Ils se dérobèrent à ce danger, qu'ils avaient prévu ; et, comme ils en craignaient de plus grands encore, ils prirent le parti de quitter Rome. Leur fuite releva la fierté d'Antoine ; la pensée qu'il allait régner seul dans la ville le rendit redoutable à tout le monde et surtout à Cicéron. Comme il voyait la puissance de cet orateur dans le gouvernement se fortifier de jour en jour, le sachant d'ailleurs intime ami de Brutus, il supportait impatiemment sa présence. L'opposition de leurs mœurs avait fait naître depuis long-temps entre eux des soupçons et de la défiance. Cicéron, qui redoutait sa mauvaise volonté, voulut d'abord aller en Syrie, comme lieutenant de Dolabella ; mais Hirtius et Pansa, deux hommes vertueux et partisans de Cicéron, qui devaient succéder à Antoine dans le consulat, conjurèrent Cicéron de ne pas les abandonner, se promettant, s'ils l'avaient avec eux à Rome, de détruire la puissance d'Antoine. Cicéron, sans refuser de les croire, mais sans ajouter trop de foi à leurs paroles, laissa partir Dolabella ; et, après être convenu avec Hirtius qu'il irait passer l'été à Athènes et qu'il reviendrait à Rome dès qu'ils auraient pris possession du consulat, il s'embarqua seul pour la Grèce. Sa navigation ayant éprouvé du retard, il recevait tous les jours des nouvelles de Rome, qui l'assuraient, comme il est ordinaire en pareil cas, qu'il s'était fait dans Antoine un changement merveilleux ; qu'il ne faisait rien qu'au gré du sénat, et qu'il ne fallait plus que la présence de Cicéron pour donner aux affaires la situation la plus favorable. Alors, se reprochant son excessive prévoyance, il revint à Rome. Il ne fut pas trompé d'abord dans ses espérances ; il sortit au-devant de lui une foule si considérable, que les compliments et les témoignages d'affection qu'il reçut, depuis les portes de la ville jusqu'à sa maison, consumèrent presque toute la journée.

LVII. Le lendemain Antoine, ayant convoqué le sénat, y appela Cicéron, qui refusa de s'y rendre et se tint au lit, sous prétexte que le voyage l'avait fatigué ; mais son vrai motif fut la crainte d'une embûche qu'on devait lui dresser, et dont il avait été prévenu dans sa route. Antoine, offensé d'un soupçon qu'il traitait de calomnieux, envoyait des soldats pour l'amener de force, ou pour brûler sa maison s'il s'obstinait à ne pas venir ; mais, aux vives instances de plusieurs sénateurs, il révoqua son ordre et se contenta de faire prendre des gages chez lui¹. Depuis ce jour-là, lorsqu'ils se rencontraient dans les rues, ils passaient sans se saluer ; et ils vécurent dans cette défiance réciproque, jusqu'à ce que le jeune César arriva d'Appollonie, et que, s'étant porté pour héritier de César, il réclama d'Antoine une somme de vingt-cinq millions de drachmes (69), qu'il retenait de la

¹ Voy. ce que nous avons dit sur cet usage dans la Vie de Caton d'Utique, note (44).

succession du dictateur ; ce qui mit entre Antoine et lui de la division. Philippe, qui avait épousé la mère du jeune César, et Marcellus, le mari de sa sœur, allèrent avec lui chez Cicéron ; et tous ensemble ils convinrent que Cicéron appuierait le jeune César de son éloquence et de son crédit dans le sénat et auprès du peuple, et que le jeune César emploierait son argent et ses armes à protéger Cicéron contre ses ennemis ; car il avait déjà auprès de lui un grand nombre de ces soldats qui avaient servi sous le dictateur.

LVIII. Mais il paraît que Cicéron fut déterminé par un motif encore plus fort à recevoir avec plaisir les offres d'amitié de ce jeune homme. César et Pompée vivaient encore, lorsque Cicéron eut un songe dans lequel il crut avoir appelé au Capitole les enfants de quelques sénateurs, parceque Jupiter devait déclarer l'un d'entre eux souverain de Rome. Tous les citoyens étaient accourus en foule et environnaient le temple. Ces enfants, vêtus de robes bordées de pourpre, étaient assis au-dehors, dans un profond silence : tout-à-coup les portes s'étant ouvertes, ils s'étaient levés, et, entrant dans le temple, ils avaient passé, chacun à son rang, devant le dieu, qui, après les avoir considérés attentivement, les avait renvoyés tous fort affligés : mais quand le jeune César s'approcha, Jupiter étendit sa main vers lui : « Romains, dit-il, voilà le chef qui terminera vos » guerres civiles (70). » Ce songe imprima si vivement dans l'esprit de Cicéron l'image de ce jeune homme, qu'elle y resta toujours empreinte. Il ne le connaissait pas ; mais le lendemain il descendit au champ de Mars, à l'heure où les enfants revenaient de leurs exercices ; le premier qui s'offrit à lui fut le jeune César, tel qu'il l'avait vu dans le songe. Frappé de cette rencontre, il lui demanda le nom de ses parents. Son père s'appelait Octavius, homme d'une naissance peu illustre ; sa mère Attia était nièce de César (71), lequel, n'ayant point d'enfants, l'avait, par son testament, institué héritier de sa maison et de ses biens.

LIX. On dit que depuis cette aventure Cicéron ne rencontrait jamais cet enfant sans lui parler avec amitié et lui faire des caresses que le jeune César recevait avec plaisir ; d'ailleurs le hasard avait fait qu'il était né sous le consulat de Cicéron⁴. Voilà les causes qu'on a données de son affection pour ce jeune homme : mais les véritables motifs de cet attachement furent d'abord sa haine contre Antoine ; ensuite son caractère, qui, toujours faible contre les honneurs, lui donna ce goût pour César, dans l'espérance qu'il ferait servir au bien de la république la puissance de ce jeune homme, qui d'ailleurs faisait de son côté tout son possible pour s'insinuer dans l'amitié de Cicéron et l'appelait même son père. Brutus, indigné de cette conduite, lui en fait les plus vifs reproches dans ses lettres à Atticus : il y

⁴ L'an six cent quatre-vingt-onze de Rome : ainsi le jeune César était dans sa dix-huitième année.

dit que Cicéron, en flattant César par la peur qu'il a d'Antoine, ne laisse aucun lieu de douter qu'il cherche moins à rendre à sa patrie la liberté, qu'à se donner à lui-même un maître doux et humain. Cependant Brutus ayant trouvé le fils de Cicéron à Athènes, où il suivait les écoles des philosophes, le prit avec lui, le chargea d'un commandement et lui dut plusieurs de ses succès. Jamais Cicéron n'avait joui d'une plus grande autorité dans Rome : disposant de tout en maître, il vint à bout de chasser Antoine et de soulever tous les esprits contre lui ; il envoya même les deux consuls Hirtius et Pansa pour lui faire la guerre, et persuada au sénat de décerner au jeune César les licteurs armés de faisceaux et toutes les marques du commandement, parcequ'il combattait pour la patrie.

LX. Mais après qu'Antoine eut été défait, et les deux consuls tués, les deux armées qui les commandaient s'étant réunies à César, le sénat, qui craignit ce jeune homme, dont la fortune devenait si brillante, décerna aux troupes qui le suivaient des honneurs et des récompenses, dans la vue d'abattre sa puissance, sous prétexte que depuis la défaite d'Antoine la république n'avait plus besoin d'armée (72). César, alarmé de cette mesure, envoya secrètement quelques personnes à Cicéron, pour l'engager, par leurs prières, à se faire nommer consul avec César ; l'assurant qu'il disposerait à son gré des affaires et qu'il gouvernerait un jeune homme qui ne désirait que le titre et les honneurs attachés à cette dignité. César avoua depuis que, craignant de se voir abandonné de tout le monde par le licenciement de son armée, il avait mis à propos en jeu l'ambition de Cicéron et l'avait porté à demander le consulat, en lui promettant de l'aider de son crédit et de ses sollicitations dans les comices.

LXI. Ce fut surtout dans cette occasion que Cicéron, malgré l'expérience de l'âge, dupé par un jeune homme, appuya si fortement sa brigue, qu'il lui donna tout le sénat. Il en fut blâmé sur-le-champ par ses amis, et il ne tarda pas lui-même à reconnaître qu'il s'était perdu et qu'il avait sacrifié la liberté du peuple (73). César, dont le consulat avait fort augmenté la puissance, ne s'embarrassa plus de Cicéron (74) ; il se lia avec Antoine et Lépidus ; et, réunissant tous trois leurs forces, ils partagèrent entre eux l'empire, comme si ce n'eût été qu'un simple héritage. Ils dressèrent une liste de plus de deux cents citoyens dont ils avaient arrêté la mort. La proscription de Cicéron donna lieu à la plus vive dispute. Antoine ne voulait se prêter à aucun accommodement, que Cicéron n'eût péri le premier. Lépidus appuyait sa demande, et César résistait à l'un et à l'autre. Ils passèrent trois jours, près de la ville de Bologne, dans des conférences secrètes, et s'abouchaient dans un endroit entouré d'une rivière qui séparait les deux camps. César fit, dit-on, les deux premiers jours, la plus vive défense pour sauver Cicéron, mais enfin il céda le troisième jour et l'abandonna. Ils obtinrent chacun, par des sacrifices respectifs, ce

qu'ils désiraient : César sacrifia Cicéron ; Lépidus, son propre frère Paulus ; et Antoine, son oncle maternel Lucius César (75) : tant la colère et la rage, étouffant en eux tout sentiment d'humanité, prouvèrent qu'il n'est point d'animal féroce plus cruel que l'homme, quand il a le pouvoir d'assouvir sa passion !

LXII. Pendant ce traité barbare, Cicéron était, avec son frère, à sa maison de Tusculum, où, à la première nouvelle des proscriptions, ils résolurent de gagner Astyre⁴, autre maison de campagne que Cicéron avait sur le bord de la mer, pour s'y embarquer et se rendre en Macédoine, auprès de Brutus, dont il avait appris que le parti s'était fortifié. Ils se mirent chacun dans une litière, accablés de tristesse et n'ayant plus d'espoir. Ils s'arrêtèrent en chemin ; et, ayant fait approcher leur litière, ils déploraient mutuellement leur infortune. Quintus était le plus abattu ; il s'affligeait surtout de n'avoir pas songé à rien prendre chez lui. Cicéron n'ayant non plus que peu de provisions pour son voyage, ils jugèrent qu'il était plus sage que Cicéron, continuant sa route, se hâtât de fuir, et que Quintus retournât dans sa maison pour y prendre tout ce qui leur était nécessaire. Cette résolution prise, ils s'embrassèrent tendrement et se séparèrent en fondant en larmes. Peu de jours après, Quintus, trahi par ses domestiques et livré à ceux qui le cherchaient, fut mis à mort avec son fils. Cicéron, en arrivant à Astyre, trouva un vaisseau prêt, sur lequel il s'embarqua et fit voile, par un bon vent, jusqu'à Circée. Là, les pilotes voulant se remettre en mer, Cicéron, soit qu'il en craignît les incommodités, soit qu'il conservât encore quelque espoir dans la fidélité de César, descendit à terre et fit à pied l'espace de cent stades, comme s'il eût voulu retourner à Rome.

LXIII. Mais bientôt, l'inquiétude où il était lui ayant fait changer de sentiment, il reprit le chemin de la mer et passa la nuit suivante livré à des pensées si affreuses, qu'il voulut un moment se rendre secrètement dans la maison de César et s'égorger lui-même sur son foyer, afin d'attacher à sa personne une furie vengeresse. La crainte des tourments auxquels il devait s'attendre, s'il était pris, le détournait de cette résolution : toujours flottant entre des partis également dangereux, il s'abandonna de nouveau à ses domestiques, pour le conduire par mer à Caiète (76), où il avait une maison qui offrait, pendant les chaleurs de l'été, une retraite agréable, lorsque les vents étiésiens rafraîchissent l'air par la douceur de leur haleine. Il y a dans ce lieu un temple d'Apollon, situé près de la mer. Tout-à-coup il sortit de ce temple une troupe de corbeaux qui, s'élevant dans les airs avec de grands cris, dirigèrent leur vol vers le vaisseau de Cicéron, comme il était près d'aborder, et allèrent se poser aux deux côtés de l'antenne.

⁴ Astyre était une petite île à l'embouchure du fleuve de ce nom, entre Antium et Circée : ce fut dans cette solitude que Cicéron se retira après la mort de sa fille. *Ad Atticum*, l. XII, xl.

Les uns croassaient avec grand bruit, les autres frappaient à coup de bec sur les cordages. Tout le monde regarda ce signe comme très menaçant. Cicéron, après être débarqué, entra dans sa maison et se coucha pour prendre du repos ; mais la plupart de ces corbeaux étant venus se poser sur la fenêtre de sa chambre jetaient des cris effrayants. Il y en eut un qui, volant sur son lit, retira avec son bec le pan de la robe dont Cicéron s'était couvert le visage. A cette vue, ses domestiques se reprochèrent leur lâcheté. « Attendrons-nous, disaient-ils, d'être ici les témoins du meurtre de notre maître ? et lorsque des animaux même, touchés du sort indigne qu'il éprouve, viennent à son secours et veillent au soin de ses jours, ne ferons-nous rien pour sa conservation ? » En disant ces mots, ils le mettent dans une litière, autant par prières que par force, et prennent le chemin de la mer.

LXIV. Ils étaient à peine sortis, que les meurtriers arrivèrent : c'était un centurion nommé Hérennius, et Popilius, tribun de soldats, celui que Cicéron avait autrefois défendu dans une accusation de paricide (77). Ils étaient suivis de quelques satellites. Ayant trouvé les portes fermées, ils les enfoncèrent. Cicéron ne paraissant pas, et toutes les personnes de la maison assurant qu'elles ne l'avaient point vu, un jeune homme, nommé Philologus¹, que Cicéron avait lui-même instruit dans les lettres et dans les sciences, et qui était affranchi de son frère Quintus, dit au tribun qu'on portait la litière vers la mer, par des allées couvertes. Popilius, avec quelques soldats, prend un détour et va l'attendre à l'issue des allées. Cicéron, ayant entendu la troupe que menait Hérennius courir précipitamment dans les allées, fit poser à terre sa litière ; et, portant la main gauche à son menton, geste qui lui était ordinaire, il regarda les meurtriers d'un œil fixe. Ses cheveux hérissés et poudreux, son visage pâle et défait par une suite de ses chagrins, firent peine à la plupart des soldats mêmes, qui se couvrirent le visage pendant qu'Hérennius l'égorgeait : il avait mis la tête hors de la litière et présenté la gorge au meurtrier ; il était âgé de soixante-quatre ans (78). Hérennius, d'après l'ordre qu'avait donné Antoine, lui coupa la tête et les mains avec lesquelles il avait écrit les *Philippiques*. C'était le nom que Cicéron avait donné à ses oraisons contre Antoine ; et elles le conservent encore aujourd'hui.

LXV. Lorsque cette tête et ces mains furent portées à Rome, Antoine, qui tenait les comices pour l'élection des magistrats, dit tout haut en les voyant : « Voilà les proscriptions finies. » Il les fit attacher à l'endroit de la tribune qu'on appelle les rostres : spectacle horrible pour les Romains, qui croyaient avoir devant les yeux, non le visage de Cicéron, mais l'image même de l'âme d'Antoine (79). Cependant, au milieu de tant de cruautés, il fit un acte de justice, en

¹ Cicéron, dans une lettre à son frère, l'appelle Philologus, *Lettre à Quintus*, 1, 3.

livrant Philologus à Pomponia , femme de Quintus. Cette femme , se voyant maîtresse du corps de ce traître , outre plusieurs supplices affreux qu'elle lui fit souffrir , le força de se couper lui-même peu à peu les chairs , de les faire rôtir et de les manger ensuite. C'est du moins le récit de quelques historiens ; mais Tiron , l'affranchi de Cicéron , ne parle pas même de la trahison de Philologus. J'ai entendu dire que plusieurs années après , César étant un jour entré dans l'appartement d'un de ses neveux , ce jeune homme , qui tenait dans ses mains un ouvrage de Cicéron , surpris de voir son oncle , cacha le livre sous sa robe. César , qui s'en aperçut , prit le livre , en lut debout une grande partie et le rendit à ce jeune homme , en lui disant : « C'était » un savant homme , mon fils ; oui , un savant homme et qui aimait bien » sa patrie. » César , ayant bientôt après entièrement défait Antoine , prit pour collègue au consulat le fils de Cicéron ¹. Ce fut cette même année que par ordre du sénat les statues d'Antoine furent abattues , les honneurs dont il avait joui révoqués ; et il fut défendu , par un décret public , que personne de cette famille ne portât le prénom de Marcus. C'est ainsi que la vengeance divine réserva à la famille de Cicéron la dernière punition d'Antoine.

PARALLÈLE DE DÉMOSTHÈNE ET DE CICÉRON.

I. Voilà ce qui m'a paru le plus digne de mémoire , de tout ce que j'ai pu apprendre dans les historiens sur Démosthène et sur Cicéron. Je m'abstiendrai de les comparer ensemble pour le mérite de l'éloquence : mais je crois devoir dire ici que Démosthène consacra à perfectionner son talent tout ce qu'il avait de facultés naturelles et acquises ; que par l'énergie et la véhémence de ses discours il surpassa tous ses rivaux , soit dans le barreau , soit dans la tribune ; qu'il l'emporta , par l'élévation et la magnificence de son style , sur tous ceux qui s'exerçaient dans le genre démonstratif , et qu'en exactitude et en adresse il effaça les plus habiles rhéteurs. Cicéron , dont les connaissances étaient très variées et très étendues , qui a laissé plusieurs ouvrages sur la philosophie , écrits à la manière de l'Académie , et qui lui sont particuliers ; Cicéron , dis-je , affecte , même dans ses plaidoyers et dans ses harangues , de faire paraître son érudition.

II. Leur style est en quelque sorte l'image de leurs mœurs. Celui de Démosthène , éloigné de toute affectation et de toute plaisanterie , toujours grave , toujours sérieux et serré (80) , sent , non la lampe , comme Pythéas le lui reprochait par raillerie , mais le buveur d'eau , mais l'homme méditatif , connu par l'amertume et l'austérité de ses mœurs. Cicéron , dont le penchant à railler allait jusqu'à la bouffon-

¹ L'an de Rome sept cent vingt-un , trente-trois ans avant J.-C. ; d'autres mettent L. Volcatius Tullus pour second consul de cette année ; et le P. Pétau les a suivis dans ses *Fastes consulaires* , tom. III. p. 83 ; mais Pline , l. XXII , c. XIV , est d'accord avec Plutarque.

nerie; qui, dans ses plaidoyers mêmes, pour l'intérêt de sa cause, tournait en plaisanteries les choses les plus sérieuses, négligeait quelquefois les bienséances. Ainsi, dans la défense de Coelius, il dit qu'il n'était pas étonnant que son client, riche comme il l'était, et magnifique dans sa dépense, se livrât quelquefois aux voluptés; qu'il y a de la folie à ne pas jouir de ce qu'on possède, d'autant que les philosophes les plus célèbres placent le souverain bien dans la volupté (84). Lorsque Caton accusa Muréna, Cicéron, alors consul, prit sa défense; et, comme l'accusateur était fort attaché à la secte du Portique, Cicéron, dans son plaidoyer, raila beaucoup les stoïciens sur l'absurdité de ces paradoxes qu'ils appellent leurs dogmes. Il s'éleva, dans l'assemblée, de grands éclats de rire qui gagnèrent jusqu'aux juges; et Caton lui-même dit en souriant, à ceux qui étaient assis auprès de lui: « En vérité, nous avons un consul bien plaisant! » En effet, Cicéron était d'un caractère plaisant et railleur; on voyait même sur son visage un air gai et enjoué. Démosthène, au contraire, avait toujours l'air sérieux et occupé; il quittait rarement ce visage sombre et sévère: aussi ses ennemis disaient-ils de lui, comme il le rapporte lui-même; que c'était un homme difficile et fâcheux.

III. On voit encore par leurs ouvrages que l'un, quand il se lève, le fait avec une retenue qui ne peut déplaire à personne; il faut même, pour qu'il se le permette, qu'un grand intérêt l'exige: partout ailleurs il est modeste et réservé. Cicéron, dans tous ses discours, parle de lui-même avec une intempérance qui décèle un désir immodéré de gloire; comme dans ce vers si connu, où il s'écrie:

Que le fer, le laurier, cèdent à l'éloquence (82)!

Enfin, peu content de vanter tout ce qu'il a fait dans le gouvernement, il loue même les discours qu'il a écrits ou prononcés; semblable à un jeune homme qui veut rivaliser avec les sophistes Isocrate et Anaximène, plutôt qu'à un homme d'état qui, tel

Qu'un lutteur vigoureux, terrible à ses rivaux,

est chargé de gouverner et de redresser le peuple romain. Le pouvoir de l'éloquence est nécessaire sans doute à un homme d'état; mais il ne peut, sans rabaisser sa dignité, aimer et poursuivre avec avidité la gloire qu'elle procure. Aussi, sous ce rapport, Démosthène eut plus de force et d'élévation dans l'âme; lui qui voulait que son talent pour la parole ne parût être que le fruit de son expérience, pour lequel il réclamait l'indulgence de ses auditeurs, et qui regardait avec raison comme des artisans méprisables ceux qui tiraient vanité de leur éloquence. Ils eurent tous deux une égale capacité pour traiter, devant le peuple, les affaires d'état; et ceux même qui commandaient dans les camps et dans les armées eurent besoin de leur appui: ainsi Charès, Diopithe et Léosthène trouvèrent un grand secours dans l'orateur

grec; Pompée et le jeune César, dans Cicéron, comme César le reconnaît lui-même dans ses *Mémoires* à Agrippa et à Mécène ¹.

IV. Il a manqué à Démosthène un des moyens les plus capables de faire connaître à fond le naturel d'un homme, l'autorité et le commandement, qui mettent en activité toutes les passions et découvrent les vices cachés dans le cœur. Il ne fut jamais soumis à cette épreuve, qui aurait pu faire mieux juger de son caractère. Il n'exerça point de charge importante; il ne commanda aucune des armées qu'il avait fait assembler contre Philippe. Cicéron fut envoyé préteur en Sicile, proconsul en Cilicie et en Cappadoce : et dans un temps où l'avarice ne connaissait plus de bornes; où, le simple larcin étant devenu une bassesse, les préteurs et les généraux qu'on envoyait dans les provinces ravissaient tout de force; où prendre n'était plus une honte, et où l'on savait gré à ceux qui le faisaient avec quelque modération, dans ce temps-là, Cicéron montra le plus grand mépris pour les richesses et fit éclater en toute occasion sa douceur et son humanité. Dans Rome même, où, sous le nom de consul, il fut investi, contre Catilina, de toute l'autorité d'un dictateur et d'un souverain, il vérifia cet oracle de Platon, que les villes verraient finir leurs maux, lorsque, par une faveur singulière de la fortune, la puissance suprême et la prudence se trouveraient réunies avec la justice sur la même personne. Démosthène au contraire est accusé d'avoir fait trafic de son éloquence, et d'avoir composé secrètement les plaidoyers pour Phormion et pour Apollodore, les deux parties adverses d'un procès. On lui a reproché d'avoir reçu de l'argent du roi de Perse, et il fut condamné pour en avoir reçu d'Harpalus. Disons-nous que ce sont des calomnies de ses ennemis? Il en eut, il est vrai, un grand nombre; mais est-il possible de récuser le témoignage de ceux qui assurent que Démosthène n'eut jamais la force de résister aux présents que les rois lui faisaient pour lui témoigner leur estime et leur reconnaissance? et n'était-ce pas en effet ce qu'on devait attendre d'un homme qui plaçait son argent à usure sur les vaisseaux ²? Cicéron refusa constamment, comme nous l'avons dit dans sa *Vie*, et les présents que les Siciliens lui envoyèrent pour son édilité, et ceux que le roi de Cappadoce lui offrit pendant son proconsulat; ceux enfin qu'à son exil de Rome tous ses amis voulurent le forcer de recevoir.

V. Le bannissement de l'un fit sa honte; il fut la suite d'une condamnation pour crime de vol : l'exil de l'autre le couvrit de gloire; il ne fut chassé de Rome que pour avoir délivré sa patrie des plus grands scélérats. Aussi la sortie de l'un ne fit aucune sensation dans Athènes; et quand Cicéron sortit de Rome, le sénat prit la robe noire,

¹ Auguste avait écrit des *Mémoires sur sa vie*, en treize livres, qui allaient jusqu'à la défaite des Cantabres, vingt-quatre ans avant J.-C. Sueton., in *Aug.*, c. LXXXV.

² Il paraît que Plutarque condamnait fort cette espèce d'usure; il l'a déjà blâmée dans Caton l'ancien, sans doute parceque l'intérêt qu'on en retirait était très fort, à cause des risques qu'on courait. Au reste, elle était autorisée par les lois.

porta long-temps le deuil, et défendit qu'on traitât d'aucune affaire avant que le peuple eût décrété le rappel de Cicéron. Il est vrai que Cicéron passa le temps de son exil en Macédoine sans rien faire. Démosthène, pendant le sien, s'occupa des plus grandes affaires politiques : il parcourait les villes pour y défendre les intérêts de la Grèce ; il en chassait les ambassadeurs macédoniens ; et sa conduite fait voir en lui un bien meilleur citoyen que ne le furent, dans des situations pareilles, Thémistocle et Alcibiade. Revenu dans sa patrie, il reprit, sur les mêmes principes, l'administration des affaires, et ne cessa de résister à Antipater et aux Macédoniens. Cicéron reçut de Lélius, en plein sénat, le reproche d'être resté tranquille à sa place, sans ouvrir la bouche, lorsque le jeune César, qui sortait à peine de la puberté, avait demandé, contre la disposition des lois, qu'il lui fût permis de briguer le consulat¹ ; et Brutus, dans ses lettres, l'accuse d'avoir nourri et fomenté une tyrannie plus forte et plus insupportable que celle qu'ils avaient détruite.

VI. Enfin, si nous considérons leur mort, on ne peut voir, sans un sentiment de pitié, un malheureux vieillard qui, par faiblesse, après s'être fait porter de côté et d'autre par ses domestiques pour éviter ses ennemis, et fuir une mort qui prévenait de bien peu le terme de la nature, est misérablement égorgé(83). Démosthène, à la vérité, se rend d'abord suppliant dans le temple de Neptune ; mais on ne peut refuser des éloges à la précaution qu'il avait prise de tenir du poison tout prêt, au soin qu'il eut de le conserver, et à la fermeté avec laquelle il en fit usage. Le dieu ne lui assurant pas dans son temple un asile inviolable, il se réfugie au pied d'un autel plus puissant ; il s'échappe du milieu des armes et des satellites et se joue ainsi de la cruauté d'Antipater².

NOTES SUR LA VIE DE CICÉRON.

(1) Dans le texte, le nom de la mère de Cicéron est Olbia ; mais Scaliger, dans ses *Observations sur Eusèbe*, au n° MCCCXI, corrige Helvia, nom d'une famille connue à Rome, et à laquelle appartenaient les Cinna. Quant à la naissance de son père, c'est Furius Calénius qui avait imaginé de lui donner l'état de foulon, dans sa réponse au discours que Cicéron prononça contre Antoine dans le sénat, à l'occasion des brouilleries survenues entre le jeune César et Antoine. Ces deux discours se trouvent

¹ Quel autre parti à prendre que le silence, lorsque le centurion Cornélius, ayant rejeté sa robe, avait montré la garde de son épée, en disant dans le sénat : « Si vous ne le lui donnez pas, celle-ci le fera. » Suet., *in Aug.*, c. XXVI. Cependant, suivant Dion, l. XLVI. c. XLIII, Cicéron lui répondit : « Si vous demandez le consulat de cette manière, César l'obtiendra. »

² Je ne crains pas de revenir ici sur la réflexion que j'ai déjà eu plusieurs fois occasion de faire, par rapport à l'opinion de Plutarque sur le suicide. J'ai fait observer qu'il s'éloignait en cela du sentiment des plus grands philosophes de l'antiquité, en particulier de Socrate et de Platon, qui prescrivent à l'homme de demeurer dans la vie jusqu'à ce qu'il en soit retiré par le dieu qui l'y a placé, comme dans un poste qu'il ne peut quitter sans se rendre coupable de désertion, sans désobéir à l'ordre de celui sous l'autorité duquel nous vivons. Je ne répéterai par ce que j'ai dit dans la Vie de Plutarque sur les motifs qui avaient pu lui faire embrasser cette opinion contre les principes de sa secte ; j'y renvoie le lecteur.

dans l'*Histoire de Dion* : celui de Cicéron finit le quarante-cinquième livre, et celui de Calénius commence le quarante-sixième ; c'est au c. iv que se trouve cette imputation calomnieuse. Cicéron, dans le second livre *des Lois*, c. 1, dit que son père M. Tullius, qui était d'une santé faible, avait passé sa vie dans sa maison de campagne d'Arpinum, occupé de l'étude des lettres. M. Tullius Cicéron, l'aïeul de Cicéron, était, suivant le témoignage de notre orateur dans le troisième livre *des Lois*, c. xvi, un homme d'une singulière vertu, qui s'était toujours opposé à M. Gratidius, dont il avait épousé la sœur, et qui proposait des lois dangereuses. Peut-on croire que le fils et le petit-fils de ces deux hommes aient été élevé dans la boutique d'un foulon ?

(2) Il y a dans le grec, *Tullius Appius* ; mais tous les interprètes ont lu *Tullius Attius* : c'est ce roi des Volatques auprès duquel Coriolan, banni de sa patrie, se retira l'an trois cent soixante-trois de Rome. Un manuscrit anonyme ajoute à cette phrase ces mots : « et qui fit la guerre aux Romains avec d'assez grandes forces. » Amyot et M. Dacier les ont insérés dans leur traduction.

(3) Les anciens ne sont pas d'accord sur l'origine de ce surnom. Pline, liv. XVIII, c. iii, le fait venir de la culture des pois chiches, comme ceux des Fabius et des Lentulus sont venus de la culture des fèves et des lentilles. C'est le sentiment qu'a suivi Middleton dans la *Vie de Cicéron*. Quintilien, liv. I, c. iv, pense, comme Plutarque, que ce surnom fut donné à un des ancêtres de Cicéron, d'une marque qu'il avait au visage : mais de la manière dont Plutarque s'explique, il n'est pas facile de comprendre quelle était cette marque ; ce qu'il en dit ne convient point à la forme d'un pois ou d'une verrue qu'il aurait eu sur le nez, comme le croient la plupart des interprètes.

(4) Plutarque dit : le troisième jour des nouvelles calendes, ce qui répond au troisième jour de janvier. Cette date est attestée par Cicéron lui-même, dans la cinquième lettre du sixième livre de ses *Lettres à Atticus*.

(5) Ce Glaucus, si célèbre chez les poètes grecs, était un pêcheur de la ville d'Anthédon, près de l'Ériape en Eubée : on prétend que l'usage d'une herbe merveilleuse lui procura l'immortalité. Il en avait découvert la vertu, en voyant un lièvre presque mort de fatigue recouvrer toute sa force et son agilité par le contact de cette herbe. Athénée, liv. VII, c. xii, a rassemblé tout ce qu'on a dit de curieux sur ce Glaucus.

(6) Il avait traduit en latin, à l'âge de dix-sept ans, le *Poème des Phénomènes* d'Aratus ; cette traduction nous est parvenue avec beaucoup de lacunes, que Grotius a rempliées. Cicéron avait fait un poème sur les *Exploits de Marius*, lequel était si estimé, que Scévola, au rapport de Cicéron lui-même, liv. I *des Lois*, c. 1, promettait à cet ouvrage une durée innombrable de siècles : mais sa prédiction ne s'est pas accomplie, car il y a plusieurs siècles qu'il est perdu. Un autre poème en trois livres, que Cicéron avait composé sur son consulat, a eu le même sort.

(7) Cet éloge doit être borné au temps de Cicéron même, et il ne faut pas l'étendre au-delà ; car jamais il n'a été préféré, ni même égalé à Plaute et à Térence. Pour ses contemporains, il faudrait avoir vu ses poèmes pour en juger ; car on ne peut pas décider, par ce qui nous en est parvenu, s'il était meilleur poète que Catulle, Varron et Lucrèce. Il ne nous reste de ces différents poèmes qu'un fragment de quatorze ou quinze vers de celui de *Marius*, un autre de soixante ou quatre-vingts vers du poème de son consulat, et la plus grande partie de sa traduction d'Aratus ; mais cela ne suffit pas pour fixer notre jugement.

(8) Ces changements ont été depuis Cicéron de bien en mal : ainsi, loin d'empêcher que son éloquence ne fût toujours estimée, ils devraient au contraire en relever l'éclat et le mérite par l'opposition de celle qui lui succéda.

(9) Cicéron, dans son *Traité des excellents Orateurs*, c. lxxxix, dit que Philon était le chef de la secte académique, et que, s'étant enfui d'Athènes dans le temps de la guerre de Mithridate, il vint à Rome, où Cicéron l'eut pour maître dans l'étude de la philosophie, à laquelle il s'appliqua tout entier. Philon enseignait tour à tour la philosophie et la rhétorique, comme on le voit dans les *Tusculanes* de Cicéron, liv. II, c. iiii.

(10) Scaliger avait reproché à Plutarque de s'être trompé dans l'évaluation qu'il avait faite de la somme marquée par Cicéron dans son plaidoyer pour Roscius ; mais

Ruault l'a justifié de cette inculpation dans sa vingt-septième observation critique sur Plutarque, et il a prouvé que la somme énoncée dans Cicéron avait été bien évaluée à deux cent cinquante talents, qui font de notre monnaie environ un million deux cent cinquante mille livres. Les deux talents, prix auquel les biens de Roscius avaient été vendus, valent dix-huit cents livres.

(11) Il ne paraît point que la crainte ait obligé Cicéron à s'absenter de Rome; il dit lui-même, dans le *Traité des excellents Orateurs*, c. xc et xci, que la cause de Roscius fut la première qu'il plaida; qu'il en défendit depuis plusieurs autres, et qu'après avoir consacré deux ans entiers aux exercices du barreau, il était parti de Rome pour aller en Grèce.

(12) Antiochus s'était rejeté dans les sentiments de la vieille Académie, et avait abandonné Carnéade, qui était fort attaché à la nouvelle, et grand ennemi des stoïciens. On le voit dans un passage de Cicéron, de son premier livre des *Académiques*, c. iv.

(13) Arcésilas, chef de cette nouvelle Académie, qui avait été disciple de Polémon, successeur de Xénocrate dans l'école de Platon, avait, au rapport de Cicéron dans son troisième livre de l'*Orateur*, c. xviii, puisé dans les ouvrages de Platon, et dans les discours de Socrate, cette maxime, qu'il n'y avait rien de certain, et qu'on pût voir clairement par les sens ou par l'esprit : en conséquence il rejetait toute espèce de jugement, et il avait pour usage, non de faire connaître ce qu'il pensait, mais de disputer contre les sentiments de tous les autres.

(14) Les stoïciens avaient, en plusieurs points, les mêmes sentiments que la vieille Académie; et l'on croyait qu'Antiochus avait embrassé les opinions du Portique par jalousie contre Clitomachus et Philon qui les combattait.

(15) Amyot et Dacier ont traduit que Cicéron aimait cette nouvelle Académie, et qu'il s'attachait de plus en plus à ses principes; j'ai suivi le sens que Xylandre donne à ce passage, sens adopté par M. Barton, et fondé sur ce que Cicéron ne s'attacha à cette nouvelle Académie que dans un âge beaucoup plus avancé, comme le prouve le passage auquel j'ai renvoyé dans la note (12).

(16) Cicéron, dans son *Traité des Orateurs illustres*, c. xei, parle des différents rhéteurs dont il suivit les écoles en Grèce. Il joint à ceux que Plutarque a nommés, Démétrius le Syrien et Eschyle de Cnide. Il dit que Ménippe était de Stratonice, et non de Carie, et il le regarde comme le plus disert de tous les rhéteurs qu'il y eût alors en Asie.

(17) Du temps de Cicéron, l'éloquence avait beaucoup dégénéré en Grèce; et depuis long-temps elle n'avait pas d'orateur qu'on pût comparer à Cicéron : ainsi la prédiction d'Apollonius n'est pas une flatterie pour l'orateur romain, qui la vérifia dans la suite.

(18) L'opinion du peuple mérite en général d'être respectée, en ce qui regarde la décence de la conduite morale; sous ce rapport il ne faut point la braver : mais dans l'administration des affaires, ce serait un fort mauvais guide, et presque toujours il égèrerait. L'histoire est pleine d'exemples qui le prouvent. La note suivante va faire voir l'application de l'oracle à Cicéron, et en montrer la sagesse.

(19) On trouve ces expressions injurieuses dans la réponse de Calpurnius au discours de Cicéron contre Antoine, que nous avons déjà cité, note (1). Le fondement de cette dénomination méprisante donnée à Cicéron était son goût pour la philosophie et la littérature grecques, à laquelle il consacrait encore alors beaucoup de temps : les Romains regardaient comme un emploi inutile de la vie de s'appliquer à l'étude des sciences et des lettres; ils n'estimaient que celle qu'on employait aux soins du gouvernement et au service militaire. L'oracle avait donc raison de conseiller à Cicéron de ne pas se conduire d'après l'opinion du peuple, qui lui marquait son mépris par ses injures, puisqu'en la suivant il se serait rebuté, et n'aurait pas acquis la gloire que son éloquence et ses ouvrages philosophiques lui procuraient.

(20) Ces deux acteurs jouirent à Rome de la plus grande réputation; Esoppe dans la tragédie, et Roscius dans la comédie. Cicéron donne surtout à ce dernier les plus grands éloges; tout le monde connaît le témoignage qu'il rend et à son talent et à sa conduite. Voy. la note (58) sur la *Vie de Sylla*.

(21) Cicéron parle, en plusieurs endroits de ses ouvrages, de la manière honorable dont il exerça la questure en Sicile; il le dit en particulier dans son *Plaidoyer pour Plancius*, où il raconte agréablement l'aventure qu'on vient de lire dans Plutarque. *Voy.* le discours cité, c. xxvi.

(22) D'après ce que dit ici Plutarque, on croirait que l'affaire de Verrès fut terminée en un seul jour, qui aurait été le dernier de l'année : mais Cicéron assure le contraire; et l'on voit par son *premier discours contre Verrès*, c. x, que, dès le commencement du mois d'août, le défenseur des Siciliens avait formé le dessein de resserrer l'instruction de ce procès, de peur que les cinq mois qui restaient jusqu'à la fin de l'année ne fussent pas suffisants pour traiter dans toute son étendue une affaire de cette importance. Il est vrai que Cicéron ne la plaida pas tout entière; le parti qu'il prit, dès les premiers jours, de faire entendre les dépositions des témoins, et de lire les autres pièces qui étaient à la charge de Verrès, effraya tellement l'accusé, qu'il prévint son jugement, et se condamna volontairement à l'exil : mais dans la suite, afin de donner aux jeunes Romains qui suivaient les exercices du barreau un modèle d'une accusation en forme, il écrivit tous les plaidoyers qui auraient eu lieu dans cette affaire, si la procédure s'était faite dans toutes les règles; c'est, sous ce rapport, un monument précieux de l'éloquence de Cicéron. Les deux derniers surtout peuvent être regardés comme des chefs-d'œuvre. Il est possible, au reste, que Plutarque ait pris le mot *jour* dans un sens plus étendu que celui de vingt-quatre heures, et qu'il ait entendu par-là un espace indéterminé, comme Cicéron, dans la première *Verrine*, c. ii, appelle un jour très court un espace de cent dix jours.

(23) Cécilius Niger, de Sicile, avait été questeur de Verrès. Le mot de Cicéron contre Cécilius est fondé sur l'abstinence de la chair de pourceau, qui était un des préceptes de la religion des Juifs.

(24) Ce sphinx était de bronze, suivant Quintilien, liv. VI, c. iiii; et d'airain de Corinthe, selon Pline, liv. XXXIV, c. viii.

(25) Le reproche en effet aurait été très bien fondé; car les sept cent cinquante mille drachmes ne font guère que sept cent mille livres de notre monnaie : ainsi Ruanld, dans sa trentième remarque critique sur la *Vie de Cicéron*, a raison de relever cette absurdité, parcequ'il est impossible de supposer que Cicéron, après avoir demandé à Verrès dix-huit millions sept cent cinquante mille livres, ait conclu contre lui à une restitution de sept cent mille livres; d'où Ruauud établit qu'il faut lire, dans le texte de Plutarque, au lieu de sept millions cinq cent mille drachmes, neuf millions sept cent cinquante mille, somme à peu près équivalente à celle de neuf millions de notre monnaie, ou à dix millions de drachmes, que les Siciliens prouvaient leur avoir été volés par Verrès. Cela posé, sur quoi pouvait tomber le soupçon dont parle ici Plutarque? Sur ce que Cicéron ayant demandé à Verrès environ vingt millions de livres, on prétendait que ce ne pouvait être que par collusion que Verrès n'en eût payé que neuf. M. Gautier de Sibert a parfaitement justifié Cicéron de ce reproche dans un Mémoire lu à l'Académie des Belles-Lettres.

(26) Il y a dans le texte Arpos ou Arpi, au lieu d'Arpinum; mais Arpi était une ville de la Pouille, à l'orient de l'Italie; Arpinum au contraire, la patrie de Cicéron, était dans la Campanie, à l'occident de l'Italie, aussi bien que les deux villes nommées ensuite; et il est plus naturel de croire que les maisons de campagne de Cicéron étaient dans le voisinage du pays où il était né, plutôt que dans un canton très éloigné.

(27) La maison paternelle de Cicéron est placée, par P. Victor, dans le quatrième quartier de Rome, qu'on appelait le Temple de la Paix, et près de la maison de Pompée; la maison qu'il alla occuper près du mont Palatin était dans le dixième quartier, qu'on nommait le Palais, dans le voisinage du temple de Jupiter et de la maison de Catulus. Il la tint d'abord à loyer de Crassus; mais il l'acheta après son consulat, comme il le dit lui-même dans le liv. V des *Épît. famil.*, ép. vi.

(28) Licinius Maer, suivant le témoignage de Cicéron, dans le *Traité des Orateurs illustres*, c. LXVII, était un orateur de mérite. Il avait aussi composé des ouvrages historiques, au rapport de Censorinus, de *Die natali*, c. xx.

(29) Il existe une *Oraison de Cicéron contre ce Vatinius*. La haine publique dont

il était l'objet, ses écrouelles et son consulat enfin étaient passés en proverbes. Sénèque fait un portrait frappant des mœurs de cet homme, dans son *Traité de la constance du sage*, c. vii. La grosseur et l'enflure du cou étaient regardées comme des signes d'impudence.

(30) Ce discours, qui se trouve parmi ceux de Cicéron, est un de ses plus beaux; il y fait un éloge magnifique des exploits et des vertus de Pompée.

(31) Cicéron eut six compétiteurs : deux praticiens, P. Sulp. Galba et L. Serg. Catilina; deux d'extraction noble, Antoine, fils du célèbre orateur de ce nom, égorgé par Marius, et Cassius Longinus; deux qui, sans être nobles, étaient fils de sénateurs, Q. Cornificius et C. Licinius Sacerdos. Cicéron était le seul de l'ordre des chevaliers, et il fut le premier qui porta dans sa maison la dignité sénatoriale. Cicéron fut consul l'an de Rome six cent quatre-vingt-onze, soixante-trois ans avant J.-C.; il avait alors quarante-trois ans, âge prescrit par les lois pour le consulat.

(32) Le jour que les nouveaux consuls prirent possession de leur charge, P. Servilius Rullus, tribun du peuple, proposa la loi dont il s'agit ici; elle donnait aux décevirs qui devaient être nommés pour cinq ans le pouvoir le plus effrayant, et dont il leur était le plus facile d'abuser. Rullus, avant de présenter la loi à la ratification du peuple, en fit d'abord, selon l'usage, le rapport au sénat. Cicéron lui répondit sur-le-champ, et prononça ensuite deux autres discours devant le peuple, pour le dissuader de donner son consentement à la loi; et il eut le succès le plus complet. C'est un grand triomphe pour l'éloquence que d'avoir fait abandonner, même avec plaisir, à un peuple entier, une loi si favorable à ses intérêts. Nous avons ces trois discours de Cicéron; mais le dernier est très mutilé.

(33) Othon, dont les prénoms étaient Luc. Roscius, et non pas Marcus, comme le dit Plutarque, est nommé préteur dans le texte, ou par l'erreur de cet historien, ou par celle de son copiste; car il est certain, par Cicéron lui-même, par Tite-Live, dans l'építome du quatre-vingt-dix-neuvième livre, et par Dion, liv. XXXVI, c. xiv, qu'Othon n'était que tribun.

(34) Cicéron, dans sa troisième *Catilinaire*, c. viii, raconte fort en détail tous ces prodiges, que Plutarque ne fait qu'indiquer ici. Dion en parle aussi, liv. XXXVII, c. xxv.

(35) Salluste, qui cherche autant qu'il peut à disculper Crassus de toute complicité avec Catilina, ne dit point qu'il eût donné à Cicéron aucun indice de la conjuration.

(36) Plutarque, en nommant les deux personnes apostées pour tuer Cicéron, n'est point d'accord avec Salluste, qui lui-même ne l'est pas avec Cicéron.

(37) Cette assertion n'est pas exacte. Cicéron n'ordonna pas à Catilina de sortir de Rome; il aurait craint, en le faisant, de paraître agir avec une autorité trop absolue. Il fit mieux, et tel fut le pouvoir de son éloquence, que Catilina, effrayé, prit lui-même le parti de quitter Rome.

(38) Un sénateur qui avait été chassé de son corps ne pouvait y rentrer que par une de ces cinq voies : il fallait, ou qu'il y fût retenu par le collègue du censeur qui l'avait chassé; ou que les censeurs suivants l'y rappelassent; ou qu'après le jugement des commissaires qu'on lui donnait, il eût été lavé des accusations qu'on avait faites contre lui; ou que le peuple l'eût absous par ses suffrages; ou enfin qu'après avoir repassé par les premières charges qu'il avait déjà exercées, il se fût élevé à une des charges curules, qui seule le rétablissait de droit dans le sénat.

(39) Cette origine du surnom de Sura, que Lentulus portait, n'est point vraie : il est beaucoup plus ancien que Plutarque ne le dit; car on trouve dans Tite-Live, liv. XXII, c. xxxi, un P. Sura, lieutenant du préteur Émilien en Sicile.

(40) Ces fêtes se célébraient vers la fin du mois de décembre, et durant trois jours; la longueur des nuits, à cette époque de l'année, pouvait favoriser leur entreprise.

(41) Appien, liv. II des *Guerres civiles*, p. 430, dit, comme Plutarque, que les conjurés furent distribués dans les maisons des préteurs, qui leur servirent de prisons; mais Salluste, qui nous a conservé les noms de ceux à la garde de qui ils furent confiés, ne donne à aucun d'eux la qualité de préteur.

(42) Nigidius Figulus, le plus savant des Romains après Varron, selon Aulugelle,

liv. IV, c. IX, est qualifié de sénateur par Dion, liv. XLV, c. 1. Cicéron, au rapport du même Aulugelle, liv. XI, c. XI, avait pour lui la plus grande estime, à cause de son esprit et de ses connaissances.

(43) Dans cette oraison de Cicéron, qui nous est parvenue, et qui est la quatrième de ses *Catilinaires*, le grand art de l'orateur, que Plutarque n'a pas bien saisi, consiste à balancer tellement l'opinion de César et celle de Silanus, qu'il laisse voir clairement que c'est pour cette dernière qu'il s'est décidé.

(44) C'est une métaphore prise des mystères d'Eleusis, dans lesquels on éprouvait les initiés par les objets les plus effrayants.

(45) Métellus seul devait être compris dans cette inculpation, puisque César, préteur désigné, n'était pas encore entré en charge avant les calendes de janvier; et que Bestia, tribun du peuple sous le consulat de Cicéron, était sorti de charge aux nones de décembre.

(46) Quand les consuls entraient en charge, ils juraient, entre les mains du consul qui les avait proclamés, qu'ils seraient fidèles à observer les lois; et lorsqu'ils en sortaient, ils juraient de nouveau, en présence du peuple, qu'ils avaient rempli leur premier serment.

(47) Cicéron, dans son *Traité des meilleurs orateurs*, soit de Grèce, soit de Rome, ne refuse à aucun d'eux le tribut d'éloges qu'il mérite.

(48) Personne n'a parlé de Démosthène d'une manière plus honorable que Cicéron; et quoiqu'il dise, dans son traité intitulé *l'Orateur*, que Démosthène ne remplit pas entièrement l'idée qu'il s'est faite d'un orateur parfait, il convient qu'il en approche de très près, et que personne ne peut lui être comparé.

(49) Cicéron, dont le fils étudiait alors à Athènes, l'avait confié à cet Hérode, sinon pour l'instruire, car il paraît que c'était un écrivain très médiocre, au moins pour lui donner connaissance des progrès que faisait son fils.

(50) Gellius Publicola avait été consul avec Cn. Cornélius Lentulus, l'an de Rome six cent quatre-vingt-un, et peu après censeur avec le même Lentulus. Il mourut extrêmement vieux.

(51) Il doit y avoir ici de l'altération dans le texte; car on ne peut pas croire que Plutarque se contredise lui-même à ce point: nous avons vu, dans la *Vie de César*, que ce fut un tribun du peuple qui se porta pour l'accusateur de Clodius; et nous verrons plus bas que César, appelé en témoignage dans cette affaire, ne voulut pas déposer; qu'il dit que sa femme n'avait pas été convaincue d'adultère, mais qu'il l'avait répudiée, parceque la femme de César devait être exempte même de soupçon.

(52) Le fait que Plutarque rapporte ici paraît extrêmement douteux; il n'est pas même bien sûr que Cicéron ait été jamais l'ami de Clodius; et un passage de son *Discours sur les provinces consulaires*, c. IX, prouverait tout au plus que Clodius n'était pas son ennemi, mais non qu'il y eût eu jamais entre eux beaucoup de liaison.

(53) Le *quadrans*, qui faisait la quatrième partie de l'as romain, n'était pas la plus petite des monnaies de cuivre qui eussent cours à Rome; la plus petite de ces monnaies était le *sextula*, qui faisait la sixième partie de l'as.

(54) M. Dacier croit ce passage corrompu, parcequ'il trouve ridicule cette manière de donner son avis en brouillant et confondant les lettres; mais dans des affaires de la nature de celle de Clodius, où les juges avaient à craindre la fureur du peuple s'ils le condamnaient, il n'est pas étonnant qu'ils cherchassent à cacher l'avis qu'ils donnaient, et qu'ils se contentassent de proclamer la sentence d'absolution.

(55) Voy. là-dessus Asconius, le commentateur de Cicéron, dans ses notes sur le *Discours contre Pison*, c. VI.

(56) Cependant Cicéron, dans son *Discours sur les provinces consulaires*, c. XVII, dit que César ne lui avait pas seulement proposé cet emploi, mais qu'il l'avait prié de l'accepter.

(57) Clodius avait assemblé le peuple hors de la ville, afin que César, qui en était déjà sorti avec le titre de proconsul, pût s'y trouver. Là, après que les consuls Pison et Gabinus eurent été interrogés, suivant Patercule, liv. II, c. XLV, sur ce qu'ils pensaient de la loi de Clodius, qui ordonnait d'interdire l'eau et le feu à celui qui aurait fait périr un citoyen sans avoir observé les formalités de la justice; César,

dont on demanda l'avis , répondit qu'il ne pouvait approuver qu'on eût fait mourir , d'une manière contraire aux lois , Lentulus et ses complices ; mais qu'il ne lui paraissait pas juste de faire maintenant une loi sur des choses qui s'étaient passées il y avait déjà long-temps.

(58) Dion est ici conforme à Plutarque ; mais on voit , dans les *Lettres à Atticus* , que Cicéron , avant d'aller en exil , eut une entrevue avec Pompée , qui lui dit qu'il ne ferait rien de contraire aux volontés de César.

(59) Comme la place de sa maison de Rome avait été consacrée , les pontifes furent consultés pour savoir si on pouvait la rendre à Cicéron : ils répondirent qu'elle avait été mal consacrée et qu'elle pouvait être rendue. Les consuls lui firent donner , pour cette maison , près de cinq cent mille livres ; pour celle de Tusculum , environ cent mille livres , et soixante mille pour celle de Formies ; il se plaint de ces deux dernières estimations , qui furent trouvées au-dessous de la valeur des maisons , non seulement par tous les gens de bien , mais par le peuple lui-même. Voy. la deuxième lettre du quatrième livre des *Lettres à Atticus*.

(60) Muréna avait trois défenseurs , Hortensius , Crassus et Cicéron. Hortensius avait déjà parlé pour lui avec beaucoup d'éloquence : Cicéron , jaloux de surpasser cet orateur , qui jouissait d'une grande réputation , se donna beaucoup de peine pour y réussir ; mais ce grand travail nuisit à sa cause et le fit paraître inférieur à lui-même.

(61) Plutarque passe légèrement sur cette guerre de Cicéron : cependant il y eut plusieurs succès remarquables , qui ne se bornèrent pas à chasser des brigands ; on trouve tout le détail de ses actions dans une de ses *Lettres à Atticus* , liv. V , lett. xx ; et dans une autre à Caton , parmi les *Lettres familières* , liv. XV , lettre iv.

(62) Il y a dans le texte : l'orateur Cécilius ; mais c'est une faute qui a été corrigée par plusieurs critiques , d'après une *Lettre familière* , liv. II , lettre xi , qui contient la réponse que cite Plutarque. Elle est adressée à Marcus Célius , alors édile curule.

(63) Tout ce que Plutarque suppose avoir été écrit par Cicéron ne se trouve point en propres termes dans ses *Lettres* ; il n'y a que les derniers mots qui se lisent dans le liv. VIII des *Lettres à Atticus* , lettre vii : aussi les leçons des variantes et des manuscrits mettent ce qui précède dans le récit de Plutarque. Voy. aussi les *Lettres à Atticus* , liv. IX , X , XVI et XVIII.

(64) Cicéron parle lui-même , dans sa seconde *Philippique* , c. xv et xvi , de cette tristesse profonde qu'il portait partout , lorsqu'il était dans le camp de Pompée , et il l'attribue au pressentiment funeste qu'il avait de l'avenir. Il se justifie ensuite sur les bons mots qu'Antoine lui avait reprochés , et qu'il ne se permettait , dit-il , que pour distraire les autres des chagrins et des inquiétudes dont ils étaient tourmentés.

(65) Théophraste de Mitylène , dans l'île de Lesbos , avait écrit l'*Histoire des Guerres de Pompée* , auprès duquel il jouissait d'un très grand crédit , qui lui avait donné le droit de bourgeoisie en présence de l'armée , et qui avait rendu , à sa considération , la liberté aux Mityléniens , comme le dit Cicéron , *pro Archia* , c. x ; mais cet orateur ne paraît pas en faire un grand cas dans une *Lettre à Atticus* , liv. IX , lettre i. On a vu , dans la *Vie de Pompée* , que ce fut Théophraste qui donna à ce général le funeste conseil de se retirer auprès de Ptolémée , roi d'Égypte , après la perte de la bataille de Pharsale.

(66) Elle s'appelait Pubilia , et était fort jeune ; Cicéron avait alors soixante-deux ans. Un mariage si disproportionné fut blâmé de la plupart de ses amis , malgré l'avantage qu'il y trouvait du côté de la fortune.

(67) Plutarque fait ici deux fautes. Il dit que la fille de Cicéron mourut en couche chez son mari Lentulus ; mais il est certain qu'il l'avait répudiée quelque temps avant qu'elle mourût. La seconde faute de Plutarque , c'est de n'avoir point parlé d'un second mari de Tullie , Furius Crassipes , qu'elle avait épousé après la mort de Pison son premier mari , comme on le voit dans le liv. II des *Lettres de Cicéron à son frère Quintus* , lett. iv , v et vi.

(68) Lorsque Thrasybule , parti de Thèbes avec les bannis d'Athènes , eut défait les trente tyrans et se fut rendu maître de la ville , il publia une amnistie générale pour tout ce qui s'était passé depuis l'établissement de la tyrannie.

(69) Cette somme faisait environ vingt-trois millions de notre monnaie.

(70) Cicéron ne parle de ce songe dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui. S'il est vrai qu'il s'en soit servi auprès du jeune César, ce pourrait bien être un songe de son imagination, pour s'insinuer dans la confiance de ce jeune homme.

(71) Il y a dans le grec qu'Attia était sœur de César; mais c'est une faute de copiste, qui a été corrigée par plusieurs critiques. D'après Plutarque lui-même, dans la *Vie de Brutus*, où elle est appelée nièce de César, ainsi que dans un endroit de la *Vie d'Antoine*, quoique dans un autre il la nomme sa sœur, il est certain qu'Attia était femme d'Octavius, mère d'Auguste, et fille de M. Attius Balbus, et de Julie, sœur de César.

(72) Dion, liv. XLVI, c. xi, explique très bien quelle fut en cette occasion la politique du sénat. Ce corps, craignant que la confiance des troupes ne donnât trop de pouvoir à César, prit le parti de les diviser entre elles et contre leur chef. Il ne voulut pas récompenser tous les soldats, de peur de leur inspirer trop de fierté; ni leur donner à tous des marques d'improbation et de mépris, par la crainte de les aliéner du sénat, et de les forcer à se tenir plus unis ensemble. Il prit donc un parti mitoyen : ce fut de décerner aux uns des témoignages publics d'estime, et d'en priver les autres; de permettre à un certain nombre de porter, dans les assemblées, des couronnes d'olivier, et de leur faire une distribution d'argent, tandis que les autres n'auraient aucune de ces distinctions : le sénat ne doutait pas que cette préférence accordée aux uns sur les autres n'excitât de la dissension parmi eux, et ne les affaiblît. Il envoya des députés aux soldats pour leur parler hors de la présence de César; mais les troupes refusèrent de les entendre, si César n'était présent; et par-là elles rendirent inutile la politique du sénat.

(73) L'imputation que Plutarque fait ici à Cicéron est démentie par cet orateur lui-même dans sa dixième *Lettre à Brutus*. Il y dit formellement que César avait été poussé, par des lettres et des conseils perfides, à demander et à espérer le consulat. Il dit encore, dans sa quinzième *Lettre* au même Brutus, qu'il craint, en opinant sur les honneurs qu'on devait accorder à César, d'avoir moins consulté la reconnaissance que la prévoyance de l'avenir.

(74) Auguste ayant obtenu le consulat, au lieu de prendre Cicéron pour collègue, choisit Q. Pédius; et ensuite, lorsqu'il voulut quitter Rome et qu'il abdiqua sa magistrature, il mit à sa place Albius Carrinas.

(75) Lucius Émilius Paulus, frère de Lépidus, avait été consul l'an de Rome sept cent trois; et César lui avait fait de grands avantages pour l'engager à prendre ses intérêts; mais, après la victoire de Mutine, il avait conseillé au sénat de donner à Brutus deux légions, et de traiter son frère en ennemi public. Julius César, oncle maternel d'Antoine, avait montré dans des occasions importantes un grand caractère, soit en condamnant Lentulus, le mari de sa sœur, soit en proposant des résolutions vigoureuses contre Antoine, le fils de sa sœur. Lucius Paulus, sauvé par des centurions, alla joindre Brutus; et, après la mort de ce général, il se retira à Millet, sans vouloir se rendre à l'invitation que lui faisaient les vainqueurs de revenir dans sa patrie. Lucius César fut mis en sûreté par sa sœur, mère d'Antoine; ce qui prouve la fausseté de ce que dit Orose, liv. VI, qu'Antoine, après avoir sacrifié son oncle, mit le comble à son crime en proscrivant sa mère.

(76) Il y a dans le texte *Capites*, nom qu'on a cru altéré, et auquel l'interprète latin a substitué *Capone*, et plusieurs critiques, *Caète*; leçon qui, par la position des lieux, paraît la plus vraisemblable.

(77) Ce fait est démenti par Sénèque, suivant lequel des historiens rapportent que ce fut Popilius qui tua Cicéron.

(78) Tite-Live ne lui en donne que soixante-trois, liv. CXX, c. LXV; mais il avait fini sa soixante-quatrième année; car il était né le trois janvier de l'an de Rome six cent quarante-huit, et il fut tué le huit janvier sept cent onze.

(79) Cette belle idée est en même temps très juste; car la vue de cette tête et de ces mains sanglantes rappelait à tout le monde la cruauté d'Antoine qui l'avait immolé, et montrait en quelque sorte la soif de la vengeance qui avait dévoré son âme.

(80) Cependant Démosthène se permettait quelquefois la plaisanterie; Cicéron,

dans son *Traité des grands Orateurs*, reconnaît que rien ne sent plus l'urbanité que les traits de ce genre qu'on trouve dans ses ouvrages, et qu'il est moins caustique que plaisant.

(81) Plutarque exagère beaucoup ce que Cicéron a dit dans son *Oraison pour Célius* ; il excuse un peu le goût de cet accusé pour les plaisirs, mais il est loin de l'approuver. Voy. ce discours, c. xvii.

(82) Pison avait fait un crime à Cicéron de ce vers si connu :

Cedant arma togæ, concedat laurea linguæ,

ou *laudi*, comme il le rapporte lui-même. Pison prétendait que, par la première partie de ce vers, Cicéron avait entendu que les plus grands généraux devaient céder à la toge de Cicéron ; et que par la seconde partie, il désignait Pompée, qui en avait été très offensé, et qui était devenu l'ennemi de Cicéron. L'orateur, dans ce discours, se justifie de cette double accusation, et prouve que, dans la première moitié de ce vers, il exprimait une pensée générale, et mettait en parallèle les avantages de la paix, désignée par la toge, avec les exploits militaires, toujours accompagnés des plus grands maux ; que, dans la seconde moitié, il n'avait pas eu en vue Pompée, et qu'il n'était pas dans son caractère de vouloir rabaisser un général qu'il avait si souvent comblé de louanges. Voy. *In Pis.*, c. xxxvi.

(83) On pourrait reprocher à Plutarque, dit M. Secousse, dans ses *Remarques critiques sur la Vie de Cicéron*, t. VII des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, Hist. p. 157, de ne s'être pas assez étendu sur le temps le plus brillant de la vie de Cicéron : ce fut celui qui suivit la mort de César. Il joua pendant quelque temps le premier rôle ; il était la seule ressource de la république : Antoine le craignait et le ménageait beaucoup. Le jeune César avait besoin de lui, et paraissait ne vouloir rien faire que par son conseil. Ce temps-là ne fut pas, il est vrai, de longue durée. Cicéron, le premier orateur de son temps, n'était pas le plus habile politique, quoiqu'il eût d'ailleurs de grandes parties d'un homme d'état. Il se laissa amuser par César et par Antoine, et finit par être la victime de sa crédulité. Plutarque n'a fait qu'indiquer ces événements, et ce qu'il en dit ne suffit pas pour en donner une juste idée. On peut y suppléer par les ouvrages de Cicéron lui-même, surtout par ses *Lettres*, et par l'excellente *Vie de Cicéron*, écrite en anglais par Middleton, et traduite en français par l'abbé Prévost.

AGIS ET CLÉOMÈNE.

I. La fable d'Ixion, symbole des ambitieux. — II. Danger de l'ambition. — III. Exemple de ce danger dans les Gracques. — IV. Généalogie d'Agis. — V. Caractère vertueux d'Agis. — VI. Décadence de la discipline à Sparte. — VII. Premiers efforts d'Agis pour le rétablissement de l'ancienne sévérité. — VIII. Il gagne sa mère. — IX. Léonidas intrigue contre Agis. — X. Agis propose au sénat et au peuple le rétablissement de l'ancienne constitution. — XI. Contestation entre Agis et Léonidas. — XII. Léonidas, accusé par Lysandre, est déposé de la royauté. — XIII. Les nouveaux éphores, qui avaient rétabli Léonidas, sont chassés par les deux rois. Léonidas s'enfuit. — XIV. Agésilas élude le partage des terres. — XV. Agis marche au secours des Achéens, contre les Étolieus. — XVI. Léonidas remonte sur le trône. — XVII. Conduite admirable de Chélonis, femme de Cléombrote. — XVIII. Elle suit son mari en exil. — XIX.

Agis est livré à ses ennemis par Ampharès. — XX. Il est étranglé en prison. — XXI. Sa mère et son aïeule sont étranglées auprès de lui. — XXII. Horreur des Lacédémoniens pour toute ces cruautés. — XXIII. Léonidas marie son fils Cléomène à la femme du frère d'Agis. — XXIV. Caractère de Cléomène. — XXV. Cléomène se propose d'exécuter les projets d'Agis. — XXVI. Première campagne de Cléomène. — XXVII. Il bat les Achéens. Aratus prend la ville de Mantinée. — XXVIII. Cléomène fait revenir Archidamus, frère d'Agis, qui est mis à mort par les éphores. — XXIX. Il remporte une grande victoire sur les Achéens. — XXX. Il mène à la guerre tous les Spartiates qu'il croit le plus opposés à ses projets. — XXXI. Il fait mettre à mort les éphores. — XXXII. Les Lacédémoniens honorent la Peur et les autres passions. — XXXIII. Cléomène propose au peuple le rétablissement des lois de Lycurgue. — XXXIV. Elles sont rétablies. —

xxxv. Il ravage les terres des Mégalo-politains. — xxxvi. Sa réputation parmi les Grecs. — xxxvii. Frugalité de sa table. — xxxviii. Il bat les Achéens. — xxxix. Négociations entre Cléomène et les Achéens. — xl. Aratus appelle les Macédoniens en Achale. — xli. Conduite blâmable d'Aratus envers Antigonus. — xlii. Il fait rompre la négociation commencée avec Cléomène. — xliii. Cléomène prend Pallène et Argos. — xliv. Grande idée qu'on conçoit de Cléomène et des Lacédémoniens. — xlv. Cléones, Philunte et Corinthe s'allient avec Cléomène. — xlvi. Il arrête Antigonus au défilé des monts Oniens. — xlvii. Argos se soulève. — xlviii. Cléomène, après l'avoir repris, est forcé de l'abandonner. — xlix. Mort d'Aglatis, femme de Cléomène. — l. Générosité de Cratésicléa, mère de Cléomène. — li. Il surprend Mégapolis. — lii. Il offre aux habitants de leur rendre la ville, s'ils veulent faire alliance avec Sparte. — liii. Sur leur refus, il livre la ville au pillage. — liv. Il fait le dégât sur les terres d'Argos. — lv. Il entre par bravade dans cette ville. — lvi. Le manque d'argent ruine les affaires de Cléomène. — lvii.

Bataille de Sellasie. — lviii. Cléomène est défait par la trahison de Damotélès. — lix. Il conseille aux Spartiates de se rendre à Antigonus et s'embarque. — lx. Antigonus traite les Spartiates avec humanité. — lxi. Thérycion propose à Cléomène de terminer leur vie par une mort violente. — lxii. Cléomène traite le suicide de lâcheté. — lxiii. Comment Ptolémée reçoit Cléomène. — lxiv. Changement que sa situation éprouve en Égypte. — lxv. Il demande qu'on le laisse partir avec ses amis. — lxvi. Il est accusé de conspiration et enfermé. — lxvii. Il prend la résolution de briser ses fers. — lxviii. Comment il exécute son projet. — lxix. Mort volontaire de Cléomène et de ses amis. — lxx. Mort de la mère et des enfants de Cléomène. — lxxi. Mort de la femme de Panthéas. — lxxii. Superstitions des Égyptiens au sujet de Cléomène.

M. Dacier place Agis et Cléomène à l'an du monde 3699, la première année de la 132^e olympiade, l'an 502 de Rome, 249 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amoyot renferment leur vie depuis la 130^e olympiade environ, jusqu'à la 2^e année de la 140^e, avant J.-C. 219.

I. Ce n'est pas sans fondement et sans quelque apparence de vérité qu'on a cru voir le portrait des ambitieux dans Ixion, qui, croyant tenir Junon dans ses bras, ne saisit qu'une nuée, et par cette union donna naissance aux Centaures. Ainsi les ambitieux, en recherchant la gloire, ne s'attachent qu'à un vain simulacre de vertu et n'enfantent rien de pur, rien que la saine raison puisse avouer : toutes leurs productions, fruit d'un mélange impur, sont infectées du vice d'illégitimité; poussés en tous sens par des mouvements contraires, ils obéissent à mille desirs, à mille passions diverses; et l'on peut leur appliquer ce que des bergers disent de leurs troupeaux, dans Sophocle :

Quoiqu'ils nous soient soumis, d'eux il nous faut dépendre;
Et, tout muets qu'ils sont, nous devons les entendre.

Ceux qui gouvernent au gré des desirs et des caprices de la multitude lui obéissent réellement; et, pour avoir le vain titre de ses chefs et de ses magistrats, ils se rendent ses esclaves. Dans un vaisseau, les matelots placés à la proue voient mieux que le pilote ce qui se passe devant eux; cependant c'est sur le pilote qu'ils tournent souvent les yeux, pour exécuter ce qu'il leur commande. De même, dans le gouvernement, ceux qui ne visent qu'à la gloire ont bien le nom de magistrats; mais ils ne sont que les esclaves de la multitude. L'homme parfaitement honnête ne desirait d'autre gloire que celle qui, étant le fruit de la confiance publique, lui ouvre la route à de grandes entreprises (1). Ce n'est qu'à un jeune homme, ambitieux de gloire, qu'on peut pardonner de s'applaudir avec complaisance de l'honneur que ses belles

actions lui attirent. Les vertus qui germent et fleurissent à leur âge se fortifient, dit Théophraste, par les éloges qu'on leur donne. La confiance que ces louanges leur inspirent fait croître plus promptement en eux les bonnes qualités.

II. L'excès, dangereux en tout, est funeste dans les rivalités politiques; il porte jusqu'à la démence et à la fureur ceux qui, revêtus d'une grande autorité, veulent que la vertu soit attachée à la gloire, et non la gloire à la vertu. Antipater demandait à Phocion une chose injuste. « Je ne saurais, lui répondit Phocion, être à la fois votre » flatteur et votre ami. » C'est là⁴ ce qu'un homme qui gouverne doit dire à la multitude. « Je ne puis être en même temps votre magistrat » et votre esclave. » Autrement il en est d'un état comme du serpent de la fable, dont la queue se révolta contre la tête, et, mécontente de la suivre toujours, voulut aller devant à son tour. Chargée donc de conduire tout le corps, marchant follement et à l'aventure, elle s'en trouva très mal elle-même; et la tête, obligée de suivre, contre l'intention de la nature, un membre sourd et aveugle, en fut bientôt toute meurtrie. Voilà ce que nous avons vu arriver à la plupart de ceux qui gouvernaient au gré du peuple : dès qu'une fois ils s'étaient rendus dépendants d'une multitude aveugle et emportée, ils ne pouvaient plus ni la ramener à la raison, ni arrêter le désordre.

III. Ces réflexions sur les dangers qu'entraîne l'amour d'une gloire populaire se sont présentées à moi lorsque j'ai considéré, dans les malheurs de Tibérius et de Caius Gracchus, le pouvoir que cette ambition a sur les hommes. Nés l'un et l'autre avec les inclinations les plus heureuses, formés à la vertu par une excellente éducation, entrés dans l'administration des affaires avec les vues les plus pures, ils se perdirent enfin, moins par un désir immodéré de gloire, que par la crainte d'une honte dont le principe n'avait rien que d'honnête. Les marques de bienveillance qu'ils avaient reçues du peuple leur parurent une dette qu'ils auraient rougi de ne pas acquitter. Jaloux de surpasser par des lois populaires les honneurs qui leur étaient décernés, et comblés chaque jour de nouveaux honneurs en reconnaissance de ces lois, il s'établit entre eux et le peuple une rivalité réciproque, qui les enflamma mutuellement d'une affection si vive, qu'ils se trouvèrent engagés, sans presque s'en douter, dans une situation d'affaires où ils ne pouvaient plus que dire :

Peut-on dans ce dessein avec gloire avancer?

Non : mais il est honteux d'y vouloir renoncer.

Vous allez en juger vous-même (2) par le détail de leur vie. Nous mettrons en parallèle avec eux deux rois de Sparte; Agis et Cléomène, portés aussi pour le peuple, qui, ayant voulu, comme les Gracques, augmenter la puissance populaire et rétablir cette constitution si belle

⁴ Le texte ajoute : ou quelque chose de semblable.

et si juste, mais depuis long-temps abolie, se rendirent également odieux aux plus puissants de leurs concitoyens, qui ne purent renoncer à une avarice dont ils avaient contracté l'habitude. Les deux Spartiates n'étaient pas frères, comme les deux Romains ; mais ils montrèrent une sorte de fraternité dans les principes de gouvernement qu'ils adoptèrent, et voici quel en fut le commencement.

IV. Dès qu'une fois l'amour de l'or et de l'agent se fut glissé dans Sparte ; que la possession des richesses eut amené à sa suite une sordide avarice ; que leur usage et leur jouissance eurent introduit le luxe, la mollesse et le goût de la dépense ; Sparte, bientôt dépouillée de ses plus beaux avantages, se vit réduite à un état d'humiliation indigne de sa grandeur passée et qui dura jusqu'au règne d'Agis et de Léonidas.

Agis était de la famille des Eurytionides (3), fils d'Eudamidas et le sixième descendant de cet Agésilas qui porta la guerre en Asie et devint le plus puissant des Grecs. Agésilas eut pour fils Archidamus, qui fut tué en Italie par les Messapiens, près de Mardonium (4). Agis, l'aîné des fils d'Archidamus, ayant péri devant Mégalopolis, de la main d'Antipater, sans laisser d'enfants, le trône de Sparte échut à son frère Eudamidas, dont le fils, nommé Archidamus, fut père d'Eudamidas, qui eut pour fils Agis, celui dont nous écrivons la Vie. Léonidas, fils de Cléonyme, était de l'autre maison royale, celle des Agides (5), huitième successeur de Pausanias, celui qui vainquit Mardonius à Platée. Il fut père de Plistonax, dont le fils, nommé Pausanias, s'étant enfui de Lacédémone à Tégée (6), laissa le trône à son fils aîné, Agésilopolis. Celui-ci étant mort sans enfants, son frère puîné Cléombrote lui succéda et eut deux fils, Agésilopolis II et Cléomène. Le premier mourut après un règne fort court et ne laissa point d'enfants. Il eut pour successeur son frère Cléomène, qui, de son vivant, perdit Acrotatus, son fils aîné, et laissa son second fils, nommé Cléonyme, qui ne lui succéda point. Le trône passa à son neveu Aréus, fils d'Acrotatus. Aréus fut tué devant Corinthe et laissa la couronne à son fils Acrotatus, qui périt dans une bataille qu'il livra, près de Mégalopolis, au tyran Aristodème. Sa femme, qui se trouvait enceinte, accoucha d'un fils qui eut pour tuteur Léonidas, fils de Cléonyme, et qui mourut en bas âge. Cette mort fit passer le trône à Léonidas, dont le caractère et les mœurs ne s'accordaient pas avec ceux de ses concitoyens. Quoique tous les Spartiates se fussent laissé entraîner à la corruption qui avait atteint le gouvernement, Léonidas affectait encore plus que les autres un grand éloignement des institutions de ses ancêtres. Un long séjour dans les palais des satrapes et à la cour de Séleucus lui avait fait contracter l'habitude du faste et de l'orgueil, qu'il transporta, sans aucunes bornes, dans ce gouvernement juste et fondé sur les lois des peuples de la Grèce.

V. Agis, par la bonté et l'élévation de son caractère, se montra

bien supérieur, non seulement à Léonidas, mais encore à presque tous les rois qui, depuis Agésilas-le-Grand, avaient occupé le trône de Sparte. Il n'avait pas encore atteint l'âge de vingt ans; et quoique élevé dans le faste et les délices par deux femmes, sa mère Agéaistrate et son aïeule Archidamie, qui possédaient à elles seules plus de richesses que tous les Lacédémoniens ensemble, il eut le courage de se raidir contre les attraites de la volupté. Loin de vouloir plaire par les agréments de sa personne, il rejeta tous les ornements, toutes les parures superflues qui pouvaient relever la beauté de sa figure; il fit gloire de ne porter qu'un simple manteau, d'être dans les repas, les bains, et dans toute sa manière de vivre, l'émule des anciens Spartiates; il disait même qu'il ne désirait être roi que pour employer sa puissance à rétablir les lois et la discipline de ses pères.

VI. La première cause de la corruption et de l'état de langueur où était tombée la république de Sparte remontait au temps où, après avoir détruit le gouvernement d'Athènes, elle apporta dans ses murs l'or et l'argent qu'elle avait trouvés dans cette ville; cependant, comme on avait conservé le nombre des héritages dont Lycurgue avait réglé la division, et que chaque père transmettait sa part à son fils (7), le maintien de cet ordre et de cette égalité avait rendu moins funestes les atteintes portées à l'ancien gouvernement. Mais un Spartiate puissant, nommé Épitadée, homme fier et opiniâtre, qui avait eu un différend avec son fils, ayant été nommé éphore, fit une loi (8) qui permettait à tout citoyen de laisser sa maison et son héritage à qui il voudrait, soit par testament, soit par donation entre-vifs. Épitadée ne publia cette loi que pour satisfaire son ressentiment particulier : mais les autres l'acceptèrent, et, en lui donnant leur sanction par des motifs d'avarice, ils renversèrent la plus sage de leurs institutions. Les riches acquirent tous les jours sans bornes, en dépouillant de leurs successions les véritables héritiers; et, les richesses étant devenues le partage d'un petit nombre de citoyens, la pauvreté s'établit dans Sparte, en chassa les arts honnêtes, qu'elle remplaça par des arts mercenaires, et y fit entrer avec elle la haine et l'envie contre les possesseurs des héritages d'autrui. Il ne se trouvait pas dans la ville plus de sept cents Spartiates naturels, dont cent à peine avaient conservé leurs héritages : tout le reste n'était qu'une multitude indigente, qui, languissant à Sparte dans l'opprobre, et se défendant au-dehors avec mollesse contre les ennemis qu'elle avait à combattre, épiait sans cesse l'occasion d'un changement qui la tirât d'un état si méprisable.

VII. Agis donc, persuadé avec raison qu'il ne pourrait rien faire de plus utile et de plus beau que de repeupler la ville et d'y rétablir l'égalité, commença par sonder les dispositions des Spartiates. Les jeunes gens entrèrent dans ses vues beaucoup plus promptement qu'il ne l'avait espéré : ils montrèrent le plus grand zèle à embrasser la vertu, à changer, pour la liberté, leur manière de vivre, aussi facilement

qu'on change d'habit. Mais les plus âgés, qui, vieillissant dans la corruption, étaient comme des esclaves fugitifs qu'on veut ramener à leurs maîtres, frémissaient au seul nom de Lycurgue : ils reprenaient Agis avec humeur lorsqu'il venait déplorer l'état présent de Sparte et qu'il regrettait son ancienne dignité. Trois seulement, Lysandre, fils de Lybis¹; Mandroclidas, fils d'Ecphanès, et Agésilas, approuvèrent son dessein et l'excitèrent à suivre cette louable ambition de réforme. Lysandre était de tous les Spartiates celui qui avait le plus de considération; Mandroclidas, qui joignait à beaucoup de prudence et d'adresse une grande audace, était le plus habile des Grecs à conduire une affaire; Agésilas, oncle du roi, possédait le talent de la parole, mais il était faible et fort attaché à ses richesses. Il fut vivement aiguillonné par son fils Hippomédon, qui s'était fait une grande réputation dans les armées, et à qui l'affection que lui portaient les jeunes gens donnait un grand crédit. Mais le véritable motif d'Agésilas, pour entrer dans les vues d'Agis, fut l'espoir que le changement qu'on projetait dans le gouvernement le déchargerait des dettes immenses qu'il avait contractées.

VIII. Dès qu'Agis l'eut mis dans son parti, il entreprit, avec son secours, de gagner sa mère, sœur d'Agésilas : la multitude de ses esclaves, le grand nombre de ses amis et de ses débiteurs, donnaient à cette femme beaucoup d'autorité dans la ville et une grande influence sur les affaires. Frappée d'étonnement à la première ouverture qu'il lui en fit, et n'attribuant qu'à sa jeunesse un pareil projet, elle s'efforça de l'en détourner en lui représentant que cette réforme n'était ni possible ni utile. Mais après qu'Agésilas lui eut fait connaître la beauté de cette entreprise et la facilité du succès, le roi revint à la charge et la conjura de sacrifier ses richesses à la gloire de son fils. « Jamais, lui dit-il, mes richesses ne pourront égaler celles des autres rois. Les domestiques mêmes des satrapes, les esclaves des intendants de Ptolémée et de Séleucus, possèdent plus de biens que n'en eurent tous les rois de Sparte ensemble (9). Si par ma tempérance, ma frugalité et ma grandeur d'âme, je parviens à surpasser leur opulence, à rétablir parmi mes concitoyens l'égalité et la communauté des biens, j'obtiendrai, à juste titre, la réputation et la gloire d'un grand roi. » Sa mère et les femmes qui lui étaient attachées, persuadées par ses discours, partagèrent tellement l'ambition de ce jeune prince, que, remplies d'un subit enthousiasme pour la vertu, elles l'encouragèrent à hâter l'exécution de son projet; elles appelèrent leurs amis et les exhortèrent à seconder les vues du roi; elles parlèrent même aux autres Lacédémoniennes, sachant que les Spartiates avaient toujours eu beaucoup de déférence pour leurs femmes et leur laissaient dans les affaires publiques plus d'autorité qu'ils n'en avaient eux-mêmes dans l'intérieur de leur famille.

¹ Pausanias, l. III, c. vi, le dit fils d'un autre Lysandre, et petit-fils d'Aristocrates.

IX. La plus grande partie des richesses de Sparte était alors entre les mains des femmes; et de là vinrent les plus grandes difficultés qu'Agis eut à essayer. La réforme qu'il voulait introduire allait les priver, non seulement de ces délices où l'ignorance des vrais biens leur faisait placer le bonheur, mais encore du pouvoir et des honneurs qu'elles devaient à leurs richesses. Opposant donc au dessein d'Agis la plus vive résistance, elles allèrent trouver Léonidas, et l'engagèrent à profiter de l'ascendant que lui donnait son âge, pour réprimer ce jeune prince et arrêter l'exécution de ses projets. Léonidas ne demandait pas mieux que de favoriser les riches; mais la crainte du peuple, qui désirait ce changement, l'empêcha de se déclarer : il se contenta d'intriguer en secret, pour traverser et faire avorter ses desseins. Il parlait aux magistrats; il calomniait Agis; il l'accusait d'offrir aux pauvres les biens des riches, comme le prix de la tyrannie à laquelle il aspirait; et de vouloir, par un nouveau partage des terres et par l'abolition des dettes, non donner des citoyens à Lacédémone, mais acheter des satellites pour lui-même.

X. Cependant Agis, ayant réussi à faire nommer éphore Lysandre, présenta sur-le-champ au sénat une ordonnance dont les principaux articles étaient l'abolition générale des dettes; un nouveau partage des terres, qui, depuis la vallée de Pallène jusqu'au mont Taygète et aux villes de Malée et de Sellasie (10), seraient divisées en quatre mille cinq cents parts; qu'au-delà de ces limites, on ferait des autres terres quinze mille portions, qui seraient distribuées aux Lacédémoniens du voisinage qui seraient en état de porter les armes; que les terres placées entre ces limites formeraient le partage des Spartiates naturels, dont le nombre serait rempli par les voisins et les étrangers qui, ayant reçu une éducation honnête, seraient à la fleur de l'âge et bien faits de leur personne; qu'on les distribuerait en quinze tables, dont les unes seraient de quatre cents, et les autres de deux cents convives (11) qui suivraient la même discipline que les anciens Spartiates. Cette ordonnance avait été rédigée par écrit; mais tous les sénateurs étant partagés sur son acceptation, Lysandre convoqua l'assemblée du peuple; il y parla avec beaucoup de force; et, de leur côté, Mandroclidas et Agésilas conjurèrent leurs concitoyens de ne pas souffrir qu'un petit nombre d'hommes, dont le luxe insultait à leur misère, foulât aux pieds la dignité de Sparte. Ils leur rappelaient d'anciens oracles qui avertissaient les Spartiates de se garantir de l'avarice, comme d'un fléau qui causerait leur ruine (12); ils en citaient d'autres nouvellement rendus par la déesse Pasiphaé, qui avait à Thalames un temple et un oracle singulièrement révéérés. Pasiphaé, suivant quelques auteurs, fut une des Atlantides, qui eut de Jupiter un fils appelé Ammon. D'autres prétendent que c'était la même que Cassandre, fille de Priam, qui mourut à Thalames, et à qui l'on

donna le nom de Pasiphaé, parcequ'elle rendait ses oracles à tous ceux qui venaient la consulter (13). Phylarque (14) assure que cette déesse était Daphné, fille d'Amyclas, qui, s'étant dérobée aux poursuites d'Apollon, fut changée en laurier, et que ce dieu l'honora du don de prophétie. Ils leur disaient donc que les oracles de Daphné ordonnaient aux Spartiates de revenir tous à l'égalité que les lois de Lycurgue leur avaient prescrite.

XI. Agis venant par-dessus les autres, et s'avancant au milieu de l'assemblée, dit, en peu de mots, qu'il allait fournir le plus fort contingent à la constitution qu'il allait rétablir. « Je vais mettre en commun, continua-t-il, toutes mes possessions, tant en terres labourables qu'en pâturages, qui forment des fonds très considérables ; j'y ajoute six cents talents d'argent monnaie ². Ma mère et mon aïeule suivront mon exemple, ainsi que mes parents et mes amis, qui sont les plus riches des Spartiates. » Le peuple admira la magnanimité de ce jeune prince et fut ravi de voir enfin, après trois cents ans, un roi digne de Sparte. Ce fut alors que Léonidas s'éleva contre Agis avec plus de force ; il sentait qu'obligé de faire le même sacrifice que lui, il n'en remporterait pas de ses concitoyens la même reconnaissance, et que tous mettant également leurs biens en commun, celui-là seul en retirerait tout l'honneur, qui en aurait donné le premier l'exemple. Il demanda donc à Agis s'il croyait que Lycurgue eût été un homme juste et zélé pour le bien public. « Assurément, » lui répondit Agis. — Eh bien ! reprit Léonidas, où avez-vous vu que Lycurgue ait ordonné l'abolition des dettes, ou qu'il ait donné le rang de citoyens à des étrangers, lui qui ne connut, pour Sparte, d'autre moyen de conserver sa constitution dans toute sa pureté, que d'en exclure absolument les étrangers ? — Je ne m'étonne pas, » répartit Agis, que Léonidas, qui, élevé dans des contrées étrangères, s'est marié à la fille d'un satrape, ne connaisse pas Lycurgue ; qu'il ignore que ce législateur bannit de Sparte, avec l'or et l'argent, les emprunts et les dettes ; qu'il n'exclut que les étrangers qui refusaient d'adopter les institutions et les mœurs qu'il donnait à sa ville. Voilà ceux qu'il en chassait, non par haine pour leurs personnes, mais par la crainte qu'il avait qu'en se mêlant avec les citoyens, ils ne leur inspirassent, par leur conduite et par leur manière de vivre, l'amour des richesses, du luxe et des délices. » Terpandre, Thalétas et Phérécyde (15), tous étrangers, mais dont les poésies et les écrits philosophiques consacraient les mêmes principes que les lois de Lycurgue, n'ont-ils pas été singulièrement honorés à Lacédémone ? Mais vous-même, ajouta-t-il, ne louez-vous pas l'éphore Ecprepès (16), qui coupa, d'un coup de hache, les deux nouvelles cordes que le musicien Phrynys avait ajoutées à la

² Trois millions de notre monnaie.

» lyre? N'approuvez-vous pas ceux qui en agirent de même avec le
 » musicien Timothée (17)? Et vous me blâmez de vouloir bannir de
 » Sparte le luxe, les délices et les superfluités! Mais ceux dont vous
 » louez la conduite, qu'ont-ils voulu autre chose, en retranchant de
 » la musique ce qu'elle avait de trop brillant et de trop recherché,
 » que de prévenir la corruption qui aurait pu se glisser dans les
 » mœurs publiques et corrompre la ville, en y introduisant l'inéga-
 » lité, en troublant l'harmonie qui régnait entre les citoyens? »

XII. Dès ce moment, le peuple se déclara pour Agis; et les riches s'attachèrent à Léonidas, qu'ils prièrent de ne pas les abandonner. Ils firent aussi tant d'instances auprès des sénateurs, à qui le droit d'initiative donnait une grande autorité, que l'ordonnance fut rejetée par le sénat, à la majorité d'une seule voix. Lysandre, qui n'était pas encore sorti de sa charge d'éphore, attaqua Léonidas en justice, d'après une loi qui défendait à tout descendant d'Hercule d'avoir des enfants d'une femme étrangère, et qui prononçait la peine de mort contre tout citoyen qui sortait de Sparte pour aller s'établir dans un autre pays. Il fit répandre cette imputation contre Léonidas par des gens affidés; et lui-même, avec les autres éphores, il observa le signe du ciel. Voici comment se fait cette observation. Tous les neuf ans, les éphores choisissent une nuit très claire, mais sans lune; et, assis dans un lieu découvert, ils observent le ciel en silence. S'ils voient une étoile traverser d'un côté du ciel à l'autre, il jugent que leurs rois se sont rendus coupables de quelque grand crime envers la divinité, et ils les suspendent de la royauté, jusqu'à ce qu'il soit venu de Delphes ou d'Olympie un oracle qui leur en fasse rendre l'exercice (18). Lysandre déclara qu'il avait vu ce signe et mit Léonidas en jugement; il produisit des témoins qui déposèrent qu'il avait épousé une femme d'Asie, qu'un lieutenant de Séleucus, chez qui il était logé, lui avait donnée, et dont il avait eu deux enfants; que depuis, devenu odieux et insupportable à cette femme, il était revenu, quoique à regret, dans sa patrie, et avait envahi le trône; qui se trouvait alors sans successeur légitime. En même temps il engagea Cléombrote, gendre de Léonidas et de la race royale, à demander la couronne. Léonidas, effrayé de cette procédure, se réfugia, en suppliant, dans le temple de Minerve Chalcioecos (19); et sa fille, se séparant en cette occasion de Cléombrote, se rendit suppliante avec son père. Léonidas, ajourné à comparaître et ne s'étant pas présenté, fut déposé par contumace, et l'on investit Cléombrote de la royauté.

XIII. Pendant le temps de l'éphorat de Lysandre étant expiré, il sortit de charge; les éphores qui lui succédèrent ayant admis la supplication de Léonidas, le relevèrent de la déchéance du trône et mirent en jugement Mandroclidas et Lysandre, pour avoir, au mépris des lois, ordonné l'abolition des dettes et les partage des terres. Les

deux accusés, se voyant en danger d'être condamnés, persuadèrent aux deux rois de s'unir d'intérêt ensemble et de ne tenir aucun compte des ordonnances des éphores. « Ces magistrats, leur disaient-ils, n'ont de force que par la mésintelligence des rois ; ils fortifient de leurs suffrages celui des deux qui, proposant l'avis le plus utile, trouve l'autre opposé à ce qu'il veut faire lui-même pour le bien public. Mais quand les deux rois n'ont qu'une volonté, leur pouvoir est insurmontable ; et leur résister, c'est violer les lois. Les éphores n'ont d'autre droit que de se porter pour arbitres et pour conciliateurs de leurs différends, et non de se mêler de leur conduite quand ils sont d'accord. » Les deux rois, persuadés par ce raisonnement, se rendent sur la place publique accompagnés de leurs amis, font lever les éphores de leurs sièges et les remplacent par d'autres, au nombre desquels était Agésilas. Ils arment un grand nombre de jeunes gens, mettent les prisonniers en liberté et font trembler à leur tour leurs ennemis, qui s'attendaient à être massacrés. Cependant il ne périt personne ; au contraire, Agis ayant su qu'Agésilas avait envoyé des gens sur le chemin de Tégée pour tuer Léonidas qui se réfugiait dans cette ville, fit partir des hommes, sur la fidélité desquels il pouvait compter, qui escortèrent Léonidas et le conduisirent en sûreté jusqu'à Tégée.

XIV. L'entreprise d'Agis marchait ainsi vers son entière exécution, sans résistance et sans obstacle, lorsqu'un seul homme, Agésilas, renversa, ruina tous ses projets et corrompit par la plus honteuse passion, l'avarice, l'institution la plus belle et la plus digne de Sparte. Comme il possédait les plus considérables et les meilleures terres du pays ; qu'il était d'ailleurs chargé de dettes, et qu'il n'avait ni le moyen de les payer, ni la volonté d'abandonner ses terres, il représenta à Agis que vouloir faire marcher ensemble les deux opérations, ce serait causer dans la ville de trop grands changements ; qu'en gagnant d'abord les possesseurs des biens-fonds par l'abolition des dettes, il les trouverait plus disposés à souffrir sans se plaindre le partage des terres. Lysandre lui-même, trompé par Agésilas, approuva ce conseil ; et sur-le-champ on porta dans la place publique toutes les obligations que les créanciers avaient dans leurs mains, et que les Lacédémoniens appellent *claria* ; on en fit un monceau, et on y mit le feu. Quand les banquiers et les riches virent la flamme s'élever dans les airs, ils se retirèrent très affligés ; et Agésilas, insultant à leur malheur, dit qu'il n'avait jamais vu de feu si brillant, ni de flamme plus claire.

XV. Le peuple demanda qu'on procédât tout de suite au partage des terres ; et les deux rois en avaient déjà donné l'ordre : mais Agésilas, trouvant toujours quelques prétextes pour en retarder l'exécution, parvint à la différer jusqu'au temps où Agis fut obligé de conduire aux Achéens le secours de troupes que Lacédémone devait

leur fournir comme à leurs alliés. Car les Étoliens menaçaient d'entrer, par la Mégaride¹, dans le Péloponnèse; et Aratus, préteur des Achéens, avait déjà mis une armée sur pied, pour s'opposer à leur marche. En même temps il avait écrit aux éphores, qui, sur-le-champ, firent partir Agis; ce prince ne demandait pas mieux, étant doublement animé et par son ambition naturelle et par la bonne volonté de ses soldats. C'étaient pour la plupart des jeunes gens pauvres, qui, n'ayant plus à craindre de se voir poursuivis pour leurs dettes, et espérant qu'au retour de cette expédition ils verraient s'effectuer le partage des terres, se montraient disposés à seconder merveilleusement leur roi : ils faisaient l'admiration des villes qui les voyaient traverser paisiblement, sans aucun dégât, et presque sans bruit, tout le Péloponnèse. Les Grecs se demandaient entre eux, avec étonnement, quelle devait être la discipline des armées de Sparte, lorsqu'elles marchaient sous les ordres d'un Agésilas, d'un Lysandre, ou de l'ancien Léonidas, puisque celle que commandait Agis montrait tant de respect et de crainte pour un chef plus jeune qu'aucun de ses soldats. Il est vrai que ce jeune prince se faisait honneur de sa simplicité et de son amour pour le travail, qu'il n'était ni mieux vêtu ni plus richement armé que le dernier soldat; et cette modestie lui attirait l'admiration et l'amour des peuples : mais le changement qu'il venait de faire dans la constitution de Sparte avait déplu aux riches des autres pays, qui craignaient que l'exemple de cette innovation n'entraînât toutes les villes de la Grèce. Agis ayant joint Aratus près de Corinthe, pendant qu'il délibérait s'il livrerait la bataille, et quelle disposition il donnerait à l'armée; Agis lui montra la plus grande ardeur, et une audace sans emportement et réglée par la raison. Il lui dit qu'il croyait la bataille nécessaire, afin de ne pas laisser la guerre forcer les portes du Péloponnèse. « Mais, ajouta-t-il, je ferai ce qu'Aratus aura décidé : outre qu'il a sur moi la supériorité de l'âge, il est général des Achéens, et je ne suis pas venu pour les commander, mais pour les secourir en partageant leurs dangers. » Baton de Sinope (20) prétend qu'Agis refusa de combattre, quoique Aratus le voulût. Sans doute que cet écrivain n'a pas lu les *Mémoires* d'Aratus, où ce général dit, pour sa justification, que les laboureurs ayant déjà recueilli et renfermé tous leurs grains, il avait mieux aimé laisser les ennemis entrer dans le Péloponnèse, que de tout mettre au hasard d'une bataille (21). Aratus ayant pris la résolution de ne pas combattre, congédia ses alliés, après leur avoir donné les éloges qu'ils méritaient.

XVI. Agis se retira, emportant l'estime et l'admiration générales, et rentra dans Sparte, qu'il trouva dans le trouble et le désordre

¹ Polybe, liv. II, p. 181, dit que les Mégariens s'étaient retirés de l'alliance des Macédoniens pour se joindre aux Achéens, après qu'Aratus se fut emparé de Corinthe, la deuxième année de la cent trente-quatrième olympiade.

d'une nouvelle révolution. Agésilas, qui était toujours éphore, délivré de la crainte qui le rendait auparavant si bas, ne rougit plus d'aucun crime qui pouvait lui procurer de l'argent. Il ajouta un treizième mois à l'année, quoique la période des temps ne l'exigeât pas, et même contre l'ordre des révolutions célestes, pour faire payer les impôts à raison de treize mois. La crainte du ressentiment de ceux que blessait cette injustice, et la haine générale dont il devint l'objet, le déterminèrent à prendre des satellites, dont il se faisait escorter quand il allait au sénat. Des deux rois, il n'avait pour l'un ¹ que du mépris; et l'autre ², il voulait faire croire que s'il lui conservait quelques égards, c'était moins pour sa dignité qu'à cause de la parenté qui les unissait. Le bruit qu'il fit répandre qu'il serait continué dans la charge d'éphore l'année suivante ayant fait sentir à ses ennemis tout le danger qui les menaçait, ils se liguèrent promptement ensemble et ramenèrent publiquement de Tégée Léonidas, pour le remettre sur le trône. Le peuple vit avec plaisir ce nouveau changement, irrité d'avoir été dupé dans le partage des terres qu'on lui avait promis. Agésilas dut la vie à son fils Hippomédon, qui, généralement aimé pour sa valeur, obtint, par ses prières, la liberté d'emmener son père hors de la ville. Des deux rois, Agis se réfugia dans le temple de Minerve Chalcioecos, et Cléombrote dans celui de Neptune. C'était surtout à ce dernier qu'en voulait Léonidas; car, laissant Agis pour le moment, il alla d'abord à Cléombrote, suivi d'une troupe de soldats, et lui reprocha, d'un ton plein de colère, que, sans respect pour sa qualité de beau-père, il s'était déclaré contre lui, l'avait privé du trône et chassé de sa patrie.

XVII. Cléombrote, qui n'avait rien à répondre pour sa justification, se tenait assis en silence et dans une grande perplexité. Chélonis, sa femme, fille de Léonidas, avait auparavant partagé le sort injuste que son père éprouvait; et, se séparant de Cléombrote lorsqu'il usurpait le trône, elle avait consolé Léonidas dans son infortune et s'était rendue suppliante avec lui; elle l'avait même suivi dans son exil, toujours affligée et conservant toujours du ressentiment contre Cléombrote: changeant alors avec la fortune, elle alla s'asseoir auprès de son mari dans la posture d'une suppliante, le tenant étroitement serré dans ses bras et ayant à ses pieds ses deux enfants, l'un à sa gauche et l'autre à sa droite. Tous les spectateurs admiraient la vertu et la tendresse de cette femme; ils ne purent retenir leurs larmes, lorsque, montrant à Léonidas ses habits de deuil et ses cheveux épars: « Mon père, lui dit-elle, ce n'est point ma pitié pour Cléombrote qui m'a fait prendre ces vêtements lugubres et ce maintien si triste: c'est toujours le même deuil que je pris dans vos malheurs » et dans votre exil, et que je n'ai cessé depuis de porter et d'entrete-

¹ Cléombrote. — ² Agis,

» nir en moi. Faut-il que, lorsque vainqueur de vos ennemis vous
 » régniez paisiblement à Sparte, je sois réduite à vieillir dans l'infor-
 » tune? Où puis-je prendre des vêtements magnifiques et convenables
 » à mon rang, quand je vois l'époux que vous me donniez dans ma
 » jeunesse prêt à périr par vos mains? S'il ne peut vous toucher, s'il
 » ne peut vous fléchir par les larmes de sa femme et de ses enfants, il
 » sera puni des mauvais conseils qu'il a suivis plus cruellement que
 » vous ne le voudriez vous-même, puisqu'il verra mourir avant lui
 » une épouse qu'il chérit avec tant de tendresse. Comment oserais-je
 » paraître devant les autres femmes de Sparte, après que mes prières
 » n'auront pu ni toucher mon mari sur le sort de mon père, ni inté-
 » resser mon père en faveur de mon mari; et que, comme femme ou
 » comme fille, je n'aurai éprouvé de ma famille que l'infortune et le
 » mépris? Les motifs spécieux d'excuse que mon mari eût pu avoir, je
 » les lui ai ravis en me joignant à vous; et ma conduite a déposé contre
 » la sienne. Mais vous, aujourd'hui, vous faites son apologie, en dé-
 » clarant que la royauté est un bien si grand et si désirable, que, pour
 » se l'assurer, on peut avec justice faire périr ses gendres et compter
 » pour rien ses enfants. »

XVIII. Chélonis, en finissant ces tristes plaintes, appuya son visage sur la tête de Cléombrote et tourna vers les assistants ses yeux abattus par la douleur et flétris par les larmes. Léonidas, après avoir délibéré avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever et de fuir promptement; il conjure sa fille de rester et de ne pas abandonner un père qui n'avait pu refuser à sa tendresse pour elle la vie de son mari; mais il ne put rien gagner sur elle : dès que son mari fut levé, elle lui remit un de ses enfants, prit l'autre dans ses bras, et, après avoir fait sa prière devant l'autel du dieu (22), elle le suivit en exil. Si Cléombrote n'eût eu le cœur corrompu par l'amour d'une fausse gloire, un exil que partageait une femme si vertueuse lui eût paru plus heureux que la royauté.

XIX. Léonidas n'eut pas plus tôt chassé Cléombrote et déposé les premiers éphores, pour leur en substituer de nouveaux, qu'il tendit des pièges à Agis. Il voulut d'abord lui persuader de sortir du temple où il s'était réfugié et de venir partager avec lui le trône; il lui promettait le pardon de la part de ses concitoyens, qui savaient qu'Agésilas avait abusé de sa jeunesse et de son amour pour la gloire. Agis, à qui ses intentions étaient suspectes, restant toujours dans son asile, Léonidas renonça à l'espoir de l'attirer dans le piège par ses belles promesses. Ampharès, Démocharès et Arcésilas allaient souvent voir le jeune roi et s'entretenir avec lui; quelquefois même ils le menaient du temple aux étuves, et, après qu'il s'était baigné, ils le reconduisaient au temple : ils étaient tous trois ses intimes amis. Ampharès avait depuis peu emprunté d'Agésistrate des meubles et des vases précieux; et, pour se dispenser de les rendre, il conçut le dessein de tra-

hir le roi, sa mère et son aïeule. On assure que ce fut lui qui se prêta le plus aux intrigues de Léonidas et qui irrita contre Agis les éphores, au nombre desquels il était. Ce prince, comme on vient de le dire, se tenait toujours dans le temple et n'en sortait que pour aller quelquefois aux étuves; c'est dans un de ces moments qu'ils résolurent de le surprendre hors du temple. Un jour qu'il revenait du bain, ils vont au-devant de lui, le saluent et marchent à ses côtés, en parlant et badinant avec lui, comme ils avaient coutume de faire avec un jeune prince qui était leur ami. Le chemin qu'ils tenaient avait un détour qui menait à la prison; quand ils y furent arrivés, Ampharès, en vertu de sa charge, mit la main sur Agis, en lui disant : « Agis, je vous » mène aux éphores, pour y rendre compte de votre administration » politique. » Démocharès, qui était grand et fort, lui jette son manteau autour du cou et l'entraîne, pendant que d'autres, comme ils en étaient convenus, le poussaient par derrière. Il ne se trouva personne dans ce lieu désert pour secourir Agis, et ils le jetèrent dans la prison où Léonidas arriva sur-le-champ avec une troupe de soldats mercenaires qu'il plaça en dehors autour de la prison.

XX. Les éphores ne tardèrent pas à s'y rendre; ils convoquèrent sur-le-champ ceux des sénateurs qui pensaient comme eux; et qui, prenant les apparences des formes judiciaires, ordonnèrent à Agis de se justifier sur les changements qu'il avait introduits dans le gouvernement. Le jeune prince s'étant mis à rire de leur dissimulation, Ampharès lui déclara qu'il aurait bientôt sujet de pleurer et qu'il allait être puni de sa témérité. Un autre des éphores, comme s'il eût voulu le favoriser et lui ouvrir une voie d'éviter la condamnation, lui demanda si, dans tout ce qu'il avait fait, il n'avait pas été forcé par Lysandre et par Agésilas. « Je n'ai été contraint par personne, lui répondit » Agis; jaloux d'imiter Lycurgue, j'ai voulu rétablir les institutions de » ce législateur. — Mais, reprit l'éphore, ne vous repentez-vous pas » de ce que vous avez fait? — Quand je devrais souffrir les plus cruels » supplices, répliqua ce jeune prince, je ne me repentirais jamais d'a- » voir conçu la plus belle des entreprises. » Ils le condamnèrent donc à mort et ordonnèrent aux exécuteurs de le conduire dans la chambre de la prison appelée la Décade (23); c'est là qu'on étrangle ceux qui ont été condamnés à mort. Démocharès, voyant que les exécuteurs n'osaient mettre la main sur lui et que les soldats mercenaires eux-mêmes refusaient de se prêter à une injustice si contraire aux lois, en portant leurs mains sur la personne du roi; Démocharès, dis-je, après les avoir menacés et accablés d'injures, traîna lui-même Agis dans la chambre des exécutions. Déjà le peuple, instruit qu'on avait arrêté Agis, se portait en tumulte, avec des flambeaux, aux portes de la prison; sa mère et son aïeule y étaient accourues, demandant à grands cris qu'on accordât au moins au roi de Sparte d'être entendu et jugé par ses concitoyens. Ils hâtèrent donc sa mort, de peur que la foule,

venant à augmenter, ne leur enlevât Agis à la faveur de la nuit. Ce prince, en allant au lieu du supplice, vit un des exécuteurs qui, touché de son infortune, versait des larmes. « Mon ami, lui dit Agis, » cesse de pleurer; en souffrant, au mépris des lois, une mort si » injuste, je suis plus heureux que ceux qui m'y condamnent. » En disant ces mots, il présenta de lui-même son cou au fatal cordon¹.

XXI. Ampharès sortit aussitôt à la porte de la prison; et Agésistrate s'étant jetée à ses pieds, comme il avait toujours vécu avec elle dans une étroite liaison, il la releva, en lui disant qu'on n'userait point de violence et qu'on ne se porterait à aucune extrémité contre Agis; il ajouta qu'elle était libre, si elle le voulait, d'entrer auprès de son fils. Elle demanda qu'on permit à sa mère de l'y suivre; Ampharès lui répondit que rien ne s'y opposait; et, les ayant fait entrer toutes deux, il ordonna qu'on fermât les portes. Il livra d'abord à l'exécuteur Archidamie, l'aïeule d'Agis, qui, déjà très avancée en âge, avait vieilli dans la considération et l'estime de ses concitoyens. Quand elle eut expiré, il fit entrer Agésistrate dans la chambre, où elle vit son fils étendu par terre et sa mère encore attachée au cordon. Elle aida les exécuteurs à la détacher, et, après l'avoir étendue auprès de son fils, elle l'enveloppa et la couvrit avec soin. Ensuite, se jetant sur le corps de son fils et le baisant avec tendresse : « Mon fils, lui dit-elle, » c'est l'excès de ta modestie, de ta douceur et de ton humanité, qui » a causé ta perte et la nôtre. » Ampharès, qui de la porte entendait et voyait tout, entra dans la chambre et dit avec emportement à Agésistrate : « Puisque vous avez eu les mêmes sentiments que votre fils, » vous subirez le même châtiment. » Agésistrate s'étant levée pour aller au-devant du cordon : « Puisse du moins, dit-elle, cette injustice » être utile à Sparte ! »

XXII. Quand le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville et qu'on eut emporté hors de la prison le corps d'Agis avec ceux de sa mère et de son aïeule, la frayeur ne fut pas assez forte pour empêcher les Spartiates de faire éclater toute la douleur que leur causaient ces horrible cruautés, et la haine qu'elles leur inspiraient contre Ampharès et Léonidas. Ils ne craignaient pas de dire hautement que, depuis l'établissement des Doriens dans le Péloponnèse, il ne s'était pas commis encore de crime aussi atroce et aussi impie que ces exécutions. Les ennemis mêmes, qui dans les combats se rencontraient devant les rois de Sparte, ne portaient pas facilement la main sur eux; ils les évitaient plutôt, pénétrés de crainte et de respect pour la dignité de leur caractère. Aussi, dans le grand nombre de batailles livrées par les Lacédémoniens contre les Grecs, Cléombrote fut le seul de leurs

¹ Suivant Pausanias, l. VIII, c. x, Agis mourut dans une expédition qu'il fit contre Mégalo-polis, après que Lydiade se fut démis de la tyrannie de cette ville, et qu'il l'eut associée à la ligue des Achéens. Si le récit de cet écrivain était vrai, la cause de sa mort rapportée par Plutarque serait bien fautive. Il faut convenir cependant que son opinion est la plus généralement suivie.

rois qui, avant le règne de Philippe, périt à la bataille de Leuctres, d'un coup de javeline¹. A la vérité, les Messéniens prétendent que Théopompe fut tué par Aristomène; mais les Lacédémoniens soutiennent qu'il fut seulement blessé : les sentiments sont partagés à ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'Agis est le premier des rois de Sparte que les éphores aient fait mourir, pour avoir formé un projet de changement dans l'état aussi grand en soi que convenable à la dignité de Sparte, et à un âge où les fautes mêmes que l'on commet sont facilement pardonnées. Encore Agis donna-t-il moins de sujet de plainte à ses ennemis qu'à ses amis eux-mêmes, pour avoir laissé vivre Léonidas, et avoir eu dans les autres magistrats une confiance qui trompa le plus vertueux et le plus doux des hommes.

CLÉOMÈNE.

XXIII. Après la mort d'Agis, Léonidas ne sut pas se rendre maître d'Archidamus, frère de ce prince, qui le prévint et prit la fuite; mais il arracha de la maison d'Agis sa femme Agiatis, avec un enfant dont elle était accouchée depuis peu, et la força d'épouser son fils Cléomène, qui n'était pas encore nubile : mais Léonidas voulait empêcher qu'elle ne fût mariée à un autre; car, outre qu'elle surpassait toutes les femmes de la Grèce par sa beauté, par sa grace et par la sagesse de ses mœurs, elle avait hérité des biens immenses de son père Gylippe. Elle eut beau mettre tout en usage pour n'être pas forcée à ce mariage, ses prières furent inutiles. Obligée de céder et unie à Cléomène, elle conserva pour Léonidas une haine implacable, mais elle se conduisit avec beaucoup de douceur et de tendresse envers son jeune mari, qui, dès le premier jour de leur union, l'avait aimée éperdument, et qui partageait même le souvenir et l'amitié qu'elle gardait à son premier mari. Aussi demandait-il souvent à sa femme le récit de tout ce qui s'était passé, et donnait-il la plus grande attention à tout ce qu'elle lui racontait des projets utiles qu'Agis avait conçus.

XXIV. Cléomène, né avec de l'ambition et de la grandeur d'ame, n'avait, par caractère, ni moins de tempérance, ni moins de simplicité qu'Agis; mais il lui manquait cette douceur et cette modestie que ce prince avait en quelque sorte portées jusqu'à l'excès. Il se mêlait à ses bonnes qualités naturelles un aiguillon de colère, une ardeur impétueuse qui l'entraînaient vers tout ce qui lui paraissait honnête. Rien ne lui semblait plus beau que de voir ses concitoyens se soumettre volontairement à son autorité; mais il croyait aussi qu'il était beau de forcer leur résistance et de leur faire embrasser malgré eux ce qui leur était le plus utile. Il était mécontent de voir dans Sparte les citoyens amollis par l'oisiveté et par les plaisirs; le roi, abandonnant

¹ La deuxième année de la cent deuxième olympiade, avant J.-C. trois cent soixante-onze. C'est Cléombrote I.

tout soin des affaires, se borner à n'être pas troublé dans la jouissance des délices et des voluptés ; les intérêts du public entièrement négligés, et chaque particulier attirant à soi tout le profit qu'il pouvait faire. L'exemple d'Agis montrait ce qu'il y avait à craindre à vouloir seulement parler d'exercer les jeunes gens, de les former à la tempérance, à l'égalité, à la patience dans les maux. Cléomène avait eu, dit-on, dans sa première jeunesse, quelque teinture de philosophie, lorsque Sphérus du Borysthène (24) passa quelque temps à Lacédémone et mit ses soins à instruire les plus jeunes des Spartiates, et ceux qui étaient déjà dans l'adolescence. Sphérus avait été un des disciples les plus distingués de Zénon de Citium. Le caractère mâle qu'il remarqua dans Cléomène lui inspira de l'affection pour ce jeune homme, et il se plut à enflammer encore le désir de gloire qui lui était naturel. On demandait à l'ancien Léonidas ce qu'il pensait du poète Tyrtée : « Je le crois propre, répondit-il, à inspirer de l'ardeur aux jeunes » gens. Ses poésies les pénètrent d'un sentiment si vif d'enthousiasme, » que dans les combats ils affrontent sans ménagement les plus grands » dangers. » Ainsi la philosophie stoïcienne a cela de dangereux, qu'elle porte à la témérité les âmes grandes et généreuses ; mais quand elle trouve un caractère doux et modéré, elle y produit tout ce qu'elle a de meilleurs fruits (25).

XXV. Cléomène, en succédant à son père qui venait de mourir, vit tous les Spartiates plongés dans la corruption ; les riches, esclaves de l'avarice et de la volupté, sacrifiaient à leurs passions l'intérêt public ; le peuple, pressé par la misère, se portait mollement à la guerre et avait perdu jusqu'à l'ambition de bien élever ses enfants. Le roi lui-même n'en avait que le vain titre ; et tout le pouvoir était entre les mains des éphores. Aussi, à peine fut-il sur le trône, qu'il eut la pensée de changer le gouvernement. Il avait un ami, nommé Xénarès, de qui il avait été tendrement aimé ; les Lacédémoniens donnent à cette amitié le nom d'inspiration divine (26). Il lui demanda, pour le sonder, comment Agis s'était conduit sur le trône ; de quels moyens et de quelles personnes il s'était servi dans la route qu'il avait suivie. Xénarès prit d'abord plaisir à se rappeler tout ce qui s'était passé à cette occasion et à le lui raconter en détail : mais quand il vit Cléomène se passionner et s'enflammer pour les changements qu'Agis avait voulu faire et lui en demander souvent le récit, alors il le reprit tout en colère et traita ses projets de folie ; et, comme il ne put l'en détourner, il se sépara de lui et ne voulut plus ni le voir, ni lui parler. Cependant il ne fit connaître à personne le sujet de leur rupture et se contenta de dire que le roi le savait bien. Cléomène, rebuté par Xénarès et persuadé que tous les Spartiates étaient dans les mêmes dispositions, résolut d'exécuter seul son projet ; et, croyant que la guerre lui serait plus favorable que la paix pour opérer un changement dans

l'état, il engagea la ville à rompre avec les Achéens, qui lui avaient donné des prétextes de se plaindre.

XXVI. Aratus, qui avait sur ce peuple la plus grande autorité, avait voulu, dès le commencement de son administration, former une ligue commune de tous les peuples du Péloponnèse. C'était l'unique but de ses fréquentes expéditions et de toute sa conduite politique pendant la paix : il regardait cette ligue comme le seul moyen de n'avoir rien à craindre des ennemis du dehors. Déjà les autres peuples s'étaient unis aux Achéens ; il ne restait plus que les Lacédémoniens, les Éléens et la portion de l'Arcadie qui était attachée à Lacédémone. Aratus donc, aussitôt après la mort de Léonidas, attaqua les Arcadiens et fit surtout le dégât dans les terres de ceux qui confinaient aux Achéens¹, voulant tâter par-là les Lacédémoniens et méprisant d'ailleurs la jeunesse et l'inexpérience de leur roi. Les éphores envoyèrent ce prince se saisir du temple de Minerve, qui est près de Belbine (27). Ce temple est une entrée de la Laconie, et il faisait alors le sujet d'une contestation entre les Spartiates et les Mégalo-politains. Cléomène s'en rendit maître et le fortifia. Aratus, sans en porter aucune plainte, décampa dans la nuit pour aller attaquer les Tégéates et les Orchoméniens ; mais les traîtres qui devaient lui livrer ces deux villes ayant été retenus par la crainte, Aratus se retira, persuadé qu'il avait dérobé sa marche aux ennemis. Mais Cléomène lui écrivit le lendemain avec l'air de l'amitié et lui demanda, d'un ton d'ironie, où il avait mené ses troupes la nuit dernière. Aratus lui répondit qu'ayant su qu'il allait fortifier Belbine, il avait voulu s'y opposer. « Je ne doute pas, lui » écrivit de nouveau Cléomène, de la vérité de ce que vous me dites ; » mais si ma question n'est pas indiscrete, faites-moi le plaisir de me » dire pourquoi cette quantité de flambeaux et d'échelles dont vous » étiez suivi. » Aratus, n'ayant pu s'empêcher de rire de cette plaisanterie, demanda ce que c'était que ce jeune homme. « Si vous voulez » entreprendre quelque chose contre les Lacédémoniens, lui répondit Démocratès le Spartiate, qui était banni de son pays, je vous » conseille de vous hâter, avant que les ergots ne soient venus à ce » jeune coq. »

XXVII. Peu de temps après, Cléomène étant campé dans l'Arcadie avec un corps peu nombreux de cavalerie et trois cents hommes de pied, les éphores, qui craignaient la guerre, lui envoyèrent l'ordre de se retirer. Il se fut à peine éloigné, qu'Aratus s'étant rendu maître de Caphyes², les éphores firent aussitôt porter un ordre contraire à Cléomène, qui s'empara de Méthydrum³ et courut toute l'Argolide. Les

¹ Il résulte de ce récit qu'Aratus fut l'agresseur ; mais Polybe, dont l'autorité est d'un grand poids dans le récit de ces événements, dont il était presque contemporain, assure au contraire, l. II, p. 184, que Cléomène fit le premier des actes d'hostilité, et que les Achéens ne prirent les armes que pour se défendre. — ² Dans l'Arcadie, près d'Orcomène du Péloponnèse, qu'il ne faut pas confondre avec l'Orchomène de Béotie. — ³ L'une des villes dont la réunion formait la cité de Mégalo-polis.

Achéens, qui s'étaient mis en marche avec vingt mille hommes de pied et mille chevaux, commandés par Aristomachus, rencontrèrent, près de Pallantium¹, Cléomène, qui leur présenta la bataille. Mais Aratus, effrayé de son audace, ne permit pas au général de risquer le combat ; et il se retira, accablé de reproches par les Achéens, méprisé, bafoué même par les Lacédémoniens, qui n'étaient pas en tout cinq mille hommes. Cléomène, dont cette retraite releva le courage, en prit plus de confiance et de hardiesse auprès de ses concitoyens. Il leur rappela ce mot d'un de leurs anciens rois, qui disait que les Lacédémoniens ne demandaient pas en quel nombre étaient leurs ennemis, mais seulement où ils étaient (28). Depuis, les Éléens ayant été attaqués par les Achéens, Cléomène, qui marchait à leur secours, rencontra, près du mont Lycée², les Achéens qui revenaient de leur expédition : il tomba sur eux et leur causa une telle frayeur, qu'il mit l'armée entière en déroute, leur tua beaucoup de monde et fit un grand nombre de prisonniers. Le bruit même courut dans la Grèce qu'Aratus y avait péri ; mais ce général, profitant, en homme habile, de cette circonstance et de la défaite même qu'il venait d'essuyer, tomba brusquement sur Mantinée avant qu'on pût en avoir le moindre soupçon, s'en empara et y mit garnison.

XXVIII. Les Lacédémoniens, découragés par ce revers³, ne voulant plus suivre Cléomène à la guerre, il imagina de faire revenir de Messène Archidamus, frère d'Agis, à qui la couronne appartenait dans l'autre branche de la maison royale : il pensait que la puissance des éphores, ainsi contrebalancée par celle des deux rois qui rempliraient le trône, en serait beaucoup plus faible. Mais ceux qui avaient fait périr Agis, informés du dessein de Cléomène, et craignant qu'Archidamus, revenu de son exil, ne vengeât la mort de son frère, allèrent secrètement au-devant de lui ; et ils l'eurent à peine introduit dans la ville qu'ils le mirent à mort, ou à l'insu de Cléomène, selon Phylarque, ou de son aveu et à l'instigation de ses amis, à qui il sacrifia ce malheureux prince. Il est certain que ce fut sur eux que retomba principalement l'odieux de ce crime, parcequ'ils passèrent pour avoir fait violence à Cléomène (29).

XXIX. Ce prince, toujours occupé du projet de changer le gouvernement, gagna les éphores à prix d'argent, pour faire ordonner une expédition qu'il commanderait lui-même. Il attira plusieurs autres citoyens à son parti, secondé par sa mère Cratésiclée, qui, pour servir son ambition, lui fournissait abondamment tout l'argent dont il avait besoin. On dit même que, malgré son peu d'inclination pour un second mariage, elle épousa, pour l'intérêt de son fils, un Spartiate qui avait le plus de réputation et d'autorité dans la ville⁴. Cléomène, entrant

¹ Ville d'Arcadie, qui tirait son nom de Pallas, bisaleul d'Évandré ; ainsi il faut lire Pallanteum, comme dans Virgile, *Énéid.*, liv. VIII, v. 54. — ² Montagne d'Arcadie. — ³ On ne voit pas pourquoi les Lacédémoniens pouvaient être abattus de ce léger revers, après la victoire complète qu'ils venaient de remporter sur les Achéens. — ⁴ Il s'appelait Mégistonus.

en campagne, s'empara de Leuctres, ville du territoire de Mégalopolis (50); et les Achéens, commandés par Aratus, étant venus promptement au secours de la place, il se livra, sous les murs mêmes, un combat dans lequel une partie de l'armée de Cléomène fut battue. Aratus n'ayant pas voulu permettre aux Achéens de passer un ravin profond, pour continuer la poursuite des ennemis, Lysiadès de Mégalopolis poussa en avant la cavalerie qu'il commandait; et, en poursuivant les Spartiates, il s'engagea dans un terrain plein de vignes, de fossés et de murs de clôture, d'où ses cavaliers, obligés de se séparer les uns des autres, avaient bien de la peine à se tirer. Cléomène, profitant de ce désordre, détache contre eux les Tarentins et les Crétois; et Lysiadès, en se défendant avec la plus grande valeur, périt dans cette attaque. Ce premier succès ayant ranimé le courage des Lacédémoniens, ils fondent sur les Achéens en jetant de grands cris, mettent toute leur armée en déroute et en font un grand carnage. Cléomène accorda une trêve aux vaincus pour enlever les morts: mais il ordonna qu'on lui apportât le corps de Lysiadès; et, après lui avoir mis une robe de pourpre et une couronne sur la tête, il le fit conduire jusqu'aux portes de Mégalopolis. C'est ce Lysiadès qui, après avoir déposé volontairement la tyrannie et rendu la liberté à ses concitoyens, les avait fait entrer dans la ligue des Achéens (51).

XXX. Cléomène, enflé de cette victoire, ne forma plus que de vastes projets: persuadé que s'il pouvait disposer des affaires à son gré et recommencer la guerre contre les Achéens, il en triompherait aisément, il représenta à Mégistonus, le mari de sa mère, qu'il faudrait se délivrer des éphores, remettre en commun tous les héritages, relever par cette égalité la puissance de Sparte et lui rendre son ancienne prééminence sur tous les peuples de la Grèce. Après l'avoir amené à son sentiment, il gagna encore deux ou trois de ses amis. Dans ce même temps, un des éphores, en dormant la nuit dans le temple de Pasiphaé, eut un songe extraordinaire: il crut voir, dans le lieu où les éphores donnaient leurs audiences, que leurs quatre sièges avaient été enlevés, et qu'il n'en restait plus qu'un. Dans la surprise que ce songe lui causait, il entendit une voix qui venait du temple, et qui lui disait que ce changement était avantageux à Lacédémone. L'éphore raconta ce songe à Cléomène, qui d'abord en fut troublé, parcequ'il crut que ce magistrat, soupçonnant son dessein, avait imaginé ce songe pour le sonder. Mais, quand il fut convaincu de la sincérité de son récit, il se rassura; et, prenant tous ceux de ses concitoyens qu'il craignait de trouver les plus opposés à son entreprise, il les mena à une expédition contre les villes d'Hérée et d'Alsea¹, qui étaient soumises aux Achéens, et dont il s'empara; il alla ensuite ravitailler Orchomène et camper devant Mantinée. Il

¹ Ville d'Arcadie. La dernière est appelée Arée par Pausanias, l. VIII, c. XLIV. C'est vraisemblablement celle que Plin nomme Alée, l. IV, c. VI.

fatigua tellement les Lacédémoniens par ces longues marches qu'il leur faisait faire de côté et d'autre, qu'ils le prièrent de leur laisser prendre quelque repos en Arcadie : il y consentit et ramena les soldats mercenaires à Lacédémone. En chemin, il s'ouvrit de son projet à ceux d'entre eux dont l'affection lui était plus connue, et continua sa marche à petits pas, pour n'arriver qu'à l'heure où les éphores seraient à table.

XXXI. Quand il fut près de Sparte, il envoya Euryclidas à la salle où les éphores soupaient, sous prétexte de leur apporter de sa part des nouvelles de l'armée. Théricion, Phébis et deux autres jeunes gens qui avaient été élevés auprès de Cléomène et que les Spartiates appelaient Samothraciens (52), suivaient Euryclidas, avec un petit nombre de soldats. Pendant que celui-ci s'entretenait avec les éphores, les autres entrent précipitamment dans la salle, leurs épées nues à la main, et en frappent ces magistrats. Agésilas fut le premier qui tomba sous leurs coups : on le crut mort ; et, profitant de cette erreur, il ramassa ses forces et se traîna peu à peu, sans être aperçu, dans un petit temple consacré à la Peur. Ce temple, qui ordinairement était fermé, se trouva, par hasard, ouvert ce jour-là ; Agésilas s'y glissa et ferma la porte sur lui. Les quatre autres éphores furent tués, et avec eux plus de dix Spartiates de ceux qui étaient accourus à leurs secours. On épargna tous les citoyens qui se tinrent tranquilles, et ceux qui voulurent sortir de la ville en eurent la liberté ; on fit même grâce à Agésilas, qui sortit le lendemain de son asile.

XXXII. Outre ce temple dédié à la Peur, les Lacédémoniens en ont d'autres consacrés à la Mort, au Ris et aux autres passions semblables. Ils honorent la Peur, non qu'ils la croient nuisible, comme ces génies malfaisants qui sont en horreur ; mais parcequ'ils la regardent comme un des liens les plus puissants des sociétés politiques. Aussi, au rapport d'Aristote, lorsque les éphores entrent en charge, ils font publier un ordre aux citoyens de se raser les moustaches et d'obéir aux lois, afin qu'ils n'aient pas à user contre eux de rigueur. Ils ne parlent sans doute des moustaches que pour accoutumer les jeunes gens à obéir à leurs chefs dans les choses les plus indifférentes. Les anciens mêmes attachaient, ce me semble, l'idée de valeur, non à l'exemption de toute crainte, mais au contraire à la crainte du reproche et de l'infamie. Les hommes qui craignent le plus les lois sont les plus intrépides contre les ennemis ; et ceux-là redoutent moins la souffrance qui craignent plus le blâme. Aussi un poète a-t-il dit avec raison :

La crainte fut toujours compagne de la honte (52).

Homère a dit de même :

Seigneur, vous m'inspirez et la honte et la crainte¹.

¹ *Ilad.*, III, 472.

Et ailleurs :

Ils craignent tous leurs chefs et marchent en silence ¹.

Les personnes que l'on craint sont celles qu'on respecte le plus ; et les Lacédémoniens, en consacrant un temple à la Peur près de la salle où mangeaient les éphores, avaient égalé ces magistrats à la dignité des rois.

XXXIII. Le lendemain, Cléomène proscrivit quatre-vingts citoyens, qu'il obligea de sortir de la ville; il fit enlever les sièges des éphores, et n'en laissa qu'un seul, où il devait s'asseoir lui-même pour donner ses audiences ; et, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il y rendit compte des motifs de sa conduite. « Lycurgue, leur dit-il, avait uni dans » le gouvernement les sénateurs avec les rois, et pendant long-temps » Sparte conserva cette constitution, sans avoir besoin d'aucune autre » magistrature. Dans la suite, la guerre contre les Messéniens ayant, » par sa durée, empêché les rois, occupés à de fréquentes expédi- » tions, de rendre la justice aux citoyens, ils choisirent, pour les rem- » placer dans cette fonction importante, quelques uns de leurs amis » qu'ils nommèrent éphores, et qui ne furent d'abord que les ministres » des rois (34). Mais insensiblement ces magistrats attirèrent à eux » toute l'autorité et s'attribuèrent une juridiction indépendante. Il » existe encore aujourd'hui une preuve de cette usurpation : c'est » que le roi, quand il est mandé par les éphores, peut désobéir une » et deux fois ; ce n'est qu'à la troisième sommation qu'il est obligé » de se rendre auprès d'eux (35). En effet, Astéropus, qui le premier » étendit la puissance de cette magistrature et lui donna tant d'éclat, » ne fut éphore que plusieurs siècles après leur établissement. S'ils » avaient usé modérément de leur autorité, il eût mieux valu sans » doute les en laisser jouir. Mais qu'en abusant d'un pouvoir usurpé, » ils aient détruit notre ancienne constitution ; qu'ils aient chassé ou » fait périr les rois, et menacé de leur vengeance ceux qui desiraient » de revoir dans Sparte la forme de gouvernement la plus belle et la » plus divine ; voilà ce qui n'était plus supportable. S'il eût été pos- » sible d'exterminer, sans effusion de sang, ces pestes depuis long- » temps introduites dans Lacédémone, le luxe, l'amour de la dépense, » les dettes, les usures, et des fléaux plus anciens encore, les richesses » et la pauvreté, je me serais cru le plus heureux des rois d'avoir pu, » comme un sage médecin, guérir sans douleur les maux de ma pa- » trie. Mais la nécessité où je me suis vu réduit de recourir à des » remèdes violents a son excuse dans Lycurgue lui-même, qui, n'é- » tant ni roi ni magistrat, mais un simple particulier qui voulait agir » en roi (36), se rendit en armes sur la place publique et causa une » telle frayeur à Charilaüs, que ce roi se réfugia au pied d'un autel. » Mais ce prince, naturellement doux et attaché à sa patrie, partagea

¹ *Iliad.*, III, 451.

» bientôt les sentiments de Lycurgue et adopta les changements qu'il
» proposait dans le gouvernement. La conduite de Lycurgue atteste
» donc qu'il est bien difficile de changer une constitution sans em-
» ployer la violence et la crainte. J'ai usé de ces moyens avec autant
» de modération qu'il m'a été possible. Je me suis contenté de bannir
» ceux qui s'opposaient au salut de la patrie ; j'ai proposé aux autres
» de mettre en commun toutes les terres , de décharger les débiteurs
» du poids des créances , de faire le discernement et le choix des
» étrangers , afin que les plus honnêtes d'entre eux , devenus Spar-
» tiates, défendent la ville par les armes et empêchent que la Laconie,
» faute de défenseurs, ne soit la proie des Étoliens et des peuples de
» l'Illyrie (37). »

XXXIV. Il fut le premier à mettre en commun tout ce qu'il possédait ; Mégistonus , son beau-père , ensuite chacun de ses amis et tous les autres citoyens suivirent son exemple. Toutes les terres furent partagées ; il donna même une portion à chacun de ceux qu'il avait bannis , en promettant de les rappeler quand la tranquillité serait rétablie. Il compléta le nombre des citoyens par les habitants les plus honnêtes des pays voisins , dont il forma un corps de quatre mille fantassins , qu'il dressa à se servir , pour le combat , de longues piques à deux mains au lieu de javelines , à porter leur bouclier avec une anse et non attaché à une courroie (38). Il s'appliqua à l'éducation de la jeunesse , qu'il fit instruire dans la véritable discipline de Lacédémone ; et il y fut puissamment secondé par Sphérus , qui se trouvait alors dans cette ville. On vit renaître en peu de temps l'ancien ordre des exercices et des repas publics : la plupart des citoyens se plièrent volontairement à cette antique et généreuse discipline de Sparte ; les autres , en petit nombre , s'y soumirent par nécessité. Mais , pour ôter l'odieux du nom de monarchie , il associa au trône son frère Euclidas : c'est la seule fois où l'on ait vu à Sparte deux rois de la même maison (39).

XXXV. Cléomène ne doutant pas qu'Aratus et les Achéens n'imaginassent que dans l'état de trouble où le changement qu'il venait de faire avait mis la ville , il n'oserait en sortir ni la laisser flottante dans une si grande agitation , il crut qu'il ne serait pas moins honorable qu'utile à ses affaires de montrer aux ennemis l'ardeur et la bonne volonté de son armée. Il entra donc avec ses troupes sur le territoire de Mégalopolis , y fit un grand dégât et en remporta un butin considérable. Il surprit quelques comédiens qui venaient de Messène ; et , ayant fait dresser un théâtre sur les terres mêmes des ennemis , il proposa pour ces acteurs un prix de quarante mines ¹ , et passa une journée entière à les voir jouer : non qu'il s'amusât beaucoup de ce spectacle ; mais il voulait insulter aux Mégalopolitains et leur faire voir , par ce

¹ Trente-six mille livres de notre monnaie.

mépris affecté, combien il croyait leur être supérieur. Car, d'ailleurs, de toutes les armées des Grecs et de celles des rois, c'était la seule qui n'eût pas à sa suite des mimes, des bateleurs, des ménétriers et des danseuses; le camp des Spartiates n'était souillé par aucune espèce de bouffonnerie, de dissolution et d'assemblées de débauche. Les jeunes gens y employaient la plus grande partie du jour à s'exercer, les vieillards à les instruire; et, lorsqu'ils avaient du loisir, ils ne connaissaient d'autres jeux que ces plaisanteries agréables, que ces traits d'une fine raillerie, propres aux Spartiates, et qu'ils étaient dans l'usage de se lancer réciproquement. Nous avons fait voir, dans la *Vie de Lycurge*¹, toute l'utilité qu'ils en tiraient.

XXXVI. Cléomène était lui-même l'instituteur et le maître de tous ses concitoyens; sa vie simple et frugale, qui n'avait rien de recherché, rien qui le distinguât des moindres particuliers, était comme un exemple public de tempérance, qui lui acquit beaucoup de crédit et de considération dans toute la Grèce : car les Grecs que leurs affaires appelaient à la cour des autres rois étaient moins frappés de leurs richesses et de leur faste qu'ils n'étaient révoltés de leur fierté, de leur orgueil, et de la dureté avec laquelle ils traitaient ceux qui venaient leur parler. Mais quand ils allaient à la cour de Cléomène, qui n'avait pas moins qu'eux et le titre et la dignité de roi, ils ne voyaient chez lui ni robes de pourpre, ni meubles recherchés, ni lits magnifiques, ni voitures superbes; ils n'étaient pas arrêtés par une foule d'officiers et de licteurs; ils ne recevaient pas, et souvent avec la plus grande difficulté, par des bulletins (40), les réponses du prince : ils trouvaient Cléomène vêtu d'une robe toute simple, qui venait au-devant d'eux, les saluait avec bonté, les écoutait, leur parlait aussi longtemps qu'ils le désiraient, et toujours d'un ton plein de douceur et d'humanité. Ces manières populaires les charmaient et leur inspiraient la plus vive affection pour lui; ils disaient que Cléomène seul était un véritable descendant d'Hercule.

XXXVII. Sa table n'était ordinairement que de trois lits, et sa frugalité la rendait véritablement spartiate. Lorsqu'il y recevait des ambassadeurs ou des étrangers, il faisait ajouter deux lits; et alors elle était un peu mieux servie par ses officiers, non en pâtisseries ni en ragoûts recherchés, mais seulement d'une plus grande quantité de viande et de meilleur vin. Il reprit un jour un de ses amis pour n'avoir servi à des étrangers que du brouet noir et du gâteau, comme dans les repas publics. « Quand on traite des étrangers, lui dit-il, ou dans d'autres occasions semblables, il ne faut pas observer si rigoureusement la discipline de Sparte. » Lorsqu'on avait desservi, il faisait apporter une table à trois pieds; sur laquelle étaient un cratère d'airain rempli de vin, deux coupes d'argent qui tenaient chacune deux cotyles (41),

¹ Chap. XXX.

et des tasses aussi d'argent, en très petit nombre, pour ceux qui voulaient boire; car on n'y forçait personne. Il n'y avait point de musique à sa table et on n'en désirait pas; Cléomène assaisonnait ses repas des charmes de la conversation, soit par les questions qu'il proposait à ses convives, soit par les récits agréables qu'il faisait lui-même. Dans ses discours, la gravité était tempérée par l'agrément; et son badinage, toujours plein de graces, n'était jamais souillé par des plaisanteries indécentes. Ces pièges que la plupart des rois tendent aux hommes, dans les riches présents qu'il leur font pour les amorcer et les attirer dans leurs filets, lui paraissaient des moyens injustes et grossiers; mais il ne connaissait rien de plus beau, de plus digne d'un roi, que de les gagner par la douceur et les graces de la conversation: il pensait avec raison que la plus grande différence qu'il y ait entre un ami et un mercenaire, c'est que l'appât de celui-ci c'est l'intérêt, tandis que l'honnêteté des mœurs et la sagesse des discours sont un attrait pour celui-là.

XXXVIII. Les Mantinéens furent les premiers qui l'appelèrent dans leur ville et qui, lui en ayant ouvert, la nuit, les portes, chassèrent la garnison achéenne et remirent Mantinée entre les mains des Spartiates: Cléomène leur rendit leurs lois et leur gouvernement et partit le jour même pour aller à Tégée. Peu de temps après, il côtoya l'Arcadie et descendit à Phères dans l'Achaïe pour livrer bataille aux Achéens, ou pour décrier auprès d'eux Aratus, s'il refusait le combat et qu'il abandonnât le pays au pillage. Il est vrai qu'Hyperbates commandait alors l'armée ennemie; mais Aratus avait toute l'autorité. Les Achéens, s'étant mis en campagne avec toutes leurs troupes, allèrent camper à Dymes, près d'Hécatombéon⁴. Cléomène marcha contre eux et plaça son camp entre celui des ennemis et la ville de Dymes, qui tenait pour les Achéens; ce qui parut une grande faute: mais, en provoquant avec audace les Achéens, il les força de combattre, remporta sur eux une grande victoire et mit en fuite leur armée, qui laissa un grand nombre de morts et de prisonniers. Il marcha sans différer contre Langon², en chassa la garnison achéenne, et rendit la ville aux Éléens.

XXXIX. Aratus, voyant les Achéens découragés par ces revers, refusa la préture, qu'il avait coutume d'exercer alternativement de deux années l'une; et, inébranlable dans son refus, malgré les prières et les sollicitations de ses concitoyens, il n'eut pas honte d'abandonner à un autre le commandement de l'armée et le gouvernail de l'état, lorsqu'il était battu de la plus violente tempête. Les Achéens envoyèrent donc des ambassadeurs à Cléomène, qui parut d'abord leur imposer des conditions modérées (42); mais ensuite il envoya leur proposer de lui céder le commandement de la Grèce, en leur promettant

⁴ Il paraît, d'après Polybe, l. II, p. 491, que c'était un petit canton dont on ne connaît pas exactement la position.—² On ne trouve pas de ville de ce nom dans les anciens géographes.

d'arranger à l'amiable les autres objets de contestation, et de leur rendre sur-le-champ leurs prisonniers et leurs villes. Les Achéens, ayant accepté la paix à ces conditions, invitèrent Cléomène à se rendre à Lerne¹, où devait se tenir leur assemblée générale. Cléomène, qui s'était échauffé par une marche précipitée, ayant bu imprudemment de l'eau froide, fut pris d'une hémorragie violente et d'une extinction totale de voix; ce qui le détermina à renvoyer aux Achéens les plus considérables de leurs prisonniers; et, remettant l'assemblée à un autre temps, il s'en retourna à Lacédémone.

XL. Ce délai fut très funeste aux affaires de la Grèce, qui aurait pu se relever de son état de faiblesse et s'affranchir de l'avarice et de l'insolence des Macédoniens; mais Aratus, soit par crainte et par défiance de Cléomène, soit par jalousie des succès inespérés de ce prince, ne put souffrir, après avoir eu pendant trente-trois ans le commandement de la Grèce, qu'un jeune homme vînt tout-à-coup s'élever sur les débris de sa gloire et de sa puissance, et lui ravir une domination qu'il avait si fort accrue par ses travaux, et si long-temps conservée. Il essaya d'abord de détourner les Achéens de la paix et n'oublia rien pour en empêcher la conclusion. Quand il vit qu'il n'était pas écouté et que les Achéens, effrayés par l'audace de Cléomène, trouvaient d'ailleurs juste la demande que faisaient les Lacédémoniens de remettre le Péloponnèse dans son premier état, il eut recours à un moyen qui, déplacé de la part de tout autre Grec, était pour lui le plus honteux, le plus indigne de tout ce qu'il avait fait jusqu'alors et dans la guerre et dans la paix : il appela Antigonus en Grèce et remplit le Péloponnèse de Macédoniens, lui qui les en avait chassés dans sa jeunesse et avait affranchi de leur joug la citadelle de Corinthe; lui qui, suspect à tous leurs rois, s'était déclaré leur ennemi, surtout d'Antigonus, dont il dit tant de mal dans les Mémoires qu'il a laissés, où il assure qu'il a supporté les travaux les plus pénibles et bravé les plus grands dangers pour chasser d'Athènes la garnison macédonienne.

XLI. Cependant il appelle ensuite ces mêmes Macédoniens dans sa patrie; il les fait entrer en armes dans ses propres foyers, et jusque dans les appartements des femmes; et cela pour empêcher qu'un descendant d'Hercule, qu'un roi de Sparte, qui voulait ramener sa patrie, dont le gouvernement avait perdu toute son harmonie, à cette sage institution, à cette discipline dorique que les lois de Lycurgue y avaient établie (43), pour empêcher, dis-je, qu'il ne prit le titre de général des Sicyoniens et des Tritéens (44). Il craignait un roi qui mangeait du gros pain et portait un manteau d'une étoffe commune (et, ce qu'Aratus jugeait encore plus terrible, et dont il faisait un crime à Cléomène) un roi qui voulait bannir la richesse et remédier à la pauvreté; et pour n'avoir pas l'air de recevoir les ordres de

¹ Marais entre Argos et Mycène, fameux par l'hydre qui en prit le nom.

Cléomène, il se soumettait, lui et tous les Achéens, au diadème, à la robe de pourpre des Macédoniens, et aux volontés de leurs satrapes. Il célébrait des fêtes en l'honneur d'Antigonos et n'avait pas honte de chanter des hymnes, une couronne de fleurs sur la tête, à la gloire d'un homme dont le corps tombait en pourriture. Au reste, ce que j'en dis ici n'a pas pour but d'accuser Aratus, qui en tant d'occasions s'est montré si grand, si digne de la Grèce ; je veux seulement déplore la faiblesse de la nature humaine, qui, dans les âmes même les plus élevées, et que la nature a le plus faites pour le bien, ne peut produire une vertu exempte de tout reproche.

XLII. Les Achéens s'étant de nouveau rendus à Argos, où toute la ligue achéenne devait se rassembler, et Cléomène y étant venu de Tégée, on conçut les plus grandes espérances de la paix. Mais Aratus, qui était déjà d'accord avec Antigonos des principaux articles de leur traité, et qui craignait que Cléomène, ou par persuasion ou par force, n'entraînât le peuple à renverser tout ce qu'il avait fait, lui fit proposer d'entrer seul dans Argos, après avoir reçu trois cents otages pour sa sûreté ; ou, s'il l'aimait mieux, de s'approcher, avec son armée, du gymnase appelé Cyllabarium ¹, où l'on traiterait avec lui. Cléomène se récria contre l'injustice de cette proposition ; c'était, disait-il, avant l'assemblée, et non lorsqu'il était aux portes de la ville, qu'on devait lui montrer cette défiance et rompre la négociation. Il écrivit aux Achéens une lettre qui ne contenait guère que des accusations contre Aratus. Celui-ci, de son côté, n'épargna pas Cléomène dans le discours qu'il fit au peuple, et l'accabla d'injures.

XLIII. Cléomène décampa promptement et envoya en même temps un héraut aux Achéens, non à Argos, mais à Égium ², comme l'écrivit Aratus, déclarer la guerre aux Achéens, dans le dessein de les surprendre avant qu'ils eussent fait leurs préparatifs. Cette déclaration de guerre excita de grands troubles parmi les Achéens : plusieurs villes songèrent à se séparer de la ligue : le peuple, parcequ'il espérait le partage des terres et l'abolition des dettes ; les principaux citoyens, parcequ'ils supportaient avec peine la domination d'Aratus, et que quelques uns étaient indignés qu'il eût appelé les Macédoniens dans le Péloponnèse. Cléomène, dont ces divisions augmentèrent la confiance, entra en armes dans l'Achaïe, prit d'emblée la ville de Pallène ³, d'où il chassa la garnison des Achéens, et s'empara ensuite de Phénée et de Pentélie ⁴. Les Achéens, craignant une trahison qui se tramait à Corinthe et à Sicyone, envoyèrent d'Argos un corps de cavalerie et d'infanterie étrangère, pour garder ces deux villes ; et ils se rendirent eux-mêmes à Argos pour y célébrer les jeux néméens. Cléomène

¹ Pintarque appelle ailleurs ce gymnase Cyllarabis et Cyllarabis. Ce dernier est son vrai nom.

² Ville d'Achaïe, au nord du Péloponnèse, près du golfe de Corinthe, à l'ouest de Sicyone.

³ Entre Sicyone et Égium ; mais un peu plus au nord, à trois lieues du golfe.

⁴ Phénée, ville d'Arcadie. On ne trouve point Pentélie dans les géographes.

espérant avec raison que, s'il attaquait brusquement et sans être attendu une ville remplie d'un peuple nombreux qui n'était occupé que de spectacles, il y jetterait le plus grand effroi, s'approcha la nuit d'Argos avec son armée, et se saisit d'un quartier nommé Aspis, qui dominait sur le théâtre. La prise de ce poste, fort d'assiette et d'un accès difficile, frappa tous les habitants d'une telle terreur, qu'aucun d'eux ne songea même à se défendre : ils reçurent garnison, donnèrent à Cléomène vingt otages, et promirent d'être des alliés fidèles des Lacédémoniens et de marcher sous les ordres de leur roi.

XLIV. Un succès si brillant accrut beaucoup à Sparte la réputation et la puissance de Cléomène. Les anciens rois, malgré les plus grands efforts, n'avaient pu attacher solidement Argos à leur alliance. Pyrrhus, un des plus grands capitaines de son temps, l'avait prise d'assaut ; mais il n'avait pu la conserver et il y avait péri avec une grande partie de son armée. Pouvait-on donc refuser son admiration à l'activité et à la prudence de Cléomène ? Aussi ceux même qui s'étaient d'abord moqués de sa prétention à imiter Solon et Lycurgue par l'abolition des dettes et l'égalité des héritages, ne doutèrent plus alors que ce retour de courage dans les Spartiates ne fût uniquement son ouvrage. Ils étaient auparavant si faibles, si peu capables de se défendre eux-mêmes, que les Étoliens, dans une course qu'ils firent en Laconie, enlevèrent cinquante mille esclaves ; ce qui fit dire à un vieux Spartiate que les ennemis leur avaient rendu un grand service, en déchargeant la Laconie d'un si grand poids. Et peu de temps après ils avaient à peine commencé à reprendre les usages de leurs pères, à se remettre sur les traces de leur ancienne discipline, qu' aussitôt, comme si Lycurgue eût été au milieu d'eux et qu'il les eût gouvernés encore, ils s'étaient montrés pleins de valeur et de soumission à leurs chefs : ils avaient reconquis à Lacédémone sa prééminence sur la Grèce, et recouvré tout le Péloponnèse.

XLV. La prise d'Argos entraîna la soumission de Cléones et de Phliunte¹. Aratus, occupé alors de rechercher à Corinthe ceux qui favorisaient le parti des Lacédémoniens, fut dans le plus grand trouble quand il apprit la reddition de ces deux villes ; voyant d'ailleurs que celle de Corinthe penchait pour Cléomène et voulait se retirer de la ligue des Achéens, il appela les citoyens à un conseil. Pendant qu'ils s'y rendaient, il se glissa, sans être aperçu, jusqu'à une des portes de la ville ; et, montant sur un cheval qu'on lui avait préparé, il s'enfuit à Sicyone. A la nouvelle de cette fuite, ce fut, dit-on, parmi les Corinthiens, un combat à qui arriverait le premier à Argos pour en informer Cléomène. Aratus assure que leurs chevaux en crevèrent. Cléomène se plaignit de ce que, pouvant arrêter Aratus, ils l'avaient laissé échapper. Celui-ci cependant dit que Mégistonus lui fut envoyé par Cléomène,

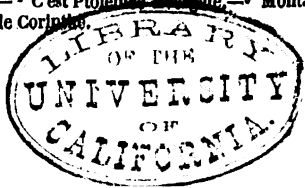
¹ Cléones, ville de l'Argolide, sur le chemin d'Argos à Corinthe. Phliunte était dans la partie de l'Achaïe connue sous le nom de Sicyonie, entre Sicyone et Cléones.

pour le prier de lui remettre entre les mains la citadelle de Corinthe, où les Achéens avaient une garnison, en lui promettant, s'il voulait la livrer, une somme considérable. Aratus lui répondit qu'il ne maîtrisait pas les affaires et qu'il en était lui-même maîtrisé. Voilà du moins ce qu'Aratusa écrit.

XLVI. Cléomène, étant parti d'Argos, fit entrer dans l'alliance de Sparte les Trézéniens, les villes d'Epidaure et d'Hermione, et se rendit ensuite à Corinthe, dont il assiégea la citadelle, occupée par les Achéens, qui refusèrent de la lui livrer. Il manda les amis et les gens d'affaires d'Aratus et leur ordonna d'avoir soin de sa maison, de ses biens, et de les lui conserver. Il lui dépêcha encore Tritimalle¹ le Messénien, pour lui proposer de faire garder la citadelle par une garnison composée d'Achéens et de Lacédémoniens, et lui offrit en particulier une pension double de celle que lui faisait le roi Ptolémée². Aratus se refusa à cette proposition; il envoya son fils à Antigonus avec les otages, et conseilla aux Achéens de décréter que la citadelle serait remise entre les mains de ce prince. Cléomène, s'étant alors jeté sur les terres des Sicyoniens, y fit le dégât et saisit tous les biens d'Aratus, qui lui avaient été adjugés par un décret des Corinthiens. Antigonus ayant traversé, à la tête d'une nombreuse armée, le mont Gérانيا³, Cléomène pensa qu'au lieu de fortifier l'isthme, il valait mieux fermer par des tranchées et des murailles les passages des monts Oniens (45) et fatiguer les Macédoniens par des combats de poste, plutôt que de risquer une bataille contre une phalange très aguerrie. Ce plan de campagne mit Antigonus dans le plus grand embarras; il n'avait pas une provision de vivres suffisante; et forcer les passages n'était pas une entreprise facile, tant que Cléomène les défendait. Il tenta néanmoins une nuit de se glisser furtivement dans l'isthme par le port de Léchée⁴; mais il fut repoussé et perdit quelques soldats. Cet avantage redoubla la confiance de Cléomène; et ses troupes, enflées de leur victoire, se mirent à souper. Antigonus, désespéré de n'avoir nécessairement à choisir qu'entre des partis également difficiles, pensait à se retirer vers le promontoire d'Hérée (46), et à conduire de là son armée, par mer, à Sicyone; mais cette entreprise demandait beaucoup de temps et de grands préparatifs.

XLVII. Sur le soir, des amis d'Aratus vinrent d'Argos inviter Antigonus à se rendre dans cette ville, dont les habitants s'étaient révoltés contre Cléomène. C'était Aristote qui avait provoqué cette rébellion; et il n'avait pas eu de peine à soulever le peuple, déjà mécontent que Cléomène n'eût pas effectué l'abolition des dettes, qu'il leur avait fait espérer. Aratus, ayant pris avec lui quinze cents soldats de l'armée d'Antigonus, s'embarqua pour Epidaure; mais Aristote n'attendit pas ce renfort, et, avec les seuls habitants d'Argos, il assiégea la garnison

¹ Dans la Vie d'Aratus, il est nommé Tripylus. — ² C'est Ptolémée Égypte. — ³ Montagne entre Mégare et Corinthe. — ⁴ Un des deux ports de Corinthe.



qui occupait la citadelle : Timoxène vint de Sicyone à son secours, avec un corps d'Achéens. Cléomène, qui en reçut la nouvelle vers la seconde veille de la nuit, manda Mégistonus et lui ordonna, d'un ton de colère, d'aller sur-le-champ à Argos pour secourir la garnison : c'était lui surtout qui s'était rendu garant auprès de Cléomène de la fidélité des Argiens, et qui l'avait empêché de chasser de la ville ceux qui lui étaient suspects. Il fit donc partir Mégistonus avec deux mille soldats ; et lui-même, observant toujours Antigonus, rassurait les Corinthiens et leur faisait entendre que ce qui se passait à Argos n'était qu'un léger mouvement, causé par un petit nombre de mécontents. Cependant Mégistonus, qui était entré dans Argos, y fut tué en combattant ; et la garnison, qui soutenait avec peine les efforts des assiégeants, envoyait de fréquents messages à Cléomène pour lui demander du secours. Ce prince, craignant alors que si les ennemis, devenus maîtres d'Argos, lui fermaient les passages, ils n'allassent ravager impunément la Laconie et mettre le siège devant Sparte, qu'ils trouveraient sans défenseurs, partit de Corinthe avec toute son armée. Cette ville lui fut aussitôt enlevée par Antigonus, qui y mit une bonne garnison.

XLVIII. Cléomène, arrivé au pied des murailles d'Argos, après avoir rassemblé ses troupes qui s'étaient écartées dans leur marche, entreprit d'escalader la ville ; il fit rompre les voûtes qui soutenaient l'Arpis, et, pénétrant par-là dans Argos, il se réunit aux soldats de la garnison qui se défendaient encore contre les Achéens. S'étant saisi ensuite, par le moyen des échelles, de quelques autres quartiers, il fit balayer par ses archers crétois toutes les rues, où les ennemis n'osaient plus se montrer. Mais lorsqu'il vit Antigonus descendre des hauteurs voisines à la tête de son infanterie, et ses gens de cheval se jeter en foule dans la ville, il désespéra de la conserver ; et, ramassant toutes ses troupes, il descendit le long de la muraille et fit sa retraite, sans éprouver aucun échec¹. Ainsi, après avoir soumis rapidement presque tout le Péloponnèse, il perdit en aussi peu de temps toutes ses conquêtes : des alliés qui servaient sous ses ordres, les uns l'abandonnèrent sur-le-champ, les autres eurent bientôt livré leurs places à Antigonus.

XLIX. Après cette issue fâcheuse de son expédition, Cléomène ramenait son armée à Lacédémone, lorsque le soir il reçut à Tégée des courriers qui lui apportèrent une nouvelle dont il ne fut pas moins affligé que de ses disgraces militaires. Ils lui apprirent la mort de sa femme Agiatis, pour laquelle il avait tant d'estime et d'amour, que, dans le cours même de ses plus grands succès, il ne pouvait s'empêcher de faire à Sparte de fréquents voyages, pour le seul plaisir de la voir. Il fut aussi touché, aussi accablé de cette perte, que pouvait

¹ Le récit de Polybe, liv. II, c. CXCIII, n'est pas tout-à-fait conforme à celui de Plutarque.

l'être un jeune homme qui se voyait enlever une femme si belle et si sage, et qu'il aimait si tendrement. Cependant il ne déshonora point sa grandeur d'ame, et le deuil n'abattit point son courage. Sa voix, son maintien, son visage n'en furent point changés. Il donna ses ordres aux officiers et pourvut à la sûreté des Tégéates. Il arriva le lendemain à Lacédémone à la pointe du jour, et, après avoir donné quelque temps dans sa maison, au milieu de sa mère et de ses enfants, à une douleur si légitime, il s'occupa, sans retard, des affaires publiques.

L. Ptolémée, roi d'Égypte, qui lui avait promis du secours, lui ayant fait demander pour otages sa mère et ses enfants, Cléomène fut long-temps sans oser le dire à sa mère : toutes les fois qu'il entrait chez elle et qu'il ouvrait la bouche pour lui en parler, la honte lui imposait silence. Sa mère soupçonna que son fils avait quelque chose à lui dire qu'il craignait de lui découvrir, et elle s'en informa de ses meilleurs amis. Enfin Cléomène ayant osé lui en faire l'aveu : « Voilà » donc, lui dit sa mère en éclatant de rire, voilà ce grand secret que » tu as été si souvent sur le point de me déclarer et que tu n'as jamais » osé prononcer ? Qu'attends-tu donc pour me jeter dans un vaisseau » et m'envoyer partout où tu croiras que ce corps pourra être utile à » Sparte, avant que la vieillesse vienne le consumer dans l'inaction ? » Quand tout fut prêt pour le départ des otages, ils se rendirent par terre au port de Ténare, escortés par toute l'armée. Cratésiclée, au moment de s'embarquer, fit entrer son fils, seul avec elle, dans le temple de Neptune ; et là, après l'avoir embrassé tendrement, comme elle le vit fortement ému et attendri : « Allons, lui dit-elle, roi de » Lacédémone, reprenons courage ; et qu'au sortir de ce temple » personne ne nous voie verser des larmes, ni rien faire qui soit » indigne de Sparte. C'est la seule chose qui soit en notre pouvoir ; les » événements dépendent de Dieu ¹. » En finissant ces mots, elle reprit un air tranquille, monta sur le vaisseau avec son petit-fils qu'elle tenait par la main, et commanda au pilote de mettre promptement à la voile. Dès son arrivée en Égypte, elle sut que Ptolémée avait envoyé des ambassadeurs à Antigonus ; et en même temps elle apprit que Cléomène, sollicité par les Achéens de conclure la paix, craignait, à cause d'elle, de terminer la guerre sans l'aveu de Ptolémée. Elle lui écrivit de faire tout ce qu'il croirait honorable et utile à Sparte, et de ne pas toujours craindre Ptolémée, par la considération d'une vieille femme et d'un enfant. Tels étaient, dans l'adversité, les sentiments de cette reine.

LI. Cependant Antigonus, après s'être emparé de Tégée, avait livré au pillage Orchomène et Mantinée. Cléomène, resserré dans la Laconie, affranchit tous les Ilotes qui purent fournir la somme de

¹ Nous avons déjà eu plus d'une occasion de remarquer que cet orgueil impie, qui attribuait à la volonté de l'homme toutes ses vertus, était commun à tous les païens.

cinq mines¹ ; il en fit cinq cents talents², et, armant à la macédoine deux mille de ces Ilotes, pour les opposer aux leucaspides³ d'Antigonus, il conçut le projet d'une grande entreprise à laquelle personne ne s'attendait. Mégalopolis n'était alors, par elle-même, ni moins considérable, ni moins puissante que Lacédémone ; elle avait le secours des Achéens ainsi que d'Antigonus, qui, toujours campé sur les flancs de la ville, paraissait avoir été appelé par les Achéens, principalement à la sollicitation de ceux de Mégalopolis. Cléomène s'étant mis en tête d'enlever cette place (car il n'est point de terme qui convienne mieux à la rapidité d'une expédition si inattendue), fait prendre à ses troupes des vivres pour cinq jours, et les mène à Sellasie, comme s'il eût eu l'intention d'aller ravager l'Argolide ; mais tout-à-coup, descendant vers Mégalopolis et faisant souper ses troupes près de Rétium⁴, il tire droit à la ville par le chemin d'Héliconte⁵. Quand il en est à peu de distance, il détache Pantéas avec deux compagnies de Lacédémoniens, et lui ordonne de se saisir d'une partie du mur qui était entre deux tours et qu'il connaissait pour l'endroit de la ville le plus mal gardé ; il le suit lui-même au petit pas avec le reste de l'armée. Pantéas, ayant trouvé sans défense, non seulement cette portion de la muraille, mais encore une étendue beaucoup plus considérable, en saisit une partie et s'y établit ; il se met à détruire l'autre partie et tue tous les gardes qui tombent sous sa main. Cléomène arriva bientôt avec ses troupes ; et il était déjà dans la ville avant que les Mégalopolitains sussent qu'elle était attaquée. Lorsque le bruit s'en fut répandu dans la ville, une partie des habitants, ayant ramassé ce qu'ils avaient de plus précieux, prirent précipitamment la fuite ; les autres, s'étant rassemblés en armes, allèrent charger l'ennemi et firent quelque résistance : mais s'ils ne purent le repousser, ils donnèrent du moins à ceux qui avaient pris la fuite le temps de se retirer en sûreté. Il ne resta pas plus de mille personnes dans la ville ; tous les autres se réfugièrent à Messène avec leurs femmes et leurs enfants. Le plus grand nombre des auxiliaires et de ceux qui avaient combattu contre les Lacédémoniens s'échappèrent, et l'on ne fit que très peu de prisonniers ; entre autres Lysandridas et Théoridas, deux des plus nobles et des plus puissants personnages de Mégalopolis.

LII. Ils furent conduits sur-le-champ à Cléomène ; et d'aussi loin que Lysandridas l'aperçut : « Roi de Lacédémone, lui cria-t-il, il ne » tient qu'à vous de signaler cette journée par une action plus glorieuse et plus digne d'un roi que celle que vous venez de faire. » Cléomène, qui se douta de ce qu'il allait lui demander : « Que voulez-vous dire, Lysandridas ? lui répondit-il. Vous ne me conseillerez sûrement pas de vous rendre Mégalopolis ? — C'est précisément le

¹ Quatre cent cinquante livres. — ² Deux millions cinq cent mille francs. — ³ Ceux qui portaient des boucliers blancs. — ⁴ Vraisemblablement Rhœtium, petite ville obscure. — ⁵ Vraisemblablement aussi, Héllissunte, ville du même genre.

» conseil que je vous donnerai, reprit Lysandridas. Je veux vous en-
 » gager à ne pas détruire une si grande ville, mais à la remplir d'amis
 » et d'alliés fidèles, à rendre aux Mégalo-politains leur patrie et à
 » devenir le sauveur d'un peuple si nombreux. — Il est difficile, répli-
 » qua Cléomène après un moment de silence, de compter sur cette
 » fidélité; mais à Sparte la gloire doit toujours l'emporter sur l'inté-
 » rêt. » Aussitôt il les renvoie tous deux à Messène, accompagnés
 d'un héraut, pour offrir aux Mégalo-politains de leur rendre la ville, à
 condition qu'ils renonceraient à la ligue achéenne, pour être les amis
 et les alliés de Lacédémone. Mais Philopémen ne souffrit pas que ses
 concitoyens acceptassent des conditions en apparence si douces, si
 pleines d'humanité, à la charge de renoncer à l'alliance des Achéens :
 il accusa Cléomène de vouloir moins leur rendre la ville que soumettre
 les habitants, et il chassa de Messène Lysandridas et Théoridas.
 C'est ce Philopémen qui fut dans la suite le chef de la ligue achéenne
 et qui s'acquit tant de gloire parmi les Grecs, comme je l'ai dit dans
 sa Vie¹.

LIII. Cléomène, qui jusque là avait épargné et conservé la ville
 avec tant de soin, que personne n'y avait causé le moindre dommage,
 fut si irrité du refus des Mégalo-politains, que, dans le premier mou-
 vement de sa colère, il livra la ville au pillage, fit transporter à Sparte
 les statues et les tableaux, et, après avoir rasé les quartiers les plus
 considérables et les mieux fortifiés, il reprit le chemin de Lacédé-
 mone : il craignait qu'Antigonos et les Achéens ne vinsent l'attaquer;
 mais ils ne firent aucun mouvement et restèrent à Égium, où ils tenaient
 conseil. Aratus, étant monté à la tribune, s'y tint long-temps sans par-
 ler, fondant en larmes et le visage couvert de son manteau. Toute
 l'assemblée surprise de le voir en cet état, lui en ayant demandé le
 sujet : « Mégalo-polis, leur dit-il, vient d'être ruinée par Cléomène. »
 Les Achéens, consternés d'un malheur si grand et si subit, rompirent
 l'assemblée. Antigonos voulut aller d'abord au secours de la ville;
 mais, n'ayant pu rassembler assez tôt ses troupes de leurs quartiers
 d'hiver, il leur envoya l'ordre de n'en point sortir, et s'en retourna à
 Argos avec un petit nombre de soldats.

LIV. Une seconde entreprise de Cléomène, dont l'audace parut
 tenir de l'emportement et de la fureur, fut, au jugement de Polybe²,
 l'effet de la plus sage prévoyance. Sachant, dit cet historien, que les
 Macédoniens étaient dispersés dans leurs quartiers d'hiver en diffé-
 rentes villes, qu'Antigonos hivernait à Argos avec ses amis et peu de
 soldats étrangers, il se jeta sur le territoire de cette ville, dans la pen-
 sée, ou qu'Antigonos, excité par la honte, viendrait l'attaquer et
 serait sûrement vaincu; ou que, s'il n'osait pas se mesurer avec lui, il
 se déshonorerait auprès des Argiens. C'est en effet ce qui arriva. Les

¹ Voy. l'éloge que Polybe fait de la générosité des Mégalo-politains en cette occasion, et le jugement qu'il porte de la cruauté de Cléomène, l. II de son *Histoire*. — ² Polybe, l. II.

Argiens, indignés de voir leur pays ravagé par Cléomène qui faisait un butin immense, se portaient en foule à la porte du roi et lui demandaient à grands cris ou d'aller combattre, ou de remettre le commandement à des chefs plus courageux. Mais Antigonus, en sage capitaine, persuadé qu'il est plus honteux de s'exposer témérairement et de compromettre la sûreté de ses troupes, que d'être décrié par des étrangers, demeura ferme dans sa première résolution et ne sortit point de la ville. Cléomène fit avancer son armée jusqu'au pied des murailles ; et, après avoir pillé et ravagé impunément tout le pays, il se retira.

LV. Peu de jours après, sur l'avis qu'il reçut qu'Antigonus s'avancait vers Tégée pour se jeter ensuite dans la Laconie, il rassemble promptement ses troupes, et, prenant un autre chemin qui déroba sa marche aux ennemis, il parut, dès le point du jour, aux portes d'Argos et fit le dégât dans toute la campagne, non en sciant le blé avec des faucilles ou des épées, comme on fait ordinairement, mais en l'abattant avec de longues perches en forme d'épées recourbées ; en sorte que ses soldats, en paraissant jouer dans leur marche, détruisaient sans peine tous les blés. Lorsqu'ils furent près du gymnase appelé Cyllarabis, ils voulurent y mettre le feu ; mais Cléomène les en empêcha, en leur disant que ce qu'il avait fait à Mégalopolis avait été la suite de son emportement et n'était pas une action louable. Antigonus, après être d'abord retourné à Argos, alla ensuite occuper les hauteurs et les défilés, qu'il garnit de troupes. Cléomène, feignant de n'en tenir aucun compte et de le mépriser, lui envoya demander par des hérauts les clefs du temple de Junon, parceque, disait-il, il voulait, avant de s'en retourner, faire un sacrifice à la déesse. Après s'être ainsi moqué d'Antigonus et avoir sacrifié à Junon au bas du temple qu'il trouva fermé, il mena son armée à Phliunte ¹. De là, il alla chasser la garnison d'Ologonte ² et passa le long d'Orchomène. Tant de succès relevèrent la confiance et le courage de ses concitoyens, et donnèrent aux ennemis eux-mêmes la plus haute idée de son talent pour commander, et de sa capacité pour conduire les plus grandes affaires. Avoir soutenu avec les forces d'une seule ville une guerre assez longue contre la puissance des Macédoniens et contre tous les peuples du Péloponnèse, aidés de toutes les richesses d'un roi, sans que jamais la Laconie eût été exposée à la moindre insulte, tandis qu'il ravageait les terres des ennemis et leur enlevait les villes les plus considérables, ce n'était pas l'ouvrage d'une habileté et d'une magnanimité communes.

LVI. Celui qui le premier a dit que l'argent était le nerf des affaires parlait surtout, ce me semble, de la guerre. L'orateur Démade, voyant les Athéniens ordonner l'armement d'une flotte sans

¹ Ville de Péloponnèse, entre Sicyone et Cléones. — ² Petite ville d'Arcadie.

avoir l'argent nécessaire, leur dit qu'avant de s'embarquer il fallait pétrir (47). Avant que la guerre du Péloponnèse fût déclarée, les alliés demandaient à l'ancien Archidamus de régler la contribution que chacun d'eux aurait à fournir. « La guerre, leur dit-il, ne se fait pas à prix fixe. » Dans les combats d'escrime, les athlètes qui se sont long-temps exercés finissent par terrasser et vaincre ceux qui n'ont que de l'adresse et de l'agilité. De même Antigonus, à qui les fonds nécessaires pour soutenir la guerre ne manquaient jamais, parvint enfin à fatiguer, à surmonter Cléomène, qui ne pouvait donner qu'avec peine une solde modique à ses mercenaires, et fournir à l'entretien de ses troupes. Car d'ailleurs les circonstances favorisaient Cléomène; les affaires survenues à Antigonus le rappelaient chez lui. Les Barbares profitaient de son absence pour courir et piller la Macédoine; les Illyriens surtout y étaient descendus de leurs provinces supérieures avec une armée nombreuse, et y faisaient un tel dégât, que les Macédoniens écrivirent à Antigonus de revenir dans ses états.

LVII. Si leurs lettres lui eussent été remises un peu avant le combat, il aurait laissé là les Achéens et serait retourné promptement en Macédoine; mais la fortune, qui se plaît à faire dépendre d'un seul instant la décision des affaires les plus importantes, montra, dans cette occasion, quels sont le poids et l'influence du temps. La bataille de Sellasie (48), qui fit perdre à Cléomène son armée et sa ville, était à peine donnée, qu'on vit arriver les courriers qui rappelaient Antigonus en Macédoine; c'est là ce qui rendit plus déplorable l'infortune de Cléomène. S'il eût différé seulement de deux jours la bataille, et qu'en amusant Antigonus il eût su éviter d'en venir aux mains avec lui, il n'aurait pas eu besoin de combattre, et, les Macédoniens une fois éloignés, il aurait fait accepter aux Achéens toutes les conditions qu'il aurait voulu; mais le défaut d'argent ne lui laissant plus de ressource que dans les armes, il fut forcé, dit Polybe, de risquer la bataille contre trente mille hommes, n'en ayant lui-même que vingt mille. Ce n'est pas que, dans une situation si périlleuse, il n'eût montré une capacité admirable; ses Spartiates y firent paraître le plus grand courage, et il n'eut rien à reprocher aux troupes étrangères qu'il avait à sa solde : sa défaite ne vint que de la supériorité de l'armure ennemie et du poids de la phalange macédonienne.

LVIII. Il est vrai que, suivant Phylarque, la trahison fut la principale cause du désastre de Cléomène. Antigonus avait donné l'ordre aux Illyriens et aux Arcananiens qui servaient dans son armée d'étendre secrètement leurs bataillons, pour envelopper une des ailes de Cléomène, que commandait son frère Euclidas, pendant que lui-même rangerait le reste de ses troupes en bataille. Cléomène, qui de la hauteur où il était placé observait tout avec soin, ne voyant nulle part les armes des Illyriens et des Arcananiens, craignit qu'Antigo-

nus ne les fit servir à quelque stratagème. Il fit donc appeler Damotélès, qui était chargé de veiller aux embûches que l'ennemi pourrait dresser, et lui donna l'ordre de tout examiner et de voir, en faisant le tour de l'armée, en quel état étaient ses derrières. Damotélès, déjà corrompu, dit-on, par l'argent d'Antigonos, lui répondit qu'il fut tranquille sur les derrières de l'armée, que tout y allait bien, et qu'il ne songeât qu'à pousser vigoureusement ceux qu'il avait devant lui. Cléomène, d'après cette assurance, marcha contre Antigonos, et, secondé par l'ardeur impétueuse de ses Spartiates, il repoussa la phalange macédonienne jusqu'à la distance de cinq stades¹, en la pressant toujours avec la plus grande vigueur. Mais tout-à-coup il aperçut à l'autre aile son frère Euclidas enveloppé par les troupes qu'on avait mises en embuscade; et, voyant le danger où était cette aile, il s'écria : « Tu es perdu, ô mon frère, tu es perdu ! mais tu meurs » au moins en homme de cœur : ta mort sera le plus bel exemple à » proposer à nos jeunes Spartiates et le plus digne sujet des chants » de nos femmes (49). » Euclidas et l'aile qu'il commandait furent taillés en pièce ; et ceux qui les avaient défaits revinrent sur Cléomène, qui, voyant ses soldats effrayés et hors d'état de faire aucune résistance, se sauva par la fuite. Il périt, en cette occasion, la plus grande partie des troupes étrangères ; et de six mille Lacédémoniens, il n'en échappa que deux cents.

LIX. Cléomène ne fut pas plus tôt arrivé à Sparte, qu'il conseilla à ceux de ses concitoyens qui vinrent à sa rencontre, de se soumettre à Antigonos. « Pour moi, ajouta-t-il, si ma vie ou ma mort peuvent » être utiles à Sparte, je suis également disposé à vivre et à mourir. » Comme il vit les femmes courir au-devant de ceux qui revenaient avec lui, prendre leurs armes et leur apporter du vin, il se retira dans sa maison. Une jeune captive, de condition libre, qu'il avait prise à Mégalopolis et qui le servait depuis la mort de sa femme, étant venue à l'ordinaire pour lui rendre les services dont il avait besoin au retour d'un combat, il ne voulait ni boire, ni s'asseoir, quoiqu'il fût las et altéré : mais, sans quitter les armes, il s'appuya d'une main sur une colonne la tête sur le coude ; et après s'être reposé quelques instants, repassant en lui-même les divers partis qu'il avait à prendre, il sortit brusquement avec ses amis et se rendit au port de Gythium² ; là, s'étant embarqué sur des vaisseaux qu'on lui tenait tout prêts, il mit promptement à la voile.

LX. Antigonos, s'étant rendu, en arrivant, maître de Sparte, en traita les habitants avec humanité : loin d'outrager et d'avilir la dignité de la ville, il lui conserva ses lois et son gouvernement, fit des sacrifices aux dieux et en partit le troisième jour : il avait appris que la Macédoine éprouvait tous les maux de la guerre et que les

¹ Environ un quart de lieue.—² Petite ville au sud de la Laconie, près de l'embouchure de l'Eurotas, qui servait de port à Sparte.

Barbares mettaient à feu et à sang. D'ailleurs il était déjà attaqué d'une maladie grave, qui se termina par une phthisie générale et une entière dissolution du sang. Cependant il ne se laissa pas dominer par la violence du mal, il conserva assez de force pour livrer dans son royaume de nouveaux combats et mourir glorieusement au sein de la victoire, après avoir défait et taillé en pièces les Barbares. Phylarque ajoute, avec assez de vraisemblance, que, dans la chaleur du combat, il fit de si grands efforts de voix, que ses poumons crevèrent. On disait aussi dans les écoles (50) qu'après sa victoire, en criant avec force, dans les transports de sa joie : « O la belle journée ! » il lui prit une hémorragie, suivie d'une fièvre violente qui l'emporta. Voilà ce que j'avais à dire d'Antigonus.

LXI. Cléomène, étant parti de Cythère¹, relâcha dans l'île d'Égiale²; de là il se disposait à passer à Cyrène³, lorsqu'un de ses amis, nommé Thérécion, qui dans les combats avait montré le plus grand courage et dont les discours respiraient la fierté, le prenant à part : « Roi de Sparte, lui dit-il, nous avons fui tous deux la mort la plus honorable, celle qui nous était offerte sur le champ de bataille. Cependant nous avons toujours dit que jamais Antigonus ne triompherait du roi des Spartiates qu'après l'avoir vu périr. Mais il nous reste une autre mort, qui, après celle que nous avons refusée, est la seconde en gloire et en vertu. Quel but raisonnable peut avoir notre navigation? Pourquoi fuir la mort qui est si près de nous, et en aller chercher une plus éloignée? S'il n'est pas honteux, pour des rois de la race d'Hercule, d'être soumis à des descendants de Philippe et d'Alexandre, épargnons-nous les dangers d'une longue navigation et allons nous rendre à Antigonus, qui doit être aussi supérieur à Ptolémée que les Macédoniens le sont aux peuples d'Égypte. Si nous rougissons d'être commandés par ceux qui nous ont vaincus les armes à la main, y aura-t-il moins de honte à se donner pour maître un roi qui n'a remporté sur nous aucune victoire? et, pouvant n'être au-dessous que d'un seul prince, voudrions-nous paraître inférieurs à deux, à Antigonus que nous fuions, et à Ptolémée dont nous serons les vils flatteurs? Disons-nous que nous allons en Égypte à cause de votre mère que le roi y tient en otage? Assurément ce sera pour elle un spectacle bien beau et bien digne d'envie, que de montrer, aux femmes de Ptolémée, son fils, de roi qu'il était, devenu fugitif et prisonnier. Pendant que nous sommes encore maîtres de nos épées et que la Laconie est sous nos yeux, affranchissons-nous du pouvoir de la fortune et justifions-nous auprès de ceux qui ont péri à Sellasie pour la défense de Sparte, plutôt que d'aller vivre en Égypte dans

¹ Au-dessous du promontoire de Malée. — ² Ile située entre le Péloponnèse et l'île de Crète. Son vrai nom est Égile. — ³ En Afrique.

- » une lâche inaction, et d'y apprendre quel satrape Antigonos aura
 » laissé à Lacédémone pour y commander à sa place. »

LXII. Quand Thérécion eut fini de parler, Cléomène prenant la parole : « Es-tu donc assez lâche, lui dit-il, pour regarder comme
 » un effort de courage l'action la plus facile à faire et qui est au pou-
 » voir de tous les hommes, celle de mourir ? Tu veux te rendre cou-
 » pable d'une fuite plus honteuse que la première ; et tu te crois un
 » homme de cœur ! Souvent des guerriers meilleurs que nous ont
 » cédé à leurs ennemis, ou trompés par la fortune, ou accablés par
 » le nombre ; mais celui qui succombe aux travaux et aux fatigues,
 » à la louange ou à la censure, celui-là est vaincu par sa propre mol-
 » lesse. La mort que l'on choisit doit être, non la suite d'une action,
 » mais une action même ; et c'est une honte que de vivre ou de mou-
 » rir pour soi. C'est pourtant cette honte que tu nous conseilles,
 » quand tu nous excites à nous délivrer de notre infortune présente,
 » sans nous proposer d'ailleurs rien d'honnête ni d'utile. Pour moi,
 » je pense au contraire que nous ne devons ni l'un ni l'autre aban-
 » donner l'espérance de rendre encore quelques services à notre
 » patrie. Quand nous aurons perdu tout espoir, il nous sera facile de
 » mourir comme nous voudrons. »

LXIII. Thérécion ne répliqua point : dès qu'il trouva le moment de quitter Cléomène, il s'écarta le long du rivage et se donna la mort. Cléomène, étant parti de ce même rivage, alla débarquer en Afrique et fut conduit à Alexandrie par les officiers du roi. La première fois qu'il parut devant Ptolémée, ce prince lui fit un accueil assez honnête, mais sans aucune distinction. Quand ensuite il eut connu, dans ses entretiens avec lui, son bon sens, et cette simplicité lacédémonienne assaisonnée de grace et de noblesse ; qu'il le vit soutenir constamment la dignité de sa naissance, sans jamais rien faire qui pût la déshonorer et sans plier sous les coups de l'adversité, alors il prit en lui plus de confiance qu'en ses courtisans mêmes, qui ne lui parlaient que pour le flatter et que pour lui complaire. Pénétré de honte et de repentir, il se reprocha d'avoir négligé un homme de ce mérite, et, en l'abandonnant à Antigonos, d'avoir augmenté la puissance et la gloire de ce prince. Il le combla donc d'honneurs et de caresses ; il l'encouragea et lui promit de le renvoyer en Grèce avec des vaisseaux et de l'argent, et de le rétablir sur le trône de Sparte. Il lui assigna même une pension annuelle de vingt-quatre talents¹, sur laquelle Cléomène ne prit pour lui et pour ses amis qu'un entretien simple et modeste ; et il employa le reste aux besoins de ceux qui se retiraient de Grèce en Égypte.

LXIV. Mais le vieux Ptolémée² étant mort avant qu'il eût accom- pli la promesse qu'il avait faite à Cléomène de le renvoyer en Grèce,

¹ Douze cent mille livres. — ² Ptolémée-Évergète I.

et la cour étant tombée , après sa mort , dans la dissolution , l'intempérance et la domination des femmes , les intérêts de Cléomène furent aussi négligés que toutes les autres affaires. Le nouveau roi ¹ était tellement corrompu par l'amour des femmes et du vin , que , dans ses moments mêmes de sobriété et de raison , il passait son temps à célébrer des fêtes , à courir dans son palais pour rassembler ses gens au son du tambour , tandis qu'il abandonnait les affaires les plus importantes à sa maîtresse Agathoclée , à la mère de cette courtisane et au ministre infâme de ses plaisirs , nommé Énanthèse. Cependant , à son avènement au trône , il avait paru vouloir se servir de Cléomène : comme il craignait Magas son frère , à qui la faveur de sa mère donnait un grand crédit auprès des gens de guerre , il approcha Cléomène de sa personne et l'admit aux conseils secrets qu'il tenait pour chercher les moyens de faire périr Magas. Tous ses courtisans l'excitaient à s'en défaire. Cléomène seul fut d'un avis contraire et ne craignit pas de dire qu'il faudrait , s'il était possible , donner au roi plusieurs frères , pour la sûreté de sa personne et pour partager avec lui l'administration des affaires. Sosibius , celui des amis de Ptolémée qui avait le plus de crédit , fit observer que tant que Magas serait en vie on ne pouvait compter sur les soldats mercenaires. « Soyez » tranquille à cet égard , répliqua Cléomène ; il y a , dans ces troupes » étrangères , plus de trois mille Péloponnésiens qui me sont dévoués , » et qui , au premier signal que je leur donnerai , viendront en armes » recevoir mes ordres (51). » Cette réponse donna d'abord une grande idée de la puissance de Cléomène et de son attachement pour le roi ; mais dans la suite la faiblesse de Ptolémée ayant augmenté sa méfiance , et , comme il est ordinaire aux esprits faibles , le parti de tout craindre et de tout suspecter lui paraissant le plus sûr , cette même parole , en faisant connaître le crédit de Cléomène sur les soldats étrangers , le rendit redoutable aux courtisans ; plusieurs même d'entre eux disaient que c'était un lion dans un troupeau de brebis. Il est vrai que ses manières lui en donnaient l'air , au milieu de ces officiers du roi qu'il regardait d'un visage ferme , observant avec soin tout ce qu'ils faisaient.

LXV. Il s'était enfin lassé de demander des vaisseaux et des troupes , lorsqu'il apprit qu'Antigonus était mort , que les Achéens avaient sur les bras la guerre des Étoliens , et que tout le Péloponnèse était dans le trouble et dans la discorde. Voyant alors que l'état des affaires exigeait sa présence et le rappelait en Grèce , il demanda qu'on le laissât partir seul avec ses amis ; mais il ne fut écouté de personne : il ne put même obtenir une audience du roi , qui passait sa vie avec des femmes , dans les jeux et dans la débauche. Sosibius , qui gouvernait et dirigeait seul toutes les affaires , sentait bien que rete-

¹ Ptolémée-Philopator.

nir Cléomène malgré lui , ce serait le rendre dangereux et intraitable ; et qu'en le renvoyant on avait tout à craindre de son audace , de son ambition, et de la connaissance qu'il avait prise en Égypte des maladies du gouvernement. Tous les présents qu'on pouvait lui faire ne l'adouçissaient pas ; et comme le bœuf Apis, malgré la pâture la plus abondante et la plus recherchée, conserve toujours le desir d'aller courir et bondir dans les prairies, d'y suivre ses inclinations naturelles, et montre le déplaisir qu'il a d'être toujours sous la main du prêtre à qui la garde en est confiée (52), ainsi Cléomène ne pouvait se plaire à la vie molle qu'il était obligé de mener ; et, comme Achille, dans Homère ¹,

Il languissait, toujours plongé dans la douleur :
Cependant il brûlait d'exercer son courage,
Et de porter partout la mort et le carnage.

LXVI. Telle était la situation de Cléomène en Égypte, lorsque Nicagoras de Messène vint à Alexandrie. Cet homme, qui haïssait Cléomène (53), conservait avec lui les dehors de l'amitié. Il lui avait vendu autrefois une maison de campagne fort belle, que le défaut d'argent ou de loisir, ou peut-être les embarras de la guerre, avaient empêché Cléomène de lui payer. Ce prince, en se promenant sur le quai qui bordait le port, vit débarquer Nicagoras ; il alla le saluer avec amitié et lui demanda quelles étaient les affaires qui l'amenaient en Égypte. Nicagoras, lui ayant donné des témoignages d'affection, lui dit qu'il amenait au roi de très beaux chevaux de bataille. « J'aimerais mieux, lui répondit Cléomène en riant, que tu lui eusses » amené des chanteuses et des baladins ; car voilà ce qui seul intéresse » aujourd'hui le roi. » Nicagoras ne fit dans le moment que sourire à ce propos : quelques jours après, il le fit souvenir de la maison de campagne qu'il lui avait vendue, et le pria de lui en compter le prix tout de suite ; l'assurant qu'il ne l'aurait pas importuné de cette demande, s'il n'avait fait une perte considérable sur sa cargaison. Cléomène lui ayant répondu qu'il ne lui restait rien sur la pension que le roi lui donnait, Nicagoras, mécontent de ce refus, alla rapporter à Sosibius la raillerie de Cléomène. Sosibius écouta ce rapport avec plaisir ; et, pour avoir un sujet plus grave d'irriter le roi, il persuada à Nicagoras de laisser, en partant, une lettre dans laquelle il accuserait Cléomène d'avoir formé le dessein d'aller, avec les vaisseaux et les troupes que le roi lui donnerait, s'emparer de Syrène. Nicagoras écrivit la lettre et s'embarqua. Quatre jours après, Sosibius remit la lettre au roi comme s'il venait de la recevoir ; et il irrita tellement ce jeune prince, qu'il donna sur-le-champ l'ordre d'enfermer Cléomène, dans une maison spacieuse, où sa pension lui serait toujours payée, mais d'où on lui ôterait tout moyen de s'échapper.

¹ *Iliad.*, I, 494.

LXVII. Un traitement si inattendu affligea Cléomène; mais l'aventure qu'il eut ensuite lui fit envisager un avenir plus affligeant encore. Ptolémée, fils de Chryserme, un des amis du roi, avait toujours témoigné beaucoup d'intérêt pour Cléomène, et il s'était établi entre eux une familiarité et une franchise réciproque. Cléomène l'ayant fait prier de venir le voir, il y alla, lui parla avec douceur, tâcha de lui ôter les soupçons qu'il pouvait avoir, et de justifier la conduite du roi. En sortant d'auprès de lui, il ne s'aperçut pas que Cléomène l'avait suivi par-derrière jusqu'à la porte; là, il reprit fortement les sentinelles de ce qu'elles gardaient si néligemment une bête féroce qu'il serait si difficile de rattraper, si elle venait à s'échapper. Cléomène, qui l'avait entendu, se retira promptement, avant que Ptolémée pût le voir, et raconta à ses amis ce que ce courtisan avait dit. Renonçant aux espérances qu'ils avaient conservées jusqu'alors, ils voulurent, dans le premier transport de leur colère, venger l'injustice et l'outrage que leur faisait Ptolémée, et mourir en vrais Spartiates, sans attendre qu'on les immolât après les avoir engraisés comme des victimes. Rien, disaient-ils, ne serait plus honteux pour Cléomène, après avoir refusé tout accommodement avec Antigonus, prince guerrier et plein d'activité, que d'attendre dans l'inaction qu'un roi bateleur trouvât le loisir de quitter son tambourin et d'interrompre ses danses, pour prononcer son arrêt de mort.

LXVIII. Ils s'arrêtèrent à ce parti; et Ptolémée étant allé par hasard à Canope¹, ils firent courir le bruit dans Alexandrie que le roi devait les mettre en liberté; ensuite, d'après l'usage où sont les rois d'Égypte quand ils veulent élargir un prisonnier, de lui envoyer la veille un souper et des présents, les amis de Cléomène préparèrent en dehors un grand festin qu'ils lui envoyèrent, en trompant ses gardes, à qui ils firent croire que c'était de la part du roi. Cléomène offrit un sacrifice, distribua aux gardes une grande partie des viandes qu'on lui avait envoyées; et, se mettant à table, la tête couronnée de fleurs, il fit bonne chère avec ses amis. Il fut obligé, dit-on, de prévenir l'heure convenue pour l'exécution du projet, parcequ'il sut qu'un domestique qui était du secret était sorti pour aller voir une femme qu'il aimait. Il craignit d'être découvert; et, voyant, sur le midi, ses gardes plongés dans le vin et dans le sommeil, il se revêtit de sa cotte d'armes, dont il avait décousu la manche droite, et sortit, l'épée nue à la main, avec ses amis, tous équipés de même, au nombre de treize. Hippotas, l'un d'eux, quoique boiteux, marcha d'abord assez vite; mais ensuite, s'apercevant que ses compagnons ralentissaient leur pas pour l'attendre, il leur dit de le tuer, afin de ne pas manquer leur entreprise pour un homme que sa faiblesse leur rendait inutile. Par bonheur, ils virent passer à cheval, près de la maison, un

¹ Ville à l'embouchure la plus occidentale du Nil, qui portait son nom.

homme de la ville : ils prirent le cheval, et, l'ayant donné à Hippotas, ils coururent dans les rues d'Alexandrie, appelant le peuple à la liberté. Mais toute la force des Alexandrins se borna à louer, à admirer l'audace de Cléomène, et pas un n'eut le courage de lui donner le moindre secours. Trois des amis de Cléomène ayant rencontré Ptolémée, fils de Chryserme, qui sortait du palais, ils se jetèrent sur lui et le massacrèrent. Un autre Ptolémée, qui était préposé à la garde de la ville, marchait contre eux, monté sur un char ; ils vont droit à lui, écartent ses domestiques et ses gardes, et, le précipitant en bas de son char, ils le tuent sur la place. Ils marchent de là vers la citadelle, dans le dessein de briser les portes de la prison et de prendre avec eux les prisonniers qui y étaient enfermés en grand nombre. Mais les géoliers les avaient prévenus et les portes étaient si bien fermées, que Cléomène, forcé d'abandonner cette entreprise, erra de tous côtés dans la ville, sans que personne vînt se joindre à lui ; tout le monde fuyait à sa rencontre, saisi de frayeur.

LXIX. Cléomène, perdant toute espérance, dit à ses amis : « Il ne faut pas s'étonner que des femmes commandent à des hommes qui fuient ainsi la liberté. » Il les exhorta tous à mourir avec un courage digne de leurs exploits. Hippotas obtint, par ses prières, qu'un des plus jeunes de la troupe le tuerait le premier ; les autres se tuèrent eux-mêmes sans effort et sans crainte, à l'exception de Pantéas, celui qui était entré le premier dans Mégalopolis : c'était un jeune homme d'une grande beauté, et le plus heureusement né pour la discipline des Spartiates ; le roi, qui avait eu pour lui l'amitié la plus tendre, lui avait dit que, lorsqu'il le verrait tomber mort lui et tous les autres, il se tuât le dernier. Quand Pantéas les vit tous étendus par terre, il les visita l'un après l'autre et les sonda avec la pointe de son épée, pour s'assurer s'il n'y en avait pas quelqu'un qui fût encore en vie. Lorsqu'il piqua Cléomène au talon, il aperçut un mouvement de contraction sur son visage ; alors il le baisa, s'assit auprès de lui, et, après l'avoir vu expirer, il l'embrassa et se tua sur son corps.

LXX. Ainsi périt Cléomène¹, après avoir occupé seize ans le trône de Sparte et s'y être montré aussi grand que nous venons de le peindre. Lorsque la nouvelle de sa mort se fut répandue dans la ville, tout le courage, toute la fermeté de sa mère Cratésiclée ne purent la soutenir contre un si grand malheur ; elle prit dans ses bras les enfants de Cléomène et les arrosa de ses larmes, en déplorant son infortune. L'aîné de ces enfants, s'étant dégagé de ses bras, monta sur le toit, sans que personne s'en doutât, et se précipita la tête la première. Il fut tout meurtri de sa chute ; mais il n'en mourut pas : on l'emporta malgré ses cris, furieux de ce qu'on l'empêchait de mourir. Ptolémée, ayant appris tout ce qui venait de se passer, ordonna qu'on

¹ La première année de la cent quarantième olympiade, à la trente-troisième année de son âge. Il avait passé trois ans en Égypte.

mit en croix le corps de Cléomène, enfermé dans un sac de cuir (54); qu'on fit mourir ses enfants, sa mère et toutes les femmes qu'elle avait auprès d'elle. De ce nombre était l'épouse de Pantéas, femme d'une beauté et d'une taille admirables. Il n'y avait pas long-temps qu'elle avait épousé Pantéas; et ils étaient dans les premiers feux de leur tendresse, lorsqu'ils eurent une destinée si funeste. Elle avait voulu s'embarquer avec son mari lorsqu'il partit de Lacédémone; ses parents s'y opposèrent, et, ayant employé la violence pour l'enfermer, ils la gardaient avec soin; mais, quelques jours après, elle parvint à se procurer un cheval avec un peu d'argent, et, s'échappant la nuit, elle courut à toute bride vers le port de Ténare, monta sur un vaisseau qui faisait voile pour l'Égypte et se rendit auprès de son mari, où elle supporta avec beaucoup de douceur et même de gaieté toutes les peines de l'exil dans une terre étrangère. Quand les soldats menèrent Cratésioléa au supplice, elle la soutint, et, l'aidant à porter sa robe, elle encourageait cette reine, qui d'ailleurs d'elle-même n'avait aucune frayeur de la mort et demandait seulement qu'on la fit mourir avant ses petits-fils: mais lorsqu'elle fut arrivée au lieu de l'exécution, on égorgea d'abord ses enfants à ses yeux; on la fit mourir ensuite, sans que, dans un malheur si affreux, il lui échappât d'autre parole que celle-ci: « O mes enfants! où étiez-vous venus? »

La femme de Pantéas, qui était grande et forte, s'étant ceinte de sa robe, prit soin, sans rien dire et sans donner aucun signe de trouble, d'envelopper, avec ce qu'elle avait de linge, le corps de chacune de ces femmes à mesure qu'elles étaient exécutées. Enfin, elle ajusta elle-même sa robe, la baissa jusqu'à ses pieds, et ne souffrit pas qu'aucun autre que l'exécuteur l'approchât ou la vît. Elle mourut en héroïne, sans avoir besoin, après sa mort, que personne la couvrit ou l'enveloppât: tant elle sut conserver, jusque dans la mort même, la pudeur de son ame, et environner son corps de ce voile de décence qui l'avait défendue toute sa vie! Ainsi, dans cette tragédie sanglante, où les femmes, à leurs derniers moments, disputèrent de courage avec les hommes, Lacédémone fit voir, d'une manière éclatante, qu'il n'est pas au pouvoir de la fortune d'outrager la vertu.

LXXII. Peu de jours après l'exécution, ceux qui gardaient sur la croix le corps de Cléomène virent autour de sa tête un serpent énorme qui lui couvrait le visage et empêchait qu'aucun oiseau de proie ne pût en approcher (55). Ce prodige frappa l'roi d'une crainte superstitieuse, et fut pour les femmes une occasion de faire des sacrifices, afin d'expier la mort de Cléomène, qu'elles regardèrent comme un prince chéri des dieux et supérieur à la nature humaine. Le peuple d'Alexandrie courut en foule sur le lieu et invoqua Cléomène comme un héros issu du sang des dieux. Enfin, des gens plus instruits firent cesser la superstition, en leur apprenant que, comme les corps des bœufs, quand ils sont en putréfaction, engendrent des abeilles, ceux des che-

216 NOTES SUR LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

vaux produisent des guêpes, et ceux des ânes, des escarbots ; de même du corps des hommes, quand la liqueur qui forme la moelle des os s'épaissit et se fige, il en naît des serpents (56) ; et c'est d'après l'expérience qu'en avaient faite les anciens, que, de tous les animaux, ils ont approprié le serpent aux héros.

NOTES SUR LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

- (1) Plutarque a développé cette vérité dans ses *Œuvres morales*.
- (2) Il parle à Sossius Sénécion, à qui il a dédié ces *Vies*, et plusieurs de ses *Traité de Morale*. Voy. ce que nous avons dit de lui au commencement de la *Vie de Thésée*.
- (3) C'est le nom de l'une des deux branches de la même famille qui régnaient conjointement à Sparte.
- (4) On ne trouve point de ville de ce nom dans les anciens géographes. Cellarius croit qu'il faut lire Mandurium.
- (5) Cette famille des Agides prit son nom d'Agis, successeur d'Euristhène ; il est le seul de cette branche royale qui ait porté ce nom, tandis que celle des Eurityonides a eu au moins trois et peut-être quatre Agis.
- (6) Voy. dans la *Vie de Lyandre*, c. xxxvi, la cause de la retraite de Pausanias à Tégée, et de sa condamnation par les éphores. Il y resta jusqu'à sa mort.
- (7) La manière dont Lycurgue fit ce partage des terres, le plus hardi de tous ses établissements, a été rapportée dans sa *Vie*, c. x.
- (8) Le texte donne à cette loi le nom de Rhêtre ; c'est ainsi que Lycurgue appela ces institutions, qu'il voulait faire passer pour des oracles qui lui avaient été dictés par Apollon lui-même.
- (9) Tout le monde sait les fortunes immenses que faisaient ces favoris des rois ; mais elles furent surpassées encore par les richesses incroyables qu'accumulèrent à Rome les affranchis, même dans les derniers temps de la république, et plus encore sous les premiers empereurs.
- (10) Pallène, ville d'Arcadie, aux confins de la Laconie. — Taygète est une montagne de la Laconie, qui fut entr'ouverte par ce terrible tremblement de terre dans lequel Sparte manqua d'être détruite, et qui arriva la quatrième année du règne d'Archidamus, quatre cent soixante-dix ans avant J.-C. — Malée n'est qu'un promontoire au sud de la Laconie. — Sellasie, près de la rivière d'Énus, était à l'orient d'été, par rapport à Lacédémone.
- (11) Il paraît étonnant que le nombre des personnes qui se réunissaient à une même table, ayant été de quinze environ au temps de Lycurgue, comme le disent Plutarque dans la *Vie* de ce législateur, c. xv, et Porphyre au quatrième livre de l'*Abstinence des viandes*, c. iv, on le porte ici au nombre de deux cents, ou même de quatre cents, et que ce soit le nombre des tables qui se trouve réduit à quinze. Il est sensible qu'il y a ici une altération dans le texte. Peut-être Plutarque a-t-il écrit : *Départis en trois cents tables, qui seraient de quinze convives chacune*.
- (12) On trouve dans plusieurs auteurs grecs un oracle d'Apollon de Delphes, en un vers hexamètre, dont le sens est :
Sparte se détruira par l'amour des richesses.
- (13) Ce nom, composé de deux mots grecs, signifie, *qui parle à tout le monde*. D'après Pausanias, liv. III, c. xxvi, on pourrait croire que c'est Ino. — Thalames était au fond de la Laconie, sur le golfe Messénique.
- (14) Phylarque vivait du temps de Ptolémée-Évergète I et de son successeur Philopator, et par conséquent du temps d'Agis et de Cléomène. Il avait écrit l'*Histoire de la Grèce* en vingt-huit livres, depuis l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse, jusqu'à la mort de Ptolémée-Évergète. Il fut auteur de plusieurs ouvrages de mythologie. On ignore sa patrie.
- (15) Terpendre et Thalétas, ou Thalès (il ne faut pas confondre ce dernier avec le

philosophe de ce nom), étaient deux poètes musiciens très célèbres, dont l'un, bien antérieur à Lycorgue, fut l'auteur du premier établissement de musique à Sparte; l'autre, attiré dans cette ville par Lycorgue, y fit le second établissement de musique.

(16) Il est nommé Émérépès dans les *Apophthegmes des Lacédémoniens*.

(17) Timothée avait porté le nombre des cordes de la lyre jusqu'à douze. Sparte fit contre lui un décret très sévère.

(18) Il faut avouer qu'il y a bien peu de rapport du signe à la chose qu'on lui faisait représenter; et que, par ce moyen, on avait toujours quelque prétexte pour chasser les rois.

(19) Ce temple de Minerve était tout d'airain, comme son nom l'indique; il existait encore du temps de Pausanias. Voy. cet auteur, liv. X, c. v.

(20) Baton avait écrit l'*Histoire de Perse*. Il était de Sinope. On ne sait pas précisément en quel temps il a vécu.

(21) Toute la récolte étant faite, le dégât que les Éoliens feraient dans le pays ne pouvait pas être considérable; et c'est par ce motif qu'Aratus ne voulait pas risquer une bataille qui aurait pu tout perdre. Voy. les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, Histoire, t. XIV, p. 82 et 83: on y a inséré des observations bien contraires au récit de Plutarque.

(22) Il y a dans le texte, l'autel de la déesse: mais c'est sûrement une faute de copiste; car Plutarque a dit que Cléombrote s'était réfugié dans le temple de Neptune.

(23) Plusieurs savants croient qu'il faut lire Céade, nom connu de la prison de Sparte. M. Dacier pense que ce pouvaient être deux chambres différentes d'une même prison; il convient cependant que le mot Décade ne se trouve point ailleurs.

(24) Ce philosophe, né dans le Bosphore, vivait du temps de Ptolémée-Évergète et de son successeur. Il fut disciple de Zénon, le fondateur de la secte stoïque; et, après lui, de Cléanthe. Diogène Laërce, liv. VII, *segm.* 177, nous a conservé la liste nombreuse de ses ouvrages.—Le Borysthène est aujourd'hui le Niéper, qui se jette dans la mer Noire.

(25) Quoique les philosophes stoïciens eussent donné des interprétations forcées de la plupart des maximes de leur fondateur, et qu'ils en eussent outré les principes, on ne peut disconvenir que cette philosophie ne fût propre à inspirer un grand détachement des biens que le commun des hommes poursuit avec passion.

(26) Nous avons eu déjà plusieurs fois occasion de remarquer qu'à Sparte l'attachement des hommes faits pour des jeunes gens avait pour fondement l'estime que leur inspiraient leurs dispositions à la vertu, et le désir de développer, de faire fructifier en eux ces germes précieux.

(27) D'autres écrivent Blémine, Bélamine, etc.; elle avait fait partie de l'Arcadie, à qui elle avait été enlevée par les Lacédémoniens. Voy. Pausanias, l. VIII, c. xxxv.

(28) Ce mot, dans les *Apophthegmes des Lacédémoniens*, est attribué à Agis l'ancien, fils d'Archidamus.

(29) Plutarque a dit plus haut qu'Archidamus s'était enfui de Sparte du vivant de Léonidas, père de Cléomène: mais Polybe, auteur presque contemporain, et qui pouvait avoir appris tout le détail de cette guerre par Lycortas son père, qui fut souvent employé dans les affaires des Achéens avec les Romains, Polybe, dis-je, liv. V, p. 553 et 554, et liv. VIII, p. 711, parle de la fuite d'Archidamus à Sparte, comme étant arrivée sous le règne de Cléomène, et dit formellement que ce frère d'Agis fut mis à mort par l'ordre du roi de Sparte.

(30) Cette ville de Lencres ne doit pas être confondue avec celle que la victoire d'Épaminondas a rendue si célèbre; celle-ci était en Béotie, et l'autre dans la Laconie, sur le golfe Messénique. Polybe, liv. II, p. 191, appelle ce lieu Laodicies.

(31) Lysidas avait déposé la tyrannie avant que la crainte d'Aratus eût forcé les autres tyrans à s'en dépouiller. Polybe, qui le nomme Lydiade, raconte ce fait, liv. II de son *Histoire*, p. 182; et Pausanias, liv. VIII, c. xxvii, dit que Lysiacus ne mourut que quelques années après, au temps de la prise de Mégalopolis par Cléomène.

218 NOTES SUR LA VIE D'AGIS ET DE CLÉOMÈNE.

(32) Le mot *Samothraciens* a été suspect au savant Paulmier ; il pense qu'il faut lire *Pythiens*. Mais comment du mot *Pythiens* aurait-on fait celui de *Samothraciens*? Cette correction ne nous paraît pas fondée.

(33) Cette maxime d'un poète n'est pas exactement vraie : il est des choses qu'on craint sans en avoir de la honte, comme les maux de la vie, les événements fâcheux, etc. ; mais on doit craindre tout ce qui fait honte.

(34) Cléomène parle ici pour l'intérêt de sa cause : car les éphores n'étaient pas, à beaucoup près, de simples ministres des rois ; leur établissement eut un autre motif que celui qu'il suppose ; et si Lycurgue augmenta leur pouvoir, ce fut pour faire pencher le gouvernement vers l'oligarchie.

(35) Ce pouvoir de désobéir aux éphores jusqu'à deux fois marquait une supériorité de rang et de dignité dans les rois, qui était la suite de leur caractère ; mais la nécessité de se rendre à la troisième sommation était une preuve incontestable que les éphores avaient sur les rois une autorité réelle, à laquelle ceux-ci ne pouvaient se soustraire.

(36) M. Dacier a traduit, *qui cherchait à se faire roi* ; et il dit que Cléomène a ajouté cette particularité, démentie par l'histoire, pour trouver plus de ressemblance entre Lycurgue et lui, et diminuer l'odieux que pouvait avoir sa conduite.

(37) Les Éoliens sont assez connus. — Les Illyriens étaient situés le long de la mer Adriatique, et venaient joindre la Macédoine : mais cette dénomination est assez vague chez les anciens et comprend une plus ou moins grande étendue de pays. Aujourd'hui c'est à peu près la Slavonie proprement dite, la Dalmatie, la Croatie et la Bosnie.

(38) Ces boucliers à anses qu'on passait dans le bras étaient beaucoup plus fermes que ceux qui étaient attachés à des courroies qui pouvaient se rompre ou se détacher, et rendre ainsi les boucliers inutiles.

(39) Plutarque relève extrêmement les changements que Cléomène fit à Sparte, et cela, sans doute, sur l'autorité de Phylarque ; mais si cette entreprise eût dû avoir d'aussi grands avantages qu'il le dit, pourquoi fut-elle blâmée par les autres Grecs ? pourquoi accusa-t-on Cléomène d'aspirer à la tyrannie ? pourquoi dit-on que les Lacédémoniens étaient devenus esclaves ? pourquoi enfin regarda-t-on ce renversement de la constitution comme la cause de tous les maux qui leur arrivèrent depuis ? La conduite de Cléomène justifie ces reproches ; car si c'était pour soulager la condition du peuple qu'il proposa une nouvelle division des terres, cela ne l'autorisait pas à faire massacrer les éphores. Ensuite il fit tomber la couronne sur la tête de son frère, tandis qu'il y avait encore dans l'autre maison royale deux fils d'Archidamus. Cette élévation de son frère à la couronne montre qu'il voulait être absolument le maître et exercer à Sparte une véritable tyrannie.

(40) C'est le sens du texte imprimé : mais, dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain, on lit, *par des secrétaires* ; ce qui fait un sens bien plus naturel, et fondé sur les vestiges de cet usage, qu'on trouve encore en Orient.

(41) Deux cotyles, qui faisaient un setier, étaient du poids de quinze onces.

(42) Amyot et M. Dacier ont traduit que Cléomène parut d'abord imposer aux Achéens des conditions trop dures ; le texte cependant porte la leçon que j'ai rendue dans ma traduction, et l'interprète latin Xylandre l'a rendue de même.

(43) M. Dacier traduit ainsi : « Cléomène voulait ramener la police de Sparte à ce mode si sage du bon dorien inventé par Lycurgue. » Il fait allusion aux modes de musique, parmi lesquels on comptait le dorique, mode simple et grave, auquel il compare la discipline de Lacédémone, et dont il dit que Lycurgue était, sous ce rapport, le premier auteur ; mais je crois que Plutarque, quoiqu'il ait quelquefois employé cette comparisson de certains modes de musique avec les différents genres de gouvernement, fait tout simplement ici allusion à l'origine des Lacédémoniens, qui étaient une colonie de Doriens établie très anciennement à Sparte. L'interprète latin et Amyot ne l'ont pas entendu autrement.

(44) Il s'agit ici des habitants de Trilæ, ville d'Achéne, nommés Trilæens.

(45) C'étaient des montagnes qui s'étendaient depuis les rochers Scironides, sur le chemin de l'Attique, jusqu'à la Béotie, et au mont Cithéron.

(46) C'est le promontoire de Junon, surnommé Acrée. Tite-Live en parle, liv. XXXII, c. xliii.

(47) Cette espèce de proverbe est rapporté de deux manières, qu'Amyot a mises en note. L'une, qu'il a suivie dans sa traduction, dit que celui qui guide la proue doit découvrir et sonder devant; l'autre, qui a été préférée par l'interprète latin et par M. Dacier, est celle que j'ai adoptée; elle signifie qu'avant de s'embarquer il faut avoir les provisions de bouche et toutes les autres munitions de guerre. Nous avons dans notre langage actuel un proverbe qui ressemble assez bien à celui-ci; on dit : *Il ne faut pas s'embarquer sans biscuit*. C. P. L.

(48) Polybe, liv. II, p. 209, nous a donné le détail de cette bataille.

(49) Euclidas mourut en effet en vaillant homme; mais s'il fit le devoir de soldat, il remplit mal celui de capitaine.

(50) Au lieu de ce mot *écoles*, un manuscrit donne pour leçon un autre terme, qui signifie les lieux où l'on s'assemblait pour discourir et pour parler de nouvelles. Cette leçon paraît meilleure.

(51) La réponse que Plutarque prête ici à Cléomène le dispense d'avoir eu aucune part à la mort de Magas.

(52) Ce bœuf Apis, qu'on honorait à Memphis, était un des plus grands objets de la vénération des Égyptiens.

(53) Plutarque ne dit point la cause de la haine que Nicagoras avait pour Cléomène, parcequ'il ne veut pas rapporter un fait qui serait à la charge de ce prince, et qui prouve qu'il était l'auteur de la mort d'Archidamus. Polybe nous l'a conservé, liv. V, p. 335.

(54) Le terme du texte est diversement expliqué par les interprètes. Amyot dit que Ptolémée fit dessécher et corroyer le corps de Cléomène; d'autres entendent qu'il le fit écorcher. M. Dacier a traduit qu'avant de mettre le corps en croix, on l'enveloppa de peaux pour le garantir des bêtes; et c'est à peu près le sens que j'ai suivi, comme celui qui s'accorde le mieux avec le dessein que paraissait avoir le roi d'Égypte.

(55) C'était la coutume de mettre des gardes auprès des corps de ceux qu'on avait exécutés, de peur qu'on ne les enlevât pour leur donner les honneurs de la sépulture, comme le dit Pétrone dans sa *Matrone d'Ephèse*. C'est dans cet esprit que les princes des prêtres et les pharisiens dirent à Pilate, après qu'on eut crucifié Jésus-Christ, de faire garder le sépulcre jusqu'au troisième jour, de peur que ses disciples ne vinsent la nuit dérober son corps. Cette remarque, citée par M. Dacier, est écrite de la main de M. de Thou, à la marge de son exemplaire de Plutarque.

(56) Toute l'antiquité a cru à cette faculté qu'avaient les corps en putréfaction, de produire des êtres organisés et vivants. Virgile a inséré cette fable dans le quatrième livre de ses *Géorgiques*, et en a fait une peinture charmante. Ovide l'a rapportée aussi dans le quinzième livre de ses *Métamorphoses*, et ailleurs. Archélaüs avait adressé au roi Ptolémée un ouvrage en vers sur cette matière; et il est probable que ce roi d'Égypte est ce même Ptolémée Philopator qui avait fait crucifier Cléomène, et que ce poète avait peut-être voulu par-là calmer les frayeurs de ce prince. Aujourd'hui les progrès de la physique ont fait abandonner ces vieilles erreurs, et personne ne croit plus à ces générations merveilleuses. Quant à l'apparition du serpent sur la tête et le visage de Cléomène, elle est toute simple, et n'a rien qui tienne du prodige : cet animal s'était attaché à ces parties du corps exposé en croix, parcequ'elles étaient les seules découvertes.

TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

1. Du père et de la mère des Gracques. — II. Education que leur donne leur mère. — III. Différences de leurs caractères. — IV. Leur ressemblance. Mariage de Tibérius. — V. Campagnes de Tibérius sous Scipion Africain le jeune. Sa questure. — VI. Il fait avec les Numantins un traité qui sauve l'armée. — VII. Jugement du peuple sur Mancinus et Tibérius, à l'occasion de ce traité. — VIII. Usage d'affermir aux pauvres citoyens les terres du domaine, abolies par les riches. — IX. Tibérius entreprend de le rétablir. Sagesse de sa loi. — X. Discours dont il l'appuie. — XI. Le tribun Octavius s'oppose à la loi. Seconde loi de Tibérius. — XII. Autre loi de Tibérius, qui suspend tout magistrat de ses fonctions jusqu'à ce que sa loi soit approuvée. — XIII. Il fait déposer Octavius du tribunat. — XIV. La loi pour la réduction des terres est adoptée. — XV. Il met sa femme et ses enfants sous la protection du peuple. — XVI. Loi qui ordonne de partager aux citoyens pauvres l'argent qui proviendrait de la succession d'Attalus. — XVII. Question embarrassante que lui fait Titus Annius. — XVIII. Discours de Tibérius pour justifier la déposition d'Octavius. — XIX. Autres lois proposées par Tibérius. — XX. Présages funestes pour Tibérius. — XXI. Blossius l'encourage. — XXII. Fulvius Flaccus vient l'avertir qu'on a formé dans le sénat le dessein de l'assassiner. — XXIII. Nasica sort du sénat pour aller assassiner Tibérius. — XXIV. Mort de Tibérius. — XXV. Son corps est jeté dans le Tibre. — XXVI. Nasica est obligé de sortir de Rome. Il meurt à Pergame. — XXVII. Ressentiment du peuple contre Scipion l'Africain. — XXVIII. Vie retirée de Caius après la mort de son frère. — XXIX. Comment il est engagé à marcher sur les traces de Tibérius. — XXX.

Il engage les villes de Sardaigne à fournir des vêtements aux soldats romains. — XXXI. Il revient à Rome, et se justifie de l'accusation que son retour lui avait fait intenter. — XXXII. Il est nommé tribun. — XXXIII. Premières lois proposées par Caius. — XXXIV. Plusieurs autres lois qu'il propose. — XXXV. Propositions sages et utiles faites par Caius au sénat. — XXXVI. Comment il fait construire de grands chemins. — XXXVII. Il est nommé tribun pour la seconde fois. — XXXVIII. Le sénat suscite Livius Drusus pour détruire, par des concessions excessives faites au peuple, le crédit de Caius. — XXXIX. Réflexions sur cette conduite du sénat. — XL. Caius nommé commissaire pour le rétablissement de Carthage. Mort de Scipion. — XLI. Présages funestes. Caius retourne à Rome. — XLII. Il échoue dans la demande d'un troisième tribunat. — XLIII. Un licteur du consul Opimius est tué par des gens du parti de Caius. — XLIV. Indignation du peuple sur l'intérêt que le sénat prend à cette mort. — XLV. Le peuple fait la garde pendant la nuit à la maison de Caius. — XLVI. La femme de Caius le conjure de ne pas aller à la place publique. — XLVII. Mort de Fulvius. — XLVIII. Mort de Caius. — XLIX. Leurs corps sont jetés dans le Tibre. — L. Opimius meurt, convaincu de s'être vendu à Jugurtha. — LI. Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques.

M. Dacier ne donne que l'époque des lois de Caius Gracchus, qu'il fixe à l'an du monde 3827, la 2^e année de la 164^e olympiade, l'an de Rome 690, 121 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amiot renferment l'espace de leur vie depuis l'an 504, jusqu'à l'an 693 de Rome, avant J.-C. 121.

Parallèle d'Agis et de Cléomène avec Tibérius et Caius Gracchus.

I. Après avoir achevé l'histoire des deux rois de Sparte Agis et Cléomène, les *Vies* des deux Romains Tibérius et Caius Gracchus, que nous allons mettre en parallèle avec eux, ne nous offriront pas des événements moins funestes à raconter. Ils étaient fils de Tibérius Gracchus, qui, honoré de la censure, de deux consulats et d'autant de triomphes, tirait de sa propre vertu une gloire bien supérieure à celle que lui donnaient toutes ces dignités. Aussi, après la mort de Scipion, le vainqueur d'Annibal, fut-il choisi pour époux de Cornélie, fille de cet illustre Romain, quoiqu'il n'eût jamais été l'ami du père, et qu'au contraire ils eussent toujours été en opposition l'un avec l'autre (1). On raconte qu'un jour il trouva deux serpents dans son lit; que les devins, après avoir attentivement examiné ce prodige, lui défendirent de les tuer ou de les lâcher tous les deux; que par rapport

au choix de l'un ou de l'autre, ils lui déclarèrent que s'il tuait le mâle, il hâterait sa propre mort, et qu'en tuant la femelle, il avancerait celle de Cornélie (2). Tibérius, qui aimait tendrement sa femme, et qui pensait d'ailleurs qu'étant déjà assez âgé, et Cornélie encore jeune, c'était à lui à mourir le premier, tua le mâle et lâcha la femelle : il mourut peu de temps après, laissant douze enfants qu'il avait eus de Cornélie.

II. La veuve se mit à la tête de la maison et se chargea elle-même de l'éducation de ses enfants ; elle fit paraître en tout tant de sagesse, tant de grandeur d'ame et de tendresse maternelle, qu'il parut que Tibérius avait sagement fait de préférer sa propre mort à celle d'une femme de ce mérite. Le roi Ptolémée lui ayant offert de venir partager son diadème, avec le rang et le titre de reine, elle le refusa. Dans son veuvage, elle perdit le plus grand nombre de ses enfants, et ne conserva qu'une fille, qui fut mariée au jeune Scipion, et deux fils, Tibérius et Caius Gracchus, dont nous écrivons la Vie ; elle les éleva avec tant de soin, qu'étant, de l'aveu de tout le monde, les jeunes Romains les plus heureusement nés pour la vertu, leur excellente éducation parut encore avoir surpassé la nature. Les statues et les portraits de Castor et de Pollux, malgré la ressemblance de leurs traits, laissent voir cependant une différence sensible, qui fait reconnaître que l'un était plus propre à la lutte, et l'autre à la course : de même la grande conformité qu'avaient entre eux les deux jeunes Gracchus pour la force, la tempérance, la libéralité, l'éloquence et la grandeur d'ame, n'empêchait pas qu'il n'éclatât dans leurs actions et dans leur conduite politique des différences marquées, que je crois à propos d'exposer avant d'entrer dans le détail de leur vie.

III. Premièrement Tibérius avait l'air du visage, le regard et les mouvements plus doux, plus modérés que son frère ; Caius était plus vif et plus véhément. Lorsqu'ils parlaient en public, l'un se tenait toujours à la même place, dans un maintien posé ; l'autre fut le premier des Romains qui donna l'exemple de marcher dans la tribune, de rejeter sa robe de dessus ses épaules (3) ; comme on dit de Cléon l'Athénien qu'il fut le premier orateur qui, dans ses harangues, ouvrit son manteau et se frappa la cuisse. En second lieu, l'éloquence de Caius, pleine de passion et de véhémence, imprimait une sorte de terreur ; celle de Tibérius, naturellement plus douce, était propre à exciter la compassion. Sa diction était pure et châtiée ; celle de son frère était persuasive et ornée avec une sorte de recherche. On voyait la même différence dans leur table et dans leur manière ordinaire de vivre. Tibérius menait une vie simple et frugale ; Caius, comparé aux autres Romains, paraissait tempérant et sobre ; mais, en comparaison de son frère, il était recherché et donnait dans le superflu : aussi Drusus lui reprocha-t-il d'avoir acheté des tables de Delphes d'argent massif, qui lui avaient coûté douze cent cinquante

drachmes la livre pesant (4). La différence de leurs mœurs suivait celle de leur langage : Tibérius était doux et tranquille; Caius avait de la rudesse et de l'emportement ; souvent, dans ses discours, il s'abandonnait, sans le vouloir, à des mouvements impétueux de colère ; il haussait la voix ; se laissait aller à des invectives et tombait dans le plus grand désordre. Pour remédier à ces écarts, un esclave, nommé Licinius, qui ne manquait pas d'intelligence, se tenait derrière lui avec un de ces instruments de musique qui servent à régler la voix ; et lorsqu'il sentait à l'éclat des sons que son maître s'emportait et se livrait à la colère, il lui soufflait un ton plus doux, qui, modérant aussitôt la véhémence de Caius et lui faisant baisser la voix, adoucissait sa déclamation et le ramenait à une disposition plus tranquille (5). Telles étaient les différences qu'on remarquait entre eux.

IV. Mais la valeur contre les ennemis, la justice envers les inférieurs, l'exactitude dans les fonctions publiques, la tempérance dans l'usage des plaisirs, étaient égales dans l'un et dans l'autre. Tibérius avait neuf ans de plus que son frère ; ce qui mit entre son administration et celle de Caius un intervalle considérable ; et rien ne contribua davantage à renverser toutes leurs entreprises : comme ils ne fleurirent pas tous deux ensemble, ils ne purent réunir leur puissance ; ce qui l'aurait considérablement augmentée et peut-être rendue invincible. Je vais donc écrire séparément la vie de chacun d'eux, et je commence par l'aîné. Tibérius, à peine sorti de l'enfance, se fit une réputation si rapide et si brillante, qu'il fut jugé digne d'être associé au collège des augures, moins encore pour sa naissance que pour sa vertu. Appius Claudius rendit à son mérite un témoignage bien flatteur, lorsque cet homme illustre, honoré du consulat et de la censure, que sa dignité personnelle avait fait nommer prince du sénat, et qui par sa grandeur d'âme surpassait tous les Romains de son temps, s'étant trouvé avec lui à un festin des augures, après l'avoir comblé de marques d'amitié, lui proposa sa fille en mariage. Tibérius accepta, sans balancer, une proposition si flatteuse. Les conventions ayant été faites sur-le-champ, Appius, en rentrant chez lui, appela sa femme dès le seuil de la porte. « Antistia, lui cria-t-il, je viens de promettre » en mariage notre fille Claudia. — Pourquoi donc cet empressement ? » lui répondit sa femme avec surprise ; et qu'était-il besoin de précipiter ce mariage, à moins que vous ne lui ayez trouvé pour mari » Tibérius Gracchus ? » Je n'ignore pas que quelques historiens attribuent ce fait à Tibérius, père des Gracques, et à Scipion l'Africain : mais le plus grand nombre suit l'opinion que j'ai adoptée ; et Polybe lui-même assure qu'après la mort de Scipion l'Africain, tous ses parents assemblés donnèrent la préférence à Tibérius le père ; pour lui faire épouser Cornélie, que son père n'avait pas mariée avant de mourir (6).

4 Tibérius n'avait alors que vingt ans.

V. Le jeune Tibérius, servant en Afrique ¹ sous le second Scipion, qui avait épousé sa sœur, vivait dans la tente de son général, dont il reconnut bientôt l'excellent naturel, et ces qualités admirables si propres à exciter dans les autres l'amour de la vertu et le désir de l'imiter. Pour lui, il surpassa en peu de temps tous les jeunes gens de l'armée en valeur et en soumission à la discipline. Il monta le premier sur la muraille d'une ville ennemie, au rapport de Fannius ², qui dit même y être monté avec lui et avoir partagé la gloire de ce trait de courage. Après cette guerre ³, il fut nommé questeur, et le sort l'envoya servir contre les Numantins, sous le consul Mancinus, homme qui ne manquait pas de talents, mais qui fut le plus malheureux des généraux romains. Il est vrai que ses malheurs et les événements funestes qu'il éprouva ne servirent qu'à faire éclater, non seulement la prudence et le courage de Tibérius, mais, ce qui est plus admirable encore, son respect et sa déférence pour son général, à qui le sentiment de ses infortunes avait fait presque oublier son rang et son autorité. Découragé par la perte de plusieurs batailles, il tenta de se retirer à la faveur de la nuit et d'abandonner son camp. Les Numantins, avertis de sa retraite, commencèrent par s'emparer du camp; ensuite, se mettant à la poursuite des fuyards, ils massacrèrent les derniers, et, enveloppant toute l'armée, ils la poussèrent dans des lieux difficiles, d'où il était impossible de la dégager. Mancinus, désespérant de forcer les passages, envoya un héraut aux ennemis, pour entrer avec eux en composition. Ils répondirent qu'ils ne se fieraient à personne qu'à Tibérius et demandèrent qu'on le leur envoyât. Ils avaient conçu cette estime pour ce jeune homme, et sur la réputation dont il jouissait dans l'armée, et par le souvenir qu'ils conservaient de son père Tibérius, qui, faisant la guerre en Espagne, après avoir soumis plusieurs peuples, avait accordé la paix aux Numantins et avait fait ratifier le traité par le peuple romain, qui l'avait exécuté avec une religieuse exactitude.

VI. On leur envoya donc Tibérius, qui, s'étant abouché avec les principaux officiers, en obtenant d'eux certaines conditions, en leur cédant sur d'autres, conclut un traité qui sauva évidemment vingt mille citoyens, outre les esclaves et ceux qui suivaient l'armée sans être enrôlés. Les Numantins restèrent maîtres de tout ce qui était dans le camp romain et le pillèrent. Les registres de Tibérius se trouvèrent parmi le butin; ils contenaient ses comptes de recette et de dépense pendant sa questure; et, comme il attachait un grand prix à les recouvrer, il quitta l'armée qui était déjà en marche et s'en alla à Numance, accompagné seulement de trois ou quatre de ses amis.

¹ L'an de Rome six cent sept et six cent huit. Il était âgé de seize ans.—² Fannius, gendre de Lélius, avait composé une *Histoire* et des *Annales*, dont Brutus fit un abrégé.

³ Ce fut plusieurs années après. Le consulat de Mancinus, et l'affaire que Plutarque va rapporter, sont de l'an de Rome six-cent dix-sept. Tibérius était dans sa vingt-sixième année.

Il appela les commandants de la place et les pria de lui faire rendre ses registres, afin qu'à Rome ses ennemis ne prissent pas sujet de le calomnier, lorsque cette perte le mettrait hors d'état de rendre ses comptes. Les Numantins, ravis de l'occasion qui se présentait de l'obliger, l'invitèrent à entrer dans Numance; et, le voyant s'arrêter pour délibérer sur ce qu'il devait faire, ils sortirent de la ville, s'approchèrent de lui, et, le prenant par la main, le conjurèrent avec instance de ne plus les regarder comme des ennemis, et de prendre en eux toute confiance. Tibérius crut devoir le faire, soit par le desir de recouvrer ses registres, soit par la crainte de les offenser s'il paraissait se défier d'eux. Dès qu'il fut entré, les magistrats lui firent servir à dîner, le pressèrent de s'asseoir et de manger avec eux. Ils lui rendrent ensuite ses registres et l'invitèrent à prendre dans le butin tout ce qu'il voudrait. Il ne prit que l'encens, dont il se servait pour les sacrifices publics; et il les quitta, après les avoir remerciés et leur avoir donné des marques sensibles de confiance et d'amitié.

VII. Lorsqu'il fut de retour à Rome, la paix dont il avait été l'agent fut généralement blâmée, comme déshonorante pour la dignité de Rome: mais les parents et les amis des soldats qui avaient servi dans cette guerre et qui formaient une grande portion du peuple, s'assemblèrent autour de Tibérius; et, attribuant au général seul ce qu'il y avait de honteux dans le traité, ils disaient hautement que c'était à Tibérius qu'on devait la conservation de tant de milliers de citoyens. Ceux qui étaient mécontents de cette paix voulaient qu'on suivit l'exemple des anciens Romains, qui renvoyèrent aux Samnites des généraux qui s'étaient trouvés trop heureux d'échapper à ce peuple par un accord honteux, et leur livrèrent aussi tous ceux qui avaient concouru ou consenti au traité, tels que les questeurs, les tribuns des soldats, pour faire ainsi retomber sur leur tête le parjure et l'infraction de la paix¹. Le peuple fit paraître en cette occasion sa bienveillance et son affection pour Tibérius; il ordonna que le consul Mancinus serait livré aux Numantins, nu et chargé de fers², et il fit grâce à tous les autres en faveur de Tibérius. On croit que la considération de Scipion, alors le plus grand des Romains, fut fort utile à Tibérius; mais on blâma Scipion de n'avoir pas empêché la condamnation de Mancinus, et fait confirmer la paix conclue avec les Numantins, dont Tibérius, son parent et son ami, était l'auteur.

VIII. Il paraît que ces plaintes contre Scipion venaient surtout de l'ambition de Tibérius et du zèle trop vif de ses amis et de quelques sophistes qui voulaient l'irriter contre Scipion; mais leur mésintelligence ne dégénéra point en une inimitié déclarée et ne produisit rien de fâcheux. Il est même vraisemblable que Tibérius ne serait pas tombé dans les malheurs qu'il éprouva depuis, si, lorsqu'il publia ses

¹ C'est le trait des fourches caudines, qui est connu de tout le monde.

² Ce fut Mancinus lui-même qui proposa la loi; mais les Numantins le renvoyèrent.

nouvelles lois, Scipion eût été à Rome; mais il était déjà occupé à la guerre de Numance¹ quand Tibérius entreprit de les faire passer, à l'occasion suivante. Les Romains avaient coutume de vendre une partie des terres qu'ils avaient conquises sur les peuples voisins, d'annexer les autres au domaine et de les donner à ferme aux citoyens qui ne possédaient aucun fonds, à la charge d'une légère redevance au trésor public. Les riches ayant porté ces rentes à un plus haut prix, avaient évincé les pauvres de leurs possessions : on fit donc une loi qui défendait à tout citoyen d'avoir en fonds plus de cinq cents plèthres² de terre. Cette loi contint quelque temps la cupidité des riches et vint au secours des pauvres, qui, par ce moyen, demeurèrent sur les terres qu'on leur avait afferméées et conservèrent chacun la portion qui lui était échue dès l'origine des partages. Dans la suite, les voisins riches se firent adjuger ces fermes sous des noms empruntés; et enfin ils les tinrent ouvertement en leur propre nom. Alors les pauvres, dépouillés de leurs possessions, ne montrèrent plus d'empressement pour faire le service militaire et ne désirèrent plus d'élever des enfants. Ainsi l'Italie allait être bientôt dépeuplée d'habitants libres et remplie d'esclaves barbares, que les riches employaient à la culture des terres, pour remplacer les citoyens qu'ils en avaient chassés. Caius Lélius, l'ami de Scipion, entreprit de remédier à cet abus; mais les Romains les plus puissants s'y étant opposés, il craignit une sédition et abandonna son projet. Cette modération lui mérita le surnom de sage ou de prudent; car le mot latin signifie, ce me semble, l'un et l'autre (7).

IX. Tibérius n'eut pas été plus tôt nommé tribun du peuple, qu'il reprit le projet de Scipion. Ce fut, suivant la plupart des historiens, à l'instigation du rhéteur Diophanes et du philosophe Blossius, dont l'un avait été banni de Mitylène, et l'autre, né à Cumes en Italie, avait été fort lié à Rome avec Antipater de Tarse, qui l'avait honoré de la dédicace de quelques uns de ses *Traité philosophiques* (8). Quelques écrivains leur donnent pour complice sa mère Cornélie, qui ne cessait de reprocher à ses fils que les Romains l'appelaient la belle-mère de Scipion, et pas encore la mère des Gracques. D'autres prétendent que Spurius Posthumius en fut la cause indirecte. Tibérius, dont il était le compagnon et le rival en éloquence, voyant, à son retour de l'armée, que Spurius lui était bien supérieur en gloire et en puissance et qu'il attirait l'admiration publique, voulut se rendre supérieur à lui en exécutant ce projet hasardeux et qui tenait la ville dans la plus grande attente. Caius son frère, dans un Mémoire qu'il a laissé, rapporte que Tibérius, en traversant la Toscane pour aller de Rome à Numance, vit ce beau pays désert, et n'ayant pour laboureurs et pour pâtres que des étrangers et des Barbares; et que ce tableau affligeant

¹ Les années de Rome six cent vingt et six cent vingt-un.

² Mesure de cent pieds, qu'on a confondue à tort avec l'arpent.

lui donna dès-lors la première pensée d'un projet qui fut pour eux la source de tant de malheurs. Mais ce fut réellement le peuple lui-même qui alluma le plus son ambition, et qui le détermina à cette entreprise, en couvrant les portiques, les murailles et les tombeaux, d'affiches par lesquelles on l'excitait à faire rendre aux pauvres les terres du domaine. Au reste, il ne rédigea pas seul la loi : il prit conseil des citoyens de Rome les plus distingués par leur réputation et par leur vertu ; entre autres, de Crassus, le grand-pontife ; de Mucius Scévola, célèbre jurisconsulte, alors consul ; et de son beau-père même, Appius Claudius. C'était, d'ailleurs, la loi la plus douce et la plus modérée qu'on pût faire contre l'injustice et l'avarice les plus révoltantes. Ces hommes, qui méritaient d'être punis de leur désobéissance, et chassés, après avoir payé l'amende, des terres qu'ils possédaient contre la disposition des lois, il leur ordonnait seulement de s'en dessaisir, en recevant le prix des fonds qu'ils retenaient injustement, et de les céder aux citoyens qui en avaient besoin pour vivre.

X. Quelque douce que fût cette réforme, le peuple s'en contenta et consentit à oublier le passé, pourvu qu'on ne lui fît plus d'injustice à l'avenir : mais les riches et les grands propriétaires, révoltés par l'avarice contre la loi et contre le législateur, par dépit et par opiniâtreté, voulurent détourner le peuple de la ratifier ; ils lui peignirent Tibérius comme un séditionnaire, qui ne proposait un nouveau partage des terres que pour troubler le gouvernement et mettre la confusion dans toutes les affaires. Leurs efforts furent inutiles : Tibérius soutenait la cause la plus belle et la plus juste avec une éloquence qui aurait pu donner à la plus mauvaise des couleurs spécieuses. Il se montrait redoutable et invincible, lorsque du haut de la tribune, que le peuple environnait en foule, il parlait en faveur des pauvres. « Les » bêtes sauvages, disait-il, qui sont répandues dans l'Italie ont leurs » tanières et leurs repaires où elles peuvent se retirer : et ceux qui » combattent, qui versent leur sang pour la défense de l'Italie, n'y » ont d'autre propriété que la lumière et l'air qu'ils respirent ; sans » maison, sans établissement fixe, ils errent de tous côtés avec leurs » femmes et leurs enfants. Les généraux les trompent, quand ils les » exhortent à combattre pour leurs tombeaux et pour leurs temples ; » mais, dans un si grand nombre de Romains, en est-il un seul qui ait » un autel domestique et un tombeau où reposent ses ancêtres ? Ils ne » combattent et ne meurent que pour entretenir le luxe et l'opulence » d'autrui ; on les appelle les maîtres de l'univers, et ils n'ont pas en » propriété une motte de terre. »

XI. Ce discours, qu'il prononça avec un grand courage et beaucoup de pathétique, remplit le peuple d'un enthousiasme qu'il ne pouvait contenir, et ne fut contredit par aucun de ses adversaires. Laissant donc toute discussion, ils s'adressèrent au tribun Marcus Octavius, jeune homme grave et modéré dans ses mœurs, et d'ailleurs l'ami

particulier de Tibérius. Aussi, par égard pour son collègue, Octavius refusa-t-il d'abord de mettre opposition à sa loi ; mais, pressé vivement par les plus puissants d'entre les Romains, et comme forcé dans sa résistance, il se déclara contre Tibérius et s'opposa à la ratification de sa loi. Parmi les tribuns, c'est toujours l'opposition qui l'emporte ; l'accord de tous les autres est sans force, quand un seul refuse son consentement. Tibérius, irrité de cette opposition, retira cette première loi si douce pour les riches, et en proposa une seconde plus agréable au peuple et plus rigoureuse pour leurs injustes oppresseurs : elle ordonnait à ceux-ci de quitter sur-le-champ les terres qu'ils occupaient, au mépris des anciennes lois. Cette nouvelle ordonnance fit naître entre Octavius et lui des combats continuels dans la tribune ; et quoiqu'ils y parlassent l'un et l'autre avec autant de véhémence que d'obstination ; il ne leur échappa jamais une parole injurieuse, ni un seul mot que la colère eût dicté : tant il est vrai que, non seulement dans l'ivresse des plaisirs, mais encore dans les emportements de la colère, un bon naturel, une sage éducation modèrent l'esprit et le retiennent dans les bornes de l'honnêteté !

XII. Tibérius voyant que sa loi intéressait personnellement Octavius, qui possédait beaucoup de terres du domaine, lui offrit, pour faire cesser son opposition, de lui rendre, de son propre bien, qui n'était pas fort considérable, le prix de ses terres. Octavius ayant rejeté cette offre, Tibérius rendit une ordonnance qui suspendait l'exercice des fonctions de toutes les magistratures, jusqu'à ce que sa loi eût été soumise aux suffrages du peuple. Il ferma et scella de son propre sceau les portes du temple de Saturne, afin que les questeurs ne pussent y rien prendre, ni rien y porter ; il prononça de fortes amendes contre ceux des prêteurs qui désobéiraient à son ordonnance, et la crainte de les encourir força tous les magistrats de suspendre l'exercice de leurs charges. A l'instant les possesseurs des terres prirent des habits de deuil et se présentèrent sur la place dans l'état le plus triste et le plus abattu. Ils tendirent secrètement des embûches à Tibérius et apostèrent des meurtriers pour l'assassiner ; et, comme il en fut averti, il porta sous sa robe, au vu de tout le monde, un de ces poignards dont se servent les brigands et que les Romains appellent dolons (9). Le jour de l'assemblée, Tibérius appelait le peuple pour donner les suffrages, lorsque les riches enlevèrent les urnes (10) et causèrent par-là une grande confusion. Mais, comme les partisans de Tibérius, beaucoup plus nombreux que leurs adversaires, l'auraient emporté de force, que déjà même ils se rassemblaient en foule autour de lui, Manlius et Fulvius, deux personnages consulaires, tombant aux genoux de Tibérius et lui serrant les mains, le conjurèrent, les larmes aux yeux, de renoncer à son entreprise. Tibérius, qui sentit de quel danger la ville était menacée, qui respectait d'ailleurs Manlius et Fulvius, leur demanda ce qu'ils voulaient qu'il fit.

Ils lui répondirent qu'ils ne se croyaient pas capables de lui donner conseil dans une affaire si importante, et ils le conjurèrent d'en référer au sénat ; ce qu'il leur accorda sur-le-champ.

XIII. Le sénat, qui déjà s'était assemblé, n'ayant pu rien terminer à cause du grand crédit que les riches avaient dans ce corps, Tibérius eut recours à un moyen injuste en soi et contraire aux lois, mais auquel il se détermina par le désespoir de faire passer autrement sa loi ; ce fut de déposer Octavius du tribunat. Il lui parla d'abord en public et le conjura, avec les paroles et les manières les plus insinuanes, de lever son opposition, d'accorder cette grâce au peuple, qui ne demandait rien que de juste, et qui n'obtiendrait même qu'une faible récompense de tous ses travaux et de tous les dangers auxquels il était chaque jour exposé. Octavius, ne se laissant point fléchir à ses prières : « Je vois, lui dit Tibérius, qu'ayant tous deux, comme tribuns du peuple, un pouvoir égal, le différend que nous avons en-semble ne pourrait se terminer que par les armes : je n'y connais qu'un seul remède ; c'est que l'un de nous soit déposé de sa charge. » En même temps il ordonne à Octavius de demander d'abord les suffrages du peuple sur son collègue, ajoutant qu'il descendrait sur-le-champ de la tribune et rentrerait dans la classe des simples citoyens, si c'était la volonté du peuple. Octavius n'ayant pas voulu se prêter à cet arrangement : « Je demanderai, lui dit Tibérius, que le peuple donne sur vous ses suffrages, à moins qu'après avoir eu le temps de la réflexion, vous n'ayez changé d'avis ; » et il congédia l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant rassemblé, Tibérius monte à la tribune et tente un dernier effort pour gagner Octavius ; mais, le trouvant toujours inflexible, il rend une ordonnance qui le destitue du tribunat et appelle aussitôt le peuple aux suffrages pour une nouvelle élection. Le nombre des tribus était de trente-cinq ; dix-sept avaient déjà donné leurs voix contre Octavius, et il n'en fallait plus qu'une pour qu'il fût réduit à l'état de simple particulier. Tibérius fit arrêter les suffrages ; et, s'adressant de nouveau à Octavius, il le conjura, en le tenant étroitement serré dans ses bras, à la vue de tout le peuple, de ne pas s'exposer à l'affront d'une destitution publique, et de ne pas le charger lui-même de l'odieux d'une ordonnance si dure et si sévère. Octavius, dit-on, fut ému et attendri de ces prières ; ses yeux se remplirent de larmes et il garda long-temps le silence : mais enfin ses regards s'étant portés sur les riches et les possesseurs des terres, qui étaient en fort grand nombre, la honte et la crainte des reproches qu'ils pourraient lui faire le retinrent ; et, s'exposant avec courage à tout ce qui pouvait lui arriver de plus terrible, il dit à Tibérius qu'il n'avait qu'à faire ce qu'il voudrait. Sa déposition ayant été prononcée par le peuple, Tibérius commanda à un de ses affranchis (car c'étaient ses affranchis qui lui servaient de licteurs) de le faire sortir de la tribune : cette circonstance ajouta encore à la compassion qu'excitait

Octavius, qu'on voyait si ignominieusement arraché de son siège. Le peuple voulut même se jeter sur lui ; mais les riches, accourus pour le défendre, repoussèrent les efforts de la multitude. Octavius ne se sauva qu'avec peine de la fureur du peuple ; un esclave fidèle, qui s'était toujours tenu devant lui pour parer les coups, eut les yeux arrachés. Ce fut contre l'intention de Tibérius, qui ne fut pas plus tôt informé de ce désordre, qu'il courut précipitamment pour en prévenir les suites.

XIV. La loi sur le partage des terres passa donc sans résistance ; on nomma trois commissaires pour en faire la recherche et la distribution ; ce fut Tibérius lui-même avec Appius Claudius, son beau-père, et son frère Caius Gracchus, qui n'était pas alors à Rome ; il servait au siège de Numance, sous Scipion l'Africain. Tibérius, ayant terminé cette affaire paisiblement et sans trouver d'opposition, fit nommer un tribun à la place d'Octavius ; mais, au lieu de le choisir dans la classe des citoyens les plus distingués, il prit un de ses clients, nommé Mucius. Les nobles, indignés de ce choix et craignant tout de l'accroissement de sa puissance, ne cessaient de lui attirer des mortifications dans le sénat. Il avait demandé qu'on lui fournit, suivant l'usage, aux dépens du public, une tente pour aller faire le partage des terres : ils la lui refusèrent, quoiqu'elle eût été toujours accordée pour des commissions bien moins importantes. Sa dépense fut taxée à neuf oboles par jour¹, sur le rapport de Scipion Nasica, qui, dans cette occasion, se déclara sans aucun ménagement l'ennemi de Tibérius, parcequ'il possédait une grande partie de ces terres domaniales et qu'il lui en coûtait beaucoup d'être forcé de s'en dessaisir.

XV. La haine des riches contre le tribun ne faisait qu'enflammer davantage le peuple. Un des amis de Tibérius étant mort subitement, il parut sur son corps des taches suspectes. La multitude, ne doutant pas qu'il n'eût été empoisonné, courut à son convoi en poussant de grands cris ; et, s'étant chargée de son lit funèbre, se répandit autour du bûcher. Le soupçon de son empoisonnement se confirma lorsqu'on vit son cadavre crever et rendre une si grande quantité d'humeurs corrompues, que le feu en fut éteint². On voulut inutilement le rallumer : le bûcher ne s'enflamma qu'après qu'on l'eut transporté dans un autre endroit ; et ce ne fut qu'avec beaucoup de peine qu'on parvint à lui faire prendre feu. Tibérius, pour irriter davantage le peuple, prit un habit de deuil ; et, ayant conduit ses enfants sur la place publique, il supplia le peuple de les prendre sous sa protection, eux et leur mère, parcequ'il désespérait lui-même de son salut.

XVI. Cependant Attalus Philopator, roi de Pergame (11), étant mort, et Eudème le Pergaménien ayant apporté à Rome le testament de ce prince, qui instituait le peuple romain son héritier, Tibérius,

¹ Environ une livre sept sous, à trois sous chaque obole. — ² L'extinction du feu n'était pas une preuve de poison.

qui cherchait toujours à flatter la multitude, proposa sur-le-champ, par une nouvelle loi, que l'argent de la succession d'Attalus qu'on avait apporté à Rome, fût partagé entre les citoyens à qui il était échu des terres par le sort, afin qu'ils pussent se fournir d'instruments aratoires et faire les premières avances de la culture. Il ajoutait que la destination des villes qui avaient appartenu à ce prince n'était pas de la compétence du sénat, et qu'il en ferait lui-même le rapport à l'assemblée du peuple. Cette loi blessa singulièrement ce premier corps de l'état. Un sénateur, nommé Pompéius, dit qu'étant voisin de Tibérius il savait très certainement qu'Eudème de Pergame lui avait apporté la robe de pourpre et le diadème du roi, comme devant un jour régner à Rome. Quintus Métellus lui reprocha qu'il tenait une conduite bien différente de celle de son père : lorsque celui-ci était censeur et qu'il revenait de souper en ville, tous les citoyens éteignaient leurs lumières, de peur qu'il ne les soupçonnât d'avoir trop prolongé leurs repas et leurs amusements ; et lui, il se faisait éclairer la nuit par les hommes les plus misérables et les plus séditieux.

XVII. Titus Annius, homme peu honnête et peu sage, mais qui, dans la dispute, embarrassait tout le monde par ses questions et par ses reparties, proposa un compromis à Tibérius, dans le cas où il lui prouverait qu'il avait imprimé une note d'infamie à son collègue, dont les lois rendaient la personne sacrée et inviolable. Cette provocation ayant causé quelque mouvement, Tibérius s'avance, assemble le peuple et ordonne qu'on amène Annius pour lui faire son procès. Celui-ci, qui se sentait trop inférieur à Tibérius en dignité et en éloquence, a recours à ses subtilités ordinaires et demande à Tibérius qu'avant que l'accusation commence, il veuille bien répondre à une question fort simple. Tibérius lui ayant permis de l'interroger, il se fait un profond silence ; et Annius prenant la parole : « Si vous vouliez, lui dit-il, me déshonorer et me couvrir d'infamie, et que j'appelasse à mon secours un de vos collègues ; que ce collègue se levât pour prendre ma défense, irrité de cette démarche, le feriez-vous déposer de sa charge ? » Cette question déconcerta tellement Tibérius, que, quoiqu'il fût d'ailleurs l'homme du monde le plus prompt et le plus hardi à parler, il n'eut rien à répondre et congédia l'assemblée.

XVIII. Mais comme il ne pouvait se dissimuler que de tous les actes de son tribunat, c'était la destitution d'Octavius qui avait le plus offensé, non seulement les nobles, mais le peuple même, qui regardait cette entreprise comme l'avilissement et la ruine de la dignité tribunitienne, qui s'était maintenue jusqu'alors dans tout son éclat, il prononça devant le peuple un long discours, dont je crois à propos d'extraire ici quelques raisonnements, pour faire connaître la force de son éloquence et son talent pour la persuasion. « Un tribun, disait-il, est sans doute une personne sacrée et inviolable, parcequ'il est, en quelque sorte, consacré au peuple, et chargé de veiller à ses in-

» téréts : mais si, oubliant cette destination , il se rend injuste envers
 » le peuple , s'il énerve sa puissance , s'il l'empêche de donner ses
 » suffrages , alors , infidèle au but de son institution , il se prive lui-
 » même des privilèges attachés à sa charge. Il faudrait donc souffrir
 » qu'un tribun abattît le Capitole, qu'il brûlât nos arsenaux ? en com-
 » mettant ces excès , ce serait sans doute , un mauvais tribun ; mais
 » enfin il le serait. Mais quand il veut détruire la puissance même du
 » peuple , il cesse d'être tribun. Quelle inconséquence étrange qu'un
 » tribun pût , à son gré , faire traîner un consul en prison ; et que le
 » peuple n'eût pas le droit d'ôter au tribun une autorité dont il abuse
 » contre celui de qui il l'a reçue ! Le peuple nomme également et le
 » consul et le tribun. La dignité royale , qui renferme en elle la puis-
 » sance de toutes les magistratures , est de plus consacrée par des céré-
 » monies augustes qui lui impriment un caractère divin. Cependant
 » Rome chassa Tarquin , qui usait injustement de son autorité ; et le
 » crime d'un seul fit détruire cette puissance qui était la plus ancienne
 » parmi nous , et à laquelle Rome même devait son origine. Qu'avons-
 » nous de plus saint et de plus vénérable dans notre ville , que ces vier-
 » ges consacrées à la garde et à l'entretien du feu immortel ? Si pourtant
 » quelqu'une d'elles viole son vœu de virginité , elle est enterrée toute
 » vive. Leur négligence dans le service des dieux leur fait perdre cette
 » inviolabilité qu'elles n'ont que pour servir les dieux. Il n'est donc pas
 » juste qu'un tribun qui offense le peuple conserve une franchise qu'il
 » ne reçoit que pour l'intérêt du peuple , puisqu'il détruit lui-même
 » l'autorité dont il tire toute la sienne. Si le choix du plus grand
 » nombre des tribus lui a justement conféré le tribunat , n'est-il pas
 » plus juste qu'il en soit dépouillé , lorsque toutes les tribus ont donné
 » leur suffrage pour sa déposition ? Est-il rien de si sacré et de si invio-
 » lable que les offrandes faites aux dieux ? Mais a-t-on jamais empêché
 » le peuple de s'en servir , de les changer , de les transporter à son gré
 » d'un lieu à un autre ? Pourquoi donc ne pourrait-il pas faire du
 » tribunat comme d'une de ces offrandes et le transférer d'une per-
 » sonne à une autre ? Une preuve certaine que cette magistrature
 » n'est ni inviolable , ni inamovible , c'est que souvent ceux qui en
 » avaient été légitimement investis ont demandé eux-mêmes à en être
 » déchargés. » Tels furent les principaux raisonnemens sur lesquels
 Tibérius motiva sa justification.

XIX. Ses amis , voyant la ligue des nobles contre lui , et les menaces
 qu'ils ne cessaient de lui faire , crurent qu'il importait à sa sûreté de
 demander un second tribunat. Il recommença donc à flatter le peuple
 par des lois qui abrégèrent les années du service militaire , qui per-
 mettaient d'appeler au peuple des sentences de tous les tribunaux ,
 qui joignaient aux sénateurs , chargés seuls alors de tous les jugemens ,
 un pareil nombre de chevaliers ; qui affaiblissaient de toutes manières
 la puissance du sénat : et en cela il cherchait moins à procurer les

véritables intérêts du peuple, qu'à satisfaire son ressentiment et son obstination. Quand il recueillit les suffrages sur les nouvelles lois, il s'aperçut que l'absence d'une partie du peuple donnait la supériorité à ses adversaires. Alors ses partisans commencèrent à dire des injures aux autres tribuns, afin de gagner du temps; enfin Tibérius congédia l'assemblée et la remit au lendemain. Il se rendit sur la place publique dans une contenance triste et abattue, et il supplia le peuple, les larmes aux yeux, de veiller à sa sûreté, parce qu'il craignait que, dans la nuit suivante, ses ennemis ne vinssent forcer sa maison et le massacrer. Ses alarmes échauffèrent tellement le peuple, qu'un grand nombre de citoyens allèrent lui servir de gardes et passer la nuit autour de sa maison.

XX. Le lendemain, à la pointe du jour, celui qui avait la garde des poulets sacrés, dont les Romains se servent pour la divination ¹, les apporta sur la place et leur jeta la nourriture ordinaire; mais il n'en sortit qu'un seul de la cage, après que l'officier l'eut long-temps secouée; encore ne voulut-il pas manger: il leva seulement l'aile gauche, étendit la cuisse et rentra dans la cage. Ce présage sinistre en rappela à Tibérius un autre qu'il avait eu précédemment. Il avait un casque magnifiquement orné et d'une beauté remarquable, dont il se servait dans les combats; des serpents s'y étant glissés sans être aperçus, y déposèrent leurs œufs et les y firent éclore. Ce souvenir lui fit redouter davantage le présage des poulets; il sortit cependant pour monter au Capitole, lorsqu'il sut que le peuple s'y était assemblé. En passant le seuil de sa porte, il se heurta si rudement, que l'ongle du gros doigt du pied se fendit et que le sang coula à travers le soulier. Il n'eut pas fait quelques pas dans la rue, qu'il vit, à sa gauche, sur un toit, des corbeaux qui se battaient; et quoiqu'il fût accompagné d'une foule nombreuse ², une pierre poussée par un de ces oiseaux vint tomber à ses pieds: cet accident arrêta les plus hardis de ses partisans.

XXI. Mais Blossius de Cumes, qui se trouvait dans cette foule, lui représenta que ce serait une faiblesse honteuse que Tibérius, fils de Gracchus, petit-fils de Scipion l'Africain et magistrat du peuple romain, refusât, par la crainte d'un corbeau, de se rendre à l'invitation de ses concitoyens; que ses ennemis ne le railleraient pas de cette faiblesse honteuse, mais qu'ils le diffameraient auprès du peuple, comme un tyran qui insultait à la dignité publique. Dans le même temps il reçut du Capitole plusieurs messages de ses amis, qui le pressaient de s'y rendre, en l'assurant que tout allait bien pour lui. On lui fit en effet l'accueil le plus flatteur; dès qu'il parut, il fut reçu avec les acclamations les plus affectueuses; et quand il monta au Capitole, on lui prodigua les témoignages du plus grand zèle et l'on

¹ Voy. Cicéron, de la Divination, liv. I, c. XXIV. — ² Le texte ajoute: comme cela devait être.

veilla à ce que personne ne l'approchât , qui ne fût bien connu. Mucius ayant commencé à prendre les suffrages , on ne put rien faire de ce qui était d'usage dans ces occasions ; tant les derniers excitaient de tumulte , en se poussant tour-à-tour et se mêlant confusément les uns avec les autres , dans les efforts qu'ils faisaient pour pénétrer !¹

XXII. Dans ce moment, le sénateur Flavius¹ Flaccus , étant monté sur un lieu d'où il pouvait être vu de toute l'assemblée , comme il lui était impossible de se faire entendre , fit signe de la main qu'il avait quelque chose à dire en particulier à Tibérius. Celui-ci ordonna au peuple de lui ouvrir le passage ; et Flavius , qui eut bien de la peine à l'approcher , lui déclara que , dans l'assemblée du sénat , les riches n'ayant pu attirer le consul² à leur parti , avaient formé le dessein de le tuer eux-mêmes , et qu'ils avaient auprès d'eux , pour cet effet , un grand nombre de leurs amis et de leurs esclaves tous armés. Tibérius ayant fait part de cet avis à ceux qui l'environnaient , ils ceignirent aussitôt leurs robes , brisèrent les demi-piques avec lesquelles les licteurs écartaient la foule et en prirent les tronçons , pour se défendre contre ceux qui viendraient les assaillir. Ceux à qui leur éloignement n'avait pas permis d'entendre Tibérius , surpris de tout ce qu'ils voyaient , en demandaient la cause. Alors Tibérius porta la main à sa tête , pour faire connaître par ce geste , à ceux qui ne pouvaient pas l'entendre , le danger qui le menaçait.

XXIII. Ses ennemis n'eurent pas plus tôt vu ce geste , que , courant au sénat , ils annoncèrent que Tibérius demandait le diadème ; et ils en donnèrent pour preuve le mouvement qu'il avait fait de porter la main à sa tête. Cette nouvelle causa l'émotion la plus vive dans le sénat. Scipion Nasica requit le consul d'aller au secours de Rome et d'abattre le tyran. Le consul lui répondit avec douceur qu'il ne donnerait pas l'exemple d'employer la violence , et qu'il ne ferait périr aucun citoyen qui n'aurait pas été jugé dans les formes. « Si le peuple » ajouta-t-il , ou gagné ou forcé par Tibérius , rend quelque ordonnance qui soit contraire aux lois , je ne la ratifierai pas. » Alors Nasica s'élançant de sa place : « Puisque le premier magistrat , s'écria-t-il , trahit la république , que ceux qui veulent aller au secours des » lois me suivent ! » En disant ces mots , il se couvre le tête d'un pan de sa robe et marche au Capitole. Tous ceux dont il est suivi , s'enveloppant le bras de leur robe , poussent tous ceux qui se trouvent devant eux , sans que personne leur oppose la moindre résistance : frappés de la dignité de ces personnages , ils prennent la fuite et se renversent les uns sur les autres. Les gens de la suite de ces sénateurs étaient armés de massues et de gros bâtons qu'ils avaient pris dans leurs maisons ; et leurs maîtres , saisissant les débris et les pieds

¹ Il faut lire Fulvius , qui était le surnom de la famille des Flaccus. Celui-ci fut consul l'an de Rome six cent vingt-neuf. Il en est question dans la Vie de Calus.

² Mucius Scévola. Calpurnius Pison , son collègue , était en Sicile.

des bancs que la foule avait rompus dans sa fuite, montaient vers Tibérius, en frappant tous ceux qui lui faisaient un rempart de leur corps; il y en eut plusieurs de tués, et tous les autres prirent la fuite.

XXIV. Tibérius, ayant pris lui-même le parti de s'enfuir, fut saisi par sa robe; il la laissa entre les mains de celui qui le retenait; et comme il fuyait en simple tunique, il fit un faux pas et tomba sur ceux qui étaient renversés devant lui. Dans le moment où il se relevait, un de ses collègues, Publius Saturéius, le frappa le premier sur la tête, au vu de tout le monde, avec le pied d'un banc; le second coup lui fut porté par Lucius Rufus, qui s'en vanta depuis comme d'une belle action. Parmi les autres partisans de Tibérius, il y en eut plus de trois cents qui furent assommés à coups de bâtons et de pierres. Les historiens assurent que ce fut la première sédition à Rome, depuis l'expulsion des rois, qui eût fini par le meurtre et le sang des citoyens: toutes les autres, quoique graves dans leurs motifs et dans leurs effets, s'étaient apaisées par l'abandon que les deux partis faisaient réciproquement de leurs prétentions: les nobles, parcequ'ils craignaient le peuple; et le peuple, parcequ'il respectait le sénat. Dans celle-ci même il paraît que si l'on eût employé la douceur avec Tibérius, il n'aurait pas eu de peine à céder; il l'aurait fait même plus facilement, si l'on ne fût pas venu l'attaquer à force ouverte et les armes à la main; car il n'avait pas autour de lui plus de trois mille hommes.

XXV. Mais il paraît que cette conspiration contre Tibérius fut moins l'effet des prétextes qu'on alléguait, que du ressentiment et de la haine des riches. Rien ne le prouve plus que les outrages et les cruautés qu'on exerça sur son corps. On ne voulut jamais accorder aux prières de son frère la permission de l'enlever pour l'enterrer la nuit; et il fut jeté dans le Tibre avec les autres morts. Ils ne bornèrent pas même là leur vengeance: de ses amis, les uns furent condamnés au bannissement sans aucune forme de procès, et on mit à mort tous ceux qu'on pût arrêter. De ce nombre fut le rhéteur Diophanes. Un certain Caius Billius¹ périt enfermé dans un tonneau avec des serpents et des vipères. Blossius de Cumes, mené devant les consuls, qui l'interrogèrent sur ce qui s'était passé, avoua qu'il avait exactement suivi tous les ordres de Tibérius. « Mais, lui dit Nasica, s'il vous eût ordonné d'incendier le Capitole? — Jamais, répondit Blossius, Tibérius ne m'eût donné un pareil ordre. » D'autres sénateurs lui ayant fait plusieurs fois la même question: « Si Tibérius me l'eût ordonné, j'aurais cru devoir le faire, parcequ'il ne m'aurait pas donné cet ordre, s'il n'eût été utile au peuple (12). » Il échappa à ce danger, et se retira, quelque temps après, à la cour d'Aristonicus; mais lorsqu'il vit les affaires de ce prince perdues sans ressource, il se donna lui-même la mort (13).

¹ Dans les *Suppléments de Titæ-Livæ*, l. LIX, c. VIII, il est nommé Villius.

XXVI. Le sénat, pour apaiser le mécontentement du peuple, ne s'opposa plus au partage des terres et lui permit de nommer un autre¹ commissaire à la place de Tibérius : les suffrages tombèrent sur Publius Crassus, allié des Gracques, dont la fille Licinia avait épousé Caius. Il est vrai que, suivant Cornélius Népos, Caius Gracchus était marié, non à la fille de Crassus, mais à celle de Brutus, celui qui avait triomphé des Lusitaniens²; mais le sentiment que j'ai adopté a été suivi par le plus grand nombre des historiens. Cependant le peuple, toujours aigri de la mort de Tibérius, paraissait n'attendre que le moment de le venger; déjà même il menaçait Nasica de le traduire en jugement; et le sénat, qui craignit pour sa vie, lui donna, sans aucune nécessité, une commission en Asie : car le peuple ne laissait passer aucune occasion de faire éclater contre lui son ressentiment : partout où il le rencontrait, il le poursuivait à grands cris, il le traitait de maudit, de tyran qui avait souillé du sang d'un personnage sacré et inviolable le temple le plus saint et le plus respecté de la ville. Nasica fut donc obligé de quitter l'Italie, quoique, par sa qualité de grand-pontife, il fût chargé des principaux sacrifices. Il erra de côté et d'autre, dévoré de chagrin, et mourut peu de temps après à Pergame.

XXVII. Au reste, il ne faut pas s'étonner de cette haine implacable que les Romains avaient pour lui, puisque Scipion l'Africain, lui que les Romains avaient aimé plus que personne et par les motifs les plus justes, fut sur le point de perdre leur bienveillance, parcequ'en apprenant devant Numance la mort de Tibérius, il dit à haute voix ce vers d'Homère.

Puisse périr ainsi qui voudra l'imiter !!

Depuis, Caius et Fulvius⁴ lui ayant demandé, dans l'assemblée du peuple, ce qu'il pensait de la mort de Tibérius, il fit connaître par sa réponse qu'il n'approuvait pas les lois de ce tribun. Aussi depuis ce temps-là fut-il souvent interrompu par la multitude lorsqu'il parlait en public, ce qui ne lui était jamais arrivé auparavant; et lui-même il se laissa aller à maltraiter le peuple de paroles. Mais j'ai rapporté ces faits en détail dans la *Vie* de Scipion⁵.

CAIUS GRACCHUS.

XXVIII. Caius Gracchus, dans les temps qui suivirent la mort de son frère, soit par crainte de ses ennemis, soit par désir d'attirer sur eux la haine du peuple, ne parut plus sur la place publique et vécut retiré dans son intérieur, comme s'il eût pris la résolution de

¹ Il y a dans le texte, que le sénat permit de nommer Titus; mais ce nom est corrompu, et les manuscrits ont pour leçon un autre nom.—² Des anciens Portugais, en qualité de proconsul, l'an de Rome 628.—³ C'est ce que Minerve dit à Jupiter, qui venait de parler des crimes d'Égisthe, *Odyssée*, chant I, v. 47.—⁴ C'est à Carbon, tribun du peuple, que Pétercule, l. II, c. IV, et Valère-Maxime, l. VII, c. II, attribuent ce fait.—⁵ Elle est perdue.

passer le reste de sa vie dans l'état d'abaissement où il se trouvait : il fit croire par-là à quelques personnes qu'il blâmait, qu'il avait même en horreur la conduite de son frère. Il était encore dans sa grande jeunesse ; car il avait neuf ans de moins que Tibérius, qui, à sa mort, n'avait pas encore atteint l'âge de trente ans¹. Mais dans la suite il fit peu à peu connaître son caractère et ses mœurs, et il parut très éloigné de l'oisiveté, de la mollesse, de la débauche et de l'amour des richesses ; on vit qu'il exerçait les dispositions qu'il avait à l'éloquence comme des ailes pour s'élever au gouvernement, et l'on jugea qu'il ne se livrerait pas à une vie oisive et inutile.

XXIX. Il défendit dans les tribunaux un de ses amis, nommé Vet-tius ; et le peuple fut si ravi de l'entendre, que les transports de sa joie tenaient de l'enthousiasme et de la fureur. Il est vrai que, dans cette occasion, les autres orateurs ne parurent que des enfants auprès de Caius. Ce début inspira de la crainte aux riches, qui se concertèrent entre eux pour l'empêcher de parvenir au tribunat. Il arriva qu'il fut nommé par le sort pour aller en Sardaigne en qualité de questeur avec le consul Oreste (14). Cette commission fit plaisir à ses ennemis, et ne déplut pas à Caius. Né avec des talents pour la guerre, également exercé au métier des armes et à l'éloquence, n'envisageant d'ailleurs qu'avec horreur l'administration des affaires et la tribune, il fut charmé d'avoir dans ce voyage un moyen de résister au désir du peuple et de ses amis, qui l'appelaient au gouvernement. C'est une opinion presque générale, qu'il était plus ardent démagogue que son frère, et qu'il recherchait, avec plus d'ambition que lui, la faveur populaire. Mais cette opinion n'est pas fondée ; et il paraît que ce fut par nécessité plutôt que par choix qu'il se jeta dans l'administration. Cicéron lui-même raconte que, pendant qu'il fuyait toute espèce de charges, et qu'il avait pris la résolution de vivre tranquille loin des affaires, son frère lui apparut en songe et lui dit : « Pourquoi, » Caius, différer si long-temps ? tu ne saurais éviter ton sort. Les » destins nous ont marqué à tous deux une même vie et une même » mort ; elles doivent être consacrées à l'utilité du peuple². »

XXX. Caius, arrivé en Sardaigne, y donna les plus grandes marques de valeur, et se montra supérieur à tous les autres jeunes gens par son courage contre les ennemis, par sa justice envers ses inférieurs, par son affection et son respect pour son général ; il surpassa même ceux qui étaient plus âgés que lui par sa tempérance, sa simplicité et son amour pour le travail. L'hiver rigoureux et malsain qu'on éprouva cette année en Sardaigne ayant obligé le consul Oreste de demander, aux villes de son gouvernement, des vêtements pour ses soldats, elles députèrent à Rome pour solliciter la décharge de cette

¹ Tibérius fut tué sur la fin de l'an de Rome 621 ; il était donc né à la fin de l'année 591, ou au commencement de l'an 592 de Rome ; et Caius, l'an 600.

² Cicéron, *de Dictn.*, l. I, c. XXVI, et Val.-Maxime, l. I, c. VI, VII.

contribution : leur demande fut accueillie du sénat , qui enjoignit au consul de se pourvoir ailleurs d'habillements pour ses troupes. Le général ne sachant où en prendre et les soldats souffrant beaucoup de la rigueur du froid , Caius alla de ville en ville et détermina les habitants à venir au secours des soldats et à leur envoyer des habits ¹. La nouvelle de ce succès , apportée à Rome , parut comme l'essai et le prélude de Caius pour gagner la faveur populaire , et le sénat en fut alarmé.

XXXI. Dans le même temps il arriva d'Afrique des ambassadeurs du roi Micipsa , qui venaient faire part au sénat d'un envoi de blé que ce prince avait fait en Sardaigne au général romain , par considération pour Caius Gracchus. Les sénateurs , de dépit , chassèrent les ambassadeurs et ordonnèrent que les troupes qui servaient en Sardaigne seraient relevées ; mais que le consul Oreste serait continué dans le commandement ; car ils ne doutaient pas que Caius n'y restât aussi pour exercer la questure (15). Mais , à la première nouvelle de ce décret , n'écoutant que sa colère , il s'embarqua et parut à Rome , contre l'attente de tout le monde. Ses ennemis lui en firent un crime , et le peuple lui-même trouva fort extraordinaire qu'un questeur eût quitté l'armée avant son général. Cité devant les censeurs , il demanda à se défendre et changea tellement les dispositions de ceux qui l'écoutaient , qu'il fut absous , et qu'il n'y eut personne qui ne sortit de l'audience persuadé qu'on lui avait fait la plus grande injustice. Il dit aux censeurs qu'obligé seulement par les lois à dix campagnes , il en avait fait douze ; qu'il était resté trois ans questeur auprès de son général , tandis que la loi lui permettait de se retirer après un an de service. « Je suis le seul de toute cette armée , ajouta-t-il , qui étant parti de Rome ma bourse pleine , l'ai rapportée vide ; » et tous les autres , après avoir vidé leurs amphores , les ont rapportées pleines d'or et d'argent (16). »

XXXII. On lui suscita depuis plusieurs autres procès ; on l'accusa d'avoir fait révolter les alliés , d'avoir trempé dans la conspiration découverte à Frégelles ² : mais il se justifia de ces accusations , jusqu'à détruire tout soupçon ; et , plein de confiance en la pureté de sa conduite , il se mit sur les rangs pour le tribunat , sans être arrêté par l'opposition que tous les nobles firent éclater contre lui. Mais il vint de toute l'Italie une multitude de citoyens pour prendre part à son élection ; et l'affluence fut telle dans Rome , qu'un très grand nombre n'y put trouver de logement. Le champ de Mars même ne pouvant contenir cette foule immense , plusieurs donnèrent leur voix de dessus les toits des maisons. Tout ce que les nobles , par leurs intrigues , purent arracher au peuple et rabattre des espérances de Caius , c'est qu'au lieu d'être déclaré premier tribun , comme il s'y attendait , il ne

¹ Quel triomphe pour l'éloquence ! — ² Ville du Latium , qui s'était révoltée : le préteur Opimius la prit et la rasa l'an de Rome 630.

fut nommé que le quatrième. Mais il n'eut pas plus tôt pris possession de sa charge ², qu'il fut réellement le premier, et par la force de son éloquence, qui effaçait celle de tous ses collègues, et par la confiance que lui donnait l'accident funeste de son frère, dont il déplorait la mort devant le peuple. Il l'y ramenait en toute occasion; il le faisait ressouvenir de tout ce qui s'était passé, et opposait à la conduite du sénat celle de leurs ancêtres. « Vos pères, disait-il, déclarèrent la » guerre aux Falisques, pour avoir insulté le tribun du peuple Genu- » cius; ils condamnèrent à mort Caius Véturius; parcequ'un tribun » traversant la place publique, il avait refusé seul de se ranger devant » lui: et ces hommes ont sous vos yeux mêmes assommé Tibérius à » coups de bâtons; son corps a été traîné du Capitole dans les rues » de la ville et jeté dans le Tibre. Tous ceux de ses amis qu'on a pu » arrêter ont été mis à mort sans aucune formalité de justice; cepen- » dant c'est une des plus anciennes lois de Rome, que lorsqu'un » citoyen, accusé d'un crime capital, ne se présente pas au juge- » ment, un officier public aille, dès le matin, à la porte de sa maison, » le sommer, à son de trompe, de comparaitre; et les juges ne vont » jamais aux opinions que cette formalité n'ait été remplie; tant » nos ancêtres portaient loin les précautions et les formes conserva- » trices de la vie des citoyens! »

XXXIII. Caius, dont la voix forte et étendue se faisait aisément entendre de toute la multitude, ayant ému le peuple par ces discours, proposa deux lois, dont l'une portait que tout magistrat déposé par le peuple ne pourrait plus exercer d'autre charge; la seconde, qu'un magistrat qui aurait banni un citoyen sans observer les formalités ordinaires de la justice serait traduit en jugement devant le peuple. La première de ces deux lois dégradait ouvertement Marcus Octavius, que Tibérius avait fait déposer du tribunat; et la seconde frappait directement sur Popilius, qui, dans sa préture, avait banni les amis de Tibérius: aussi, sans attendre l'issue du jugement, Popilius s'exila de l'Italie. Pour l'autre loi, Caius lui-même la révoqua et en donna pour motif sa condescendance aux prières de sa mère Cornélie, qui lui avait demandé la grâce d'Octavius. Le peuple approuva avec joie cette révocation, par égard pour Cornélie, qu'il n'honorait pas moins par rapport à ses enfants qu'à cause de Scipion son père; et, lorsque dans la suite il lui éleva une statue de bronze, il y mit cette inscription: CORNÉLIE, MÈRE DES GRACQUES. On cite plusieurs mots remarquables que Caius dit publiquement et avec emphase d'un de ses ennemis, au sujet de sa mère: « Oses-tu bien médire de Cor- » nelie, de la mère de Tibérius? » Et comme ce calomniateur était décrié pour un vice infame: « Sur quel fondement, lui dit-il, as-tu » l'audace de te comparer à Cornélie? as-tu enfanté comme elle? Ce-

² L'an de Rome 632.

» pendant tous les Romains savent qu'elle a été plus long-temps sans mari que toi ; tout homme que tu es. » Tel était le sel piquant de ses discours , et je pourrais en extraire de ses écrits plusieurs du même genre.

XXXIV. Des lois qu'il proposa ensuite pour augmenter le pouvoir du peuple et affaiblir celui du sénat ; l'une avait pour objet l'établissement de colonies et la distribution, aux pauvres citoyens qu'on y enverrait, des terres domaniales. La seconde était en faveur des soldats ; elle ordonnait qu'ils fussent habillés aux frais du trésor public, sans que pour cela leur solde fût diminuée ; elle ajoutait qu'aucun citoyen ne serait enrôlé avant qu'il eût dix-sept ans accomplis. La troisième regardait les alliés, et donnait à tout le peuple de l'Italie le même droit de suffrage qu'aux citoyens de Rome. La quatrième fixait à un bas prix le blé qu'on distribuerait aux citoyens pauvres. La cinquième enfin, relative aux tribunaux, diminuait beaucoup en cette partie l'autorité des sénateurs. Chargés seuls du jugement de toutes les affaires, ils se faisaient redouter du peuple et des chevaliers. La loi de Caius ajoutait, aux trois cents sénateurs qui occupaient alors tous les tribunaux, autant de chevaliers romains, et attribuait indistinctement à ces six cents juges la connaissance de tous les procès (17). En proposant cette loi, il eut soin d'observer toutes les formalités nécessaires ; mais, au lieu que les orateurs, avant lui, lorsqu'ils parlaient devant le peuple, se tournaient vers le sénat et vers le lieu des comices, lui, au contraire, commença à se tourner vers la place publique, qui était du côté opposé, et conserva depuis cet usage : ainsi, par un léger changement de situation et de direction de ses regards, il produisit un très grand effet ; et d'aristocratique qu'était le gouvernement, il le rendit, en quelque sorte, démocratique¹, en faisant voir aux orateurs que c'était au peuple et non au sénat, qu'ils devaient adresser la parole.

XXXV. Le peuple, non content de donner la sanction à cette dernière loi, lui conféra le droit de choisir lui seul les chevaliers romains qui seraient admis au nombre des juges, droit qui l'investit d'une autorité presque monarchique : aussi le sénat l'admit à ses délibérations et lui demanda souvent son avis. Il est vrai qu'il ne lui donnait jamais que des conseils convenables à la dignité de cet ordre. Tel fut le décret, aussi honorable que juste, qu'il proposa au sujet du blé que le propréteur Fabius avait envoyé d'Espagne : il détermina le sénat à faire vendre ce blé, à en renvoyer le prix aux villes de cette province, et à réprimander Fabius de ce qu'il rendait par ses exactions la puissance romaine odieuse et insupportable aux pays qu'il gouvernait. Ce décret lui mérita les applaudissements et la bienveillance des

¹ Nous avons déjà vu des exemples pareils des effets que peut produire dans des occasions importantes un changement de situation. Voy. la Vie de Thémistocle, c. xxiii ; et la Vie de Camille, c. XLviii.

provinces. Il fit aussi des lois pour le rétablissement de plusieurs colonies , pour la construction de grands chemins et de greniers publics. Il se chargea de diriger en chef toutes ces entreprises , et, loin de succomber à tant et de si grands travaux , il les fit exécuter avec une incroyable célérité, et mit à chacun autant de soin que si c'eût été le seul dont il eût la conduite : ceux même qui le haïssaient ou qui le craignaient le plus étaient étonnés de son intelligence et de son activité.

XXXVI. Le peuple ne pouvait se lasser de l'admirer , en le voyant sans cesse entouré d'entrepreneurs , d'artistes , d'ambassadeurs , de magistrats , de soldats , de gens de lettres ; leur parler avec douceur , sans rien perdre de sa dignité dans ses conversations familières , où il savait si bien s'accommoder au caractère de chacun d'eux , que ceux qui l'accusaient d'être violent , emporté , insupportable dans ses manières , étaient convaincus de la plus insigne calomnie ; tant sa popularité éclatait dans le commerce ordinaire et dans les actions communes de la vie , bien plus encore que dans les discours qu'il prononçait du haut de la tribune ! L'entreprise qu'il suivit avec le plus d'ardeur , ce fut la construction des grands chemins ; il y réunit à la commodité la beauté et la grace. Il les faisait tirer en ligne droite à travers les terres , et paver de grandes pierres de taille qu'on liait avec des tas de sable battu comme du ciment. Quand il se rencontrait des fondrières et des ravins formés par des torrents ou des eaux stagnantes , il les faisait combler ou couvrir de ponts ; ce qui mettait les deux côtés du chemin à une hauteur égale et parallèle , et rendait tout l'ouvrage parfaitement uni et agréable à la vue. Il fit aussi mesurer tous les chemins par des intervalles égaux , que les Latins appellent milles ; et chaque mille , qui fait un peu moins de huit stades ¹ , était marqué par une colonne de pierre qui en indiquait le nombre. Il plaça , de chaque côté du chemin et à des distances plus rapprochées , d'autres pierres , qui donnaient aux voyageurs la facilité de monter à cheval sans le secours de personne ².

XXXVII. Comme il vit que le peuple le comblait de louanges pour tous ces travaux et paraissait disposé à lui donner toutes les preuves de bienveillance qu'il pourrait désirer , il dit un jour , dans une de ses harangues publiques , qu'il avait à demander au peuple une seule grace , dont l'obtention lui tiendrait lieu de tout , et dont le refus n'exciterait de sa part aucune plainte. Tout le monde crut qu'il allait demander le consulat ; on imagina même qu'il voulait le réunir avec la charge de tribun ³ : mais le jour des comices consulaires , au milieu de l'attente générale , il parut au champ de Mars ; menant Fannius

¹ Trois milles faisaient à peu près vingt stades ou une lieue. — ² Il y en a qui ont traduit par étriers le mot grec du texte ; mais les étriers n'étaient pas encore connus.

³ Mais le peuple savait que ces charges étaient incompatibles ; et il supposait apparemment qu'il ne voulait les demander que pour des années différentes.

par la main , et , secondé de tous ses amis , il sollicita pour lui le consulat. Cette brigue emporta la grande pluralité des suffrages ; Fannius fut élu consul (18), et Caius nommé tribun du peuple pour la seconde fois , sans l'avoir ni sollicité, ni demandé, et par le seul effet de l'affection du peuple. Mais, voyant que le sénat ne dissimulait plus sa haine contre lui , que le consul Fannius lui-même se refroidissait à son égard , il rechercha de nouveau , par d'autres lois , la faveur du peuple : il proposa d'envoyer des colonies à Tarente et à Capoue, et d'étendre à tous les peuples latins le droit de bourgeoisie.

XXXVIII. Le sénat , craignant qu'il n'acquît enfin un pouvoir qui le rendrait invincible , essaya un moyen nouveau, et jusqu'alors sans exemple , de détourner la faveur du peuple : ce fut de flatter à son tour la multitude et de chercher à lui complaire dans les choses même les moins justes. Parmi les collègues de Caius était Livius Drusus , qui , par la bonté de son naturel et l'excellente éducation qu'il avait reçue , n'était inférieur à aucun des Romains , et qui , par son éloquence et par ses richesses , pouvait le disputer aux plus puissants et aux plus estimés d'entre eux. Les principaux de Rome , s'adressant à lui , le conjurent de s'opposer à Caius et de s'unir avec eux contre lui , non en cherchant à forcer l'inclination du peuple ou en résistant à ses volontés , mais en employant toute l'autorité de sa charge à lui complaire , à lui accorder des choses dont le refus aurait pu attirer la haine à celui qui l'aurait fait , mais eût été bien plus honorable pour lui. Livius , abandonnant donc au sénat l'exercice de son tribunat , fit des lois qui , sans offrir aucun motif d'honnêteté et d'utilité , n'avaient d'autre but que de surpasser Caius en complaisance et en flatterie pour le peuple , comme dans les comédies les poètes rivalisent entre eux à qui divertira le mieux le spectateur (19).

XXXIX. Cette conduite fit voir évidemment que le sénat était irrité , non contre les lois de Caius , mais contre sa personne , et qu'il voulait ou le faire périr , ou le réduire à un état de faiblesse dont ils n'eussent rien à craindre. Caius avait proposé l'établissement de deux colonies , qu'il composait des citoyens les plus honnêtes , et les sénateurs l'avaient accusé de vouloir corrompre le peuple : Livius ordonna d'en établir douze , chacune de trois mille citoyens indigents , et les sénateurs appuyèrent sa loi. Caius avait assujéti à une rente annuelle pour le trésor public les terres distribuées aux citoyens pauvres , et le sénat en avait pris sujet de le haïr , comme corrupteur de la multitude : Livius déchargea les terres de cette imposition , et le sénat lui en sut gré. Caius avait accordé le droit de citoyen à tous les peuples du nom latin , et cette concession avait déplu au sénat : Livius défendit qu'on frappât de verges tout soldat latin , et sa loi fut vivement soutenue par le sénat. Aussi Livius , toutes les fois qu'il haranguait le peuple , avant de proposer ses lois , disait-il qu'elles avaient l'approbation du sénat , qui n'avait rien tant à cœur que l'intérêt du peuple. Le seul avantage qui

en résulta, c'est que le peuple devint plus doux envers le sénat; qu'à cette haine ancienne qui rendait tous les nobles suspects à la multitude, Livius fit succéder des sentiments de modération, qu'il éteignit toute son animosité et lui persuada que c'était par les conseils du sénat qu'il proposait toutes ces lois, dont le seul but était de complaire au peuple et de le satisfaire. Ce qui donnait surtout à la multitude la plus grande confiance dans l'affection et dans la probité de Drusus, c'est qu'il n'était jamais pour rien dans ses lois et qu'il n'en retirait aucun avantage. Il nommait toujours d'autres commissaires que lui pour l'établissement des colonies, et il ne voulut jamais se charger de l'emploi des deniers publics; au lieu que Caius s'attribuait la plupart et les plus importantes de ces commissions.

XL. Rubrius, un des tribuns du peuple, ayant proposé par une loi le rétablissement de Carthage ruinée par Scipion, et cette commission étant échue par le sort à Caius, il s'embarqua pour conduire cette nouvelle colonie en Afrique¹. Drusus, profitant de son absence, s'éleva plus ouvertement contre lui et s'attacha davantage à gagner le peuple, surtout par ses déclamations contre Fulvius, ami intime de Caius, et nommé commissaire avec lui pour le partage des terres. C'était un esprit inquiet, mortellement haï du sénat et suspect même au parti contraire, parcequ'il passait pour pratiquer les alliés du peuple romain et exciter secrètement à la révolte les peuples de l'Italie. Ces soupçons n'étaient fondés sur aucune preuve certaine, ni même sur aucun indice; mais ils acquéraient de la vraisemblance par la conduite de Fulvius, qui ne prenait jamais de parti raisonnable et qui se montrait toujours l'ennemi de la paix. Ce fut la principale cause de la perte de Caius; il partagea la haine qu'on portait à Fulvius; et lorsque Scipion l'Africain fut trouvé mort dans son lit, sans aucune cause apparente d'une fin si subite, les traces de coups qu'on aperçut sur son corps, suite de la violence qu'on avait exercée sur lui, comme je l'ai dit dans sa *Vie*, en firent accuser Fulvius, qui s'était déclaré l'ennemi de Scipion, et qui, ce jour-là même, l'avait insulté dans la tribune. Caius lui-même ne fut pas à l'abri de tout soupçon. Un attentat si horrible, commis sur le premier et le plus grand des Romains, ne fut point vengé, et l'on ne fit aucune recherche pour en découvrir les auteurs. Le peuple s'y opposa et arrêta toute poursuite, de peur que les informations ne donnassent des preuves contre Caius; mais cette mort était arrivée quelque temps auparavant².

XLI. Caius était encore en Afrique, occupé du rétablissement de Carthage, qu'il avait nommée Junonia (20), lorsque les dieux lui envoyèrent plusieurs signes funestes pour le détourner de cette entreprise. La pique de la première enseigne fut brisée par l'effort d'un vent impétueux et par la résistance même que fit l'officier pour la re-

¹ Le rétablissement de Carthage est de l'an de Rome 632, et non 631, comme le dit le p. Petau. — ² L'an 625 de Rome; Caius avait alors vingt-quatre ans.

tenir. Cet ouragan dispersa les entrailles des victimes qu'on avait déjà posées, sur l'autel et les transporta hors des palissades qui formaient l'enceinte de la nouvelle ville. Des loups vinrent arracher ces palissades et les emportèrent fort loin. Malgré ces présages, Caius eut ordonné et réglé en soixante-dix jours tout ce qui concernait l'établissement de cette colonie; après quoi il s'embarqua pour Rome, où il avait appris que Fulvius était vivement pressé par Drusus et que les affaires exigeaient sa présence. Lucius Opimius (21), homme très attaché à l'oligarchie et puissant dans le sénat, qui, l'année précédente, avait été écarté du consulat par la brigade que Caius avait faite pour Fannius; Opimius, dis-je, soutenu cette année par une faction nombreuse, ne pouvait manquer de l'obtenir; et l'on ne doutait pas qu'une fois consul, il ne renversât Caius, dont la puissance commençait à s'affaiblir, parceque le peuple, environné de gens qui ne s'étudiaient qu'à lui plaire et dont le sénat approuvait toujours les propositions, le peuple, dis-je, était rassasié de ces lois populaires.

XLII. Caius, à peine rentré dans Rome, quitta la maison qu'il avait sur le mont Palatin pour aller prendre, au-dessous de la place, un logement qui annonçait plus de popularité, parcequ'il était dans un quartier habité par des citoyens pauvres et obscurs. Il proposa ensuite le reste de ses lois, résolu de les faire ratifier par les suffrages du peuple. Comme il se rassemblait autour de lui une foule nombreuse, le sénat engagea le consul à renvoyer tous ceux qui n'étaient pas naturels Romains. Cet ordre, aussi étrange qu'inusité, par lequel il était défendu à tous les alliés et amis du peuple romain de se trouver dans la ville pendant un certain nombre de jours, ayant été publié à son de trompe, Caius fit afficher une protestation contre la défense du consul, dans laquelle il promettait aux alliés protection et secours, s'ils voulaient rester dans Rome : mais il ne fit rien pour eux; car, ayant vu un de ses amis et de ses hôtes traîné en prison par les lieuteurs du consul, il ne prit point sa défense et passa outre, soit qu'il craignît de faire connaître, par une tentative inutile, l'affaiblissement de son pouvoir, soit, comme il le disait lui-même, qu'il ne voulût pas donner à ses ennemis le prétexte qu'ils cherchaient de prendre les armes et d'en venir à des voies de fait. Il eut cependant, à l'occasion suivante, une dispute avec ses collègues. On devait donner au peuple un combat de gladiateurs sur la place publique; et la plupart des magistrats avaient fait dresser, autour de la place, des échafauds qu'ils voulaient louer. Caius leur ordonna de les ôter, afin que les citoyens eussent les places libres pour voir le spectacle sans payer. Aucun des magistrats n'ayant obéi à cet ordre, Caius attendit à la veille des jeux; et, pendant la nuit, ayant pris avec lui tous les ouvriers dont il pouvait disposer, il fit enlever ces échafauds; et le lendemain il montra au peuple la place vide, d'où il pourrait voir les jeux à son aise. Cette action lui donna, dans le peuple, la réputation d'un homme de courage : mais

ses collègues en furent offensés et le regardèrent comme un esprit audacieux et emporté. On croit même qu'elle lui fit manquer un troisième tribunat : non qu'il n'eût obtenu la pluralité des suffrages, mais on prétend que les autres tribuns en firent un rapport infidèle et faux ; mais le fait ne fut pas avéré dans le temps.

XLIII. Caius ne sut pas supporter ce refus avec modération ; et, voyant ses ennemis rire ouvertement de l'affront qu'il recevait, il leur dit, avec une arrogance déplacée, que c'était de leur part un ris sardonien, faute de sentir de quelles ténèbres ses lois les couvraient. Opimius, nommé consul¹, commença l'exercice de sa charge par abroger plusieurs des lois de Caius et par faire des recherches sur l'établissement de la colonie de Carthage. On cherchait à l'irriter, afin que par ses emportements il donnât lieu à quelqu'un de le tuer. Il montra d'abord assez de patience ; mais enfin ses amis, et surtout Fulvius, l'aigrirent tellement, qu'il rassembla de nouveau assez de monde pour tenir tête au consul. Sa mère, dit-on, entra dans ce projet séditionnel et soudoya secrètement un certain nombre d'étrangers, qu'elle envoya à Rome, déguisés en moissonneurs : on trouve ce fait obscurément énoncé dans les lettres qu'elle écrivait à son fils. D'autres, au contraire, assurent que ce fut contre le gré de sa mère qu'il se rengagea dans cette lutte politique. Le jour qu'Opimius devait casser les lois de Caius, les deux partis occupèrent le Capitole dès le matin ; après que le consul eut fait son sacrifice, un de ses licteurs, qui portait les entrailles des victimes, nommé Quintus Antyllius, dit à Fulvius et à ses partisans : « Faites place aux honnêtes gens, méchants citoyens que vous êtes ! » Quelques historiens prétendent qu'en disant ces mots, il leur montra son bras nu, avec un geste malhonnête et insultant. A l'instant même Antyllius fut tué sur la place à coups de poinçons, qu'on avait faits exprès pour cet usage. Ce meurtre jeta le trouble parmi le peuple ; mais les chefs des deux partis en furent différemment affectés. Caius en eut un véritable chagrin, et reprocha avec aigreur à ceux qui l'environnaient d'avoir donné à leurs ennemis, contre eux-mêmes, un prétexte qu'ils cherchaient depuis long-temps. Opimius saisit avec complaisance l'occasion qui se présentait ; il en prit plus de confiance et excita le peuple à la vengeance : mais il survint une pluie qui les sépara.

XLIV. Le lendemain, à la pointe du jour, le consul assembla le sénat ; et, pendant qu'on délibérait dans la salle, des gens disposés pour cela mirent sur un lit funèbre le corps d'Antyllius et le portèrent à travers la place jusqu'au sénat, en poussant de grands cris et des gémissements affectés. Opimius était instruit de tout ; mais il feignait de l'ignorer et en témoignait de l'étonnement. Les sénateurs étant sortis pour prendre connaissance du fait, et voyant ce lit posé au mi-

¹ L'an de Rome 633.

lieu de la place, quelques uns d'entre eux en parurent vivement touchés, comme d'un malheur qu'on ne pouvait trop déplorer. Mais cette vûe ralluma la haine du peuple contre les nobles, qui, après avoir tué de leurs propres mains, dans le Capitole, Tibérius Gracchus, avaient fait jeter son corps dans le Tibre; et lorsque Antyllius, un misérable licteur, qui pouvait bien ne pas mériter la mort, mais qui du moins n'y avait que trop donné lieu par son imprudence, était exposé sur la place, le sénat du peuple romain environnait son lit funèbre, l'arrosait de ses larmes, honorait de sa présence le convoi d'un simple mercenaire; et cela, pour se ménager une occasion de faire périr le seul des protecteurs du peuple qui restât encore.

XLV. Le sénat étant rentré chargea par un décret le consul Opimius d'employer tout ce qu'il avait de pouvoir à maintenir la sûreté publique, et à exterminer les tyrans¹. D'après ce décret, le consul ordonna aux sénateurs d'aller prendre leurs armes, et aux chevaliers d'amener, le lendemain matin, chacun deux domestiques armés. Fulvius, de son côté, se prépara à la défense, et rassembla autour de lui une foule nombreuse. Caius, en se retirant de la place, s'arrêta devant la statue de son père; et, après l'avoir long-temps considérée sans proférer une seule parole, il s'en alla en versant des larmes et poussant de profonds soupirs. Le peuple, témoin de sa douleur, en fut vivement touché; et, se reprochant les uns aux autres leur lâcheté d'abandonner, de trahir un homme si dévoué à leur intérêt, ils le suivirent, et passèrent la nuit devant sa maison, qu'ils gardèrent avec bien plus de soin que ceux qui veillaient auprès de Fulvius. Ceux-ci ne firent que boire, que pousser des cris de joie, et tenir dans la débauche les propos les plus audacieux; Fulvius lui-même, qui le premier s'était plongé dans l'ivresse, se permit des discours et des actions indignes de son âge et de son rang. Au contraire, ceux de Caius gardaient un profond silence, comme dans une calamité publique; ils songeaient aux suites que pouvaient avoir ces premières démarches, et se relevaient tour-à-tour pour prendre quelque repos.

XLVI. Le lendemain, à la pointe du jour, on eut bien de la peine à réveiller Fulvius, que l'ivresse avait plongé dans un sommeil profond: toute sa suite s'arma des dépouilles qu'il avait dans sa maison, et qui venaient de la victoire qu'il avait remportée sur les Gaulois l'année de son consulat; elle se mit en marche en poussant de grands cris et faisant beaucoup de menaces, afin d'aller s'emparer du mont Aventin. Caius ne voulut point s'armer; il sortit avec sa toge, comme il allait ordinairement sur la place, sans autre précaution que de porter un petit poignard. Il était sur le seuil de sa porte, lorsque sa femme l'arrêta et se jeta à ses genoux, en le prenant d'une main, et tenant de l'autre son fils encore enfant. « Mon cher Caius, lui dit-elle,

¹ La formule usitée dans ces occasions était celle-ci: « Que les consuls veillent à ce que la république ne souffre aucun dommage. »

» je ne te vois point partir aujourd'hui , pour aller à la tribune des
 » harangues y proposer des décrets , comme tribun et comme légis-
 » lateur. Tu ne vas pas à une guerre glorieuse , qui pourrait , il est
 » vrai , me priver de mon époux , mais qui me laisserait du moins un
 » deuil honorable. C'est aux meurtriers de Tibérius que tu vas te
 » livrer ; et tu y vas sans armes , dans la disposition vertueuse de
 » tout souffrir plutôt que de te porter à aucun acte de violence. Tu
 » périras , et ta mort ne sera d'aucune utilité pour ta patrie. Déjà le
 » parti des méchants triomphe ; déjà c'est la violence et le fer qui
 » décident de tout dans les tribunaux. Si ton frère fût mort devant
 » Numance , on eût , par une trêve , obtenu son corps pour lui rendre
 » les honneurs de la sépulture. Et moi , peut-être , je serai réduite à
 » aller , sur les bords d'un fleuve ou d'une mer , leur redemander ton
 » corps , que les eaux auront long-temps couvert : car , après le
 » massacre de Tibérius , quelle confiance peut-on avoir dans les lois
 » et dans les dieux eux-mêmes ? »

XLVII. Pendant que Licinia exprimait ainsi ses tristes plaintes ,
 Caius se tira doucement d'entre ses mains , et sortit en silence avec
 ses amis. Sa femme , en voulant le retenir par sa robe , tomba sur le
 seuil de la porte , et y resta long-temps étendue sans mouvement et
 sans voix. Ses esclaves vinrent enfin l'enlever ; et , la voyant privée de
 connaissance , ils la portèrent chez son frère Crassus. Quand Fulvius
 eut rassemblé tous ceux de son parti , il envoya sur la place , par le
 conseil de Caius , le plus jeune de ses fils , avec un caducée à la main.
 Ce jeune homme était d'une beauté ravissante , plus intéressant alors
 par sa contenance modeste , par la rougeur qui couvrait son front , et
 par les pleurs dont son visage était baigné ; il fit au sénat et au consul
 des propositions d'accommodement. La plupart des sénateurs n'é-
 taient pas éloignés de les accepter ; mais Opimius leur représenta
 que ce n'était point par des hérauts que des citoyens coupables de-
 vaient traiter avec le sénat. « Il faut , ajouta-t-il , qu'ils descendent
 » de leur montagne et viennent en personne subir leur jugement ,
 » et , en se livrant à la discrétion du sénat , désarmer sa juste colère. »
 Il défendit au jeune Fulvius de revenir , à moins que ce ne fût pour
 accepter ces conditions. Caius , dit-on , voulait aller au sénat , pour
 l'ameçonner à des sentiments de paix ; mais personne n'y ayant con-
 senti , Fulvius envoya une seconde fois son fils aux sénateurs , pour
 leur faire les mêmes propositions. Opimius , qui ne demandait qu'à
 combattre , fit sur-le-champ arrêter le jeune homme ; et , l'ayant remis
 à des gardes , il marcha contre Fulvius avec une infanterie nombreuse ,
 et un corps d'archers crétois qui tirèrent sur les factieux , et , après
 en avoir blessé plusieurs , mirent les autres en désordre et les obli-
 gèrent de prendre la fuite. Fulvius se jeta dans un bain public qui
 était abandonné , où il fut découvert peu de temps après , et massa-
 cré avec l'aîné de ses enfants.

XLVIII. Caius ne fut vu par personne les armes à la main : vivement affligé de tout ce désordre, il s'était retiré dans le temple de Diane, résolu de se donner la mort ; mais il en fut empêché par ses deux amis les plus fidèles , Pomponius et Licinius , qui lui arrachèrent le poignard des mains , et lui conseillèrent de prendre la fuite. Alors s'étant mis, dit-on , à genoux , il tendit les mains vers la déesse , et la pria de punir par une servitude perpétuelle cette ingratitude et cette trahison des Romains , qui l'avaient presque tous abandonné dès l'instant que l'amnistie avait été publiée. Caius avait pris la fuite ; mais il fut atteint près du pont de bois par quelques uns de ses ennemis. Ses deux amis le forcèrent de prendre les devants ; et, s'étant tournés contre ceux qui le poursuivaient , ils tinrent ferme à la tête du pont , et combattirent avec tant de courage , que personne ne put passer jusqu'au moment où ils tombèrent morts sur la place. Caius avait pour compagnon de sa fuite un esclave nommé Philocrate¹ : tous les autres l'encourageaient , comme s'il eût été question de disputer le prix des jeux ; mais personne ne lui donnait du secours , et ne lui présentait un cheval , quoiqu'il le demandât avec instance ; car les ennemis les suivaient de très près. Il les devança néanmoins un peu , et il eut le temps de se jeter dans un bois consacré aux Furies (22), où il reçut la mort de la main de son esclave Philocrate , qui se la donna ensuite lui-même. Quelques historiens racontent qu'ils furent arrêtés tous deux en vie , et que l'esclave serra si étroitement son maître dans ses bras , qu'on ne put porter aucun coup à Caius avant que son esclave eût péri des blessures qu'il avait reçues.

XLIX. On dit qu'un homme , qu'on ne nomme pas , coupa la tête de Caius , et qu'il la portait au consul , lorsqu'elle lui fut enlevée par un ami d'Opimius , nommé Septimulélius² , parcequ'avant le combat le consul avait fait une proclamation dans laquelle il promettait , à quiconque apporterait les têtes de Caius et de Fulvius , leur pesant d'or. Septimulélius apporta au consul celle de Caius au bout d'une pique : on prit des balances , et elle se trouva peser dix-sept livres huit onces. Septimulélius , non content de s'être souillé d'un crime , avait encore commis la fraude d'en ôter la cervelle , et de faire couler dans le crâne du plomb fondu. Ceux qui avaient apporté la tête de Fulvius n'eurent aucune récompense , parceque c'étaient des gens d'une condition obscure. Les corps de Fulvius et de Caius , et ceux de tous leurs partisans qui avaient été tués , au nombre de trois mille , furent jetés dans le Tibre , et leurs biens confisqués au trésor public ; on défendit à leurs femmes d'en porter le deuil , et Licinia fut en outre privée de sa dot. Les ennemis de Caius , par la plus cruelle inhumanité , firent périr le plus jeune des fils de Fulvius , qu'ils avaient arrêté avant le combat , qui n'avait point pris les armes , ne s'était point mêlé

¹ Il est nommé Euporus par Patercule , et Euphorus par Aurélius Victor.

² Pline , l. XXXIII , c. III. , dit que Septimulélius était ami de Caius Gracchus.

parmi les combattants , et n'avait été envoyé vers le consul que pour offrir un accommodement.

L. Mais ce qui offensa , ce qui affligea bien plus le peuple que tous ces actes de cruauté , c'est qu'Opimius eût élevé un temple à la Concorde. C'était s'enorgueillir et tirer vanité de ce qu'il venait de faire, et regarder, en quelque sorte , comme un sujet de triomphe le meurtre de tant de citoyens. Aussi, la nuit qui suivit la dédicace de ce temple , on écrivit ce vers au-dessous de l'inscription :

La fureur éleva ce temple à la Concorde.

Opimius fut le premier Romain qui porta dans le consulat toute l'autorité de la dictature , en faisant mourir , sans aucune des formalités de la justice , trois mille citoyens , et avec eux Caius Gracchus et Fulvius : l'un , personnage consulaire , honoré du triomphe ; l'autre , jeune encore , et supérieur à tous ceux de son âge par sa gloire et par sa vertu. Mais Opimius finit lui-même par prévariquer : envoyé en ambassade vers Jugurtha , il se laissa corrompre à prix d'argent¹ ; et , condamné pour ce crime par la sentence la plus flétrissante , il vieillit dans l'ignominie , objet de la haine et du mépris du peuple , que la cruauté de ce consul avait jeté dans l'abattement et dans la consternation.

LI. Mais le peuple ne tarda pas à faire connaître tout le regret que lui causait la mort des Gracques ; il leur fit faire des statues qui furent exposées publiquement ; il consacra les lieux où ils avaient péri , et il allait y porter les prémices des fruits de chaque saison. Un grand nombre même d'entre eux y offraient chaque jour des sacrifices , et s'y acquittaient des mêmes devoirs religieux que dans les temples. Leur mère , Cornélie , supporta son malheur avec beaucoup de courage et de grandeur d'ame ; elle dit , en parlant des édifices sacrés qu'on avait construits sur les lieux mêmes où ils avaient été tués : « Ils ont les tombeaux qu'ils méritent. » Elle vécut le reste de ses jours dans une maison de campagne qu'elle avait près du mont Misène , sans rien changer à sa manière ordinaire de vivre. Comme elle avait un grand nombre d'amis , et que sa table était ouverte aux étrangers , elle avait toujours auprès d'elle beaucoup de Grecs et de gens de lettres ; les rois même lui envoyaient et recevaient d'elle des présents. Ceux qu'elle admettait dans sa maison étaient charmés de l'entendre raconter la vie et les actions de Scipion l'Africain , son père ; mais ils étaient ravis d'admiration lorsque , sans témoigner aucun regret , sans verser une larme , elle rappelait tout ce que ses deux fils avaient fait , tout ce qu'ils avaient souffert , comme si elle parlait de quelques personnages anciens qui lui auraient été étrangers. Plusieurs de ceux qui l'entendaient croyaient que la vieillesse lui avait affaibli l'esprit , ou que la

¹ Il est remarquable que Plutarque regarde comme coupable de vol celui qui se laisse corrompre.

grandeur de ses maux lui en avait été le sentiment ; mais ils manquaient plutôt eux-mêmes de sens , de ne pas savoir combien un heureux naturel et une bonne éducation donnent de ressources à l'homme pour surmonter ses chagrins ; et d'ignorer que si la vertu heureuse est souvent vaincue par la fortune , elle ne perd pas dans l'adversité le courage de supporter ses malheurs ¹.

PARALLÈLE D'AGIS ET CLÉOMÈNE AVEC TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.

I. Après avoir terminé le récit des actions de ces quatre personnages, il ne nous reste qu'à considérer leurs vies d'une vue générale, pour en faire le parallèle. Les plus grands ennemis des Gracques, ceux qui en ont dit le plus de mal, n'ont jamais osé nier qu'ils ne fussent, de tous les Romains, les plus heureusement nés pour la vertu, et qu'une excellente éducation n'eût encore ajouté à ces dispositions naturelles. Agis et Cléomène paraissent avoir eu une nature plus forte que les Gracques ; car, privés d'une éducation vertueuse, et élevés dans une discipline et dans un genre de vie qui avaient corrompu leurs prédécesseurs, ils n'eurent point d'autres guides et d'autres maîtres qu'eux-mêmes dans la pratique de la sagesse et de la frugalité. D'ailleurs les Gracques vécurent dans un temps où la grandeur et la dignité de Rome étaient dans leur plus grand éclat, où, une noble émulation pour le bien enflammant tous les esprits, ils auraient rougi d'abandonner cette succession paternelle qui leur était transmise par une longue suite d'ancêtres. Agis et Cléomène, dont les pères avaient suivi des principes tout différents, qui trouvèrent leur patrie malade et corrompue, n'en furent pas moins ardens à embrasser la vertu. Le plus grand bien qu'on puisse dire du désintéressement des Gracques, et de leur mépris pour les richesses, c'est que, dans l'exercice de leurs charges et dans leur administration politique, ils conservèrent toujours leurs mains pures et ne se souillèrent par aucun gain injuste : mais Agis aurait repoussé avec indignation les éloges qu'on lui aurait donnés pour n'avoir rien pris du bien d'autrui, lui qui fit don de tout le sien à ses concitoyens ; qui, outre des possessions considérables qu'il leur abandonna, mit en commun une somme d'argent de six cents talents ². Quel crime n'aurait donc pas vu dans tout gain illicite celui qui regardait comme une avarice de posséder, même légitimement, plus de bien que les autres ?

II. Il y eut entre les deux Grecs et les deux Romains une grande différence de grandeur et d'audace dans les innovations qu'ils entreprirent. Les Gracques se bornèrent presque à faire construire des

¹ C'est une vérité que confirme une longue expérience. La prospérité, a dit un ancien, fatigue l'ame du sage ; l'adversité l'affermir par les coups mêmes dont elle le frappe.

² Trois millions de notre monnaie.

grands chemins, et à rétablir des villes : le trait le plus hardi de Tibérius fut le partage des terres, et celui de Caius, le mélange des chevaliers avec les sénateurs dans les tribunaux. Agis et Cléomène, persuadés que d'entreprendre en détail de petites réformes, c'était, suivant la pensée de Platon, vouloir couper la tête de l'hydre¹, firent un changement qui pouvait remédier à tous les maux publics ; ou, pour parler plus vrai, ils proscrivirent les innovations que leurs prédécesseurs avaient faites, et qui étaient devenues la source de tous les maux, et rétablirent dans Sparte l'ancienne forme de gouvernement, la seule qui lui convint.

III. On peut encore ajouter que l'administration des Gracques fut combattue par les principaux d'entre les Romains : mais la réforme commencée par Agis et consommée par Cléomène avait la base la plus honnête et la plus respectable ; ils s'étaient proposé pour modèle les anciennes lois de leurs pères sur la tempérance et l'égalité, dont les unes avaient été établies par Lycurgue, et les autres données par Apollon lui-même. Une différence plus grande encore, c'est que les changements introduits par les Gracques n'ajoutèrent rien à la puissance de Rome : mais ceux que Cléomène exécuta firent voir à la Grèce Sparte, devenue en peu de temps maîtresse du Péloponnèse, combattre contre les peuples les plus puissants pour l'empire de la Grèce ; combat dont le but principal était de délivrer les Grecs des Illyriens et des Gaulois, pour les remettre sous le gouvernement sage des descendants d'Hercule.

IV. Il me semble aussi que la différence de leur mort prouve qu'il y en avait dans leur vertu. Les Gracques, après avoir combattu contre leurs concitoyens², prirent la fuite et périrent misérablement. Des deux Spartiates, Agis, pour ne faire mourir aucun de ses concitoyens, se sacrifia par une mort qu'on peut regarder comme volontaire ; Cléomène, poussé à bout par les injustices et les outrages qu'il essuyait, voulut enfin s'en venger ; mais les circonstances n'ayant pas secondé son courage, il termina sa vie par une mort généreuse³. Si on les considère les uns après les autres sous un nouveau rapport, on pourra dire qu'Agis, prévenu par la mort, n'eut aucune occasion de signaler son courage ; et qu'aux victoires aussi nombreuses que brillantes de Cléomène, on peut opposer l'action glorieuse de Tibérius, lorsqu'au siège de Carthage il monta le premier sur la brèche ; et son traité de Numance, qui sauva la vie à vingt mille Romains privés de tout espoir de salut. Caius, de son côté, donna, soit dans cette guerre de Numance, soit en Sardaigne, de grandes preuves de valeur ; et si ces deux frères n'eussent pas péri si jeunes, ils auraient égalé les plus grands généraux romains.

¹ Voy. l. IV, de la *République* de Platon. — ² Cela n'est vrai que de Caius Gracchus.

³ Nous avons déjà remarqué plusieurs fois que la doctrine de Pintarque sur le suicide n'était point exacte.

V. Si nous passons à leur conduite politique, nous verrons Agis montrer trop de mollesse, et, se laissant duper par Agésilas, frustrer ses concitoyens du partage des terres qu'il leur avait promis; en général, sa timidité, suite ordinaire de la jeunesse, l'empêcha de conduire à leur terme les changemens dont il avait donné l'espérance. Cléomène, au contraire, mit dans l'exécution de son projet trop de violence et d'audace; il fit égorger, contre toute justice, les éphores, que la force dont il disposait le mettait en état de gagner, ou qu'il pouvait chasser de la ville, comme on en avait déjà banni un grand nombre de citoyens. Il n'est ni d'un habile médecin, ni d'un sage politique, d'employer le fer sans une extrême nécessité: c'est dans l'un et dans l'autre une preuve d'ignorance; et dans l'homme d'état, la cruauté est toujours jointe à l'injustice. Aucun des Gracques ne fut le premier à verser le sang des citoyens: Caius même, dit-on, quoique assailli d'une grêle de traits, ne songea pas à se défendre; et cet homme, d'une valeur si bouillante dans les combats, se montra froid et tranquille dans la sédition. Il sortit de chez lui sans armes; il se mit à l'écart lorsqu'il vit le combat s'engager, et il s'abstint beaucoup plus de faire du mal qu'il ne craignit d'en souffrir. Ainsi la fuite des Gracques ne fut point l'effet de la lâcheté, mais de la précaution; car il fallait nécessairement ou céder par la fuite, ou, en attendant ceux qui les poursuivaient, combattre pour leur propre défense et repousser leurs attaques.

VI. Le plus grand reproche qu'on puisse faire à Tibérius, c'est d'avoir déposé du tribunat un de ses collègues et d'en avoir brigué pour lui-même un second¹; mais c'est une imputation aussi fautive qu'injuste de charger Caius de la mort d'Antyllus, qui fut tué malgré lui, et dont la mort l'affecta vivement. Cléomène, sans parler du meurtre des éphores, donna la liberté à tous les esclaves et régna réellement tout seul, en se donnant, pour la forme, un collègue dans son frère Euclidas, qui était de la même maison. Il fit revenir de Messène Archidamus, à qui le trône appartenait, comme étant de l'autre maison royale, et qui fut tué en arrivant à Lacédémone. L'indifférence de Cléomène à venger sa mort confirma le soupçon qu'on eut qu'il en était l'auteur: bien différent en cela de Lycurgue, qu'il paraissait vouloir imiter, et qui rendit volontairement à Charilaüs, le fils de son frère, la couronne dont il était le dépositaire; et, dans la crainte que, si cet enfant venait à mourir naturellement, on n'en fit retomber sur lui le soupçon, il s'exila pour long-temps de sa patrie et n'y revint que lorsque Charilaüs eut un fils qui pût lui succéder. Mais aussi quel autre homme trouverait-on dans la Grèce qu'on pût comparer à Lycurgue? Nous avons déjà fait voir, dans la conduite politique de Cléomène, de grandes innovations et des transgressions formelles des lois.

¹ Le texte est altéré en cet endroit j'ai suivi le sens que lui ont donné Amyot, Dacler et M. Moëss Dussoul.

VII. Ceux qui blâment les caractères des uns et des autres disent que Cléomène (23) montra dès les commencements un esprit tyranannique¹, et qui ne respirait que la guerre : mais les envieux de la gloire des Gracques ne leur reprochent qu'une ambition démesurée ; ils avouent qu'emportés hors de leur naturel par la chaleur des disputes et par la colère que leur inspira la résistance de leurs adversaires, comme par des vents qui les maîtrisaient, ils s'étaient livrés, dans leur administration, aux plus grands excès. Quoi de plus beau, quoi de plus juste que leur premier plan, si les riches, en mettant tout ce qu'ils avaient de force et de puissance à faire rejeter la loi, ne les eussent forcés à combattre, Tibérius pour défendre sa vie, et Caius pour venger la mort d'un frère qu'on avait fait périr sans suivre aucune forme de jugement, sans rendre seulement un décret ! Vous voyez donc², par ce qui vient d'être dit, les différences qui se trouvent entre ces quatre personnages : que s'il faut les caractériser chacun en particulier, je puis dire que Tibérius l'emporte sur les trois autres par sa vertu ; qu'Agis est, malgré sa jeunesse, celui qui a fait le moins de fautes ; et que Caius est bien inférieur à Cléomène en audace et en activité (24).

NOTES SUR LA VIE DE TIBÉRIUS ET DE CAIUS GRACCHUS.

(1) Tibérius Gracchus le père avait été consul, la première fois, l'an de Rome cinq cent soixante-dix-sept, et la seconde, l'an cinq cent quatre-vingt-onze ; il avait eu, outre la censure, la dignité de grand-augure. C'était, au jugement de Cicéron, un des meilleurs citoyens, et un homme d'une grande sagesse. Voy. le second livre de la *Nature des Dieux*, c. iv.

(2) Cicéron rapporte ce prodige dans le *Traité de la Divination*, liv. I, c. xviii, et liv. II, c. xxix, d'après les Mémoires de Caius Gracchus, fils de ce Tibérius ; et il ne le rapporte que pour prouver la certitude de l'art des augures.

(3) Cicéron, dans son troisième livre de l'*Orateur*, c. lvi, rapporte un passage de l'oraison que Caius Gracchus prononça après la mort de Tibérius son frère, qui fait connaître la force et la vivacité de son éloquence, et l'action qu'il mettait dans sa déclamation. — Cléon, dont Plutarque parle tout de suite, est assez connu par les *Vies de Périclès*, d'*Alcibiade* et de *Nicias*.

(4) Il y a dans le texte : des dauphins d'argent ; mais tous les critiques y ont substitué la leçon que j'ai suivie ; elle désigne des tables d'argent faites en forme de trépiéd. Les douze cent cinquante drachmes font mille cent vingt-cinq livres. La façon de ces tables était extrêmement chère, car la livre d'argent ne valait que quatre-vingt-dix livres : ainsi c'est plus de mille livres de façon par livre pesant.

(5) Cicéron qui rapporte ce fait dans son troisième livre de l'*Orateur*, c. lx, dit que cet esclave, qui se tenait derrière Caius, se servait d'un flageolet d'ivoire, non seulement pour modérer le ton de sa voix lorsque son maître se laissait aller à la colère, mais encore pour soutenir et relever son ton lorsqu'il sentait sa voix baisser. Aulugelle, qui en parle aussi, liv. I, c. xi, ne croit pas que la véhémence naturelle de Caius ait jamais eu besoin de ce second remède, et prétend que son esclave ne lui servait qu'à le ramener à un ton plus modéré. Voy. ce passage, qui mérite d'être lu, mais qui est trop long pour le citer ici.

¹ Voy. Polybe, l. II. — ² Il parle ici à Sossius Sénécion, à qui ces Vies sont adressées. Voy. le commencement de la Vie de Thésée, ch. I.

(6) Du nombre de ces auteurs qui suivent une autre opinion que celle de Plutarque, est Tite-Live, liv. XXXVIII de son *Histoire*, c. LVII. Mais il fait observer en même temps qu'il y avait sur ce point des traditions différentes.

(7) Plutarque est ici contraire à Cicéron, qui, dans le second livre du *Traité sur les fins des biens et des maux*, donne une origine toute différente à ce surnom de Lélius.

(8) Cicéron, en parlant de ce Diogène, dit que c'était un des plus diserts des orateurs grecs de ces temps-là. Mitylène, sa patrie, était dans l'île de Lesbos.—Cumæ, patrie de Blossius, était dans la Campanie. La Sibylle de Cumæ avait rendu cette ville fameuse.

(9) Le dolon était un bâton creux dans lequel était cachée une lame de poignard ; son nom venait du mot *dolus*, tromperie, parcequ'il trompait en ne paraissant qu'un simple bâton, tandis que c'était une arme dangereuse. Virgile, dans le septième livre de l'*Énéide*, vers 664, donne de ces dolons pour armes aux soldats d'Aventinus, venus au secours de Latinus dans la guerre contre Énée :

Pila manu, sævosque gerunt in bella dolores.

« Ils portent dans leurs mains des demi-piques et des bâtons qui recèlent un fer meurtrier. »

(10) Les Romains avaient deux sortes d'urnes pour les suffrages : les unes appelées *cistie*, *cistellie*, les autres *sitellie*. Ce furent ces dernières que les riches enlevèrent, pour empêcher que les suffrages ne fussent donnés.

(11) C'est Attalus III, fils d'Éumène II et de Stratonice, dernier roi de Pergame. Il était monté sur le trône l'an de Rome six cent seize, et mourut l'an six cent vingt-un. Mais il n'était pas nommé Philopator ; il avait le surnom de Philométor, comme on le voit dans le manuscrit de la bibliothèque de Saint-Germain.

(12) Dans le *Traité de l'Amitié*, de Cicéron, Lélius lui-même raconte ce fait un peu différemment.

(13) Aristonicus était frère bâtard d'Attalus.

(14) Lucius Aurélius Oreste fut consul avec Émilius Lépidus, l'an de Rome six cent vingt-huit, six ans après la mort de Tibérius Gracchus, étant alors âgé de vingt-huit ans.

(15) Le sénat, persuadé que les soldats étaient tous dévoués à Caius, les fit relever par d'autres, qui, ne lui ayant pas la même obligation, ne devaient pas lui être aussi attachés. Mais les premiers ne pouvaient-ils pas lui être encore plus utiles à Rome qu'à l'armée ? Il semble que, dans cette occasion, la haine du sénat trompa sa politique.

(16) Aulugelle, liv. XV, c. XII, nous a conservé plusieurs morceaux du discours que Caius prononça devant le peuple à son retour de Sardaigne, et dans lequel il rendit compte de la manière irréprochable dont il s'était conduit pendant sa questure.

(17) Plutarque se trompe en supposant ici que les chevaliers furent associés aux sénateurs dans les tribunaux ; son erreur a déjà été relevée par le célèbre Paul Manuce, qui, dans son excellent *Traité des Lois*, a prouvé que Caius Gracchus avait ôté entièrement au sénat la connaissance des affaires pour la transférer aux chevaliers, qui en jouirent exclusivement pendant seize ou dix-sept ans, jusqu'au consulat de Servilius Cépion, qui associa le sénat au corps équestre. Les chevaliers furent ensuite rétablis seuls dans ce droit ; il fut encore partagé de nouveau entre les sénateurs et les chevaliers, jusqu'au temps de Sylla, qui en priva de nouveau ces derniers, pour le donner aux sénateurs. Paul Manuce allègue, pour appuyer son opinion, les autorités de Velléius Paterculus, d'Asconius, d'Appien, de Florus, de Tite-Live et de Cicéron même. On peut consulter aussi la vingt-sixième remarque critique du savant Ruault, dans son édition grecque et latine de Plutarque, et les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXVIII, p. 57, et t. XXXVII, p. 299.

(18) Appien, dans son premier livre des *Guerres civiles*, p. 517, dit que Gracchus fut lui-même aidé du crédit de Fulvius Flaccus. Mais ce n'est pas la seule diffé-

rence qu'il y ait dans le récit de cet événement entre Plutarque et Appien, et ce n'est pas même là ce qu'il y a de plus embarrassant; car si le premier tribunat de Gracchus a concouru avec le consulat de Métellus, et son second tribunat avec le consulat de Fannius, comment était-il encore tribun lorsqu'il fut tué par Opimius, consul l'année suivante? Les différences d'époque pour la nomination des consuls et pour leur entrée en exercice donnent peut-être la solution de cette difficulté.

(19) En Italie, comme en Grèce, les poètes qui faisaient jouer leurs pièces s'efforçaient de se surpasser les uns les autres; les princes même et les magistrats prenaient souvent parti dans ces rivalités. Nous avons vu Alexandre si affligé de la défaite d'un acteur auquel il s'intéressait, qu'il avoua qu'il aurait donné la moitié de son royaume pour ne pas le voir vaincu. On sait jusqu'à quelle fureur cette animosité des partis pour et contre les acteurs fut portée à Rome, de la part même des empereurs.

(20) Voilà Carthage nommée la ville de Junon, près de cent ans avant que Virgile travaillât à son *Énéide*; et par conséquent ce n'est point par une fiction poétique que Virgile a dit, au commencement du premier livre, que Junon préférerait cette ville à toute autre, même à celle de Samos. Il suivait la tradition qui avait porté Caius à changer son nom de Carthage en celui de Junonia.

(21) Il y a dans le texte : Lucius Hostilius : mais c'est une faute de copiste, corrigée par plusieurs critiques; car c'est Lucius Opimius qui, ayant inutilement demandé le consulat pour l'an de Rome six cent trente-deux, l'obtint l'année suivante avec Q. Fabius Maximus.

(22) C'est le bois que les Latins appelaient *lucus Furrinae*. le bois de Furine, la même déesse que l'Erynnis des Grecs. Ce bois était près du pont Sublicius, ou de bois.

(23) Quoique le pronom soit ici au singulier, et ne puisse grammaticalement se rapporter qu'à Cléomène, cependant l'interprète latin, ainsi qu'Amryot et Dacier, traduisent par le pluriel en joignant Agis et Cléomène, d'après le manuscrit de Saint-Germain. Cependant il me semble qu'on ne peut pas reprocher à Agis que le commencement de son règne ait été marqué par des actes tyranniques.

(24) D'après le parallèle que Plutarque vient de faire des deux princes grecs avec les deux tribuns romains, on voit clairement qu'il donne aux deux premiers, et surtout à Cléomène, une préférence marquée. Il nous le peint comme un roi également distingué par les talents guerriers et par les vertus politiques, supérieur à la bonne comme à la mauvaise fortune, magnanime, passionné pour la véritable gloire, tout occupé du bonheur de ses peuples, et incapable de la moindre injustice. Mais la plupart des autres auteurs nous en donnent une idée bien différente. En accordant à Cléomène de grandes qualités, ils lui reprochent des défauts non moins considérables. Ils sont d'accord avec Plutarque sur son audace et son activité dans la guerre, sur son courage dans l'adversité, sur son habileté dans la conduite des affaires; Polybe en particulier lui rend ce témoignage. Mais il était dominé par l'ambition; et pour la satisfaire, il se permettait les plus grandes injustices. Faux et dissimulé, il ne respectait ni ses promesses, ni ses serments, quand il lui était utile de les violer. Polybe, l. II, p. 185; comme Plutarque lui-même le fait observer à la fin de son *Parallèle*, l'accuse d'avoir changé une monarchie tempérée par les lois en une tyrannie cruelle. Il répète ce reproche dans les *Extraits sur les vertus et les vices*, tirés du liv. IX, p. 1585, en ajoutant qu'il ne paraît pas croyable jusqu'à quel point il réunissait les qualités les plus opposées.

Ce qui a donné à Plutarque cette prévention si favorable pour Cléomène, c'est qu'en écrivant sa *Vie*, il paraît avoir pris pour guide l'historien Phylarque, auteur d'une *Histoire de l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse*, plutôt que de s'attacher à ce qu'en écrit Polybe, qui lui-même avait suivi les Mémoires composés par Aratus, le chef de la ligue achéenne. L'ouvrage de Phylarque, qui commençait à la mort d'Alexandre et finissait à celle de Cléomène, était rempli des éloges de ce dernier, et toujours aux dépens de la vérité. Cléomène était son héros : toujours attentif à le justifier, il avait tout mis en œuvre pour noircir la mémoire d'Aratus et d'Antigonos, ennemis de ce prince. On peut lire le Mémoire déjà cité dans les notes sur Cléomène, *Histoire de l'Académie des Inscriptions*, t. XIV, p. 82 et suiv.; ainsi

que le jugement que Polybe a porté de cet historien , liv. II, p. 196 , et l'on verra le peu de confiance qu'il mérite. Plutarque lui-même lui a reproché plusieurs fois, dans ses ouvrages , d'avoir souvent débité des fables.

DÉMÉTRIUS.

I. Erreur de ceux qui ont cru les arts semblables aux sens naturels. — II. L'exemple du mal est utile comme celui du bien. — III. Naissance et caractère de Démétrius. — IV. Sa tendresse pour son père. — V. Moyen adroit dont il se sert pour sauver un de ses amis. — VI. Démétrius est battu par Ptolémée, roi d'Égypte. — VII. Il prend sa revanche et subjugue des peuples d'Arabie. — VIII. Il reprend Babylone. Il forme le projet de rendre la liberté à la Grèce. — IX. Il arrive devant Athènes , et les Athéniens lui envoient une ambassade. — X. Il met Athènes en liberté , et va assiéger Mégare. — XI. Il se rend maître de Mégare. — XII. Il rétablit à Athènes le gouvernement démocratique. — XIII. Flatteries outrées des Athéniens envers lui. — XIV. Signe de la colère céleste contre les honneurs impies qu'on lui rend. — XV. Décret plus impie encore de Dromoclède ; Démétrius épouse Eurydice. — XVI. Son père l'envoie à la conquête de Cypré — XVII. Bataille de Salamine en Cypré , gagnée par Démétrius. — XIX. Antigonus et Démétrius reçoivent le titre de rois. — XX. Expédition malheureuse d'Antigonus et de Démétrius contre Ptolémée. — XXI. Contrastes singuliers dans les mœurs de Démétrius. — XXII. Sa grandeur et sa magnificence dans les arts. — XXIII. Machine extraordinaire dont il se sert pour le siège de Rhodes. — XXIV. Il se rend maître de cette ville et en traite bien les habitants. — XXV. Il chasse Cassandre de la Grèce. — XXVI. Débauches infâmes de Démétrius. Courage héroïque de Démoclès. — XXVII. Nouvelle flatterie des Athéniens pour Démétrius. Ses succès dans le Péloponnèse. — XXVIII. Orgueil de Démétrius. Son mépris pour les autres rois. — XXIX. Il se fait initier aux mystères de Cérès. — XXX. Dépenses énormes de Lamia, une de ses concubines. — XXXI. Durée de sa passion pour cette courtisane. — XXXII. Ligue des autres rois contre Antigonus. — XXXIII. Présages qui troublent et découragent Antigonus et Démétrius. — XXXIV. Ils sont défaits par les rois ligués

contre eux. Antigonus est tué. — XXXV. Les Athéniens refusent de recevoir Démétrius dans leur ville. — XXXVI. Colère de Démétrius. Il marie sa fille à Séleucus. — XXXVII. Mauvais procédé de Séleucus à son égard. — XXXVIII. Démétrius met le siège devant Athènes. — XXXIX. Il s'en rend maître. — XL. Succès et revers de Démétrius. — XLI. Il est appelé en Macédoine par Alexandre , dont les soupçons l'obligent de se retirer. — XLII. Il fait assassiner Alexandre et est proclamé roi de Macédoine. — XLIII. Passion du jeune Antiochus pour Stratonice, découverte par Erasistrate son médecin. — XLIV. Comment il engage Séleucus à la lui donner pour femme. — XLV. Il assiège la ville de Thèbes. — XLVI. Il s'en rend maître et la traite avec douceur. — XLVII. Il fait le dégât dans l'Épire. — XLVIII. Son luxe et son orgueil le rendent odieux à ses sujets. — XLIX. Sa fierté irrite de plus en plus les Macédoniens. — L. Il fait un traité avec Pyrrhus. Ses vastes projets. — LI. Ligue des autres rois contre Démétrius. — LII. Ses soldats passent dans le camp de Pyrrhus. Démétrius prend la fuite. — LIII. Mort de Phila, sa femme. Il rassemble quelques troupes. — LIV. Il met le siège devant Athènes et le lève. Il va faire la guerre à Lysimachus. — LV. Situation fâcheuse où il est réduit par Agathocle. — LVI. Séleucus refuse de le secourir. — LVII. Il reprend courage et manque de surprendre Séleucus dans son camp. — LVIII. Il est obligé de se remettre à la discrétion de Séleucus. — LIX. Les courtisans de Séleucus rendent inutiles ses dispositions favorables pour Démétrius. — LX. Séleucus le relègue dans la Chersonèse de Syrie. — LXI. Il s'y abandonne à une vie crapuleuse et meurt au bout de trois ans. — LXII. Funérailles de Démétrius.

M. Dacier fixe les commencements de Démétrius à l'an du monde 3636, la 3^e année de la 116^e olympiade, l'an de Rome 444, 310 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment l'espace de sa vie depuis la première année de la 116^e olympiade environ, jusqu'à la 2^e année de la 123^e, 287 ans avant J.-C.

I. Ceux qui les premiers ont assimilé les arts à nos sens naturels me paraissent avoir très bien compris la faculté qui dirige les uns et les autres dans leurs jugements, et qui nous fait discerner, dans chaque genre, les qualités contraires. Cette faculté est commune aux sens et aux arts ; mais la fin à laquelle ils rapportent les choses dont ils jugent est différente. La fonction naturelle des sens est de distinguer le

blanc et le noir, le doux et l'amer, le dur et le mou, ce qui cède et ce qui résiste : mais ils en ont une autre qui fait leur destination principale : c'est d'être mus par tous les objets qui s'offrent à eux, et de transmettre ensuite à l'intelligence les impressions qu'ils ont reçues. Les arts, qui, aidés du secours de la raison, ont pour but de choisir, de s'approprier ce qui leur convient et de rejeter ce qui leur est contraire, considèrent principalement, et par eux-mêmes, ce qui leur est propre : pour ce qui leur est étranger, ils ne s'en occupent qu'accidentellement et pour l'éviter. Ainsi la médecine ne s'occupe de la maladie, et la musique des discordances, que par accident et pour produire leurs contraires. Les plus parfaits de tous les arts, tels que la tempérance, la justice, la prudence, qui jugent non seulement de ce qui est honnête, juste et utile, mais encore de ce qui est nuisible, honteux et injuste, n'estiment pas cette simplicité qui se fait un mérite de ne pas connaître le mal ; ils la regardent, au contraire, comme une sotte ignorance de ce que doit le mieux savoir tout homme qui veut vivre d'après les règles de l'honnêteté.

II. Les anciens Spartiates, dans les jours de fêtes, après avoir forcé les Ilotes à boire avec excès, les faisaient entrer dans les salles des repas publics, afin d'inspirer à leurs jeunes gens l'horreur de l'ivresse. Pour nous, en regardant cette manière de corrompre les uns pour corriger les autres comme contraire aux principes de l'humanité et de la politique, nous ne croyons pas inutile de faire entrer dans le recueil de ces *Vies* un ou deux parallèles de ces hommes célèbres qui se sont abandonnés à la licence, qui, dans les grandes dignités dont ils ont été revêtus, dans les affaires importantes qu'ils ont traitées, n'ont fait servir leur grandeur qu'à rendre leurs vices plus éclatants : non, à Dieu ne plaise qu'en cela nous cherchions à flatter nos lecteurs, à les divertir par la variété de nos peintures ! mais nous voulons imiter le joueur de flûte Isménias de Thèbes, qui faisait entendre à ses disciples un homme qui jouait bien de cet instrument, et un autre qui en jouait mal, et qui leur disait du premier : « Voilà » comme il faut jouer ; » et du second : « Voilà comme il ne faut pas » jouer. » Antigénidas disait aussi que les jeunes gens entendraient avec plus de plaisir de bons joueurs de flûte, après qu'ils en auraient entendu de mauvais ¹. Il me semble aussi que nous deviendrons des spectateurs plus zélés et des imitateurs plus ardents des vies les plus vertueuses, lorsque celles qui sont mauvaises, et qu'on blâme généralement, ne nous seront pas tout-à-fait inconnues. Ce volume ² contiendra donc la *Vie de Démétrius*, surnommé le Poliorcète ³, et d'*Antoine le triumvir* : deux hommes qui ont également vérifié cette maxime de Platon, que les natures fortes produisent les grands vices comme les grandes vertus. Livrés l'un et l'autre à l'amour des femmes

¹ La comparaison du bon et du mauvais fait ressortir davantage le bon et lui mérite la préférence.—² Il appelle un volume deux *Vies* parallèles.—³ Preneur de villes.

et du vin, grands guerriers, magnifiques dans leurs dons, prodigues et insolents, ils eurent, dans leur fortune, de grands traits de ressemblance. Non seulement ils ont eu dans le cours de leur vie de grands succès et de grands revers, ils ont fait de grandes conquêtes et des pertes plus funestes, ils sont tombés inopinément dans des malheurs extrêmes, et s'en sont relevés contre toute espérance; mais encore leur fin a été presque la même : l'un a été pris par ses ennemis, et l'autre a été sur le point de l'être.

III. Antigonus¹ eut deux fils de Stratonice, fille de Corréus : il appela l'aîné Démétrius, du nom de son frère, et le second Philippe, du nom de son père. C'est du moins le sentiment de la plupart des historiens. Quelques uns disent que Démétrius était neveu et non pas fils d'Antigonus; qu'ayant perdu son père en bas âge, il passa pour fils d'Antigonus, qui avait épousé sa mère. Philippe, qui n'était que de peu d'années plus jeune que Démétrius, mourut bientôt. Démétrius, quoique d'une belle taille, était moins grand que son père; mais il avait une beauté si parfaite, un air si noble et si majestueux, que les peintres et les sculpteurs ne purent jamais bien rendre les traits de son visage; on y voyait empreints tout à la fois la douceur et la gravité, l'agrément et la terreur; à la fierté, à la vivacité de la jeunesse, étaient jointes une mine héroïque, une majesté vraiment royale, qu'il était presque impossible d'imiter. Ses mœurs offraient le même contraste; elles avaient de quoi effrayer et de quoi plaire. Dans ses moments de loisir, à table, et au sein du luxe et des délices, c'était le plus voluptueux et le plus aimable des rois : mais fallait-il agir, personne n'était ni plus actif, ni plus ardent, ni plus terrible. Il se proposait en cela d'imiter, entre tous les autres dieux, Bacchus, qui, guerrier redoutable, avait aussi le talent de faire succéder la paix à la guerre, de jouir des douceurs de la joie et du charme des plaisirs (1).

IV. Il aimait son père de l'amour le plus tendre; et, dans les marques d'affection qu'il donnait à sa mère, on reconnaissait sa tendresse respectueuse pour son père : ce sentiment était une véritable piété filiale, et non un hommage intéressé qu'il rendit à la puissance. Antigonus donnait un jour audience à des ambassadeurs, lorsque Démétrius, en revenant de la chasse, entra chez son père, le salua, et, après l'avoir embrassé, s'assit auprès de lui, tenant toujours ses dards à la main. Comme les ambassadeurs se retiraient après avoir reçu la réponse du roi, ce prince les rappelant leur dit à haute voix : « Rapportez aussi à vos maîtres comment nous sommes ensemble, » mon fils et moi. » Il voulait leur faire entendre que la confiance et l'harmonie qui régnaient entre son fils et lui faisaient la principale force de ses états et la plus sûre preuve de sa puissance : tant il est

¹ Antigonus était fils d'un Macédonien, nommé Philippe, qui avait eu de grands emplois sous les rois Philippe et Alexandre.

vrai que l'autorité suprême se partage difficilement ; qu'elle est toujours si pleine de défiance et de soupçons, que le plus grand et le plus vieux des successeurs d'Alexandre se glorifiait de ne pas craindre son fils et de le laisser approcher de sa personne avec des armes. Aussi la maison royale d'Antigonus fut-elle presque la seule qui, dans une assez longue suite de successions, se conserva pure des haines et des divisions qui désolèrent les autres ; et même de tous les successeurs de ce prince, Philippe est le seul qui ait fait périr son fils (2). Les autres maisons royales sont presque toutes souillées par des meurtres de fils, de mères et de femmes. Pour ceux des frères, comme les géomètres demandent qu'on leur passe certaines propositions qui servent de base à leurs démonstrations, de même il était reçu parmi ces rois d'exiger, comme une chose ordinaire et d'où dépendait leur sûreté, qu'on leur sacrifiât la vie de leurs frères (3).

V. Le fait suivant est une preuve sensible que Démétrius, dans sa jeunesse, fut très humain et eut beaucoup d'attachement pour ses amis. Mithridate, fils d'Ariobarzane, qui avait à peu près le même âge que Démétrius, était son camarade et son ami ; il faisait sa cour à Antigonus, et n'était ni ne passait pour être un méchant homme : mais ce prince eut un songe qui lui donna des soupçons contre lui. Il croyait être dans un vaste champ où il semait de la limaille d'or, qui produisait ensuite une moisson de même métal ; quelque temps après, étant revenu dans le champ, il n'avait plus trouvé que le chaume, dont les épis avaient été coupés. Il s'affligeait vivement de cette perte, lorsqu'il entendit quelques personnes dire que Mithridate avait coupé cette moisson d'or, et s'était retiré dans le Pont-Euxin. Troublé de ce songe, il fit venir son fils ; et après avoir exigé de lui, avec serment, la promesse du secret, il lui raconta le songe qu'il avait eu, et lui déclara qu'il allait se défaire de ce jeune prince. Démétrius en eut un grand chagrin ; et Mithridate étant venu le voir, à son ordinaire, pour s'amuser avec lui, il n'osa pas, par respect pour son serment, lui dire de bouche le sort qui le menaçait : mais l'ayant écarté peu à peu de ses amis, quand ils furent absolument seuls, il écrivit sur le sable, avec le fer de sa pique : « Fuis, Mithridate ! » Son ami, instruit par-là du danger qu'il courait, s'enfuit la nuit même en Cappadoce ; et bientôt les destins accomplirent le songe d'Antigonus ; car Mithridate s'empara d'une vaste et riche contrée, et fonda cette maison des rois de Pont, qui ne fut détruite par les Romains qu'à la huitième génération (4).

VI. Un trait de cette nature atteste la douceur et la justice de Démétrius. Mais comme, dans les éléments d'Empédocle, la discorde et l'amitié produisent entre eux, et surtout entre ceux qui sont les plus voisins ou qui se touchent, une guerre continuelle (5) ; de même les successeurs d'Alexandre se firent sans cesse une guerre opiniâtre ; et elle fut encore plus ouverte et plus enflammée entre ceux qui, par

le voisinage de leurs états respectifs, avaient souvent des affaires à démêler ensemble : tels étaient Antigonus et Ptolémée¹. Le premier de ces princes, qui se tenait ordinairement en Phrygie, ayant appris que Ptolémée, parti de Cypre, ravageait la Syrie, attirait les villes à son parti ou les soumettait par la force, fit marcher contre lui son fils Démétrius, qui n'avait encore que vingt-deux ans, et qui faisait, dans une occasion si importante, l'essai du commandement en chef. Jeune encore et sans expérience, il avait à lutter contre un athlète sorti du gymnase d'Alexandre (6), sous lequel il avait souvent combattu dans de grandes batailles : aussi fut-il battu près de Gaza, où il eut cinq mille hommes de tués et huit mille prisonniers ; il y perdit aussi ses tentes, son argent et tous ses équipages ; mais Ptolémée les lui renvoya, avec ceux de ses amis qui avaient été faits prisonniers : à cet acte de générosité, il ajouta une parole qui marquait sa douceur et sa bonté : « La gloire et l'empire, et non pas tous les autres biens, doivent être, » entre nous, le seul objet de la guerre. » Démétrius, en recevant ce bienfait de Ptolémée, pria les dieux de ne pas le laisser long-temps chargé d'une si grande dette, et de lui fournir bientôt l'occasion de rendre la pareille à ce prince. Loin de se laisser abattre en jeune homme de l'échec si considérable qu'il venait de recevoir à son début, il le soutint comme un général consommé, accoutumé aux caprices de la fortune : ayant donc levé de nouvelles troupes et fait tous les préparatifs nécessaires, il contint les villes sous son obéissance et exerça les milices qu'il avait mises sur pied.

VII. Antigonus, en apprenant la perte de la bataille, se contenta de dire que Ptolémée venait de vaincre des adolescents, et que bientôt il aurait à combattre des hommes. Mais, ne voulant ni abattre, ni retenir le courage de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit de se mesurer de nouveau avec Ptolémée. Peu de temps après arriva Cillès, lieutenant de Ptolémée, à la tête d'une armée nombreuse, persuadé qu'il chasserait aisément de toute la Syrie un général dont la défaite récente ne lui inspirait que du mépris. Mais Démétrius, tombant sur Cillès au moment où il était le moins attendu, jeta l'épouvante parmi ses troupes, les mit en fuite, se rendit maître du camp et de la personne du général, fit sept mille prisonniers et emporta un butin immense. Il fut ravi de cette victoire, moins pour les grandes richesses qu'elle lui avait procurées, que parcequ'elle lui donnait les moyens de s'acquitter ; se montrant moins sensible à la gloire et au butin qui en étaient le fruit, qu'au plaisir de payer le bienfait qu'il avait reçu et de satisfaire sa reconnaissance. Il ne voulut cependant pas le faire de sa seule autorité, et il en écrivit à son père, qui lui laissa toute liberté d'en agir comme il voudrait. Il renvoya donc à Ptolémée Cillès et tous ses autres amis, comblés de présents. Ce

¹ Ptolémée, fils de Lagus, fondateur du royaume d'Égypte.

revers chassa Ptolémée de la Syrie et fit sortir de Célènes¹ Antigonus, à qui la joie de cette victoire donnait un plus grand desir de voir son fils. Il ne tarda pas à l'envoyer en Arabie pour y soumettre les Nabatéens² : là, il se trouva engagé dans des lieux arides et sans eau, où il courut le plus grand danger ; mais sa fermeté et son sang-froid imposèrent tellement aux Barbares, qu'ils lui laissèrent emporter, en se retirant, un très grand butin, avec sept cents chameaux.

VIII. Cependant Séleucus³, qu'Antigonus avait chassé de la Babylonie, ayant reconquis cette province par ses seules forces, entreprit d'aller avec son armée soumettre les nations limitrophes des Indes, et d'ajouter à ses états les contrées voisines du Caucase. Démétrius, espérant que son absence aurait laissé la Mésopotamie sans défenseurs, passa subitement l'Euphrate ; et, se jetant dans la Babylonie, avant que Séleucus pût être instruit de son invasion, il força l'un des deux châteaux que Séleucus occupait, en chassa la garnison et y mit sept mille des siens pour le garder. Il ordonna au reste de ses troupes d'emporter du pays le plus de butin qu'elles pourraient, et reprit le chemin de la mer. Sa retraite affermissait à Séleucus la possession de cette province ; car la quitter après l'avoir ravagée, c'était reconnaître qu'elle ne lui appartenait plus. Il apprit, en arrivant, que Ptolémée assiégeait Halicarnasse ; et, marchant aussitôt au secours de cette place, il le força de lever le siège. Cette ambition de secourir les opprimés ayant couvert de gloire Antigonus et son fils, ils conçurent le plus ardent desir d'affranchir la Grèce du joug de Cassandre et de Ptolémée. Jamais roi n'avait entrepris une guerre plus honorable et plus juste ; toutes les richesses qu'ils avaient amassées en pillant, en affaiblissant les Barbares, ils les sacrifiaient, par un motif d'honneur et de gloire, pour mettre les Grecs en liberté. Quand ils eurent pris la résolution de s'embarquer pour aller assiéger Athènes, un des amis d'Antigonus dit à ce prince que s'ils se rendaient maîtres de cette ville, ils devaient la garder comme un pont⁴ pour pénétrer dans la Grèce. Antigonus n'écoula point ce conseil. « Le pont le meilleur et le » plus solide, répondit-il, c'est l'affection des peuples : Athènes, » qui est comme le fanal de l'univers, fera briller partout la gloire de » nos actions. »

IX. Démétrius fit voile pour Athènes, avec un fonds de cinq mille talents⁵ et une flotte de deux cent cinquante vaisseaux. Démétrius commandait dans la ville pour Cassandre, et le fort de Munychium était défendu par une garnison de ce prince. La fortune ayant secondé la prévoyance de Démétrius, il parut devant le Pirée le vingt-six du mois de Thargelion⁶, avant que personne eût eu le moindre soupçon

¹ Ville de la haute Phrygie.—² Peuple de la partie orientale de l'Arabie Pétrée.—³ Séleucus Nicanor, qui fonda le royaume de Syrie.—⁴ Le grec dit une échelle. Le mot de pont m'a paru plus noble, et conserver mieux l'analogie du terme grec que celui de claie.—⁵ Vingt-cinq millions.—⁶ Il répondait, pour cette année, la deuxième de la cent dix-huitième olympiade, au onze de mai.

de sa marche. Quand les Athéniens virent approcher la flotte, ils se préparèrent à la recevoir, ne doutant pas que ce ne fût celle de Ptolémée; mais les généraux ayant un peu tard reconnu l'erreur, se mirent en défense. Toute la ville était dans le plus grand trouble; et cela devait être, quand on avait à repousser un ennemi qu'on n'attendait pas, et qui déjà faisait sa descente. Démétrius, ayant trouvé les barrières du port ouvertes, y était entré sans obstacle; on le voyait distinctement sur le tillac de son vaisseau, d'où il faisait signe qu'on se tint tranquille et qu'on l'écoutât. Lorsqu'il eut obtenu du silence, il fit publier, par un héraut qu'il avait placé à côté de lui, qu'Antigonos, son père, l'avait envoyé sous les auspices les plus favorables pour mettre les Athéniens en liberté, pour chasser de leur ville la garnison macédonienne, pour leur rendre leurs lois et l'ancienne forme de leur gouvernement.

X. Les Athéniens n'eurent pas plus tôt entendu cette proclamation, que, posant leurs boucliers à terre et battant des mains, ils pressèrent tous à grands cris Démétrius de débarquer, en lui donnant les titres de bienfaiteur et de sauveur. Mais ceux qui se trouvaient auprès de Démétrius de Phalère, en convenant qu'on ne pouvait pas refuser l'entrée de la ville à un prince qui en était déjà le maître, quand même il ne tiendrait rien de ce qu'il promettait, jugèrent néanmoins à propos de lui envoyer des ambassadeurs. Démétrius leur fit l'accueil le plus favorable; et pour leur inspirer plus de confiance, quand ils s'en retournèrent il les fit accompagner par Aristomède de Milet, un des amis de son père. Il ne négligea pas non plus de pourvoir à la sûreté de Démétrius de Phalère, à qui ce changement subit dans la république faisait encore plus craindre ses concitoyens que les ennemis mêmes : plein d'estime pour la réputation et la vertu de ce personnage, il le renvoya bien escorté à Thèbes, comme il l'avait demandé. Ensuite il déclara aux Athéniens qu'il n'entrerait pas dans leur ville, quelque desir qu'il eût de la voir, qu'il ne l'eût entièrement affranchie, en la délivrant de la garnison macédonienne. Aussitôt il fit ouvrir un grand fossé, et après avoir élevé de bons retranchements devant le fort de Munychium, il s'embarqua pour Mégare, où Cassandre avait mis une garnison.

XI. Là, ayant su que Cratésipolis, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon, célèbre par sa beauté, était à Patras¹ et qu'elle desirait de le voir, il laisse son armée dans la Mégaride, et prend le chemin de Patras, avec un détachement des soldats les plus agiles. Lorsqu'il fut près de la ville, il s'éloigna de sa troupe et fit dresser sa tente à l'écart, afin que Cratésipolis pût venir le trouver sans être aperçue. Quelques uns des ennemis en ayant été informés coururent sur lui lorsqu'il s'y attendait le moins. Démétrius, effrayé, n'eut que le temps de

¹ Ville de l'Achaïe, à l'embouchure du golfe de Lépante.

prendre un méchant manteau et de se sauver par la fuite : peu s'en fallut que, victime de son incontinence, il ne fût pris de la manière la plus honteuse. Les ennemis emportèrent sa tente et toutes les richesses qu'ils y trouvèrent. Quand il eut pris Mégare, ses troupes en demandèrent le pillage ; mais les Athéniens sollicitèrent si vivement en faveur des Mégariens, qu'ils sauvèrent la ville. Démétrius en chassa la garnison et rendit la liberté à Mégare. Quelque occupé qu'il fût dans ce moment, il n'oublia pas le philosophe Stilpon, qui jouissait d'une grande réputation et qui avait choisi un genre de vie doux et tranquille. Démétrius l'envoya chercher et lui demanda si l'on n'avait rien pris qui fût à lui. « Non, lui répondit le philosophe, je n'ai vu personne qui m'enlevât ma science. » Dans la prise de Mégare, tous les esclaves avaient été faits prisonniers. Démétrius s'entretenait un jour avec Stilpon ; et, après lui avoir donné de grands témoignages d'amitié, il lui dit en le quittant : « Stilpon, je vous laisse votre ville entièrement libre. — Cela est vrai, repartit le philosophe ; car vous ne nous avez pas laissé un seul esclave. »

XII. Démétrius, étant retourné à Athènes, établit son camp devant le fort de Munychium ; et, s'en étant rendu maître, il chassa la garnison et rasa le fort. Alors, sur les vives instances que lui firent les Athéniens, il entra dans la ville ; et, ayant assemblé le peuple, il lui rendit l'ancienne forme de son gouvernement et promit que son père leur enverrait cent cinquante mille médimnes¹ de blé, et le bois nécessaire pour la construction de cent galères à trois rangs de rames. C'est ainsi que les Athéniens recouvrèrent le gouvernement démocratique, quinze ans après en avoir été dépouillés. Le temps qui s'était écoulé depuis la guerre Lamiaque et la bataille de Cranon², ils l'avaient passé sous une autorité qu'on appelait oligarchique, et dont la grande puissance de Démétrius de Phalère avait fait une véritable monarchie ; mais, lorsque Démétrius s'était montré si grand, si illustre par ses bienfaits, ils le rendirent odieux et insupportable par les honneurs immodérés qu'ils lui décernèrent. Ils donnèrent d'abord à ce prince et à son père Antigonos le nom de rois ; titre que ces princes n'avaient jamais osé prendre, et qui, réservé jusqu'alors aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, n'avait encore été conféré à aucun autre de leurs successeurs. Les Athéniens furent aussi les seuls qui les honorèrent du titre de dieux sauveurs. Ils abolirent l'ancienne dignité de leur archonte éponyme³, et créèrent à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête de tous les décrets et de tous les actes publics. Ils décrétèrent encore que les portraits des deux rois seraient brodés, parmi ceux des autres dieux, sur le voile de Minerve (7). Le lieu où

¹ La médimne tenait plus de quatre boisseaux de Paris, dont chacun pèse vingt-une ou vingt-deux livres.—² Voy. la Vie de Phocion et celle de Démosthène.—³ Ainsi nommé parce qu'il donnait son nom à l'année.

Démétrius était descendu de son char fut consacré; on y éleva un autel à Démétrius descendant du char. Ils ajoutèrent deux nouvelles tribus aux anciennes, la tribu Démétriade et la tribu Antigonide¹. Le sénat des cinq cents fut porté à six cents, parcequ'il devait y avoir cinquante sénateurs de chaque tribu (8).

XIII. Mais un trait de la flatterie la plus recherchée, ce fut celui que Stratoclès imagina : il était déjà l'inventeur de toutes ces nouveautés si belles et si sages². Il fit ordonner que les Athéniens qui seraient envoyés par un décret du peuple vers Antigonos ou Démétrius, au lieu du titre ordinaire d'ambassadeurs, auraient celui de théores, nom que les villes de Grèce donnent aux députés qu'elles envoient, les jours de fêtes solennelles, conduire à Pytho³ ou à Olympie leurs sacrifices d'usage. Ce Stratoclès était d'ailleurs l'homme le plus audacieux, dont la vie avait été la plus licencieuse, et qui, par son insolence et ses bouffonneries, affectait d'imiter l'effronterie avec laquelle l'ancien Cléon traitait le peuple⁴. Il avait chez lui une courtisane, nommée Phacium, qui lui acheta un jour, au marché, des cervelles et des collets de mouton. « Oh ! oh ! lui dit-il, tu as acheté de ces choses dont nous » nous servons en guise de balles, nous qui gouvernons la république ! » Lorsque la flotte athénienne eut été battue près d'Amorgos⁵, Stratoclès prévenant les courriers qui en apportaient la nouvelle, et traversant le Céramique avec une couronne sur la tête, annonça que les Athéniens avaient remporté la victoire et ordonna que, pour remercier les dieux de cet heureux succès, on leur ferait des sacrifices, et qu'on distribuerait des viandes dans chaque tribu. Peu de temps après, ceux qui revenaient de cette bataille apportèrent la nouvelle de la défaite ; et le peuple, irrité contre Stratoclès, l'ayant cité devant lui, il se présenta hardiment ; et, ayant arrêté le tumulte : « Quel si grand » mal vous ai-je fait, leur dit-il, en vous donnant de la joie pendant » deux jours ? » Il fit un autre trait d'effronterie, *plus chaud que braise*, pour me servir de l'expression d'Aristophane⁶. Un autre flatteur, voulant enchérir sur la bassesse de Stratoclès, ordonna que Démétrius, toutes les fois qu'il viendrait à Athènes, y serait reçu avec les mêmes offrandes qu'on faisait à Cérès et à Bacchus, et que celui des Athéniens qui aurait surpassé tous les autres par l'éclat et la magnificence de ses dons recevrait du trésor public une somme d'argent, dont il ferait une offrande aux dieux. Enfin, on changea le nom du mois de Munychion⁷ en celui de Démétrion ; le dernier jour de ce mois, qu'on appelle la vieille et la nouvelle lune, fut nommé Démétriade, et la fête des Dionysiaques prit le nom de Démétriaques.

¹ Voy. dans la Vie de Périclès, note (54), ce que nous avons dit des tribus d'Athènes — ² On sent bien que c'est une ironie. — ³ Pytho était l'ancien nom de la ville de Delphes. — ⁴ Voy. sur Cléon, la Vie de Périclès et les notes. — ⁵ Amorgos est une des îles Sporades, près de Naxos. Ciltus, amiral de la flotte de Macédoine sous Antipater, y remporta une grande victoire sur les Athéniens, commandés par Éétion. Diodore de Sicile, l. XVIII, c. xv. — ⁶ Cette expression ne se trouve pas dans ce qui nous reste d'Aristophane. — ⁷ Le mois d'avril.

XIV. Les dieux firent connaître, par plusieurs signes, combien ils étaient irrités de ces honneurs sacrilèges : le voile sacré sur lequel les Athéniens avaient, par un décret public, fait broder les portraits d'Antigonus et de Démétrius avec ceux de Jupiter et de Minerve, fut déchiré en deux par un ouragan. Pendant qu'on le portait en pompe le long du Céramique, il poussa tout-à-coup, autour des autels consacrés à ces princes, une grande quantité de ciguë, plante assez rare dans ce terroir. Le jour qu'on devait célébrer la fête des Dionysiaques, on fut obligé de remettre la cérémonie, parcequ'il survint, hors de la saison, une glace et un verglas si forts, que la gelée brûla les vignes et les figuiers et détruisit la plus grande partie du blé, qui n'était encore qu'en herbe. Le poète Philippide¹, ennemi de Stratoclès, fit contre lui, à cette occasion, les vers suivants dans une de ses comédies :

C'est lui qui sur la vigne attira la gelée
Et qui fit déchirer la bannière sacrée ;
Qui, rendant aux humains les honneurs dus aux dieux,
Au peuple fait sentir la colère des cieux.
Nous sommes tous punis de son audace impie,
Et ces maux ne sont pas dus à la comédie².

Philippide était fort aimé de Lysimachus, qui, à sa considération, avait accordé beaucoup de grâces aux Athéniens. Lorsque ce prince était sur le point d'entreprendre quelque affaire ou quelque expédition importante, et que ce poète se présentait devant lui, il regardait cette rencontre comme un présage heureux. Il estimait d'ailleurs Philippide à cause de son caractère honnête, qui n'avait rien de l'empressement et de l'importunité des courtisans. Un jour, après l'avoir comblé de marques d'affection : « Mon cher Philippide, lui dit-il, que partagerai-je avec toi de ce qui m'appartient ? — Prince, lui répondit Philippide, tout ce qu'il vous plaira, excepté vos secrets. » J'ai opposé exprès Philippide à Stratoclès, pour faire voir la différence qu'il y avait entre un démagogue et un poète comique³.

XV. Mais ce qu'il y eut de plus étrange et de plus outré dans tous les honneurs qu'on rendit à ces princes, ce fut le décret de Dromoclide du bourg de Sphettie, qui proposa que, pour la consécration des boucliers dans le temple d'Appollon à Delphes, on reçût l'oracle de la bouche de Démétrius. Je crois devoir transcrire ce décret en propres termes : « Pour le bonheur public, le peuple ordonnera qu'il soit nommé un Athénien pour se transporter auprès du dieu sauveur, et, après avoir fait des sacrifices, demander à Démétrius sauveur quel sera le moyen le plus religieux, le plus magnifique et le plus prompt, de consacrer les offrandes : que le peuple se conforme à

¹ Poète distingué de la nouvelle comédie ; il avait fait cinquante-quatre pièces, dont nous n'avons que des fragments. — ² Comme voulait apparemment le faire croire Stratoclès, pour empêcher qu'on ne les lui imputât. — ³ C'est un trait de satire assez piquant : un orateur du peuple se trouver moins honnête homme qu'un poète comique, c'est bien se rabaisser, selon la pensée de Plutarque.

la réponse de l'oracle. » En se moquant ainsi de Démétrius, ils achevèrent de corrompre un prince dont l'esprit n'était pas trop sain. Pendant ces jours d'oisiveté qu'il passait à Athènes, il épousa Eurydice qui descendait de l'ancien Miltiade, et qui, après avoir perdu son mari Opheltas, roi de Cyrène, était revenue vivre à Athènes. Les Athéniens regardèrent ce mariage comme un honneur et une grâce que Démétrius faisait à leur ville, quoique d'ailleurs ce prince aimât à célébrer des noces et qu'il eût déjà plusieurs femmes. Phila était celle qu'il honorait le plus et qu'il traitait avec les plus grands égards, et comme fille d'Antipater et comme veuve de Cratère, celui des successeurs d'Alexandre que les Macédoniens avaient le plus aimé et qu'ils regrettaient d'avantage. Démétrius était fort jeune lorsque son père la lui fit épouser, malgré la grande disproportion de l'âge; et, comme il témoignait peu de goût pour ce mariage, Antigonus lui dit à l'oreille :

Il faut, contre son goût, épouser pour l'argent;

parodiant ainsi assez heureusement ce vers d'Euripide :

Il faut, contre son goût, s'asservir pour l'argent.

Mais l'honneur que Démétrius témoignait à Phila et à ses autres femmes ne l'empêchait pas de vivre avec des courtisanes, d'avoir commerce avec des femmes libres, et d'être par ses débauches le plus décrié de tous les rois.

XVI. Cependant, rappelé par son père pour aller enlever à Ptolémée l'île de Chypre, il fut obligé d'obéir; mais, regrettant d'abandonner la guerre plus honorable et plus brillante qu'il faisait en Grèce, il députa vers Cléonidas, lieutenant de Ptolémée, qui tenait pour ce prince les villes de Sicyone et de Corinthe, et lui fit offrir des sommes considérables, s'il voulait en retirer les garnisons. Cléonidas ayant rejeté cette proposition, Démétrius s'embarqua sur-le-champ avec ses troupes et fit voile vers Chypre. Il fut à peine arrivé, qu'il attaqua et battit Ménélas, frère de Ptolémée; et bientôt après Ptolémée ayant paru en personne avec des forces considérables de terre et de mer, il y eut d'abord de part et d'autre des pourparlers qui se passèrent en menaces et en bravades réciproques. Ptolémée signifiait à Démétrius l'ordre de se retirer avant que toutes ses forces réunies vinssent l'écraser; Démétrius consentait à laisser à Ptolémée la liberté de se retirer, s'il voulait, de son côté, délivrer Sicyone et Corinthe des garnisons qui les tenaient en servitude. La bataille qui se préparait tenait, non seulement les deux rois ennemis, mais encore tous les autres princes, dans l'attente des grands événements qui en devaient être la suite, et qui étaient encore fort incertains; on voyait seulement que le succès ne se bornerait pas à rendre le vainqueur maître de Chypre et de la Syrie, et qu'il deviendrait le plus puissant de tous les rois.

XVII. Ptolémée, cinglant à pleines voiles, vint contre Démétrius avec cent cinquante vaisseaux, et fit dire à Ménélas que lorsqu'on serait au plus fort du combat, il sortit de Salamine¹ avec ses soixante vaisseaux pour aller charger l'arrière-garde de Démétrius et rompre son ordre de bataille. Mais Démétrius laissa dix de ses vaisseaux pour faire tête aux soixante de Ménélas; ce nombre suffisait pour garder l'issue du port, qui était fort étroite, et pour arrêter Ménélas. Pour lui, après avoir distribué et rangé son armée de terre sur les pointes qui s'avançaient dans la mer, il prit le large avec cent quatre-vingt galères, et chargea avec tant d'impétuosité et de violence la flotte de Ptolémée, qu'il la rompit, et que ce prince, se voyant vaincu, prit précipitamment la fuite avec huit vaisseaux : ce furent les seuls de toute sa flotte qu'il put sauver; la plupart des autres furent brisés dans le combat, et soixante-dix tombèrent au pouvoir de l'ennemi avec leur équipage. La multitude qui était à l'ancre dans des vaisseaux de transport, ses domestiques, ses amis et ses femmes, ses provisions d'armes, son argent, ses machines de guerre, tout fut pris par Démétrius et conduit dans son camp. On trouva parmi les femmes captives la célèbre Lamia, qui, recherchée d'abord pour le talent qu'elle avait de jouer de la flûte, eut encore plus de réputation par le commerce qu'elle fit de ses charmes. Quoiqu'ils eussent perdu de leur éclat et que Démétrius fût plus jeune qu'elle, il se laissa tellement séduire et captiver par ses attrait, qu'aimé des autres femmes, il n'aima qu'elle seule. Après la perte de la bataille, Ménélas ne fit plus de difficulté de remettre Salamine entre les mains de Démétrius, avec tous ses vaisseaux et ses troupes de terre, qui montaient à douze cents chevaux et douze mille hommes de pied.

XVIII. Cette victoire, déjà si belle, si glorieuse, reçut encore un nouvel éclat de la douceur et de l'humanité avec laquelle Démétrius en usa; il fit des obsèques magnifiques aux ennemis restés sur le champ de bataille, renvoya libres tous les prisonniers et prit sur les dépouilles douze cents armures complètes, dont il fit présent aux Athéniens. Il choisit Aristodème de Milet pour aller porter au roi son père la nouvelle de cette victoire. De tous les courtisans d'Antigonus, c'était le plus savant dans l'art de flatter; et il avait préparé pour relever cet exploit la plus outrée de toutes les flatteries. En arrivant de Cypré en Syrie, il ne fit pas aborder son vaisseau et le tint à l'ancre à quelque distance du rivage; il ordonna à toute sa suite d'y rester sans faire aucun bruit : lui-même, étant monté dans un esquif, descendit seul à terre et s'achemina vers Antigonus, qui attendait des nouvelles de la bataille avec cette inquiétude d'esprit naturelle à ceux qu'occupent de si grands intérêts. Lorsqu'on lui apprit l'arrivée d'Aristodème, son trouble augmenta et il eut bien de la peine à se tenir dans son palais;

¹ Ce n'est pas l'île de Salamine, mais un port de ce nom dans l'île de Cypré.

il envoya coup sur coup plusieurs de ses officiers et de ses amis pour demander à Aristomède ce qui s'était passé ; mais Aristomède ne répondit à personne et continua son chemin d'un pas lent, avec un visage composé et dans un profond silence. Antigonus , plus étonné encore et n'étant plus maître de son impatience, courut au-devant de lui jusqu'aux portes du palais. Aristodème était environné d'une foule immense, qui courait vers le palais. Quand il fut près du roi , il lui tendit la main et lui dit d'une voix très haute : « Soyez heureux , ô roi Antigonus ! nous avons vaincu le roi Ptolémée dans un combat naval ; nous sommes en possession de l'île de Chypre et nous avons fait seize mille six cents prisonniers. — Je te souhaite aussi beaucoup de bonheur, lui dit Antigonus : mais tu seras puni de nous avoir tenu si long-temps à la torture, et tu ne recevras pas de sitôt la récompense que je te dois pour cette bonne nouvelle. »

XIX. A l'instant tout le peuple proclame roi Antigonus et Démétrius : les amis d'Antigonus lui ceignent le diadème ; et ce prince envoie un à son fils, en lui donnant dans sa lettre le titre de roi. La nouvelle de cette proclamation ayant été portée en Egypte, les Égyptiens , qui ne voulaient pas paraître abattus par leur défaite, proclamèrent roi Ptolémée. Cette ambition, comme par un sentiment de jalousie, gagna tous les successeurs d'Alexandre : Lysimachus prit sur-le-champ le diadème ; et Séleucus, en donnant audience aux Grecs, agit avec eux en roi, comme il avait déjà fait avec les Barbares. Cassandre fut le seul qui, appelé roi par les autres, et de vive voix et dans leurs lettres, continua d'écrire les siennes comme il avait fait jusqu'alors. Cette appellation de roi ne fut pas pour ces princes un simple titre ajouté à leur nom et ne se borna pas au seul changement de leur costume ; elle accrut leur fierté, enfla leur courage, mit dans leur commerce et dans leur manière de vivre plus de faste et plus de gravité : semblables aux acteurs tragiques qui, en prenant les habits de leurs rôles, changent en même temps leur démarche, leur voix, leur manière de s'asseoir (9) et d'accueillir les personnes qui viennent leur parler. Ils devinrent même plus rigoureux dans leurs jugements, et bannirent de leur commerce cette espèce de familiarité qui, en dissimulant leur puissance, les rendait plus doux et plus faciles : tant eut de pouvoir une seule parole d'un vil flatteur ! tant elle produisit de changement dans toute la terre !

XX. Antigonus, enflé des grands succès que Démétrius avait eus en Chypre, marcha sans différer contre Ptolémée et se mit à la tête de son armée de terre, pendant que Démétrius, avec une flotte nombreuse, accompagnait sa marche. L'issue de cette expédition fut présentée dans un songe qu'eut Médius, un des amis d'Antigonus. Il crut voir ce prince courir, avec toutes ses troupes, dans la lice du double stade, fournir d'abord avec beaucoup de vigueur la première course, se ralentir ensuite peu à peu, et enfin, après avoir doublé la borne, se

trouver si faible et tellement hors d'haleine, qu'il avait eu bien de la peine à se remettre. Antigonus, en effet, éprouva sur terre les plus grandes difficultés; et Démétrius, accueilli d'une violente tempête, fut en danger d'être jeté sur des côtes d'un abord difficile et sans abri, perdit une grande partie de ses vaisseaux et fut obligé de s'en retourner sans avoir pu rien entreprendre. Antigonus avait alors près de quatre-vingts ans; et devenu, moins encore par son âge que par la grosseur et le poids de son corps, inhabile aux expéditions militaires, il se servait de son fils, que son bonheur et son expérience rendaient propre aux plus grandes affaires, et n'était offensé ni de son luxe, ni de sa prodigalité, ni de ses débauches. Pendant la paix, Démétrius se livrait d'une manière effrénée à tous ses vices, et profitait de son loisir pour se plonger jusqu'à la satiété dans toutes sortes de voluptés; mais dans la guerre, il était aussi sage que ceux qui le sont naturellement.

XXI. Lamia, sa maîtresse, le gouvernait absolument. Un jour qu'il revenait de quelque voyage, il alla saluer son père et l'embrassa. « Mon fils, lui dit Antigonus en souriant, tu crois embrasser Lamia. » Après une débauche de plusieurs jours, pendant lesquels il n'avait point paru, il dit à son père qu'il avait *été tourmenté d'une fluxion*. « Je le savais, lui dit Antigonus; mais était-ce une fluxion de Thasos ou de Chio¹? » Ayant appris un jour qu'il était malade, il alla le voir; et, en entrant chez lui, il rencontra un beau jeune homme à la porte de son appartement. Il s'assit près de son lit et lui tâta le poulx. Démétrius lui dit que la fièvre venait de le quitter. « Je le sais, mon fils, lui répondit Antigonus; je l'ai trouvée à la porte, qui sortait. » C'est ainsi qu'Antigonus, par égard pour les exploits de son fils, supportait avec douceur tous ses vices. Quand les Scythes ont bu avec excès, ils font résonner la corde de leur arc, afin de réveiller leur courage assoupi par les plaisirs de la table: mais Démétrius s'abandonnait sans réserve, tantôt aux voluptés, tantôt aux affaires, et ne se partageait jamais entre ces deux états; il se livrait tout entier à l'un ou à l'autre, sans faire pour cela, avec moins d'exactitude et de soin, tous les préparatifs de la guerre: mais il montrait plus d'habileté à rassembler, à équiper une armée, qu'à la conduire dans l'action. Il voulait avoir jusqu'au superflu toutes les provisions nécessaires; il ne pouvait jamais satisfaire sa magnificence dans la construction des vaisseaux et des machines de guerre: un plaisir dont il était insatiable, c'était de les examiner avec un œil critique et de juger de leur exécution. Né avec un esprit inventif, il n'employait pas son goût pour les arts à des bagatelles, à des amusements inutiles, comme les autres rois qui employaient leur loisir à jouer de la flûte, à peindre ou à tourner.

XXII. Éropus, roi de Macédoine², s'amusait à faire de petites

¹ Thasos et Chio étaient renommés pour leurs bons vins.—² C'est Éropus II, quinzième roi

tables et de petites lampes. Attalus Philométor¹ cultivait les plantes vénéneuses et non seulement la jusquiame et l'ellébore, mais même la ciguë, l'aconit et le dorycinium (10); il les plantait ou les semait lui-même dans ses jardins et mettait beaucoup de soin à connaître les propriétés de leurs fruits, de leurs sucs, et à les cueillir lui-même dans leur saison. Les rois des Parthes faisaient gloire de forger et d'aiguiser eux-mêmes les pointes de leurs flèches. Mais Démétrius portait, jusque dans les arts mécaniques, la dignité d'un roi; tous ses travaux avaient un caractère de grandeur : la finesse et la recherche de ses ouvrages annonçaient l'élévation d'esprit et de courage de celui qui les avait imaginés; leur conception, leur magnificence et même leur seule exécution paraissaient dignes de la main d'un roi. Leur grandeur étonnait ses amis, et leur beauté charmait ses ennemis mêmes. Cet éloge n'est point dicté par la flatterie, il est l'expression simple de la vérité; ses ennemis voyaient avec admiration ses galères à quinze et à seize rangs de rames voguer le long de leurs côtes; ses machines, nommées hélépoles², étaient un spectacle curieux pour les villes mêmes qu'elles assiégeaient, et c'est ce que les faits prouvent. Lysimachus, celui de tous les rois qui haïssait le plus Démétrius, et qui était venu avec ses troupes pour lui faire lever le siège de Soli en Cilicie, le fit prier de lui laisser voir ses machines et de faire voguer devant lui ses galères. Démétrius les lui ayant montrées, Lysimachus en fut dans un tel étonnement, qu'il s'en retourna avec son armée.

XXIII. Les Rhodiens, qu'il avait tenus long-temps assiégés, ayant fait la paix avec ce prince, lui demandèrent quelques unes de ses machines, pour être dans leur ville un monument de sa puissance et de leur valeur. Il leur avait déclaré la guerre parcequ'ils étaient alliés de Ptolémée; et, pendant le siège, il fit approcher de leurs murailles la plus grande de ses hélépoles (11) : c'était une base carrée, dont chaque côté avait quarante-huit coudées de long et soixante-six de haut; ses côtés allaient toujours en se rapprochant dans leur élévation, et l'intérieur était partagé en plusieurs étages qui avaient chacun plusieurs chambres. Le devant de la machine, qui regardait l'ennemi, était ouvert, et chaque étage avait une fenêtre, d'où partaient des traits de toute espèce, lancés par des hommes valeureux dont ces étages étaient garnis, et qui savaient faire usage de toutes sortes d'armes. Quand on la mettait en mouvement, elle ne branlait ni ne penchait d'aucun côté : toujours droite sur sa base, toujours en équilibre dans sa marche, elle s'avancait avec beaucoup de raideur et un mugissement horrible; et en même temps qu'elle offrait aux yeux un spectacle attachant, elle imprimait une vive frayeur dans l'ame. On lui apporta aussi de Cypre, pour cette guerre, deux cuirasses de fer,

de Macédoine, de la race des Téménides, qui s'empara du royaume en tuant son pupille Oreste, fils d'Archélaüs II.—¹ Attalus III, roi de Pergame, fils d'Eumène II et de Stratonice.

—² Qui prennent les villes.

chacune du poids de quarante livres (12). Zoïle, l'artiste qui les avait faites, pour faire connaître leur force et la bonté de leur trempe, demanda qu'on lançât contre une d'entre elles, à la distance de vingt-six pas, un trait de batterie : il ne fit sur le fer aucune impression sensible : on n'y aperçut qu'une rayure très légère, comme un stylet aurait pu la faire. Démétrius prit celle qui avait servi à cet essai et donna l'autre à Alcimus d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux de toute son armée. Il portait une armure qui pesait cent vingt-six livres, tandis que celle des autres n'était que de soixante. Il fut tué dans Rhodes, en combattant près du théâtre.

XXIV. Les Rhodiens se défendaient si courageusement, que le siège n'avancait pas ; mais Démétrius s'opiniâtrait à le continuer, par le ressentiment qu'il avait contre eux de ce qu'ayant pris le vaisseau qui portait des lettres, des tapisseries et des vêtements que sa femme Phila lui faisait passer, ils l'avaient envoyé à Ptolémée avec toute sa charge : bien éloignés en cela de l'honnêteté des Athéniens, qui, ayant arrêté les courriers de Philippe avec qui ils étaient en guerre, ouvrirent les autres lettres, mais respectèrent celles qu'Olympias lui écrivait, et les lui renvoyèrent sans les avoir décachetées. Cependant Démétrius, quoique très irrité contre eux, ne saisit pas, pour se venger, une occasion qu'ils lui fournirent bientôt eux-mêmes. Protogène de Caune, ce peintre si célèbre, était alors dans un faubourg de Rhodes, occupé à peindre un trait de l'histoire de Jalysus (13) ; et l'ouvrage était presque fini, lorsque Démétrius se rendit maître de ce faubourg et emporta le tableau. Les Rhodiens lui ayant envoyé sur-le-champ un héraut, pour le prier d'épargner ce bel ouvrage et de ne pas le laisser gâter, il répondit qu'il brûlerait tous les portraits de son père, plutôt que de détruire ce chef-d'œuvre de l'art. Protogène avait, dit-on, employé sept ans à le faire ; et Apelle, la première fois qu'il vit ce tableau, en fut tellement frappé, qu'il fut long-temps sans dire une parole, et que, revenu enfin de son étonnement, il s'écria : « Le beau travail ! l'admirable ouvrage ! il y manque cependant cette grace qui seule pourrait élever ses tableaux jusqu'aux cieux ¹. » Ce tableau, porté depuis à Rome, avec beaucoup d'autres, périt dans un incendie.

XXV. Cependant les Rhodiens soutenaient toujours la guerre avec vigueur, et Démétrius ne cherchait qu'un prétexte pour la terminer, lorsque les Athéniens, arrivant à propos, firent conclure un traité par lequel les Rhodiens s'engagèrent à former avec Antigonos et Démétrius une ligue offensive et défensive, dont Ptolémée fut excepté². Les Athéniens étaient venus implorer le secours de Démétrius contre Cassandre, qui tenait leur ville assiégée. Ce prince, ayant mis à la voile

¹ Amyot et M. Dacier font dire à Apelle de lui-même ce que dans le texte ce peintre dit de Protogène ; il seivient un manuscrit qui donne cette leçon : la différence ne consiste que dans l'esprit rude, au lieu de l'esprit doux.

² Diodore de Sicile, l. XX, c. xcix, attribue cette médiation aux Éoliens.

avec trois cent trente vaisseaux et une nombreuse infanterie, non seulement chassa Cassandre de l'Attique, mais le poursuivit jusqu'aux Thermopyles, où il le défit, prit la ville d'Héraclée qui lui ouvrit ses portes, et reçut six mille Macédoniens qui passèrent dans son camp. En retournant de cette expédition, il donna la liberté à tous les Grecs situés en-deçà des Thermopyles, fit alliance avec les Béotiens, s'empara des forts de Phyle et de Panacte, deux boulevarts de l'Attique; et, après en avoir chassé les garnisons de Cassandre, il rendit les forts aux Athéniens. Ce peuple, qui semblait s'être épuisé dans les honneurs qu'il avait décernés à Démétrius, trouva le moyen d'inventer encore de nouvelles flatteries. Ils lui donnèrent pour son habitation le derrière du Parthénon¹, où Démétrius se logea; et l'on disait que la déesse elle-même le recevait dans son temple, quoique ce fût un hôte bien peu digne d'elle, et dont la conduite ne répondait pas au voisinage d'une vierge.

XXVI. On raconte qu'un jour Philippe son frère se trouvant logé dans une maison où il y avait trois jeunes femmes, son père, qui le sut, n'en dit rien à Philippe; mais, ayant fait venir le fourrier, il lui dit en sa présence : « Ne donneras-tu pas à mon fils un logement moins étroit que celui-là ? » Démétrius, qui devait respirer en Minerve, sinon une déesse, au moins une sœur aînée, car c'est ainsi qu'il voulait qu'on l'appelât, se permit tant de débauches avec de jeunes garçons et de jeunes femmes de condition libre; il souilla de tant d'infamies la citadelle où était le temple de la déesse, qu'au prix de toutes ces dissolutions, ce lieu pouvait paraître pur, lorsqu'il y menait une vie licencieuse avec ses courtisanes Chrysis, Lamia, Démo et Anticyre. Il ne convient pas, pour l'honneur de la ville, de divulguer tous les désordres de Démétrius; mais je ne dois pas passer sous silence la sagesse et la vertu de Démoclès. C'était un jeune garçon qui n'était pas encore dans l'adolescence. Sa grande beauté, qu'annonçait le surnom de beau qu'on lui avait donné, ne fut pas long-temps ignorée de Démétrius. Ce prince le fit tenter, solliciter, effrayer même par plusieurs émissaires; mais rien ne put le vaincre : il prit enfin le parti d'abandonner le gymnase et tous les autres lieux d'exercice, pour aller prendre le bain dans une étuve particulière. Démétrius, ayant épié le moment où Démoclès était seul dans cette étuve, y entra. Ce jeune garçon, voyant le danger extrême où le mettait sa solitude, découvre la chaudière où l'on faisait chauffer l'eau du bain, et se jette dans l'eau bouillante, où il fut étouffé; mort bien affreuse sans doute, mais qui montre une vertu digne de sa patrie et de sa beauté² ! Bien différent en cela de Cléonétus, fils de Cléomédon, qui, pour obtenir la décharge d'une amende de cinquante talents³, à laquelle son père

¹ Le temple de la Vierge, ou de Minerve. — ² Pensée belle et juste : car rien ne convient mieux à la beauté que la vertu; c'est alors surtout que le visage est le miroir de l'âme.

³ Deux cent cinquante mille livres.

avait été condamné , porta aux Athéniens , de la part de Démétrius , des lettres de recommandation , qui non seulement atténuèrent son déshonneur mais portèrent le trouble dans la ville , parceque le peuple en remettant l'amende à Cléomédon , fit un décret qui défendait à tout citoyen de porter à l'avenir de pareilles lettres de la part de Démétrius.

XXVII. Ce prince ne fut pas plus tôt informé de ce décret , qu'il en fit éclater son ressentiment. Les Athéniens effrayés , non contents de l'avoir annulé sur-le-champ , firent mourir ou condamnèrent au bannissement tous ceux qui l'avaient proposé ou conseillé ; ils décrétèrent même que toutes les volontés de Démétrius seraient désormais regardées comme saintes envers les dieux et justes à l'égard des hommes. Quelqu'un des premiers citoyens ayant dit à cette occasion que Stratoclès était fou de faire de pareils décrets : « Il serait vraiment fou , s'il ne « faisait pas de ces folies , » répondit Démocharès du bourg de Leuconie¹. C'est que Stratoclès gagnait beaucoup à ces flatteries ; et Démocharès , dénoncé pour le mot qu'il avait dit , fut puni du bannissement. Voilà ce que faisaient les Athéniens , lorsqu'ils se croyaient délivrés de leurs garnison et remis en liberté. Démétrius , étant entré dans le Péloponnèse , où tous ses ennemis , loin de lui opposer la moindre résistance , fuyaient devant lui et abandonnaient leurs villes , attira dans son parti la contrée qu'on appelait Acté² , et toute l'Arcadie , excepté Argos et Mantinée. Il délivra Sicyone et Corinthe de leurs garnisons , en donnant cent talents³ aux soldats qui les composaient. On célébrait alors à Argos la fête de Junon ; et , pour concourir à cette solennité , il donna des jeux auxquels il présida lui-même avec les Grecs. Il épousa , pendant la fête , Déidamie , fille d'Éacidas , roi des Molosses et sœur de Pyrrhus. Il engagea les Sicyoniens à quitter leur ville , pour en bâtir une autre dans le lieu qu'ils habitent maintenant ; en changeant la situation de la ville , il en changea aussi le nom et l'appela Démétriade.

XXVIII. Les états de la Grèce assemblés dans le Péloponnèse , avec un concours extraordinaire de tous les peuples , proclamèrent Démétrius chef de tous les Grecs , comme ils l'avaient déjà fait pour Philippe et pour Alexandre , à qui d'ailleurs ce prince , enflé de sa fortune et de sa puissance , se croyait bien supérieur. Alexandre n'avait dépouillé personne du titre de roi ; il ne s'était pas attribué celui de roi des rois , quoiqu'il eût souvent donné à d'autres le titre et l'état de roi : mais Démétrius se moquait ouvertement de ceux qui donnaient à tout autre qu'à son père ou à lui le nom de roi ; et il aimait à voir ses flatteurs faire , à sa table , des libations à Démétrius , roi ; à Séleucus , capitaine des éléphants ; à Ptolémée , amiral ; à Lysimachus ,

¹ Il y a dans le texte : de *Lacédémone* ; mais c'est une faute corrigée par tous les interprètes : Démocharès , neveu de Démosthène , était de Leuconie , un des bourgs de l'Attique. *Voy. la Vie de Démosthène.* — ² Ce nom commun à plusieurs contrées maritimes , désigne ici la partie orientale de la côte du Péloponnèse. — ³ Cinq cent mille livres.

garde du trésor ; à Agathocle le Sicilien , gouverneur des îles ¹. Les autres rois s'amuserent de ces plaisanteries ; Lysimachus seul trouva mauvais que Démétrius le mît au rang des eunuques ; car ce n'était guère qu'à eux que les rois confiaient la garde de leurs trésors. Aussi haïssait-il mortellement Démétrius ; et en le raillant sur sa passion pour Lamia , il disait que c'était la première fois qu'il voyait une courtisane jouer la tragédie ². « Cette courtisane , répondit Démétrius , est plus sage que la Pénélope de Lysimachus. »

XXIX. En quittant le Péloponnèse pour retourner à Athènes , il écrivit aux Athéniens qu'il voulait , à son arrivée , être initié à la fois aux grands et aux petits mystères , et passer sans aucun intervalle de la première initiation à l'époptée (14). Une transgression si formelle de la loi était encore sans exemple , car les petits mystères se célébraient au mois d'Anthestérion ³ , et les grands dans celui de Boëdromion ⁴ ; et il fallait au moins un an d'intervalle d'une initiation à l'autre. Les lettres de Démétrius ayant été lues dans l'assemblée du peuple , Pythodore , le porte-flambeau ⁵ , osa seul s'opposer à sa demande : mais ce fut inutilement ; on ordonna , sur la proposition de Stratoclès , que le mois de Munychion ⁶ , où l'on était alors , serait nommé et réputé le mois d'Anthestérion. La première initiation de Démétrius se fit donc à Agra ; ensuite , ce même mois de Munychion , d'abord transformé en celui d'Anthestérion , devint , par un second changement ; celui de Boëdromion. Démétrius , ayant ainsi subi de suite toutes les cérémonies de l'initiation , passa enfin à l'époptée. C'est sur cela que le poëte Philippide fait à Stratoclès , dans une de ses pièces , le reproche

D'avoir en un seul mois renfermé l'an entier.

Il lui en avait déjà fait un autre au sujet de l'habitation de Démétrius dans le Parthénon :

En un vil cabaret changeant la citadelle ,
Du temple révéral d'une vierge fidèle ,
De la femme publique il a fait le séjour.

XXX. De tous les abus , de toutes les violations des lois qui eurent lieu alors à Athènes , aucun n'affligea plus les Athéniens que l'ordre donné par Démétrius de fournir , sans délai , la somme de deux cent cinquante talents ⁷ : la levée de cette contribution se fit sur-le-champ sans aucune remise ; et quand tout cet argent fut ramassé , il le fit porter à Lamia et à ses autres courtisanes , afin qu'elles en achetassent des poudres pour leur toilette. Les Athéniens furent plus sensibles à la honte d'un pareil emploi qu'à la perte de leur argent ; et le mot les offensa beaucoup plus que la chose. Quelques auteurs préten-

¹ C'est un passage tiré mot à mot de l'historien Phylarque , et qui nous a été conservé par Athénée , l. VI , c. XVII. — ² Chez les anciens , les femmes ne montaient point sur le théâtre ; leurs rôles étaient joués par des hommes en masque et en habit de femme. — ³ Février.

⁴ Septembre. — ⁵ C'était un des ministres de l'initiation. — ⁶ Avril. — ⁷ Douze cent cinquante mille livres.

dent que ce fut aux Thessaliens, et non aux Athéniens, que Démétrius fit cet affront. Après une telle prodigalité, Lamia, voulant en particulier donner un festin à Démétrius, mit à contribution un grand nombre de personnes; et ce repas fut si renommé par son extrême magnificence, que Lyncée de Samos¹ en a donné une description détaillée. Aussi un poète comique de ce temps-là dit-il, avec autant de finesse que de vérité, que Lamia était une hélépole². Démocharès de Soli donnait à Démétrius le nom de Mythos (15), parcequ'il avait toujours avec lui sa Lamia. Le crédit de cette femme et la passion de Démétrius pour elle excitaient la jalousie et la haine, non seulement de ses femmes légitimes, mais encore des amis de ce prince. Il avait envoyé des ambassadeurs à Lysimachus, qui, conversant avec eux dans un moment de loisir, leur montra sur ses cuisses et sur ses bras les cicatrices profondes des griffes d'un lion, et leur raconta qu'Alexandre l'avait forcé de combattre contre cet animal, enfermé avec lui dans la même arène³. Les ambassadeurs lui dirent en riant que leur roi portait au cou les cicatrices d'une bête plus furieuse encore, d'une Lamia.

XXXI. Il est bien étonnant que Démétrius, qui avait montré tant d'opposition à son mariage avec Phila, à cause de la disproportion de l'âge, ait conservé si long-temps la plus forte passion pour cette Lamia, qui était déjà fanée. Aussi la courtisane Démo, surnommée Mania⁴, à qui Démétrius demandait, dans un souper où Lamia venait de jouer de la flûte, ce qu'elle en pensait, lui répondit : « Elle est » vieille. » Dans un autre souper où l'on avait servi un très beau dessert : « Vois-tu, dit Démétrius à Démo, tous les fruits que Lamia » m'envoie? — Prince, lui répondit la courtisane, si vous vouliez » passer les nuits avec ma mère, elle vous en enverrait bien davan- » tage. » On cite aussi le sentiment de Lamia sur le jugement si connu de Bocchoris. La courtisane Thonis était aimée d'un Egyptien, à qui elle demandait une somme considérable. Cet homme crut en songe avoir commerce avec elle, et ce songe éteignit tous ses desirs. Thonis le fit appeler en justice, pour être payée de la somme qu'elle lui avait demandée. Bocchoris, informé de ce procès, ordonna que cet homme portât au tribunal toute la somme dans un bassin; que là il le fit passer et repasser devant la courtisane, afin qu'elle jouît de l'ombre de l'argent, parceque, disait ce prince, l'opinion est l'ombre de la vérité. Lamia ne trouvait pas cette sentence juste. « L'ombre de » l'argent, disait-elle, n'éteignit pas le desir de Thonis, au lieu que

¹ Grammairien, disciple de Théophraste, et contemporain de Ménandre.

² Nom de la machine dont Démétrius se servait pour prendre les villes, comme on l'a vu plus haut.

³ Justin, l. XV, c. III, et Pausanias, l. I, c. IX, parlent de ce trait de force de Lysimachus; mais Quinte-Curce, l. VIII, c. I, prétend que c'est une fable; les raisons qu'il en donne ne sont pas assez fortes pour faire préférer son opinion à celle des autres écrivains qui rapportent le fait. — ⁴ C'est-à-dire la folle.

» le songe avait amorti le désir de l'Égyptien. » Mais c'est assez parler de Lamia.

XXXII. Maintenant , le prince dont nous écrivons la vie va éprouver dans sa fortune une suite de revers qui rendront la scène tragique , de comique qu'elle a été jusqu'à présent. Les autres rois , s'étant ligüés contre Antigonus , réunirent toutes leurs forces. A la première nouvelle qu'en eut Démétrius , il quitta la Grèce pour aller joindre son père , en qui il trouva pour cette guerre une ardeur bien au-dessus de son âge , et qui donna un nouvel essor à la sienne. Il paraît cependant que si Antigonus avait voulu se relâcher un peu de ses prétentions , et ne pas affecter une sorte de supériorité sur les autres princes , il aurait conservé pour lui-même pendant sa vie , et laissé à son fils après sa mort , le premier rang parmi les rois ; mais , naturellement fier et dédaigneux , aussi dur dans ses paroles que dans sa conduite , il aigrit , il irrita ces jeunes rois , dont le nombre et la puissance n'étaient pas à mépriser ; il ne craignit pas de dire qu'il dissiperait la ligue et l'association de ces rois avec autant de facilité qu'une pierre ou le moindre bruit fait prendre la volée à une troupe d'oiseaux qui se sont abattus dans un champ pour y prendre leur pâture. Il avait sous ses ordres soixante mille hommes de pied , six mille chevaux et soixante-quinze éléphants. L'armée des rois alliés était de soixante-quatre mille hommes d'infanterie , de dix mille cinq cents chevaux , de quatre cents éléphants et de cent vingt chars.

XXXIII. Quand les armées furent en présence , on aperçut dans Antigonus un changement qui semblait porter sur ses espérances plutôt que sur ses résolutions. Accoutumé à montrer de la confiance et de l'audace dans les combats , à parler d'une voix haute , à tenir des propos arrogants , souvent même à dire au fort de la mêlée des mots plaisants et railleurs , qui faisaient voir sa présomption et son mépris pour l'ennemi , ce jour-là on le vit pensif et taciturne ; il présentait son fils aux troupes , et le leur recommandait comme son successeur. Mais ce qui les étonna le plus , ce fut de voir qu'il s'entretenait seul avec lui dans sa tente : il n'avait pas l'habitude de faire part de ses secrets même à son fils ; après avoir pris seul ses résolutions , il donnait publiquement ses ordres , et faisait exécuter ce qu'il avait arrêté dans sa pensée. On dit à ce sujet que Démétrius , étant encore fort jeune , lui avait demandé un jour quand est-ce qu'on décamperait. « Crains-tu , lui répondit Antigonus d'un ton de colère , d'être » le seul qui n'entende pas la trompette ? » Il est vrai que , dans cette occasion , il arriva plusieurs signes funestes qui abâtirent tout leur courage. Démétrius crut voir en songe Alexandre , couvert d'armes brillantes , lui demander quel mot il donnerait pour la bataille , et qu'il lui avait répondu : « Jupiter et la Victoire. — Je vais donc , reparti » Alexandre , du côté des ennemis ; car ce sont eux qui me recevront. » Antigonus , après que son armée fut rangée en bataille ,

sortit de sa tente, et ayant fait un faux pas, il tomba sur le visage et se fit une blessure considérable. En se relevant il tendit les mains vers le ciel, et demanda aux dieux la victoire ou une mort prompte, avant d'être témoin de sa défaite.

XXXIV. Dès que le combat fut engagé, Démétrius, à la tête de sa cavalerie d'élite, fondit sur Antiochus, fils de Séleucus, et combattit avec tant de vigueur qu'il mit les ennemis en fuite; mais son acharnement à les poursuivre lui fit perdre, par une vaine ambition, tout le fruit de sa victoire. Lorsqu'il revint de la poursuite, il ne lui fut plus possible de se réunir à son infanterie, dont les éléphants des ennemis avaient pris la place. Séleucus, voyant le corps de bataille d'Antigonus dégarni de sa cavalerie, ne voulut pas le charger; mais paraissant toujours prêt à l'attaquer, il le tournait continuellement afin de l'effrayer, et de donner le temps aux soldats de passer dans son armée : c'est en effet ce qui arriva. La plus grande partie de cette infanterie, s'étant détachée du corps de bataille, alla volontairement se rendre à Séleucus; le reste prit la fuite. Dans ce même instant, un gros de fantassins fondit sur Antigonus; et quelques-uns de ceux qui l'entouraient lui ayant dit de se tenir sur ses gardes, que ces gens-là venaient sur lui : « Je vois bien, leur répondit-il, que c'est à moi » qu'ils en veulent; mais Démétrius va venir à mon secours. » Il conserva jusqu'à la fin cette espérance, et cherchait des yeux son fils, lorsqu'il fut accablé d'une grêle de traits, et renversé par terre. Tous ses officiers et tous ses amis l'abandonnèrent; Thorax de Larisse resta seul auprès de son corps. La bataille ainsi terminée, les rois vainqueurs partagèrent comme un vaste corps tout l'empire d'Antigonus et de Démétrius; ils en prirent chacun une portion, et firent un nouveau partage de leurs anciens états.

XXXV. Démétrius, qui prit la fuite avec cinq mille hommes de pied et quatre mille chevaux, alla tout d'une traite jusqu'à Éphèse, où l'on s'attendait que, dans le besoin d'argent qu'il avait, il ne respecterait pas les trésors du temple; mais au contraire, la crainte qu'il eut que ses soldats ne se portassent à ce sacrilège l'en fit repartir sur-le-champ, et il s'embarqua pour passer en Grèce. C'était dans les Athéniens qu'il avait mis ses plus grandes espérances; il avait laissé dans leur ville ses vaisseaux, son argent avec sa femme Déidamie; et il ne croyait pas avoir de ressource plus sûre que l'affection de ce peuple. Mais comme il cinglait à pleines voiles vers Athènes, il trouva, à la hauteur des Cyclades, des ambassadeurs athéniens qui venaient le prier de s'éloigner de leur ville, parceque le peuple avait décrété qu'il ne recevrait aucun des rois dans ses murailles; ils lui apprenaient en même temps qu'ils avaient envoyé à Mégare sa femme Déidamie, avec le cortège et les honneurs dus à son rang. Cette nouvelle le mit dans une telle colère, qu'il n'était plus maître de lui-même : il avait supporté avec beaucoup de courage tous ses autres malheurs, et

n'avait montré dans un si grand revers ni découragement ni faiblesse; mais de voir les Athéniens tromper ses espérances et le convaincre que l'affection qu'ils lui avaient témoignée n'avait eu rien que de faux et de simulé, c'était pour lui le sujet d'une douleur amère. Cela prouve qu'il n'est pas de marque moins sûre de l'attachement des peuples pour les rois et pour les princes que les honneurs excessifs qu'ils leur décernent; ces distinctions n'ont de prix que dans la volonté de ceux qui les offrent, et la crainte rend ces hommages suspects. La crainte et l'amour inspirent également ces décrets si flatteurs. Aussi les princes qui ont du sens ne s'arrêtent ni aux statues, ni aux portraits, ni aux apothéoses dont on les honore; ils regardent seulement à leurs propres actions, et c'est d'après le témoignage qu'elles leur rendent qu'ils peuvent juger si ces honneurs sont dictés par une affection sincère, ou arrachés par la contrainte; car les rois à qui l'on défère ces honneurs démesurés, et qui savent bien qu'ils ne les doivent qu'à la force, sont souvent ceux que les peuples haïssent le plus.

XXXVI. Démétrius, indigné de la conduite des Athéniens, mais trop faible pour s'en venger, leur envoya faire des plaintes modérées, et leur fit redemander ses vaisseaux, parmi lesquels était cette galère fameuse à treize rangs de rames. Quand il les eut reçus, il fit voile vers l'isthme, où il trouva ses affaires dans la plus mauvaise situation. De toutes parts ses garnisons avaient été chassées des villes qu'elles occupaient, ou elles avaient passé dans le parti de ses ennemis. Il laissa donc Pyrrhus en Grèce et alla faire une descente dans la Chersonèse, où il ravagea les états de Lysimachus; et le butin ayant enrichi ses troupes, il les fixa par ce moyen auprès de lui, et conserva une armée capable de le faire respecter et craindre. Lysimachus ne reçut aucun secours des autres rois, qui le trouvaient moins juste encore que Démétrius, et que sa puissance rendait plus redoutable. Peu de temps après, Séleucus députa vers Démétrius pour lui demander en mariage sa fille Stratonice, qu'il avait eue de Phila sa femme. Séleucus avait déjà un fils, appelé Antiochus, dont la mère était une femme de Perse, nommée Apama: mais il voyait que ses états pouvaient suffire à plusieurs héritiers; et il croyait d'ailleurs avoir besoin de cette alliance, parceque Lysimachus demandait à Ptolémée ses deux filles, l'une pour lui, et l'autre pour son fils Agathocle. Démétrius, pour qui c'était un bonheur inespéré que d'avoir Séleucus pour gendre, prend avec lui sa fille et fait voile vers la Syrie avec toute sa flotte. Il fut souvent obligé, dans sa route, de prendre terre, et en particulier dans la Cilicie, où régnait Plistarchus, à qui les rois l'avaient donnée pour son partage, après la défaite d'Antigonus. Plistarchus était frère de Cassandre; et croyant que son pays avait beaucoup souffert de la descente de Démétrius, il alla trouver son

frère pour se plaindre de ce que Séleucus s'était réconcilié avec un ennemi commun sans l'agrément des autres rois.

XXXVII. Démétrius, informé de son départ, s'éloigna de la mer, et alla à la ville de Guindes¹, où il trouva douze cents talents² qui restaient du trésor de son père; il les prit, et s'en étant retourné promptement, il fit voile vers la Syrie, où sa femme Phila vint le joindre : Séleucus alla au-devant de lui jusqu'à Orossus³. Leur première entrevue fut franche, sans aucun soupçon et vraiment digne de rois. Séleucus traita d'abord Démétrius dans sa tente au milieu de son camp; et Démétrius le reçut à son tour sur sa galère à treize rangs de rames. Ils passaient tous les jours ensemble à s'entretenir, à s'amuser, sans armes et sans gardes, jusqu'au temps où Séleucus, après avoir épousé Stratonice, s'en retourna à Antioche dans l'appareil le plus magnifique. Démétrius s'empara de la Cilicie, et envoya sa femme Phila, sœur de Cassandre, auprès de son frère, pour détruire les accusations de Plistarchus. Dans ce même temps Déidamie, étant venue de Grèce trouver Démétrius, mourut bientôt de maladie. Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par l'entremise de Séleucus, on convint qu'il épouserait Ptolémaïs, fille de Ptolémée. Jusque là Séleucus s'était conduit honnêtement avec lui; mais ensuite il lui redemanda la Cilicie pour une certaine somme d'argent; et, sur le refus de Démétrius, il lui demanda en colère les villes de Tyr et de Sidon. Ce procédé parut aussi violent qu'injuste de la part d'un prince qui, maître de toutes les provinces qui s'étendaient depuis les Indes jusqu'à la mer de Syrie, se trouvait encore si pauvre, que, pour l'acquisition de deux villes, il rompit avec son beau-père, qui venait d'éprouver un si grand revers de fortune; il attestait ainsi la vérité de cette maxime de Platon : Que, pour être vraiment riche, il ne faut pas augmenter son bien, mais diminuer sa cupidité; celui qui ne sait pas réprimer son avarice est toujours dans la pauvreté.

XXXVIII. Démétrius, sans s'effrayer des menaces de son gendre, dit hautement que quand il aurait perdu dix mille batailles comme celle d'Ipsus⁴, il n'achèterait pas l'amitié de Séleucus. Il plaça des garnisons dans ces deux villes; et ayant appris que Lacharès, à la faveur d'une sédition qui agitaient les Athéniens, s'était emparé de leur ville, où il régnait en tyran, il espéra qu'en s'y présentant sans être attendu, il s'en rendrait facilement le maître. Il repassa assez heureusement avec une flotte nombreuse; mais, en côtoyant l'Attique, il fut accueilli d'une violente tempête qui fit périr la plupart de ses vaisseaux et une grande partie de ses troupes; il eut le bonheur d'échapper et fit d'abord faiblement la guerre aux Athéniens. Comme il avançait peu dans son entreprise, il envoya ses officiers assembler

¹ Ville de Cilicie. — ² Six millions. — ³ Il n'y a jamais eu en Syrie de ville de ce nom. Le géographe Cellarius et le P. Lubin lisent Rossus, ville maritime, entre Issus et Séleucie.

⁴ Le texte est altéré ici; j'ai suivi, comme M. Dacier, la leçon d'un manuscrit.

une nouvelle flotte; et lui-même étant allé dans le Péloponnèse, il mit le siège devant Messène. Dans un assaut qu'il fit donner à la place, il fut en danger de périr d'un trait de batterie qui le frappa au visage et qui lui perça la joue. Dès qu'il fut guéri, et qu'il eut repris quelques villes qui avaient abandonné son parti, il entra dans l'Attique, et s'empara des villes d'Éleusis et de Rhammus, dont il ravagea le territoire. Il prit un vaisseau qui portait du blé aux Athéniens, et fit pendre le marchand et le pilote; ce qui effraya tellement tous les commerçants maritimes, qu'ils n'osèrent plus porter des provisions à Athènes. La ville se trouva donc réduite à la plus affreuse disette, non seulement de blé, mais de toutes les autres provisions: la médimne de sel s'y vendait quarante drachmes¹, et le boisseau de blé, trois cents². Un convoi de cent cinquante voiles que Ptolémée envoyait au secours des Athéniens, et qui parut à la hauteur d'Égine, leur donna un moment d'espérance; mais Démétrius ayant reçu des vaisseaux du Péloponnèse et de Cypre, au nombre de trois cents, les Égyptiens levèrent l'ancre et prirent la fuite. Le tyran Lacharès s'échappa aussi, et abandonna la ville.

XXXIX. Les Athéniens avaient prononcé par un décret la peine de mort contre quiconque proposerait la paix ou quelque autre accommodement avec Démétrius; mais alors, ouvrant les portes les plus voisines de son camp; ils lui envoyèrent des ambassadeurs: non qu'ils en attendissent aucune grâce, mais ils cédaient à la nécessité que leur imposait la disette, qui les avait mis dans la situation la plus déplorable. Parmi plusieurs traits qu'on en rapporte, je citerai celui-ci. Un père et un fils qui habitaient dans la même chambre étaient au dernier désespoir: ayant vu tomber du plancher un rat mort, ils se levèrent précipitamment et se battirent pour s'arracher l'un à l'autre cette proie. On dit que le philosophe Épicure nourrit ses disciples, pendant le siège, d'une provision de fèves qu'il partageait avec eux, et qu'il leur donnait par compte. La ville était dans cet état affreux, lorsque Démétrius y entra: il fit assembler tous les Athéniens dans le théâtre, environna la scène de gens armés, plaça ses gardes aux deux côtés de l'avant-scène, et, descendant lui-même comme les acteurs par les degrés d'en haut, il leur imprima par cet appareil la plus vive terreur. Mais le commencement de son discours dissipa leurs craintes: au lieu de prendre une voix menaçante et d'employer des paroles dures, il leur fit avec douceur des reproches d'amitié, leur rendit et leur fit donner cent mille médimnes de blé, et rétablit ceux des magistrats qui étaient les plus agréables au peuple. L'orateur Dromoclide voyant les transports de joie de la multitude, ses battements de mains, ses acclamations de toute espèce, et voulant enchérir sur les louanges que les autres orateurs donnaient à Démétrius du haut de la tribune, pro-

¹ Trente-six livres de notre monnaie. — ² Deux cent soixante-dix livres.

posa qu'on lui remit entre les mains le port du Pirée et le fort de Munychium. Le peuple en fit aussitôt le décret ; et Démétrius, de sa seule autorité, mit garnison dans le Muséum¹, afin d'empêcher le peuple de secouer de nouveau le joug et de le traverser dans ses autres entreprises.

XL. Après avoir mis Athènes sous sa dépendance, il marcha contre Lacédémone. Le roi Archidamus étant venu à sa rencontre jusqu'à Mantinée, il s'y livra un combat dans lequel Démétrius mit les Spartiates en fuite, entra dans la Laconie, et donna, sous les murs mêmes de Sparte, une seconde bataille, où il fit cinq cents prisonniers et tua deux cents hommes. Rien, ce semble, ne pouvait l'empêcher de se rendre maître de la ville, qui n'avait jamais été prise : mais il n'est pas de roi à qui la fortune ait fait éprouver autant qu'à Démétrius des revers aussi grands que subits ; jamais elle ne parut aussi souvent que dans cette occasion tomber et se relever, briller et s'obscurcir, s'affaiblir et reprendre des forces. Aussi ce prince, dans ses plus terribles révolutions, adressait-il à la Fortune ce vers d'Eschyle :

Je t'ai dû ma grandeur, et tu fais ma ruine.

En effet, dans le moment où tout paraissait se disposer pour le rétablir dans ses états et lui rendre son ancienne puissance, il apprit que Lysimachus lui avait enlevé ses villes d'Asie, que Ptolémée s'était emparé de l'île de Chypre, à l'exception de la seule ville de Salamine, où ses enfants et sa mère étaient assiégés. Cependant la fortune, semblable à cette femme d'Archiloque, laquelle, dit ce poète,

Tenait l'eau d'une main, et le feu dans une autre,

après l'avoir rappelé de devant Lacédémone par des nouvelles si fâcheuses et si inquiétantes, fit luire presque aussitôt à ses yeux, dans des événements nouveaux, les plus brillantes espérances. Voici quelle en fut l'occasion.

XLI. Après la mort de Cassandre, Philippe, son fils aîné, n'occupa que peu de temps le trône de Macédoine, et mourut bientôt après son père. Les deux frères qui restaient s'étant divisés, et l'un d'eux, qui s'appelait Antipater, ayant tué sa mère Thessalonique, l'autre, nommé Alexandre, appela à son secours Pyrrhus de l'Épire et Démétrius du Péloponnèse. Pyrrhus, arrivé le premier, s'appropriâ une partie du royaume de Macédoine pour prix du secours qu'il donnait à Alexandre, et ne fut plus pour ce prince qu'un voisin redoutable. Démétrius, qui s'était mis en marche aussitôt qu'il avait eu reçu les lettres d'Alexandre, parut encore plus dangereux à ce jeune prince, à cause de sa dignité personnelle et de sa grande réputation. Il alla

¹ Il y avait à Athènes, dans l'ancienne enceinte et près de la citadelle, une colline sur laquelle le poète Musée avait coutume de chanter ses poésies, et où il fut enterré, après être mort de vieillesse. Ce fut sur cette colline que Démétrius mit une garnison, suivant Pausanias, l. I, c. xxv.

donc au-devant de lui jusqu'à Dium¹, et le salua avec beaucoup de démonstrations d'amitié; mais il lui déclara que l'état actuel de ses affaires n'exigeait plus le secours qu'il lui avait demandé. Ce changement rendit ces deux princes suspects l'un à l'autre; et un soir que Démétrius avait été invité à souper chez Alexandre, il fut averti d'une embûche qu'on lui dressait et du complot qu'on avait formé de l'assassiner au milieu du repas. Démétrius, sans se troubler, s'arrêta quelque temps pour donner l'ordre à ses capitaines de tenir ses troupes sous les armes, et à ses gardes, ainsi qu'à ses officiers, qui étaient bien plus nombreux que ceux d'Alexandre, d'entrer avec lui dans la salle et de s'y tenir jusqu'à ce qu'il se levât de table. Alexandre, le voyant si bien accompagné, n'osa pas exécuter son dessein; et Démétrius ayant prétexté qu'il ne se portait pas assez bien pour rester long-temps à table, se retira de très bonne heure. Le lendemain il fit tout préparer pour son départ et dit qu'il lui était survenu des affaires pressantes; il pria le roi de Macédoine de l'excuser s'il le quittait si promptement, et lui promit que lorsqu'il aurait plus de loisir, il ferait un plus long séjour auprès de lui.

XLII. Alexandre, charmé de le voir partir de Macédoine de plein gré et sans aucune apparence de ressentiment, l'accompagna jusqu'en Thessalie. Arrivés à Larisse, ils se donnèrent réciproquement de grands repas, mais en se dressant toujours des embûches; c'est ce qui fit tomber Alexandre dans les pièges de Démétrius. Pour ne pas donner lieu à ce prince de se tenir sur ses gardes, il négligea lui-même toute précaution; et, comme il différerait l'exécution de son projet, pour mieux s'assurer que Démétrius ne lui échapperait pas, il fut prévenu, et souffrit le traitement qu'il préparait à son ennemi. Invité à souper par Démétrius, il s'y rendit; et au milieu du repas Démétrius s'étant levé de table, Alexandre effrayé se leva aussi et arriva aussitôt que lui à la porte de la salle. Quand Démétrius fut au milieu de ses gardes, il ne dit que ce seul mot : « Tuez qui me suit ! » et il passa outre. Alexandre fut aussitôt massacré par les gardes, avec ceux de ses amis qui étaient accourus à son secours, et dont l'un, quand on l'égorgeait, dit que Démétrius ne les avait prévenus que d'un jour. La nuit, comme on peut le croire, se passa dans une grande agitation. Le lendemain, les Macédoniens alarmés, et qui redoutaient la puissance de Démétrius, voyant que personne ne faisait des mouvements hostiles, qu'au contraire ce prince demandait à leur parler et à justifier ce qu'il avait fait, reprirent courage et arrêtaient de le recevoir favorablement. Lorsqu'il fut dans leur camp, il n'eut pas besoin de longs discours : les Macédoniens, qui haïssaient dans Antipater le meurtrier de sa mère, n'avaient pas de meilleur prince à choisir; ils proclamèrent donc Démétrius roi des Macédo-

¹ Il y a dans le texte *Deinum*, ville inconnue, et à laquelle presque tous les interprètes ont substitué Dium, ville de Macédoine, au-dessous de Pydna, sur la côte du golfe Thermalque.

niens, et, le prenant au milieu d'eux, ils le conduisirent en Macédoine. La nation ne blâma point ce changement : elle se souvenait toujours de l'attentat que Cassandre avait commis sur la personne d'Alexandre-le-Grand, dont il avait causé la mort¹ ; et si elle conservait encore quelque souvenir de la modération du vieux Antipater, Démétrius en recueillait le fruit, comme mari de Phila, fille de ce roi, dont il avait un fils destiné à lui succéder, et qui, déjà dans l'âge viril, servait dans l'armée de son père.

XLIII. Dans cette brillante prospérité, Démétrius apprit que Ptolémée avait renvoyé sa femme et ses enfants, après les avoir comblés d'honneurs et de présents. Il fut informé aussi que sa fille Stratonice, qu'il avait mariée à Séleucus, venait d'épouser Antiochus, fils de ce prince, et qu'elle avait été proclamée reine des nations barbares de la Haute-Asie. Antiochus était devenu amoureux de Stratonice, qui était encore fort jeune et avait déjà un fils de Séleucus. Ce jeune prince, que sa passion rendait malheureux, faisait tous ses efforts pour la surmonter. Il se condamnait lui-même, se reprochait sans cesse ses desirs criminels. N'espérant enfin aucun remède à une maladie qui troublait sa raison, il chercha le moyen de se délivrer de la vie par une mort lente ; et, ne donnant aucun soin à son corps, et lui refusant toute nourriture, il feignit d'avoir une maladie secrète qui le consumait. Érasistrate, son médecin, connut facilement qu'il était amoureux ; mais il n'était pas si aisé de deviner l'objet de sa passion. Pour s'en assurer, il passait les journées entières dans la chambre du malade ; et quand il entrait un jeune homme ou une jeune femme d'une beauté remarquable, il considérait attentivement le visage d'Antiochus ; il observait, sur tout son corps, ces mouvements qui sont comme l'expression des affections de l'ame. Il ne remarquait rien d'extraordinaire en lui quand d'autres personnes venaient le voir ; mais toutes les fois que Stratonice entrait dans sa chambre, ou seule ou avec Séleucus, il éprouvait tous les accidents que Sapho décrit dans une de ses odes. Sa voix était oppressée, son visage rouge et enflammé ; un nuage épais couvrait ses yeux ; la sueur inondait son corps ; l'inégalité de son poulx en marquait le désordre ; et il finissait par tomber dans l'accablement de l'ame, l'étouffement, le tremblement et la pâleur.

XLIV. Ces observations convinquirent Érasistrate que ce jeune prince était amoureux de Stratonice et qu'il avait pris le parti de se laisser mourir plutôt que d'avouer sa passion ; mais il sentit tout le danger qu'il y avait à déclarer ce secret. Cependant la confiance qu'il eut dans l'amitié de Séleucus pour son fils l'enhardit à dire un jour au roi que l'amour seul causait la maladie d'Antiochus, et que malheureu-

¹ Quelques historiens ont cru que Cassandre avait apporté du poison qu'il avait donné secrètement à Alexandre, qui en était mort ; mais on a vu que Plutarque a réfuté cette imputation à la fin de la Vie d'Alexandre.

sement c'était un amour sans remède. « Comment, sans remède ? » lui répondit Séleucus avec étonnement. « Oui, seigneur, reprit Érasistrate ; car c'est de ma femme qu'il est amoureux. — Eh ! quoi, mon cher Érasistrate, répliqua Séleucus, par amitié pour nous, tu ne céderais pas ta femme à mon fils ; à ce fils, notre unique espérance ? — Mais vous-même, seigneur, repartit Érasistrate, vous qui êtes son père, si Antiochus était amoureux de Stratonice, la lui céderiez-vous ? — Ah ! mon ami, lui dit Séleucus, qu'un dieu ou qu'un homme fasse changer d'objet à la passion d'Antiochus, et je sacrifierai, non seulement Stratonice, mais tout mon royaume, pour sauver mon fils. » Il prononça ces mots d'un ton si ému et avec une si grande abondance de larmes, qu'Érasistrate, lui tendant la main : « Prince, lui dit-il, vous n'avez pas besoin d'Érasistrate pour guérir Antiochus ; vous êtes père, mari et roi, et vous pouvez être encore le meilleur médecin de votre fils et le sauveur de votre maison. » Aussitôt Séleucus, convoquant une assemblée générale du peuple, déclara qu'il avait résolu de proclamer Antiochus roi des provinces de la Haute-Asie et de lui faire épouser Stratonice, qui partagerait avec lui ce nouveau royaume. « Je suis persuadé, ajouta-t-il, que mon fils, accoutumé à l'obéissance et à la soumission envers moi, ne se refusera pas à ce mariage. Si ma femme Stratonice répugnait à une union qui peut lui paraître contraire aux lois, je pris mes amis de lui faire comprendre qu'elle doit trouver juste et bon tout ce que le roi juge utile au bien de son royaume. » Telle fut l'occasion du mariage d'Antiochus avec Stratonice.

XLV. Démétrius, qui, déjà maître de la Macédoine, de la Thessalie et d'une grande partie du Péloponnèse, occupait encore, au dehors¹ de l'isthme, les villes de Mégare et d'Athènes, marcha contre les Béotiens. Ils lui firent d'abord des propositions de paix assez modérées ; mais, ranimés par le Spartiate Cléonyme, qui s'était jeté dans Thèbes avec des troupes, et d'ailleurs excités par Pisis de Thespies, qui avait alors tout crédit dans la ville, ils rompirent la négociation. Démétrius vint donc mettre le siège devant Thèbes ; et il n'eut pas plus tôt fait approcher ses batteries des murailles, que Cléonyme, effrayé, se déroba de la ville ; et les Thébains, hors d'état de résister, se rendirent à discrétion. Démétrius mit des garnisons dans les villes de Béotie, leva de fortes contributions, et y établit pour gouverneur et pour premier magistrat l'historien Hiéronyme. Cette conduite parut pleine d'humanité. Il montra surtout beaucoup de modération à l'égard de Pisis, qu'il avait fait prisonnier ; au lieu de le traiter sévèrement, il lui parla avec beaucoup de douceur et d'amitié, et le nomma polémarque de Thespies. Peu de temps après, ayant appris que Lysimachus avait

¹ Il y a dans le texte *en dedans* ; mais c'est évidemment une faute, corrigée par M. Mosés Pissoul, et qui a été d'autant plus facile, que la différence des deux mots grecs n'est que d'une lettre.

été fait prisonnier par Dromichète ¹, il marcha promptement vers la Thrace, espérant la trouver sans défense. Les Béotiens profitèrent de son absence pour secouer le joug; et Démétrius eut en chemin la nouvelle que Lysimachus avait été mis en liberté. Transporté de colère, il revient aussitôt sur ses pas; et trouvant les Béotiens déjà battus par Antigonus son fils, il remet le siège devant Thèbes.

XLVI. Cependant Pyrrhus courait toute la Thessalie et s'était avancé jusqu'aux Thermopyles. Démétrius, ayant laissé son fils pour continuer le siège, alla contre Pyrrhus, qui, au premier bruit de sa marche, prit la fuite. Démétrius, laissant en Thessalie un corps de dix mille hommes de pied et de mille chevaux, retourna devant Thèbes et en fit approcher son hélépole, dont la grandeur et le poids étaient si énormes, qu'elle n'avancait que très lentement et avec les plus grands efforts; en sorte qu'en deux mois elle faisait à peine deux stades. Les Béotiens lui opposaient la plus vigoureuse défense; et Démétrius irrité forçait chaque jour ses troupes, plus par entêtement que par une véritable utilité, de donner de nouveaux assauts et de s'exposer aux plus grands dangers. Son fils Antigonus, affligé de voir sacrifier ainsi un si grand nombre de soldats: « Mon père, lui dit-il, pourquoi laissons-nous périr sans nécessité tant de braves gens? — Mais toi, lui répondit Démétrius en colère, pourquoi te fâches-tu? dois-tu la nourriture aux morts? » En voulant montrer qu'il ne se contentait pas d'exposer les autres et qu'il partageait tous leurs dangers, il fut atteint d'un javelot dont il eut le cou percé. Cette blessure, toute considérable qu'elle était, ne lui fit pas suspendre le siège, et il se rendit maître de Thèbes une seconde fois. Il entra dans la ville d'un air si terrible, qu'il glaça de terreur tous les habitants, qui s'attendaient aux châtimens les plus rigoureux; mais, content d'en avoir condamné treize à mort et quelques autres au bannissement, il fit grâce à tout le reste. Ainsi Thèbes, qui n'était rebâtie que depuis dix ans, fut prise deux fois dans un si court espace.

XLVII. Démétrius, voyant approcher le temps de la célébration des jeux pythiques, fit une nouveauté qui n'avait pas encore eu d'exemple. Comme les Étoliens occupaient les passages qui mènent à Delphes, il tint l'assemblée générale des Grecs à Athènes et y fit célébrer les jeux, parcequ'il était convenable, disait-il, que ce dieu fût honoré dans une ville dont il était le patron et qui tirait de lui son origine (16). Après les jeux, il retourna en Macédoine, et naturellement ennemi du repos, voyant d'ailleurs que les Macédoniens, plus soumis pendant la guerre, étaient inquiets et séditieux pendant la paix, il les mena à une expédition contre les Étoliens. Après avoir ravagé leur pays, il y laissa Pantauchus avec une bonne partie de ses troupes et marcha lui-même contre Pyrrhus, qui venait en même temps à sa

¹ Plutarque a dit ailleurs que, pressé par la soif, il s'était rendu à discrétion avec toute son armée à ce roi des Gètes.

rencontre : mais ils se manquèrent en chemin. Démétrius fit le dégât dans l'Épire ; et Pyrrhus, étant tombé sur Pantauchus, lui livra bataille. Dans l'action ; ils en vinrent à un combat singulier, où ils se blessèrent mutuellement. Mais le roi d'Épire finit par mettre son ennemi en fuite, lui tua beaucoup de monde et fit cinq mille prisonniers. Cet échec fut fatal à Démétrius. Pyrrhus, moins haï des Macédoniens pour les maux qu'il leur avait faits qu'il n'en était admiré pour ses brillants exploits, acquit auprès d'eux, par cette victoire, la réputation la plus éclatante ; plusieurs même d'entre eux disaient hautement que de tous les rois il était le seul en qui l'on vît une image de l'audace d'Alexandre ; tandis que les autres princes, et surtout Démétrius, ne le représentaient, comme des acteurs sur la scène, que par une affectation de faste et de gravité.

XLVIII. Démétrius, il est vrai, avait l'air d'un roi de théâtre : non content de ceindre ambitieusement sa tête d'un double diadème, de porter des robes de pourpre brodées d'or, il avait des souliers d'une étoffe d'or et dont les semelles étaient de la plus belle pourpre mise en plusieurs doubles. On lui brodait depuis long-temps un manteau d'un travail superbe et qui montrait son orgueil ; l'univers et tous les phénomènes célestes devaient y être représentés. Le changement qui survint dans sa fortune fit laisser l'ouvrage imparfait ; aucun roi, après lui, n'osa le porter, quoiqu'il y ait eu depuis en Macédoine plusieurs princes très fastueux. Ce fut moins encore cette magnificence qui le rendit insupportable à ses sujets, peu accoutumés à tant de faste, que le luxe de sa table et sa dépense habituelle : mais rien ne le leur fit plus haïr que la difficulté qu'ils avaient d'approcher de sa personne : ou il ne leur laissait pas le temps de lui parler, ou il leur répondait avec une rudesse et une fierté repoussantes. Il retint deux ans entiers à sa suite les ambassadeurs des Athéniens, celui de tous les peuples de la Grèce à qui il témoignait le plus d'égards. Lacédémone ne lui ayant envoyé qu'un ambassadeur, il s'en irrita comme d'une marque de mépris ; mais l'ambassadeur lui fit une réponse aussi plaisante que laconique. « Eh ! quoi, lui avait dit Démétrius, les Lacédémoniens ne m'envoient qu'un seul ambassadeur ? — Oui, prince, lui répondit l'ambassadeur, un seul à un seul. » Un jour qu'il marchait dans les rues avec plus de popularité qu'à l'ordinaire, et qu'il se montrait d'un abord plus facile, quelques Macédoniens accoururent pour lui présenter des placets ; il les recut tous et les mit dans un pan de son manteau. Ces hommes, transportés de joie, le suivirent quelque temps ; mais quand il fut sur le pont de l'Axius¹, il ouvrit son manteau et laissa tomber tous les placets dans la rivière.

XLIX. Ce trait de mépris blessa vivement les Macédoniens, qui se croyaient, non pas gouvernés, mais outragés. Ils se souvenaient d'a-

¹ Fleuve de la Haute-Macédoine.

voir vu ou d'avoir entendu dire combien le roi Philippe avait de douteur et de popularité. Un jour une vieille femme, l'ayant arrêté sur son passage, le supplia de l'écouter. Philippe lui ayant répondu qu'il n'en avait pas le temps : « Ne soyez donc pas notre roi, » lui répliqua cette femme. Frappé de ce mot, qui lui fit faire de sérieuses réflexions, il rentre dans son palais, et, laissant toutes ses autres affaires, il écoute tous ceux qui se présentent, à commencer par cette femme, et ne s'occupe d'autre chose pendant plusieurs jours. Rien en effet n'est plus du devoir d'un roi que de rendre la justice. Mars est un tyran, dit Timothée; mais, selon Pindare,

La justice est le roi, le maître de la terre ¹.

Aussi Homère dit-il que les rois ont reçu de Jupiter, non des hélépotes, ni des vaisseaux armés de becs d'airain; mais la justice et les lois pour en être les fidèles dépositaires². Ce dieu a honoré du titre de son disciple et de son confident, non le plus belliqueux, non le plus injuste ou le plus sanguinaire, mais le plus juste des rois (17). Démétrius, au contraire, aimait à se donner le titre le plus opposé à ceux dont on honore le roi des dieux. Jupiter est appelé le patron, le protecteur des villes; et Démétrius prenait le surnom de Poliorcète³: tant il est vrai que les titres les plus honteux, à la faveur de l'ignorance soutenue du pouvoir, ont usurpé la place des noms les plus honorables et ont attribué la gloire à l'injustice.

L. Démétrius, étant tombé dangereusement malade à Pella, fut sur le point de perdre toute la Macédoine: Pyrrhus accourut promptement et s'avança jusqu'à Édesse. Mais Démétrius n'eut pas plus tôt repris ses forces, qu'il l'en chassa sans peine: il fit pourtant avec lui quelques conventions de paix, afin de n'avoir pas toujours à combattre un ennemi dont les attaques continuelles de poste en poste diminuaient les forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter les desseins qu'il avait conçus; car il ne formait pas des projets médiocres et il n'aspirait à rien moins qu'à reconquérir tout l'empire de son père. Il faut en convenir, les préparatifs qu'il avait faits n'étaient pas au-dessous de ses projets et de ses espérances. Il avait déjà rassemblé une armée de quatre-vingt-dix-huit mille hommes de pied et d'environ douze mille chevaux. Il faisait construire au port du Pirée, à Corinthe, à Chalcis et à Pella; une flotte de cinq cents vaisseaux; il allait lui-même dans ces divers arsenaux, montrant aux ouvriers ce qu'il fallait faire et travaillant lui-même à l'exécuter. Tout le monde était dans l'étonnement et du nombre et de la grandeur de ces vaisseaux: jusqu'alors on n'avait point vu de galère à quinze et à seize rangs de rames. Ce ne fut que long-temps après que Ptolémée Philopator en fit construire une à quarante rangs de rames; elle avait deux cent quatre-vingts coudées de

¹ C'est-à-dire que les rois les plus puissants ne peuvent rien contre la justice.

² *Illiade*, chant I, v. 238. — ³ Preneur de villes.

longueur, quarante-huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe¹ ; il l'équipa de quatre cents matelots, sans les rameurs, qui étaient au nombre de quatre mille, et la monta de trois mille combattants, distribués entre les rameurs et sur le pont. Mais elle ne fut jamais qu'un objet de curiosité : peu différente des édifices solides, elle ne servit que pour l'ostentation et fut inutile pour le combat par la difficulté et le danger même qu'il y avait à la faire mouvoir. Mais dans les galères de Démétrius la beauté ne nuisait pas au service, et leur magnificence n'était rien à leur utilité. L'agilité, la facilité de leurs mouvements étaient plus admirables encore que leur grandeur (18).

LI. Un armement si formidable, tel qu'on n'en avait point vu depuis Alexandre, étant destiné contre l'Asie, les rois Séleucus, Ptolémée et Lysimachus se liguèrent contre Démétrius ; ils envoyèrent des ambassadeurs à Pyrrhus pour le presser d'entrer en Macédoine et lui représenter qu'il ne devait pas se croire lié par un traité dans lequel Démétrius, sans s'être engagé à ne pas attaquer son nouvel allié, s'était réservé le pouvoir d'attaquer lui-même qui il voudrait. Pyrrhus étant facilement entré dans les vues des autres princes, Démétrius, pendant qu'il différait encore, se trouva tout-à-coup enveloppé dans une guerre terrible. Ptolémée, étant descendu en Grèce avec une flotte nombreuse, l'obligea de se déclarer contre Démétrius. Lysimachus entra dans la Macédoine par la Thrace, et Pyrrhus s'y jeta du côté de l'Épire, qui en était limitrophe ; et tous deux y firent un dégât horrible. Démétrius, laissant son fils en Grèce, part pour aller au secours de la Macédoine et marche d'abord contre Lysimachus ; mais il apprend dans sa route que Pyrrhus s'est emparé de Berrhoé². Cette nouvelle, bientôt répandue parmi les Macédoniens, porte le désordre dans tout son camp ; ce n'est parmi les soldats que pleurs, que gémissements, que transports de colère, qu'injures contre Démétrius : ils ne veulent plus rester sous ses drapeaux et songent à se retirer, sous prétexte d'aller vaquer à leurs affaires ; mais, dans la vérité, pour se joindre à Lysimachus.

LII. Démétrius ne trouva point de meilleur parti que de s'éloigner le plus qu'il pourrait de ce roi, qui, de même nation que ses soldats, était d'ailleurs connu du plus grand nombre pour avoir fait la guerre sous Alexandre, et de se tourner contre Pyrrhus, qui était étranger, et que les Macédoniens ne lui préféreraient jamais. Mais il se trompa dans ses conjectures : à peine il eut placé son camp devant celui de Pyrrhus, que les Macédoniens, qui avaient toujours admiré la valeur bouillante que celui-ci montrait dans les combats, qui de tout temps avaient regardé le prince le plus courageux comme le plus digne du trône, qui même alors apprenaient chaque jour avec quelle douceur Pyrrhus traitait les prisonniers, qui tous enfin ne cherchaient qu'à

¹ Cette grandeur est visiblement exagérée ; car il paraît impossible de pouvoir faire agir les rameurs dans une telle galère. — ² Ville de Macédoine.

quitter Démétrius pour se donner à tout autre chef, et, de préférence, à Pyrrhus, commencèrent à désertir, d'abord secrètement et en petit nombre, ensuite ouvertement et en foule : cette désertion fut bientôt suivie d'une agitation et d'un soulèvement général. Quelques uns même osèrent dire à Démétrius qu'il eût à se retirer promptement, s'il voulait pourvoir à sa sûreté ; que les Macédoniens étaient las de faire la guerre pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Ces discours parurent très modérés à Démétrius, au prix des paroles outrageantes que d'autres faisaient entendre. Il rentra dans sa tente, non comme un véritable roi, mais comme un roi de théâtre qui va changer d'habit ; et, quittant son riche manteau, il en prit un de couleur noire, et sortit du camp sans être aperçu. Il fut à peine parti, que la plupart des Macédoniens coururent à sa tente pour la piller ; en se la disputant, ils en vinrent aux mains et la mirent en pièces. Pyrrhus, ayant paru tout-à-coup, fit cesser le désordre et se rendit maître du camp. Il partagea ensuite avec Lysimachus toute la Macédoine, dont Démétrius avait été pendant sept ans paisible possesseur.

LIII. Après ce nouveau revers, Démétrius s'étant retiré à Cassandrie¹, sa femme Phila ne put résister au chagrin de le voir encore simple particulier, fugitif, et le plus malheureux des rois. Abandonnant donc toute espérance et détestant la fortune de son mari, toujours plus constante dans le malheur que dans la prospérité, elle prit du poison et se donna la mort. Cependant Démétrius, songeant à rassembler les débris de son naufrage, passa dans la Grèce, où il manda auprès de lui tous ses amis. Rien ne ressemblait plus à sa situation que le tableau que Ménélas fait de sa fortune dans une pièce de Sophocle² :

Mon destin suit le cours de la rapide roue
Où du sort des mortels la Fortune se joue :
Inconstant, variable, il change à tout moment.
Telle on voit sur son char la lune au front d'argent,
Qui, dans les vastes cieux s'avancant en silence,
N'a pas deux nuits de suite une même apparence.
Invisible d'abord en commençant son cours,
D'un rapide progrès elle croit tous les jours ;
Bientôt d'un vif éclat sa face colorée
Éclipse tous les feux de la voûte azurée :
Mais déjà de la nuit la sombre obscurité,
La couvrant de son ombre, efface sa clarté.

C'est une image fidèle des vicissitudes que Démétrius avait éprouvées dans sa fortune, de ses accroissements et de ses diminutions, de ses élévations et de ses chutes : car alors même sa puissance, qui paraissait entièrement éclipsee et presque éteinte, jeta une nouvelle lueur. Il se rassembla autour de lui quelques troupes, qui firent encore briller à ses yeux quelques rayons d'espérance. Ce fut en cette occasion

¹ Auparavant Potidée, ville de la Haute-Macédoine, sur les frontières de Thrace.

² Cette pièce de Sophocle est perdue.

qu'on le vit, pour la première fois, dans les villes, vêtu simplement et dépouillé de ce faste qui environne ordinairement les rois. Quelqu'un l'ayant vu à Thèbes dans cet état, lui appliqua assez heureusement ces vers d'Euripide :

Il a quitté des dieux l'immortelle figure,
Et, prenant d'un mortel la modeste parure,
Il vient voir l'Isménus et les eaux de Dirce¹.

Mais quand ses espérances l'eurent remis, pour ainsi dire, sur le chemin du trône, et qu'entouré d'un assez grand nombre de troupes, il se vit avec une apparence de royauté, il rendit aux Thébains leur ancien gouvernement.

LIV. Les Athéniens, l'ayant abandonné de nouveau, rayèrent du registre des archontes éponymes Diphilus, le prêtre des dieux sauveurs (19); ils ordonnèrent que les archontes seraient nommés selon l'ancien usage; et voyant que Démétrius devenait plus puissant qu'ils ne s'y étaient attendus, ils appelèrent Pyrrhus de la Macédoine. Démétrius, irrité de cette défection, alla mettre le siège devant leur ville, et la pressa très vivement. Mais le philosophe Cratès, que les Athéniens lui envoyèrent, personnage d'une grande réputation et d'un grand crédit, le désarma par ses prières et plus encore par la considération de ses propres intérêts. Il leva le siège, rassembla tout ce qu'il avait de vaisseaux, y fit embarquer ses troupes, qui consistaient en douze mille hommes de pied avec quelque cavalerie, et fit voile pour l'Asie, dans le dessein d'enlever à Lysimachus la Carie et la Lydie. Il fut reçu à Milet par Eurydice, sœur de Phila, qui menait avec elle Ptolémaïs sa fille, qu'elle avait eue de Ptolémée, et qui lui avait été déjà promise en mariage par l'entremise de Séleucus. Eurydice la lui fit épouser; et aussitôt après la noce il alla solliciter les villes à la défection. La plupart se rendirent volontairement; il en prit plusieurs de force, et entre autres la ville de Sardes. Quelques officiers de Lysimachus passèrent dans son camp avec leurs soldats et de l'argent. Mais Agathocle, fils de Lysimachus, étant arrivé avec une nombreuse armée, Démétrius gagna la Phrygie, dans la pensée que s'il pouvait s'emparer de l'Arménie, il ferait révolter aisément la Médie et pourrait se rendre maître des provinces de la haute Asie, où, dans le cas d'un revers, il aurait des retraites sûres.

LV. Cependant Agathocle le suivait de près; et dans les escarmouches qui avaient souvent lieu, Démétrius avait toujours l'avantage. Agathocle ayant alors pris le parti de lui couper les vivres et d'empêcher ses fourrages, le mit dans le plus grand embarras, d'autant que ses troupes conçurent le soupçon qu'il voulait les transporter dans l'Arménie et la Médie. La famine augmentait chaque jour dans son camp; et par malheur, en passant le Lycus, il manqua le gué, et la

¹ Ces vers sont tirés du premier acte des *Bacchantes* d'Euripide, vers 4. L'Isménus est le fleuve qui baigne les murs de Thèbes; et Dirce, une fontaine très voisine de cette ville.

rapidité du courant entraîna un grand nombre de ses soldats. Dans cette situation fâcheuse, ils ne laissaient pas de le plaisanter ; un d'entre eux attacha au-devant de sa tente un écriteau qui contenait les premiers vers de l'*OEdipe à Colone*, où il n'avait eu qu'un léger changement à faire.

Hélas ! fils de l'aveugle et vieux Antigonus,
Dans quel triste pays sommes-nous donc venus ?

Enfin la contagion s'étant jointe à la famine, comme il arrive toujours quand on est réduit à recourir aux aliments les plus mauvais, après avoir perdu au moins huit mille hommes, il retourna sur ses pas avec le peu qui lui restait de troupes. Arrivé à Tarsis, il défendit qu'on fit le moindre dégât dans ce pays, qui était de la dépendance de Séleucus, parcequ'il ne voulait donner à ce prince aucun prétexte de se déclarer son ennemi. Mais la disette à laquelle ses soldats étaient réduits rendant impossible l'exécution de cette défense, et Agathocle ayant fortifié tous les passages du mont Taurus, il écrivit à Séleucus une lettre pleine de gémissements sur son infortune, et finissait par le supplier d'avoir compassion d'un prince son allié, dont les malheurs attendraient même un ennemi.

LVI. Séleucus, touché de cette lettre, écrivit à ses généraux de donner à Démétrius un entretien digne de son rang, et de fournir à ses troupes toutes les provisions qui leur seraient nécessaires ; mais Patrocle, homme d'un grand sens, et qui passait pour un des amis les plus fidèles de Séleucus, étant allé trouver ce prince, lui représente que la dépense qu'il ferait pour l'armée de Démétrius n'est pas ce qui doit le plus l'inquiéter : « Mais il est contraire à vos intérêts, lui » dit-il, de laisser séjourner dans vos états un prince qui a toujours » été le plus violent et le plus entreprenant de tous les rois ; qui d'ail- » leurs est aujourd'hui dans cet état d'infortune qui rend souvent au- » dacieux et injustes les caractères même les plus modérés. » Séleucus, frappé de ces représentations, s'étant mis en marche vers la Cilicie avec une nombreuse armée, Démétrius, étonné d'un changement si subit, se retire dans les lieux les plus forts du mont Taurus, d'où il envoie des députés à Séleucus, pour le prier de lui laisser faire la conquête de quelques nations barbares qui vivaient dans l'indépendance, pour pouvoir, après tant de courses et tant de fuites, y vivre en repos le reste de ses jours ; ou, s'il ne veut pas le lui permettre, de nourrir au moins son armée pendant l'hiver dans l'endroit même où elle est, et de ne pas le chasser ainsi nu et manquant de tout, pour être la proie de ses ennemis. Séleucus, à qui toutes ces prières étaient suspectes, lui accorda seulement de passer, s'il voulait, deux mois

⁴ Dans le grec, il y a seulement *Α'ντιγόνη* pour *Α'ντιγόνη*. Quant au sens, le mot *aveugle* est au propre dans Sophocle, pour dire le vieillard qui est privé de la lumière du jour, en parlant d'*OEdipe* ; et ici il est au figuré, pour exprimer qu'Antigonus, étant mort, ne jouissait plus de la lumière.

d'hiver dans la Cataonie¹, à condition qu'il donnerait pour otages les principaux de ses amis ; en même temps il fit fermer par des murailles tous les passages des montagnes qui conduisaient dans la Syrie. Démétrius, enfermé de toutes parts comme une bête fauve dans son enceinte, se vit obligé d'employer la force. Il courut le pays, le pillà ; et toutes les fois qu'il fut attaqué par Séleucus, il eut l'avantage sur lui. Un jour même que Séleucus avait envoyé contre lui ses chars armés de faux, il les força, les mit en fuite, et chassa ceux qui défendaient les passages de la Syrie, dont il resta le maître.

LVII. Ce succès ayant relevé son courage et ranimé la confiance de ses troupes, il se prépara à tout risquer en livrant bataille à Séleucus, qui se trouva lui-même alors dans l'embarras. Il avait renvoyé le secours de Lysimachus, n'étant pas sans soupçons et sans craintes sur le compte de ce prince ; et il n'osait, avec ses seules forces, hasarder le combat contre Démétrius, dont il redoutait les partis désespérés, et ces vicissitudes de fortune qui, de la situation la plus déplorable, l'élevaient tout-à-coup à la plus grande prospérité. Mais Démétrius étant tombé dans une maladie qui lui ôta toutes ses forces et ruina entièrement ses affaires, la plus grande partie de ses soldats passa dans le camp des ennemis, ou se débanda. A peine rétabli au bout de quarante jours, il ramasse ce qui lui restait de troupes, et, s'étant mis en marche, il donne lieu aux ennemis de croire qu'il va se jeter dans la Cilicie ; mais, ayant décampé la nuit sans faire sonner aucune trompette, il prend une autre route, franchit le mont Amanus et ravage le pays que domine cette montagne, jusqu'à la Cyrrestique². Séleucus, s'étant mis à sa poursuite, va camper assez près de lui ; Démétrius, ayant levé son camp pendant la nuit, marche vers celui de Séleucus, pour le surprendre et l'enlever dans son sommeil. Séleucus, averti par quelques transfuges du danger qu'il courait, se lève promptement fort étonné et fait sonner l'alarme. Pendant qu'il se chaussait, il dit tout haut à ses amis : « J'ai affaire là à » une dangereuse bête. » Démétrius, jugeant, par le tumulte du camp ennemi, qu'il était découvert, se retire précipitamment.

LVIII. Le lendemain à la pointe du jour, Séleucus lui ayant présenté la bataille, Démétrius envoie un de ses capitaines commander une des ailes de son armée ; et, chargeant les ennemis à la tête de l'autre, il les met en fuite. Séleucus, mettant pied à terre et quittant son casque, va, sans autre arme que son bouclier, se présenter aux soldats mercenaires de Démétrius, et les exhorte à passer dans son armée, en les assurant que c'est pour ménager leur sang, et non pour épargner Démétrius, qu'il a différé si long-temps le combat. A l'instant ils le saluent tous, le proclament leur roi et se rangent sous ses drapeaux. Démétrius, quoiqu'il sentît que ce dernier revers était

¹ Province de la Cappadoce.—² Contrée de la Syrie, au pied du mont Amanus, ainsi appelée de la ville de Cyrus ou Cyrhus.

plus terrible que tous les précédents, voulut tenter encore de s'en relever; il s'enfuit à travers les portes Amaniques¹, et, suivi d'un petit nombre d'amis et d'officiers, il gagna un bois épais où il passa la nuit, dans le dessein, s'il lui était possible, de prendre le chemin de la ville de Caune², et de descendre au bord de la mer, où il espérait trouver sa flotte. Mais, quand il eut su qu'il n'avait pas de vivres pour la journée, il vit qu'il fallait songer à d'autres moyens. Dans ce moment arrive un de ses amis nommé Sosigènes, avec quatre cents pièces d'or qu'il avait dans sa ceinture. Espérant pouvoir, avec ce secours, se rendre jusqu'à la mer, ils s'acheminent, à l'entrée de la nuit, vers les passages des montagnes. Mais les feux que les ennemis y avaient allumés leur ôtant toute espérance de pouvoir tenir ce chemin, ils reviennent au lieu qu'ils avaient quitté, en moindre nombre qu'ils n'en étaient partis; car plusieurs de ceux qui le suivaient avaient pris la fuite, et ceux qui étaient restés n'avaient plus le même courage. Là, quelqu'un ayant osé dire qu'il fallait se rendre à Séleucus, Démétrius tira son épée, et il allait s'en percer, si les amis qui l'environnaient ne l'en eussent empêché. Étant parvenu enfin à lui faire recevoir quelque consolation et à lui persuader de prendre ce parti, il envoya vers Séleucus pour lui dire qu'il se remettait entièrement à sa discrétion.

LIX. Quand Séleucus eut reçu son envoyé, il dit à ses courtisans: « Ce n'est pas la bonne fortune de Démétrius qui le sauve; c'est la mienne, qui ajoute à tant d'autres faveurs celle de pouvoir montrer à son égard ma douceur et mon humanité. » En même temps il appelle les officiers de sa maison, leur ordonne de dresser une tente digne d'un roi, et de tout préparer pour faire à Démétrius la réception la plus magnifique. Séleucus avait alors auprès de lui un ancien ami de Démétrius, nommé Apollonides: ce fut lui qu'il choisit pour l'envoyer à l'heure même vers ce prince, afin de lui inspirer plus de confiance de venir trouver un parent et un gendre qui serait charmé de le recevoir. Lorsque les courtisans eurent connu ces sentiments de leur roi pour Démétrius, quelques uns d'abord en petit nombre, ensuite la plupart des amis mêmes de Séleucus, allèrent sur-le-champ au-devant de Démétrius: c'était à qui montrerait le plus de zèle et arriverait le premier auprès de ce prince, qu'ils s'attendaient à voir dans un grand crédit à la cour de Séleucus. Cet empressement changea bientôt en jalousie la compassion que ses malheurs avaient d'abord inspirée; les courtisans envieux et méchants en prirent occasion de détourner et de rendre inutiles les dispositions favorables du roi, en lui faisant craindre qu'aussitôt que Démétrius serait arrivé, il ne vît dans son camp des mouvements séditieux et des nouveautés dangereuses. Apollonides était arrivé plein de joie auprès de Démétrius;

¹ C'est ainsi qu'on appelait le passage du mont Amanus, au nord de la Cilicie.

² Ville de Carie, qui avait un arsenal et un port fermé, suivant Strabon, l. XIV, p. 634.

et ceux qui l'avaient suivi, survenant l'un après l'autre, portaient à ce prince les paroles les plus flatteuses de la part de Séleucus. Déjà Démétrius, qui même, après un revers si affreux, avait regardé comme la démarche la plus honteuse de s'être ainsi livré lui-même, se repentait de la répugnance qu'il avait témoignée; il ne doutait plus de la bonne foi de Séleucus et s'abandonnait aux plus douces espérances.

LX. Mais tout-à-coup on voit arriver Pausanias avec un corps d'environ mille hommes, tant fantassins que cavaliers, qui, environnant Démétrius, et écartant tous ceux qui étaient autour de lui, conduisit ce prince non à Séleucus, mais dans la Chersonèse de Syrie¹, où, enfermé sous une sûre garde pour le reste de ses jours, il fut d'ailleurs bien traité par Séleucus. Il avait un nombre suffisant d'officiers pour le servir, de l'argent, et une table fournie de tout ce qu'il pouvait désirer. On lui avait assigné des lieux de plaisance avec des lices spacieuses, de vastes promenades², et des parcs remplis de bêtes fauves. Les amis qui l'avaient accompagné dans sa fuite, et qui voulurent rester avec lui, en eurent la liberté. Toutes les personnes qui venaient le voir de la part de Séleucus lui apportaient des paroles consolantes; il le faisait exhorter à prendre courage et lui promettait qu'à l'arrivée d'Antiochus et de Stratonice, on négocierait un accommodement. Démétrius, réduit à une telle infortune, en instruisit d'abord son fils et manda en même temps aux officiers et aux amis qu'il avait à Athènes et à Corinthe de n'ajouter foi ni à ses lettres ni à son sceau, mais de le regarder comme mort, et de conserver à son fils les villes et les richesses qu'ils avaient encore en leur puissance. Antigonus n'eut pas plus tôt appris la détention de son père, qu'accablé de douleur, il prit des habits de deuil, et écrivit à tous les autres rois et à Séleucus lui-même, pour le conjurer de rendre la liberté à Démétrius, s'engageant à lui abandonner tout ce qu'il possédait encore; enfin, s'offrant lui-même en otage à la place de son père. Un grand nombre de villes et de princes firent la même démarche auprès de Séleucus; Lysimachus seul osa offrir à ce prince des sommes considérables, s'il voulait faire périr Démétrius. Séleucus, qui déjà détestait Lysimachus, eut encore plus d'horreur de lui après une offre si cruelle et si barbare; il ne différa même de relâcher Démétrius que pour attendre Antiochus et Stratonice, afin que ce prince leur fût redevable de sa liberté.

LXI. Démétrius avait d'abord supporté son malheur avec constance; bientôt il s'y accoutuma et le souffrit sans peine. Il s'exerçait à la chasse et à la course autant qu'il le pouvait; mais ensuite il abandonna peu à peu ces exercices pour se laisser aller à la paresse et à la

¹ C'était une ville située sur une colline, dont le fleuve Oronte et plusieurs marais formaient une presqu'île, ce qui lui avait fait donner le nom de Chersonèse; car elle s'appelait Apamée suivant Strabon, l. XVI, p. 752.—² Mot à mot: dignes d'un roi.

nonchalance , pour se livrer à la débauche de la table , pour consumer la plus grande partie de son temps à des jeux de hasard , soit qu'il voulût se dérober aux tristes reflexions que la sobriété lui suggérait , ou cacher ses projets sous son ivresse ; soit qu'il eût reconnu que ce genre de vie était celui qu'il avait toujours désiré , toujours cherché , mais dont le fol amour d'une vaine gloire l'avait sans cesse éloigné , pour se susciter à lui-même et aux autres les plus grandes peines , pour courir sur les flottes et dans les camps après ce bonheur qu'il trouvait maintenant , contre son attente , dans la paresse , dans l'oisiveté , dans l'abandon de toutes les affaires. En effet , quel autre fruit ces malheureux princes qu'égarèrent de funestes dispositions retirent-ils de tant de guerres , de tant de dangers auxquels ils s'exposent , que de sacrifier l'honnêteté et la vertu au luxe et à la volupté , que de poursuivre vainement un bonheur dont ils ne savent jamais véritablement jouir ? Démétrius , après une captivité de trois ans dans la Chersonèse , mourut d'une maladie que lui causèrent sa paresse , son intempérance et ses débauches de table : il était âgé de cinquante-quatre ans. Cette mort jeta beaucoup de défaveur sur Séleucus , qui , lui-même , se repentit des soupçons qu'il avait conçus contre Démétrius , et se reprocha de n'avoir pas imité Dromichète , un Thrace , un Barbare , qui , ayant fait Lysimachus prisonnier , l'avait traité avec une humanité vraiment digne d'un roi.

LXII. Les obsèques de Démétrius furent faites avec une sorte de pompe théâtrale. Son fils Antigonus , informé qu'on lui rapportait ses cendres , alla , avec toute sa flotte , au-devant de ces précieux restes ; et , les ayant rencontrés près des îles , il reçut l'urne d'or qui les contenait et la plaça sur la galère amirale. Toutes les villes où ils abordaient mettaient des couronnes sur l'urne , ou envoyaient des hommes en habits de deuil , pour l'accompagner et lui rendre les derniers honneurs. Quand la flotte approcha de Corinthe , on aperçut de loin sur la proue l'urne couverte du diadème et de la pourpre royale , et entourée d'une troupe de jeunes gens armés qui lui servaient de gardes. Xénophante , le plus habile joueur de flûte de ce temps-là , assis près de l'urne , jouait les airs les plus religieux , au son desquels on accordait le mouvement des rames ; la flotte s'avancait lentement , avec un bruit qui imitait les cadences lugubres de la flûte , lorsqu'elles s'unissent aux gémissements qu'on entend dans les obsèques. Mais l'objet qui excitait le plus la compassion et les regrets de tout le peuple répandu sur le rivage , c'était Antigonus , accablé de douleur et fondant en larmes. Lorsque Corinthe eut déposé sur l'urne toutes ses couronnes , et épuisé pour les restes de Démétrius les honneurs qui pouvaient relever ses obsèques , ils furent transportés à Démétriade , ville ainsi nommée de Démétrius , et qu'on avait formée de plusieurs petites villes qui étaient autour d'Iolcos¹.

¹ Démétrius l'avait bâtie dans la Magnésie , sur le golfe Pélasgique , et lui avait donné son

LXIII. Démétrius laissa de sa femme Phila deux enfants, Antigonos et Stratonice. Il eut deux fils de son nom : l'un, surnommé le Grêle, était né d'une femme illyrienne ; l'autre, qui était le fils de Ptolémaïs, régna dans Cyrène. Il eut de Déidamie un fils nommé Alexandre, qui vécut en Égypte. On dit aussi que d'Eurydice, sa dernière femme, il eut un fils appelé Corrhabus. La postérité de Démétrius régna sans interruption jusqu'à Persée, en qui elle fut éteinte. Ce fut sous ce dernier roi que les Romains firent la conquête de la Macédoine (20). Après avoir vu sur la scène la tragédie macédonienne, il est temps d'y faire paraître la tragédie romaine.

NOTES SUR LA VIE DE DÉMÉTRIUS.

(1) Cet éloge est pris de l'ode XIX du livre II des *Odes* d'Horace.

(2) Il s'agit ici de Philippe, fils de Démétrius II, qui fit empoisonner son fils Démétrius, sur les rapports de son autre fils Persée. Philippe ayant reconnu l'innocence de Démétrius, mourut de chagrin, au moment où il achevait des préparatifs immenses pour renouveler la guerre contre les Romains. Voy. la *Vie de Paul Émile*. L'histoire de la mort de Démétrius est racontée dans Tite-Live, liv. XL, c. XXIV.

(3) Quelle idée ce trait donne de la politique affreuse de ces princes ! Il faut être bien possédé du désir de régner, pour le satisfaire à ce prix.

(4) C'est Mithridate II, fils d'Ariobarzane, dont le père était Mithridate I. Le royaume de Pont avait été fondé beaucoup plus anciennement, et à une époque qui n'est point connue. Lenglet du Fresnoy, dans ses *Tablettes chronologiques*, compte plusieurs rois de Pont, jusqu'à Mithridate II. Ce royaume finit à Mithridate VIII, que Galba fit mourir.

(5) Ce système de deux principes contraires qui gouvernaient le monde était, comme nous l'avons déjà dit, très ancien parmi les philosophes de presque toutes les nations, surtout de celles de l'Orient.

(6) Ptolémée avait servi avec distinction sous Alexandre. Plutarque semble d'abord rabaisser ce conquérant de l'Asie, en comparant son armée à un gymnase d'athlètes ; mais on sait quel était le goût des Grecs pour ces sortes d'exercices ; et ce goût avait singulièrement relevé la profession d'athlète, et surtout la gloire des vainqueurs à la course des chars, où les rois mêmes disputaient le prix, et où la victoire, suivant Horace, ode I, liv. I, élevait au rang des dieux les maîtres de la terre :

Terrarum dominos evehit ad deos.

(7) Tous les cinq ans, aux grandes Panathénées, qui étaient la fête principale de Minerve, les Athéniens portaient en procession le voile sacré appelé *peplus*, sur lequel étaient tracées en broderie les actions de Minerve et la défaite des Géants, qui avaient osé faire la guerre aux dieux. Ce voile était une grande robe sans manches ; on le portait, ou plutôt on le menait par terre, sur un vaisseau, le long du Céramique, jusqu'au temple de Cérès à Éléusis, d'où on le rapportait ensuite, et on allait le consacrer dans la citadelle.

(8) Chaque tribu d'Athènes fournissait cinquante sénateurs qui remplissaient les fonctions de magistrats pour les affaires publiques. Les tribus présidaient alternativement le conseil : lorsqu'elles furent portées à douze par l'addition de ces deux nouvelles, il fallut augmenter, dans la même proportion, le nombre des sénateurs, pour ne pas faire dans le sénat une nouvelle division qui eût été moins commode.

(9) On traduit ordinairement, leur manière de s'asseoir à table ; et le terme grec

nom. Elle était à sept stades d'Iolcos, et avait été formée de sept petites villes, dont on trouve les noms dans Strabon, liv. IX, p. 436.

est susceptible de cette signification : mais M. Dacier a déjà fait observer qu'il ne convient guère à des comédiens, qui ordinairement ne se mettent pas à table devant les spectateurs; et il est question ici de ce qui se passe sur la scène.

(10) Le nom de cette plante lui vient d'un usage auquel on l'employait; on se servait de son suc pour en frotter le fer des flèches, dont la blessure devenait par-là mortelle. Voy. Pline, liv. XXI, c. xxxi.

(11) Diodore de Sicile nous a donné, liv. XX, c. xcvi, une description de cette fameuse machine, beaucoup plus détaillée que celle de Plutarque. On voit la figure de cette machine dans l'*Abrégé des Commentaires de Folard sur Polybe*, pl. v. t. 3, p. 215.

(12) L'île de Cypré était abondante en mines, et l'on y fabriquait des armes excellentes, déjà très renommées même avant le siège de Troie; car on voit dans Homère, au commencement du onzième livre de l'*Iliade*, qu'Agamemnon s'arme d'une cuirasse que Cyniras, roi de Cypré, lui avait envoyée, comme un présent de grand prix.

(13) Jalysus, représenté dans ce tableau si fameux, était fils de Cercaphus, fils lui-même du Soleil et de la nymphe Rhode; il eut deux frères, Lindus et Camire. Ils partagèrent ensemble l'île de Rhodes, et y fondèrent chacun une ville de leur nom; car la ville de Rhodes fut bâtie bien postérieurement. Protogène fut sept ans à composer ce tableau, dont le premier aspect fit demeurer Apelle immobile d'étonnement. Les termes de Pline par rapport à ce tableau sont remarquables. Il dit que Protogène avait peint quatre fois ce tableau, dans l'intention de le garantir des injures de l'air et du temps, afin que si le premier tableau venait à s'effacer, il en parût un second qui prit sa place. M. l'abbé Brotier a fait sur ce passage de Pline un *Mémoire* très curieux, inséré dans le t. XLVI des *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, p. 463 et suiv.

(14) Il y avait à Athènes deux sortes de mystères de Cérès, les grands et les petits. Les grands se célébraient à Éleusis, au mois de Boëdromion (septembre); les petits à Agres, au mois Anthestérion (février). Ceux qui étaient admis aux petits mystères s'appelaient *mystes*; ils n'entraient que dans le vestibule: ceux qui étaient reçus aux grands mystères se nommaient *époptes*, c'est-à-dire qui avaient droit de tout voir. Cela ne pouvait avoir lieu qu'un an après la première cérémonie.

(15) La fable parle d'une reine de Libye qui, furieuse d'avoir perdu tous ses enfants, faisait prendre les enfants des autres femmes, qu'on égorgeait devant elle, et qu'elle dévorait ensuite. De là on lui avait donné le nom de *Lamia*, d'un nom phénicien qui signifie *décorer*. Diodore de Sicile, liv. XX, c. xli, dit que de son temps encore on faisait de cette *Lamia* un épouvantail pour les enfants; ce qui explique ce passage de Plutarque et le mot de Démocharès.

(16) Les jeux pythiques avaient été établis à Delphes en l'honneur d'Apollon, après sa victoire sur le serpent Python, et ils ne devaient être célébrés que dans le lieu de leur institution; mais, comme les passages pour aller à Delphes n'étaient pas libres, Démétrius, au lieu de retarder, comme il était d'usage en pareil cas, le spectacle des jeux, les fit célébrer à Athènes, par la raison que dit Plutarque.

(17) C'est le premier Minos dont il s'agit ici; il était fils de Jupiter et d'Europe, et avait mérité par sa justice d'être établi juge des enfers. Le passage d'Homère est dans le dix-neuvième livre de l'*Odyssée*, vers 478. Minos, dit ce poète, avait tous les neuf ans l'honneur de jouir de la conversation de Jupiter, et d'être son disciple.

(18) M. Dacier ne croit pas à l'existence de ces galères si prodigieuses, dont les historiens nous ont donné la description; et il la regarde comme extrêmement exagérée. M. Mosés Dusoul ne croit pas que la difficulté que nous avons à comprendre comment on pouvait mettre en mouvement des machines si vastes et si pesantes, soit une raison pour refuser d'admettre ce qu'en ont dit ou laissé par écrit des auteurs dignes de foi. Nous ne pouvons pas douter que les anciens n'eussent porté plus loin que nous leurs inventions en mécanique; et les machines d'Archimède en sont, ce me semble, une preuve incontestable.

(19) Nous avons vu, c. xii de cette *Vie*, que les Athéniens, par une flatterie impie, avaient donné à Antigonus et à Démétrius le titre de dieux sauveurs; qu'ils

avaient aboli l'ancienne dignité de leur archonte éponyme, celui qui donnait le nom à l'année; qu'enfin ils avaient créé à la place un prêtre des dieux sauveurs, qui devait être nommé tous les ans, et dont le nom serait mis à la tête des actes publics. Ce peuple ayant changé alors avec la fortune de Démétrius, raya de ses registres le nom du prêtre de ces nouveaux dieux, et ordonna que la dignité de l'ancien archonte éponyme serait rétablie à la place de ce sacerdoce des dieux sauveurs, qui fut aboli.

(20) Démétrius eut pour successeur au trône de Macédoine son fils Antigonus Gonatas, père de Démétrius II, et d'un fils naturel nommé Alcyonée, de qui sortirent Philippe, Antigonus III, surnommé Doson, et Echécrates. Philippe fut père de Persée et de Démétrius, celui que son père fit mourir, sur les accusations de son frère, comme on l'a vu plus haut. De Persée, dernier roi de Macédoine, naquirent Philippe, Alexandre et une fille, qui furent menés en triomphe avec leur père. Alexandre et sa sœur moururent en prison; Philippe vieillit à Rome dans de vils emplois, ainsi que Plutarque l'a dit dans la *Vie de Paul Émile*, qui réduisit la Macédoine en province romaine. Ainsi finit la race d'Antigonus, après avoir régné cent dix-neuf ans.

ANTOINE.

1. Famille d'Antoine; il est élevé par sa mère.

— II. Sa jeunesse corrompue. Chassé par son père, il passe en Grèce. — III. Il sert sous Gabinus en Syrie. — IV. Ses exploits en Égypte. — V. Sa grande beauté et ses largesses excessives. — VI. Il est nommé tribun du peuple et se déclare pour César contre Pompée. — VII. Chassé du sénat, il s'enfuit au camp de César. — VIII. Il rend par sa conduite la domination de César odieuse. — IX. Il amène à César des renforts considérables. — X. Il est nommé par César général de la cavalerie. Sa querelle avec Dolabella. — XI. Il déplaît à tous les partis par sa conduite licencieuse. — XII. Il épouse Fulvie : caractère de cette femme. — XIII. Il empêche César de nommer Dolabella consul. — XIV. Il offre le diadème à César dans la fête des Lupercales. — XV. Conduite d'Antoine après le meurtre de César. — XVI. Il se montre d'abord favorable aux conjurés et soulève ensuite le peuple contre eux. — XVII. Son entrevue avec le jeune César à Rome. — XVIII. Antoine, battu par les troupes de César, est obligé de fuir. — XIX. Les troupes de Lépide et celles de Munatius Plancus se donnent à lui. — XX. Il se raccommode avec César. Proscriptions. — XXI. Triumvirat de César, d'Antoine et de Lépide. — XXII. César et Antoine défont Brutus et Cassius. — XXIII. Voyage d'Antoine en Grèce et en Asie; sa vie voluptueuse. — XXIV. Scènes indécentes dont il rend les peuples témoins. — XXV. Adresse de ses flatteurs à le tromper. — XXVI. Il mande auprès de lui Cléopâtre, accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius. — XXVII. Équipage somptueux de Cléopâtre. Son entrevue avec Antoine. — XXVIII. Manière de vivre d'Antoine et de Cléopâtre. — XXIX. Présents magnifiques faits par le fils d'Antoine au médecin Philotas. — XXX. Adresse de Cléo-

pâtre pour le captiver. — XXXI. Les nouvelles qu'il reçoit d'Italie l'obligent d'y retourner. — XXXII. Sa réconciliation avec César, dont il épouse la sœur. — XXXIII. Accommodement de César et d'Antoine avec le jeune Pompée. — XXXIV. Victoires de Ventidius, lieutenant d'Antoine, sur les Parthes. — XXXV. Nouveaux succès de Ventidius. Réputation d'Antoine chez les Barbares. — XXXVI. Octavie, femme d'Antoine, prévient les divisions qui allaient éclater entre Antoine et César. — XXXVII. La passion d'Antoine pour Cléopâtre reprend toute sa force. — XXXVIII. Il marche contre les Parthes. — XXXIX. L'impatience de revoir Cléopâtre rend ses préparatifs inutiles. — XL. Premier échec d'Antoine; ses batteries sont détruites. — XLI. Il a un avantage sur les Parthes et regagne son camp avec peine. — XLII. Ruse de Phraate, roi des Parthes, pour surprendre Antoine. — XLIII. Antoine se met en marche pour quitter le pays des Parthes. Avis qu'un Mède lui donne. — XLIV. Il est attaqué dans sa retraite et repousse les ennemis. — XLV. Nouvelle attaque des Parthes, à qui la témérité de Gallus fait remporter un grand avantage. — XLVI. Gallus est tué. Affection des soldats pour Antoine. — XLVII. Les Parthes reparessent. — XLVIII. Ils sont repoussés. — XLIX. La famine se met dans l'armée d'Antoine. — L. Nouvelle ruse des Parthes. Antoine en est averti par Mithridate. — LI. Il est poursuivi par les ennemis. Découragement de ses troupes. — LII. Tumulte dans le camp d'Antoine. — LIII. Il passe une rivière, et les Parthes se retirent. — LIV. Perte d'Antoine dans cette expédition. — LV. Son impatience de revoir Cléopâtre. Ses nouveaux projets contre les Parthes. — LVI. Octavie s'embarque pour aller trouver Antoine. Craintes et ruses de Cléopâtre lors-

qu'elle en est informée. — LVII. Il diffère, pour l'amour d'elle, l'expédition de Médie. — LVIII. César veut obliger Octavie de sortir de la maison de son mari. — LIX. Antoine se rend odieux par le partage qu'il fait aux enfants de Cléopâtre. — LX. Griets réciproques de César et d'Antoine. — LXI. Antoine se rend avec Cléopâtre à Samos, où il passe plusieurs jours en fête. — LXII. Il va à Athènes, où il fait rendre à Cléopâtre les plus grands bonheurs. — LXIII. Antoine, par ses délais, donne à César le temps de se préparer à la guerre. — LXIV. Plaintes répandues contre Antoine; plusieurs de ses amis le quittent. — LXV. Géminius va en Grèce pour tâcher de réconcilier Antoine avec Octavie. — LXVI. César fait déclarer la guerre à Cléopâtre. Présage funeste pour Antoine. — LXVII. Forces respectives d'Antoine et de César. — LXVIII. Antoine plus fort sur terre, préfère, pour plaire à Cléopâtre, de combattre sur mer. — LXIX. Antoine est abandonné par quelques alliés, Avis de Canidius rendu inutile par Cléopâtre. — LXX. Antoine manque d'être enlevé par les soldats de César. — LXXI. Les deux généraux rangent leurs flottes en bataille et exhortent leurs soldats. — LXXII. Le combat s'engage du côté d'Antoine. — LXXIII. Cléopâtre prend la fuite, et Antoine la suit. — LXXIV. Danger qu'il court dans sa fuite. — LXXV. Il envoie l'ordre à Canidius de revenir par la Macédoine en Asie. — LXXVI. César se rend maître de la plus grande partie de la flotte d'Antoine, et va à Athènes. — LXXVII. Antoine se retire dans un lieu désert, et retourne en suite à Alexandrie. — LXXVIII. Il va près du Phare pour y mener la vie de Timon le Misanthrope. Digression sur ce

Timon. — LXXIX. Il revient à Alexandrie, où il mène la vie la plus voluptueuse. — LXXX. Cléopâtre fait l'essai de plusieurs poisons. Elle et Antoine entrent en négociations avec César. — LXXXI. César rejette les demandes d'Antoine et envoie Thyrrus à Cléopâtre. — LXXXII. Cléopâtre fait porter toutes ses richesses dans des tombeaux. César va en Égypte. — LXXXIII. Présages de la défaite d'Antoine; il est battu par César. — LXXXIV. Cléopâtre fait porter la nouvelle de sa mort à Antoine, qui se perce de son épée. — LXXXV. Il se fait transporter au tombeau où Cléopâtre était enfermée. — LXXXVI. César pleure la mort d'Antoine, et envoie Proculéius pour s'emparer de la personne de Cléopâtre. — LXXXVII. Proculéius se glisse dans le tombeau et empêche Cléopâtre de se tuer. — LXXXVIII. César entre dans Alexandrie et pardonne à cette ville en faveur du philosophe Aréus. — LXXXIX. César fait périr l'aîné des fils d'Antoine, avec le fils de Jules-César et de Cléopâtre. — XC. Cléopâtre veut se délivrer de la vie. César lui rend visite. — XCI. César la console et croit lui avoir persuadé de vivre. — XCII. Cléopâtre fait des oblations funèbres au tombeau d'Antoine. — XCIII. Mort de Cléopâtre. — XCIV. Diverses traditions sur le genre de sa mort. — XCV. Enfants d'Antoine, et leurs mariages.

M. Dacier place le triumvirat d'Antoine à l'an du monde 3907, la 2^e année de la 484^e olympiade, l'an de Rome 710, 41 ans avant J.-C., et sa mort à l'an du monde 3926, la 3^e année de la 197^e olympiade, l'an de Rome 728, 39 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amvat renferment sa vie depuis l'an de Rome 668 ou 674, jusqu'à l'an 724, 39 ans avant J.-C.

Parallèle de Démétrius et d'Antoine.

I. Antoine eut pour aïeul le célèbre orateur Antonius¹, que Marius fit mourir pour avoir embrassé le parti de Sylla². Son père Antonius, surnommé le Crétique, n'avait pas eu dans le gouvernement une réputation éclatante (1); mais c'était l'homme le plus juste, le plus honnête et même le plus libéral. Le trait suivant en est la preuve. Comme sa fortune était médiocre, sa femme l'empêchait de suivre son penchant à faire du bien. Un de ses amis vint un jour lui demander de l'argent à emprunter; Antonius, qui n'en avait pas alors, ordonne à un de ses esclaves de mettre de l'eau dans un bassin d'argent, et de le lui apporter. Antonius le prend pour se raser; et, après s'être mouillé la barbe, il renvoie l'esclave sous quelque prétexte, donne le bassin à son ami et lui dit d'en faire l'usage qu'il voudrait. Cependant les esclaves cherchèrent le bassin dans toute la maison; et Antonius, voyant sa femme très en colère, et prête à faire appliquer tous ses esclaves à la torture, lui avoua ce qu'il avait fait et la pria de lui par-

¹ Il fut consul, et obtint les honneurs du triomphe.

² Voy. dans la Vie de Marius, c. XLVIII, le récit intéressant de cette mort.

donner. Cette femme était Julie, de la maison des Césars, qui ne le céda à aucune Romaine de son temps en sagesse et en vertu. Antoine, après la mort de son père, fut élevé par Julie sa mère, qui s'était remariée à ce Cornélius Lentulus que Cicéron fit mourir comme complice de Catilina. Ce fut, dit-on, le prétexte et la source de la haine implacable d'Antoine contre Cicéron, à qui même il reprochait de n'avoir voulu leur rendre le corps de Lentulus, pour lui donner la sépulture, qu'après que Julie sa veuve eut été se jeter aux pieds de la femme de Cicéron pour solliciter cette grâce : mais ce reproche était d'une fausseté manifeste ; car de tous ceux que Cicéron fit exécuter, aucun ne fut privé des honneurs de la sépulture.

II. Antoine, recherché dès sa première jeunesse par Curion, à cause de sa grande beauté, trouva la société la plus funeste dans l'amitié de cet homme, qui, s'abandonnant lui-même à toutes sortes de voluptés, et voulant tenir Antoine sous sa dépendance, le plongea dans la débauche des femmes et du vin et lui fit contracter, par des dépenses aussi folles que honteuses, des dettes beaucoup plus fortes que son âge ne le comportait ; car il devait deux cent cinquante talents¹, dont Curion s'était rendu caution. Le père de Curion, ayant appris cet engagement, chassa de sa maison Antoine, qui ne tarda pas à se lier avec Clodius, le plus audacieux et le plus scélérat des démagogues de son temps, et dont les fureurs portaient le trouble dans toute la république : mais bientôt las de ses folies, et craignant d'ailleurs le parti qui se formait contre Clodius, Antoine quitta l'Italie et s'embarqua pour la Grèce, où il séjourna quelque temps pour s'y former aux exercices militaires et à l'éloquence. Il se proposa surtout d'imiter ce style asiatique, alors fort recherché, qui avait beaucoup d'analogie avec sa vie fastueuse, pleine d'ostentation et sujette à toutes les inégalités que l'ambition entraîne après elle (2).

III. Gabinus, homme consulaire, faisant voile pour la Syrie, passa par la Grèce et lui proposa de l'accompagner à cette expédition². Antoine lui ayant répondu qu'il n'irait pas à l'armée comme simple particulier, Gabinus le nomma commandant de sa cavalerie et l'emmena avec lui. Envoyé d'abord contre Aristobule, qui avait fait révolter les Juifs, Antoine monta le premier sur la muraille d'une des places les plus fortes qu'il assiégeait, chassa Aristobule de toutes ses forteresses ; et lui ayant livré bataille, malgré l'infériorité de ses troupes, il le défit, tailla en pièces presque toute son armée et le fit prisonnier avec son fils. Dans ce même temps, Ptolémée³ étant allé trouver Gabinus, lui offrit dix mille talents⁴ pour l'engager à entrer avec lui en Égypte à la tête de son armée, et à le rétablir dans ses états. La plupart des officiers de Gabinus voulaient qu'il le refusât ; et Gabinus lui-même,

¹ Douze cent cinquante mille livrés. — ² Il allait à cette expédition en qualité de proconsul, l'an de Rome 699. Il avait été consul l'an 696. — ³ Ptolémé Aulète, roi d'Égypte.

⁴ Cinquante millions.

quoique presque asservi par ces dix mille talents , balançait à entreprendre cette expédition. Mais Antoine, qui cherchait de grandes occasions de se signaler , et qui voulait d'ailleurs obliger le roi d'Égypte, dont les sollicitations l'avaient intéressé en sa faveur, détermina Gabinus à cette entreprise. On craignait moins la guerre en elle-même que le chemin qu'il fallait suivre pour aller à Péluse, à travers des sables profonds et arides , le long de l'embouchure par laquelle le marais Serbonide¹ se décharge dans la mer. Les Égyptiens l'appellent le soupirail de Typhon ; mais il paraît être plutôt un écoulement de la mer Rouge, qui, après avoir traversé sous terre la partie la plus étroite de l'isthme, qui la sépare de la mer intérieure², forme le regorgement qui produit ce lac.

IV. Antoine, à qui Gabinus avait fait prendre les devants avec sa cavalerie, après s'être saisi des passages, se rendit maître de Péluse, ville considérable, dont il fit la garnison prisonnière, assura le chemin au reste de l'armée et donna au général la plus ferme espérance de la victoire. Le désir qu'il avait d'acquérir de la réputation fut utile aux ennemis eux-mêmes : Ptolémée en entrant dans Péluse, voulait, aveuglé par la haine et la colère, en massacrer tous les habitants ; Antoine s'y opposa et arrêta les effets de sa vengeance. Dans les batailles importantes et dans les combats fréquents qui eurent lieu pendant cette expédition, il donna des preuves d'un courage extraordinaire, et de la sage prévoyance qui convient à un général. Il la montra surtout avec éclat lorsqu'il sut si bien envelopper et charger les ennemis par derrière, qu'il rendit la victoire facile à ceux qui les attaquaient de front ; et ce succès lui mérita les honneurs et les récompenses qu'on décernait à la valeur. Les Égyptiens lui surent gré de l'humanité dont il usa envers Archélaus, qui avait été son ami et son hôte : obligé nécessairement de le combattre, il trouva son corps sur le champ de bataille et lui fit des obsèques magnifiques. Par cette conduite il laissa de lui l'opinion la plus favorable dans Alexandrie, et s'acquitta auprès des Romains qui servaient avec lui la réputation la plus brillante.

V. La dignité et la noblesse de sa figure annonçaient un homme d'une grande naissance ; sa barbe épaisse, son front large, son nez aquilin et un air mâle répandu sur toute sa personne, lui donnaient beaucoup de ressemblance avec les statues et les portraits d'Hercule. Aussi était-ce une tradition ancienne, que les Antoniens étaient une famille d'Héraclides, descendus d'Antéon, fils d'Hercule. Il semblait justifier cette opinion d'abord par sa figure, comme je viens de le dire ; ensuite par sa manière de s'habiller ; car toutes les fois qu'il devait paraître en public, il serrait sa tunique fort bas avec

¹ Le grec dit : le long de l'Ecregma et du marais Serbonide. Ce mot *Ecregma*, qui est grec, paraît avoir été le nom propre de l'origine du lac, c'est-à-dire du lieu par où la mer y entrait et le formait : ce lac se joignait à la mer par son extrémité occidentale, d'où il s'étendait parallèlement à la mer, depuis le mont Casius jusqu'à Ostracine.—² La mer Méditerranée.

sa ceinture ; une large épée pendait à son côté, et il avait par-dessus une cape d'une étoffe grossière. Mais les honnêtes gens ne pouvaient lui passer l'habitude de se vanter à tout propos, de dire des railleries, de boire en public et de s'asseoir avec les soldats qu'il trouvait à table. Il est vrai que ces manières familières lui attiraient une affection et un intérêt singulier de la part des soldats. Il avait aussi de la grace et de la gaieté dans ses amours ; il se fit beaucoup de partisans , en servant les passions des autres , en souffrant volontiers les plaisanteries qu'on lui faisait sur ses attachements. Ses libéralité, ses largesses sans bornes aux soldats et à ses amis , lui ouvrirent une route brillante aux plus grands honneurs , et accrurent de plus en plus une puissance qu'il détruisait d'ailleurs à mesure par des fautes sans nombre. Je rapporterai ici un exemple de sa prodigalité. Il avait ordonné qu'on donnât à un de ses amis deux cent cinquante mille drachmes, somme que les Romains expriment par un million de sesterces¹. Son intendant, surpris d'un don si considérable, et voulant qu'il pût en juger lui-même, étala tout cet argent sur son passage. Antoine ayant demandé ce que c'était : « C'est, lui répondit l'intendant, l'argent que vous m'avez commandé de donner. — Je croyais, » lui dit Antoine, qui s'aperçut de sa malice, qu'un million de sesterces faisait une bien plus grande somme ; c'est si peu de chose, que » vous en ajouterez encore autant. » Mais cela n'eut lieu que longtemps après.

VI. Rome s'était divisée en deux factions : celle des nobles , qui avaient à leur tête Pompée, alors présent à Rome ; et celle du peuple, qui rappelait César de la Gaule, où il faisait la guerre. Curion, l'ami d'Antoine, ayant quitté le parti du sénat pour s'attacher à celui de César, le fit embrasser à Antoine. Comme son éloquence lui donnait un grand pouvoir sur la multitude, et que d'ailleurs il répandait avec profusion l'argent que César lui faisait passer, Antoine fut, par son crédit, nommé tribun du peuple, et bientôt après associé au collège des prêtres qui présagent l'avenir par le vol des oiseaux et que les Romains nomment augures. Antoine, à peine entré en charge, servit puissamment les vues politiques de César. Il s'opposa d'abord au consul Marcellus, qui assignait à Pompée les troupes qui étaient déjà sur pied et l'autorisait à faire de nouvelles levées. Antoine, au contraire, fit décréter que l'armée qui était déjà rassemblée marcherait en Syrie, pour renforcer celle de Bibulus, qui faisait la guerre aux Parthes, et que personne ne pourrait s'enrôler sous Pompée. En second lieu, le sénat ayant refusé de recevoir les lettres de César et de les lire dans l'assemblée, Antoine, en vertu du pouvoir que lui donnait le tribunat,

¹ Les Romains comptaient ordinairement par sesterces, et ils se servaient du mot *decies* pour exprimer un million de sesterces, parcequ'ils sous-entendaient *centena milla*, dix fois cent mille, ou un million de sesterces. Cette somme, qui équivalait à deux cent cinquante mille drachmes, faisait, de notre monnaie, deux cent quarante-cinq mille livres.

les lut publiquement , et fit par-là changer de sentiment à plusieurs sénateurs , qui virent , dans ces lettres , que César ne demandait rien que de juste et de raisonnable. Enfin , toute l'affaire ayant été réduite à cette double question : « Pompée congédiera-t-il les légions qu'il commande ! César licenciera-t-il celles qui sont sous ses ordres ? » et très peu de sénateurs ayant opiné que Pompée quittât le commandement , tandis que tous les autres étaient d'avis que César s'en dépouillât , Antoine s'étant levé demanda si l'on ne trouverait pas plus convenable que César et Pompée posassent tous deux les armes et se démissent ensemble du commandement.

VII. Cet avis fut généralement adopté ; et tous les sénateurs , ayant à l'envi comblé Antoine de louanges , demandèrent qu'on en dressât le décret. Mais les consuls s'y étant opposés , et les amis de César ayant fait en son nom de nouvelles propositions qui parurent raisonnables , elles furent combattues avec force par Caton , et le consul Lentulus chassa du sénat Antoine , qui , en sortant , chargea les sénateurs d'imprécations , et , après s'être déguisé en esclave , prit , avec Quintus Cassius , une voiture de louage et se rendit au camp de César. Ils parurent à peine à la vue des soldats , qu'ils s'écrièrent qu'il n'y avait plus aucun ordre dans Rome ; que les tribuns eux-mêmes n'y avaient pas la liberté de parler , qu'ils étaient chassés du sénat , et que tout homme qui osait se déclarer pour la justice courait le plus grand danger. A l'instant César se met en marche avec son armée et entre en Italie ; ce qui a fait dire à Cicéron , dans ses *Philippiques* , que comme Hélène avait été la cause de la guerre de Troie , de même Antoine avait allumé le feu de la guerre civile : mais c'est une fausseté manifeste (3). César n'était pas si emporté et ne se laissait pas entraîner si facilement par la colère hors de ses mesures , qu'il se fût déterminé sur-le-champ , s'il n'en avait eu déjà le dessein , à porter la guerre au sein de sa patrie , parcequ'il voyait arriver Antoine et Cassius avec de méchants habits et dans une voiture de louage. Il en cherchait depuis long-temps le prétexte ; et il crut l'avoir trouvé dans le rapport qu'ils lui firent. Il entreprit une guerre générale par le même motif qui avait autrefois fait prendre les armes à Alexandre , et plus anciennement à Cyrus : par ce desir insatiable de commander , par cette incurable cupidité d'être le premier et le plus grand des hommes ; et César ne pouvait y parvenir que par la ruine de Pompée.

VIII. César s'étant , à son arrivée , rendu maître de Rome , et ayant chassé Pompée de l'Italie , résolut de marcher d'abord en Espagne contre les troupes qui tenaient pour le parti contraire , et ensuite d'équiper une flotte pour aller à la poursuite de Pompée. Il remit donc entre les mains de Lépidus le gouvernement de la ville , et commit Antoine , alors tribun du peuple , à la garde de l'Italie , avec le commandement des troupes. Antoine se fit aimer des soldats , en s'exerçant et en mangeant le plus souvent avec eux , en leur faisant

toutes les largesses que lui permettait sa fortune ; mais il se rendit insupportable à tous ses autres concitoyens , parceque sa paresse lui faisait voir avec indifférence les injustices qu'ils éprouvaient , qu'il s'emportait même contre ceux qui venaient s'en plaindre , et qu'il ne respectait pas les femmes de condition libre. Aussi fut-il cause que la domination de César , qui en soi n'était rien moins qu'une tyrannie , devint odieuse par la faute de ses amis ; et Antoine , dont les désordres paraissaient d'autant plus grands qu'il avait plus de puissance , était celui qu'on blâmait davantage. Cependant César , à son retour d'Espagne , ne tint aucun compte des plaintes qu'on fit de lui : connaissant son activité , son courage et sa capacité pour le commandement des armées , il s'en servit dans ses guerres ; et Antoine ne démentit pas la bonne opinion que César avait conçue de lui.

IX. César , étant parti de Brunduse avec très peu de troupes , et ayant traversé la mer Ionienne , renvoya ses vaisseaux à Antoine et à Gabinus , avec ordre d'embarquer tout ce qu'ils avaient de soldats et de passer sur-le-champ en Macédoine. Gabinus , à qui l'hiver faisait craindre une navigation dangereuse , ayant fait prendre un long détour par terre à son armée , Antoine , qui ne vit que le péril de César au milieu de tant d'ennemis dont il était environné , risqua le passage ; il attaqua Libon qui était à l'ancre devant le port , et , entourant les galères ennemies d'un très grand nombre de bâtiments , il le força de s'éloigner (4). Il fit alors embarquer vingt mille hommes de pied avec huit cents chevaux et mit à la voile. Les ennemis ne l'eurent pas plus tôt aperçu qu'ils se mirent à sa poursuite ; mais un vent impétueux du midi ayant poussé les vagues contre leurs vaisseaux , ils ne purent le joindre , et il échappa à ce danger. Il est vrai que ce même vent le portait , avec sa flotte , contre des rochers escarpés et sur des bas-fonds d'où il ne voyait aucun espoir de se sauver , lorsque tout-à-coup il s'éleva du fond du golfe un vent d'Afrique qui , repoussant les flots vers la haute mer , éloigna sa flotte du rivage , où elle allait se briser. Ayant donc continué sa route avec assurance , il vit toute la côte couverte des débris des galères ennemies qui l'avaient poursuivi , et que le vent avait jetées contre le rivage , où la plupart avaient été fracassées. Antoine fit un grand nombre de prisonniers , s'empara de sommes considérables , et , s'étant rendu maître de la ville de Lissus ¹ , il releva beaucoup l'audace de César , en lui amenant si à propos des renforts considérables.

X. Dans les divers combats qui suivirent , Antoine se distingua plus qu'aucun autre officier. En deux occasions , où les troupes de César étaient en pleine déroute , il les rallia seul , les ramena contre les ennemis qui les poursuivaient , et , les ayant forcées de combattre , il remporta une double victoire. Aussi , après César , il avait dans le camp la plus

¹ Ville de Macédoine , au-dessus de Dyrrachium.

grande réputation ; et César lui-même fit connaître la haute opinion qu'il avait d'Antoine, lorsqu'à la bataille de Pharsale, qui devait décider de tout pour lui, en se réservant le commandement de l'aile droite, il le mit à la tête de l'aile gauche, comme le meilleur officier qu'il eût sous ses ordres. Lorsque César, après sa victoire, eut été proclamé dictateur, et qu'il se mit à la poursuite de Pompée, il envoya Antoine à Rome avec la titre de général de la cavalerie¹ : c'était la seconde charge de la république quand le dictateur était présent, et la première ou presque la seule en son absence ; car, à l'exception du tribunat, la nomination d'un dictateur suspend toutes les autres magistratures. Cependant Dolabella, alors tribun du peuple, jeune et avide de nouveautés, proposait une abolition de dettes ; et, voyant qu'Antoine, dont il était l'ami, cherchait en tout à plaire au peuple, il voulut lui persuader de s'unir à lui pour faire passer la loi : Asinius et Trébellius s'efforçaient de l'en détourner, lorsque tout-à-coup, on ne sait trop pourquoi, Antoine eut un violent soupçon que Dolabella l'avait déshonoré dans la personne de sa femme, qui, fille de Caius Antonius, collègue de Cicéron dans le consulat, était aussi sa cousine germaine : Antoine, ne pouvant supporter cet affront, répudia sa femme ; et, s'unissant avec Asinius, il fit une guerre ouverte à Dolabella, qui, résolu de faire passer la loi de force, s'était emparé de la place publique. Antoine, d'après le décret du sénat qui ordonnait qu'on prendrait les armes contre lui, alla l'attaquer sur la place ; il lui tua beaucoup de monde et perdit lui-même quelques uns des siens.

XI. Cette action le rendit odieux à la multitude ; et le reste de sa conduite le fit mépriser et haïr des gens sages et honnêtes, qui détestaient ses débauches de table à des heures indues, ses dépenses excessives, ses dissolutions dans les lieux les plus infames, son sommeil en plein jour, ses promenades dans un état d'ivresse, ses repas continués bien avant dans la nuit, ses comédies et ses festins pour célébrer les noces de farceurs et de bouffons. On dit qu'à la noce du mime Hippias il passa la nuit à boire, et que le lendemain, ayant convoqué l'assemblée du peuple, il s'y rendit si gorgé de viandes et de vin, qu'il vomit publiquement, et qu'un de ses amis tendit sa robe devant lui². Un autre mime, nommé Sergius, avait sur lui le plus grand crédit ; et la courtisane Cythéris, sortie de la même école, lui avait inspiré la plus violente passion. Quand il parcourait les villes, il la menait avec lui dans une litière, qui avait un cortège aussi nombreux que celle de sa mère (5). On ne pouvait voir sans indignation la quantité de vais-

¹ Il y a dans le grec : tribun du peuple ; mais Antoine l'avait déjà été ; et l'on voit par un passage de Dion, l. XLII, c. XXI, que César nomma Antoine général de la cavalerie. Ce que Plutarque ajoute tout de suite de la dignité de cette charge en est encore une preuve.

² Cicéron, dans sa onzième *Philippique*, c. XXIV, fait de cette scène dégoûtante une description pleine de force et d'énergie. Plutarque fait entendre que cet ami tendit sa robe pour recevoir ce qu'Antoine vomissait ; mais je n'ai pas cru devoir rendre à la lettre une image si révoltante pour les lecteurs les moins délicats.

selle d'or et d'argent qu'il faisait porter dans ses voyages, qui ressemblaient à des pompes triomphales; les haltes qu'il faisait dans les chemins, et dans lesquelles on tendait ses pavillons sur les bords des rivières ou dans des bois épais; les dîners somptueux qu'on y servait; ses chars attelés de lions; le choix qu'on faisait, dans les villes où il séjournait, des maisons habitées par les hommes les plus honnêtes, par les femmes les plus respectables, pour y loger des courtisanes et des ménétrières. On était surtout révolté que lorsque César passait les nuits dans un camp, hors de l'Italie, pour éteindre, au milieu de tant de peines et de dangers, les restes d'une guerre si importante, d'autres, abusant de son autorité, insultassent à leurs concitoyens par le luxe le plus insolent.

XII. Il paraît que tous ces excès augmentèrent la révolte contre César et donnèrent lieu aux soldats de se porter à toutes sortes d'injustices et de violences. Aussi, lorsque César revint en Italie, il fit grâce à Dolabella; et ayant été nommé consul pour la troisième fois, il prit pour collègue Lépидus, et non pas Antoine. La maison de Pompée ayant été vendue à l'enchère, Antoine l'acheta; et quand on lui en demanda le paiement, il en fut si indigné, que cela seul, comme il le dit lui-même, l'empêcha d'accompagner César à son expédition d'Afrique, parce qu'il n'avait pas été, disait-il, assez récompensé des premiers services qu'il lui avait rendus. Il paraît cependant que César, en ne lui dissimulant pas combien il était offensé de ses débauches et de son intempérance, le détermina, par ses remontrances, à les modérer. En effet, Antoine, renonçant à une vie si licencieuse, songea à se marier, et épousa Fulvie, veuve de Clodius, ce fameux démagogue; femme peu faite pour les travaux et les soins domestiques, qui n'eût pas même été flattée de maîtriser son mari s'il n'eût été qu'un simple particulier : son ambition était de dominer un homme qui commandât aux autres, et de donner des ordres à un général d'armée. Ainsi c'est à Fulvie que Cléopâtre eût dû payer le prix des leçons de docilité qu'elle avait données à son mari, et qui le livrèrent à cette reine, si souple et si soumis aux volontés des femmes. Cependant il cherchait quelquefois à égayer par des jeux dignes d'un jeune mari le caractère sérieux de Fulvie. Par exemple, lorsque César revint à Rome après sa victoire d'Espagne, et qu'on sortit en foule au-devant de lui, Antoine y alla comme les autres; mais ensuite, le bruit s'étant subitement répandu dans l'Italie que César était mort et que les ennemis arrivaient, il revint sur-le-champ à Rome. Il avait pris un habit d'esclave; et étant venu la nuit à sa maison, il dit qu'il apportait à Fulvie une lettre d'Antoine. Il fut introduit chez sa femme la tête couverte; Fulvie, qui était dans la plus vive inquiétude, lui demanda, avant de prendre la lettre, si Antoine se portait bien : il lui remit la lettre sans rien répondre; et lorsqu'elle l'eut décachetée et qu'elle commençait à la lire, il se jeta à son cou et l'embrassa. Je pourrais

citer plusieurs autres traits semblables ; mais celui-là suffit pour faire connaître Antoine.

XIII. Quand César revint d'Espagne, tout ce qu'il y avait de gens considérables dans Rome allèrent, comme je l'ai dit, au-devant de lui, à plusieurs journées de chemin. Il donna dans cette occasion, à Antoine, la plus grande preuve de considération : il traversa l'Italie, l'ayant à ses côtés dans son char, et derrière lui Brutus Albinus, avec le fils de sa nièce, le jeune Octave, qui prit ensuite le nom de César, et régna si long-temps sur les Romains¹. César, nommé consul pour la cinquième fois, se donna Antoine pour collègue. Bientôt, voulant se démettre du consulat et le résigner à Dolabella, il en fit l'ouverture au sénat ; mais Antoine s'y opposa avec tant d'aigreur, il dit tant d'injures à Dolabella et en reçut tant de lui, que César, honteux d'une scène si scandaleuse, renonça pour le moment à ce projet. Il ne tarda pas cependant à y revenir, et à vouloir déclarer Dolabella consul ; mais Antoine s'étant récrié que les augures y étaient contraires, César finit par céder et abandonna Dolabella, qui en fut très piqué. Ce n'est pas qu'il n'eût pour Dolabella autant de mépris que pour Antoine ; car on assure que quelqu'un les lui ayant dénoncés tous deux comme suspects : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien frisés que je redoute, mais ces hommes maigres et pâles ; » désignant par-là Brutus et Cassius, qui furent les chefs de la conjuration qui le fit périr : il est vrai qu'Antoine lui en donna, sans le vouloir, le prétexte le plus spécieux.

XIV. Le jour que les Romains célébraient la fête des Lupercales, César, vêtu de la robe de triomphateur, et assis, dans la place, sur la tribune, regardait courir les luperques. Ce sont les jeunes gens des premières familles et les magistrats eux-mêmes qui courent à cette fête, tout couverts d'huile, ayant à la main des lanières de cuir blanches, dont ils frappent, en s'amusant, ceux qu'ils rencontrent. Antoine était un des coureurs ; et, au mépris des anciens usages, prenant une couronne de laurier qu'il avait entourée d'un diadème, il s'approcha de la tribune, se fit soulever par ses compagnons, et mit la couronne sur la tête de César, le désignant ainsi comme le seul digne de régner. César ayant détourné la tête et refusé la couronne, le peuple battit des mains pour témoigner sa satisfaction. Antoine ayant insisté, César le repoussa de nouveau. Cette espèce de combat dura quelque temps ; et lorsque Antoine paraissait l'emporter, il n'était applaudi que par un petit nombre de ses amis ; quand César refusait la couronne, tout le peuple applaudissait en poussant de grands cris : contradiction étonnante, qu'un peuple qui souffrait qu'on exerçât sur lui toute la puissance royale eût une telle horreur du titre de roi, et le regardât comme la ruine de la liberté ! César, tout troublé, se leva de son siège ;

¹ C'est Auguste, appelé alors Octave.

et retirant le pan de sa robe qui couvrait son cou, il s'écria qu'il le présentait au premier qui voudrait l'égorger. Quelques tribuns du peuple ayant déchiré la couronne qu'on avait posée sur une des statues du dictateur, le peuple les suivit avec de vifs applaudissements et les combla de bénédictions ; mais César les destitua de leur charge¹ :

XV. Tous ces événements fortifièrent Brutus et Cassius dans le projet de leur conjuration. Ils s'associèrent d'abord ceux de leurs amis dont ils étaient le plus sûrs, et délibérèrent s'ils y feraient entrer Antoine : la plupart en étaient d'avis ; mais Trébonius s'y opposa, et leur dit que lorsqu'on était allé au-devant de César à son retour d'Espagne, il avait toujours voyagé et logé même avec Antoine ; qu'il lui avait fait une légère ouverture sur la conspiration, avec toute la précaution nécessaire ; qu'Antoine, qui l'avait très bien compris, n'avait point accueilli sa proposition, mais qu'il n'en avait rien découvert à César, et avait gardé fidèlement le secret. Ils délibérèrent alors si ; après avoir tué César, ils ne se déferaient pas aussi d'Antoine ; mais Brutus l'empêcha, en leur disant qu'une entreprise si hardie, dont le but était le maintien de la justice et des lois, ne devait être souillée par aucune injustice. Cependant, comme ils craignaient la force extraordinaire d'Antoine et la grande autorité de sa charge, ils attachèrent à sa personne quelques uns des conjurés, qui devaient, après que César serait entré dans le sénat et qu'on serait au moment de l'exécution, le retenir au-dehors, sous prétexte de lui parler de quelque affaire importante. La chose s'étant exécutée comme ils en étaient convenus ; et César ayant été mis à mort en plein sénat, Antoine, effrayé d'abord, prit un habit d'esclave et se cacha ; mais quand il vit que les conjurés n'attaquaient à la vie de personne, et qu'ils s'étaient réunis dans le Capitole, il leur persuada d'en descendre après leur avoir donné son fils pour otage ; et le soir même Cassius soupa chez lui, et Brutus chez Lépides.

XVI. Le lendemain, Antoine, ayant assemblé le sénat, proposa une amnistie générale, et demanda qu'on assignât des provinces à Brutus et à Cassius. Le sénat donna force de loi à ces propositions, et décréta aussi que tous les actes de la dictature de César seraient maintenus. Antoine sortit du sénat couvert de gloire : on ne doutait pas qu'il n'eût prévenu la guerre civile, et manié avec la prudence d'un politique consommé des affaires difficiles et qui pouvaient entraîner les plus grands troubles. Mais, trop flatté de la haute opinion que le peuple avait conçue de lui, il abandonna des mesures si sages, persuadé que la première place lui serait bien plus assurée dans Rome s'il parvenait à détruire l'autorité de Brutus. Lorsqu'on porta le corps de César sur le bûcher, Antoine, suivant l'usage, prononça son oraison funè-

¹ Il y a dans le texte que le peuple ôta l'empire à César ; ce qui est une faute évidente, et qui a été corrigée par presque tous les interprètes, de la manière que je l'ai traduit ; il n'a fallu, pour ce changement, que retrancher une lettre et en changer une autre.

bre ; et voyant le peuple singulièrement ému et attendri par ce discours , il mêla tout-à-coup à l'éloge de César ce qu'il crut de plus propre à exciter la pitié , à enflammer l'ame de ses auditeurs. En finissant , il déploya la robe de César ensanglantée et percée de coups ; et , traitant de scélérats et de parricides les auteurs de ce meurtre , il échauffa tellement l'esprit du peuple , que , faisant , à l'heure même , un bûcher des bancs et des tables qu'ils trouvèrent sur la place , ils y brûlèrent le corps de César ; prenant ensuite du bûcher des tisons enflammés , ils coururent aux maisons des meurtriers pour y mettre le feu et les attaquer eux-mêmes.

XVII. Cette violence ayant obligé Brutus et les autres conjurés à sortir de Rome , les amis de César s'unirent avec Antoine ; et Calpurnia , sa veuve , lui confiant tout l'argent qu'elle avait , fit porter et mettre en dépôt chez lui une somme de quatre mille talents ¹. Il reçut aussi d'elle tous les papiers et tous les mémoires dans lesquels César avait écrit tout ce qu'il avait fait dans le gouvernement , et ce qu'il se proposait de faire dans la suite. Antoine inséra dans ces registres tout ce qu'il voulut ; il nomma des magistrats et des sénateurs , il rappela des bannis , mit en liberté des prisonniers , et donna toutes ces mesures pour des résolutions prises par César. Ces personnes ainsi rétablies furent appelées , par plaisanterie , des *charonites* ² , parceque , sommés de produire leurs titres , ils les allaient chercher dans les registres d'un mort. Antoine disposa de tout avec l'autorité la plus absolue : étant lui-même consul , il eut ses deux frères , Caius pour préteur , et Lucius pour tribun du peuple. Tel était l'état des affaires lorsque le jeune César vint à Rome ; il était , comme je l'ai déjà dit , fils de la nièce de César ³ , et son oncle l'avait déclaré , par son testament , héritier de tous ses biens. Il était à Apollonie quand César fut tué. En arrivant , il alla saluer Antoine comme l'ami de son père adoptif ; et , dans la conversation , il lui rappela le dépôt que Calpurnia lui avait confié : car il devait payer à chaque citoyen romain soixante-quinze drachmes ⁴ que César leur avait laissées par testament. Antoine , méprisant sa jeunesse , lui répondit que ce serait à lui une folie , avec le peu de capacité et le petit nombre d'amis qu'il avait , de se charger d'un fardeau bien au-dessus de ses forces en acceptant la succession de César. Le jeune Octave ne se payant pas de ces raisons et persistant à lui redemander l'argent dont il était dépositaire , Antoine , dès ce moment , ne cessa de dire et de faire contre lui tout ce qu'il crut capable de le mortifier ; il le traversa dans la demande du tribunat ; et quand Octave voulut faire placer dans le théâtre le siège doré que le

¹ Vingt millions.

² C'est-à-dire sortis des enfers. Les Romains , suivant Suétone , *in Augusto* , c. xxxiv , les appelèrent *orsinos* , qui signifie la même chose , et d'où Plutarque a vraisemblablement tiré le terme qu'il emploie. C'était le nom qu'on donnait aux esclaves qui étaient mis en liberté par le testament que leur maître avait fait au lit de la mort. Voy. la note (69) sur la Vie de Cicéron.

³ Voy. la note (71) sur la Vie de Cicéron. — ⁴ Soixante-huit livres de notre monnaie.

sénat avait accordé à son oncle ¹, Antoine le menaça de le faire traîner en prison s'il continuait à soulever le peuple. Mais lorsque le jeune César se fut entièrement abandonné à Cicéron et aux autres ennemis d'Antoine, qui lui concilièrent la faveur du sénat ; que, de son côté, il eut gagné les bonnes grâces du peuple et rassemblé les soldats vétérans qui étaient dispersés dans les colonies, Antoine, commençant à le craindre, eut avec lui une entrevue au Capitole, et leurs amis ménagèrent un accommodement.

XVIII. La nuit suivante, Antoine eut un songe assez étrange : il lui sembla que la foudre était tombée sur lui et l'avait blessé à la main droite ; et peu de jours après on vint lui dire que le jeune Octave lui tendait des embûches. Celui-ci s'en défendait ; mais il n'était cru de personne. Ces rapports ranimèrent leur haine ; ils coururent tous deux l'Italie pour solliciter, par de grandes récompenses, les vétérans établis dans les colonies, et cherchèrent à se prévenir mutuellement pour attirer à leur parti les légions qui étaient encore sous les armes. Cicéron, qui avait alors la plus grande autorité dans Rome, et qui soulevait tout le monde contre Antoine, parvint enfin à persuader au sénat d'envoyer à Octave les faisceaux avec les autres ornements de la préture, et de donner des troupes à Hirtius et à Pansa, pour chasser Antoine de l'Italie : c'étaient les deux consuls de cette année. Ils attaquèrent Antoine près de la ville de Modène², et le battirent complètement ; mais ils périrent tous deux dans l'action. Le jeune Octave était à la bataille et paya de sa personne. Antoine, obligé de fuir, se trouva dans de grandes difficultés, et fut réduit surtout à une faim extrême. Mais tel était son caractère, que le malheur l'élevait au-dessus de lui-même, et lui donnait tous les dehors d'un homme vertueux. Il est vrai que c'est une disposition assez commune aux personnes malheureuses que de se tourner vers la vertu ; mais il n'est pas donné à tout le monde de conserver dans les grands revers assez de force d'âme pour imiter ce qu'ils approuvent et pour fuir ce qu'ils condamnent ; plusieurs même retombent par faiblesse dans leurs premières habitudes et démentent les lumières de leur raison. Antoine, dans cette occasion, fut pour tous les soldats un exemple étonnant de patience et de courage : accoutumé depuis long-temps à une vie de luxe et de délices, il buvait sans répugnance de l'eau corrompue et se nourrissait de racines et de fruits sauvages : on assure même que, dans le passage des Alpes, il vécut, avec ses soldats, d'écorces d'arbres, et d'animaux que jusqu'alors personne n'avait mangés. Son dessein, en traversant ces montagnes, était d'aller joindre les légions que commandait Lépidus, qu'il regardait comme son ami, et qui lui

¹ Le sénat, suivant Dion, l. XLIV, c. vi, avait accordé à César la permission de faire porter dans tous les théâtres un siège doré, avec une couronne d'or, garnie de pierreries, comme on faisait pour les dieux. Octave ne voulait pas laisser perdre un si grand privilège.

² Appelée en latin *Mutina*.

avait dû tous les avantages qu'il avait retirés de l'amitié de César.

XIX. Lorsqu'il eut assis son camp auprès du sien, et qu'il vit que Lépidus ne lui faisait aucune avance, il résolut de tout risquer. Il avait les cheveux négligés; et sa barbe, qu'il avait laissée croître depuis sa défaite, était fort longue. Il prend donc une robe noire; et, s'approchant des retranchements de Lépidus, il commence à lui parler. Lépidus, voyant la plupart de ses soldats touchés de sa misère et vivement émus par ses discours, en craignit l'impression et fit faire un grand bruit de trompettes pour l'empêcher d'être entendu. Cette dureté ne fit qu'accroître la compassion de ses soldats pour Antoine; ils lui envoyèrent secrètement Lélius et Clodius déguisés en courtisanes, pour lui dire d'attaquer sans crainte le camp de Lépidus; que le plus grand nombre d'entre eux étaient disposés à le recevoir, et même, s'il le voulait, à tuer Lépidus. Antoine ne permit pas qu'on touchât à Lépidus; mais le lendemain, dès la pointe du jour, se mettant à la tête de ses troupes, il sonde le gué d'une rivière qui séparait les deux camps, et se jetant le premier dans l'eau, il passe à l'autre rive, encouragé par les soldats de Lépidus, qu'il voit en très grand nombre lui tendre les mains et arracher les palissades. A peine entré dans le camp, il se vit maître de toute l'armée, et traita Lépidus avec beaucoup de douceur; en le saluant, il lui donna le nom de père; et quoique investi seul de toute l'autorité, il lui laissa le titre et les honneurs du commandement. Cette modération détermina Munatius Plancus, qui campait assez près de là avec un gros corps de troupes, à aller se joindre à lui. Des forces si considérables lui ayant redonné toute sa confiance, il repassa les Alpes et rentra dans l'Italie à la tête de dix-sept légions et de dix mille chevaux, outre six légions qu'il laissa pour garder la Gaule, sous les ordres d'un certain Varius, son ami et son compagnon de débauche, qu'il appelait Coton¹.

XX. César, voyant que toutes les pensées de Cicéron étaient pour la liberté, se sépara de lui, et fit faire à Antoine, par ses amis, des propositions d'accommodement. Ils s'assemblèrent tous trois, César, Antoine et Lépidus, dans une petite île au milieu de la rivière : là, ils furent bientôt d'accord sur le partage de l'empire, qu'ils divisèrent entre eux comme une succession paternelle; mais ils disputèrent long-temps sur les proscriptions qu'ils avaient résolues : chacun voulait faire périr ses ennemis et sauver ses amis ou ses parents. La haine enfin l'ayant emporté sur les droits du sang et de l'amitié, César sacrifia Cicéron à Antoine, qui de son côté lui abandonna Lucius César, son oncle maternel, et tous deux laissèrent Lépidus placer son frère Paulus sur la liste des proscrits. D'autres disent que Lépidus leur sacrifia son frère, dont ils avaient exigé la mort. Je ne crois pas

¹ Le surnom de ce Varius, que Cicéron, dans la cinquième *Philippique*, c. II, nomme Cotonas, était pris sans doute de ses excès de vin. Il désigne une mesure nommée cotyle, qui tenait le poids de dix onces de vin, et qui était en usage à Rome comme en Grèce.

qu'il se soit jamais rien fait de plus inhumain ni de plus féroce qu'un pareil échange : en obtenant ainsi le meurtre par le meurtre, ils n'étaient pas moins les meurtriers de ceux qu'ils abandonnaient aux autres que de ceux qu'on leur sacrifiait : mais c'était le comble de l'injustice que de livrer au fer des autres leurs propres amis sans avoir contre eux aucun motif de haine.

XXI. Les soldats qu'ils avaient autour d'eux voulurent que ce traité sanguinaire fût scellé par un mariage , et ils demandèrent que César cimentât son amitié avec Antoine en épousant Clodia, fille de sa femme Fulvie. Ce mariage arrêté, ils firent la liste des trois cents proscrits qu'ils dévouaient à la mort. Antoine exigea que celui qui tuerait Cicéron lui coupât la tête et la main droite, dont il avait écrit ses *Philippiques*. Quand on les lui apporta, il les considéra long-temps avec plaisir, et, dans les transports de sa joie, il fit plusieurs fois de grands éclats de rire. Après s'être rassasié de ce spectacle horrible, il ordonna qu'on les attachât au haut de la tribune, sur la place publique, pour insulter à Cicéron même après sa mort ; mais c'était bien plutôt insulter à sa propre fortune, et déshonorer publiquement sa puissance. Son oncle, Lucius César, poursuivi par les meurtriers, se réfugia chez sa sœur. Il était à peine entré dans la maison que les meurtriers y arrivèrent et voulurent forcer la porte de la chambre où il était enfermé ; mais sa sœur, se tenant sur la porte et étendant les bras, leur cria plusieurs fois : « Vous ne tuerez pas Lucius César » que vous ne m'ayez égorgée la première, moi, la mère de votre général. » Son courage extraordinaire en ayant imposé à ces satellites, son frère eut le temps de se cacher et de se dérober à leur poursuite. La domination de ces trois hommes, si odieuse aux Romains, fut surtout imputée à Antoine, plus âgé que César et plus puissant que Lépидus ; il ne se vit pas plus tôt dégagé des affaires qu'il avait eues sur les bras, qu'il se replongea dans sa vie ordinaire de dissolution et de débauche. Déjà décrié par cette conduite, il s'attira encore la haine publique en habitant la maison du grand Pompée, ce personnage illustre, qui ne s'était pas fait moins admirer par sa tempérance, par sa sagesse et la popularité de sa vie que par l'éclat de ses trois triomphes. On ne pouvait voir sans indignation cette maison presque toujours fermée aux généraux, aux principaux officiers, aux ambassadeurs, à qui l'on en refusait l'entrée avec insolence, tandis qu'elle était remplie de mimes, de farceurs, de vils adulateurs, toujours plongés dans la débauche, et dont l'entretien consumait des sommes immenses, fruits des extorsions et des violences les plus odieuses. Non contents de vendre les biens des proscrits, qu'ils enlevaient à leurs veuves ou à leurs enfants par des accusations calomnieuses, et d'établir les impôts les plus onéreux, ils allèrent enlever de force, du temple des vestales, des sommes considérables que des citoyens et des étrangers y avaient mises en dépôt.

XXII. Comme rien ne pouvait assouvir l'avidité d'Antoine, César exigea qu'il partageât avec lui les revenus de la république ; ils divisèrent aussi l'armée entre eux , pour aller ensemble en Macédoine combattre Brutus et Cassius , et ils laissèrent à Lépide le gouvernement de Rome. Lorsqu'ils eurent traversé la mer et qu'ils se furent campés auprès des ennemis pour commencer la guerre, Antoine se trouva opposé à Cassius , et César à Brutus. César ne fit rien de remarquable ; mais Antoine avait toujours l'avantage et demeurait vainqueur dans tous les combats qui se livraient. A la première bataille, César, vaincu par Brutus, avait perdu son camp et s'était vu sur le point d'être pris ; il ne prévint que d'un instant ceux qui le poursuivaient. Cependant il écrit lui-même dans ses *Commentaires* ¹ que , d'après le songe qu'avait eu un de ses amis, il s'était retiré avant que l'action commençât. Antoine défit Cassius, quoiqu'on ait dit qu'il ne s'était pas trouvé à la bataille, et qu'il n'arriva que lorsqu'on était à la poursuite des ennemis déjà vaincus. Cassius fit tant par ses prières et par ses ordres, qu'il obligea Pindarus, le plus fidèle de ses affranchis, à le percer de son épée ; il ignorait que Brutus avait vaincu de son côté. Peu de jours après il se livra un second combat, dans lequel Brutus fut défait et se donna la mort. Antoine eut presque seul l'honneur de cette victoire, parceque César était malade. Il trouva sur le champ de bataille le corps de Brutus, et lui adressa quelques reproches sur la mort de Caius Antonius son frère, que Brutus avait fait mourir en Macédoine, pour venger la mort de Cicéron. Il ajouta pourtant qu'Hortensius était beaucoup plus coupable que Brutus de la mort de son frère : aussi le fit-il égorger sur le tombeau de Caius Antonius ². Mais ayant jeté sur le corps de Brutus sa cotte d'armes, qui était d'un très grand prix, il ordonna à un de ses affranchis de rester auprès de lui pour avoir soin de ses funérailles. Dans la suite ayant su que l'affranchi n'avait pas brûlé la cotte d'armes avec le corps de Brutus, et qu'il avait soustrait une grande partie de la dépense qu'il lui avait assignée pour les obsèques, il le punit de mort.

XXIII. César, toujours malade, se fit porter à Rome, où la faiblesse de sa santé faisait croire qu'il ne vivrait pas long-temps. Antoine alla dans les provinces de l'Asie orientale pour y lever des contributions, et de là il passa en Grèce avec une armée nombreuse. Comme les triumvirs avaient promis à leurs soldats cinq mille drachmes par tête ³, ils étaient obligés de forcer les impositions pour trouver l'argent qui leur était nécessaire. Antoine ne se montra d'abord ni dur ni exigeant envers les Grecs ; il se faisait même un

¹ On verra dans la Vie de Brutus que le médecin de César ayant eu un songe qui lui ordonnait de faire sortir César de sa tente (car il était alors malade), il obéit tout de suite, et le fit transporter hors du camp.—² On verra dans la Vie de Brutus les raisons qu'eut Antoine de faire mourir Hortensius. —³ Quatre mille cinq cents livres.

plaisir d'écouter leurs gens de lettres, d'être témoin de leurs jeux, et d'assister aux cérémonies de leurs initiations; il rendait la justice avec beaucoup de douceur, et aimait à s'entendre appeler l'ami des Grecs, et plus encore l'ami des Athéniens; il fit même de grands présents à leur ville. Les Mégariens, à l'envi de ceux d'Athènes, ayant voulu lui montrer ce qu'ils avaient de curieux, et lui faire voir en particulier le palais où ils tenaient leur conseil, il se rendit à Mégare; et les habitants lui ayant demandé comment il le trouvait : « Il est » petit, leur dit-il, et menace ruine. » Il fit prendre la mesure du temple d'Apollon Pythien, et laissa voir l'intention de l'achever; il le promit même au sénat. Lorsqu'il eut laissé Lucius Censorinus en Grèce pour aller lui-même dans l'Asie; que là il eut commencé à goûter des richesses de cette province, qu'il eut vu les rois venir à sa porte pour lui faire la cour, les rois lui envoyer à l'envi des présents et lui étaler leurs charmes pour mériter ses bonnes grâces, pendant que César était à Rome travaillé de séditions et de guerres, lui, au sein du loisir et de la paix, il s'abandonnait à ses passions et menait une vie de plaisirs et de délices.

XXIV. Il avait appelé chez lui un certain Anaxenor, joueur de cithare; un Xuthus, qui jouait de la flûte; un baladin, nommé Métrodore, et une troupe entière de farceurs asiatiques, qui surpassaient en bouffonneries, en plaisanteries grossières, tous les gens de cette espèce qu'il avait amenés d'Italie; et dès qu'une fois sa cour fut infectée de ces pestes publiques, son exemple entraîna tout le monde, et l'on ne garda plus aucune retenue. Toute l'Asie, semblable à cette ville dont parle Sophocle, était pleine de la fumée de l'encens, et retentissait à la fois

De cantiques sacrés et de gémissements ¹.

Il entra dans Éphèse, précédé par des femmes vêtues en bacchantes et par des jeunes gens habillés en Pans et en satyres : on ne voyait dans toute la ville que thyrses couronnés de lierre; on n'y entendait que le son des flûtes, des chalumeaux, et d'autres instruments de musique. On l'appelait Bacchus bienfaisant et plein de douceur. Il l'était à la vérité pour quelques personnes; mais pour le plus grand nombre c'était Bacchus Omeste et Agrionien ². Il dépouillait de leurs possessions des hommes distingués par leur naissance, pour les donner à de vils flatteurs, à des hommes infames, qui lui demandaient le bien d'une personne vivante comme si elle était morte, et ils étaient sûrs de l'obtenir. Il donna à un de ses cuisiniers la maison d'un habitant de Magnésie, parcequ'il lui avait apprêté un excellent repas. Il im-

¹ C'est le quatrième vers de l'*OEdipe* de Sophocle; le poëte parle de la ville de Thèbes désolée par la peste. Plutarque, en l'appliquant à l'Asie, fait entendre qu'Antoine était une véritable peste pour cette malheureuse contrée.

² C'étaient deux surnoms de Bacchus, dont l'un signifie *cruel*, et l'autre *féroce*.

posa enfin un second tribut aux villes ; et un orateur , nommé Hybréas , qui défendait les intérêts de l'Asie , osa lui dire , par une plaisanterie assez bonne et qui était dans le goût d'Antoine : « Si vous avez le pouvoir d'exiger de nous deux tributs par an , vous avez donc celui aussi de nous donner chaque année deux étés et deux automnes ? » Mais comme l'Asie avait déjà payé deux cent mille talents ¹ , il ajouta , avec un courage qui n'était pas sans danger : « Si vous n'avez pas reçu ces énormes contributions , demandez-les à ceux qui les ont levées ; si , les ayant reçues , vous ne les avez plus , nous sommes perdus. »

XXV. Antoine fut vivement piqué de cette parole ; il ignorait la plus grande partie des désordres qui se commettaient sous son nom , moins encore par une suite de son indolence que par l'effet d'une simplicité naturelle qui le rendait trop confiant ; car il était simple de caractère , et avait même l'esprit un peu pesant. Quand il apprenait les injustices de ses agents , il en était vivement affecté , et il les reconnaissait devant ceux qui les avaient éprouvées. Excessif dans ses récompenses comme dans ses punitions , c'était surtout dans les premières qu'il était naturellement porté à passer les bornes. Ses plaisanteries et ses bons mots , qu'il poussait jusqu'à l'offense , portaient avec eux leur remède , car il permettait qu'on le raillât avec aussi peu de ménagement , et il ne prenait pas moins de plaisir à être plaisanté qu'à plaisanter les autres. Mais aussi rien ne contribua tant à sa perte que ce goût pour la raillerie : persuadé que ceux qui le raillaient avec liberté ne le flattaient pas dans les affaires sérieuses , il se laissait aisément prendre à l'appât de leurs louanges. Il ne s'apercevait pas que ses courtisans mêlaient cette franchise à leurs flatтерies , comme un ingrédient dont la vertu astringente prévenait le dégoût que lui auraient causé les adulations outrées qu'ils lui prodiguaient à table ; qu'ils voulaient par-là lui persuader que lorsqu'ils lui cédaient dans les affaires importantes , ce n'était pas pour lui complaire , mais parcequ'ils se reconnaissaient ses inférieurs en prudence et en capacité.

XXVI. Avec un tel caractère , Antoine mit le comble à ses maux par l'amour qu'il conçut pour Cléopâtre , et qui , rallumant en lui avec fureur des passions encore cachées et endormies , acheva d'éteindre et d'étouffer ce qui pouvait lui rester encore de sentiments honnêtes et vertueux. Voici comment il fut pris à ce piège. Quand il partit pour aller faire la guerre aux Parthes , il envoya dire à Cléopâtre de venir le joindre en Cilicie , pour s'y justifier des imputations qu'on lui faisait d'avoir puissamment aidé Brutus et Cassius dans leur guerre contre Antoine. Delliüs , qu'il avait chargé de cet ordre , n'eut pas plus tôt vu la beauté de cette reine , et reconnu le charme et la

¹ Un milliard de notre monnaie.

finesse de sa conversation , qu'il sentit bien qu'Antoine ne causerait jamais de déplaisir à une femme si aimable, et qu'elle aurait bientôt le plus grand pouvoir sur son esprit. Il s'attacha donc à lui faire la cour; il la pressa d'aller en Cilicie, comme dit Homère, parée de tout ce qui pouvait

Ajouter plus de prix à l'éclat de ses charmes ¹,

et l'exhorta à ne pas craindre Antoine, le plus doux, le plus humain des généraux. Cléopâtre crut aisément ce que lui disait Dellius; d'ailleurs l'expérience qu'elle avait faite du pouvoir de sa beauté sur Jules-César et sur le fils de Pompée lui promettait qu'elle n'aurait pas de peine à captiver Antoine, d'autant que les deux premiers ne l'avaient connue que dans sa première jeunesse, et lorsqu'elle n'avait encore aucune expérience des affaires; au lieu qu'Antoine la verrait à cet âge où la beauté d'une femme est dans tout son éclat, et son esprit dans toute sa force. Elle prit avec elle des présents magnifiques, des sommes d'argent considérables, et un appareil aussi riche que pouvait l'avoir une reine si puissante et dont le royaume était dans l'état le plus florissant; mais c'était sur elle-même et sur le prestige de ses charmes qu'elle fondait ses plus grandes espérances.

XXVII. Elle recevait coup sur coup des lettres d'Antoine et de ses amis qui l'engageaient à presser son voyage; mais elle n'en tint aucun compte, et se moqua si bien de toutes ces invitations, qu'elle navigua tranquillement sur le Cydnus², dans un navire dont la poupe était d'or, les voiles de pourpre, les avirons d'argent, et le mouvement des rames cadencé au son des flûtes qui se mariait à celui des lyres et des chalumeaux. Elle-même, magnifiquement parée et telle qu'on peint la déesse Vénus, était couchée sous un pavillon brodé en or; de jeunes enfants, habillés comme les peintres peignent les Amours, étaient à ses côtés avec des éventails pour la rafraîchir; ses femmes, toutes parfaitement belles, vêtues en Néréides et en Graces, étaient les unes au gouvernail, les autres aux cordages. Les deux rives du fleuve étaient embaumées de l'odeur des parfums qu'on brûlait dans le vaisseau, et couvertes d'une foule immense qui accompagnait Cléopâtre; et l'on accourait de toute la ville pour jouir d'un spectacle si extraordinaire. Le peuple qui était sur la place s'étant précipité au-devant d'elle, Antoine resta seul dans le tribunal où il donnait audience; et le bruit courut partout que c'était Vénus qui, pour le bonheur de l'Asie, venait en masque chez Bacchus. Antoine envoya sur-le-champ la prier à souper; mais, sur le désir qu'elle témoignait de le recevoir chez elle, Antoine, pour lui montrer sa complaisance et son urbanité, se rendit à son invitation. Il trouva chez elle des préparatifs dont la magnificence ne peut s'exprimer; mais

¹ C'est le cent soixante-deuxième vers du quatorzième livre de l'*Iliade*, où Junon, qui veut tromper Jupiter, va toute parée sur le mont Ida. Dellius substitue à cette montagne la Cilicie.

² Fleuve qui traverse la Cilicie, et dont l'eau est extrêmement froide.

rien ne le surprit tant que l'immense quantité de flambeaux qu'il vit allumés de toutes parts, et qui, suspendus au plancher ou attachés à la muraille, formaient avec une admirable symétrie des figures carrées et circulaires. De toutes les fêtes dont l'histoire nous a conservé le détail, on n'en connaît pas de si brillante.

XXVIII. Le lendemain, Antoine lui donna à souper, et se piqua de la surpasser en goût et en magnificence; mais, bien inférieur en l'un et en l'autre, il fut obligé de s'avouer vaincu, et railla le premier la mesquinerie et la grossièreté de son repas. Cléopâtre, voyant que les plaisanteries d'Antoine n'avaient rien que de commun, et qu'elles sentaient le soldat, lui répondit sur le même ton, sans aucun ménagement et avec la plus grande hardiesse. On prétend que sa beauté, considérée en elle-même, n'était pas si incomparable qu'elle ravit d'étonnement et d'admiration, mais son commerce avait un attrait auquel il était impossible de résister; les agréments de sa figure, soutenus des charmes de sa conversation et de toutes les graces qui peuvent relever un heureux naturel, laissaient dans l'ame un aiguillon qui pénétrait jusqu'au vif. Sa voix était pleine de douceur; et sa langue, telle qu'un instrument à plusieurs cordes, qu'elle maniait avec la plus grande facilité, prononçait également bien plusieurs langages différents. Il y avait peu de nations barbares avec qui elle eût besoin d'interprète; et elle parlait dans leur propre langue aux Éthiopiens, aux Troglodites, aux Hébreux, aux Arabes, aux Syriens, aux Mèdes et aux Parthes. Elle savait plusieurs autres langues, tandis que les rois d'Égypte, ses prédécesseurs, avaient eu bien de la peine à apprendre l'égyptien, et quelques uns même d'entre eux avaient oublié le macédonien, leur langue naturelle. Aussi elle s'empara tellement de l'esprit d'Antoine, qu'oubliant et sa femme Fulvie, qui, pour les intérêts de son mari, combattait à Rome contre César, et l'armée des Parthes, dont les généraux du roi avaient donné le commandement à Labiénus, qui avait embrassé le parti de ce prince, et qui déjà dans la Mésopotamie, à la tête de cette armée, n'attendait que le moment d'entrer en Syrie; oubliant, dis-je, toutes ces considérations, il se laissa entraîner par cette femme à Alexandrie, où il sacrifia dans l'oisiveté, dans les amusements et dans les voluptés les plus indignes de son âge, la dépense la plus précieuse qu'on puisse faire, au jugement d'Antiphon, celle du temps. Ils avaient formé une association sous le titre d'*Amimétobies*¹, où ils se traitaient mutuellement tous les jours avec une profusion qui ne connaissait aucune borne.

XXIX. Le médecin Philotas d'Amphisse racontait à mon aïeul Lamprias que, suivant alors à Alexandrie les écoles de médecine, il fit connaissance avec un officier de bouche de la maison d'Antoine, qui lui proposa un jour de venir voir les préparatifs d'un de ces sou-

¹ C'est-à-dire dont la vie est inimitable.

pers si somptueux. Comme il était fort jeune, il s'y laissa entraîner ; et, introduit dans la cuisine, entre plusieurs choses qui le frappèrent, il vit à la broche huit sangliers. Il se récria sur le grand nombre de convives qu'il devait y avoir à souper ; mais l'officier lui dit en riant qu'ils ne seraient pas aussi nombreux qu'il le croyait, qu'il n'y aurait en tout que douze personnes. « Mais, ajouta-t-il, chaque mets doit » être servi à un degré de bonté qui ne dure qu'un instant ; peut-être » Antoine va-t-il demander tout à l'heure à souper, et un moment » après il fera dire qu'on diffère, parcequ'il voudra boire, ou qu'il » sera retenu par une conversation qui l'intéressera : on prépare » donc plusieurs soupers, parcequ'on ne peut deviner à quelle heure » il voudra qu'on serve. » Voilà ce que disait Philotas. Dans la suite il fut admis à faire sa cour au fils aîné qu'Antoine avait eu de Fulvie, et il mangeait familièrement à sa table avec ses autres amis, quand ce jeune homme ne soupait pas chez son père. Il avait un soir pour convive un médecin présomptueux qui importunait tout le monde de son babil. Philotas lui ferma la bouche par le sophisme suivant : « Il » faut, lui dit-il, donner de l'eau froide à un homme qui a la fièvre » de quelque manière : or, tout homme qui a la fièvre l'a de quelque » manière : il faut donc donner de l'eau froide à tout homme qui a la » fièvre. » Le médecin, frappé de ce sophisme, resta muet¹. Le jeune Antoine, charmé de son embarras et riant de tout son cœur : « Philotas, lui dit-il, je te donne tout ce qui est là, » en lui montrant un buffet couvert d'une superbe vaisselle d'argent. Philotas, bien éloigné de croire qu'un enfant de cet âge pût disposer de meubles d'un si grand prix, le remercia de sa bonne volonté. Le lendemain, il vit arriver chez lui un officier d'Antoine qui apportait dans une grande corbeille toute cette vaisselle, et qui lui dit d'y mettre son sceau². Philotas, qui craignait d'être blâmé en la recevant, persistait à la refuser. « Eh quoi, innocent que vous êtes, lui dit cet officier, » vous balancez à accepter ce présent ! ignorez-vous donc que c'est » le fils d'Antoine qui vous l'envoie, et qu'il pourrait vous donner la » même quantité de vaisselle d'or ? Il est vrai, si vous voulez m'en » croire, que vous en recevrez la valeur en argent ; car il serait possible que le père désirât d'avoir quelqu'un de ces vases antiques » qui sont si recherchés pour la beauté du travail. » Voilà ce que mon aïeul me disait avoir souvent entendu raconter à Philotas.

XXX. Pour Cléopâtre, elle fit voir que l'art de la flatterie, qui, suivant Platon, ne s'exerce que de quatre manières différentes³, est susceptible d'une infinité de formes. Dans les affaires sérieuses, et dans les amusements qui partageaient le temps d'Antoine, elle imaginait toujours quelque nouveau plaisir, quelque nouveau genre d'attrait pour le divertir. Elle ne le quittait ni jour ni nuit ; elle jouait,

¹ Ce médecin avait bien peu de logique. — ² Pour être sûr qu'on n'en avait rien détourné.

³ *In Gorgia.*

buvait , chassait avec lui , et assistait même à ses exercices militaires. La nuit , quand il courait les rues et qu'il s'arrêtait aux portes et aux fenêtres des simples particuliers pour les plaisanter , elle l'accompagnait habillée en servante , étant lui-même déguisé en valet : ce qui lui attirait souvent des injures , et quelquefois des coups. Quoiqu'il se rendît par-là suspect aux Alexandrins , ils s'amusaient néanmoins de ses plaisanteries , et y répondaient même avec assez de finesse ; ils aimaient à dire qu'il prenait un masque tragique pour les Romains , et qu'il gardait pour eux le masque de la comédie. Il serait long et puéril de rapporter plusieurs de ses traits de plaisanterie ; je n'en citerai qu'un seul. Il pêchait un jour à la ligne , sans rien prendre ; ce qui le mortifiait , parceque Cléopâtre était présente. Il commanda donc à des pêcheurs d'aller , sans être aperçus , sous l'eau , attacher à l'hameçon un des poissons qu'ils avaient déjà pris : ils le firent , et Antoine retira deux ou trois fois sa ligne chargée d'un poisson. L'Égyptienne ne fut pas sa dupe : elle feignit d'admirer le bonheur d'Antoine ; mais elle découvrit à ses amis la ruse qu'il avait employée , et les invita de retourner le lendemain voir la pêche. Quand ils furent tous montés dans des barques et qu'Antoine eut jeté sa ligne , elle donna ordre à un de ses gens de prévenir les pêcheurs d'Antoine , et d'attacher à son hameçon un de ces poissons salés qu'on apporte du royaume de Pont. Antoine , ayant senti sa ligne chargée , la retira ; et la vue de ce poisson salé ayant excité de grands éclats de rire : « Général , lui dit-elle , laissez-nous la ligne , à nous qui régnons au Phare et à Canope ; votre chasse , à vous , est de prendre les villes , les rois et les continents ⁴. »

XXXI. Pendant qu'il s'amusait ainsi à des jeux d'enfants , il reçut deux fâcheuses nouvelles : l'une de Rome , d'où on lui mandait que Lucius son frère et sa femme Fulvie , après avoir été brouillés ensemble , s'étaient réunis pour faire la guerre à César , et que , réduits à la dernière extrémité , ils avaient abandonné l'Italie ; la seconde nouvelle , plus inquiétante encore , lui apprenait que Labiénus , à la tête des Parthes , subjuguait toutes les provinces d'Asie , depuis l'Euphrate et la Syrie jusqu'à la Lydie et l'Ionie. Se réveillant alors , quoique avec peine , comme d'un long sommeil et d'une profonde ivresse , il se mit en devoir de marcher contre les Parthes , et s'avança jusqu'en Phénicie. Là , il reçut de Fulvie des lettres pleines de gémissements , qui le déterminèrent à repasser en Italie avec une flotte de deux cents vaisseaux. Dans le cours de sa navigation , il recueillit ceux de ses amis qui s'étaient enfuis de Rome , et apprit d'eux que Fulvie avait été seule cause de la guerre ; que , naturellement inquiète et audacieuse , elle avait encore espéré qu'en excitant des troubles en

⁴ Après une louange si fine , il était difficile à Antoine de se fâcher du tour qu'elle lui avait joué. Le Phare était à une lieue d'Alexandrie , et Canope non loin d'une embouchure du Nil , qui en portait le nom.

Italie, elle arracherait Antoine des bras de Cléopâtre; mais, par bonheur pour lui, après s'être embarquée pour aller le joindre, elle mourut de maladie à Sicyone; cet événement rendit beaucoup plus facile la réconciliation de César et d'Antoine. Dès que celui-ci fut arrivé en Italie, et qu'on vit que César ne lui faisait personnellement aucun reproche, qu'Antoine, de son côté, rejetait sur Fulvie tous les torts dont on pouvait se plaindre, leurs amis communs ne leur laissèrent pas approfondir leurs sujets respectifs de mécontentement; ils les remirent en bonne intelligence, et leur firent un nouveau partage de l'empire, dont la mer d'Ionie faisait les bornes : ils assignèrent à Antoine toutes les provinces de l'Orient, et à César celles de l'Occident; ils laissèrent l'Afrique à Lépide, et convinrent que, lorsqu'ils ne voudraient pas exercer le consulat, ils y nommeraient tour à tour leurs amis.

XXXII. Ce traité, qu'on approuva généralement, parut avoir besoin d'une garantie plus solide, et la fortune la leur offrit. César avait une sœur nommée Octavie, qui était son aînée, mais d'une autre mère que lui; elle était fille d'Ancharia, et César était né, bien après elle, d'Attia, seconde femme de son père. Il aimait tendrement cette sœur, femme d'un mérite rare; elle était veuve de Marcellus, qui venait de mourir. Depuis la mort de Fulvie, Antoine passait pour veuf, car il ne niait pas son attachement pour Cléopâtre, mais il n'avouait pas qu'il lui fût uni par le mariage; et sur ce point sa raison lui fournissait encore des armes pour combattre sa passion, et l'empêcher d'épouser cette reine. Tout le monde se réunit à proposer le mariage d'Octavie, dans l'espérance que cette femme, dont la grande beauté était accompagnée de tant de prudence et de gravité, étant unie avec Antoine, et fixant sa tendresse, comme son mérite lui donnait droit d'y compter, maintiendrait l'harmonie entre César et lui, et ferait ainsi la sûreté de l'un et de l'autre. Ce mariage ayant été du goût de César et d'Antoine, ils s'en retournèrent à Rome, et célébrèrent tout de suite les noces, malgré la loi qui défendait aux veuves de ne se remarier que dix mois après la mort de leur mari; mais Octavie fut dispensée de la loi par un décret du sénat.

XXXIII. Cependant Sextus Pompée, s'étant rendu maître de la Sicile, ravageait l'Italie, et, avec un grand nombre de vaisseaux corsaires que commandaient Ménécrate et le pirate Ménas, il interceptait la navigation de toutes les mers voisines. Mais comme il avait montré beaucoup d'égards pour Antoine en recevant très bien sa mère lorsqu'elle s'enfuyait de Rome avec Fulvie, César et Antoine voulurent le comprendre dans le traité. Ils s'abouchèrent tous trois sur la pointe du cap de Misène qui s'avance le plus dans la mer. Pompée avait sa flotte à l'ancre près de lui, et les armées des deux triumvirs étaient vis-à-vis en bataille. Ils convinrent que Pompée aurait la Sardaigne et la Sicile, qu'il purgerait la mer de pira-

tes, et qu'il enverrait à Rome une quantité de blé déterminée. Le traité conclu, ils s'invitèrent réciproquement à souper, en tirant au sort quel serait le premier qui traiterait les deux autres. Le sort désigna Pompée; et Antoine lui ayant demandé où ils souperaient : « Là, » lui répondit Pompée, en lui montrant sa galère amirale à six rangs de rames; « c'est, ajouta-t-il, la seule maison paternelle qu'on ait laissée à Pompée. » C'était un reproche indirect à Antoine, qui occupait à Rome la maison du grand Pompée, son père. Il fit donc affermir sa galère sur ses ancres, et construire un pont du promontoire de Misène à son bord, où il les reçut avec beaucoup de grace. Au milieu du repas, lorsque les convives, échauffés par le vin, lançaient mille traits de raillerie contre Antoine et Cléopâtre, le pirate Ménas, s'étant approché de Pompée, lui dit assez bas pour n'être pas entendu des autres : « Voulez-vous que je coupe les câbles de vos ancres, et que je vous rende maître, non seulement de la Sicile et de la Sardaigne, mais de tout l'empire romain? » Pompée, qui l'entendit très bien, lui dit, après un moment de réflexion : « Il faut le faire, Ménas, sans m'en prévenir : maintenant, contentons-nous de notre fortune présente; je ne dois pas violer la foi que j'ai jurée. » Après avoir été traité à son tour par César et par Antoine, il fit voile pour la Sicile.

XXXIV. Dès que le traité eut été conclu entre César et Antoine, celui-ci fit prendre les devants à Ventidius, pour aller en Asie arrêter les progrès des Parthes; et lui-même, pour faire plaisir à César, il voulut bien être un des prêtres du dictateur¹. Ils traitèrent depuis en commun, et sur un ton d'amitié, toutes les affaires politiques les plus importantes; mais, dans les divers combats auxquels donnaient lieu les jeux dont ils s'amusaient ensemble, Antoine avait toujours le chagrin d'être vaincu par César. Il avait auprès de lui un de ces devins d'Égypte qui tirent l'horoscope d'après l'époque de la naissance. Ce devin, soit qu'il voulût plaire à Cléopâtre², soit qu'il parlât avec franchise à Antoine, lui disait que sa fortune, toute grande, tout éclatante qu'elle était, s'éclipsait devant celle de César, et lui conseillait de s'éloigner de ce jeune homme le plus qu'il lui serait possible. « Votre génie, lui disait-il, redoute le sien; fier et élevé quand il est seul, il perd devant celui de César toute sa grandeur, il devient faible et timide. » L'Égyptien voyait tous les jours ses conjectures se vérifier; toutes les fois que, pour s'amuser, ils tiraient quelque chose au sort, ou jouaient aux dés, Antoine avait toujours le dessous. Souvent ils faisaient combattre des coqs ou des cailles dressés à cet effet, et ceux de César avaient toujours l'avantage. Antoine, secrètement

¹ Dion, l. XLIV, c. vi, dit qu'on institua, du vivant même de César le dictateur, pour célébrer les Lupercales, un collège de prêtres qu'on appela Juliens; qu'on lui donna à lui-même le surnom de Jupiter Julius, qu'on lui éleva un temple qu'il lui était commun avec la Clémence Julienne, et qu'Antoine fut le flamme de cette nouvelle divinité.

² En tâchant d'éloigner Antoine de César pour le fixer auprès d'elle.

blessé de cette supériorité si marquée, et prenant par-là plus de confiance en cet Égyptien, quitta l'Italie, remit toutes ses affaires entre les mains de César, et mena avec lui, jusqu'en Grèce, sa femme Octavie, dont il avait une fille. Il passait l'hiver à Athènes, lorsqu'il y reçut la nouvelle des premiers succès de Ventidius; il avait défait les Parthes en bataille rangée, et Labiénus était resté parmi les morts avec Pharnapates, le plus habile des généraux du roi Orodes¹. Ces avantages lui causèrent tant de joie, qu'il donna aux Grecs un grand festin, présida aux exercices gymnastiques d'Athènes, et, laissant chez lui toutes les marques du commandement, il se rendit au gymnase, vêtu d'une longue robe, avec des pantoufles à la grecque, ayant en main la verge que portent les gymnasiarques²; et, lorsque les jeunes gens avaient assez combattu, il allait lui-même les séparer.

XXXV. Quand il fut prêt à partir pour l'armée, il prit une couronne faite de branches de l'olivier sacré³; et, d'après un oracle qui lui avait été rendu, il remplit un vase de l'eau de la fontaine de Clepsydre (6), et l'emporta avec lui. Cependant Ventidius battit, dans la Cirrhestique, Pacorus, fils du roi des Parthes, qui, à la tête d'une nombreuse armée, était rentré dans la Syrie, et qui périt dans l'action, avec un grand nombre des siens. Cet exploit, un des plus célèbres que l'histoire nous ait transmis, fut pour les Romains une vengeance éclatante des malheurs qu'ils avaient éprouvés sous Crassus dans ce pays, et obligea les Parthes, battus dans trois grands combats consécutifs, à se renfermer dans la Médie et la Mésopotamie. Ventidius ne voulut pas les poursuivre plus loin, de peur d'exciter la jalousie d'Antoine : il se contenta de faire rentrer dans l'obéissance les peuples qui s'étaient révoltés; ensuite il alla assiéger dans Samosate Antiochus Comagène, qui, pour l'en détourner, lui offrait mille talents⁴, et promettait de faire tout ce qu'Antoine lui commanderait. Ventidius lui ordonna d'envoyer faire ses propositions à ce général lui-même, qui s'avancait vers Samosate afin d'empêcher que Ventidius ne fit la paix avec ce prince; il voulait que cette paix fût faite sous son nom, et que son lieutenant n'eût pas l'honneur de tous les succès. Mais le siège traînant en longueur, et les assiégés, qui n'espéraient plus de capitulation, ayant fait une défense vigoureuse, Antoine ne put avoir sur eux aucun avantage: alors, plein de honte et de repentir, il fut trop heureux de faire la paix avec Antiochus pour trois cents talents⁵; et après avoir terminé en Syrie quelques affaires de peu d'importance, il s'en retourna à Athènes, où il rendit à Ventidius tous les honneurs dus à ses grands exploits, et le renvoya à

¹ Il y a dans le texte Hérode: mais c'est une faute de copiste, corrigée par presque tous les traducteurs; on l'a déjà dit dans la Vie de Crassus.—² Les présidents des exercices.

³ L'olivier était consacré à Minerve; il y en avait un dans la citadelle, qu'on croyait être celui qu'elle avait fait sortir de terre, lorsqu'elle disputa avec Neptune à qui donnerait son nom à la ville d'Athènes.—⁴ Cinq millions.—⁵ Quinze cent mille livres.

Rome pour y recevoir celui du triomphe. C'est , jusqu'à nos jours , le seul général romain qui ait triomphé des Parthes. Ventidius , né dans une condition obscure , dut à l'amitié d'Antoine les occasions de se signaler par des actions d'éclat ; et il en profita si bien , qu'il confirma le mot qu'on disait sur Antoine et sur César , qu'ils étaient plus heureux quand ils faisaient la guerre par leurs lieutenants que lorsqu'ils la faisaient en personne. En effet , Sossius , lieutenant d'Antoine , eut de grands succès en Syrie ; Canidius , qu'il avait laissé en Arménie , soumit cette province , défit les rois des Ibériens et des Albaniens , et s'avança jusqu'au mont Caucase. Tant d'exploits augmentaient , parmi les Barbares , la gloire du nom d'Antoine , et leur donnaient la plus haute idée de sa puissance.

XXXVI. Lui cependant , d'après de nouveaux rapports qu'on lui avait faits contre César et qui l'avaient fort irrité , fit voile pour l'Italie avec trois cents vaisseaux. Les Brundusiens ayant refusé l'entrée de leur port à sa flotte , il gagna celui de Tarente. Là , sa femme Octavie , qui était partie de Grèce avec lui , et qui , après avoir eu une seconde fille , était encore enceinte , le conjura de lui permettre d'aller trouver son frère ; Antoine y consentit. Octavie , ayant rencontré César en chemin , eut une conférence avec lui , en présence de ses deux amis , Mécène et Agrippa ; elle le conjura , de la manière la plus pressante , de ne pas faire que , de la plus heureuse des femmes , elle devînt la plus misérable : « En ce moment , lui dit-elle , tout le monde a les yeux fixés sur moi , en qui l'on voit la femme d'un de nos empereurs et la sœur de l'autre. Si les conseils les plus fâcheux l'emportent et que la guerre se déclare , il est douteux à qui de vous deux le destin accordera la victoire ; mais il certain que , pour quelque parti qu'elle se déclare , je serai toujours malheureuse. » César , attendri par ce discours , se rendit à Tarente avec des dispositions pacifiques. C'était un beau spectacle que de voir près du rivage une armée nombreuse qui semblait immobile , et à la rade une flotte puissante qui se tenait à l'ancre , pendant que des deux côtés les chefs et les amis se visitaient réciproquement et se donnaient les témoignages d'amitié les plus touchants. Antoine reçut le premier à souper César , qui voulut bien , par amitié pour sa sœur , lui céder la priorité. Ils convinrent entre eux que César donnerait à Antoine deux légions pour la guerre contre les Parthes , et qu'Antoine céderait à César cent galères à proues d'airain. Octavie demanda de plus à son mari vingt brigantins pour son frère et à celui-ci mille hommes de plus pour son mari. Après ces conventions réciproques , ils se séparèrent : César alla sur-le-champ faire la guerre au fils de Pompée , sur qui il voulait reconquérir la Sicile ; et Antoine , lui ayant remis Octavie avec ses deux enfants et ceux qu'il avait eus de Fulvie , repassa en Asie.

XXXVII. Mais le plus funeste de ses maux , sa passion pour Cléopâtre , qui paraissait assoupie depuis long-temps , qui semblait même

avoir cédé à des conseils plus sages, se réveilla tout-à-coup lorsqu'il fut près de la Syrie et se ralluma avec plus de fureur que jamais. Le coursier indocile et fougueux de son ame, comme dit Platon¹, ayant enfin rejeté toutes les réflexions utiles qui auraient pu le retenir, il envoya Fontéius Capito à Alexandrie pour lui amener Cléopâtre en Syrie. A son arrivée, il lui témoigna la joie qu'il avait de la revoir, non par des présents modiques, mais par le don qu'il lui fit de la Phénicie, de la Coelé Syrie, de l'île de Cypre et d'une grande partie de la Cilicie. Il y ajouta le canton de la Judée qui porte le baume², et l'Arabie des Nabathéens, qui touche à la mer extérieure³. La peine que causaient aux Romains ces dons excessifs ne l'empêcha pas de donner à de simples particuliers des tétarchies et de vastes royaumes; il dépouilla aussi plusieurs rois de leurs états, et entre autres Antigonus, roi des Juifs, qu'il fit même décapiter publiquement, supplice dont jusqu'alors aucun roi n'avait été puni (7). Mais rien ne paraissait plus honteux et plus humiliant aux Romains que les honneurs dont il comblait Cléopâtre; et ce qui en augmenta l'infamie, c'est qu'il fit élever deux enfants jumeaux qu'il avait eus d'elle, un fils qu'il appela Alexandre et une fille qu'il nomma Cléopâtre: il donna aussi au premier le surnom de Soleil, et à l'autre celui de Lune. Fait pour tirer vanité des choses même les plus honteuses, il disait que la grandeur de l'empire romain paraissait bien moins dans ses conquêtes que dans les présents qu'il faisait; que la noblesse s'était propagée par les successions et la postérité de plusieurs rois; qu'ainsi le premier auteur de sa race était né d'Hercule, qui n'avait pas voulu borner ses descendants aux enfants d'une seule femme, et, sans craindre ni les lois de Solon, ni les sentences des tribunaux contre ceux qui violent les lois du mariage, avait donné à la nature les tiges de plusieurs familles, en laissant des enfants en divers lieux.

XXXVIII. La mort d'Orodes, tué par son fils Phraate⁴, qui s'empara du royaume, éloigna de sa cour plusieurs grands d'entre les Parthes, et en particulier Monésès, l'un des seigneurs les plus illustres et les plus puissants; il se réfugia auprès d'Antoine, qui, pour assimiler la fortune de Monésès à celle de Thémistocle et disputer de magnificence et de générosité avec le roi de Perse, lui donna trois villes pour son entretien, Larisse, Aréthuse et Hiérapolis, appelée autrefois Bambycé⁵. Mais le roi des Parthes ayant envoyé donner toute sûreté à Monésès, s'il voulait revenir à sa cour, Antoine le laissa partir volontiers, se flattant de tromper Phraate en lui donnant l'espérance de la paix, s'il voulait lui rendre les enseignes romaines prises

¹ *In Phædo.* — ² Ce canton était près du lac de Génésareth, et confinait au pays de Damas.

³ Les Nabathéens, dans l'Arabie Pétrée, s'étendaient le long de la mer Rouge jusqu'à l'Océan. — ⁴ Il y a dans le texte *Phraorthe*; mais on a corrigé Phraate, qui est la vraie leçon: il était le troisième du nom. C'est de lui qu'il est parlé dans l'ode deuxième du troisième livre d'Horace. — ⁵ Le grec porte Borbuce; mais c'est Bambycé qu'il faut lire, d'après Strabon, l. XVI, et Plin. l. V, c. XXIII. Ces trois villes étaient en Syrie.

sur Crassus et les prisonniers qui restaient encore dans ses états. Après avoir renvoyé Cléopâtre en Égypte, il prit la route de l'Arabie et de l'Arménie, où il fut joint par ses troupes et par celles des rois ses alliés ; car il en avait plusieurs, et entre autres Artavasde, roi d'Arménie, le plus puissant de tous, qui lui avait amené six mille chevaux et sept mille hommes de pied. Là, il fit la revue de son armée, qui se trouva forte de soixante mille hommes d'infanterie, tous Romains, et de dix mille cavaliers, tant Espagnols que Gaulois, qui étaient réputés Romains. Il y avait trente mille hommes de diverses nations, en y comprenant la cavalerie et les troupes légères.

XXXIX. Une armée si puissante et les préparatifs de guerre qu'il avait faits jetèrent l'effroi parmi les Indiens situés au-delà de la Bactriane et firent trembler l'Asie. Mais sa passion pour Cléopâtre les rendit inutiles, Impatient d'aller passer l'hiver avec elle, il commença la guerre avant la saison convenable et agit en tout avec une extrême précipitation : incapable de faire usage de sa raison, et comme charmé par des breuvages et des enchantements, il tournait sans cesse ses regards vers cette femme, plus occupé d'aller bientôt la rejoindre que des moyens de vaincre les ennemis. Il aurait dû prendre ses quartiers d'hiver dans l'Arménie pour y faire reposer ses troupes fatiguées d'une marche de huit mille stades¹, et, avant que les Parthes eussent quitté leurs cantonnements, s'emparer de la Médie aux premiers jours du printemps ; mais, au lieu de suivre ces mesures prudentes, il leur fit continuer tout de suite leur marche ; et, laissant l'Arménie à gauche, il entra dans l'Atropatène² et la ravagea. Il faisait porter sur trois cents chariots toutes les batteries de siège, parmi lesquelles était un bélier de quatre-vingts pieds de long : si une seule de ces machines s'était rompue, il eût été impossible de la refaire à temps, parceque les bois des provinces de la Haute-Asie ne sont ni assez longs ni assez durs pour être employés à cet usage. Il était si pressé que, regardant ces batteries comme un obstacle à la promptitude de sa marche, il les laissa en chemin sous la garde d'un officier, nommé Tatianus, avec un corps de troupes, et alla mettre le siège devant Phraata, ville considérable, où étaient les femmes et les enfants des rois des Mèdes. Le besoin lui fit bientôt sentir le tort qu'il avait eu de laisser ses batteries ; et, pour y suppléer, il fit pousser contre la ville une levée qui coûta beaucoup de temps et de peine.

XL. Phraate, en arrivant avec une armée très nombreuse, apprit qu'Antoine avait laissé derrière lui les chariots qui portaient ses machines de guerre ; il envoya sur-le-champ un gros corps de cavalerie qui enveloppa Tatianus : cet officier fut tué en combattant, et avec lui dix mille hommes de son détachement. Les Barbares se saisirent de toutes les batteries et les mirent en pièces ; ils firent aussi un grand nombre

¹ Quatre cents lieues, à vingt stades par lieue.—² La Haute-Médie. Il formait alors sous ce nom un royaume particulier, borné au nord par l'Araxe.

de prisonniers , parmi lesquels se trouva le roi Polémon. Cet échec , reçu contre toute attente , au commencement de la guerre , affligea vivement les Romains ; et le roi d'Arménie , Artavasde , désespérant des affaires d'Antoine , se retira avec ses troupes , quoiqu'il fût le principal auteur de cette guerre. Les Parthes s'étant présentés avec fierté devant les assiégeants avec des bravades menaçantes , Antoine , qui ne voulait pas , en laissant ses troupes dans l'inaction , les abandonner au découragement et à la frayeur , prit avec lui dix légions et trois cohortes prétoriennes pesamment armées , avec toute sa cavalerie , et les mena au fourrage , persuadé que c'était le plus sûr moyen d'attirer les ennemis hors de leurs retranchements et d'en venir à une bataille rangée. Il avait fait une journée de chemin , lorsqu'il vit les Parthes qui , répandus autour de lui , cherchaient à tomber sur ses troupes pendant leur marche. Il éleva d'abord dans son camp le signal de la bataille ; mais ensuite il fit plier les tentes , comme s'il eût eu l'intention de ne pas combattre et de ramener ses troupes ; il passa devant l'armée des Barbares , qui était disposée en forme de croissant ; il avait ordonné à sa cavalerie qu'aussitôt que les premiers rangs des ennemis seraient à portée d'être chargés par l'infanterie romaine , elle fondît sur eux avec impétuosité. Les Parthes , rangés en bataille vis-à-vis des Romains , ne pouvaient assez admirer l'ordonnance de leur armée , qui marchait sans jamais rompre ses intervalles ni ses rangs et agitait ses javelots dans le plus grand silence.

XLI. Le signal du combat était à peine donné , que la cavalerie romaine , tournant bride , chargea vivement les Parthes en poussant de grands cris. Quoiqu'elle eût déjà passé la portée du trait , les Barbares la reçurent avec vigueur : mais l'infanterie les ayant attaqués en même temps , en jetant aussi de grands cris et en faisant résonner leurs armes , les chevaux des Parthes , effarouchés de ce double bruit , se cabrèrent , et les cavaliers eux-mêmes , sans attendre qu'on en vînt aux mains , prirent ouvertement la fuite. Antoine s'attacha vivement à leur poursuite , dans l'espérance que ce seul combat terminerait la guerre , ou du moins en avancerait la fin. Après que l'infanterie les eut poursuivis l'espace de cinquante stades¹ et la cavalerie trois fois autant , les Romains voulurent reconnaître le nombre des morts et des prisonniers ennemis , et ils ne trouvèrent que trente de ces derniers et quatre-vingts des autres. Ce fut alors un découragement et un désespoir général , quand ils virent que dans leur victoire ils avaient tué si peu de monde , et que dans leur défaite , à la prise des batteries , ils avaient perdu un si grand nombre de soldats. Le lendemain ayant plié bagage , ils reprirent le chemin de la ville de Phraata et de leur camp. Dans la route , ils rencontrèrent d'abord un corps d'ennemis peu considérable , ensuite un plus grand nombre , enfin toute l'armée ,

¹ Deux lieues et demie.

qui, comme des troupes fraîches qu'on n'aurait pas mises en déroute, les harcelait de tous côtés et les défait au combat : ces fréquentes escarmouches rendirent le retour des Romains à leur camp difficile et laborieux.

XLII. Cependant les Mèdes qu'on tenait assiégés, ayant fait une sortie sur ceux qui gardaient la levée, leur causèrent un tel effroi qu'ils les mirent en fuite. Antoine, irrité contre eux, employa, pour punir leur lâcheté, l'ancienne peine de la décimation; il les partagea par dizaines, fit mourir de chaque dizaine celui que le sort avait désigné, et ordonna qu'on donnât aux autres de l'orge au lieu froment pour leur nourriture. Cette guerre, déjà si fâcheuse pour les deux partis, leur faisait envisager un avenir encore plus terrible. Antoine était menacé d'une disette prochaine; il ne pouvait aller au fourrage sans remporter un grand nombre de morts et de blessés. Phraate, de son côté, sachant que rien ne coûtait tant aux Parthes que d'être campés pendant l'hiver et de passer cette saison hors de leurs villes, craignait que si les Romains s'obstinaient à rester dans le pays, ses troupes ne l'abandonnassent, rebutées par le froid qui commençait à se faire sentir après l'équinoxe d'automne: il eut recours à la ruse, et ordonna aux plus distingués d'entre les Parthes de charger plus faiblement les Romains dans les fourrages et dans les autres rencontres, de leur laisser même à dessein prendre certaines choses, de louer leur valeur, et de leur dire que le roi des Parthes lui-même rendait justice à leur courage et les regardait avec admiration comme les soldats les plus aguerris. Ces officiers, s'approchant peu à peu et restant paisiblement sur leurs chevaux, entrèrent en conversation avec les Romains et accablèrent Antoine d'injures, de ce que, refusant les propositions de paix que Phraate lui faisait, afin d'épargner tant de braves gens, il s'opiniâtait à attendre les deux ennemis les plus redoutables, l'hiver et la faim, auxquels il leur serait impossible d'échapper, quand même les Parthes voudraient leur en faciliter les moyens.

XLIII. Antoine, à qui ces propos furent rapportés par plusieurs des siens, quoique adouci par les espérances qu'il en conçut, ne voulut pas cependant entrer en négociation avec le Parthe sans savoir auparavant de ces Barbares, si prévenants dans leurs paroles, s'ils parlaient ainsi de l'aveu de leur roi. Ils lui en donnèrent l'assurance et l'exhortèrent à ne rien craindre et à ne point se défier de leur maître. Alors il envoya quelques uns de ses amis redemander les enseignes et les prisonniers qui restaient de la défaite de Crassus, ne voulant pas que Phraate le crût trop heureux de se sauver de ses mains à quelque prix que ce fût. Le Parthe lui fit dire de ne plus parler de cette restitution; mais s'il voulait se retirer sur-le-champ, il lui promettait la paix et une entière sûreté pour sa retraite. Antoine y consentit; et peu de jours après, ayant fait charger ses bagages, il se mit en marche. Il avait plus de talent que personne pour parler à une

grande multitude et conduire une armée par l'ascendant de ses discours ; mais la honte et l'abattement où il était alors ne lui permirent pas de parler aux troupes pour les encourager, et il chargea de ce soin Domitius Énobardus. Il y en eut qui, prenant ce silence pour du mépris, se crurent offensés ; mais tous les autres, qui en devinèrent la cause, furent touchés de sa peine et y virent un nouveau motif de lui témoigner plus de respect et plus d'obéissance. Il se disposait à reprendre le chemin par lequel il était venu, à travers une plaine découverte et sans arbres, lorsqu'un homme du pays des Mardes ¹, qui avait une longue expérience des mœurs des Parthes, et qui, dans le combat où Antoine avait perdu ses machines, venait de donner aux Romains des preuves de sa fidélité, vint le trouver et lui conseilla de faire sa retraite par la droite, afin de gagner les montagnes et de ne pas engager des troupes chargées d'armes et de bagages dans des plaines nues et découvertes, où elles seraient exposées à la cavalerie et aux flèches des Parthes. « C'est, ajouta-t-il, dans cette espérance que » Phraate vous a accordé des conditions de paix si favorables, pour » vous engager à lever le siège ; mais si vous voulez, je serai votre » guide et je vous conduirai par un chemin plus court, où vous aurez » abondamment toutes les choses nécessaires. »

XLIV. Antoine, après l'avoir entendu, délibéra sur le parti qu'il devait prendre : il ne voulait pas, après le traité qu'il venait de faire, montrer de la défiance des Parthes ; mais d'un autre côté, séduit par l'avantage de suivre un chemin plus court et de passer par des bourgs bien habités, où il trouverait tout ce qui lui serait nécessaire, il demanda à cet homme quelle garantie il lui donnerait de sa fidélité. « Faites-moi lier, lui répondit le Marde, jusqu'à ce que j'aie rendu » votre armée en Arménie. » Il les conduisit, ainsi lié, les deux premiers jours, sans que rien troublât leur marche. Le troisième jour, Antoine, ne songeant à rien moins qu'aux Parthes, et plein de confiance, marchait négligemment, lorsque le Marde, s'apercevant que la digue qui retenait les eaux du fleuve était fraîchement rompue, et le chemin qu'il fallait tenir entièrement inondé, comprit que c'était l'ouvrage des Parthes, qui, pour embarrasser et retarder la marche des Romains, avaient couvert le chemin de ces eaux. Il le fit remarquer à Antoine et l'avertit d'avancer avec précaution, parceque les ennemis n'étaient pas loin. En effet, il avait à peine rangé ses troupes en bataille et placé entre les lignes les frondeurs et les gens de trait pour écarter les ennemis, que les Parthes parurent et se répandirent de tous côtés, dans le dessein d'envelopper les Romains et de porter le désordre dans tous les rangs. Mais les troupes légères ayant fondu sur eux, les Parthes, après en avoir blessé plusieurs à coups de flèches, et en avoir eu au moins autant des leurs de blessés par les frondeurs

¹ Peuple de la Médie, limitrophe des Perses, suivant Strabon, liv. XI.

et les gens de trait, s'éloignèrent à quelque distance : ils ne tardèrent pas à revepir à la charge ; mais la cavalerie gauloise, ayant couru sur eux à toute bride, les poussa avec tant de vigueur, qu'ils furent entièrement dispersés et ne reparurent plus de ce jour-là.

XLV. Antoine, instruit par cette tentative des Parthes de ce qu'il devait faire, garnit de frondeurs et de gens de trait, non seulement son arrière-garde, mais encore les deux ailes ; et donnant à son armée la forme d'un bataillon carré, il marcha avec précaution, après avoir donné ordre à sa cavalerie, si l'ennemi revenait à la charge, de se borner à le repousser, et, quand il l'aurait rompu, de ne pas le poursuivre bien loin. Par-là, les quatre jours suivants, les Parthes, ayant reçu des Romains autant de mal qu'ils leur en faisaient eux-mêmes, devinrent moins ardents à les attaquer ; et prenant l'hiver pour prétexte, ils s'occupèrent de leur retraite. Le cinquième jour, Flavius Gallus, homme plein de courage et d'activité, qui avait un commandement dans l'armée, vint demander à Antoine la plus grande partie des troupes légères de l'arrière-garde et une partie de la cavalerie qui était au front de l'armée, promettant de faire quelque exploit signalé. Antoine lui ayant donné ce détachement, il repoussa les ennemis qui étaient venus à la charge ; mais au lieu de se retirer après cet avantage vers le gros de l'infanterie, comme Antoine le lui avait ordonné, il s'opiniâtra à tenir ferme, avec plus de témérité que de prudence. Les officiers de l'arrière-garde, le voyant séparé d'eux, l'envoyèrent rappeler ; mais il n'eut aucun égard à leur avis. Alors un questeur, nommé Titius, prenant une des enseignes, voulut faire retourner celui qui la portait, et accabla Gallus d'injures, en lui reprochant de faire périr sans nécessité tant de braves gens. Gallus, lui ayant répondu sur le même ton, ordonna à ses troupes de rester auprès de lui, et Titius se retira. Gallus, poussant toujours les ennemis qu'il avait en tête, ne s'apercevait pas qu'il était enfermé par derrière ; enfin se voyant chargé de tous côtés, il envoya demander du secours.

XLVI. Les commandants des légions, parmi lesquels était Canidius, qui avait le plus grand crédit auprès d'Antoine, firent alors une grande faute : au lieu de faire marcher au secours de Gallus toute leur infanterie, ils n'envoyèrent que de faibles détachements, qui, battus les uns après les autres, auraient, par ces défaites partielles, rempli le camp d'épouvante, et entraîné une déroute générale, si Antoine lui-même, accourant du front avec son corps d'infanterie, n'eût ouvert au milieu des fuyards un passage à la troisième légion, qui arrêta la poursuite des ennemis. Il ne périt pas moins de trois mille hommes dans cette occasion, et l'on rapporta cinq mille blessés, au nombre desquels était Gallus, qui était percé par-devant de quatre flèches, et qui mourut bientôt de ses blessures. Antoine alla visiter tous les autres, et, fondant en larmes, il les consolait ; il partageait leurs souffrances. Les blessés, malgré leurs douleurs, montraient un

air satisfait ; ils lui prenaient la main ; ils le conjuraient de se retirer , pour prendre soin de lui-même , et de ne pas se fatiguer pour eux ; et , l'appelant leur empereur , ils lui protestaient qu'ils croiraient leur vie assurée tant qu'il serait lui-même bien portant. En général , on peut dire que dans ces temps-là aucun autre empereur n'assembla une armée ni plus forte ni composée d'une jeunesse plus brillante , ni plus patiente dans les peines , qui ne le cédait pas même aux anciens Romains par son respect pour le général , par son obéissance et son affection , par un dévouement généreux qui , commun aux officiers et aux soldats , aux nobles et aux gens obscurs , leur faisait préférer l'estime et les bonnes grâces d'Antoine à leur sûreté personnelle et à leur vie. On peut en assigner plusieurs causes , que nous avons déjà fait connaître : c'était la grande naissance d'Antoine , la force de son éloquence , la simplicité de son caractère , sa libéralité , sa magnificence , l'agrément de ses plaisanteries et la facilité de son commerce. Dans cette occasion en particulier , la compassion qu'il témoignait pour leurs maux et pour leurs souffrances , la générosité avec laquelle il fournissait à leurs besoins , rendit les blessés mêmes et les malades plus empressés à lui obéir que ceux qui n'éprouvaient aucun mal.

XLVII. Les ennemis , qui , fatigués de tant d'attaques , se disposaient à cesser leur poursuite , furent tellement ranimés par cette victoire , et conçurent un tel mépris pour les Romains , qu'ils passèrent la nuit près de leur camp , persuadés que le lendemain ils trouveraient les tentes abandonnées , et qu'ils en pilleraient toutes les richesses. Aussi , dès la pointe du jour , parurent-ils en bien plus grand nombre que les jours précédents : on assure qu'ils n'étaient pas moins de quarante mille chevaux , et que le roi y avait envoyé jusqu'à sa compagnie des gardes , comme à une victoire qui ne pouvait leur échapper ; pour lui , il ne se trouva jamais en personne à aucun combat. Antoine , qui se disposait à haranguer ses soldats , demanda une robe noire , afin d'exciter davantage leur compassion ; mais ses amis s'y étant opposés , il sortit avec sa cotte d'armes de général , et , dans le discours qu'il leur fit , il donna des éloges à ceux qui avaient vaincu l'ennemi , et fit de vifs reproches à ceux qui avaient pris la fuite. Les premiers l'exhortèrent à avoir confiance en eux ; les autres , en se justifiant , se soumirent à être décimés , ou à subir à son gré toute autre espèce de punition ; ils le conjurèrent seulement de bannir la tristesse et le chagrin qu'ils lui avaient causés. Antoine alors , levant les mains au ciel , demanda aux dieux que si ses prospérités précédentes devaient être compensées par quelque malheur , ils le fissent tomber sur lui seul , et qu'ils donnassent à son armée le salut et la victoire.

XLVIII. Le lendemain , après avoir fortifié leurs flancs , ils se remirent en marche. Les Parthes , s'étant présentés pour les charger ,

trouvèrent tout autre chose que ce qu'ils avaient attendu : ils croyaient marcher, non à un combat, mais à un pillage et à un butin assuré, lorsque les Romains, faisant pleuvoir sur eux une grêle de traits, montrèrent autant de courage et d'ardeur que s'ils eussent eu des troupes toutes fraîches et jetèrent les ennemis dans le découragement. Mais les Romains ayant eu à descendre des coteaux dont la pente était rapide et où ils ne pouvaient aller que lentement, ils furent assaillis par les flèches des Parthes. Alors les soldats légionnaires, se tournant vers l'ennemi, enfermèrent dans leurs rangs l'infanterie légère : le premier rang mit un genou en terre et se couvrit de ses boucliers ; le second plia de même un genou et éleva ses boucliers sur ceux du premier rang ; le troisième en fit autant ; et cette suite de boucliers, qui, semblable à un toit, présentait l'image des degrés d'un théâtre, fut pour les soldats la plus sûre défense contre les flèches des Parthes, qui glissaient sur cette surface d'airain. Les ennemis, prenant pour une marque de lassitude et d'épuisement le mouvement que les Romains avaient fait de mettre un genou à terre, laissèrent leurs arcs et leurs flèches, et, armés de leurs piques, s'approchèrent pour les charger : à l'instant les Romains, se levant en poussant de grands cris, et frappant les ennemis de leurs épieux⁴, abattent à leurs pieds ceux qui sont le plus près d'eux, et mettent les autres en fuite. Cette manœuvre, qu'ils furent obligés de répéter les jours suivants, ne leur permit pas de faire beaucoup de chemin.

XLIX. Cependant la famine commençait à se faire sentir dans l'armée, qui ne pouvait se procurer de blé sans combat, et qui manquait de moulins pour le moudre. On avait été obligé de les abandonner, la plupart des bêtes de somme ayant péri, et les autres étant employées à porter les malades et les blessés. Le boisseau attique² de froment se vendait, dit-on, dans le camp, cinquante drachmes³, et les pains d'orge valaient leur poids en argent. Ils eurent donc recours aux herbes et aux racines ; et, comme ils en trouvaient peu de celles qu'ils avaient coutume de manger, la nécessité les força de se nourrir de celles qu'ils ne connaissaient pas : ils en rencontrèrent une qui leur ôtait le sens et les faisait mourir. Ceux qui en avaient mangé ne se souvenaient de rien, ne reconnaissaient rien et ne faisaient autre chose que de remuer et de retourner des pierres, comme l'ouvrage le plus important et le plus digne de les occuper. Toute la plaine était couverte de soldats qui, courbés vers la terre, arrachaient des pierres et les changeaient de place. Enfin, après avoir vomi beaucoup de bile, ils mouraient subitement, surtout depuis que le vin, le seul

⁴ Ces épieux, appelés en latin *pila*, étaient de gros bâtons de trois coudées de long, armés d'un fer long d'une coudée et demie : ainsi toute la longueur de l'épieu était de quatre coudées et demie, ou d'environ sept pieds. Voy. Polybe, l. VI, et les notes de Juste-Lipse sur cet endroit de Polybe, dans son l. III, de la *Mutée romaine*, dialog. 4.—² Le boisseau pesait de vingt-une à vingt-deux livres.—³ Quarante-cinq livres de notre monnaie.

remède qu'on eût trouvé contre ce poison , leur eut manqué. Il en avait péri plusieurs ; et Antoine, voyant que les Parthes ne s'éloignaient pas , s'écria plusieurs fois : « O retraite des dix mille ! » par un sentiment d'admiration pour ces dix mille Grecs qui , sous la conduite de Xénophon , avaient fait bien plus de chemin que ses troupes pour retourner de la Babylonie en Grèce , et qui , ayant eu bien plus d'ennemis à combattre , étaient rentrés heureusement dans leur patrie ¹.

L. Les Parthes , qui ne pouvaient ni enfoncer ni rompre l'ordonnance des Romains , et qui avaient été déjà plusieurs fois battus en mis en fuite , eurent de nouveau recours à la ruse ; ils se mêlèrent , comme en pleine paix , avec ceux qui allaient chercher du blé ou des vivres , et , leur montrant leurs arcs débandés , ils leur assuraient qu'ils allaient retourner sur leurs pas et cesser de les poursuivre ; que seulement ils seraient suivis un ou deux jours par quelques Mèdes qui ne les troubleraient pas dans leur marche , et qui se borneraient à défendre du pillage les bourgs les plus écartés. Ils accompagnaient ces paroles d'adieux et de témoignages d'amitié en apparence si sincères , que les Romains y prirent confiance , et qu'Antoine lui-même , à qui l'on en rendit compte , desira de prendre le chemin de la plaine , parce qu'il ne devait pas trouver de l'eau dans les montagnes. Il se disposait à le faire , lorsqu'il vit arriver dans son camp un officier parthe , nommé Mithridate , cousin de ce Monésès , qui avait passé quelque temps auprès d'Antoine et avait reçu de lui trois villes en présent. Cet officier demanda qu'on l'abouchât avec quelqu'un qui entendit la langue des Parthes ou celle des Syriens. On fit venir Alexandre d'Antioche , un des amis d'Antoine , à qui le Parthe se fit connaître : il dit qu'il venait de la part de Monésès , qui voulait reconnaître les bienfaits d'Antoine ; il lui demanda ensuite s'il voyait dans le lointain une longue chaîne de hautes montagnes. Sur la réponse affirmative d'Alexandre : « C'est , continua Mithridate , au pied de ces montagnes » que les Parthes vous dressent des embûches avec toutes leurs » troupes. Au-dessous des montagnes sont de vastes plaines où ils » vous attendent , après vous avoir trompés , en vous persuadant de » prendre ce chemin et de quitter celui des hauteurs. Ce dernier , à » la vérité , vous fera éprouver la soif et les fatigues auxquelles vous » êtes déjà accoutumés ; mais si Antoine prend l'autre , il y trouvera » les mêmes malheurs que Crassus. » Après lui avoir donné cet avis , il se retira.

LI. Antoine , troublé du rapport qu'on vint lui en faire , assembla ses amis et consulta le Marde qui lui servait de guide , et qui lui dit

¹ Antoine , qui était dans la Médie , aurait bien eu , pour retourner en Italie , au moins au tant de chemin à faire que les Grecs en firent pour rentrer dans leur patrie. Ainsi Plutarque veut dire qu'Antoine n'avait pas tant de chemin à faire que les Grecs pour se trouver en pays ami , et cela était vrai.

qu'il n'avait pas un autre avis que l'officier parthe. « Je sais par expérience, ajouta-t-il, que quand même vous n'auriez pas d'ennemis à craindre, le chemin de la plaine serait toujours très difficile ; les détours qu'on est obligé de prendre n'ont point de traces battues qui puissent les faire reconnaître ; au lieu que l'autre route, quoique plus rude, ne vous exposera à d'autre fatigue que d'être une journée sans eau. » Sur cette réponse, Antoine changea d'avis ; et, dès la nuit même, il se mit en marche, après avoir ordonné à ses soldats de porter avec eux de l'eau ; mais la plupart manquaient de vases pour la mettre ; quelques uns donc en remplirent leurs casques, et d'autres en mirent dans des outres. Les Parthes, avertis de leur départ, se mirent, contre leur usage, dès la nuit même, à les poursuivre, et, au lever du soleil, ils atteignirent l'arrière-garde. Les Romains, qui avaient fait cette nuit deux cent quarante stades ⁴, étaient accablés de veilles et de fatigue : l'arrivée subite des ennemis, qu'ils étaient bien loin d'attendre, les jeta dans le découragement. Les combats continuels qu'il fallait livrer à chaque pas augmentaient encore leur soif. Ceux qui marchaient les premiers arrivèrent aux bords d'une rivière dont l'eau fraîche et limpide était salée et malfaisante ; on en avait à peine bu qu'elle causait des tranchées violentes et des douleurs très vives et qu'elle irritait la soif au lieu de l'apaiser. Le Marde les en avait avertis ; mais, malgré tout ce qu'on put leur dire, il fut impossible de les empêcher d'en boire. Antoine parcourait les rangs et les conjurait de souffrir un peu de temps, en les assurant qu'ils trouveraient près de là une autre rivière dont l'eau était très saine ; qu'ensuite le reste du chemin étant escarpé et impraticable à la cavalerie, les ennemis seraient obligés de se retirer. En même temps il fit sonner la retraite pour rappeler ceux qui combattaient, et donna le signal de dresser les tentes, afin que les soldats pussent respirer quelque temps la fraîcheur de l'ombre.

LII. Les tentes étaient à peine dressées et les Parthes retirés, selon leur coutume, que Mithridate vint une seconde fois parler à Alexandre et lui dire qu'il exhortait Antoine à se remettre en marche dès que ses troupes seraient un peu reposées, et à gagner la rivière le plus promptement qu'il pourrait, parceque les ennemis ne la passeraient point et borneraient là leur poursuite. Alexandre alla faire part de cet avis à Antoine, qui le chargea de porter à Mithridate une grande quantité de coupes et de flacons d'or. Cet officier en prit autant qu'il put en cacher sous sa robe, et se retira. Il faisait encore jour lorsque les Romains ayant levé leurs tentes se mirent en marche sans être harcelés par les ennemis ; mais ils se donnèrent eux-mêmes la nuit la plus fâcheuse et la plus alarmante qu'ils eussent encore passée. Des soldats, après avoir massacré ceux qui étaient chargés de l'or ou de l'argent de

⁴ Douze lieues.

l'armée, se mirent à le piller avec celui que portaient les bêtes de somme ; enfin, se jetant sur les équipages même d'Antoine, ils rompirent sa vaisselle et ses tables, qui étaient d'un grand prix, et se les partagèrent. Les troupes, persuadées que les ennemis, dans une attaque nocturne, avaient mis tout le camp en déroute, étaient dans le trouble et l'effroi. Antoine, appelant un de ses gardes, nommé Rhamus, qui était son affranchi, lui fait jurer qu'au premier ordre qu'il lui donnera il lui passera son épée au travers du corps et lui coupera la tête, afin qu'il ne puisse ni tomber en vie dans les mains des ennemis, ni être reconnu après sa mort. Ses amis fondaient en larmes, et le Marde s'efforçait de le rassurer, en lui disant que la rivière était proche, qu'il en jugeait à un vent frais et humide qui, commençant à se faire sentir, rendait la respiration plus facile et plus douce ; que le temps qu'ils avaient mis dans leur marche était une preuve certaine qu'ils touchaient au terme de leur course, puisqu'il ne restait que très peu de nuit. On vint en même temps lui apprendre que le tumulte n'avait eu d'autre cause que l'avarice et la violence de quelques soldats : alors, pour rétablir l'ordre parmi ses troupes, après l'agitation et l'effroi qu'elles venaient d'éprouver, il fit donner l'ordre de camper.

LIII. Le jour commençait à paraître et l'armée reprenait son ordre et sa tranquillité, lorsque l'arrière-garde se sentit assaillie par les flèches des Parthes. Aussitôt Antoine fait donner aux troupes légères le signal du combat ; et le corps de l'infanterie, se couvrant de ses boucliers, comme il avait fait auparavant, reçoit sans danger les flèches des ennemis, qui n'osent plus les approcher. Ceux qui formaient les premiers rangs, avançant ainsi peu à peu, aperçoivent la rivière ; et Antoine, plaçant la cavalerie sur le bord pour tenir tête à l'ennemi, fait d'abord passer les malades. Bientôt ceux qui soutenaient l'attaque des ennemis eurent la facilité de boire sans inquiétude ; ar les Parthes n'eurent pas plus tôt vu la rivière, que, débandant leurs arcs, ils exhortèrent les Romains à la passer paisiblement, et donnèrent de grands éloges à leur valeur. Quand les Romains l'eurent passée sans obstacle, et qu'ils eurent repris haleine, ils continuèrent leur marche, mais sans trop se fier aux Parthes. Enfin, le sixième jour depuis le dernier combat, ils arrivèrent aux bords de l'Araxe, qui sépare la Médie de l'Arménie, et qui leur parut difficile à traverser par sa profondeur et sa rapidité ; d'ailleurs, il courut un bruit dans l'armée que les ennemis étaient en embuscade dans les environs, pour les charger au passage. Mais après l'avoir passé en sûreté, ils entrèrent dans l'Arménie ; et, alors, comme s'ils revoyaient la terre après une longue navigation, ils l'adorèrent ; ensuite, fondant en larmes et éprouvant la plus douce joie, ils s'embrassèrent mutuellement. Comme ils traversaient un pays riche et fertile, où, après une grande disette, ils trouvaient une nourriture abondante et variée, ils mangè-

rent avec excès et se donnèrent des hydropisies et des coliques violentes.

LIV. Antoine, ayant fait la revue de son armée, la trouva diminuée de vingt mille hommes de pied et de quatre mille chevaux; sur ce nombre il n'y en avait pas la moitié qui eût péri par les mains des ennemis, tout le reste était mort de maladie. Ils eurent vingt-sept jours de marche depuis leur départ de la ville de Phraata jusqu'en Arménie, et dans cet espace de temps ils avaient battu dix-huit fois les Parthes; mais ces victoires n'avaient pas un succès complet, parcequ'ils ne pouvaient poursuivre bien loin les ennemis. Ce fut surtout à cela qu'on reconnut qu'Artavasde, roi d'Arménie, avait seul enlevé au général romain toute la gloire que celui-ci pouvait attendre de cette guerre. Si les seize mille chevaux¹ qu'il avait amenés de la Médie fussent restés auprès d'Antoine, comme ils étaient armés à la manière des Parthes et accoutumés à combattre contre eux, lorsque les Romains avaient eu mis en fuite les ennemis, ces Arméniens, en s'attachant à leur poursuite, les auraient empêchés de se rallier après leur défaite et de revenir si souvent à la charge. Aussi tous les Romains, dans le ressentiment qu'ils en conservaient, pressaient-ils Antoine de punir cet Arménien; mais Antoine, plus prudent et plus sage, ne voulut ni lui reprocher sa trahison, ni lui donner moins de témoignages d'affection et de marques d'honneur qu'il n'avait fait jusqu'alors : la faiblesse et les besoins de son armée lui prescrivaient ces ménagements. Mais dans la suite, lorsqu'il rentra en armes dans l'Arménie, il lui persuada, par les invitations et les promesses les plus pressantes, de venir le trouver; et, quand il l'eut entre les mains, il le retint prisonnier et le conduisit chargé de fers à Alexandrie, où il le fit servir à orner son triomphe. Il est vrai qu'il indisposa fort les Romains, en prostituant à des Égyptiens, pour plaire à Cléopâtre, une pompe qui faisait le plus bel ornement de leur patrie; mais cela n'eut lieu que long-temps après.

LV. Impatient d'arriver en Égypte, Antoine pressa tellement sa marche, dans un hiver rigoureux et au milieu de neiges continuelles, qu'il perdit huit mille hommes dans le chemin et qu'il n'arriva qu'avec très peu de troupes auprès de la mer, dans un bourg appelé Leucocome², entre Béryte et Sidon : ce fut là qu'il attendit Cléopâtre; et comme elle tardait à venir, il tomba dans la tristesse et dans la langueur. Cependant il chercha bientôt une distraction à son chagrin dans la débauche de la table; mais il ne pouvait s'y tenir long-temps tranquille; il se levait à tout moment, et, laissant les autres convives continuer de boire, il allait au rivage pour voir si Cléopâtre venait. Elle arriva enfin avec des habits et de l'argent pour les soldats. Quelques écrivains disent qu'elle n'apporta que les habits, et qu'Antoine

¹ Il a dit plus haut six mille; ce qui est plus vraisemblable.

² C'est-à-dire le bourg Blanc dans la Phénicie.

leur distribua de son argent, comme si Cléopâtre le leur donnait. Il s'éleva vers ce même temps entre le roi des Mèdes et Phraate, roi des Parthes, une grande contestation, qui eut, dit-on, pour première cause le partage des dépouilles romaines; mais qui s'accrut ensuite au point de faire craindre au roi des Mèdes la perte de son royaume. Il envoya donc des ambassadeurs à Antoine pour l'engager à déclarer la guerre aux Parthes, lui promettant de le seconder de toutes ses forces. Cette proposition fit concevoir à Antoine les plus grandes espérances; elle lui assurait la seule ressource qui lui eût manqué dans la première expédition pour soumettre les Parthes, de la cavalerie et des gens de trait; et maintenant, loin d'avoir à en demander, on venait les lui offrir, et on regardait comme un service important qu'il voulût les accepter. Il se disposa donc à rentrer en Arménie, et, après qu'il se serait abouché avec le roi des Mèdes, sur les bords de l'Araxe, à commencer la guerre contre les Parthes.

LVI. Cependant à Rome Octavie ayant désiré de s'embarquer pour aller trouver Antoine, César y consentit, moins pour satisfaire le désir de sa sœur que dans l'espérance, comme le disent la plupart des historiens, que le mépris et les outrages qu'elle recevrait lui fourniraient un prétexte spécieux de faire la guerre à Antoine. En arrivant à Athènes, elle reçut des lettres de son mari qui lui ordonnait de l'y attendre, et qui lui apprenait l'expédition qu'il avait projetée en Asie. Octavie, qui devina sans peine le motif d'un ordre si offensant pour elle, lui répondit pour lui demander où il voulait qu'elle lui fît passer tout ce qu'elle avait apporté pour lui : c'était une grande provision d'habits pour les soldats, beaucoup de bêtes de somme, de l'argent et des présents considérables pour les officiers et pour ses amis. Elle lui avait amené aussi deux mille hommes d'élite, très bien équipés et couverts d'aussi belles armes que les cohortes prétoriennes. Niger, un des amis d'Antoine, qu'elle avait chargé de cette lettre, après avoir rempli sa commission, ajouta des éloges d'Octavie qui étaient bien mérités. Cléopâtre, qui sentit qu'Octavie venait lui disputer le cœur d'Antoine, craignant qu'une femme si estimable par la dignité de ses mœurs et soutenue de toute la puissance de César n'employât pas long-temps auprès de son mari les charmes de sa conversation et l'attrait de ses caresses, sans prendre sur lui un ascendant invincible et s'en rendre entièrement maîtresse, feignit d'avoir pour Antoine la passion la plus violente, et affecta d'exténuer son corps en prenant peu de nourriture. Toutes les fois qu'il venait chez elle, il lui trouvait le regard étonné; et quand il en sortait, elle avait les yeux abattus de langueur. Attentive à paraître souvent en larmes, elle se hâtait de les essuyer et de les cacher, afin de les dérober à Antoine; elle faisait surtout usage de ces ressources lorsqu'elle le voyait disposé à quitter la Syrie pour aller joindre le roi des Mèdes.

LVII. Ses flatteurs, qui voulaient paraître jaloux de la servir, fai-

saient à Antoine les plus vifs reproches : ils le traitaient de cœur dur et insensible ; ils l'accusaient de laisser mourir de chagrin une femme qui ne respirait que pour lui. « Octavie , lui disaient-ils , ne vous est » unie que pour les intérêts de son frère ; elle jouit de tous les avantages attachés au titre d'épouse ; et Cléopâtre , reine de tant de peuples , n'est appelée que la maîtresse d'Antoine ; cependant elle ne » refuse pas ce nom , et ne s'en croira pas déshonorée , pourvu qu'elle » puisse vous voir et vivre avec vous ; mais , si vous l'abandonnez , elle ne » survivra pas à son malheur. » Antoine , attendri , ou plutôt amolli par ces discours , et craignant que Cléopâtre ne renonçât en effet à la vie , retourna tout de suite à Alexandrie et renvoya au printemps l'expédition de Médie , quoiqu'il eût appris que les Parthes étaient agités de séditions. Il rentra cependant dans la Médie ; mais ce fut simplement pour faire alliance avec le roi , en mariant à une fille de ce prince , qui était encore fort jeune , un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre¹ ; et , aussitôt après le mariage , il s'en retourna , déjà tout occupé de ses projets de guerre civile.

LVIII. Dès qu'Octavie fut de retour d'Athènes , César , indigné de l'affront qu'elle avait reçu , lui ordonna de quitter la maison d'Antoine et de se loger seule ailleurs ; mais elle lui répondit qu'elle ne sortirait pas de la maison de son mari , et que s'il n'avait pas lui-même d'autre motif de faire la guerre à Antoine , elle le conjurait d'oublier tout ce qui la regardait personnellement ; qu'il serait odieux que deux grands empereurs plongeassent les Romains dans une guerre civile , l'un par l'amour d'une femme , et l'autre par jalousie. Sa conduite prouva ses dispositions encore mieux que ses paroles ; elle continua d'habiter la maison de son mari , comme s'il eût été présent : elle fit élever avec autant de soin que de magnificence , non seulement les enfants qu'elle avait eus d'Antoine , mais encore ceux qu'il avait eus de Fulvie ; les amis de son mari qui venaient de sa part à Rome , soit pour briguer des charges , soit pour suivre des affaires particulières , elle les recevait chez elle et leur faisait obtenir de son frère les grâces qu'ils sollicitaient. En agissant ainsi , elle nuisit , contre son intention , à Antoine , dont les injustices envers une telle femme excitaient contre lui la haine publique.

LIX. Il se rendit encore plus odieux par le partage qu'il fit , à Alexandrie , aux enfants de Cléopâtre ; partage dicté par l'orgueil digne d'un roi de théâtre , et qui parut fait en haine des Romains. Après avoir rempli le gymnase d'une multitude immense , et fait dresser sur un tribunal d'argent deux trônes d'or , l'un pour lui-même et l'autre pour Cléopâtre , il la déclara reine d'Égypte , de Chypre , d'Afrique et de la Coélesyrie , et lui associa Césarion ; qui passait pour fils

¹ Il donna au roi des Mèdes la partie de l'Arménie qu'il avait conquise , maria Alexandre , l'aîné des fils qu'il avait eus de Cléopâtre , à Jotape , fille de ce roi , et retira les enseignes prises dans le combat de Tatiannus. Dion , XLIX , XLIV.

du premier César , qui 'avait laissé Cléopâtre enceinte. Il conféra ensuite le titre de rois aux enfants qu'il avait eus de cette reine , et donna à Alexandre l'Arménie , la Médie et le royaume des Parthes , quand il en aurait fait la conquête ; Ptolémée , son second fils , eut la Phénicie , la Syrie et la Cilicie. Il les présenta tous les deux au peuple : Alexandre était vêtu d'une robe médique , et portait sur la tête la tiare et le bonnet pointu qu'on appelle cidaris , ornements des rois des Mèdes et des Arméniens ; Ptolémée avait un long manteau , des pantoufles et un bonnet entouré d'un diadème , habillement des successeurs d'Alexandre. Après que ces deux princes eurent salué leur père et leur mère , ils furent environnés , l'un d'une garde d'Arméniens ; l'autre , d'une garde macédonienne. Depuis ce jour , Cléopâtre ne parut en public que vêtue de la robe consacrée à Isis , et donna ses audiences au peuple sous le nom de la nouvelle Isis (8).

LX. César , par le rapport qu'il fit au sénat de ce partage , par les accusations qu'il reproduisit souvent contre Antoine dans les assemblées du peuple , lui attira une haine universelle. Antoine , de son côté , envoya des gens à Rome pour accuser César. Les plus grands de ses griefs étaient , premièrement , que César , après avoir enlevé la Sicile à Sextus Pompée , ne lui eût pas donné la moitié de cette île ; secondement , que , cette guerre finie , il eût gardé les vaisseaux qu'il avait empruntés de lui pour la faire ; troisièmement , qu'ayant chassé Lépидus de ses gouvernements , et l'ayant réduit à l'état obscur de simple particulier , il eût retenu l'armée , les provinces et les revenus qu'on avait assignés à ce triumvir ; quatrièmement enfin , qu'il eût distribué à ses soldats presque toutes les terres de l'Italie , sans en rien laisser pour les troupes d'Antoine. A ces accusations César répondait qu'il avait dépouillé Lépидus de ses gouvernements , parcequ'il abusait insolemment de son autorité ; qu'il partagerait avec Antoine les provinces qu'il avait conquises lorsque Antoine lui ferait part de l'Arménie ; que les soldats d'Antoine ne devaient pas entrer dans le partage de l'Italie , puisqu'ils avaient déjà la Médie et les pays des Parthes , ajoutés à l'empire romain par les exploits glorieux qu'ils avaient faits avec leur général. Antoine était en Arménie lorsqu'il apprit ce qui se passait à Rome : aussitôt il ordonne à Canidius de prendre seize légions et de les conduire vers la mer , tandis qu'il se rendrait lui-même à Éphèse avec Cléopâtre. Ce fut dans cette ville qu'il vit arriver de tous côtés sa flotte , qui , en y comprenant les vaisseaux de charge , était forte de huit cents voiles : Cléopâtre en avait fourni deux cents , outre vingt mille talents ¹ , et des vivres pour toute l'armée pendant la durée de la guerre.

LXI. Domitius et quelques autres amis d'Antoine lui avaient persuadé de renvoyer Cléopâtre en Égypte , pour y attendre la fin de la

¹ Cent millions.

guerre : mais cette reine , craignant qu'Octavie ne le réconciliât une seconde fois avec César , persuada à Canidius , à force d'argent , de parler en sa faveur à Antoine ; de lui représenter qu'il n'était ni juste d'éloigner de cette guerre une princesse qui fournissait pour la faire des secours si considérables , ni utile à ses intérêts de décourager , par la retraite de leur reine , les Égyptiens , qui faisaient une grande partie de ses forces navales. Canidius ajouta que Cléopâtre ne lui paraissait inférieure en prudence à aucun des rois qui combattaient sous ses ordres , elle qui avait long-temps gouverné seule un empire si vaste , et qui , depuis qu'elle vivait avec lui , avait appris à conduire les plus grandes affaires. Ces raisons triomphèrent de l'opposition d'Antoine ; car il fallait que César devînt seul maître de tout l'empire romain. Lorsqu'il eut rassemblé toutes ses forces , ils firent voile pour Samos , où ils passèrent tout leur temps en plaisirs et en fêtes. Comme les rois , les princes , les tétrarques , les nations et les villes , depuis la Syrie jusqu'aux Palus-Méotides , à l'Arménie et à l'Illyrie ¹ , avaient reçu l'ordre d'apporter ou d'envoyer toutes les provisions dont Antoine avait besoin pour la guerre , on n'avait pas non plus oublié de convoquer à Samos tous les comédiens , tous les farceurs , tous les artisans du dieu Bacchus ². Ainsi , pendant que la terre entière poussait des soupirs et des gémissements , une seule île retentit , durant plusieurs jours , du son des flûtes et des autres instruments de musique ; tous les théâtres étaient remplis de chœurs qui disputaient le prix des divers genres de poésie. Chaque ville envoyait un bœuf pour les sacrifices , et c'était entre les rois une rivalité de magnificence et de faste dans les repas et dans les présents qu'ils se donnaient. Aussi l'on se demandait partout ce que feraient donc tous ces rois pour célébrer leurs victoires dans leurs pompes triomphales , puisque dans les préparatifs de la guerre ils donnaient des fêtes si magnifiques.

LXII. Après qu'Antoine eut terminé toutes ces fêtes , il donna aux comédiens qu'il avait employés la ville de Priène ³ pour habitation , et s'embarqua pour Athènes , où tous les jours se passèrent aussi en jeux et en spectacles. Cléopâtre , jalouse des honneurs qu'Octavie avait reçus dans cette ville , dont les habitants lui avaient donné des marques singulières d'affection , gagna le peuple par les largesses qu'elle lui fit. Les Athéniens lui décernèrent donc des honneurs particuliers et lui envoyèrent le décret par des députés : Antoine , comme citoyen d'Athènes , était à leur tête ; et il porta la parole au nom de la ville. Ce fut alors qu'il envoya des gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison :

¹ Il y a dans le texte *Laurium* , montagne de l'Attique : mais quelle apparence que Plutarque l'ait jointe avec l'Arménie , la Syrie et les Palus-Méotides ? On a donc substitué l'Illyrie , avec d'autant plus de vraisemblance que nous la trouverons plus bas nommée avec l'Arménie.

² Tous les comédiens , les musiciens et les poètes eux-mêmes , étaient sous la protection de Bacchus ; voilà pourquoi les poètes se couronnaient de lierre , et qu'Horace , liv. II , od. xix , nous représente ce dieu inspirant les vers dans la solitude.

³ Ville d'Ionie , dans l'Asie-Mineure.

elle en sortit, emmenant avec elle tous les enfants d'Antoine, excepté l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, et qui était auprès de son père; elle fondait en larmes, et se désolait de pouvoir être regardée par les Romains comme une des causes de la guerre civile. Le peuple gémissait moins sur le sort d'Octavie que sur l'aveuglement d'Antoine, principalement ceux qui, ayant vu Cléopâtre, savaient que cette reine ne l'emportait sur Octavie ni pour la beauté, ni pour la fleur de la jeunesse.

LXIII. César, ayant appris la grandeur et la promptitude des préparatifs d'Antoine, en fut troublé et craignit d'être obligé de commencer la guerre cet été-là même, lorsqu'il manquait encore de beaucoup de provisions, et que le peuple était mécontent des impôts dont il l'accablait. Tous les citoyens étaient forcés de payer le quart de leur revenu, et les fils d'affranchi de donner la valeur du huitième de leurs fonds. Des contributions si onéreuses excitaient des plaintes générales et causaient des troubles dans toute l'Italie. Aussi une des plus grandes fautes qu'Antoine pût faire, c'était de différer d'attaquer César, et de lui donner par ce délai le temps de faire ses préparatifs et de dissiper les troubles qui s'étaient élevés; car le peuple, qui s'aggravait quand on levait des impôts, redevenait calme quand il les avait payés. Titius et Plancus, deux amis d'Antoine, et tous deux hommes consulaires, devenus l'objet des mauvais traitements de Cléopâtre, parcequ'ils s'étaient le plus opposés à son séjour à l'armée, abandonnèrent Antoine, et se retirèrent auprès de César, à qui ils firent connaître le testament d'Antoine, dont ils savaient toutes les dispositions. Il était entre les mains des vestales, qui refusèrent de le remettre à César, et qui lui dirent que s'il voulait l'avoir, il vint le prendre lui-même. Il y alla, le prit; et en le lisant seul en particulier, il marqua les endroits qui lui parurent les plus répréhensibles.

LXIV. Ayant ensuite assemblé le sénat, il en fit la lecture, action dont la plupart des sénateurs furent révoltés; il leur parut étrange et odieux qu'on voulût rendre un homme responsable durant sa vie de ce qui ne devait être exécuté qu'après sa mort¹. César releva surtout les dispositions relatives à sa sépulture: il voulait que, quand même il mourrait à Rome, son corps, après avoir traversé en pompe la place publique, fût transporté à Alexandrie, et remis à Cléopâtre. Calvisius, ami de César, fit connaître le tort qu'Antoine s'était donné, pour faire plaisir à cette reine, en lui donnant la bibliothèque de Pergame, composée de deux cent mille volumes (9); il ajouta que dans un festin, en présence d'une compagnie nombreuse, il s'était levé de table et avait touché le pied de Cléopâtre, signal de convention pour leur rendez-vous. Il avait souffert que les Éphésiens appelassent devant lui Cléopâtre leur souveraine; et souvent, pendant qu'assis sur son tribunal, il donnait audience aux rois et aux tétrarques, il recevait d'elle,

¹ Et qu'il pouvait changer tant qu'il vivait.

dans des tablettes de cristal et de cornaline, des billets tendres qu'il nerougeait pas de lire. Furnius, homme d'une très grande dignité, et alors le plus éloquent des Romains, plaidait un jour devant lui : Cléopâtre ayant passé sur la place dans une litière, Antoine, qui l'aperçut, quitta l'audience, et l'accompagna en soutenant sa litière. Mais on soupçonnait Calvisius d'avoir forgé la plupart de ces accusations ; les amis qu'Antoine avait à Rome sollicitèrent le peuple en sa faveur, et lui envoyèrent Géminius, l'un d'entre eux, pour le conjurer de penser à lui, de prendre garde qu'on n'en vint à le dépouiller de toute sa puissance, et à le déclarer ennemi du peuple romain.

LXV. Géminius ne fut pas plus tôt arrivé en Grèce, que Cléopâtre, le soupçonnant d'être venu pour les intérêts d'Octavie, ne cessa de le railler à table, où elle lui donnait toujours les places les moins honorables. Il souffrit tranquillement ces mortifications, en attendant l'occasion de parler à Antoine, qui enfin, lui ayant ordonné dans un repas de dire publiquement le sujet qui l'avait amené : « Les choses » dont j'ai à vous parler, lui répondit Géminius, ne pouvaient se traiter qu'à jeun : la seule que je puisse vous dire, après avoir bu, comme en état de sobriété, c'est que tout irait bien si Cléopâtre s'en retournait en Égypte. » Cette réponse mit Antoine en colère, et Cléopâtre dit à Géminius qu'il avait bien fait de dire la vérité avant que la torture l'y forçât. Géminius, peu de jours après, s'étant dérobé de la cour d'Antoine, reprit le chemin de Rome. Les flatteurs de Cléopâtre firent prendre le même parti à plusieurs autres amis d'Antoine, qui ne pouvaient plus supporter les outrages et les plaisanteries grossières qu'ils éprouvaient tous les jours. De ce nombre furent Marcus Silanus et l'historien Dellius¹ : ce dernier même rapporte qu'il fut averti par le médecin Glaucus des embûches que lui dressait Cléopâtre ; il l'avait offensée en disant un soir à table qu'on leur donnait du vinaigre à boire, tandis que Sarmentus² buvait à Rome le meilleur falerne. Sarmentus était un de ces jeunes gens qui servaient aux goûts infâmes de César, et que les Romains appellent délices.

LXVI. César eut à peine fini tous ses préparatifs, que, par un décret du sénat, il fit déclarer la guerre à Cléopâtre, et ôter à Antoine une autorité qu'il avait déjà abandonnée à une femme ; il dit même hautement qu'ensorcelé par les breuvages que Cléopâtre lui avait fait prendre, il avait perdu l'usage de sa raison ; que ce ne serait pas lui que les Romains auraient à combattre, mais l'eunuque Mardion, mais un Pothin, une Iras, coiffeuse de Cléopâtre, une Charmion, qui seuls décidaient des affaires de l'empire les plus importantes. La guerre fut précédée par plusieurs signes menaçants. La ville de Pisaure, colonie

¹ C'est celui qui avait décrit l'expédition d'Antoine contre les Parthes, à laquelle il s'était trouvé lui-même, suivant Strabon, liv. XI. Il est vrai qu'il le nomme Adelpsius ; mais comme ce nom en se trouve point ailleurs, et que celui de Dellius est très-connu, tous les critiques ont corrigé le texte de Strabon.—² Voy. la satire v du premier livre d'Horace, où est racontée la dispute de ce Sarmentus avec un autre bouffon nommé Cicérus.

qu'Antoine avait établie sur la mer Adriatique, fut abîmée dans le sein de la terre, qui s'entr'ouvrit. A Albe, une statue de marbre qu'on avait érigée à l'honneur d'Antoine fut, durant plusieurs jours, inondée d'une sueur qu'on ne put point arrêter en l'essuyant. Pendant qu'il était à Patras, la foudre consuma le temple d'Hercule. A Athènes, dans le lieu appelé la Gigantomachie¹, un tourbillon de vent enleva la statue de Bacchus et la transporta dans le théâtre. Or, Antoine rapportait son origine à Hercule, et se piquait d'imiter en tout Bacchus; il se faisait même appeler, comme on l'a déjà dit, Bacchus le jeune. La même tempête fondit à Athènes sur les colosses d'Eumène et d'Atталus, inscrits du nom d'Antoine; et ils furent les seuls renversés entre un grand nombre d'autres. Il y eut, sur la galère amirale de Cléopâtre, qu'elle avait nommée Antoniadé, le signe le plus effrayant : des hirondelles avaient fait leur nid sous la poupe; il en survint d'autres qui chassèrent les premières et tuèrent les petits.

LXVII. Lorsqu'on fut près de commencer la guerre, Antoine n'avait pas moins de cinq cents vaisseaux, parmi lesquels plusieurs étaient à huit et à dix rangs de rames, tous aussi magnifiquement armés que s'ils n'eussent dû servir qu'à la pompe d'un triomphe. Son armée était de deux cent mille hommes de pied et de douze mille chevaux. Il avait sous ses ordres plusieurs rois ses alliés : Bocchus, qui régnait en Afrique; Tarcondémus, dans la Cilicie supérieure; Archélaüs, dans la Cappadoce; Philadelphé, roi de Paphlagonie; Mithridate, de la Comagène, et Adallas, de Thrace. Plusieurs autres princes, qui n'avaient pu s'y trouver en personne, lui avaient envoyé leurs troupes, tels que Polémon, roi de Pont; Manchus (10), roi des Arabes; Hérode, des Juifs; Amyntas, des Lycaoniens et des Galates; le roi des Mèdes lui-même lui avait envoyé un renfort considérable. César n'avait que deux cent cinquante vaisseaux de guerre, quatre-vingt mille hommes de pied, et presque autant de cavalerie que les ennemis. L'empire d'Antoine s'étendait depuis l'Euphrate et l'Arménie jusqu'à la mer Ionienne et l'Illyrie; celui de César embrassait tous les pays situés entre l'Illyrie et l'océan Occidental, et depuis cet océan jusqu'aux mers d'Étrurie et de Sicile; il renfermait encore la portion de l'Afrique qui regarde l'Italie, la Gaule et l'Ibérie, jusqu'aux colonnes d'Hercule; la partie de l'Afrique qui s'étend de la Cyrénaïque à l'Éthiopie obéissait à Antoine.

LXVIII. Mais il s'était rendu si dépendant d'une femme, qu'avec une telle supériorité de forces de terre, il préféra de combattre sur mer, par le seul motif de plaire à Cléopâtre; et cela quand il voyait ses triérarques, faute de rameurs, enlever, dans cette Grèce déjà si malheureuse, les voyageurs, les muletiers, les moissonneurs et les jeunes gens, sans pouvoir compléter les équipages de ses vaisseaux,

¹ Le combat des géants contre les dieux : on croit que ce lieu avait pris son nom d'une peinture de combat.

dont un grand nombre manquaient de matelots et ne naviguaient que difficilement. Les vaisseaux de César n'avaient ni cette masse ni cette hauteur qui ne sont bonnes que pour l'ostentation ; ils étaient agiles , propres à toutes les manœuvres , et fournis de tout abondamment. Il les tenait dans les ports de Tarente et de Brunduse , d'où il envoya dire à Antoine de ne plus perdre un temps précieux , mais de venir avec toutes ses forces , en lui offrant des rades et des ports où il aborderait sans obstacle , et lui promettant de se retirer , avec son armée de terre , loin de la côte d'Italie , de tout l'espace que fournit un cheval dans une course , jusqu'à ce qu'il eût débarqué ses troupes en sûreté et établi son camp. Antoine , pour répondre à cette bravade , lui proposa , quoique le plus vieux , un combat singulier , et lui fit dire que s'il s'y refusait , il n'avait qu'à se rendre dans la plaine de Pharsale pour y combattre en bataille rangée , comme l'avaient déjà fait César et Pompée. Pendant qu'Antoine se tenait à l'ancre près du promontoire d'Actium ¹ , à l'endroit où est aujourd'hui la ville de Nicopolis , César le prévint , et , traversant la mer Ionienne , alla s'emparer d'une petite ville du continent de l'Épire , appelée Toryne. Antoine paraissant troublé de cette nouvelle , parcequ'il n'avait pas encore son armée de terre , Cléopâtre lui dit , en jouant sur ce mot : « Eh bien ! qu'y a-t-il donc de si fâcheux que César soit assis à Toryne (41) ? »

LXIX. Le lendemain à la pointe du jour , Antoine , voyant les ennemis se mettre en mouvement , et craignant qu'ils ne vinssent s'emparer de ses vaisseaux , qu'ils trouveraient sans défenseurs , fit armer ses rameurs qu'il plaça sur les ponts , seulement pour la montre ; et leur ayant ordonné de faire sortir leurs rames des deux côtés des vaisseaux , il tint sa flotte au port d'Actium , la proue tournée vers l'ennemi , pour lui faire croire que ses vaisseaux étaient garnis de tout leur équipage et disposés à combattre. César , dupe de ce stratagème , se retira. Antoine sut aussi lui couper adroitement l'eau , qui , dans tous les environs , n'était ni abondante ni bonne , et qu'il environna de tranchées , pour empêcher l'ennemi d'aller en chercher. Il montra encore , contre l'avis de Cléopâtre , une grande générosité envers Domitius , qui , ayant la fièvre , et s'étant mis dans une chaloupe comme pour prendre l'air , passa du côté de César. Antoine , malgré le chagrin qu'il eut de sa désertion , lui renvoya tous ses équipages , ses amis et ses domestiques. Domitius , apparemment par une suite du remords que lui causa la publicité donnée à sa perfidie et à sa trahison , mourut très peu de temps après. Deux des rois ses alliés , Amyntas et Déjotarus , le quittèrent aussi et se rendirent auprès de César. Antoine , à qui rien ne réussissait , voyant que sa flotte n'arrivait pas assez tôt pour lui être de quelque secours , fut forcé de recourir en-

¹ Ville et promontoire de l'Acarnanie , devenus fameux par la bataille navale qui décida de l'empire du monde entre Auguste et Antoine. Nicopolis , ou ville de la Victoire , qui en était voisine , avait été bâtie par Auguste , Strabon. liv. VII.

core à son armée de terre, Canidius, qui la commandait, changeant d'avis à l'approche du danger, conseillait à Antoine de renvoyer Cléopâtre et de se retirer dans la Thrace ou dans la Macédoine, pour y combattre par terre ; car Dicomes, roi des Gètes, promettait de lui amener un renfort considérable. « Il ne peut y avoir de honte pour vous, ajouta-t-il, d'abandonner la mer à César, qui, dans la guerre de Sicile, s'est déjà exercé aux combats maritimes ; mais il serait fort étrange qu'ayant l'expérience la plus consommée dans les combats de terre, vous rendissiez inutile la valeur de vos légions en les dispersant sur des vaisseaux et y consumant sans fruit toute leur force. » Mais ces représentations échouèrent contre la volonté de Cléopâtre, qui fit décider qu'on combattrait sur mer ; car déjà elle songeait à la fuite, et avait de son côté tout disposé, non pour contribuer à la victoire, mais pour s'assurer une retraite facile quand elle ne verrait plus de ressource.

LXX. Une longue chaussée menait du camp d'Antoine à la rade où ses vaisseaux étaient à l'ancre ; c'était par-là qu'il allait, avec la plus grande sécurité, visiter sa flotte. Un domestique de César ayant dit à son maître qu'il serait facile d'enlever Antoine quand il passait sur cette chaussée, César y plaça des soldats en embuscade : ils furent si près de le prendre, qu'ils se saisirent de la personne qui marchait devant lui ; mais ils s'étaient levés trop tôt de leur embuscade, et Antoine se sauva, non sans peine, en courant de toute sa force. Dès qu'il fut décidé qu'on combattrait sur mer, il fit brûler tous les vaisseaux égyptiens, à l'exception de soixante¹ ; et sur ses galères les plus grandes et les meilleures, depuis celles à trois rangs de rames jusqu'à celles de dix, il plaça vingt mille soldats légionnaires et deux mille hommes de trait. Un chef de bandes d'infanterie, qui avait combattu plusieurs fois sous les ordres d'Antoine, et dont le corps était criblé de blessures, le voyant passer, lui dit d'une voix douloureuse : « Eh ! mon général, pourquoi, vous défiant de ces blessures et de cette épée, mettez-vous vos espérances dans un bois pourri ? Laissez les hommes d'Égypte et de Phénicie combattre sur mer, et donnez-nous la terre, sur laquelle, accoutumés à tenir ferme, nous savons ou vaincre ou mourir. » Antoine ne lui répondit rien : il se contenta seulement de lui faire signe en passant de la tête et de la main, comme pour l'encourager et lui donner une espérance qu'il n'avait pas lui-même ; car ses pilotes ayant voulu laisser les voiles, il les obligea de les prendre et de les mettre sur les vaisseaux, « afin, leur dit-il, qu'il ne puisse échapper à votre poursuite aucun ennemi². »

LXXI. Ce jour-là et les trois suivants, l'agitation de la mer empê-

¹ Il se méfiait de la lâcheté des Égyptiens, qui lui était connue : craignant qu'ils ne prissent la fuite dès le commencement de l'action, il ne laissa que les vaisseaux destinés à la garde de Cléopâtre.—² Les voiles étaient inutiles pour le combat ; mais Antoine, qui prévoyait qu'elles pourraient être nécessaires pour la fuite, cacha sa crainte sous un bon mot.

cha de combattre ; mais le cinquième jour, la chute du vent ayant rétabli le calme sur les eaux, les deux flottes s'avancèrent l'une contre l'autre. Antoine et Publicola étaient à l'aile droite, Célius à la gauche ; Marcus Octavius et Marcus Justéius occupaient le centre. César avait donné son aile gauche à Agrippa et s'était réservé la droite. Canidius commandait l'armée de terre d'Antoine ; Taurus, celle de César : toutes deux, rangées en bataille sur le rivage, s'y tenaient immobiles. Quant aux deux généraux, Antoine, sur une chaloupe, parcourait ses lignes, exhortant ses soldats à profiter de la pesanteur de leurs vaisseaux pour y combattre de pied ferme, comme sur la terre ; il ordonnait aux pilotes de soutenir le choc des ennemis avec la même immobilité que s'ils étaient à l'ancre, et d'éviter les difficultés qu'offrait aux vaisseaux l'issue du port. César, en sortant de sa tente avant le jour, pour aller visiter sa flotte, rencontra, dit-on, un homme qui conduisait un âne ; il lui demanda son nom. Cet homme, qui le reconnut, lui dit qu'il s'appelait Eutychus, et son âne Nicon¹. Dans la suite, lorsqu'il fit orner ce lieu des becs des galères qu'il avait prises, il y plaça deux statues de bronze, dont l'une représentait l'homme, et l'autre son âne.

LXXII. César, après avoir examiné l'ordonnance de sa flotte, se transporta sur une chaloupe à l'aile droite, et vit avec surprise les ennemis se tenir dans le détroit, tellement immobiles, qu'on eût dit, à les voir, qu'ils étaient à l'ancre. César lui-même en fut si persuadé qu'il tint les siens éloignés de la flotte ennemie de la distance de huit stades². Il était la sixième heure du jour³, et les soldats d'Antoine, qui souffraient impatiemment ces délais, et qui d'ailleurs avaient beaucoup de confiance dans la grandeur et la hauteur de leurs vaisseaux, profitèrent d'un vent léger qui s'éleva de la mer pour ébranler leur aile gauche. César, ravi de ce mouvement, fit reculer sa droite, afin d'attirer les ennemis plus loin du détroit et de pouvoir, avec ses vaisseaux qui étaient légers et agiles, envelopper et charger facilement les galères d'Antoine, que leur grande masse et le défaut de rameurs rendaient pesantes et difficiles à mettre en action. Quand le combat fut engagé, on ne vit pas les vaisseaux se choquer et se briser les uns les autres : les navires d'Antoine, appesantis par leur grandeur, ne pouvaient fondre sur ceux des ennemis avec cette impétuosité qui donne au choc tant de raideur et fait entr'ouvrir les vaisseaux ; ceux de César évitaient de donner de leur proue contre la proue des galères ennemies, qui étaient armées d'un fort éperon d'airain ; ils craignaient même de les charger en flanc, parceque leurs éperons se brisaient facilement, en quelque endroit qu'ils heurtassent ces gros vaisseaux, construits de fortes poutres carrées attachées ensemble par des liens de fer. Cette bataille navale ressemblait donc à un combat de terre, ou

¹ Le premier de ces noms signifie *heureux* ; le second, *vainqueur*.

² Près d'une demi-lieue. — ³ Midi.

plutôt au siège d'une ville. Trois ou quatre galères de César se réunissaient pour attaquer un seul vaisseau d'Antoine avec des épieux, des piques, des pontons et des traits enflammés; et les galères d'Antoine faisaient pleuvoir des batteries de leurs tours une grêle de traits. Agrippa ayant étendu son aile gauche pour envelopper Antoine, Publicola fut forcé de donner plus de largeur à sa droite, et par-là il se trouva séparé du centre, dont les vaisseaux, déjà pressés par ceux que commandait Arruntius¹, furent encore plus troublés par ce mouvement.

LXXIII. Le combat était encore douteux et la victoire incertaine, lorsque tout-à-coup les soixante vaisseaux de Cléopâtre, déployant les voiles pour faire leur retraite, prirent la fuite à travers les galères qui combattaient : comme ils étaient placés derrière les gros vaisseaux d'Antoine, en passant au milieu des lignes ils les mirent en désordre. Les ennemis, qui les suivaient des yeux, les virent avec la plus grande surprise, poussés par un bon vent, cingler vers le Péloponnèse. Ce fut alors qu'Antoine, bien loin de montrer la prudence d'un général, ou le courage et même le bon sens le plus ordinaire, vérifia ce que quelqu'un a dit en badinant : que l'ame d'un homme amoureux vit dans un corps étranger². Entraîné par une femme comme s'il lui eût été collé et qu'il fût obligé de suivre tous ses mouvements, il ne vit pas plus tôt le vaisseau de Cléopâtre déployer ses voiles, qu'oubliant tout, qu'abandonnant, que trahissant ceux qui combattaient et mouraient pour lui, il monta sur une galère à cinq rangs de rames, et, sans autres compagnons de sa fuite qu'Alexandre de Syrie³ et Scellius, se mit à la suite d'une femme qui se perdait et qui devait bientôt le perdre lui-même.

LXXIV. Cléopâtre, ayant reconnu son vaisseau, éleva un signal sur le sien : Antoine s'en étant approché, y fut reçu, et, sans voir la reine, sans être vu d'elle, il alla s'asseoir seul à la proue, gardant le plus profond silence et tenant sa tête entre ses mains. Cependant les vaisseaux légers de César, qui s'étaient mis à sa poursuite, ayant paru, Antoine commanda à son pilote de tourner la proue de sa galère contre ces bâtiments, qui furent bientôt écartés : un Lacédémonien seul, nommé Euryclès, s'attacha plus vivement à sa poursuite, et, agitant de dessus le tillac une longue javeline, il cherchait à la lancer contre lui. Antoine s'avançant sur la proue : « Quel est, dit-il, celui » qui s'obstine si fort à poursuivre Antoine? — C'est moi, répondit le » Lacédémonien : c'est Euryclès, fils de Lacharès, qui profite de la » fortune de César pour venger, s'il le peut, la mort de son père. » Ce Lacharès, accusé d'un vol, avait eu la tête tranchée par ordre d'Antoine. Euryclès, n'ayant pu joindre la galère, alla contre l'autre

¹ On voit que cet Arruntius commandait le centre de la flotte de César. Plutarque ne l'a pas dit en exposant l'ordonnance des deux flottes.—² C'est Caton l'ancien. *Voy. sa Vie.*

³ Cet Alexandre Syrien sera nommé plus bas Alexas de Laodicée.

galère amirale (car il y en avait deux), et il la heurta si rudement, qu'il la fit tourner; et l'ayant jetée sur le côté, il la prit avec un autre vaisseau sur lequel il trouva une magnifique vaisselle de table. Dès qu'Euryclès se fut retiré, Antoine retourna s'asseoir dans la même posture et le même silence; il passa trois jours seul sur la proue, soit qu'il fût irrité contre Cléopâtre, soit qu'il eût honte de la voir; et il arriva au cap de Ténare, où les femmes de Cléopâtre, leur ayant ménagé une entrevue particulière, finirent par leur persuader de souper et de passer la nuit ensemble.

LXXV. Un grand nombre de vaisseaux ronds, et plusieurs de leurs amis échappés de la défaite, s'étant rassemblés auprès d'eux, ils apprirent que la flotte était perdue, mais qu'on croyait l'armée de terre encore entière. A cette nouvelle, Antoine dépêcha sur-le-champ des courriers à Canidius, pour lui porter l'ordre de se retirer en diligence dans la Macédoine, et de passer de là en Asie; lui-même, résolu de partir du cap de Ténare pour l'Afrique, choisit un vaisseau de charge sur lequel étaient des sommes d'argent considérables, une grande quantité de vaisselle d'or et d'argent, et d'autres meubles précieux qui avaient servi aux rois ses alliés; il donna toutes ces richesses à ses amis, en leur disant de les partager entre eux, et de songer ensuite à leur retraite. Ils fondaient tous en larmes et ne voulaient pas accepter ses présents; mais il les consola d'un ton plein de douceur et d'amitié, et les renvoya avec des lettres pour Théophile, gouverneur de Corinthe, qu'il priait de veiller à leur sûreté, et de les tenir cachés jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur paix avec César. Théophile était père de cet Hipparque qui, après avoir eu le plus grand crédit auprès d'Antoine, fut le premier de ses affranchis qui passa dans le parti de César, et alla s'établir ensuite à Corinthe. Voilà ce qui eut lieu du côté d'Antoine.

LXXVI. Sa flotte se défendit long-temps devant Actium; mais enfin, violemment agitée par les flots qui la battaient en proue, elle fut obligée de céder à la dixième heure¹. Il ne périt pas dans l'action plus de cinq mille hommes; mais il y eut, suivant le rapport de César lui-même, trois cents vaisseaux de pris. Le gros de la flotte ne s'était pas aperçu de la retraite d'Antoine, et ceux qui l'apprenaient ne pouvaient la croire, ni se persuader qu'un général eût abandonné dix-neuf légions et douze mille chevaux qui n'avaient encore reçu aucun échec, et qu'il eût pris lâchement la fuite, comme s'il n'eût pas souvent éprouvé la bonne et la mauvaise fortune, et qu'il n'eût pas une longue expérience de ces vicissitudes si communes dans la guerre. Les soldats, qui désiraient fort son retour, et qui s'attendaient à chaque instant à le voir reparaitre, montrèrent tant de fidélité et de courage, qu'après même qu'ils ne purent plus douter de sa fuite, ils restèrent

¹ Quatre heures du soir.

sept jours entiers sans se séparer, n'ayant aucun égard aux ambassades que César leur envoyait pour les attirer à son parti. Enfin Candi-
dius, qui les commandait, s'étant dérobé du camp pendant la nuit, ces troupes, abandonnées et trahies par leurs chefs, se rangèrent du côté du vainqueur. César, après sa victoire, fit voile vers Athènes; et ayant pardonné aux Grecs, il fit distribuer le blé qui restait des provisions qu'on avait amassées pour la guerre, à ces villes si misérables, qui n'avaient plus ni argent, ni esclaves, ni bêtes de somme. J'ai entendu raconter à mon bisaïeul Néarque que les habitants de Chéronée avaient été forcés de porter sur leurs épaules chacun une certaine mesure de blé jusqu'à la mer d'Anticyre (12), pressés à coups de fouet par des soldats; ils avaient déjà fait un premier voyage, et on les avait commandés pour porter une seconde charge, lorsqu'on apprit la défaite d'Antoine. Cette nouvelle sauva notre ville; car à l'instant les commissaires et les soldats prirent la fuite, et les habitants partagèrent entre eux le blé.

LXXVII. Antoine, ayant pris terre en Afrique, envoya Cléopâtre de Parétonium¹ en Égypte et se retira dans une vaste solitude, où il fut errant et vagabond, accompagné seulement de deux amis, l'un Grec (c'était le rhéteur Aristocratès), et l'autre Romain, qui était ce Lucius dont nous avons parlé ailleurs², qui, à la bataille de Philippes, pour donner à Brutus le temps de s'enfuir, se fit prendre par ceux qui poursuivaient ce général, en disant qu'il était Brutus, et qui, sauvé par Antoine, en fut si reconnaissant, qu'il lui garda la plus grande fidélité et lui resta constamment attaché jusqu'à ses derniers moments. Lorsque Antoine apprit la défection du commandant à qui il avait confié son armée d'Afrique, il voulut se donner la mort; mais ses amis l'en ayant empêché, il se fit porter à Alexandrie, où il trouva Cléopâtre tout occupée d'une entreprise aussi grande que hardie. Entre la mer Rouge et la mer d'Égypte est un isthme qui sépare l'Asie de l'Afrique (15), et qui, dans sa partie la plus resserrée entre les deux mers, n'a pas plus de trois cents stades³ : elle avait entrepris de faire transporter tous ses vaisseaux par cet isthme, de les rassembler dans le golfe Arabe avec toutes ses richesses et des forces considérables pour chercher à s'établir dans une terre éloignée, où elle fût à l'abri de la guerre et de la servitude. Mais quand les Arabes qui habitent les environs de Pétra eurent brûlé les premiers vaisseaux qu'elle avait fait ainsi traîner le long de l'isthme (14), voyant qu'Antoine comptait encore sur l'armée qui était près d'Actium, elle abandonna son entreprise et fit seulement garder les passages qui pouvaient donner entrée dans ses états.

LXXVIII. Antoine, ayant quitté Alexandrie et renoncé à tout com-

¹ Ville maritime d'Afrique, à l'entrée de la Cyrénaique, avec un port de près de quarante stades, ou deux lieues, suivant Strabon, liv. XVII.

² Dans la Vie de Brutus. — ³ Quinze lieues.

merce avec ses amis, fit construire une jetée dans la mer près du Phare et y bâtit une retraite, dans laquelle il se proposait de vivre loin de toute société. Il aimait et voulait imiter, disait-il, la vie de Timon, dont le sort avait été le même que le sien; l'épreuve qu'il avait faite de l'ingratitude et de l'injustice de ses amis lui avait donné de la défiance et de la haine contre tous les hommes. Ce Timon était un Athénien qui vivait au temps de la guerre du Péloponnèse, comme on le voit par les comédies d'Aristophane et de Platon¹, qui le raillent sur sa misanthropie. Évitant, repoussant même tout rapport avec les autres Athéniens, il recherchait Alcibiade, alors jeune et audacieux, et lui faisait beaucoup de caresses. Apémantus, étonné de cette préférence, lui en demanda la cause. « J'aime ce jeune homme, lui répondit Timon, parceque je prévois qu'il fera beaucoup de mal aux Athéniens. » Apémantus était le seul avec qui Timon fit quelque société, parcequ'il avait à peu près le même caractère, et qu'il menait le même genre de vie. Un des jours de la fête des Choes (15), comme ils soupaient ensemble, Apémantus dit à Timon : « Le bon souper que nous faisons ici, Timon ! — Oui, répondit Timon, si tu n'en étais pas. » Un jour d'assemblée, il monta sur la tribune. La nouveauté du fait, tenant tous les spectateurs dans l'attente de ce qu'il allait dire, lui attira le plus grand silence; alors prenant la parole : « Athéniens, dit-il, j'ai dans ma maison une petite place occupée par un figuier, où plusieurs citoyens se sont déjà pendus; comme je dois bâtir sur ce terrain, j'ai voulu vous en avertir publiquement, afin que si quelqu'un de vous a envie de s'y pendre, il se hâte de le faire avant que le figuier soit abattu. » Après sa mort, il fut enterré près du bourg d'Hales², sur le bord de la mer. Le terrain s'étant éboulé en cet endroit, les flots environnèrent son tombeau et empêchèrent qu'on ne pût en approcher. On y avait gravé l'inscription suivante :

Après avoir fini ma course déplorable,
Je suis en paix ici. Ne cherchez point, passants,
A connaître mon nom; vous êtes tous méchants :
Puissiez-vous donc périr d'une mort misérable !

On prétend qu'il avait fait lui-même cette épitaphe de son vivant. Celle qui court dans le public est du poëte Callimaque :

Je suis Timon, connu par ma misanthropie :
J'habite ce tombeau. Passant, retire-toi ;
Maudis-moi, j'y consens, pourvu que de ta vie
Tu veuilles me jurer de n'approcher de moi.

Voilà quelques traits, entre une foule d'autres, de la misanthropie de Timon.

LXXIX. Antoine apprit de Canidius lui-même la perte entière de son armée d'Actium, et fut informé en même temps qu'Hérode, roi

¹ C'est le poëte comique de ce nom.

² Il y avait deux bourgs de ce nom dans l'Attique.

des Juifs, qui commandait quelques légions et quelques cohortes, avait embrassé le parti de César; que les autres princes l'avaient également abandonné et qu'aucun de ses alliés du dehors ne lui était resté fidèle. Peu troublé de ces nouvelles, paraissant même charmé de renoncer à ses espérances pour être délivré de toute espèce de soin, il quitta sa retraite maritime, qu'il appelait la maison de Timon. Cléopâtre l'ayant reçu dans son palais, il remplit bientôt Alexandrie de festins, de débauches, et recommença ses prodigalités. Il inscrivit dans le rôle des jeunes gens le fils de Cléopâtre et de César, et donna à Antyllus, l'aîné des fils qu'il avait eus de Fulvie, la robe virile, qui était une longue robe sans bordure de pourpre (16). Pendant les jours que dura cette cérémonie, ce ne fut dans toute la ville que jeux, que banquets, que divertissements. Ils supprimèrent leur société des Amimétobies et en formèrent une autre, sous le nom de *Synapothanumènes*¹, qui ne le cédait à la première ni en mollesse, ni en luxe, ni en magnificence. Leurs amis entrèrent dans cette association, dont la première loi était de mourir ensemble; et ils passaient toutes les journées à faire bonne chère et à se traiter réciproquement les uns les autres.

LXXX. Cependant Cléopâtre ramassait toutes sortes de poisons mortels, dont elle faisait l'essai sur des prisonniers condamnés à mort. Ayant reconnu par ses expériences que ceux dont l'effet était prompt faisaient mourir dans des douleurs cruelles, et que les poisons doux ne donnaient la mort que très lentement, elle essaya des bêtes venimeuses et en fit appliquer en sa présence, de plusieurs espèces, sur diverses personnes. Après avoir fait chaque jour de ces essais, elle reconnut que la morsure de l'aspic était la seule qui, sans causer ni convulsions ni déchirements, jetait dans une pesanteur et un assoupissement accompagnés d'une légère moiteur au visage, et, par un affaiblissement successif de tous les sens, conduisait à une mort si douce, que ceux qui en étaient piqués, semblables à des personnes profondément endormies, étaient fâchés qu'on les réveillât ou qu'on les fit lever. Ils envoyèrent néanmoins en Asie des ambassadeurs à César: Cléopâtre, pour lui demander d'assurer à ses enfants le royaume d'Égypte; Antoine, pour le prier, s'il ne voulait pas le laisser en Égypte, de lui permettre de vivre à Athènes en simple particulier. La méfiance où les avait jetés la désertion de leurs amis les obligea de lui députer Euphronius, le précepteur de leurs enfants; car Alexas de Laodicée, à qui Timagène avait procuré à Rome la faveur d'Antoine, et qui avait plus de crédit auprès de lui qu'aucun autre Grec, qui était même le plus fort instrument dont se servit Cléopâtre pour renverser les résolutions qu'Antoine formait quelquefois de retourner à Octavie, cet Alexas avait été envoyé vers Hérode pour le retenir dans le parti d'Antoine; mais il trahit sa confiance et demeura auprès d'Hé-

¹ Ceux qui doivent mourir ensemble. On a vu plus haut que la première société était de ceux dont on ne pouvait imiter la vie.

rode, dont la protection lui inspira l'audace d'aller trouver César. Cette protection lui fut inutile ; César le fit jeter dans une prison, d'où il l'envoya chargé de fers dans sa patrie, en donnant l'ordre qu'on le fit mourir. Ainsi Antoine, de son vivant, vit Alexas puni de sa trahison.

LXXXI. César rejeta la demande d'Antoine et répondit à Cléopâtre qu'elle devait attendre de lui les conditions les plus favorables, pourvu qu'elle fit mourir Antoine, ou qu'elle le bannît de ses états (17). En même temps, il lui envoya Thyréus, un de ses affranchis, qui ne manquait pas d'intelligence, et qui, député par un jeune empereur à une reine naturellement fière et qui comptait si fort sur sa beauté, était capable de l'amener à faire ce que César désirait. Thyréus, ayant eu avec Cléopâtre des entretiens plus longs que les autres personnes qui l'approchaient et en étant traité avec beaucoup de distinction, devint suspect à Antoine, qui, après l'avoir fait battre de verges, le renvoya à César, en lui écrivant que Thyréus l'avait irrité par son insolence et sa fierté, dans un temps où ses malheurs le rendaient facile à s'aigrir. « Vous-même, ajoutait-il, si vous êtes offensé de ce que j'ai fait, vous avez auprès de vous Hipparque, un de mes affranchis, que vous pouvez aussi faire battre de verges¹, afin que nous n'ayons rien à nous reprocher. » Depuis ce moment, Cléopâtre, pour dissiper les soupçons d'Antoine et faire cesser ses reproches, lui témoigna plus d'affection que jamais. Après avoir célébré, avec une simplicité convenable à sa fortune présente, le jour anniversaire de sa naissance, elle surpassa pour celui d'Antoine l'éclat et la magnificence qu'elle avait mis dans toutes les fêtes précédentes, en sorte que des convives, qui étaient venus pauvres au banquet, s'en retournèrent riches.

LXXXII. Agrippa écrivit plusieurs fois à César de revenir à Rome, où l'état des affaires exigeait sa présence. Ce voyage fit différer la guerre ; mais aussitôt après l'hiver César marcha contre Antoine par la Syrie et ses lieutenants par l'Afrique. Ceux-ci s'étant emparés de Péluse, le bruit courut que Séleucus l'avait livrée du consentement de Cléopâtre, qui, pour s'en justifier auprès d'Antoine, lui remit la femme et les enfants de Séleucus, afin qu'il les fit périr. Cette reine avait fait construire, près du temple d'Isis, des tombeaux d'une élévation et d'une magnificence étonnantes², où elle transporta tout ce qu'elle avait de plus précieux, l'or, l'argent, les pierreries, l'ébène, l'ivoire, le cinnamome ; après quoi elle fit remplir ces monuments de torches et d'étoupes. César, qui craignait que Cléopâtre, dans un moment de désespoir, ne mît le feu à tant de richesses, lui envoyait tous les jours de nouveaux émissaires pour lui promettre de sa part le trai-

¹ Il y a dans le grec : « Après l'avoir suspendu, faites-le battre de verges. » C'était l'usage de suspendre les esclaves pour les flogger, comme on le voit par les comédies de Térence.

² Ces tombeaux renfermaient de vastes et superbes appartements : les pyramides en sont la preuve.

tement le plus doux ; cependant il s'approchait d'Alexandrie, à la tête de ses troupes : quand il y fut arrivé et qu'il eut assis son camp près de l'Hippodrome, Antoine fit une sortie sur lui et combattit avec tant de valeur, qu'il mit en fuite la cavalerie de César et la poursuivit jusqu'à ses retranchements. Tout glorieux de cette victoire, il rentra dans son palais, embrassa Cléopâtre tout armé, et lui présenta celui de ses soldats qui avait donné les plus grandes marques de courage. La reine, pour le récompenser, lui fit présent d'une cuirasse et d'un casque d'or : cet homme, après les avoir reçus, déserta la nuit suivante et passa dans le camp de César. Antoine ayant envoyé défier une seconde fois César à un combat singulier, César répondit qu'Antoine avait plus d'un chemin pour aller à la mort. Cette réponse fit faire réflexion à Antoine que la mort qu'on trouve en combattant était la plus honorable qu'il pût choisir : il résolut donc d'attaquer César et par terre et par mer. Le soir à souper, il commanda, dit-on, à ses gens de lui servir un excellent repas, parcequ'il ne savait pas si le lendemain ils seraient à temps de le faire, ou s'ils n'auraient pas passé à de nouveaux maîtres, et s'il ne serait pas lui-même réduit à n'être qu'un squelette. Voyant ses amis fondre en larmes à ce discours, il leur dit qu'il ne les mènerait pas à un combat où il chercherait une mort glorieuse plutôt que la victoire et la vie.

LXXXIII. On prétend qu'au milieu de cette nuit, pendant que la ville, saisie de frayeur dans l'attente des événements, était plongée dans le silence et la consternation, tout-à-coup une harmonie d'instruments de toute espèce, mêlée de cris bruyants, de danses de satyres et de chants de réjouissance, tels que ceux qui accompagnent les fêtes de Bacchus, se fit entendre au loin : il semblait que ce fût une troupe bachique qui, après s'être proménée avec grand bruit et avoir traversé la ville, s'était avancée vers la porte qui regardait le camp de César : à mesure qu'elle marchait, le bruit devenait plus fort, et elle était enfin sortie hors de la ville par cette porte. Ceux qui réfléchirent sur ce prodige conjecturèrent que c'était le dieu qu'Antoine s'était toujours montré le plus jaloux d'imiter qui l'abandonnait aussi. Le lendemain, à la pointe du jour, il rangea son armée de terre en bataille sur des hauteurs qui dominaient la ville, d'où il vit ses vaisseaux s'avancer en pleine mer contre ceux de César. Il attendit, sans faire aucun mouvement, pour voir quelle serait l'issue de cette attaque ; mais lorsque ses galères furent près de celles de César, elles les saluèrent de leurs rames (18) ; les galères de César leur ayant rendu le salut, les autres passèrent de leur côté, et les deux flottes n'en faisant plus qu'une voguèrent ensemble, la proue tournée contre la ville. Antoine, en même temps qu'il vit cette désertion, fut abandonné de sa cavalerie ; et son infanterie ayant été défaite, il rentra dans la ville en s'écriant qu'il était trahi et livré par Cléopâtre à ceux qu'il ne combattait que pour l'amour d'elle.

LXXXIV. Cette princesse, qui craignit son emportement et son désespoir, s'enfuit dans le tombeau qu'elle avait construit ; et ayant abattu la herse qui le fermait et qui était fortifiée par de bons leviers et de grosses pièces de bois, elle envoya porter à Antoine la nouvelle de sa mort. Antoine, qui la crut vraie, se dit à lui-même : « Qu'attends-tu de plus, Antoine ? la fortune te ravit le seul bien qui te faisait aimer la vie. » En disant ces mots, il entre dans sa chambre, détache sa cuirasse, et après l'avoir entr'ouverte : « Cléopâtre, s'écria-t-il, je ne me plains pas d'être privé de toi, puisque je vais te rejoindre dans un instant ; ce qui m'afflige, c'est qu'un empereur aussi puissant que moi soit vaincu en courage et en magnanimité par une femme. » Il avait auprès de lui un esclave fidèle, nommé Éros, à qui depuis long-temps il avait fait promettre qu'il lui donnerait la mort au premier ordre qu'il en recevrait. Éros, sommé de sa promesse, tire son épée et se lève comme pour frapper Antoine ; mais, détournant la tête, il s'en perce lui-même et tombe mort à ses pieds. « Brave Éros, s'écrie Antoine, ce que tu n'as pas eu la force de faire sur moi, tu m'apprends, par ton exemple, à le faire moi-même. » En même temps il se plonge l'épée dans le sein et se laisse tomber sur un petit lit. Mais le coup n'était pas de nature à lui donner une prompte mort ; et le sang s'étant arrêté après qu'il se fut couché, il reprit ses sens et pria ceux qui étaient auprès de lui de l'achever ; mais ils s'enfuirent tous de sa chambre, le laissant s'écrier et se débattre, jusqu'à ce que Diomède, le secrétaire de Cléopâtre, vint, de la part de cette princesse, pour le faire porter dans le tombeau.

LXXXV. Antoine, apprenant qu'elle vivait encore, demande instamment à ses esclaves de le transporter auprès d'elle ; et ils le portèrent sur leurs bras à l'entrée du tombeau. Cléopâtre n'ouvrit point la porte ; mais elle parut à une fenêtre, d'où elle descendit des chaînes et des cordes avec lesquelles on l'attacha, et, à l'aide de deux de ses femmes, les seules qu'elle eût menées avec elle dans le tombeau, elle le tirait à elle. Jamais, au rapport de ceux qui en furent témoins, on ne vit de spectacle plus digne de pitié. Antoine, souillé de sang et n'ayant plus qu'un reste de vie, était tiré vers cette fenêtre ; et, se soulevant lui-même autant qu'il le pouvait, il tendait vers Cléopâtre ses mains défaillantes. Ce n'était pas un ouvrage aisé pour des femmes que de le monter ainsi : Cléopâtre, les bras raidis et le visage tendu, tirait les cordes avec effort, tandis que ceux qui étaient en bas l'encourageaient de la voix, et l'aidaient autant qu'il leur était possible. Quand il fut introduit dans le tombeau et qu'elle l'eut fait coucher, elle déchira ses voiles sur lui, et, se frappant le sein, se meurtrissant elle-même de ses mains, elle lui essuyait le sang avec son visage qu'elle collait sur le sien, l'appelait son maître, son mari, son empereur : sa compassion pour les maux d'Antoine lui faisait presque ou-

blier les siens. Antoine, après l'avoir calmée, demanda du vin, soit qu'il eût réellement soif, ou qu'il espérât que le vin le ferait mourir plus promptement ¹. Quand il eut bu, il exhorta Cléopâtre à s'occuper des moyens de sûreté qui pouvaient se concilier avec son honneur, et à se fier à Proculéius plutôt qu'à aucun autre des amis de César. Il la conjura de ne pas s'affliger pour ce dernier revers qu'il avait éprouvé; mais au contraire de le féliciter des biens dont il avait joui dans sa vie, du bonheur qu'il avait eu d'être le plus illustre et le plus plus puissant des hommes, surtout de pouvoir se glorifier, à la fin de ses jours, qu'étant Romain, il n'avait été vaincu que par un Romain.

LXXXVI. En achevant ces mots, il expira, au moment même que Proculéius arrivait, envoyé par César; car aussitôt qu'Antoine, après s'être frappé de son épée, eut été porté chez Cléopâtre, Dercétéus, un de ses gardes, prit l'épée, et, la cachant sous sa robe, sortit secrètement du palais et courut chez César, à qui il apprit la mort d'Antoine en lui montrant l'épée teinte de sang. A cette nouvelle, César, s'étant retiré au fond de sa tente, donna des larmes à la mort d'un homme son allié, son collègue à l'empire, avec lequel il avait partagé les périls de tant de combats et le maniement de tant d'affaires politiques; appelant ensuite ses amis et leur faisant la lecture des lettres qu'il avait écrites à Antoine, et des réponses qu'il en avait reçues, il leur montra qu'à des propositions toujours justes et raisonnables Antoine n'avait jamais répondu qu'avec beaucoup d'emportement et de fierté. Alors il envoya Proculéius au palais, en lui recommandant de prendre, s'il lui était possible, Cléopâtre vivante; car, outre qu'il craignait la perte des trésors de cette reine, rien ne lui paraissait plus glorieux pour lui que de la faire servir d'ornement à son triomphe. Mais elle ne voulut pas se remettre entre les mains de Proculéius; elle eut seulement avec lui un long entretien à la porte du tombeau, en dehors duquel se tenait Proculéius, et dont l'entrée, fortement barricadée en dedans, pouvait cependant donner passage à la voix. Dans cette conversation, Cléopâtre demanda le royaume d'Égypte pour ses enfants; et Proculéius l'exhorta à mettre sa confiance en César, et à s'en rapporter à lui de tous ses intérêts.

LXXXVII. Proculéius, qui avait bien observé les dispositions du lieu, en fit son rapport à César, qui envoya Gallus à Cléopâtre pour lui parler encore. Gallus, qui ne s'entretint avec elle qu'à travers la porte, ayant à dessein prolongé la conversation, Proculéius, pendant ce temps-là, approcha une échelle de la muraille et entra par la même fenêtre qui avait servi aux femmes de Cléopâtre à introduire Antoine dans le tombeau; suivi de deux officiers qui étaient entrés avec lui,

¹ Dans le sixième livre de l'*Illiade* d'Homère, Hector rentré dans Troie refuse le vin qu'Hécube lui présente, parcequ'au lieu de le fortifier, dit-il, il l'affaiblirait encore, dans l'état de fatigue où il était.

il descendit au bas de la porte , où Cléopâtre n'était attentive qu'à ce que lui disait Gallus. Une des femmes qui étaient enfermées avec elle les ayant vus : « Malheureuse Cléopâtre , s'écria-t-elle , vous voilà » prise vivante ! » A ces mots la reine se retourne , et , voyant Proculéius , elle veut se frapper d'un poignard qu'elle portait toujours à sa ceinture ; mais Proculéius courant à elle et la prenant entre ses bras : « Cléopâtre , lui dit-il , vous vous faites tort à vous-même et vous êtes » injuste envers César , à qui vous voulez ôter la plus belle occasion » de faire éclater sa douceur : vous donneriez lieu de calomnier le plus » clément des empereurs , en le faisant passer pour un homme sans » pitié et implacable dans ses ressentiments. » En même temps il lui ôte le poignard de la main , et secoue sa robe , pour s'assurer qu'elle n'y avait pas caché de poison. César envoya auprès d'elle Épaphrodite , un de ses affranchis , qu'il chargea de la garder avec le plus grand soin , de veiller à ce qu'elle n'attendât pas à sa vie , et de lui accorder d'ailleurs tout ce qu'elle pourrait désirer.

LXXXVIII. César entra dans Alexandrie en s'entretenant avec le philosophe Aréus , qu'il tenait par la main , afin que cette distinction singulière lui attirât plus d'honneur et de respect de la part de ses concitoyens. Il se rendit au gymnase , et monta sur un tribunal qu'on avait dressé pour lui. Tous les Alexandrins , saisis de frayeur , s'étant jetés à ses pieds , César leur ordonna de se relever. « Je pardonne , » dit-il , au peuple d'Alexandrie toutes les fautes dont il s'est rendu » coupable , premièrement , par respect pour Alexandre son fondateur ; » en second lieu , par admiration pour la grandeur et la beauté de la » ville ; troisièmement , enfin , pour faire plaisir au philosophe Aréus , » mon ami. » Tel fut le témoignage honorable qu'Aréus reçut de César. Ce philosophe lui demanda grace pour plusieurs habitants , en particulier pour Philostrate , le plus habile des philosophes de son temps à parler sans préparation , mais qui se donnait faussement pour un disciple de l'Académie. César , qui détestait ses mœurs , rejetait les prières d'Aréus ; mais Philostrate , couvert d'un manteau noir , et avec sa barbe blanche qu'il avait laissée croître à dessein , suivait toujours Aréus , en lui répétant ces vers :

Les vrais sages toujours s'intéressent aux sages.

César , qui l'entendit et qui voulut plutôt mettre Aréus à l'abri de la haine que délivrer Philostrate de ses craintes , lui accorda sa grace.

LXXXIX. Des enfants d'Antoine , Antyllus son fils aîné , qu'il avait eu de Fulvie , fut livré par Théodore , son précepteur , et mis à mort ; les soldats lui ayant coupé la tête , Théodore prit une pierre de très grand prix que ce jeune homme portait au cou et la cousit à sa ceinture. Il niait ce vol ; mais on trouva la pierre sur lui , et il fut attaché à une croix. César , ayant fait mettre sous une sûre garde les enfants

de Cléopâtre avec leurs gouverneurs, fournit honorablement à leur entretien. Césarion, qu'on disait fils de César, avait été envoyé par sa mère en Éthiopie avec de grandes richesses, et de là dans l'Inde. Son précepteur, nommé Rhodon, digne émule de Théodore, lui persuada de s'en retourner à Alexandrie, où César, lui disait-il, le rappelait pour lui donner le royaume d'Égypte. Comme César délibérait sur ce qu'il devait faire de ce jeune homme, on prétend qu'Aréus lui dit :

Cette pluralité de Césars n'est pas bonne¹.

César le fit mourir peu de temps après la mort de Cléopâtre. Plusieurs rois et plusieurs capitaines demandèrent le corps d'Antoine, pour lui rendre les honneurs funèbres ; mais César ne voulut pas en priver Cléopâtre ; il lui permit même de prendre pour ses funérailles tout ce qu'elle voudrait ; elle l'enterra de ses propres mains, avec une magnificence royale.

XC. L'excès de son affliction et les douleurs qu'elle souffrait depuis que les coups dont elle s'était meurtrie avaient enflammé sa poitrine lui ayant causé la fièvre, elle saisit volontiers ce prétexte pour ne point manger, et pouvoir, sans obstacle, se laisser mourir, en ne prenant point de nourriture. Elle avait pour médecin ordinaire Olympus, à qui elle communiqua son dessein, et qui lui donna ses conseils et ses secours pour l'aider à se délivrer de la vie, comme il l'a consigné lui-même dans l'histoire qu'il en a écrite. César, qui soupçonna ce qu'elle voulait faire, employa les menaces pour l'en détourner, en lui faisant tout craindre pour ses enfants. Ces menaces et ces craintes furent comme des batteries qui forcèrent sa résistance, et elle se laissa traiter comme on voulut. Peu de jours après, César alla la voir pour lui parler et la consoler : il la trouva couchée sur un petit lit, dans un extérieur fort négligé (19). Quand il entra, quoiqu'elle n'eût qu'une simple tunique, elle sauta promptement à bas de son lit, et courut se jeter à ses genoux, le visage horriblement défiguré, les cheveux épars, tous les traits altérés, la voix tremblante, les yeux presque éteints à force d'avoir versé des larmes, et le sein meurtri des coups qu'elle s'était donnés ; tout son corps enfin n'était pas en meilleur état que son esprit. Cependant sa grace naturelle et la fierté que sa beauté lui inspirait, n'étaient pas entièrement éteintes ; et du fond même de cet abattement où elle était réduite il sortait des traits pleins de vivacité, qui éclataient dans tous les mouvements de son visage.

XCI. César l'ayant obligée de se remettre au lit, et s'étant assis auprès d'elle, elle entreprit de se justifier, en rejetant tout ce qui s'était fait sur la nécessité des circonstances et sur la crainte que lui inspirait Antoine. Mais comme elle se vit arrêtée sur chaque article,

¹ Ce vers est une parodie d'un vers d'Homère qui dit, *Illiade*, liv. II, que la pluralité des rois n'est pas bonne. Ce mot fut funeste à Césarion et lui coûta la vie.

et convaincue par les faits mêmes, elle ne songea plus qu'à exciter sa compassion, et eut recours aux prières pour laisser croire qu'elle avait un grand desir de vivre. Elle finit par lui remettre un état de toutes ses richesses. Séleucus, un de ses trésoriers, lui ayant reproché d'en cacher une partie, elle se leva, le saisit par les cheveux et lui donna plusieurs coups sur le visage. César, qui ne put s'empêcher de rire de son emportement, ayant voulu la calmer : « N'est-il pas horrible, César, lui dit-elle, que, lorsque vous avez daigné venir me voir et me parler dans l'état déplorable où je me trouve, mes propres domestiques viennent me faire un crime d'avoir mis en réserve quelques bijoux de femme, non pour en parer une malheureuse comme moi, mais pour faire quelques légers présents à votre sœur Octavie, et à Livie votre épouse, afin de m'assurer par leur protection votre clémence et votre bonté ? » Ce discours fit plaisir à César, qui ne douta plus qu'elle n'eût repris l'amour de la vie : il lui donna tout ce qu'elle avait réservé de ses bijoux ; et, après lui avoir promis que le traitement qu'elle recevrait irait au-delà même de ses espérances, il la quitta, persuadé qu'il l'avait trompée, mais étant lui-même sa dupe.

XCII. César avait au nombre de ses amis un jeune homme de la plus haute naissance, nommé Cornélius Dolabella, qui, sensible aux malheurs de Cléopâtre, lui avait promis, à sa prière, de lui donner avis de tout ce qui se passerait ; il lui manda donc secrètement que César, qui se disposait à s'en retourner par terre à travers la Syrie, devait la faire partir dans trois jours avec ses enfants. Sur cet avis, elle demanda et obtint de César la permission d'aller faire les effusions funèbres sur le tombeau d'Antoine. Elle s'y fit porter ; et, se jetant sur ce tombeau, en présence de ses femmes : « Mon cher Antoine, » s'écria-t-elle, il y a peu de jours que je t'ai déposé, avec des mains encore libres, dans ce dernier asile ; aujourd'hui je viens faire ces libations sur tes tristes restes, captive et gardée à vue, afin que je ne puisse défigurer par mes coups et par mes gémissements ce corps réduit à l'esclavage, et réservé pour une pompe fatale où l'on va triompher de toi. N'attends pas de Cléopâtre d'autres honneurs que ces libations funèbres : ce sont les dernières qu'elle t'offrira, puisqu'on veut l'arracher d'auprès de toi. Tant que nous avons vécu, rien n'a pu nous séparer l'un de l'autre ; maintenant nous allons être éloignés par la mort des lieux de notre naissance. Romain, tu resteras sous cette terre d'Égypte ; et moi, malheureuse, je serai enterrée en Italie, moins malheureuse cependant de l'être dans les lieux où tu es né. Si les dieux de ton pays ont quelque force et quelque pouvoir (car les nôtres nous ont trahis), n'abandonne pas ta femme vivante ; ne souffre pas qu'on triomphe de toi en la menant en triomphe ; cache-moi dans cette terre avec toi ; laisse-moi partager ta tombe : des maux innombrables qui

» m'accablent, le plus grand, le plus affreux pour moi, a été ce peu de temps que j'ai vécu sans toi. »

XCIII. Après avoir ainsi exhalé ses plaintes, elle couronna le tombeau de fleurs, l'embrassa, et commanda qu'on lui préparât un bain. Quand elle l'eut pris, elle se mit à table, où on lui servit un repas magnifique, pendant lequel il vint un homme de la campagne qui portait un panier. Les gardes lui ayant demandé ce qu'il portait, le paysan ouvrit le panier, écarta les feuilles, et leur fit voir qu'il était plein de figues. Les gardes ayant admiré leur grosseur et leur beauté, cet homme en souriant les invita d'en prendre; son air de franchise écarta tout soupçon et on le laissa entrer. Cléopâtre, après le dîner, prit ses tablettes, où elle avait écrit une lettre pour César, et après les avoir cachetées, elle les lui envoya; ensuite ayant fait sortir tous ceux qui étaient dans son appartement, excepté ses deux femmes, elle ferma la porte sur elle. Lorsque César eut ouvert la lettre, les prières vives et touchantes par lesquelles Cléopâtre lui demandait d'être enterrée auprès d'Antoine lui firent connaître ce qu'elle avait fait : il voulut d'abord courir à son secours; mais il se contenta d'y envoyer au plus tôt pour voir ce qui s'était passé. La mort de Cléopâtre fut prompte, car les gens de César, malgré leur diligence, trouvèrent les gardes à leur poste, ignorant encore ce qui venait de se passer. Ils ouvrirent les portes, et la trouvèrent sans vie, couchée sur un lit d'or et vêtue de ses habits royaux. De ses deux femmes, l'une, nommée Iras, était morte à ses pieds; l'autre, qui s'appelait Charmion, déjà appesantie par les approches de la mort, et ne pouvant plus se soutenir, lui arrangeait encore le diadème autour de la tête. Un des gens de César lui ayant dit en colère : « Voilà qui est » beau, Charmion! — Oui, répondit-elle, très beau et digne d'une » reine issue de tant de rois. » Après ce peu de mots, elle tomba morte au pied du lit.

XCIV. On prétend qu'on avait apporté à Cléopâtre un aspic sous ces figues couvertes de feuilles; que cette reine l'avait ordonné ainsi, afin qu'en prenant des figues elle fût piquée par le serpent sans qu'elle le vit; mais l'ayant aperçu en découvrant les figues : « Le » voilà donc! » s'écria-t-elle; et en même temps elle présenta son bras nu à la piqûre. D'autres disent qu'elle gardait cet aspic enfermé dans un vase, et que, l'ayant provoqué avec un fuseau d'or, l'animal irrité s'élança sur elle et la saisit au bras. Mais on ne sait pas avec certitude le genre de sa mort. Le bruit courut même qu'elle portait toujours du poison dans une aiguille à cheveux qui était creuse, et qu'elle avait dans sa coiffure. Cependant il ne parut sur son corps aucune marque de piqûre, ni aucun signe de poison; on ne vit pas même de serpent dans sa chambre : on disait seulement en avoir aperçu quelques traces près de la mer, du côté où donnaient les fenêtres du tombeau. Selon d'autres, on vit sur le bras de Cléopâtre deux légères marques de

piqûre, à peine sensibles : et il paraît que c'est à ce signe que César ajouta le plus de foi ; car, à son triomphe, il fit porter une statue de Cléopâtre dont le bras était entouré d'un aspic (20). Telles sont les diverses traditions des historiens. César, tout fâché qu'il était de la mort de cette princesse, admira sa magnanimité ; il ordonna qu'on l'enterrât auprès d'Antoine, avec toute la magnificence convenable à son rang ; il fit faire aussi à ses deux femmes des obsèques honorables. Cléopâtre mourut à l'âge de trente-neuf ans, après en avoir régné vingt-deux, dont plus de quatorze avec Antoine, qui avait à sa mort cinquante-trois ans, et, suivant d'autres, cinquante-six. Les statues d'Antoine furent abattues, mais celles de Cléopâtre restèrent sur pied : un certain Archibius, qui avait été un des amis de cette reine, donna mille talents ¹ à César afin qu'elles n'eussent pas le même sort que celles d'Antoine.

XCV. Antoine laissa sept enfants de ses trois femmes : Antyllus, l'aîné de ceux qu'il avait eus de Fulvie, fut le seul que César fit mourir ; Octavie prit les autres, et les fit élever avec les siens. Elle maria la jeune Cléopâtre, fille de la reine de ce nom, à Juba, le plus aimable de tous les princes. Elle procura au jeune Antoine, second fils de Fulvie, une si grande fortune, qu'après Agrippa, qui tenait le premier rang auprès de César, et après les fils de Livie, qui occupaient le second, il était le troisième en puissance et en crédit. Octavie avait eu de Marcellus, son premier mari, deux filles et un fils, nommé aussi Marcellus, que César adopta et choisit pour son gendre. Il fit épouser à Agrippa une des filles d'Octavie. Le jeune Marcellus étant mort peu de temps après son mariage ², et César ne pouvant pas choisir facilement parmi ses amis un autre gendre qui méritât sa confiance, Octavie lui proposa de donner pour femme à Agrippa, qui répudierait sa fille, la veuve de Marcellus. César d'abord, et ensuite Agrippa, ayant agréé cette proposition, Octavie reprit sa fille, qu'elle maria au jeune Antoine, et Agrippa épousa la fille de César. Il restait deux filles d'Antoine et d'Octavie, dont l'une fut mariée à Domitius Énobarbus, et l'autre, nommée Antonia, aussi célèbre par sa beauté que par sa vertu, épousa Drusus, fils de Livie et beau-fils de César. De ce mariage naquirent Germanicus et Claude, qui fut depuis empereur. Des fils de Germanicus, Caius, après un règne fort court, qu'il signala par sa démence (21), fut tué avec sa femme et sa fille. Agrippine, qui de son mari Domitius Énobarbus avait un fils nommé Lucius Domitius, épousa en secondes noces l'empereur Claude, qui adopta le fils de sa femme, et le nomma Néron Germanicus. C'est celui qui a régné de nos jours, qui a fait périr sa mère, et qui, par ses débauches et ses extravagances, a été sur le point de renverser l'empire romain. Il était le cinquième descendant d'Antoine.

¹ Cinq millions de notre monnaie. — ² C'est ce jeune Marcellus, si chéri et si regretté des Romains, et que Virgile a célébré dans des vers si touchants et si connus.

PARALLÈLE DE DÉMÉTRIUS ET D'ANTOINE.

I. D'après les vicissitudes que Démétrius et Antoine ont éprouvées dans leur fortune, considérons-les d'abord dans ce haut degré de puissance et de gloire auquel ils se sont élevés. Démétrius le trouva tout acquis par son père Antigonus, le plus puissant des successeurs d'Alexandre, qui avait parcouru et soumis la plus grande partie de l'Asie lorsque Démétrius était à peine sorti de l'enfance. Antoine, né d'un père honnête d'ailleurs, mais qui, n'ayant jamais fait la guerre, ne lui avait laissé aucun moyen de s'illustrer, osa cependant aspirer à la puissance de César, à laquelle sa naissance ne lui donnait aucun droit : il succéda aux travaux et aux exploits du dictateur, et par ses seules ressources il parvint à un si haut point de grandeur, que l'empire romain ayant été divisé en deux parties, il prit la plus considérable; que souvent, quoique absent de l'armée, il vainquit les Parthes par ses lieutenants, et repoussa jusqu'à la mer Caspienne les nations barbares répandues autour du mont Caucase. Les reproches même qu'on lui fait sont des témoignages de sa grandeur. Antigonus avait regardé comme un grand avantage pour Démétrius de lui faire épouser, malgré la disproportion de l'âge, Phila, fille d'Antipater : ce fut une tache pour Antoine que d'épouser Cléopâtre, qui par sa puissance et sa splendeur surpassait tous les rois de son temps, Arsace seul excepté¹; mais il était devenu si grand, qu'on le jugeait d'une plus haute fortune que celle où il aspirait lui-même.

II. Si on les juge sur les motifs qui les élevèrent tous deux à l'empire, Démétrius sera sur ce point à l'abri de tout reproche; il régna sur des peuples accoutumés à la monarchie et qui demandaient eux-mêmes des rois : mais on ne peut disculper Antoine du reproche de violence, et de tyrannie pour avoir réduit en servitude le peuple romain, qui venait depuis peu de s'affranchir du gouvernement monarchique de César. Ainsi le plus grand, le plus éclatant des exploits d'Antoine, sa guerre contre Brutus et Cassius, eut pour objet de priver de la liberté sa patrie et ses concitoyens. Démétrius, avant les revers funestes qu'il éprouva, s'était sans cesse occupé de rendre libres les villes de la Grèce et d'en chasser les garnisons étrangères : bien différent d'Antoine, qui se faisait honneur d'avoir tué dans la Macédoine ceux qui avaient affranchi Rome de la servitude. Il est, dans Antoine, une qualité digne d'éloges, c'est sa libéralité et sa magnificence dans les dons qu'il faisait (22) : mais, sous ce rapport même, Démétrius est si fort au-dessus de lui, qu'il donna encore plus à ses ennemis que les amis d'Antoine ne reçurent de lui. La manière généreuse dont Brutus fut enterré fit honneur à Antoine ; mais Dé-

¹ Ce reproche tombait moins sur la grandeur personnelle d'Antoine que sur celle des Romains. Tout autre capitaine qui l'eût épousée aurait été également blâmé.

métrius accorda les honneurs de la sépulture à tous ceux de ses ennemis qui étaient restés sur le champ de bataille, et il renvoya à Ptolémée tous ses prisonniers comblés de présents.

III. Abusant l'un et l'autre de leur fortune, ils se plongèrent dans le luxe et dans les plaisirs; mais on ne saurait reprocher à Démétrius que, dans le sein même des débauches et des voluptés, il ait laissé échapper aucune occasion de se signaler par de grands exploits; les plaisirs n'étaient pour lui que les ressources de son loisir; et la courtisane Lamia ne servait, comme celle de la fable, qu'à l'amuser ou à l'endormir. Lorsqu'il faisait ses préparatifs pour la guerre, sa pique n'était pas entourée de lierre; son casque n'exhalait pas l'odeur des parfums; il ne sortait pas de l'appartement des femmes pour aller aux combats, respirant la joie et tout brillant de volupté: mais, laissant se reposer les chœurs de danse, et renonçant à tous les divertissements bachiques, il devenait, pour me servir de l'expression d'Euripide,

Le disciple zélé de l'homicide Mars.

Jamais ni les plaisirs, ni la paresse, n'ont causé ses revers: Antoine, au contraire, imitant Hercule, tel que les peintres nous le représentent, dépouillé par Omphale de sa massue et de sa peau de lion, fut souvent aussi dépouillé de ses armes par Cléopâtre, dont les caresses séduisantes lui firent plusieurs fois abandonner les expéditions les plus nécessaires et les plus belles occasions d'acquérir de la gloire, pour aller s'amuser avec elle et perdre un temps précieux sur les rivages de Canope et de Taphosiris (23). Enfin, comme un autre Pâris, il quittait le champ de bataille pour aller se jeter dans ses bras; surpassant même en lâcheté Pâris, qui ne se réfugia dans l'appartement d'Hélène qu'après avoir été vaincu⁴, Antoine, pour suivre Cléopâtre, prit honteusement la fuite, et abandonna une victoire assurée.

IV. Démétrius épousa plusieurs femmes, par un usage que la loi ne défendait pas, et que Philippe et Alexandre avaient introduit parmi les rois de Macédoine. Lysimachus et Ptolémée le suivirent aussi, mais du moins il traita toujours avec beaucoup d'égards les femmes qu'il avait épousées. Antoine eut deux femmes à la fois, ce qu'aucun Romain n'avait osé faire avant lui; il chassa la femme romaine qu'il avait épousée légitimement, pour s'attacher uniquement à une étrangère avec laquelle il s'était uni, au mépris des lois. Aussi n'arriva-t-il aucun malheur à Démétrius de ses divers mariages: celui de Cléopâtre fut pour Antoine la source des plus grands maux. A la vérité, dans toute la vie d'Antoine, on ne voit pas d'impiété pareille à celle dont Démétrius se rendit coupable dans ses débauches. Les historiens disent qu'on ne laissait entrer aucun chien dans la citadelle

⁴ Plutarque fait ici allusion au combat de Pâris et de Ménélas, à la fin du troisième livre de *l'Illade*.

d'Athènes, parceque cet animal s'accouple publiquement ; mais ce fut dans le temple même de Minerve que Démétrius s'unit à des prostituées et qu'il corrompit des femmes d'une condition honnête. D'ailleurs, le vice qu'on croirait le moins alliable avec le luxe et les voluptés, je veux dire la cruauté, s'associait aux plaisirs de Démétrius. Il n'empêcha pas, ou plutôt il causa la perte du plus beau et du plus sage des jeunes gens d'Athènes, qui préféra à l'infamie la mort la plus cruelle. En un mot, si Antoine se nuisit à lui-même par son intempérance, celle de Démétrius fut funeste à bien d'autres.

V. Démétrius se montra toujours irréprochable envers ses parents. Antoine, pour obtenir la mort de Cicéron, sacrifia le frère même de sa mère : action si cruelle et si détestable, qu'à peine pourrait-on la pardonner à Antoine, quand même la mort de Cicéron aurait été le prix de la vie de son oncle. Ils violèrent l'un et l'autre la foi qu'ils avaient jurée, l'un en arrêtant Artabaze¹ prisonnier, l'autre en faisant massacrer Alexandre : mais du moins Antoine en avait un prétexte plausible dans la trahison d'Artabaze, qui l'avait abandonné dans la Médie : au contraire, Démétrius, s'il faut en croire plusieurs historiens, supposa de fausses accusations pour justifier ce meurtre ; il calomnia un prince innocent, et se vengea, non des torts qu'il avait reçus, mais de ceux qu'il avait eus lui-même.

VI. Démétrius ne dut qu'à lui seul ses grands exploits : Antoine n'eut des succès que lorsqu'il n'était pas à la tête de ses armées, et ce fut par ses lieutenants qu'il remporta ses plus illustres victoires. Tous deux détruisirent eux-mêmes leur fortune, mais par des causes différentes : l'un fut abandonné par les Macédoniens ; l'autre abandonna son armée, prit la fuite, et trahit ceux qui s'exposaient pour lui aux plus grands dangers. Ainsi la faute de Démétrius est de s'être fait des ennemis de ses propres soldats ; celle d'Antoine, d'avoir trahi l'affection et la fidélité singulière que les siens avaient pour lui.

VII. On ne peut louer la mort de l'un ni de l'autre, mais celle de Démétrius est la plus blâmable : il souffrit d'être fait prisonnier, et ne rougit pas de gagner trois ans de vie pour les consumer dans les débauches de la table, et de s'approprier à la servitude, comme les animaux qu'on enferme dans les loges. Antoine mourut avec lâcheté ; ses derniers moments sont misérables et honteux, mais du moins il sortit de la vie avant que son ennemi devînt le maître de son corps².

NOTES SUR LA VIE D'ANTOINE.

(1) Marcus Antonius n'obtint pas une réputation plus brillante dans les armes ; et le surnom de *Crétique*, qu'on lui donna pour avoir fait la guerre en Crète, semblait plutôt une insulte qu'un titre d'honneur. Voy. Florus, liv. III, c. vii.

² C'est le même qu'il a nommé Artavasde dans la Vie d'Antoine.—³ On reconnaît dans ce dernier jugement le faux principe que Plutarque, contre le sentiment de son Académie, avait adopté sur le suicide, et que nous avons eu plusieurs fois occasion de relever,

(2) Le caractère que Cicéron a tracé de ce style asiatique, in *Brut.*, c. xcvi, fait comprendre en quoi il avait de l'analogie avec la vie fastueuse et inégale d'Antoine.

(3) Plutarque fait ici un reproche injuste à Cicéron ; cet orateur ne dit pas autre chose que ce que notre historien va dire lui-même. César voulait tout renverser : il lui fallait un prétexte pour colorer son attentat ; Antoine le lui fournit. Voilà ce que l'orateur romain a voulu dire dans sa seconde *Philippique*, c. xxi. Le mot latin *causa*, dont il se sert, ne signifie souvent qu'un prétexte ; mais Plutarque, qui avait appris cette langue fort tard, pouvait se tromper aisément sur la vraie signification de ses termes.

(4) César a donné une description plus détaillée de cette affaire, liv. III de la *Guerre civile des Gaules*.

(5) Cicéron parle de cette courtisane dans sa seconde *Philippique*, c. xxiv ; et il fait du cortège qui la suivait une description pleine de force, et qui respire cette juste indignation qu'excite dans les âmes honnêtes le mépris insultant de toutes les bienséances.

(6) La Clepsydre était une fontaine de la citadelle d'Athènes ; on lui avait donné ce nom parcequ'elle se remplissait lorsque les vents étésiens commençaient à souffler, et qu'elle était à sec lorsque ces vents avaient cessé. Il y avait une pareille fontaine à Délos. Voy. le *Scholiaste d'Aristophane*, sur la comédie des *Oiseaux*, p. 616. Nous avons parlé ailleurs de la clepsydre, instrument astronomique qui servait à mesurer les heures.

(7) Dion, liv. XLIX, c. xxii, dit qu'Antoine le fit fouetter de verges après l'avoir attaché à un poteau, ce que jamais aucun roi n'avait éprouvé de la part des Romains, et qu'ensuite il le fit mourir ; il se sert d'un mot qui signifie *égorger*, au lieu de *trancher la tête*. La manière dont Dion raconte le fait est plus conforme à la manière ordinaire dont les Romains punissaient du dernier supplice : ils attachaient le criminel à un poteau, où il était battu de verges, et ensuite décapité. L'ignominie que Plutarque applique à la décollation, Dion l'attache à la flagellation, avec plus de vraisemblance. Au reste, Antigonus n'était pas roi, mais il en exerçait l'autorité sous le nom de grand-prêtre : il était fils d'Aristobule, avait chassé Hyrcan, et s'était établi à sa place l'an de Rome sept cent trente-quatre, l'année même qu'Hérode obtint d'Antoine le trône de Judée. Antigonus fut puni de mort l'an sept cent seize ou sept cent dix-sept de Rome.

(8) Voy. ce que Plutarque a dit sur la robe d'Isis et d'Osiris, dans son traité sur ces deux divinités égyptiennes.

(9) Les Attâles, rois de Pergame, fameux par leurs richesses et leur magnificence, ne sont pas moins célébrés par leur goût pour les lettres. Ils s'étaient plu à former, par les soins de plusieurs philosophes et littérateurs distingués, une bibliothèque très considérable pour le temps où ils vivaient ; car il ne faut pas comparer ces volumes à ceux que nous avons aujourd'hui, on l'on prendrait une idée bien exagérée de la bibliothèque de Pergame, qui se trouverait surpasser nos plus grandes bibliothèques d'Europe. Un simple traité, un seul livre d'histoire, un livre d'odes ou d'épigrammes, une tragédie, deux Vies parallèles de Plutarque, formaient un volume ; ce qui réduit beaucoup le nombre des volumes que ces bibliothèques contenaient. Il n'y a que celle d'Alexandrie qui, à raison de la quantité immense de ces volumes, pourrait égaler une des nôtres.

(10) Ce nom est écrit diversement chez les anciens auteurs ; Hirtius Pansa, dans la *Guerre d'Alexandrie*, c. 1, p. 373, l'appelle Malchus, et le fait roi des Arabes Nabathéens, dont il a été question dans le c. xxxvii de cette Vie. *Malchus* ou *Malichus* est le nom générique que les Arabes donnaient à leurs rois. *Malichen*, en arabe, signifie roi, comme l'a fait observer le savant Bochart.

(11) Il y a dans ce mot une double signification que notre langue ne peut pas conserver. *Toryne* était le nom d'une ville d'Albanie, sur les confins de l'Épire, et signifiait aussi une cuiller à pot ; et c'est sur cette dernière acception que porte la plaisanterie de Cléopâtre. C'est comme si elle disait : « Qu'y a-t-il donc de si fâcheux » que César soit assis sur une cuiller à pot ? »

(12) Il y avait deux villes de ce nom : l'une sur le golfe de Corinthe ; l'autre dans

la Phlthiotide, sur le golfe de Malée. Il y a apparence que c'est de la première que Plutarque parle ici : car, pour porter des vivres à Actium, où était Antoine, ce chemin était le plus court, à moins que la disposition de la flotte de César n'en empêchât, et ne mit dans la nécessité de faire un grand détour.

(13) Le texte dit : qu'on croit faire la séparation de l'Asie et de l'Afrique. Amyot et M. Dacier ont traduit sans exprimer ce doute, qui paraîtrait en effet bien étonnant dans Plutarque sur un fait si connu. Il y a apparence que le mot grec ne doit pas être pris dans son acception la plus générale, et qu'il exprime ici l'opinion commune.

(14) Dion, liv. LI, c. vii, fait entendre que les vaisseaux brûlés par les Arabes n'étaient pas ceux que Cléopâtre avait fait transporter dans l'isthme de Suez, mais des vaisseaux qu'elle avait fait construire dans le golfe même de la mer Rouge. Cet historien ajoute que les peuples et les rois de cette contrée refusèrent toute espèce de secours à Antoine et à Cléopâtre ; et il s'étonne de ce défaut de reconnaissance, après les bienfaits dont ces peuples avaient été comblés, tandis que des gladiateurs leur étaient restés constamment fidèles.

(15) La fête des Choes faisait partie de celle que les Athéniens célébraient dans le mois Anthestérion ou février, en l'honneur de Bacchus, et qu'on appelait *Anthestéria* : c'était le nom général de la solennité ; mais elle durait trois jours, dont chacun était destiné à une fête particulière. Le premier jour, qui était le onze du mois, s'appelait la fête des Pithégies, de deux mots grecs qui signifient *tonneau et ouvrir*, parceque ce jour-là on faisait l'ouverture des tonneaux et l'essai d'un vin nouveau : il n'était permis d'en refuser à personne, ni au mercenaire, ni même à l'esclave. Le second jour de la fête, douze du mois, était la fête des Choes ou des Libations. Oreste étant venu à Athènes après le meurtre de sa mère, pendant que Démophon, roi d'Athènes, célébrait les Anthestéries, ce prince ne voulut pas l'exclure de cette cérémonie religieuse, par respect pour les droits de l'hospitalité ; mais il ne crut pas non plus devoir l'admettre aux sacrifices, ni lui faire partager les libations, parcequ'il n'était pas encore purifié de son crime : il fit donc placer devant chaque convive un pot et une coupe, afin que personne ne communiquât de libation avec Oreste, et que celui-ci ne fût pas offensé par une séparation personnelle, si on lui eût servi un vase pour lui seul, tandis que tous les autres auraient puisé dans un vase commun. La fête dont parle Plutarque était la commémoration de cet événement, et non une fête de morts, comme Amyot et M. Dacier l'ont cru, quoiqu'on y sacrifiât aussi à Mercure terrestre. Le troisième jour, treize du mois, était la fête des Chythes, ainsi nommée d'un mot grec qui veut dire *marmite*, parcequ'on faisait bouillir dans des pots des graines ou des semences de toute espèce, qu'on offrait à Bacchus ou à Mercure terrestre, et dont personne ne mangeait. Cette cérémonie avait été introduite par ceux qui étaient échappés au déluge ; mais la fête n'en était pas moins consacrée à Bacchus, et les poètes y disputaient publiquement les prix de poésie. Ceux qui désireraient de plus grands détails sur ces fêtes, peuvent consulter Meursius, dans son *Traité des Fêtes de la Grèce*, et dans ses *Leçons attiques*, liv. IV, c. xiii. On peut voir aussi un Mémoire de M. l'abbé Barthélemy, dans les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. XXXIX, p. 176, A.

(16) Dion, liv. LI, c. vi, fait observer qu'Antoine eut deux raisons de faire cette cérémonie : la première, afin que les Egyptiens obéissent plus volontiers, lorsqu'ils seraient commandés par un roi ; la seconde, afin que si Cléopâtre et lui venaient à mourir, les troupes fussent plus rassurées, ayant ces deux princes pour généraux. Mais cet historien remarque aussi que cette distinction devint funeste à ces deux princes : César les traita en hommes qui, ayant déjà goûté du commandement, pouvaient être dangereux, et il les fit mourir sans pitié, quoique Antyllus, l'aîné des deux, eût épousé la fille de Cléopâtre et de César le dictateur.

(17) Dion, *ibid.*, c. viii, parle d'autres ambassadeurs qu'Antoine et Cléopâtre avaient envoyés à César, pour lui offrir des somnucs immenses.

(18) Amyot et M. Dacier ont traduit, que les galères d'Antoine s'approchèrent de celles de César à force de rames. M. Mosès Dusoul a proposé le sens que j'ai suivi, pour lequel il ne faut que le déplacement d'une virgule, et qui paraît plus conforme

à la disposition où devaient être ces galères, dès leur sortie du port, d'aller se joindre à celles de l'ennemi. Les vaisseaux des anciens avaient coutume de se saluer de leurs rames, comme sur l'Océan nous donnons le salut avec les voiles.

(19) Dion, liv. LI, c. xii, raconte cette entrevue d'une manière différente. Voy. cet endroit.

(20) C'est peut-être là ce qui a établi l'opinion que c'était ce genre de mort qu'elle avait choisi. Cela suffit pour fonder ce qu'en ont dit Horace, ode xxxvii, liv. I, et Properce, élég. ix, liv. III. Dion, *ibid.*, c. xiv, après avoir rapporté tout ce que dit ici Plutarque, ajoute que César employa beaucoup de moyens pour tâcher de la rappeler à la vie; qu'il la fit sucer par des Psylles, nation africaine qui avait la vertu, disait-on, de détruire l'effet de toutes les morsures venimeuses, en suçant les plaies: vertu qu'on attribuaît à l'usage qu'ils faisaient d'une certaine plante. Lucain, liv. ix, vers 925, décrit la manière dont ces Psylles s'y prenaient pour guérir ces sortes de piqures. Mais il n'était plus temps pour Cléopâtre; elle était déjà privée de la vie.

(21) Il y a dans le texte, que Caius fut tué après avoir régné *glorieusement*; mais c'est une faute évidente, que tous les interprètes ont corrigée, et qui a été d'autant plus facile à commettre, que les deux mots ne diffèrent que d'une lettre. Tout le monde connaît les excès de démente et de fureur par lesquels Caligula signala son règne, qui ne fut que de trois ans et dix mois, et qui parut encore beaucoup trop long.

(22) Une qualité qu'on loue ordinairement dans les princes et dans ceux qui gouvernent, c'est la libéralité et la magnificence dans les dons; mais il me semble que de tous les éloges qu'on peut donner à un souverain, c'est le plus léger et souvent le plus funeste. Il en coûte peu à qui possède des richesses immenses, d'en être libéral envers ses courtisans et ses flatteurs; car ce n'est guère que sur ces sortes de personnes que ses faveurs tombent. Mais combien de gens gémissent de ces libéralités, qu'encouragent encore dans un prince les éloges que lui prodiguent pour cela ceux qui sont intéressés à ses profusions! Ceux qui ont un état à conduire ne sauraient trop se rappeler cette parole si connue, mais si peu suivie, du bon Louis XII: « Les courtisans vivent de mes dons, et le peuple de mes refus. »

(23) Strabon, liv. XVII, p. 799, éclaircit ce passage de Plutarque: « Après Cynossema, dit ce géographe, on trouve Taposiris (car c'est ainsi qu'il écrit ce nom), non pas celle qui est près de la mer, où se tient tous les ans une assemblée générale; il y a une autre ville de ce nom, peu éloignée d'Alexandrie, et près de laquelle est, sur le bord de la mer, un lieu plein de rochers, où les jeunes gens vont passer les printemps pour se divertir. » La seule difficulté qu'il y a, c'est que Strabon place Taposiris au couchant d'Alexandrie, et il a été suivi en cela par les géographes modernes; au lieu que Plutarque la place autour de Canope, et par conséquent au levant d'Alexandrie. Au reste, le nom de cette ville est formé du grec, et signifie tombeau d'Osiris; ce qui porte à croire que, du temps de Strabon et de Plutarque, plusieurs villes d'Égypte avaient perdu leurs anciens noms égyptiens, et que les Grecs qui s'y étaient établis leur en avaient donné qui étaient tirés de leur langue, et relatifs ou à leur situation, ou à des événements qui s'y étaient passés.

DION.

I. Services rendus par l'Académie aux Grecs en formant Dion, et aux Romains en formant Brutus. — II. Traits généraux de conformité entre Dion et Brutus. — III. Denys s'empare de la tyrannie de Syracuse. Faveur de Dion auprès de lui. — IV. Caractère de Dion. Avantages qu'il retire de la conversation de Platon. — V. Denys, mécontent des vérités que lui dit Platon, le fait vendre. — VI. Franchise de Dion envers Denys. — VII. Mort de Denys. Offres que Dion fait à son fils, qui lui succède. — VIII. Les courtisans cherchent à corrompre

Denys et à lui rendre Dion suspect. — IX. La sévérité du caractère de Dion déplaît à Denys. — X. Dion exhorte Denys à l'étude de la philosophie. — XI. Nouvelles instances de Dion auprès du tyran. — XII. Il le détermine à faire venir Platon en Sicile. — XIII. Les ennemis de Dion lui opposent Philistus. — XIV. Changement que la présence de Platon opère sur Denys. — XV. Les courtisans parviennent à rendre Dion suspect au tyran. — XVI. Il l'exile en Italie. — XVII. Passion de Denys pour Platon et pour la philosophie. — XVIII. Platon retourne en

Grèce, et travaille à adoucir l'austérité de Dion. — XIX. Honneurs que Dion reçoit en Grèce. — XX. Denys presse Platon de revenir en Sicile. — XXI. Platon retourne à Syracuse. — XXII. Platon, maltraité par Denys, est redemandé par Archytas et renvoyé en Grèce. — XXIII. Denys force la femme de Dion d'épouser Timocrate. — XXIV. Dion se décide à la guerre contre Denys. — XXV. Il rassure ses troupes, effrayées d'aller en Sicile. — XXVI. Éclipse de lune. Interprétation que le devin Miltas donne de ce présage. — XXVII. Horrible tempête dont la flotte de Dion est assaillie. — XXVIII. Son arrivée en Sicile. — XXIX. Il marche vers Syracuse. — XXX. Il est joint par plusieurs corps de troupes. — XXXI. Les Syracusains sortent au-devant de lui. Timocrate prend la fuite. — XXXII. Dion entre dans Syracuse, où il est élu capitaine-général. — XXXIII. Négociations feintes de Denys avec les Syracusains. — XXXIV. Il attaque subitement la ville, et est repoussé avec une grande perte. — XXXV. Lettre de Denys, où il tâche de rendre Dion suspect aux Syracusains. — XXXVI. Effet qu'elle produit. Le peuple lui donne Héraclide pour collègue. — XXXVII. Intrigues d'Héraclide pour perdre Dion. — XXXVIII. Accusation calomnieuse de Sosis contre Dion. — XXXIX. Sosis, convaincu d'imposture, est condamné à mort. — XL. Philistus battu par les Syracusains, pris et mis à mort. — XLI. Reproches à Timée sur ses calomnies, et à Éphore sur son amour pour la tyrannie. — XLII. Denys s'enfuit. Dion est destitué du commandement par les Syracusains. — XLIII. Dion sort de Syra-

cuse. — XLIV. Les Syracusains le poursuivent et sont repoussés deux fois. — XLV. Dion se retire à Léontium. — XLVI. Nysius, capitaine de Denys, surprend Syracuse. — XLVII. La ville envoie prier Dion de venir à son secours. — XLVIII. Dion se dispose à partir pour Syracuse. — XLIX. Les soldats de Denys commettent d'horribles cruautés dans Syracuse. — L. Dion arrive devant la ville. — LI. Victoire de Dion sur les troupes de Denys. — LII. Réponse de Dion à ses amis qui lui conseillent de faire mourir Héraclide et Théodote. — LIII. Il pardonne à Héraclide, qui est nommé de nouveau amiral. — LIV. Nouvelles intrigues d'Héraclide contre Dion. — LV. Son entreprise pour chasser Dion. Le Lacédémonien Gésylus les réconcilie. — LVI. Le fils de Denys abandonne la citadelle. — LVII. Dion reprend sa femme Arété. — LVIII. Générosité et modestie de Dion. — LIX. Héraclide recommence ses intrigues. Dion consent à sa mort. — LX. Trame perfide de Callippus contre Dion. — LXI. Spectre qui apparaît à Dion. Mort de son fils. — LXII. Callippus rassure, par les plus forts serments, la femme et la sœur de Dion. — LXIII. Dion est tué par des soldats. Emprisonnement de sa femme et de sa sœur. — LXIV. Callippus est bientôt tué. — LXV. Icétès fait mourir la femme et la sœur de Dion.

M. Dacier place l'expulsion du jeune Denys par Dion à l'an du monde 3583, la 4^e année de la 105^e olympiade, l'an de Rome 396, 355 ans avant J.-C.

Les éditeurs d'Amoyot renferment sa vie depuis la première année de la 93^e olympiade environ jusqu'à la 3^e année de la 106^e, 354 ans avant J.-C.

I. Simonide, mon cher Sossius Sénécion, dit que la ville de Troie n'eut aucun ressentiment contre les Corinthiens qui s'étaient unis aux Grecs pour lui faire la guerre¹, parceque Glaucus, originaire de Corinthe, combattait avec zèle pour sa défense (1). Les Grecs et les Romains n'ont pas non plus à se plaindre de l'Académie, qui les a également favorisés, comme vous le verrez dans ce volume, qui contient les Vies de Dion et de Brutus. Le premier reçut les leçons de Platon lui-même; l'autre fut nourri des principes de ce philosophe; et tous deux sortirent, comme d'une même salle d'exercices, pour aller livrer les plus grands combats. La ressemblance et, pour ainsi dire, la fraternité de leurs actions, ont rendu ce témoignage au philosophe qui fut leur guide dans le chemin de la vertu, qu'un homme d'état, pour donner à sa conduite politique toute la grandeur et tout l'éclat dont elle est susceptible, doit, avec la fortune et la puissance, unir dans sa personne la prudence et la justice. Et l'on ne doit pas s'en étonner; car Hippomachus, le maître du gymnase, reconnaissait de

¹ Aristote, dans sa *Rhétorique*, l. I, c. vi, nous a conservé le vers entier de Simonide :
Ilion n'en veut point aux habitants d'Éphyre.

loin, à ce qu'il assurait, ceux qui avaient fait leurs exercices dans sa palestre à la manière seule dont ils rapportaient leurs provisions du marché¹. De même les hommes qui ont été bien élevés ont pour compagnie dans toutes leurs actions la raison, qui met dans leur conduite un accord et une harmonie toujours conformes à ce que prescrit la bienséance.

II. Les accidents de la fortune qu'ils éprouvèrent l'un et l'autre, et qui furent moins l'effet de leur détermination que la suite des événements, mettent dans leur vie une grande conformité. Ils ont péri tous deux avant d'avoir atteint le but de leurs entreprises, et sans avoir retiré aucun fruit de leurs grands et nombreux travaux. Mais des divers traits de ressemblance qu'ils ont entre eux, le plus étonnant sans doute, c'est que les dieux les firent avertir l'un et l'autre de leur mort par l'apparition d'un horrible fantôme. Bien des gens, il est vrai, rejettent ces sortes d'apparitions, et prétendent que jamais ni spectres ni esprits n'ont apparu à un homme sensé, et que les enfants, les femmes, et les hommes dont la tête est affectée par quelque maladie, dont l'esprit est aliéné ou le corps altéré, sont les seuls qui admettent ces imaginations vaines et absurdes, et se frappent de l'idée superstitieuse qu'ils ont en eux un mauvais génie. Mais si des hommes aussi graves, aussi instruits dans la philosophie, que Dion et Brutus, incapables de se laisser surprendre et entraîner par aucune passion, ont été si vivement affectés de l'apparition de ce fantôme qu'ils en ont fait part à leurs amis, je ne sais si nous ne devons pas admettre cette opinion, tout étrange qu'elle est, que l'antiquité nous a transmise : qu'il existe des démons envieux et méchants qui, jaloux des hommes vertueux, s'opposent à leurs bonnes actions, et portent dans leur esprit des troubles et des frayeurs qui agitent et quelquefois même ébranlent leur vertu. Ces mauvais génies craignent que si ces hommes demeuraient fermes et inébranlables dans le bien, ils n'eussent en partage, après leur mort, une meilleure vie que la leur. Mais ce serait là le sujet d'un traité particulier : dans ce douzième livre de nos parallèles, nous allons raconter d'abord les actions du plus ancien des deux.

III. Denys l'ancien, s'étant emparé de la tyrannie de Syracuse², épousa la fille d'Hermocrate, un des habitants de cette ville. Comme sa puissance n'était pas encore bien affermie, les Syracusains se révoltèrent contre lui, et exercèrent sur sa femme tant d'indignités et tant d'outrages, que, de désespoir, elle se donna la mort. Denys, ayant recouvré et mieux établi sa domination, épousa en même temps deux femmes : l'une du pays des Locriens, nommée Doris ; l'autre de

¹ Telle était la simplicité des mœurs des Grecs : ils allaient eux-mêmes au marché, et en rapportaient leurs provisions. On en voit les preuves dans les *Caractères* de Théophraste.

² Denys l'ancien, père de Denys le jeune, s'empara de la tyrannie la quatrième année de la quatre-vingt-treizième olympiade, quatre cent trois ans avant J.-C.

Syracuse, appelée Aristomaque, fille d'Hipparinus, un des principaux Syracusains, et qui avait partagé le commandement la première fois que Denys avait été nommé général des troupes syracusaines. Il épousa ces deux femmes le même jour, et jamais on n'a su laquelle des deux avait été mariée la première. Tout le reste de sa vie, il témoigna constamment à l'une et à l'autre la même affection ; elles mangeaient toutes deux ensemble à sa table, et passaient la nuit avec lui chacune à son tour. Le peuple de Syracuse voulait que celle de son pays eût la préférence sur l'étrangère ; mais l'avantage que la Locrienne eut de donner la première un fils à son mari la soutint contre la prévention qu'avait fait naître son origine. Aristomaque fut long-temps sans devenir mère, quoique Denys desirât si fort d'en avoir des enfants, qu'il fit mourir la mère de Doris, l'accusant d'empêcher, par des sortilèges, Aristomaque de devenir grosse. Dion était frère d'Aristomaque, et cette parenté lui attira d'abord de la considération de la part de Denys ; dans la suite, le grand sens dont il donna des preuves le fit aimer et rechercher du tyran pour son propre mérite. Outre les autres témoignages que Denys lui donna de son estime, il ordonna à ses trésoriers de remettre à Dion tout l'argent qu'il leur demanderait, à condition seulement de venir lui dire, le jour même, ce qu'ils lui auraient donné.

IV. Dion était d'un naturel fier, magnanime et courageux. Ces qualités s'accrurent encore en lui dans un voyage que Platon fit en Sicile, par un bonheur vraiment divin, et auquel la prudence humaine n'eut aucune part. Il faut plutôt croire qu'un dieu, qui jetait de loin le fondement de la liberté des Syracusains, et préparait la ruine de la tyrannie, amena Platon d'Italie à Syracuse, et ménagea à Dion le bonheur de l'entendre. Sa grande jeunesse le rendait plus propre à s'instruire, et plus prompt à saisir les préceptes de vertu donnés par Platon, qu'aucun des disciples de ce philosophe. C'est le témoignage que lui rend Platon lui-même(2), et ses actions en sont encore une meilleure preuve. Élevé dans le palais d'un tyran, formé à des mœurs serviles, à une vie lâche et timide, toujours entouré d'un faste insolent, nourri dans un luxe effréné, rassasié de ces délices et de ces voluptés dans lesquelles on place le souverain bien, il n'eut pas plus tôt goûté les discours de Platon et les leçons de sa sublime philosophie, que son ame fut enflammée d'amour pour la vertu. La facilité avec laquelle Platon lui avait inspiré l'amour du bien lui faisant croire, par une suite de cette simplicité naturelle à son âge, que les discours de ce philosophe auraient le même pouvoir sur le cœur du tyran, il pressa si vivement Denys, il lui fit tant d'instances, qu'il lui persuada enfin d'entendre Platon, et d'avoir à loisir des entretiens particuliers avec lui.

V. Dans leur première entrevue, la conversation eut pour objet la vertu, et l'on disputa long-temps sur le courage. Platon prouva qu'il n'y avait pas d'hommes moins courageux que les tyrans. Ensuite,

traitant de la justice, il fit voir que la vie de l'homme juste était la seule heureuse, et qu'il n'y en avait point de plus misérable que celle de l'homme injuste. Le tyran, qui se sentait convaincu par les raisonnements du philosophe, souffrait impatiemment cet entretien, et voyait avec chagrin que tous ceux qui étaient présents, remplis d'admiration pour Platon, étaient entraînés par le charme de ses discours. N'étant plus maître enfin de sa colère, il demande à Platon ce qu'il est venu faire en Sicile. « Y chercher un homme, lui répondit le philosophe. — Comment ! répliqua Denys, tu ne l'as donc pas encore trouvé ? » Dion crut que la colère de Denys n'irait pas plus loin ; et voyant que Platon désirait de s'en retourner, il le fit embarquer sur une galère à trois rangs de rames, qui transportait en Grèce le Spartiate Pollis. Mais le tyran pria Pollis en secret de faire périr ce philosophe dans le cours de la navigation, ou du moins de le vendre¹ : « Car, lui dit Denis, il ne perdra rien à ce changement d'état : comme c'est un homme juste, il sera heureux, même dans l'esclavage. » Pollis, dit-on, mena Platon à Égine et l'y vendit ; les Éginètes, qui étaient en guerre avec les Athéniens, avaient ordonné par un décret que tout citoyen d'Athènes pris dans leur île serait vendu.

VI. Cependant Dion ne perdit rien de l'estime et de la confiance que Denys avait pour lui ; il fut chargé de plusieurs ambassades importantes, et en particulier de celle de Carthage. Dion s'y fit singulièrement admirer ; et à son retour il fut le seul qui osât dire sans crainte ce qu'il pensait sans que le tyran fût blessé de sa franchise. La remontrance qu'il lui fit au sujet de Gélon en est une preuve. Denys raillait ce prince sur la manière dont il avait gouverné ; il disait que Gélon avait été la risée de la Sicile². Tous les courtisans s'étant récriés sur la finesse de cette plaisanterie, Dion en fut indigné, et, adressant la parole à Denys : « Ignorez-vous donc, lui dit-il, que si vous réglez, c'est parce que la conduite de Gélon a fait prendre confiance en vous, et que vous serez cause qu'à l'avenir on ne se fiera plus à personne (3) ? » En effet, Gélon avait fait voir qu'il n'est pas de plus beau spectacle qu'une ville gouvernée par un bon prince ; et Denys prouvait qu'il n'en est pas de plus odieux que le gouvernement d'un tyran. Denys avait trois enfants de Doris et quatre d'Aristomaque ; entre ces derniers il y avait deux filles, dont l'une, nommée Sophrosine, fut mariée à Denys, fils aîné du tyran ; la seconde, qui s'appelait Arété, épousa Théoridès, frère du jeune Denys³. Arété, ayant perdu son mari, devint l'épouse de Dion, dont elle était nièce.

VII. Denys tomba malade ; et sa fin paraissant prochaine, Dion

¹ Platon, dans ses *Lettres*, ne parle point de cette circonstance, qu'il n'aurait sûrement pas oubliée si elle était vraie. Peut-être ne fut-ce qu'un soupçon de la part des amis du philosophe.

² C'est une froide plaisanterie sur le nom de Gélon, qui en grec signifie *rire*.

³ Le texte ne dit pas si Théoridès était frère d'Arété ou du jeune Denys : mais le second paraît plus vraisemblable ; car Cornélius Népos, au commencement de la Vie de Dion, nomme les deux frères d'Arété Hipparinus et Nyséus.

voulut lui parler en faveur des enfants qu'il avait eus d'Aristomaque¹ : mais les médecins, pour faire leur cour au jeune Denys, qui devait lui succéder, n'en laissèrent pas le temps à Dion. Le tyran, au rapport de Timée, ayant demandé un remède soporatif, ils lui en donnèrent un qui engourdit tous ses sens, et le fit passer promptement du sommeil à la mort². Cependant, la première fois que le jeune Denys rassembla ses amis, Dion exposait si bien ce qu'exigeait la conjoncture présente, que tous les autres ne parurent auprès de lui en prudence que des enfants, et en franchise que des esclaves de la tyrannie, qui, par une crainte lâche, n'avaient cherché dans leur avis qu'à complaire à ce jeune prince : mais ce qui les étonna le plus, ce fut de voir que pendant qu'ils redoutaient l'orage qui se formait du côté de Carthage et menaçait la puissance de Denys, Dion osa promettre que si le prince voulait la paix, il s'embarquerait sur-le-champ pour l'Afrique, et la ferait conclure aux conditions les plus avantageuses ; que s'il préférerait la guerre, il lui fournirait cinquante trirèmes qu'il équiperait à ses dépens. Le jeune Denys, plein d'admiration pour des offres si généreuses, lui témoigna combien il était sensible à sa bonne volonté.

VIII. Mais les courtisans, qui regardèrent la générosité de Dion comme la censure de leur avarice, et la puissance qu'il allait acquérir comme l'affaiblissement de leur crédit, saisirent sur-le-champ cette occasion de lui nuire, et n'oublièrent rien de ce qui pouvait aigrir l'esprit du jeune prince. Ils lui insinuèrent que des forces maritimes aussi considérables que celles de Dion étaient pour lui un moyen facile d'envahir la tyrannie, et de transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux, la puissance souveraine. Mais le motif le plus fort et le plus sensible de leur envie et de leur haine contre lui, c'était la différence qu'il y avait entre leur vie et la sienne, et le peu de société qu'il faisait avec eux. Ils s'étaient emparés de bonne heure de l'esprit du jeune prince, qui avait été très mal élevé ; et, toujours assidus auprès sa personne, ils lui prodiguaient les flatteries, ils l'enivraient de plaisirs, ils lui ménageaient chaque jour de nouvelles voluptés, et, le plongeant dans la débauche de la table et dans l'amour des femmes, ils le livraient tout entier à la dissolution la plus honteuse. Une vie si voluptueuse, en amollissant la tyrannie comme le fer est amolli par le feu, la fit paraître plus douce aux sujets de Denys ; émoussée, non par la bonté du prince mais par sa paresse, elle perdit à leurs yeux ce qu'elle avait de dur et de farouche. Ce relâchement des ressorts de l'autorité s'augmentant de jour en jour, et affaiblissant peu à peu sa puissance, délia et fondit, pour ainsi dire, ces chaînes de diamant dont l'ancien Denys avait dit qu'il laisserait la tyrannie liée. Une fois enfoncé dans ces désordres, le jeune Denys passa, dit-on, trois mois de suite

¹ Les enfants d'Aristomaque, étant fils d'une Syracusaine, méritaient d'être préférés ; d'ailleurs ils étaient les beaux-frères et les neveux de Dion.—² Il mourut après trente-huit ans de règne, la première année de la cent troisième olympiade, avant J.-C. 368 ans.

dans une débauche continuelle ; et pendant tout ce temps son palais, fermé aux hommes vertueux et aux entretiens honnêtes, ne retentissait que des chants de l'ivresse, que du bruit des danses, du son des instruments, et des bouffonneries les plus obscènes.

IX. On sent combien devait être odieuse aux courtisans la présence de Dion, lui, qui ne se permettait même aucun des plaisirs et des amusements de son âge. Aussi, donnant à ses vertus les noms des vices qui semblaient y avoir quelque rapport, faisant de ces vertus l'objet de leurs calomnies, ils appelaient sa gravité arrogance, et sa franchise opiniâtreté. Donnait-il un avis sage, c'était une censure de la conduite des autres ; refusait-il de participer à leur débauche, c'était mépris de sa part¹. Il est vrai qu'il avait naturellement une fierté, une austérité de mœurs, qui le rendaient d'un accès difficile et presque insociable. Ce n'était pas seulement à un jeune prince dont les oreilles étaient corrompues par la flatterie que son commerce paraissait désagréable et dur ; ceux même qui étaient le plus intimement liés avec lui, en admirant la noble simplicité de son caractère, lui reprochaient que son ton et ses manières avaient quelque chose d'austère et de sauvage qui ne convenait pas aux affaires politiques. C'était par rapport à ce défaut que, dans la suite, Platon, par une sorte de prophétie de ce qui devait lui arriver, lui écrivait de se défendre de la fierté, compagne ordinaire de la solitude (4). Cela n'empêchait pas qu'il ne fût traité avec la plus grande distinction ; et l'état même des affaires en faisait une loi au prince, parcequ'il était le seul, ou du moins celui qui pouvait défendre le plus sûrement la tyrannie contre les orages qui la menaçaient. Il reconnut bientôt lui-même qu'il devait les honneurs et la puissance dont il jouissait, non à l'affection du prince, mais au besoin qu'il avait de lui, besoin qui lui arrachait ces hommages forcés.

X. Persuadé que les vices de Denys ne venaient que de son ignorance, Dion fit tous ses efforts pour lui donner le goût des occupations honnêtes, pour lui inspirer l'amour des sciences et des arts propres à former les mœurs, afin que, cessant de craindre la vertu, il s'accoutumât à trouver du plaisir dans la pratique du bien. Ce jeune prince n'était pas, de son naturel, un des plus mauvais tyrans ; mais son père, craignant que si son esprit se développait, et qu'il vint à goûter les entretiens des personnes sensées, il ne conspirât contre lui et ne lui enlevât le pouvoir suprême, l'avait tenu renfermé dans son palais, où, séparé de tout commerce, absolument étranger aux affaires, il n'avait, à ce qu'on assure, d'autre occupation que de faire de petits chariots, des chandeliers, des sièges et des tables de bois. La crainte avait rendu cet ancien Denys si méfiant et si timide, que, suspectant

¹ Il semble que Plutarque, en écrivant cet endroit, ait eu sous les yeux la troisième satire du premier livre d'Horace, où cette manière de décrier les hommes vertueux est si bien dépeinte.

et redoutant tout le monde, il ne souffrait pas qu'on lui fit les cheveux avec des ciseaux ; il se servait pour cela d'un garçon sculpteur¹ ; qui, avec un charbon ardent ; lui brûlait à l'entour sa chevelure. Il n'admettait dans son appartement, ni son frère ; ni son fils, avec les habits qu'ils portaient en s'y présentant ; il fallait que chacun d'eux ; avant d'entrer, quittât sa robe, et qu'après avoir été visité par les gardes, il en prît une autre : Un jour son frère Leptines, voulant lui faire le tableau d'une terre, prit la pique d'un des gardes de Dénys ; et en traça le plan sur le sable. Le tyran s'emporta contre lui avec beaucoup de violence, et fit mourir le garde qui avait donné sa pique. Il suspectait ses amis mêmes, parcequ'il les connaissait, disait-il ; pour des hommes de sens, qui aimeraient mieux être tyrans eux-mêmes que d'obéir à un tyran. Il tua Marsyas ; un de ses officiers, qu'il avait promu lui-même à un commandement dans ses armées ; parcequ'il avait vu en songe cet officier qui l'égorgeait : il prétendit qu'il n'avait eu ce songe dans la nuit que parceque Marsyas en avait fait le complot pendant le jour, et l'avait communiqué à d'autres. Cependant cet homme si timide et si lâche, dont l'ame était remplie de tant d'indignes faiblesses, s'emportait contre Platon ; qui ne voulait pas le déclarer le plus courageux des mortels.

XI. Dion, comme je viens de le dire ; voyant le fils de ce tyran mutilé, s'il est permis de parler ainsi, par son ignorance, et dépravé dans ses mœurs, l'exhortait à se tourner vers l'étude : il le pressait d'employer auprès du premier des philosophes les instances les plus vives pour l'attirer en Sicile, et dès qu'il y serait venu, de s'abandonner entièrement à lui, afin que par ses discours il réformât ses mœurs et les dirigeât vers le bien ; que, formé sur le modèle divin, le plus parfait de tous, celui qui conduit seul l'univers ; et par qui tous les êtres tirés du sein du chaos constituent cet ordre de choses qu'on appelle le monde, il s'assurât à lui et à ses sujets une véritable félicité. Il verrait alors ses peuples, qui n'obéissaient qu'à la crainte et à la nécessité, s'attacher à un gouvernement paternel ; fondé sur la tempérance et la justice, et, au lieu d'avoir à détester un tyran, aimer en lui un véritable roi. « Sachez, lui disait-il, que les chaînes de diamant » ne sont pas, comme le croyait votre père, la crainte ; la force, le » grand nombre de vaisseaux ; et ces milliers de Barbares qui conti- » posent votre garde ; mais l'affection ; le zèle et la reconnaissance » qu'inspirent aux sujets la justice et la vertu de leurs rois. Ces dé- » niés liens, quoique moins raides et bien plus doux que ces attres » chaînes, ont beaucoup plus de force pour maintenir les empires : et » sans cela un prince peut-il obtenir l'estime et l'affection des peuples,

¹ Ce dernier mot a paru suspect à M. Mosés Dusoul, qui pense avec raison que Dénys n'avait pas besoin d'un garçon de cet état pour un pareil ministère. Il propose d'y substituer celui de client. Cicéron. *Tuscul.* l. V, c. XX, dit que c'étaient les filles mêmes du tyran qui lui rendaient ce service.

- » lorsque, couvrant son corps d'habits magnifiques, ornant sa maison
- » avec la somptuosité la plus recherchée, il n'a, dans sa raison et dans
- » ses discours, aucune supériorité sur le dernier de ses sujets, et qu'il
- » ne daigne pas orner le palais de son ame avec la décence et la richesse
- » qui conviennent à une reine ? »

XII. Ces représentations souvent répétées, et appuyées encore de quelques maximes de Platon que Dion avait soin d'y semer de temps en temps, excitèrent dans l'ame de Denys un désir violent, une sorte de fureur de voir et d'entendre ce philosophe. Il partit aussitôt pour Athènes plusieurs lettres de Denys, auxquelles Dion joignit ses propres sollicitations; il en vint aussi de l'Italie, de la part des philosophes pythagoriciens, qui pressaient Platon d'aller s'emparer de l'ame d'un jeune prince qui, aveuglé par sa puissance, se laissait entraîner à une vie licencieuse, et de l'en retirer par la force de ses raisonnements. Platon, cédant à ce qu'il se devait à lui-même, comme il le témoigne dans ses écrits¹, et ne voulant pas qu'on pût lui reprocher que, philosophe seulement de paroles, il ne justifiait pas ce titre par ses actions; espérant d'ailleurs qu'en guérissant un seul homme qui était comme la partie dominante du corps politique, il procurerait la guérison de toute la Sicile, travaillée de maladies dangereuses, il se détermina à partir pour Syracuse.

XIII. Les ennemis de Dion, qui redoutaient le changement de Denys, lui persuadèrent de rappeler de son exil Philistus, homme très instruit dans les lettres, et qui avait une grande habitude des mœurs des tyrans; ils voulaient avoir en lui un contre-poids qui pût balancer Platon et sa philosophie. Philistus, lors de l'établissement de la tyrannie, s'en était montré le plus zélé partisan, et avait long-temps commandé la garnison de la citadelle; on disait même qu'il avait vécu avec la mère de l'ancien Denys, et que le tyran ne l'avait pas ignoré. Mais après que Leptines, qui avait eu deux filles d'une femme déjà mariée à un autre, eut donné à Philistus une de ses filles en mariage sans en parler à Denys, le tyran irrité fit mettre en prison et charger de fers cette femme, et chassa de la Sicile Philistus, qui se retira chez des amis et des hôtes qu'il avait dans la ville d'Adria². Ce fut là que, jouissant d'un grand loisir, il composa la plus grande partie de son histoire (5): car il ne revint pas en Sicile tant que le vieux Denys vécut; ce ne fut qu'après sa mort, comme je viens de le dire, que l'envie des courtisans contre Dion le ramena dans sa patrie, parcequ'ils le crurent un instrument très-propre à leur dessein, et un des plus fermes appuis de la tyrannie. En effet, il fut à peine arrivé qu'il se déclara pour le parti du tyran, et que tous les autres courtisans renouvelèrent leurs calomnies contre Dion; ils lui imputèrent d'avoir cherché, de concert avec Théodote et Héraclide, les moyens de

¹ Dans sa septième lettre. — ² Ville du Picenum, aujourd'hui la marche d'Ancone.

détruire la tyrannie. Il paraît que Dion avait espéré que le séjour de Platon à Syracuse ferait perdre à la tyrannie ce qu'elle avait de despotique et d'arbitraire, et qu'il ferait de Denys un prince modéré, dont le gouvernement serait réglé par la justice. Si le tyran s'y refusait, et qu'il ne se laissât pas adoucir par les préceptes de la philosophie, il avait résolu de renverser sa domination, et de remettre l'autorité entre les mains des habitants de Syracuse; non qu'il approuvât la démocratie, mais il la croyait meilleure que la tyrannie quand on ne pouvait pas établir une saine aristocratie.

XIV. Telle était la situation des affaires à l'arrivée de Platon en Sicile: il y reçut l'accueil le plus flatteur; on lui prodigua les honneurs les plus distingués, les marques d'affection les plus singulières. A la descente de sa galère, il trouva un char du prince magnifiquement paré, dans lequel il monta, et Denys offrit un sacrifice aux dieux, comme pour l'événement le plus heureux qui pût arriver à son empire. La frugalité qui régna depuis dans les repas, la modestie qui parut dans la cour, la douceur que le tyran lui-même montra dans ses audiences et dans ses jugements, tout fit concevoir aux Syracusains les plus grandes espérances d'un changement heureux. Les courtisans eux-mêmes se portaient tous avec une ardeur incroyable à l'étude des lettres et de la philosophie; le nombre de ceux qui s'appliquaient à la géométrie était si grand, que le palais était semé partout de cette poussière sur laquelle les géomètres tracent leurs figures. Peu de jours après, dans un sacrifice solennel qui se faisait dans le palais, le héraut ayant, selon l'usage, prié les dieux de conserver long-temps la tyrannie à l'abri de tout revers, Denys, qui était présent: « Ne cesseras-tu pas, lui dit-il, de faire des imprécations contre moi? » Cette parole affligea vivement Philistus, qui sentit combien le temps et l'habitude rendraient invincible le pouvoir de Platon, puisqu'en si peu de jours ses conversations avaient produit un tel changement dans l'esprit de ce jeune prince.

XV. Ce ne fut donc plus séparément ni en secret, mais tous ensemble et ouvertement, qu'ils se chaînèrent contre Dion. « On ne peut plus douter, disaient-ils, qu'il ne se serve des discours de Platon pour charmer, pour ensorceler l'ame du prince, pour lui persuader d'abdiquer volontairement l'empire, afin de s'en saisir lui-même, et de le transporter aux fils d'Aristomaque, ses neveux. Il est bien douloureux, disaient quelques autres, que les Athéniens, qui, étant venus autrefois en Sicile avec des forces si considérables de terre et de mer, ont tous péri avant d'avoir pu se rendre maîtres de Syracuse, parviennent aujourd'hui, par le moyen d'un seul sophiste, à détruire la tyrannie, en persuadant à Denys de se débarrasser de ses dix mille gardes dont il est environné, de renvoyer les quatre cents galères qu'il a dans ses ports, ses dix mille chevaux et la plus grande partie de ses troupes de pied, pour aller, dans l'Aca-

» démie, chercher ce souverain bien dont on fait un mystère, mettre
 » son bonheur dans la géométrie, et abandonner à Dion, à ses neveux,
 » la souveraineté bien plus réelle des richesses et des plaisirs. » Tous
 ces propos jetèrent d'abord des soupçons dans l'ame du tyran; des
 soupçons il passa à la colère, qui aboutit à une rupture ouverte.

XVI. Dans ce même temps, on apporta secrètement à Denys des lettres que Dion avait écrites aux magistrats de Carthage, pour leur dire de ne pas traiter de la paix avec le tyran sans qu'il fût présent aux conférences, parcequ'il servirait à rendre le traité plus solide. Denys communiqua ces lettres à Philistus, et, après en avoir délibéré avec lui, il amusa Dion, suivant Timée, par une feinte réconciliation. L'ayant trompé par de belles paroles, il le mena seul un jour au-dessous de la citadelle, sur le bord de la mer; là, il lui lut ses lettres, et l'accusa de s'être ligué contre lui avec les Carthaginois. Dion voulut se justifier; mais le tyran, sans l'écouter, le fit monter sur-le-champ tel qu'il était dans un brigantin, et commanda aux matelots d'aller le débarquer sur les côtes d'Italie. Cette violence ne fut pas plus tôt connue du public, que Denys révolta tout le monde par sa cruauté: les femmes firent retentir le palais de leur douleur, et la ville de Syracuse reprit courage, dans l'espoir que le tumulte qui suivrait l'exil de Dion et la défiance qu'il jetterait dans les esprits amèneraient bientôt dans les affaires des changements favorables. Denys, qui craignit les suites de cette disposition des esprits, consola ses amis et les femmes du palais; il les assura que l'absence de Dion n'était pas un exil, mais un simple voyage qu'il lui avait ordonné, dans la crainte que son opiniâtreté ne le forçât à prendre contre lui des mesures plus violentes. Il fournit aux parents de Dion deux vaisseaux, pour y charger ce qu'ils voudraient emmener de ses biens et de ses domestiques, et l'aller joindre dans le Péloponnèse. Dion avait des possessions immenses, et l'état de sa maison différait peu de celui d'un tyran. Ses amis chargèrent ses richesses sur ces deux vaisseaux, et les lui portèrent en Grèce. Les femmes du palais et ses meilleurs amis y avaient ajouté des présents considérables; en sorte que Dion, par sa fortune et par l'éclat de sa dépense, tint le plus grand état dans la Grèce, et que l'opulence d'un banni fit juger de la puissance du tyran.

XVII. Après le départ de Dion, Denys logea Platon dans la citadelle: c'était, sous prétexte de le traiter avec honneur en l'approchant plus près de sa personne, lui donner une prison honnête, de peur qu'en allant trouver Dion il ne fût auprès des Grecs un témoin de son injustice envers lui. Le temps et l'habitude lui inspirèrent un goût si vif pour les entretiens de ce philosophe, que, comme une bête féroce qui s'apprivoise enfin avec l'homme, son amour pour lui devint tyrannique, il voulait être aimé seul de Platon, ou du moins avoir plus de part que personne à son estime, prêt à le rendre maître de tout ce

qu'il possédait, et de l'empire même, s'il voulait ne pas préférer l'amitié de Dion à la sienne. Cette passion, ou plutôt cette manie, était pour Platon un véritable malheur, comme celle d'un amant jaloux en est un pour la personne qu'il aime. C'étaient presque en même temps des emportements subits, et des repentirs accompagnés de prières vives pour obtenir sa réconciliation. Il brûlait d'envie d'entendre Platon et d'être initié aux secrets de la philosophie, et il en rougissait devant ceux qui cherchaient à l'en détourner comme d'une étude capable de le corrompre.

XVIII. La guerre qui survint dans ce temps-là détermina Denys à renvoyer Platon en Grèce, après lui avoir promis de rappeler Dion au printemps. Mais il ne lui tint point parole, et fit passer seulement à Dion ses revenus, priant Platon d'excuser ce délai, dont la guerre était la cause, et l'assurant qu'il le ferait revenir dès que la paix serait faite, à condition cependant qu'à son retour il vivrait tranquille, sans exciter aucun mouvement, et qu'il ne le décrierait pas auprès des Grecs. Platon fit son possible pour l'obtenir de Dion; il le dirigea vers l'étude de la philosophie, et le retint auprès de lui à l'Académie. Dion logeait à Athènes chez un de ses amis nommé Callippus¹. Il avait acheté une maison de plaisance, dont, à son départ pour la Sicile, il fit présent à Speusippe², celui de ses amis avec qui il avait vécu davantage. Platon, en les liant ensemble, avait voulu adoucir les mœurs austères de Dion par le commerce d'un homme aimable, qui savait mêler à propos à des conversations sérieuses des plaisanteries honnêtes; et tel était Speusippe, de qui, pour cette raison, le poète Timon a dit dans ses *Silles*(6) qu'il raillait avec finesse. Pendant le séjour de Dion à Athènes, Platon fut obligé de donner des jeux et de défrayer le chœur des jeunes gens; Dion en fit seul tous les frais³: Platon voulut lui fournir ce moyen de montrer devant les Athéniens une magnificence qui devait procurer à Dion plus de bienveillance de la part du peuple que d'honneur à Platon même.

XIX. Dion parcourut les autres villes de la Grèce; il assista à leurs fêtes solennelles, et s'entretint avec les hommes les plus sages et les plus versés dans la politique. Jamais il ne montra ni affectation, ni arrogance, ni mollesse, ni rien qui se sentît de ses longues habitudes avec un tyran; partout il fit paraître sa tempérance, sa vertu, sa force d'âme, ses grandes connaissances dans la philosophie et dans les lettres. Cette conduite lui concilia tellement l'affection et l'estime générales, que la plupart des villes lui décernèrent, par des décrets publics, des honneurs particuliers, et que les Lacédémoniens eux-mêmes, sans s'inquiéter du ressentiment que pourrait en avoir Denys, qui les secondait puissamment dans leur guerre contre les Thébains, lui don-

¹ C'est un autre que celui qui réforma le calendrier de Méton, la troisième année de la cent douzième olympiade.—² Il succéda à Platon dans son école, la première année de la cent huitième olympiade.—³ Voy. la Vie d'Aristide, ch. II.

nèrent le titre de citoyen de Sparte. On dit qu'il fut invité par Ptoïodorus de Mégare à venir dans sa maison ; c'était un des hommes les plus riches et les plus puissants de la ville. Dion, en arrivant chez lui, trouva une foule de peuple assemblée à sa porte, qui, par la multitude d'affaires dont Ptoïodorus était chargé, ne pouvait aborder facilement. Dion voyant ses amis en murmurer hautement : « Pourquoi nous en plaindre ? leur dit-il ; ne faisons-nous pas de même à Syracuse ? »

XX. Denys, dont la jalousie contre Dion augmentait de jour en jour, et qui craignait les effets de la bienveillance que les Grecs lui témoignaient, cessa de lui envoyer ses revenus et les fit administrer par ses propres intendants. Mais en même temps, pour détruire la mauvaise opinion que sa conduite envers Platon avait donnée de lui aux philosophes de la Grèce, il assemblea plusieurs hommes des plus savants ; et, en voulant se piquer, dans les conférences qu'il avait avec eux, de les surpasser par son savoir, il lui arrivait nécessairement d'appliquer fort mal à propos ce qu'il avait entendu dire à Platon. Se reprochant alors de n'avoir pas su profiter de sa présence, ni suivi assez long-temps les leçons admirables qu'il lui donnait, il desira de le revoir ; et, comme un tyran est toujours effréné dans ses desirs, toujours porté avec violence vers les extrêmes, dans l'impatience qu'il avait de le faire revenir en Sicile, il mit tout en œuvre pour y réussir. Il obligea Archytas, philosophe pythagoricien, de lui écrire pour l'engager à partir, et de se rendre caution auprès du philosophe athénien qu'il tiendrait toutes les paroles qu'il lui avait données ; c'était Platon qui avait procuré à Archytas la connaissance et l'hospitalité de Denys¹. Archytas envoya donc de sa part Archidémus à Platon ; et Denys fit partir deux trirèmes avec plusieurs de ses amis, qui devaient prier instamment Platon de faire ce second voyage. Il lui écrivit même de sa main pour lui déclarer sans détour que s'il ne se laissait pas persuader de revenir auprès de lui, Dion ne devait s'attendre à aucun traitement favorable ; mais que, s'il revenait à Syracuse, il n'y avait rien qu'il ne fit pour Dion.

XXI. Dion, de son côté, reçut plusieurs lettres de sa femme et de sa sœur qui le sollicitaient vivement de déterminer Platon à se rendre aux desirs du tyran, et de ne pas donner des prétextes à ses mauvais desseins. Ce fut ainsi que Platon, comme il le dit lui-même, aborda pour la troisième fois aux ports de Sicile,

Pour affronter encor cette horrible Charybde (7).

Son arrivée combla de joie Denys et donna de grandes espérances à la Sicile, qui, aux vœux les plus ardents, joignait tous ses efforts, afin que Platon l'emportât sur Philistus, et que la philosophie triomphât de la

¹ Voy. la septième Lettre de Platon.

tyrannie. Les femmes du palais lui firent un accueil distingué. Denys lui donna une marque singulière de confiance que personne n'avait encore reçue de lui : ce fut de le laisser approcher de sa personne sans le faire visiter. Aristippe de Cyrène (8), souvent témoin des présents considérables que Denys offrait à Platon et des refus constants de ce philosophe, disait que Denys ne risquait rien à se montrer généreux ; qu'il donnait peu à ceux qui lui demandaient beaucoup, et qu'il donnait beaucoup à Platon, qui n'acceptait jamais rien. Après les premiers témoignages d'amitié, Platon ne tarda pas à lui parler de Dion ; mais Denys renvoya d'abord à un autre moment ce sujet d'entretien. Bientôt ce furent des plaintes et des querelles qui n'éclataient pas au-dehors ; car Denys les cachait avec soin, et prodiguait en public à Platon tous les honneurs, toutes les complaisances qu'il pouvait imaginer, afin de le détacher de l'amitié qu'il avait pour Dion. Dans les premiers jours, Platon ne lui parla point de sa perfidie et de ses mensonges ; il sut les supporter et les dissimuler. Pendant qu'ils étaient dans cette disposition réciproque, qu'ils croyaient ignorée de tout le monde, Hélicon de Cyzique¹, un des amis de Platon, prédit une éclipse de soleil : elle arriva au jour précis qu'il avait marqué ; et le tyran en fut si ravi, qu'il lui donna un talent. Aristippe, badinant à cette occasion avec les autres philosophes, dit qu'il avait aussi à prédire quelque chose d'extraordinaire. Les philosophes l'ayant pressé de dire ce que c'était : « Je vous annonce, leur dit-il, qu'avant peu Denys et Platon » seront ennemis. »

XXII. Enfin Denys, ayant fait vendre tous les biens de Dion, en retint l'argent ; il fit quitter à Platon l'appartement qu'il lui avait donné dans ses jardins, et le renvoya au milieu de ses satellites, qui, irrités des conseils qu'il donnait à Denys de renoncer à la tyrannie et de casser sa garde, le haïssaient depuis long-temps et cherchaient à le tuer. Archytas, informé du péril où se trouvait Platon, envoya promptement à Denys, sur une galère à trente rames, des ambassadeurs chargés de lui redemander Platon et de le faire ressouvenir que ce philosophe n'était allé en Sicile que parcequ'Archytas s'était rendu caution auprès de lui qu'il y serait en sûreté. Denys, pour se justifier du reproche de haïr Platon, eut soin de le combler avant son départ de témoignages d'estime et d'amitié ; et quand il fut sur le point de s'embarquer : « Platon, lui dit-il, je crois que, de retour à Athènes, » vous direz bien du mal de nous avec vos philosophes. — A Dieu ne » plaise, lui répondit Platon en souriant, que nos sujets de conversa- » tion à l'Académie soient assez stériles pour que nous ayons le temps » d'y parler de vous ! » C'est ainsi que Platon fut renvoyé ; cependant ce que ce philosophe lui-même en a écrit n'est pas entièrement con-

¹ Hélicon de Cyzique, disciple de Platon, était un de ces philosophes qu'on appelait *mathématiciens*, nom sous lequel on désignait ordinairement les astronomes.

forme à ce récit¹. Dion fut indigné de la conduite de Denys; et, peu de temps après, informé de la violence dont il avait usé envers sa femme, il prit contre lui les dispositions les plus hostiles. Platon fit entendre à Denys ce grief de Dion, mais en termes obscurs et presque énigmatiques. Il s'agissait de la femme de ce dernier. Après qu'il eut été chassé de Sicile, Denys en renvoyant Platon le chargea de demander secrètement à Dion s'il consentirait que sa femme fût mariée à un autre; car il courait un bruit, soit véritable, soit forgé par ses ennemis, que ce mariage n'avait pas été du goût de Dion, et que la société de sa femme ne lui plaisait pas.

XXIII. Platon ne fut pas plutôt de retour à Athènes, qu'après avoir instruit Dion de tout ce qui s'était passé en Sicile, il écrivit au tyran une lettre intelligible sur le reste à tout le monde, mais où l'article seul du mariage ne pouvait être entendu que de lui. Il mandait à Denys qu'à la première ouverture qu'il en avait faite, Dion lui avait déclaré qu'il serait très irrité contre Denys, s'il se permettait de le faire². Les espérances de réconciliation qui subsistaient encore empêchèrent Denys de rien entreprendre contre sa sœur, et il lui permit de demeurer avec le fils qu'elle avait eu de Dion; mais lorsque tout espoir fut évanoui et que Platon eut été renvoyé d'une manière odieuse, Denys força sa sœur Arété, femme de Dion, d'épouser Timocrate, un de ses amis. Il n'imitait point en cela la douceur de son père envers Polyxénus, mari de Thesta, sœur du tyran. Ce beau-frère, devenu l'ennemi de Denys et craignant sa vengeance, s'enfuit de Sicile. Denys fit venir sa sœur et se plaignit de ce qu'ayant su la fuite de son mari, elle ne l'en avait pas prévenu. Thesta, sans témoigner ni étonnement ni crainte: « Denys, lui dit-elle, me croyez-vous donc une femme si timide et si lâche, que, sachant la fuite de mon mari, je n'aie pas eu le courage de m'embarquer avec lui et de partager sa fortune? Mais je ne l'ai point su; car j'aurais bien mieux aimé être appelée la femme de Polyxénus banni, que la sœur du tyran! » Denys ne put refuser son admiration à la liberté courageuse de Thesta: aussi les Syracusains, charmés de sa vertu, lui conservèrent, après le renversement de la tyrannie, les ornements et les honneurs de la dignité royale; et, après sa mort, tout le peuple accompagna son convoi. Je n'ai pas cru cette digression inutile.

XXIV. Le retour de Platon à Athènes décida Dion à la guerre. Ce philosophe s'y opposait par égard pour l'hospitalité qui l'unissait à Denys et à cause de sa vieillesse (9); mais Speusippe et les autres amis de Dion partageaient ses sentiments et le pressaient d'aller rendre la liberté à la Sicile, qui lui tendait les bras et qui le recevrait avec ardeur; car Speusippe, pendant le séjour qu'il avait fait avec Platon à Syracuse, avait beaucoup fréquenté les habitants de cette ville et s'é-

¹ Platon, dans sa septième Lettre, dit simplement que Denys, à la demande d'Archytas, le renvoya sur une galère, et lui donna ses provisions de voyage. — ² Voy. son Épître treizième.

taient assuré de leurs dispositions. Ils avaient d'abord craint de lui parler ouvertement, dans la pensée que le tyran se servait de lui pour les sonder; mais quand ils eurent pris confiance en lui, il leur entendit dire à tous unanimement qu'ils desiraient fort le retour de Dion; qu'il pouvait arriver sans vaisseaux, sans infanterie, sans cavalerie, et monter sur le premier vaisseau marchand qu'il trouverait, pour venir prêter son nom et son bras aux Siciliens contre Denys. Dion, encouragé par le rapport que Speusippe lui fit de ces dispositions, lava secrètement des troupes étrangères, et par des personnes interposées, afin de cacher ses projets. Un grand nombre de philosophes et d'hommes d'état secondèrent son entreprise; entre autres Eudémus de Cypre, dont la mort a été l'occasion du dialogue d'Aristote sur l'ame¹, et Timonides de Leucade, qui attirèrent dans son parti le devin Miltas de Thessalie, collègue de Dion dans l'Académie. De tous les Siciliens que le tyran avait bannis et qui n'étaient pas moins de mille, il n'y en eut que vingt-cinq qui l'accompagnèrent à cette expédition; tous les autres l'abandonnèrent, retenus par la crainte².

XXV. Ses troupes, rassemblées dans l'île de Zacynthe, ne formaient que près de huit cents hommes (10), mais tous déjà connus par plusieurs guerres importantes, tous singulièrement fortifiés par de rudes exercices, supérieurs à tous les autres soldats par leur expérience et leur audace, très capables enfin d'enflammer le courage des troupes plus nombreuses que Dion espérait trouver en Sicile, et de les animer à combattre avec la plus grande valeur. Cependant, quand on leur annonça que c'était pour la Sicile et contre Denys que cet armement était destiné, ils furent saisis d'étonnement et perdirent courage. Cette expédition leur parut l'effet de la démence et de la fureur de Dion, qui, emporté par son ressentiment et faute de meilleures espérances, se jetait en aveugle dans une entreprise désespérée. Ils s'empoignèrent contre leurs capitaines et contre ceux qui, en les enrôlant, ne leur avaient pas déclaré d'abord à quelle guerre ils voulaient les mener. Mais Dion, dans le discours qu'il fit, leur exposa tout ce que la tyrannie avait de faible, leur insinua que c'était moins comme soldats qu'il les conduisait à cette expédition que comme des capitaines destinés à commander les Syracusains et les autres peuples de la Sicile, qui depuis long-temps étaient disposés à la révolte. Alcimène, le premier des Grecs par sa naissance et par sa réputation, leur ayant parlé après Dion, ils consentirent à partir. On était alors au milieu de l'été; les vents étésiens³ régnaient sur la mer et la lune était dans son plein. Dion, ayant fait préparer un sacrifice magnifique pour Apollon, se rendit en pompe au temple de ce dieu, avec ses soldats couverts de toutes leurs armes.

¹ Ce dialogue d'Aristote est perdu. Eudémus, qui en avait été l'occasion, n'est connu que comme ami d'Aristote; car il ne faut pas le confondre avec Eudémus de Rhodes, à qui le fondateur du Lycée avait adressé son grand *Traité des morales*, et qui lui-même avait composé plusieurs ouvrages philosophiques.—² Diodore de Sicile en met trente, l. XVI, c. x.

³ Ces vents soufflaient périodiquement du nord et du nord-ouest, vers la canicule.

Après le sacrifice il leur donna un grand festin dans le lieu de l'île où se faisaient les exercices. Ils furent très surpris de voir la quantité de vaisselle d'or et d'argent et la magnificence des tables sur lesquelles ils étaient servis ; une telle opulence paraissait au-dessus de la fortune d'un particulier. Ils pensèrent alors qu'un homme d'un âge mûr, qui possédait de si grandes richesses , ne se serait pas jeté dans une entreprise si hasardeuse, s'il n'avait des espérances bien fondées , et si ses amis de Sicile ne lui fournissaient pas tous les secours nécessaires pour en assurer le succès.

XXVI. A la fin du repas , après les libations d'usage et les vœux solennels , la lune s'éclipsa. Ce phénomène n'étonna point Dion , qui connaissait les révolutions périodiques du soleil et de la lune sur l'écliptique, et qui savait que l'ombre qui couvre alors la lune est l'effet de l'interposition de la terre entre cette planète et le soleil ; mais les soldats en étaient troublés , et il leur fallait quelque éclaircissement qui les rassurât. Le devin Miltas, se levant donc au milieu d'eux, leur dit de reprendre courage et de concevoir les meilleures espérances. « Par ce signe, ajouta-t-il, la divinité fait connaître que ce qu'il y a » aujourd'hui de plus brillant souffrira quelque éclipse. Or, rien en » ce moment n'a plus d'éclat que la tyrannie de Denys, et vous allez » la faire éclipser dès que vous serez arrivés en Sicile. » Telle est l'explication que Miltas donna de l'éclipse au milieu de l'armée. Quant aux abeilles qu'on vit auprès des vaisseaux et dont un essaim alla se poser sur celui que montait Dion, le devin dit en particulier à lui et à ses amis qu'il craignait que ses actions, qui lui attireraient certainement beaucoup de gloire, après avoir jeté de l'éclat pendant peu de temps, ne finissent bientôt par se flétrir (11). On dit que les dieux envoyèrent aussi au tyran plusieurs signes extraordinaires. Un aigle enleva la pique d'un de ses gardes, et, après l'avoir portée très haut dans les airs, la laissa tomber dans la mer. L'eau de la mer qui baigne la citadelle de Syracuse fut douce et potable pendant un jour ; tous ceux qui en burent y trouvèrent cette douceur. Il naquit à Denys des cochons qui, bien conformés dans tout le reste, n'avaient point d'oreilles. Les devins, consultés sur ces divers prodiges, dirent que le dernier était un signe de désobéissance et de révolte ; qu'il annonçait que les sujets du tyran n'écouteront plus ses ordres. Ils expliquèrent la douceur des eaux de la mer du changement heureux que la situation triste et pénible des Syracusains allait éprouver. Ils déclarèrent enfin, sur le premier prodige, que l'aigle étant le ministre de Jupiter et la pique le symbole de la domination et de la puissance, c'était un signe que le plus grand des dieux se préparait à renverser, à faire disparaître la tyrannie. Voilà ce que rapporte Théopompe.

XXVII. Les soldats de Dion s'embarquèrent sur deux vaisseaux de charge¹, suivis d'un troisième d'une grandeur médiocre, et de deux

¹ Il y a dans le texte des *vaisseaux ronds*, pour les opposer aux vaisseaux de guerre, qu'on

galères à trente rames. Outre les armes dont ces troupes étaient couvertes, Dion avait encore sur ces navires deux mille boucliers, une grande quantité de traits et de piques, avec des provisions très abondantes, afin qu'elles ne manquassent de rien pendant la traversée; car ils devaient, dans tout le cours de leur navigation, être à la merci des vents et des flots, parceque, avertis que Philistus était à l'ancre, sur les côtes de l'Iapygie (12), pour les attaquer au passage, ils craignaient d'approcher de la terre. Après douze jours de navigation par un vent doux et frais, ils se trouvèrent le treizième au cap de Pachyne ¹, en Sicile. Là, le pilote leur conseilla de débarquer promptement, s'ils ne voulaient pas, en s'éloignant des côtes et abandonnant le cap, s'exposer à être violemment agités en pleine mer durant plusieurs jours et plusieurs nuits qu'il leur faudrait attendre le vent du midi, dans la saison de l'été où l'on était alors ². Mais Dion, qui craignait de descendre à terre si près des ennemis et qui préférait d'aborder plus loin, doubla le cap de Pachyne. A l'instant le vent du nord, se déchaînant avec violence sur la mer, souleva les flots et éloigna les vaisseaux de la Sicile : c'était le lever de l'Arcture. Les éclairs et les tonnerres, accompagnés de torrents de pluie, excitèrent une si furieuse tempête, que les matelots effrayés ne reconnaissaient plus leur route. Bientôt ils s'aperçurent que les vaisseaux, poussés par les vagues, étaient portés vers l'Afrique contre l'île de Cercine ³, à l'endroit où la côte, hérissée de rochers, les menaçait du plus grand danger. Déjà ils touchaient au moment d'être jetés et brisés contre ces roches, lorsque les matelots, faisant avec leurs perches les plus grands efforts, parvinrent, non sans peine, à s'éloigner de la côte. Enfin la tempête s'apaisa et ils rencontrèrent un petit bâtiment qui leur apprit qu'ils étaient aux têtes de la grande Syrte ⁴. Le calme qui survint, et pendant lequel ils voguaient au hasard, augmentait leur découragement, lorsqu'ils sentirent de la côte quelques légers souffles du vent du midi; changement auquel ils s'attendaient si peu, qu'ils avaient peine à le croire. Ce vent ayant pris peu à peu de la force, ils déployèrent toutes leurs voiles; et, après avoir adressé leurs prières aux dieux, ils gagnèrent la haute mer, et, s'éloignant des côtes d'Afrique, cinglèrent vers la Sicile.

XXVIII. Une navigation rapide de quatre jours les conduisit dans le port de Minoa ⁵, petite ville de Sicile, de la dépendance des Carthaginois. Le commandant de la place, nommé Synalus, Carthaginois de nation, hôte et ami de Dion, était alors dans la ville; et comme il ignorait que ce fût la flotte de Dion, il voulut s'opposer à la descente

appelait des *vaisseaux longs*. — ¹ Entre Cyrène et Tripoli, au sud-est de la Sicile. — ² Parceque les vents étiens soufflaient pendant quarante-cinq ou cinquante jours. — ³ Située à l'entrée de la petite Syrte. — ⁴ Il y en avait deux, la grande et la petite : c'étaient des bas-fonds pleins de sable que les flots y déposaient, et d'où les vaisseaux, une fois qu'ils y étaient engagés, ne pouvaient presque plus se retirer.

⁵ Ville sur la côte méridionale de Sicile, entre Agrigente et le promontoire de Lilybée.

des soldats ; ils l'exécutèrent pourtant les armes à la main , mais sans tuer personne ; car Dion le leur avait défendu ; par égard pour ses liaisons avec le commandant : ils mirent aisément en fuite les troupes de Synaltis, et entrèrent avec elles dans la ville, dont ils se rendirent les maîtres. Mais après que les deux commandants se furent reconnus et salués, Dion rendit la ville à Synaltis ; sans y avoir causé aucun dommage ; Synaltis nourrit les soldats de Dion et lui donna tous les secours dont il put avoir besoin. Mais rien ne l'encouragea plus, lui et ses troupes, que l'événement heureux de l'absence de Denys ; il s'était embarqué peu de jours auparavant avec quatre-vingts vaisseaux, et avait fait voile pour l'Italie. Aussi, quoique Dion exhortât ses soldats à se refaire des maux qu'ils avaient soufferts dans une si longue et si pénible navigation, ils s'y refusèrent ; et ; voulant saisir une occasion si favorable ; ils pressèrent Dion de les mener à Syracuse.

XXIX. Laisant donc à Minoa les armes qu'il avait de trop, avec tous ses bagages ; qu'il pria Synaltis de lui renvoyer quand il en serait temps, Dion marcha droit à Syracuse. En chemin, deux cents chevaux d'Agrigente, du quartier d'Ecnomus¹, vinrent les premiers le joindre, et furent bientôt suivis de ceux de Géla. Le bruit de sa marche étant porté rapidement à Syracuse, Timocrate, celui qui avait épousé la femme de Dion ; sœur de Denys ; et que le tyran avait mis à la tête des partisans qui lui restaient dans la ville, envoya en toute diligence un courrier en Italie, avec des lettres qui apprenaient à Denys l'arrivée de Dion. Pour lui, il s'occupa de prévenir les troubles et les mouvements qui pouvaient naître de la disposition à la révolte où étaient tous les esprits ; disposition que la crainte seule et la défiance les empêchaient de manifester. Il arriva au courrier envoyé à Denys par Timocrate un accident bien extraordinaire. Après être abordé en Italie et avoir traversé la ville de Rhège, il hâta sa marche vers Caulonie², où était le tyran, lorsqu'il rencontra un homme de sa connaissance qui portait une victime qu'on venait d'immoler ; il en reçut de lui une portion (13), et poursuivit sa route. Après avoir marché une partie de la nuit, la fatigue l'obligea de s'arrêter pour prendre quelque repos ; il se coucha dans un bois qui touchait au chemin ; un loup, attiré par l'odeur, vint enlever les chairs de la victime, que le courrier avait attachées avec la valise où étaient les lettres. Cet homme, à son réveil, ne trouvant plus sa valise, et l'ayant cherchée inutilement dans les environs, n'osa pas se présenter devant le tyran sans les lettres ; il s'enfuit et ne reparut plus, en sorte que Denys

¹ Ecnomus était, à ce qu'il paraît, un quartier d'Agrigente, ville considérable de Sicile, dont on trouve une description détaillée dans Polybe, l. IX, c. XXI, p. 779. Elle était située sur le bord du fleuve Hypsas, entre le cap de Pachyne et celui de Lilybée. Géla était dans son voisinage.—² Caulonie se nommait autrefois Auloné, et tirait son nom d'Aulon, vallon de la Calabre, célèbre par son vignoble.

n'apprit que par d'autres, et beaucoup plus tard, la guerre qui se faisait en Sicile.

XXX. Dion fut joint dans sa marche par les habitants de Camarine ¹, et par un grand nombre de Syracusains répandus dans les cartipagnes et qui s'étaient révoltés contre le tyran. Les Léontins et les Campaniens (14) gardaient, avec Timocrate, le quartier de Syracuse appelé l'Épipole ² : Dion leur ayant fait donner le faux avis qu'il allait commencer la guerre par le siège de leurs villes, ils abandonnèrent Timocrate pour aller défendre leurs concitoyens. Sur la nouvelle qu'en eut Dion, qui campait alors auprès de Matres ³, il fit partir ses troupes la nuit même, et arriva aux bords du fleuve Anapus, qui n'est qu'à dix stades ⁴ de la ville; il s'y arrêta, fit un sacrifice sur le rivage, et adressa ses prières au soleil levant. Les devins lui promirent la victoire de la part des dieux; et ceux qui étaient présents, voyant Dion avec la couronne de fleurs qu'il avait mise pour le sacrifice, se couronnèrent tous, par un mouvement unanime et spontané. Ils n'étaient pas moins de cinq mille hommes, qu'il avait recueillis dans sa marche : ils avaient, à la vérité, de mauvaises armes, s'en étant fait de tout ce qui leur était tombé sous la main; mais ils suppléaient par leur courage à ce qui leur manquait à cet égard. Aussi Dion n'eut pas plus tôt donné l'ordre de partir, qu'ils coururent, transportés de joie, en poussant de grands cris et s'animant les uns les autres à secouer le joug de la tyrannie.

XXXI. Les plus honnêtes et les plus considérables d'entre les Syracusains qui étaient restés dans la ville, ayant pris des robes blanches, allèrent au-devant d'eux aux portes de Syracuse, et le peuple courut se jeter sur les amis du tyran. Il enleva d'abord les prosagogides, gens détestables, ennemis des dieux et des hommes, qui, se répandant chaque jour dans la ville et se mêlant parmi les Syracusains, recherchaient tout avec curiosité et allaient rapporter au tyran ce qu'on avait dit et ce qu'on avait pensé; ils furent les premiers punis par le peuple, qui les assomma sur-le-champ. Timocrate, n'ayant pas eu le temps de s'enfermer dans la citadelle avec la garnison, prend un cheval, sort de la ville, et, dans sa fuite, sème partout le trouble et l'effroi, en exagérant à dessein les forces de Dion, pour ne pas paraître avoir abandonné la ville sur de légers motifs de crainte. Dans ce moment, Dion parut à la vue des Syracusains : il marchait à la tête de ses troupes, couvert d'armes brillantes, ayant à ses côtés Mégacles son frère et l'Athénien Callippus, tous deux couronnés de fleurs, et suivis de cent soldats étrangers qui lui servaient de gardes;

¹ Ville sur la côte méridionale de Sicile. — ² Voy. dans les notes sur la Vie de Timocrate, ch. XX, et la note (27), les différentes parties dont la ville de Syracuse était composée.

³ Ce nom est inconnu : c'est Acres qu'il faut lire : c'était une petite ville, entre le promontoire Pachyne et Syracuse. Elle avait été bâtie par les Syracusains, soixante-dix ans après Syracuse, la deuxième année de la vingt-neuvième olympiade, six cent soixante-deux ans avant J.-C. — ⁴ Une demi-lieue.

les autres marchaient en ordre de bataille , sous la conduite de leurs capitaines. Les Syracusains , ravis de les voir , les reçurent comme une pompe sacrée , digne du regard des dieux , et qui leur ramenait , après quarante-huit ans , la liberté et la démocratie , exilées de leur ville.

XXXII. Quand Dion fut entré dans la ville par les portes Ménitides , il fit apaiser le tumulte à son de trompe , et publier par un héraut que Dion et Mégacles , qui étaient venus pour abolir la tyrannie , affranchissaient les Syracusains et les autres peuples de Sicile du joug du tyran. Comme il voulait haranguer la multitude , il monta le long de l'Achradine et trouva que les Syracusains avaient dressé partout , des deux côtés de la rue , des tables chargées de coupes , et préparé des victimes. A mesure qu'il passait devant eux , ils jetaient sur lui des fleurs et des fruits , et lui adressaient leurs prières comme à un dieu. Au-dessous de la citadelle , et du lieu appelé Pentapyle ¹ , était une horloge solaire fort élevée et très découverte , que Denys avait fait bâtir : ce fut là que Dion se plaça pour parler au peuple et l'exhorter à défendre sa liberté. Les Syracusains , charmés de l'entendre , et jaloux de lui témoigner leur reconnaissance , le nommèrent lui et son frère capitaines généraux , avec un pouvoir absolu ; mais , de leur consentement , ou même à leur prière , ils leur donnèrent pour collègues vingt de leurs concitoyens , dont dix étaient du nombre de ceux qui , bannis par le tyran , étaient revenus avec Dion. Les devins regardèrent comme un présage heureux que Dion , en haranguant le peuple , eût sous ses pieds le bâtiment que Denys avait élevé avec une magnificence affectée ; mais comme c'était une horloge solaire et qu'il y avait été nommé général , ils craignirent qu'il n'éprouvât dans son entreprise quelque revers de fortune ². Dion se rendit ensuite maître de l'Epipole , délivra tous les prisonniers qui y étaient détenus , et l'environna de fortifications.

XXXIII. Sept jours après , Denys entra , par mer , dans la citadelle ; et le même jour on apporta sur des chariots les armes que Dion avait laissées en dépôt à Synalus ; il les distribua à ceux des Syracusains qui n'en avaient pas ; ceux à qui il ne put en donner s'armèrent le mieux qu'il leur fut possible , et ils montrèrent tous la plus grande ardeur. Denys envoya d'abord en particulier des ambassadeurs à Dion , afin de le sonder ; mais Dion lui ayant répondu qu'il devait s'adresser aux Syracusains , devenus un peuple libre , le tyran leur fit porter par ces mêmes ambassadeurs les propositions les plus favorables : il leur promettait une diminution considérable d'impôts et une exemption de service , excepté dans les guerres qu'ils auraient eux-mêmes approuvées. Les Syracusains reçurent avec dérision ces

¹ Les cinq portes.—² On regardait les révolutions de l'ombre solaire , qui monte et descend tour à tour , comme une image des revers et des vicissitudes que les hommes peuvent éprouver.

promesses; et Dion répondit aux ambassadeurs que Denys n'eût plus à traiter avec les Syracusains tant qu'il n'aurait pas abdiqué la tyrannie. « Cette démarche faite, ajouta-t-il, je l'aiderai volontiers, par égard pour notre ancienne liaison, à lui faire accorder ce qui sera juste, et même à obtenir tous les avantages qui dépendront de moi. » Denys parut content de ces offres et envoya de nouveaux ambassadeurs pour demander qu'il vint dans la citadelle quelques Syracusains, avec qui il traiterait des intérêts communs et des sacrifices respectifs que chacun pourrait faire. On y envoya des députés dont Dion avait approuvé le choix : aussitôt le bruit se répandit, de la citadelle dans la ville, que Denys allait déposer la tyrannie, moins par égard pour Dion que pour l'amour de lui-même. Mais ce n'était, de la part du tyran, qu'une ruse et une feinte pour surprendre les Syracusains; car il retint prisonniers les députés, et le lendemain dès la pointe du jour, ayant fait boire avec excès ses soldats étrangers, il les envoya brusquement attaquer la muraille que les Syracusains avaient élevée autour de la citadelle.

XXXIV. Cette attaque imprévue et l'audace de ces Barbares, dont les uns abattaient avec un grand bruit la muraille, tandis que les autres tombaient rudement sur les Syracusains, effraya tellement ceux-ci, qu'il n'y en eut pas un qui osât résister, et que les troupes étrangères de Dion soutinrent seules le choc des ennemis. Elles n'eurent pas plus tôt entendu le tumulte, qu'elles volèrent au secours des Syracusains, sans trop savoir d'abord ce qu'elles devaient faire, parce qu'elles n'entendaient pas les ordres qu'on leur donnait, troublées par les cris des Syracusains, qui en fuyant se jetaient au milieu d'elles et y portaient le désordre. Dion, enfin, voyant qu'il était impossible de se faire entendre, leur montre d'action ce qu'il faut faire; il fond le premier sur les Barbares; et comme il n'était pas moins connu des ennemis que de ses amis mêmes, il attire autour de lui le combat le plus vif et le plus terrible. Les soldats de Denys le chargent tous avec des cris effroyables; et quoique, appesanti par l'âge¹, il fût moins propre à des combats si vigoureux, il y supplée par sa force et son courage, soutient l'assaut de ceux qui fondent sur lui, et en taille plusieurs en pièces. Mais enfin il est blessé à la main d'un coup de pique; sa cuirasse résiste à peine à la multitude de traits et de coups de piques qu'il reçoit à travers son bouclier: frappé sans relâche par les javelines qui se brisent contre lui, il est renversé par terre. Ses soldats l'enlèvent aussitôt, et il leur laisse Timonide pour les commander; mais, montant tout de suite à cheval, il court par toute la ville, arrête les fuyards, et prenant avec lui les soldats étrangers qui gardaient l'Achradine, il mène ces troupes fraîches et pleines d'ardeur contre les Barbares, qu'elles trouvent fatigués et rebutés de

¹ Il avait cinquante ans.

l'essai qu'ils viennent de faire. Ils avaient espéré qu'au premier assaut ils emporteraient la ville d'emblée; et voyant, contre leur attente, qu'ils avaient affaire à des hommes aguerris et pleins de vigueur, ils commencèrent à reculer vers la citadelle. Dès que les Grecs les virent plier, ils tombent sur eux avec plus de raideur; et les ayant bientôt mis en fuite, ils les obligent de se renfermer dans leurs murailles. Les Barbares ne tuèrent à Dion que soixante-quatorze hommes, et ils perdirent un grand nombre des leurs.

XXXV. Les Syracusains, pour récompenser les troupes d'une victoire si brillante, leur distribuèrent cent mines¹ par tête, et les soldats donnèrent à Dion une couronne d'or. Cependant il vint de la part de Denys des hérauts apporter à Dion des lettres des femmes du palais. Il y en avait une avec cette adresse : *A mon père*. On la crut d'Hipparinus, car c'était le nom du fils de Dion, quoique l'historien Timée prétende qu'il s'appelait Arétéus, du nom d'Arété, sa mère; mais sur cela il faut, ce me semble, en croire plutôt Timonide, l'ami et le compagnon d'armes de Dion. Les autres lettres furent lues en présence des Syracusains : elles ne contenaient que des prières et des supplications de la part des femmes. Quand on en vint à celle qu'on croyait d'Hipparinus, les Syracusains ne voulaient pas qu'elle fût décachetée et lue publiquement; mais Dion s'obstina à l'ouvrir : elle était de Denys; et quoique adressée à Dion, elle était réellement écrite pour les Syracusains. Sous la forme de prière et d'apologie, elle n'était au fond qu'une calomnie adroitement dirigée contre Dion : il lui rappelait avec quel zèle il avait contribué autrefois à l'établissement de la tyrannie; il y joignait des menaces terribles contre les personnes qui lui étaient les plus chères, sa sœur, sa femme et son fils, et la terminait par des supplications et des gémissements sur son sort. Mais rien n'offensa tant Dion que la prière qu'il lui faisait de ne pas abolir la tyrannie, et de la garder pour lui; de ne pas rendre la liberté à des hommes qui le haïssaient et qui conservaient du ressentiment des maux qu'il leur avait faits; de les tenir au contraire dans sa dépendance, afin de ménager à ses amis et à ses proches une entière sûreté.

XXXVI. La lecture publique de cette lettre, au lieu de faire admirer aux Syracusains, comme ils le devaient, la fermeté et la grandeur d'âme de Dion, qui sacrifiait à la justice et à l'honnêteté les biens les plus forts de la nature et du sang, leur inspira des soupçons et des craintes; ils en prirent occasion de le croire dans la nécessité de ménager le tyran, et ils jetèrent les yeux sur d'autres chefs pour les mettre à leur tête. La nouvelle du retour d'Héraclide les fortifia dans cette pensée. Héraclide était un des bannis de Sicile : il avait du talent pour la guerre, et s'était fait connaître dans les armées par les

¹ Neuf mille livres.

emplois qu'il y avait eus sous les tyrans ; mais c'était un esprit mobile, léger en tout, et sur la stabilité duquel on pouvait encore moins compter lorsqu'il s'agissait de prééminence et d'honneur. Un différend qu'il avait eu dans le Péloponnèse avec Dion lui fit prendre le parti d'aller avec une flotte particulière contre le tyran ; et en arrivant à Syracuse avec sept galères et trois autres vaisseaux, il trouva Denys assiégé pour la seconde fois dans la citadelle, et les Syracusains pleins de confiance. Son premier soin fut de s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, et il avait naturellement ce qu'il fallait pour attirer, pour exciter une populace qui veut toujours être flattée. Il gagna donc facilement à son parti la multitude, à qui la gravité de Dion commençait à déplaire ; elle la regardait comme inconciliable avec l'esprit de gouvernement ; et, dans cette disposition d'audace et de licence où la victoire l'avait mise, elle voulait être conduite d'une manière démocratique, avant d'être un peuple libre.

XXXVII. Ayant donc convoqué une assemblée de leur propre autorité, ils nommèrent Héraclide amiral. Dion, s'étant rendu à l'assemblée, se plaignit du commandement qu'on venait de donner à Héraclide, et déclara que c'était lui ôter le pouvoir qu'ils lui avaient confié ; qu'il n'était plus général en chef si un autre que lui commandait sur mer. Ces représentations forcèrent les Syracusains, quoique à regret, de dépouiller Héraclide de la charge dont ils venaient de le revêtir. Dion, après avoir reçu cette satisfaction, manda chez lui Héraclide, lui fit quelques légers reproches sur le tort qu'il avait eu de vouloir, contre la bienséance et l'utilité publique, rivaliser avec lui d'honneur dans une conjoncture difficile, où la moindre division pouvait tout perdre. Il convoqua ensuite lui-même une nouvelle assemblée, nomma Héraclide amiral, et conseilla au peuple de lui donner des gardes comme il en avait lui-même. Héraclide, dans tout ce qu'il disait, dans tout ce qu'il faisait publiquement, s'étudiait à plaire à Dion ; il avait les obligations qu'il lui avait, l'accompagnait partout avec l'air le plus soumis, et exécutait ponctuellement ses ordres ; mais, en secret, il travaillait à corrompre la multitude, à soulever ceux qui désiraient des nouveautés ; et par ses intrigues il suscita tant de troubles, qu'il mit Dion dans le plus grand embarras. Celui-ci proposait-il de laisser sortir Denys de la citadelle par un traité, on l'accusait de vouloir épargner le tyran et de chercher à le sauver. Voulait-il, pour ne pas indisposer le peuple, continuer le siège, on lui imputait de prolonger à dessein la guerre, afin de faire durer son commandement, et de tenir ses concitoyens sous sa dépendance.

XXXVIII. Il y avait à Syracuse un homme nommé Sosie, fort connu par son audace et par sa méchanceté, et qui regardait comme la perfection de la liberté de ne mettre aucune borne à sa licence. Il ne cessait de tendre des pièges à Dion : un jour, s'étant levé en pleine assemblée, il fit les reproches les plus outrageants aux Syracusains.

de ce qu'ils ne voyaient pas qu'en se délivrant d'une tyrannie marquée par l'ivresse et l'emportement, ils s'étaient donné un maître vigilant et sobre. Après cette déclaration publique de sa haine contre Dion, il sortit de l'assemblée; et le lendemain on le vit courir dans la ville, la tête et le visage pleins de sang, et paraissant fuir des gens qui le poursuivaient. Il se précipite dans cet état au milieu du peuple assemblé sur la place, dit que les soldats étrangers de Dion ont voulu le tuer, et montre une blessure qu'il avait à la tête. Il excite par ses plaintes l'indignation de bien des gens, qui, s'élevant contre Dion, l'accusent de tyrannie et de cruauté, et lui reprochent d'ôter aux citoyens la liberté de parler, en leur faisant craindre les plus grands dangers et la mort même.

XXXIX. Malgré le tumulte et les mouvements séditieux qui agitaient cette assemblée, Dion s'y rendit pour se justifier; il fit connaître que Sosis était frère d'un des gardes de Denys, et que c'était à l'instigation de son frère qu'il avait cherché à exciter le trouble et la sédition dans Syracuse, parceque le tyran ne voyait de salut pour lui que dans les dissensions et les défiances réciproques des habitants. D'un autre côté, les chirurgiens qui visitèrent la plaie de Sosis reconnurent qu'elle n'avait qu'effleuré la tête, et ne pouvait être l'effet d'un coup violent, car les blessures faites avec l'épée sont plus profondes dans le milieu : celle de Sosis, légère dans toute sa longueur, avait d'ailleurs plusieurs têtes, parcequ'elle avait été faite à plusieurs reprises, la douleur l'ayant forcé de s'arrêter et de recommencer ensuite. Il vint en même temps des personnes connues, qui apportèrent un rasoir à l'assemblée, et déclarèrent qu'ils avaient rencontré dans la rue Sosis tout ensanglanté, et criant qu'il fuyait les soldats étrangers de Dion qui venaient de le blesser; qu'ils s'étaient mis aussitôt à la poursuite de ces soldats, mais qu'ils n'avaient vu personne, et que, près de là, ils avaient trouvé ce rasoir sous une roche creuse d'où ils avaient vu sortir Sosis. Son affaire allait déjà fort mal, lorsque ses propres domestiques vinrent fournir de nouvelles preuves, en déposant que Sosis était sorti seul de sa maison avant le jour avec ce rasoir dans sa main. Tous les calomniateurs de Dion se retirèrent alors de l'assemblée; et le peuple, ayant condamné Sosis à mort, se réconcilia avec Dion. Cependant les soldats étrangers lui furent toujours suspects, surtout depuis que la plupart des combats contre le tyran se donnaient sur mer¹.

XL. Mais après que Philistus fut arrivé de l'Iapygie avec plusieurs galères qu'il amenait à Denys, les Syracusains, voyant que ces troupes étrangères n'étaient propres qu'à des combats de terre, et qu'elles devenaient inutiles pour cette guerre, crurent qu'elles allaient être sous la dépendance de leurs soldats qui combattaient sur mer, et que

¹ Ils craignaient que, pendant l'un de ces combats, ces soldats, qui ne servaient pas, ne s'emparassent de la ville.

leurs vaisseaux rendaient les plus forts. La victoire navale qu'ils remportèrent sur Philistus ayant encore augmenté leur fierté, ils se montrèrent cruels et barbares envers cet ennemi. Éphore, il est vrai, dit que Philistus, lorsqu'il vit sa galère prise, se donna lui-même la mort ; mais Timonide, qui, depuis le commencement de cette guerre, combattit toujours auprès de Dion, raconte dans une lettre au philosophe Speusippe, que la galère de Philistus ayant échoué contre terre, il fut pris en vie par les Syracusains, qui d'abord lui ôtèrent sa cuirasse, le dépouillèrent de tous ses vêtements, et, sans respect pour sa vieillesse, lui firent mille outrages. Ils finirent par lui couper la tête, et livrèrent son corps à leurs enfants, qu'ils obligèrent de le traîner le long de l'Achradine, et d'aller ensuite le jeter dans les Carrières. Timée, ajoutant encore à l'indignité de ce traitement, dit que ces enfants, ayant pris le cadavre par la jambe boiteuse, le traînèrent dans toutes les rues de la ville, pendant que les Syracusains en faisaient mille plaisanteries, et s'amusaient de voir traîner ainsi par sa jambe celui qui avait dit que Denys aurait tort de prendre un cheval léger à la course pour s'enfuir de la tyrannie, et qu'il devait s'en laisser tirer par la jambe plutôt que de la quitter volontairement¹. Cependant Philistus rapporte ce mot comme dit à Denys par un autre que lui.

XLl. Mais Timée, se faisant un prétexte, d'ailleurs assez fondé, du zèle et de la fidélité de Philistus pour maintenir la tyrannie, a rempli son histoire d'imputations calomnieuses contre lui. Ceux qui eurent à souffrir des injustices du tyran peuvent être excusables d'avoir assouvi leur colère sur un cadavre insensible ; mais que, dans un temps si éloigné, des historiens à qui Philistus n'a fait aucun tort, et qui au contraire ont profité de ses écrits, se permettent de lui reprocher, avec une raillerie insultante, des malheurs dans lesquels la fortune peut précipiter les hommes même les plus vertueux, c'est une injustice dont le soin de leur réputation aurait dû seul les garantir. Éphore ne montre pas plus de sagesse dans les louanges qu'il donne à Philistus : quelque talent qu'ait cet historien pour colorer de prétextes spécieux les actions les plus injustes, pour donner à des mœurs dépravées des motifs raisonnables, pour trouver des discours capables d'en imposer, il ne pourra jamais détruire l'idée qu'on a que Philistus fut le plus grand partisan de la tyrannie, l'admirateur le plus passionné du faste, de la puissance, des richesses et des alliances des tyrans². Celui donc qui s'abstient, et de louer les actions de Philistus, et de lui reprocher ses malheurs, est un historien fidèle et impartial.

XLII. Après la mort de Philistus, Denys envoya dire à Dion qu'il

¹ Voy. Diodore de Sicile, l. XIV, c. VIII.

² D'autres entendent d'Éphore ce que j'applique à Philistus, et le texte grec y paraît conforme : mais le sens que j'ai suivi me semble plus analogue au raisonnement de Plutarque. Xylandre, l'interprète latin, l'avait déjà proposé, et le traducteur anglais l'a adopté. Il n'y a d'ailleurs qu'un accent de différence pour les deux manières de traduire.

lui abandonnerait la citadelle et lui livrerait les armes et les troupes qu'il avait à sa solde , avec l'argent nécessaire pour les entretenir pendant cinq mois , si , par un traité , on voulait lui permettre d'aller vivre en Italie des revenus d'une contrée du territoire de Syracuse , appelée Gyate , pays riche et fertile , qui s'étendait depuis la mer jusqu'au milieu des terres. Dion ne reçut pas ces propositions et les renvoya aux Syracusains , qui , espérant prendre Denys en vie , chassèrent ses ambassadeurs. Le tyran alors remit la citadelle à l'aîné de ses fils , Apollocrate ; et lui-même , profitant d'un vent favorable , embarqua sur ses vaisseaux les personnes qui lui étaient les plus chères , avec ce qu'il avait de plus précieux , et mit à la voile sans être aperçu par Héraclide. Cet amiral , voyant que ses concitoyens mécontents l'accablaient de reproches , leur détache un démagogue nommé Hippon , qui appelle le peuple au partage des terres , en disant que l'égalité des biens est la base de la liberté , comme la pauvreté est la source de la servitude. Héraclide , en appuyant les discours d'Hippon , et excitant contre Dion qui les combattait des mouvements séditieux , persuada aux Syracusains de décréter ce partage , de supprimer la paie des soldats étrangers , et de nommer d'autres généraux , afin de se délivrer de l'austérité de Dion. Les Syracusains , croyant pouvoir se délivrer en un instant de la tyrannie , cette longue et funeste maladie , et se gouverner , avant le temps , comme un peuple libre , prirent les plus fausses mesures et conçurent de l'aversion pour Dion , qui , comme un habile médecin , voulait les assujettir encore à un régime exact et sage.

XLIII. Lorsqu'ils furent assemblés pour élire de nouveaux magistrats (on était alors au milieu de l'été) , il survint tout-à-coup des tonnerres affreux et des signes effrayants qui durèrent quinze jours sans interruption , et qui , frappant le peuple d'une terreur religieuse , l'empêchèrent de procéder à ces élections. Quand le calme parut rétabli , les orateurs rassemblèrent de nouveau le peuple ; et , pendant qu'ils nommaient leurs magistrats , un bœuf qui traînait un chariot , et pour qui le bruit de la foule n'était pas nouveau , s'étant ce jour-là irrité contre son conducteur , secona le joug et courut au théâtre , où il écarta le peuple , qui prit la fuite dans le plus grand désordre. Du théâtre , l'animal se jeta dans le quartier de la ville qui fut depuis occupé par les ennemis , bondissant et renversant tout ce qui se trouvait sur son passage. Les Syracusains , ne tenant aucun compte de cet accident , nommèrent vingt-cinq magistrats , du nombre desquels fut Héraclide. Ils firent ensuite proposer secrètement aux soldats étrangers d'abandonner Dion et de s'attacher à eux , en leur promettant de leur donner tous les droits de citoyen ; mais ils rejetèrent leurs offres et gardèrent à Dion la fidélité et l'affection la plus entière. Ils le prirent au milieu d'eux , et , lui faisant un rempart de leurs corps et de leurs armes , ils le conduisirent ainsi hors de la ville , sans faire du mal à personne ;

mais reprochant à tous ceux qu'ils rencontraient leur perfidie et leur ingratitude. Les Syracusains, méprisant leur petit nombre, et prenant pour crainte leur réserve à ne pas les attaquer, se fiant d'ailleurs sur leur propre multitude, coururent sur eux, ne doutant pas qu'il ne leur fût aisé de les défaire dans la ville et de les massacrer tous.

XLIV. Dion, réduit à la nécessité que lui imposait la fortune, ou de combattre contre ses concitoyens, ou de mourir avec ses soldats, tendait les mains aux Syracusains et les conjurait de la manière la plus pressante de se retirer, en leur montrant la citadelle pleine d'ennemis qui, placés sur les murailles, considéraient avec joie tout ce qui se passait. Mais quand il vit que rien ne pouvait arrêter la fougue impétueuse du peuple, et que la ville, semblable à un vaisseau battu de la tempête, était livrée au souffle orageux de ses orateurs, il défendit à ses soldats de charger les Syracusains : ils se bornèrent donc à jeter de grands cris et à faire retentir leurs armes, comme s'ils allaient fondre sur eux. Les Syracusains en furent si effrayés, qu'il n'y en eut pas un seul qui osât tenir ferme, et qu'ils se dispersèrent dans toutes les rues, quoique personne ne les poursuivît ; car Dion ne les vit pas plus tôt prendre la fuite, qu'il fit avancer ses soldats pour aller au pays des Léontins. Les chefs des Syracusains, devenus l'objet des railleries de toutes les femmes, et voulant se laver d'une fuite si honteuse, armèrent de nouveau leurs troupes, et se mirent à la poursuite de Dion. Ils l'atteignirent au passage d'une rivière, et commencèrent à le harceler avec leur cavalerie ; mais lorsqu'ils virent qu'au lieu de supporter comme auparavant leurs insultes avec une douceur paternelle, il n'écoutait plus que sa colère, et que, faisant tourner tête à ses soldats, il les mettait en bataille, ils prirent la fuite avec plus de honte encore que la première fois, et regagnèrent promptement Syracuse après avoir perdu quelques uns des leurs.

XLV. Les Léontins comblèrent Dion d'honneurs, prirent ses troupes à leur solde, et leur donnèrent le droit de bourgeoisie. Ils envoyèrent à Syracuse des ambassadeurs chargés de demander justice pour ces étrangers ; et les Syracusains députèrent de leur côté vers les Léontins, pour accuser Dion. Tous les alliés s'assemblèrent dans la ville de Léontium ; et, après avoir entendu les deux partis, ils donnèrent le tort aux Syracusains, qui, devenus fiers et insolents, parce qu'ils n'obéissaient plus à personne, et que leurs commandants eux-mêmes étaient leurs esclaves, refusèrent de s'en tenir au jugement des alliés. Cependant des galères envoyées par Denys, sous les ordres de Nypsius de Naples, pour porter du blé et de l'argent aux assiégés, arrivèrent à Syracuse (15). Dans le combat naval qui eut lieu à cette occasion, la victoire resta aux Syracusains, qui prirent quatre galères ennemies. L'ivresse de ce succès, et l'anarchie dans laquelle ils vivaient, leur inspirèrent tant de joie, qu'ils se livrèrent aux festins les plus licencieux, aux réjouissances les plus folles, et que, né-

gligeant toutes les précautions de sûreté, au moment où ils se croyaient déjà maîtres de la citadelle, ils perdirent la ville.

XLVI. Nysius, voyant que tous les quartiers de Syracuse étaient atteints de la même folie ; que le peuple, depuis le matin jusque fort avant dans la nuit, n'avait fait que boire et danser au son de la flûte ; que les magistrats eux-mêmes, partageant les plaisirs de ces assemblées tumultueuses ; n'osaient donner aucun ordre à des hommes plongés dans l'ivresse, et ne pouvaient s'en faire obéir ; Nysius, dis-je, saisit habilement l'occasion ; et, faisant donner l'assaut à la muraille qui enferma la citadelle, il s'en rendit maître, en abattit une partie, et lâcha les Barbares dans la ville, avec ordre de traiter à leur gré, et comme ils pourraient, tous ceux qui leur tomberaient sous la main. Les Syracusains ne tardèrent pas à sentir leur danger ; mais la frayeur où ils étaient les empêcha de remédier promptement au mal. La ville était véritablement au pillage ; on massacrait les habitants ; on détruisait les murailles ; on emmenait dans la citadelle les femmes et les enfants, sans être touché de leurs gémissements et de leurs cris. Les magistrats ne pouvaient faire agir les Syracusains contre les ennemis, qui partout étaient confondus avec eux ; et ils désespéraient de rétablir l'ordre dans la ville. Déjà le quartier de l'Achrachine était menacé ; et, dans une situation si critique, tout le monde pensait au seul homme en qui la ville pût mettre sa dernière espérance : mais personne n'osait le nommer, tant on avait honte de l'excès d'ingratitude et de démenche auquel on s'était porté envers Dion. Enfin l'extrême nécessité où ils se trouvaient leur en faisant une loi, il s'éleva, du côté des alliés et de la cavalerie, une voix qui demanda le rappel de Dion et des troupes du Péloponnèse, qui étaient chez les Léontins.

XLVII. Dès que cette parole qu'on avait eu enfin le courage de prononcer eut été entendue, ce ne fut, de la part des Syracusains, qu'un cri unanime accompagné de larmes de joie ; ils suppliaient les dieux de le leur renvoyer ; ils témoignaient le plus grand désir de le revoir ; ils se rappelaient son courage et son ardeur au milieu des périls, où son intrépidité les rendait eux-mêmes intrépides, et leur faisait affronter l'ennemi sans aucune crainte. Ils lui députèrent donc sur-le-champ deux des alliés, Archonides et Télésidès, et cinq cavaliers, au nombre desquels était Hellanicus. Ces députés, courant à toute bride, arrivent chez les Léontins avant la nuit ; ils ont à peine mis pied à terre, que, se jetant aux genoux de Dion et fondant en larmes, ils lui exposent le danger où se trouve Syracuse. Déjà quelques Léontins et plusieurs d'entre les soldats du Péloponnèse, se doutant, à l'empressement de ces députés et à leur humble posture, qu'il était arrivé quelque chose d'extraordinaire, s'étaient rassemblés autour de Dion. Il mène aussitôt les députés à l'assemblée, où tout le peuple se rend avec ardeur ; là, Archonides et Hellanicus exposent rapidement la grandeur de leurs maux, et conjurent les soldats étrangers de ve-

nir au secours de Syracuse, et d'oublier des injurés dont le peuple de cette ville était plus rigoureusement puni que ne l'auraient désiré ceux même qu'il avait le plus maltraités.

XLVIII. Dès qu'ils eurent fini de parler, et qu'un silence profond régna dans tout le théâtre, Dion se leva; mais à peine il eut pris la parole, que les larmes qu'il répandit en abondance lui étouffèrent la voix. Les soldats étrangers, touchés de sa douleur, l'exhortèrent à la confiance. Enfin il se remit, et reprenant son discours : « Péloponnésiens, leur dit-il, et vous, nos alliés, je vous ai rassemblés ici, afin que vous délibériez sur ce qui vous concerne personnellement; car il me serait honteux de penser à moi quand Syracuse est au moment de périr. Si je ne puis la sauver, j'irai du moins me jeter au milieu des feux qui la consumeront, et m'ensevelir sous ses ruines. Pour vous, si vous daignez encore nous secourir, nous les plus imprudents et les plus malheureux des hommes, venez relever une ville qui est votre ouvrage. Que si les sujets de plainte que vous ont donnés les Syracusains vous portent à les abandonner, je prie les dieux de vous récompenser dignement de la vertu et du zèle que vous m'avez précédemment témoignés. Souvenez-vous de Dion, qui ne vous a pas abandonnés quand ses concitoyens ont été injustes envers vous, et qui n'abandonne pas ses concitoyens quand ils sont dans l'infortune. » Il parlait encore, lorsque les troupes étrangères, s'étant levées, poussent de grands cris, et le pressent de les mener à l'instant même au secours des Syracusains. Les députés, pleins de reconnaissance, les serrent dans leurs bras; et leur souhaitent, ainsi qu'à Dion, tous les biens que les dieux peuvent accorder aux hommes. Quand le bruit eut cessé, Dion dit à ses soldats d'aller se préparer pour le départ, et, après qu'ils auraient pris leur repas, de revenir avec leurs armes dans ce même lieu, parcequ'il voulait partir la nuit même pour aller au secours des Syracusains.

XLIX. Cependant, à Syracuse, les généraux de Denys, après avoir fait pendant tout le jour le plus de mal qu'ils avaient pu, se retirèrent dans la citadelle à l'entrée de la nuit, avec perte de quelques uns des leurs. Alors les orateurs des Syracusains, reprenant confiance, dans l'espoir que les ennemis, contents des maux qu'ils leur avaient causés, se tiendraient tranquilles, conseillèrent aux habitants de ne plus penser à Dion, ou, s'il venait à leur secours avec ses troupes, de ne pas le recevoir, et de ne pas céder en courage à ces étrangers, comme s'ils étaient plus braves que les Syracusains; mais de ne devoir qu'à eux-mêmes le salut et la liberté de leur patrie. Les magistrats de Syracuse envoient donc de nouveaux députés à Dion pour le détourner de venir, tandis que le corps de la cavalerie et les principaux habitants en font partir d'autres pour presser sa marche. Ce fut un motif pour lui de la ralentir. La nuit était fort avancée lorsque les ennemis de Dion se saisirent des portes pour lui fermer l'entrée de la ville : mais Nyp-

sins faisant sortir de la ville les soldats en plus grand nombre et plus ardents que la veille, ils achevèrent de détruire la muraille qui les enfermait; de là, se répandant de tous côtés dans la ville, ils la mettaient au pillage; ils égorgent non seulement les hommes, mais les femmes et les enfants; peu s'arrêtent à piller, tous les autres se s'occupent qu'à détruire. Denys, qui désespérait de son rétablissement, et qui avait voué aux Syracusains une haine implacable, voulait en quelque sorte ensevelir la tyrannie sous les ruines de Syracuse¹. Les soldats, pour prévenir le secours de Dion, eurent recours au moyen de destruction le plus rapide, celui du feu; ils brûlaient avec des torches et des flambeaux tout ce qui était à leur portée, et lançaient des traits enflammés sur les maisons éloignées. Les Syracusains qui fuyaient pour éviter les flammes étaient arrêtés et égorgés dans les rues; ceux qui se réfugiaient dans les maisons en étaient chassés par les flammes; plusieurs édifices embrasés tombaient sur les passants, et les écrasait.

L. Cet incendie, en ramenant tous les esprits à un même sentiment, ouvrit à Dion les portes de Syracuse. Dès qu'il avait su que les ennemis s'étaient renfermés dans la citadelle, il avait ralenti sa marche; mais le matin des cavaliers allèrent au-devant de lui pour l'informer de la seconde irruption que les troupes de Denys avaient faite dans la ville; et bientôt après, quelques uns même de ceux qui lui étaient opposés vinrent le prier de hâter sa marche. Comme le mal croissait à chaque instant, Héraclide lui dépêcha d'abord son frère, et ensuite son oncle Théodote, pour le supplier d'accourir à leur secours, parce que personne n'était plus en état de tenir contre l'ennemi, qu'il était lui-même blessé, et la ville presque ruinée et réduite en cendres. Dion était à soixante stades² des portes de Syracuse lorsqu'il reçut ces nouvelles; il apprit à ses soldats le danger extrême où était Syracuse; et, après leur avoir donné ses ordres, il changea de pas, et les mena avec le plus de précipitation qu'il lui fut possible, pressé par les courriers qui venaient coup sur coup le prier d'avancer. Ses soldats montrèrent tant d'ardeur et firent une telle diligence, qu'il arriva très promptement aux portes, dans le quartier appelé Hécatompédon. Là il fit prendre les devants aux troupes légères, pour aller sur-le-champ attaquer l'ennemi, et rendre, par leur présence, le courage aux Syracusains. Il rangea lui-même en bataille son infanterie, et ceux qui venaient par troupes se joindre à lui; il les divisa en petits corps séparés, auxquels il donna de la profondeur, et mit à leur tête différents chefs, afin qu'en attaquant les ennemis de plusieurs côtés à la fois, ils leur inspirassent plus de terreur. Après avoir fait toutes ses dispositions et adressé sa prière aux dieux, il traverse la ville et marche à l'ennemi.

¹ Denys n'était pas à Syracuse; mais il avait pu, en partant, laisser à Nypsius ces ordres barbares. — ² Trois lieues.

LI. Les Syracusains en le voyant jettent des cris de joie, et mêlent à leurs acclamations des prières et des encouragements pour Dion, qu'ils appellent leur sauveur et leur dieu, en même temps qu'ils donnent aux soldats étrangers les noms de citoyens et de frères. Il n'y eut personne dans cette occasion qui s'aimât assez soi-même, ou qui fût assez attaché à la vie, pour n'être pas moins inquiet du salut de tous les autres que de celui de Dion, qu'on voyait marcher à un si grand péril à travers le sang, le feu et les morts dont les rues étaient convertes. Les ennemis, de leur côté, offraient l'aspect le plus redoutable : animés par la rage, ils étaient rangés en bataille le long du mur qu'ils avaient abattu, et dont les décombres rendaient l'abord pénible et difficile à forcer. Mais rien n'embarrassait et ne troublait plus la marche des troupes de Dion que le danger dont les feux les menaçaient. Environnées de toutes parts des flammes qui dévoraient les maisons, obligées de marcher sur des ruines brûlantes, près à tout moment d'être écrasées par la chute de toits ou de pans de murailles, il fallait que, sans rompre leurs rangs, elles s'ouvrissent un chemin au travers d'un nuage de fumée et de poussière. Lorsqu'elles eurent joint les ennemis, il n'y en eut qu'un petit nombre qui put en venir aux mains dans un terrain si inégal et si étroit : mais enfin les soldats de Dion, animés par les cris et par l'ardeur des Syracusains, forcèrent ceux de Nysius, dont le plus grand nombre se sauva dans la citadelle, très voisine du lieu où l'on combattait ; ceux qui restèrent dehors, s'étant dispersés, furent poursuivis et taillés en pièces par les soldats étrangers. La circonstance ne permit pas de goûter sur-le-champ le fruit de la victoire, ni de se livrer à la joie et aux plaisirs que méritait un si grand exploit ; tous les Syracusains ne songèrent qu'à aller au secours de leurs maisons ; et ils eurent bien de la peine, en travaillant toute la nuit, à éteindre l'incendie.

LII. Dès que le jour eut paru, aucun des orateurs n'osa rester dans la ville ; la conscience de leurs crimes leur fit prendre à tous la fuite. Héracle et Théodote seuls vinrent se livrer eux-mêmes à Dion en s'avouant coupables, et le priant d'être meilleur pour eux qu'ils ne l'avaient été pour lui. Ils ajoutèrent qu'il était digne de Dion, déjà si supérieur par toutes ses autres vertus au reste des hommes, de surpasser, par son courage à triompher de son ressentiment, des ingrats forcés aujourd'hui de se reconnaître vaincus dans la vertu même qu'ils avaient osé lui disputer. Les amis de Dion, témoins de ces prières, conseillaient à Dion de ne pas épargner des hommes envieux et méchants, de livrer Héracle aux soldats, et d'extirper du gouvernement cette adulation envers le peuple, maladie farieuse et non moins funeste que la tyrannie. Dion ayant pris la parole pour les adoucir : « Les autres capitaines, leur dit-il, font leur principal exercice de la guerre et des armes ; pour moi, j'ai vécu long-temps dans l'Académie pour apprendre à dompter la colère, l'envie et l'opiniâtreté.

- » La preuve de cette victoire sur ses passions n'est pas la douceur et
- » la modération que l'on montre envers ses amis et les personnes vertueuses : c'est la clémence, et l'humanité qu'on exerce envers ceux
- » qui nous ont fait des injustices. Je me propose bien moins de surpasser Héraclide en prudence et en autorité qu'en douceur et en justice ; c'est dans ces vertus que consiste la véritable supériorité.
- » Les exploits guerriers, lors même que personne ne prétend nous en disputer la gloire, sont au moins en partie revendiqués par la fortune.
- » Si Héraclide est un homme méchant, perfide et envieux, faut-il pour cela que Dion altère sa vertu en se livrant à la colère ? Les lois, il est vrai, autorisent la vengeance, plutôt que l'injustice qui l'a provoquée ; mais le sentiment naturel nous apprend qu'elles viennent l'une et l'autre de la même faiblesse. La méchanceté humaine, difficile sans doute à guérir, n'est pourtant pas si sauvage et si brutale qu'elle ne cède à des bienfaits souvent répétés. »

LIII. Dion, réglant sa conduite sur ces sages raisonnements, mit Héraclide en liberté, et s'occupa tout de suite de relever la muraille dont il avait fermé la citadelle ; il ordonna à tous les Syracusains d'aller couper chacun un pieu, et de l'apporter. Dès que la nuit fut venue, et pendant que les Syracusains dormaient, il y fit travailler les soldats étrangers, et la citadelle se trouva environnée d'une bonne palissade avant que personne s'en fût aperçu. Lorsque, le lendemain matin, on vit avec quelle promptitude cet ouvrage avait été fait, les citoyens et les ennemis en furent également dans l'admiration ; le travail fini, il fit enterrer les morts d'entre les Syracusains, délivra les prisonniers, qui n'étaient pas moins de deux mille, et convoqua l'assemblée du peuple. Héraclide, s'étant avancé, proposa d'élire Dion généralissime des troupes de terre et de mer. Tout ce qu'il y avait de meilleurs citoyens reçut avec empressement cette proposition, et demanda qu'elle fût sanctionnée par les suffrages du peuple ; mais la tourbe des mariniers et des artisans ne pouvant souffrir de voir Héraclide dépouillé de la charge d'amiral, et persuadée que, quelque peu estimable qu'il fût dans tout le reste, il était au moins plus populaire que Dion et plus dépendant de la multitude, s'y opposa jusqu'à causer du tumulte. Dion céda sur ce point au désir de cette populace, et remit à Héraclide le commandement des forces maritimes ; mais il lui déplut singulièrement en empêchant le partage qu'elle voulait faire des terres et des maisons, et en annulant tout ce qui avait été décrété sur cet objet.

LIV. Ce fut pour Héraclide un nouveau prétexte d'intrigues : il était alors à Messine, où il ne cessait de pratiquer les soldats et les matelots qui s'étaient embarqués avec lui ; il les aigrissait contre Dion, qu'il accusait d'aspirer à la tyrannie ; et pendant ce temps-là il traitait lui-même secrètement avec Denys, par l'entremise du Spartiate Pharaux. Les principaux d'entre les Syracusains en ayant eu le soupçon,

il s'excita dans le camp une sédition qui réduisit Syracuse à une si grande disette, que Dion, embarrassé sur le parti qu'il devait prendre, se voyait encore blâmé par tous ses amis d'avoir fortifié contre lui-même un homme aussi intraitable, aussi corrompu par l'ambition et par l'envie, que l'était Héraclide. Pharax s'étant campé sous les murs de Néapolis, dans le territoire d'Agrigente, Dion marcha contre lui avec les Syracusains ; et comme il attendait, pour le combattre, un moment plus favorable, Héraclide et ses matelots se récrièrent que Dion ne voulait pas terminer la guerre dans un seul combat, mais la traîner en longueur pour faire durer son commandement. Il fut donc forcé de livrer la bataille, et la perdit ; la défaite, il est vrai, fut peu considérable, et vint surtout de la mutinerie des soldats. Dion se préparait à un second combat, et déjà il rangeait ses troupes en bataille, en les encourageant à bien faire, lorsqu'à l'entrée de la nuit il reçut l'avis qu'Héraclide faisait voile vers Syracuse avec toute sa flotte, pour s'emparer de la ville et en défendre l'entrée à ses soldats.

LV. Il choisit à l'instant même les plus braves et les plus dispos de ses cavaliers ; et après avoir marché toute la nuit avec une extrême célérité, il arrive aux portes de Syracuse vers la troisième heure du jour¹, ayant fait sept cents stades². Héraclide voyant son entreprise manquée, malgré la diligence qu'il avait faite, se remit en mer, errant de côté et d'autre sans aucun projet arrêté. Dans cette incertitude, il rencontre le Spartiate Gésyle, qui lui dit qu'il vient de Lacédémone pour commander les Siciliens, comme l'avait fait autrefois Gylippe. Héraclide le reçoit avec joie, et, l'attachant à sa personne comme un préservatif contre Dion, il le montre avec complaisance aux alliés, et envoie un héraut porter l'ordre aux Syracusains de recevoir ce Spartiate pour leur commandant. Dion répondit que Syracuse ne manquait pas de généraux. « Mais, ajouta-t-il, si » l'état des affaires exige absolument un Spartiate pour chef, c'est » moi-même qui dois commander, puisque j'ai été reçu citoyen de » Sparte. » D'après cette réponse, Gésyle renonça au commandement, et, s'étant rendu auprès de Dion, il ménagea la réconciliation d'Héraclide, qui garantit sa fidélité sous les serments les plus sacrés et les protestations les plus fortes. Gésyle, étant intervenu dans cette promesse, jura qu'il vengerait Dion, et punirait lui-même Héraclide si jamais il devenait parjure.

LVI. Les Syracusains licencièrent aussitôt leurs troupes de mer, qui leur devenaient inutiles, qui d'ailleurs étaient un grand objet de dépense pour ceux qui faisaient ce service, et un prétexte continuel de séditions pour les commandants ; ils travaillèrent ensuite à rétablir la muraille dont ils avaient enfermé la citadelle et reprirent le siège. Comme les assiégés ne recevaient aucun secours, que les vivres com-

¹ Neuf heures du matin. — ² Trente-cinq lieues ; ce qui paraît presque impossible à faire depuis l'entrée de la nuit jusqu'à neuf heures du matin : c'est aux militaires à en juger.

mençaient à leur manquer et les soldats à secouer le joug de la discipline, le fils du tyran, désespérant de pouvoir s'y soutenir, capitula avec Dion, à qui il remit la citadelle, les armes et les autres provisions de guerre; après quoi, prenant sa mère et ses sœurs, il remplit cinq galères de ses effets et des personnes qu'il emmenait avec lui; et, ayant eu de Dion toute sûreté pour son départ, il alla rejoindre son père. Il n'y eut personne dans Syracuse qui ne voulût jouir du spectacle de sa retraite; l'on se récriait contre ceux qui ne venaient pas être témoins d'un si beau jour, où le soleil éclairait de ses rayons naissants la liberté de Syracuse. Si encore aujourd'hui la fuite de Denys est regardée comme un des plus éclatants et des plus mémorables exemples des vicissitudes de la fortune, quelle ne dut pas être alors la joie des Syracusains, quelle noble fierté ne durent-ils pas concevoir, eux qui, par des moyens si faibles, venaient de renverser la tyrannie la plus puissante qui eût jamais existé!

LVII. Apollocrate ayant mis à la voile, Dion marcha vers la citadelle. Les femmes que le tyran y avait renfermées n'eurent pas la patience de l'attendre et allèrent au-devant lui jusqu'aux portes. Aristomaque conduisit le fils de Dion; Arété marchait derrière elle, fondant en larmes et ne sachant comment elle devait saluer son mari, après en avoir épousé un autre. Dion embrassa sa sœur et son fils. Aristomaque lui présentant Arété: « Dion, lui dit-elle, votre exil nous a rendues bien malheureuses; votre retour et votre victoire nous dé-
» livrent tous du poids de nos misères, excepté cette infortunée, que
» j'ai eu la douleur de voir forcée de prendre un autre mari pendant
» que vous viviez encore. Puisque la fortune vous rend l'arbitre de
» notre sort, que prononcez-vous sur cette funeste nécessité qui lui a
» été imposée? vous saluera-t-elle comme son oncle? vous embrassera-t-
» elle comme son mari? » Ce discours d'Aristomaque toucha vivement Dion: le visage baigné de larmes, il embrassa tendrement sa femme, lui remit son fils entre les mains et l'envoya dans la maison où il habitait, parcequ'il avait rendu la citadelle aux Syracusains.

LVIII. Après un succès si complet, Dion ne voulut pas jouir de sa nouvelle fortune qu'il n'eût auparavant témoigné sa reconnaissance à ses amis, fait des présents à ses alliés, et distribué surtout aux citoyens avec qui il avait des liaisons et aux soldats étrangers une partie des récompenses et des honneurs qui leur étaient dus. Généreux envers les autres au-delà de son pouvoir, il était pour lui-même simple et modeste, et se contentait des choses les plus communes. Il était l'objet de l'admiration générale, lorsque fixant par ses prospérités les regards, non seulement de la Sicile et de Carthage, mais de la Grèce entière, et reconnu pour le capitaine de son temps dont la valeur et la fortune avaient été les plus éclatantes, il était aussi simple dans ses habits, ses équipages et sa table que s'il eût vécu dans l'Académie de Platon, et non avec des officiers et des soldats, pour qui les débauches

et les plaisirs sont les adoucissements ordinaires de leurs fatigues et de leurs dangers. Aussi Platon lui écrivait-il que la terre entière avait les regards tournés vers lui¹. Mais Dion n'avait les siens attachés que sur une petite maison d'une seule ville, l'Académie : il ne reconnaissait d'autres spectateurs de sa conduite que les philosophes qui la fréquentaient, et qui, au lieu d'admirer ses exploits, son courage et ses victoires, examinaient seulement s'il userait avec sagesse et avec modération de sa fortune, et s'il se montrerait modeste dans de si grands succès. Pour la gravité qu'il portait dans son commerce et la sévérité qu'il exerçait envers le peuple, il se fit un devoir de n'en rien relâcher, quoique sa situation eût demandé de la douceur et de la grâce, et quoique Platon même lui en fit des reproches et lui écrivit, comme nous l'avons déjà rapporté², que l'opiniâtreté était la compagne de la solitude. Mais son caractère était opposé à ces moyens d'insinuation, et il voulait ramener à des mœurs plus sévères les Syracusains, corrompus par la flatterie.

LIX. Cependant Héraclide recommençait ses intrigues. Appelé au conseil par Dion, il refusa de s'y rendre et dit que, n'étant plus que simple particulier, il se trouverait à l'assemblée avec tous les autres citoyens³. En second lieu, il fit un crime à Dion de n'avoir ni rasé la citadelle, ni permis au peuple d'ouvrir le tombeau de l'ancien Denys pour en tirer son cadavre et le jeter à la voirie ; d'avoir, par un dédain insultant pour ses concitoyens, fait venir des gens de Corinthe pour l'aider de leurs conseils et gouverner avec lui. Dion, en effet, avait appelé des Corinthiens, dans l'espérance qu'aidé de leur secours, il lui serait plus facile d'établir la forme de gouvernement qu'il se proposait d'introduire ; il voulait bannir cette démocratie pure, qu'il regardait moins comme un gouvernement que comme un encan public de toutes les espèces de gouvernements, suivant Platon⁴, et y substituer une forme de république composée de celles de Lacédémone et de Crète, qui étaient un mélange de royauté et de démocratie, en sorte que l'aristocratie y dominât et décidât des plus grandes affaires ; il voyait que le gouvernement de Corinthe tenait plus de l'oligarchie, et que la plupart des affaires n'y étaient pas soumises à la discussion du peuple. Mais, s'attendant bien qu'Héraclide traverserait tous ses projets, le connaissant pour un esprit turbulent, léger et séditieux, il l'abandonna à ceux qu'il avait autrefois empêchés de le tuer et qui alors, s'étant transportés dans sa maison, l'y mirent à mort. Il fut fort regretté des Syracusains ; mais les magnifiques obsèques que lui fit Dion, le soin qu'il eut d'accompagner son convoi avec toute l'armée et de haranguer ensuite le peuple, lui firent pardonner aisément ce

¹ Épître IV.—² Voy. ch. ix, de cette Vie.—³ Le conseil était la marque de l'aristocratie ; et l'assemblée celle de la démocratie : ainsi, par ce refus, Héraclide faisait sa cour au peuple.

⁴ Voy. le livre huitième de la République, où Platon dit que, dans un gouvernement purement démocratique, chacun vit à sa guise avec une entière licence.

meurtre; ils sentaient d'ailleurs que tant qu'Héraclide et Dion auraient gouverné ensemble, la ville aurait été sans cesse agitée de séditions et de troubles.

LX. Dion avait pour ami un Athénien nommé Callippus, qu'il avait connu, suivant Platon¹, non dans le cours de ses études, mais dans le commerce du monde et dans les initiations aux mystères. Ils avaient fait la guerre ensemble, et Callippus s'y était distingué; il fut même de tous les amis de Dion le premier qui entra dans Syracuse une couronne sur la tête; et, dans tous les combats où il s'était trouvé, il avait donné des preuves éclatantes de valeur. Mais lorsque la guerre eut privé Dion de ses meilleurs amis et qu'Héraclide eut été mis à mort, Callippus, qui vit que le peuple de Syracuse n'avait plus de chef et que les soldats mêmes de Dion jetaient les yeux sur lui, se montra alors le plus scélérat des hommes : ne doutant pas que la Sicile ne devînt le prix du meurtre de son hôte et de son ami; ayant même reçu, à ce qu'on assure, des ennemis de Dion, vingt talents² pour salaire de crime, il corrompit quelques soldats étrangers et les apostata pour ourdir la trame la plus perfide et la plus criminelle. Il rapportait tous les jours à Dion les discours vrais ou faux qu'on tenait contre lui, et par-là il sut si bien s'insinuer dans sa confiance et s'assurer une grande liberté, qu'il pouvait parler en secret à qui il voulait et dire contre Dion tout ce qu'il jugeait à propos. Dion même le lui avait ordonné, afin de connaître tous ceux qui nourrissaient des germes de haine et de sédition. Il en résulta que Callippus connut bientôt ceux qui avaient l'esprit corrompu, et qu'il lui fut facile de les soulever contre Dion. Si quelqu'un des soldats rejetait ses propositions et allait dénoncer à Dion ses intrigues, celui-ci n'en était ni inquiet ni troublé, puisque Callippus, à ce qu'il croyait, n'avait fait qu'exécuter ses ordres.

LXI. Le complot était déjà formé, lorsqu'il apparut à Dion un fantôme effrayant et monstrueux. Un jour qu'il était assis dans un portique de sa maison, seul et livré à ses réflexions, il entend tout-à-coup du bruit à l'autre bout du portique; il y porte ses regards, et, à la faveur du jour qui restait encore, il aperçoit une grande femme qui, par les traits de son visage et par son habillement, ressemblait à une furie de théâtre, et balayait la maison. Surpris et effrayé de cette apparition, il fait appeler ses amis, leur raconte la vision qu'il a eue, et les prie de passer la nuit auprès de lui, en leur avouant qu'il est hors de lui-même, et qu'il craint que ce fantôme ne vienne s'offrir encore à lui quand il sera seul (16); mais il ne reparut pas. Peu de jours après, son fils, qui touchait à l'adolescence, ayant eu quelque sujet assez léger de colère, se précipita du toit de la maison, la tête la première, et se tua (17). Ce malheur fut pour Callippus un motif

¹ Voy. son *Épître* VII, où Platon parle de deux meurtriers de Dion, mais ne les nomme pas.

² Cent mille livres.

de presser l'exécution de son dessein ; il fit courir le bruit parmi les Syracusains que Dion, n'ayant plus d'enfant, avait résolu d'appeler Apollocrate, le fils de Denys, pour le faire son héritier, comme cousin de sa femme et fils de la fille de sa sœur.

LXII. Déjà Dion, sa femme et sa sœur soupçonnaient les intrigues de Callippus, et ils en recevaient de toutes parts des avis ; mais Dion, que le meurtre d'Héraclide affligeait toujours, et qui, le regardant comme une tache sur sa vie et sur ses actions, en était sans doute toujours tourmenté, dit qu'il aimait mieux mourir mille fois, et présenter sa gorge au premier qui voudrait le frapper, que de vivre ainsi dans la défiance et dans les précautions, non-seulement contre ses ennemis, mais contre ses amis mêmes. Cependant Callippus, voyant que la femme et la sœur de Dion faisaient des recherches exactes du complot qu'on leur avait dénoncé, et craignant qu'elles ne parvinssent à en acquérir la certitude, alla les trouver, et là, fondant en larmes, il traita de calomnie tout ce qu'on lui imputait, et leur offrit telle garantie qu'elles voudraient exiger de sa fidélité à Dion. Elles lui demandèrent de faire le grand serment, dont voici la forme. Celui qui doit le prêter descend au temple des Thesmophores ¹, et, après les sacrifices d'usage, se couvre du manteau de pourpre d'une des déesses ; ensuite, une torche allumée à la main, il prononce la formule du serment. Callippus, après avoir satisfait à toutes ces cérémonies et prêté le serment, témoigna tant de mépris pour ces déesses, qu'il renvoya l'exécution du meurtre de Dion au jour même où l'on célébrait la fête de Proserpine, par laquelle il avait juré ; insultant ainsi à la déesse, qu'il aurait sans doute toujours offensée dans quelque autre temps qu'il eût fait périr un homme qu'il avait initié lui-même aux saints mystères, mais dont la majesté était bien plus violée par le choix qu'il faisait, pour ce meurtre, du jour même de sa fête.

LXIII. Callippus s'était associé plusieurs complices ; et un jour que Dion était avec ses amis dans une salle où il y avait plusieurs lits, les conjurés entourèrent sa maison : les uns gardèrent les portes et les fenêtres ; les autres, qui devaient porter les mains sur lui (c'étaient des soldats de Zacynthe ²), entrèrent dans la salle en simple tunique et sans épée. Ceux qui étaient restés en dehors fermèrent la porte sur eux. Les meurtriers, s'étant jetés sur Dion, s'efforcèrent de l'étouffer ; mais n'ayant pu en venir à bout, ils demandèrent une épée. Personne de ceux qui étaient en dedans n'eut le courage d'ouvrir la porte, quoique Dion eût auprès de lui plusieurs de ses amis, qui, espérant

¹ Ces déesses sont Cérès et Proserpine, dont le surnom signifie, *qui ont établi les lois* ; on le leur donna, parcequ'on les regardait comme les inventrices de l'agriculture, source des lois.

² Aujourd'hui Zante, île et ville de la mer Ionienne, à l'ouest de la Morée, vers le midi de l'île de Céphalonie, dont elle n'est séparée que par le bras de mer qu'on appelle le canal de Zante.

chacun qu'en le laissant périr il sauverait sa vie, n'osèrent pas le secourir. Après quelque délai, un Syracusain, nommé Lycon, tendit par la fenêtre, à un des soldats, un poignard, avec lequel ils égorgerent Dion, comme une victime qui, tremblante de frayeur, se voyait depuis long-temps menacée du coup fatal. Ils enfermèrent aussitôt sa sœur et sa femme qui était grosse, et qui accoucha misérablement d'un fils dans la prison : elles résolurent de le nourrir, et les gardes, qui savaient que Callippus se trouvait dans une situation assez embarrassante, le leur accordèrent facilement.

LXIV. Après le meurtre de Dion, Callippus jouit d'abord d'une fortune brillante, et se vit le maître dans Syracuse; il informa même de cet événement la ville d'Athènes, celle qu'un si grand forfait aurait dû, après les dieux immortels, lui faire le plus respecter et craindre. Mais on a dit avec vérité de cette ville, que les hommes de bien y étaient parfaitement bons, et que les méchants y étaient d'une malice profonde : semblable en cela à son terroir, qui produit le meilleur miel¹ et la ciguë la plus mortelle. Au reste, Callippus ne justifia pas long-temps le reproche qu'on pouvait faire à la Fortune et aux dieux de souffrir qu'un homme eût acquis par un crime si impie une si grande puissance; il ne tarda pas à en recevoir le juste châtiment. En voulant s'emparer de Catane, il perdit bientôt Syracuse, et dit lui-même, à cette occasion, qu'il avait perdu une grande ville pour ne prendre qu'une râpe à fromage (18). Étant allé ensuite attaquer Messine, il y perdit un grand nombre des siens, et en particulier les soldats de Zacynthe qui avaient tué Dion. Rejeté de toutes les villes de Sicile, qui le chassaient comme un monstre digne de toute leur haine, il se retira à Rhège, où, réduit à la plus grande détresse, et nourrissant fort mal les soldats mercenaires qu'il commandait, il fut assassiné par Leptines et Polyperchon, et, à ce qu'on assure, avec le même poignard dont on s'était servi pour tuer Dion : on le reconnut à sa forme et à la beauté de l'ouvrage; il était court comme ceux de Sparte, et d'un travail parfait. Ce fut ainsi que Callippus porta la punition de son crime.

LXV. Aristomaque et Arété, en sortant de prison, furent reçus par Icétès de Syracuse, un ami de Dion. Il en eut d'abord le plus grand soin, et leur garda la fidélité qu'il devait à la mémoire de son ami; mais enfin, gagné par les ennemis de Dion, il fit préparer un vaisseau, et y embarqua ces femmes, comme pour les envoyer dans le Péloponnèse, avec ordre à ceux qui les conduisaient de les égorger en chemin et de jeter dans la mer. On prétend qu'ils les y jetèrent en vie, et l'enfant avec elles. Icétès fut aussi bientôt puni de sa perfidie : il tomba dans les mains de Timoléon, qui le mit à mort; et, pour achever la vengeance du meurtre de Dion, les Syracusains firent

¹ Celui du mont Himette dans l'Attique.

mourir les deux filles d'Icétès, comme nous l'avons rapporté dans la *Vie de Timoléon*.

NOTES SUR LA VIE DE DION.

(1) Homère, dans le sixième livre de l'*Illiade*, vers 152 et suiv., rapporte que Glauclus, descendant de Sisyphe et de Bellerophon, qui s'était établi en Lycie, vint à Troie pour défendre Priam contre les forces réunies de toute la Grèce : il était originaire de Corinthe, nommée alors Éphyre, où Sisyphe avait régné.

(2) Dans sa septième lettre, t. III, p. 537.

(3) Gélon s'empara de la puissance souveraine à Syracuse, la deuxième année de la soixante-douzième olympiade. La première année de la soixante-quinzième olympiade, avant J.-C. quatre cent quatre-vingts ans, il battit, auprès d'Himère, les Carthaginois, qui étaient venus attaquer la Sicile pour favoriser l'entreprise de Xerxès contre la Grèce. Gélon mourut deux ans après, et eut pour successeur son frère Hiéron, l'ami de Pindare. Il n'est pas étonnant que Denys blâmât la manière de gouverner de Gélon, qui avait régné avec la plus grande modération, et à qui l'on ne pouvait faire d'autre reproche que d'exercer une autorité dont la source n'était pas légitime. Denys, qui méritait au moins autant ce reproche, n'avait connu d'autre ressort de son gouvernement que la force et la terreur; la douceur de Gélon lui paraissait une faiblesse, et peut-être un défaut absolu de capacité pour régner.

(4) Le passage de Platon est à la fin de sa quatrième lettre, t. III, p. 321; il renferme un grand principe de politique.

(5) Philistus de Syracuse, ou de Naucratis selon d'autres, n'était pas seulement homme de guerre, mais encore historien distingué. Cicéron, dans le second livre de ses *Lettres à son frère Quintus*, lettre XII, en fait un assez grand éloge. Il avait composé une *Histoire d'Égypte* en douze livres, celle de *Sicile* en onze, celle du *Règne de Denys* en quatre, et quelques autres ouvrages dont on trouve la liste dans *Vossius, de Hist. gr.*, liv. I, c. vi.

(6) Ce Timon, différent du fameux misanthrope de ce nom, était un poète connu par plusieurs ouvrages dramatiques, et par des sylles, espèce de pasodes satiriques, qui tiraient leur nom de Silène, le nourricier de Bacchus. Timon, au rapport de Suidas et de Diogène Laërce, liv. IX, seg. III, y attaquait les philosophes, et surtout ceux qu'on appelait dogmatiques, parcequ'ils donnaient leurs opinions pour des décrets et des dogmes.

(7) C'est le vers 426 du deuxième livre de l'*Odyssée*. Dans le texte de Plutarque, il diffère de celui d'Homère; mais l'opinion des critiques en général est que le texte de Plutarque est altéré en cet endroit.

(8) Aristippe, philosophe célèbre de Cyrène en Afrique, avait commencé par prendre les leçons de Socrate; mais la morale sévère du maître de Platon ne fut pas du goût d'Aristippe : il abandonna cette école, et fonda une nouvelle secte, qui prit le nom de Cyrénaïque, de Cyrène, patrie de son fondateur. La morale d'Aristippe était douce et commode, conforme à ses goûts et à ses penchants, qui lui faisaient rechercher les grands et les princes, dont il aimait à partager la société et les plaisirs. Horace goûtait fort la morale d'Aristippe.

(9) Quelques critiques ont appliqué à Dion ce dernier mot; et, dans la phrase grecque, il ne serait pas impossible que ce fût à lui qu'il se rapportât : les savants se sont partagés sur cet objet. Mais en suivant une leçon plus exacte des manuscrits, comme l'ont remarqué dans leurs observations les éditeurs d'Amyot, c'est de Platon qu'il faut l'entendre. En effet, ce philosophe avait soixante-onze ans lorsque Dion commença ses préparatifs de guerre contre Denys. C'était bien un âge à ne plus se mêler d'une pareille entreprise. Quant à Dion, il n'avait que cinquante ans lorsqu'il faisait ces préparatifs, et ne pouvait pas être appelé un vieillard.

(10) Diodore de Sicile, liv. XVI, c. ix, fait sur la faiblesse des moyens de Dion, en allant attaquer une puissance aussi redoutable que celle de Denys, une réflexion

qui mérite d'être lué. Il y prouve que la force et la puissance ne sont pas des chaînes pour lier un empire, comme le vieux Denys s'en était flatté. Les véritables chaînes qui en garantissent la durée, ce sont la justice, la bonté de ceux qui gouvernent, et l'amour des sujets.

(11) Il ne serait pas facile, je crois, d'assigner les raisons de cet augure sinistre qu'on attribuait à l'apparition d'un essaim d'abeilles; mais cette superstition n'était pas particulière aux Grecs, elle avait passé chez les Romains, comme on le voit dans l'*Oraison* de Cicéron sur les réponses des aruspices, c. xii. Nous en verrons un autre exemple dans la *Vie de Brutus*.

(12) Il est difficile de fixer le lieu proprement désigné ici par Plutarque. Cependant il est vraisemblable que Philistus était en rade près de Brindes.

(13) C'était un acte de religion, chez les anciens, de porter à sa famille une portion des victimes qui avaient été immolées; et c'en était aussi un, quand on rencontrait quelqu'un qui emportait cette partie de victime, d'en prendre ou d'en recevoir une portion.

(14) On a cru que le nom de Campaniens était ici une faute, parcequ'on ne trouve point de peuple de ce nom en Sicile; et on a voulu y substituer celui de Catanens. Mais Diodore de Sicile, liv. XIV, c. viii, xv, lviii, et liv. XVI, c. lxxiii, a donné leur histoire dans le plus grand détail, et leur existence ne peut être douteuse.

(15) Diodore, liv. XVI, c. xviii, raconte cet événement avec quelques différences.

(16) On peut être étonné qu'un homme du courage de Dion soit si effrayé de l'apparition d'un sceptre, qu'il prie ses amis de demeurer, et de passer la nuit auprès de lui. Peut-être la superstition y avait-elle plus de part que la peur: il imaginait que ce fantôme, n'osant plus se présenter de nouveau quand il serait en compagnie, n'aurait pas la même influence sur sa destinée. Nous verrons Brutus montrer plus de courage et de sang-froid dans une situation pareille, et peut-être encore plus capable d'effrayer.

(17) Plutarque semble rapporter cet accident comme une suite de l'apparition du sceptre, et comme l'explication de ce que Dion lui avait vu faire. Cette furie qui balayait sa maison était apparemment un présage du vide qu'elle allait bientôt y causer, et elle commença par son fils. Mais Cornélius Népos, dans la *Vie de Dion*, nous donne une cause plus naturelle de la mort de ce jeune homme. Il dit que, dès son enfance, Denys s'était plu à le corrompre, en le plongeant dans les plaisirs et dans la débauche; et que son père, devenu maître de Syracuse, ayant voulu le retirer de cette vie licencieuse, et ayant mis auprès de lui des personnes chargées de le surveiller, ce jeune homme, qui ne put souffrir la contrainte qu'on voulait lui imposer, se jeta par la fenêtre, et se tua.

(18) Cette râpe à fromage s'appelait *patane*; mais les gens du peuple prononçaient mal ce mot, et disaient *catane*. C'est cette différence de prononciation qui fait l'équivoque sur laquelle joue Callippus.

BRUTUS.

I. Naissance de Brutus. Son éducation. — II. Sa famille paternelle et maternelle. — III. Il s'attache à la philosophie de Platon. — IV. Il accompagne en Cypre Caton son oncle. — V. Dans la guerre civile, il prend parti pour Pompée. — VI. César recommande à ses troupes d'épargner Brutus. — VII. Il va trouver César, qui le reçoit avec distinction. — VIII. Il est nommé gouverneur de la Gaule cisalpine, et ensuite préteur de Rome. — IX. César conçoit des soupçons contre Brutus. — X. Ce qui engage Brutus à conspirer contre César. — XI. Il reçoit de

toutes parts des avis pour l'exhorter à exécuter son dessein. — XII. Cassius l'y détermine. — XIII. Brutus et Cassius gagnent Ligarius et d'autres amis. — XIV. Labéon et Albinus entrent dans la conjuration. — XV. Comment sa femme lui montre qu'elle est digne d'entrer dans son secret. — XVI. Le jour de l'exécution fixé aux ides de mars. — XVII. Divers accidents qui troublent les conjurés. — XVIII. On vient annoncer à Brutus la mort de sa femme. Il reste dans le sénat. — XIX. Inquiétudes des conjurés sur une conversation de Lénas avec César. — XX.

Meurtre de César. — XXI. Brutus s'oppose au meurtre d'Antoine. — XXII. Antoine se rapproche des conjurés. — XXIII. Indignation du peuple à la lecture du testament de César par Antoine. — XXIV. Fureur du peuple contre les meurtriers. — XXV. Brutus sort de Rome, et y fait célébrer des jeux en son absence. — XXVI. Arrivée d'Octave à Rome. — XXVII. Brutus se retire dans la Lucanie. Douleur que son départ cause à Porcia. — XXVIII. Brutus se rend à Athènes, d'où il commence à lever des troupes. — XXIX. Elles grossissent de jour en jour. Accident qui lui est causé par le froid. — XXX. Calus, frère d'Antoine, est battu par Brutus et fait prisonnier. — XXXI. Octave se réconcilie avec Antoine. Triumvirat et proscriptions. — XXXII. Brutus fait mourir par représailles le frère d'Antoine. — XXXIII. Parallèle de Brutus et de Cassius. — XXXIV. Éloge de Brutus. Pureté de ses intentions. — XXXV. Cassius se rend maître de Rhodes. Brutus assiège la ville de Xanthe. — XXXVI. Désespoir des Lyciens, qui brûlent eux-mêmes leur ville. — XXXVII. La modération de Brutus lui soumet les autres villes. — XXXVIII. Il fait mourir Théodote, qui avait conseillé le meurtre de Pompée. — XXXIX. Querelle entre Brutus et Cassius. Aventure de Favonius. — XL. Exactitude de Brutus dans ses jugements. Elle déplaît à Cassius. — XLI. Apparition d'un fantôme à Brutus. — XLII. Discours de Cassius à Brutus au sujet de ce fantôme. — XLIII. Brutus et Cassius campés

devant César et Antoine à Philippes. — XLIV. Cassius, ébranlé par les prodiges, veut différer le combat; Brutus est d'un avis contraire. — XLV. Brutus fait décider la bataille, contre l'avis de Cassius. — XLVI. Entretien de Brutus et de Cassius avant la bataille. — XLVII. L'aile droite, commandée par Brutus, remporte un grand avantage. — XLVIII. L'aile de Cassius est entièrement défaite. — XLIX. Une méprise de Brutus et de Cassius cause leur perte. — L. Cassius est enveloppé par les ennemis. Ses troupes se débandent. — LI. Cassius se donne la mort. — LII. Douleur de Brutus; il rend la confiance à ses troupes. — LIII. Inquiétude de Brutus sur les dispositions de ses troupes. — LIV. Brutus dément dans une occasion sa justice et sa modération ordinaires. — LV. César et Antoine risquent une seconde bataille. — LVI. Nouvelle apparition du fantôme à Brutus. — LVII. Il est défait. — LVIII. Lucilius se fait mener à Antoine sous le nom de Brutus. — LIX. Brutus envoie visiter son camp. — LX. Il se tue. — LXI. Honneurs rendus à son corps par Antoine. Mort de Porcia.

M. Dacier place le meurtre de César par Brutus à l'an du monde 3906, la première année de la 48^e olympiade, l'an de Rome 709, 42 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis l'an 675 jusqu'à l'an 712 de Rome, 42 ans avant J.-C.

Parallèle de Dion et de Brutus.

I. Marcus Brutus avait pour ancêtre ce Junius Brutus dont les anciens Romains placèrent la statue de bronze dans le Capitole, au milieu de celles de leurs rois (1); elle tenait une épée nue à la main, pour marquer qu'il avait chassé les Tarquins sans retour. Mais ce premier Brutus ayant conservé toute la rudesse de son caractère sans l'adoucir par la culture, semblable à ces épées qui, trempées brûlantes dans l'eau froide, contractent plus de dureté, porta sa haine contre les tyrans jusqu'à faire mourir ses deux fils. Au contraire, Marcus Brutus, dont nous écrivons la vie, s'étant appliqué à former ses mœurs par l'étude de la philosophie et des lettres, ayant ajouté à la douceur et à la gravité de son naturel l'énergie nécessaire pour exécuter les plus grandes choses, avait, ce me semble, reçu de la nature les dispositions les plus heureuses pour la vertu. Aussi ceux même qui ne lui pardonnent pas sa conjuration contre César lui attribuent ce qu'il peut y avoir de glorieux dans cette entreprise; et ce qu'elle a de plus odieux, ils le mettent sur le compte de Cassius, allié et ami de Brutus, mais qui n'avait ni la simplicité ni la candeur de son caractère.

II. Servilie, mère de Brutus, faisait remonter son origine à ce Servilius Ahala, qui, voyant Spurius Mélius aspirer à la tyrannie et exci-

ter des séditions parmi le peuple, prit un poignard sous son bras, se rendit sur la place publique, s'approcha de Spurius comme pour lui parler de quelque affaire, et lorsque celui-ci baissa la tête pour l'écouter, il lui enfonça le poignard dans le sein et le tua (2). Cette descendance est généralement reconnue. Quant à l'origine paternelle de Brutus, ceux qui lui conservent de la haine et du ressentiment à cause du meurtre de César soutiennent qu'il ne descend pas de cet ancien Brutus qui chassa les Tarquins : ils prétendent que celui-ci, après avoir fait mourir ses enfants, ne laissa point de postérité; que d'ailleurs Marcus Brutus était de race plébéienne, fils d'un Brutus intendant de maison, et qu'il n'était parvenu qu depuis peu aux dignités de la république. Mais le philosophe Posidonius dit qu'outre les deux fils de Brutus qui, déjà dans l'adolescence, furent mis à mort par leur père¹, comme l'histoire le rapporte, il y en avait un troisième, encore en bas âge, qui fut la tige de la famille des Brutus. Il ajoute qu'il existait de son temps des personnages illustres de cette maison à qui l'on trouvait beaucoup de ressemblance avec la statue de l'ancien Brutus. Mais c'en est assez sur cet objet (3).

III. Caton le philosophe était frère de Servilie, mère de Brutus; ce fut lui surtout que Brutus se montra jaloux d'imiter, comme son oncle. Il devint même son gendre. On peut dire qu'il n'y avait point de philosophe grec dont Brutus ne connût la doctrine; mais il donna une préférence marquée à l'école de Platon. Il eut peu d'estime pour la nouvelle et la moyenne Académie; et s'attacha particulièrement à l'ancienne (4). Aussi eut-il toujours la plus grande admiration pour Antiochus l'Ascalonite², dont le frère, nommé Ariston, fut l'ami et le commensal de Brutus : il était moins instruit que bien d'autres philosophes, mais il ne le cédait à aucun d'eux en sagesse et en douceur³. Empylus, dont Brutus et ses amis parlent souvent dans leurs lettres comme d'un de ses commensaux, était un orateur qui a laissé sur le meurtre de César un écrit assez court, intitulé *Brutus*, et qui n'est pas un ouvrage méprisable. Brutus possédait assez bien sa langue pour haranguer les troupes et pour plaider dans le barreau. Il savait aussi la langue grecque; et l'on voit par ses lettres qu'il savait prendre quelquefois un style laconique et sentencieux. Lorsque la guerre fut commencée, il écrivit en ces termes aux habitants de Pergame : « J'entends dire que vous avez donné de l'argent à Dolabella : si c'est volontairement, reconnaissez que vous m'avez fait une injustice ; si c'est malgré vous, prouvez-le-moi en m'en donnant de bon gré. » « Vos délibérations, écrivait-il aux Samiens, sont longues, et les effets en sont

¹ C'est-à-dire qu'en qualité de consul il présida à leur supplice : ils étaient convaincus d'avoir conspiré pour rétablir Tarquin sur le trône.

² Ascalon était dans la Palestine. Voy. sur Antiochus la Vie de Cicéron, c. iv.

³ Ce frère d'Antiochus, nommé Ariston par Cicéron, *Acad.* liv. I, c. m., avait esp. à Athènes, Brutus pour disciple. Cicéron dit de lui, *in Bruto*, c. xcvi, qu'il était l'héritier de l'ancienne Académie, et son ami particulier. Empylus n'est point connu d'ailleurs.

» lents. Quelle pensez-vous qu'en sera la fin ? » Il disait dans une autre lettre, au sujet des habitants de Patara¹ : « Les Xanthiens, dédaignant » ma clémence, ont, dans leur désespoir, fait de leur patrie leur tom- » beau. Ceux de Patara, en se livrant à ma bonne foi, ont conservé » tous les avantages de leur liberté. Choisissez du bon sens des der- » niers, ou du sort des Xanthiens. »

IV. Dès sa première jeunesse, il accompagna Caton, son oncle, à l'expédition de Cypre contre Ptolémée². Ce prince s'étant donné lui-même la mort, Caton, que des affaires importantes retenaient à Rhodes, avait chargé Caninius³, un de ses amis, de veiller à la conservation des richesses qu'il avait trouvées en Cypre ; mais, craignant que Caninius n'en fût pas un gardien fidèle, il écrivit à Brutus de quitter la Pamphylie, où il se rétablissait d'une maladie qu'il avait eue, et de se rendre promptement en Cypre. Cette commission déplaisait à Brutus, soit par les égards qu'il croyait devoir à Caninius, à qui Caton faisait un affront sensible, soit par la nature même de cet emploi, qu'il ne trouvait ni honnête en soi, ni convenable à un jeune homme qui ne s'était encore appliqué qu'à l'étude des lettres. Il fit cependant le voyage, et mit dans sa commission tant d'exactitude et de soin, qu'il mérita les louanges de Caton. Il fit vendre tous les effets de Ptolémée, et porta lui-même à Rome l'argent qu'il en avait tiré.

V. Lorsqu'à Rome la division éclata entre César et Pompée, et que, dans la guerre qui s'alluma, tout l'empire se partagea entre ces deux rivaux, on ne douta pas que Brutus, dont Pompée avait fait mourir le père⁴, ne se déclarât pour César : mais il sacrifia son ressentiment à l'intérêt public ; et, persuadé que les motifs de Pompée pour prendre les armes étaient plus justes que ceux de César, il embrassa la cause du premier. Jusque là, quand il le rencontrait, il ne daignait pas même lui parler ; il eût cru se rendre coupable d'impiété en adressant la parole au meurtrier de son père : mais alors, ne voyant plus en lui que le chef de la république, il crut devoir marcher sous ses ordres, et se rendit en Sicile comme lieutenant de Sestius, à qui le sort avait donné le gouvernement de cette province. Il n'y trouva aucune occasion de se distinguer ; et comme les deux généraux étaient déjà en présence, prêts à décider de l'empire par le sort des armes, il alla, simple volontaire, en Macédoine, afin de partager le péril commun. Lorsqu'il arriva au camp de Pompée, ce général, qui était assis dans sa tente, fut si surpris et si charmé de le voir, qu'il se leva et l'embrassa devant tout le monde, comme l'officier le plus considérable de son armée. Dans le camp, tout le temps qu'il ne passait

¹ Patara, ville de Lycie, était sur la côte méridionale de l'Asie, à l'embouchure du Xanthe, du côté de l'orient. La ville de Xanthe, dont il est question tout de suite, était dans la Lycie, au-dessus de l'embouchure du Xanthe, à l'occident. Ce fleuve n'est pas, comme on voit, le même que le Xanthe de la Troade, si fameux dans la fable.—² Voy. la Vie de Caton d'Utique, c. XXXIX. —³ Plutarque, dans la Vie de Caton, le nomme toujours Canidius.—⁴ Voy. la Vie de Pompée, c. XV.

pas avec Pompée, il l'employait à l'étude et à la lecture, non seulement les jours que les armées étaient dans l'inaction, mais la veille même de cette grande bataille qui se donna dans la plaine de Pharsale. On était au fort de l'été; il faisait une chaleur extrême, et l'on campait dans un terrain marécageux. Les esclaves qui portaient sa tente n'arrivant pas, quoiqu'il fût très fatigué, il ne se décida que sur le midi à prendre le bain et à se faire frotter d'huile; il fit ensuite un léger repas, et pendant que les autres officiers ou dormaient, ou songeaient avec inquiétude à la journée du lendemain, il resta jusqu'au soir exposé à l'ardeur du soleil, et s'occupant à faire l'abrégé de l'histoire de Polybe.

VI. On dit que, dans cette journée, César témoigna pour lui le plus vif intérêt : il recommanda à ses officiers de ne pas le tuer dans le combat, et, s'il se rendait volontairement, de le lui amener; s'il se défendait contre ceux qui l'arrêteraient, de le laisser aller, et de ne lui faire aucune violence. Il voulait, dit-on, en cela obliger Servilie, mère de Brutus; car dans sa première jeunesse il avait eu des habitudes avec cette femme, qui l'aimait éperdûment : et comme Brutus naquit pendant que cette passion était dans toute sa force, César se persuada qu'il en était le père. Un jour qu'on traitait dans le sénat de cette importante conjuration de Catilina, qui fut sur le point de renverser la république, Caton et César, qui différaient d'opinions, étant placés l'un près de l'autre, on apporta du dehors un billet à César, qui se mit à le lire à part. Caton s'écria qu'il était horrible à César d'entretenir des relations avec les ennemis de la patrie, et d'en recevoir des lettres. Cette parole ayant causé du tumulte parmi les sénateurs, César passa le billet à Caton, qui le lut tout bas; et voyant que c'était une lettre amoureuse que Servilie sa sœur écrivait à César, il la lui jeta en disant : « Tiens, ivrogne; » et il reprit l'opinion qu'il avait commencée. C'est ainsi que la passion de Servilie pour César était publiquement connue à Rome.

VII. Après la déroute de Pharsale et la fuite de Pompée vers la mer, son camp ayant été forcé, Brutus se déroba secrètement par une porte qui conduisait à un lieu marécageux, plein d'eaux stagnantes et de roseaux; il s'y tint caché le reste du jour, et se sauva la nuit à Larisse¹, d'où il écrivit à César, qui, charmé de le savoir en vie, lui manda de venir le joindre; et, non content de lui pardonner, il le traita avec plus de distinction qu'aucun autre de ses amis. Personne ne savait de quel côté Pompée avait fui, et ne pouvait en instruire César, qui, marchant seul avec Brutus le long du chemin, voulut savoir ce qu'il en pensait; et ses conjectures sur le lieu où Pompée avait dû se retirer lui paraissant fondées sur de meilleures raisons que celles des autres, il suivit son opinion, et marcha droit en Égypte; mais Pompée, qui

¹ Ville de Thessalie.

en effet s'y était retiré, suivant que Brutus le conjecturait, y avait trouvé une mort funeste. Brutus adoucit César en faveur de Cassius, et plaida pour le roi d'Afrique (5) : accablé dans sa défense par le nombre et le poids des accusations, il obtint à force d'instances que ce prince conserverait la plus grande partie de son royaume. La première fois que Brutus parla sur cette affaire, César dit à ses amis : « Je ne sais pas ce que veut ce jeune homme ; mais tout ce qu'il veut, il le veut fortement. » Il est vrai que Brutus, né avec un esprit ferme, ne céda pas facilement aux prières et à la faveur : toujours guidé par la raison, quelque parti qu'il prit, il se portait par un choix libre à ce qu'il connaissait de meilleur ; et, déployant dans ses actions toute son énergie, il parvenait toujours à ses fins. La flatterie ne pouvait rien sur lui dans les demandes injustes ; et, loin de se laisser vaincre par une imprudente importunité, faiblesse que bien des gens appellent honte de refuser, il la regardait comme une défaite humiliante pour un grand homme : il avait coutume de dire que ceux qui ne pouvaient rien refuser devaient avoir mal usé de la fleur de leur jeunesse.

VIII. Quand César fut près de passer en Afrique pour y faire la guerre contre Caton et Scipion, il nomma Brutus gouverneur de la Gaule cisalpine ; et ce choix fit le bonheur de cette province. Bien différaient des autres gouverneurs, dont l'avarice et l'insolence traitaient les provinces qui leur étaient confiées comme des pays de conquête, Brutus fut pour la sienne la consolation et la fin des calamités précédentes ; et, rapportant à César tout le bien qu'il faisait, il attirait sur lui seul toute la reconnaissance de ces peuples. Aussi quand César à son retour traversa l'Italie, le bon état de ces villes fut pour lui le spectacle le plus doux ; et il ne fut pas moins satisfait de Brutus, qui n'avait travaillé qu'à augmenter la gloire du dictateur, qu'il se faisait même un honneur d'accompagner. Il y avait à Rome plusieurs préteurs, dont la première en dignité, qu'on appelait la préture urbaine, paraissait destinée à Brutus ou à Cassius. On prétend que, déjà refroidis ensemble pour d'autres sujets, ils furent amenés plus facilement, par cette rivalité, à une rupture ouverte, malgré leur alliance, Cassius ayant épousé Junie, sœur de Brutus. D'autres veulent que cette concurrence ait été l'ouvrage de César, qui les avait flattés secrètement l'un et l'autre de l'espoir de cette magistrature. La dispute et l'aigreur furent poussées si loin qu'ils plaiderent publiquement leur cause. La réputation et la vertu de Brutus militaient en sa faveur contre les nombreux et brillants exploits que Cassius avait faits chez les Parthes. César, après les avoir entendus et en avoir délibéré avec ses amis, avoua que les raisons de Cassius étaient plus justes, mais qu'il fallait donner la première préture à Brutus. Cassius n'eut donc que la seconde ; et il fut bien moins reconnaissant pour celle qu'il avait obtenue qu'offensé du refus de l'autre.

IX. Brutus disposant de même, sur tout le reste, de la puissance

de César, il n'eût tenu qu'à lui d'être le premier de ses amis, et de jouir auprès de lui du crédit le plus absolu; mais la faction de Cassius s'appliquait à l'en détourner, et l'attirait insensiblement à son parti : non qu'il fût réconcilié avec Cassius depuis la rivalité qui les avait brouillés, mais les amis de Brutus ne cessaient de lui répéter qu'il ne devait pas se laisser adoucir et amollir par César, dont les faveurs et les caresses tyranniques avaient bien moins pour objet d'honorer sa vertu que d'affaiblir son courage et de l'enchaîner à sa personne. César même n'était pas sans quelque soupçon sur son compte, et souvent on lui faisait de lui des rapports défavorables; mais s'il craignait l'élévation de son ame, sa dignité personnelle et le crédit de ses amis, il se fiait à la bonté de son naturel et de ses mœurs. Cependant quelqu'un étant venu lui dire qu'Antoine et Dolabella tramaient quelques nouveautés : « Ce ne sont pas, répondit-il, ces gens si gras et si bien peignés que je crains, mais ces hommes maigres et pâles. » Il désignait par là Brutus et Cassius. Quelque temps après, comme on lui dénonça Brutus, en l'avertissant de se tenir en garde contre lui, il porta la main sur son corps : « Eh! quoi! dit-il, croyez-vous que Brutus n'attendra pas la fin de ce corps si faible? » Il voulait faire entendre qu'après lui Brutus était le seul à qui pût appartenir une si grande puissance.

X. Il est vraisemblable en effet que si Brutus, consentant à être quelque temps le second, eût laissé la puissance de César diminuer peu à peu, et la gloire de ses grands exploits se flétrir, il serait incontestablement devenu le premier dans Rome. Mais Cassius, homme emporté, qui haïssait particulièrement César, bien plus qu'il n'avait avec le public de haine contre la tyrannie, échauffa le courage de Brutus, et lui fit précipiter ses desseins. Aussi disait-on que Brutus haïssait la tyrannie, et Cassius le tyran. Outre quelques autres sujets de plainte qu'il avait contre César, il ne lui pardonnait pas de lui avoir enlevé des lions qu'il avait fait rassembler et conduire à Mégare pour les jeux de son édilité; César, qui les trouva dans cette ville quand elle fut prise par Calénius, les avait gardés pour lui. Ces lions devinrent funestes aux Mégariens : lorsqu'ils virent leur ville au pouvoir des ennemis, ils ouvrirent les loges de ces animaux et leur ôtèrent leurs chaînes, pour empêcher les ennemis de se précipiter sur eux; mais, au contraire, les lions se jetèrent sur les habitants; et comme ils fuyaient de tous côtés sans armes, ils furent cruellement déchirés par ces animaux, et excitèrent la pitié des ennemis eux-mêmes. On veut que cet affront ait été la principale cause de la conspiration de Cassius contre César; mais c'est une erreur : Cassius avait toujours eu une haine naturelle et une aversion invincible contre tous les tyrans; et dès son enfance même il fit connaître cette disposition. Il allait à la même école que Faustus, fils de Sylla : cet enfant s'étant mis un jour à exalter, à combler d'éloges, au milieu de ses camarades, la puissance absolue de son père,

Cassius se leva de sa place, et alla lui donner deux soufflets. Les tuteurs et les parents de Faustus voulaient poursuivre Cassius en justice; mais Pompée les arrêta, et, ayant fait venir les deux enfants devant lui, il leur demanda comment la chose s'était passée. Alors Cassius prenant la parole; « Allons, Faustus, lui dit-il, répète devant » Pompée, si tu l'oses, ce qui m'a si fort irrité contre toi; afin que je » t'applique encore un soufflet. » Tel était Cassius.

XI. Cependant Brutus était sans cesse excité par les discours de ses amis, par les bruits qui couraient dans la ville, et par des écrits qui l'appelaient, qui le poussaient vivement à exécuter son dessein. Au pied de la statue de Brutus, son premier ancêtre, celui qui avait aboli la royauté, on trouva deux écriteaux, dont l'un portait : « Plût à Dieu; » Brutus, que tu fusses encore en vie! » et l'autre ! « Pourquoi, Bru- » tus, n'es-tu pas vivant ? » Le tribunal même où Brutus rendait la justice était, tous les matins, semé de billets sur lesquels on avait écrit : « Tu dors, Brutus. Non, tu n'es pas véritablement Brutus. » Toutes ces provocations étaient occasionnées par les flatteurs de César, qui, non contents de lui prodiguer des honneurs odieux, mettaient la nuit des diadèmes sur ses statues, dans l'espérance qu'ils engageraient par là le peuple à changer son titre de dictateur en celui de roi; mais il arriva tout le contraire, comme nous l'avons dit dans sa Vie. Lorsque Cassius sonda ses amis sur la conspiration contre César, ils lui promirent tous d'y entrer, pourvu que Brutus en fût le chef. Une pareille entreprise, disaient-ils, demande moins du courage et de l'audace que la réputation d'un homme tel que lui, qui commence le sacrifice, et dont la présence seule en garantisse la justice. Sans lui, les conjurés seraient moins fermes dans l'exécution de leur projet, et, après l'avoir terminée, plus suspects aux Romains, qui ne pourraient croire que Brutus eût refusé de prendre part à une action dont le motif aurait été juste et honnête.

XII. Cassius, ayant approuvé leurs raisons, alla trouver Brutus : c'était la première fois qu'il le voyait depuis leur querelle. Après leur réconciliation et les premiers témoignages d'amitié, Cassius demande à Brutus s'il compte aller au sénat le jour des ides de mars. » J'ai entendu dire, ajouta-t-il, que ce jour-là les amis de César doivent proposer de le faire roi. » Brutus ayant répondu qu'il n'irait pas; « Mais si nous y sommes appelés? reprit Cassius. — Alors, répliqua » Brutus, mon devoir sera de ne pas me taire, mais de m'y opposer, » et de mourir avant de voir expirer la liberté. » Cassius, enhardi par cette réponse : « Quel est donc le Romain, lui dit-il, qui voudrait con- » sentir à votre mort? Ignorez-vous, Brutus, qui vous êtes? Croyez- » vous que ce soient de vils artisans¹, et non pas les premiers et les » plus puissants de la ville, qui couvrent votre tribunal des écrits que

¹ Mot à mot : des tissans et des caractiers.

» vous y trouvez tous les jours ? Ils attendent des autres prêteurs les distributions d'argent, les spectacles, les combats de gladiateurs ; mais ils réclament de vous, comme une dette héréditaire¹, le versement de la tyrannie. Ils sont prêts à tout souffrir pour vous si vous voulez vous montrer tel qu'ils pensent que vous devez être. » En disant ces mots, il serra étroitement Brutus dans ses bras ; et s'étant séparés, ils allèrent chacun trouver leurs amis.

XIII. Caius² Ligarius, accusé devant César pour avoir suivi le parti de Pompée, dont il était l'ami, avait été absous par le dictateur ; mais, moins reconnaissant du bienfait qu'irrité du danger qu'il avait couru, il était toujours l'ennemi de César et l'intime ami de Brutus. Celui-ci étant allé le voir, et l'ayant trouvé malade dans son lit : « Ah ! Ligarius, lui dit-il, dans quel temps vous êtes malade ! » Ligarius se soulevant et s'appuyant sur le coude : « Brutus, dit-il en lui serrant la main, si vous formez quelque entreprise digne de vous, je me porte bien. » Dès-lors ils sondèrent secrètement leurs amis et les personnes en qui ils avaient confiance ; ils leur faisaient part de leur projet, et choisissaient les conjurés non seulement entre leurs amis, mais encore parmi ces hommes dont l'audace et le mépris de la mort leur étaient plus connus. C'est pour cela qu'ils cachèrent leur dessein à Cicéron, celui de tous leurs amis sur l'affection et la fidélité duquel ils pouvaient le plus compter : mais naturellement il manquait d'audace ; et l'âge lui ayant donné de plus cette timide circonspection des vieillards³, il voulait par le seul raisonnement porter tout ce qu'on proposait au dernier degré de sûreté. Ces considérations leur firent craindre que, dans une entreprise qui demandait de la célérité, il n'émoussât leur courage et ne ralentît leur ardeur. Brutus ne s'en ouvrit pas non plus à deux autres de ses amis, Statilius le philosophe épicurien, et Favonius, l'émule de Caton, parcequ'un jour, dans un entretien philosophique qu'il avait avec eux, ayant jeté pour les sonder un propos vague qu'il fit venir de loin par un long détour, Favonius avait répondu qu'une guerre civile était bien plus funeste que la plus injuste monarchie ; et Statilius, qu'un homme sage et prudent ne s'exposait pas au danger pour des insensés et des méchants.

XIV. Labéon, présent à cet entretien, réfuta vivement ces deux philosophes ; mais Brutus n'insista pas davantage, comme si cette question lui eût paru difficile à décider. Le lendemain il alla chez Labéon, et lui fit part du projet, dans lequel Labéon entra avec ardeur. On fut d'avis de gagner un autre Brutus, surnommé Albinus : non qu'il fût homme actif et courageux ; mais il entretenait pour les spectacles publics un certain nombre de gladiateurs, ce qui lui donnait un certain pouvoir ; et d'ailleurs César avait confiance en lui. Lorsque

¹ Il fait allusion à sa descendance du premier Brutus, celui qui avait chassé les Tarquins.

² Il faut lire Quintus, puisqu'il s'agit de celui pour qui Cicéron plaida devant César ; car les frères de Ligarius avaient suivi le parti de César. — ³ Il avait alors soixante-trois ans.

Labéon et Cassius lui en parlèrent, il ne répondit rien : mais il alla trouver Brutus en particulier ; et ayant su de lui-même qu'il était le chef de la conspiration, il s'engagea volontiers à le seconder de tout son pouvoir. La réputation de Brutus en attira un grand nombre d'autres des plus considérables d'entre les Romains ; et tous, sans s'être liés par aucun serment, sans s'être donné mutuellement la foi au milieu des sacrifices, ils gardèrent si bien le secret, et l'ensevelirent dans un si profond silence en le renfermant dans les seuls conjurés, que, malgré les avertissements que les dieux en donnèrent par des prédictions, des prodiges et des signes des victimes, personne ne crut à ce projet.

XV. Brutus, qui voyait les personnages de Rome les plus illustres par leur naissance, leur courage et leurs vertus attacher leur fortune à la sienne, et qui considérait toute la grandeur du péril auquel ils s'exposaient, s'efforçait en public d'être maître de lui-même, et de ne rien laisser échapper au-dehors qui pût trahir sa pensée : mais rentré dans sa maison, et surtout la nuit, il n'était plus le même ; l'inquiétude dont il était agité le réveillait en sursaut ; il s'enfonçait dans des réflexions qui lui faisaient sentir toutes les difficultés de son entreprise. Sa femme, qui était auprès de lui, s'aperçut bientôt qu'il éprouvait un trouble extraordinaire, et qu'il roulait dans son esprit quelque projet difficile dont il avait peine à trouver l'issue. Porcia, comme nous l'avons dit, était fille de Caton ; Brutus, dont elle était cousine, l'avait épousée jeune encore, quoiqu'elle fût déjà veuve de Bibulus, qui lui avait laissé un fils du même nom que son père, et dont on a encore un petit ouvrage, intitulé *Mémoires de Brutus*. Porcia, qui avait fait son étude de la philosophie, et qui aimait tendrement son mari, joignait à une grande élévation d'esprit beaucoup de prudence et de bon sens : elle ne voulut demander à Brutus le secret dont il était si occupé qu'après avoir fait l'épreuve de son courage. Elle prit un de ces petits couteaux dont les barbiers se servent pour faire les ongles, et, ayant renvoyé toutes ses femmes, elle se fit à la cuisse une incision profonde, d'où il sortit une grande quantité de sang, et qui lui causa bientôt après des douleurs très vives et une fièvre violente accompagnée de frissons. Brutus était dans la plus vive inquiétude sur un état si alarmant, lorsque sa femme, au fort de la douleur, lui tint ce discours : « Brutus, je suis fille de Caton, et je suis entrée dans votre maison, non pour y être comme une de ces concubines qui ne partagent que le lit et la table, mais pour être associée à tous vos biens et à tous vos maux. Vous ne m'avez donné, depuis mon mariage, aucun sujet de plainte : mais moi, quelle preuve puis-je vous donner de ma reconnaissance et de ma tendresse, si vous ne me croyez capable ni de supporter avec vous un accident qui demande du secret, ni de recevoir une confidence qui exige de la fidélité ? Je sais qu'en général on croit les femmes trop faibles pour garder un secret :

» mais, Brutus, une bonne éducation et le commerce des personnes vertueuses ont de l'influence sur les mœurs, et j'ai l'avantage d'avoir » Caton pour père et Brutus pour mari. Cependant je n'ai pas tellement compté sur ce double appui que je ne me sois assurée que je » serais invincible à la douleur. » En même temps elle lui montre sa plaie, et lui raconte l'épreuve qu'elle a faite. Brutus, frappé d'étonnement, lève les mains au ciel, et demande aux dieux de lui accorder un tel succès dans son entreprise qu'il soit jugé digne d'être l'époux de Porcia ; et aussitôt il lui fait donner tous les secours que son état exigeait.

XVI. Le jour ayant été fixé pour une assemblée du sénat à laquelle il paraissait certain que César se rendrait, les conjurés le prièrent pour l'exécution de leur dessein. Ils devaient s'y trouver tous réunis, sans qu'on pût avoir le moindre soupçon ; autour d'eux devaient être les personnages les plus distingués de Rome, qui, voyant une si grande entreprise exécutée, se déclareraient à l'instant les défenseurs de la liberté. Le lieu même semblait leur être indiqué par la Providence, comme le plus favorable à leur dessein : c'était un des portiques qui environnent le théâtre, et dans lequel est une salle garnie de sièges, où la ville avait placé une statue de Pompée, lorsqu'il avait embelli ce quartier en y faisant construire ce théâtre et ces portiques. Ce fut là qu'on convoqua le sénat pour le quinze de mars, jour que les Romains appellent les ides ; et il semblait qu'une divinité amenât César en ce lieu pour venger par sa mort celle de Pompée. Lorsque le jour fut venu, Brutus, sans avoir d'autre confident de son dessein que sa femme, sort de chez lui avec un poignard sous sa robe, et se rend au sénat. Les autres conjurés s'étaient assemblés chez Cassius, d'où ils accompagnèrent à la place publique son fils, qui, ce jour-là, prenait la robe virile. Ils entrèrent de là dans le portique de Pompée, et attendirent César qui devait bientôt arriver. C'est là que quelqu'un qui aurait su le projet qu'on allait exécuter, n'eût pu s'empêcher d'admirer la constance, je dirais presque l'impassibilité des conjurés, à l'approche d'un si grand danger. Plusieurs d'entre eux, obligés, comme préteurs, de rendre la justice, non seulement écoutaient avec la plus grande tranquillité les différends des parties, comme s'ils eussent eu l'esprit très libre, mais encore, par l'application extrême qu'ils y apportaient, ils rendaient les sentences les plus exactes et les mieux motivées. Un accusé qui venait d'être condamné et qui refusait de payer l'amende, en ayant appelé à César en faisant beaucoup de cris et de protestations, Brutus, jetant les yeux sur l'assemblée : « César, dit-il, ne m'empêche pas et ne m'empêchera jamais de juger selon les lois. »

XVII. Cependant il survint plusieurs accidents bien faits pour les troubler ; le premier et le plus inquiétant, ce fut le retardement de César, qui arriva lorsque le jour était déjà fort avancé. Comme il

n'avait pu obtenir des sacrifices favorables, sa femme l'avait retenu, et les devins lui avaient défendu de sortir. Un second sujet d'inquiétude, c'est qu'un homme s'étant approché de Casca, l'un des conjurés, et l'ayant pris par la main : « Casca, lui dit-il, vous m'avez fait » mystère de votre secret, mais Brutus m'a tout dit. » Casca fut fort étonné; mais cet homme reprenant la parole en riant : « Et comment, » lui dit-il, seriez-vous devenu en si peu de temps assez riche pour braver l'édilité? » Sans ces dernières paroles, Casca, trompé par l'équivoque de son discours, allait tout lui révéler. Un sénateur, nommé Popilius Lénas, ayant salué Brutus et Cassius d'un air plus empressé qu'il ne faisait ordinairement, leur dit à l'oreille : « Je prie les dieux » qu'ils donnent un heureux succès au dessein que vous méditez ; » mais je vous conseille de ne pas perdre un moment, car l'affaire » n'est plus secrète. » Il les quitta aussitôt, leur laissant dans l'esprit de grands soupçons que la conjuration était découverte.

XVIII. Dans ce moment, un esclave de Brutus vient, en courant, lui annoncer que sa femme se meurt : Porcia, pleine d'inquiétude sur l'événement, et ne pouvant supporter le poids de son chagrin, avait bien de la peine à se tenir dans sa maison : au moindre cri, au plus léger bruit qu'elle entendait, tressaillant de tout son corps comme les femmes qui sont saisies de la fureur des Bacchantes, elle allait demander à tous ceux qui revenaient de la place ce que faisait Brutus, et à tout moment elle envoyait pour en savoir des nouvelles. Enfin, l'affaire traînant en longueur, les forces lui manquèrent. L'agitation violente que lui causait son inquiétude la jeta dans un tel accablement, qu'elle n'eut pas le temps de rentrer dans sa chambre; pendant qu'elle était assise dans sa chambre, elle tomba dans une défaillance qui la priva de tout sentiment; son visage en fut défiguré, et elle perdit l'usage de la voix. Quand ses femmes la virent dans cet état, elles poussèrent des cris affreux qui attirèrent les voisins, et le bruit de sa mort se répandit promptement dans la ville; mais, revenue bientôt de son évanouissement, et ayant repris ses sens, les soins que ses femmes lui donnèrent la remirent dans son état naturel. La nouvelle de sa mort jeta Brutus dans le plus grand trouble; cependant son malheur personnel ne lui fit pas abandonner l'intérêt public, et il ne sortit pas du sénat pour aller chez lui.

XIX. Déjà l'on annonçait l'arrivée de César en litière : alarmé des signes défavorables des victimes, il avait résolu de ne terminer ce jour-là aucune affaire importante, et de proroger l'assemblée du sénat, sous prétexte d'une indisposition. Il était à peine descendu de litière, que Popilius Lénas, celui qui un peu auparavant avait souhaité à Brutus et à Cassius l'heureux succès de leur entreprise, s'étant emparé de César, eut avec lui un long entretien, auquel César paraissait donner la plus grande attention. Les conjurés (car je puis

leur donner ce nom)¹, ne pouvant pas entendre ce qu'il disait, conjecturèrent, d'après le soupçon qu'ils avaient de Lénas, qu'un entretien si long ne pouvait être qu'une dénonciation détaillée de la conjuration. Accablés de cette pensée, ils se regardent les uns les autres, et s'avertissent par l'air de leur visage, de ne pas attendre qu'on vienne les saisir, et de prévenir cet affront par une mort volontaire. Déjà Cassius et plusieurs autres mettaient la main sous leurs robes pour en tirer les poignards, lorsque Brutus reconnut aux gestes de Lénas qu'il s'agissait entre César et lui d'une prière très vive, plutôt que d'une accusation. Il ne dit rien aux conjurés, parce qu'il y avait au milieu d'eux beaucoup de sénateurs qui n'étaient pas dans le secret; mais, par la gaieté qu'il montra sur son visage, il rassura Cassius; et bientôt après Lénas, ayant baisé la main de César, se retira, ce qui fit voir que sa conversation n'avait eu pour objet que ses affaires personnelles.

XX. Quand le sénat fut entré dans la salle, les conjurés environnèrent le siège de César, feignant d'avoir à lui parler de quelque affaire; et Cassius, portant, dit-on, ses regards sur la statue de Pompée, l'invoqua comme si elle eût été capable de l'entendre. Trébonius tira Antoine vers la porte; et, en lui parlant, il le retint hors de la salle². Quand César entra, tous les sénateurs se levèrent pour lui faire honneur; et dès qu'il fut assis, les conjurés, se pressant autour de lui, firent avancer Tullius Cimber, pour lui demander le rappel de son frère. Ils joignirent leurs prières aux siennes; et, prenant les mains de César, ils lui baisaient la poitrine et la tête. Il rejeta d'abord des prières si pressantes; et, comme ils insistaient, il se leva pour les repousser de force. Alors Tullius, lui prenant la robe des deux mains, lui découvrit les épaules; et Casca, qui était derrière le dictateur, tire son poignard, et lui porte le premier, le long de l'épaule, un coup dont la blessure ne fut pas profonde. César, saisissant la poignée de l'arme dont il venait d'être frappé, s'écrie dans sa langue: « Scélérat de Casca, que fais-tu? » Casca appelle son frère à son secours en langue grecque. César, atteint de plusieurs coups à la fois, porte ses regards autour de lui pour repousser les meurtriers; mais, dès qu'il voit Brutus lever le poignard sur lui, il quitte la main de Casca qu'il tenait encore; et, se couvrant la tête de sa robe, il livre son corps au fer des conjurés. Comme ils le frappaient tous à la fois sans aucune précaution, et qu'ils étaient serrés autour de lui, ils se blessèrent les uns les autres. Brutus, qui voulait avoir part au meurtre, reçut une blessure à la main, et tous les autres furent couverts de sang.

XXI. Quand César eut expiré, Brutus, s'avancant au milieu de la

¹ Le nom de conjurés est odieux; et comme bien des gens approuvaient l'action de Brutus et de Cassius, Plutarque semble craindre de leur donner ce nom.

² Voy. la note (103) sur la Vie de César.

salle , voulut parler pour rassurer et retenir le sénat ; mais les sénateurs , saisis d'effroi , prirent la fuite en désordre. Ils se précipitaient tous vers la porte , quoiqu'ils ne fussent ni poursuivis ni pressés par personne , car les conjurés avaient pris la ferme résolution de ne tuer que César et d'appeler tous les citoyens à la liberté. Lorsqu'ils formèrent le projet de la conjuration , ils voulaient tous qu'avec César on tuât aussi Antoine , homme fier et insolent , partisan déclaré de la monarchie , à qui sa familiarité habituelle avec les soldats donnait un grand crédit sur les troupes. Un motif plus fort encore , c'est que son audace et son ambition naturelles étaient encore fortifiées par la dignité du consulat qu'il partageait avec César. Brutus combattit cet avis , d'abord parcequ'il était contraire à toute justice ; en second lieu , par l'espoir qu'il leur donna du changement d'Antoine. Il ne désespérait pas qu'un homme d'un caractère élevé , ambitieux et avide de gloire , quand il verrait César mort , ne s'enflammât , à leur exemple , d'une noble émulation pour la vertu , et ne voulût contribuer à la liberté de sa patrie. Ces réflexions sauvèrent Antoine , qui , le jour du meurtre de César , profitant de la frayeur publique , prit la fuite , déguisé en homme du peuple. Brutus et les autres conjurés se retirèrent au Capitole , les mains teintes de sang ; et , montrant aux Romains leurs poignards nus , ils les appelaient à la liberté. Au premier bruit de cet événement , ce ne fut dans toutes les rues que courses et cris confus de gens qui augmentaient ainsi le trouble et l'effroi ; mais quand ils virent qu'il ne se commettait point d'autre meurtre , et qu'on ne pillait rien de ce qui était exposé en public , alors les sénateurs et un grand nombre d'autres citoyens , reprenant courage , se rendirent au Capitole auprès des conjurés. Le peuple s'étant assemblé , Brutus lui fit un discours analogue aux circonstances et propre à gagner ses bonnes grâces ; aussi fut-il approuvé et loué par le peuple même , qui cria aux conjurés de descendre du Capitole. Encouragés par cette invitation , ils se rendirent sur la place , où ils furent suivis par la multitude. Les plus illustres d'entre les citoyens avaient Brutus au milieu d'eux , et , lui formant ainsi l'escorte la plus honorable , ils le conduisirent du Capitole à la tribune. Ils en imposèrent à la populace , quoiqu'elle fût composée de gens ramassés au hasard et tout prêts à exciter une sédition : leur respect pour Brutus les tint en silence , et ils observèrent le plus grand ordre.

XXII. Quand il s'avança pour leur parler , ils l'écoutèrent paisiblement ; mais ils firent voir combien ce meurtre leur déplaisait , lorsque Cinna , dans le discours qu'il leur fit , ayant commencé par accuser César , ils entrèrent en fureur et vomirent contre lui tant d'injures , que les conjurés se retirèrent une seconde fois dans le Capitole. Brutus , qui craignit de s'y voir assiégé , renvoya les principaux d'entre ceux qui l'y avaient suivi , ne trouvant pas juste de faire partager le péril à ceux qui n'avaient pas eu de part à l'action. Cependant le lendemain

le sénat s'assembla dans le temple de la Terre, où Antoine, Plancus et Ciceron ayant proposé une amnistie et invité tout le monde à la concorde, le sénat arrêta que non seulement on donnerait une sûreté entière aux conjurés, mais encore que les consuls feraient un rapport sur les honneurs qu'il fallait leur décerner. Le décret fut porté, et le sénat se sépara. Antoine envoya son fils au Capitole pour servir d'otage aux conjurés, qui en descendirent aussitôt. Quand tout le monde fut réuni, on s'embrassa avec beaucoup de cordialité. Cassius soupa chez Antoine, et Brutus chez Lépидus; les autres conjurés furent emmenés par leurs amis ou par les personnes de leur connaissance. Le lendemain, dès le point du jour, le sénat s'assembla de nouveau et remercia Antoine, dans les termes les plus honorables, d'avoir étouffé les premiers germes d'une guerre civile. On combla Brutus d'éloges et l'on distribua les provinces : l'île de Crète fut décernée à Brutus, et l'Afrique à Cassius; Trébonius eut l'Asie, Cimber la Bithynie, et l'on donna à l'autre Brutus la Gaule qui s'étend aux environs du Pô.

XXIII. Ces dispositions faites, on parla du testament de César et de ses funérailles : Antoine demanda qu'on fit une lecture publique du testament, et qu'on l'enterrât à la vue de tout le peuple, parce que des obsèques faites secrètement et sans aucune distinction pourraient l'irriter. Cassius combattit avec force cette proposition; Brutus céda et consentit à la demande d'Antoine. Ce fut de sa part une seconde faute : il en avait fait une première en épargnant Antoine et fortifiant contre les auteurs de la conjuration un ennemi aussi dangereux que puissant; celle de laisser à Antoine la faculté de faire, comme il le voudrait, les funérailles de César ne fut pas moins funeste que la première. D'abord le legs de soixante-quinze drachmes¹ par tête que César laissait aux Romains, et le don qu'il faisait au peuple des jardins qu'il avait au-delà du Tibre, à l'endroit où est maintenant le temple de la Fortune, excitèrent dans tous les citoyens une affection singulière pour lui et de vifs regrets de sa mort. Son corps ayant été porté sur la place, Antoine fit, suivant l'usage, son oraison funèbre; et, voyant le peuple ému par ses discours, pour exciter davantage sa compassion, il prit la robe de César toute sanglante, et, la déployant à ses yeux, il lui montra les coups dont elle était percée et le grand nombre de blessures qu'il avait reçues. Dès ce moment il n'y eut plus aucun ordre parmi toute cette populace : les uns criaient qu'il fallait exterminer les meurtriers; les autres, renouvelant ce qu'on avait fait aux funérailles de Clodius, cet orateur séditieux², arrachant des boutiques les bancs et les tables et les mettant en un tas, dressent un grand bûcher, sur lequel ils placent le corps de César, et le font brûler au milieu des temples et d'autres lieux d'asile regardés comme inviolables. Quand le bûcher fut embrasé, ces factieux, s'en approchant cha-

¹ Sept livres dix sous.—² Voy. la Vie de Ciceron.

cun de son côté, prennent des tisons ardents et courent aux maisons des conjurés pour y mettre le feu ; mais , comme ils s'étaient fortifiés d'avance, ils repoussèrent ce danger (6).

XXIV. Un poëte (7) nommé Cinna, qui n'avait pris aucune part à la conjuration, qui même avait été l'ami de César, eut un songe dans lequel il crut voir César qui l'invitait à souper : il avait refusé d'abord son invitation ; mais enfin César, le pressant et lui faisant même une sorte de violence, l'avait pris par la main et l'avait mené dans un lieu vaste et obscur, où Cinna le suivait en frissonnant d'horreur. Cette vision lui fit une impression si forte, qu'il en eut la fièvre toute la nuit. Cependant le matin, quand on emporta le corps, il eut honte de ne pas accompagner le convoi, et il se rendit sur la place, où il trouva le peuple déjà fort aigri. Quand on le vit, il fut pris pour cet autre Cinna qui dans la dernière assemblée avait mal parlé de César, et le peuple, s'étant jeté sur lui, le mit en pièces. Brutus et les autres conjurés, craignant le même sort, surtout depuis le changement d'Antoine, sortirent de la ville et se retirèrent à Antium¹ pour y attendre que la fureur du peuple fût passée, et dans l'intention de retourner à Rome quand les esprits seraient plus calmes ; ils l'espéraient bientôt d'une multitude aussi inconstante qu'impétueuse dans ses mouvements. D'ailleurs ils pouvaient compter sur l'affection du sénat, qui, à la vérité, n'avait fait aucune information contre ceux qui avaient mis en pièces Cinna, mais qui avait poursuivi et fait arrêter les séditeux qui, avec des tisons ardents, avaient voulu mettre le feu aux maisons des conjurés.

XXV. Déjà même le peuple, mécontent d'Antoine, qui semblait vouloir succéder à la tyrannie de César, désirait Brutus et espérait le voir bientôt à Rome pour y célébrer les jeux qu'il devait donner comme préteur. Mais Brutus ayant su qu'un grand nombre de soldats vétérans, de ceux qui avaient reçu de César, pour récompense de leurs services, des terres et des maisons dans des colonies, lui dressaient des embûches et se glissaient par pelotons dans la ville, il n'osa pas y retourner. Son absence ne priva pas le peuple du spectacle des jeux ; ils furent célébrés avec une magnificence extraordinaire. Brutus voulut que rien n'y fût épargné : il avait fait acheter un très grand nombre d'animaux féroces ; il défendit qu'on en donnât ou qu'on en réservât un seul, et commanda qu'ils fussent tous employés dans les jeux. Il alla lui-même jusqu'à Naples pour y louer plusieurs comédiens ; et, comme il désirait d'en avoir un nommé Canutius, qui avait le plus grand succès sur les théâtres, il en écrivit à ses amis et les pria de ne rien négliger pour l'engager à paraître dans ses jeux, car il ne croyait pas convenable de forcer aucun Grec. Il écrivit aussi à Cicéron pour le prier instamment d'y assister.

¹ Ville du Latium, près de la mer ; aujourd'hui Anzovinato, dans la campagne de Rome.

XXVI. Telle était la situation des affaires à Rome, lorsque l'arrivée du jeune Octave vint leur donner une nouvelle face. Il était fils de la nièce du dictateur, qui l'avait adopté et institué son héritier. Il était à Apollonie lorsque César fut tué; il y suivait le cours de ses études, en attendant que son oncle l'emmenât à l'expédition qu'il avait projetée contre les Parthes. Mais il n'eut pas plus tôt appris la mort de César, qu'il se rendit à Rome, où d'abord, pour s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, il prit le nom de César; et, ayant distribué aux citoyens l'argent que le dictateur leur avait légué, il les excita contre Antoine, et par ses largesses attira dans son parti un grand nombre de vétérans qui avaient servi sous César. Cicéron, n'écoulant que sa haine contre Antoine, se déclara pour le jeune César, et en fut vivement repris par Brutus, qui lui reprocha de ne pas craindre un maître, mais seulement un maître qui le haïssait, et qu'en faisant dans ses discours et dans ses lettres l'éloge de la douceur de César, il ne cherchait qu'à se ménager une servitude moins dure. « Mais nos ancêtres, ajoutait-il, n'ont jamais supporté les maîtres même les plus doux. Pour moi, jusqu'à ce moment, je ne suis décidé ni pour la guerre, ni pour la paix; la seule chose qui soit bien arrêtée dans mon esprit, c'est de n'être jamais esclave de personne : mais ce qui m'étonne, c'est que Cicéron, qui craint les dangers d'une guerre civile, ne redoute pas l'infamie d'une paix déshonorante, et qu'il ne veuille d'autre récompense d'avoir chassé Antoine de la tyrannie que de nous donner César pour tyran¹. » Tel se montra Brutus dans les premières lettres qu'il écrivit.

XXVII. Déjà Rome se partageait entre César et Antoine; les armées étaient comme à l'encan et se vendaient à celui qui mettait la plus haute enchère. Brutus alors, désespérant de rétablir les affaires, prit le parti de quitter l'Italie; et, traversant par terre la Lucanie, il se rendit à Élée, sur le bord de la mer. Porcia, qui devait de là retourner à Rome, s'efforçait de cacher la douleur que lui causait sa séparation d'avec son mari; mais son courage échoua à l'aspect d'un tableau dont le sujet était tiré de l'histoire grecque : il représentait les adieux d'Hector et d'Andromaque, qui recevait des mains de son mari Astyanax son fils-encore enfant, et tenait les yeux fixés sur Hector. La vue de ce tableau, en rappelant à Porcia son propre malheur, la fit fondre en larmes; elle alla le considérer plusieurs fois dans le jour, et chaque fois cette image de sa situation renouvelait ses pleurs. Acilius, un des amis de Brutus, témoin de la douleur de Porcia, prononça ces paroles d'Andromaque à Hector :

Seul vous me tenez lieu d'un père et d'une mère;
Vous êtes à la fois mon époux et mon frère².

¹ Voy. les *Lettres XVI et XVII*, parmi celles de Cicéron à Brutus. — ² *Iliade*, l. VI, v. 429. Ces adieux d'Hector et d'Andromaque occupent tout le commencement de ce sixième livre.

« Pour moi, lui dit Brutus, en souriant, je ne puis pas adresser à
» Porcia les paroles d'Hector à Andromaque :

Allez; et, reprenant vos toiles, vos fuseaux,

A vos femmes, chez vous, partagez leurs travaux¹.

» Car si la faiblesse de son corps ne lui permet pas les mêmes exploits
» qu'à nous, elle nous égalera du moins à combattre pour sa patrie,
» par la fermeté de son ame. » Ce trait nous a été conservé par Bibu-
lus, fils de Porcia.

XXVIII. D'Élée, Brutus se rendit par mer à Athènes, où le peuple le reçut avec de vives acclamations, et fit pour lui des décrets honorables. Il demeurait chez un de ses anciens hôtes, et allait tous les jours entendre Théomneste, philosophe académicien, et Cratippe, qui était de la secte du Lycée (8). Là, s'entretenant avec eux de matières philosophiques, il paraissait vivre dans un grand loisir et ne s'occuper d'aucune affaire; cependant il se préparait secrètement à la guerre, sans qu'on en eût aucun soupçon : il envoya Hérostrate en Macédoine, pour attirer à son parti les commandants des troupes de cette province; il fit venir auprès de lui les jeunes Romains qui faisaient leurs études à Athènes, entre lesquels était le fils de Cicéron, à qui Brutus donne les plus grands éloges : il dit de lui qu'endormi comme éveillé, il conservait toujours un grand courage et une haine décidée contre les tyrans. Lorsqu'il eut commencé à se mettre ouvertement à la tête des affaires, il apprend que des vaisseaux romains, qui venaient d'Asie chargés de richesses, étaient commandés par un homme honnête, avec lequel il était fort lié; il va au-devant de lui, et, l'ayant rencontré près de Caryste², le détermine à lui livrer ses vaisseaux : ce jour même il lui donne à souper et le traite avec magnificence; c'était par hasard le jour anniversaire de la naissance de Brutus. Lorsqu'on eut commencé à boire, on fit des libations pour la victoire de Brutus et pour la liberté des Romains. Brutus, voulant encourager ses convives, demande une plus grande coupe, et, la tenant dans sa main, prononce ce vers de Patrocle à Hector, que rien n'avait amené (9) :

Apollon et mon sort ont terminé ma vie.

On ajoute qu'à Philippes, lorsqu'il sortit de sa tente pour aller livrer le dernier combat, il donna pour mot à ses soldats : ApoNon; et l'on pensa que ce vers qu'il avait prononcé était comme le présage de sa défaite.

XXIX. Quelques jours après, Antistius lui remit cinq cent mille drachmes³ sur l'argent qu'il portait en Italie. Tous les soldats de Pompée, qui erraient encore dans la Thessalie, vinrent le joindre avec plaisir; il enleva cinq cents chevaux que Cinna conduisait à Do-

¹ *Iliad.*, l. VI, v. 491. — ² Ville de l'Éubée, au pied du mont Ocha, près de laquelle il y avait des carrières où l'on trouvait de l'amiant, au rapport de Strabon, liv. X, p. 446.

³ Quatre cent cinquante mille livres.

labella en Asie ; et, s'étant transporté par mer à Démétriade ¹, où l'on faisait pour Antoine un enlèvement considérable d'armes que Jules César avait préparées pour la guerre contre les Parthes, il s'en rendit maître. Hortensius lui remit son gouvernement de Macédoine ; et tous les rois, tous les princes voisins, s'étant unis avec lui, le secondèrent de tout leur pouvoir. Il apprit en même temps que Caius, frère d'Antoine, arrivait d'Italie, pour aller à Apollonie et à Épidamne ² prendre le commandement des troupes que Gabinus avait sous ses ordres. Brutus, voulant le prévenir et enlever ces troupes avant son arrivée, part à l'instant avec ce qu'il avait de soldats, les conduit, pendant une neige abondante, à travers des chemins raboteux et difficiles, et devance de beaucoup ceux qui portaient ses provisions. Quand il fut près d'Épidamne, la difficulté de la marche et la rigueur du froid lui causèrent la *boulimie*, maladie qu'éprouvent également les hommes et les animaux quand ils se sont fatigués à marcher dans la neige, soit que la chaleur naturelle, concentrée dans l'intérieur par le froid et par la densité de l'air, consume promptement la nourriture qu'ils ont prise, soit que la vapeur subtile et incisive de la neige, pénétrant le corps, fasse exhaler et dissiper au dehors la chaleur intérieure ; car les sueurs, qui sont un des symptômes de cette maladie, semblent être l'effet de cette dissipation que subit la chaleur lorsqu'elle est saisie par le froid à la superficie du corps. Mais nous avons traité cette matière dans un autre ouvrage ³. Brutus donc était tombé en défaillance ; et personne, dans son camp, n'ayant rien à lui donner, ses domestiques furent forcés d'avoir recours aux ennemis ; ils s'approchèrent des portes de la ville, et demandèrent du pain aux premières gardes : ces soldats n'eurent pas plus tôt appris l'accident de Brutus, qu'ils lui apportèrent eux-mêmes de quoi manger et boire. En reconnaissance de ce service, Brutus, quand il eut pris la ville, traita avec humanité, non seulement ces gardes, mais encore tous les habitants, par rapport à eux.

XXX. Caius Antonius, étant entré dans Apollonie, fit appeler à lui tous les soldats répandus dans les environs ; mais quand il les vit aller joindre Brutus, et qu'il reconnut dans les Apolloniates une disposition à les imiter, il abandonna la ville, et s'en alla à Buthrote ⁴ ; il perdit en chemin trois cohortes, qui furent taillées en pièces par Brutus. Ayant ensuite entrepris de forcer les postes que les troupes de Brutus occupaient autour de Byllis ⁵, il engagea contre Cicéron ⁶ un combat dans lequel il fut battu ; car Brutus employait déjà ce jeune

¹ Voy. la Vie de Démétrius, c. LXII.—² Deux villes de l'Épire sur la côte de la mer.

³ Voy. les *Propos de Table*, l. VI, q. VIII, dans les *Œuvres Morales*, où cette matière est traitée en détail. *Boulimie* signifie *faim violente*.—⁴ Buthrote, ville de l'Épire, située dans une presqu'île, et qui avait une colonie romaine. Strabon, l. VII.

⁵ Byllis, ville maritime de l'Illyrie, qu'Étienne de Byzance dit avoir été fondée par les Myrmaïdons sous la conduite Néoptolème : son commentateur assure que les habitants de cette ville étaient les mêmes que ceux que Strabon appelle *Bulliones*, et qu'il place aussi en Illyrie. *Ibid.*

⁶ C'est le fils de l'orateur.

homme, auquel il dut de grands succès. Brutus, de son côté, ayant surpris Caius Antonius dans des endroits marécageux et loin de son poste, empêcha ses soldats de le charger ; il se contenta de le faire envelopper, et leur ordonna d'épargner des troupes qui seraient bientôt à eux : ce qui arriva en effet ; elles se rendirent avec leur général, et par-là Brutus se vit à la tête d'un corps d'armée assez considérable. Caius resta long-temps auprès de lui, traité avec honneur, et conservant même les marques du commandement, quoique plusieurs amis de Brutus, et Cicéron même, lui écrivissent de Rome pour le presser de s'en défaire ; mais s'étant aperçu qu'il travaillait secrètement à lui débaucher ses capitaines et à exciter du mouvement, il l'envoya sur une galère, où il le fit garder avec soin. Les soldats qu'il avait corrompus s'étant retirés à Apollonie, d'où ils écrivirent à Brutus de venir les trouver, il leur répondit qu'il n'était pas d'usage chez les Romains que des soldats rebelles mandassent leur général ; que c'était à eux à venir solliciter leur pardon et apaiser sa colère. Ils se rendirent auprès de lui, et par leurs prières ils obtinrent leur grâce.

XXXI. Brutus se disposait à passer en Asie, lorsqu'il apprit les changements arrivés dans Rome. Le jeune César, fortifié par le sénat contre la puissance d'Antoine, ne l'avait pas eu plus tôt chassé d'Italie qu'il se rendit lui-même redoutable ; il demandait le consulat, contre les dispositions des lois, et entretenait de grandes armées dont la ville n'avait aucun besoin. Mais ensuite voyant le sénat, mécontent de sa conduite, jeter les yeux sur Brutus, lui confirmer ses anciens gouvernements et lui en décerner de nouveaux, il craignit lui-même, et il rechercha l'amitié d'Antoine. En même temps il investit Rome de troupes, et se fit donner le consulat, ayant à peine atteint l'âge de l'adolescence, car il n'était que dans sa vingtième année, comme il le dit lui-même dans ses *Commentaires*. Il appela tout de suite en justice Brutus et les autres conjurés, pour avoir fait périr, sans aucune formalité de justice, le premier et le plus grand personnage de Rome par ses dignités. Il nomma Lucius Cornificius et Agrippa pour accusateurs, le premier de Brutus, et le second de Cassius. Les accusés n'ayant pas comparu, il força les juges de les condamner par contumace. Lorsque le héraut appela, suivant l'usage, Brutus du haut de la tribune, pour comparaître, le peuple en gémit ; dit-on, hautement, et les citoyens les plus honnêtes, baissant la tête, gardèrent un profond silence : on vit même Publius Silicius¹ verser des larmes ; et cette marque de sensibilité le fit mettre, dans la suite, au nombre des proscrits. Enfin César, Antoine et Lépidus, s'étant réconciliés, partagèrent entre eux les provinces et proscrivirent deux cents citoyens qu'ils vouèrent à la mort, et Cicéron fut une des victimes.

XXXII. Brutus, à qui ces nouvelles furent portées en Macédoine,

¹ Dion, liv. XLVI, c. XLIX, le nomme Silicius Coronas, sénateur, et dit qu'il déclara Brutus innocent.

faisant céder sa douceur à tant de cruautés , écrivit à Hortensius de faire mourir Caius Antonius , par représailles de la mort de Cicéron et de Brutus , dont l'un était son ami , et l'autre son parent. Dans la suite , Antoine , ayant fait Hortensius prisonnier à la bataille de Philippes , l'égorgea sur le tombeau de son frère. Brutus , en apprenant la mort de Cicéron , dit qu'il en avait moins de douleur que de honte de ce qui l'avait causée ; qu'il blâmait ses amis de Rome , qui devaient s'imputer à eux-mêmes plus qu'à leurs tyrans l'esclavage dans lequel ils étaient tombés , puisqu'ils ne craignaient pas de voir et de souffrir des indignités dont ils n'auraient pas dû supporter même le récit. Quand il eut conduit en Asie son armée , déjà nombreuse et puissante , il fit équiper une flotte dans la Bithynie et à Cyzique ¹ ; et pendant ce temps là il parcourut par terre la province , rétablit la tranquillité dans les villes , et donna audience aux gouverneurs. Il écrivit aussi à Cassius de quitter l'Égypte et de venir le joindre en Syrie. « Ce » n'est pas , lui disait-il , pour acquérir l'empire , mais pour délivrer » notre patrie de la servitude et opprimer les tyrans , que nous avons » rassemblé des armées ; au lieu donc d'errer de côté et d'autre , il » faut toujours nous souvenir du but que nous nous sommes proposé ; » et pour ne pas nous en écarter , ne nous éloignons pas de l'Italie , » mais rapprochons-nous-en le plus tôt que nous pourrons , afin » d'aller au secours de nos concitoyens. » Cassius , ayant goûté ses raisons , se mit en marche pour aller le trouver. Brutus alla au-devant de lui , et ils se rencontrèrent près de Smyrne ; c'était leur première entrevue , depuis qu'ils s'étaient séparés au port du Pirée pour aller , l'un en Macédoine , et l'autre en Syrie. Ce fut pour eux un grand sujet de joie ; et la vue des troupes qu'ils avaient l'un et l'autre sous leurs ordres augmenta beaucoup leur confiance. Ils étaient partis d'Italie comme des bannis méprisables , sans argent , sans armes , sans un seul vaisseau armé , sans un soldat , enfin sans une seule ville qui fût dans leurs intérêts ; et après un espace de temps assez court , ils se trouvaient réunis , à la tête d'une flotte puissante , d'une infanterie et d'une cavalerie nombreuses , avec de l'argent pour les entretenir ; et ils étaient en état de disputer , les armes à la main , l'empire à leurs ennemis.

XXXIII. Cassius désirait de rendre à Brutus autant d'honneur qu'il en recevait de lui ; mais Brutus , par égard pour son âge et pour la faiblesse de son tempérament , qui ne pouvait pas soutenir la fatigue , le prévenait presque toujours , et allait le plus souvent chez lui. Cassius avait la réputation d'être un grand homme de guerre ; mais il était violent et ne savait gouverner que par la crainte : avec ses amis il aimait à railler , et se livrait trop à la plaisanterie. Brutus , aimé du peuple pour sa vertu , chéri de ses amis , admiré de tous les gens hon-

¹ La Bithynie est dans l'Asie , au midi du Pont-Euxin , et Cyzique dans la Mysie , en revenant à l'occident sur l'Hellespont.

nêtes, n'était pas même haï de ses ennemis ; il devait cette affection générale à son extrême douceur, à une élévation d'esprit peu commune, à une fermeté d'âme qui le rendait supérieur à la colère, à l'avarice et à la volupté. Toujours droit dans ses jugements, inflexible dans son attachement à tout ce qui était juste et honnête, il se concilia surtout la bienveillance et l'estime publiques par la confiance qu'on avait dans la pureté de ses vues. On n'espérait pas que le grand Pompée lui-même, s'il eût vaincu César, eût soumis sa puissance aux lois ; on croyait au contraire qu'il serait toujours resté maître de la république, sous le nom de consul, de dictateur, ou de quelque autre magistrature plus douce, pour consoler le peuple de la perte de sa liberté. Pour Cassius, dont on connaissait l'emportement et la colère, que l'intérêt entraînait souvent hors des voies de la justice, on était persuadé que, s'il faisait la guerre, s'il courait de pays en pays, s'il s'exposait à tous les dangers, c'était bien moins pour rendre la liberté à ses concitoyens, que pour s'assurer à lui-même une grande autorité.

XXXIV. Dans des temps antérieurs à celui dont nous parlons, les Cinna, les Marius, les Carbon, qui regardaient leur patrie comme le prix, ou plutôt comme la proie du vainqueur, avouaient franchement qu'ils n'avaient combattu que pour la réduire en servitude ; mais Brutus n'entendit jamais ses ennemis même lui reprocher ses vues tyranniques ; et Antoine dit un jour, devant plusieurs témoins, que Brutus était le seul qui, en conspirant contre César, n'eût été conduit que par la grandeur et la beauté de l'entreprise ; mais que tous les autres y avaient été poussés par la haine et l'envie qu'ils portaient à César. Aussi les lettres de Brutus prouvent-elles évidemment qu'il mettait bien moins sa confiance dans ses troupes que dans sa vertu. A la veille même du danger, il écrivait à Atticus que ses affaires étaient au point de fortune le plus brillant : « Car, ajouta-t-il, ou ma victoire rendra la liberté aux Romains, ou ma mort me délivrera de la servitude. » Tout le reste est pour nous dans un état ferme et assuré ; une seule chose est encore incertaine, c'est si nous vivrons ou si nous mourons libres. Antoine porte la juste peine de sa folie, lui qui, pouvant se mettre au nombre des Brutus, des Cassius et des Caton, aime mieux n'être que le second d'Octave ; et, s'il n'est pas vaincu avec lui dans le combat qui va se donner, il sera bientôt en guerre contre lui. » Le temps prouva que c'était une prédiction de ce qui devait arriver un jour.

XXXV. Pendant qu'ils étaient à Smyrne, Brutus pria Cassius de lui donner une partie des grandes sommes qu'il avait amassées : il donnait pour motif de cette demande que l'argent qu'il avait eu de son côté avait été employé à l'équipement de cette flotte nombreuse qui les rendait maîtres de toute la mer Méditerranée. Les amis de Cassius l'en détournèrent. « Il n'est pas juste, lui disaient-ils, que ce que vous avez

» conservé de vos épargnes , ce que vous avez levé sur les peuples en
 » vous attirant leur haine , Brutus l'emploie à s'attacher le peuple et
 » à faire des largesses aux soldats. » Cependant il lui donna le tiers
 de tout ce qu'il avait amassé , après quoi ils se séparèrent pour aller ,
 chacun de son côté , exécuter les entreprises dont ils s'étaient chargés.
 Cassius prit la ville de Rhodes , et n'usa pas avec douceur de sa
 victoire , quoique les habitants , lorsqu'il entra dans la place , l'appel-
 lassent leur maître et leur roi. « Je ne suis , leur dit-il , ni maître ni
 » roi ; je suis le meurtrier de celui qui voulait être notre maître et
 » notre roi , et que j'ai puni de son ambition. » Brutus demanda aux
 Lyciens de l'argent et des hommes ; mais Naucrètes , un de leurs ora-
 teurs , ayant persuadé aux villes de se révolter et de s'emparer des
 hauteurs voisines pour fermer le passage aux Romains , Brutus en-
 voya contre eux sa cavalerie qui les surprit pendant leur dîner , et en
 passa six cents au fil de l'épée ; il se rendit ensuite maître de plusieurs
 forts et de plusieurs petites villes , et renvoya sans rançon tous les pri-
 sonniers , espérant gagner par-là l'affection de ce peuple ; mais c'é-
 taient des gens opiniâtres , qui , aigris par le dégât qu'on faisait dans
 leurs terres , ne tenaient aucun compte de ces marques d'humanité.
 Brutus alla donc mettre le siège devant Xanthe , où les plus braves de
 la nation s'étaient renfermés.

XXXVI. Quelques uns des assiégés , se jetant dans la rivière qui
 baignait leurs murailles¹ , se sauvaient en nageant entre deux eaux.
 Les assiégeants , s'en étant aperçus , tendirent , au travers du cou-
 rant , des filets au haut desquels ils avaient attaché des sonnettes qui
 les avertissaient quand il y en avait quelqu'un de pris. Les Xanthiens
 ayant fait une sortie pendant la nuit et mis le feu à quelques batteries ,
 les Romains les aperçurent et les repoussèrent dans la ville ; mais un
 vent violent qui s'éleva tout-à-coup porta les flammes jusqu'aux cré-
 neaux des murailles , et menaça les maisons voisines. Brutus , qui crai-
 gnait pour la ville , donna l'ordre d'aller à leur secours et d'éteindre
 le feu , lorsqu'un désespoir affreux , plus fort que tous les raisonne-
 ments , et qu'on peut comparer à un amour violent de la mort , saisit
 subitement les Lyciens. Les femmes , les enfants , les hommes de con-
 dition libre et les esclaves , sans distinction d'âge , accourant sur les
 murailles , attaquent les ennemis qui travaillaient à arrêter l'incendie ,
 portent eux-mêmes du bois , des roseaux et toutes sortes de matières
 combustibles , et , en alimentant sans cesse le feu , ils l'eurent bientôt
 étendu dans toute la ville. Quand la flamme , ainsi répandue et s'éle-
 vant en tourbillons dans les airs , eut embrassé l'enceinte des murailles ,
 Brutus , touché de compassion , courut à cheval le long des murs ,
 cherchant tous les moyens de les secourir : il leur tendait les mains ;
 il les conjurait d'épargner , de sauver leur ville ; mais il n'était écouté

¹ Le Xanthe , comme on l'a vu plus haut.

de personne; ils ne voulaient tous que mourir, non seulement les hommes et les femmes, mais les petits enfants même, dont les uns se jetaient au milieu des flammes en poussant des cris affreux, les autres se précipitaient du haut des murailles; quelques uns présentaient leur gorge toute nue aux épées de leurs pères, et les excitaient à les frapper.

XXXVII. Quand la ville eut été consumée par les flammes, on vit une femme qui, portant au cou son enfant mort, et suspendue elle-même à un cordeau, avec une torche allumée, mettait le feu à sa maison. Brutus, à qui l'on vint le dire, n'eut pas la force d'aller voir un spectacle si horrible: il ne put pas en entendre le récit sans verser des larmes, et fit proposer une récompense pour tout soldat qui aurait pu sauver un Lycien: il n'y en eut, dit-on, que cent cinquante qui ne se refusèrent pas à leur conservation. Ce fut ainsi que les Lyciens, après avoir achevé, dans un long espace d'années, la révolution que le destin avait marquée pour leur ruine, renouvelèrent, par leur audace, la catastrophe de leurs ancêtres; qui, dans les guerres des Perses, brûlèrent eux-mêmes leur ville et s'ensevelirent sous ses ruines. Brutus, voyant la ville de Patara¹ se préparer à une défense vigoureuse, et craignant un pareil désespoir, balançait à en entreprendre le siège. Il avait fait quelques femmes prisonnières, qu'il renvoyait sans rançon; et comme leurs maris et leurs pères étaient des premiers de la ville, elles leur vantèrent tellement la modération et la justice de Brutus, qu'elles les décidèrent à lui remettre leur ville. Dès-lors toutes les autres villes se soumirent; et, s'étant livrées à sa discrétion, elles en furent traitées avec plus de douceur et de clémence qu'elles ne l'avaient espéré. Tandis que Cassius, qui, dans le même temps, s'était emparé de Rhodes, avait obligé les habitants de lui porter tout leur or et tout leur argent (ce qui produisit une somme de huit mille talents², outre une amende de cinq cents talents³ qu'il exigea de la ville), Brutus ne leva sur les Lyciens qu'une contribution de cent cinquante talents⁴; et, sans leur imposer aucune autre charge, il partit pour l'Ionie.

XXXVIII. Il y fit plusieurs actions mémorables, soit dans les récompenses, soit dans les châtimens qu'il décerna. Je n'en rapporterai qu'un seul exemple, celui dont il fut lui-même le plus satisfait, et qui fit le plus de plaisir aux honnêtes Romains. Pompée, après avoir, dans sa défaite à Pharsale, perdu ce grand empire qu'il disputait à César, se retira en Égypte; et, lorsqu'il eut abordé à Péluse, les tuteurs du jeune prince qui régnait alors tinrent, avec ses amis, un conseil dans lequel les avis furent partagés. Les uns croyaient qu'il

¹ Patara, ville considérable de Lycie, avec un port et un grand nombre de temples. Ptolémée Philadelphie, qui l'avait augmentée, la nomma *Arsinoé de Lycie*, du nom de sa femme; mais l'ancien nom prévalut. Strabon liv. XIV.—² Quarante millions.—³ Deux millions et demi.—⁴ Sept cent cinquante mille livres.

fallait recevoir Pompée, d'autres voulaient qu'on le chassât d'Égypte; mais un certain Théodote de Chio, qui enseignait la rhétorique au prince, et qui, faute de meilleurs ministres, était admis aux conseils, fit voir aux uns et aux autres qu'ils se trompaient également; que, dans les conjonctures présentes, il n'y avait qu'un seul parti utile, c'était de le recevoir et de le faire mourir. Il termina son opinion en disant qu'un mort ne mord point. Tout le conseil adopta son avis, et le grand Pompée devint un exemple mémorable des événements les plus extraordinaires et les moins attendus; sa mort fut l'ouvrage de la vaine rhétorique d'un Théodote, comme ce sophiste s'en vantait lui-même. Peu de temps après, César, étant arrivé en Égypte, punit ces perfides par une mort digne de leur scélératesse: Théodote seul obtint de la fortune un délai pour traîner encore quelque temps une vie errante dans la honte et la misère; mais il ne put se dérober à Brutus, qui parcourait l'Asie. Amené devant lui, il fut puni du dernier supplice, et devint plus fameux par sa mort qu'il ne l'avait été par sa vie.

XXXIX. Brutus fit prier Cassius de venir à Sardes; et, lorsqu'il le sut près d'arriver, il alla au-devant de lui avec ses amis; toutes les troupes, sous les armes, les saluèrent l'un et l'autre du titre d'*imperator*; mais, comme il n'est que trop ordinaire dans des affaires d'une grande importance, et entre des hommes environnés d'une foule d'amis et de capitaines, ils eurent réciproquement beaucoup de plaintes et de reproches à se faire. Ils ne furent pas plus tôt arrivés à Sardes, que, se retirant dans une chambre dont ils fermèrent les portes, et où personne ne fut admis, ils exposèrent d'abord leurs griefs respectifs, passèrent ensuite aux reproches, aux accusations et aux larmes même, et enfin à des outrages violents. Leurs amis qui les entendaient, étonnés de leur emportement et du ton de colère avec lequel ils parlaient, craignaient qu'ils ne se portassent à des extrémités fâcheuses; mais il leur était défendu d'entrer. Cependant Marcus Favonius, ce partisan si zélé de Caton, qui pratiquait la philosophie, moins par un choix de sa raison que par une sorte d'impétuosité et de fureur, se présente à la porte, qui lui est refusée par les domestiques; mais il n'était pas aisé de retenir Favonius, quelque chose qu'il désirât: violent et précipité dans toutes ses actions, il ne tenait aucun compte de sa dignité sénatoriale et se faisait un plaisir de la rabaisser avec une liberté cynique. Il est vrai que le plus souvent on ne faisait que rire et plaisanter des injures toujours déplacées qu'il se permettait. Il força donc ceux qui gardaient la porte, et, en entrant dans la chambre, il prononça d'un ton de voix affecté les vers de Nestor dans Homère:

Écoutez-moi, je suis bien plus âgé que vous¹,

et le reste. Cassius ne fit que rire de cette apostrophe; mais Brutus le

¹ *Iliad.* liv. I, v. 259.

mit dehors par les épaules, en le traitant de véritable chien et de faux cynique. Cependant cette circonstance mit fin à leur contestation, et ils se séparèrent. Cassius donna, le soir même, un souper où Brutus se rendit et amena ses amis. On venait de se mettre à table, lorsque Favonius entra dans la salle au sortir du bain. Brutus, en le voyant, protesta qu'il ne l'avait pas invité et ordonna qu'on le plaçât sur le lit d'en haut (10); mais Favonius se mit de force sur le lit du milieu. Le repas fut assaisonné de plaisanteries agréables, et la philosophie y trouva sa place.

XL. Le lendemain, Brutus jugea publiquement un ancien préteur, nommé Lucius Pella, auquel il avait donné lui-même des emplois de confiance, et qui était accusé de concussion par les Sardiens. Brutus l'ayant noté d'infamie, Cassius en fut très affligé, lui qui, peu de jours auparavant, ayant à juger deux de ses amis convaincus du même crime, après leur avoir fait en particulier quelques réprimandes, les avait renvoyés en les laissant dans leurs emplois : aussi se plaignit-il de ce jugement à Brutus, qu'il accusa de montrer une exactitude trop scrupuleuse aux lois et à la justice, dans un temps où il fallait beaucoup donner à la politique et à l'humanité. Brutus lui répondit qu'il devait se souvenir de ces ides de mars où ils avaient tué César ; non qu'il dépouillât et tourmentât lui-même personne, mais parcequ'il fermait les yeux sur ceux qui le faisaient sous son nom. « S'il est, » ajouta-t-il, des prétextes honnêtes de violer la justice, il valait encore mieux souffrir les injustices des amis de César que de concourir à celles des nôtres. L'indifférence sur les premières n'eût pas été que pour défaut de courage ; mais, en tolérant celles de nos amis, nous encourons le soupçon de complicité et nous partageons les périls auxquels ils s'exposent. » Tels étaient les principes d'après lesquels Brutus se conduisait.

XLI. Ils se disposaient à quitter l'Asie, lorsque Brutus eut un signe extraordinaire. Il aimait à veiller, et, autant par une suite de sa sobriété que par goût pour le travail, il ne donnait que très peu de temps au sommeil. Il ne dormait jamais le jour, et la nuit même il ne prenait quelque repos que lorsque tout le monde était couché, et qu'il n'avait plus rien à faire, ni personne avec qui il pût s'entretenir. Depuis surtout que, la guerre étant commencée, toutes les affaires roulaient sur lui, et qu'il avait toujours l'esprit tendu sur ce qui pouvait arriver, il se contentait de dormir un peu après son souper, et passait le reste de la nuit à expédier les affaires les plus pressées. Lorsqu'il les avait finies de bonne heure, et qu'il lui restait du temps, il l'employait à lire jusqu'à la troisième garde¹, heure à laquelle les centu-

¹ La nuit se partageait chez les Romains en quatre veilles, de trois heures chacune : elles commençaient à la fin du jour, c'est-à-dire, à six heures du soir : ainsi la troisième veille, ou garde, était à minuit. Voy. *Lydiî Syntagmata de re militari*, liv. V, c. III.

rions et les autres officiers avaient coutume d'entrer dans sa tente⁴. Lors donc qu'il se disposait à partir d'Asie avec toute son armée, dans une nuit très obscure, où sa tente n'était éclairée que par une faible lumière, pendant qu'un silence profond régnait dans tout le camp, Brutus, plongé dans les réflexions, crut entendre quelqu'un entrer dans sa tente. Il tourne ses regards vers la porte et voit un spectre horrible, d'une figure étrange et effrayante; qui s'approche et se tient près de lui en silence. Il eut le courage de lui adresser le premier la parole : « Qui es-tu ? lui dit-il, un homme ou un dieu ? que viens-tu faire dans ma tente ? que me veux-tu ? — Brutus, lui répondit le fantôme, je suis ton mauvais génie ; tu me verras dans les plaines de Philippes. — Eh bien ! repartit Brutus sans se troubler, je t'y verrai. » Dès que le fantôme eut disparu, Brutus appela ses domestiques, qui lui dirent qu'ils n'avaient rien vu ni entendu ; et il continua à s'occuper de ses affaires.

XLII. Le jour ayant paru, il se rendit chez Cassius et lui raconta sa vision. Cassius, qui faisait profession de la doctrine d'Épicure et disputait souvent avec Brutus sur ces sortes de matières, lui dit alors : « Brutus, c'est un des principes de notre philosophie, que nos sens ; » faciles à recevoir toutes sortes d'impressions, nous trompent souvent » en offrant à notre esprit des images et des sensations d'objets que nous » ne voyons et n'éprouvons pas réellement. Notre pensée, plus mobile » encore, excite sans cesse nos sens et leur imprime une foule d'idées dont » les objets n'ont jamais existé. Ils sont comme une tîre molle qui se prête » à toutes les impressions qu'on lui donne ; et notre âme, ayant en elle et » ce qui produit et ce qui éprouve l'impression, a aussi par elle-même » la faculté de varier et de diversifier ses formes. C'est ce que prouvent » les différentes images que nos songes nous offrent dans le sommeil ; » l'imagination les excite par le plus faible mouvement et leur fait » prendre ensuite toutes sortes d'affections ou de figures fantastiques : » car la nature de cette faculté est d'être toujours en mouvement, et » ce mouvement n'est autre chose que l'imagination même et la pen- » sée (11). Mais ce qu'il y a de plus en vous, c'est que votre corps, af- » faibli par l'excès du travail, rend votre esprit plus mobile et plus » prompt à changer. Il n'est pas vraisemblable qu'il existe des génies ; » ni, s'il en existe, qu'ils prennent la figure et la voix des hommes, ou » que leur pouvoir s'étende jusqu'à nous. Je voudrais qu'il y en eût, afin » que nous pussions mettre notre confiance, non seulement dans cette » multitude d'armes, de chevaux et de navires, mais encore dans le » secours des dieux, qui se déclareraient sans doute pour les chefs de » l'entreprise la plus sainte et la plus belle. » Telles furent les raisons dont Cassius se servit pour calmer Brutus. Quand les soldats commen- » çèrent à se mettre en marche, deux aigles, fondant ensemble du haut

⁴ Ces réflexions sont faites pour disposer le lecteur à croire que le défaut de sommeil, en échauffant la tête de Brutus, avait produit le fantôme qu'il crut voir.

des airs, allèrent se poser sur les premières enseignes et accompagnèrent l'armée, nourris par les soldats jusqu'à Philippes, d'où ils s'envolèrent la veille de la bataille.

XLIII. Brutus avait déjà soumis la plupart des peuples voisins; et les villes où les princes qui pouvaient rester encore à réduire, il acheva avec Cassius de les subjuguér; ils se rendirent maîtres de tout le pays jusqu'à la mer de Thasos ¹. Norbanus y était campé dans un lieu appelé les Détroits, près du mont Symbolum ². Brutus et Cassius l'ayant environné le forcèrent d'abandonner ce poste; peu s'en fallut même qu'ils ne lui enlevassent toute son armée, parceque César n'avait pu le suivre, retenu par une maladie; mais Antoine vint à son secours, après avoir fait une marche si rapide que Brutus ne pouvait la croire. César, qui arriva dix jours après, campa vis-à-vis de Brutus, et Antoine en face de Cassius. L'espace qui séparait les deux camps est appelé par les Romains la plaine de Philippes; c'étaient les armées romaines les plus nombreuses qui se fussent trouvées en présence l'une de l'autre. Celle de Brutus l'était bien moins que celle de César; mais elle l'emportait par l'éclat et la magnificence des armes, dont la plupart étaient d'or ou d'argent. Brutus, qui, dans tout le reste, avait accoutumé ses officiers à la modestie et à la simplicité, leur avait prodigué ces métaux, persuadé que la richesse des armes dont les soldats sont couverts ou qu'ils portent dans leurs mains relève le courage de ceux qui aiment la gloire, et qu'elle rend les avarés plus acharnés au combat, parcequ'ils veulent conserver une armure qui vaut pour eux un fonds de terre (12). César fit distribuer à ses soldats une petite mesure de blé et cinq drachmes par tête ³ pour un sacrifice expiatoire qu'il faisait dans son camp. Brutus, pour insulter à cette disette ou à cette épargne sordide, purifia son armée en pleine campagne, comme c'est l'usage chez les Romains; il distribua un grand nombre de victimes et cinquante drachmes ⁴ pour chaque soldat. Cette largesse redoubla l'affection et l'ardeur de ses troupes.

XLIV. Pendant ce sacrifice d'expiation, Cassius eut un signe qu'il jugea d'un présage funeste. Le licteur qui portait devant lui les faisceaux lui présenta la couronne à l'envers. On ajoute qu'un peu auparavant, dans une cérémonie publique où l'on portait en pompe une Victoire d'or de Cassius, celui qui en était chargé fit un faux pas et laissa tomber la Victoire ⁵. Une multitude d'oiseaux carnassiers paraissaient tous les jours dans son camp, et plusieurs essaims d'abeilles se rassemblèrent dans un endroit des retranchements que les devins firent enfermer ⁶ et mettre hors de l'enceinte pour faire cesser par leur

¹ Ile de la mer Égée, au-dessous de la Thrace.—² Il se réunit au mont Pangée, dans un lieu qui porte le même nom de Symbolum, entre Philippes et Néapolis. Dion, l. XLVII, c. XXXV.—³ Quatre livres dix sous.—⁴ Quarante-cinq livres.

⁵ Dion, qui rapporte ces prodiges, liv. XLVII, c. XL, dit seulement qu'un soldat qui portait une Victoire tomba en marchant; il ne dit pas qu'elle fût d'or, ni que ce fût la Victoire de Cassius.—⁶ Voy. la Vie de Dion, c. XXVI, et la note (11).

expiation la crainte superstitieuse qui déjà commençait à ébranler dans l'esprit de Cassius les principes d'Épicure, et qui avait entièrement captivé celui des troupes. Aussi Cassius n'avait-il plus la même ardeur pour livrer la bataille; il préférait de traîner la guerre en longueur, parcequ'avec plus d'argent que l'ennemi, ils avaient moins d'armes et de soldats. Brutus, au contraire, avait toujours pensé qu'il fallait en venir promptement à une action décisive, afin de rendre au plus tôt la liberté à sa patrie, ou du moins pour délivrer de tant de maux tous ces peuples qui étaient écrasés par les dépenses de la guerre et par tous les malheurs qu'elle entraîne après elle.

XLV. Il voyait d'ailleurs que dans toutes les escarmouches, dans toutes les rencontres qui avaient lieu, sa cavalerie avait toujours l'avantage; et ces premiers succès lui inspiraient une grande confiance. Il passait tous les jours dans le camp de César un grand nombre de déserteurs, et l'on en dénonçait encore beaucoup d'autres, comme soupçonnés de vouloir suivre leur exemple. Ces considérations firent passer dans le conseil plusieurs des amis de Cassius au sentiment de son collègue. Un seul des amis de ce dernier, nommé Atellius, fut d'un avis contraire, et proposa de différer jusqu'à l'hiver. « Eh ! que gagnerez-vous, lui dit Brutus, d'attendre encore une année? — Le moins que je puisse en espérer, répondit Atellius, c'est de vivre un an de plus. » Cette réponse déplut à Cassius et indigna tous les autres officiers; la bataille fut résolue pour le lendemain. Brutus, rempli des meilleures espérances, s'entretint, pendant le souper, de matières philosophiques, et alla ensuite se reposer. Cassius, au rapport de Messala, soupa dans sa tente avec un petit nombre d'amis; et, contre son caractère, il fut, pendant tout le repas, pensif et taciturne. Après le souper il prit la main de Messala, et la lui serrant avec amitié, comme il avait coutume de faire : « Messala, lui dit en grec, je vous prends à témoin que, comme le grand Pompée, je suis forcé, contre mon sentiment, de mettre au hasard d'une seule bataille le sort de ma patrie. Nous avons pourtant beaucoup de courage et une grande confiance dans la Fortune, dont nous serions injustes de nous défier, quand même nous prendrions un mauvais parti. » Cassius, en finissant ces mots, embrassa Messala, et lui dit adieu. Messala le pria à souper pour le lendemain, jour de sa naissance (13).

XLVI. Dès que le jour parut, on éleva dans le camp de Brutus et dans celui de Cassius la cotte d'armes de pourpre, qui était le signal de la bataille, et les généraux s'abouchèrent au milieu de l'espace qui séparait les deux camps. Cassius, prenant le premier la parole : « Brutus, dit-il, fassent les dieux que nous remportons la victoire, et que nous vivions heureux ensemble le reste de nos jours ! Mais comme les événements qui intéressent le plus les hommes sont aussi les plus incertains, et que si l'issue de la bataille trompe notre at-

» tente, il ne nous sera pas facile de nous revoir, dites-moi ce que
 » vous choisirez de la fuite ou de la mort. — Cassius, lui répondit
 » Brutus, lorsque j'étais encore jeune et sans expérience, je compo-
 » sai, sans trop savoir pourquoi, un long discours philosophique,
 » dans lequel je blâmais Caton de s'être donné la mort; je disais qu'il
 » n'était ni religieux, ni digne d'un homme de cœur, de se soustraire
 » à l'ordre des dieux, et, au lieu de recevoir avec courage tous les évé-
 » nements de la vie, de s'y dérober par la fuite. Notre situation pré-
 » sente me fait penser autrement. Si Dieu ne nous accorde pas un
 » heureux succès, je ne veux plus me livrer à de nouvelles espérances,
 » ni faire de nouveaux préparatifs de guerre. Je me délivrerai de
 » toutes mes peines en me louant de la fortune, de ce qu'ayant aux
 » ides de mars donné mes jours à ma patrie, j'ai mené depuis, par
 » une suite de sacrifices, une vie aussi libre que glorieuse. » A ces
 » mots, Cassius embrassant Brutus en souriant : « Puisque nous pen-
 » sons tous deux de même, lui dit-il, allons à l'ennemi : ou nous rem-
 » porterons la victoire, ou nous ne craignons pas les vainqueurs. »
 Ils parlèrent ensuite, en présence de leurs amis, de l'ordonnance
 qu'ils donneraient à leur bataille. Brutus demanda que Cassius lui
 laissât le commandement de l'aile droite, qui paraissait dû plutôt à
 l'âge et à l'expérience de Cassius. Celui-ci néanmoins le lui accorda;
 il voulut même que Messala, qui commandait la légion la plus aguer-
 rie, combattît à cette aile. Aussitôt Brutus fit sortir des retranche-
 ments sa cavalerie superbement parée, et mit son infanterie en ba-
 taille.

XLVII. Les troupes d'Antoine étaient occupées à tirer des fossés
 depuis les marais près desquels elles campaient jusque dans la plaine,
 pour couper à Cassius la retraite vers la mer. César, ou du moins son
 armée, était tranquille dans le camp; car une maladie avait obligé le
 général d'en sortir. Ses soldats ne s'attendaient pas à une bataille; ils
 croyaient seulement que les ennemis viendraient charger les travail-
 leurs, et tâcher à coups de traits de les mettre en désordre : ne son-
 geant pas aux troupes qu'ils avaient devant eux, ils s'étonnaient du
 bruit qu'ils entendaient autour des tranchées et qui venait jusqu'à
 leur camp. Cependant Brutus, après avoir fait passer à ses capitaines
 des billets qui contenaient le mot du guet, parcourait à cheval tous
 les rangs et animait ses troupes à bien faire. Le mot du guet ne fut
 entendu que d'un petit nombre de soldats; la plupart, sans même l'at-
 tendre, allèrent impétueusement à la charge en poussant de grands
 cris. Le désordre avec lequel ils chargèrent mit beaucoup d'inégalité
 et de distance entre les légions. Celle de Messala d'abord, ensuite les
 autres, outre-passèrent l'aile gauche de César, dont elles ne firent
 qu'effleurer les derniers rangs, où elles massacrèrent quelques sol-
 dats : en poussant toujours en avant, elles arrivèrent au camp de
 César, qui, peu d'instants auparavant, comme il le dit lui-même

dans ses *Commentaires*, venait de se faire transporter ailleurs, d'après un songe qu'avait eu un de ses amis, nommé Marcus Artorius, et dans lequel il lui avait été ordonné de dire à César qu'il s'éloignât au plus tôt des retranchements. Cette retraite fit répandre le bruit de sa mort, parceque sa litière, qui était vide, fut criblée de coups de traits et de piques. On passa au fil de l'épée tous ceux qui furent pris dans le camp, et entre autres deux mille Lacédémoniens¹ qui étaient venus tout récemment comme auxiliaires de César. Les troupes de Brutus, qui ne se portèrent pas sur ces derrières de l'aile gauche de César, et qui l'attaquèrent de front, la renversèrent facilement, dans le trouble où l'avait déjà mise la perte de son camp; elles taillèrent en pièces trois légions, et se jetèrent dans le camp pêle-mêle avec les fuyards. Brutus était à cette partie de son aile droite.

XLVIII. Mais ce que les vainqueurs ne virent pas, l'occasion² le fit apercevoir aux vaincus : ils virent l'aile gauche des ennemis nue et séparée de l'aile droite, qui s'était laissé emporter à la poursuite des fuyards. Ils fondirent sur ces troupes, dont le flanc était dégarni; mais ils ne purent enfoncer le centre de la bataille, où ils furent reçus avec la plus grande vigueur; ils renversèrent seulement l'aile gauche où le désordre s'était mis, et qui d'ailleurs ignorait le succès de l'aile droite. Ils la poursuivirent si vivement, qu'ils entrèrent dans le camp avec les fuyards, sans avoir à leur tête aucun des généraux; car Antoine, dit-on, voulant éviter l'impétuosité du premier choc, s'était, dès le commencement de l'action, retiré dans un marais voisin; et César, qui s'était fait transporter hors des retranchements, ne paraissait nulle part. Quelques soldats même dirent à Brutus qu'ils l'avaient tué, et lui présentèrent leurs épées sanglantes, en lui peignant sa figure et son âge.

XLIX. Déjà le corps de bataille de Brutus, ayant enfoncé ceux qui lui étaient opposés, en avait fait un grand carnage, et la victoire de Brutus paraissait décidée comme la défaite de Cassius. La seule chose qui les perdit, c'est que Brutus n'alla pas au secours de Cassius, qu'il croyait vainqueur, et que celui-ci n'attendit pas le retour de son collègue, dont il croyait la perte certaine. Messala donne pour preuve de leur victoire qu'ils avaient pris trois aigles et plusieurs enseignes aux ennemis, qui, de leur côté, n'en prirent pas une seule. Brutus, en s'en retournant après le pillage du camp de César, fut très surpris de ne pas voir le pavillon de Cassius dressé comme de coutume; car il était fort élevé et s'apercevait de loin. Il ne voyait pas non plus les autres tentes, dont la plupart avaient été abattues et mises en pièces quand les ennemis étaient entrés dans le camp. Ceux qui croyaient

¹ Au lieu de Lacédémoniens, M. Dacier traduit Macédoniens, sans avertir sur quoi il fonde ce changement de texte. Sa correction cependant paraît assez vraisemblable : la Macédoine était très voisine du champ de bataille, et avait d'ailleurs plus de rapports avec les Romains que Lacédémone.—² Il y a dans le texte César : mais Xylandre avait fait le changement, que j'ai suivi avec tous les autres interprètes.

avoir la vue plus perçante assuraient à Brutus qu'ils voyaient étinceller une grande quantité d'armes et de boucliers d'argent qui allaient de tous côtés dans le camp de Cassius ; mais ils n'y reconnaissaient ni le nombre ni l'armure des troupes qu'on y avait laissées pour le garder ; ils ajoutaient qu'on ne voyait pas au-delà autant de morts qu'il devrait naturellement y en avoir , si tant de légions eussent été défaites.

L. Toutes ces circonstances firent soupçonner à Brutus le désastre de l'aile gauche ; il laissa donc un corps suffisant de troupes pour garder le camp des ennemis, rappela ceux qui poursuivaient les fuyards, et les rallia pour aller au secours de Cassius ¹. Ce général avait vu avec peine les troupes de Brutus fondre impétueusement sur les ennemis, sans attendre ni le mot ni l'ordre de l'attaque ; et il ne fut pas moins mécontent de voir qu'après s'être emparées du camp de César, elles n'avaient songé qu'à le piller, au lieu d'aller envelopper les ennemis ; et, par le temps qu'il perdit à considérer leurs fautes, plutôt que par l'activité et la capacité des généraux, il donna à l'aile droite de César la facilité de l'envelopper lui-même. Aussitôt sa cavalerie se débanda et s'enfuit vers la mer. Cassius, voyant l'infanterie se préparer à la suivre, s'efforça de la retenir et de la rallier ; il prit l'enseigne d'un des officiers qui fuyaient, et la planta à terre à ses pieds, sans pouvoir empêcher la fuite de ses propres gardes. Forcé donc de s'éloigner, il se retira, suivi de très peu de monde, sur une éminence d'où l'on découvrait toute la plaine. Mais il ne pouvait rien voir lui-même de ce qui se passait ; il avait la vue si faible, qu'il apercevait à peine le pillage de son camp. Ceux qu'il avait avec lui virent s'avancer un gros de cavalerie : c'était celle que Brutus lui envoyait, et Cassius la prit pour celle des ennemis qui venait à sa poursuite. Il dépêcha cependant un de ses officiers, nommé Titinnius, pour s'en assurer. Les cavaliers de Brutus l'ayant reconnu pour un des plus fidèles amis de Cassius, mettent pied à terre, le reçoivent au milieu d'eux et le le comblent de caresses ; les autres l'entourent à cheval avec des cris de victoire, et font retentir toute la plaine du bruit de leurs armes.

LI. Ces démonstrations de joie devinrent très funestes : Cassius ne douta pas que Titinnius ne fût enveloppé par les ennemis. « Trop d'attachement pour la vie, dit-il à ceux qui l'environnaient, m'a fait attendre de voir un homme que j'aime enlevé par les troupes ennemies. » En disant ces mots, il se retire dans une tente abandonnée, où il entraîne un de ses affranchis, nommé Pindarus, que, depuis la défaite de Crassus chez les Parthes, il avait eu toujours à sa suite pour une semblable nécessité. Il avait échappé à la défaite de Crassus ; mais alors, se couvrant la tête de sa robe, il tendit la gorge à son affranchi et lui commanda de lui trancher la tête ; car on la trouva séparée de

¹ Il y a dans le texte : Voici comment les choses s'étaient passées de son côté.

son corps. Pindarus ne reparut plus depuis la mort de Cassius ; ce qui fit soupçonner à quelques personnes qu'il l'avait tué sans en avoir reçu l'ordre. Peu de temps après on vit arriver cette cavalerie , précédée par Titinnius , qui , la tête couronnée , avait pris les devants pour rejoindre plus tôt Cassius ; mais lorsque les cris , les gémissements et le désespoir de ses amis lui eurent fait connaître la mort de son général et la cause de son erreur , il tira son épée , et , après s'être fait à lui-même les plus vifs reproches de sa lenteur , il se tua.

LII. Brutus , informé de la défaite de Cassius , redoubla sa marche , et apprit sa mort quand il fut près du camp. Il pleura sur son corps , l'appela le dernier des Romains , persuadé que Rome ne pouvait plus produire un homme d'un si grand courage ; il le fit ensevelir , et l'envoya dans l'île de Thasos , de peur que la vue de ses funérailles ne causât du trouble dans le camp. Ayant ensuite assemblé les soldats , il les consola ; et , pour les dédommager de la perte de leurs effets les plus nécessaires qui avaient été pillés , il leur promit deux mille drachmes ⁴ par tête. Cette promesse leur rendit le courage ; ils admirèrent une si grande générosité ; et quand il les quitta , ils l'accompagnèrent de leurs acclamations , en lui rendant le glorieux témoignage qu'il était le seul des quatre généraux qui n'eût pas été vaincu. Il avait justifié par ses actions la confiance qu'il avait eue de vaincre : avec le peu de légions qu'il commandait , il renversa tous ceux qui lui firent tête ; et si dans la bataille il eût pu faire usage de toutes ses légions , que la plus grande partie de son aile n'eût pas outre-passé les ennemis pour aller piller leur bagage , il n'y aurait pas eu un seul de leurs différents corps qui n'eût été défait. Il resta , du côté de Brutus , huit mille hommes sur le champ de bataille , en comptant les valets des soldats , que Brutus appelait briges (14) ; et , suivant Messala , il en périt plus du double dans l'armée des ennemis.

LIII. Une perte si considérable avait jeté ces derniers dans le découragement ; mais un esclave de Cassius , nommé Démétrius , arriva le soir au camp d'Antoine , et lui remit la robe et l'épée de son maître. Cette vue enflamma leur courage , et le lendemain , dès le point du jour , ils présentèrent la bataille. Mais Brutus voyait les deux camps dans une agitation dangereuse : le sien était plein de prisonniers qui demandaient la surveillance la plus exacte ; celui de Cassius supportait avec peine le changement de chef , et la honte de leur défaite leur avait inspiré une haine et une envie secrète contre les vainqueurs : il se borna donc à tenir ses troupes sous les armes et refusa le combat. Il sépara les prisonniers en deux troupes , fit mettre à mort les esclaves que leurs rapports fréquents avec ses soldats rendaient suspects , et renvoya la plus grande partie des hommes libres , en disant que ,

⁴ Dix-huit cents livres.

déjà pris par les ennemis, ils seraient avec eux prisonniers et esclaves, au lieu qu'auprès de lui ils auraient été libres et citoyens (15); et comme il s'aperçut que ses amis et ses officiers avaient pour quelques uns de ces prisonniers un ressentiment implacable, il les cacha pour les dérober à leur fureur, et les fit partir secrètement de l'armée. Il y avait parmi eux un mime nommé Volumnius, et un certain Saculion, bouffon de son métier, dont Brutus n'avait tenu aucun compte. Ses amis les lui amenèrent, en se plaignant que ces hommes, même dans la captivité, se permettaient de les railler insolemment. Brutus, occupé de soins bien différents, ne leur ayant rien répondu, Messala Corvinus proposa qu'après les avoir fait battre de verges sur le théâtre, on les renvoyât tout nus aux généraux ennemis, pour les faire rougir d'avoir besoin, jusque dans les camps, d'amis et de convives de cette espèce. Quelques uns de ceux qui étaient présents se mirent à rire de cette proposition; mais Casca, celui qui avait porté le premier coup à César, prenant la parole : « Ce n'est pas, dit-il, par des jeux et des » plaisanteries qu'il convient de faire les obsèques de Cassius. Brutus, » ajouta-t-il, c'est à vous de faire voir quel souvenir vous conservez de » ce général, en punissant ou en laissant vivre ceux qui osent le prendre » pour sujet de leurs railleries. » Brutus, vivement piqué de cette remontrance : « Pourquoi donc, dit-il à Casca, me demandez-vous » mon avis ? Que ne faites-vous ce que vous jugez convenable ? » Les amis de Brutus, prenant cette réponse pour un consentement à la mort de ces malheureux, les emmenèrent et les firent mourir.

LIV. Brutus fit distribuer aux soldats l'argent qu'il leur avait promis ; et après quelques légers reproches sur leur précipitation à devancer l'ordre et le mot, pour aller témérement et en désordre charger l'ennemi, il leur promit que, si dans la bataille suivante ils se conduisaient en gens de cœur, il leur abandonnerait le pillage de deux villes, Thessalonique et Lacédémone (16). C'est, dans toute la vie de Brutus, le seul reproche dont on ne puisse le justifier. Dans la suite, il est vrai, Antoine et César payèrent à leurs soldats des prix bien plus criminels de leurs victoires ; ils chassèrent de presque toute l'Italie ses anciens habitants, pour en abandonner à leurs troupes les terres et les villes, qui ne leur appartenaient à aucun titre : mais ces deux généraux n'avaient d'autre but dans cette guerre que de vaincre et de dominer : Brutus, au contraire, avait donné une si haute opinion de sa vertu, que le peuple même ne lui permettait de vaincre et de conserver sa vie que par des voies justes et honnêtes, et plus encore depuis la mort de Cassius, qu'on accusait de pousser Brutus aux actes de violence qui lui échappaient quelquefois. Mais comme sur mer, lorsque le gouvernail est brisé par la tempête, les matelots clouent et ajustent à la place, du mieux qu'ils peuvent, d'autres pièces de bois qu'ils emploient par nécessité, de même Brutus, qui, chargé du commandement d'une armée si nombreuse, et placé dans des conjonctures si difficiles,

n'avait aucun général qui pût aller de pair avec lui, était obligé de se servir de ceux qu'il avait, et d'agir ou de parler souvent d'après leur opinion. Il croyait donc devoir faire tout ce qui pouvait rendre plus soumis les soldats de Cassius; l'anarchie les avait rendus audacieux dans le camp, et leur défaite, lâches contre l'ennemi.

LV. Antoine et César n'étaient pas dans une meilleure situation : réduits à une extrême disette, et campés dans des lieux enfoncés, ils s'attendaient à passer un hiver très pénible. Ils étaient environnés de marais; les pluies d'automne, survenues après la bataille, avaient rempli les tentes de boue, de fange et d'eau, que le froid déjà piquant gelait tout de suite. Dans une extrémité si fâcheuse, ils apprirent la perte que leurs troupes venaient de faire sur mer : des vaisseaux qui conduisaient d'Italie un renfort considérable à César avaient été attaqués par la flotte de Brutus, qui les avait si complètement battus, qu'il ne s'était sauvé que très peu de soldats; et ceux qui avaient échappé à cette défaite se trouvèrent réduits à une telle famine, qu'ils mangèrent jusqu'aux voiles et aux cordages de leurs vaisseaux. Cette nouvelle les détermina à presser une bataille décisive avant que Brutus fût instruit du bonheur qu'il avait eu; car ce combat naval s'était donné le même jour que la bataille de terre et le hasard, plutôt que la mauvaise volonté des capitaines de vaisseau, fit que Brutus ne l'apprit que vingt jours après. S'il l'eût su plus tôt, il n'aurait pas ivré un second combat : il avait pour long-temps toutes les provisions nécessaires à son armée, et il était campé si avantageusement, qu'il n'avait pas à craindre les rigueurs de l'hiver, et qu'il ne pouvait être forcé par les ennemis. Il était enfin maître de la mer, il avait de son côté vaincu sur terre; et ce double avantage devait lui donner la plus grande confiance et les plus hautes espérances. Mais l'empire romain ne pouvait être gouverné par plusieurs maîtres, il lui fallait un monarque; et Dieu, voulant sans doute délivrer César du seul homme qui pût mettre obstacle à sa domination, empêcha que Brutus ne fût informé de cette victoire au moment même où il allait l'apprendre. La veille du jour qu'il devait combattre, un déserteur, nommé Clodius, vint le soir dans son camp, pour l'avertir que les généraux ennemis ne se hâtaient de donner la bataille que parcequ'ils venaient d'apprendre la défaite de leur flotte. Mais on ne voulut pas le croire; il ne fut pas même présenté à Brutus, et tous les officiers méprisèrent cet avis, qu'ils regardèrent comme incertain ou comme inventé par cet homme pour faire plaisir à Brutus.

LVI. On prétend que le fantôme que Brutus avait déjà vu lui apparut encore cette nuit sous la même figure, et qu'il disparut sans lui avoir dit un seul mot; mais Publius Volumnius, homme très versé dans la philosophie, et qui n'avait pas quitté Brutus depuis le commencement de la guerre, ne parle point de cette apparition : il dit seulement que l'aigle de la première enseigne fut couverte d'abeilles;

qu'le bras d'un de ses officiers distilla si abondamment de l'huile de rose, qu'on ne pouvait l'arrêter, avec quelque soin qu'on l'essuyât. Il ajoute que peu de temps avant la bataille deux aigles se battirent entre les deux armées; que pendant ce combat, qui attira l'attention de tout le monde, il régna dans toute la plaine un silence extraordinaire, et qu'enfin l'aigle qui était du côté de Brutus céda et prit la fuite. On parla aussi d'un Éthiopien qui, s'étant présenté le premier à l'ouverture des portes du camp, fut massacré par les soldats, qui prirent cette rencontre pour un mauvais augure. Quand Brutus eut fait sortir ses troupes et qu'il les eut rangées en bataille en face de l'armée ennemie, il attendit long-temps à donner le signal du combat; en parcourant les rangs, il lui était venu sur quelques unes de ses compagnies des soupçons et même des rapports inquiétants; il vit que sa cavalerie, peu disposée à commencer l'attaque, attendait de voir agir l'infanterie. Enfin, un de ses meilleurs officiers, singulièrement estimé pour sa valeur, sortit tout-à-coup des rangs, et, passant à cheval devant Brutus, alla se rendre à l'ennemi: il se nommait Camulatus.

LVII. Brutus fut vivement affecté de cette désertion; et, soit colère, soit crainte que le goût du changement et la trahison ne s'étendissent plus loin, il fit sur-le-champ marcher ses troupes à l'ennemi, comme le soleil inclinait déjà vers la neuvième heure du jour¹. Il enfonça tout ce qui lui était opposé, et, secondé par sa cavalerie, qui avait chargé vigoureusement avec les gens de pied dès qu'elle avait vu les ennemis s'ébranler, il pressa vivement leur aile gauche, qu'il força de plier. Son autre aile, dont les officiers avaient étendu les rangs, parcequ'étant moins nombreuse que celle des ennemis, ils craignaient qu'elle ne fût enveloppée, laissa, par ce mouvement, un grand intervalle dans le centre. Devenue alors faible, elle ne fit pas une longue résistance, et fut la première à prendre la fuite. Les ennemis, après l'avoir mise en déroute, revinrent sur l'aile victorieuse, et enveloppèrent Brutus, qui, dans un danger si pressant, fit de la tête et de la main tous les devoirs d'un grand général et d'un brave soldat, et mit tout en œuvre pour s'assurer la victoire. Mais ce qui la lui avait donnée à la première bataille la lui fit perdre à la seconde. Dans l'action précédente, tous les ennemis qui furent vaincus restèrent morts sur la place; dans celle-ci, où les troupes de Cassius prirent d'abord la fuite, il n'en périt qu'un très petit nombre, et ceux qui se sauvèrent, effrayés encore de leur première défaite, remplirent de trouble et de découragement le reste de l'armée (17). Ce fut là que le fils de Caton fut tué, en faisant des prodiges de valeur, au milieu des plus braves de la jeunesse romaine: accablé de fatigue, il ne voulut ni fuir ni reculer; combattant toujours avec le même courage, disant tout haut son nom

¹ Trois heures de l'après-midi.

et celui de son père, il tomba sur un monceau de morts ennemis. Les plus braves de l'armée se firent tuer en défendant Brutus.

LVIII. Ce général avait dans son armée un de ses amis, nommé Lucilius, homme plein de courage, qui, voyant quelques cavaliers barbares laisser tous les autres fuyards pour ne s'attacher qu'à Brutus, résolut de sacrifier sa vie, s'il le fallait, pour les arrêter. Il se tint à quelque distance d'eux, et cria qu'il était Brutus. Ce qui fit ajouter foi à sa parole, c'est qu'il demanda d'être conduit à Antoine, à qui il se fiait; au lieu, disait-il, qu'il craignait César. Ces cavaliers, se félicitant d'une rencontre si heureuse, emmenèrent leur prisonnier, qu'il faisait déjà nuit, et détachent quelques uns d'entre eux pour en aller porter la nouvelle à Antoine, qui, ravi de joie, sortit au-devant d'eux. Dès que les soldats eurent entendu dire qu'on amenait Brutus en vie, ils accoururent en foule; les uns, en plaignant son infortune; les autres, regardant comme indigne de sa gloire que, par un amour excessif de la vie, il eût consenti à être la proie des Barbares. Quand les cavaliers approchèrent d'Antoine, il s'arrêta pour penser à l'accueil qu'il devait faire à Brutus; mais Lucilius s'avançant vers lui avec la plus grande confiance : « Antoine, lui dit-il, aucun des ennemis n'a fait et ne fera Brutus prisonnier : à Dieu ne plaise que la fortune ait tant de pouvoir sur la vertu ! On le trouvera sans doute mort ; ou, s'il est vivant, on le verra toujours digne de lui-même. Pour moi, j'en ai imposé à vos soldats en me disant Brutus, et je viens, prêt à souffrir pour ce mensonge les plus horribles tourments. » Ces paroles frappèrent d'étonnement tout ceux qui les entendirent; et Antoine, se tournant vers les soldats qui avaient amené Lucilius : « Mes compagnons, leur dit-il, vous êtes sans doute irrités d'une tromperie que vous regardez comme une insulte : mais sachez que vous avez fait une bien meilleure prise que celle que vous poursuivez : au lieu d'un ennemi que vous cherchiez, vous m'avez amené un ami. Je ne sais, je vous le jure, comment j'aurais traité Brutus si vous me l'aviez amené vivant; mais j'aime mieux acquérir des amis de ce mérite que d'avoir en ma puissance des ennemis. » A ces mots, il embrasse Lucilius, et le remet entre les mains d'un de ses amis. Il l'employa souvent dans la suite, et éprouva en toute occasion son attachement et sa fidélité.

LIX. Il était déjà nuit, lorsque Brutus, après avoir traversé une rivière dont les bords étaient escarpés et couverts d'arbres, s'éloigna du champ de bataille, et que, s'arrêtant dans un endroit creux, il s'assit sur un grand rocher, avec le petit nombre d'officiers et d'amis qui l'accompagnaient. Là, élevant d'abord ses regards vers le ciel, qui était semé d'étoiles, il prononça deux vers grecs, dont Volumnius rapporte celui-ci :

Punis, ô Jupiter, l'auteur de tant de maux !

Il dit avoir oublié l'autre (18). Il nomma ensuite tous ceux de ses amis qui avaient péri sous ses yeux, et soupira surtout au souvenir de Flavius et de Labéon : celui-ci était son lieutenant, et l'autre le chef des ouvriers. Dans ce moment quelqu'un de sa suite, se sentant pressé par la soif, et voyant aussi Brutus très altéré, prit un casque et courut à la rivière pour y puiser de l'eau. Pendant qu'il y allait, on entendit du bruit à l'autre bord, et Volumnius, suivi de Dardanus, l'écuyer de Brutus, s'avança pour voir ce que c'était. Ils revinrent bientôt et demandèrent de l'eau : « Elle est toute bue, répondit Brutus à » Volumnius avec un sourire plein de douceur ; mais on va vous en » apporter d'autre. » Il renvoya à la rivière celui qui avait été déjà en chercher, et qui manqua d'être pris ; il fut blessé, et ne se sauva qu'avec peine. Brutus conjecturant qu'il devait avoir perdu peu de monde à cette bataille, Statilius s'offrit, pour l'en assurer, de passer au travers des ennemis, afin d'aller voir ce qui se passait dans son camp (car c'était le seul moyen de s'en éclaircir), en convenant avec Brutus que s'il y trouvait les choses en bon état, il élèverait une torche allumée, et reviendrait aussitôt le rejoindre. Statilius parvint jusqu'au camp, et éleva le signal convenu ; mais après un long intervalle Brutus ne le voyant pas revenir : « Si Statilius, dit-il, » était en vie, il serait déjà de retour. » En effet, comme il retournait vers Brutus, il tomba entre les mains des ennemis, qui le massacrèrent.

LX. La nuit était fort avancée, lorsque Brutus se penchant, assis comme il était, vers Clitus, un de ses domestiques, lui dit quelques mots à l'oreille. Clitus ne lui répondit rien, mais ses yeux se remplirent de larmes. Alors Brutus tirant à part Dardanus, son écuyer, lui parla tout bas. Il s'adressa enfin à Volumnius, et, lui parlant grec, il lui rappela les études et les exercices qu'ils avaient faits ensemble, et le pria de l'aider à tenir son épée et à s'en percer le sein. Volumnius s'y refusa, ainsi que ses autres amis ; et l'un d'eux ayant dit qu'il ne fallait pas rester là plus long-temps, mais s'éloigner par la fuite : « Sans doute il faut fuir, répondit Brutus en se levant, et se servir » pour cela, non de ses pieds, mais de ses mains. » En même temps il leur serre à tous la main, l'un après l'autre, et leur dit, avec un air de gaieté : « Je vois avec la satisfaction la plus vive que je n'ai été abandonné par aucun de mes amis ; et ce n'est que par rapport à ma patrie que je me plains de la fortune. Je me crois bien plus heureux que » les vainqueurs, non seulement pour le passé, mais pour le présent ; » car je laisse une réputation de vertu que ni leurs armes, ni leurs » richesses, ne pourront jamais leur acquérir, ni leur faire transmettre à leurs descendants : on dira toujours d'eux qu'injustes et » méchants, ils ont vaincu des hommes justes et bons, pour usurper » un empire auquel ils n'avaient aucun droit. » Il finit par les conjurer de pourvoir à leur sûreté, et se retira à quelque distance avec

deux ou trois d'entre eux, du nombre desquels était Straton, qui, en lui donnant des leçons d'éloquence, s'était particulièrement lié avec lui; il le fit mettre près de lui, et appuyant à deux mains la garde de son épée contre terre, il se jeta sur la pointe et se donna la mort. Quelques auteurs disent qu'il ne tint pas lui-même l'épée; mais que Straton, cédant à ses vives instances, la lui tendit en détournant les yeux, et que Brutus, se précipitant avec raideur sur la pointe, se perça d'outre en outre, et expira sur l'heure. Messala, l'ami de Brutus, ayant fait depuis sa paix avec César, prit un jour de loisir pour lui présenter Straton, en lui disant, les larmes aux yeux : « Voilà, César, celui qui a rendu à mon cher Brutus le dernier service. » César le reçut avec bonté, et l'eut depuis pour compagnon dans toutes ses guerres, en particulier dans celle d'Actium, où Straton lui rendit autant de services qu'aucun des Grecs qu'il avait à sa suite. César louant un jour ce même Messala de ce qu'ayant été, par amitié pour Brutus, son plus grand ennemi à Philippes, il avait montré, à Actium, le plus grand zèle pour son service : « César, lui » répondit Messala, je me suis toujours attaché au parti le meilleur et » le plus juste¹. »

LXI. Antoine, ayant trouvé le corps de Brutus, ordonna qu'on l'ensevelît dans la plus riche de ses cottes d'armes; et dans la suite ayant su qu'elle avait été dérobée, il fit mourir celui qui l'avait soustraite, et envoya les cendres de Brutus à sa mère Servilie. Nicolas le philosophe⁽¹⁹⁾ et Valère-Maxime² rapportent que sa femme Porcia, résolue de se donner la mort, mais en étant empêchée par tous ses amis qui la gardaient à vue, prit un jour dans le feu des charbons ardents, les avala, et tint sa bouche si exactement fermée, qu'elle fut étouffée en un instant. Cependant il existe une lettre de Brutus, dans laquelle il reproche à ses amis d'avoir tellement négligé Porcia qu'elle s'était laissée mourir pour se délivrer d'une pénible maladie. Il semble donc que ce soit de la part de ces deux écrivains un anachronisme; car cette lettre, si elle est véritablement de Brutus³, fait assez connaître la maladie de sa femme, son amour pour son mari, et le genre de sa mort.

¹ Réponse à la fois généreuse et adroite : il ne lui dissimule pas que la cause de Brutus ne fût meilleure que la sienne; mais il reconnaît qu'après avoir suivi le parti de Brutus, il n'avait pu en embrasser un meilleur que celui d'Auguste.

² L. IV, c. vi. Valère-Maxime, qui nous a conservé les traits mémorables de l'histoire romaine et de celle des autres peuples, vivait sous Auguste et Tibère, et dédia son ouvrage à ce dernier empereur : il descendait des deux familles Valéria et Fabia, dans la dernière desquelles le surnom de *Maximus* était assez commun; et c'est de là que lui viennent ses deux noms.

³ On a inséré parmi les *Lettres familières* de Cicéron quelques lettres de Brutus, et l'on n'y trouve pas celle que cite ici Plutarque, et de laquelle il résulterait que Porcia était morte avant son mari; mais il y a apparence que, dès le temps de Nicolas le philosophe et de Valère-Maxime, cette lettre passait pour supposée, car il n'est pas vraisemblable que ces deux écrivains en aient ignoré l'existence.

PARALLÈLE DE DION ET DE BRUTUS.

I. Dion et Brutus eurent l'un et l'autre de grandes qualités , et l'on doit compter pour la première d'avoir su s'élever par de faibles commencements à un si grand degré de puissance ; mais , sous ce rapport , Dion a sur Brutus un grand avantage : il n'eut pas un concurrent qui excitât son émulation , comme Brutus l'avait en la personne de Cassius , homme à la vérité inférieur à Brutus par sa réputation et sa vertu , mais qui , par son audace , sa valeur et sa capacité dans la guerre , eut une grande part aux exploits de son collègue. On lui fait même honneur du commencement de leur entreprise , et l'on assure qu'il fut le premier auteur de la conspiration contre César , à laquelle Brutus était loin de penser. Dion , non content de fournir pour son expédition des armes , des vaisseaux et des soldats , sut encore attirer seul à lui les amis qui le secondèrent dans l'exécution de son projet. Brutus trouva dans la situation des affaires , et dans la guerre même , ses richesses et sa puissance ; mais Dion fit seul tous les frais de la guerre ; et , pour rendre la liberté à sa patrie , il sacrifia à ses concitoyens l'argent qui devait servir à l'entretenir dans son exil.

II. Brutus et Cassius ne pouvant , après leur sortie de Rome , trouver leur sûreté dans le repos , condamnés à mort et poursuivis par leurs ennemis , furent forcés de se jeter dans la guerre , comme dans le seul asile qui leur restât ; et , en se faisant un rempart de leurs armes , c'était plus pour eux-mêmes que pour leurs concitoyens qu'ils s'exposaient au danger. Dion , au contraire , menait dans son exil une vie plus sûre et plus douce que le tyran qui l'avait banni ; et ce fut pour sauver la Sicile que , s'arrachant de cet état paisible , il alla volontairement se précipiter dans les plus grands périls. Il y avait d'ailleurs bien de la différence à délivrer les Syracusains de la domination de Denys , ou les Romains de celle de César. Le premier ne cherchait pas à dissimuler sa tyrannie , et il avait rempli des plus grands maux toute la Sicile. César , il est vrai , en établissant son autorité , ne ménagea pas ceux qui voulurent s'y opposer : mais après qu'il les eut vaincus et soumis , il n'eut guère que le nom et l'apparence du pouvoir absolu ; et , loin qu'on eût à lui reprocher un seul acte de cruauté et de tyrannie , il prouva que l'état des affaires demandait absolument un monarque , et que Dieu l'avait donné aux Romains comme le médecin le plus doux et le plus capable de guérir leurs maux. Aussi le peuple regretta-t-il César presque aussitôt après sa mort , et se montra-t-il implacable dans son ressentiment contre les meurtriers ; mais les concitoyens de Dion lui firent un crime d'avoir laissé Denys s'échapper de Syracuse , et de n'avoir pas détruit le tombeau du premier tyran.

III. Dion , comme général , est dans la conduite de la guerre à l'abri de tout reproche ; les projets qu'il a conçus lui-même , il les exécute

avec la plus grande sagesse , et il répare toujours heureusement les fautes des autres. Brutus paraît avoir manqué de prudence en mettant toute sa fortune au hasard d'une seconde bataille ; et après l'avoir perdue , au lieu de chercher les moyens de rétablir ses affaires , il abandonne toute espérance , et n'a pas , comme Pompée , assez d'audace pour tenter encore le sort des armes , qui pouvait lui devenir favorable , puisque sa flotte était maîtresse de la mer. Le plus grand reproche qu'on puisse lui faire , c'est qu'ayant dû à la clémence de César , et sa propre vie , et celle de tous les compagnons de sa captivité , dont il lui demanda le pardon , en ayant été traité comme ami , et plus honoré qu'aucun de ses autres courtisans , il ait attenté de sa propre main aux jours de son bienfaiteur. On ne peut rien reprocher de semblable à Dion : tant qu'il fut l'allié et l'ami de Denys , il l'aida à établir , à conserver sa puissance ; et ce ne fut qu'après avoir été banni , après avoir éprouvé dans la personne de sa femme la plus grande injustice , après avoir été dépouillé de ses biens , qu'il entreprit contre lui une guerre juste et légitime.

IV. Mais ne peut-on pas considérer sous un rapport contraire cette partie de leur parallèle , et dire que la haine des tyrans et l'aversion pour le mal , qui fait le principal mérite de ces deux grands hommes , fut entièrement pure et désintéressée dans Brutus , qui , sans avoir aucun sujet personnel de plainte contre César , exposa généreusement sa vie pour le seul intérêt de sa patrie ? Dion , sans les outrages qu'il reçut de Denys , ne lui aurait jamais déclaré la guerre , comme on le voit par les *Lettres* de Platon¹ , qui prouvent clairement que ce fut pour avoir été chassé de la cour du tyran , et non après l'avoir abandonnée volontairement , qu'il alla détruire la tyrannie. J'ajoute encore que Brutus , d'abord ennemi de Pompée , devint son ami par le seul motif du bien public , qui le rendit aussi l'ennemi de César , parce qu'il n'avait d'autre règle de son amitié et de sa haine que la seule justice. Tant que Dion eut la confiance du tyran , il lui rendit de grands services ; dès qu'il l'eut perdue , il lui déclara la guerre : aussi tous ses amis ne furent-ils pas persuadés qu'après avoir chassé Denys , il n'eût pas affermi la tyrannie sur sa tête , en attirant ses concitoyens par un nom plus doux que celui de tyran. Mais les ennemis mêmes de Brutus disaient hautement que de tous ceux qui avaient conspiré contre le tyran , il était le seul qui , depuis le commencement de l'entreprise jusqu'à la fin , n'eût eu d'autre but que de rendre aux Romains leur ancien gouvernement.

V. Au reste , le combat que Dion eut à soutenir contre Denys ne peut entrer en comparaison avec celui de Brutus contre César. De tous ceux qui vivaient familièrement avec Denys , il n'y en avait pas un à qui une vie passée dans la débauche du vin et des femmes , et

¹ Voy. la *Lettre septième*.

dans les jeux de hasard, n'eût inspiré pour ce tyran le plus profond mépris ; mais la pensée seule de faire périr César , sans craindre les talents, la puissance et la fortune d'un homme dont le nom seul ôtait le sommeil aux rois des Parthes et des Indiens ; cette pensée, dis-je , ne pouvait être conçue que par une ame forte et élevée, incapable de faire céder ses résolutions aux plus grands motifs de crainte. Aussi Dion n'eut pas plus tôt paru en Sicile , qu'il vit s'assembler autour de lui, pour combattre le tyran, des milliers de ses concitoyens : après la mort de César, le souvenir de sa gloire soutint la fortune de ses amis ; et son nom seul porta à un tel degré d'élévation le jeune homme qui le prit, et qui n'avait presque aucune ressource, qu'il devint en peu de temps le premier des Romains, et qu'il attacha ce nom sur sa personne comme un talisman contre la haine et la puissance d'Antoine.

VI. Objectera-t-on qu'il en coûta de grands combats à Dion pour chasser le tyran , et que Brutus tua César tout nu et sans gardes ? Mais c'est cela même qui prouve l'habileté d'un grand capitaine, d'avoir pu surprendre nu et sans gardes un homme environné d'une si grande puissance. Il ne l'attaqua pas brusquement , ni seul , ni même avec peu de personnes ; il avait prémédité de loin son dessein , et il l'exécuta avec un grand nombre de conjurés , dont aucun ne trahit sa confiance, soit que dès l'origine il les eût tous choisis bons, ou que son choix les eût rendus tels. Dion , au contraire, ou jugeant mal ceux qu'il s'associa, se confia à des hommes méchants ; ou s'il les avait bons, l'usage qu'il fit d'eux les rendit mauvais : deux méprises qui ne sont pas d'un homme prudent et sage : aussi Platon le blâme-t-il, dans ses *Lettres*, d'avoir choisi pour amis des gens dont il fut la victime¹.

VII. La mort de Dion ne trouva point de vengeur , et Brutus reçut de ses ennemis mêmes des témoignages d'estime. Antoine lui fit des obsèques honorables, et César lui conserva les honneurs qu'on lui avait décernés de son vivant. On voyait sa statue de bronze à Milan , dans la Gaule cisalpine : quelque temps après la mort de Brutus , César ayant vu cette statue , dont la ressemblance et le travail étaient parfaits, passa outre ; ensuite, s'étant arrêté quelques instants , il appela les magistrats de la ville , et leur dit , en présence de plusieurs personnes, qu'ils avaient violé le traité qu'il avait fait avec eux, puisqu'ils recélaient un de ses ennemis dans leurs murailles. Ces officiers s'en défendirent ; et, ne sachant de qui il voulait parler, ils se regardaient les uns les autres avec étonnement. César alors , se tournant vers la statue et fronçant les sourcils : « N'est-ce pas là, leur dit-il, mon ennemi que vous avez placé au milieu de votre ville ? » Ces magistrats interdits gardèrent le silence : mais César, s'étant mis à sourire, loua

¹ La lettre où Platon faisait à Dion ce reproche est perdue.

² Plutarque entend ici sans doute que la mort de Dion ne trouva point de vengeur parmi les hommes ; et peut-être désigne-t-il ses lâches amis qui le laissèrent égorger au milieu d'eux sans faire aucun mouvement pour le défendre ; mais sa mort fut vengée par celle de son meurtrier, comme on l'a vu à la fin de la Vie de Dion.

les Milanais de la fidélité qu'ils conservaient à leurs amis dans leurs revers même, et ordonna que la statue restât à sa place.

NOTES SUR LA VIE DE BRUTUS.

(1) C'est un trait remarquable du caractère des Romains que, malgré leur haine extrême pour la royauté, ils eussent conservé, dans le Capitole même, les statues de leurs rois. On ne peut pas en donner pour motif la beauté de ces monuments, ni l'ornement dont ils pouvaient être pour cet édifice : car des statues faites dans ces premiers temps de la barbarie romaine, où ce peuple n'avait presque aucune connaissance des arts, ces ouvrages ne devaient pas exciter cette sorte d'intérêt. Nous avons vu dans la *Vie de Publicola*, c. xiiii, que la statue de bronze érigée à Portenne, dans les premiers jours de la république, était d'un travail fort grossier.

(2) Tite-Live, liv. IV, c. xiv, raconte différemment cette histoire, et son récit est plus vraisemblable.

(3) Dion et Denys d'Halicarnasse sont du nombre de ceux qui nient formellement que Brutus, le meurtrier de César, descendit de l'ancien Brutus qui chassa les Tarquins. Le dernier de ces historiens dit que ceux qui ont fait les recherches les plus exactes dans l'histoire romaine assurent que l'ancien Brutus ne laissa point d'enfants, ni garçons, ni filles, et qu'entre autres preuves ils en apportent une qui est d'un très grand poids. Cette preuve est celle que Plutarque vient de citer, et qui se tirait de la différence des deux familles; celle du premier Brutus étant de race patricienne, au lieu que les Junius et les Brutus, qui se disaient ses descendants, étaient tous de famille plébéienne, et qu'ils n'exercèrent pas d'autres charges que celles d'édile et de tribun du peuple, qui pouvaient être remplies par des plébéiens. Ce n'est pas que ces familles ne soient parvenues au consulat; mais ce n'a été que tard, et depuis qu'on a permis aux plébéiens de posséder cette dignité. Cette preuve, au reste, n'est pas sans réplique; car Suétone, dans la *Vie d'Auguste*, c. II, nous apprend que quelques maisons patriciennes étaient devenues plébéiennes, et il en donne pour exemple la famille Octavia : mais il paraît que ces exemples ont été rares chez les Romains, ce qui conserve à cette preuve une grande force. L'autorité de Cicéron, qui, dans son *Traité des Orateurs illustres*, c. xiv, et dans sa première *Philippique*, c. vi, soutient l'opinion que Plutarque a suivie; cette autorité serait décisive si on ne savait qu'il honorait Brutus presque à l'égal d'un dieu; et pour le flatter, il l'aura fait descendre de ce Brutus, dont la mémoire était si chère aux Romains. Dion assure aussi que ce Brutus n'avait que les deux fils qu'il fit mourir, et que ceux qui engagèrent Brutus à tuer César ne publièrent qu'il descendait du libérateur de la patrie, que pour l'exciter à faire une action semblable. Voy. Dion, liv. XLIV, c. xiv, et Denys d'Halicarnasse, liv. V, c. III. Il y eut un intervalle de près de cinq cents ans entre l'expulsion des rois, arrivée l'an de Rome deux cent quarante-quatre, et la mort de César, qui fut tué l'an sept cent neuf.

(4) On distingue trois âges de la secte académique. La première Académie, qu'on appelle l'ancienne, eut pour vrai fondateur Socrate, dont Platon fut le successeur; Speusippe, son neveu, devint après lui le chef de cette école; Xénocrate et Polémon le furent ensuite. La seconde Académie, nommée aussi la moyenne, eut pour auteur Arcésilas, auquel succédèrent Lacydes, Évandros, Hégésinus et Carnéade. Ce dernier fut le chef de la troisième Académie, ou la nouvelle, et eut pour successeurs Clitomachus, Philon, Antiochus l'Ascalonite et Charmidas. Ces trois Académies vont depuis Socrate jusqu'au temps d'Auguste, et renferment un espace d'environ trois cents ans.

(5) Ce roi d'Afrique était Juba; et on ne trouve nulle part que Brutus ait parlé pour lui; mais il est certain qu'il intercédait pour Déjotarus, roi de Galatie.

(6) Ces faits ne se trouvent point dans les historiens; mais Cicéron y fait allusion dans le *Discours pour Milon*, c. xiiii.

(7) Il se nommait Helvius Cinna, et était tribun du peuple, suivant Dion,

l. XLIV, s. l., et Appien, liv. II des *Guerres civiles*, p. 321. Il fut pris pour le préteur Cornélius Cinna, un des conjurés. On croit que c'est ce poète qui avait composé un poème intitulé *Smyrne*, dont Catulle a fait l'éloge dans son épigramme quatre-vingt-seizième.

(8) Théomneste n'est point connu d'ailleurs. Il a été question de Cratippe dans la *Vie de Pompée*, c. LXXX. Cicéron, dans le fragment de son *Timée*, c. 1, dit de lui que c'était le premier des péripatéticiens de son temps; il lui confia son fils lorsqu'il l'envoya étudier à Athènes.

(9) C'est-à-dire que Brutus avait prononcé ce vers tout d'un coup, sans l'avoir amené par quelque chose qui y eût rapport. Mais il ne faut pas croire que Brutus eût dit ce vers sans sujet et sans motif. On buvait à la liberté des Romains, qui était le fruit de la mort de César, et comme Brutus avait l'esprit occupé de cette mort, il prononça ce vers, qui est le trois cent quarante-neuvième du seizième liv. de l'*Iliade*, pour faire entendre qu'il n'avait fait que prêter sa main à Apollon et à la destinée de ce prince, et que c'étaient les dieux et le destin qui l'avaient fait périr. Mais ce vers qu'il appliquait à la mort de César, on en fit le présage de la sienne.

(10) Il y avait trois lits autour de la table; et c'était de là que la salle à manger, chez les Romains, était appelée *triclinium*. Le lit du milieu était le plus honorable, ensuite celui d'en haut; le lit du bas était le moindre. De là vient qu'Horace, *Satir.*, lib. II, *set. viii*, désigne les parasites, espèce de gens très méprisés, par ces mots, *imi convivæ lecti*, « les convives d'en bas. » Brutus voulait mettre Favonius au lit d'en haut, comme à une place honorable, à cause de sa dignité de sénateur : mais Favonius, sans doute par plaisanterie, va se placer au lit du milieu.

(11) Suivant les principes d'Épicure, dont Cassius suivait la secte, tous les êtres physiques, soit matériels, soit moraux, et toutes les opérations de l'esprit, étaient le produit du mouvement des atomes et des différentes combinaisons de ces atomes, lesquelles étaient l'effet de ce mouvement : ainsi l'imagination et la pensée, de même que toutes les autres facultés de l'âme, étaient, suivant ces philosophes, produites par le mouvement, ou n'étaient que le mouvement lui-même. Cette manière de parler pourrait être vraie, dans l'opinion même de philosophes qui soutiennent la spiritualité de l'âme, en ne prenant le mot *mouvement* que dans l'acception d'*action*, d'*activité*, sans dont on se sert souvent pour désigner les opérations de l'âme.

(12) C'était aussi le sentiment de César, au rapport de Suétone, dans sa *Vie*, c. LXVII. Nous avons vu aussi dans la *Vie de Sertorius*, c. xvi, qu'il gagna la confiance et l'amitié des Espagnols, en leur donnant avec profusion de l'or et de l'argent pourorer leurs casques et enrichir leurs boucliers. Mais Mithridate pensait tout autrement; et Plutarque a dit de ce prince, dans la *Vie de Lucullus*, c. xi, qu'instruit par ses malheurs, il réduisit l'appareil fastueux de son armée à des forces réelles : il retrancha ses armes enrichies d'or et de pierreries, qui sont le prix du vainqueur, et non la force de ceux qui les portent. Ce n'était pas non plus le sentiment de ces Romains dont Tite-Live parle, liv. IX, c. XL. Au reste, c'est aux hommes de guerre à décider la question.

(13) Le texte est équivoque; on ne voit pas clairement si le lendemain est le jour de la naissance de Cassius ou de Messala : le dernier sens paraît le plus vraisemblable. Cassius, sombre comme il était, ne songeait guère à donner un souper le lendemain; et c'est plutôt Messala qui, selon l'usage des Romains, invitait ses amis à venir célébrer l'anniversaire de sa naissance. Si c'était Cassius qui eût prié Messala, alors il serait mort le jour anniversaire de sa naissance, comme Pompée et Attalus; mais il serait étonnant que Plutarque, qui, dans la *Vie de Camille*, a cité les exemples des personnes célèbres mortes à pareil jour que celui de leur naissance, n'eût pas rapporté celui de Cassius.

(14) Hétychius, sur ce mot, dit qu'il est une alteration de celui de Phryges, ou Phrygiens, parceque c'est ordinairement de cette nation que venaient les valets qui suivaient les troupes, pour y remplir les plus bas offices, et dont quelquefois on se servait pour combattre.

(15) Brutus regarde les Romains qui avaient suivi le parti d'Auguste et d'Antoine, comme s'étant rendus esclaves en s'attachant aux oppresseurs de la liberté publique,

et ne méritant que de vivre sous les maîtres qu'ils s'étaient choisis ; au lieu qu'avec lui ils auraient été libres et citoyens , parceque la liberté et la patrie ne se trouvaient plus que dans son parti.

(16) Le nom de Lacédémone paraît suspect en cet endroit : Thessalonique était dans la Macédoine , et par conséquent bien éloignée de Lacédémone. On ne voit pas d'ailleurs que les Lacédémoniens aient pris part à cette guerre , ni pour ni contre Brutus. On ne connaît pas non plus d'autre ville de ce nom dans les environs du lieu où se faisait la guerre. Etienne de Byzance nomme une autre ville de Lacédémone : mais c'est dans l'île de Chypre , qui ne paraît pas plus convenir ici que le Péloponnèse.

(17) Ce passage manque d'un peu de développement. Voy. M. Dacier sur cet endroit.

(18) Ce vers est le trois cent trente-deuxième de la *Médée* d'Euripide. Le sens de l'autre, que Volturnus avait oublié , était : « O vertu , tu n'es qu'un vain nom ! malheureux de t'avoir suivie , je reconnais aujourd'hui que tu n'es qu'une vile esclave » de la fortune. » Médée prononce ces vers contre Jason lorsqu'elle apprend qu'il l'a trahie. Applan , liv. IV des *Guerres civiles* , p. 665 , applique le premier vers à Antoine , qui , pouvant délivrer sa patrie en s'unissant à Brutus , et n'ayant même été épargné lors du meurtre de César , dans lequel les conjurés avaient voulu le comprendre , que par l'espérance qu'avait Brutus qu'il embrasserait le bon parti , aimait mieux se joindre à César pour opprimer et renverser la république , et finit par en être lui-même la victime.

(19) Nicolas Damasène , ou de Damas en Syrie , est toujours désigné par le surnom du lieu de sa naissance. Son père , Antipater , y tenait un rang distingué par ses emplois et ses richesses. Le fils , qui fut élevé avec beaucoup de soin , et qui aimait l'étude , fit dans les lettres et dans la philosophie des progrès qui lui donnèrent dès sa jeunesse la plus brillante réputation , et devint un des membres les plus distingués de l'école péripatéticienne. Il vécut dans une grande intimité avec Hérode , roi des Juifs , et fut aussi fort avant dans les bonnes grâces d'Auguste ; c'était lui qui envoyait à cet empereur ces dattes fameuses que produisait la vallée de Jéricho , remarquables par leur beauté , et auxquelles Auguste , pour les distinguer des dattes ordinaires , donna le nom du philosophe de qui lui venait un si beau présent. Nicolas avait composé une *Histoire universelle* en cent quarante livres ; un *Traité des Mœurs des différentes nations* , dont Stobée nous a conservé quelques fragments , qu'on place ordinairement avec ceux d'Héraclide sur la même matière , à la suite des *Politiques* d'Aristote. Nicolas avait dédié cet ouvrage au roi Hérode , suivant Photius , dans sa *Bibliothèque* , cod. CLXXXIX. Il avait écrit aussi ses propres *Mémoires* , et une *Vie d'Auguste* , qui peut-être faisait partie de son *Histoire universelle*. Il avait composé avec succès des tragédies et des comédies , et s'était illustré , au témoignage de Suidas , en tout genre de composition. Voy. la *Bibliothèque grecque de Fabricius* . t. II , p. 506 et 507.

ARATUS.

I. Pourquoi Plutarque adresse la *Vie* d'Aratus à Polycrate. — II. Aratus enfant est sauvé des mains d'Abantidas. — III. Exercices de sa jeunesse. — IV. Nicoclès usurpe la tyrannie de Sicyone. Projet d'Aratus d'en délivrer sa patrie. — V. Il essaie d'escalader la ville. — VI. Ses préparatifs. Il trompe les espions de Nicoclès. — VII. Il se met en marche. — VIII. Il est trahi par des chiens et par les patrouilles de la ville. — IX. Il se rend maître de Sicyone. Fuite de Nicoclès. — X. Il fait entrer cette ville dans la ligue des Achéens. — XI. Caractère d'Aratus. — XII. Sa modération et sa générosité. — XIII.

Son voyage en Égypte. — XIV. Histoire du tableau d'Aristate. — XV. Aratus rétablit la concorde parmi ses concitoyens. — XVI. Antigonus veut le brouiller avec le roi Ptolémée. — XVII. Aratus entreprend de se rendre maître de la citadelle de Corinthe. — XVIII. Importance de cette place. — XIX. Comment Antigonus s'en était emparé. — XX. Erginus promet à Aratus de la lui livrer pour soixante talents. — XXI. Aratus engage son argenterie pour faire cette somme. — XXII. L'entreprise est sur le point d'échouer. — XXIII. Aratus entre dans la ville de Corinthe. — XXIV. Il attaque la citadelle. —

XXV. Il s'en rend maître. — XXVI. Il détermine les Corinthiens à s'unir aux Achéens. — XXVII. Autres exploits d'Aratus. — XXVIII. Il obtient une grande autorité dans la ligue achéenne. — XXIX. Il entreprend de délivrer Argos du tyran Aristomachus. — XXX. Aristomachus est tué. Aristippe prend sa place. — XXXI. Vie misérable de ce tyran. — XXXII. Aratus essaie inutilement de s'emparer d'Argos par surprise. — XXXIII. Il reçoit un échec par sa faute. — XXXIV. Il bat le tyran, qui est tué. — XXXV. Sa réputation rétablie par ce succès. — XXXVI. Lysade, tyran de Mégalopolis, quitte la tyrannie, et réunit cette ville à la ligue des Achéens. — XXXVII. Victoire d'Aratus sur les Éoliens à Pallène. — XXXVIII. Aventure singulière dans le temple de Diane. — XXXIX. Aratus tente de surprendre le Pirée. — XL. Il le fait rendre aux Athéniens. — XLI. Il fait entrer Aristomachus second dans la ligue des Achéens. — XLII. Il est battu par Cléomène, et surprend Mantinée. — XLIII. Mort de Lysade. Tort que cet événement fait à Aratus. — XLIV. Réflexions sur la conduite d'Aratus. — XLV. Il empêche Cléomène de s'associer à la ligue

des Achéens. Suite de cette affaire. — XLVI. Les Corinthiens veulent se saisir de lui. Il leur échappe. — XLVII. Il refuse les offres avantageuses de Cléomène. — XLVIII. Il appelle Antigonus au secours des Achéens. — XLIX. Antigonus le traite honorablement. — L. Il reprend Argos sur Cléomène. — LI. Divers reproches faits à Aratus. — LII. Sa conduite à l'égard de Mantinée, inexcusable. — LIII. Il est battu par les Éoliens près de Caphyas. — LIV. Crédit d'Aratus auprès de Philippe. — LV. Ce prince change de conduite. — LVI. Aratus l'engage à rendre Ithome aux Messéniens. — LVII. Il se retire de la cour de Philippe. — LVIII. Philippe le fait empoisonner. — LIX. Honneurs funèbres qu'on lui rend à Sicyone. — LX. Vengeance que le ciel tire du crime de Philippe.

M. Dacier place l'époque de l'affranchissement de Sicyone par Aratus à l'an du monde 3699, la première année de la 132^e olympiade, l'an de Rome 502 249 ans avant J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment la durée de sa vie depuis la 2^e année de la 127^e olympiade jusqu'à la 3^e année de la 141^e, 214 ans avant J.-C.

I. Le philosophe Chrysippe¹, mon cher Polycrate, en citant un ancien proverbe, dans lequel sans doute il trouvait un mauvais sens, le présente, non tel qu'il est, mais comme il le juge meilleur :

Mieux qu'un enfant heureux qui peut louer son père ?

Mais Dionysidore de Trézène² blâme ce changement, et rapporte le proverbe tel qu'il est réellement :

Mieux qu'un fils malheureux qui peut louer son père (1) ?

Il ajoute que le but de ce proverbe est de fermer la bouche à ceux qui, n'ayant par eux-mêmes aucun mérite, se couvrent des vertus de leurs ancêtres, et les louent sans cesse outre mesure. Pour ceux en qui, selon Pindare,

La vertu des parents éclate tout entière,

comme on la voit briller en vous, qui conformez votre vie à ces modèles si parfaits que vous ont laissés vos aïeux, ils trouvent un vrai bonheur à se souvenir des hommes vertueux qui ont honoré leur famille, à entendre rapporter ou à raconter eux-mêmes leurs belles actions. Ce n'est pas faute de vertus personnelles qu'ils attachent leur réputation à des louanges étrangères, ajoutant leurs propres actions à celles de leurs ancêtres ; ils les louent à la fois comme les auteurs de leur race et comme les modèles de leur vie. C'est pour cela que je vous adresse la *Vie d'Aratus*, votre concitoyen et l'un de vos ancêtres, dont vous contribuez à honorer la mémoire, et par votre gloire personnelle, et par le pouvoir dont vous êtes revêtu : non que je croie que

¹ Plutarque a souvent parlé de Chrysippe dans les *Œuvres Morales*.

² Cet écrivain n'est point connu d'ailleurs.

vous n'avez eu plus de soin que personne de vous instruire, en détail de toutes ses belles actions, mais je veux que vos deux fils Polycrate et Pythoclès soient élevés au milieu de ces exemples domestiques de vertu, et qu'ils entendent raconter ou qu'ils lisent eux-mêmes ce qu'ils doivent imiter. Il est d'un esprit plus amoureux de soi-même que du beau et de l'honnête, de se croire le plus parfait des hommes.

II. Lorsque l'aristocratie pure et dorienne (2) eut été détruite à Sicyone, comme une harmonie tombée dans la confusion, et qu'on l'y eut remplacée par les séditions, par les intrigues ambitieuses des démagogues, cette ville, toujours agitée de troubles et de maux politiques, passait continuellement d'un tyran à un autre. Quand enfin on eut fait mourir Cléon, les Sicyoniens élurent pour magistrats Timoclides et Clinias, les deux personnages qui avaient le plus de réputation et d'autorité dans la ville. Le gouvernement commençait à prendre quelque assiette, lorsque Timoclides vint à mourir. Abantidas, fils de Paséas, s'étant emparé de tyrannie, tua Clinias et chassa ou fit mettre à mort tous les parents et tous les amis de ce magistrat. Il cherchait son fils Aratus, âgé de sept ans, pour le faire périr : mais, dans la confusion dont la maison était remplie, cet enfant se sauva avec ceux qui prenaient la fuite ; et après avoir erré par la ville, saisi de frayeur et sans aucun secours, il entra par hasard dans la maison d'une femme nommée Soso, sœur d'Abantidas, et mariée à Prophantes, frère de Clinias. Cette femme, naturellement généreuse, persuadée d'ailleurs que c'était par la volonté de quelque dieu que cet enfant s'était réfugié chez elle, le cacha dans l'intérieur de sa maison, et le fit partir la nuit pour Argos.

III. Aratus, dérobé à un si grand péril et mis en sûreté, sentit dès lors naître en lui une haine violente contre les tyrans, qui ne fit que s'accroître et s'enflammer de plus en plus avec l'âge. Il reçut une excellente éducation à Argos, chez les amis et les hôtes de son père. Devenu grand et robuste, il s'appliqua aux exercices du corps avec tant de succès, qu'il fut couronné aux cinq combats du pentathle (3). On reconnaît dans ses statues une figure d'athlète ; et, à travers l'air de prudence et de majesté qui brille dans ses traits, on distingue la voracité et le hoyau d'un champion (4). Cette application aux exercices du gymnase empêcha qu'il ne se formât à l'éloquence autant qu'il convenait à un homme d'état. Il est vrai que quelques auteurs prétendent qu'il eut plus de talent pour la parole qu'on ne l'a cru communément ; ils en jugent par les Mémoires qu'il a laissés, et qu'il composait à la hâte au milieu des plus grandes occupations, et dans les termes qui s'offraient les premiers à sa plume.

IV. Abantidas assistait quelquefois et prenait même part aux entretiens philosophiques que Dinias et Aristote le dialecticien⁴ tenaient

⁴ Dinias est cité par Fabricius, *Bibliothèque grecque*, liv. I, p. 586, not., comme ayant écrit

tous les jours sur la place publique : ils lui en avaient inspiré le goût, pour se ménager l'occasion d'exécuter le projet qu'ils avaient formé contre lui, et ils le firent périr. Après sa mort, Paséas, son père, ayant pris sa place, fut tué en trahison par Nicoclès, qui s'empara de la tyrannie. Ce dernier avait, dit-on, une ressemblance parfaite de visage avec Périandre, fils de Cypsèle, comme le Perse Oronte ressemblait à Alcméon, fils d'Amphiaraüs ; on attribue aussi une grande ressemblance avec Hector à ce jeune Lacédémonien qui, suivant le récit de Myrtille, fut écrasé par la foule de ceux qui, sur le bruit de cette conformité, accoururent de tous côtés pour le voir. Il y avait à peine quatre mois que Nicoclès régnait, et qu'il faisait souffrir à ceux de Sicyone les maux les plus cruels, lorsque les Étoliens lui dressèrent des embûches et furent sur le point de lui enlever le trône. Aratus, entré dans l'adolescence, s'attirait déjà, par sa noblesse et par son courage, une grande considération. On ne voyait en lui rien de commun, rien de lâche ; il montrait en tout une gravité au-dessus de son âge, et une prudence qui donnait du poids à ses conseils, et fixait sur lui les espérances des bannis de Sicyone. Nicoclès lui-même veillait sur sa conduite et faisait secrètement observer toutes ses démarches ; non qu'il craignît de sa part une entreprise aussi hardie et aussi périlleuse que celle qu'il exécuta, mais il le soupçonnait de solliciter contre lui les rois qui avaient été les amis et les hôtes de son père. Il est vrai qu'Aratus tenta d'abord cette voie ; mais voyant qu'Antigonus manquait aux promesses qu'il lui avait faites, et que ses espérances sur le secours de l'Égypte et de Ptolémée étaient fort éloignées, il résolut, pour renverser le tyran, de n'employer que ses propres ressources. Il communiqua d'abord son dessein à Aristomachus et à Ecdélus¹ : le premier était un des bannis de Sicyone ; et l'autre un Arcadien de Mégalopolis, homme versé dans la philosophie, mais plein d'activité, et qui avait pris à Athènes les leçons d'Arcésilas l'académicien². L'ardeur avec laquelle ils reçurent l'un et l'autre cette première ouverture l'engagea à parler aux autres bannis, dont un petit nombre, par la honte de se refuser à une si belle espérance, s'associèrent à son entreprise ; tous les autres voulurent l'en détourner, et lui représentèrent que son peu d'expérience le rendait téméraire.

V. Pendant qu'il délibérait en lui-même sur les moyens de saisir quelque poste voisin de Sicyone, d'où il pût, comme d'une place d'armes, faire la guerre au tyran, il vint à Argos un Sicyonien qui s'était sauvé de prison : il était frère de Xénoclès, l'un des bannis ; et, amené par son frère à Aratus, il lui dit que l'endroit de la muraille par où il s'était sauvé était, en dedans, presque de niveau avec le terrain de la ville, qui, de ce côté-là, avait beaucoup d'élévation et était couvert

sur les nouvelles découvertes, celles apparemment qui regardaient les arts et les sciences. Aristote le dialecticien n'est cité dans Fabricius que d'après cet endroit de Plutarque. — ¹ Il le nomme ailleurs Ecdémus. — ² Nous avons parlé d'Arcésilas dans la Vie de Brutus, note (4).

de rochers escarpés, et qu'en dehors le mur pouvait être escaladé. Aratus, d'après ce rapport, fait repartir Xénoclès avec deux de ses esclaves, Senthas et Technon, qu'il charge de reconnaître la muraille, résolu, si la chose était possible, de brusquer secrètement l'entreprise, et de tout hasarder plutôt que de se jeter dans une longue guerre, et d'engager ouvertement, simple particulier, plusieurs combats contre le tyran. Xénoclès et les esclaves, après avoir pris la hauteur de la muraille, revinrent lui rapporter que le lieu n'était, de sa nature, ni inaccessible, ni même difficile, mais qu'on ne pourrait guère en approcher sans être découvert par de petits chiens très ardents qui appartenaient à un jardinier, et qu'il n'était pas possible d'apprivoiser. Aratus, malgré cet obstacle, se mit en devoir d'exécuter son projet.

VI. C'était alors une précaution ordinaire que de faire des provisions d'armes, parcequ'on ne voyait partout que des brigandages, que des courses continuelles des uns sur les autres. Euphranor, un des bannis, fit publiquement des échelles, son état de charpentier éloignant de lui tout soupçon. Les amis qu'Aratus avait à Argos lui fournirent chacun dix hommes sur le peu de domestiques qu'ils avaient à eux, et lui-même arma trente des siens. Il prit à sa solde quelques uns des bandits dont Xénophile était le premier chef, et leur fit entendre qu'il les menait à Sicyone enlever les haras du roi : il les envoya presque tous, par différents chemins, à la tour de Polygnote¹, avec ordre de l'y attendre. Il fit prendre les devants à Caphésias et à quatre autres, qui, en habit de voyageurs, devaient arriver de nuit chez le jardinier, comme des étrangers qui faisaient route, et, après avoir pris leur logement dans sa maison, l'enfermer avec ses chiens ; car c'était le seul endroit par où l'on pût approcher de la muraille. Ils cachèrent dans des tonneaux (5) des échelles qui se démontaient ; et après les avoir chargées sur des chariots, ils les firent partir devant eux. Dans ce moment, des espions de Nicoclès arrivèrent à Argos, et le bruit courut qu'ils se promenaient déguisés dans la ville, pour observer Aratus. Le lendemain, à la pointe du jour, Aratus se montra sur la place publique, et y resta long-temps à s'entretenir avec ses amis ; il entra ensuite dans le gymnase, s'y fit frotter d'huile ; et emmenant de là quelques jeunes gens avec lesquels il avait coutume de boire et de s'amuser, il s'en retourna dans sa maison. Bientôt après on vit sur la place quelques uns de ses domestiques, dont l'un portait des couronnes, l'autre achetait des flambeaux, un troisième s'entretenait avec ces musiciennes qui vont chanter et jouer des instruments dans les repas. Cette conduite trompa les espions de Nicoclès, et ils se disaient en riant l'un à l'autre : « Qu'il est bien vrai que rien n'est plus timide » qu'un tyran. Nicoclès lui-même, maître d'une si grande ville, ayant

¹ Elle était située entre Argos et Némée.

» sous ses ordres une armée nombreuse , a peur d'un jeune homme
 » qui passe ses jours à dépenser en amusements et en festins ce qu'il
 » devrait employer à s'entretenir dans son exil. » Trompés ainsi par
 leurs conjectures, ils retournèrent à Sicyone.

VII. Aratus, à peine sorti de table, part d'Argos ; et ayant joint les soldats qui l'attendaient à la tour de Polygnote, il les conduisit à Némée¹, où il s'ouvrit de son projet à la plupart d'entre eux. Il excite leur courage par les grandes promesses qu'il leur fait ; et, leur donnant pour mot du guet Apollon très favorable, il les mène droit à Sicyone, hâtant sa marche à mesure que la lune baissait, la retardant ensuite pour jouir de sa clarté le reste du chemin, et n'arriver cependant à la maison du jardinier, voisine de la muraille, que lorsque la lune serait couchée. Ce fut là que Caphésias vint à sa rencontre. Il n'avait pu se rendre maître des chiens, qui avaient pris la fuite à son arrivée ; mais il avait enfermé le jardinier. Cet accident découragea la plupart de ses soldats, qui lui conseillaient de renoncer à son entreprise, et de se retirer ; mais il les rassura, en leur promettant de les ramener si les chiens devenaient trop importuns.

VIII. Il se fit en même temps précéder par ceux qui portaient les échelles, sous la conduite d'Ecdélus et de Mnasihéus, et les suivit à petits pas ; les chiens aboyaient avec force, et couraient autour d'Ecdélus et de sa troupe ; cependant ils approchèrent de la muraille, et y plantèrent sans obstacle leurs échelles. Les premiers montaient déjà, lorsque l'officier qui devait être relevé le matin passa vis-à-vis d'eux avec une clochette² et beaucoup de torches allumées, suivi de soldats qui faisaient un grand bruit : ceux d'Ecdélus se tapirent, comme ils étaient, sur leurs échelles, et se dérochèrent sans peine aux yeux des ennemis. Mais la garde du matin, qui venait relever celle de la nuit, les exposa à un plus grand danger ; elle passa cependant sans les apercevoir, et aussitôt Ecdélus et Mnasihéus, ayant les premiers escaladé la muraille, se saisirent des deux côtés du chemin, et envoyèrent Technon presser la marche d'Aratus. Il y avait peu de distance du jardin à la muraille et à la tour, où un grand chien de chasse faisait le guet : cet animal, soit lâcheté naturelle, soit fatigue du jour, ne sentit pas l'approche d'Aratus ; mais les chiens du jardinier l'ayant comme provoqué en aboyant du bas, il répondit d'abord par un aboi sourd et obscur ; et quand les gens d'Ecdélus passèrent devant la tour, il aboya de toute sa force, et fit retentir de ses cris tout le voisinage. La sentinelle placée en avant demanda au veneur, à haute voix, après qui son chien aboyait avec tant de fureur, et s'il n'y avait pas quelque chose de nouveau. Le veneur lui répondit de la tour qu'il n'y avait rien d'inquiétant, que c'étaient les torches des gardes et le son de la clochette qui avaient

¹ Ville sur le chemin d'Argos à Sicyone.

² Cette petite cloche était faite pour reconnaître si les sentinelles veillaient. Les factionnaires étaient obligés de hâter de loin lorsqu'ils en entendaient le son.

irrité son chien. Cette réponse encouragea les soldats d'Aratus; ils ne doutèrent pas que le veneur, d'intelligence avec leur chef, n'eût voulu les cacher, et qu'un grand nombre d'habitants ne favorisât leur entreprise. Mais quand ils commencèrent à monter, ils coururent un nouveau danger, et virent que l'affaire allait traîner en longueur, parceque les échelles pliaient, à moins qu'ils ne montassent doucement et l'un après l'autre : cependant l'heure pressait, déjà le chant des coqs se faisait entendre, et l'on allait voir arriver les gens de la campagne qui portaient les denrées au marché.

IX. Aratus donc, après s'être fait précéder de quarante de ses soldats, se presse de monter; il attend encore quelques uns de ceux qui étaient en bas, et marche avec eux sans délai au palais du tyran, dont les gardes passaient la nuit sous les armes; il les charge brusquement, les fait tous prisonniers, sans en tuer un seul, et envoie sur-le-champ presser tous ses amis de sortir de leurs maisons et de venir le joindre. Ils accoururent de tous côtés comme le jour commençait à paraître; et bientôt le théâtre est rempli d'une multitude considérable qu'un bruit vague avait attirée, et qui ne savait encore rien de certain sur ce qui s'était passé : mais un héraut, s'avancant au milieu de la foule, crie qu'Aratus, fils de Clinias, appelle les citoyens à la liberté. Ne doutant plus alors que l'événement qu'ils attendaient depuis si longtemps ne fût arrivé, ils courent tous au palais du tyran, et y mettent le feu. Les tourbillons de flamme qui s'élevèrent de cet incendie furent vus de Corinthe; dont les habitants, surpris, se proposaient d'aller au secours des Sicyoniens. Nicoclès se sauva par des souterrains, et sortit de la ville; les soldats, aidés par les habitants, éteignirent le feu et pillèrent le palais. Aratus n'empêcha pas le pillage; il fit même apporter et mettre en commun tout ce qui restait des richesses du tyran, pour le partager à ses concitoyens. Il n'y eut, ni parmi ceux qui avaient escaladé la muraille, ni parmi les ennemis eux-mêmes, un seul homme de tué ou de blessé; la fortune eut soin que cette entreprise ne fût souillée par le sang d'aucun citoyen.

X. Aratus rappela tous ceux qui avaient été bannis par Nicoclès, au nombre de quatre-vingts, ainsi que ceux qui l'avaient été par les autres tyrans, et qui n'étaient pas moins de cinq cents. Ces derniers avaient erré loin de leur patrie pendant près de cinquante ans; ils revinrent la plupart dans une extrême misère, et se remirent en possession de leurs maisons, de leurs terres et de tous les biens qu'ils avaient avant leur exil : ils jetèrent par-là Aratus dans un grand embarras. Il voyait Antigonus porter un œil d'envie sur la ville depuis qu'elle était libre, et épier l'occasion de s'en emparer : au-dedans elle était en proie aux troubles et aux séditions (8). Il prit donc le meilleur parti que pût lui suggérer la conjoncture présente; ce fut d'associer Sicyone à la ligue des Achéens¹. Comme les Sicyoniens étaient d'ori-

¹ La 1^{re} année de la 133^e olympiade, 252 ans avant J.-C.

gine dorienne, ils adoptèrent sans peine le nom et le gouvernement des Achéens, qui n'avaient pas encore beaucoup de considération et de puissance. Ils n'occupaient la plupart que de petites villes; leur territoire n'était ni bon, ni fertile; la côte qu'ils habitaient n'avait point de ports et était bordée de rochers, entre lesquels la mer pénétrait dans le continent¹. Mais, malgré cet état de faiblesse, ils firent voir mieux qu'aucun autre peuple que les Grecs ont une force invincible lorsqu'elle est dirigée par un général habile, qui sait leur faire observer une exacte discipline, et les maintenir dans la concorde. Les Achéens, qui n'étaient qu'une très petite portion de ces anciens Grecs si florissants, qui n'avaient pas alors tous ensemble la puissance d'une ville peu considérable, parvinrent cependant, par leur docilité à écouter de bons conseils, à conserver l'union entre eux, à obéir, à suivre, sans aucun sentiment d'envie, celui que ses vertus élevaient au-dessus d'eux; parvinrent, dis-je, non-seulement à maintenir leur liberté au milieu de tant de villes, de tant de souverains redoutables et d'un si grand nombre de tyrans, mais encore à affranchir de la servitude et à conserver libres la plupart des autres Grecs.

XI. Aratus possédait les qualités d'un homme d'état : généreux et magnanime, plus occupé du bien public que du sien propre, ennemi implacable des tyrans, il n'avait d'autre mesure de ses amitiés et de ses haines particulières que l'utilité générale. Aussi ne paraissait-il pas ami aussi zélé qu'ennemi doux et facile; car il variait souvent dans ces deux affections, mais toujours par des motifs d'intérêt politique. Les nations, les villes, les assemblées, les théâtres, s'accordaient tous à dire qu'Aratus n'aimait que ce qui était honnête; qu'à la vérité timide et défiant dans les guerres qu'il fallait faire à découvert et dans les batailles rangées, il était, pour exécuter des desseins secrets, pour surprendre des villes et des tyrans, le plus rusé de tous les hommes (7). De là vint qu'après avoir terminé avec gloire des entreprises dont on n'osait espérer le succès, et qu'il déploya la plus grande audace, il en manqua d'autres qui n'étaient pas moins importantes sans être plus difficiles, et qu'un excès de précaution fit seul échouer. Il est des animaux qui, clairvoyants dans les ténèbres, sont comme aveugles pendant le jour, parce que la sécheresse et la ténuité de l'humeur aqueuse de leurs yeux ne peut supporter une grande lumière : on voit de même des hommes pleins de prudence et de courage qui, faciles à troubler dans les périls qu'il faut braver ouvertement et en plein jour, montrent la plus grande assurance dans ces entreprises secrètes qu'ils font, pour ainsi dire, à la dérobée. Cette inégalité, dans des naturels d'ailleurs très bons, vient d'un défaut de philosophie; la nature seule, sans le secours de la science, produit en eux la vertu, comme ces fruits

¹ L'Achaïe, dont Corinthe était la capitale, s'étendait le long de la côte occidentale du Péloponnèse.

sauvages qui croissent spontanément et sans culture (8) : c'est ce que nous allons rendre sensible par des exemples.

XII. Aratus, après s'être réuni, lui et sa ville, à la ligue des Achéens, servit dans la cavalerie, et mérita, par son obéissance, l'amitié de ses généraux. Quoiqu'il eût contribué de sa propre réputation et des forces de sa patrie à affermir cette ligue, il se montra toujours aussi soumis que le dernier soldat au chef qui commandait les Achéens, fût-il de Dyme, de Tritta¹, ou d'une autre ville plus petite encore. Le roi d'Égypte lui envoya vingt-cinq talents², qu'il accepta, et qu'il distribua sur-le-champ aux citoyens pauvres, pour racheter leurs prisonniers et pour subvenir à leurs autres besoins.

XIII. Cependant les bannis rentrés dans Sicyone ne se prêtaient à aucune conciliation, et pressaient vivement la restitution de leurs biens : cette division menaçait la ville d'une ruine prochaine, et Aratus, qui n'espérait de remède que de la libéralité de Ptolémée, résolut d'aller trouver ce prince, et de lui demander l'argent nécessaire pour terminer ces différends. Il s'embarqua donc à Méthone, au-dessus du promontoire de Malée (9), pour aller de là droit en Égypte ; mais il s'éleva un vent impétueux, qui poussait les vagues contre son vaisseau avec tant de violence, que le pilote, s'abandonnant aux flots, fut jeté hors de sa route, et n'aborda qu'avec beaucoup de peine à Adria (10), ville ennemie, occupée par Antigonus, qui y tenait une garnison. Aratus, pour éviter cette ville, se hâta de débarquer ; et laissant là son vaisseau, il s'éloigna de la mer, accompagné d'un seul de ses amis, nommé Timanthe ; ils se jetèrent tous deux dans un bois épais où ils passèrent une très mauvaise nuit. Il était à peine sorti du vaisseau, que le commandant de la garnison arriva pour l'arrêter ; mais les domestiques d'Aratus, à qui leur maître avait fait la leçon, le trompèrent, et lui dirent qu'Aratus avait pris précipitamment la fuite pour se rendre en Eubée. Le commandant saisit le vaisseau comme ennemi et le retint avec les domestiques et les effets. Au bout de quelques jours, Aratus se trouva fort embarrassé sur le parti qu'il devait prendre ; mais, par bonheur, un vaisseau romain relâcha près du lieu où il se tenait, tantôt caché, tantôt épiant ce qui se passait. Le vaisseau faisait voile pour la Syrie : Aratus y monta, après avoir obtenu du patron qu'il le menât en Carie. Ce second voyage sur mer ne fut pas moins périlleux que le premier. De Carie il s'embarqua pour l'Égypte, où il n'arriva qu'après une longue traversée. Il eut sur-le-champ une audience du roi, qu'il trouva très bien disposé, et dont il avait déjà gagné l'affection par les ouvrages de peinture qu'il lui envoyait de Grèce. Aratus, bon connaisseur en ce genre, rassemblait les tableaux des meilleurs maîtres, surtout ceux de Pamphile et de Mélanthe (11), et les faisait passer à Ptolémée. Les arts florissaient

¹ Voy. la note (44) des Vies d'Agis et de Cléomène. — ² Environ cent vingt-cinq mille livres. Ce roi est Ptolémée Philadelphe, auquel Evergète I^{er} succéda, 247 ans avant J.-C.

alors à Sicyone, et la peinture passait pour y avoir sa beauté antique sans la moindre altération ; au point qu'Apelle, déjà si admiré pour ses ouvrages, se transporta dans cette ville, et donna un talent ⁴ à ces deux artistes, moins pour se perfectionner auprès d'eux dans son art que pour partager leur réputation.

XIV. Aussi Aratus, qui, après avoir mis Sicyone en liberté, fit enlever tous les portraits des tyrans, balança-t-il long-temps s'il ôterait celui d'Aristrate, qui avait régné du temps de Philippe. Ce portrait était l'ouvrage de tous les élèves de Mélanthe, qui avaient représenté le tyran debout sur un char de victoire ; Apelle lui-même y avait travaillé, au rapport de Polémon le géographe (12). Ce tableau était admirable, et Aratus, sensible à la beauté de l'art, voulut d'abord le conserver ; mais bientôt sa haine contre les tyrans l'emporta, et il donna ordre de l'enlever. Le peintre Néalcès (13), ami d'Aratus, demanda grace pour ce tableau, les larmes aux yeux ; et comme Aratus le lui refusait : « Faisons, lui dit ce peintre, la guerre aux tyrans, et » non à leurs ouvrages ; épargnons au moins le char et la victoire, et » je ferai sortir Aristrate du tableau. » Aratus y ayant consenti, Néalcès effaça la figure d'Aristrate, et mit une palme à la place, sans oser y ajouter autre chose ; mais on dit que les pieds du tyran restèrent cachés au fond du char.

XV. L'envoi de ces tableaux avait donc, comme je l'ai dit, acquis à Aratus la bienveillance de Ptolémée. Mais lorsque ce prince eut goûté les charmes de sa conversation, il l'aima bien davantage, et lui donna pour la ville de Sicyone cent cinquante talents ⁵ : Aratus en prit d'abord quarante ⁶, avec lesquels il retourna dans le Péloponnèse ; et le roi partagea les autres en plusieurs paiements qu'il lui envoya aux termes fixés. C'était pour Aratus une grande gloire d'avoir su ménager à ses concitoyens une somme si considérable, tandis que la plupart des capitaines et des chefs du peuple, pour de bien plus petites sommes qu'ils recevaient des rois, violaient toute justice, livraient leurs villes et les mettaient dans la plus honteuse dépendance ; mais ce qui lui fut bien plus glorieux, c'est l'emploi qu'il fit de cet argent pour apaiser les différends des pauvres et des riches, pour rétablir la concorde et rendre à tout le peuple le repos et la sûreté. On ne peut trop admirer sa modération dans une si grande puissance : nommé seul arbitre absolu pour apaiser les querelles des bannis, il ne voulut pas accepter un pouvoir si étendu : mais s'étant associé quinze citoyens, il vint à bout avec eux, après beaucoup de peine et de travail, de terminer toutes les dissensions, et de rétablir la paix et l'union dans la ville. En reconnaissance d'un service si important, les citoyens lui décernèrent en commun les honneurs qu'il méritait ; et les bannis en

⁴ Environ cinq mille livres.—⁵ Sept cent cinquante mille livres.—⁶ Deux cent mille livres.

particulier lui érigèrent une statue de bronze, avec cette inscription en vers élégiaques :

Les conseils généreux et la haute sagesse,
 La force redoutable et les exploits divers
 A qui nous avons dû le salut de la Grèce,
 Sont connus en tous lieux dans ce vaste univers.
 Mais nous, qui dans le sein d'une chère patrie
 Te devons le retour, grand et juste Aratus,
 Par ce bronze, le fruit d'une heureuse industrie,
 Nous voulons consacrer tes sublimes vertus :
 Parmi les dieux sateurs nous plaçons ton image.
 Cet honneur t'est bien dû : tu fus notre sauveur ;
 Tu rends à ton pays un gouvernement sage ;
 Tu lui donnes des lois qui feront son bonheur.

XVI. Les grands bienfaits dont Aratus avait comblé ses concitoyens le firent triompher de leur envie ; mais le roi Antigonos, jaloux de sa gloire, et voulant, ou l'attirer tout-à-fait à son parti, ou le rendre suspect à Ptolémée, lui donna des marques sigulières d'affection qu'Aratus n'avait pas recherchées. Une fois entre autres qu'il avait fait un sacrifice à Corinthe, il lui envoya à Sicyone des portions de la victime ; et pendant le festin, où les convives étaient nombreux, il dit tout haut : « J'avais cru que ce jeune Sicyonien n'avait qu'une franchise »
 • généreuse, et n'aimait que la liberté de sa patrie ; mais je vois au-
 • jourd'hui qu'il juge très bien des caractères et de la conduite des
 • princes. Il avait d'abord fait peu de cas de nous ; et, portant ses
 • espérances hors de la Grèce, il admirait les richesses de l'Égypte,
 • dont on lui vantait les éléphants, les flottes et la cour fastueuse.
 • Maintenant qu'il a vu l'intérieur de la scène, et qu'il a reconnu que
 • tout cet éclat n'est qu'une vaine décoration de théâtre, il s'est tourné
 • vers nous : aussi j'accueille avec plaisir ce jeune homme, résolu de
 • l'employer en toute occasion ; et je vous prie de le regarder comme
 • votre ami. » Ces mots, recueillis avec soin par les malins et les en-
 vieux, leur fournirent un prétexte d'écrire à Ptolémée, à l'envi les
 uns des autres afin de lui donner contre Aratus des préventions fâ-
 cheuses ; le roi d'Égypte lui envoya même quelqu'un pour se plaindre
 de sa conduite. Ainsi, dans les amitiés si ardentes de ces rois qui, tels
 que des amants jaloux, se disputaient si vivement Aratus, il entraît
 beaucoup d'envie et de malignité.

XVII. Aratus, élu pour la première fois préteur des Achéens, alla ravager la Calydonie et la Locride, qui est en face de l'Achaïe, au-delà du golfe de Corinthe. Il partit de là avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens : mais il arriva trop tard ; ils avaient été déjà battus par les Étoliens auprès de Chéronée, où leur béotarque Abœocritus était resté sur le champ de bataille avec mille des siens¹. L'an-

¹ Cette bataille ne doit pas être confondue avec la célèbre bataille de ce nom, gagnée par Philippe sur les Athéniens et les Thébains, la 3^e année de la 110^e olympiade, 66 ans avant la naissance d'Aratus.

née suivante, il fut encore nommé préteur (14) : il se proposa de reprendre la citadelle de Corinthe, entreprise qui n'avait pas seulement pour objet d'affranchir Sicyone et l'Achaïe, mais encore de chasser la garnison des Macédoniens, qui tenait la Grèce entière sous un joug tyrannique. Charès, général des Athéniens, après un grand succès sur les généraux du roi de Perse, écrivit au peuple d'Athènes qu'il venait de remporter une victoire qu'on pouvait appeler la sœur de celle de Marathon (15). On peut aussi, sans craindre de se tromper, dire de cette entreprise d'Aratus qu'elle fut la sœur de celles du Thébain Pélopidas et de Thrasybule l'Athénien, lorsqu'ils firent périr les tyrans (16); avec cette différence, qui est toute à l'avantage de celle d'Aratus, qu'elle n'était pas dirigée contre des Grecs, mais contre une puissance étrangère.

XVIII. En effet, l'isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit le continent de la Grèce à celui du Péloponnèse; et la citadelle de Corinthe, qui, placée sur une haute montagne, s'élève du milieu de la Grèce, dès qu'elle est occupée par une garnison, rompt toute communication dans l'intérieur de l'isthme, empêche tout passage, même des gens de guerre, tout commerce par terre et par mer, et rend maître de toute la Grèce celui qui l'est de la place par ses troupes. Aussi Philippe-le-Jeune¹, roi de Macédoine, appelait-il sérieusement et avec vérité la ville de Corinthe les fers de la Grèce; sa citadelle était l'objet de l'envie commune, surtout des princes et des rois; et le désir qu'Antigonos avait de la posséder était en lui une passion violente, une véritable fureur : toutes ses pensées, tous ses soins, avaient pour but de s'en emparer par surprise, car il ne pouvait se flatter de l'emporter de force.

XIX. Alexandre, qui l'occupait, étant mort, et, à ce qu'on croit, du poison qu'Antigonos lui avait fait donner, sa femme Nicée prit en main le gouvernement des affaires, et garda soigneusement la citadelle. Antigonos lui envoya d'abord Démétrius, son fils, et lui donna l'espérance de le lui faire épouser : espérance flatteuse pour une femme de son âge que de lui promettre pour mari un prince jeune et bien fait. Il se servit donc de son fils comme d'un appât pour l'attirer, et il y réussit quant au mariage : pour la citadelle, loin de l'abandonner, elle la garda avec plus de soin que jamais. Antigonos, feignant de ne s'en plus soucier, fit célébrer à Corinthe les noces de son fils, donna des spectacles et des festins qu'il continuait tous les jours, ne paraissant penser qu'à se divertir et à faire bonne chère. Le jour que le musicien Amébéé devait chanter sur le théâtre, Antigonos, ayant fait orner une litière avec une magnificence royale, conduisit lui-même au spectacle Nicée, qui, ravie d'un tel honneur, ne s'attendait guère à ce qui allait lui arriver. Quand on fut au détour d'une

¹ Il était fils de Démétrius : c'est celui qui fut vaincu par Quintus Flaminius; et son père fils Persée, en qui finit le royaume de Macédoine, comme on l'a vu dans la Vie de Paul-Émile.

rue qui montait au théâtre , il ordonna à ceux qui la portaient de l'y conduire ; et , laissant là le musicien Amébée et les plaisirs de la noce , il monta sur-le-champ à la citadelle avec une activité au-dessus de son âge. Il en trouva la porte fermée ; mais heurtant avec son bâton , il commanda qu'on la lui ouvrit ; et les soldats , étonnés de le voir , la lui ouvrirent. Il fut si charmé de se voir maître de cette place , que , ne pouvant contenir sa joie , il se mit à boire au milieu des rues et de la place publique , accompagné de musiciennes , et couronné de fleurs. Oubliant son âge et les divers changements de fortune qu'il avait éprouvés , il courait en débauché , arrêtaient les passants et les embrassait : tant la joie qui n'est pas modérée par la raison transporte l'homme hors de lui-même , et agite plus son ame que la tristesse et la crainte ! Antigonus s'étant ainsi emparé , par adresse , de la citadelle , y mit pour garnison les hommes dont il était le plus sûr , et en donna le commandement au philosophe Persée (17).

XX. Aratus , qui avait voulu s'en rendre maître du vivant d'Alexandre , abandonna ce projet lorsque ce prince fut entré dans la ligue achéenne ; mais alors il s'offrit une occasion de tenter de nouveau l'entreprise. Il y avait à Corinthe quatre frères , Syriens de nation , dont l'un , nommé Dioclès , servait dans la garnison. Les trois autres , ayant dérobé de l'argent du roi , se retirèrent à Sicyone , auprès d'un banquier nommé Égias , dont Aratus se servait dans les affaires qui concernaient son état. Ils lui remirent d'abord une partie de cet argent ; et Erginus , l'un des trois frères , en allant souvent chez lui , échangea peu à peu le reste. Ce trafic ayant établi de la familiarité entre eux , et le banquier ayant mis un jour la conversation sur la citadelle de Corinthe , Erginus lui dit qu'en allant y voir son frère , il avait remarqué à l'endroit le plus escarpé de la montagne un sentier taillé obliquement dans le roc , qui conduisait à un endroit du château où la muraille était très basse. « Eh quoi ! mon ami , lui » dit en riant Égias , vous allez , pour si peu d'argent , troubler les » affaires du roi lorsque pourriez vendre si cher une heure de votre » temps ? Si vous veniez à être pris , ne seriez-vous pas puni pour ce » larcin comme si vous aviez livré la citadelle ? » Erginus lui répondit en souriant qu'il sonderait Dioclès ; car il ne se fiait pas trop à ses autres frères. Il revint peu de jours après trouver Égias , et s'engagea de conduire Aratus à un endroit de la muraille qui n'avait pas plus de quinze pieds de hauteur , et de le seconder , avec Dioclès , dans l'exécution de son entreprise.

XXI. Aratus promit de leur donner soixante talents ¹ si l'entreprise réussissait ; si au contraire elle manquait , et qu'il se sauvât avec eux , il s'engageait à leur donner à chacun une maison et un talent ¹. Comme les soixante talents devaient être déposés chez Égias pour la

¹ Trois cent mille livres.—² Cinq mille livres.

sûreté d'Erginus , et qu'Aratus , qui ne les avait pas alors , ne voulait pas les emprunter , de peur de faire soupçonner son dessein , il mit en gage , chez le banquier , la plus grande partie de sa vaisselle et des bijoux de sa femme. Plein de grandeur d'ame , épris de l'amour du beau et de l'honnête , et sachant qu'Épaminondas et Phocion avaient passé pour les plus justes et les plus vertueux des Grecs , parcequ'ils avaient refusé tous les présents qu'on voulait leur faire , et n'avaient pas rendu leur probité vénale , il alla plus loin encore , et dépensa secrètement son bien à cette entreprise , malgré le danger auquel il s'exposait seul pour ses concitoyens , qui ne savaient même pas ce qu'il faisait pour eux. Qui n'admira une telle magnanimité ? Qui encore aujourd'hui ne prendra un vif intérêt aux actions d'un homme qui achète si chèrement un si grand péril , qui engage ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener pendant la nuit au milieu des ennemis , et y combattre pour sa propre vie , sans d'autre gage que l'espérance d'une belle action ?

XXII. Cette entreprise , déjà si dangereuse en elle-même , le devint encore davantage par la faute qu'une méprise fit commettre dès le premier pas. Aratus avait chargé Technon , son esclave , de reconnaître la muraille avec Dioclès , que Technon ne connaissait pas de figure , mais dont il croyait avoir les traits bien empreints dans son esprit , d'après le portrait qu'Erginus lui en avait fait : il lui avait dit que son frère était brun , qu'il avait les cheveux frisés et n'avait point de barbe. Arrivé donc au lieu du rendez-vous où Erginus devait se trouver avec Dioclès , il attendit près des portes de la ville , à un endroit qu'on appelait Ornis. Dans ce moment le frère aîné d'Erginus et de Dioclès , nommé Dionysius , qui ne savait rien du complot et n'avait aucune intelligence avec eux , mais qui ressemblait assez à Dioclès , passa par hasard auprès de Technon , qui , frappé de la ressemblance de cet homme avec le portrait qu'on lui avait fait de Dioclès , lui demanda s'il n'avait pas quelque relation avec Erginus. Dionysius lui répond qu'il est son frère. A ce mot , Technon ne doute plus qu'il ne parle à Dioclès ; et , sans lui demander son nom , sans attendre d'autre indice , il lui prend la main , lui parle de l'intelligence qu'il avait avec Erginus , et lui fait à ce sujet beaucoup de questions. Dionysius reçoit avec adresse sa confidence , lui répond dans son sens , et , reprenant le chemin de la ville , il s'entretient avec lui de manière à ne lui donner aucun soupçon. Ils approchaient déjà des portes , et Dionysius se préparait à saisir Technon , lorsque , par un nouveau hasard , Erginus arrive , qui , s'apercevant de l'erreur de Technon et du danger où il est , lui fait signe de s'enfuir ; ils prennent tous deux leur course , et se sauvent auprès d'Aratus. Cet accident ne lui fit rien perdre de ses espérances ; il envoie sur-le-champ Erginus porter de l'argent à son frère pour l'engager à se taire. Erginus va le trouver , et le ramène avec lui à Aratus. Une fois maîtres de sa personne , ils ne lui per-

mirent pas de s'en retourner ; ils le lièrent même , et , le tenant enfermé dans une petite maison , ils se disposèrent à exécuter leur dessein.

XXIII. Quand tout fut prêt , Aratus donna l'ordre à ses troupes de passer la nuit sous les armes ; et lui-même prenant quatre cents soldats d'élite , qui , à l'exception d'un petit nombre , ignoraient ce qu'ils allaient faire , il les conduisit à une des portes de la ville , le long du temple de Junon. On était alors au milieu de l'été ; la lune dans son plein et sans aucun nuage rendait la nuit si claire , que l'éclat des armes qui réfléchissaient sa lumière leur fit craindre d'être découverts par les gardes. Les premiers de la troupe touchaient presque aux murailles , lorsqu'il s'éleva de la mer des nuages qui couvrirent la ville et ombragèrent tous les environs : là ils s'assirent pour ôter leurs souliers , soit pour faire moins de bruit , soit parcequ'en montant sur des échelles on glisse moins quand on a les pieds nus. Erginus , avec sept jeunes gens déguisés en voyageurs , s'étant glissé dans la porte sans être aperçu , tue la sentinelle et les gardes. En même temps on dresse les échelles : Aratus y fait monter d'abord cent hommes , ordonne aux autres de le suivre le plus promptement qu'ils pourront ; et , retirant aussitôt les échelles , il descend dans la ville , et avec ses cent hommes monte à la citadelle , plein de joie , et ne doutant plus du succès , puisqu'il n'a pas été découvert. En avançant , ils voient venir une patrouille de quatre hommes qui portaient de la lumière ; ils n'en furent pas aperçus , parce qu'ils étaient encore dans l'ombre des nuages qui cachaient la lune , au lieu qu'ils les distinguaient très bien à la clarté de leur lumière. Ils se tinrent serrés le long de vieux murs et de murailles en ruines , comme dans une embuscade ; et lorsque ces hommes passèrent devant eux , ils les chargèrent si brusquement qu'ils en tuèrent trois ; le quatrième , blessé à la tête d'un coup d'épée , s'enfuit précipitamment , en criant que les ennemis sont dans la ville. Bientôt les trompettes sonnent l'alarme , et dans un instant toute la ville est sur pied ; les rues sont pleines de gens qui courent de tous côtés ; on éclaire dans les quartiers bas et au haut de la citadelle ; partout il s'élève un grand bruit dont on ne peut démêler la cause.

XXIV. Malgré ces obstacles , Aratus poursuit sa marche , et s'efforce de gravir sur les roches escarpées qui mènent à la citadelle : il marche d'abord avec beaucoup de lenteur et de difficulté , parcequ'il avait manqué le sentier qui , enfoncé entre les rochers sous lesquels il était caché , aboutissait à la muraille par plusieurs détours ; mais tout-à-coup , comme par miracle , la lune , dit-on , écartant les nuages , fait briller sa lumière et lui découvre les sinuosités obscures du sentier , jusqu'à ce qu'il soit arrivé au pied de la muraille , à l'endroit qu'on lui avait désigné. Alors les nuages , se rassemblant de nouveau , dérobent la clarté de la lune , et replongent tout dans l'ob-

scélérat⁴. Les trois cents soldats qu'Aratus avait laissés hors des portes près du temple de Junon étaient entrés dans la ville ; et , la trouvant pleine de tumulte et éclairée de tous côtés , ils ne purent découvrir le sentier que les autres avaient pris , ni les suivre à la trace : ils prirent donc le parti de se serrer tous dans le flanc d'un rocher dont l'ombre les couvrait , et là ils attendirent , dans une cruelle inquiétude , des nouvelles d'Aratus , qui était déjà aux prises avec les ennemis.

XXV. Ils faisaient pleuvoir sur lui une grêle de traits : on entendait du bas de la citadelle les cris des combattants ; mais c'était un bruit confus que répétaient les échos des montagnes , et l'on ne pouvait discerner d'où il partait. Les trois cents hommes d'Aratus ne savaient donc de quel côté ils devaient tourner , lorsqu'ils virent Archélaüs , qui commandait les troupes du roi , monter , à la tête d'un corps nombreux , vers la citadelle , avec de grands cris et un grand bruit de trompettes , pour aller charger Aratus en queue. Les trois cents , qu'il avait passés sans les apercevoir , se levant tout-à-coup , comme d'une embuscade , tombent sur lui , tuent les premiers qu'ils peuvent atteindre , donnent l'épouvante aux autres et à leur chef , les mettent en fuite , et les dispersent dans la ville. Ils avaient à peine assuré leur victoire , qu'Erginus , envoyé par ceux qui combattaient au haut de la citadelle , vient leur annoncer qu'Aratus est aux mains avec les ennemis , qui font la plus vigoureuse résistance : qu'il soutient un grand combat au pied de la muraille , et qu'il a besoin d'un prompt secours. Ils demandent d'y être conduits sur-le-champ , et en gravissant la montagne ils font connaître par des cris leur approche , afin d'encourager leurs compagnons. La clarté de la lune , réfléchie par leurs armes , les faisait paraître plus nombreux le long du chemin qu'ils tenaient , et les échos , plus sensibles dans le silence de la nuit , en renforçant leurs cris , donnaient l'idée d'une troupe beaucoup plus considérable qu'elle ne l'était réellement. Ils joignirent enfin Aratus , et firent tous ensemble de si grands efforts , que , repoussant les ennemis , ils s'établirent sur la muraille , furent maîtres de la citadelle au point du jour , et virent les premiers rayons du soleil éclairer leur victoire. Le reste des troupes étant arrivé en même temps de Sicyone , les Corinthiens leur ouvrirent volontiers les portes , et les aidèrent à faire la garnison prisonnière.

XXVI. Quand Aratus eut assuré le succès de son entreprise , il descendit de la citadelle au théâtre , suivi d'une foule immense de peuple , qu'attirait le désir de le voir et d'entendre le discours qu'il allait faire aux Corinthiens. Après avoir placé les Achéens , en une double haie , sur les avenues du théâtre , il sortit du fond de la scène , tout armé , et s'avança jusqu'au milieu , le visage tellement changé par

* Il faut avouer que la poésie ne pourrait pas mieux imaginer , pour donner du merveilleux à un poëme , que ces apparitions et disparitions de la lumière de la lune , qui viennent toutes si à propos.

la fatigue et par les veilles, que l'abattement de son corps tenait comme affaissées la joie et la fierté de son ame. Dès qu'il parut, le peuple se répandit autour de lui et fit éclater les témoignages de la plus vive affection. Aratus, ayant passé sa pique à la main droite, plia le genou, et, appuyant tout son corps sur sa pique, il resta long-temps dans cette attitude, et reçut en silence les cris et les applaudissements de la multitude, qui louait sa vertu et le félicitait de sa fortune. Quand ils eurent cessé et que le calme fut rétabli, il recueillit ses forces et fit sur la ligue des Achéens un discours analogue à l'action qu'ils venaient de faire; il persuada aux Corinthiens de s'associer à cette ligue, et leur rendit les clefs de la ville, qui, depuis le temps de Philippe, n'étaient plus en leur pouvoir. Entre les officiers d'Antigonus, il mit en liberté Archélaüs, qu'il avait fait prisonnier, et fit mourir Théophraste, qui ne voulait pas sortir de la ville. Persée n'avait pas plus tôt vu la citadelle prise, qu'il s'était sauvé à Cenchrée¹. Quelque temps après, dans une conférence qu'il faisait sur la philosophie, l'un de ses auditeurs lui ayant dit que le sage seul pouvait être un bon général : « Il est vrai, répondit-il, qu'autrefois j'ai fort ap- » prouvé cette maxime de Zénon; mais depuis la leçon que m'a donnée » ce jeune homme de Sicyone, j'ai bien changé de sentiment. » Ce mot de Persée est rapporté par la plupart des historiens.

XXVII. Aratus en sortant de l'assemblée, alla se saisir du temple de Junon et du port de Léchée, où il se rendit maître de vingt-cinq vaisseaux du roi, prit cinq cents chevaux et quatre cents Syriens qu'il fit vendre à l'encan. Les Achéens restèrent en possession de la citadelle, où ils mirent une garnison de quatre cents hommes avec cinquante chiens et autant de veneurs entretenus dans la place. Les Romains, dont Philopémen avait attiré l'admiration, le nommèrent le dernier des Grecs, pour marquer qu'après lui il n'avait paru en Grèce aucun homme d'un aussi grand mérite. Pour moi, je dirais volontiers que cet exploit d'Aratus est le dernier qu'aient fait les Grecs, et qu'en audace et en honneur il est comparable à ce que ce peuple a fait de plus éclatant. Les événements qui suivirent en sont la preuve : car les Mégariens, quittant aussitôt le parti d'Antigonus, se joignirent à Aratus; et les Trézéniens, avec ceux d'Épidaure, entrèrent dans la ligue des Achéens. Aratus, à sa première excursion hors de Sicyone, se jeta dans l'Attique, passa ensuite à Salamine, qu'il mit au pillage, et se servit des Achéens comme d'un corps de troupes qu'il aurait tiré de prison pour l'employer à tout ce qu'il voulait entreprendre. Il renvoya sans rançon les prisonniers athéniens, afin de jeter parmi eux les premières semences de révolte contre les Macédoniens.

XXVIII. Il fit entrer dans la ligue achéenne le roi Ptolémée², à qui il laissa le commandement des troupes de terre et de mer; et ce trait

¹ Un des ports de Corinthe.—² Évergète.

de politique lui acquit une si grande autorité parmi les Achéens, que, la loi ne permettant pas de l'élire préteur tous les ans, on le nommait à cette charge de deux années l'une; mais, par l'influence que lui donnaient ses actions et ses conseils, il était réellement perpétué dans le gouvernement. On voyait que ni les richesses, ni la gloire, ni l'amitié des rois, ni l'intérêt de sa propre patrie, rien enfin ne lui était plus cher que l'accroissement de la ligue achéenne. Il pensait avec raison que des villes dont chacune en particulier est trop faible pour se soutenir, en se liant ensemble par un intérêt commun, se conservent par leur union mutuelle. Les parties du corps humain tirent leur aliment et leur vie de la liaison qu'elles ont entre elles : sont-elles séparées, elles ne prennent plus de nourriture et finissent par se détruire. De même tout ce qui rompt la société des villes les conduit à leur dissolution; elles s'accroissent au contraire les unes par les autres lorsque, devenues parties d'un corps puissant, elles participent aux avantages d'une sagesse commune.

XXIX. Aratus voyait les principaux des peuples voisins vivre libres sous leurs propres lois, et, indigné que les Argiens languissent dans la servitude, il entreprit de les délivrer de leur tyran Aristomachus; jaloux d'ailleurs de rendre à Argos la liberté, comme le prix de l'éducation qu'il y avait reçue, il voulait l'associer à la ligue des Achéens. Il trouva des Argiens qui osèrent le seconder dans cette entreprise, et qui eurent pour chefs Eschyle et le devin Charimènes. Mais ils manquaient d'épées; car il était défendu à tous les Argiens d'avoir des armes, et le tyran avait établi les plus fortes peines contre ceux à qui l'on en aurait trouvé. Aratus, ayant fait forger à Corinthe de petits poignards, les cacha dans des ballots de mauvaises hardes, dont on chargea des bêtes de somme, et les fit partir pour Argos. Mais le devin Charimènes ayant associé un de ses amis à la conjuration, Eschyle et les autres conjurés en furent si irrités, que, se séparant de Charimènes, ils poursuivirent seuls leur entreprise. Charimènes s'en aperçut, et, n'écoulant que sa colère, il alla les dénoncer comme ils partaient déjà pour aller massacrer le tyran : heureusement la plupart des conjurés eurent le temps de s'enfuir de la place publique et de se sauver à Corinthe.

XXX. Cependant Aristomachus fut tué, peu de temps après, par ses propres domestiques (18); mais un autre tyran plus cruel encore que ce dernier, nommé Aristippe, prévient les mesures des Argiens et s'empare de la tyrannie. Aratus, se mettant à la tête de tous ceux des Achéens qui étaient en âge de porter les armes, marche promptement au secours d'Argos, persuadé qu'il trouverait toujours les habitants disposés à le recevoir. Mais l'habitude avait rendu leur esclavage volontaire; et personne ne s'étant déclaré pour lui, il se retira, sans autre effet de son expédition que d'attirer aux Achéens le reproche d'avoir fait en pleine paix un acte d'hostilité, et de les voir

Justice devant les Mantinéens. La cause ayant été plaidée sans qu'Aratus comparût, Aristippe la poursuivit avec chaleur et fit condamner les Achéens à une amende de trente mines¹. Depuis ce moment, Aristippe, qui déjà haïssait Aratus autant qu'il le craignait, chercha les moyens de le faire périr, et fut secondé dans sa vengeance par Antigonos. Ils avaient partout des gens apostés qui épiaient l'occasion d'exécuter leur complot; mais il n'est pas pour un chef de garde plus sûre que l'affection ferme et sincère de ceux qu'il commande. Quand le peuple et les grands se sont accoutumés à ne pas craindre leur chef, mais à craindre pour lui, toutes les oreilles, tous les yeux sont ouverts pour veiller à sa sûreté, et il est bientôt instruit de tout ce qui se passe.

XXXI. Je veux, à cette occasion, interrompre un moment le fil de ma narration pour faire connaître le genre de vie auquel Aristippe s'était réduit par l'amour de cette tyrannie si enviée, de cette autorité absolue dont on vante tant le bonheur. Ce tyran, qui avait Antigonos pour allié, qui entretenait pour sa sûreté un si grand nombre de troupes, et qui n'avait pas laissé dans Argos un seul de ses ennemis vivant, n'admettait pas dans son palais ses propres satellites et les tenait dans les portiques extérieurs; il avait à peine soupé, que, chassant au plus tôt tous ses domestiques, il fermait la porte de sa cour et se retirait, avec sa concubine, dans une chambre haute, fermée par une trappe sur laquelle il plaçait son lit, pour y prendre un sommeil tel qu'on peut l'avoir dans cet état continuel de trouble et de frayeur. La mère de sa maîtresse ôtait l'échelle avec laquelle il était monté dans sa chambre et allait l'enfermer dans une autre pièce : le matin elle la reportait et appelait cet heureux tyran, qui sortait de sa chambre comme un serpent de son repaire. Aratus, au contraire, qui devait, non à la violence et aux armes, mais à l'autorité des lois et à ses vertus, une puissance perpétuelle, toujours vêtu d'une robe et d'un manteau très simples, reconnu pour l'ennemi commun de tous les tyrans, a laissé une postérité qui subsiste encore et qui est honorée de tous les Grecs (19). Mais de tous ces usurpateurs qui occupent des forteresses, qui entretiennent des satellites, qui, pour la sûreté de leur personne, s'entourent d'armes, de portes et de trappes, il en est bien peu qui, comme les plus faibles animaux², échappent à une mort violente; et il n'en est pas un seul qui laisse après lui une race, une maison, un tombeau, pour conserver d'eux un souvenir honorable.

XXXII. Aratus avait tenté plusieurs fois, et secrètement, et à force ouverte, de surprendre Aristippe et de lui enlever Argos, sans avoir jamais pu y réussir. Une fois même, après avoir dressé les échelles, il avait, avec peu de monde et beaucoup de danger, gagné le haut de la muraille, et tué les gardes qui étaient venus pour le repousser : mais

¹ Environ vingt-sept mille livres.—² Mot à mot : comme les lièvres.

au point du jour, le tyran l'ayant assailli de tous côtés, les Argiens, comme si Aratus n'eût pas combattu pour leur liberté, et qu'ils eussent seulement présidé aux jeux néméens, ne firent pas le moindre mouvement, et restèrent spectateurs équitables et impartiaux du combat. Aratus, en se défendant avec vigueur, reçut un coup de pique qui lui perça la cuisse; cependant il se maintint jusqu'à la nuit dans le poste qu'il occupait, sans que les ennemis, qui le pressaient vivement, pussent le repousser. S'il eût pu soutenir le combat toute la nuit, il n'aurait pas échoué dans son entreprise, car déjà le tyran pensait à s'enfuir, et avait envoyé sur ses vaisseaux la plus grande partie de ses effets : mais personne n'en avertit Aratus, et l'eau commençant à lui manquer, ne pouvant d'ailleurs agir, à cause de sa blessure, il ramena ses troupes à Sicyone.

XXXIII. Abandonnant donc les moyens de surprise, il se jeta ouvertement avec toute son armée dans l'Argolide, où il pilla tout le pays. Il livra un grand combat contre Aristippe près de la rivière de Charès, et mérita le reproche d'avoir quitté la mêlée et laissé échapper la victoire de ses mains. Une partie des troupes avait vaincu et poursuivi fort loin les fuyards; mais Aratus, sans être pressé par les ennemis qu'il avait en tête, se défiant tout-à-coup du succès, et comme saisi d'une terreur subite, se retira en désordre dans son camp. Le reste de son armée, en revenant de la poursuite des ennemis, se plaignit qu'après les avoir mis en déroute, et leur avoir tué beaucoup plus de monde qu'ils n'en avaient perdu eux-mêmes, on eût laissé dresser par les vaincus un trophée contre les vainqueurs. Honteux de ce reproche, Aratus voulut tenter un second combat pour le trophée seul; et ayant donné à son armée un jour de repos, il la mit le lendemain en bataille. Mais voyant les troupes ennemies, considérablement augmentées, se disposer au combat avec plus d'assurance, il n'osa pas risquer la bataille, et se retira après avoir fait une trêve pour enlever ses morts. Cependant il sut, par la douceur et les grâces de sa conversation, par son expérience dans l'art de gouverner, effacer cette faute : il attira Cléones¹ dans les alliances des Achéens, et fit célébrer les jeux néméens dans cette ville, où ils avaient pris leur origine, et à qui par conséquent ils appartenaient bien plus qu'à celle d'Argos. Les Argiens les célébrèrent aussi chez eux, et ce fut alors qu'on viola pour la première fois la sûreté et le droit de franchise dont avaient joui de tout temps ceux qui venaient combattre à ces jeux; les Achéens firent vendre comme ennemis ceux des athlètes qui, au retour des jeux, repassaient sur leurs terres, tant Aratus était ardent et implacable dans sa haine contre les tyrans.

XXXIV. Bientôt après, informé qu'Aristippe épiait l'occasion de surprendre Cléones, mais qu'il était retenu par la peur en le voyant

¹ Ville de l'Argolide, entre Corinthe et Argos.

si près de lui à Corinthe, Aratus envoya partout des ordres pour rassembler les troupes ; et leur ayant fait prendre des vivres pour plusieurs jours, il descendit à Cenchrée, dans l'espoir que cette ruse provoquerait Aristippe à attaquer les Cléoniens en son absence. Il ne fut pas trompé dans son attente : le tyran partit sur-le-champ d'Argos, et parut devant Cléones avec son armée : mais Aratus retournant à Corinthe la nuit déjà fermée, et plaçant des gardes sur tous les chemins, se mit en marche à la tête de ses Achéens, qui le suivirent avec tant d'ordre, tant de bonne volonté et de diligence, que non seulement ils ne furent pas découverts dans la route, mais qu'ils entrèrent cette nuit même dans Cléones, et se mirent en bataille sans qu'Aristippe en eût eu aucun avis. Le lendemain, dès que le jour parut, il fit ouvrir les portes ; et les trompettes ayant donné le signal de la bataille, il fondit avec tant d'impétuosité sur les ennemis en poussant des cris de victoire, qu'il les mit en fuite au premier choc, et les poursuivit par le chemin qu'il imagina que le tyran avait dû prendre pour s'enfuir ; car la plaine était traversée par plusieurs routes. Dans la poursuite ils allèrent jusqu'à Mycènes, où le tyran fut atteint par un Crétois que Dinias nomme Tragiscus, et qui l'égorgea ; il resta plus de quinze cents ennemis sur le champ de bataille.

XXXV. Aratus, malgré cette victoire éclatante, qui ne lui avait pas coûté un seul homme, ne put cependant se rendre maître d'Argos, ni remettre cette ville en liberté ; Agias et le jeune Aristomachus y entrèrent avec les troupes du roi, et s'emparèrent de l'autorité. Mais du moins un succès si glorieux imposa silence à la calomnie, et arrêta les discours injurieux et les railleries insultantes de ceux qui, pour flatter les tyrans et leur complaire, répétaient partout que les entrailles du préteur des Achéens se troublaient à l'approche d'une bataille ; que le son des trompettes lui causait des étourdissements et des vertiges ; qu'après avoir mis son armée en bataille et donné le mot aux soldats, il demandait à ses lieutenants et à ses officiers si, maintenant que le sort en était jeté, sa présence était nécessaire, et s'il ne pouvait pas aller attendre un peu loin l'événement du combat. Ces bruits s'étaient tellement accrédités, que lorsque les philosophes, dans leurs écoles, recherchaient si le battement du cœur, si l'altération des traits du visage dans des circonstances périlleuses, prouvaient de la timidité, ou si c'était les suites d'un vice de constitution, d'une froideur naturelle de tempérament, ils citaient toujours Aratus comme un exemple d'un bon général à qui ces accidents arrivaient au moment du combat.

XXXVI. Aratus, après la défaite et la mort d'Aristippe, s'occupa de détruire la tyrannie de Lysiade, qui avait asservi Mégalopolis, sa propre patrie. Ce Lysiade n'avait pas un cœur bas et insensible à l'honneur : il ne s'était pas porté à cette usurpation, comme la plupart des autres tyrans, pour assouvir son intempérance et son avarice ; sa

jeunesse, et un vif desir de gloire dont il était animé, lui ayant fait adopter comme vrais ces discours faux et trompeurs qui représentent la tyrannie comme l'état le plus heureux et le plus digne d'envie, il s'empara, dans son pays, de l'autorité souveraine. Mais, dégoûté bientôt des embarras qu'entraîne la tyrannie, enviant le bonheur d'Aratus et craignant aussi les embûches qu'il lui dressait, il conçut le généreux dessein, d'abord, de se délivrer de ses craintes, de faire cesser la haine qu'on lui portait, de renvoyer sa garnison, ses satellites, et ensuite de devenir le bienfaiteur de sa patrie. Il invita donc Aratus à venir le trouver, déposa devant lui le pouvoir dont il était revêtu, et fit entrer Mégalopolis dans la ligue des Achéens, qui, pleins d'admiration pour sa grandeur d'ame, le nommèrent préteur. Dès son entrée dans cette charge, l'ambition qu'il eut de surpasser la gloire d'Aratus lui fit faire plusieurs démarches qui ne paraissaient pas nécessaires, et en particulier celle de déclarer la guerre aux Lacédémoniens : Aratus, qui ne voulait pas qu'on la fit, parut n'agir que par envie. Lysiadé fut élu général pour la seconde fois, malgré l'opposition d'Aratus, qui en proposait un autre ; car Aratus, comme nous l'avons dit, ne commandait que tous les deux ans. La faveur du peuple porta Lysiadé à une troisième préture ; et il l'exerçait alternativement avec Aratus ; mais enfin, s'étant déclaré l'ennemi personnel d'Aratus, et l'ayant accusé plusieurs fois devant les Achéens, il se fit renvoyer, parcequ'on reconnut qu'avec une vertu feinte et simulée, il voulait lutter contre une vertu véritable et sincère. Le coucou, dit Ésope, demandait un jour aux petits oiseaux quelle raison ils avaient de le fuir. « C'est, lui répondirent-ils, parceque nous craignons que tu ne deviennes faucon (20). » Il paraît aussi que la tyrannie de Lysiadé avait laissé dans les esprits quelque soupçon sur la sincérité de son changement.

XXXVII. La conduite d'Aratus dans la guerre des Étoliens accrut beaucoup sa réputation. Les Achéens voulaient leur livrer bataille sur les confins de Mégare ; et le roi de Lacédémone, Agis, qui était venu les joindre avec son armée, les y excitait vivement. Aratus s'y opposa ; il soutint les injures, les railleries, l'imputation de mollesse et de lâcheté, sans que la crainte de vains reproches pût lui faire abandonner les mesures sages qu'il avait concertées pour l'intérêt public ; il se retira devant les ennemis, qui passèrent le mont Gérانيا (21), et entrèrent dans le Péloponnèse sans éprouver la moindre résistance. Mais lorsqu'ils eurent pris en passant la ville de Pallène, alors il ne se montra plus le même ; et sans différer d'un instant, sans attendre que toutes ses forces fussent réunies, il marcha aux ennemis avec ce qu'il avait de troupes, sachant que leur victoire les avait affaiblis en les rendant indisciplinés et insolents. A peine entrés dans Pallène, les soldats s'étaient répandus dans les maisons ; et, en se heurtant les uns les autres, ils avaient fini par se battre pour le partage du butin. Les

capitaines et les autres officiers enlevaient les femmes et les filles , et leur mettaient leurs casques sur la tête , pour empêcher que d'autres ne les prissent, et pour faire reconnaître à quel maître elles appartenaient. Pendant qu'ils commettaient toutes ces violences, ils apprirent tout-à-coup qu'Aratus venait sur eux. Saisis de frayeur à cette nouvelle, comme ils devaient l'être dans un pareil désordre, ils n'étaient pas encore tous avertis du danger, que les premiers, ayant donné dans l'armée des Achéens aux portes et dans les faubourgs, prennent la fuite, déjà vaincus par la peur, et jettent l'épouvante parmi ceux qui se ralliaient pour aller à leur secours, et qui ne savent plus à quoi se résoudre.

XXXVIII. Dans ce tumulte, une des captives, fille d'Épigèthes, l'un des plus nobles citoyens de Pallène, femme d'une beauté et d'une taille admirables, était assise dans le temple de Diane, où elle avait été déposée par le capitaine qui l'avait prise, et qui lui avait mis sur la tête son casque ombragé de trois panaches. Le bruit du pillage la fait sortir brusquement du temple : quand elle fut sur la porte et que du haut du perron on la vit, avec ce casque à trois panaches, regarder les combattants, les Palléniens crurent voir en elle une figure au-dessus de la condition humaine ; et les ennemis, la prenant pour une divinité, furent tellement saisis d'étonnement et de frayeur, qu'aucun d'eux ne songea à se défendre. Les Palléniens font à ce sujet un autre récit. Leur statue de Diane, disent-ils, reste ordinairement enfermée, sans que personne y touche ; quand la prêtresse l'ôte de sa place et qu'on la porte en cérémonie dans les rues, les assistants n'osent pas la regarder en face et détournent les yeux, parceque sa vue est terrible et funeste aux hommes, que partout où elle passe elle frappe les arbres de stérilité et fait tomber les fruits. Ils prétendent que, dans cette occasion, la prêtresse ayant tiré cette statue de sa place et lui tenant le visage tourné du côté des Étoliens, sa vue les mit tout hors d'eux-mêmes et leur ôta l'entendement (22). Mais Aratus, dans ses *Mémoires*, ne rapporte rien de semblable : il dit seulement qu'après avoir rompu les Étoliens, il les poursuivit, entra dans la ville avec les fuyards, les en chassa de force et leur tua sept cents hommes. Cet exploit fut célébré partout comme un des plus glorieux que les Grecs eussent faits ; et Timanthe l'a peint avec tant de vérité, qu'on croit voir le combat même (23). Cependant plusieurs des peuples et des princes voisins s'étant ligués contre les Achéens, Aratus fit, sans balancer, alliance avec les Étoliens ; il se servit pour cela de Pantaléon, qui avait le plus d'autorité chez ce peuple, avec lequel il conclut par son crédit un traité de paix et d'amitié.

XXXIX. Le désir qu'il avait de remettre Athènes en liberté lui fit encourir le blâme des Achéens, qui trouvèrent mauvais que, pendant qu'ils étaient en trêve avec les Macédoniens, il eût tenté de surprendre le port du Pirée. Mais Aratus s'en justifie dans ses *Mémoires* et en ac-

cuse cet Erginus, qui lui avait fait reprendre la citadelle de Corinthe. Il dit qu'Erginus attaqua seul ce port ; que lorsqu'il voulut escalader les murs , l'échelle se rompit , et que , se voyant poursuivi , il appela plusieurs fois Aratus , comme s'il eût été présent à l'attaque : par cette ruse il trompa les ennemis et leur échappa. Mais cette apologie manque de vraisemblance : quelle apparence en effet qu'un Syrien , qu'un simple particulier , comme Erginus , eût formé un pareil projet s'il n'eût eu Aratus pour chef , s'il n'eût reçu de lui des troupes et pris par son ordre le temps de l'exécuter ? Ce qui le prouve , c'est qu'Aratus attaqua dans la suite le Pirée , non deux et trois fois , mais à plusieurs reprises , comme ceux qui recherchent passionnément un objet qui se refuse à leurs desirs : loin d'être rebuté par le mauvais succès , comme il n'avait toujours manqué son coup que d'un moment , il en tirait de nouveaux motifs de nourrir et de ranimer son espérance. Après une de ces attaques , comme il fuyait à travers la plaine de Thriasie¹ , il se cassa la jambe ; il eut dans son traitement plusieurs incisions à souffrir , et fut obligé pendant longtemps de se faire porter en litière dans ses expéditions.

XL. La mort d'Antigonus et le nouveau règne de son fils Démétrius ne firent que redoubler l'ardeur d'Aratus pour délivrer Athènes , et augmenter son mépris pour les Macédoniens ; il fut battu près de Phylacie² par Bithys , lieutenant de Démétrius ; et le bruit ayant couru qu'il avait été fait prisonnier , ou même qu'il était mort , Diogène , le commandant du Pirée , écrivit à Corinthe aux Achéens qu'ils eussent à sortir de cette ville , parce qu'Aratus était mort. Lorsque cette lettre fut portée à Corinthe , Aratus s'y trouva par hasard , et les envoyés de Diogène , après avoir servi de jouet aux Corinthiens , s'en retournèrent tout confus. Le roi de Macedoine même avait déjà fait partir de ses ports un vaisseau , avec ordre de lui amener Aratus chargé de fers. Les Athéniens , surpassant alors tout ce que la flatterie pouvait faire imaginer de plus fort pour complaire aux Macédoniens , se couronnèrent de fleurs à la première nouvelle de la mort d'Aratus , qui , dans le premier feu de son ressentiment , marcha sans différer contre eux et s'avança jusqu'à l'Académie ; mais , fléchi par leur soumission , il ne leur fit aucun mal. Depuis , les Athéniens , rendant hommage à sa vertu et voulant , après la mort de Démétrius , se remettre en liberté , l'appelèrent dans leur ville. Aratus , quoique les Achéens eussent cette année-là un autre préteur que lui , et qu'une longue maladie l'obligeât à garder le lit , se fit porter en litière à Athènes pour rendre à cette ville un service si important. Là , il vint à bout de persuader à Diogène , qui commandait la garnison , de remettre aux Athéniens , pour la somme de cent cinquante talents³ , dont il en fournirait vingt⁴ du sien , le port du Pirée , le fort de Munychium , Salamine et Sunium. Dans

¹ Plaine de l'Attique , avec une côte et un bourg de ce nom. — ² Ville de Thessalie.

³ Sept cent cinquante mille livres. — ⁴ Cent mille livres.

le même temps, les Éginètes et ceux d'Ilermione entrèrent dans la ligue des Achéens, et la plupart des villes d'Arcadie s'y associèrent à leur exemple : les Macédoniens, occupés alors à des guerres avec leurs voisins, ne purent s'y opposer, et l'accession des Étoliens à la ligue achéenne en augmenta considérablement la puissance.

XLI. Aratus, qui avait toujours à cœur son ancien projet, et qui souffrait impatiemment de voir la tyrannie établie si près de lui à Argos, fit proposer à Aristomachus de remettre cette ville en liberté, de l'associer à la ligue achéenne, et, à l'exemple de Lysiade, de préférer la préture d'une nation si puissante, avec l'estime et la considération publiques, à la tyrannie d'une seule ville, qui le rendait l'objet de la haine générale et l'exposait à un danger continuel. Aristomachus prêta l'oreille à ce conseil et fit dire à Aratus de lui envoyer cinquante talents¹ pour payer et licencier les troupes qu'il avait auprès de lui. Aratus lui envoya sur-le-champ cette somme ; mais Lysiade, qui était encore préteur et qui voulait avoir auprès des Achéens l'honneur de cette négociation, rendit Aratus suspect à Aristomachus et le lui représenta comme l'ennemi le plus implacable des tyrans. Aristomachus se laissa persuader de remettre ses intérêts entre les mains de Lysiade, qui le conduisit aux Achéens. Ce fut surtout dans cette occasion que ceux qui composaient le conseil de la ligue firent voir la confiance et l'affection qu'ils avaient pour Aratus : ce général, piqué contre Lysiade, s'étant opposé à l'admission d'Aristomachus, ils le renvoyèrent sur-le-champ. Depuis, Aratus, qui avait changé de disposition, ayant parlé dans le conseil en faveur d'Aristomachus, ils firent aussitôt et avec plaisir tout ce qu'il voulut. Ils portèrent le décret qui associait à leur ligue les Argiens et les Phliasiens ; et l'année suivante Aristomachus fut nommé préteur. Ce nouveau général, qui se voyait en crédit auprès des Achéens, voulant entrer en armes dans la Laconie, appela d'Athènes Aratus, afin qu'il vint partager cette expédition. Aratus lui écrivit pour l'en détourner, parcequ'il ne voulait pas que les Achéens se mesurassent avec Cléomène, prince fier et audacieux, qui trouvait dans les dangers un accroissement de puissance. Mais Aristomachus s'y étant obstiné, Aratus obéit et le suivit à l'armée. Cléomène ayant paru tout à-coup près de Pallantium avec ses troupes en bataille, et Aratus s'étant opposé à ce qu'Aristomachus en vint aux mains avec lui, il fut accusé auprès des Achéens par Lysiade, qui, l'année d'après, demanda la préture en concurrence avec lui et intrigua fortement pour l'obtenir. Aratus eut la pluralité des suffrages et fut nommé préteur pour la douzième fois.

XLII. Pendant cette préture, il fut battu par Cléomène, près du mont Lycée ; et, s'étant égaré la nuit dans sa fuite, il passa pour mort. C'était la seconde fois que ce bruit courait dans la Grèce ; mais

¹ Deux cent cinquante mille livres.

il se sauva. A la suite de cette défaite et après avoir rassemblé les débris de son armée, au lieu de se retirer en sûreté, il voulut profiter adroitement de l'occasion, et, pendant que personne ne s'y attendait, qu'on ne pouvait pas même en avoir la pensée, il tomba brusquement sur les Mantinéens, alliés de Cléomène, s'empara de leur ville, où il mit garnison, donna le droit de citoyen à tous les étrangers qui étaient venus s'y établir, et acquit seul aux Achéens vaincus ce qu'ils auraient eu bien de la peine à obtenir par une victoire. Les Lacédémoniens ayant fait une seconde incursion sur le territoire de Mégalopolis, Aratus marcha au secours de cette ville; mais il ne voulut pas se mesurer avec Cléomène, qui ne cherchait qu'à l'attirer au combat, et résista aux Mégalopolitains, qui voulaient le forcer d'en venir aux mains. Outre qu'il avait peu de penchant à risquer des batailles, il était, dans cette occasion, inférieur en nombre : sentant d'ailleurs son courage refroidi par la vieillesse, et son ambition comprimée par plusieurs revers, il craignait un jeune ambitieux, plein d'ardeur et d'audace. Il pensait enfin que si Cléomène brûlait d'acquérir par sa témérité une gloire qu'il n'avait pas encore, il devait lui-même conserver par beaucoup de prudence celle qu'il avait acquise.

XLIII. Cependant les troupes légères, étant allées à la charge, repoussèrent les Spartiates jusque dans leur camp, où elles entrèrent pêle-mêle avec les fuyards et se dispersèrent dans les tentes pour le piller. Cet avantage ne put déterminer Aratus à faire avancer le reste de ses troupes : il les retint sur le bord d'un ravin qui séparait les deux armées sans leur permettre de le passer (24). Lysiade, indigné de son inaction et lui reprochant sa lâcheté, appela sa cavalerie pour soutenir ceux qui poursuivaient les ennemis, et la supplia de ne pas trahir la victoire, en l'abandonnant quand il combattait pour la défense de son pays. Lorsqu'il se vit environné d'un grand nombre de gens d'élite, il chargea si rudement l'aile droite des ennemis, qu'il la mit en fuite; mais, en la poursuivant avec trop d'ardeur et un trop grand désir de la gloire, il se laissa emporter dans des lieux tortueux, couverts d'arbres et coupés de larges fossés, où Cléomène, revenant sur lui, le chargea si vigoureusement qu'il le renversa mort pendant qu'il se défendait avec la plus grande valeur, et qu'il soutenait le combat le plus glorieux aux portes de sa patrie. Le reste de cette cavalerie, ayant pris la fuite et s'étant jeté sur l'infanterie, la mit en désordre, répandit la terreur dans toute l'armée et l'entraîna dans sa déroute. On rendit Aratus presque seul responsable de cette défaite, parcequ'il parut avoir abandonné Lysiade. Les Achéens, qui se retiraient très irrités, le forcèrent de les suivre à Égium. Là, le conseil, s'étant assemblé, décréta qu'on ne fournirait plus d'argent à Aratus, qu'on ne soudoyerait plus ses étrangers, et que, s'il voulait continuer la guerre, il la ferait à ses dépens. Aratus, très affecté d'un pareil affront, voulut d'abord leur rendre leur sceau et se démettre de la préture : mais,

après quelques réflexions, il supporta ce chagrin; et, ayant ensuite menés Achéens à Orchomène, il combattit contre Mégistonus, beau-père de Cléomène, remporta la victoire, lui tua trois cents hommes et le fit lui-même prisonnier. Il avait jusque là commandé de deux années l'une; mais alors quand son tour vint, et qu'on l'appela pour l'investir du commandement, il le refusa, et Timoxène fut élu préteur à sa place. On donne pour raison de ce refus son mécontentement du peuple; mais ce motif ne paraît pas vraisemblable : la véritable cause fut le mauvais état des affaires des Achéens. Cléomène n'allait plus à ses fins par des progrès lents et presque insensibles, comme il avait fait auparavant, lorsqu'il était contenu par les magistrats de Lacédémone : depuis qu'il avait fait mourir les éphores, partagé les terres et admis au rang de citoyens un grand nombre d'étrangers, il s'était attribué une autorité absolue et indépendante; alors il porta toute son attention sur les Achéens et voulut être nommé chef de leur ligue.

XLIV. Aussi blâme-t-on Aratus d'avoir, dans une si violente agitation, dans un orage si menaçant, abandonné à un autre le gouvernement d'un vaisseau dont il était le pilote, et que l'honneur lui faisait un devoir de garder, même contre le gré du peuple, afin de pourvoir au salut commun. S'il désespérait des affaires et des forces des Achéens, il valait mieux encore céder l'empire à Cléomène que de rendre une seconde fois le Péloponnèse barbare en y faisant entrer des garnisons macédoniennes, de remplir d'armes illyriennes et gauloises (25) la citadelle de Corinthe, d'introduire dans des villes grecques et de traiter d'alliés, pour adoucir la honte de sa démarche, des peuples qu'il avait battus dans plusieurs combats, dont il avait trompé la politique par des traités, et qu'il ne cesse d'accabler d'injures dans ses *Mémoires*. Je veux bien lui accorder que Cléomène fût un homme violent et injuste : mais enfin il descendait des Héraclides, il avait Sparte pour patrie, et il valait mieux prendre pour chef de la ligue le dernier citoyen de cette ville que le premier des Macédoniens : voilà du moins ce que penseront ceux qui font quelque estime de la noblesse des Grecs. Cléomène, en demandant aux Achéens la préture de leur ligue, promettait de combler de bienfaits leurs villes, en reconnaissance de ce titre honorable. Antigonus¹, au contraire, élu généralissime de leurs troupes de terre et de mer, avec un pouvoir absolu, ne voulut accepter cette charge qu'à condition qu'on lui donnerait, pour salaire, la citadelle de Corinthe; imitant en cela le chasseur d'Ésope, qui brida le cheval avant de le monter (26); et ne consentant à devenir le chef des Achéens², qui l'en sollicitaient par des ambassades et par des décrets où ils se mettaient à ses pieds, qu'après les avoir comme bridés par la garnison qu'il mit dans la citadelle, et par les otages qu'il exigea d'eux. Il est vrai qu'Aratus se récrie contre le

¹ Surnommé *Dodon*. — ² Mot à mot : monter sur les Achéens.

reproche qu'on lui fait, et se justifie sur la nécessité : mais Polybe rapporte¹ que, long-temps avant que cette nécessité l'y forçât, inquiet de l'audace de Cléomène, il s'aboucha secrètement avec Antigonus, et engagea les habitants de Mégalopolis à demander aux Achéens Antigonus pour chef de la ligue ; car c'était le peuple qui souffrait le plus de la guerre, par les incursions et les pillages que Cléomène faisait sur leurs terres. Ce fait se trouve aussi dans l'historien Phylarque (27), auquel d'ailleurs il ne faudrait pas trop s'en rapporter, si son récit n'était appuyé du témoignage de Polybe : lorsqu'il parle de Cléomène, il est comme saisi d'enthousiasme par l'affection qu'il lui porte, et fait de son histoire un véritable plaidoyer, dans lequel il charge toujours Aratus pour justifier le roi de Sparte.

XLV. Cléomène enleva donc une seconde fois Mantinée aux Achéens, qui, défait ensuite dans un grand combat auprès d'Hécatombéon, en furent si consternés qu'ils députèrent sur-le-champ vers Cléomène pour le prier de venir prendre à Argos le commandement des troupes. Dès qu'Aratus fut informé que ce prince arrivait, et qu'il était déjà près de Lerne avec son armée, il fut tellement effrayé, qu'il lui envoya des ambassadeurs pour l'engager à ne venir qu'avec trois cents hommes, comme vers des amis et des alliés, ou de prendre des otages s'il se défiait des Achéens. Cléomène répondit aux ambassadeurs que la demande d'Aratus était une moquerie et une insulte ; et étant retourné sur ses pas, il envoya aux Achéens une lettre pleine de reproches et d'invectives contre Aratus. Celui-ci, de son côté, écrivit pour se plaindre de Cléomène ; et ils s'oublièrent tellement l'un et l'autre dans ces imputations réciproques, qu'ils ne rougirent pas de diffamer leurs mariages et de déshonorer leurs femmes. Cléomène envoya un héraut déclarer la guerre aux Achéens ; et il fut sur le point de leur enlever Sicyone par trahison ; mais le projet ayant échoué, il alla attaquer Pallène, dont il se rendit maître, après avoir obligé le commandant des Achéens d'en sortir. Bientôt après, les villes de Phénée et de Pentélie étant tombées sous sa puissance, les Argiens embrassèrent son parti ; les Philiasiens reçurent garnison, et déjà les Achéens n'avaient plus rien d'assuré de leurs conquêtes. Aratus troublé, ne savait quel parti prendre en voyant le Péloponnèse si agité, et les villes se soulever par les intrigues de ceux qui désiraient des nouveautés. Rien n'y était tranquille, et personne n'aimait sa situation présente ; on découvrit même à Sicyone et à Corinthe des intelligences nombreuses avec Cléomène. Depuis long-temps des hommes jaloux de gouverner eux-mêmes étaient secrètement ennemis du bien public. Aratus, investi contre ces novateurs d'une autorité absolue, fit mourir à Sicyone tous ceux qui furent convaincus de s'être laissé corrompre : il voulut rechercher ensuite les coupables de

¹ Voy. le 1. II de son Histoire.

Corinthe pour les faire punir ; mais cette démarche irrita les habitants, qui, déjà atteints de la même maladie, supportaient avec peine le gouvernement des Achéens.

XLVI. Ils s'assemblèrent dans le temple d'Apollon, et firent prier Aratus de s'y rendre, résolu, avant de lever l'étendard de la révolte, ou de le tuer, ou de le retenir prisonnier. Aratus, ne voulant montrer ni défiance ni soupçon, s'y rendit en conduisant lui-même son cheval par la bride. Dès qu'il parut, la plupart des Corinthiens, s'élevant contre lui, l'accablèrent d'injures et lui firent les plus sanglants reproches. Aratus, d'un air tranquille et d'un ton de douceur, leur dit de se rasseoir, sans pousser ainsi, en se tenant debout, des cris tumultueux ; il fit même entrer ceux qui se tenaient à la porte, et, sans cesser de leur parler, il s'éloignait peu à peu de la foule, comme pour remettre son cheval à quelqu'un. Il se déroba ainsi, sans qu'on soupçonnât son dessein, en continuant de parler avec calme à tous ceux qu'il rencontrait, et les pressant de se rendre au temple d'Apollon. Quand il fut près de la citadelle, il sauta sur son cheval, après avoir ordonné à Cléopâtre, le commandant de la garnison, de garder avec soin la place, et courut à toute bride vers Sicyone, suivi seulement de trente soldats : tous les autres l'avaient abandonné, et s'étaient dispersés de côté et d'autre. Les Corinthiens furent bientôt informés de sa fuite, et se mirent à sa poursuite ; mais n'ayant pu l'atteindre, ils députèrent vers Cléomène, qui se rendit à Corinthe, et qu'ils mirent en possession de la ville ; mais cette acquisition ne lui parut pas un dédommagement du tort qu'ils lui avaient fait en laissant échapper Aratus.

XLVII. Lorsque les habitants de la côte maritime qu'on appelait Acté¹ se furent joints à Cléomène, et qu'ils lui eurent livré leurs villes, il fit environner la citadelle d'une muraille et d'une palissade. Aratus ne fut pas plus tôt arrivé à Sicyone, que la plupart des Achéens se rendirent auprès de lui, et tinrent une assemblée dans laquelle il fut nommé préteur avec un pouvoir absolu, et on lui donna une garde composée de ses propres concitoyens. Il y avait trente-trois ans qu'il gouvernait la ligue achéenne, et il s'était toujours vu le premier des Grecs par sa puissance et sa réputation : mais alors, abandonné, pauvre, persécuté, au sein de la tempête la plus violente, exposé aux plus grands dangers, il flottait sur les tristes débris du naufrage de sa patrie. Les Éoliens lui refusèrent le secours qu'il leur avait demandé ; et Athènes, qui désirait de lui en donner, en fut empêchée par Euclide et par Micion. Aratus avait à Corinthe une maison et de grandes sommes d'argent. Cléomène n'y toucha point, et ne permit à personne d'en rien prendre ; il fit venir les amis et les gens d'affaires d'Aratus, et les chargea d'avoir soin de son bien et de le garder, pour

¹ C'est le nom qu'on donnait à la côte maritime du Péloponnèse, qui touchait à Corinthe. Ce mot, en grec, signifie *rivage*.

lui en rendre compte. Il lui envoya secrètement Tripylus et Mégistonus son beau-père, qui lui portaient de sa part les offres les plus avantageuses, entre autres la promesse d'une pension annuelle de douze talents¹ ; c'était le double de celle de Ptolémée, qui lui en envoyait six tous les ans : il ne demandait pour cela que d'être nommé commandant des Achéens, et de garder en commun avec eux la citadelle. Aratus répondit aux envoyés qu'il ne gouvernait pas les affaires, mais qu'il en était gouverné. Cléomène, qui prit cette réponse pour une défaite, se jeta sur le territoire de Sicyone, qu'il mit à feu et à sang ; et resta trois mois devant la ville. Aratus le souffrit sans rien entreprendre, délibérant s'il recevrait Antigonus et lui livrerait la citadelle ; car ce n'était qu'à cette condition que ce prince voulait lui donner du secours.

XLVIII. Les Achéens assemblés à Égium² y appelèrent Aratus ; mais il ne pouvait sans danger sortir de Sicyone, que Cléomène tenait investie : d'ailleurs ses concitoyens le retenaient, et ne voulaient pas qu'il exposât sa personne en passant au travers des ennemis. Les femmes même et les enfants l'environnaient comme leur père et leur sauveur, et le tenaient étroitement embrassé en fondant en larmes. Aratus les rassura ; et, après les avoir consolés, il se rendit à cheval sur le bord de la mer avec dix de ses amis et son fils, qui entraît alors dans l'adolescence. Ils trouvèrent à l'ancre des vaisseaux sur lesquels ils s'embarquèrent, et arrivèrent à Égium, où se tenait l'assemblée. On y résolut d'appeler Antigonus, et de lui remettre la citadelle ; Aratus même lui envoya son fils avec les autres otages. Les Corinthiens, irrités de ce décret, pillèrent les richesses d'Aratus, et donnèrent sa maison à Cléomène. Antigonus s'avancait avec une armée de vingt mille hommes de pied et de quatorze cents chevaux ; et Aratus, suivi des principaux magistrats, alla par mer au-devant de lui jusqu'à Pèges³, à l'insu des ennemis. Il ne se fiait pas trop à Antigonus ni aux Macédoniens ; car il ne pouvait se dissimuler que c'était des maux qu'il leur avait faits qu'était venu son agrandissement, et que sa haine contre l'ancien Antigonus avait été le plus solide fondement de sa fortune ; mais voyant qu'il fallait en subir la nécessité, et que la circonstance, qui force l'obéissance de ceux même qui se croient les maîtres, exigeait cette démarche, il en courut le hasard.

XLIX. Antigonus, averti de l'arrivée d'Aratus, s'avança vers lui ; et après avoir salué tous les autres honnêtement, mais sans aucune distinction, il fit à Aratus, dès cette première entrevue, l'accueil le plus honorable ; et quand, dans la suite, il eut reconnu sa probité et son grand sens, il lui donna une entière confiance. Il est vrai qu'Aratus joignait à une capacité consommée pour les affaires un agrément dans le commerce de la vie qui plaisait fort au roi dans ses

¹ Environ soixante mille livres.—² Ville maritime de l'Achaïe, à l'extrémité du golfe de Corinthe.—³ Ville maritime, au fond du même golfe.

moments de loisir. Aussi Antigonus, quoique jeune encore, n'eut pas plus tôt connu la bonté de son caractère et toutes les autres qualités qui le rendaient si propre à être l'ami d'un roi, qu'il le préféra, non seulement à tous les Achéens, mais aux Macédoniens même qu'il avait auprès de lui, et l'employa constamment dans toutes ses affaires. Ce fut ainsi que se vérifia le signe que Dieu avait donné dans les entrailles des victimes : car peu de temps auparavant, dans un sacrifice que faisait Aratus, on trouva, près du foie de l'animal, deux vésicules de fiel enveloppées d'une seule couche de graisse ; et le devin assura que deux ennemis qui semblaient irréconciliables seraient bientôt unis de la plus étroite amitié. Aratus ne tint pas alors grand compte de cette prédiction : il ajoutait peu de foi aux signes des victimes et aux prédictions des devins, et comptait bien plus sur les lumières de sa raison. Mais pendant que la guerre se faisait déjà avec succès, Antigonus, dans un festin qu'il donnait à Corinthe, et où il y avait un grand nombre de convives, plaça Aratus à son côté et au-dessus de lui. Quelques moments après il fit apporter une couverture, et demanda à Aratus s'il ne trouvait pas qu'il fît bien froid. Aratus ayant répondu que le froid était extrême, Antigonus lui dit de s'approcher plus près de lui ; et ses officiers, ayant apporté un tapis, les enveloppèrent tous les deux. Aratus, se souvenant alors du sacrifice, ne put s'empêcher de rire, et conta au roi le signe qu'on avait remarqué dans la victime, et la prédiction du devin ; mais ce dernier fait n'eut lieu que longtemps après.

L. Ils étaient alors tous deux à Pèges, où, après avoir prêté les serments réciproques, ils marchèrent contre les ennemis. Il se livra plusieurs combats autour de Corinthe, où Cléomène s'était fortifié ; et les Corinthiens s'y défendirent avec beaucoup de valeur. Cependant Aristote d'Argos, ami d'Aratus, lui fit dire secrètement qu'il engagerait la ville à se déclarer pour lui s'il s'en approchait avec des troupes. Aratus communiqua cet avis à Antigonus, qui lui donna sur-le-champ quinze cents hommes, avec lesquels Aratus s'embarqua dans un des ports de l'isthme, et arriva promptement à Épidaure. Les Argiens n'attendirent pas son arrivée pour attaquer les troupes de Cléomène ; ils les forcèrent de s'enfermer dans la citadelle. Au premier bruit qu'en eut Cléomène, il craignit que les ennemis, en se rendant maîtres d'Argos, ne lui coupassent la retraite vers Lacédémone : abandonnant donc la citadelle de Corinthe, il marcha la nuit même au secours des siens, prévint l'arrivée d'Aratus à Argos, et mit d'abord en fuite quelques troupes ennemies ; mais Aratus étant arrivé bientôt après, et le roi ayant paru presque en même temps avec son armée, Cléomène se retira à Mantinée. Dès-lors toutes les villes du Péloponnèse entrèrent dans la ligue des Achéens ; Antigonus reprit la citadelle de Corinthe, et Aratus, élu général des Argiens, leur persuada d'abandonner à Antigonus les biens des tyrans et ceux

des trahisons. Les Argiens , après avoir mis Aristomachus à la torture dans la ville de Cenchrée , le précipitèrent dans la mer (28).

LI. Aratus fut blâmé de cette mort : on lui reprocha d'avoir laissé périr injustement un homme qui n'était pas méchant , avec lequel il avait eu de fréquents rapports , qui même , à sa persuasion , avait abdiqué la tyrannie et uni sa ville à la ligue achéenne (29). On le chargeait encore de bien d'autres imputations. C'était , disait-on , à son instigation que les Achéens avaient remis à Antigonos la ville de Corinthe , comme si ce n'eût été qu'une simple bourgade ; ils avaient souffert que ce prince pillât Orchomène et y mît une garnison de Macédoniens ; ils avaient ordonné , par un décret public , qu'on n'écrirait , qu'on n'enverrait d'ambassade à aucun roi que du consentement d'Antigonos ; ils s'étaient laissé forcer à nourrir et à payer la garnison macédonienne ; ils faisaient des sacrifices , des libations et des jeux en l'honneur de ce prince : flatteries dont les concitoyens d'Aratus avaient les premiers donné l'exemple , en recevant Antigonos dans leur ville par le conseil d'Aratus , qui lui avait donné à manger dans sa maison. Voilà les reproches qu'on lui faisait , sans penser que , les rênes du gouvernement une fois remises à ce prince , Aratus lui-même , entraîné par le torrent de la puissance royale , n'était plus maître que de sa voix , dont il n'aurait pu même sans danger user librement (30). Il laissait assez voir combien il était affligé de la plupart des choses que faisait Antigonos , et en particulier de ce qu'il avait relevé les statues des tyrans et abattu celles des guerriers qui avaient surpris la citadelle de Corinthe , sans que les prières d'Aratus pussent l'empêcher : sa statue seule avait été exceptée de cette proscription.

LII. La conduite que les Achéens tinrent à Mantinée ne se ressentit pas de l'humanité naturelle aux Grecs. Devenus maîtres de cette ville par le secours d'Antigonos , ils firent mourir les premiers et les plus illustres citoyens ; et quant aux autres habitants , ils les vendirent ou les envoyèrent en Macédoine chargés de fers , réduisirent en servitude les femmes et les enfants , les vendirent , partagèrent entre eux le tiers de l'argent que produisit cette vente , et distribuèrent aux Macédoniens les deux autres tiers. Il est vrai que toutes ces injustices étaient dictées par la vengeance (31) ; et quoiqu'il soit affreux d'assouvir ainsi sa colère sur des hommes de même nation et de même origine , néanmoins quand on s'y voit forcé , c'est une douceur , dit Simonide , et non une dureté , d'accorder ce soulagement et cette satisfaction à un cœur qui souffre et que le ressentiment enflamme (32). Ce qu'on fit depuis dans la même ville ne saurait être justifié ; on ne peut donner un prétexte honnête à la conduite d'Aratus , ni la défendre par aucun motif de nécessité. Antigonos avait donné Mantinée aux Argiens , qui , ayant résolu de la repeupler , choisirent Aratus pour y établir de nouveaux habitants : pendant sa préture , il fit décréter que

la ville quitterait le nom de Mantinée pour prendre celui d'Antigonée, nom qu'elle porte encore aujourd'hui. C'est donc lui, ce semble, qui fut cause que l'aimable Mantinée (car c'est la qualité que lui donne Homère ¹) ne subsiste plus, et qu'à sa place il est resté une autre ville qui porte le nom de ceux qui avaient détruit ses habitants.

LIII. Quelque temps après, Cléomène, défait par Antigonus dans une grande bataille près de Sellasie, abandonna Sparte, et fit voile vers l'Égypte. Antigonus, après avoir rempli, à l'égard d'Aratus, tous les devoirs de la justice et de l'honnêteté, repartit pour la Macédoine; il y tomba bientôt malade, et envoya dans le Péloponnèse Philippe, son petit-fils, à peine encore dans l'adolescence, et qui devait lui succéder. Il lui recommanda surtout de s'attacher à Aratus, de ne rien faire que par ses conseils lorsqu'il voudrait traiter avec les villes et se faire connaître aux Achéens. Aratus fit à ce jeune prince l'accueil le plus honnête, et le mit dans des dispositions si favorables, qu'il repartit pour la Macédoine plein de bienveillance pour Aratus, rempli de zèle et d'ardeur pour les intérêts de la Grèce. Après la mort d'Antigonus, les Étoliens conçurent le plus grand mépris pour les Achéens en voyant toute leur lâcheté. L'habitude que ce peuple avait prise de se défendre par les mains étrangères, et de se couvrir des armes des Macédoniens, l'avait plongé dans l'oisiveté et dans l'inaction (53). Les Étoliens songèrent donc à se rendre maîtres du Péloponnèse : ils y entrèrent en armes, emmenèrent dans leur marche quelque butin des terres de Patras et de Dyme (54), se jetèrent ensuite sur le territoire de Messène, où ils mirent tout à feu et à sang. Aratus, indigné de ces violences, et voyant que Timoxène, le préteur de cette année, différerait de jour en jour d'aller à l'ennemi, qu'il ne cherchait qu'à gagner du temps, parceque sa préture allait expirer (55); Aratus, dis-je, qui devait le remplacer, avança de cinq jours son entrée dans cette charge, pour aller au secours des Messéniens. Il rassembla sur-le-champ les Achéens, qui, ayant cessé de s'exercer au métier des armes, et étant peu disposés à se battre, furent défaits près de Caphyes ². Comme Aratus parut, dans cette occasion, s'être trop livré à son ardeur (56), cet échec le refroidit si fort, et lui fit perdre tellement toute espérance, qu'au lieu de profiter des avantages que les Étoliens lui donnèrent plusieurs fois sur eux, il les laissa se livrer impunément, dans le Péloponnèse, aux plus grands désordres, et se comporter sous ses yeux avec une extrême licence (57).

LIV. Les Achéens, forcés une seconde fois de tendre les mains vers la Macédoine, appelèrent Philippe pour lui confier les affaires de la Grèce, dans l'espérance que son affection et sa confiance pour Aratus leur ferait trouver en lui un prince doux et traitable, dont ils dispose-

¹ *Iliade*, liv. II, v. 607.—² Ville d'Arcadie.

raient à leur gré. Mais il fut à peine arrivé, qu'écoutant les calomnies d'Apelle, de Mégaleus et de quelques autres courtisans contre Aratus, il favorisa dans les élections la faction opposée à ce dernier, et persuada aux Achéens d'élire pour préteur Épératus. Ce nouveau général étant bientôt tombé dans le plus profond mépris, et Aratus n'ayant plus voulu se mêler des affaires, rien ne réussissait aux Achéens. Philippe sentit alors le tort qu'il avait eu ; et revenant à Aratus, il s'abandonna tout entier à lui. Dès ce moment il vit prospérer ses affaires ; sa puissance et sa réputation s'accrurent tous les jours : il ne voulut donc plus rien faire que par le conseil d'Aratus, comme étant le seul homme à qui il dû sa grandeur et sa gloire. Aratus montra dans cette occasion qu'il était capable de conduire, non seulement un gouvernement populaire, mais encore une monarchie ; car la droiture de ses vues et la sagesse de ses mœurs brillèrent dans toutes les actions de ce jeune prince, comme une couleur vive qui en relevait l'éclat. En effet, la modération de Philippe à l'égard des Spartiates (38) coupables envers lui, la conduite sage qu'il tint avec les Crétois, et qui lui gagna en peu de jours toute leur île (39), son expédition contre les Étoliens, qui eut un succès admirable, lui acquirent la réputation d'un prince docile aux bons conseils, et méritèrent à Aratus celle d'un magistrat capable de les donner. Aussi les courtisans de Philippe, dont la jalousie ne faisait qu'augmenter chaque jour, voyant qu'ils ne gagnaient rien par leurs calomnies secrètes, commencèrent à l'insulter ouvertement, à lui dire à table les paroles les plus piquantes et les plus outrageantes. Un jour même, comme il se retirait dans sa tente après souper, ils le poursuivirent à coups de pierres. Philippe, irrité de cette insolence, les condamna d'abord à une amende de vingt talents¹ ; et comme ils continuaient à brouiller et à ruiner ses affaires, il les fit punir de mort.

LV. Mais enfin, enorgueilli par ses prospérités, il laissa éclater au dehors une foule de passions vicieuses, dont il portait le germe dans son ame. Sa perversité naturelle, ayant fait tomber le masque dont il l'avait couverte malgré lui, découvrit à nu la corruption de ses mœurs. Il commença par faire un affront sanglant au jeune Aratus en séduisant sa femme. Ce commerce criminel fut long-temps secret, parcequ'Aratus l'avait logé dans sa maison (40). Il prit à l'égard des villes du Péloponnèse une conduite dure et hautaine, et finit par s'éloigner ouvertement d'Aratus. Ses premiers soupçons vinrent de ce qui se passa à Messène. La dissension s'étant mise parmi ses habitants, Aratus, qui était allé à leur secours, fut prévenu d'un jour par Philippe, qui, en arrivant, ne fit que les irriter davantage les uns contre les autres, en demandant d'un côté aux magis-

¹ Environ cent mille livres.

traits s'ils n'avaient pas des lois pour réprimer le peuple; et au peuple, s'il n'avait pas des mains pour se venger des tyrans. Ces propos irritèrent également les deux partis : les magistrats firent saisir les orateurs du peuple : ceux-ci, ayant soulevé la multitude, massacrèrent les magistrats et environ deux cents des plus considérables de la ville. Philippe, par une conduite si indigne, ayant augmenté la division des Messéniens, Aratus, en arrivant à Messène, laissa paraître tout son mécontentement, et n'imposa point silence à son fils, qui en faisait à ce prince les plus sanglants reproches. Ce jeune homme, qui, à ce qu'il paraît, aimait Philippe, lui dit alors qu'il ne le trouvait plus beau depuis qu'il s'était si mal conduit, et qu'il lui paraissait le plus laid des hommes. On s'attendait que Philippe, qui, pendant qu'Aratus lui parlait ainsi, s'était récrié plusieurs fois, lui répondrait d'un ton irrité : mais il garda le silence ; et comme s'il eût pris modérément les reproches du jeune Aratus, et qu'il fût naturellement doux et honnête, il prit le vieux Aratus par la main, l'emmena hors du théâtre, vers la citadelle d'Ithome¹, pour y sacrifier à Jupiter, et visiter cette place, qui, étant aussi forte que la citadelle de Corinthe, et munie d'une bonne garnison, aurait été très incommode aux pays voisins, et presque imprenable.

LVI. Lorsque Philippe y fut monté, et qu'il eut fait le sacrifice, le devin lui présenta les entrailles du bœuf qu'on venait d'immoler : le roi les prit dans ses mains, et, les montrant à Aratus et à Démétrius de Phare (41), en se penchant tour à tour vers l'un et vers l'autre, il leur demanda si, d'après ce qu'ils voyaient dans les entrailles de la victime, ils jugeaient qu'il dût garder la citadelle, ou la rendre aux Messéniens. « Si vous avez l'ame d'un devin, lui dit en riant Démétrius, vous la rendrez; si vous avez l'ame d'un roi, vous retiendrez le bœuf par les deux cornes². » Il désignait par le bœuf le Péloponnèse; et il lui faisait entendre que s'il occupait à la fois la citadelle d'Ithome et celle de Corinthe, il tiendrait tout le Péloponnèse dans sa dépendance. Aratus restait sans rien dire; mais enfin, pressé par Philippe de dire son sentiment : « Philippe, lui dit-il, il y a dans la Crète plusieurs montagnes fort élevées; la Béotie et la Phocide ont un grand nombre de forteresses bâties sur des rochers escarpés; il est aussi dans l'Acarnanie, soit au milieu des terres, soit sur les côtes, plusieurs châteaux très bien fortifiés; vous n'en avez pris aucun de force, et cependant ils font tous volontairement ce que vous leur commandez. C'est aux brigands à se renfermer dans des rochers, à s'entourer de précipices; mais un roi n'a pas de forteresse plus sûre et mieux défendue que la confiance et l'amour de ses sujets. C'est là ce qui vous a ouvert la mer de Crète; c'est ce qui vous a

¹ Ithome, ville et mont de la Messénie.

² Il veut dire apparemment qu'il n'y avait qu'un devin qui dût ajouter foi aux signes des victimes. Il appelait les deux cornes du bœuf les citadelles d'Ithome et de Corinthe.

introduit dans le Péloponnèse ; c'est enfin par-là que, malgré votre jeunesse, vous êtes le chef des uns et le maître des autres (42). Il parlait encore, lorsque Philippe remit au devin les entrailles de la victime ; et, prenant Aratus par la main : « Reprenons donc, lui dit-il, le chemin par où nous sommes venus. » Il faisait entendre que les représentations d'Aratus lui avaient fait une sorte de violence, et lui avaient arraché la citadelle des mains.

LVII. Depuis ce moment, Aratus se retira de la cour, et se détacha peu à peu de ses habitudes avec Philippe. Quand ce prince passa en Épire, il le pressa vivement de l'accompagner à cette expédition ; mais Aratus s'y refusa, et se tint à Sicyone, par la crainte de partager le blâme du mal que ce prince ferait. Philippe, après avoir honteusement perdu sa flotte dans la guerre contre les Romains, après avoir échoué dans toutes ses entreprises, revint dans le Péloponnèse, où il chercha encore à tromper les Messéniens ; mais voyant ses ruses découvertes, il eut recours à la violence, et fit le dégât dans tout le pays. Alors Aratus s'éloigna tout-à-fait de lui, et se plaignit hautement de la conduite de ce prince, dont il avait découvert les liaisons criminelles avec la femme de son fils : il en fut très affligé ; mais il n'en dit rien à son fils, que la connaissance d'un tel affront eût irrité inutilement, puisqu'il était dans l'impuissance de s'en venger. Il s'était fait dans Philippe le changement le plus étonnant et le plus incroyable. C'était au commencement un roi plein de douceur, un jeune homme sage et tempérant ; et il était devenu l'homme le plus débauché et le tyran le plus odieux ; ou plutôt ce ne fut pas en lui un véritable changement, il ne fit que manifester les vices qu'il avait dissimulés par crainte, et qu'il produisit au dehors quand il fut sûr de l'impunité.

LVIII. L'affection qu'il montra d'abord pour Aratus était mêlée de respect et de crainte, comme le prouve ce qu'il fit ensuite contre lui : car, malgré l'envie qu'il avait de s'en débarrasser, persuadé qu'il ne serait jamais libre, bien loin d'être tyran ou roi, tant qu'Aratus vivrait, il n'osa pas néanmoins employer la force ouverte ; il chargea un de ses officiers et de ses amis, nommé Taurion, de l'en délivrer secrètement, en employant de préférence le poison, et de prendre pour cela le temps de son absence. Taurion, s'étant lié avec Aratus, lui donna un de ces poisons qui ne sont ni prompts ni violents, mais qui allument dans le corps un feu lent, excitent une toux faible, et finissent par conduire insensiblement à une phthisie mortelle. Aratus s'aperçut qu'il était empoisonné ; mais comme il n'eût servi de rien de s'en plaindre, il supporta patiemment son mal, comme si c'eût été une maladie ordinaire. Un jour seulement ayant craché du sang devant un de ses amis qui était dans sa chambre et qui lui en témoigna son étonnement : « Mon cher Céphalon, lui dit Aratus, c'est là le fruit de

» l'amitié des rois. » Il mourut ainsi à Égium, dans l'exercice de sa dix-septième préture ¹.

LIX. Les Achéens voulaient l'enterrer dans le lieu même et ambitionnaient l'honneur de lui élever un monument digne de sa gloire; mais les Sicyoniens, qui regardaient comme un malheur public qu'il fût enterré ailleurs que dans leur ville, persuadèrent aux Achéens de leur céder cet honneur; et comme une ancienne loi, fortifiée encore par une crainte superstitieuse, défendait d'enterrer personne dans l'enceinte de leurs murailles, ils envoyèrent consulter la pythie de Delphes, qui leur fit cette réponse :

Sicyone, tu veux au célèbre Aratus,
 A cet illustre chef, fameux par ses vertus,
 Payer le prix flatteur de ta brillante gloire;
 Tu demandes comment consacrer la mémoire
 De ce héros que vient de te ravir la mort;
 Écoute avec respect cet oracle du sort :
 Quiconque insultera ce digne personnage,
 Quiconque à ses honneurs fera le moindre outrage,
 Commettant à la fois plus d'un crime odieux,
 Offensera la terre, et la mer, et les cieux.

Cet oracle, porté à Sicyone, ravit de joie tous les Achéens, et en particulier ceux de Sicyone, qui, changeant leur deuil en un jour de fête, couronnés de fleurs et vêtus de robes blanches, transportèrent le corps d'Aratus d'Égium dans leur ville, au milieu des danses et des chants de triomphe, choisirent un lieu très éminent, et l'y enterrèrent, comme le fondateur et le sauveur de leur ville. Ce lieu se nomme encore aujourd'hui Aratium. On y offre tous les ans deux sacrifices solennels : le premier, le jour même qu'Aratus délivra Sicyone de la tyrannie; ce fut le cinq du mois Daësius, que les Athéniens appellent Anthestérien ²; ce sacrifice porte le nom de *soteria* ³. Le second se célèbre le jour anniversaire de sa naissance. Le premier sacrifice fut offert dans l'origine par le prêtre de Jupiter Sauveur; et le second, par le fils d'Aratus, qui était ceint d'un tablier moitié blanc et moitié couleur de pourpre. Pendant le sacrifice, les musiciens employés au théâtre chantèrent sur la lyre des hymnes en son honneur; et le maître du gymnase, à la tête de chœurs d'enfants et de jeunes garçons, fit une procession autour du monument. Il était suivi des sénateurs en corps, couronnés de fleurs, et de tous les autres citoyens qui voulurent accompagner le convoi. Il subsiste encore aujourd'hui quelques vestiges de cette cérémonie, qu'un sentiment religieux a fait conserver. Les autres honneurs qui lui furent décernés alors ont cessé, soit par le laps du temps, soit par les affaires qui sont survenues depuis.

LX. Voilà, de l'aveu de tous les historiens, quels furent le caractère et la vie d'Aratus. Pour son fils, le roi Philippe, qui, né avec un cœur

¹ Il était âgé de cinquante-huit ans. — ² Février. — ³ La fête du sauveur.

pervers, aimait à joindre l'outrage à la cruauté, lui fit donner aussi de ces poisons qui, sans être mortels, font perdre la raison et jettent dans la démence. Son esprit en fut tellement aliéné, qu'il n'entreprenait que des choses horribles, et ne se portait qu'à commettre des actions infâmes, qu'à satisfaire les passions les plus honteuses et les plus funestes : aussi, quoiqu'il fût encore à la fleur de l'âge, la mort fut moins un malheur pour lui qu'un affranchissement de ses maux et une véritable liberté. Mais Philippe, pendant tout le reste de sa vie, paya à Jupiter, protecteur de l'hospitalité et de l'amitié violées, la juste peine de ses actions impies. Vaincu par les Romains, obligé de se remettre à leur discrétion, il fut privé de toutes ses conquêtes, forcé de livrer tous ses vaisseaux à l'exception de cinq, de payer une amende de mille talents¹, de donner son fils en otage ; et il ne dut qu'à la pitié des vainqueurs de conserver la Macédoine et ses dépendances. Là, continuant d'immoler à sa cruauté les hommes les plus vertueux et ceux même de sa famille, il devint l'objet de la haine et de l'horreur de tout son royaume. Le seul bonheur qui lui restât dans une situation si affreuse était un fils d'une vertu rare : jaloux des honneurs que les Romains lui rendaient, il le fit mourir. Il laissa le royaume à Persée, qui n'était pas, dit-on, son fils légitime, mais supposé, et né d'une couturière nommée Gnathénium. C'est celui dont Paul-Émile triompha, et en qui finit la race d'Antigonos² ; au contraire, la postérité d'Aratus subsiste encore de nos jours à Sicyone et à Pallène.

NOTES SUR LA VIE D'ARATUS.

(1) Il est ordinaire que ceux qui sentent qu'ils ne méritent pas personnellement des louanges, se rejettent sur ce que leurs ancêtres ont fait de louable. Les fils malheureux peuvent être dans ce cas plus que d'autres, parcequ'on peut attribuer leur malheur à leurs propres fautes ; et alors ils trouvent une sorte de consolation dans les vertus de leurs pères.

(2) C'est-à-dire l'aristocratie la plus parfaite. C'est une expression figurée, que Plutarque emprunte des modes de la musique grecque, parmi lesquels le dorien tenait le premier rang ; il était si estimé, que Platon, dans son *Lachès*, dit que le ton dorien méritait seul le nom d'harmonie grecque. Plutarque, en empruntant cette figure, peut faire allusion à l'origine doriennne de la ville de Sicyone.

(3) *Pentathle* signifie cinq combats ; et l'on donnait ce nom aux athlètes qui se distinguaient à ces divers genres de combats ; c'étaient, suivant l'opinion la plus commune, la lutte, la course, le disque et le javelot. On peut consulter, pour de plus grands détails, un Mémoire de M. Burette, *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. III, p. 518.

(4) La voracité des athlètes, dont on trouve des exemples dans les auteurs anciens, paraît contraire à ce qu'on lit dans quelques-uns d'entre eux, de leur grande abstinence. Un athlète passait pour avoir fait un repas très frugal, lorsqu'il n'avait mangé que deux livres de viande et du pain à proportion. Cela rend croyable ce qu'on rapporte de la prodigieuse voracité de certains athlètes ; celle de Milon de Crotone était

¹ Environ cinq millions.—² Voy. la Vie de Démétrius, c. LXIII, et la note (20).|

à peine rassasiée de vingt livres de viande, d'autant de pain, et de quinze pintes de vin.

Le hoyau ou la bêche, que Plutarque donne ici aux athlètes, fait allusion à l'usage où ils étaient de s'exercer à remuer la terre ou le sable du stade, pour fortifier les parties supérieures de leur corps, comme on le voit dans Festus, au mot *Rutrum*. Voy. les *Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres*, t. I, p. 221 et 241.

(5) Les auteurs varient sur la signification du terme grec : les uns d'sent que c'était de grandes corbeilles à mettre des provisions, les autres prétendent que ce mot désignait des tonneaux en usage en Perse pour mettre du blé.

(6) Ces troubles étaient causés par l'opposition d'intérêts entre les bannis qui, étant revenus à Sicyone, voulaient rentrer dans leurs biens, et ceux qui, pendant leur absence, s'en étaient mis en possession. Il était difficile à Aratus de concilier, en cette occasion, la justice avec la tranquillité publique : et il était d'autant plus embarrassé, qu'il avait à craindre que ceux qu'on voulait déposséder pour rétablir les bannis dans leurs maisons et dans leurs terres n'appelassent Antigonus, qui n'espérait que le moment favorable de se rendre maître de la ville.

(7) Polybe a fait d'Aratus un portrait que le lecteur ne sera peut-être pas fâché de pouvoir comparer avec celui de Plutarque. On le trouve dans cet historien, au l. IV, p. 585.

(8) Ce fut autrefois une question fort agitée parmi les philosophes, de savoir si la vertu pouvait être enseignée, ou si elle était dans l'homme un attribut de son âme, qui, né avec lui, s'y conservait sans instruction et sans étude. Platon a traité ce sujet dans son *Ménon* : il fait dire à Socrate que la vertu n'est pas dans l'homme le fruit de l'enseignement, mais qu'elle n'est pas non plus en lui une suite de sa nature, et qu'il la doit à la faveur et à la bonté de Dieu, qui seul la produit dans l'âme. Il paraît que ce sentiment était commun aux disciples de Socrate. Les stoïciens soutenaient l'opinion contraire.

(9) Méthone était dans la Messénie, province du Péloponnèse; Homère l'appelle *Pedasus*. C'était une des sept villes promises par Agamemnon à Achille. Strabon, liv. VIII, p. 559.

Malée, promontoire de la Laconie. La mer qui l'environnait était d'une navigation difficile, et avait donné lieu à ce proverbe : « En doublant le cap de Malée, oubliez votre maison. » *Ibid.*, p. 578. Homère en parle dans l'*Odyssée*, liv. IX, vers 80.

(10) Il n'y a point dans ce pays de ville de ce nom : on croit donc qu'il faut lire ici *Andros*, île située vis-à-vis de l'Eubée, d'autant que, quelques lignes plus bas, les gens d'Aratus disent qu'il s'était retiré dans cette dernière île. Le roi Antigonus, nommé tout de suite après, est celui qui eut le surnom de Gonatas, le père de Démétrius, dont on a souvent parlé dans la *Vie* de ce dernier prince.

(11) Deux des plus grands peintres de l'antiquité. Pamphile, l'élève d'Eupompus, fut le maître d'Apelle et de Mélanthe. Les tableaux de ce dernier étaient sans prix ; il fallait, dit Pline, liv. XXXV, c. vii, la richesse des villes entières pour les payer. Apelle avait été le disciple de Pamphile, comme on vient de le voir, et le compagnon d'étude de Mélanthe. L'autorité de Pline, en pareille matière surtout, est préférable à celle de Plutarque.

(12) Polémon le géographe avait fait une *Description de l'Univers* et plusieurs autres ouvrages cités par les anciens, en particulier un *Traité sur les Tableaux de la ville de Sicyone*, un livre sur les tableaux en général, et un autre sur les peintres, dédié à Antigonus. Voy. Fabricius, *Bibliothèque grecque*, t. II, p. 602.

(13) Néaëtes fut un peintre d'une grande réputation. Il avait peint Vénus, et la bataille navale des Egyptiens contre les Perses. Comme il voulait faire connaître que l'action s'était passée sur le Nil, dont les eaux sont semblables à celles de la mer, il fit entendre ce qu'il ne pouvait désigner par son art ; il peignit sur le bord un âne qui buvait, et, tout auprès, un crocodile qui l'épiait, tout prêt à se jeter sur lui.

(14) Polybe, qui a suivi les *Mémoires* d'Aratus, et qui a commencé son histoire où celui-ci avait fini, dit, dans le liv. II, p. 181, qu'il y eut huit ans d'intervalle entre la première préture d'Aratus et la seconde, où il surprit la citadelle de Corinthe.

(15) Je ne sais de quelle victoire remportée par Chares sur les Perses Plutarque

parle ici : Charès était un fort mauvais général , que tous les historiens s'accordent à peindre comme dépourvu de tout talent et de tout mérite ; il est surtout connu par la perte de la fameuse bataille de Chéronée , où il commandait les Athéniens. C'est vraisemblablement une erreur de nom de la part de Plutarque ou de son copiste.

(16) On a vu , dans la *Vie de Pélopidas* , la manière dont ce Thébain , avec les autres bannis , partit d'Athènes , pour aller délivrer sa patrie des tyrans que les Lacédémoniens y avaient établis. Thrasybule , parti de Thèbes avec les bannis d'Athènes , attaqua les trente tyrans à qui Lyandre avait remis le gouvernement de la ville , et les défit ; ils furent bientôt après ou mis à mort ou chassés d'Athènes. Voy. Xénophon , liv. II de l'*Histoire grecque* , p. 472 et suiv.

(17) Persée était un philosophe stoïcien , qui avait été d'abord esclave de Zénon , le fondateur de la secte du Portique , et qui devint ensuite son disciple : il avait composé des *Propos de table* , au rapport d'Athénée , liv. XIII , c. viii , et avait été précepteur du roi Antigonus , suivant Élien , *Hist. var.* , liv. III , c. xvii. Plutarque dira bientôt qu'après la prise de la citadelle de Corinthe par Aratus , ce philosophe se sauva à Cenchrée ; mais Pausanias , liv. II , c. viii , assure qu'Aratus le fit mourir.

(18) Il ne faut pas confondre cet Aristomachus , tué par ses domestiques , avec un autre tyran du même nom qui , conduit à Cenchrée , fut jeté dans la mer. Le premier eut pour successeur Aristippe , et le second succéda à cet Aristippe.

(19) On a vu , au commencement de cette *Vie* , que Polycrate , à qui elle est adressée , descendait d'Aratus , et il avait deux fils qui continuèrent sa race : elle avait déjà duré trois cent cinquante ans depuis la mort d'Aratus.

(20) Cette fable du coucou et des oiseaux n'est pas dans le recueil que nous avons des fables d'Ésope ; mais il y en a une du faucon et des oiseaux , à laquelle celle-ci fait allusion.

(21) Montagne de l'Attique , sur laquelle Pausanias dit que Mégarus se sauva du déluge de Deucalion.

(22) Aratus avait trop de jugement pour croire à ces fables ridicules.

(23) Il est étonnant que Pline , qui a parlé des tableaux les plus célèbres de ce peintre , n'ait pas fait mention de celui-ci. Sur le talent de Timanthe , voy. Pline , liv. XXXV , c. x.

(24) Deux raisons purent empêcher Aratus de mener le reste de ses troupes à la suite de son infanterie légère : la première , la difficulté des lieux où il fallait les engager ; la seconde , plus forte encore , c'est qu'il voyait l'aile droite des Spartiates en bataille devant lui , et toute prête à tomber sur ses troupes , qui n'auraient pu passer le ravin sans rompre leurs rangs , et donner , par le désordre qui en aurait été la suite , un grand avantage à l'ennemi.

(25) Il est assez étonnant de trouver des Gaulois en cet endroit , et des critiques sont persuadés que c'est une altération du texte. M. Mosés-Dusoul croit qu'il faut lire des *Étoliens* , et cette leçon est beaucoup plus vraisemblable.

(26) Cette fable si connue , et si agréablement rendue par Horace dans l'épître X du premier livre , se trouve dans le recueil des fables d'Ésope ; mais on prétend que le poète lyrique Stésichore s'en était servi en parlant aux habitants d'Himère , ville de Sicile , qui allaient accorder des gardes au tyran Phalaris.

(27) Phylarque vivait sous Ptolémée Evergète. Il avait composé une *Histoire de la Grèce* en vingt-huit livres , qui commençait à l'expédition de Pyrrhus dans le Péloponnèse , et finissait à la mort de Ptolémée Evergète. Son extrême partialité pour Cléomène lui est reprochée par Polybe ; mais Plutarque , sans la porter à beaucoup près aussi loin que lui , s'est montré un peu trop favorable à ce prince , comme on l'a observé dans sa *Vie*.

(28) L'historien Phylarque exagère beaucoup la mort de ce tyran , et reproche aux Argiens de lui avoir fait souffrir les supplices les plus cruels ; mais Polybe le réfute très solidement , liv. II , p. 201 et 202.

(29) Plutarque , en remarquant que cette mort fut reprochée à Aratus comme une injustice et une ingratitude de sa part , aurait dû rapporter l'apologie qu'en fait Polybe , à l'endroit cité dans la note précédente.

(30) Les Achéens , par une délibération publique , avaient nommé Antigonus géne-

rallissime des troupes de terre et de mer, et lui avaient donné la citadelle de Corinthe. Comment Aratus, après lui avoir remis ainsi les rênes de l'état, aurait-il pu résister à sa puissance ? Mais il devait le prévoir avant d'appeler ce prince à son secours, et sentir que lui confier un si grand pouvoir, c'était se donner un maître.

(31) Les Mantinéens avaient envoyé demander aux Achéens une garnison pour se défendre contre les intrigues des Lacédémoniens. Les Achéens leur envoyèrent trois cents de leurs concitoyens et deux cents soldats étrangers. Quelque temps après, les Mantinéens, par la plus détestable perfidie, égorgèrent cette garnison qu'ils avaient eux-mêmes demandée. Un crime si horrible méritait une punition exemplaire. Cependant les Mantinéens ne souffrirent d'autre peine que le pillage de leurs biens et la vente des personnes libres. Ce que Plutarque dit de la mort des plus considérables d'entre les Mantinéens est un mensonge de Phylarque, qui a voulu par-là noircir Aratus et les Achéens. *Voy. Polybe*, liv. II, p. 199.

(32) Je suis flatté que Plutarque, ordinairement si doux et si modéré, rapporte, sans aucune restriction, cette maxime de Simonide.

(33) Polybe, liv. IV, p. 384 et 385, fait observer que, depuis que Cléomène avait perdu le royaume de Sparte, les peuples du Péloponnèse, las des premières guerres, et persuadés que l'état présent des affaires durerait toujours, avaient entièrement négligé les armes et le métier de la guerre; ce qui prouve que pour entretenir le courage militaire, il faut exercer les soldats dans les temps même les plus tranquilles. Il y avait long-temps, suivant Polybe, *ibid.*, p. 377, que les Éoliens ne pouvaient souffrir la paix, parcequ'elle les obligeait de vivre à leurs dépens, et qu'ils étaient accoutumés à subsister de brigandages. Antigonos les avait tenus en respect; mais, après sa mort, ils méprisèrent l'enfance de Philippe son successeur, et ne cherchèrent que des prétextes pour faire la guerre aux peuples du Péloponnèse.

(34) Patras, ville considérable de l'Achaïe.—Lyme était la plus occidentale de toute cette contrée.

(35) Timoxène s'opposait à cette expédition, parcequ'il n'avait aucune confiance dans les Achéens; et comme il ne restait que cinq jours de l'année de sa préture, il était bien aise de gagner ce terme sans combattre. Mais Aratus, indigné de l'audace des Éoliens, suivit ardemment son dessein; et ayant retiré le sceau des mains de Timoxène, il écrivit sur-le-champ à toutes les villes, pour leur ordonner de faire prendre les armes à leur jeunesse, et de l'envoyer à Mégalopolis, à un jour marqué. *Polybe*, liv. IV, p. 385. Ainsi Timoxène ne doit pas être blâmé d'avoir refusé de risquer le salut de sa patrie avec des troupes dont il connaissait la lâcheté, surtout ayant si peu de jours à attendre pour quitter le commandement.

(36) Plutarque, qui n'écrit qu'une vie particulière, n'a pas cru devoir entrer dans le détail des actions qu'il raconte; mais en se contentant de dire qu'Aratus, dans cette occasion, se livra trop à son ardeur, il laisse le lecteur peu instruit des fautes qu'on reprochait à ce général. Polybe, qui écrivait une histoire, ne les a pas oubliées, jugeant avec raison que c'est une des parties les plus instructives dans le récit des événements, que d'en faire connaître les causes. Il a donc joint au détail de l'action l'exposé des fautes qu'Aratus commit avant et pendant la bataille. *Voy. Polybe*, liv. IV, p. 393 et 394.

(37) Polybe dit la même chose, *ibid.*, p. 401 et 402.

(38) *Voy. Polybe*, liv. II, p. 407-409.

(39) Polybe, *ibid.*, p. 444, parle bien des séditions qui arrivèrent dans ce temps-là en Crète; mais il n'a point expliqué cette conduite sage, qui soumit en peu de jours toute l'île à Philippe. L'expédition de ce prince contre les Éoliens, dont Plutarque parle tout de suite, est décrite en détail dans les livres IV et V de l'*Histoire* de Polybe.

(40) Tite-Live, liv. XXVII, c. xxxi, dit que Philippe enleva la femme du jeune Aratus, qui se nommait Polycratia, et l'emmena en Macédoine, séduite par l'espoir qu'il lui donna de l'épouser. Polybe, liv. IV, p. 472 et suiv., rapporte le changement qui arriva dans le caractère ou plutôt dans la conduite de Philippe. J'y renvoie le lecteur, les bornes d'une note ne me permettant pas d'en donner ici le détail.

(41) On a confondu ce Démétrius avec le célèbre Démétrius de Phalère, mort l'an

de Rome quatre cent soixante-dix, et ici nous sommes au moins à l'an cinq cent trente-cinq. Démétrius Pharien, dont il est souvent parlé dans Polybe, fut ainsi surnommé du nom de sa patrie, Phare, l'une des îles Liburniennes, dans la mer Adriatique, fondée par les habitants de Paros, dans la quatre-vingt-dix-huitième olympiade. Son courage l'avait rendu illustre parmi les Illyriens; il devint leur chef; et s'étant uni aux rois de Macédoine Antigonos et Philippe, il leur rendit de grands services dans la guerre. Il la fit aux Romains; mais ayant été vaincu par Paul-Émile, l'an de Rome cinq cent trente-cinq, il s'enfuit à la cour de Philippe, qui le fixa près de lui. Dans la suite, ayant voulu s'emparer de la ville de Messène, au su de Philippe, il fut tué dans l'attaque: fin digne de sa vie, dit Polybe, liv. III, p. 242. Le fait dont Plutarque parle ici se trouve mot à mot dans Polybe, liv. VII, p. 703.

(42) Polybe, *ibid.*, p. 704, rapporte cette réponse dans les propres termes d'Aratus; elle est plus courte que celle de Plutarque, qui a cru apparemment devoir la développer, pour en faire mieux saisir le sens: « Si vous pouvez la retenir sans violer la foi que vous avez donnée aux Messéniens, gardez-la sans scrupule; mais si, en y mettant une garnison, vous perdez toutes les autres citadelles, outre la garnison que vous avez reçue d'Antigonos, et qui vous a conservé vos alliés (il appelle ainsi la bonne foi), voyez s'il ne vous est pas plus avantageux, en faisant sortir de la citadelle les soldats qui la gardent, et y laissant pour garnison la bonne foi, de conserver par ce moyen, non seulement Messène, mais tous vos autres alliés. » Polybe ajoute tout de suite que si Philippe eût suivi son inclination, il était tout prêt à violer la foi qu'il avait jurée; mais que les reproches que lui avait faits le jeune Aratus sur ses injustices envers quelques particuliers, et la fermeté généreuse avec laquelle le père venait de lui parler, lui inspirèrent de la honte, et le forcèrent de céder malgré lui aux représentations d'Aratus.

ARTAXERXE (4).

I. Naissance et caractère d'Artaxerxe. — II. Il est déclaré successeur de Darius. — III. Son couronnement. — IV. Cyrus son frère se prépare à la révolte. — V. Libéralité et bonté d'Artaxerxe. — VI. Cyrus demande du secours aux Lacédémoniens. — VII. Il part pour aller faire la guerre à Artaxerxe. — VIII. Artaxerxe marche à sa rencontre. Étonnement de l'armée de Cyrus à son approche. — IX. Cléarque est cause de la défaite de Cyrus. — X. Cyrus tue Artagerse. — XI. Mort de Cyrus, suivant le récit de Dinon. — XII. Suivant le récit de Ctésias. — XIII. Artaxerxe fait couper la tête et la main droite de Cyrus. — XIV. Contradiction entre le récit de Xénophon et ceux de Dion et de Ctésias. — XV. Présent d'Artaxerxe à ceux qui avaient tué ou blessé Cyrus. — XVI. Folie du Carien qui avait blessé Cyrus, et vengeance que Parysatis en tire. — XVII. Imprudence de Mithridate, qui se vante d'avoir tué Cyrus. — XVIII. Il est puni du dernier supplice. — XIX. Parysatis surprend Artaxerxe, et fait périr Mésabate dans les plus cruels tourments. — XX. Mort de Cléarque et de quelques autres capitaines grecs. — XXI. Parysatis fait mourir Statira, et est exilée à Ba-

bylone. — XXII. Agésilas porte la guerre en Asie. — XXIII. Artaxerxe, à force d'argent, soulève la Grèce contre les Lacédémoniens. — XXIV. Paix d'Antalsidas. — XXV. Isménias et Pélopidas à la cour d'Artaxerxe. Présents magnifiques de ce prince à Timagoras. — XXVI. Artaxerxe se réconcilie avec Parysatis. — XXVII. Il épouse Atosa. — XXVIII. Il fait la guerre aux Égyptiens et aux Cadusiens. — XXIX. Il fait la paix avec eux par l'adresse de Tiribaze. — XXX. Artaxerxe, qui ne s'était pas laissé amollir par le luxe, devient soupçonneux et cruel. — XXXI. Il déclare Darius son successeur. — XXXII. Darius demande la concubine Aspasia à son père, qui la fait prêtresse de Diane. — XXXIII. Tiribaze irrite le ressentiment de Darius. Motif qu'il a de le faire. — XXXIV. Il l'engage à conspirer contre son père. — XXXV. La conspiration est découverte. Mort de Tiribaze. — XXXVI. Darius est décapité. — XXXVII. Mort d'Ariaspe et d'Arsame. — XXXVIII. Mort d'Artaxerxe.

M. Dacier place Artaxerxe à l'an du monde 3549, la première année de la 94^e olympiade, l'an de Rome 362, avant J.-C. 399.

Les nouveaux éditeurs d'Amyot renferment sa vie depuis la première année de la 81^e olympiade jusqu'à la 3^e année de la 104^e, 362 ans avant J.-C.

I. Artaxerxe, premier du nom, qui surpassa tous les rois de Perse en douceur et en magnanimité, eut le surnom de Longue-Main, par-

ce qu'il avait la main droite plus longue que la gauche (2) ; il était fils de Xerxès. Le second Artaxerxe, surnommé Mnémon¹, dont nous écrivons ici la vie, était par sa mère petit-fils du premier Artaxerxe. Darius, fils de ce dernier roi, avait eu de la reine Parysatis quatre fils : Artaxerxe l'aîné, Cyrus le second, et deux autres plus jeunes, nommés Ostances et Oxathres. Cyrus porta le nom du premier fondateur de la monarchie des Perses, qui lui même l'avait pris du soleil, que les Perses appellent Cyrus (3). Artaxerxe fut d'abord nommé Arsicas². Il est vrai que Dinon³ lui donne le nom d'Oartes ; mais il n'est pas vraisemblable que Ctésias, qui d'ailleurs a rempli son histoire de fables aussi absurdes que ridicules, ait ignoré le nom d'un roi à la cour duquel il vivait, et dont il était le médecin (4) : il l'était aussi de sa femme, de sa mère et de ses enfants. Le jeune Cyrus montra, dès son enfance, un caractère violent et emporté ; Artaxerxe, au contraire, fit paraître dans toute sa conduite et dans toutes ses affections un naturel doux et modéré. Il épousa, par l'ordre du roi et de la reine, une femme aussi sage que belle, et la retint ensuite contre leur volonté. Darius, après avoir condamné à mort le frère de cette princesse, voulait la faire mourir elle-même ; mais Arsicas, s'étant jeté aux pieds de sa mère, obtint avec peine, à force de prières et de larmes, que le roi n'ôtât pas la vie à sa femme, et qu'il ne le forçât pas de s'en séparer. Cependant la reine aimait beaucoup plus Cyrus qu'Artaxerxe, et cherchait à lui faire passer la couronne après la mort de son père.

II. Darius étant tombé malade, elle appela Cyrus des provinces maritimes d'Asie, dont il était gouverneur ; et il en revint avec l'espérance que sa mère aurait obtenu du roi qu'il le nommât son successeur au trône. Parysatis al'éguait un prétexte plausible, dont l'ancien Xerxès s'était autrefois prévalu par le conseil de Démarate : c'est qu'elle était accouchée d'Arsicas lorsque Darius n'était encore que simple particulier, et qu'elle avait eu Cyrus depuis que son mari était devenu roi (5). Mais cette raison n'eut aucun pouvoir sur Darius, qui déclara son fils aîné roi, sous le nom d'Artaxerxe, et laissa à Cyrus le gouvernement de la Lydie et des provinces maritimes de l'empire, avec les titres de satrape et de général. Peu de jours après la mort de Darius, Artaxerxe se rendit à Pasargades (6), pour se faire sacrer roi par les prêtres de Perse. Il y a dans cette ville un temple de la déesse de la guerre, qu'on peut croire, par conjecture, être la même que Minerve : le prince qui doit être sacré est obligé d'entrer dans ce temple, de quitter sa robe, de prendre celle que l'ancien Cyrus portait avant d'être roi ; après avoir mangé des figues sèches, il mâche

¹ Qui a bonne mémoire. — ² Dans l'Építome du liv. XIX de l'*Histoire* de Ctésias, on lit Arsaces, non beaucoup plus connu, et commun à tous les rois des Parthes qui occupèrent le pays des Perses. — ³ Dinon, père de l'historien Clitarque, et qui vivait du temps d'Alexandre, avait écrit une *Histoire de Perse*, souvent citée par les auteurs grecs et latins. Voy. Vossius, *Hist. grecque*, liv. IV, c. VIII.

des feuilles de térébinthe , et boit d'un breuvage composé de vinaigre et de lait. S'il est d'autres pratiques qui lui soient imposées par la loi, elles ne sont connues que des prêtres.

III. Artaxerxe était sur le point de faire cette cérémonie, lorsque Tissapherne lui amena un des prêtres qui, ayant présidé à l'éducation de Cyrus dans son enfance, et lui ayant enseigné la magie, était plus affligé qu'aucun autre Persa que ce jeune prince n'eût pas été déclaré roi. Ces circonstances firent ajouter foi à son témoignage lorsqu'il accusa Cyrus d'avoir conspiré contre Artaxerxe, et formé le projet, au moment où ce prince quitterait sa robe dans le temple, de se jeter sur lui et de le tuer. Quelques auteurs disent que, sur cette accusation, Cyrus fut arrêté; selon d'autres, il entra dans le temple, où il se cacha, et fut dénoncé par ce prêtre. On allait le mettre à mort : mais sa mère, le prenant entre ses bras, l'entoura avec les tresses de ses cheveux, et, couvrant son cou du sien, obtint, par ses prières et par ses larmes, qu'on lui fit grâce, et qu'il fût renvoyé dans les provinces maritimes. Cyrus n'aimait pas son gouvernement; et, moins reconnaissant du pardon qu'il avait obtenu que sensible à l'affront qu'il venait de recevoir, il n'écouta que son ressentiment, et n'en aspira qu'avec plus d'ardeur à monter sur le trône.

IV. On lit dans quelques historiens que, mécontent de ce qu'on lui donnait pour l'entretien de sa table, il se révolta contre son frère; mais c'est une imputation ridicule : s'il eût manqué de quelque chose, sa mère lui aurait fourni de ses revenus tout ce qu'il aurait voulu. Mais quelle plus forte preuve peut-on avoir de ses grandes richesses que la multitude de troupes étrangères qu'au rapport de Xénophon ¹, il soudoyait en plusieurs endroits, par le moyen de ses amis et de ses hôtes? Il ne les tenait pas toutes rassemblées en un même lieu, afin de cacher ses préparatifs; mais il avait de différents côtés des personnes sûres qui, sous divers prétextes, levaient pour lui des soldats étrangers; et sa mère Parysatis, qui vivait auprès du roi, dissipait tous les soupçons qu'Artaxerxe avait pu concevoir contre son frère. Cyrus lui-même écrivait à ce prince avec beaucoup de soumission, tantôt pour lui demander quelque grâce, tantôt pour récrier contre Tissapherne, et faire croire que sa colère et sa jalousie n'avaient pour objet que ce satrape (7); il y avait d'ailleurs dans le caractère du roi une lenteur naturelle qu'on prenait assez généralement pour douceur et pour bonté.

V. Il est vrai qu'à son avènement au trône, il parut jaloux d'imiter la douceur du prince dont il portait le nom ² : facile dans son abord avec tout le monde, magnifique dans les récompenses qu'il accordait au mérite, modéré dans les punitions, d'où il retranchait tout ce qui eût senti l'outrage, il acceptait les présents qu'on lui faisait avec au-

¹ Au commencement du premier livre de l'*Expédition de Cyrus*.

² Artaxerxe Longue-Main.

tant de joie que pouvaient en avoir ceux qui les lui offraient , ou que ceux même qui en recevaient de lui ; et les manières agréables dont il accompagnait ses dons attestaient son humanité et son inclination bienfaisante. Il recevait avec plaisir le plus petit présent ; et un certain Romisès ¹ lui ayant offert une grenade d'une grosseur extraordinaire : « Par Mithra (8) ! s'écria le roi , cet homme serait capable d'augmenter considérablement une petite ville dont on lui confierait la conduite (9). » Dans un de ses voyages , où chacun s'empressait de lui apporter des présents , un pauvre artisan qui n'avait rien à lui offrir courut à un fleuve voisin , et puisant de l'eau dans ses deux mains , il vint la lui présenter. Artaxerxe , charmé de sa bonne volonté , lui envoya dans une coupe d'or mille dariques ². Il sut qu'un Lacédémonien , nommé Euclidas , s'était permis contre lui des discours pleins d'audace ; il lui fit dire par un de ses officiers : « Tu peux dire contre le roi tout ce qu'il te plaît ; et le roi peut faire et dire tout ce qu'il veut. » Tiribaze lui ayant fait voir dans une chasse que sa robe était déchirée : « Que veux-tu que j'y fasse ? lui dit le roi. — Que vous en preniez une autre , répondit Tiribaze , et que vous me donniez celle que vous portez. — Je te la donne , Tiribaze , reprit le roi ; mais je te défends de la mettre. » Tiribaze ne tint pas compte de cette défense ; car , sans être méchant , il était léger et étourdi : il mit sur-le-champ la robe , et y ajouta même des ornements d'or que les reines seules avaient droit de porter. Tout le monde fut indigné de ce mépris des lois ; mais Artaxerxe ne fit qu'en rire. « Je te donne , dit-il à Tiribaze , ces ornements d'or à porter comme à une femme , et cette robe comme à un insensé. » C'était la coutume en Perse que personne ne mangeât à la table du roi , excepté sa mère et sa femme ; celle-ci était placée au-dessous de lui , et sa mère au-dessus : Artaxerxe y appela ses deux jeunes frères , Ostances et Oxathres. Mais rien ne fit plus de plaisir aux Perses que de voir la reine Statira , femme d'Artaxerxe , portée dans une litière découverte et sans rideaux , permettre aux femmes de ses sujets de l'approcher et de la saluer : aussi fut-elle singulièrement aimée de tout le peuple.

VI. Cependant les hommes amoureux de nouveautés , les esprits remuants , pensaient que l'état des affaires demandait un roi tel que Cyrus , magnifique , libéral , propre à la guerre , généreux envers ses amis ; la grandeur de l'empire avait , disaient-ils , besoin d'un prince qui eût du courage et de l'ambition. Cyrus donc , plein de confiance dans les partisans qu'il avait autour de lui et dans ceux des provinces supérieures , résolut de déclarer la guerre à son frère. Il écrivit aux Lacédémoniens pour leur demander un secours de troupes , et leur promit de donner des chevaux à ceux qui seraient à pied , des chars attelés aux cavaliers , des villages à ceux qui posséderaient des terres

¹ D'autres le nomment Omisès. — ² Pièces de monnaie qui valaient chacune plus de vingt-cinq livres , et ainsi nommées de l'empreinte de Darius qu'elles portaient.

et des villes à ceux qui auraient des villages : il ajouta que les soldats qui serviraient dans son armée recevraient leur solde, non par compte, mais par mesure. Il parlait avantageusement de lui-même, et se vantait d'avoir le cœur plus grand que son frère, d'être plus instruit que lui de la philosophie, plus habile dans la magie, de boire plus de vin, et de le mieux supporter. « Artaxerxe, disait-il, est si délicat et si mou, qu'à la chasse il ne peut se tenir à cheval, ni à la guerre sur un char. » Les Lacédémoniens écrivirent à Cléarque d'obéir en tout à Cyrus (10).

VII. Ce prince se mit en marche vers les hautes provinces de l'empire, pour faire la guerre à Artaxerxe : il était à la tête d'une nombreuse armée de Barbares et d'environ treize mille mercenaires grecs. Il imaginait chaque jour quelque nouveau prétexte pour faire des levées de troupes ; mais il ne put cacher plus long-temps son véritable dessein. Tissapherne alla lui-même en avertir le roi. Cette nouvelle jeta le trouble dans toute la cour : on en rejetait en grande partie la cause sur Parysatis, et ses amis furent accusés d'intelligence avec Cyrus. Mais rien ne la mortifia tant que les reproches de Statira, qui, tourmentée de cette guerre, ne cessait de lui dire : « Où sont ces paroles que vous avez tant de fois données pour votre fils ? Qu'ont produit ces prières qui l'ont arraché à la mort lorsqu'il conspirait contre son frère ? C'est vous qui avez allumé cette guerre, et attiré sur nous de si grands maux. » Ces plaintes rendirent Statira si odieuse à Parysatis, naturellement vindicative et implacable dans son ressentiment, qu'elle résolut de la perdre. Dinon prétend qu'elle exécuta son dessein pendant la guerre ; mais, suivant Ctésias, ce ne fut qu'après ; et cet historien n'a pas dû en ignorer l'époque, lui qui, témoin de tout ce qui se passait, n'avait aucun motif d'intervertir l'ordre des temps et de changer les circonstances des faits, quoique d'ailleurs il s'éloigne souvent de la vérité pour se jeter dans des fables et des récits tragiques : ainsi nous rapporterons cet événement au temps où Ctésias l'a placé.

VIII. Cyrus pressait la marche de ses troupes, lorsqu'il reçut plusieurs avis de la résolution où était le roi de ne pas combattre encore, et ne pas se presser d'en venir aux mains avec lui, mais d'attendre, dans la Perse, que les troupes qu'il rassemblait de tous côtés fussent réunies ; il avait en conséquence fait tirer, à travers la plaine, dans l'espace de quatre cents stades ¹, une tranchée de dix brasses de largeur et d'autant de profondeur ². Artaxerxe ne pensa point à en disputer le passage à Cyrus, et le laissa même s'approcher de Babylone. Mais Tiribaze ayant osé le premier lui représenter qu'il ne devait pas éviter le combat et abandonner la Médie, Babylone, Suse même, pour se cacher au fond de la Perse, quand il avait une armée beau-

¹ Vingt lieues. — ² L'auteur de la *Retraite des dix mille*, qui l'avait vue, dit cinq de large et trois de profondeur. *De Exped. Cyri*, l. I.

coup plus nombreuse que celle de l'ennemi, et dix mille satrapes ou généraux, tous supérieurs à Cyrus et pour le conseil et pour l'action, Artaxerxe alors résolut de combattre sans différer. Il fit une telle diligence, qu'il parut tout-à-coup devant les ennemis avec une armée de neuf cent mille hommes, tous bien équipés (11). Sa présence jeta l'étonnement et le trouble parmi les troupes de Cyrus, qui, pleines de confiance en leur courage et méprisant les ennemis, marchaient en désordre et sans être sous les armes. Cyrus eut de la peine à les mettre en bataille, et ne put le faire qu'avec beaucoup de confusion et de tumulte. Les troupes du roi s'étant avancées lentement et en silence, ce bel ordre étonna les Grecs, qui, dans une si grande multitude, s'étaient attendus à des cris confus, à des mouvements désordonnés, à un trouble général qui séparerait les rangs et romprait leur ordonnance. Artaxerxe avait habilement opposé aux Grecs les meilleurs de ses chars armés de faux, qui couvraient le front de sa phalange, et qui, par l'impétuosité de leur course, devaient rompre les bataillons ennemis avant qu'ils pussent joindre les siens.

IX. Cette bataille, racontée par plusieurs historiens, a été décrite si vivement par Xénophon, qu'il la montre à ses lecteurs, non comme un événement passé, mais comme une action présente; qu'il les passionne comme s'ils étaient au milieu du péril, tant il la peint avec énergie. Ce serait donc manquer de sens que de la raconter après lui (12); je me bornerai à rapporter quelques particularités qu'il a négligées, et qui méritent d'être transmises à la postérité. Le lieu où les armées combattirent se nomme Cunaxa; il est à vingt-cinq stades de Babylone. Avant que la bataille commençât, Cléarque engagea Cyrus à se tenir derrière les Macédoniens², et à ne pas exposer sa personne. « Quel conseil me donnes-tu, Cléarque? lui répondit Cyrus; tu veux, lorsque j'aspire au trône, que je me montre indigne de l'occuper? » Cyrus fit sans doute une grande faute en se jetant avec témérité et sans précaution au milieu du péril; mais ce n'en fut pas une moindre à Cléarque, si même elle n'était pas plus grave, de n'avoir pas voulu opposer ses Grecs à Artaxerxe, et d'avoir appuyé son aile droite sur la rivière, de peur d'être enveloppé par les ennemis. S'il ne s'était proposé d'autre but que la sûreté de ses troupes, et qu'il eût voulu borner tous ses soins à ne leur laisser éprouver aucun échec, il eût beaucoup mieux fait de rester en Grèce (13). Mais après avoir traversé en armes tant de milliers de stades, depuis la mer jusqu'à Babylone, sans y être obligé par personne³, et par le seul motif de mettre Cyrus sur le trône, choisir, pour se mettre en bataille, un poste où il lui était impossible de sauver le général qui le

¹ Cinq quarts de lieue. — ² On a senti que le mot *Macédoniens* était ici une faute; les uns y substituent le nom de *Lacédémoniens*, et d'autres celui de *Grecs*.

³ Il a dit cependant plus haut, quoique à tort, il est vrai, comme nous l'avons montré dans les notes, que les Lacédémoniens lui avaient écrit d'obéir en tout à Cyrus.

soudoyait ; chercher à combattre lui-même à son aise et en sûreté , c'était sacrifier à la crainte du danger présent l'intérêt général , et perdre de vue le but de l'entreprise. Aucun des bataillons qui environnaient le roi n'eût soutenu le choc des Grecs ; et ces premiers une fois enfoncés , le roi tué ou mis en fuite , Cyrus était vainqueur et couronné roi de Perse : l'événement même en est la preuve évidente ¹. C'est donc à l'extrême précaution de Cléarque ; bien plus qu'à la témérité de Cyrus , qu'il faut attribuer la ruine de ce jeune prince et sa mort même ; car si le roi eût été maître de placer les Grecs dans le poste où ils pouvaient le moins lui nuire , aurait-il pu en choisir un meilleur que celui qui était le plus éloigné de sa personne et des troupes qu'il commandait , celui d'où les Grecs ne s'aperçurent ni de la défaite d'Artaxerxe (14) , ni de la mort de Cyrus , qui fut tué avant de pouvoir tirer aucun parti de la victoire de Cléarque ? Il avait très bien prévu ce qui serait le plus utile en ordonnant à Cléarque de se placer , avec son corps de troupes , au centre de la bataille ; et Cléarque , après avoir répondu qu'il ferait pour le mieux , finit par tout perdre.

X. Les Grecs battirent les Barbares autant qu'ils voulurent , et les poursuivirent très loin. Cyrus était monté sur un cheval ardent , mais farouche , et qui avait la bouche mauvaise ; il se nommait Pasacas , au rapport de Ctésias. Artagerses , général des Cadusiens ² , l'ayant aperçu , piqua droit à lui , en criant de toutes ses forces : « O le plus » injuste et le plus insensé des hommes ! qui déshonores le nom de » Cyrus , le plus beau des noms persans , à quel funeste voyage as-tu » engagé ces indignes Grecs (15) , par l'espoir de piller les richesses » des Perses , et de tuer ton seigneur et ton frère ; qui commande à » un million de serviteurs plus vaillants que toi , comme tu vas l'éprou- » ver tout à l'heure ? car tu perdras la tête avant d'avoir vu le visage » du roi. » En disant ces mots , il lui lance sa javeline , qui , arrêtée par la bonté de la cuirasse , ne blessa point Cyrus , et le fit seulement chanceler par la violence du coup. Artagerses ayant aussitôt tourné son cheval , Cyrus lui lance son dard ; et l'ayant atteint au cou , il le lui perce au-dessus de la clavicule. Le très grand nombre des historiens conviennent qu'Artagerses périt de la main de Cyrus. Pour la mort de ce prince , comme Xénophon en parle très succinctement , parcequ'il n'était pas à l'endroit où il fut tué , rien n'empêche que nous ne rapportions ici les récits qu'en ont faits Dinon et Ctésias.

XI. Le premier de ces historiens raconte que Cyrus , ayant vu tomber Artagerses , poussa de violence son cheval contre le bataillon qui couvrait le roi , et blessa son cheval. Artaxerxe étant tombé , Tiribaze le fit monter promptement sur un autre cheval , en lui disant : « Sei- » gneur , souvenez-vous de cette journée ; elle n'est pas faite pour

¹ Les Grecs , en effet , furent vainqueurs de leur côté , et Cyrus fut tué par Artaxerxe ; ce qui peut être ne serait pas arrivé si les Grecs eussent attaqué le roi. Mais doit-on juger par l'événement ? — ² Peuples voisins de la mer Caspienne.

» être oubliée. » Cyrus, poussant une seconde fois au roi, le blessa lui-même; et comme il revenait encore sur lui, Artaxerxe, indigné de cette troisième attaque, dit à ceux qui l'entouraient : « Il vaut mieux mourir. » En même temps il pousse son cheval contre Cyrus, qui se jetait tête baissée et sans aucune précaution au-devant des traits qui pleuvaient sur lui de toutes parts : le roi l'atteignit de sa javeline; et tous ceux qui l'entouraient ayant tiré à la fois sur Cyrus, ce prince tomba mort du coup que le roi lui avait porté, selon les uns; et suivant d'autres, il périt de la main d'un soldat de Carie, à qui le roi, pour récompense de cet exploit, permit de porter dans toutes les guerres, à la tête de l'armée, un coq d'or au bout d'une pique; car les Perses donnent aux Cariens le nom de coqs, à cause des aigrettes qui surmontent leurs casques.

XII. J'abrégèrai la narration de Ctésias, qui est fort étendue. Cyrus, dit-il, après avoir tué Artagerses, piqua droit au roi, qui, de son côté, s'avança contre lui, et tous deux en silence. Ariée, l'ami de Cyrus, frappa le premier le roi, sans le blesser : Artaxerxe lança sa javeline, qui n'atteignit pas Cyrus, mais qui alla frapper Tissapherne⁴, homme d'un grand courage, ami fidèle de Cyrus, et le tua. Cyrus ayant percé de sa javeline la cuirasse de son frère, le trait pénétra de deux doigts dans la poitrine, et le roi tomba de cheval. Les troupes effrayées prennent la fuite. Artaxerxe, se relevant aussitôt, quitte le champ de bataille; et suivi d'un petit nombre des siens, parmi lesquels était Ctésias, il gagne une éminence où il se tient tranquille. Cyrus, environné d'ennemis, est emporté fort loin par l'ardeur de son cheval; la nuit empêcha les ennemis de le reconnaître, et ses officiers le cherchaient avec inquiétude. Naturellement impétueux et plein d'audace, plus animé encore par sa victoire, il courait au milieu des bataillons du roi en leur criant : « Écartez-vous, malheureux ! » A ces mots, qu'il répéta souvent en langue persane, la plupart s'ouvrirent devant lui avec des témoignages de respect; mais la tiare qu'il portait sur sa tête étant tombée, un jeune Perse, nommé Mithridate, qui passait auprès de lui sans le connaître, le frappa à la tempe au-dessous de l'œil. Le prince perdit tant de sang par cette blessure, que, saisi de vertige, il tomba évanoui. Son cheval s'échappa, et erra long-temps dans la plaine; la housse qui le couvrait tomba pleine de sang, et fut ramassée par l'esclave du Perse qui l'avait blessé. Cyrus étant revenu avec peine de son évanouissement, quelques uns des ses eunuques, qui étaient restés auprès de lui en petit nombre, voulurent le mettre sur un autre cheval, afin de le sauver; n'ayant pas la force de s'y tenir, il essaya d'aller à pied, soutenu par ses eunuques qui l'aidaient à marcher : mais il avait la tête si étourdie du coup, qu'il ne pouvait se sou-

⁴ Ce n'est pas sans doute celui qui l'avait dénoncé à Artaxerxe, mais un autre portant le même nom, à moins qu'on ne lise ici Satlpherne, comme on le trouve dans quelques manuscrits.

tenir et qu'il bronchait à chaque pas. Cependant il croyait avoir remporté la victoire, parcequ'il entendait les fuyards appeler Cyrus leur roi, et lui demander grace. Dans ce moment, quelques Cauniens¹, gens pauvres et misérables, qui suivaient l'armée du roi pour y rendre les services les plus bas, vont se mêler, comme amis, parmi les eunuques de Cyrus; mais, ayant reconnu avec assez de peine, à leurs cottes d'armes couleur de pourpre, que c'étaient des ennemis (car les troupes du roi en avaient de blanches), un d'eux va par derrière frapper de sa javeline Cyrus, qu'il ne connaissait pas, et lui coupe le nerf du jarret. Cyrus tombe sur le coup et dans sa chute, il donne de la tempe où il était blessé contre une pierre et expire aussitôt. Tel est le récit de Ctésias : on peut le comparer à un poignard émoussé dont il a de la peine à tuer Cyrus².

XIII. Comme Cyrus venait d'expirer, Artasyras, qu'on appelait *l'œil du roi* (16), passant à cheval près du corps de ce prince, reconnut ses eunuques qui fondaient en larmes; et appelant celui d'entre eux qu'il savait le plus attaché à son maître : « Pariscas, lui dit-il, quel est cet homme que tu pleures, assis auprès de son corps? — » Artasyras, lui répondit l'eunuque, vous ne voyez pas que c'est Cyrus? » Artasyras, surpris, console l'eunuque et lui recommande de garder avec soin le corps de Cyrus. Il court lui-même à toute bride vers Artaxerxe, qu'il trouve sans espérance, accablé de faiblesse, tant par la soif qu'il souffrait que par la blessure qu'il avait reçue; et il lui annonce avec joie qu'il vient de voir Cyrus mort. Le roi voulut d'abord s'en aller assurer lui-même, et commanda à cet officier de le mener sur le lieu. Mais le bruit qui s'était répandu que les Grecs, partout vainqueurs, poursuivaient les fuyards et en faisaient un grand carnage, avait tellement rempli tous les esprits de crainte, qu'il préféra d'y envoyer plusieurs personnes pour s'assurer du fait, et fit partir trente hommes avec des flambeaux. Cependant l'eunuque Satibarzane, le voyant près de mourir de soif, va de côté et d'autre pour chercher de l'eau, car il n'y en avait point dans le lieu où le roi s'était retiré, et le camp était fort éloigné. Il rencontre enfin un de ces misérables Cauniens qui portait dans une méchante outre environ huit cotyles³ d'une eau mauvaise et corrompue. Satibarzane la prend et la porte au roi, qui la boit tout entière. Après qu'il eut bu, l'eunuque lui demanda s'il n'avait pas trouvé cette eau bien mauvaise. Artaxerxe prit les dieux à témoin qu'il n'avait jamais bu avec autant de plaisir le plus excellent vin, ni l'eau la plus légère et la plus limpide. « Aussi, ajouta-il, si je ne puis découvrir celui qui te l'a donnée, pour le récompenser d'un si grand bienfait, je supplie les dieux de le

¹ De la ville de Cauné dans la Carie.

² Cependant l'auteur du premier livre de la *Retraite des dix mille*, connu sous le nom de Xénophon, et que Plutarque cite comme étant de cet historien, est presque entièrement d'accord avec Dinon et prend pour garant Ctésias, qui, dit-il, y était présent. *De Exped. Cyri*, liv. 4. — Le cotyle était la moitié du setier, et pesait environ 15 onces.

rendre heureux et riche. » Dans ce moment, les trente hommes qu'il avait envoyés revinrent, pleins de joie, lui confirmer la nouvelle du bonheur inespéré qu'il venait d'avoir. Déjà il s'était rassemblé autour de lui un grand nombre de gens de guerre; et, rassuré par leur présence, il descendit de la colline à la clarté des flambeaux. Lorsqu'il fut près du corps de Cyrus, et que, selon la loi des Perses, il lui eut fait couper la tête et la main droite, il ordonna qu'on lui apportât la tête; et, la prenant par la chevelure, qui était longue et épaisse, il la montra aux fuyards qui doutaient encore de la mort du prince. Étonnés à cette vue, ils adorèrent le roi et se rallièrent à ses troupes; en sorte qu'il eut bientôt auprès de sa personne soixante-dix mille hommes, avec lesquels il rentra dans son camp.

XIV. Artaxerxe, suivant Ctésias, n'avait à cette bataille que quatre cent mille hommes; mais Dinon et Xénophon lui en donnent bien davantage¹. Pour le nombre des morts, les officiers qui en rendirent compte au roi ne le portèrent, selon Ctésias, qu'à neuf mille hommes; mais cet historien, qui les avait vus sur le champ de bataille, estime qu'ils n'étaient pas moins de vingt mille²: ce point est encore douteux. Ce que Ctésias ajoute, qu'il fut envoyé par Artaxerxe vers les Grecs avec Phayllus de Zacynthe³ et quelques autres, est un insigne mensonge. Xénophon n'ignorait pas que Ctésias était attaché à la personne du roi et il parle de lui dans son histoire. Est-il donc vraisemblable que si Ctésias eût été envoyé vers les Grecs par Artaxerxe pour leur faire des propositions si importantes, Xénophon n'en eût rien dit et qu'il n'eût parlé que de Phayllus⁴? Mais le bon Ctésias, à en juger par son histoire, ne manquait pas d'ambition; il était d'ailleurs très prévenu en faveur des Lacédémoniens et de Cléarque: aussi figure-t-il honorablement dans tous ses récits, et s'y ménage-t-il des occasions de parler avantageusement de Cléarque et des Lacédémoniens.

XV. Après la bataille, Artaxerxe envoya de magnifiques présents au fils d'Artagerses, que Cyrus avait tué de sa main, et récompensa avec la même libéralité Ctésias et ses autres officiers: ayant découvert le Caunien qui avait donné son outre d'eau, il le tira de l'obscurité et de l'indigence où il était et le rendit riche et puissant. Il montra aussi beaucoup de modération dans la punition des coupables. Un Mède, nommé Arbacès, avait passé, pendant le combat, dans l'armée de Cyrus; et lorsqu'il avait vu ce prince mort, il était revenu à celle du roi: Artaxerxe, attribuant sa désertion à la crainte et à la lâcheté plutôt qu'à la perfidie et à la trahison, le condamna à se promener un

¹ Xénophon, l. I, dit que l'armée du roi se montait à douze cent mille hommes de pied, six mille cavaliers, et deux cents chars armés de faux; mais il ajoute qu'il n'y eut à la bataille que neuf cent mille combattants et cent cinquante chars.—² Diodore de Sicile, liv. XIV, c. xxxiv, porte à plus de quinze mille la perte du roi, et celle de Cyrus à trois mille; il dit qu'il ne périt pas un seul Grec, et qu'il n'y en eut que très peu de blessés.—³ Aujourd'hui Zante, dans la mer Adriatique.—⁴ Voy. la *Retraite des dix mille*, l. II, où Xénophon l'appelle *Phalénus*: il est nommé *Phallénus* par Diodore de Sicile.

jout entier sur la place publique , en portant une courtisane toute nue sur ses épaules. Un autre qui, ayant aussi déserté, s'était de plus vanté d'avoir tué deux ennemis, eut, par ordre du roi, la langue percée de trois alènes. Persuadé qu'il avait tué Cyrus et voulant que tout le monde le crût et le dit, il envoya des présents à Mithridate qui l'avait blessé le premier, et commanda à ceux qui les lui portèrent de lui dire que le roi l'honorait de ces présents pour lui avoir rapporté la housse du cheval de Cyrus qu'il avait trouvée. Le Carien, qui en coupant le jarret à ce prince, l'avait fait tomber, lui ayant demandé un présent, Artaxerxe le lui envoya, en lui faisant dire : « Le roi te donne ce présent, parceque tu lui as apporté le second la bonne nouvelle; car c'est Artasyras qui lui a le premier appris la mort de Cyrus, et tu es venu après lui. »

XVI. Mithridate se retira fort affligé, mais sans se plaindre : pour le malheureux Carien, il fut victime de sa sottise, qui excita en lui une passion trop ordinaire aux hommes. Corrompu sans doute par sa nouvelle fortune et se persuadant qu'il pouvait aspirer à de plus grandes choses que son état ne le comportait, il ne voulut pas recevoir les présents du roi comme la simple récompense d'une bonne nouvelle qu'il eût apportée; et, dans un mouvement de colère, il protesta hautement que nul autre que lui n'avait tué Cyrus et que c'était injustement qu'on lui en enlevait la gloire. Le roi, irrité de ses plaintes, ordonna qu'on lui tranchât la tête. La reine Parysatis était présente lorsqu'il donna cet ordre. « Seigneur, lui dit-elle, ne punissez pas d'un si doux supplice ce misérable Carien, et laissez-moi lui donner la digne récompense de l'action dont il ose se vanter. » Le roi le lui ayant abandonné, elle le fit prendre par les bourreaux et leur ordonna de le tenir à la torture pendant dix jours, de lui arracher ensuite les yeux et de lui verser de l'airain fondu dans les oreilles jusqu'à ce qu'il eût expiré dans cet horrible supplice.

XVII. Mithridate, peu de temps après, dut également sa perte à son imprudence. Invité à un repas où se trouvaient les eunuques du roi et ceux de la reine sa mère, il s'y rendit paré de la robe et des bijoux dont Artaxerxe lui avait fait présent. Quand à la fin du repas on se fut mis à boire, celui des eunuques de Parysatis qui avait le plus de crédit auprès d'elle adressant la parole à cet officier : « Mithridate, lui dit-il, quelle belle robe le roi t'a donnée! quels bracelets! quels colliers! quel riche cimenterre! il n'est personne qui ne t'admire et qui ne porte envie à ton bonheur. » Mithridate, déjà échauffé par les fumées du vin : « Eh! mon cher Sparamixas, lui répondit-il, qu'est-ce que cela au prix des récompenses dont je me montrai digne le jour de la bataille? — Mithridate, reprit l'eunuque en souriant, je suis loin de te porter envie; mais puisque, selon le proverbe des Grecs, la vérité est dans le vin, quel est donc, mon ami, ce grand exploit d'avoir ramassé la housse d'un cheval et de l'avoir portée au

» roi? » Quand il parlait ainsi, ce n'était pas qu'il ne sût la vérité; mais il voulait que Mithridate s'ouvrit devant des témoins; et il provoquait ainsi la légèreté d'un homme qui, devenu indiscret pour avoir trop bu, n'était plus maître de sa langue. « Vous autres, reprit Mithridate, vous parlerez tant qu'il vous plaira de housses de cheval et d'autres sottises pareilles; pour moi, je vous déclare sans détour que c'est de cette main que Cyrus a péri. Je ne lui portai pas, comme Artagerses, un coup inutile et sans effet : je le frappai dans la tempe, tout près de l'œil; et, lui perçant la tête d'outre en outre, je le renversai par terre, et il mourut de cette blessure. » Tous les convives, prévoyant la fin malheureuse de Mithridate, baissèrent les yeux à terre; et celui qui donnait le repas prenant la parole : « Mithridate, lui dit-il, buvons et faisons bonne chère, en adorant le génie du roi; et laissons là ces propos, qui sont au-dessus de nous. »

XVIII. L'eunuque, au sortir de table, alla rapporter à Parysatis le propos de Mithridate; et la reine en informa le roi, qui ne put voir sans indignation que cet officier démentît sa prétention et lui enlevât ce qu'il y avait de plus glorieux et de plus flatteur pour lui dans la victoire; car il voulait que les Barbares et les Grecs crussent tous que, dans les attaques qui avaient eu lieu pendant la mêlée, il avait reçu une blessure de son frère et lui en avait fait une dont il était mort¹; il condamna donc Mithridate à mourir du supplice des auges. Voici en quoi il consiste : on prend deux auges d'égale grandeur qui s'emboîtent l'une dans l'autre; on couche l'homme condamné sur le dos dans une de ces auges, et l'on applique la seconde sur celle-ci; de manière que la tête, les mains et les pieds débordent les auges, et que tout le reste du corps est entièrement couvert. On donne à manger à cet homme ainsi placé : s'il refuse la nourriture, on le force de la prendre en lui piquant les yeux avec des alènes; on lui fait boire du miel détrempé dans du lait, qu'on lui verse non seulement dans la bouche, mais encore sur le visage; on lui tient les yeux toujours tournés vers le soleil, en sorte que son visage est tout couvert de mouches. Obligé de satisfaire dans cette auge à tous les besoins qui sont les suites de la nourriture et de la boisson, la corruption et la pourriture dans lesquelles il est plongé engendrent une quantité prodigieuse de vers, qui lui rongent tout le corps et pénètrent jusque dans les viscères. Quand on est bien assuré de sa mort on ôte l'auge supérieure, et l'on trouve ses chairs mangées par ces insectes, qui sont attachés par essaims à ses entrailles et qui les rongent encore. Mithridate, consumé lentement par ce supplice, mourut à peine au bout de dix-sept jours.

XIX. Il restait à Parysatis, pour consommer sa vengeance, de faire périr Mésabates, l'eunuque du roi, qui avait coupé la tête et la main

¹ Quelle gloire à revendiquer!

de Cyrus ; mais, comme il ne donnait aucune prise sur lui, voici la trame qu'elle ourdit pour le perdre. C'était une femme adroite et qui jouait très bien aux dés. Avant la guerre, elle faisait souvent la partie du roi ; et la guerre finie, lorsqu'elle fut rentrée en grace auprès de lui, loin de se refuser à ces amusements, elle jouait toujours avec son fils et le servait même dans ses amours, dont il ne lui faisait point mystère. Elle ne le quittait presque jamais, laissant à peine à Statira le temps de le voir et de s'entretenir avec lui ; car elle avait contre cette princesse une haine implacable, et voulait d'ailleurs s'assurer le plus grand crédit auprès d'Artaxerxe. Trouvant un jour le roi dans un grand loisir où il ne cherchait qu'à s'amuser, elle lui propose de jouer aux dés mille dariques. Le roi ayant accepté, elle se laisse perdre à dessein et le paie ; mais, feignant du chagrin et du dépit de sa perte, elle demande sa revanche et propose de jouer un eunuque. Artaxerxe y consent : ils conviennent que chacun d'eux exceptera cinq de ses eunuques les plus fidèles, et que sur tous les autres le vainqueur en choisira un que le perdant sera tenu de livrer. Ils jouent à cette condition. La reine met au jeu toute l'application et toute l'adresse dont elle est capable : favorisée d'ailleurs par la fortune, elle gagne la partie et choisit Mésabates, qui n'était pas de ceux qu'Artaxerxe avait exceptés. Elle ne l'a pas plus tôt en sa puissance, qu'avant que le roi pût avoir aucun soupçon de son dessein, elle le livre aux bourreaux et leur ordonne de l'écorcher vif, d'étendre ensuite son corps en travers sur trois croix et sa peau sur trois pieux. Quand le roi eut appris cette barbare exécution, il en fut très affligé et lui en témoigna toute son indignation ; mais Parysatis ne fit qu'en rire et lui dit en plaisantant : « En vérité, vous avez bonne grace de vous » mettre ainsi en colère pour un méchant eunuque décrépît ; et moi » qui ai perdu mille dariques, je prends patience et ne dis mot. » Le roi, chagrin d'avoir été trompé, ne donna cependant aucune suite à son ressentiment ; mais la reine Statira, irritée des cruautés de Parysatis, à qui d'ailleurs elle était opposée en tout, se plaignit que, pour venger la mort de Cyrus, elle fit périr, avec autant d'injustice que de barbarie, les plus fidèles sujets du roi.

XX. Après que Tissapherne, au mépris de la foi qu'il avait jurée, eut trompé Cléarque et les autres capitaines grecs (17), et que, les ayant fait arrêter, il les eut envoyés au roi chargés de fers, Cléarque pria Ctésias, au rapport même de cet historien, de lui procurer un peigne : il l'obtint et eut tant de plaisir à se peigner, qu'en reconnaissance il fit présent à Ctésias de son cachet, afin que s'il allait jamais à Lacédémone, ce fût, auprès de ses parents et de ses amis, un gage de l'amitié qui les avait unis : sur ce cachet était gravée une danse de Caryatides (18). Ctésias rapporte aussi que les soldats prisonniers avec Cléarque s'emparaient des vivres qu'on envoyait à cet officier et ne lui en laissaient qu'une très petite portion ; que, pour remédier à cet

abus, il obtint qu'on donnât en particulier plus de vivres à Cléarque, et qu'on servît séparément les autres Grecs; ce qu'il fit, ajoute-t-il encore, du consentement et même du gré de Parysatis. Comme il y avait tous les jours un jambon dans les provisions qu'on portait à Cléarque, ce capitaine insinua à Ctésias de cacher dans ce jambon un petit poignard, afin que sa vie ne fût pas livrée à la cruauté du roi; mais Ctésias le refusa, par la crainte du ressentiment d'Artaxerxe. Parysatis avait prié son fils de ne pas faire mourir Cléarque, et ce prince le lui avait promis avec serment; mais ensuite, à la persuasion de la reine Statira, il fit mettre à mort tous les prisonniers, excepté Ménon. Dès ce moment Parysatis s'occupa des moyens de faire périr cette reine, en lui donnant du poison. Mais ce récit de Ctésias n'a aucune vraisemblance, et la raison qu'il donne est absurde. Quelle apparence, en effet, que Parysatis, pour l'amour de Cléarque, eût osé tenter l'entreprise, aussi périlleuse que cruelle, d'empoisonner la femme légitime de son roi, qui en avait des enfants destinés au trône? Il est aisé de voir que cet écrivain, pour honorer la mémoire de Cléarque, fait, de cette partie de son histoire, une vraie fable de tragédie; il raconte que les corps des capitaines furent, après leur mort, déchirés par les chiens et par les oiseaux de proie; mais qu'un tourbillon de vent qui s'éleva tout-à-coup porta sur le corps de Cléarque une grande quantité de sable qui le couvrit en entier, et lui fit comme un tombeau autour duquel il crût quelques palmiers qui formèrent en peu de temps un bois agréable, et ombragèrent tous les environs, ce qui donna au roi un vif regret d'avoir fait mourir dans Cléarque un homme chéri des dieux. Parysatis n'eut donc d'autre motif d'empoisonner Statira que la haine et la jalousie qu'elle avait conçues depuis long-temps contre cette reine: elle s'apercevait que le crédit dont elle jouissait elle-même auprès du roi ne venait que du respect filial qu'il conservait encore; et que le pouvoir de Statira, fruit de l'amour et de la confiance de son mari, avait des fondements plus solides et plus inébranlables. Voilà ce qui lui fit exécuter un dessein si hasardeux, sentant bien qu'il y allait de tout pour elle de s'en défaire.

XXI. Elle avait à son service une femme nommée Gigis, en qui elle avait une entière confiance, et qui pouvait tout sur elle: cette femme, au rapport de Dinon, fut l'instrument de son crime; suivant Ctésias, elle fut seulement dans le secret et contre son gré. Il nomme Bélitaras celui qui donna le poison; Dinon l'appelle Mélanτας¹. Les deux reines s'étaient réconciliées en apparence et semblaient avoir oublié leurs querelles et leurs soupçons; elles se rendaient visite et mangeaient l'une chez l'autre; mais, comme elles étaient mutuellement dans la crainte, elles se tenaient sur leurs gardes et ne mangeaient que des mêmes mets et des mêmes morceaux (19). Il y a en Perse un petit

¹ M. Huet, dans sa *Démonstration évangélique*, croit que *Bélitaras* est le même nom que *Baltasar*: il pense de même pour celui de *Mélanτας*, ou *le B de Baltasar a été changé en M.*

oiseau qui n'a point d'excréments, et dont les intestins sont remplis de graisse, ce qui fait croire qu'il se nourrit de vent et de rosée; il s'appelle *rhynchacès*¹. Ctésias dit que Parysatis, ayant pris un de ces oiseaux, le coupa par le milieu avec un couteau dont un des côtés était frotté de poison; qu'elle mangea la moitié saine de l'oiseau, et donna à la jeune reine l'autre moitié, que le contact du couteau avait empoisonnée. Mais, suivant Dinon, ce fut Mélantas, et non Parysatis, qui coupa les viandes et mit devant Statira celles qui avaient été infectées par le poison. Les douleurs aiguës et les convulsions violentes qui accompagnèrent la mort de la reine ne lui laissèrent aucun doute sur la cause de son mal et donnèrent au roi des soupçons contre sa mère, dont il connaissait le caractère vindicatif et cruel. Pour s'en assurer, il fit arrêter et mettre à la torture tous les officiers et tous les domestiques de sa mère. Elle retint long-temps Gigis renfermée dans son appartement et refusa constamment de la livrer au roi. Enfin cette femme ayant prié Parysatis de la laisser aller la nuit dans sa maison, Artaxerxe, qui en fut averti, plaça des gardes sur son chemin; elle fut enlevée et condamnée au supplice dont les lois des Perses punissent les empoisonneurs : on leur met la tête sur une pierre fort large, et on la leur frappe avec une autre pierre jusqu'à ce qu'elle soit entièrement écrasée et le visage tout aplati. Gigis subit ce supplice. Pour Parysatis, le roi ne lui dit et ne lui fit d'autre mal que de la reléguer à Babylone, qu'elle avait elle-même choisie pour le lieu de son exil : il lui protesta que tant qu'elle y serait, il ne verrait pas même cette ville. Telle était la situation des affaires domestiques d'Artaxerxe.

XXII. Le roi n'avait pas moins désiré d'avoir en sa puissance les troupes grecques qui avaient combattu pour Cyrus, que de vaincre ce prince et de conserver son royaume; mais il ne put y parvenir : ces troupes, après avoir perdu Cyrus leur général, et les autres chefs qui les commandaient, se sauvèrent, pour ainsi dire, du milieu de son palais², après avoir, par leur propre expérience, démontré à toute la Grèce que la grandeur des Perses et de leur roi ne consistait que dans leur or, dans leur luxe, dans leurs femmes, et que tout le reste n'était que faste et ostentation. Aussi la Grèce en conçut-elle autant de confiance en ses forces, que de mépris pour les Barbares : les Lacédémoniens en particulier sentirent qu'ils ne pourraient sans honte laisser encore les Grecs d'Asie dans la servitude des Perses, et qu'il était temps de mettre fin aux outrages dont on les accablait. Ils avaient déjà porté la guerre en Asie, commandés d'abord par Thimbron, ensuite par Dercyllidas (20); mais ces deux généraux n'ayant rien fait de mémorable, ils confièrent à leur roi Agésilas la conduite de cette guerre. Il se rendit par mer en Asie, où ses premiers exploits lui acquirent

¹ Ctésias l'appelle *rhynchacès*.

² Rien ne prouva mieux en effet la faiblesse de cette multitude immense d'hommes armés, que cette retraite de dix mille, aussi honorable pour les Grecs que honteuse pour les Perses.

une grande réputation ; il vainquit Tissapherne en bataille rangée , et cette victoire entraîna la défection d'un grand nombre de villes.

XXIII. Artaxerxe, instruit par ces revers, imagina un nouveau plan d'attaque contre les Spartiates : il envoya en Grèce Hermocrate de Rhodes, avec des sommes considérables pour corrompre ceux qui avaient le plus d'autorité dans les villes, et soulever tous les autres peuples contre Lacédémone. Hermocrate remplit très bien sa commission : les plus grandes villes se liguèrent contre les Spartiates ; et les magistrats de Lacédémone, voyant tout le Péloponnèse dans l'agitation, rappelèrent d'Asie Agésilas, qui, en partant, dit à ses amis que le roi le chassait d'Asie avec trente mille archers ; car la monnaie des Perses porte l'empreinte d'un archer. Artaxerxe enleva aussi aux Lacédémoniens l'empire de la mer, avec le secours de Conon, général des Athéniens, qui joignit sa flotte à celle du satrape Pharnabaze ; car, depuis la défaite d'Égos-Potamos ¹, Conon s'était toujours tenu dans l'île de Chypre, moins pour y trouver sa sûreté que pour attendre quelque changement dans les affaires, comme on attend la marée pour s'embarquer. Il sentait que les projets qu'il avait conçus demandaient une grande puissance, et qu'il manquait à celle du roi un homme capable de la diriger. Il écrivit donc à ce prince pour lui communiquer ses vues, et chargea son envoyé de faire donner la lettre par Zénon de Crète, ou par Polycrite de Mendès (le premier était un danseur, et l'autre un médecin) ; ou s'ils étaient tous deux absents, de la remettre au médecin Ctésias. C'est à celui-ci que la lettre fut donnée. On prétend qu'il ajouta à ce qu'elle contenait que Conon priait le roi de lui envoyer Ctésias, comme celui qu'il pouvait employer le plus utilement dans les affaires de la marine. Suivant Ctésias, ce fut Artaxerxe qui, de son propre mouvement, lui confia cette commission.

XXIV. La bataille navale que les flottes combinées de Conon et de Pharnabaze gagnèrent auprès de Cnide ayant dépouillé les Lacédémoniens de l'empire de la mer et attiré au parti d'Artaxerxe toutes les villes de la Grèce, ce prince donna aux Grecs cette paix fameuse dont il dicta les conditions, et qui fut appelée la paix d'Antalcidas ². C'était un Spartiate, fils de Léon, si zélé pour les intérêts du roi, qu'il lui fit céder par les Lacédémoniens toutes les villes grecques d'Asie, avec les îles qui en faisaient partie, et tous les tributs qu'on en retirait. Telles furent les conditions de cette paix, si toutefois on peut appeler de ce nom un traité perfide qui fit l'opprobre de la Grèce, et dont l'issue fut plus ignominieuse que n'aurait pu l'être la guerre la plus funeste ³. Aussi Artaxerxe, qui jusque là avait eu horreur des Spartiates, qu'il regardait, suivant Dinon, comme les plus impudents des hommes, donna-t-il à Antalcidas, lorsqu'il l'eut à sa cour, des témoignages d'une amitié singulière. Un jour, à table, il prit une couronne

¹ Voy. sur cette bataille, gagnée par Lysandre sur Conon, la Vie d'Alcibiade. — ² Voy. la Vie d'Agésilas. — ³ Voy. sur cette paix, la Vie d'Agésilas, c. XXVII, et la note (36).

de fleurs, qu'il trempa dans une essence du plus grand prix, et l'envoya à ce Spartiate, faveur qui surprit beaucoup tous les convives. Il est vrai qu'Antalcidas était digne de vivre dans les délices des Perses, et de recevoir une pareille couronne, lui qui, dans une danse, avait contrefait publiquement Léonidas et Callicratidas (21). Quelqu'un, à cette occasion, ayant dit à Agésilas : « Que la Grèce est malheureuse de voir les Lacédémoniens *persiser* ! — Dis plutôt, répondit Agésilas, que les Perses *laconisent* ! » Mais la finesse de cette réponse n'effaça point la honte de l'action d'Antalcidas ; et peu de temps après, la défaite de Leuctres leur enleva la prééminence qu'ils avaient eue jusqu'alors sur la Grèce (22), comme cette paix avait éclipsé toute leur gloire. Quand Sparte tenait le premier rang dans la Grèce, Artaxerxe donnait à Antalcidas les noms d'hôte et d'ami ; mais, après que la déroutée de Leuctres les eut réduits à une extrême faiblesse, et que le besoin où ils étaient d'argent les eut obligés d'envoyer Agésilas en Égypte, Antalcidas, de son côté, étant retourné auprès d'Artaxerxe pour l'engager à secourir les Lacédémoniens, ce prince n'eut point d'égard pour sa demande ; il lui témoigna même un tel mépris, que, chassé de sa cour, Antalcidas retourna honteusement à Sparte, où, devenu le jouet de ses ennemis, et craignant d'être puni par les éphores, il se laissa mourir de faim.

XXV. Pélopidas, qui avait déjà remporté la victoire de Leuctres², et Isménias, tous deux de Thèbes, allèrent aussi à la cour d'Artaxerxe : Pélopidas n'y fit rien dont il pût avoir à rougir ; mais Isménias, à qui l'on ordonna d'adorer le roi, laissa tomber son anneau aux pieds de ce prince, et, en se baissant pour le relever, il parut l'avoir adoré. L'Athénien Timagoras, qui était aussi à cette cour, ayant écrit au roi par un secrétaire nommé Belouris, pour lui faire passer quel que avis secret, Artaxerxe, pour lui en témoigner sa satisfaction, lui envoya dix mille dariques ; et comme Timagoras était indisposé, il lui donna quatre-vingts vaches qui le suivaient partout, et dont il prenait le lait. Il lui fit présent aussi d'un lit, de couvertures et de valets de chambre pour faire son lit, parceque les Grecs n'y étaient pas adroits, et enfin d'esclaves pour le porter en litière jusqu'à la mer, à cause de son indisposition³. Tant que cet Athénien fut à la cour, le roi lui entretenait une table très bien servie ; et Ostanès, frère d'Artaxerxe, lui dit un jour : « Timagoras, souviens-toi de cette table ; ce n'est pas pour rien qu'elle est si magnifiquement servie. » Il voulait moins par-là exciter sa reconnaissance, que lui reprocher sa trahison. Les Athéniens le condamnèrent à mort pour avoir reçu de l'argent du roi.

XXVI. Artaxerxe compensa, dans l'esprit des Grecs, tous les dé plaisirs qu'il leur avait causés, en faisant mourir Tissapherne, l'en-

¹ Voy. la note citée. — ² Pélopidas eut beaucoup de part à la victoire de Leuctres ; mais la principale gloire en est due à Épaminondas, qui commandait en chef. — ³ Voy. la Vie de Pélopidas, c. XXXIII, où tous ces faits se trouvent déjà.

nemi le plus déclaré et le plus implacable qu'ils eussent. Parysatis contribua beaucoup à sa mort, par le poids qu'elle donna aux imputations dont il était chargé : car le roi n'avait pas conservé long-temps sa colère contre cette reine; il s'était réconcilié avec elle et l'avait rappelée à la cour, parcequ'il voyait en elle un grand sens et un esprit fait pour gouverner; d'ailleurs, il ne subsistait plus de motif qui les empêchât de bien vivre ensemble, et qui pût renouveler leurs soupçons et leurs chagrins. Dès ce moment, elle n'eut d'autre soin que de lui complaire en tout et de ne rien blâmer de ce qu'il faisait. Cette conduite lui donna le plus grand pouvoir sur l'esprit du roi, et lui fit obtenir tout ce qu'elle voulut. Elle s'aperçut qu'il était passionnément amoureux d'une de ses propres filles, nommée Atossa; mais que la crainte de sa mère lui faisait cacher et contenir avec soin sa passion, quoique, selon quelques auteurs, il eût déjà eu avec elle un commerce secret.

XXVII. Dès que Parysatis eut découvert sa passion, elle témoigna à cette jeune princesse beaucoup plus d'amitié qu'auparavant : elle ne cessait de vanter à Artaxerxe sa beauté et l'élevation de son caractère, qui la rendaient digne du trône; elle lui persuada enfin d'en faire son épouse légitime. « Mettez-vous, lui disait-elle, au-dessus des loix et des opinions des Grecs; c'est vous que Dieu a donné aux Perses pour loi et pour règle de tout ce qui est vicieux ou honnête. » Quelques historiens, entre autres Héraclide de Cumes¹, prétendent qu'Artaxerxe, outre cette première fille, en épousa une seconde nommée Amestris, dont nous parlerons bientôt. Il eut tant d'amour pour Atossa lorsqu'elle fut devenue sa femme, que l'espèce de lèpre qui vint à cette princesse, et qui lui couvrit tout le corps, ne lui donna aucun éloignement pour elle. Il était sans cesse en prières dans le temple de Junon, l'implorant pour sa femme, et se prosternait jusqu'à terre devant sa statue. Ses satrapes et ses amis envoyèrent par son ordre à la déesse une si grande quantité de présents, que tout l'espace compris entre le palais et le temple, qui était de seize stades², fut couvert d'or, d'argent, d'étoffes de pourpre et de chevaux³.

XXVIII. Artaxerxe, ayant déclaré la guerre aux Égyptiens, nomma, pour commander l'armée, Pharnabaze et Iphicrate⁴, dont les divisions rendirent cette expédition inutile. Il marcha depuis en personne contre les Cadusiens, à la tête de trois cent mille hommes de pied et de dix mille chevaux. Entré dans un pays âpre et difficile, toujours couvert de nuages, qui ne produit ni blé ni fruits, et ne nourrit ses fiers et belliqueux habitants que de poires et de pommes

¹ Il avait écrit l'histoire des Perses en cinq livres.—² Un peu plus de trois quarts de lieue.

³ M. Dacier suspecte avec raison ce dernier mot, qui ne paraît pas convenir ici, à côté de l'or, de l'argent et de la pourpre : il propose de lire, *de pierres précieuses*.

⁴ Général athénien fort connu.

sauvages, il fut surpris par la disette et se vit exposé aux plus grands dangers. On ne trouvait rien à manger, et l'on ne pouvait tirer des vivres d'aucun autre endroit ; ses troupes ne vivaient que de bêtes de somme, qui devinrent même si rares, qu'on ne pouvait avoir qu'avec peine une tête d'âne pour soixante drachmes ¹. La table même du roi vint à manquer, et il restait très peu de chevaux, parceque les autres avaient servi à pourrir l'armée.

XXIX. Dans cette situation fâcheuse, Tiribaze, homme que son courage avait souvent élevé au plus haut rang, mais que sa légèreté en avait autant de fois fait descendre, et qui alors n'avait ni crédit ni considération, sauva le roi et l'armée. Les Cadusiens avaient deux rois qui campaient séparément ; Tiribaze, après avoir communiqué son projet à Artaxerxe, va trouver l'un de ces princes, et envoie secrètement son fils vers l'autre : chacun d'eux trompa le roi auprès duquel il était allé, en lui assurant que l'autre avait envoyé des ambassadeurs à Artaxerxe pour traiter de la paix et faire alliance avec lui. « Si donc, ajouta-t-il, vous êtes sage, hâtez-vous de prendre les devants et de traiter avec Artaxerxe ; je vous seconderai de tout mon pouvoir. » Les deux rois, ajoutant foi à leurs paroles, et persuadés, chacun de son côté, que son collègue lui portait envie, envoyèrent des ambassadeurs à Artaxerxe, les uns avec Tiribaze, et les autres avec le fils de cet officier. La durée de cette négociation donnait déjà des soupçons à Artaxerxe contre Tiribaze, et l'on commençait à le calomnier ; le roi même en prenait du chagrin et se repentait de la confiance qu'il avait prise en lui ; ses envieux en profitèrent pour l'accuser ouvertement ; mais enfin il arriva de son côté, et son fils de l'autre, suivis chacun d'ambassadeurs cadusiens. Les articles du traité furent convenus, et la paix conclue avec les deux rois.

XXX. La fortune de Tiribaze devint plus brillante que jamais, et le roi le prit avec lui dans le retour. Artaxerxe prouva, dans cette occasion, que la mollesse et la lâcheté ne sont pas, comme on le croit ordinairement l'effet, du luxe et des délices, et qu'elles naissent plutôt d'un naturel bas et vicieux, qui se laisse entraîner à des opinions fausses (23). Ni l'or, ni la pourpre, ni les pierreries dont il était couvert, et qui montaient à douze mille talents ², ne l'empêchèrent de supporter le travail et la fatigue comme les derniers des soldats. Chargé de son carquois et de son bouclier, il descendait de cheval et marchait le premier à pied dans des chemins montueux et rudes. Les soldats, témoins de sa force et de son ardeur, en devinrent si agiles, qu'ils semblaient moins marcher que voler ; car on faisait par jour plus de deux cents stades ³. Quand il fut arrivé à une de ses maisons royales, dont les jardins admirablement ornés n'étaient entourés que d'une plaine toute nue où l'on ne trouvait pas un seul arbre, il

¹ Cinquante-quatre livres de notre monnaie. ² Environ soixante millions. ³ Dix lieues.

permit à ses soldats , pour adoucir la rigueur du froid , d'abattre les arbres de son parc , sans épargner ni les cyprés ni les pins. Comme il les vit balancer à couper des arbres d'une grandeur et d'une beauté merveilleuses , il prit une hache , et commença à couper l'arbre le plus grand et le plus beau. Alors les soldats abattirent tout le bois dont ils eurent besoin , et allumèrent de grands feux qui leur firent passer une nuit commode. Artaxerxe rentra dans sa capitale après avoir perdu un grand nombre de ses meilleurs soldats , et presque tous ses chevaux. La pensée qu'il eut que le mauvais succès de cette guerre avait dû lui attirer le mépris des courtisans , lui rendit suspects les premiers d'entre eux ; il en sacrifia plusieurs à la colère , et un plus grand nombre à la crainte : car cette dernière passion est la plus sanguinaire dans les tyrans ; le courage , au contraire , rend les hommes doux , humains , et inaccessibles au soupçon. Aussi voyons-nous que les animaux craintifs et timides sont les plus difficiles à adoucir et à apprivoiser , au lieu que les animaux courageux , à qui leur force donne de la confiance , ne se refusent pas aux caresses des hommes.

XXXI. Artaxerxe , parvenu à la vieillesse , s'aperçut qu'il y avait de la division entre ses deux fils pour la succession à l'empire , et que leur rivalité partageait ses amis et ses courtisans. Les plus sensés d'entre eux trouvaient juste que , comme Artaxerxe avait régné par droit d'aînesse , il laissât le trône à Darius , son fils aîné ; mais le plus jeune , nommé Ochus , naturellement vif et emporté , avait dans le palais un parti nombreux ; il comptait d'ailleurs , pour gagner son père , sur le crédit d'Atossa , à qui il faisait assidument sa cour , et qu'il flattait de l'espoir de l'épouser après la mort de son père. On disait même qu'il avait eu avec cette reine un commerce très secret , qu'Artaxerxe avait ignoré. Le roi , pour ôter sur-le-champ à Ochus toutes ses espérances , et empêcher qu'en imitant l'audace de Cyrus il ne livrât de nouveau le royaume à des séditions et à des troubles , déclara roi Darius , qui était dans sa vingt-cinquième année ¹ , et lui permit de porter la tiare droite.

XXXII. C'est l'usage en Perse que celui qui vient d'être désigné héritier de la couronne demande une grâce au roi régnant ; et celui-ci ne peut lui rien refuser , pourvu que la chose soit possible. Darius demanda la courtisane Aspasia , que Cyrus ² avait le plus aimée de toutes ses maîtresses , et qui alors était concubine du roi. Née de parents libres , à Phocée en Ionie , elle avait reçu une éducation honnête. Un soir elle fut menée au souper de Cyrus , avec plusieurs autres femmes qui s'assirent auprès de ce prince et se prêtèrent sans peine à ses jeux et à ses plaisanteries. Aspasia se tenait debout et en silence auprès de la table ; et , lorsque Cyrus l'appela , elle refusa de

¹ Il y a dans le texte , *la cinquantième année* : mais un manuscrit lui donne vingt-cinq ans ; ce qui est plus conforme à ce que Plutarque a dit de lui , que c'était encore un jeune homme.

—² Celui dont on a vu plus haut la fin tragique.

s'approcher. Ses officiers s'étant mis en devoir de l'y conduire de force : « Le premier de vous, leur dit-elle, qui mettra la main sur moi s'en repentira. » Les courtisans la traitèrent de grossière et de sauvage ; mais Cyrus, charmé de sa retenue, ne fit qu'en rire, et dit à celui qui avait amené ces femmes : « Tu vois que de toutes c'est la seule qui soit vertueuse et véritablement libre. » Depuis ce jour-là, Cyrus s'attacha singulièrement à elle, l'aima plus que toutes ses autres maîtresses et lui donna le titre de *sage*. Après que ce prince eut été tué dans la bataille, elle fut prise au pillage du camp. La demande qu'en fit Darius affligea son père ; car, telle est la jalousie des Barbares pour les objets de leur amour, que c'est un crime capital, non seulement de toucher une maîtresse du roi ou de lui parler, mais même de passer, dans un chemin, devant les chars qui portent ses concubines. Artaxerxe, quoiqu'il eût épousé par amour la reine Atossa, contre les lois de Perse, avait en outre trois cent soixante concubines, toutes parfaitement belles. Cependant, lorsque Darius lui demanda Aspasia, il lui répondit qu'elle était libre, qu'il pouvait la prendre si elle y consentait, mais qu'il ne voulait pas qu'on usât de violence envers elle. On fit donc venir Aspasia, qui, contre l'attente du roi, préféra Darius. Artaxerxe, forcé d'obéir à la loi, la lui céda ; mais il ne tarda pas à la lui enlever, et à la consacrer prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane (24), pour y vivre dans la chasteté le reste de ses jours. Il crut ne tirer par-là, de la demande de son fils, qu'une vengeance modérée qui ne pourrait pas lui paraître trop sévère, et qu'il ne prendrait que pour une plaisanterie ; mais Darius ne la reçut pas avec modération, soit qu'il fût passionné pour Aspasia, soit qu'il se crût joué ou outragé par son père.

XXXIII. Tiribaze, qui s'aperçut du ressentiment de Darius, et qui, dans l'injure faite à ce jeune prince, reconnut celle qu'il avait éprouvée lui-même, s'appliqua à l'irriter davantage. L'affront dont il avait personnellement à se plaindre, c'est que, de plusieurs filles qu'avait Artaxerxe, il promit de marier Apama à Pharnabaze, Rodogune à Oronte (25), et Amestris à Tiribaze. Il accomplit sa promesse à l'égard des deux premiers ; mais il manqua de parole à Tiribaze, et épousa lui-même Amestris, en promettant néanmoins à ce courtisan Atossa, la plus jeune de ses filles : mais il le trompa une seconde fois ; et, devenu amoureux d'Atossa, il la prit pour sa femme, comme nous l'avons dit plus haut. Tiribaze en conçut une haine violente contre le roi, non qu'il fût naturellement porté à la révolte, mais il était léger et étourdi ; et, tantôt traité par le roi à l'égal des premiers de sa cour, tantôt précipité du comble des honneurs et méprisé de tout le monde, il ne savait supporter avec sagesse ni l'une ni l'autre fortune : dans les honneurs, il se rendait odieux par sa fierté ; dans la disgrâce, incapable de plier, il n'en était que plus hautain et plus intraitable.

XXXIV. Les rapports fréquents que Tiribaze avait avec Darius

ne firent donc qu'allumer de plus en plus le ressentiment de ce jeune prince : il lui répétait sans cesse qu'il ne servait de rien de porter la tiare relevée, quand on ne cherchait pas aussi à relever son pouvoir. « Vous êtes bien dans l'erreur, lui disait-il, si, pendant que votre frère, appuyé du crédit des femmes, travaille chaque jour à fortifier son parti, et que vous avez un père dont l'esprit affaibli varie continuellement dans ses desseins, vous croyez votre succession au trône bien assurée. Artaxerxe, qui, pour une petite courtisane, a foulé aux pieds une loi jusqu'à présent inviolable parmi les Perses, sera-t-il fidèle à ses promesses dans les objets même les plus importants ? Ce n'est pas la même chose pour Ochus de ne pas parvenir à la couronne, ou pour vous d'en être dépouillé. Rien ne l'empêchera de vivre heureux dans une condition privée ; mais vous, après avoir été déclaré roi, il vous faut nécessairement ou régner, ou mourir. » On vit, en cette occasion, se vérifier ce mot de Sophocle :

Avec facilité le mal se persuade.

Le chemin qui mène à ce qu'on desire est une pente douce et unie ; et la plupart des hommes desirent le mal, trompés par leur ignorance et leur inexpérience du bien. D'ailleurs, l'étendue de l'empire, et la crainte que Darius avait de son frère Ochus, fournissaient à Tiribaze des raisons puissantes. Enfin la déesse de Chypre influa aussi sur le ressentiment du prince, par l'enlèvement d'Aspasie (26).

XXXV. Darius s'abandonna donc entièrement à Tiribaze ; et ce courtisan avait déjà gagné un grand nombre de conjurés, lorsqu'un eunuque découvrit au roi la conjuration, et la manière dont elle devait s'exécuter. Il savait que les complices avaient arrêté d'entrer la nuit dans l'appartement d'Artaxerxe, et de l'égorger dans son lit. Le roi ne pouvait, sans imprudence, mépriser un tel danger, et négliger cette dénonciation ; mais il aurait cru agir plus imprudemment encore en y ajoutant foi sans aucune preuve. Il prit donc le parti d'ordonner à l'eunuque de ne pas perdre de vue les conjurés, et de s'attacher à tous leurs pas. Il fit percer ensuite le mur de sa chambre derrière le lit, et y mit une porte qu'il couvrit d'une tapisserie. À l'heure indiquée par l'eunuque, il attendit les conjurés sur son lit, et ne se leva qu'après avoir eu le temps de les voir et de les reconnaître tous. Dès qu'il les vit tirer leurs poignards et s'approcher du lit, il leva promptement la tapisserie et se jeta dans la chambre voisine, dont il ferma la porte en appelant à grands cris. Les conjurés, qui virent leur coup manqué et qui ne purent douter que le roi ne les eût aperçus, s'enfuirent précipitamment et conseillèrent à Tiribaze d'en faire autant, parcequ'il avait été reconnu. Ils se séparèrent tous dans leur fuite ; mais Tiribaze, environné par les gardes du roi, se défendit avec vi-

* Mot à mot : ce fut du feu ajouté au feu.

gueur et en tua plusieurs de sa main ; ce ne fut qu'après une longue résistance qu'un coup de javeline lancée de loin le renversa par terre.

XXXVI. Darius fut arrêté avec ses enfants , et son procès instruit par les juges du conseil du roi , qui n'assista pas lui-même au jugement , mais qui nomma des accusateurs à son fils , et ordonna aux greffiers d'écrire les avis des juges , et de les lui apporter. Ils furent unanimes : et, Darius ayant été condamné à mort , les huissiers se saisirent de lui et le menèrent dans une chambre voisine. L'exécuteur , appelé , vint avec le rasoir dont il se servait pour couper la gorge aux criminels ; mais à la vue de Darius , saisi d'horreur , il recula vers la porte , n'ayant ni la force ni l'audace de porter la main sur la personne de son roi. Les juges , qui étaient en dehors de la chambre , lui ayant ordonné , sous peine d'être mis à mort , d'exécuter la sentence , il revint sur ses pas , saisit Darius par les cheveux , et lui coupa la gorge avec son rasoir. Quelques historiens disent que le jugement se fit en présence du roi , et que Darius , se voyant convaincu par des preuves évidentes , se jeta le visage contre terre et adressa au roi les prières les plus vives ; que le roi se leva transporté de colère , et qu'ayant tiré son cimeterre , il ne cessa de le frapper que lorsqu'il le vit mort. Alors , étant retourné à son palais , il adora le soleil et dit à ses courtisans : « Retournez dans vos maisons , seigneurs perses , et » annoncez à tout le monde que le grand Oromaze¹ a puni ceux qui » avaient formé contre moi le complot le plus criminel et le plus » impie. » Telle fut l'issue de cette conspiration.

XXXVII. Ochus , soutenu par le crédit d'Atossa , conçut alors les plus grandes espérances ; cependant il craignait encore Ariaspe , le seul des fils légitimes qui restât à Artaxerxe ; et , entre ses frères bâtards , il redoutait Arsame. Les Perses désiraient Ariaspe pour roi , moins parcequ'il était l'aîné d'Ochus , qu'à cause de son caractère doux , simple et humain. Arsame passait pour avoir un grand sens , et Ochus n'ignorait pas qu'il était tendrement aimé de son père. Il tendit donc des pièges à l'un et à l'autre ; et , comme il était aussi sanguinaire qu'artificieux , il employa la cruauté contre Arsame , et la ruse contre Ariaspe. Il envoyait continuellement à celui-ci des eunuques et des amis du roi , pour lui rapporter des menaces terribles de la part de son père , qui , disaient-ils , avait résolu de lui faire souffrir une mort ignominieuse et cruelle. Ces rapports , qu'on lui faisait tous les jours sous le plus grand secret , en lui annonçant qu'une partie de ces menaces allait être exécutée sur-le-champ , et que les autres le seraient bientôt après , frappèrent ce jeune prince d'un tel étonnement , que , dans la frayeur et le désespoir dont il fut saisi , il prépara lui-même un breuvage mortel qu'il avala , et se délivra ainsi de la

¹ Oromaze était chez les Perses le principe du bien et de toutes les créatures ; la lumière était , suivant eux , celle qui portait le plus l'empreinte de la grandeur d'Oromaze.

vie. Ce genre de mort affligea vivement le roi, qui pleura tendrement son fils : il en soupçonna la cause ; mais son extrême vieillesse ne lui permettant pas d'en faire la recherche et d'en acquérir la conviction, il en aima davantage Arsame, et ne dissimula pas l'extrême confiance qu'il avait en lui. Ochus donc ne crut pas devoir différer plus longtemps l'exécution de son projet : il gagna Harpate, fils de Tiribaze, et se servit de sa main pour faire périr ce jeune prince.

XXXVIII. Dans l'extrême vieillesse où était Artaxerxe, la plus légère peine pouvait le conduire au tombeau. Il ne soutint pas longtemps le chagrin que lui causa la mort d'Arsame ; il mourut de regret et de douleur à l'âge de quatre-vingt-quatorze ans, après un règne de soixante-deux ¹. Il laissa la réputation d'un prince doux et ami de ses peuples ; mais rien ne contribua tant à la lui assurer, que la comparaison qu'on fit de lui avec son fils Ochus, qui, par sa cruauté et son naturel sanguinaire, surpassa les hommes les plus féroces.

NOTES SUR LA VIE D'ARTAXERXE.

(1) Ce nom, dans le grec, est écrit *Artozerxe* ; mais c'est évidemment le même nom. Je mettrai ici la suite chronologique des rois de Perse, qu'ont aussi les éditeurs d'Amyot.

	Avant J.-C.		Avant J.-C.
Cyrus ,	559	Darius Nothus ,	424
Cambise ,	529	Artaxerxe Memnon , ou Mnémon ,	405
Smerdis le mage ,	522	Ochus ,	366
Darius, fils d'Hystaspe ,	521	Arsès ,	340
Xerxès ,	485	Darius Codomannus, défait par	
Artaxerxe Longue-main ,	465	Alexandre ,	336
Xerxès, deux mois ,	425		
Sogdien, sept mois , }			

(2) Artaxerxe fut appelé *Longue-main*, parcequ'il avait, selon l'opinion commune, une main plus longue que l'autre. Strabon est le seul qui prétende, liv. XV, p. 735, que ce surnom lui fut donné parcequ'il avait les bras si longs, que quand il les étendait étant debout, ils touchaient à ses genoux. Mais Strabon est tombé à cet égard dans une grande erreur, en attribuant à Darius ce qu'on n'a jamais dit que d'Artaxerxe ; car aucun Darius n'a été surnommé Longue-main.

(3) C'est le sentiment d'Hésychius.

(4) Ctésias, né à Cnide, ville de Carie, fut pendant dix-sept ans auprès d'Artaxerxe, en qualité de médecin, et jouit à sa cour d'une grande considération. Il avait composé plusieurs ouvrages, la plupart historiques, dont Fabricius donne la liste dans sa *Bibliothèque grecque*, t. I, p. 881 et suiv. Les critiques ne sont pas d'accord sur le mérite des ouvrages de Ctésias ; on voit le jugement défavorable que Plutarque en porte. Strabon n'en a pas une meilleure opinion, liv. XI, p. 508. Mais Démétrius de Phalère, dans son *Traité de l'Élocution*, c. de *Perspicuitate*, loue la clarté et la douceur de son style. Denys d'Halicarnasse, et Photius, cod. 72, en parlent aussi avantageusement. Il ne reste de lui que des fragments de ses *Histoires de Perse et de l'Inde*, qui se trouvent ordinairement imprimés à la suite de l'*Histoire d'Hérodote*, et dont M. Larcher a joint la traduction à la seconde édition.

¹ Diodore de Sicile, l. XV, c. xciii, ne lui donne que quarante-trois ans de règne, et place sa mort à la troisième année de la cent quatrième olympiade, avant J.-C. 362 ans. Il dit qu'Ochus prit le surnom d'Artaxerxe, parceque les Perses, charmés de la longueur du règne de son père, voulurent que tous ses successeurs portassent son nom.

(5) Voy. Hérodote, au commencement du liv. septième de son *Histoire*.

(6) Pasargades était une ville de Perse que Cyrus fit bâtir, et à laquelle il accorda de grands privilèges, parcequ'il avait battu Astyage dans l'endroit où elle fut bâtie. Selon le P. Lubin, on la nomme aujourd'hui *Darabegerd*, ou, comme les Arabes, *Valaregerd*. Le tombeau de Cyrus était dans les jardins du palais de l'ancienne Pasargades.

(7) Xénophon, au commencement de la *Retraite des dix mille*, dit que Tissapherne, s'étant trouvé à la cour en même temps que Cyrus, accusa ce prince auprès d'Artaxerxe d'avoir de mauvais desseins contre son frère; que, lorsque Cyrus fut retourné dans les provinces où il commandait, ce satrape, s'étant aperçu que Cyrus sollicitait les villes à la défection, lui enleva les principales de celles qui faisaient partie de son gouvernement, excepté Milet, qu'il alla assiéger. Cyrus donc avait un prétexte plausible de lever des troupes; et les récriminations qu'il faisait contre Tissapherne contribuaient encore à faire croire à son frère que ces levées n'avaient pas d'autre objet.

(8) Mithra passe ordinairement pour le soleil, adoré par les Perses: mais il paraît d'après les livres zends, traduits par M. Anquetil, que c'était un des premiers génies établis par Ormuzd ou Oromaze sur la nature, pour la gouverner, et qu'il donnait à la terre la lumière, le soleil; c'est peut-être ce qui a fait dire qu'il était le soleil.

(9) Artaxerxe poussait sans doute trop loin la bonne opinion que la grosseur extraordinaire de cette pomme lui avait fait concevoir de l'homme qui l'avait cultivée: car il y a, ce semble, bien peu de rapport entre la culture des fruits et le gouvernement des hommes; le cultivateur qui réussirait le mieux à faire produire à ses arbres les plus beaux fruits pourrait être le plus embarrassé à bien conduire une ville. On peut dire néanmoins que, les choses étant égales d'ailleurs, celui qui fait bien ses propres affaires est plus capable de régir avec intelligence celles d'autrui, et que l'économie domestique peut devenir un bon apprentissage de l'administration publique. Aristote, dans le premier livre de ses *Politiques*, donne la première pour fondement à l'autre.

(10) Sur Cléarque, et à quel titre il se trouvait dans l'armée de Cyrus, voy. Xénophon, liv. I de la *Retraite des dix mille*, p. 244.

(11) Xénophon, *ibid.*, p. 261 et 262, dit que, suivant le rapport des transfuges, l'armée d'Artaxerxe était de douze cent mille hommes, commandés par quatre généraux, Tissapherne, Gobryas, Arbaces et Abrocomas, qui avaient chacun trois cent mille hommes; mais ce dernier n'arriva avec ses troupes que cinq jours après la bataille. Il y avait de plus six mille chevaux d'élite qui combattaient devant le roi, et deux cents chars armés de faux. Mais Plutarque ne parle que de ceux qui se trouvèrent au combat, et qui, suivant Xénophon, étaient au nombre de neuf cent mille. Il n'y eut non plus que cent cinquante chars.

(12) On ne peut que louer Plutarque de la modestie qu'il montre en ne voulant pas toucher à un récit déjà fait par Xénophon. On demandera peut-être pourquoi il n'a pas inséré dans cette *Vie* la narration de cet historien. On peut répondre que les ouvrages de Xénophon étaient entre les mains de tout le monde; et cette même raison nous dispense de la rapporter dans cette note, parcequ'il n'est guère d'homme tant soit peu instruit qui n'ait lu la *Retraite des dix mille*, ouvrage si intéressant, si parfaitement écrit, et dont nous avons en presque en même temps deux bonnes traductions, l'une par un homme de lettres, M. Larcher, et l'autre par un militaire, M. de la Luzerne.

(13) Plutarque condamne ici Cléarque avec beaucoup de dureté, et M. Dacier approuve en entier sa censure; cependant Xénophon, qui était présent à la bataille, et qui était au moins aussi grand capitaine que bon historien, loue en cette occasion la prudence de Cléarque, *ibid.*, p. 264. Ce devait être, ce me semble, une raison pour Plutarque de prononcer moins affirmativement sur la conduite de Cléarque, et de le blâmer avec moins d'aigreur.

(14) Les six mille chevaux qui, placés devant le roi, étaient chargés de le défendre, furent enfoncés, comme nous allons le voir; et le roi se retira, avec très peu de

monde, sur une éminence ; l'éloignement où était Cléarque du roi l'empêcha d'apercevoir la déroute de sa cavalerie et sa retraite.

(15) Il y a dans le texte : *ces braves Grecs* ; mais est-il vraisemblable que, dans un moment comme celui-là, Artagerses ait fait l'éloge des ennemis qui combattaient contre son roi, tandis qu'il parle à Cyrus lui-même avec tant de mépris ? D'ailleurs, le tour de la phrase, telle que je l'ai rendue, est plus conforme au génie de la langue grecque, et très ordinaire dans les écrivains de cette langue.

(16) Les rois de Perse avaient des ministres que l'on appelait *les yeux du roi*, et d'autres que l'on appelait *les oreilles du roi* ; c'étaient ceux qui lui rapportaient tout ce qu'ils avaient vu et entendu dans le royaume. Il paraît, par Xénophon, l. VIII de la *Cyropédie*, p. 209, que cet établissement était du premier Cyrus, et que ces officiers étaient nombreux. Aristote loue cet usage dans le troisième livre de la *République*, c. xvi. Aristophane parle de cet usage dans ses *Acharniens*, acte I, sc. III.

(17) Tissapherne alla trouver les Grecs de la part d'Artaxerxe, pour négocier avec eux et leur proposer de retourner dans leur pays, en leur promettant que s'ils traversaient les états du roi sans y faire aucune hostilité, ils trouveraient toute protection et tout secours dans les généraux d'Artaxerxe. Les Grecs acceptèrent cette proposition, et leurs capitaines conclurent avec Tissapherne un traité qui fut confirmé de part et d'autre par des serments. Le satrape, quelques jours après, ayant engagé Cléarque de venir à sa tente avec quatre de ses principaux officiers et vingt capitaines, ils s'y rendirent suivis d'environ deux cents soldats ; mais à peine y furent-ils entrés, qu'ils furent tous massacrés, excepté deux des officiers, Proxénus et Mémon. *Retraite des dix mille*, liv. II, p. 280-288.

(18) Pausanias, liv. III, c. x, rapporte qu'en descendant du lieu appelé *Hermès*, le troisième détour qu'on trouve à gauche mène au bourg de Carya et au temple de Diane, à qui ce lieu est consacré ; que, dans la place qui est devant le temple, il y a une statue de Diane Caryatide, autour de laquelle les filles lacédémoniennes vont tous les ans faire des danses à la manière de leur pays. Lucien, dans son *Traité de la Danse*, c. x, parle de cette danse, qui était particulière à Carya, bourg de la Laconie ; et il dit qu'elle avait été établie par Castor et Pollux.

(19) Il y en a qui traduisent : *des mêmes mets servis par les mêmes officiers* ; et le texte pourrait recevoir cette interprétation : mais celle que j'ai suivie avec Xylandre et M. Dacier paraît plus naturelle ; car ce n'eût pas été une précaution bien sûre que de se faire servir par les mêmes officiers, puisqu'il eût été très facile d'en gagner un qui aurait mêlé du poison dans certains mets, au lieu que ces reines croyaient avoir poussé la précaution aussi loin qu'il était possible, en ne mangeant que des mêmes morceaux.

(20) Peu de temps après la bataille de Cyrus contre Artaxerxe, les Lacédémoniens envoyèrent en Asie Thimbron, qui, ayant reçu le renfort des Grecs qui revenaient de Perse, enleva quelques villes à Tissapherne. Dercyllidas, qui lui succéda l'année suivante, n'eut que de faibles avantages ; et quatre ans après Agésilas passa en Asie, où il se signala par de grands exploits. Xénophon, *Hist. gr.*, liv. III, p. 480-490.

(21) Il paraît que, dans cette danse, Antalcidas, pour faire basement sa cour au roi de Perse, tournait en ridicule la sévérité de ces graves Spartiates, avec les mœurs desquels sa conduite contrastait si fort : aussi est-ce avec raison que Plutarque témoigne sa juste indignation contre une flatterie si méprisante.

(22) Il s'écoula un espace de quatorze ans depuis la paix d'Antalcidas, jusqu'à la bataille de Leuctres, qui fut gagnée par les Thébains, la deuxième année de la cent deuxième olympiade, trois cent soixante-huit ans avant l'ère chrétienne.

(23) Plutarque s'élève ici contre une opinion qui est attestée par l'expérience de tous les temps et de tous les lieux. Quelques exemples particuliers de gens qui, vivant habituellement dans le luxe et dans les délices, montrent ensuite du courage et de la patience à supporter les fatigues, quand ils sont excités par de grands intérêts ; ces exemples, dis-je, ne prouvent rien contre une vérité généralement reconnue, et dont les exceptions sont rares.

(24) Pausanias, liv. III, c. xvi, donne à cette Diane le surnom d'*Anaitis*, et dit que son temple était en Lydie ; il est impossible que ce soit la même, et qu'il y ait

erreur dans Pausanias ou dans Plutarque. Justin, liv. X, c. 11, dit qu'Artaxerxe la fit prêtresse du soleil.

(25) Cet Oronte fut depuis disgracié pour avoir, suivant Diodore, liv. XV, c. VIII, accusé Tiribaze, amiral de la flotte d'Artaxerxe, d'avoir voulu trahir ce prince. Tiribaze se justifia; et le roi ayant reconnu que la jalousie seule avait dicté à Oronte cette basse démarche, fit tomber sur lui toute son indignation, et le priva des états qu'il lui avait assignés en le choisissant pour son gendre. Ce fut alors qu'Oronte dit ce mot rapporté par Plutarque, que, comme dans les calculs, les doigts de ceux qui comptent valent quelquefois dix mille et quelquefois un, de même les favoris des rois pouvaient tout en certains moments, et dans d'autres, rien.

(26) Plutarque veut dire que l'amour ne contribua pas moins que l'ambition et le désir de la vengeance au parti que prit Darius. Cet endroit, dit M. Dacier, est si élégant et si poétique, que je ne doute pas que Plutarque ne se soit servi de l'expression de quelque poète, comme il le fait souvent sans en avertir. M. Mosés Dusouli croit qu'elle est de Sophocle, que Plutarque a déjà cité.

GALBA.

I. Danger d'avoir des troupes indisciplinées. — II. Changement survenu dans l'empire romain après la mort de Néron. — III. Naissance et commencement de Galba. — IV. Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne. — V. Il se met à la tête de ceux que Vindex avait fait révolter. — VI. Comment Néron reçoit cette nouvelle. — VII. Galba se repent de son entreprise. — VIII. Il apprend que le sénat l'a nommé empereur. — IX. Crédit énorme de Nymphidius Sabinus à Rome. — X. Il aspirait secrètement à l'empire. — XI. Verginius Rufus reconnaît Galba pour empereur. — XII. Galba reçoit les ambassadeurs du sénat. Portrait de Titus Vinnius. — XIII. Nymphidius est jaloux de son crédit auprès de Galba. — XIV. Il entreprend de se faire substituer à Galba. — XV. Antonius Honoratus rend les cohortes prétoriennes fidèles à Galba. — XVI. Nymphidius est tué. — XVII. Actes tyranniques de Galba. — XVIII. Insolence de la cohorte des marins. Galba les fait tuer. — XIX. Il entreprend de retirer aux comédiens et aux gens de cette espèce les dons que Néron leur avait faits. — XX.

Mauvaise conduite que lui inspire Titus Vinnius. — XXI. Haine générale contre Galba. — XXII. Il pense à adopter un successeur à l'empire. — XXIII. Ce que c'était qu'Othon. — XXIV. Comment il s'insinue dans les bonnes grâces de Galba. — XXV. Vinnius conseille à Galba d'adopter Othon. — XXVI. L'armée de Germanie proclame Vitellius empereur. — XXVII. Galba va au camp déclarer Pison son successeur. — XXVIII. Intrigue d'Othon pour se faire nommer empereur par l'armée. — XXIX. L'armée le proclame. — XXX. Faux bruit de la mort d'Othon. — XXXI. Galba est tué. — XXXII. Othon nommé empereur par le sénat. — XXXIII. Jugement sur Galba.

M. Dacier comprend la Vie de Galba depuis l'an du monde 3947, la 2^e année de la 194^e olympiade, l'an de Rome 750, la première année de l'ère chrétienne, jusqu'à l'an du monde 4019, la première année de la 412^e olympiade, l'an 821 de Rome, la 71^e année de l'ère chrétienne.

Les nouveaux éditeurs d'Amiot la renferment depuis l'an 749 de Rome jusqu'à l'an 822, 69 ans avant J.-C.

I. Iphicrate⁴, général des Athéniens, voulait qu'un soldat mercenaire fût avide d'argent et de plaisir, afin qu'en cherchant à satisfaire ses passions, il s'exposât avec plus d'audace à tous les dangers. Mais la plupart des généraux veulent qu'un soldat soit comme un corps sain et robuste, dont toutes les fonctions sont dirigées par un seul principe, et qu'il n'ait d'autres mouvements que ceux que son chef lui inspire (4). Aussi Paul Émile, en arrivant en Macédoine, ayant trouvé dans son armée beaucoup de babil et de curiosité, et presque autant de généraux que de soldats, fit publier dans le camp que cha-

⁴ Iphicrate se distingua dans la guerre sociale du temps de Phocion. Cornélius Népos a écrit sa Vie, et il en est question plusieurs fois dans les *Apophthegmes* de Plutarque.

cun eût la main prompte et l'épée bien tranchante, et qu'il aurait soin du reste. Le meilleur général, dit Platon, devient inutile s'il n'a des troupes soumises et obéissantes. Ce philosophe croit que la vertu de l'obéissance exige, autant que celle du commandement, ce naturel généreux, cette éducation philosophique qui, par un mélange de douceur et d'humanité, modère l'impétuosité trop active de la colère. Une foule d'exemples atteste cette vérité; et les malheurs qui suivirent à Rome la mort de Néron sont une preuve frappante que rien n'est plus terrible dans un empire qu'une armée qui, ne connaissant plus de discipline, se livre sans mesure à tous ses mouvements désordonnés.

II. L'orateur Démaïde, en voyant, après la mort d'Alexandre, les mouvements impétueux et aveugles qui agitaient l'armée des Macédoniens, la comparait au cyclope Polyphème, lorsqu'il eut eu l'œil crevé. L'empire romain fut en proie aux agitations violentes, aux troubles furieux des Titans, quand, divisé en plusieurs partis, il tourna ses armes contre lui-même, moins encore par l'ambition des chefs qui se faisaient nommer empereurs, que par l'avarice et la licence des gens de guerre qui chassaient les empereurs les uns par les autres, comme un clou chasse l'autre. Denys de Syracuse disait du tyran de Phères (2), qui, après un règne de dix mois en Thessalie, avait été mis à mort, que c'était un tyran de tragédie, pour se moquer de la révolution subite qu'il avait éprouvée. Mais le palais des Césars vit en moins de temps quatre empereurs que les soldats firent entrer et sortir rapidement, comme sur un théâtre. Les Romains, qui avaient tant à souffrir de ces changements, y trouvaient du moins cette consolation, qu'il ne leur fallait pas d'autre vengeance contre les auteurs de leurs maux, que celle qu'ils en faisaient eux-mêmes en se tuant les uns les autres. Ils virent périr le premier, et avec la plus grande justice, celui ¹ qui les avait attirés à ces changements, en leur faisant espérer de chaque mutation d'empereur tout ce qu'il avait voulu leur promettre : il déshonorait ainsi la plus belle entreprise, la révolte contre Néron, et la faisait dégénérer en trahison par le salaire dont il la payait. Nymphidius Sabinus, qui, comme nous l'avons dit (5), était préfet du prétoire avec Tigellinus, quand il vit les affaires de Néron désespérées, et ce prince disposé à se retirer en Égypte, persuada aux troupes, comme si Néron eût déjà pris la fuite, de proclamer Galba empereur : il promit aux soldats des cohortes prétoriennes sept mille cinq cents drachmes ² par tête, et à chaque soldat des armées qui servaient dans les provinces, douze cent cinquante drachmes ³; sommes énormes qu'on n'eût pu ramasser sans causer à tous les habitants de l'empire dix mille fois plus de maux que Néron ne leur en avait fait. Cette promesse causa d'abord la mort de Néron,

¹ Nymphidius Sabinus, dont il va parler plus bas. — ² Six mille sept cent cinquante livres.

— ³ Mille cent cinquante livres.

et bientôt après celle de Galba. Ils abandonnèrent l'un pour avoir l'argent qu'on leur avait promis, et massacrèrent l'autre parce qu'on leur manquait de parole : cherchant ensuite un nouvel empereur qui leur donnât la même somme, ils se consumèrent eux-mêmes en révoltes et en trahisons, avant de pouvoir obtenir la récompense qu'on leur avait fait espérer.

III. Le détail de tout ce qui arriva alors n'appartient qu'à une histoire générale ; il suffit au but que je me propose de ne point passer sous silence les malheurs et les événements les plus mémorables de la vie des Césars. Sulpicius Galba est, de l'aveu de tous les historiens, le plus riche particulier qui soit jamais entré dans la maison des Césars. Né du sang le plus illustre, puisqu'il était de la famille des Serviens, il se tenait encore plus honoré d'appartenir à Quintus Catulus, le premier homme de son temps par sa réputation et sa vertu, quoiqu'il cédât volontiers à d'autres la prééminence de l'autorité (4). Galba était parent de Livie, femme d'Auguste (5) ; et ce fut par son crédit qu'il sortit du palais impérial, lorsqu'il alla prendre possession du consulat ¹. Il commanda, dit-on, avec gloire dans la Germanie ; et, nommé proconsul d'Afrique, il s'y distingua entre le petit nombre de ceux qui s'y firent le plus d'honneur (6). Mais sa vie simple et frugale, sa dépense modérée qui n'avait rien de superflu, le firent accuser d'avarice lorsqu'il fut parvenu à l'empire ; la gloire qu'il tirait de son économie passa pour surannée et hors de saison.

IV. Néron, qui n'avait pas encore appris à craindre les citoyens les plus estimables, l'envoya commander en Espagne. Galba d'ailleurs était d'un naturel doux et humain ; et sa vieillesse faisait croire à sa prudence. Les intendants du prince, tous décriés par leur scélératesse, pillaient avec autant de cruauté que d'injustice (7) les malheureuses provinces, que Galba ne pouvait garantir de ces vexations ; mais du moins il partageait ouvertement leurs peines, il souffrait de leurs maux comme s'il les eût éprouvés lui-même, et c'était une sorte de soulagement et de consolation pour des hommes que les tribunaux mêmes condamnaient à être vendus comme esclaves. Il courut dans ce temps-là des chansons satiriques contre Néron ; Galba n'empêcha point qu'on les chantât et ne partagea pas à cet égard la colère des intendants de Néron : cette conduite modérée augmenta singulièrement l'affection des gens du pays, avec qui il avait formé une étroite liaison, depuis huit ans qu'il gouvernait cette province. A cette époque, Junius Vindex, qui commandait en Gaule, se révolta contre Néron. Avant que la rébellion eût éclaté, Galba reçut des lettres de Vindex, auxquelles il ne voulut pas croire ; mais il ne le dénonça pas, comme plusieurs autres commandants, qui firent passer à Néron les lettres que Vindex leur avait écrites, et qui par-là arrêterent, autant

¹ L'an de Rome 775, de J.-C. 22.

qu'il était en eux , l'effet de l'entreprise : reconnus dans la suite pour complices de cette révolte , ils convinrent qu'ils ne s'étaient pas moins trahis eux-mêmes , qu'ils n'avaient trahi Vindex.

V. Après que ce chef des révoltés eut ouvertement déclaré la guerre à Néron , il écrivit à Galba une seconde lettre , dans laquelle il l'exhortait à accepter l'empire , à se donner pour chef à un corps puissant , à la province des Gaules , qui , ayant déjà cent mille hommes sous les armes , pouvait en lever encore un plus grand nombre. Galba en délibéra avec ses amis , dont quelques uns lui conseillèrent de ne pas se presser , et d'attendre à voir quels mouvements exciterait dans Rome la nouvelle de ce changement. Mais Titus Vinnius , chef d'une cohorte prétorienne , prenant la parole : « Galba , lui dit-il , pourquoi » délibérer ? chercher si nous serons fidèles à Néron , c'est déjà lui » être infidèles (8). Il faut ou accepter l'amitié de Vindex , comme si » Néron était déjà notre ennemi , ou l'accuser sur-le-champ et lui » faire la guerre , parcequ'il veut que les Romains vous aient pour » empereur , plutôt que Néron pour tyran. » Dès le jour même Galba assigna , par une affiche publique , un jour où il donnerait l'affranchissement à tous les esclaves qui viendraient le lui demander. Dès que cette publication fut connue , il se rassembla auprès de lui une grande multitude de ces hommes qui désiraient des nouveautés ; et , à peine le virent-ils monter sur son tribunal , que tout d'une voix ils le proclamèrent empereur. Il ne voulut pourtant pas d'abord accepter ce titre ; mais , après avoir accusé Néron et déploré la mort de tant de personnes illustres que ce tyran avait fait périr , il promit de donner tous ses soins à la patrie , sans prendre les noms de César ni d'empereur , et avec le seul titre de lieutenant du sénat et du peuple romain.

VI. Néron lui-même prouva combien était sage et raisonnable le choix que Vindex avait fait de Galba pour l'élever à l'empire : ce prince , qui affectait de mépriser Vindex et de compter pour rien la révolte des Gaulois , quand il apprit la proclamation de Galba , au moment où il sortait du bain pour aller souper , renversa la table de colère. Cependant , après que le sénat eut déclaré Galba ennemi de la patrie , il eut l'air de rire de cette révolte et d'en badiner avec ses amis : il affecta beaucoup d'assurance , et leur dit qu'il lui était venu fort à propos un prétexte d'amasser de l'argent ; qu'il en avait le plus grand besoin ; qu'après avoir soumis les Gaulois , tous leurs biens lui appartiendraient ; et qu'en attendant il allait faire vendre les biens de Galba et en convertir l'argent à son usage , puisqu'il venait d'être déclaré son ennemi. En effet , il ordonna que ses biens fussent mis à l'encan. Galba , l'ayant appris , fit aussi vendre à son de trompe tous les biens que Néron avait en Espagne ; et il trouva beaucoup plus d'acheteurs.

VII. Le nombre des révoltés croissait de jour en jour , et l'on ac-

courait de toutes parts se joindre à Galba ; mais Clodius Macer , qui commandait en Afrique , et Verginius Rufus , qui avait sous ses ordres , dans les Gaules , les légions de Germanie , agissaient séparément et formaient chacun une faction différente. Clodius , homme cruel et avare , coupable de concussions , de rapines et de meurtres , flottait dans l'incertitude , également incapable de retenir et d'abandonner l'empire ; Verginius Rufus , nommé plusieurs fois empereur par les légions puissantes qu'il commandait , avait toujours répondu à la violence qu'elles voulaient lui faire pour le forcer d'en prendre le titre , qu'il n'accepterait jamais l'empire , et qu'il ne souffrirait pas qu'il fût donné à quelqu'un que le sénat n'aurait pas nommé. Galba fut troublé de cette résolution. Mais , après que Verginius Rufus et Vindex eurent en quelque sorte été contraints par leurs légions de donner une grande bataille , comme deux écuyers qui ne peuvent retenir leurs chevaux s'abandonnent à leur fougue ; que Vindex se fut tué lui-même sur les corps de vingt mille Gaulois dont le champ de bataille était jonché ; le bruit s'étant répandu que les vainqueurs exigeaient , pour prix d'une si grande victoire , que Verginius acceptât l'empire , sans quoi ils rentreraient sous l'obéissance de Néron ; Galba , très effrayé , écrivit à Verginius pour l'inviter à se concerter avec lui , et à conserver aux Romains l'empire et la liberté. Quand il eut fait cette démarche , il s'en retourna avec ses amis à Colonia , ville d'Espagne¹ , où il s'arrêta quelque temps , se repentant déjà de ce qu'il avait fait , et regrettant la vie douce et tranquille dont il avait contracté l'habitude , au lieu d'avoir à s'occuper de ce qu'exigeait sa situation présente.

VIII. On était au commencement de l'été : un soir , vers la fin du jour , un de ses affranchis , nommé Icélus² , venu de Rome au camp en sept jours , ayant appris en arrivant que Galba s'était déjà retiré dans sa tente , y courut , entra malgré ses domestiques , et lui annonça que l'armée d'abord et le sénat ensuite , ne voyant pas paraître Néron , quoiqu'il fût encore en vie , l'avaient proclamé empereur , et que quelques instants après on avait appris sa mort³. « Je n'ai pas voulu , » ajouta-t-il , m'en rapporter à ceux qui la publiaient ; j'ai été sur le » lieu même , et je ne suis parti qu'après avoir vu son corps étendu » par terre. » Cette nouvelle causa une extrême joie à Galba ; il s'assembla aussitôt à sa porte une foule immense , qui se rassura beaucoup en le voyant lui-même si content , quoique la diligence du courrier parût incroyable ; mais deux jours après on vit arriver du camp Titus Vinnius (9) , suivi de plusieurs officiers , qui lui apportait le détail de tout ce que le sénat avait fait. Galba conféra à ce Titus une

¹ D'autres disent Clunia , ville de la Celtibérie , ou Espagne Tarragonaise. Voy. Plin. liv. III. c. II. —² Le texte dit , un affranchi , natif de Sicile ; mais la correction que j'ai suivie est fondée sur deux passages de Suétone. in *Nerone*, c. XLIX. et in *Galba*, c. XIV. Les éditeurs d'Amyot l'ont adoptée. —³ Il s'était tué lui-même.

charge honorable; l'affranchi, qui reçut pour récompense le droit de porter un anneau d'or, changea son nom en celui de Marcianus et eut plus de crédit que tous les autres affranchis.

IX. A Rome, Nymphidius Sabinus tendait, non lentement et par des progrès insensibles, mais d'une marche rapide, à attirer à lui toutes les affaires, sous prétexte que Galba était déjà si vieux et si cassé (il avait alors soixante-treize ans), qu'il pouvait à peine se faire porter à Rome dans une litière. D'ailleurs les cohortes prétoriennes lui étaient depuis long-temps fort attachées, et dans ce moment surtout elles fondaient sur lui seul toute leur espérance; elles le regardaient comme leur bienfaiteur, à raison de la somme considérable qu'il leur avait promise au nom de Galba, en qui elles ne voyaient que leur débiteur. Il ordonna d'abord à Tigellinus (10), comme lui préfet du prétoire, de déposer son épée; il traita ensuite avec beaucoup de magnificence tous les personnages consulaires, tous les anciens généraux, qu'il avait fait inviter au nom de Galba; en même temps des soldats, à qui il avait fait la leçon, répandaient dans tout le camp qu'il fallait députer vers l'empereur et lui demander Nymphidius pour préfet du prétoire, perpétuel, seul et sans collègue. Mais ce que le sénat fit pour accroître ses honneurs et augmenter sa puissance, en lui donnant le titre de Bienfaiteur de la patrie, en allant tous les matins à sa porte pour le saluer, en ordonnant que tous les actes publics seraient faits en son nom, et qu'il aurait seul le droit de les ratifier, lui inspira une telle audace, qu'en peu de temps il devint non seulement odieux, mais encore redoutable à ceux mêmes qui lui faisaient la cour. Un jour, les consuls avaient chargé les courriers publics de leurs dépêches pour l'empereur et leur avaient remis les lettres scellées de leur sceau; les magistrats des villes qui reçoivent ces sortes de lettres, après avoir reconnu le sceau, fournissent des relais aux courriers, afin qu'ils fassent plus de diligence: Nymphidius, irrité de ce que les consuls n'avaient pas pris des lettres scellées de son sceau et des soldats de sa garde pour porter les dépêches, délibéra, dit-on, s'il ne ferait pas mourir ces magistrats; mais, sur les excuses qu'ils lui firent, il voulut bien leur pardonner.

X. Comme il cherchait à flatter le peuple, il ne l'empêcha pas de faire mourir tous les amis de Néron qui tombèrent entre ses mains. On mit sous les statues de Néron, qu'on traînait dans les rues, un gladiateur nommé Spicillus, qui fut ainsi écrasé au milieu de la place publique: on étendit par terre le délateur Aponius, et l'on fit passer sur son corps des voitures chargées de pierres: plusieurs furent mis en pièces, quoique innocents. On commit enfin tant d'excès, que Mauriscus, l'un des plus honnêtes citoyens de Rome, et qui en avait la réputation, dit en plein sénat qu'il craignait que dans peu on ne regrettât Néron. Nymphidius, s'avancant ainsi de jour en jour vers le but auquel il aspirait, laissa répandre le bruit dans Rome qu'il était fils

de Caius César¹, le successeur de Tibère. Ce prince avait eu dans sa jeunesse quelque commerce avec la mère de Nymphidius, femme assez belle, que Callistus, affranchi de César, avait eue d'une couturière. Mais il paraît que les habitudes de Caius avec cette femme étaient postérieures à la naissance de Nymphidius ; et il passait pour fils du gladiateur Marcianus, à qui Nymphidia, sa mère, s'était attachée à cause de sa célébrité ; et sa ressemblance avec ce gladiateur rendait cette origine plus vraisemblable : ce qu'il y a de certain, c'est qu'il reconnaissait Nymphidia pour sa mère. Comme il s'attribuait à lui seul la mort de Néron, il ne se croyait pas assez payé par les honneurs et par les richesses dont il était comblé : non content de faire servir à ses plaisirs infâmes ce Sporus que Néron avait aimé, et que Nymphidius prit au pied même du bûcher où le corps de ce prince brûlait encore, qu'il eut dans sa maison comme sa femme, et à qui il fit prendre le nom de Poppée (11), il aspirait encore à l'empire, faisait à Rome des intrigues secrètes avec ses amis, secondé par des femmes et par des hommes consulaires qui s'étaient attachés à lui : il envoya aussi en Espagne Gellianus, un de ses amis, pour observer Galba et examiner tout ce qui s'y passait.

XI. Mais, depuis la mort de Néron, tout réussit à Galba. Verginius, qui flottait encore entre les deux partis, lui donnait seul de l'inquiétude : chef d'une armée aussi nombreuse qu'aguerrie, illustré par sa victoire sur Vindex, maître d'une grande partie de l'empire romain, de la Gaule entière, qui était dans l'agitation et disposée à la révolte, il pouvait prêter l'oreille à ceux qui l'appelaient à l'empire. Personne n'avait un plus grand nom ni plus de célébrité que Verginius Rufus ; il avait eu la plus grande influence sur le sort de l'empire, en le délivrant à la fois d'une cruelle tyrannie et de la guerre des Gaules : mais, toujours fidèle à ses premières résolutions, il laissait au sénat le choix d'un empereur : après même qu'on fut assuré de la mort de Néron, les soldats lui ayant fait de nouvelles instances, et l'un des tribuns ayant tiré l'épée dans sa tente, en lui ordonnant de recevoir l'empire ou son épée à travers le corps, rien ne put l'ébranler. Mais, lorsque Fabius Valens, capitaine d'une légion, eut le premier prêté serment de fidélité à Galba, et que Verginius eut reçu des lettres de Rome qui lui apprenaient les décrets du sénat, il détermina ses légions, non sans peine, à reconnaître Galba pour empereur. Ce prince lui ayant envoyé pour successeur Flaccus Hordéonius, il ne fit aucune difficulté de le recevoir, lui remit le commandement de l'armée, alla au-devant de Galba qui marchait vers Rome, et qui ne lui donna ni marque de ressentiment, parcequ'il respectait sa vertu, ni témoignage de bienveillance, parcequ'il était retenu par ses amis, et surtout par Titus Vinnius, qui, jaloux de Verginius, croyait par-là

¹ C'est celui qui porta le surnom de Caligula, et qui, ayant succédé à Tibère, l'an de Rome 790, fut tué l'an 794.

nuire à son avancement : il ne voyait pas qu'il secondait, sans le vouloir, sa bonne fortune, en le retirant de cette foule de maux auxquels les guerres assujettissaient les autres généraux, et en le plaçant dans une vie tranquille et sans orages au sein d'une vieillesse paisible.

XII. Les députés du sénat rencontrèrent Galba près de Narbonne, ville des Gaules : après lui avoir rendu leurs devoirs, ils le pressèrent de se rendre à Rome et de s'y montrer au peuple, qui souhaitait vivement sa présence. Galba les recut très bien ; il leur parla avec beaucoup de bonté et de familiarité ; et, dans les repas qu'il leur donna, laissant la vaisselle d'or et d'argent et les autres meubles de Néron, que Nymphidius lui avait envoyés, il ne se servit que de ses meubles et de sa vaisselle, montrant en cela une grandeur d'âme qui le rendait supérieur à la vanité. Mais enfin Vinnius lui ayant fait entendre que cette magnanimité, cette modestie, cette simplicité, n'était qu'une manière indirecte de flatter le peuple, que la véritable grandeur dédaignait d'employer, il se laissa persuader de faire usage des richesses de Néron et de ne rien épargner pour étaler à sa table une magnificence digne de son rang ; ce qui fit bientôt juger que le vieillard serait gouverné par Vinnius, l'homme le plus avare et le plus voluptueux. Lorsque, jeune encore, celui-ci faisait sa première campagne sous Calvisius Sabinus, il fit entrer, une nuit, dans le camp, sous un habit de soldat, la femme de son capitaine, femme très débauchée, et la corrompit dans l'endroit même du camp que les Romains appellent *Principia* (12). Caius César, pour punir son audace, le fit jeter dans les fers ; mais, à la mort de cet empereur, il fut assez heureux pour obtenir sa liberté. Une autre fois qu'il soupait chez l'empereur Claude, il vola une coupe d'argent ; ce prince l'ayant su le fit inviter à souper pour le lendemain, et commanda à ses officiers de ne lui servir que de la vaisselle de terre. Ainsi ce larcin, par la modération et la plaisanterie du prince, parut plus digne de risée que de punition : mais les vols qu'il commit depuis, lorsqu'il disposait de Galba et de ses finances, amenèrent des malheurs funestes et des événements tragiques, en donnant lieu aux uns et servant de prétexte aux autres.

XIII. En effet, Nymphidius ayant appris, par le retour de Gellianus, qu'il avait envoyé auprès de Galba comme espion, que Cornélius Lacon était nommé préfet du palais et des gardes prétoriennes, que Vinnius avait tout crédit auprès de l'empereur, et que Gellianus n'avait pu approcher Galba une seule fois, ni l'entretenir en particulier, parcequ'il était devenu suspect et qu'on observait toutes ses démarches ; Nymphidius, dis-je, troublé de ces nouvelles, rassembla tous les capitaines des cohortes prétoriennes et leur dit que Galba était, à la vérité, un vieillard plein de douceur et de modération, mais qu'au lieu de se conduire par ses propres conseils, il s'était livré à Vinnius et à Lacon, qui le gouvernaient mal. « Avant de donner à ces deux hommes, ajouta-t-il, le temps d'acquiescer insensiblement

» la même autorité qu'avait Tigellinus , il faut députer à l'empereur ,
 » au nom de toute l'armée , pour lui représenter qu'en éloignant de
 » sa personne ces deux amis seulement , il serait mieux vu à Rome et
 » remplirait les vœux de tout le monde. » Les officiers , loin d'approu-
 ver cette proposition , trouvèrent fort étrange qu'il voulût prescrire à
 un vieux empereur , comme si c'était un jeune homme qui fit l'essai du
 commandement , quels amis il devait garder ou rejeter.

XIV. Il prit donc une autre voie ; et , cherchant à effrayer Galba ,
 il lui écrivait tantôt que Rome était dans la plus grande agitation et
 renfermait une foule de gens malintentionnés contre lui , tantôt que
 Clodius Macer retenait en Afrique les blés destinés pour Rome ; enfin ,
 que les légions de la Germanie commençaient à remuer , et qu'il rece-
 vait les mêmes nouvelles de celles de Syrie et de Judée. Mais , voyant
 que Galba ne tenait aucun compte de tous ces avis et n'y prenait au-
 cune confiance , il résolut de le prévenir. Clodius Celsus d'Antioche ,
 homme plein de sens et le plus fidèle de ses amis , fit son possible
 pour l'en dissuader , en lui disant qu'il ne croyait pas qu'il y eût dans
 Rome une seule maison qui voulût donner à Nymphidius le titre de
 César. Mais tous ses autres amis se moquaient de Galba ; et surtout
 Mithridate de Pont , qui le raillait sur sa tête chauve et son visage
 ridé. « Les Romains , disait-il , ont maintenant bonne opinion de lui ;
 » mais ils ne l'auront pas plus tôt vu , qu'ils regarderont comme l'op-
 » probre de nos jours qu'il ait été nommé César. » Il fut donc résolu
 qu'à minuit on mènerait Nymphidius au camp et qu'on l'y proclame-
 rait empereur.

XV. Mais sur le soir , Antonius Honoratus , le premier des tribuns ,
 ayant assemblé les soldats qu'il commandait , se reprocha d'abord à
 lui-même et ensuite à tous les autres d'avoir en si peu de temps changé
 tant de fois de parti , non par des motifs raisonnables , ou pour faire
 de meilleurs choix , mais poussés de trahison en trahison par quelque
 mauvais génie. « Il est vrai , continua-t-il , que nos premières démar-
 » ches ont eu un prétexte juste dans les crimes de Néron ; mais au-
 » jourd'hui pourquoi trahir Galba ? pouvons-nous l'accuser de l'assas-
 » sinat de sa mère , ou du meurtre de sa femme ? Avons-nous eu à
 » rougir de voir notre empereur chanter et jouer des tragédies sur
 » nos théâtres ? ces infamies même nous ont-elles fait abandonner Né-
 » ron ? ne l'avons-nous pas rejeté à la seule persuasion de Nymphidius ,
 » qui nous a fait croire que ce prince nous avait abandonnés le pre-
 » mier et qu'il s'était retiré en Égypte ? Allons-nous donc immoler
 » Galba sur Néron ? et , après avoir immolé le parent de Livie , comme
 » nous avons fait périr le fils d'Agrippine , irons-nous prendre pour
 » César le fils de Nymphidia ? ou plutôt , après avoir puni le premier
 » de ses crimes , ne resterons-nous pas les gardes fidèles de Galba ,
 » comme nous avons été les vengeurs des forfaits de Néron ? » Le dis-
 cours de ce tribun les ramena tous à son avis ; ils allèrent trouver les

soldats des autres cohortes, les exhortèrent à être fidèles à leur empereur et en gagnèrent le plus grand nombre.

XVI. Un cri général qui s'éleva tout-à-coup dans le camp fit croire à Nymphidius ou que les soldats l'appelaient à l'empire, ou que c'était un mouvement séditieux causé par ceux qui balançaient encore, et qu'il fallait prévenir : il s'y rendit, suivi d'un grand nombre de gens qui portaient des flambeaux, et tenant dans sa main une harangue que Ciconius Varron ¹ avait composée pour lui, et qu'il avait prise afin de la prononcer devant les troupes. Il trouva les portes du camp fermées et les murailles garnies d'une foule de gens armés : effrayé à cette vue, il s'avança vers eux et leur demanda quel était leur dessein, et par quel ordre ils avaient pris les armes; ils répondirent tous unanimement qu'ils reconnaissaient Galba pour leur empereur. Il feignit de penser comme eux; et, s'approchant davantage, il loua leur fidélité et commanda à ceux qui l'accompagnaient de suivre leur exemple. Les sentinelles lui ouvrirent les portes et laissèrent entrer un petit nombre des siens : mais à peine fut-il dans le camp, qu'on lui lança une javeline, que Septimius reçut dans son bouclier. Nymphidius, voyant plusieurs des gardes venir sur lui l'épée nue à la main, prit la fuite; poursuivi et massacré dans la tente d'un soldat, il fut traîné au milieu du camp, où l'on entoura son corps d'une barrière, et il resta exposé le lendemain à la vue de toute l'armée.

XVII. Ainsi périt Nymphidius. Informé de sa mort, Galba ordonna qu'on punit du dernier supplice tous ceux des conjurés qui ne se seraient pas tués eux-mêmes : de ce nombre furent Ciconius, celui qui avait composé la harangue pour Nymphidius, et Mithridate de Pont. Leur supplice était mérité; mais il parut contraire aux lois et aux coutumes des Romains d'avoir fait périr des hommes d'une condition honnête sans les avoir jugés. Tout le monde, trompé, comme il est ordinaire, par ce qu'on avait d'abord dit de Galba, s'attendait à une forme de gouvernement toute différente. Mais on fut bien plus affligé de l'ordre qu'il fit donner à Pétronus Tertulianus ², homme consulaire, qui était resté fidèle à Néron, de se donner la mort. Le meurtre de Macer en Afrique par les mains de Trébonianus, et celui de Fontéius en Germanie par celles de Valens, avaient du moins des prétextes; ils étaient en armes dans des camps et pouvaient être à craindre; mais Tertulianus, vieillard nu et sans armes, devait être entendu par un prince qui aurait été jaloux de garder dans ses actions la modération qu'il affectait dans ses paroles. Tels sont les reproches qu'on fait à Galba.

XVIII. Il n'était plus qu'à vingt-cinq stades ³ de Rome, lorsqu'il rencontra un corps de matelots qui, attroupés en tumulte, occupaient seuls le chemin, et qui environnèrent Galba de tous les côtés. C'étaient

¹ Dans Tacite, *Hist.*, liv. I, c. vi, il est nommé Cingonius. — ² Tacite, *ibid.*, le nomme Tertulianus. — ³ Cinq quarts de lieue.

ceux que Néron avait enrôlés et dont il avait formé une légion. Ils s'étaient rendus sur le passage de l'empereur pour lui demander la confirmation de leur nouvel état; et ils empêchaient tous ceux qui venaient au-devant de lui de le voir et de s'en faire entendre. Ils poussaient en tumulte de grands cris, et voulaient qu'on leur donnât des enseignes et qu'on leur assignât une garnison. L'empereur les remettait à un autre jour pour venir lui parler : mais ils prirent ce délai pour un refus; et, faisant éclater leur mécontentement, ils le suivirent sans ménager leurs plaintes, et quelques uns même eurent l'audace de tirer leurs épées. Galba les ayant fait charger par sa cavalerie, aucun n'osa résister; les uns furent écrasés sous les pieds des chevaux et les autres massacrés dans leur fuite (13). Ce n'était pas un présage heureux pour Galba d'entrer dans Rome au milieu d'un tel carnage et à travers tant de morts : si auparavant on l'avait méprisé comme un faible vieillard, il parut alors à tout le monde un empereur redoutable.

XIX. Il affecta une grande réforme dans les largesses et dans les folles dépenses de Néron, et manqua même à ce qu'exigeait la décence. Un excellent musicien, nommé Canus, ayant un soir joué de la flûte à son souper, l'empereur, après l'avoir beaucoup loué et lui avoir témoigné tout le plaisir qu'il avait eu à l'entendre, se fit apporter sa bourse et en tira quelques pièces d'or qu'il donna au musicien, en lui disant que c'était de son argent, et non de celui du public, qu'il faisait cette gratification (14). Il ordonna qu'on retirât rigoureusement aux musiciens et aux athlètes les dons que Néron leur avait faits, et qu'on ne leur en laissât que le dixième. Cette recherche produisit peu; car la plupart de ceux qui avaient reçu ces présents les avaient déjà dépensés, comme font les gens de cette espèce, qui, presque tous sans conduite, vivent au jour le jour : il fit donc rechercher ceux qui avaient acheté ou reçu quelque chose d'eux et les obligea de restituer. Cette inquisition, qui n'avait pas de bornes et qui s'étendait à un grand nombre de personnes, fut honteuse pour l'empereur (15); et toute la haine en retomba sur Vinnius, qui ne rendait ainsi le prince sordidement avare envers tous les autres que pour profiter lui-même de ses richesses et satisfaire ses passions en prenant et vendant tout.

XX. En effet, d'après ce conseil d'Hésiode :

Quand les tonneaux sont pleins, ou qu'ils sont sur le bas,
Bois alors de ton vin, et ne l'épargne pas¹,

Vinnius, voyant Galba vieux et infirme, se gorgeait, pour ainsi dire, de la fortune de ce prince, qui, commençant à peine, était déjà près de finir. Mais la conduite de Vinnius était pernicieuse au vieillard, d'abord parcequ'il administrait mal ses revenus; en second lieu, parcequ'il blâmait ou rendait inutiles ses bonnes intentions, entre

¹ Dans son poëme des *Ouvrages et des Jours*, v. 366.

autres celle de punir les ministres de Néron. L'empereur fit mourir quelques uns de ces scélérats, tels qu'Élée, Polyclite, Pétinus et Patrobis; et le peuple, en les voyant conduire au supplice à travers la place publique, battait des mains et criait avec transport que c'était une procession sainte et agréable aux dieux mêmes; mais que les dieux et les hommes demandaient encore le maître et le précepteur de la tyrannie, Tigellinus. Cet honnête personnage avait pris les devants, en gagnant Vinnius par des arrhes considérables. Ainsi Tertulianus, qui n'était devenu odieux que parcequ'il n'avait ni haï ni trahi un maître méchant, dont il n'avait point partagé les crimes, fut condamné à mourir; et ce Tigellinus qui, après avoir rendu Néron si digne de mort, l'avait abandonné et trahi, échappait au supplice, pour être une preuve évidente qu'il n'y avait rien dont on dût désespérer et qu'on ne pût obtenir de Vinnius, pourvu qu'on l'achetât. Cependant le spectacle que le peuple romain désirait avec le plus d'ardeur, c'était de voir conduire au supplice Tigellinus: il le demandait dans tous les jeux du théâtre et du cirque, jusqu'à ce qu'enfin l'empereur les en reprit par une affiche publique, qui portait que Tigellinus, attaqué d'une phthisie qui le consumait, n'avait pas longtemps à vivre, et qu'il les priait de ne pas chercher à l'aigrir et à rendre sa domination tyrannique. Le peuple fut très mécontent de cette affiche: mais Tigellinus et Vinnius se mirent si peu en peine de sa colère, que le premier fit un sacrifice aux dieux sauveurs et prépara un festin magnifique; le second, quittant l'empereur après souper, alla passer la soirée chez Tigellinus, où il mena sa fille, alors dans le veuvage; et Tigellinus, en portant la santé à cette femme, lui fit don de deux cent cinquante mille drachmes¹: il ordonna en même temps à la première de ses concubines d'ôter le collier qu'elle portait, estimé cent cinquante mille drachmes², et de le donner à la fille de Tigellinus.

XXI. Depuis ce moment, les actes mêmes de modération que fit l'empereur furent calomniés; tels que la décharge des impôts et le droit de bourgeoisie accordé à ceux d'entre les Gaulois qui avaient partagé la révolte de Vindex: on crut, non qu'ils les avaient obtenus de l'humanité de Galba, mais qu'ils les avaient achetés de Vinnius. Aussi le peuple haïssait-il la domination de l'empereur. Les soldats, qui n'avaient pas reçu la gratification qu'on leur avait promise, s'étaient flattés, du moins dès le commencement de son règne, qu'ils auraient de lui autant que Néron leur avait donné. Galba, informé de leurs plaintes, dit qu'il avait coutume de choisir ses soldats, et non de les acheter: parole digne d'un grand prince, mais qui alluma dans leur cœur une haine implacable contre lui; ils crurent que c'était non seulement les priver de ce qu'il leur devait, mais encore donner l'exemple à ses successeurs et leur faire une loi de l'imiter.

¹ Environ deux cent vingt-cinq mille livres.—² Environ cent trente-cinq mille livres.

XXII. Cependant à Rome les mouvements de révolte fermentaient encore sourdement parmi les troupes : mais le respect pour la présence de l'empereur éteignait ce desir de nouveautés ; et, ne voyant aucune occasion plausible de changement, elles comprimaient leur haine et l'empêchaient d'éclater. Les légions qui, après avoir servi sous Verginius, étaient sous les ordres de Flaccus en Germanie, ne recevant aucune des récompenses qu'elles croyaient avoir méritées par leur victoire sur Vindex, n'écoutaient rien de ce que leurs officiers pouvaient leur dire ; elles ne tenaient même aucun compte de leur général, qu'une goutte habituelle rendait presque impotent, et qui d'ailleurs n'avait aucune expérience des affaires. Un jour qu'on donnait des jeux publics, les tribuns et les chefs des bandes ayant fait, suivant l'usage des Romains, des vœux pour la prospérité de l'empereur, la plupart des soldats murmurèrent ; et, comme les officiers continuaient leurs vœux, les soldats répondirent : « S'il en est » digne¹. » Les troupes commandées par Tigellinus se portaient souvent à de pareilles insolences, et l'empereur en était informé par ses intendants. Galba, craignant qu'on ne le méprisât, non seulement à cause de sa vieillesse, mais encore parcequ'il n'avait pas d'enfants, s'occupa d'adopter quelque jeune Romain d'entre les premières maisons et de le déclarer son successeur à l'empire.

XXIII. Il y en avait un à Rome, nommé Marcus Othon, d'une famille noble, mais que le luxe et les plaisirs avaient tellement corrompu dès son enfance, qu'il ne le céda à cet égard à aucun des Romains. Homère appelle toujours Paris le mari de la belle Hélène ; comme il n'avait personnellement rien de recommandable, il le désigne par le nom de sa femme. Othon s'était de même rendu célèbre à Rome par son mariage avec Poppée. Néron en était devenu amoureux pendant qu'elle était mariée à Crispinus² ; mais son respect pour sa femme et la crainte de sa mère l'empêchant encore de déclarer sa passion, il chargea Othon d'aller la voir et d'essayer de la séduire. Les débauches d'Othon l'avait intimement lié avec Néron ; et ce prince s'amusait même des plaisanteries qu'Othon lui faisait souvent sur son excessive économie. Un jour que Néron se parfumait avec une essence très précieuse, il en arrosa légèrement Othon. Le lendemain, celui-ci donna à souper au prince ; et lorsqu'il entra dans la salle, il vit de tous côtés des tuyaux d'or et d'argent qui répandaient des essences du plus grand prix avec autant de profusion que si c'eût été de l'eau, en sorte que les convives en furent tout trempés. Othon débaucha Poppée pour Néron, en lui faisant espérer d'avoir ce prince pour amant (16), et lui persuada de faire divorce avec son mari ; il la prit

¹ Il y a dans le grec : *Il n'en est pas digne* ; mais, d'après les manuscrits et les premières éditions, tous les interprètes ont adopté la leçon que j'ai suivie.

² Il était chevalier romain ; Néron, qu'il avait d'abord banni de Rome, parcequ'il avait été le mari de Poppée, finit par le condamner à mort. Tacite, *Annal.*, l. XV, c. LXXI, et l. XVI, c. XVII.

chez lui comme sa femme, et eut moins de plaisir de l'avoir que de chagrin de la partager avec un autre. Poppée elle-même n'était pas fâchée de cette jalousie; on dit même qu'elle refusait de recevoir l'empereur en l'absence d'Othon, soit, comme on le prétend, pour prévenir le dégoût qui suit un plaisir trop facile, soit, selon d'autres, que son goût pour la débauche lui fit desirer d'avoir Néron pour amant plutôt que pour mari. Othon eut donc tout à craindre pour sa vie; et l'on doit s'étonner que Néron, qui, pour épouser Poppée, fit mourir depuis sa femme et sa sœur, eût épargné son rival. Mais Othon était l'ami de Sénèque, dont les prières et les sollicitations obtinrent de l'empereur qu'Othon fût envoyé commander en Lusitanie, sur les bords de l'Océan. Il s'y conduisit avec modération et ne se rendit ni odieux, ni même désagréable aux peuples qu'il gouvernait : il n'ignorait pas que ce commandement ne lui avait été donné que pour déguiser et adoucir son exil (17).

XXIV. Après la révolte de Galba, Othon fut de tous les capitaines le premier qui se joignit au nouvel empereur; il lui porta toute sa vaisselle d'or et d'argent, pour la fondre et en faire de la monnaie; il lui donna les officiers de sa maison les plus propres à servir un prince; il lui fut fidèle en tout; et, dans les affaires que l'empereur lui confia, il fit preuve d'autant de capacité que personne. Pendant tout le voyage il fut avec lui plusieurs jours de suite dans le même char, et eut soin de faire sa cour à Vinnius en se rendant assidu auprès de ce favori, en lui faisant des présents, et surtout en lui cédant la première place, moyen assuré d'avoir le second rang. Mais il avait sur lui l'avantage de n'être envié de personne, parcequ'il n'exigeait rien de ceux à qui il rendait service, et qu'il était pour tout le monde d'un accès facile et agréable. Il favorisa particulièrement les gens de guerre, et en avança plusieurs à des emplois honorables qu'il demandait pour eux, soit à l'empereur lui-même, soit à Vinnius et aux affranchis du prince, Icélus et Asiaticus : c'étaient ces trois personnes qui avaient tout le crédit à la cour. Lorsque Othon recevait Galba chez lui, il donnait à chaque soldat de la cohorte qui était de garde une pièce d'or, afin de se les attacher; et, en paraissant faire honneur au prince, il corrompait les cohortes prétoriennes.

XXV. Vinnius, voyant que Galba délibérait sur le choix d'un successeur, lui proposa d'adopter Othon; ce qu'il ne faisait pas gratuitement, mais sur la parole qu'Othon lui avait donnée d'épouser sa fille, si Galba l'adoptait pour son fils et le déclarait son successeur. Mais Galba avait toujours montré qu'il préférerait le bien public à des intérêts particuliers, et qu'il voulait adopter, non la personne qui lui plairait davantage, mais celle qui serait la plus utile aux Romains. Il n'aurait pas, à ce qu'il paraît, institué Othon héritier même de son patrimoine, le sachant débauché, prodigue et noyé de dettes; elles se

montaient à cinq millions de drachmes ¹. Aussi, après avoir écouté Vinnius avec douceur, et sans rien répondre, il remit sa résolution à un autre temps, et nomma Otho consul, avec Vinnius, pour l'année suivante; ce qui fit croire qu'il le désignerait pour son successeur au commencement de l'année, et c'était lui que les gens de guerre désiraient préférablement à tout autre. Mais, au milieu des délais que Galba apportait chaque jour à sa résolution, il fut surpris par la révolte des légions de Germanie : le refus qu'il avait fait de donner l'argent qu'on avait promis en son nom l'avait rendu odieux à toutes les armées, et celle de Germanie alléguait de plus, pour prétexte de sa haine, l'ignominie avec laquelle Verginius avait été renvoyé, les récompenses données aux Gaulois qui avaient combattu contre cette armée, la punition de tous ceux qui ne s'étaient pas déclarés pour Vindex, le seul envers qui Galba fût reconnaissant, le seul dont il honorât encore la mémoire par des sacrifices funèbres, comme si c'était le seul qui l'eût déclaré empereur.

XXXVI. Des murmures éclataient déjà dans tout le camp, lorsqu'on arriva au premier jour de l'année, que les Romains appellent les calendes de janvier. Flaccus ayant assemblé ses troupes pour leur faire prêter le serment accoutumé, au nom de l'empereur, les soldats renversèrent les statues de Galba, les mirent en pièces; et, après avoir prêté le serment au sénat et au peuple, ils se retirèrent dans leurs tentes. Les capitaines jugeant l'anarchie aussi dangereuse au moins que la révolte, l'un d'eux alla trouver les soldats : « Que faisons-nous, » leur dit-il, mes compagnons? nous n'éliions pas un autre empereur, et nous ne restons pas attachés à celui que nous avons. C'est donc moins à l'obéissance de Galba que nous voulons nous soustraire qu'à celle de tout autre chef dont nous rejetons l'autorité. Abandonnons, j'y consens, ce Flaccus Hordéonius, qui n'est qu'un simulacre et une ombre de Galba; mais nous avons à une journée d'ici Vitellius, commandant de la Basse-Germanie, dont le père a été censeur, trois fois consul, et presque collègue de l'empereur Claude, et qui, par la pauvreté qu'on lui reproche, donne un exemple éclatant de modération et de grandeur d'ame. Allons, mes amis, donnons-lui le titre d'empereur, et montrons à l'univers que nous savons faire un meilleur choix que les Espagnols et les Lusitaniens. » Cet avis ayant été approuvé des uns et rejeté des autres, un des porte-enseignes se déroba du camp et alla dans la nuit porter cette nouvelle à Vitellius, qui était encore à table avec plusieurs de ses officiers. Le bruit s'en étant répandu dans tout le camp, Fabius Valens, chef d'une légion, vint le lendemain, à la tête de ses cavaliers, saluer empereur Vitellius, qui, les jours précédents, semblait rejeter ce titre et redouter le poids de l'empire; mais alors, plein de vin et gorgé de viande (18)

¹ Quatre millions quatre cent cinquante mille livres,

(car il était à table depuis midi), il parut devant ses troupes ; et, acceptant le nom de Germanicus, qu'elles lui donnèrent, il refusa celui de César. Aus-itôt les soldats de Flaccus, oubliant ces beaux serments si populaires qu'ils avaient prêtés au sénat, jurèrent obéissance à Vitellius. C'est ainsi que ce général fut élevé à l'empire dans la Germanie.

XXVII. La nouvelle de cette révolte décida l'empereur à ne plus différer l'adoption qu'il avait projetée ; et sachant qu'entre ses amis les uns étaient pour Dolabella, les autres pour Othon, mais ne voulant ni de l'un ni de l'autre, tout-à-coup, sans faire part à personne de sa résolution, il mande Pison, petit-fils de Crassus et de Pison¹, deux hommes que Néron avait fait mourir. Ce jeune homme avait été formé par la nature pour toutes les vertus, et il joignait à des dispositions si heureuses une modestie et une austérité de mœurs incomparables. Galba partit à l'heure même pour se rendre au camp et y déclarer Pison son successeur. Mais, en sortant du palais, il eut dans tout le chemin des signes menaçants ; et lorsque dans le camp il voulut réciter ou lire son discours, il fut interrompu par des coups de tonnerre et des éclairs continuels ; il survint une pluie violente, et la ville ainsi que le camp furent couverts de ténèbres si épaisses, qu'il était visible que les dieux n'approuvaient pas cette adoption, et que l'issue n'en serait pas heureuse. Les soldats, de leur côté, témoignaient par un air sombre et farouche tout leur mécontentement de ce qu'on ne leur faisait pas même, en cette occasion, la plus petite largesse. Pour Pison, tous ceux qui étaient présents, et qui jugeaient de ses dispositions par l'air de son visage et le ton de sa voix, voyaient avec surprise qu'il reçût sans émotion une si grande faveur, quoiqu'il y fût d'ailleurs très sensible.

XXVIII. On voyait au contraire sur le visage d'Othon des marques de la colère et du dépit que lui causait la perte de ses espérances. Il avait été jugé le premier digne de l'empire, et s'était vu si près de l'obtenir, que Galba, en le rejetant, lui donnait une preuve visible de sa malveillance et de sa haine. Aussi n'était-il pas tranquille sur l'avenir ; il craignait Pison et haïssait Galba : irrité contre Vinnius, il s'en retourna le cœur agité de passions différentes. Les devins et les Chaldéens qu'il avait toujours auprès de lui entretenaient sa confiance et son espoir : Ptolémée² surtout le rassurait, et Othon avait confiance en lui, parceque ce devin lui avait souvent prédit que Néron ne le ferait pas périr ; que ce prince mourrait avant lui, et que non seulement il lui survivrait, mais qu'il régnerait sur les Romains. Comme la première partie de sa prédiction s'était vérifiée, Ptolémée soutenait

¹ Tacite, *Hist.*, l. I, c. XIV, dit qu'il était fils de Crassus et de Scibonia. Dans le texte de Plutarque il y a *Crétion*, nom absolument inconnu et visiblement altéré.

² Suétone, c. IV et V, in *Oth.*, l'appelle *Séleucus*. Tacit., *Hist.*, l. I, c. XXII, le nomme *Ptolémée*, comme Plutarque ; ce qui a fait croire à quelques critiques qu'il avait ces deux noms.

qu'Othon ne devait pas désespérer de la seconde. Il était encore excité par ses amis, qui partageaient secrètement sa peine, et qui s'indignaient de l'ingratitude de Galba. La plupart de ceux que Tigellinus avait élevés à des emplois honorables, rejetés alors et réduits à une condition obscure, s'étant rassemblés autour de lui, entrèrent dans son ressentiment, et l'aigrirent encore. De ce nombre étaient Véturius et Barbius, l'un option, et l'autre tesséraire (19); c'est ainsi que les Romains appellent ceux qui servent de sergents et portent le mot aux soldats. Onomastus, affranchi d'Othon, s'étant joint à eux (20), ils allèrent tous trois au camp, et, soit par argent, soit par des espérances pour l'avenir, ils corrompirent aisément des hommes déjà mal disposés, et qui n'attendaient qu'une occasion pour éclater. Si cette armée eût été saine, n'aurait-il fallu que quatre jours pour la corrompre? Car il n'y eut pas plus d'intervalle du jour de l'adoption à celui du meurtre de Galba et de Pison; ils furent tués le sixième jour, qui était le dix-huit avant les calendes de février. Le matin de ce jour-là, Galba fit un sacrifice dans le palais, en présence de ses amis. Le *de in Umbricius* n'eut pas plus tôt dans ses mains les entrailles de la victime, que, sans user de termes équivoques, il lui déclara nettement qu'il voyait des signes d'un grand trouble, qu'une trahison secrète menaçait la tête de l'empereur: ainsi, Dieu lui-même semblait lui livrer Othon, qui, placé dans ce moment derrière Galba, écoutait le devin, et regardait avec attention ce qu'il montrait à l'empereur (21).

XXIX. Comme il était tout troublé de ce qu'il venait d'entendre, et que la crainte lui fit changer plusieurs fois de couleur, son affranchi Onomastus s'approcha, et lui dit que ses architectes l'attendaient chez lui. C'était le signal convenu pour le moment où Othon devait aller au-devant des soldats. Il sortit donc en disant qu'il avait acheté une vieille maison, et qu'il voulait la faire visiter par ses architectes; il descendit le long du palais de Tibère, et se rendit à l'endroit de la place publique où est le milliaire d'or (22), auquel aboutissent tous les grands chemins d'Italie. Ce fut là que les premiers soldats qui venaient au-devant de lui le rencontrèrent et le proclamèrent empereur. Ils n'étaient, dit-on, que vingt-trois. Othon n'était pas timide, comme sa vie molle et son tempérament délicat auraient pu le faire croire: il avait même de l'audace et de l'intrépidité dans les périls. Cependant il eut peur en voyant ce petit nombre d'hommes, et il voulut abandonner son entreprise. Les soldats s'y opposèrent, et, environnant sa litière avec leurs épées nues, ils ordonnèrent aux porteurs de marcher: il les pressait lui-même, et disait à tout moment qu'il était perdu. Ces mots furent entendus de quelques personnes, plus surprises que troublées du peu de gens qui osaient former une entreprise si hardie. Pendant qu'il traversait la place, il survint un pareil nombre de soldats; ils arrivèrent ensuite par bandes de trois et de quatre, et ils s'en retournèrent tous au camp en l'appelant César et faisant bril-

ler leurs épées nues. Le tribun *Martialis*, qui, ce jour-là, avait la garde du camp, et qui n'était pas du complot, étonné d'un mouvement si inattendu, et saisi de crainte, laisse entrer *Othon*, qui n'éprouve aucune résistance; car ceux qui n'étaient au fait de rien, enveloppés à dessein par les complices, et se trouvant dispersés un à un et deux à deux, suivirent le torrent, d'abord par crainte, et ensuite de bonne volonté.

XXX. Galba en apprit la nouvelle pendant que le devin était encore au palais, et tenait dans ses mains les entrailles de la victime; ceux qui n'ajoutaient aucune foi à ces prédictions, ou qui même les méprisaient, frappés alors d'étonnement, rendirent hommage à la divinité. *Vinnius* et *Lacon*, avec quelques affranchis, voyant le peuple se porter en foule au palais, mirent l'épée à la main, et se tinrent auprès de l'empereur pour le défendre. *Pison* alla parler aux gardes du palais; et *Marius Celsus*, de la probité duquel on était assuré, fut envoyé vers la légion d'*Illyrie*, qui campait dans le portique de *Vipsanius*, pour essayer de la gagner. Galba délibérait s'il devait sortir du palais; *Vinnius* s'y opposait; *Celsus* et *Lacon* le pressaient de le faire, et s'emportaient même contre *Vinnius*, lorsque le bruit courut qu'*Othon* venait d'être tué dans le camp; et à l'instant même, *Julius Atticius*, un des meilleurs soldats de la garde prétorienne, parut, l'épée à la main, en criant qu'il avait tué l'ennemi de César: il se fit jour à travers la foule, et, s'approchant de l'empereur, il lui montra son épée toute sanglante. Galba lui dit en le fixant: « Qui t'en a » donné l'ordre? — C'est, lui répondit le soldat, la foi que je vous ai » donnée et le serment que j'ai prêté. » La foule s'étant écriée, en battant des mains, qu'il avait bien fait, Galba se mit dans sa litière, et sortit pour aller sacrifier à Jupiter et se montrer au peuple.

XXXI. Il arrivait à peine sur la place, que, comme un vent qui change tout-à-coup, un bruit contraire vint lui apprendre qu'*Othon* était maître de l'armée. A cette nouvelle, les avis se partagent, ce qui arrive toujours dans une grande multitude: les uns crient à l'empereur de retourner sur ses pas, les autres lui disent d'avancer; ceux-ci l'encouragent, ceux-là lui inspirent de la méfiance, et sa litière, poussée tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, comme dans une tourmente, est souvent en danger d'être renversée. Tout-à-coup on voit venir de la basilique de *Paulus*, d'abord des cavaliers, ensuite des gens de pied, qui crient tous ensemble: « Retirez-vous, homme privé! » A ces mots tout le peuple se met à courir, non pour prendre la fuite et se disperser, mais pour occuper, comme dans les jeux publics, les portiques et les lieux les plus éminents de la place. En même temps *Atilius Sercellon*², renversant la statue de Galba, donne comme le

¹ Ces mots s'adressaient à Galba, qu'ils ne regardaient plus que comme un simple particulier depuis qu'*Othon* avait été salué empereur. — ² Ce mot est vraisemblablement une altération de celui de *Vergilion*, que Tacite donne à cet homme, *Hist.*, l. I. c. xlii.

signal de la guerre : le vieux empereur est assailli dans sa litière d'une grêle de traits ; et comme aucun n'avait porté, ils tirent leurs épées et courent sur lui, sans qu'il restât personne pour le défendre, à l'exception d'un homme qui fut le seul que le soleil vit ce jour-là digne d'habiter l'empire romain. Le centurion Sempronius Indistrus, qui n'avait jamais reçu aucun bienfait de Galba, sans autre motif que d'obéir à l'honneur et de respecter la loi, se met devant la litière de l'empereur, et, élevant une de ces branches de vigne dont les centurions ont coutume de se servir pour châtier les soldats, il crie à ceux qui venaient sur Galba d'épargner l'empereur. Attaqué lui-même par les soldats, il met l'épée à la main, et se défend long-temps ; mais enfin un coup qui lui coupa les jarrets l'ayant fait tomber, la litière de Galba est renversée près du lac Curtius, et il reste lui-même étendu à terre et couvert de sa cuirasse : voyant les soldats courir sur lui et le frapper de plusieurs coups, il leur tendit la gorge, en disant : « Frappez, si c'est pour le bien des Romains. » Après plusieurs blessures qu'il reçut aux cuisses et aux bras, il fut égorgé par un soldat de la quinzième légion, que la plupart des historiens nomment Camurius ; il est appelé par d'autres Terentius, ou Arcadius, ou Fabius Fabulus. On ajoute même que le meurtrier, après lui avoir coupé la tête, l'enveloppa dans sa robe, parceque, Galba étant chauve, il ne pouvait pas la porter autrement ; mais ses camarades ne voulant pas qu'il la cachât, et l'ayant obligé de faire parade de ce bel exploit, il la mit au bout d'une pique, et, agitant cette tête d'un vieillard, d'un prince doux et modéré, d'un souverain pontife, d'un consul, il courait comme une bacchante, en secouant sa pique dégouttante de sang.

XXXII. Quand on présenta à Othon la tête de Galba, il s'écria, dit-on : « Ah ! mes amis, vous n'aurez rien fait tant que vous ne m'apporterez pas celle de Pison. » Il ne l'attendit pas long-temps : cet infortuné jeune homme avait été blessé et s'était sauvé dans le temple de Vesta, où il fut poursuivi et égorgé par un soldat nommé Marcus. On massacra aussi Vinnius, quoiqu'il protestât qu'il était complice de la conjuration, et qu'on le faisait mourir contre l'intention du nouvel empereur. On lui coupa la tête, ainsi qu'à Lacon ; on les porta toutes deux à Othon, en lui demandant le prix de ce service. Mais, comme dit Archiloque,

Voilà sept guerriers morts que nous avons frappés ;
Mille se font honneur de les avoir tués :

de même, dans cette occasion, bien des gens qui n'avaient eu aucune part à ces meurtres, montrant leurs mains et leurs épées qu'ils avaient ensanglantées exprès, présentèrent des requêtes à Othon pour demander leur salaire. Il se trouva dans les archives cent vingt de ces requêtes : Vitellius en rechercha les auteurs et les condamna tous à mort. Marius Celsus étant venu au camp fut accusé d'avoir

exhorté les soldats à secourir Galba, et la multitude demandait à grands cris sa mort. Othon, qui voulait le sauver, mais qui n'osait s'opposer à la volonté des troupes, dit que Celsus ne devait pas mourir si vite, qu'il fallait auparavant tirer de lui bien des choses qu'il était important de savoir. Il le fit charger de chaînes pour être gardé avec soin, et le remit à des personnes en qui il avait toute confiance (25). Les sénateurs furent aussitôt convoqués; et, comme s'ils l'eussent devenus tout-à-coup d'autres hommes, ou qu'ils eussent changé de dieux, ils se rendirent tous au sénat, et prêtèrent à Othon le serment qu'il n'avait pas gardé lui-même à Galba; ils le proclamèrent César et Auguste, pendant que les corps de ceux qui venaient d'être tués, séparés de leurs têtes, étaient encore étendus sur la place publique avec leurs robes consulaires. Quand les soldats ne surent plus que faire de ces têtes, ils vendirent celle de Vinnius à sa fille, pour deux mille cinq cents drachmes¹; celle de Pison fut rendue à sa femme Verania²; ils donnèrent la tête de Galba aux esclaves de Patrobis et de Vitellius, qui, après lui avoir fait toutes sortes d'outrages et d'infamies, la portèrent dans le lieu appelé Sestertium (24), où l'on jette les corps de ceux que les empereurs condamnent à mort. Othon permit à Helvidius Priscus d'enlever le corps de Galba, qui fut enterré la nuit par Argius, son affranchi.

XXXIII. Telles furent la vie et la mort de Galba, qui, par sa naissance et ses richesses, ne le cédait qu'à très peu des anciens Romains, et surpassait tous ceux de son temps; il avait vécu sous cinq empereurs avec beaucoup d'honneur et de gloire; et ce fut plutôt par sa réputation que par sa puissance qu'il renversa Néron du trône. De tous ceux qui conspirèrent contre ce dernier, les uns ne parurent à personne dignes de lui succéder, les autres furent seuls à s'en juger dignes. Galba s'y vit appelé, et obéit à ceux qui le proclamèrent. Dès qu'il eut prêté son nom à l'audace de Vindex, ce mouvement, qu'on avait d'abord nommé rebellion, fut regardé comme une guerre civile, parcequ'il eut pour chef un homme digne de régner, qui, s'étant moins proposé de prendre le gouvernement que de se donner lui-même à l'empire, voulut commander à des Romains corrompus par les flatteries de Tigellinus et de Nymphidius, comme Scipion, Fabricius et Camille avaient commandé aux Romains de leur temps. Malgré sa vieillesse, il parut, en tout ce qui concernait les armées et la guerre, un empereur digne de l'ancienne Rome; mais en se livrant à Vinnius, à Lacon et à ses affranchis, qui faisaient trafic de tout, comme Néron s'était livré à des hommes d'une insatiable cupidité, si Galba ne fit regretter à personne son gouvernement, bien des gens, du moins, eurent pitié de sa fin misérable.

¹ Dix-huit cents livres. — ² Tacit., *Hist.*, l. I, c. XLVII.

NOTES SUR LA VIE DE GALBA.

(1) Ce passage a paru obscur à plusieurs savants, qui ont essayé de le corriger en suivant diverses conjectures dont aucune ne paraît satisfaisante. Peut-être Plutarque a-t-il voulu dire que, comme dans un corps en parfaite santé il n'y a point de mouvement isolé, mais que toutes les fonctions particulières sont dirigées par un principe moteur dont l'influence universelle les combine pour l'intérêt commun, de même dans une armée toutes les affections, tous les mouvements particuliers, doivent être inspirés, présidés et gouvernés par la volonté du général. Le sentiment d'Iphicrate, qui paraît assez extraordinaire, et qui pourrait être combattu par de fort bonnes raisons, semble autorisé par le trait du soldat de Lucullus cité par Horace, ép. II, liv. II.

(2) M. Més Du soul a raison d'observer que le nom même de la personne manque ici; mais il se trompe en supposant que c'est celui d'Alexandre, tyran de Phères, dont il est souvent parlé dans la *Vie de Pélopidas*. Le trait que Plutarque rapporte ne peut lui convenir, puisqu'il régna onze ans. C'est le nom de Polyphron qu'il faut rétablir ici, selon Xénophon, liv. V de son *Histoire grecque*, p. 600 et suiv. Diodore de Sicile, liv. XV, c. LX, ne parle pas de Polyphron; il dit que Jason fut tué, selon les uns, par sept jeunes gens, et suivant d'autres, par Polydore; mais l'autorité de Xénophon, auteur contemporain, paraît indubitablement préférable à celle de Diodore. Tous deux, au reste, sont d'accord sur ce point, que ce n'est point Alexandre dont il peut être question ici.

(3) Il n'en parle pas dans ce qu'on vient de lire, ni dans aucun des ouvrages qui nous restent de lui; mais il devait l'avoir fait dans la *Vie de Néron*, qu'il avait écrite, et qui est perdue. On croit même qu'il avait composé celle des douze empereurs.

(4) Quintus Lutatius Catulus, nommé consul l'an de Rome six cent soixante-seize, prince du sénat l'an de Rome six cent quatre-vingt-cinq, dédia le nouveau Capitole l'année suivante, et mourut l'an six cent quatre-vingt-treize. Galba était son arrière-petit-fils, et en prenait le titre dans toutes les statues qu'on lui érigeoit, suivant Suétone, dans sa *Vie*, c. II. La famille des Servius et des Sulpicius remontait aux premiers temps de la république.

(5) Galba ne tenait à la maison des Césars que par alliance: aussi Suétone dit-il, dans la *Vie* de cet empereur, *ibid.*, que cette maison s'était éteinte dans la personne de Néron. Ce fut sans doute à cause de sa parenté avec Livie que cet empereur lui laissa un legs de douze cent mille livres, que Tibère réduisit à environ cent mille, qui ne lui furent pas même payées. Suétone, *ibid.*, c. v.

(6) Il gouverna deux ans l'Afrique, suivant Suétone, c. VII, en qualité de proconsul, ayant été nommé extraordinairement pour aller régler cette province, qui était agitée par des dissensions intestines et par les mouvements des Barbares; il y rétablit l'ordre avec beaucoup de prudence et de sévérité.

(7) Ces intendants du prince, appelés en latin *procuratores principis*, étaient des officiers que les empereurs envoyaient dans les provinces pour ramasser leurs revenus et pour recevoir tout ce qui appartenait au fisc. Voy. Dion Cassius, liv. LIII, c. xv, où il attribue à Auguste l'établissement de ces officiers. On voit, par les historiens latins, jusqu'à quels excès ces hommes du fisc portaient leur rapacité; ces excès sont à peine croyables.

(8) Le texte dit : « Délibérer si nous demeurerons fidèles, c'est déjà le demeurer. » Il est évident que ce ne peut être là le sens de Vinnius, et qu'il faut nécessairement y suppléer une négation, comme l'ont fait M. Dacier et d'autres critiques avant et après lui.

(9) Sur Vinnius, Voy. Tacite, *Hist.*, liv. I, c. XXVIII et XXXI.

(10) Tigellinus, homme de la plus basse extraction, s'était souillé de mille crimes, depuis son enfance jusqu'à sa vieillesse. Voy. Tacite, *Hist.*, liv. I, c. LXXII.

(11) Il y a dans le grec *Poppeius*; mais c'est *Poppea* qu'il faut lire. Néron avait épousé cet homme infame avec toutes les cérémonies usitées dans le mariage; ce qui fit dire à Rome que l'univers eût été heureux, si le père de Néron n'avait pu en

d'autre femme. Néron lui avait donné les noms de *Sabina Poppea*, qui étaient ceux de cette vile créature qu'il avait épousée en répudiant Octavie, et qu'il tua d'un coup de pied dans le ventre, pendant qu'elle était enceinte. Voy. Suétone, in *Ner.*, c. xxviii, et Dion Cassius, liv. LXII, c. xxvii et xxviii.

(12) Le lieu appelé par les Romains *Principia* était celui où l'on plaçait les aigles et les autres drapeaux militaires; c'était là qu'on convoquait l'assemblée des soldats. Cette enceinte était sacrée. Tacite, qui rapporte ce fait, *Hist.*, liv. I, c. xlviii, ne dit pas que ce fût Vinnius qui eût introduit cette femme dans le camp, mais qu'elle y était entrée d'elle-même par curiosité, déguisée en soldat.

(13) Ils ne périrent pas tous, à beaucoup près; car, après les avoir dissipés, Galba les fit décimer; et cette légion, qui était plus nombreuse que les autres, demeura encore assez complète, comme on le voit dans Suétone, in *Galba*, c. xii, et dans Tacite, *Hist.*, liv. I, c. vi, où cet historien dit qu'il y en eut plusieurs milliers de tués.

(14) Suétone, in *Galba*, c. xii, dit que l'empereur ne donna que cinq deniers; ce qui équivalait à cinq drachmes attiques, et faisait quatre livres dix sous de notre monnaie; mais un auteur anglais, cité par M. Mosés Dusoul, assure que, du temps de Néron, il y eut des deniers d'or frappés à Rome, dont quarante-cinq égalaient une livre d'or, et valaient par conséquent environ mille quatre cents livres de notre monnaie; les cinq auraient valu à peu près cent quarante livres. Gronovius, dans son *Traité des monnaies anciennes*, liv. XIII, c. xv, prétend qu'il n'y avait point de deniers d'or à Rome. Je laisse la question à décider aux personnes versées dans ces sortes de matières.

(15) Cette réforme était en effet peu digne d'un empereur, et il ne pouvait que se rendre odieux en revenant ainsi sur des dons faits à des personnes incapables de les restituer. Il aurait pu tout au plus retenir ce qui n'aurait pas encore été payé de ces libéralités déplacées, et faites à des personnages si méprisables.

(16) Tacite, liv. XIII des *Annales*, c. xlv et xlvi, dit qu'Othon la séduisit et l'épousa, et qu'ensuite, en louant imprudemment sa beauté à Néron, il fit naître la passion du tyran, qui ne la connaissait pas encore.

(17) La Lusitanie est aujourd'hui le Portugal. Cet exil, en apparence honorable pour Othon, qui, en l'éloignant de Rome, laissait Néron seul possesseur de Poppée, parut suffisant à ce tyran. Une peine plus grave aurait pu découvrir une intrigue qu'il voulait cacher encore. Cependant elle devint publique, comme le prouve un distique qui courut à cette occasion dans Rome, et que Suétone rapporte dans la *Vie d'Othon*, c. iii.

(18) Vitellius était fameux par son excessive voracité. Tacite dit qu'elle ne pouvait jamais être assouvie, et que les chemins des deux mers étaient continuellement battus par ses pourvoyeurs, qui lui apportaient des ragoûts de Rome et de toute l'Italie; les villes et les particuliers étaient ruinés par les superbes festins qu'on était obligé de lui faire. Tacite, *Hist.*, liv. II, c. lxi. Voy. aussi Suétone, in *Vitell.*, c. xiiii.

(19) Il y avait dans la cavalerie et dans l'infanterie de ces officiers appelés *options* et *tesséraires*. Les premiers, selon Nonius Marcellus, c. i, étaient ceux que les tribuns choisissaient pour suppléer dans les cohortes les soldats qui venaient à manquer, afin que les légions fussent toujours complètes. Cette définition ne répond pas à celle de Plutarque. L'idée qu'en donne M. Dacier, qui les compare à nos sergents, et dit qu'ils marchaient à la queue des bandes, n'y est guère plus analogue. Le tesséraire était celui qui recevait du tribun le mot écrit sur une tablette, et qui le portait aux centurions. Cette manière de donner le mot était plus sûre que de vive voix, parce que, dans le dernier cas, il pouvait être mal entendu et mal rapporté. D'après le texte de Plutarque, il s'ensuivrait que ces deux sortes d'officiers faisaient leurs fonctions par le moyen d'espions et de courriers; mais ce ne peut être là le sens: les options et les tesséraires étaient eux-mêmes les courriers et les espions, comme Juste-Lipse l'a observé; et c'est à lui qu'on doit la correction que les interprètes ont suivie. Il n'a fallu, pour la faire, que réunir des mots qu'on avait séparés mal à propos, et supprimer le signe ou la virgule qui en marquait la séparation.

(20) Ce fut Onomastus qui mena à Othon ces deux soldats; et c'est ce qui fait dire

à Tacite, *Hist.*, liv. I, c. xxv, que deux soldats entreprirent de transférer sur une autre tête l'empire romain, et qu'ils y parvinrent : *Suscipere duo manipulares imperium populi romani transferendum, et transtulerunt.*

(21) Suivant Suétone, in *Galba*, c. xix, le devin lui dit, en propres termes, qu'il prit garde à lui, que ses meurtriers n'étaient pas loin. Cette observation de Plutarque, que Dieu lui-même semblait livrer Othon à Galba, porterait à croire qu'il avait eu l'intention de rapporter ces mots du devin. Peut-être l'a-t-il oublié.

(22) C'était une colonne d'or qu'Auguste avait fait placer, l'an sept cent trente-quatre de Rome, à l'entrée de la place publique ou du Forum, pendant qu'il était *curator viarum*, intendant des grands chemins, et sur laquelle étaient marqués tous les grands chemins d'Italie et leurs mesures, que l'on distinguait par milles. Voy. Plin., liv. III, c. v, et Dion Cassius, liv. LIV, c. viii.

(23) Marius Celsus, consul désigné, était resté fidèle à Galba jusqu'à la fin. Othon désira apparemment de le sauver, parcequ'il espérait trouver en lui la même fidélité; et il ne se trompa point. Celsus lui fut aussi fidèle qu'à Galba. Tout le monde fut bien aise qu'il eût été sauvé, et les soldats eux-mêmes finirent par admirer une vertu qui d'abord avait excité leur haine. Voy. Tacite, *Hist.*, liv. I, c. lxxi.

(24) Ce Patrobius, le seul dont parlent Tacite et Suétone, qui ne nomment pas les esclaves de Vitellius, avait été affranchi de Néron, et puni par Galba, comme on l'a vu plus haut; ses esclaves portèrent la tête de l'empereur devant le tombeau de leur maître, où ils lui firent mille outrages. Elle fut trouvée le lendemain, et réunie avec les restes du corps, qui avaient été brûlés, comme le dit Tacite, *ibid.*, c. xlix. Plutarque s'est donc trompé lorsqu'il dit que la tête de Galba fut portée au lieu appelé *Sestertium*. Ce nom, suivant Juste-Lipse, venait de ce que ce lieu était à deux milles et demi de la porte Esquiline. Tacite et Suétone ne disent pas non plus que Priscus Helvidius eût obtenu la permission d'enlever le corps de Galba; ils ne parlent que d'Argius.

OTHON.

1. Othon prend possession de sa nouvelle dignité, et en commence les fonctions. — II. Il fait mourir Tigellinus, et consent, pour complaire au peuple, de prendre le nom de Néron. — III. Mouvements séditieux de la dix-septième légion. — IV. Othon l'apaise. — V. Il écrit à Vitellius. Réponse qu'il en reçoit. — VI. Divers présages. — VII. Il marche au-devant des capitaines de Vitellius. — VIII. Insolence des troupes de Vitellius. — IX. Avantage remporté sur les troupes de Vitellius par celles d'Othon. — X. Nouvel avantage d'Othon. — XI. Ses officiers, dans un conseil de guerre, sont d'avis de ne pas risquer le combat. — XII. Il se décide pour livrer bataille. — XIII. Escarmouches entre les deux partis. — XIV. Othon envoie

à ses généraux l'ordre de livrer bataille. — XV. Cause de la défaite de son armée. — XVI. Elle est battue. — XVII. Elle envoie des députés aux vainqueurs, et prête serment de fidélité à Vitellius. — XVIII. Horrible carnage qui eut lieu dans ce combat. — XIX. Zèle des troupes d'Othon pour lui. — XX. Discours que leur tient Othon. — XXI. Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étaient auprès de lui. — XXII. Il se tue, et ses troupes lui rendent les honneurs funèbres. — XXIII. Elles se soumettent à Vitellius.

N. Dacier place l'élévation d'Othon à l'empire en l'an 4018, la première année de la 212^e olympiade, l'an 821 de Rome, 71 après J.-C.

Les nouveaux éditeurs d'Amoyot renferment sa vie depuis l'an de Rome 785 jusqu'à l'an 822, et de l'ère chrétienne 69.

I. Le lendemain, au point du jour (1), le nouvel empereur se rendit au Capitole; et après y avoir offert un sacrifice, il se fit amener Marius Celsus, le reçut et lui parla avec bonté, et l'exhorta à oublier la cause de sa détention, plutôt que de se souvenir de la liberté qu'il lui rendait. Celsus, sans montrer ni bassesse, ni ingratitude, lui répondit que le crime même dont on l'accusait était un garant de son caractère, puisqu'on ne lui reprochait que sa fidélité à Galba, à qui il n'avait eu aucune obligation particulière. Toute l'assemblée applaudit aux dis-

cours de l'un et de l'autre , et les gens de guerre même en furent satisfaits. Dans le sénat, Othon tint des discours pleins de douceur et de popularité ; il partagea avec Virginius Rufus le temps qui lui restait de son consulat , et conserva dans cette dignité tous ceux qu'avaient désignés Néron et Galba. Il conféra des sacerdoces à ceux que leur âge ou leur réputation en rendaient dignes. Tous les sénateurs bannis sous Néron furent rétablis dans la portion de leurs biens qui n'avait pas été vendue , et qu'on put retrouver. Ces commencements rassurèrent les premiers et les principaux citoyens, qui d'abord, tremblants de frayeur, avaient regardé Othon moins comme un homme que comme une furie ou un démon horrible qui venait fondre sur l'empire, et ils conçurent les plus douces espérances d'un gouvernement qui s'annonçait sous de si riants auspices.

II. Mais rien ne fut plus agréable aux Romains, et plus propre à lui concilier leur affection, que sa conduite envers Tigellinus. Ce scélérat était déjà puni par la crainte secrète qu'il avait d'un châtiment que toute la ville demandait comme une dette publique, et par les maux incurables dont il était tourmenté. Ses débauches détestables, ses dissolutions impies avec d'infames prostituées, dont son incontinence lui faisait toujours un besoin dans les bras même de la mort, étaient pour lui, aux yeux des gens sages, le dernier supplice, et un tourment incomparable à mille morts. Cependant on ne pouvait, sans chagrin, voir jouir de la lumière du soleil un misérable qui l'avait ravie à tant et à de si grands hommes. Othon l'envoya prendre dans une maison de plaisance qu'il avait auprès de Sinuesse ¹, et où il se tenait avec des vaisseaux tout prêts pour sa fuite. Il offrit d'abord des sommes considérables à celui qui était chargé de l'ordre d'Othon, pour obtenir la permission de s'échapper : mais n'ayant pu le séduire, il ne laissa pas de lui faire des présents, et lui demanda le temps de se raser : il l'obtint, et prit un rasoir, avec lequel il se coupa la gorge. Othon, après avoir donné au peuple une satisfaction si juste, oublia tout ressentiment particulier. Pour complaire à la multitude, il ne refusa pas d'abord d'être appelé Néron sur les théâtres ; il n'empêcha pas même quelques Romains de relever publiquement des statues de cet empereur ; et Claudius Rufus (2) rapporte que les diplômes impériaux envoyés en Espagne pour les commissions des courriers portaient ce beau nom de Néron joint à celui d'Othon (3) : mais voyant le déplaisir qu'en avaient les principaux et les plus honorables citoyens de Rome, il cessa de le prendre.

III. Othon commençait ainsi à établir son empire, lorsque les soldats lui donnèrent des sujets d'inquiétude, en l'exhortant sans cesse à se tenir sur ses gardes, à se défier des citoyens les plus distingués, à les éloigner de sa personne, soit que par affection ils craignissent

¹ Ville maritime de Campanie, sur les bords du Liris, célèbre par ses eaux thermales. Pline, l. III, c. v, et l. XXI, c. II.

réellement pour ses jours , soit qu'ils ne cherchassent qu'un prétexte pour causer de la sédition et du trouble. L'empereur ayant donné ordre à Crispinus de lui amener la dix-septième cohorte, qui était en garnison à Ostie¹, et cet officier ayant commencé, avant le jour, à faire charger les armes sur des chariots, les plus audacieux d'entre les soldats se mirent à crier que Crispinus n'était venu que pour de mauvais desseins; que le sénat méditait quelque changement, et que ces armes étaient non pour César, mais contre César. Ces propos animent et irritent le plus grand nombre : les uns arrêtent les chariots, les autres massacrent deux des centurions, et Crispinus lui-même, qui s'opposait à cette violence; et tous, prenant leurs armes, s'encouragent mutuellement à voler au secours de l'empereur, et marchent droit à Rome. Ils apprennent, en arrivant, que quatre-vingts sénateurs soupent chez l'empereur et sur-le-champ ils se portent au palais, en disant que l'occasion était favorable pour tuer d'un seul coup tous les ennemis de César.

IV. La ville, qui se voyait menacée du pillage, était dans la plus vive inquiétude; on courait çà et là dans le palais, et Othon lui-même se trouvait dans une grande perplexité, tremblant pour ces sénateurs, qui ne le redoutaient pas moins lui-même. Il les voyait sans voix, les yeux fixés sur lui, et plusieurs d'entre eux d'autant plus effrayés qu'ils étaient venus chez Othon avec leurs femmes. Il envoie les capitaines des gardes prétoriennes parler aux soldats, et les adoucir; il dit à ses convives de se lever de table, et les fait sortir du palais par une porte de derrière. Ils étaient à peine dehors, que les soldats, entrant dans la salle, demandent ce que sont devenus les ennemis de César. Alors Othon se lève sur son lit, leur parle long-temps pour les apaiser, n'épargne ni prières, ni larmes, et après bien des efforts vient enfin à bout de les renvoyer. Le lendemain, il leur fit distribuer douze cent cinquante drachmes² par tête, et se rendit au camp, où, après avoir loué en général les soldats de l'affection et du zèle qu'ils lui avaient témoigné, il leur dit qu'il y en avait parmi eux dont les intentions n'étaient point pures, qui faisaient calomnier la douceur et la fidélité de leurs compagnons; il les pria de partager son ressentiment, et de l'aider à les punir. Ils applaudirent à son discours, et pressèrent eux-mêmes le châtiment des coupables; il n'en fit arrêter que deux, dont la punition ne devait affliger personne, et il s'en retourna au palais.

V. Ceux qui l'aimaient, et qui avaient pris confiance en lui, s'étonnaient de ce changement; les autres pensaient qu'il ne faisait qu'obéir à la nécessité des circonstances, et qu'il flattait le peuple à cause de la guerre dont il était menacé. Il avait appris que Vitellius s'était investi du titre et des marques de la dignité impériale, et tous les jours

¹ Ville de la campagne de Rome, située à l'embouchure du Tibre.

² Onze cent vingt-neuf livres.

il recevait des courriers qui lui annonçaient que le nombre des partisans de Vitellius croissait de plus en plus. D'un autre côté, on lui apprenait que les armées de Pannonie, de Dalmatie et de Mésie¹, avec leurs généraux, s'étaient déclarées pour Othon. Il reçut presque en même temps des lettres très satisfaisantes de Mucianus et de Vespasien, qui commandaient deux puissantes armées, l'un en Syrie, et l'autre dans la Judée. Ces nouvelles lui ayant rendu toute sa confiance, il écrivit à Vitellius pour l'engager à ne pas porter trop haut ses vues ambitieuses; il lui offrit des sommes considérables, et la propriété d'une ville où il pourrait passer, au sein du repos, une vie douce et tranquille. Vitellius, dans sa réponse, se moquait de lui en termes couverts; et bientôt, s'étant aigris l'un l'autre, ils s'écrivirent réciproquement des injures, des railleries et des paroles outrageantes; ils en vinrent même jusqu'à se reprocher, avec une folie ridicule, mais avec vérité, les vices qui leur étaient communs, tels que la débauche, la mollesse, l'inexpérience dans la guerre, leur ancienne pauvreté, leurs dettes immenses; et il était difficile de décider lequel des deux, sous tous ces rapports, l'emportait sur l'autre.

VI. Cependant on annonça des signes et des prodiges, à la vérité la plupart incertains, et qui n'étaient avoués de personne; mais on vit, dans le Capitole, une Victoire montée sur un char laisser échapper ses rênes, qu'elle ne pouvait plus retenir. Dans l'île du Tibre (4), une statue de César, sans qu'il y eût ni tremblement de terre, ni tourbillon de vent, se tourna tout-à-coup de l'occident vers l'orient: ce prodige arriva, dit-on, dans le temps que Vespasien prit ouvertement le titre d'empereur. Le débordement du Tibre, qui survint alors, fut pris généralement en mauvaise part. C'était bien la saison où les rivières grossissent; mais jamais le Tibre n'avait été si enflé, et n'avait causé de si grands ravages. Il inonda et couvrit de ses eaux une grande partie de la ville, et surtout le marché au blé; ce qui occasionna, pendant plusieurs jours, une grande famine dans Rome.

VII. On reçut en même temps la nouvelle que Valens et Cécina, deux généraux de Vitellius, s'étaient saisis des sommets des Alpes. Dans Rome, Dolabella, né d'une des premières familles, fut soupçonné par les cohortes prétoriennes de tramer quelque nouveauté. L'empereur, soit qu'il le craignît, lui ou quelque autre, l'envoya à Aquinum², en lui donnant l'assurance qu'il y serait tranquille. Lorsqu'il choisit les personnes d'un rang distingué qui devaient l'accompagner à l'expédition contre Vitellius, il mit dans le nombre Lucius, frère de cet empereur, sans augmenter ni diminuer les honneurs

¹ La Pannonie, ancienne région de la Germanie, qui se divisait en supérieure et en inférieure, ou première et seconde, aujourd'hui une partie de la Hongrie et des états héréditaires d'Autriche. La Dalmatie faisait autrefois partie de l'illyrie: elle est située le long du golfe de Venise. La Mésie s'étendait le long du Danube, qui la bornait au nord jusqu'au Pont-Euxin. Elle avait la Macédoine au midi, la Pannonie au nord.

² Ville à gauche du fleuve Liris, du côté de la Campanie.

dont il jouissait. Il fit donner aussi l'assurance la plus formelle à la mère et à la femme de Vitellius qu'elles n'avaient rien à craindre pour elles. Il rendit le gouvernement de Rome à Flavius Sabinus, frère de Vespasien, soit pour honorer la mémoire de Néron, de qui Sabinus avait reçu cette charge, dont ensuite Galba l'avait dépouillé, soit pour montrer à Vespasien, en augmentant l'état de Sabinus, son affection et sa confiance en lui. Il s'arrêta à Brexelles¹, ville d'Italie, sur le Pô, et donna la conduite de son armée à Marius Celsus, à Suétinius Paulinus, à Gallus et à Spurina, tous généraux d'une grande réputation; mais l'insolence et l'insubordination de leurs soldats, qui refusèrent de leur obéir, sous prétexte que l'empereur seul avait le droit de les commander, puisque lui-même n'avait reçu ce droit que d'eux, les empêchèrent de suivre le plan de campagne qu'ils s'étaient fait.

VIII. Il est vrai que les soldats ennemis n'étaient pas dans des dispositions plus saines, ni plus soumis à leurs généraux; ils n'avaient, et par les mêmes causes, ni moins d'audace ni moins d'insolence que ceux d'Othon: mais ils avaient sur ceux-ci l'avantage de l'expérience militaire; ils ne fuyaient pas la peine et les fatigues, dont ils avaient l'habitude. Les prétoriens, au contraire, amollis par l'oisiveté, par la vie paisible qu'ils menaient à Rome, sur les théâtres, aux assemblées et dans les spectacles, affectaient avec une sorte de fierté et d'arrogance de dédaigner les fonctions militaires, non par défaut de courage, mais parcequ'ils les regardaient comme au-dessous d'eux. Spurina, l'un de leurs chefs, ayant voulu les assujettir, fut en danger de périr par leurs mains. Ils ne lui épargnèrent ni les injures, ni les outrages; et, l'accusant de trahison, ils lui reprochèrent de ruiner les affaires de César, en ne profitant pas des occasions favorables qui se présentaient. Quelques uns même, étant pleins de vin, allèrent la nuit dans sa tente, et lui demandèrent un congé pour aller l'accuser auprès de César. Mais ce qui fut très utile à Spurina et à l'état des affaires, c'est l'affront que son armée reçut à Plaisance². Les légions de Vitellius, étant allées attaquer cette place, firent aux soldats d'Othon qui étaient sur les murailles les railleries les plus sanglantes; ils les traitèrent de comédiens, de danseurs, de spectateurs des jeux pythiques et olympiques, qui, sans aucune expérience des combats et des faits d'armes, regardaient comme un grand exploit d'avoir coupé la tête d'un vieillard désarmé (c'était de Galba qu'ils parlaient), mais n'avaient jamais osé se présenter en bataille devant des hommes. Ces paroles offensantes les piquèrent au vif, et, brûlant de s'en venger, ils allèrent se jeter aux pieds de Spurina, le conjurèrent de faire usage de leurs bras, de leur commander tout ce

¹ Aujourd'hui Bersello, sur la rive méridionale du Pô.

² Ville de l'ancienne Ligurie, voisine du Pô.

qu'il voudrait, lui protestant qu'ils supporteraient tous les travaux et braveraient tous les périls.

IX. Les vitelliens donnèrent un rude assaut à la ville, et mirent en usage toutes leurs batteries; mais les troupes de Spurina ayant eu l'avantage sur eux, les repoussant, en firent un grand carnage, et conservèrent une des plus célèbres et des plus florissantes villes d'Italie. Les généraux d'Othon étaient d'un accès plus doux et plus facile aux villes et aux particuliers que ceux de Vitellius. Cécina, l'un de ces derniers, n'était rien moins que populaire et dans son ton et dans ses manières. Il avait une figure étrange et hideuse, avec un corps énorme : habillé à la gauloise, il portait des braies et des saies à longues manches; c'était dans ce costume qu'il parlait aux enseignes et aux officiers romains. Il avait toujours auprès de lui sa femme, à cheval, superbement parée, et escortée d'une troupe de cavaliers d'élite tirés de toutes les compagnies. Fabius Valens, l'autre général, était d'une avarice insatiable, que ni le pillage des ennemis, ni les concussions, ni les vols, ni les exactions sur les alliés, ne pouvaient assouvir; on croit même que cette avarice, en retardant sa marche, l'empêcha de se trouver au premier combat. D'autres, il est vrai, accusent Cécina de s'être pressé de donner la bataille sans attendre Valens, afin d'avoir seul l'honneur de la victoire. Ils lui reprochent encore, outre quelques autres petites fautes, celles d'avoir combattu hors de propos, de s'être mal défendu, et d'avoir été, par sa défaite, sur le point de ruiner les affaires de Vitellius.

X. Cécina, repoussé de devant Plaisance, marcha contre Crémone¹, autre ville riche et puissante. Annius Gallus, qui venait au secours de Spurina, assiégé dans Plaisance, informé dans sa marche que Spurina avait eu l'avantage, mais que Crémone était en danger, y mena aussitôt ses troupes, et alla camper très près des ennemis; tous les autres capitaines vinrent aussi au secours de leurs généraux. Cécina, après avoir caché dans des lieux couverts de bois un corps d'infanterie, fit avancer sa cavalerie, pour attacher une escarmouche, avec ordre, quand on en serait aux mains, de reculer au petit pas, et de faire semblant de fuir, jusqu'à ce qu'elle eût attiré l'ennemi dans l'embuscade. Marius Celsus, qui en fut averti par des déserteurs, alla, avec ses meilleurs cavaliers, charger cette cavalerie, qui lâcha pied sur-le-champ; mais il la poursuivit avec précaution, et, environnant le lieu qui cachait l'embuscade, l'obligea de se lever, et fit venir du camp ses légions. Il paraît que si elles fussent arrivées assez tôt pour soutenir la cavalerie, il ne serait pas resté un seul ennemi, et qu'on aurait taillé en pièces l'armée entière de Cécina. Mais Paulinus, qui marchait lentement, arriva trop tard, et fut accusé d'avoir, par un excès de précaution, démenti sa réputation de grand capitaine (5). Les soldats

¹ Assez voisine de Plaisance, et peu éloignée du Pô.

mêmes l'accusaient de trahison, et voulaient irriter Othon contre lui ; ils parlaient avantageusement d'eux-mêmes, se vantaient d'avoir seuls vaincu l'ennemi, et reprochaient à leurs généraux de leur avoir, par lâcheté, arraché des mains une victoire complète. Mais Othon se fiait moins à eux qu'il n'avait soin de cacher sa défiance ; il envoya donc au camp Titianus son frère, et Proculus, le préfet du prétoire : celui-ci était investi de toute l'autorité, et Titianus n'en avait que l'apparence. Celsus et Paulinus, décorés du titre de conseillers et d'amis, n'avaient ni pouvoir, ni crédit. Les légions ennemies, et surtout celles de Valens, n'étaient pas moins agitées : la nouvelle du combat de l'embuscade les irrita contre lui ; elles frémissaient de ne s'être pas trouvées à cette action, et de n'avoir pas secouru tant de braves soldats qui avaient péri dans cette rencontre ; elles voulaient même tomber sur leur général ; mais enfin il les désarma par ses prières, et ayant levé son camp, il alla se réunir à Cécina.

XI. Cependant Othon, en arrivant à son camp de Bédriac¹, petite ville voisine de Crémone, délibéra, avec ses officiers, s'il livrerait bataille aux ennemis. Proculus et Titianus en furent d'avis ; ils voulaient qu'on profitât de la confiance qu'inspirait aux soldats leur victoire récente, et qu'au lieu de laisser refroidir leur courage et leur ardeur, on les menât tout de suite à l'ennemi, avant que Vitellius fût arrivé des Gaules. Paulinus, au contraire, représentait que les ennemis avaient toutes les troupes avec lesquelles ils se proposaient de combattre, et qu'ils ne manquaient de rien ; qu'Othon attendait de la Mésie et de la Pannonie une armée aussi nombreuse que celle qu'il avait déjà ; qu'il devait choisir son temps, au lieu de prendre celui des ennemis ; que ses troupes, qui témoignaient tant de confiance lorsqu'elles étaient peu nombreuses, n'auraient pas moins d'ardeur quand leur nombre serait augmenté ; qu'elles n'en combattraient, au contraire, qu'avec plus de courage. « Et sans cela, ajouta-t-il, les délais sont à notre » avantage, parceque nous avons tout en abondance ; au lieu que le » retard sera funeste à Cécina, qui, campé dans un pays ennemi, se » verra bientôt réduit à manquer des choses même les plus nécessaires. » L'avis de Paulinus fut appuyé par Marius Celsus ; Annius Gallus était absent, il se faisait traiter d'une chute de cheval. Othon lui écrivit pour le consulter, et il lui répondit de ne pas se presser, et d'attendre l'armée de Mésie, qui était en chemin.

XII. Othon ne se rendit point à ce dernier avis ; le sentiment de ceux qui le poussaient à combattre l'emporta. On en donne plusieurs motifs : le plus vraisemblable, c'est que les soldats prétoriens qui composent la garde de l'empereur, assujettis alors à une exacte discipline dont ils faisaient en quelque sorte l'essai, regrettant les spectacles, les fêtes de Rome et la vie oisive qu'ils y menaient sans avoir à

¹ Bedriacum, ou Betriacum, selon Cellarius, d'après les meilleurs manuscrits de Tacite et de Suétone.

combattre , ne souffraient pas qu'on apportât aucun retard à l'impatience qu'ils avaient de livrer bataille , se tenant assurés de renverser l'ennemi du premier choc. Othon lui-même , à ce qu'il paraît , ne pouvait plus supporter l'incertitude de l'avenir , ni endurer cette agitation d'esprit que sa mollesse naturelle et l'inexpérience du malheur lui rendaient si pénible. Peu accoutumé à envisager le péril , fatigué des soins accablants qui en étaient la suite , il ne sut que se hâter , et se jeter , pour ainsi dire , les yeux fermés dans le précipice , en abandonnant tout au hasard. Tel est le récit de l'orateur Secundus , secrétaire d'Othon. D'autres assurent que les deux armées eurent souvent la volonté de se réunir , pour élever en commun à l'empire celui des généraux présents qu'elles en jugeraient le plus digne , et , si elles ne pouvaient s'accorder , d'en déférer le choix au sénat. Il n'est pas sans invraisemblance qu'aucun des deux empereurs ne leur paraissant digne de ce rang suprême , les véritables soldats romains , ceux qui avaient de la sagesse et de l'expérience , n'eussent été frappés de ces pensées : que ce serait une chose aussi honteuse que déplorable de se précipiter eux-mêmes dans les malheurs où leurs ancêtres , par un aveuglement digne de pitié , s'étaient jetés mutuellement , d'abord pour les factions de Sylla et de Marius , ensuite pour celles de César et de Pompée ; et de s'y précipiter pour donner l'empire à Vitellius ou à Othon : à l'un , pour assouvir son ivrognerie et sa voracité ; à l'autre , pour satisfaire son luxe et ses débauches (6). Ces dispositions des troupes engageaient Celsus à différer , dans l'espérance que , sans combat et sans effort , les affaires se décideraient d'elles-mêmes ; mais ce fut la crainte de ce dénouement qui porta Othon à presser la bataille.

XIII. Il s'en retourna sur-le champ à Brexelles (7) : et cette retraite fut une grande faute de sa part , en ce qu'elle ôta à ses troupes la honte et l'émulation que sa présence leur eût inspirées ; en second lieu , parceque , emmenant avec lui pour sa garde les meilleurs et les plus zélés des cavaliers et des gens de pied , il coupa , pour ainsi dire , le nerf de son armée. Il y eut ces jours-là un combat , aux bords du Pô , pour un pont que Cécina voulait jeter sur ce fleuve , et dont les troupes othoniennes voulaient empêcher la construction. Comme elles n'y pouvaient réussir , elles mirent dans des bateaux des torches enduites de poix et de soufre ; et , après les avoir allumées , elles abandonnèrent les bateaux au vent , qui les porta sur les ouvrages des ennemis. Il s'éleva d'abord une fumée épaisse , et bientôt une flamme considérable , dont ceux qui conduisaient les barques furent tellement effrayés , qu'en se jetant dans le fleuve ils renversèrent les bateaux , et se livrèrent aux coups et à la risée des ennemis. Les troupes de Germanie allèrent charger les gladiateurs d'Othon ; pour leur disputer une île située au milieu du Pô ; elles les repoussèrent , et en tuèrent un grand nombre.

XIV. Les soldats d'Othon renfermés dans Bébriac , irrités de cette

défaite, demandant à grands cris qu'on les menât à l'ennemi, Proculus les fit donc sortir, et alla camper à cinquante stades ¹ de la ville ; mais il se posta si mal, et d'une manière si ridicule, qu'au milieu même du printemps, et dans un pays arrosé de rivières et de sources qui ne tarissent jamais, son camp manquait d'eau. Le lendemain, quand il voulut les mener à l'ennemi, qui était à cent stades ² de là, Paulinus le retint, et lui représenta qu'il fallait attendre, et ne pas aller, fatigués déjà d'une longue marche, attaquer des troupes bien armées, qui auraient tout le temps de se ranger en bataille, pendant qu'eux-mêmes auraient fait une grande course, embarrassés de bagage et de valets. Les généraux étaient en dispute à ce sujet, lorsqu'un cavalier numide leur apporta des lettres d'Othon, qui leur ordonnait de ne plus différer, et d'aller sur-le-champ attaquer les ennemis (8). Aussitôt l'armée se met en marche ; et Cécina, averti de leur approche, en est tellement troublé, qu'abandonnant à l'heure même et le travail du pont et la rivière, il rentre dans son camp, où il trouve la plus grande partie des soldats qui, déjà armés, avaient reçu de Valens le mot de la bataille. Pendant que les légions achèvent de se ranger, on détache la cavalerie, pour commencer les escarmouches.

XV. Tout-à-coup, je ne sais sur quel fondement, le bruit courut, dans les premiers rangs de l'armée d'Othon, que les généraux de Vitellius passaient dans leur parti. Lors donc que les deux armées furent proches, ceux d'Othon saluèrent les autres avec amitié, en les traitant de compagnons ; mais les vitelliens, loin de recevoir ce salut avec douceur, y répondirent d'un ton de colère et de fureur qui n'annonçait que la volonté de combattre. Les autres, déconcertés de leur méprise, perdirent courage, et furent soupçonnés de trahison par les vitelliens : aussi, troublés dès la première charge, ne firent-ils rien avec ordre. Les bêtes de somme, qui se trouvaient mêlées avec les combattants, mettaient la confusion dans les rangs ; d'ailleurs, le champ de bataille étant coupé de fossés et de ravins, ils étaient obligés de prendre des détours pour les éviter, et de combattre par pelotons séparés. Il n'y eut que deux légions, l'une de Vitellius, appelée la Ravissante, l'autre d'Othon, nommée la Secourable, qui, se dégageant de ces défilés, et se déployant dans une plaine nue et découverte, livrèrent un véritable combat, et se battirent fort long-temps.

XVI. Les soldats d'Othon étaient pleins de force et de courage ; mais ils faisaient ce jour-là leur essai de la guerre : ceux de Vitellius, depuis long-temps aguerris, étaient affaiblis par l'âge et par les fatigues. Les troupes d'Othon, les ayant donc chargés avec impétuosité, les enfoncèrent, leur enlevèrent l'aigle de la légion, et firent main-basse sur les premiers rangs. Les soldats de Vitellius, outrés de honte et de colère, reviennent sur eux avec fureur, tuent Orphidius, qui les commandait, et enlèvent plusieurs enseignes. Les gladiateurs d'O-

¹ Deux lieues et demie. — ² Cinq lieues.

thon, qui passaient pour avoir, dans ces combats corps à corps, de l'expérience et du courage, furent chargés par Alphenius Varus, à la tête des Bataves¹, les meilleurs cavaliers de la Germanie, qui habitent une île située au milieu du Rhin. Très peu de ces gladiateurs tintrent ferme : en fuyant presque tous vers le Pô, ils tombèrent dans des cohortes ennemies qui étaient là en bataille ; et, après quelque résistance, ils furent taillés en pièces (9). Mais aucun corps ne se conduisit avec plus de lâcheté que celui des prétoriens : ils n'attendirent pas que les ennemis en vinssent aux mains avec eux, et, prenant la fuite à travers les autres troupes qui étaient en bataille, ils y portèrent le désordre et l'effroi. Cependant plusieurs compagnies de l'armée d'Othon, ayant vaincu ceux qu'elles avaient en tête, s'ouvrirent un passage au milieu des ennemis vainqueurs, et regagnèrent le camp. Mais de leurs généraux, ni Proculus, ni Paulinus, n'osèrent s'y rendre ; ils se sauvèrent chacun de son côté, par la crainte des soldats, qui rejetaient sur leurs chefs la cause de leur défaite. Annius Gallus reçut dans Bébriac ceux qui s'échappèrent de la bataille, et leur dit, pour les consoler, que le succès avait été partagé, et qu'en plusieurs endroits ils avaient vaincu les ennemis.

XVII. Marius Celsus, ayant rassemblé les principaux officiers, les exhorta à s'occuper du salut commun. « Après une telle défaite, leur dit-il, après un si grand carnage de citoyens, Othon lui-même, s'il est homme de bien, ne voudra pas tenter une seconde fois la fortune des armes ; il n'ignore pas que Caton et Scipion, qui ne voulurent pas céder à César après sa victoire de Pharsalé, sont blâmés encore aujourd'hui, quoiqu'ils combattissent pour la liberté publique, d'avoir, sans nécessité, causé en Afrique la perte de tant de braves gens. La fortune, qui se livre indifféremment à tous les hommes, ne peut ôter aux hommes de bien ce seul avantage de savoir, dans les revers, faire usage de leur raison pour réparer leurs malheurs. » Les officiers, persuadés par ce discours, allèrent d'abord sonder les soldats, qu'ils trouvèrent disposés à demander la paix. Titianus lui-même fut d'avis de députer vers les ennemis pour ménager un accord. Celsus et Gallus, qui furent chargés de cette députation, partirent pour aller traiter avec Cécina et Valens. Ils rencontrèrent en chemin des centurions, qui leur apprirent que l'armée de Vitellius marchait sur Bébriac, et qu'ils allaient, de la part de leurs généraux, proposer un accommodement. Celsus et Gallus, charmés de cette disposition, engagèrent les centurions à retourner sur leurs pas et à venir avec eux parler à Cécina. Lorsqu'ils furent près des ennemis, Celsus se trouva dans le plus grand danger : les cavaliers qui avaient été battus au combat de l'embuscade, et qui marchaient à la tête de l'armée, ne l'eurent pas plus tôt aperçu, qu'ils coururent sur lui en jetant de grands cris. Les centurions qui l'accompagnaient se mirent

¹ Aujourd'hui les peuples de la Hollande.

devant lui et arrêlèrent les cavaliers ; les autres capitaines crièrent aux soldats de l'épargner ; et Cécina, instruit de ce qui se passait, accourut lui-même, apaisa ces cavaliers, et, saluant Celsus avec amitié, ils se rendirent tous ensemble à Bébriac. Cependant Titianus, qui s'était repenti d'avoir député aux ennemis, avait choisi les soldats les plus audacieux et les avait placés sur les murailles, en exhortant les autres à les secourir. Mais quand ils virent Cécina s'avancer à cheval et leur tendre la main, ils ne firent aucune résistance : les uns saluèrent les soldats du haut des murailles ; les autres, ouvrant les portes, sortirent de la ville et allèrent se mêler avec les troupes qui arrivaient. Aucun ne se permit la moindre violence ; ils s'embrassèrent mutuellement, en se donnant les plus grands témoignages d'amitié ; et, ayant tous prêté serment à Vitellius, ils se rendirent à lui.

XVIII. Tel est le récit que font de cette bataille la plupart de ceux qui s'y trouvèrent : ils avouent cependant que l'inégalité du terrain et le désordre avec lequel on combattit ne leur permirent pas d'en connaître tous les détails. Mais dans la suite, comme je passais sur le champ de bataille avec Mestrius Florus, homme consulaire, il me montra un vieillard qui, dans sa jeunesse, s'était trouvé à cette journée, non volontairement, mais forcé par ceux du parti d'Othon. Il nous raconta qu'après le combat il avait vu un monceau de morts si élevé, que les derniers rangs étaient au niveau des personnes qui en approchaient (10). Il ajouta qu'il n'avait pu en trouver lui-même la raison, ni l'apprendre de personne. Il est vraisemblable que dans les guerres civiles, quand une des armées est en déroute, le carnage est plus grand que dans les autres guerres, parce qu'on n'y fait point de prisonniers, ceux qui les auraient pris ne pouvant en faire aucun usage : mais par quelle raison ces cadavres étaient-ils entassés si haut ? c'est ce qu'il est difficile de dire.

XIX. La première nouvelle qu'Othon reçut de sa défaite fut d'abord incertaine, comme il est ordinaire dans des événements de cette importance ; mais elle lui fut confirmée par les blessés qui arrivaient de la bataille. Il n'est pas étonnant que, dans un pareil revers, ses amis aient fait leur possible pour prévenir son désespoir et soutenir son courage ; mais ce qui paraît incroyable, c'est l'affection que ses soldats firent éclater pour lui : on n'en vit pas un seul le quitter pour passer du côté des vainqueurs, ou chercher à se sauver lors même qu'il voyait son général désespérer de son salut : assemblés devant sa porte, ils l'appelaient toujours leur empereur ; et quand il sortait, ils tombaient à ses genoux (11), lui tendaient les mains en poussant des cris, et le conjurant avec larmes de ne pas les abandonner, de ne pas les livrer à leurs ennemis, mais de les employer à tout ce qu'il voudrait tant qu'il leur resterait un souffle de vie. Ils lui faisaient tous la même prière, et un simple soldat tirant son épée : « César, lui dit-il, sachez que tous mes compagnons sont aussi résolus

» que moi à mourir pour vous ». En disant ces mots, il se tua devant lui.

XX. Mais rien ne put fléchir Othon : après avoir jeté ses regards autour de lui avec un air assuré et un visage riant : « Mes compagnons, leur dit-il, les dispositions dans lesquelles je vous vois, et les témoignages touchants de votre affection, rendent cette journée bien plus heureuse pour moi que celle où vous m'élevâtes à l'empire ; mais ne me refusez pas une marque d'intérêt plus grande encore, celle de me laisser mourir honorablement pour tant de braves citoyens. Si je fus digne de l'empire romain, je ne dois pas craindre de me sacrifier pour ma patrie. La victoire, je le sais, n'est ni entière, ni assurée pour les ennemis : j'apprends que notre armée de Médie n'est qu'à quelques journées de nous et qu'elle vient par la mer Adriatique ; l'Asie, la Syrie, l'Égypte et les légions qui faisaient la guerre en Judée se sont déclarées pour nous ; le sénat est dans notre parti ; les femmes et les enfants de nos ennemis sont entre nos mains. Mais ce n'est pas contre Annibal, contre Pyrrhus et les Cimbres que nous faisons la guerre pour leur disputer la possession de l'Italie ; de part et d'autre ce sont des Romains qui combattent ; vainqueurs ou vaincus, nous faisons également le malheur de notre patrie, et la victoire est toujours funeste à Rome. Croyez que je puis mourir avec plus de gloire que je ne sais régner ; et je ne vois pas que je puisse être aussi utile aux Romains par ma victoire que je le serai par ma mort, en me sacrifiant pour ramener la paix et l'union dans l'empire, pour empêcher que l'Italie ne voie une seconde journée aussi funeste que celle-ci¹. »

XXI. Malgré ce discours, ses amis renouvelèrent leurs efforts pour l'encourager et le détourner de sa résolution ; mais il fut inflexible ; il leur commanda, ainsi qu'aux sénateurs qui étaient présents, de songer à leur sûreté ; il envoya le même ordre aux absents, et écrivit aux villes de les recevoir honorablement et de leur donner une escorte pour assurer leur retraite. Il fit approcher ensuite son neveu Coccéius, qui était encore fort jeune, l'exhorta à prendre courage et à ne pas craindre Vitellius : « Je lui ai conservé, ajouta-t-il, sa mère, sa femme et ses enfants, avec autant de soin que j'en aurais eu de ma propre famille. C'est pour cela que je ne t'ai pas adopté pour mon fils, comme j'avais d'abord désiré de le faire ; mais j'attendais quel serait l'événement de la guerre : souviens-toi que je n'ai différé cette adoption que pour te faire régner avec moi si j'étais vainqueur, et afin qu'elle ne fût pas cause de ta mort si la victoire se déclarait contre moi. La dernière recommandation que je te ferai, mon fils, c'est de ne pas entièrement oublier, mais aussi de ne pas trop te souvenir, que tu as eu pour oncle un empereur². » Il finissait à peine de parler, qu'il entendit

¹ On peut comparer ce discours avec celui que Tacite met dans la bouche d'Othon, l. II, c. XLVIII. Il est tout différent de celui de Plutarque, et cette comparaison est propre à former le goût.

² Plutarque a imité Tacite, l. II *Hist. c.* XLXIII.

des cris et du tumulte à sa porte ; c'étaient les soldats qui menaçaient de tuer les sénateurs s'ils ne restaient pas et s'ils abandonnaient leur empereur. Craignant pour leur vie, il parut une seconde fois en public, non avec un air doux et d'un ton de prière, mais avec un visage irrité et une voix menaçante : il lança sur ceux des soldats qui faisaient le plus de bruit un regard si terrible, qu'ils se retirèrent pleins d'effroi. Sur le soir, il eut soif et but un verre d'eau ; ensuite il se fit apporter deux épées ; et, après en avoir long-temps examiné le fil, il rendit l'une et mit l'autre sous son bras. Il appela ses domestiques, leur parla avec bonté, leur distribua ce qu'il avait d'argent, à l'un plus, à l'autre moins ; non pas cependant avec prodigalité, comme appartenant déjà à un autre maître, mais avec une mesure proportionnée à leur mérite respectif. Après ce partage, il les congédia, et dormit si profondément que ses valets de chambre l'entendaient ronfler.

XXII. Au point du jour il fit appeler l'affranchi qu'il avait chargé de pourvoir au départ des sénateurs et l'envoya s'informer s'ils étaient partis. Ayant appris par son rapport qu'ils s'en étaient allés, pourvus de tout ce qui leur était nécessaire : « Maintenant, lui dit-il, va te » montrer aux soldats, si tu ne veux pas qu'ils te fassent périr misérablement, comme m'ayant aidé à me donner la mort. » Dès que l'affranchi fut sorti, il prit son épée, et, la tenant droite de ses deux mains, il se laissa tomber de haut sur la pointe, et ne donna d'autre signe de douleur qu'un soupir qui fit connaître à ceux du dehors qu'il venait d'expirer. Ses domestiques jetèrent un grand cri, qui fut suivi des gémissements du camp et de la ville. Les soldats accoururent en tumulte à sa porte ; ils firent retentir la maison de leurs lamentations et de leurs regrets, en se reprochant leur lâcheté de n'avoir pas veillé sur leur empereur pour l'empêcher de se sacrifier pour eux. Quoique l'ennemi fût déjà proche d'eux, ils restèrent auprès du corps ; et après l'avoir enseveli honorablement, ils dressèrent un bûcher, ils accompagnèrent son convoi en armes et se disputèrent l'honneur de porter son lit funèbre. Les uns se jetaient sur lui et baisaient sa plaie ; les autres lui prenaient les mains ; ceux qui ne pouvaient l'approcher se prosternaient à son passage et l'adoraient de loin. Il y en eut qui, après avoir jeté leurs flambeaux sur le bûcher, se tuèrent eux-mêmes. Ce n'était pas qu'ils eussent reçu de lui aucun bienfait, au moins connu, ni qu'ils craignissent les maux que les vainqueurs pouvaient leur faire ; mais il paraît que jamais aucun roi ni aucun tyran n'eurent une passion si forte de régner que ces soldats d'être commandés par Othon et de lui obéir. Ce desir ne les quitta point même après sa mort, et il aboutit à une haine implacable contre Vitellius, comme nous le dirons en son lieu¹.

¹ Apparemment dans la *Vie de Vitellius*, qu'il avait aussi écrite, comme on le voit par le catalogue de son fils Lamprias, mais qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

XXIII. Après avoir confié à la terre les cendres d'Othon, ils lui élevèrent un tombeau qui ne pouvait exciter l'envie, ni par la grandeur du monument, ni par le faste des inscriptions. En passant par Bruxelles, j'ai vu ce tombeau, qui est fort modeste et qui n'a que cette simple épitaphe : « A la mémoire de Marcus Othon. » Il mourut âgé de trente-sept ans, après un règne de trois mois. Les censeurs de sa vie ne sont ni en plus grand nombre, ni d'un plus grand poids que ceux qui ont loué sa mort. S'il ne vécut guère mieux que Néron, il mourut du moins avec plus de courage. Les soldats se mutinèrent contre Pollion (12), l'un de leurs généraux, qui voulait leur faire prêter tout de suite serment de fidélité à Vitellius. Instruits qu'il restait dans la ville quelques sénateurs, ils laissèrent tous les autres pour s'adresser à Verginius Rufus; ils allèrent chez lui en armes et voulurent le forcer d'être ou leur général ou leur député auprès des vainqueurs; mais il eût cru faire une folie que d'accepter d'une armée vaincue l'empire qu'il avait refusé lorsqu'elle était victorieuse. Il craignait aussi d'aller en députation vers les Germains, qu'il avait forcés de faire bien des choses contre leur volonté. Il se déroba donc par une porte de derrière; et lorsque les soldats l'eurent appris, ils prêtèrent serment à Vitellius et se joignirent aux troupes de Cécina, qui leur accorda le pardon de tout ce qui s'était passé.

NOTES SUR LA VIE D'OTHON.

(1) C'était le quinze janvier de l'an de Rome huit cent vingt-deux, car Plutarque a dit que Galba avait été tué le dix-huit des calendes de février, c'est-à-dire le quatorze janvier.

(2) Il faut lire Cluvius Rufus, d'après la remarque de plusieurs savants. Il avait été consul l'an de Rome sept cent quatre-vingt-dix-huit, sous l'empereur Claude, et avait écrit l'histoire de son temps. Voy. Tacite, *Hist.*, l. I, c. viii.

(3) On a raison d'être surpris que le nouvel empereur ait porté si loin la complaisance pour le peuple, que de consentir à prendre le nom d'un monstre tel que Néron, dont la mort avait causé une joie universelle, et surtout qu'il l'avait mis lui-même en tête des lettres qu'il adressait aux gouverneurs. La plus vile populace, que Néron laissait vivre dans la licence et le désordre, avait seule pu manifester le désir de lui voir prendre ce nom. Était-ce à des gens de cette espèce qu'Othon devait être jaloux de complaire?

(4) Amyot a traduit, dans *l'île du Tibre*, à Rome; ces deux derniers mots ne sont pas dans le texte : il est plus probable qu'il s'agit de l'île formée par les deux bras du Tibre à son embouchure, et qui s'appelait *l'île Sacrée*.

(5) Voy., sur Paulinus, Tacite, *Hist.*, l. II, c. xxv et xxvi.

(6) Ces pensées pouvaient tomber dans l'esprit de quelques personnes honnêtes, qui souhaitaient de voir la paix succéder à la guerre, et de changer deux mauvais princes pour un bon. Mais, suivant la réputation de Tacite, *Hist.*, l. II, c. xxxvii, il est à croire que Paulinus était trop sage pour se persuader que les soldats qui avaient illuminé volontairement la guerre civile voulussent y renoncer, par le désir du repos, dans un siècle si corrompu; ni que deux armées, différentes de mœurs, de langage et d'intérêt, pussent jamais s'accorder sur un objet si important. D'ailleurs, la plupart des chefs des deux partis, accablés de dettes et souillés de mille crimes, avaient-ils donné leurs voix à un prince qui ne leur aurait pas ressemblé?

(7) Quand le combat fut résolu, dit Tacite, *Hist.*, liv. II, c. xxxiii, on délibéra si l'empereur devait s'y trouver en personne, ou se retirer. Paulinus et Marius Celsus

n'osèrent s'opposer à sa retraite, de peur qu'ils ne parussent vouloir l'exposer au danger. Il se retira donc à Bruxelles, et ce fut le commencement de sa perte, comme Plutarque va le dire.

(8) Tacite, *ibid.*, c. XL, ajoute que les ordres d'Olhon étaient exprimés dans les termes les plus durs, et accompagnés de sanglants reproches sur la lenteur des généraux; tant il était fatigué de ces délais, et impatient de voir à quoi se termineraient ses espérances!

(9) Les anciens faisaient peu de cas des gladiateurs pour combattre comme soldats. Platon, dans son dialogue intitulé *Lachès*, ou de la *Valeur*, fait voir qu'ils avaient peu de courage dans les armées, et qu'ils y sont presque inutiles.

(10) Le texte est tellement altéré en cet endroit, qu'il est impossible de se flatter de le restituer par conjecture; et l'on ne peut établir d'une manière probable, d'après un passage si corrompu, que Plutarque ne soit pas l'auteur des *Vies de Galba et d'Olhon*, comme M. Dacier s'efforce de le prouver. Il les croit d'un de ses fils, quoique Lamprias, un des fils de Plutarque, les attribue à son père, dans le catalogue qu'il nous a laissé de ses ouvrages.

(11) Dans le texte, ces derniers mots rendus à la lettre signifieraient : ils devenaient comme des trophées. Amyot les a rendus ainsi : *Ils se prosternèrent à ses pieds, pas plus ne moins que l'on présente des gens couchés en un trophée*. M. Dacier a traduit, qu'ils tombaient simplement à ses pieds; mais dans sa note il fait observer que l'expression du texte est singulière, et qu'il ne croit pas qu'on en trouve un seul exemple : il dit qu'ils étaient comme ces figures qu'on voit au pied des trophées dans une posture humiliée et suppliante. M. Mosés Dusoul pense que le texte est altéré, et il propose une correction qui signifie qu'ils s'y prenaient de toutes les manières pour engager Othon à tenter une seconde fois le sort des armes. Il allègue en preuve que cette façon de prier se trouve dans plusieurs écrivains grecs.

(12) Suétone et Tacite ne parlent point de ce Pollion, à moins que, selon la conjecture de Juste-Lipse sur le ch. XLVI du second livre des *Histoires* de Tacite, ce ne fût le même que Plotius Firmus, préfet du prétoire, qui aurait eu le surnom de Pollion.

CHRONOLOGIE

POUR

LES VIES DE PLUTARQUE.

La Table chronologique que M. Dacier a jointe à sa traduction étant pleine d'inexactitudes et d'anachronismes, nous avons cru devoir la refaire presque entièrement, toutefois en suivant son plan, adopté par les différents éditeurs de Plutarque. Nous n'avons rien changé aux temps qui précèdent les olympiades, parceque ces temps sont assez incertains. D'ailleurs, ceux qui voudront en avoir des idées plus justes peuvent consulter la Chronologie de M. Larcher dans la dernière édition de sa traduction d'Hérodote. Sur les années de Rome, nous avons suivi le calcul varronien; mais nous avons cru devoir retrancher celles du monde, comme portant sur une base trop conjecturale.

Ans avant la première olympiade.		Ans avant la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
757	DÉLUGE de Deucalion. Il arriva quinze ou seize ans avant la sortie de l'Égypte par les enfants d'Israël.	761	1511
627	Minos donne des lois à l'île de Crète. Égée règne à Athènes.	631	1401
THÉSÉE.			
454	EXPÉDITION des Argonautes dans la Colchide. Thésée, roi d'Athènes, réunit différents <i>dèmes</i> ou bourgs, pour augmenter cette ville.	478	1228
406	Prise de Troie; Jephthé était alors juge en Israël.	430	1180
327	Retour des Héraclides dans le Péloponnèse, quatre-vingts ans après la prise de Troie.	331	1101
294	Première guerre des Athéniens contre Sparte, dans laquelle Codrus, roi d'Athènes, se dévoue pour son pays. Saül fut alors élevé le premier au trône d'Israël.	318	1068
288	Les Ilotes sont asservis par Agis, roi de Sparte.	304	1055
266	Migration ionienne, cent quarante ans après la prise de Troie.	290	1040
124	Naissance d'Homère.	148	900
LYCURGUE.			
90	Lycurgue donne des lois aux Spartiates.	120	866
PREMIÈRE OLYMPIADE.			
ROMULUS.			
VI-4	Rome est fondée par ce prince à la tête d'une colonie d'Albains.	1	753
VII-3	Enlèvement des Sabines.	4	750
XVI-2	Mort de Romulus.	39	713
NUMA.			
XVI-4	Ce prince est élu roi. Il donne des lois aux Romains.	41	713

Aus des olympiades.		Aus de la fondation de Rome.	Aus avant J.-C.
XXVII-2	Sa mort. Tullus Hostilius lui succède. Fin de la première guerre Messéniaque.	85	669
SOLON.			
XLV-4	Conjuration de Cylon. Meurtre de ce tyran.	154	600
XLV-4	Epiménide arrive à Athènes, et purifie cette ville.	158	597
XLVI-3	Archontat de Solon, qui donne des lois à Athènes, sa patrie.	160	594
LV-3	Règne de Crésus en Lydie. Bataille de Thymbrée remportée par Cyrus, dans laquelle Crésus est pris. Tyrannie de Pisistrate à Athènes.	196	538
VALÉRIUS PUBLICOLA.			
LXVII-4	Tarquin le Superbe est chassé de Rome.	245	509
LXVIII-4	Valérius est consul à la place de Collatin. Il triomphe de Tarquin et des Étrusques.	246	508
LXVIII-2	Troisième consulat de Publicola.		
LXIX-4	Guerre de Porcenna contre les Romains.	247	507
LXX-4	Victoire de Publicola sur les Sabins.	249	505
LXX-4	Dédicace du temple de Jupiter Capitolin.		
LXX-4	Mort de Publicola.	253	501
LXXII-3	Bataille de Marathon, où l'armée de Darius, fils d'Hystaspe, fut défaite par Miltiade, général des Athéniens.	264	490
CORIOLAN.			
LXXII-4	Exil de Coriolan, qui se réfugie chez les Volsques.	265	489
LXXIII-4	Gélon s'empare de Syracuse.		
LXXIII-4	Coriolan assiège Rome, et se retire à la prière de sa mère et de sa femme.	266	488
LXXIV-4	Naissance d'Hérodote.	270	484
ARISTIDE.			
LXXIV-2	Aristide est banni du ban de l'ostracisme. Il fut rappelé trois ans après.	271	483
THÉMISTOCLE.			
LXXV-4	Combat des Thermopyles.		
LXXV-4	Victoire navale remportée par Thémistocle et Eurybiade sur les Perses, à Salamine.	274	480
LXXV-4	Bataille gagnée à Platée par les Grecs, aux ordres de Pausanias.	275	479
LXXV-4	Les Perses sont défaites encore à Mycale par Léotychide, roi de Sparte.		
LXXVI-2	Thémistocle subit la peine de l'ostracisme, et se retire chez les Perses.	279	475
CIMON.			
LXXVII-3	Cimon, fils de Miltiade, rappelé de son exil, bat en Asie les Perses par mer et par terre.	284	470
LXXVII-4	Naissance de Socrate.	285	469
LXXVIII-4	Artaxerxe fait une paix honteuse avec les Grecs. Mort de Cimon.	304	449
LXXXIV-4	Hérodote lit à Athènes, dans la fête des Panathénées, son Histoire. Sophocle, Phidias et Euripide se font connaître.	310	444
PÉRICLÈS.			
LXXXVII-2	Commencement de la guerre du Péloponnèse, qui dura vingt-sept ans.	325	431

Ann. des olympiades.		Ann. de la fondation de Rome.	Ann. avant J.-C.
LXXVII-3	Ravage de la peste à Athènes.	324	430
LXXXVII-4	Naissance de Platon.		
	Prise de Potidée par les Athéniens.	323	426
	Mort de Périclès.		
	Aristophane fleurit.		
	NICIAS.		
XCI-3	Les Athéniens entreprennent de faire la guerre en Sicile, par les conseils d'Alcibiade, auxquels Nicias s'oppose inutilement.	338	416
XCI-4	Nicias, défait en Sicile, est pris et mis à mort.	341	413
	Thucydide s'occupe, dans son exil, à écrire l'histoire de la guerre du Péloponnèse.		
	ALCIBIADE.		
XCII-3	Ce général, fugitif à Sparte, ayant été averti qu'on voulait le tuer, se retire en Asie vers Tissapherne, satrape perse.	342	412
XCII-4	La loi de l'ostracisme est abrogée.		
	Le vieux Denys se rend maître de Syracuse.	342	412
	LYSANDRE.		
XCIII-4	Les Athéniens sont défaits par Lysandre au combat naval d'Égos-Potamos.	349	405
XCIV-4	Lysandre termine la guerre du Péloponnèse par la prise d'Athènes.	350	404
XCIV-2	Tyrannie des Trente.	351	403
XCIV-3	Loi de l'amnistie, portée sous l'archontat d'Euclide à Athènes.	352	402
	ARTAXERXE, SURNOMMÉ MNÉMON.		
XCIV-4	Bataille de Cunaxa, dans laquelle le jeune Cyrus est défait et tué.	353	401
XCV-1	Retraite des dix mille.		
	Mort de Socrate.	353	399
	AGÉSILAS.		
<i>ibid.</i>	Il monte sur le trône de Sparte après la mort de son frère Agis.	<i>ibid.</i>	<i>ibid.</i>
XCVI-1	Agésilas défait les Perses.	358	396
XCVI-3	Mort de Lysandre.		
XCVI-3	Les Lacédémoniens sont battus à Cnide par Conan et Pharnabaze.	360	394
XCVII-3	Défaite des Romains par les Gaulois, à Allia.	364	390
	CAMILLE.		
XCVII-4	Ce général se retire à la ville d'Ardée.	365	389
XCVIII-1	Il rentre dans Rome, et rétablit cette ville.	366	388
	Défaite des Volscques et des Etrusques.		
XCVIII-2	Paix conclue par Antalcidas, entre les Grecs et les Perses.	367	387
XCIII-4	Naissance de Démosthène.	369	385
XCIX-1	Manlius est jeté de la roche Tarpeienne.	370	384
	Naissance d'Aristote.		
XCIX-2	Denys l'Ancien remporte une victoire signalée sur les Carthaginois.	371	383
C-1	Bataille navale de Naxos, dans laquelle les Lacédémoniens sont vaincus par l'Athénien Chabrias.	377	377
CI-1	Leur flotte est encore défaite par Timothée, qui s'empara de Corcyre.	378	376

Années des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Années avant J.-C.
PÉLOPIDAS.			
CII-2	Il était général des Thébains; il commandait le bataillon sacré à la bataille de Leuctres.	383	371
CIII-1	Le vieux Denys, tyran de Sicile, meurt, et son fils, le jeune Denys, lui succède.	386	368
CIII-2	Camille, dictateur pour la cinquième fois, défait les Gaulois dans le territoire d'Albe. Epaminondas entre dans le Péloponnèse, et se présente devant Sparte.	387	367
CIII-4	Mort de Camille.	389	365
CIV-1	Pélopidas défait l'armée d'Alexandre, tyran de Phères.	390	364
CIV-2	Bataille de Mantinée, dans laquelle Epaminondas est tué.	391	363
CIV-3	Isocrate fleurit.		
CIV-5	Mort d'Agésilas, roi de Sparte, et d'Artaxerxe Mnémon, roi de Perse.	392	362
CV-1	Philippe monte sur le trône de Macédoine. Mort de Xénophon.	394	360
DION.			
CV-4	Il chasse le jeune Denys, tyran de Sicile.	397	357
CVI-1	Naissance d'Alexandre-le-Grand. Fin de la guerre Sociale.	398	356
CVI-5	Prise de Delphes par les Phocéens. Dion assassiné par Callippus.	400	354
DÉMOSTHÈNE.			
CVII-1	Cet orateur prononce sa première Philippique.	402	352
CVIII-1	Mort de Platon.	406	348
CVIII-4	Timoléon envoyé en Sicile au secours des Syracusains.	409	345
CIX-2	Ce général relègue Denys-le-Jeune à Corinthe. Commencement de la guerre des Romains contre les Samnites.	411	343
CIX-4	Naissance d'Épicure.	413	341
CX-1	Timoléon gagne une bataille contre les Carthaginois. Phocion oblige Philippe de lever les sièges de Périnthe et de Byzance.	414	340
CX-5	Bataille de Chéronée, où les Athéniens et les Thébains sont défaits par Philippe.	416	338
CX-4	Mort de Timoléon.	416	337
ALEXANDRE-LE-GRAND.			
CXI-1	Ce prince est déclaré général de tous les Grecs contre les Perses, après la mort de son père Philippe.	417	336
CXI-2	Il prend et détruit Thèbes.	418	335
CXI-3	Il défait les généraux perses au passage du Granique.	419	334
CXI-4	Bataille d'Issus, où Darius est battu par Alexandre.	420	333
CXII-1	Prise de Tyr, après sept mois de siège.	421	332
CXII-2	Bataille d'Arbèles.	422	331
CXIII-2	Passage de l'Hydaspe, et défaite de Porus par Alexandre, qui fait la conquête de l'Inde.	423	327
CXIV-1	Mort d'Alexandre. Commencement de la guerre Lamiaque. Antipater est défait.	430	324
PHOCION.			
CXIV-5	Fin de la guerre Lamiaque. Mort de Démosthène.	432	322
CXIV-7	Journée des Fourches-Caudines entre les Romains et les Samnites.	433	321

Aus des olympiades.		Aus r de la fondation de Rome.	Aus avant J.-C.
CXV-3	Phocion est contraint de boire la ciguë. EUMÈNE.	436	318
CXV-4	Ce général, l'un des favoris d'Alexandre, est livré par son armée à Antigonus. Commencement de la tyrannie d'Agathocle à Syracuse. DÉMÉTRIUS.	437	317
CXVI-4	Rétablissement de Thèbes par Cassandre.	438	316
CXVII-1	ÈRE des Séleucides. Guerre des Romains contre les Étrusques.	442	312
CXVII-3	Agathocle passe en Afrique, et y fait la guerre aux Carthaginois.	444	310
CXVIII-4	Démétrius, dit Poliorcète, ou <i>preneur de villes</i> , s'empare d'Athènes, et y rétablit la démocratie.	447	307
CXXI-3	Il monte sur le trône de Macédoine, et en jouit pendant six ans. PYRRHUS.	460	294
CXXV-4	Ce roi d'Épire passe en Italie; sa victoire sur les Romains. Incursion des Gaulois dans la Grèce. Défaites de Brennus, leur général, aux Thermopyles et près de Delphes.	474	280
CXXVI-2	Pyrrhus, battu par les Romains, revient dans la Grèce et s'empare de la Macédoine.	479	275
CXXVI-4	Il est tué à Argos. ARATUS.	481	275
CXXIX-4	Commencement de la première guerre Punique.	490	264
CXXXIII-4	Aratus, qui avait délivré Sicyone de la tyrannie, est élu général de la ligue Achéenne.	509	245
CXXXIV-2	Il s'empare de la citadelle de Corinthe, et en chasse les troupes d'Antigonus.	511	243
CXXXIV-4	Les Romains accordent la paix aux Carthaginois. AGIS ET CLÉOMÈNE.	513	241
CXXXV-1	Révolution dans le gouvernement de Sparte, par Agis.	514	240
CXXXV-3	Cléomène fait la guerre aux Achéens commandés par Aratus, qui est vaincu. PHILOPÈMEN.	516	238
CXL-2	Prise de Sagonte par Annibal. Commencement de la seconde guerre Punique.	535	219
CXL-4	Annibal passe les Alpes, et défait les Romains à Trasimène. Victoire remportée à Raphia, par Ptolémée Philopator, sur Antiochus.	537	217
CXLI-1	Bataille de Cannes.	538	216
CXLI-1	Fabius Maximus arrête les progrès d'Annibal.	542	212
CXLIII-5	Marcellus s'empare de Syracuse. Philopèmen défait, à Mantinée, Machanidas, tyran de Sparte.	548	206
CXLIV-3	Annibal, qui avait été contraint de repasser en Afrique, est battu à Zama par Scipion. Les Carthaginois obtiennent la paix à des conditions humiliantes et onéreuses. T. QUINCTUS FLAMININUS.	552	202
CXLV-3	Ce général défait Philippe II, roi de Macédoine.	556	198

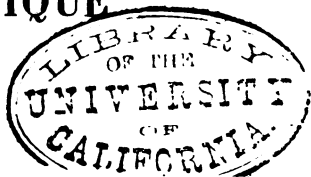
Ans des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ans avant J.-C.
CLV-4	Seconde victoire de Flamininus à Cynocéphale, sur Philippe.	557	197
CLVI-1	Loi Oppia contre le luxe, portée par Caton l'Ancien.	558	196
CLVIII-1	La liberté de la Grèce est proclamée par Flamininus.	566	188
CLVIII-2	Les lois de Lycurgue sont abrogées par Philopémen.	567	187
CLIX-2	Fulvius triomphe des Étoliens. Philopémen est pris et tué par les Messéniens.	571	183
PAUL-ÉMILE.			
CLIII-1	Persée, roi de Macédoine, est vaincu et pris par Paul Émile, qui réduit ce royaume en province romaine.	586	168
CLV-1	Judas Macchabée soutient la guerre contre Antiochus Épiphanes. Mort de Paul Émile, qui est suivie de celle du poète Térence, son ami.	594	160
CLVII-4	Troisième guerre Punique.	605	149
CLVIII-3	L. Mummius prend et brûle Corinthe. La ligue Achéenne est détruite. Prise et destruction de Carthage par le jeune Scipion.	608	146
CLXI-4	Il détruit encore Numance.	621	133
TIBÉRIUS ET CAIUS GRACCHUS.			
CLII-3	Conjuration des Gracques.	632	122
CLII-4	Caius Gracchus est égorgé.	633	121
MARIUS.			
CLXVII-2	Guerre de Numidie.	643	111
CLXVIII-2	Naissance de Cicéron.	647	107
CLXVIII-3	Jugurtha est livré à Marius.	648	106
CLXIX-3	Naissance de Pompée. Défaite et massacre des Teutons et des Ambrons, par Marius.	652	102
CLXIX-4	Naissance de Jules César.	653	101
CLXX-1	Les Cimbres sont défaites dans la Norique.	654	100
SYLLA.			
CLXXIII-4	Guerre contre Mithridate.	666	88
CLXXIII-3	Prise d'Athènes par Sylla. Mort de Marius.	668	86
CLXXIV-1	Mithridate, vaincu, fait la paix avec Sylla.	670	84
CLXXIV-3	Bataille de Préneste; Sylla se rend maître de Rome.	672	82
CLXXV-2	Sertorius se révolte en Ibérie. Sylla abdique la dictature.	675	79
LUCULLUS.			
CLXXVI-4	Il défait Mithridate près de Cyzique. Meurtre de Sertorius.	681	73
CLXXVII-3	Cicéron plaide contre Verrès.	684	70
CLXXVII-4	Lucullus s'empare du Pont, entre dans l'Arménie, et y défait Tigrane.	685	69
POMPÉE.			
CLXXVIII-2	Il termine la guerre contre les pirates.	687	67
CLXXVIII-3	Ce général succède à Lucullus, et s'empare de l'Arménie, de la Syrie, etc.	688	66
CLXXVIII-4	Il pousse ses conquêtes jusqu'à la mer Caspienne. Cicéron prononce sa harangue sur les lois agraires.	689	65

Ann. des olympiades.		Ans de la fondation de Rome.	Ann. avant J.-C.
CICÉRON.			
CLXXXIX-3	Conjuration de Catilina. Cicéro., étant consul, prononce ses discours contre ce conjuré, qu'il fait proscrire.	691	63
CLXXX-1	Naissance d'Auguste.	694	60
CLXXX-3	Triumvirat de Pompée, de Crassus et de César.	696	58
CLXXX-4	Exil de Cicéron. Guerre des Gaules. César défait les Helvétiens. Cicéron est rappelé de son exil. Caton est envoyé en Cypre.	697	57
JULES CÉSAR.			
CLXXXI-2	Les Germains sont défait par César, qui passe le Rhin.	699	55
CLXXXI-4	Crassus périt dans son expédition contre les Parthes.	701	53
CLXXXII-4	Prise de Massilie ou Marseille. Passage du Rubicon. César entre dans Rome.	703	49
CLXXXIII-1	Bataille de Pharsale.	706	48
CLXXXIII-2	Prise d'Alexandrie.	707	47
CLXXXIII-3	Défaite de Juba, et mort de Caton à Utique.	708	46
CLXXXIII-4	REFORMATION DU CALENDRIER, et première année ju- lienne.	709	45
CLXXXIV-1	César bat les fils de Pompée à Munda en Espagne. Mort de César.	710	44
MARC-ANTOINE.			
CLXXXV-1	Triumvirat d'Antoine, d'Auguste et de Lépide.	711	43
CLXXXV-2	Défaite de Brutus et de Cassius à Philippes, et mort de ces deux conjurés.	712	42
CLXXXVI-2	Mort de l'historien Salluste.	719	35
CLXXXVII-2	Bataille d'Actium.	723	31
CLXXXVII-3	Auguste entre dans Alerandrie. Antoine et Cléopâtre se donnent la mort.	724	30
GALBA.			
CCXI-4	Mort de Néron.	821	68
CCXII-1	Galba lui succède. Othon est déclaré empereur, et règne trois mois.	822	69

FIN DE LA CHRONOLOGIE.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES.



A.

ABANTES. Leur manière de se raser la tête, leur courage, leur manière de combattre, célébrés par Archiloque : I, 61.

ABANTIDAS s'empare du pouvoir à Siccyone, fait tuer Clinias et tous ses parents et amis, et cherche Aratus son fils pour le faire périr : III, 450. Dinias et Aristote le dialecticien le font périr, *ibid.* et *suiv.*

ABAS, fleuve : II, 447.

ABOEOCRITUS, béotarque, tué sur le champ de bataille : III, 458.

ABROTONUM, mère de Thémistocle : I, 508.

Académie. L'origine de son nom, ses jardins respectés par les Lacédémoniens : I, 79. Les trois âges de la secte académique, leurs fondateurs : III, 446. Services qu'elle a rendus aux Grecs, en formant Dion; et aux Romains, par l'éducation de Brutus, 565.

ACADÉMUS laisse son nom aux jardins de l'Académie : I, 70. Il découvre à Castor et Pollux que leur sœur était à Aphidnes, *ibid.*

ACAMANTIDE, l'une des tribus d'Athènes : I, 594.

ACANTHIENS. Leur trésor à Delphes; l'inscription commune à Brasidas et à ce peuple fait croire que la statue de Lysandre, qui était près de leur chapelle, était celle de Brasidas : II, 206 et 252.

Acarnanéen, comédie d'Aristophane : I, 417.

ACARNANIENS. Ils eurent des années de six mois : I, 205.

ACCA-LAURENTIA. Les Romains lui font des sacrifices, tous les ans, au mois d'avril. Ils honorent aussi une autre femme du même nom, qu'un prêtre d'Hercule introduisit la nuit dans le temple de ce dieu : I, 99.

Accusations. La sévérité de Caton le censeur lui en fit faire et soutenir beaucoup; il fit lui-même l'objet de plusieurs : II, 47.

ACESTODORE, historien cité : I, 518.

ACHALCUS, surnom de Mummius, le destructeur de Corinthe : I, 455.

ACHARNES, bourg d'Athènes : I, 419.

Ache, remplacée par le pin pour couronner les vainqueurs des jeux isthmiques, employée dans les jeux néméens : I, 620.

ACHÉIENS, peu puissants, surent se maintenir libres au milieu des troubles et des agitations de la Grèce : III, 455. Origine de leur ligue : II, 74. Comment leur puissance s'accrut : III, 458, 469. Leur goût pour la magnificence réformé par Philopémén : II, 75. Leur cruauté à Mantinée, III, 479. Ils tombent dans la paresse et la lâcheté, 480. Jeux achéens : II, 76. Ils rendent aux Romains tous les prisonniers ou esclaves romains qui étaient en Grèce, 402.

ACHILLAS, valet de chambre de Ptolémée, roi d'Égypte, chargé de tuer Pompée : II, 580. Un des principaux ministres, et ensuite général des troupes d'Égypte, tend des embûches à César : 712.

ACHILLE obtient en Épire les honneurs divins, sous le nom d'Aspétus : II, 116. Il est tué par Paris aux portes de Troie, 276. Blâmé de vouloir être le seul à vaincre Hector, 542.

Acier margien : II, 415.

ACILES, ville de Sicile : I, 685.

ACILIUS (Caius) dit pourquoi, dans la fête des Lupercales, les luperques courent nus : I, 115.

ACILIUS, officier de César; son trait de bravoure : II, 689.

ACONTIUM, montagne de la Béotie : II, 257.

ACRON, roi des Céniniens, marche avec une puissante armée contre Romulus : I, 109. Il est défait, *ibid.*

ACROPOLIS, citadelle d'Athènes : I, 405.

ACROBION, montagne de la Phocide : III, 24.

ACROTATUS, fils d'Aréus : I, 141. Victoire qu'il remporte sur Pyrrhus, 145. Périt dans une bataille : III, 176.

ACTÉON, héros des Platéens : II, 12. Deux Actéons, dont l'un est déchiré par des chiens, l'autre par des hommes : II, 456.

ACTIUM. Bataille d'Actium : III, 544, 546.

ACUPHIS, ambassadeur. Réponse qu'il fit à Alexandre : II, 646.

ADA, reine de Carie, rétablie par Alexandre dans ses états : II, 616.

ADALLAS, roi de Thrace : III, 541.

ADÉUS, secrétaire d'Agésilas : II, 491.

ADIMANTE, archonte d'Athènes : I, 512.

ADMETE, aimé d'Apollon : I, 189.

ADMETE, roi des Molosses, reçoit Thémistocle, qui se réfugie près de lui : I, 525.

ADONIS. Ses fêtes célébrées par les Athéniennes : II, 575.

Adoration des dieux. Manière symbolique dont elle se faisait chez les Romains; signification et sens caché de cette pratique, établie par Numa : I, 200.

ADRANUS, divinité honorée dans toute la Sicile : I, 610.

ADRASTE. Ses soldats qui avaient péri devant Thèbes, enterrés à Eleuthère, et les chefs à Eleusis : I, 77.

ADRASTIE, colline voisine de Cyzique : II, 516.

ADRIA, ville de la Toscane : I, 555.

ADRIANUS taille en pièces un détachement envoyé par Mithridate : II, 525.

ADRIATIQUE (mer), tire son nom de la ville d'Adria : I, 555.

ADRUETTE, ville d'Afrique : III, 74 et 94.

Adultère, inconnu à Sparte : I, 157.

Adversité, fait paraître la grandeur naturelle du caractère : II, 468.

Affranchis (les) n'avaient pas droit de suffrage à Rome avant Appius : I, 281.

AFRANIUS, envoyé par Pompée contre les Parthes : II, 548. Soumet les Arabes du mont Amanus, 550.

AGAMEMNON regarde la querelle d'Ulysse et d'Achille comme favorable à l'intérêt général : II, 485. Préfère une bonne justice à un mauvais soldat, 488.

AGARISTE, mère de Périclès; songe qu'elle eut : I, 594.

AGATHARCUS, peintre célèbre : I, 404. Peint la maison d'Alcibiade, 486.

AGATHOCLE, fils de Lysimachus : III, 277. Coupe les vivres à Démétrius, 289.

AGATHOCLE, maîtresse de Ptolémée Evergète : III, 211.

Age d'or, brillait sur la place publique de Rome : I, 517.

AGÉSILAS, fils d'Archidamus. Il refuse de sacrifier sa fille en Aulide, et manque son expédition d'Asie : I, 654. Reçoit l'éducation sévère des Spartiates, dont la loi dispense les enfants qui doivent régner. Son caractère ardent, mais soumis. Il était boiteux. Il ne veut jamais se laisser peindre : II, 482. Donne aux parents maternels de Léotychidas une partie de la succession d'Agis, 484. Grande autorité qu'il acquiert à Sparte. Moyens qu'il prend pour gagner l'affection des éphores et des sé-

nateurs, *ibid.* Il est toujours juste envers ses ennemis; il soutient les injustices de ses amis. Les éphores le condamnent à une amende. Engagé par Lyandre à se charger de l'expédition contre les Perses, *ibid.* et *suiv.* Se rend en Aulide, où la nuit il croit entendre une voix lui dire de faire à Diane un sacrifice pareil à celui d'Agamemnon; bien éloigné d'imiter ce prince, il ne sacrifie à la déesse qu'une biche, 485, 486. Tissapherne fait une trêve avec Agésilas, et peu de temps après il lui déclare la guerre. Agésilas l'accepte. Il trompe Tissapherne, en lui faisant croire qu'il va entrer dans la Carie, et se jette dans la Phrygie, 488. Plus faible en cavalerie, il se retire à Éphèse, où il parvient à en former une considérable, *ibid.* Il fait vendre nus les prisonniers perses. Il trompe encore Tissapherne, en disant avec vérité qu'il entrerait en Lydie; livre bataille à Tissapherne, met son armée en déroute, en fait un grand carnage, s'empare du camp ennemi, et pille le pays; ramène son armée en Phrygie; reçoit de Sparte une scytale qui lui remet aussi le commandement de la flotte, *ibid.* et *suiv.* Il commet une grande faute en mettant à la tête de la flotte Pisandre, frère de sa femme, 489. Il établit son armée dans la province du satrape Pharnabaze, passe dans la Paphlagonie, et fait alliance avec le roi Cotys, qui lui fournit un renfort avec lequel il retourne en Phrygie. Chagrin que la retraite de Spithridate cause à Agésilas, *ibid.* et *suiv.* L'attachement extrême qu'il avait conçu pour Mégabates, fils de Spithridate, augmente encore son chagrin. Entrevue de Pharnabaze et d'Agésilas; simplicité avec laquelle Agésilas s'y rend; faste de Pharnabaze, 490, 491. Amitié réciproque que s'inspirent Agésilas et le fils de Pharnabaze; présents qu'ils se font en se quittant, 491. Agésilas lui rend service dans la suite. L'extrême complaisance d'Agésilas pour ses amis va jusqu'à l'injustice, 492. Sa lettre à Hydrie, prince de Carie, en faveur de Nicias. Sa haute réputation en Asie, *ibid.* Crainte qu'il inspire à tous les satrapes de Perse. Il parvient à calmer les villes agitées de séditions sans employer la force, et veut faire trembler le roi de Perse jusque dans Ecbatane et dans Suse, *ibid.* et *suiv.* Bel exemple de soumission dans Agésilas par son prompt retour dans le Péloponnèse. Bon mot d'Agésilas en quittant l'Asie, 495. Il se fait respecter par les Barbares dont il traverse les pays. Les Tralles lui ayant résisté, il les bat et en fait un grand carnage. Il en impose au roi de Macédoine, qui le laisse passer librement; il ravage les terres des Thessaliens, 494. Sentiment d'humanité qu'il témoigne en apprenant qu'il avait péri un grand nom-

bre de Grecs dans une bataille donnée près de Corinthe, 491. Il met en fuite les Pharsaliens qui étaient venus le harceler, et dresse un trophée au pied du mont Narthecium. Il entre en Béotie, traverse la Phocide et campe près de Chéronée, *ibid.* et *suiv.* Blessé dans une bataille qu'il livre aux Thébains et aux Argiens, il ne doit la vie qu'aux cinquante jeunes Spartiates qu'on lui avait envoyés, 495, 496. Malgré sa blessure, il se fait porter sur le champ de bataille pour faire enlever les morts, et renvoie libres tous ceux des ennemis qui s'étaient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne. Après s'être assuré que les Thébains n'étaient pas disposés à un second combat, il se fait porter à Delphes, et y consacre la dime des dépouilles d'Asie, 496. Rentré dans Sparte, il y est l'objet de l'affection et de l'admiration publique. Il envoie sa sœur Cynisca disputer le prix de la course du char aux jeux olympiques, *ibid.* et *suiv.* Il détermine Xénophon à faire élever ses enfants à Sparte. Il découvre le projet que Lyssandre avait formé de changer la forme du gouvernement, 497. Il fait nommer Téléas commandant de la flotte, et va avec l'armée de terre assiéger Corinthe; il en chasse les Argiens, qui l'occupaient. Sa réponse au médecin Ménécrate, *ibid.* et *suiv.* Entre en armes dans l'Acarnanie; d'où il emmène un butin considérable; y revient l'année suivante, et force les habitants à faire la paix avec les Achéens. Il soutient Phébidas, qui s'était emparé de la citadelle de Thèbes, 499, 500. Refuse la proposition que lui fait le roi de Perse de se lier avec lui d'une amitié particulière. Manière dont il se conduit à l'égard de Thèbes, après l'entreprise de Phébidas, 500. Il déclare la guerre aux Thébains, et charge de cette expédition Cléombrote. Il entre en armes dans la Béotie, et y est blessé. Il se rend odieux aux alliés de Sparte, *ibid.* et *suiv.* Bataille de Leuctres. Agésilas trouve un moyen adroit de maintenir les lois dans leur intégrité. Douleur d'Agésilas à la vue des troubles intérieurs, 503, 506. Voyant les ennemis se disposer à passer l'Eurotas, il abandonne tous les autres postes pour placer ses troupes sur des hauteurs au milieu de la ville, 507. Manière adroite dont Agésilas fait rentrer dans l'ordre deux cents citoyens qui s'étaient emparés du quartier nommé Issorium, *ibid.* Il dissipe une autre conjuration plus dangereuse. Il fait dissimuler la désertion des voisins de Sparte et des Ilotes, qui était fort nombreuse, 508. Il refuse la paix offerte par les Thébains. Il retourne aussitôt à Sparte. Les Thébains donnent l'assaut à la ville, qu'Agésilas défend avec une valeur au-dessus de son âge, et qu'il

arrache à Epimandondas, 509. Va en Egypte servir sous Tachos; son extérieur simple et ses manières un peu grossières le font mépriser des Egyptiens. Il passe dans le camp de Nectanabis, et met en déroute les ennemis; il s'en retourne à Sparte, comblé d'honneurs et de présents, 510, 513. Une violente tempête le force de relâcher dans un désert appelé le port de Ménélas: il y meurt âgé de 84 ans; son corps est porté à Lacédémone, 514.

AGÉSILAS, éphore de Lacédémone, oncle d'Agis, entre d'abord dans les vues de son neveu pour son intérêt: III, 178. Il s'oppose à la communauté des biens et au partage des terres, 182. Devenu éphore, il ajoute un mois à l'année pour faire payer plus d'impôts, 184. Laisse pour mort, se sauve dans le temple de la Peur, 195.

AGÉSIPOLIS, roi de Sparte; son caractère: II, 497.

AGÉSISTRATE, mère d'Agis. Son courage; est mise à mort: III, 187.

AGIAS entre dans Argos, et s'empare de l'autorité: III, 468.

AGIATIS, femme de Cléomène; son éloge: III, 202, 205.

AGIS, roi de Sparte, condamné à une amende: I, 153. Sa belle réponse à un Athénien, 160. Autre bon mot de lui, 161.

AGIS, fils d'Archélaus et de Lampédo: II, 482. Il ne regardait pas Léotychidas comme son fils légitime; il le reconnaît à la mort, 483.

AGIS, roi de Lacédémone, tué sur le champ de bataille: III, 112.

AGIS, fils d'Eudamidas: III, 176. Généalogie d'Agis, *ibid.* Son caractère vertueux; ses dispositions à rétablir la manière de vivre des anciens Spartiates, *ibid.* et *suiv.* Premiers efforts d'Agis pour le rétablissement de l'ancienne sévérité à Sparte, 177. Après avoir gagné trois Spartiates, il gagne aussi sa mère, 178. Il propose au sénat et au peuple le rétablissement de l'ancienne constitution, 179. Contestation entre Agis et Léonidas, 180, 181. Il donne au peuple tout son bien, celui de sa mère et de sa famille, *ibid.* Il protège la fuite de Léonidas, 181. Il marche au secours des Achéens contre les Éoliens; son retour, 183, 184. Est persécuté par Léonidas, 185. Trahi par ses amis, et surtout par Ampharès, il est conduit en prison, 185, 186. Il est étranglé par Démocharès, 186. Sa réponse sur les courtes épées des Lacédémoniens: I, 160.

AGNON. Changement qu'il fait à un décret contre Périclès: I, 418.

AGNON de Téos, portait des clous d'argent à ses pantoufles: II, 632.

AGNONIDAS, orateur, accusé Phocion de trahison: III, 24. Proposition qu'il fait

au roi, *ibid.* Son décret contre Phocion, *ibid.*

ANONIMIS. Détails sur la mort d'Alexandre : II, 630.

ANUS, bourg d'Athènes : I, 66.

AGRAULE, bourg d'Athènes : I, 524 Serment au temple d'Agraulé, où les jeunes Athéniens en partant pour l'armée faisaient serment de servir fidèlement la patrie, 485.

Agriculture. Numa distribue aux pauvres Romains des terres, les porte à l'agriculture pour les soustraire à la misère et leur adoucir l'esprit : I, 202.

AGRIPPA écrit à César de revenir à Rome : III, 350 Marié à une des filles d'Octavie, épouse la fille de César, 358.

Est nommé accusateur de Cassius, 423.

AIKONIS, roi des Moïsses, fait arrêter Pirithoüs et Thésée : I, 79.

Aigle, combien il fait d'aiglons : II, 184.

Un aigle enlève une pique : III, 580. Combat de deux aigles entre deux armées. 459.

AIMON, fleuve de la Béotie : III, 108.

AUS LOCUTUS. Un nouveau temple est bâti à ce dieu : I, 566.

AJAX. Son temple à Egine : III, 115.

Alalcomenius, mois des Béotiens : II, 21.

ALBINUS, consul romain, défait par Jugurtha : II, 161.

ALONDRAS crève un œil à Lycorgue. Bon traitement que lui fait ce législateur au lieu de le punir; Alcandre s'attache à lui : I, 151, 152.

ALCÉS, poète. Son épigramme contre Philippe de Macédoine : II, 97.

ALCÉS de Sardis, empoisonné par Mithridate, pour avoir remporté sur lui le prix d'une course de chevaux : II, 549.

ALCETAS, roi d'Epire : II, 116.

ALCIBIADE, voyez *Amycia*. Périclès lui donne pour instituteur un esclave sans talent, homme Zopire : I, 157, 158. Sa famille paternelle remonte à Eurysacès, fils d'Ajax : il est Alcéméonide par sa mère Didonathée, fille de Mégacles. Périclès et Ariphron, parents et tuteurs d'Alcibiade. L'amitié de Socrate pour lui contribue à sa gloire. Sa beauté, qu'il conserve jusque dans l'âge viril, 475, 476. Avantage qu'il doit aux belles proportions de son corps. Son amabilité dans toutes les périodes de sa vie. Son gracieusement donne à ses discours une grace naturelle, 476. Inégalité de ses mœurs, suite des vicissitudes de sa fortune. Son amour de la supériorité, qu'il montre dès l'enfance. Traits qui le prouvent. Il refuse d'apprendre à jouer de la flûte; il renvoie la flûte aux Thébains, et l'interdit aux Athéniens, 476, 477. Recherché de bonne heure par les citoyens les plus distingués, par des motifs peu honnêtes, 477. Il reconnaît le

mérite de Socrate et forme avec lui une liaison intime; fruit qu'il retire des instructions de ce philosophe; ses assiduités auprès de lui, son respect pour sa personne, tandis qu'il traite les autres avec dureté, *ibid.* et *suiv.* Sa douceur envers un étranger qui vend le peu de bien qu'il a, pour en faire une somme qu'il lui porte. Sa facilité à céder à la volupté. Son estime pour Homère. Son mot sur Périclès, occupé à rendre ses comptes, 478, 480. Il ne quitte pas Socrate, qui, dans un combat où Alcibiade est renversé d'une blessure, le défend si bien, ou il l'empêche d'être fait prisonnier. Il défend Socrate à la bataille de Délium, 480. Il donne un soufflet à Hipponicus; il va le lendemain se remettre à la discrétion d'Hipponicus. Il fait couper la queue à un superbe chien qu'il avait. Libéralité qu'il fait au peuple, *ibid.* et *suiv.* Il envoie sept chars à la fois aux jeux olympiques, et remporte trois prix. Dès son entrée dans l'administration des affaires, il efface tous les autres orateurs. Il fait tomber l'ostracisme sur Hyperbolus, 482, 483. Jalousie d'Alcibiade contre Nicias. Il travaille à détacher les Argiens des Spartiates, 483, 484. Il attaque Nicias, à qui il impute de n'avoir pas voulu faire prisonniers les Spartiates laissés dans l'île de Sphactérie, et de n'avoir pas empêché la ligue des Lacédémoniens avec les Béotiens et les Corinthiens. 484. Il trompe les ambassadeurs spartiates, les éloigne de Nicias, et les engage à déclarer à l'assemblée du peuple le contraire de ce qu'ils avaient avancé dans le sénat. Il les accuse ensuite lui-même de perfidie, 484, 485. Nommé général, il fait conclure un traité d'alliance entre les Athéniens et les peuples d'Argos, de Mantinée et d'Elide. Il acquiert dans Argos le plus grand crédit, 485. Il engage les habitants de Parras à joindre la ville à la mer par des murailles. Il conseille aux Athéniens d'endormir leur puissance, et exhorte les jeunes gens à accomplir le serment qu'ils faisaient dans le temple d'Agraulé, *ibid.* Sa vie voluptueuse; sa manière efféminée de s'habiller. Il tient renfermé chez lui le peintre Agatharchus, jusqu'à ce qu'il ait peint sa maison, 486. Il donne un soufflet à Tauréas. Il prend pour maîtresse une jeune Métiénne, *ibid.* Efforts d'Alcibiade pour déterminer le peuple à faire la conquête de la Sicile, 487. Projets vastes d'Alcibiade, qui ne rêve que la conquête de Carthage, de l'Afrique, de l'Italie et du Peloponèse, *ibid.* Alcibiade et ses amis accusés d'avoir mutilé des statues, et contrefait les mystères dans une partie de débauche, 488. Trouble d'Alcibiade, qui se rassure en voyant le dévouement des matelots pour lui, et l'intérêt que lui témoignent les

allées d'Athènes, *ibid.* et *suiv.* Il profite de cette disposition, et se présente pour se défendre. Obligé de partir, il prend terre à Rhégium, et propose son plan de campagne. Il se rend en Sicile et prend Catane. Il est rappelé par les Athéniens, pour subir son jugement, 489. Sa réponse à quelqu'un qui lui demandait s'il ne s'en fuit pas à sa patrie, 491. Ce qu'il dit quand on lui apprend qu'il a été condamné à mort, 492, *ibid.* Il est condamné à mort par contumace : confiscation de ses biens, *ibid.* Il se réfugie à Argos, et fait demander un asile aux Spartiates. Il affecte à Sparte plus d'austérité que les citoyens mêmes; ses inclinations changent si peu au fond, qu'il corrompt Timée, femme du roi Agis : son motif avait été de mettre sur le trône de Sparte un roi de sa race, 492, 493. Il décide les Spartiates à secourir les habitants de Chio, plutôt que ceux de Lesbos et de Cyzique, 493. Il accompagne partout les généraux de Lacédémone, et fait aux Athéniens le plus de mal qu'il peut, *ibid.* Il se retire chez Tissapherne. Il envoie à Samos où était la flotte des Athéniens, pour leur donner l'espoir de leur ménager l'amitié de Tissapherne. Il envoie à Samos pour accuser Phrynichus, *ibid.* et *suiv.* Nommé général par les Athéniens de Samos, il sauve Athènes par sa prudence, en empêchant que les ennemis ne s'emparèrent de l'Ionie, de l'Hellas et de toutes les îles ; est secondé en cela par Thrasybule, 496. Il est rappelé par le peuple. Avant de rentrer à Athènes, il va au secours des Athéniens qui poursuivaient la flotte de Mindare, amiral de Sparte, et remporte sur lui une victoire complète ; enflé de ce succès, il va se montrer dans l'appareil le plus brillant à Tissapherne, 496, 497. Il se rend à la flotte des Athéniens ; il part de Proconèse, et va attaquer les flottes de Pharnabaze et de Mindare, qui étaient à Cyzique, les attire par une ruse au combat, les défait entièrement, et, débarrassant ses troupes, il poursuit les fuyards, 497, 498. Il ravage, sans obstacle, le pays de Pharnabaze, va assiéger Chalcédoine ; force les Bithyniens de lui rendre toutes les richesses que les habitants de cette ville avaient déposées chez eux, et de faire alliance avec lui, 498, 499. Il repousse Pharnabaze et Hippocrate, commandant de la garnison de Chalcédoine. Il va lever des contributions dans l'Hellas, et prend la ville de Sélybrie, 499. Il marche contre les Byzantins, qui s'étaient révoltés. Ruse par laquelle il se rend maître de la ville, 500. Retour triomphant d'Alcibiade dans un magnifique appareil. Crainte d'Alcibiade en approchant du port. Il n'est rassuré que par la présence d'Euryptolème son parent, et de ses amis

qui le pressent de descendre. Discours d'Alcibiade au peuple, 501, 502. Il fait célébrer les grands mystères avec la pompe ordinaire. Il débarque à l'île d'Andros, et bat les Lacédémoniens, 502, 505. Il va dans la Carie pour ramasser de l'argent et laisse le commandement de la flotte à Antiochus, à qui il défend de combattre, 503. Il revient à Samos, et tente inutilement d'engager Lysandre à une bataille. Il ramasse quelques troupes étrangères ; et va faire la guerre en Thrace, 504. Il se retire en Bithynie. Dépourvu par les Thraces d'une grande partie de sa fortune, il prend la résolution d'aller à la cour d'Artaxerxe, 503. Il va en Phrygie auprès de Pharnabaze. Il vivait retiré dans un bourg de cette province avec Timandre, sa concubine, lorsque le feu fut mis à la maison ; il se sauve à travers les flammes, l'épée à la main, et est accablé de loup sous une grêle de flèches. Récits différents sur la cause de la mort d'Alcibiade, *ibid.* et *suiv.* Son éloge sur sa victoire aux jeux olympiques : III, 95.

ALCIDAMAS, rhéteur : III, 98.

ALCIME encourage les troupes de Diou : III, 379.

ALCINUS d'Épire, l'homme le plus fort et le plus belliqueux, tué dans Rhodes : III, 270.

ALCMENE Son corps disparut comme on allait le porter au tombeau : I, 121. Son tombeau en Béotie : II, 229. Après la mort d'Amphytrion elle épousa Rhadamanthe, *ibid.*

ALCYONÉE, fils d'Antigonos, porte à son père la tête de Pyrrhus ; il traite avec humanité Hélenus : II, 149.

ALÈS, ville de Béotie : II, 262.

ALEXANDRE, roi de Macédoine, avertit Aristide d'une surprise que Mardonius méditait contre les Athéniens : II, 15.

ALEXANDRE-LE GRAND. Pourquoi il faisait raser ses soldats : I, 62. A quel point il fut affligé de la mort d'Ephestion, 661. Ce qu'il pensait de la bataille livrée par Antipater au roi de Sparte Agis : II, 493. Descendait d'Hercule par Caranus, et d'Achille par Néoptolème. Époque de sa naissance. Odeur agréable qui s'exhalait de son corps ; qu'il pouvait en être la cause, 598, 600. Son peu de goût pour les plaisirs s'annonce dès son enfance, ainsi que son amour pour la gloire, 600. Sa réponse à ceux qui lui demandent s'il ira disputer le prix aux jeux olympiques, *ibid.* Son regret quand il apprend quelque victoire de Philippe, par la crainte qu'il ne lui reste rien à faire, *ibid.* Léonidas dirige son éducation. Il dompte le cheval Bucéphale, 601, 602. Aristote perfectionne son éducation. Il est élevé à Nymphéum, près de Mieza. Il apprend la médecine, afin de pouvoir secourir ses

amis malades , 602, 603. Sa passion pour l'*Illiade*, qu'il met la nuit sous son chevet avec son épée, 603. Il se fait envoyer par Harpalus les ouvrages de Philistatus, les tragédies de Sophocle, d'Euripide, d'Eschyle, avec les diithyrambes de Teleste et de Philoxène, *ibid.* Il conserve long-temps un amour tendre pour Aristote; mais dans la suite il se refroidit à son égard, *ibid.* A seize ans il reçoit de son père le gouvernement de la Macédoine; il soumet les Médæes, les chasse de leur ville, qu'il peuple d'autres habitants, et la nomme Alexandropolis, *ibid.* A la bataille de Chéronée, il charge le premier le bataillon sacré des Thébains, *ibid.* Troubles domestiques causés par le mariage de Philippe avec Cléopâtre, et par un propos offensant d'Attalus, *ibid.* Insulte qu'il fait à table à son père, dans la chaleur du vin, *ibid.* Il prend sa mère Olympias, qu'il conduit en Épire, et se retire en Illyrie, *ibid.* Soupçonné d'avoir excité Pausanias à assassiner Philippe, il fait punir sévèrement les complices de ce meurtre, et témoigne son indignation à Olympias de la cruauté qu'elle avait exercée envers Cléopâtre, 605. Il monte sur le trône à vingt ans. Dangers dont il est environné; il rejette les conseils timides qu'on lui donne, et ne veut rien attendre que de son courage, *ibid.* Il se porte promptement sur l'Isler, étouffe les mouvements de révolte des Barbares; défait Syrmus, roi des Triballes; marche contre les Thébains, *ibid.* et *suiv.* Il s'empare de Thèbes, la livre au pillage et la détruit de fond en comble; épargne les prêtres, ainsi que les descendants de Pindare, et fait vendre tous les autres Thébains, au nombre de trente mille, 606. Il pardonne aux Athéniens, malgré toute la douleur qu'ils témoignent du malheur des Thébains, 607. Dans la suite il se repent d'avoir traité les Thébains si rigoureusement. Il traite avec bonté tous ceux d'entre eux qui, échappés au désastre de leur patrie, lui demandent quelque grâce, *ibid.* Les Grecs assemblés à Corinthe le nomment général de l'expédition contre les Perses. Il se rend à Corinthe. Son admiration pour Diogène, *ibid.* Il se rend à Delphes pour consulter l'oracle, et force la prêtresse d'aller au temple un jour où il était défendu d'y donner des réponses: il prend le mot que la prêtresse lui dit pour un oracle favorable, et la laisse à Libéthres, 608. Il entreprend l'expédition d'Asie; il n'a que peu de troupes et peu d'argent; cependant il fait des libéralités à ses amis, *ibid.* Il part et traverse l'Hellespont. Il se rend à Ilion, où il fait un sacrifice à Minerve. Honneurs qu'il rend au tombeau d'Achille. Il refuse de voir la lyre de Paris, *ibid.* et *suiv.* Il

traverse le Granique avec treize compagnies de cavalerie, au milieu d'une grêe de traits; il gagne enfin le bord, et est obligé de combattre d'homme à homme, sans avoir le temps de ranger ses troupes en bataille; il est personnellement assailli par un grand nombre d'ennemis, et en particulier par deux généraux de Darius, Résacès et Spithridate; ce combat fut très vif. Perte considérable des Barbares; Alexandre ne perd que quarante des siens, à qui il fait ériger des statues jetées en fonte par Lysippe, 609, 610. Il envoie aux Grecs, et surtout aux Athéniens, une partie des dépouilles, et fait passer à sa mère l'or et les meubles précieux pris parmi le butin, 610. Après avoir balancé s'il poursuivra Darius, il se décide, d'après une prédiction gravée sur une table de cuivre qu'une fontaine avait jetée hors de son lit, et qui annonçait la chute prochaine de l'empire des Perses, à aller nettoyer les côtes de la Phénicie et de la Cilicie, *ibid.* et *suiv.* Il va danser autour de la statue de Théodecte, sur la place publique de Phasélis; par quel motif. Il soumet les Pisidiens et la Phrygie, se rend maître de Gordium, et coupe le nœud Gordien, 611. Il fait la conquête de la Paphlagonie et de la Capadoce; et, sur la nouvelle de la mort de Memnon, il gague les provinces de la Haute-Asie, *ibid.* Avis qu'il reçoit Alexandre de la trahison de Philippe, son premier médecin; confiance du roi en lui; il prend le remède que Philippe lui présente, et est guéri. Bataille d'Issus gagnée par Alexandre, qui est légèrement blessé, 612, 613. Il ne peut se rendre maître de la personne de Darius; richesses immenses qu'il trouve dans son camp. Il prend le bain destiné à Darius; mot remarquable qu'il dit en voyant le luxe de ce roi, 613, 614. Sa conduite généreuse et pleine de bonté à l'égard de la mère; de la femme et des deux filles de Darius; réserve qu'il garde envers elles. Il refuse constamment de les voir. Avant son mariage, il ne connaissait d'autre femme que Barbine, 614, 615. Ce qu'il disait des femmes de Perse. Son indignation contre Philoxène, Théodore et Agnon, qui veulent lui procurer des plaisirs infâmes, 615. Sévérité avec laquelle il veut qu'on punisse deux Macédoniens qui avaient violé des femmes, *ibid.* Sa sobriété; il refuse les mets et les cuisiniers que lui envoie Ada, reine de Carie. Éducation sévère que lui avait donnée Léonidas. Il fut moins su, et au vin qu'on ne l'a cru; il restait long-temps à table, pour traiter des questions intéressantes. Sa vie ordinaire et simple dans les jours de loisir, *ibid.* et *suiv.* Il avait le défaut de se vanter lui-même. La dépense de sa table fixée

à dix mille drachmes, 616, 617. Il fait enlever à Damas toutes les richesses que Darius y avait déposées, 617. Tyr est assiégée. Il va faire la guerre aux Arabes de l'Anti-Liban, et y court risque de la vie. Tyr est emportée d'assaut, *ibid.* et *suiv.* Il assiège Gaza, et s'en empare; il y reçoit une blessure, 618. Il envoie à Olympias et à ses amis une grande partie du butin, et à son précepteur Léonidas une grande quantité d'encens et d'aromates; motif de cet envoi, *ibid.* Il fait mettre l'*Iliade* d'Homère dans une cassette précieuse, 619. Il forme le dessein de bâtir Alexandrie; il la place dans l'île de Pharos, *ibid.* Signe qu'il a de la grandeur et de la puissance future de cette ville, *ibid.* Il part pour le temple de Jupiter-Ammon. Il veut auprès des Barbares paraître persuadé de son origine divine, 620, 621. Son entretien en Egypte avec le philosophe Psaumon; sa belle maxime sur la Divinité, 621. Sacrifices qu'il offre, et jeux qu'il fait célébrer en Phénicie en l'honneur des dieux, *ibid.* et *suiv.* Regrets qu'il a de voir Thessalus vaincu par Athénodore. Un acteur nommé Lycon lui demande sur le théâtre dix talents; Alexandre les lui donne, 622. Alexandre refuse l'alliance de Darius; il en a du regret lorsque Statira, femme de Darius, meurt en couche, *ibid.* Alexandre marche au-devant de Darius, qui s'avance à la tête d'un million de combattants. Combat de deux valets de l'armée sous les noms d'Alexandre et de Darius, 624. Belle réponse d'Alexandre, qui refuse de combattre; motifs qu'il en donne. Il dort la veille d'un sommeil profond. Beauté des armes d'Alexandre. Il pousse les fuyards jusqu'au près de Darius. Parménion accusé d'avoir mal combattu, 625, 627. Alexandre, reconnu roi de toute l'Asie, récompense généreusement ses amis, et écrit aux Grecs que toutes les tyrannies sont abolies dans la Grèce; il promet aux Platéens de rétablir leur ville, et il envoie à Crotone une partie des dépouilles pour honorer la valeur de Phayllus. Il soumet en peu de temps toute la Babylonie, 627. Alexandre a pour guide un Lycien qui l'introduit en Perse; rigueur qu'il exerce dans ce pays, et qu'il croit nécessaire à son intérêt; il y trouve autant de richesses qu'à Suse, 629. Ce qu'il dit à l'occasion d'une statue de Xerxès qu'il voit à Persépolis, 630. Alexandre met le feu au palais des rois de Perse; il s'en repent promptement et le fait éteindre, *ibid.* et *suiv.* Traits de la générosité d'Alexandre envers Ariston, commandant des Péoniens, et envers un soldat macédonien, 631. Ses plaintes à Phocion de ce qu'il ne veut pas accepter ses présents; sa libéralité à Sérapion et de Protés; sa confiance à l'é-

gard d'Ephestion, à qui il laisse lire les lettres de sa mère, qu'il cache à tous les autres; il donne à Parménion la maison de Bagoas, *ibid.* et *suiv.* Sa conduite envers sa mère, qu'il comble de présents, sans permettre qu'elle se mêle des affaires; ce qu'il dit sur une lettre d'Antipater contre elle, 632. Remontrances qu'il fait à ses courtisans sur l'excès de leur luxe, en particulier à Agnon, à Léonatus, à Philotas; il leur donne l'exemple de se livrer plus que jamais à des exercices violents, et de braver les plus grands dangers; il terrasse un lion énorme à la chasse, *ibid.* Il fait emprisonner Ephialte et Cissus, qui les premiers lui apprennent la fuite d'Harpalus, parcequ'il les croit des calomniateurs, 635. Sa complaisance pour Eurylochus, qui est amoureux d'une femme nommée Télésilla. Il porte cet intérêt pour ses amis jusqu'aux plus petits détails, *ibid.* Modération et équité qu'il montre au commencement de son règne dans les jugements criminels, 634. Il se met à la poursuite de Darius; apprenant que Bessus est maître de sa personne, il renvoie les Thessaliens dans leur pays, après les avoir magnifiquement récompensés, *ibid.* Il donne l'exemple de la tempérance, en refusant de l'eau qu'on lui offre. Douleur d'Alexandre, qui fait embaumer le corps de Darius et le renvoie à sa mère. Supplice qu'il fait souffrir à Bessus, *ibid.* et *suiv.* Il descend en Hyrcanie, et voit la mer Caspienne; fausse opinion qu'il prend de cette mer, 635. Il va dans la Parthiende, où il prend pour la première fois l'habillement des Barbares. Il laisse dans le pays la plus grande partie de son armée, et va dans l'Hyrcanie avec l'élite de ses troupes. Exhortation qu'il leur fait avant de partir, et qui les remplit d'ardeur, *ibid.* et *suiv.* Il se rapproche davantage des mœurs des Barbares; et pour répandre aussi parmi eux les usages des Macédoniens, il fait choisir trente mille jeunes enfants du pays, et ordonne qu'on les élève dans la discipline et dans les lettres des Grecs, 637. Il épouse Roxane, qu'il avait vue chez le satrape Cohortanus. Menaces terribles qu'Alexandre fait à Ephestion et à Cratère, qui font cesser leurs disputes, *ibid.* et *suiv.* Alexandre envoie en Médie mettre à mort Parménion, ce général qui lui avait rendu de si grands services, 639. Meurtre de Clitus par Alexandre, à la suite d'un festin; sa douleur et son désespoir de cette mort. Mécontent de Callisthène, il refuse son baiser, 641, 643. Alexandre, avant de partir pour l'Inde, brûle ses chariots chargés de bagage, avec ceux de ses amis, et fait brûler ensuite ceux des Macédoniens, 644, 645. Rigueur de ce prince dans ses punitions; il tue de sa propre

main Ménandre, un de ses courtisans; il fait périr Orsodates à coups de flèches. Il se rend maître d'une roche qui passe pour impenable; il marche contre la ville de Nyse, défendue par un fleuve très profond, 645, 646. Entrevue de Taxile, roi de l'Inde, et d'Alexandre. Persidie d'Alexandre envers une peuplade d'Indiens, à qui il accorde une capitulation honnête, et qu'il fait passer ensuite au fil de l'épée. Il fait pendre plusieurs philosophes du pays qui lui avaient suscité beaucoup d'affaires, 646, 647. Alexandre passe l'Hydaspe à la vue des ennemis. Il donne un royaume très vaste à Philippe, un de ses courtisans. Alexandre fait enterrer Bucéphale, et bâtit sur le lieu la ville de Bucéphalie; il en bâtit une aussi pour son chien Péricles. Il dresse en l'honneur des dieux des autels sur lesquels les rois des Prasiens vont faire des sacrifices à tous les ans, 647, 649. Il s'embarque sur les rivières pour aller voir la mer Océane, et débarque souvent pour attaquer les villes qui se trouvent sur son chemin, 649. Au siège de Malles, il s'élance du haut des murailles dans la ville; il est blessé d'une flèche qui pénètre dans les côtes, *ibid.* et *suiv.* Il continue sa navigation en soumettant les villes des environs. Il fait prisonniers dix gymnosophistes de ceux qui avaient contribué à la révolte de Sébas, 650. Il députe Onésicritus vers les Indiens les plus renommés pour leur sagesse. Il relâche à une île qu'il nomme Scillustis; et après avoir fait des sacrifices aux dieux, il retourne sur ses pas. Il est réduit dans le pays des Orites à une disette extrême; il arrive enfin dans la Gédrosie, où il trouve des provisions en abondance, 651, 652. Il punit plusieurs gouverneurs, et tue de sa propre main Oxyartes. Il rentre en Perse, où il fait aux femmes du pays une distribution d'argent qui était d'usage; il trouve le tombeau de Cyrus ouvert et violé, et punit Polymachus, l'auteur de cette profanation: il en fait graver l'inscription en grec, 653, 654. Il épouse à Suse Statira, fille de Darius, et fait épouser à ses courtisans les femmes de Perse les plus distinguées. Il confie aux Perses la garde de sa personne, 654, 655. Douleur excessive d'Alexandre; il fait mettre en croix le médecin Glaucos. Il voit près de Babylone un signe qui l'effraie; il campe souvent depuis hors de Babylone, et à plusieurs présages sinistres, 656, 657. Alexandre fait mettre à mort un Messénien nommé Dionysius, et tombe dans une profonde tristesse. Il se livre à des soupçons contre ses amis, 657. Alexandre se livre à la superstition, et s'effraie des moindres chocs; il tombe malade le 18 du mois du Daésius; le 26, Séleucus et Python vont consulter le dieu Sérapis;

le 28, il meurt sur le soir. 658 et *suiv.*

ALEXANDRE, fils de Cassandre et frère d'Antipater, demande du secours à Démétrius et à Pyrrhus: II, 120; III, 260. Massacré par les gardes de Démétrius, II, 120; III, 281.

ALEXANDRE, tyran de Phères, cherche les moyens d'asservir plusieurs peuples de Thessalie: I, 657. Fait arrêter Pélidas, ambassadeur. 658. Il se remet en campagne après avoir détruit plusieurs villes de Thessalie. 662. Vaincu, il rend les villes, et est obligé de se soumettre aux Thébains, 665. Assassiné par sa femme et ses frères, 666.

ALEXANDRE, philosophe péripatéticien, explique à Crassus la philosophie d'Aristote: II, 596.

ALEXANDRE, affranchi de Strabon, accusé d'avoir détourné à son profit la plus grande partie des deniers publics: II, 525.

ALEXANDRE, fils de Polyperschon, se rend à Athènes avec des troupes; son intention: III, 24.

ALEXANDRIDAS de Delphes, historien cité: II, 220.

ALEXANDRIE. Son plan tracé avec de la farine: II, 619.

ALEXAS de Laodicée, favori d'Antioque, le trahit; est puni de sa trahison: III, 549, 550.

ALEXICRATE, chef des échansons de Pyrrhus: II, 119.

ALINUSIUM, bourg de l'Attique: II, 286.

ALLIA, fleuve près duquel les Romains furent défaits par les Gaulois: I, 557.

ALOPÈCE, bourg d'Athènes: I, 401; II, 1.

ALOPÈCE, coteau de Béotie: II, 231.

Alouette. Toute alouette à une huppe sur la tête, suivant Simonide: I, 627.

ALYCUS, fils de Scyron, tué par Thésée dans la guerre des Tyndarides contre les Athéniens: I, 79.

AMANUS (mout): II, 350.

Amazones. Elles aimaient naturellement les hommes; elles reçoivent bien Thésée, qui enlève Antiope, l'une d'elles: I, 74, 75. Elles campèrent au milieu d'Athènes. Les Amazones blessées envoyées par Antiope à Chalcis; leur tombeau à Mégare; d'autres moururent à Chéronée, et furent enterrées près d'un ruisseau nommé alors Thermodon, ensuite Hémon. Motifs des Amazones pour faire cette guerre, traités de fable, 75, 77. Lieu qu'elles habitent; leurs rapports avec les Gélois et les Loges: II, 548. La visite rendue à Alexandre par Thalgestris, reine des Amazones, est une fable dont les historiens de ce prince ne parlent pas: 636 et 671.

AMAZONIUM, lieu ainsi nommé à Athènes: I, 76.

AMBIORIX, général gaulois, bat Cotta

et Ti'urins, et attaque les retranchements de Q. Cicéron : II, 695.

Ambition, Combien elle est nuisible quand on s'y livre : II, 486, 487. Exemple funeste de l'aveuglement qu'elle inspire à ceux qu'elle domine : 574, 575.

AMBRONS, nom de la nation ligurienne. Défais par les Romains : II, 170.

Ame. Voyez *Vertu*. L'ame sèche est, suivant *Héracrite*, la plus parfaite, à quoi ressemble celui qui s'est, pour ainsi dire, confondu avec le corps : I, 121.

AMESTRIS, fille et femme d'Artaxerxès : III, 506.

AMÉRIE, ville d'Italie : II, 168.

AMINIAS, Phocéén, va au secours de Sparte : I, 144.

AMINTIUS Son avarice : II, 715.

AMMONIUS d'Égypte, philosophe, avait donné de bons leçons à Plutarque : I, 28.

AMNÉUS, sénateur; ce qu'il dit à un débauché : III, 45.

Amnistie accordée aux meurtriers de César : III, 418.

AMONPHARÉTUS, chef des Lacédémoniens. Sa réponse à Pausanias : II, 17.

Amour. Un Amour qui porte la foudre, symbole du bouclier d'Alcibiade : I, 486.

AMPHARÈS, épheure, ami d'Agis, conçoit le dessein de le trahir, à lui que la mère et l'aïeule de ce roi, et le conduit lui-même en prison : III, 187.

AMPHIBARÈS. Son éloge appliqué à Aristide : II, 4. Son oracle : 19.

AMPHICRATES, orateur. Son arrogance, sa mort et son tombeau : II, 529.

Amphictyons. Déclarent la guerre aux Cirrhéens : I, 239. Leur conseil : 322, 323. Leur jugement contre l'île de Scyros : II, 290.

AMPHIPOLIS, ville de Thrace : II, 290.

AMPHISSE ville de la Phocide : III, 107.

AMPHITROPE, bourg de l'Attique : II, 26.

AMULIUS, frère de Numitor, est tué par Rémus et Romulus : I, 102.

ANYCLA, nourrice d'Alcibiade, était Spartiate : I, 157, 158.

ANYTAS, Macedonien, attaché à Darius; bon conseil qu'il lui donne : II, 615.

ANYTAS, roi alié d'Antoine, passe dans le parti de César : III, 542.

ANACHARSIS. Son entretien avec Solon : I, 235. Veut changer les lois des Scythes; est tué à la chasse par son frère, 260.

ANALIUS (Lucius) reçoit de Cassus un coup de poing qui lui met le visage en sang : II, 427.

ANAXAGORE, appelé par ses contemporains l'Intelligence : I, 396. Son extrême pauvreté; reproche qu'il en fait à Périclès, qui l'avait péjoré, 408.

ANAXARQUE, philosophe, console Alexandre du meurtre de Clitus : II, 641, 642. Il prend querelle avec Callisthène, et, par de basses flatteries, il le détache de ce

philosophe, dont la morale était plus sévère : 642.

ANAXILAUS, accusé d'avoir livré Byssance à Alcibiade, est absous : I, 500.

ANAXO, enlevée par Thésée : I, 77.

Ancile, bouclier tombé du ciel; plusieurs imités par Numa : I, 198, 199.

Ancre sacrée: cela signifie la dernière ressource : I, 542.

ANDOCIDES, accusé de mensonge : I, 331, 332.

ANDOCIDES, orateur d'Athènes, prisonnier, accusé d'avoir mutilé les statues des dieux, évite sa condamnation en accusant des innocents : I, 490, 491.

Andria, repas publics de Crète : I, 152.

ANDROCLÈS, orateur, fait dénoncer Alcibiade par des esclaves et des étrangers : I, 488.

ANDROCLIDÈS dérobe Pyrrhus encore enfant à la fureur des Molosses : II, 116.

ANDROCOTTUS, roi de l'Inde, fait présent à Séleucus de cinq cents éléphants, et parcourt toutes les Indes, à la tête de six cent mille combattants; il avait dans sa première jeunesse vu souvent Alexandre : II, 649.

ANDROCATES, héros des Platéens : II, 12.

ANDROCYNES, peintre de Cyrène. Dispute au sujet d'un de ses tableaux représentant une bataille : I, 636.

ANDROGÈS, tué en trahison; fléaux que ce meurtre attire aux Athéniens : I, 66.

ANDROMACHUS. Sa vertu : I, 609. Sa réponse à l'ambassadeur carthaginois, ibid.

ANDROMACHUS, trahit lâchement Cræsus : II, 422.

ANDRON, historien cité : I, 74.

ANDRONICUS de Rhodes rend publics les écrits d'Aristote et de Théophraste : II, 262.

ANDROS, île de la Grèce : I, 525 et 402.

ANGÈLUS sauve la vie à Pyrrhus encore enfant; recherché par les Molosses : II, 116.

ANIENUS, chargé par César de couper l'isthme de Corinthe, et de creuser un canal de Rome à Circéum : II, 718.

Année (romaine) n'était d'abord que de dix mois : I, 203, 204.

ANNIBAL gagne sur les Romains les batailles de Trébie et de Trasimène, jette la consternation dans Rome : I, 442. Cherche à forcer Fabius au combat; est battu par Fabius 443, 445. Se retire d'un poste désavantageux, ruse qu'il emploie, 445. Il dé fend d'incendier les terres de Fabius, et pourquoi, 446. Minucius remporte un petit avantage sur lui; il est battu peu après. Battu par Fabius, 447, 450. Il gagne sur Varro la bataille de Cannes, où presque toute l'armée romaine périt, 452, 451. Annibal rentre en Italie, 678. Marcellus remporte sur lui plusieurs avantages, 680, 686 et suiv. Il tend à Mar-

cellus une embuscade dans laquelle ce consul périt, 695. 696. Honneurs qu'Annibal lui rend après sa mort, 697. Annibal, après ses défaites, sort secrètement de Carthage, et se retire d'abord chez Antiochus, puis chez Prusias, roi de Bithynie; l'ambition et l'acharnement de Flaminius l'y poursuivent; il vient en ambassade demander à ce prince de le lui livrer; Annibal en étant instruit s'empoisonne; ce qu'il dit avant de mourir: II, 107, 108. À quels généraux il donnait la préférence, 108. Avait perdu un oeil dans une bataille, 436.

ANNIUS coupe la tête à l'orateur Antonius: II, 192.

Anniversaire des Grecs morts à Platée: II, 23.

ANTAGONAS de Chio, capitaine de vaisseau: II, 25.

ANTALCIDAS. Son mot à Agésilas, qui, à force de faire la guerre aux Thébains, les avait aguerris: I, 648; II, 502. Distinction flatteuse qu'il reçoit à la table d'Artaxerxe, I, 661. Sa réponse à un Athénien qui disputait avec lui sur le courage des Spartiates et des Athéniens. Craignant la prise de Sparte, il envoya ses enfants à Cythère: II, 507.

ANTÉE, géant, étouffé par Hercule: I, 65. Son tombeau, sa grandeur prodigieuse: II, 442.

ANTHÉDON, ville de Béotie: II, 262.

ANTICLIDES, historien cité: II, 636.

ANTICRATES, Spartiate, tne Epaminondas: II, 510. Sa postérité affranchie de tout impôt, *ibid.*

ANTIGÈNES et TEUTAME, jaloux d'Eumène: II, 475. Conspirent contre lui, *ib.*

ANTIGONE, historien cité: II, 636.

Antigonides, espèce de vases: I, 589.

ANTIGONUS, roi de Macédoine. Son mot sur les traitres: I, 110. Antigonus est le premier des généraux d'Alexandre qui prend le titre de roi, 569. Il fait guérir d'une maladie secrète un soldat très brave, qui, une fois guéri, perd toute sa valeur, 658. Sa réponse à quelqu'un qui lui disait que la flotte ennemie était plus nombreuse que la sienne, 639. Perd un oeil à la guerre: II, 456. Se rend maître de Sparte, en traite les habitants avec humanité: III, 208.

ANTIGONUS, fils de Démétrius. Douleur qu'il ressent de la détention de son père: III, 295. Honneurs qu'il rend aux cendres de son père, 294. Réponse qu'il fait au héraut de Pyrrhus: II, 145, 146. Comment il traite son fils Alcyonée, qui lui apportait la tête de Pyrrhus, 148. Il fait brûler le corps de Pyrrhus sur un bûcher; ce qu'il dit à son fils; traite honorablement Héclénus, 149. Jaloux de la gloire d'Aratus, veut l'attacher à son parti: III, 458. Son désir de posséder la

citadelle de Corinthe, 459. Sa mort, 471.

ANTIGONUS III, déclaré général des Achéens, se fait donner la forteresse de Corinthe: III, 474. Combien il estime Aratus; il en fait son ami et son conseil, 477. Donne Mantinée aux Argiens, 479. Retourne en Macédoine, y meurt; envoie son petit-fils Philippe dans le Péloponnèse, 480.

ANTIGONUS, roi des Juifs, décapité de ses états et décapité: III, 525.

ANTIOCHUS, poète, récompensé par Lyandre des vers qu'il avait faits pour lui: II, 220.

ANTIMACHUS. Ses poèmes sentaient le travail et la contrainte: I, 626.

ANTIOCHE de Daphné: II, 527.

ANTIOCHE de Mygdonie: II, 539.

ANTIOCHIDE, tribu d'Athènes: II, 1.

ANTIOCHUS, roi de Syrie. Sa guerre contre les Romains: I, 566. Paix désavantageuse qu'il est obligé de faire, 568.

ANTIOCHUS le jeune. Sa passion pour sa belle-mère Stratonice découverte par Érasistrate, médecin: III, 282, 285.

ANTIOCHUS d'Ascalon, philosophe stoïcien, était chef de l'ancienne Académie: II, 548. Avait quitté l'école de Carnéade. Sa philosophie plaît beaucoup à Cicéron: III, 127. Dans son Traité des Dieux, il parle de la bataille de Tigrane et des Romains: II, 537.

ANTIOPE. Thésée la conduit à Nicée: I, 75. Nommée Hippolyte par Clidémus; tuée en combattant par l'Amazone Molpadia, 76.

ANTIORUS, fils de Lycurgue, I, 171.

ANTIPATER dit qu'Aristote jouissait à ses grandes connaissances le talent de gagner les cœurs: I, 550; II, 160.

ANTIPATER de Tarse, philosophe. Sa reconnaissance pour les moindres faveurs qu'il avait reçues de la fortune: II, 195.

ANTIPATER de Tyr. Objet principal de son étude: III, 35.

ANTIPATER, général des Grecs en Thessalie; sa négociation avec Phocion: III, 19, 20. Reçoit douze mille Athéniens privés du droit de bourgeoisie, 20, 21.

ANTIPIRANES, poète comique: III, 98, 101.

ANTIPIRATÈS. Réponse que lui fait Thémistocle: I, 521.

ANTIPHON condamné à mort pour avoir voulu brûler l'arsenal d'Athènes, d'accord avec Philippe: III, 103.

ANTISTHÈNES. Mot de ce philosophe sur le joueur de flûte Isménias: I, 593.

ANTISTIA, femme de Pompée, qui la répudie: II, 526, 527.

ANTISTIUS, préteur, offre sa fille à Pompée: II, 525. Tué dans le sénat, 526.

ANTISTIUS remet 500,000 drachmes à Brutus: III, 421.

ANTOINE. Sa famille: III, 298. Elevé

par Julie, sa mère, 299. Recherché dès sa première jeunesse par Curion, il contracte dans sa société le goût de toutes les débauches, et beaucoup de dettes, *ibid.* Il passe en Grèce pour se former aux exercices militaires et à l'éloquence, *ibid.* Il sert sous Galinius en Syrie, *ibid.* Ses exploits en Egypte, et sa conduite envers Archélaus et les vaincus, lui font le plus grand honneur. Sa beauté corporelle, ses largesses excessives, 300, 301. Nommé tribun, il se déclare pour César contre Pompée, 301. Chassé du sénat, il se rend au camp de César, 302. Il rend, par sa conduite, la domination de César odieuse, 303. Il amène par mer à César des renforts considérables, *ibid.* Nommé par César général de la cavalerie; sa querelle avec Dolabella, 304. Sa conduite licencieuse le rend odieux à tous les partis, *ibid.* Il épouse Fulvie, 305. Il empêche César de nommer Dolabella au consulat. Il offre le diadème à César dans la fête des Luperc les, 306. Ne trempe pas dans la conjuration de Brutus et de Cassius; conduite d'Antoine après le meurtre de César, 307. Il soulève le peuple contre les conjurés; s'empare des biens et des papiers de César, de ceux de sa femme, et fait passer ses volontés pour celles du dictateur, 308. Il méprise la jeunesse d'Octave, *ibid.* Est battu et forcé de fuir; sa vie frugale en passant les Alpes, 309. Se raccommode avec César. César. Antoine et Lépidus se partagent l'empire, *ibid.* et *suiv.* Antoine fait périr Cicéron, 310. Sa conduite rend le triumvirat odieux aux Romains. Il bat l'armée de Cassius et de Brutus, et sauve César, 311, 312. Son voyage en Grèce et en Asie, sa vie voluptueuse, ses exactions, 312, 314. Il mande Cléopâtre, reine d'Egypte, accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius, 314. Il apprend la mort de sa femme, et les progrès de Lobiéus en Asie, ce qui le fait retourner en Italie, 318, 319. Il se réconcilie avec César; ils se font un nouveau partage de l'empire, 319. Il épouse Octavie, sœur de César, et veuve de Marcellus, *ibid.* Sa réputation chez les Barbares, 322. Sa passion pour Cléopâtre, *ibid.* et *suiv.* Il marche contre les Parthes. L'impatience de rejoindre Cléopâtre rend ses préparatifs inutiles, 323, 324. Il a un avantage sur les Parthes, 325. Il se met en marche pour quitter le pays des Parthes. Attaqué dans sa retraite, il repousse l'ennemi, 327, 328. Il est poursuivi par l'ennemi; découragement de ses troupes. Tumulte et pillage dans son propre camp, 332, 333. Il passe une rivière. Perte d'Antoine dans cette expédition, 333, 334. Impatient de revoir Cléopâtre, il perd beaucoup de monde par sa marche précipitée. Ses nouveaux projets contre les

Parthes, 334, 335. Il diffère l'expédition de Médie, et marie un des fils qu'il avait eus de Cléopâtre à la fille du roi, 336. Se rend odieux par le partage qu'il fait aux fils de Cléopâtre, *ibid.* Se rend avec Cléopâtre à Samos, 338. Il va à Athènes, où il fait rendre à Cléopâtre les plus grands honneurs. Il envoie des gens à Rome pour chasser Octavie de sa maison, *ibid.* Combat César par mer, 344, 345. Suit Cléopâtre, qui prend la fuite. Danger qu'il court dans sa fuite; son arrivée à Ténare; il y rejoint Cléopâtre, 345, 346. Il donne ordre à Cnidius de revenir par la Macédoine; présents qu'il fait à ses amis, 346. Il se rend en Afrique, 347. Va ensuite à Alexandrie. Sa fait construire une retraite près du Phare, où il veut imiter la vie de Timon le misanthrope, *ibid.* et *suiv.* Il revient à Alexandrie, et y mène la vie la plus voluptueuse, 349. Il cherche à entrer en négociation avec César, *ibid.* Sa flotte se rend à César; son armée de terre est battue, 351. Il se fait porter blessé dans le tombeau où Cléopâtre était enfermée, 352, 353. Il meurt, 353.

ANTOINE le jeune, second fils de Fulvie. Sa fortune: III, 358. Parallèle de Démétrius et d'Antoine, 359 et *suiv.*

ANTONIENS, étaient une famille d'Héraclides: III, 300.

ANTONIUS, père d'Antoine. Son éloge; sa générosité envers un de ses amis: III, 298.

ANTONIUS (Caius), son caractère: III, 132. Battu par Cicéron, 422. Gardé avec soin dans une de ses galères, 423.

ANTONIUS (Marcus), orateur célèbre, sœur d'Antoine: III, 298. Caché chez un ami, est découvert par la sottise d'un esclave: II, 191. Effets surprenants de son éloquence; Antonius lui coupe la tête, *ibid.*

ANTYLLIUS, lecteur. Son propos insolent; tué sur la place à coups de poignçon: III, 244.

ANTYLLUS, fils aîné d'Antoine et de Fulvie: III, 349. Livré par Théodore, son précepteur, et mis à mort, 354.

APELLE, peintre, ne donne pas à Alexandre la couleur de son teint: II, 599.

APELLICON de Téos. Sa bibliothèque prise par Sylla: II, 262.

APHÈTES, port de la Grèce: I, 313.

APHIDNES, ville de la Grèce: I, 79, 80.

APHIDNUS adopte les Tyndarides, afin qu'ils puissent être initiés aux mystères d'Eleusis: I, 80.

APOLLOCRATE capitule avec Dion, lui remet la citadelle de Syracuse, et s'embarque avec tous ses effets: III, 598.

APOLLODORUS de Phalère. Son grand attachement pour Socrate: III, 64 et 95.

- APOLLODORE**, gouverneur de Babylone : II, 637.
- APOLLODORE**, orateur athénien, fait condamner le général Timothée : III, 103.
- APOLLON**. Sa statue apportée de Carthage à Rome : II, 91. Delphinien, Thésée lui sacrifie le taureau de Marathon ; Lycien, rendait des oracles, II, 146. Isménien, rendait des oracles, 231. Thurién, nom pris de Thuro, 233.
- APOLLONIDE**, prophétesse d'Apollon Lycien à Argos ; vision qu'elle eut : II, 146.
- APOLLONIDES**, philosophe stoïcien : III, 78, 79.
- APOLLONIUS MOLON**, rhéteur de Rhodes : II, 679 ; III, 127.
- APOLLONIUS**, tyran de Zénochrée, résiste à Crassus : II, 409.
- APOTHEËTES**, lieu où les Spartiates jetaient les enfants chétifs ou mal constitués : I, 157.
- APPIUS** donne à tous les affranchis le droit de suffrage : I, 281.
- APPIUS CLAUDIUS** passe à Rome avec sa famille et ses amis ; est fait sénateur : I, 292.
- APPIUS CLODIUS**, beau-frère de Lucullus, détache Zartbiénus de l'alliance de Tigrane, 327.
- APPIUS**, gouverneur de la Sardaigne : II, 693.
- APTÈRE**, ville de la Crète : II, 145.
- AVULIA**, une des filles d'Agésilas : II, 497.
- ARACHOSIE**, province de l'Iode : II, 478.
- ARAR**, fleuve de la Gaule : II, 691.
- ARATUS** prend la ville de Mantinée : III, 191. Il appelle les Macédoniens en Achérie, dans son propre pays, 198. Sa conduite blâmable envers Antigonus, 199. Échappe à la recherche d'Abantidas, qui voulait le faire périr, 450. Est sauvé par Soso, sœur d'Abantidas, *ibid.* Elevé à Argos, il s'adonne aux exercices du corps, devient fort et robuste ; prend en haine la tyrannie, *ibid.* Exime générale qu'il se conclut ; projet d'Aratus de délivrer sa patrie de la tyrannie, 451. Il tente d'écarter Sicyone, 452. Ses préparatifs ; il trompe les espions de Nicoclès, *ibid.* et *suiv.* Il s'empare de Sicyone, fait proclamer la liberté, et éteindre le feu mis au palais du tyran, 454. Aratus rappelle tous les bannis, et fait entrer Sicyone dans la ligue des Achéens, *ibid.* Son caractère. Sa modération ; il distribue aux citoyens pauvres l'argent que le roi d'Égypte lui envoie, 453, 456. Temples dans Sicyone. Il va en Égypte ; dangers qu'il court dans ce voyage, 456. Il rétablit la concorde parmi ses concitoyens ; on lui érige une statue ; son éloge, 457, 458. Il forme la résolution de s'emparer de la citadelle de Corinthe ; ses vues à cet égard, 459. Entre dans Corinthe, attaque la citadelle, s'en rend maître, et fait la garnison prisonnière, 462, 463. Il engage les Corinthiens à s'unir aux Achéens ; il leur rend les clefs de la ville, qui n'étaient plus en leur pouvoir, 464. Il obtient une grande autorité dans la ligue, 465. Il entreprend de dériver Argos du tyran Aristomachus, *ibid.* Fait plusieurs tentatives pour s'emparer d'Argos par surprise, 466. Il se jette dans l'Argolide, y reçoit un échec ; il attire la ville de Cléones dans la ligue acédénne, 467. Bat Aristippe, le met en fuite, 468. Sa victoire sur les Éoliens à Pallène, 470. Il fait plusieurs tentatives pour s'emparer du port du Pérée, 471, 472. Il fait enlever le jeune Aristomachus dans la ligue des Achéens. Son ascendant sur le conseil de la ligue. Il s'oppose à ce qu'Aristomachus fasse la guerre à Cléomène, 472. Battu par Cléomène, il s'empare de Mantinée, 473. Il va au secours de Mégalopolis, *ibid.* Il empêche Cléomène de s'associer à la ligue, 474. Échappé adroitement aux Corinthiens, qui voulaient le livrer à Cléomène, 476. Il refuse les offres avantageuses de Cléomène, appelle Antigonus au secours des Achéens, et s'étant échappé de Sicyone, il va au-devant de lui, 477. Aidé des troupes d'Antigonus, il reprend Argos, 478. Est nommé général des Argiens, *ibid.* Sa conduite inexcusable à l'égard de Mantinée, 479, 480. Il combat les Éoliens, en est battu, et laisse le Péloponnèse livré aux plus grands désordres, 480. Aratus se retire de la cour de Philippe, 483. Bon mot d'Aratus sur l'ingratitude des rois ; il meurt, *ibid.* et *suiv.* Son corps est rendu aux Sicyoniens ; fêtes instituées en son honneur, 481, 483.
- ARATUS** le fils. Ce qu'il dit à Philippe : III, 482. Son malheureux sort, 484, 485.
- ARAXE**, fleuve d'Asie : II, 517.
- ARBELES**. Ce nom improprement donné à la bataille d'Alexandre contre Darius : II, 624.
- ARCADIE** et **ARCADIENS**. Ils avaient des années de quatre mois : I, 203. Appelés par l'oracle d'Apollon mangeurs de glan, 522.
- ARCANÉDÈMUS**, Étolien. Sa raillerie contre Flaminius : II, 110.
- ARCHELAUS**, général de Mithridate, commande une flotte puissante : est chassé de la Grèce par Brutius Sura : II, 218. Description de son armée, 253 et *suiv.* Battu à Chéronée, 256 et *suiv.* Quitte Mithridate et embrasse le parti des Romains, 313.
- ARCHELAUS**, marchand de Bédium, va trouver Sylla : II, 259.
- ARCHELAUS**, physicien, auteur des éloges adressées à Cimon : II, 287.
- ARCHELAUS**, qui commandait les trou-

pes d'Autigonus, mis en fuite : III, 463.

ARCHESTRATE, poète : II, 2.

ARCHIAS, hiérophante, envoié nn exprès à Archias le tyran : I, 645.

ARCHIAS, polemarque de Thèbes : I, 612, 644. Tué, 645 ; II, 500.

ARCHIAS, surnommé Phygadothère, d'abord comédien à Ezine, arrache du temple d'Ajax Hypéride, Arilonicus et Himérée ; les envoie à Cléon s à Antipater, qui les fait mourir, III, 115. Il cherche à séduire Demosthène, réfugié dans le temple de Neptune. Réponse de Démosthène avant sa mort, 115, 116.

ARCHIBIUS, ami de Cléopâtre ; sa générosité : III, 358.

ARCHIDAMIDAS. Apophthegme de ce Spartiate : I, 161.

ARCHIDAMIE se rend au sénat tenant une épée dans sa main ; ce qu'elle y dit : II, 142.

ARCHIDAMIE, s'écule d'Agis, mise à mort : III, 187.

ARCHIDAMUS, fils de Zeuxidamus, roi de Sparte. Mot que lui dit Thucydide au sujet de Périclès : I, 399. Affreux tremblement de terre qui arrive à Sparte sous son règne. Sa présence d'esprit sauve les Spartiates, que les Ilotes venient massacrer, II, 298. Condamné à l'amende pour avoir épousé une petite femme : 485.

ARCHIDAMUS, fils d'Agésilas, aimait tendrement Cléonyme : II, 50. Intercede pour Sphodrias auprès de son père, ibid. Gagne une bataille sur les Arcadiens, 508. Ses exploits contre Épaminondas, 509. Tué par les Messéniens, III, 176.

ARCHIDAMUS, frère d'Agis, chassé de Sparte, y est rappelé par Cléomène ; est mis à mort en arrivant à l'insu de Cléomène : III, 191.

ARCHIDAMUS l'ancien ; mot de lui : III, 207.

ARCHILOQUE, poète cité : II, 172.

ARCHIMÈDE, Syracusain. Ses machines de guerre pour la défense de Syracuse. Son génie, I, 682 et suiv. Est tué en travaillant à un problème de géométrie, 687. Seul monument qu'il avait dédié à ses amis, 685. Combien regretté de Marcellus, qui traite horriblement sa famille, 687.

ARCHIPPUS, poète grec, cité : I, 476.

ARCHITECTES athéniens. Leurs noms, et les monuments qu'ils ont construits : I, 404.

ARCHITÈLES, commandant de la galère sacrée : I, 515.

ARCHYTAS, inventeur de la mécanique : I, 682.

ARDETTE, lieu d'Athènes : I, 76.

ARÉOPAGE, sénat établi à Athènes par Solon ; comment composé : I, 246.

ARÉTÈ, sœur de Denys le tyran et femme de Dion. est forcée d'épouser Timocrate : III, 378. Dion la reprend, 598.

Jetée à la mer par l'ordre d'Icétès avec Aristomaque, sœur de Dion : I, 625 ; III, 402.

AREUS, roi de Sparte, va au secours des Gortyniens : II, 142. Taille en pièces les Gaulois et les Molosses, 145.

ARÈUS. Honneurs qu'il reçoit de César : III, 554.

Argas, sorte de serpent, dont on avait donné le nom à Démisthène à cause de l'ambiguïté de ses discours : III, 98.

Argent. Le premier qui distribua de l'argent au peuple fut le premier qui ruina la république : I, 529.

ARGIENS, après une bataille perdue, se font raser la tête en signe de deuil : II, 207.

ARGILÉONIS s'informe si son fils Brasidas est mort en digpe Spartiate ; beau mot d'elle : I, 165.

ARGO, vaisseau de Jason, chargé de courir les mers pour les purger des pirates : I, 69.

ARGOS. Sédition qui s'y était élevée : II, 144.

ARGYRASPIDES, n'avaient jamais éprouvé aucun échec : II, 475. Ils livrent Eumène vivant à ses ennemis, 476. Leurs discours insolents contre lui, 477. Antigonus les fait tous exterminer, 478.

ARIADNE, reine de Crète, procure à Thésée le moyen de sortir du labyrinthe : I, 68, 69. Traditions diverses sur cette princesse, 69, 70.

ARIANÈNE, ami de Xerxès, précipité dans la mer : I, 319.

ARIANNES, homme artificieux et fourbe, fut la plus grande cause des malheurs de Crésus : II, 412.

ARIANATHE, roi de Cappadoce et de Paphlagonie : II, 462. Fait prisonnier, 465.

ARIANATHE, empoisonne par Mithridate son père : II, 549.

ARIASPE, fils d'Artaxerxe, prépare un breuvage mortel, et se déivre de la vie : III, 511.

ARINÈS, fils de Philippe : II, 604. Son tempérament altéré et sa raison troublée par des breuvages, 660.

ARIXÈ, ami de Cyrus, frappe le premier Artaxerxe : III, 496.

ARIMANE, dieu des Perses : I, 528. Mauvais prince. 545.

ARINNESTUS tué Mardonius à la bataille de Platée : II, 19.

ARIOBARZANE I^{er}, roi de Cappadoce, rétabli par Sylla : III, 241.

ARIOBARZANE II, roi de Cappadoce, rétabli par Ciceron : III, 151.

ARIOVISTUS, roi des Gaulois : II, 691. Vaincu par César, 692.

ARISTAGORAS, greffier de Cyzique. Songe qu'il eut : II, 517.

ARISTANDRE de Telmisse, devin : II, 598. Comment explique la sueur de la statue d'Orphée, 608. Raisons dont il se sert

pour consoler Alexandre du meurtre de Clitus, 641.

ARISTÉAS, chef d'une sédition, appelle Pyrrhus à Argos : II, 144.

ARISTÉAS LE PROCONÉSIEN, meurt dans la boutique d'un foulon, et disparaît lorsqu'on vient pour l'enterrer : I, 121.

ARISTENÈTE OU ARISTÈNE. Ce qu'il dit touchant les Achéens : II, 83.

ARISTIDE. Son origine; diversité d'opinions sur sa fortune : II, 1, 2. Son amitié pour Clis hène; son esime pour Lycurgue; son zèle pour le gouvernement aristocratique; opposition de ses principes avec ceux de Thémistocle, 3, 4. Son éjuité, son intégrité dans l'administration des finances; fausement accusé de malversation par Thémistocle; reproches qu'il qu'il fait aux Athéniens de leur inconséquence, 5. Défère le souverain commandement à Miltiade; sa valeur et sa modération à la bataille de Marathon, 6. Justice d'Aristide, banni par l'ostracisme; durée de ce bannissement à Athènes; condamné par un Athénien qui ne le connaissait pas; il est rappelé, et l'ostracisme est aboli; pourquoi, 7, 8. Son entretien avec Thémistocle, qu'il aidait de ses conseils et de sa personne, 9. Il s'accorde avec Thémistocle pour faire retenir Xerxès. Réponse d'Aristide aux ambassadeurs des Lacédémoniens et à ceux de Mardonius, 10, 11. Il est envoyé à Sparte pour presser les secours de troupes; nommé général des Athéniens, 11. Il apaise par sa prudence les dissensions élevées entre les alliés, et arrête une conspiration formée dans le camp, 13, 14. Apaise les Athéniens, mécontents de Pausanias, 15, 16. Attaque les Grecs qui étaient du parti des Mèdes. Les troupes d'Aristides'emparent du camp des Perses, et y font un immense butin, 18 et suiv. Dispute sur le prix de la valeur entre les différents corps d'armée de la Grèce, apaisée par Aristide; sur son avis, on envoie chercher du feu sacré à Delphes pour purifier les autels souillés par les Barbares. Fêtes publiques établies par son décret, 20 et suiv. Aristide rejette comme injuste un projet de Thémistocle, présenté comme utile et salutaire à la Grèce, 22. Sa justice contribue à déterminer les alliés à se joindre aux Athéniens, 23. Impose une taxe sur chaque pays pour soutenir cette ligne; elle est assurée par serment prononcé par Aristide au nom des Athéniens, *ibid.* et suiv. Sa conduite polique après avoir procuré à sa patrie l'empire sur des peuples nombreux. Il vécut pauvre jusqu'à sa mort, 25. Sa mort, rapportée diversement; son tombeau élevé à Phalère, 26, 27.

ARISTIDE de Locres, refuse l'offre de ses

filles en mariage à Denys; mot d'Aristide à ce tyran : I, 606.

ARISTIDE, auteur des *Milésiaques* : II, 425.

ARISTION, tyran d'Athènes, insulte Sylla et sa femme; son portrait et sa conduite : II, 250.

ARISTIPPE succède à Aristomachus, qui fut tué : III, 465. Vie malheureuse qu'il mène, 466. Est égorgé dans sa suite, 468.

ARISTOBULE, roi des Juifs, fait prisonnier par Pompée : II, 550.

ARISTOBULE, historien, cité : II, 608, 610, 611, 615, 636, 658; III, 111.

ARISTOCLITE, père de Lysandre : II, 207.

ARISTOCRATÈS, historien, cité : II, 82.

ARISTOCRITE, envoyé de Pexodore à la cour de Philippe : II, 604.

ARISTODÈME, tyran de Mégalopolis : II, 69.

ARISTODÈME de Millet accompagne les ambassadeurs ahéniens dans leur retour : III, 261. Très savant dans l'art de flatter, 266. Annonce à Antigonus la victoire de son fils, 267.

ARISTODICUS de Tanagre assassine Ephialtes : I, 401.

ARISTOGTON porte le premier coup à la tyrannie des Pisistratides : II, 33.

ARISTOMACHUS, tyran d'Argos : III, 465. Tué par ses domestiques, *ibid.*

ARISTOMACHUS le jeune abdique la tyrannie, entre dans la ligue achéenne, et fait la guerre à Cléomène : III, 472.

ARISTOMACHUS, banni de Sicione : II, 478.

ARISTOMAQUE, fille d'Hipparinus, femme de Denys l'ancien : III, 566, 567. Ce qu'elle dit à Dion en lui présentant sa femme Arétée, 598. Elle est jetée à la mer avec la femme et le fils de Dion par ordre d'Icètes, 402.

ARISTON propose et fait passer le décret qui accorde des gardes à Pisistrate : I, 256.

ARISTON de Chio. Son opinion sur les superfluités : II, 50. A transmis un jugement de Théophraste sur Démocrite et Démède : III, 102.

ARISTON, pirate corin'lien, bat par ruse Nicias : II, 379. Tué dans un combat naval en faisant des prodiges de valeur, 384.

ARISTON, commandant des Péoniens; ce qu'il dit à Alexandre en lui apportant la tête d'un ennemi qu'il avait tué : II, 631.

ARISTONICUS, commandant de la flotte de Mithridate, trahi et livré à Lucullus : II, 518.

ARISTONOUS, joueur de lyre. Sa flatterie pour Lysandre : II, 221.

ARISTOPHANE, cité : I, 414, 476, 486; II, 299, 565.

ARISTOPHANE, garde d'Alexandre : II, 641.

ARISTOPHON, peintre. Son tableau de Némée et d'Alcibiade : I, 486.

ARISTOTE. Son ouvrage sur les vainqueurs des jeux pythiques : I, 239. Dit avoir vu la prise de Rome par les Gaulois, 360. Cité, 401, 414. Dit que presque tous les hommes usent mal ou abusent de leur fortune, 631. Cité, II, 26. Avait, selon Antipater, le talent de persuader ce qu'il voulait, 60. Dit que les hommes à grand caractère sont sujets à la mélancolie, 207. La publication de ses ouvrages par Andronicus de Rhodes, 262. Choisi par Philippe de Macédoine pour instruire Alexandre, 602.

ARISTOTE d'Argos, ami d'Aratus, excite une révolte dans sa ville : III, 201. Proposition qu'il fait à Aratus, 478.

ARISTOTE le dialecticien fait périr Abantidas : III, 450, 451.

ARISTOXÈNE le musicien, cité : II, 26. Ses mémoires cités, 599.

ARISTRATE, tyran de Sicione. Histoire de son portrait : III, 457.

ARMES. Changement fait par Camille dans les armes des Romains : I, 375.

Armilustrium, lieu où l'on purifiait les troupes : I, 116.

ARNACES, eunuque de Xerxès, envoyé vers ce prince : I, 520.

Aromates. Les meilleurs croissent dans les pays les plus secs et les plus chauds : II, 600.

ARRIUS (Quintus), ancien préteur, dénonce les attroupements qui se faisaient dans l'Étrurie : III, 135.

ARSACIDES (rois), nés la plupart de courtisanes : II, 425.

ARSANE, fils naturel d'Artaxerxe : III, 511. Tué par Harpale, fils de Tiribaze, 512.

ASSANIAS, fleuve d'Arménie : II, 338.

ARTABANE, capitaine sous Xerxès. Son discours à Thémistocle sur les mœurs des Perses : I, 522.

ARTAGERSE, général des Caducéens. Ce qu'il dit à Cyrus : III, 495. Tué par Cyrus, *ibid.* et 498.

ARTASIRAS, appelé l'œil du roi : III, 497. Apprend à Artaxerxe la mort de Cyrus, *ibid.*

ARTAVASDE, roi d'Arménie, amène six mille cavaliers à Crassus; conseil qu'il lui donne : II, 410. Il lui envoie des courriers, et lui conseille de retourner par l'Arménie, 413. A composé en grec des tragédies, des barangues et des histoires, 425. Amène à Antoine un corps de troupes, III, 524. Il le quitte et se retire avec ses troupes, 525. Sa retraite prive Antoine de la gloire de terminer cette guerre, 534. Est retenu prisonnier, et conduit chargé de fers à Alexandrie, *ibid.*

ARTAXATA, capitale de l'Arménie : II, 538.

ARTAXE, roi d'Arménie : II, 338.

ARTAXERXE, premier du nom, surpassa tous les rois de Perse en douceur et en magnanimité; surnommé Longue-Main, pourquoy : III, 489, 490.

ARTAXERXE MNÉMON. Son origine, sa famille, son caractère doux et modéré, son mariage : III, 490. Succède à Darius; cérémonies de son sacre à Pasargades, *ibid.* Sa générosité, 492. Ses préparatifs de défense contre l'armée de son frère Cyrus, 494. Combat entre Cyrus et lui; tue Cyrus, selon plusieurs historiens, 496. Fait couper la tête et la main droite de Cyrus, et regagne son camp après avoir essuyé beaucoup de fatigue, 498. Récompenses qu'il donne à ceux qui ont blessé Cyrus, 499. Voulant s'attribuer la gloire de l'avoir tué lui-même, il fait arrêter un Carien qui s'en vantait, *ibid.* Soulève, à force d'argent, une partie de la Grèce contre les Lacédémoniens, 504. Donne aux Grecs la paix appelée d'Antalcidas, *ibid.* Présents qu'il fait à Timagoras, 505. Sa réconciliation avec Parysatis, 506. Fait la guerre aux Egyptiens et aux Caduséens; extrémité à laquelle il se trouve réduit avec son armée; fait la paix avec leurs rois, trompés par Tiribaze et son fils, *ibid.* et *suiv.* Fait périr ceux des grands et des courtisans dont il croit avoir quelque chose à craindre, 508. Nomme Darius son successeur; lui accorde Aspasia, une de ses maîtresses, et la lui enlève peu après pour en faire une prêtresse de Diane, *ibid.* et *suiv.* Mort d'Artaxerxe, 512.

ARTÉMIDORE. Service qu'il rend à Lucullus : II, 521.

ARTÉMIDORE de Gnide veut prévenir César de la conjuration de Brutus : II, 723.

ARTENISE, fille de Lygdamis, remet à Xerxès le corps d'Ariamène : I, 519.

ARTÉMISIE, mois macédonien : II, 609.

ARTÉMIS le Golophtien. Ce qu'Alexandre lui dit : II, 611.

ARTÉMON, surnommé Périphorète. Sa manière de vivre : I, 414.

ARTÉMON, ingénieur de Périclès : I, 414.

ARTHMIADAS aide Lycurgue dans l'établissement de ses lois : I, 147.

ARTHIENUS de Zélie, noté d'infamie, lui, ses enfants et toute sa postérité : I, 512.

ARTORIUS (Marcus), ami de César. Songe qu'il eut : III, 434.

Arts et métiers. Division du peuple romain par arts et métiers, faite par Numa. Effets salutaires de cette division : I, 202, 203. Les arts qu'on ne cultive que pour le gain ou pour la gloire se flétrissent aisément dans les petites villes : III, 96. Encouragés et portés à la perfection sous Périclès : I, 403 et *suiv.* Arts inutiles

bannis de Sparte par Lycurgus : I, 150, 151.

Arts. Erreur de ceux qui ont cru les arts semblables aux sens naturels : III, 235.

ARUNS, fils de Tarquin, et Brutus se tuent l'un l'autre : I, 282.

ARUNS, Toscan. Son histoire : I, 534.

ARYBAS, roi d'Épire : II, 116.

As, petite monnaie. Sa valeur : I, 553.

ASCALIS, fils d'Iphita, chassé du trône des Maurusiens : II, 441, 442.

ASCLÉPIADE, fils d'Hipparque, annonce à Athènes la mort d'Alexandre : III, 16.

ASCULUM, ville d'Italie : II, 525.

ASINARIUS, rivière de Sicile : II, 585.

ASOPUS, rivière de l'Attique : II, 11.

ASPASIE s'attache aux principaux d'Athènes. Sa conduite déréglée : I, 412. Accusée d'impieété, est sauvée par Périclès, 418.

ASPASIE de Phocée, en Ionie; aimée de Cyrus et appelée *la Sage* : III, 508, 509. Prêtresse du temple de Diane Anitis, à Ecbatane, 509.

ASPHALIUS, surnom de Neptune : II, 82.

ASPI, forteresse d'Argos : II, 146.

ASSUS, rivière de la Béotie : II, 251.

ASTÉNOPUS, le premier qui étendit la puissance des éphores : III, 194.

ASTYCHUS, amiral des Perses. Ses trahisons : I, 495.

ASTYPHILUS de Posidonie, devin. Explique le songe de Cléon : II, 501.

Asyle, lieu de refuge à Rome bâti par Romulus. Il contribue à l'agrandissement rapide de la ville : I, 103.

ATHAMANES, peuple de Thessalie : II, 571.

ATHANIS, historien grec, cité : I, 618.

ATHÈNES. Non donné par Thésée à l'ancienne et à la nouvelle ville, qu'il réunit pour ne faire qu'une cité : I, 75. Oracle de la sibylle en faveur de cette ville, *ibid.*

ATHÉNIENS. Les jeunes Athéniens enfermés dans le labyrinthe vont en Crète; leurs divers voyages; ils prennent le nom de Bottièens : I, 67. Ils ne s'étaient pas appliqués à la marine du temps de Thésée, 68. Ils députent à Rome pour se faire décharger d'une amende : II, 54. Blâmés de la joie qu'ils témoignent de la mort de Philippe : III, 110.

ATHÉNODORE, surnommé Cordylion, philosophe stoïcien, se refuse à toutes les sollicitations des généraux et des rois qui voulaient se l'attacher : III, 38.

ATROS (mont). Projet d'un architecte sur cette montagne : II, 635.

ATISON, rivière d'Italie : II, 175.

ATLANTIQUES (îles), nommées aussi Fortunées; leur éloignement de l'Afrique, beauté et douceur de leur climat; opinion générale qu'elles renferment les Champe-

Élysées, célébrés par Homère : II, 441.

ATTALÉS (les), rois de Pergame, aussi célèbres par leurs immenses richesses que par la bibliothèque qu'ils avaient formée : III, 562.

ATTALIE, vile de Pamphylie : II, 579.

ATTILIA, femme de Caton d'Utique, chassée à cause de sa mauvaise conduite : III, 48.

ATTOSSA, fille et femme d'Artaxerxe : III, 506.

ATTIQUE. Ingratitude et sécheresse de son sol : I, 249, 250.

ATTYS. Deux Attys, l'un en Syrie, l'autre en Arcadie, tués par un sanglier : II, 456.

AUFIDE, rivière d'Italie : I, 452.

Auges, supplice en Perse; en quoi il consiste : III, 500.

Augures. Prêtres de Rome; objet de leur institut on : I, 565, 566.

AUGUSTE. Son mot sur Rhymitalces : I, 110. Cité : 097.

AURÉLIA, mère de Césir : II, 681.

AUTOCHTONES, premiers habitants de l'Attique : I, 60.

Acarice, réduit Sparte à un état d'humiliation indigne de son ancienne grandeur : III, 176. Oracles qui aversissent les Spartiates de s'en garantir, 180.

Avenir. La plupart des hommes sacrifient le présent à l'avenir : II, 195.

Artil. Son étymologie; les femmes romaines faisaient un sacrifice à Vénus le premier de ce mois : I, 204.

B.

BABYCE, pont sur l'Eurotas, ou l'Eurotas même : I, 148, 651.

BABYLONIE. Chaleur de son sol : II, 629.

BACCHIADES. S'enfuient de Corinthe à Lacédémone : II, 207.

BACCHIDES, eunuques. Envoyé par Mithridate, avec ordre de faire mourir ses sœurs et ses femmes : II, 524.

BACCHUS OMESTES : I, 518 et 539. La fontaine où il fut lavé par ses nourrices, II, 229. On lui donne plusieurs mères. Terrible à la guerre, 684.

BACCHYLIDE. Cité : I, 190.

BALINUS ou Cēbalinus, frère de Nicomachus : II, 638.

BALISSUS, ruisseau du pays des Parthes : II, 414.

BALTÉ, nymphe inconnue : I, 240.

BANDIUS s'attache aux Romains et à Marcellus. Service qu'il leur rend contre Annibal : I, 679. Avait couvert de son corps Paul-Émile à la bataille de Cannes, *ibid.*

BANNIS DE THÈBES, déguisés en chasseurs : I, 645. Entrent dans Thèbes en habits de paysan, 644.

BANNIS D'ACHAÏE. Mot de Caïon le Censeur à leur sujet : II, 42.

BANTIA, ville d'Italie : I, 695.

BARBARES. Les Grecs regardaient toutes les autres nations comme barbares : II, 210.

BARBE, donne à l'ennemi la prise la plus facile : I, 62.

BARBIER qui débita la nouvelle de la défaite des Athéniens en Sicile; comment traité : II, 388.

BARBIUS PROCULUS, ennemi de Galba. Son emploi : III, 531.

BARCA. Mot de ce Carthaginois à Annibal après la défaite de Cannes : I, 454.

BARCA prie à souper Munatius et Marcia, femme de Caton : III, 58.

BARDIËNS, satellites de Marius : II, 190. Leur insolence, 192. Comment tués, *ibid.*

BARDULLIS, roi des Illyriens : II, 122.

Barques remplies de torches, enduites de poix et de bitume : III, 544.

BARSINE, sœur d'Artabaze, aimée par Alexandre : II, 461, 615. Il en eut un fils nommé Hercule, *ibid.*

BARSINE (Marie), femme d'Eumène : II, 461.

Basilique de Paulus, bâtie des trésors amassés par César dans les Gaules : II, 699.

BASILUS LUCIUS, officier de Sylla : II, 247.

BASTARNES, peuples au-delà de la Macédoine. La guerre est leur unique métier : I, 570.

BATABACKS, grand-prêtre de la mère des dieux à Péssinunte; ce qu'il prédit aux Romains : II, 168.

Bataille, tribunal où ceux qui sont soupçonnés de lâcheté peuvent se justifier : II, 14.

Bataille des Toscans contre les Romains : I, 282. D'Allia, où les Romains furent défaits par les Gaulois, 558. Des Amazones, 75, 76. De Cannes, 453. De Marathon : II, 5 et suiv. Des Thermopyles : I, 313. D'Arimistum, 314. De Salamine, 318. De Platée : II, 20. De Cunaxa : III, 494. Le nombre des morts, 498. De Leuctres : III, 503; II, 505. A fait perdre aux Lacédémoniens la souveraineté de la Grèce : II, 503 et 504, et III, 503. De Mantinée : II, 76. De Chéronée, entre Agésilas et les Thébains : II, 495. De Chéronée, entre les Grecs et Philippe : III, 108. Autre, où les Béotiens sont battus par les Étoliens, 459. Autre, où les généraux de Mithridate sont battus par Sylla : II, 255. De Cranon, où les Athéniens sont battus par Cratès et Antipater : III, 115. Des Corinthiens contre les troupes d'Argos et de Cléone : I, 604. Du Granique; le nombre des morts : II, 609, 610. D'Arhèles, 625, 626. D'Ipsus, 118. D'Égos-Potamos en

de la rivière de la Chèvre, 214. Bataille sans larmes, 508. De Thaspis : III, 73. D'Orchomène : II, 258. De Naxos : III, 5. De Dyrrachium, 70. De Pharsale : II, 710. Réflexions sur elle, 574, 575. D'Actium : III, 342. De Bébriac, 544. Othon la perdit, *ibid.*

Bataillon sacré. Ce qui le composait : I, 651.

Bataillon composé d'amis, serait invincible : I, 651.

Bâtards. Quels ils étaient chez les Athéniens : I, 422. Ne pouvaient s'exercer avec les véritables Athéniens, 508. Bâtard de Périclès inscrit sur le registre des citoyens, condamné à la mort, 423.

Batares, les meilleurs cavaliers de la Basse-Germanie : II, 546.

BATHYCLÈS, célèbre sculpteur : I, 157.

Bâton. Quand les Lacédémoniens cessèrent de porter des bâtons dans les assemblées : I, 152.

Bâton augural de Romulus, retrouvé entier dans la chapelle de Mars : I, 568.

BATTALUS, surnom de Démosthène : III, 98. Nom d'un poète qui ne faisait des vers que pour exciter la débauche, *ibid.*

BÉBRIAC (bataille de) : III, 544.

BELGES, peuple de la Gaule : II, 692.

Belier né avec une seule corne : I, 597.

Bélier, machine de guerre. An oïne en avait un de quatre-vingts pieds de long : III, 524.

BELLINUS, préteur, pris par les pirates : II, 538.

BELOURIS, secrétaire du roi de Perse, porte au roi une lettre de Timagoras : III, 503.

BÉOTIE. Ses peuples étaient décriés dans la Grèce pour leur stupidité : I, 26. Pindare, Epaminondas, Plutarque, en étaient originaires, 26, 27.

BÉOTIENS. Seuls en droit de faire leurs sacrifices en Aulide. Insultes qu'ils font à Agésilas : II, 486.

BÉRÉNICE, femme de Mithridate. Sa mort : II, 524.

BESSUS. Sa perfidie et le supplice dont Alexandre le punit : II, 635.

BASTIA, général romain, vaincu par Jugurtha : II, 161.

BESTIA. Ce qu'il fit contre Cicéron : III, 141.

BÉTIS, fleuve d'Espagne, qui donne son nom à une partie de l'Espagne : II, 441.

Bibliothèque. Celle d'Alexandrie brûlée : II, 712. Celle de Pergame donnée à Cléopâtre; sa richesse, III, 539. Celle de Lucullus, rendue publique à Rome, devient le centre de réunion des gens de lettres : II, 547, 548.

BISULUS (Publius), ennemi de Marcel : I, 694. Ce qu'il fit contre lui, *ibid.*

BISULUS, consul, se tient renfermé

dans sa maison pendant les huit derniers mois de son consulat : II, 557 et 687.

BIBULUS le jeune, fils de Bibulus et de Porcia. Son *libre* intitulé *Mémoires de Brutus* : III, 415.

Biche, sert à Sertorius à tromper les peuples et ses soldats : II, 443. Égarée, elle lui est ramenée, 456.

Billets pris sur l'aul pour donner les suffrages : I, 520, 418.

Billot, attaché au cou des chiens dangereux : I, 251.

BION, cité : I, 75.

BIRKENNA, fille de Bardullis : II, 122.

BISALTES, peuple de la Thrace : I, 402.

BITHYS, lieutenant du roi Démétrius, défait Arsaius : III, 471.

BLOSSIUS de Cumes, ami particulier d'Antipater de Tarse : III, 225, 252. Sa réponse généreuse au sénat ; se retire auprès d'Aristonicus, et se tue, 254.

Bocchoris. Jugement célèbre qu'il rendit : III, 274.

Bocchus, roi de Numidie, beau-père de Jugurtha ; sa perfidie à l'égard de son gendre : II, 161, 162. Magnifiques présents qu'il consacre dans le Capitole, 181. Rallume la haine de Sylla et de Marius : 241, 242.

Bocchus, roi des Libyens : III, 541.

Boëdromia, fête célébrée à Athènes pour la victoire remportée sur les Amazones : I, 76.

Boëdromion, mois athénien : I, 76.

Bœuf. Sa valeur chez les Romains dans les premiers temps de la république : I, 284. Prodiges d'un bœuf qui avait parlé, 695.

Boiorix, roi des Cimbres, défait Marius : II, 174 et suiv.

Bonheur, en quoi il consiste : III, 95. Acheté par bien des travaux, lorsqu'on pourrait l'avoir sans peine : II, 128.

BONNE-DÉRESSE. Ses mystères : II, 684.

Bonté (la) s'étend plus loin que la justice : II, 58.

Borgnes. Les plus grands capitaines ont été borgnes : II, 456.

Bornes : dignes de la puissance, et témoins de l'injustice : I, 202.

BOTTIÉNIENS, peuple de Thrace ; leur origine ; sacrifices annuels que faisaient leurs filles, et chansons qu'elles chantaient dans leurs solennités : I, 67.

Bouclier d'airain tombé du ciel à Rome entre les mains de Numa : I, 198. Boucliers qui suent du sang, 441.

BOULIMIE. Cause de cette maladie : III, 422.

Bourgs (es), comédie d'Eupolis : I, 595.

BRACHULLELIS, grand partisan de Philipe : II, 95.

BRASIDAS. Pourquoi s'opposait à la

paix ; tué dans un combat près d'Amphipolis : II, 567.

BRAURONE, bourg de l'Attique : I, 259.

BRENNUS, général gaulois, met son épée dans la balance dont les Romains se servaient pour peser l'or qu'il avait exigé d'eux ; ses troupes battues par Camille : I, 565, 566.

BRETAGNE (Grande-), Angleterre ; César en entreprend la conquête : II, 694, 695.

Brigands. La Grèce en produisait beaucoup du temps d'Hercule et de Thésée ; guerre que leur faisait Hercule ; ils profitent de son absence pour commettre leurs brigandages : I, 62, 63.

Briges, étaient des valets des soldats : III, 456.

BRUNDISE, ville d'Italie : II, 265.

BRUTIUS SURA, lieutenant de Sentiis, bat Archélaüs et le chasse de la Grèce : II, 248.

BRUTUS (Junius), consul, fait mourir ses deux fils : I, 280. Il livre un sanglant combat aux Toccans ; Aruns, fils de Tarquin, et lui se rencontrent et se tuent l'un l'autre : 282. Son éloge, 283. Aïeul de Marcus Brutus, un des assassins de César : III, 400.

BRUTUS (Junius), père de celui qui tua César ; défend Mutine contre Pompée ; se rend ; Pompée le fait tuer : II, 552. Bien différent de son fils, *ibid*.

BRUTUS (Marcus). Son origine, sa naissance : III, 405, 406. Il s'attache à la philosophie de Platon, 406. Il accompagne en Cypré Caton son oncle, 407. Il embrasse le parti de Pompée, *ibid*. Comment il est reçu de Pompée ; à quoi il s'occupe la veille de la bataille de Pharsale, *ibid*, et *suiv*. Intérêt que César prend à lui, 408. Il se rend au camp de César, et obtient de lui tout ce qu'il lui demande, *ibid*, et *suiv*. Gouverneur de la Gaule cisalpine, il en fait le bonheur ; nommé par César à la préfecture de Rome, 409. Dénoncé à César, 410. Avis qu'on lui adresse de toutes parts pour l'engager à entrer dans la conspiration, *ibid*, et *suiv*. Cassius l'y détermine, 411. Brutus et Cassius gagnent Ligarius et d'autres amis, 412. Brutus cache le projet à Porcia sa femme, 413, 414. Il ne quitte pas le sénat, quoiqu'on lui ait dit que sa femme était morte, 415. Il s'oppose au meurtre d'Antoine ; il se rend au Capitole, suivi du peuple, 417. Brutus et les conjurés se retirent à Antium, 419. Brutus fait célébrer des jeux magnifiques à Rome, quoiqu'il en soit absent, *ibid*. Il se retire à Elée, 420. Il se rend à Athènes ; bonheurs qu'il y reçoit ; il y fréquente les philosophes, et ne s'en prépare pas moins à la guerre ; il se fait donner des vaisseaux romains richement chargés, qui venaient d'Asie ; se lie avec des Macédoniens et les jeunes Ro-

maïns qui étudiaient à Athènes, 421. Son armée se grossit de jour en jour; accident qui lui est causé par le froid; disette où il se trouve; les gardes de la ville d'Épidaurne lui fournissent des secours, 422. Il bat et fait prisonnier Calus, frère d'Antoine, *ibid.* et *suiv.* Se disposant à passer à Rome, il apprend que le jeune César le fait citer en justice; il se réconcilie avec César, Antoine et Lépide, 425. Il fait mourir le frère d'Antoine; Cassius et lui se réunissent; force de leurs armées, 424. Parallèle de Brutus et de Cassius, *ibid.* Eloge de Brutus, pureté de ses intentions, *ibid.* et *suiv.* Il prend plusieurs villes, et met le siège devant Xanthé, 426. Il fait donner des secours aux Lyciens, *ibid.* et *suiv.* Sa modération lui soumet les autres villes de Lycie, 427. Il fait mourir Théodote, 428. Querelle entre Brutus et Cassius, *ibid.* L'impartialité de ses jugements déplaît à Cassius, 429. il lui apparaît un fantôme, 450. Il campe avec Cassius devant César et Antoine à Philippes; ses largesses à son armée, 451. Cassius, ébranlé par des prodiges, veut différer le combat; Brutus est d'un avis contraire, *ibid.* et *suiv.* Il fait décider la bataille pour le lendemain, 452. Son entretien avec Cassius avant la bataille, *ibid.* et *suiv.* Il commande l'aile droite, et remporte un grand avantage, 453, 454. Sa méprise et celle de Cassius causent leur perte, 455, 456. Sa douleur de la mort de Cassius; il console ses soldats et ranime leur courage, 456. Inquiétude de Brutus sur les dispositions de ses troupes; il laisse passer les prisonniers au fil de l'épée, *ibid.* et *suiv.* Il fait distribuer à ses troupes l'argent qu'il leur avoit promis, et leur promet le pillage de deux villes, 457. Il ignore la victoire remportée par sa flotte sur celle de César, 458. Un fantôme lui apparaît une seconde fois, *ibid.* Son armée est défaite, 459. Il envoie visiter son camp, 441. Il conseille à ses amis de pourvoir à leur sûreté par la fuite; il se tue, *ibid.* et *suiv.* Ses funérailles, 442. Parallèle de Dion et de Brutus, 445 et *suiv.*

BAUTUS, lieutenant de Carbon : II, 525.

BRUTUS ALBINUS (Décimus) empêche César de remettre l'assemblée, et de congédier le sénat; son discours, II, 722, 725. Associé par les conjurés : III, 411, 412.

BUCATIUS, un des mois des Thébains : I, 656.

BUCÉPHALE, cheval superbe et foudroyant, dompté par Alexandre : II, 601, 602. Ce qui lui fit donner ce nom, et prix qu'il fut payé, 662.

BULLES, ornements d'or que portaient les jeunes Romains : II, 446, 458.

BUSIRIS, immolé par Hercule : I, 65.

BUTAS, poète qui dans ses vers élégiaques a rapporté les origines fabuleuses des coutumes romaines; son explication des fêtes Lupercales : I, 115.

BUTES, général des Perses, se brûle dans Eione : II, 289.

C.

CABIKES. Leur temple à Samothrace, ruiné par les pirates : II, 558.

CADMÈS, citadelle de Thèbes : I, 641. Prise pour la Béotie : III, 19.

CALUS ACILIUS, traduit en latin les discours grecs de Carnéade : II, 54.

CALUS BILLIUS, enfermé dans un tonneau avec des serpents : III, 254.

CALUS GRACCHUS, voy. GRACCHUS.

CALUS MINUTIUS. Son avis sur la demande de Tarquin : I, 278.

CALUS VETURIUS, condamné à mort : III, 258.

CALANUS, philosophe indien. Estime qu'en faisait Alexandre : II, 603. Sa fierté; son nom propre était Sphines; pourquoi appelé Calanus, 651. Belle image qu'il donne à Alexandre d'un grand empire, 651, 652. Il se brûle lui-même, 654.

Calendrier romain, réformé par Numa : I, 205. Par César : II, 718, 719.

CALIGULA (Calus), fils aîné de Germanicus, tué avec sa femme et sa fille : III, 358.

CALLÉCIENS, peuple d'Espagne : II, 686.

CALLÉON. Conseil qu'il donnait à Pompée : 558.

CALLIADAS commandait avec Xénophon les Athéniens lorsqu'ils furent battus en Thrace par les Chalcidiens : II, 564.

CALLIAS, porte-flambeau aux fêtes; emploi très honorable : II, 6 et 29. Comment il s'enrichit; son injustice et sa barbarie, 6.

CALLIBIUS, Spartiate, laissé gouverneur à Athènes : II, 218.

CALLICLÈS. Sa maison exceptée de recherches judiciaires, par respect pour sa nouvelle épouse : III, 115.

CALLICRATE, général de cavalerie de Syracuse; combat Lamachus, et se tue avec lui : II, 376, 377.

CALLICRATÈS, le plus beau, le plus grand et le mieux fait de l'armée des Grecs, meurt blessé par les Barbares; ce qu'il dit en mourant : II, 17.

CALLICRATÈS et ICTINUS, grands architectes, firent le Parthénon : I, 404. Callicratès entreprit la longue muraille d'Athènes, *ibid.*

CALLICRATÈS, descendant d'Anticrate, qui avait tué Epaminondas : II, 510.

CALLICRATIDAS, nommé général à la place de Lyandre : II, 209. Se rend près de Cyrus pour lui demander de l'argent,

mais n'est point admis; il est tué dans un combat, 210, 211.

CALLIMAQUE, grand ingénieur de Mithridate; met le feu à la ville d'Amisus: II, 325. Sa grande capacité dans la guerre; pris dans Nisibe, et chargé de fers, 340.

CALLIMÉDON, surnommé *Carabus*, orateur, prend le parti d'Antipater: III, 114.

CALLIPHON, banni d'Athènes, obtient de Sylla le pardon des Athéniens: II, 251, 252.

CALLIPIDES, excellent acteur grec pour le tragique: I, 501. Sa vanité: II, 498.

CALLIPUS, ami de Dion, aspire à la tyrannie: III, 400. Trame contre lui, *ibid.* Sa conduite éclairée par la femme et les enfants de Dion; il les rassure par les serments les plus sacrés, 401. Ses soldats assassinent Dion et emprisonnent la femme et la sœur de ce général, 402. Ne jouit pas long-temps de son crime; il est tué par Leptines et Polyperchon, *ibid.*

CALLISTHÈNE, affranchi de Lucullus; donne un breuvage à son maître pour s'en faire aimer: II, 349.

CALLISTHÈNE, philosophe, prend querelle avec Anaxarque; son indiscrétion le rend odieux à Alexandre, à qui il refuse l'adoration. Sa mort: II, 643, 644. Cité: I, 357, 650; II, 26, 295, 296, 509, 620, 627.

CALLISTRATE, orateur d'Athènes, prononce un discours auquel assiste Démosthène: III, 98.

CALLISTRATE, premier secrétaire de Mithridate, tué par avarice par les soldats de Lucullus: II, 325.

CALPURNIE, femme de César: II, 550, 687, 722, 725.

CALPURNIUS LILABARIUS tue Salinator en trahison: II, 440.

CALVISIUS, ami d'Auguste. Reproches qu'il faisait à Antoine: III, 359.

CANEYSE. Son armée engloutie en Égypte: II, 620.

Caméléon. Cet animal ne peut prendre la couleur blanche: I, 492.

CAMÉRIENS, peuples voisins de Rome, sont défait par Romulus: I, 117.

CAMILLE. Il fut honoré de toutes les dignités, et ne fut pas consul; il illustre la famille des Furius: I, 544, 545. Combattant comme simple chevalier, il est nommé censeur, et remédie à la dépopulation de Rome, causée par la guerre; met de nouvelles impositions pour subvenir aux besoins du siège de Veies, capitale de la Toscane; est nommé un des tribuns militaires, 545, 546. Nommé dictateur, il fait vœu de faire célébrer les grands jeux s'il est vainqueur, 547. Il entre en triomphe à Rome; il s'oppose à la loi qui envoyait des Romains habiter et repeupler Veies; il avait voué à Apollon

la dime du butin fait à Veies, s'il en revenait vainqueur, 549, 550. Nommé tribun militaire, il renvoie aux Veiens leurs enfants; après avoir exigé d'eux quelques contributions, il fait la paix et se rend à Rome, 551, 552. Accusé et condamné à l'exil, il prononce des imprécations contre ses concitoyens et se retire, 553. Il engage les jeunes Ardeates à combattre les Gaulois; à leur tête, il défait un très grand nombre de Gaulois; rappelé de son exil, il est nommé dictateur, 561-563. Arrive en force à Rome, charge les Gaulois et les chasse de la ville, 565, 566. Rentre triomphant dans Rome, s'occupe à réparer les dégâts de la guerre, combat de nouveau la proposition d'aller s'établir à Veies, et amène le peuple à y renoncer, 566-568. Est nommé dictateur pour la troisième fois, 568. Il fait transporter hors de la ville le tribunal pour y juger Manlius, 572. Nommé pour la sixième fois tribun militaire, il refuse; le peuple le force d'accepter; il défait les Prénestins et les Volques, soumet les Tusculans qui s'étaient révoltés, *ibid.* et *suiv.* Dictateur pour la quatrième fois, 574. Dictateur pour la cinquième fois, il marche contre les Gaulois qui avaient fait une nouvelle irruption en Italie, et remporte une victoire complète, 574-576. Il fait vœu de bâtir un temple à la Concorde, 576. Meurt de la peste; regrets que sa mort cause aux Romains, 577. Parallèle de Thémistocle et de Camille, *ibid.* et *suiv.*

CAMILLUS, nom qu'on donnait à Rome au jeune homme qui servait dans le temple de Jupiter: I, 192, 193.

CAMULATUS, officier de Brutus, passe aux ennemis à sa vue: III, 459.

CAMURIUS, meurtrier de Galba: II, 555.

Canathre, espèce de char dont les jeunes filles de Sparte se servaient pour aller aux cérémonies publiques: II, 496.

CANIDIUS donne à Antoine un bon conseil qu'il ne suit pas: III, 545. Reçoit d'Antoine l'ordre de revenir par la Macédoine en Asie, 546.

CANINIUS REBILIUS est nommé consul pour un jour: II, 718.

CANNES (Bataille de). Traitement sévère du sénat envers les soldats romains qui avaient fui ou avaient été faits prisonniers à la bataille de Cannes: I, 681.

CANNICIUS, un des capitaines de Spartacus: II, 403.

CANTHARUS (le port de): III, 20.

CANUSIUS. Cité: II, 694.

CANUTIUS, comédien grec de grande réputation: III, 419.

CAPANÉE, homme modeste. Éloge qu'en fait Euripide: I, 640.

CAPHYS, envoyé à Delphes par Sylla pour prendre tous les trésors du temple:

II, 249. Ce qu'il écrit à Sylla, *ibid.* Grand service qu'il rend à Sylla, 252.

CAPITOLE. Effet que produit la vue du Capitole sur les juges de Manlius : I, 571, 572. Brûlé du temps de Sylla : II, 264.

CAPITOLINUS, Romain très corrompu, dénoncé pour avoir fait une proposition infâme au fils du grand Marcellus : I, 675.

CAPOUE, ville d'Italie, célèbre par la retraite d'Annibal après la bataille de Cannes, reprise par les consuls Appius et Fulvius : I, 465.

CAPPADOCIENS, ont enseigné aux Romains le culte d'une déesse, soit la Lune, soit Minerve, soit Bellone : II, 246.

CARAMANIE, province de l'Inde : II, 652.

CARBON, succède à Cinna : II, 524. Mis à mort par ordre de Pompée, 527.

CARDIA, ville de Thrace : II, 460, 461.

CARIEN qui avait blessé Cyrus ; sa malheureuse ambition : III, 499. Comment puni, *ibid.*

CARINUS, lieutenant de Carbon : II, 525.

CARMENTALES ; quelle fête c'était : I, 114.

CARNÉADE, ambassadeur à Rome : II, 54. Combien les Romains furent contents de lui, *ibid.* Auteur de la nouvelle Académie, 548 ; III, 127.

CARNIEN, le mois Métagitnion, ou septembre : II, 386.

CARRÉS, ville de Mésopotamie : II, 418.

CARTHAGINOIS envoient vingt galères à Rhèges pour s'opposer au passage de Timoléon : I, 608. Reviennent en force sous Asdrubal et Amilcar, 619. Passent le Crimée devant Timoléon ; leur ordre de bataille, 620. Dans toutes leurs guerres, se servaient de soldats étrangers, 622. Envoyent un renfort en Sicile, sous la conduite de Gison ; prennent pour la première fois des Grecs à leur service, 623.

CASCA est sur le point de découvrir le secret de la conspiration contre César : III, 415. Fut le premier qui frappa César : II, 724 ; III, 416. Réprimande très sérieuse qu'il fait à Brutus, 437.

CASPIENNE (mer). On trouve dans les pays circonvoisins un grand nombre de serpents venimeux : II, 547. Opinion d'Alexandre sur cette mer, contredite, 635.

CASSANDRE de Mantinée ; banni de sa patrie, il se retire à Mégalopolis, attiré par Crausis. Après la mort de Crausis, il se charge de l'éducation de Philopémen : II, 69.

CASSANDRE, fils d'Antipater, se moque des Barbares qui adoraient Alexandre : II, 657. Ce qu'il dit à Alexandre, et la frayeur qu'il eut, 657, 658. Vive impression que fit sur lui à Delphes la vue d'une statue d'Alexandre, 658. Fait arrêter Démade et son fils, et les égorge ; il s'empare des affaires : III, 22, 25. Il est le seul

des lieutenants d'Alexandre qui ne prend pas le titre de roi, 267. Sa mort, 280. Son attentat contre Alexandre-le-Grand, 282.

CASSIUS. Fermeté de son caractère, jeune encore : III, 410, 411. Chef de la conspiration contre César, 410. Brutus et lui s'étant réunis y font entrer plusieurs autres Romains, 412. Parallèle de Cassius et de Brutus, 424. Cassius s'empare de Rhodes, 427. Différend survenu entre Brutus et lui, 428. Ils se réconcilient, 429. Effrayé par des prodiges, il voulait différer le combat contre César et Antoine, 431. Son entretien avec Brutus avant le combat, 432, 433. L'aile qu'il commandait est entièrement détruite, 434. Est tué par Pindarus, un de ses affranchis, 435.

CASSIUS SCÉVA. Se distingue par sa bravoure au combat de Dyrrachium, où il a l'œil crevé d'une flèche : II, 689.

CASTOR et POLLUX. Maîtres d'Athènes, ils ne demandent qu'à être initiés aux mystères. Ils y reçoivent les honneurs divins sous le nom d'Anaces ; diverses étymologies de ce mot : I, 80 et 199. Air de Castor joué par les Spartiates en allant à l'ennemi : 163.

CASTULON, ville des Celtibériens : II, 437.

CASTUS, un des capitaines de Spartacus : II, 403.

CATILINA, conspire contre Rome : III, 152. Appelle des troupes à Rome, 154. Il tente de faire assassiner Cicéron, 156. Délai, il périt avec toute son armée, 161.

CATON LE CENSUR, originaire de Tunculum : II, 34. Orateur aussi éloquent que désintéressé, 55. Il fait sa première campagne à dix-sept ans ; il mène à l'armée la vie la plus sobre, *ibid.* Il se lie d'amitié avec Manius Curius, *ibid.* et suiv. Il prend des leçons du philosophe Nérarque, 56. Nommé tribun des soldats, puis questeur, 57. Questeur du grand Scipion en Afrique. Choqué de sa magnificence et de ses dépenses, il lui en fait des reproches ; le quitte en Sicile et l'accuse à Rome, *ibid.*

On le nommait le Démosthène romain, *ibid.* Sa conduite intégrè et sévère dans le gouvernement de Sardaigne, 59, 40. Plusieurs de ses paroles mémorables, ses satires, ses bons mots, 40-42. Consul avec Valérius Flaccus, il a le département de l'Espagne, en soumet une partie par les armes, et attire l'autre par la persuasion, 42, 43. Il fait raser les murailles de plus de quatre cents villes ; subjugué les Lacétaniens ; reprend six cents déserteurs, qu'il fait mourir ; reçoit les honneurs du triomphe, et n'en devient que plus actif, 43, 44. Ses campagnes en Thrace et en Grèce ; il contient les villes grecques dans la soumission, envoie reconnaître le pas des Thermopyles, force

le passage, et va en porter la nouvelle à Rome, 44 - 46. Il regarde, dans l'administration civile, les accusations et la poursuite des méchants comme une vertu, 47. Il brigue la censure; sa sévérité et l'austérité de ses mœurs inspirent de la crainte aux grands et aux riches, 47, 48. Il exerce la censure sur plusieurs personnages consulaires, retranche aux grandes maisons l'eau qu'elles tiraient des fontaines publiques, fait rentrer et aligner les maisons saillantes, diminue les marchés faits avec le gouvernement pour les travaux publics, renchérit les baux des fermes, 48 - 50. Inscription de la statue qui lui est érigée, 51. Vertus domestiques de Caton, éducation qu'il donne lui-même à son fils, *ibid.* Il fut bon père, bon mari, économe très entendu. Sa conduite envers ses esclaves, *ibid.* et *suiv.* Il abandonne l'agriculture pour le commerce, par l'ardeur d'amasser des richesses, 53, 54. Il désapprouvait l'enthousiasme des jeunes Romains pour la philosophie et la langue grecque, 54. Son mépris pour Socrate; il prédit que l'érudition grecque perdrait Rome, 55. Il exerçait la médecine dans sa maison, *ibid.* Il contracte dans sa vieillesse un mariage très disproportionné; sa réponse aux reproches que son fils lui en fait; il a un fils de cette seconde femme, *ibid.* et *suiv.* Il perd son fils aimé; sa modération philosophique sur cet événement, 56. Dans sa plus grande vieillesse il composait des ouvrages, ou s'appliquait à l'agriculture, 57. Il ne souffrait pas qu'on parlât ni en bien ni en mal des méchants ni des gens inutiles, *ibid.* Il fait décider la ruine de Carthage, *ibid.* Il suscite la troisième et dernière guerre punique; il meurt peu après son commencement, 58. Sa postérité, 59. Parallèle de Caton et d'Aristide, *ibid.* et *suiv.*

CATON (Marcus), fils de Caton le Censeur. Il épouse Tertia, fille de Paul-Émile et sœur de Scipion; II, 53.

CATON D'UTIQUE doit à Caton le Censeur, son bisaïeul, son illustration et sa gloire; orphelin de père et de mère, il est élevé chez son oncle maternel; il montre de bonne heure une âme constante et inflexible; III, 52. Lent à comprendre, il possédait bien ce qu'il savait; très jeune, il sauve la pudeur d'un enfant de son âge; est demandé pour chef de la course sacrée, appelée Troie, 53, 54. Il témoigne son horreur des cruautés de Sylla, 54. Son amitié pour son frère Cépion, *ibid.* et *suiv.* Nommé prêtre d'Apollon, il se sépare de son frère, et se livre à l'étude de la morale et de la politique sous Antipater de Tyr; il cultive l'éloquence et n'en fait aucun usage, 55. Il s'oppose au déplacement de la colonne de Caton le

Censeur dans la basilique de Porcia; il gagne sa cause contre les tribuns, *ibid.* et *suiv.* Il endurent son corps à la fatigue, et voyage toujours à pied, 56. Emploi généreux qu'il fait d'une succession, *ibid.* Il épouse Attilia, fille de Serranus, 57. Sa première campagne sous le préteur Gellius dans la guerre des esclaves, *ibid.* Envoyé en Macédoine tribun des soldats, il est chargé d'une légion, y établit la discipline, *ibid.* et *suiv.* Il va trouver à Pergame le philosophe Athénodore, et l'amène dans son camp, 58. Magnificence du tombeau qu'il fait élever à Cépion, 59. Regrets de ses soldats lorsqu'il quitte l'armée. Il passe en Asie; comment il s'y conduisait, *ibid.* et *suiv.* Son aventure au sujet de Démétrius, affranchi de Pompée. Comment il fut reçu et accueilli de Pompée, 40, 41. Il se rend à la cour de Déjotarus, qui lui recommande ses enfants et sa maison; il refuse tous les présents que lui fait le roi, et repart le lendemain, 41. Emporte avec lui les cendres de Cépion. Nommé questeur, il fait de grandes réformes parmi les officiers et greffiers du trésor public, *ibid.* et *suiv.* Il fait payer ce qu'on doit au trésor public, et en acquitte scrupuleusement les dettes, 45. Il fait punir ceux que Sylla avait employés à égorger des citoyens, *ibid.* Il achète des livres de compte depuis Sylla, 44. Son différend avec Clodius, démagogue séditionnaire, 45. Il va passer quelques jours dans ses terres en Lucanie. Revient à Rome demander le tribunat, et l'obtient, *ibid.* et *suiv.* Il rend à Cicéron les plus grands services dans l'affaire de la conjuration de Catilina, 47. Il est obligé de chasser de chez lui Attilia, sa femme, 48. Il déclare en plein sénat qu'il ne souffrira pas que Pompée entre dans Rome avec son armée, 50. Il se présente avec intrépidité à l'assemblée du peuple, s'oppose à la flétrissure de Métellus, et fait accorder le triomphe à Lucullus, *ibid.* et *suiv.* Il refuse l'alliance de Pompée et de son fils avec ses deux nièces, 53. Il s'oppose à la demande que fait César de pouvoir solliciter le consulat par ses amis, 54. Il fait le serment d'exécuter les lois portant qu'il serait distribué des terres aux citoyens pauvres, 55. Est envoyé en Chypre, 56. Il donne de sages conseils à Ptolémée, roi d'Égypte, 57. Il rapporte à Rome les richesses de Chypre, 58, 59. Les prêtres, les magistrats, le peuple, vont au-devant de lui, 59. Il s'oppose à Cicéron, qui voulait annuler le tribunat de Clodius, *ibid.* et *suiv.* Il s'oppose au décret proposé par Trebonius pour distribuer les provinces aux consuls, 61, 62. Il est élu préteur pour l'année suivante, 62. Il accuse ouvertement Pompée de tendre à la souveraineté

neté, 64. Il fait nommer Favonius édile, et donne l'avis de nommer Pompée seul consul, *ibid.* et *suiv.* Il demande le consulat, et dévoile au sénat les vues ambitieuses de César, 67, 68. Il propose de charger Pompée seul des affaires publiques; il accompagne Pompée dans sa fuite, 68, 69. Il conseille aux Syracusains de se déclarer pour le parti le plus fort; il rejoint Pompée et lui donne de bons conseils, 69, 70. Il reste chargé de la garde de Dyrrachium; apprenant le mauvais succès de la bataille de Pharsale, il se résout à ramener en Italie les troupes de Pompée, 71. Il va joindre Scipion et Varus en Afrique, 71, 72. Il se charge de la garde de la ville d'Utique, 72. A la nouvelle de la défaite de Scipion, il encourage tous les Romains qui étaient avec lui, et parvient à les rassurer, 73, 74. Il rejette l'avis de chasser ou de tuer les habitants d'Utique, 76. Il donne ses soins à la sûreté des sénateurs qui étaient avec lui, les fait embarquer, 78. Refuse la médiation que lui offre Lucius César, parent de César; conseille à son fils de ne se pas mêler du gouvernement, *ibid.* et *suiv.* Soupe avec ses amis; la conversation roule sur la philosophie, 79. Il se retire dans sa chambre, se couche, et lit le traité de Platon sur l'immortalité de l'âme, 80. Il demande, et même avec emportement, son épée, *ibid.* Elle lui est remise par un enfant, 81. Il se donne la mort, *ibid.* Honneurs funèbres que lui rendent les habitants d'Utique; son tombeau, 82. Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique, 85 et *suiv.*

CATON, fils de Caton d'Utique, fort décrié par son amour pour les femmes; son commerce avec la femme de Maphradate, prince de Cappadoce: III, 82. Tué en faisant des prodiges de valeur, 439.

CATULUS (Q. Lutatius). Sage conduite de ce général, envoyé pour défendre contre les Cimbres le passage des Alpes: II, 175. Préfère la gloire de sa patrie à la sienne, *ibid.* Son apologie, 175. Voue un temple à la Fortune de ce jour, *ibid.* Avait fait graver son nom sur les piques de ses soldats, 177. Sa mort, 192.

CATULUS (Q. Lutatius), consul. Son caractère: II, 531. Témoignage honorable que les Romains lui rendent, 539. S'oppose au décret de Manilius; parole remarquable qu'il dit à ce sujet, 545. Ce qu'il dit sur César, 682. Concurrent de César pour le pontificat, *ibid.* Il blâme Cicéron d'avoir épargné César, *ibid.* Ce qu'il fit, étant censeur, 405. Il sollicite Caton d'Utique en faveur d'un greffier: III, 42.

CAURINIENS, gens misérables qui suivaient l'armée d'Artaxerxe: III, 497.

CÉSAR, vent du nord: II, 448.

CÉCILIA, mère de Lucullus, fort décriée: II, 507, 508.

CÉCILIUS MÉTELLUS, fils de Métellus Numidicus: II, 189. Sa grande équité, 190.

CÉCILIUS, rhéteur, blâmé d'avoir osé faire le parallèle de l'éloquence de Démosthène et de Cicéron: III, 97.

CÉCINA occupe pour Vitellius le sommet des Alpes: III, 540. Son caractère, 542. Lève le siège de Plaisance; va à Crémone, *ibid.*

CÉLÈNES, ville de Phrygie: II, 467.

CÉLER. C'est de ce nom que les Romains ont appelé cėlères les gens prompts et actifs. Pourquoi ils donnèrent ce nom à Quintus Métellus: I, 104 et 528.

CÉLÈRES, gardes de Romulus; d'où leur venait ce nom: I, 119.

CÉLIUS, lieutenant de Carbon: II, 525.

CELTES, avaient été aux Toscans la plus fertile partie de l'Italie: II, 162.

CELTIBÉRIENS. Caton leur demande du secours: II, 45.

CELTIQUE, pays, son étendue: II, 162.

CELTO-SCYTHES, nations septentrionales de la Germanie: II, 163.

CENCHRÉE, port de Corinthe: III, 59.

CÉNINIENS, peuple des environs de Rome naissante, vaincu par Romulus: I, 109.

Cénon, forteresse des Ibériens: II, 549.

Censeurs. Leurs fonctions, leur autorité, leurs prérogatives: I, 595; II, 47 et *suiv.* Loi qui défend d'exercer deux fois cette charge, I, 521.

CENSORINUS, de la maison des Marcius: I, 521.

CENSORINUS, sénateur: II, 416. Il se fait tuer, 418.

CENSORINUS, laissé en Grèce pour y commander: III, 515.

CENTAURES. Leur origine: III, 174. Pays qu'ils habitaient: I, 77. Leur combat contre les Lapithes, 78.

Centurions, officiers romains: III, 535.

CÉOS (île): III, 95.

CÉPHIS, fleuve de la Béotie: II, 255, 254.

CÉPRISODORE, statuaire: III, 14.

CÉPION est battu par les Cimbres le 6 octobre: II, 534, 436.

CÉPION, frère de Caton d'Utique: III, 52. Tombe malade à Enus, et y meurt; tombeau qui lui est élevé par son frère, 58, 59.

CÉRANIQUES, lieu à Athènes: II, 219.

Cératon, autel fait de cornes d'animaux, à Délos: I, 71.

CERBÈRE, chien du roi Aidonéus: I, 78.

CERCINA, île de la mer d'Afrique: II, 188.

CERCYON l'Arcadien, géant, défait par Thésée : I, 64.

CÉRÈS (fête de) : II, 12. Son temple au pied du Cithéron, *ibid.*

GERMANUM, lieu où Romulus et Rémus furent exposés, appelé anciennement Germanum, et pourquoi : I, 98.

CÉSAR. Cause de l'inimitié de César et de Sylla : II, 678. Pris par des corsaires, il leur fait payer pour sa rançon plus qu'ils ne lui avaient demandé, *ibid.* et *suiv.* Ses dispositions heureuses pour l'éloquence politique, 679. Se livre au métier des armes et aux affaires politiques, *ibid.* et *suiv.* Nommé tribun des soldats, il fait l'éloge funèbre de sa femme, 680, 681. Questeur en Espagne, à son retour il épouse en troisièmes nocces Pompéia, 681. Il fait placer dans le Capitole des images de Marius, *ibid.* Il obtient la dignité de grand-pontife, 682. Il prend un ascendant que le sénat contre-balance par une distribution de blé, 683. Il répudie Pompéia, 685. Nommé pour aller commander en Espagne. Il réconcilie Pompée et Crassus, et par leur crédit il obtient le consulat, *ibid.* et *suiv.* Il donne sa fille en mariage à Pompée. Il fait arrêter Caton, et le fait relâcher de suite, 687, 688. Il sait s'attacher le cœur de ses soldats et de leurs officiers, et leur donne à tous l'exemple de la sobriété, 688, 689. Sa première guerre dans les Gaules contre les Helvétiques et les Tiguriens, 690, 691. Seconde guerre, contre Ariovistus, sur lequel il remporte une victoire complète, 691, 692. Il défait les Belges, taille en pièces les Nerviens, 692, 693. Il obtient le gouvernement des Gaules pour cinq ans, 693, 694. Il fait la guerre aux Usi-pes, ravage les terres au-delà du Rhin, et passe dans la Grande-Bretagne, 694, 695. Retourne dans la Gaule, y défait Ambiorix, combat Vercingetorix, et le force à s'enfermer dans la ville d'Alésia, dont il fait le siège, 695 et *suiv.* Il remporte une grande victoire sur une armée nombreuse qui venait secourir les assiégés, et oblige Vercingetorix de se rendre, 697, 698. Il demande le consulat et la prolongation de son gouvernement des Gaules; offre de quitter les armes si Pompée les quitte, 699, 700. Il se restreint à demander le gouvernement de la Gaule Cisalpine, se rend dans la Gaule, s'empare de la ville d'Ariminum, et retourne à Rome, 700 et *suiv.* Il passe en Espagne pour en chasser les lieutenants de Pompée, va chercher à Brundise une partie de son armée : il s'embarque dans une nacelle, est battu par la mer; ordre qu'il donne au pilote de poursuivre sa route malgré le danger, 704, 705. Il prend la ville de Gomphes en Thessalie, 707. Les armées de César et de Pompée en pré-

sence dans la Pharsalle; divers péages. Il gagne la bataille de Pharsalle, et réduit Pompée à la fuite. Sa conduite après la victoire; regrets qu'il témoigne en voyant la tête de Pompée, 708 et *suiv.* Cléopâtre, reine d'Egypte, se fait porter chez César dans un paquet de hardes; il la remet sur son trône. La rapidité de ses conquêtes en Asie lui fait écrire à Aminthus : *Veni, vidi, vici.* Il tolère l'ivrognerie d'Antoine et le luxe insolent de Cornélius, 712, 714. Il passe en Afrique pour combattre Scipion et Caton, qui, avec le secours de Juba, avaient formé une armée assez considérable. Son armée souffre de la disette, 714. Dans une même journée il défait trois généraux, et se rend maître de leurs camps; il se porte sur la ville d'Utique, *ibid.* et *suiv.* Ses regrets sur la mort de Caton; il compose la satire de l'Anti-Caton. Il fait faire le dénombrement de Rome. Il retourne en Espagne, et y défait les fils de Pompée, 715, 716. Nommé dictateur perpétuel, il fait de nouvelles conquêtes; il veut faire dessécher les marais Pontins, et exécuter de grands travaux; il réforme le calendrier, 717 et *suiv.* Se rend odieux en voulant se faire nommer roi; commencements de la conjuration de Brutus et de Cassius, 719 et *suiv.* Prédages sinistres qui annoncent à César sa mort; il les brave, ainsi que les avis et les prières de ceux qui lui étaient le plus attachés, 721 et *suiv.* Rendu dans le sénat, il est tué par Brutus et par les autres conjurés, 724. Parallèle d'Alexandre et de César, 727 et *suiv.*

CÉSARION, fils de César et de Cléopâtre, II, 715.

CÉTHÉGUS, tribun; son pouvoir, ses brigues, ses mœurs : II, 512. Complice de Catilina : III, 155. Armes trouvées dans sa maison, 157. Livré au supplice, 140.

CHABRIAS, général des Athéniens. Phocion apprend sous lui le métier des armes : III, 5.

CHALCIOCOS, chapelle d'Athènes : I, 76. *Chalcioicos*, surnom de Minerve : I, 147; III, 184.

CHALCUS, célèbre voleur : III, 103.

CHALDIÉNS, peuple du royaume de Pont : II, 320.

CHALESTRA, ville de Macédoine : II, 638.

Champ de Mars, établi à Rome sur les terres de Tarquin : I, 281.

Chansons de Timocréon contre Thémistocle : I, 323, 324. Chansons pleines de brocards chantées dans les triomphes, 590. Dans les rues, sur une bataille de Flaminius : II, 97. Satiriques contre Néron : III, 517.

Chapeau. A Athènes, il n'y avait que

les malades qui en portaient : I, 237 et 260.

Chapelles bâties à Nausithoüs et à Phéax, dans le port de Phalère : I, 68. Chapelle où était le trésor des Acanthiens à Delphes, II, 206. Petite chapelle portative placée dans les temples, 361.

Char (de cuivre). Le char tiré par quatre chevaux blancs, réservé à Rome pour le souverain des dieux : I, 349.

Char à quatre chevaux. Publicola est le premier consul qui soit entré triomphant dans Rome sur ce char : I, 283. Prodige singulier arrivé à un char à quatre chevaux en terre cuite, que Tarquin faisait faire à des ouvriers toscans à Véies, 285.

CHARÈS. Leçon que lui donne Timothée pour s'être exposé témérairement dans un siège : I, 639. Réponse de Phocion à une de ses plaisanteries : III, 4.

CHARÈS, élu général pour secourir Byzance; les alliés refusent de recevoir sa flotte : III, 10.

CHARÈS, historien cité : II, 618; 636, 645, III, 15.

Charges. Usage à Rome pour ceux qui aspiraient aux charges de se présenter sur la place sans tunique, pour solliciter le peuple. Motifs de cet usage : I, 529.

CHARICLÈS, gendre de Phocion. Commission honteuse dont il se charge; appelé en justice : III, 16.

CHARILAUS. Mot d'Archelaüs, roi de Sparte, sur le caractère de ce prince : I, 147. Apophigme de ce prince, 161.

CHARIMÈNES le devin se joint à Aratus; déclare la conjuration d'Aratus au tyran : III, 465.

CHARMION, l'une des femmes de Cléopâtre; beau mot qu'elle dit en expirant : III, 357.

CHARON, l'un des partisans de Pélopidas pour délivrer Thèbes; il rassure les conjurés : I, 644, 645. Se déguise en femme, tue l'archonte Archias, 646. Sa jalousie envers Pélopidas, 656, 657.

CHARON de Lampsaque, historien cité : I, 327.

Charonites : quelles gens ainsi appelés : III, 308.

CHAROPS, fils de Machatas, le plus considérable des Epirotes : II, 93.

Chasseurs. Ils emploient des moyens doux pour dompter les animaux : I, 457.

CHÉLIDONIDE, fille de Léotyichidas et femme de Cléonyme, amoureuse d'Acrotatus : II, 141.

CHÉLIDONIENNES (îles) : II, 294, 296.

CHÉLONIS, fille de Léonidas, femme de Cléombrote. Conduite qu'elle tient envers son père et envers son mari dans la mauvaise fortune de l'un et de l'autre : III, 184. Discours qu'elle adresse à son père; elle accompagne son mari en exil, 184, 185.

Chêne. Pourquoi les Romains donnaient une couronne de chêne à celui qui avait sauvé un citoyen : I, 522.

CHÉRILLE : il y a eu quatre poètes de ce nom : II, 220 et 235.

CHÉRONÉE. Son obscurité. Célébrité que Plutarque donne à cette ville; il y reçoit sa première éducation : I, 26.

Cheral, marque imprimée sur le front des prisonniers athéniens faits à Syracuse : II, 387.

Chevaliers, classe des Athéniens : I, 245. Ils faisaient une procession à cheval, le jour de la fête de Jupiter : III, 27.

Chevaliers romains, étaient obligés de passer la revue devant les censeurs. Manière dont elle se faisait : II, 556. Mêlés aux sénateurs pour le jugement des procès : III, 239. Ils n'avaient point de place marquée au théâtre avant Cicéron, 154.

Chevaux. Les jeunes chevaux n'aiment que les cavaliers auxquels ils sont accoutumés : II, 78. Attelés, pourquoi courent-ils mieux que seuls? I, 652. Ceux de Nysée étaient estimés : II, 151. Apologue de deux chevaux employé par Sertorius, 447.

Chevelure. Effets que Lycurgue attribuait à une longue chevelure : I, 163; II, 207.

Cheveux, consacrés à Apollon : I, 61. On se coupait les cheveux sur le tombeau de ceux que l'on pleurait, 111.

CHÈVRE (marais de la). Sacrifice qu'on faisait près de ce marais le jour des nones Caprotines : I, 122, 123.

Chien. Pourquoi les Luperques, dans leur fête, immolaient un de ces animaux : I, 115. Mot de César sur ceux qui portaient des chiens avec eux, 593. Fable des chiens et des loups : III, 111.

CHILON, affranchi de Caton l'Ancien : II, 52.

Chirons, comédie de Cratinnus : I, 395.

CHILDON, Thébain. Le retard qu'il apporte à l'exécution de l'ordre qu'il avait reçu sauve Thèbes : I, 643, 644.

Chœac, l'un des mois de l'année chez les Egyptiens : I, 105. Il répondait à la fin de novembre et aux trois quarts de décembre, 153.

Chœs (fête des); ce que c'était que cette fête : III, 363.

CHOLARGUE, bourg d'Athènes : I, 594, 404; II, 371.

CBONNIDAS, gouverneur de Thésée. Sacrifice que les Athéniens lui faisaient tous les ans : I, 61.

Chouette, oiseau de Minerve, détermine les Athéniens à s'embarquer : I, 317. Tous les oiseaux s'assemblent autour de la chouette : II, 378.

Chouette, coin de la monnaie d'Athènes : II, 219.

CHRYSA, lieu d'Athènes : I, 76.

CHRYSAÏTE s'abstient de frapper un en-

nemi qu'il avait abattu en entendant sonner la retraite : I, 699.

CARYSOGONUS, excellent joueur de flûte : I, 501.

CICÉRON. Son origine, son surnom : III, 125. Le nom de sa mère, *ibid.* et 165. Sa naissance; prédiction faite sur lui, 125. S'adonne d'abord à la poésie, acquiert une plus grande réputation par son éloquence, 126. Il se distingue parmi tous ses camarades. Étudie la philosophie sous Philon, et la jurisprudence sous Mucius Scévola, *ibid.* Sert sous Sylla dans la guerre des Marse, *ibid.* Son premier plaidoyer, pour Roscius, *ibid.* Son voyage en Grèce; il s'attache à l'école de l'Académie; il va voir les plus fameux rhéteurs de l'Asie, 127. Regret d'Apollonius après l'avoir entendu parler en grec, *ibid.* et *suiv.* Sa conduite réservée après son retour à Rome, 128. Il fait un usage trop fréquent de la raillerie, *ibid.* Sa questure en Sicile lui fait beaucoup d'honneur. Sa passion pour la gloire, *ibid.* Il s'applique à connaître par leurs noms les personnes les plus considérables, 129. Son désintéressement, quoiqu'il eût une fortune médiocre, *ibid.* Affaire de Verres. Il le fait condamner, *ibid.* et *suiv.* Sa vie particulière; son bien, celui de sa femme. Estime dont il jouissait à Rome, 150, 151. Cause qu'il plaide pendant sa préture. Affaire de Manilius. Il est nommé consul. Affaires difficiles de Cicéron au commencement de son consulat, 151, 152. Il fait rejeter la loi agraire proposée par Rullus, 153 et 169. Pouvoir irrésistible de son éloquence en faveur des chevaliers romains, 154. Cicéron communique au sénat les avis qu'il a reçus sur la conjuration; décret qui l'investit d'un pouvoir absolu, 155. Incertitude de Cicéron sur le parti qu'il doit prendre au sujet des conjurés; sa femme l'encourage à les faire punir, 158, 159. Témoignages d'estime donnés à Cicéron, 140, 141. Intrigues contre Cicéron, 141. Est nommé Père de la patrie, *ibid.* Déplaît aux Romains par les louanges continuelles qu'il se donne, *ibid.* et *suiv.* Éloges qu'il a faits de tous les hommes célèbres de son temps, 142. Sa vanité lui fait quelquefois oublier les bien-séances. Ses sarcasmes contre Crassus. Ses bons mots, *ibid.* et *suiv.* Il dépose contre Clodius en justice, 146. Cité en justice par Clodius. Va en exil. Condamné au bannissement, 147, 148. Son rappel. Jole du peuple à son retour, 150. Affaire de Milon, *ibid.* et *suiv.* Est envoyé proconsul en Cilicie; conduite qu'il y tient, 151, 152. A son retour il trouve Rome divisée entre César et Pompée, *ibid.* Il va joindre Pompée. Ses railleries dans le camp de Pompée, 152, 153. Il manque d'être assassiné par les partisans de Pom-

pée; sauvé par Caton, 154. Il va trouver César, qui le reçoit avec honneur, *ibid.* Affaire de Ligarius, qu'il fait absoudre, *ibid.* Il quitte les affaires et se livre à l'étude. Il répudie sa femme Térentia, et épouse une jeune personne dont il était tuteur, à cause de ses biens, 155, 156. Il perd sa fille Tullia et répudie sa seconde femme, 156. Défiance mutuelle de Cicéron et d'Antoine, 157. Songe singulier de Cicéron, 158. Il prend le parti du jeune César, et engage le sénat à le favoriser, 159. Sacrifié par César à Antoine. Il s'enfuit avec son frère Quintus, 160. Ses incertitudes; déterminé par des présages et par le zèle de ses domestiques, il se remet en route, *ibid.* et *suiv.* Il est tué par Herennius, qui lui coupe la tête et les mains, 161. Parallèle de Cicéron et de Démosthène, 162 et *suiv.*

Ciguë, croissait difficilement dans l'Attique : III, 264.

CILLÈS, lieutenant de Ptolémée, battu par Démétrius : III, 259.

CIMBER (Métellus) tire la robe de César, et lui découvre le cou : II, 724.

CIMBRES et TEUTONS, peuples de Germanie; leur descente en Italie, et leur force; on ignore quelles nations ils étaient: II, 162. Crus être les Cimmériens; passèrent en Asie, commandés par Lygdamis, 165. Leur courage et leur succès en Italie, *ibid.* Défaits par les Romains commandés par Marius, 168. S'exposaient nus à la neige; entreprennent de combler l'Adige, 173. Faisaient leurs imprécations sur un taureau d'airain, *ibid.* Leur ordonnance de bataille, 175. Leur ruse, *ibid.* Ils liaient leur premier rang avec des cordes, 176. Rage et désespoir de leurs femmes, *ibid.*

CIMBRES, nom que les Germains donnaient aux brigands : II, 163.

CIMON, fils de Miltiade et d'Hégésipyle. Sa naissance, sa jeunesse, sa mauvaise conduite, son naturel franc et généreux : II, 286. Est accusé d'un commerce criminel avec sa sœur Elpinice; fut très porté à l'amour des femmes; regrets qu'il donne à sa femme Isodice, *ibid.* et *suiv.* Est le premier à proposer aux Athéniens de quitter Athènes et de s'embarquer pour Salamine; il se distingue à la bataille de Salamine; le peuple l'accueille avec distinction: il entre dans le gouvernement, assiege Pausanias dans Byzance, chasse les Perses d'Eione, et se rend maître de la Thrace; s'empare de l'île de Scyros, et rapporte à Athènes les ossements de Thésée, 287 et *suiv.* Il partage le butin fait dans Sestos et dans Byzance; sa générosité envers les citoyens pauvres; sa grandeur envers les étrangers qui venaient à Athènes; sa politique envers les alliés, qu'il ménageait beaucoup, 291 et

suiv. Il remporte la victoire sur la flotte des Perses, près du fleuve Eurymédon, bat leur armée de terre, et s'empare d'un grand nombre de vaisseaux phéniciens, 295 et *suiv.* Ses succès forcent le roi de Perse à faire la paix; divers établissements qu'il fait, 296. Il passe en Thrace avec quatre vaisseaux, et prend ceux des ennemis; se rend maître de la Chersonèse, de la Thrace et de l'île de Thasos, qu'il soumet aux Athéniens; accusé de s'être laissé corrompre, il est absous. Il tombe dans la défaveur. Éloge qu'il fait des Lacédémoniens, *ibid.* et *suiv.* Est rappelé pour avoir volé au secours des Spariates; il est banni par l'ostracisme, et termine la guerre des Athéniens et des Lacédémoniens, 299 et *suiv.* Il entreprend une nouvelle expédition en Égypte et en Cypre. Présages de sa mort; songe expliqué. Il bat la flotte des Perses, et meurt; son tombeau dans Cistium, 300 et *suiv.* Parallèle de Cimon et de Lucullus, 349 et *suiv.*

Cimonia, tombeau de Cimon : II, 302.

CINÉAS, Thessalien, homme dont l'éloquence valut autant de villes à Pyrrhus que ce prince en soumit par les armes; son discours à Pyrrhus sur la folie des conquêtes : II, 127, 128. Envoyé à Rome par Pyrrhus pour y négocier la paix, 132, 133. S'instruit des mœurs des Romains et de la forme du gouvernement; ce qu'il dit du sénat, 133. Il expose à Fabricius le système d'Épicure; ce qu'en pense ce général, 134.

CINNA, nommé consul par Sylla. Marius se joint à lui : II, 188, 189. Il fait forcer et piller la maison de Pompée : 525. Tué en fuyant de son camp; lâcheté avec laquelle il demande la vie, 524.

CINNA, préteur, accablé d'injures par le peuple : III, 417.

CINNA (Helvius), poète. Songe qu'il fit la veille du meurtre de César; est mis en pièces, par méprise, par le peuple : III, 419.

Cios, ville d'Asie : III, 14.

CISSUSA, fontaine de Béotie, où les nourrices de Bacchus le lavèrent après sa naissance : II, 229.

Citadelles, en Grèce, anciennement appelées villes : I, 631.

CITHÉRON, montagne de la Béotie : II, 12.

CITIUM, ville de Cypre : II, 302.

Citoyen. Devoir qu'il doit pratiquer : II, 4, 5.

Claria. On appelait de ce nom à Sparte les contrats et les obligations : III, 182.

CLASTIDIUM, ville de la Gaule Cisalpine : I, 675.

CLÉANDRIDAS, père de Gylippe, condamné à mort par contumace : I, 411. Banni : II, 387.

CLÉANTHE. Son mot sur Socrate et Alcibiade : I, 479.

CLÉANTHE, médecin de Caton : III, 81.

CLÉARQUE, chef des Lacédémoniens du parti de Cyrus, prend une mauvaise position, et cause la défaite et la mort de ce prince : III, 494. Sa mort et celle de plusieurs capitaines grecs, 502.

CLÉÉNÉTUS, fils de Cléomédon, condamné à l'amende et à l'infamie : III, 271, 272.

CLÉLIE (Trait hardi de). Elle se sauve du camp de Porsena avec plusieurs Romains : I, 290. Renvoyées par Publiola, bien reçues de Porsena, *ibid.*

CLÉMENCE. Temple élevé à la Clémence, en l'honneur de César : II, 717.

CLÉOBIS et *BITON*, deux frères; leur piété pour leur mère, et leur bonheur : I, 253.

CLÉOMANTIS, devin de Lacédémone : II, 640.

CLÉOMBROTE, successeur d'Agésipolis au trône de Sparte, envoyé en Béotie à la tête d'une armée : II, 500. Persécuté par Léonidas, se réfugie dans le temple de Neptune, III, 184. Meurt honorablement : II, 504.

CLÉOMÈDE d'Astypalée. Sa force extraordinaire, ses accès de démence; violences qu'il commet. Oracle de la pythie à son sujet : I, 121.

CLÉOMÈNE, n'étant pas encore nubile, épouse Agialis, femme d'Agis : III, 188. Caractère de Cléomène, *ibid.* Il se propose d'exécuter les projets d'Agis, 189. Sa première campagne. Il bat les Achéens, 191. Il fait revenir Archidamus, frère d'Agis, qui est mis à mort par les éphores, *ibid.* Il remporte une grande victoire sur les Achéens, 192. Il mène à la guerre les citoyens qu'il croit les plus opposés à ses projets, *ibid.* Il proscriit quatre-vingts citoyens, et propose au peuple le rétablissement des lois de Lycurgue, 194. Elles sont rétablies. Mégistonus, son beau-père, et plusieurs amis mettent leurs biens en commun, 195. Il ravage les terres des Mégalopolitains, *ibid.* Sa conduite, comme roi et comme personne privée, lui fait une grande réputation parmi les Grecs, 196. Frugalité et agréments de sa table, *ibid.* et *suiv.* Il met en fuite l'armée des Achéens, et rend la ville de Langon aux Eléens; négociations entre Cléomène et les Achéens, 197, 198. La négociation commencée par Cléomène est rompue, 198. Il prend Pallène et Argos; les habitants se soumettent à lui, 199, 200. Il arrête Antigonus au défilé des monts Oniens, 201. Après avoir repris Argos, qui s'était soulevée, il est forcé de l'abandonner, et perd ses conquêtes, 202. Mort d'Agialis, sa femme; son éloge, *ibid.* Il surprend Mégalopolis, et offre à

ses habitants de leur rendre la ville s'ils veulent faire alliance avec Sparte, 204, 205. Il livre la ville au pillage, 205. Fait le dégât sur les terres d'Argos. Entre par bravade dans Argos, 206. Il est ruiné par le manque d'argent au moment le plus avantageux pour lui, 207. Il perd la bataille de Sellasie, son armée et sa ville, *ibid.* Il est défait par la trahison de Damotèles; de retour à Sparte, il conseille aux Spartiates de se rendre à Antigonos, 208. Il s'embarque pour l'Égypte, 209. Il envoie sa mère et ses enfants en otages à Ptolémée roi d'Égypte, 203. Il traite le suicide de lâcheté, 210. Comment il est reçu de Ptolémée, *ibid.* Changement que sa situation éprouve sous le successeur de Ptolémée, 211. Il demande qu'on le laisse partir avec ses amis, *ibid.* Il est accusé de conspiration et enfermé, 212. Il prend la résolution de briser ses fers, et se rend libre ainsi que ses amis, 213. Sa mort volontaire, 214. Mort de ses enfants et de sa mère, 215.

CLÉON. Sa jalousie contre Nicias : II, 365. Sa légèreté et sa folie, supportées par les Athéniens, 566. Il ramène les Spartiates prisonniers à Athènes, *ibid.*

CLÉON, d'Halicarnasse avait fait un discours pour Lysandre : II, 226.

CLÉON, l'un des premiers citoyens de Byzance; caution de Phocion : III, 11.

CLÉONICE, fille vertueuse, tuée par Pausanias, qui voulait en jouir : II, 288, 289.

CLÉONIDAS, lieutenant de Ptolémée en Grèce, III, 265.

CLÉONYME, fils de Sphodrias : II, 501. Sa grande valeur et sa mort, 504.

CLÉONYME le Spartiate. Ses chagrins domestiques : II, 141. Se jette dans Thèbes : III, 283.

CLÉOPATRE, sœur d'Alexandre : II, 463.

CLÉOPATRE, reine d'Égypte, se fait transporter chez César dans un paquet de hardes; elle fait impression sur son cœur, et lui fait partager le trône d'Égypte avec son frère : II, 712. Accusée d'avoir favorisé Brutus et Cassius; mandée en Cilicie, III, 514. Son équipage somptueux; manière dont elle vit avec Antoine, 515, 516. Son adresse à la captiver, 517, 518. Elle revient en Syrie, et ranime l'amour d'Antoine, 523. Ruses qu'elle emploie pour l'empêcher de voir sa femme, 535. Leur conduite à Samos et à Athènes, 557. César lui déclare la guerre, 559. Elle détermine Antoine à un combat naval, quoiqu'il fût supérieur en forces de terre, 541. Dans le combat elle prend la fuite, 545. Essai de plusieurs poisons; cherche à négocier avec César, 549. Fait porter toutes ses richesses dans un tombeau, 550. Gardée à vue par l'ordre de César, 554.

Elle fait des libations funèbres, et se fait mourir, 556, 557.

CLÉOPATRE, fille d'Antoine et de Cléopâtre, mariée au roi Juba : III, 558.

CLÉOPHYLE. C'est de lui que Lycurgue reçut les poésies entières d'Homère : I, 146.

CLÉORA, femme d'Agésilas : II, 497.

Clepsydre, fontaine d'Athènes : III, 521.

CLIDÉMUS, historien. cité : I, 69, 76, 515; II, 49.

CLINIAS, père d'Alcibiade, se distingue à la bataille d'Artemise; est tué à celle de Coronée : I, 475.

CLINIAS, père d'Aratus, magistrat de Sicyone : III, 450. Tué par Abantidas, *ibid.*

CLISTRÈNE, détruit la tyrannie des Pisistratides, et donne des lois aux Athéniens : I, 394. Amid'Aristide : II, 3 et 28.

CLITARQUE, historien, cité : I, 527; II, 636.

CLITORIENS, assiègent Soüs, l'un des ancêtres de Lycurgue : I, 144.

CLITUS, officier d'Alexandre, lui sauve la vie : II, 610. Est tué par Alexandre, auquel il reprochait d'avoir pris les mœurs et les habillements des Barbares, 641. Était surnommé le Noir, 665.

CLODIA, femme de Lucullus, répudiée pour sa méchanceté et sa vie scandaleuse : II, 344.

CLODIUS, historien : son ouvrage de la correction des temps : I, 186.

CLODIUS, jeune patricien, s'introduit dans les sacrifices mystérieux des dames romaines, déguisé en femme : III, 145.

Accusé d'inceste avec ses sœurs, 146. Nommé tribun, feint de se réconcilier avec Cicéron, 147. Cite Cicéron en justice, *ibid.* Le fait condamner au bannissement, 148. Cherche à soulever le peuple contre Pompée en faveur de César; son insolence : II, 557. Les actes de son tribunal déchirés par le peuple : III, 150.

Est tué par Milon, *ibid.*

CLODIUS MACER. Ses crimes : III, 519.

CLODONES, nom des bacchantes : II, 598.

CLUILIENS (fossés), lieu voisin de Rome : I, 540.

CLUSIENS, implorent le secours des Romains contre les Gaulois : I, 535.

CNACON, fleuve de Sparte, appelé depuis l'Eurotas : I, 148.

CNIDE : II, 294, 495.

COALEMOS, surnom de l'aïeul de Cimón; signification de ce mot : II, 286.

COCCEIUS, neveu d'Oïbon. Discours que son oncle lui adresse : III, 548.

Cochons nés sans oreilles; explication de ce signe : III, 380.

COLIARE, prémentaire de l'Attique : I, 257.

COLLATINUS (Tarquinius), partisan des Tarquins, abdique le consulat, et se retire de Rome : I, 284.

COLLINE, porte de Rome : I, 360.

COLONIA, ville d'Espagne : III, 519.

COLYTTE, bourg d'Athènes : III, 403.

Comète lumineuse qui parut pendant sept nuits après le meurtre de César : II, 726.

COMICE, lieu de Rome : I, 404.

COMINIUS, consul, assiège Corioles : I, 523. Discours qu'il fait à ses troupes, 527.

Commandement des armées donné à la faveur ou à la brigue, source de malheurs : I, 570. Ne doit être donné ni aux alliances, ni à la faveur : II, 531. Occasion où l'on peut le prendre soi-même : III, 474.

Commerce; ses avantages : I, 233.

Communauté des femmes à Sparte : I, 456. Coutume bien différente à Rome, 210.

Compagnie militaire; de combien d'hommes elle était composée à Sparte : I, 630.

CONCORDE. Temple qui lui est élevé à Rome, après qu'on eut permis au peuple de nommer un consui plébéien : I, 576, 577.

Confiance. Celle d'Alexandre en Philippe, son médecin, accusé de vouloir l'empoisonner : II, 612.

Connais-toi : excellence et difficulté de ce précepte : III, 97.

CONON, général des Athéniens, défait à la bataille de la rivière de la Chèvre : II, 214. Son histoire : III, 504.

CONOPION fait les funérailles de Phocion : III, 27.

CONSIDIUS. Sa réponse ferme à César : II, 688.

CONSUALIA. Quelles fêtes c'étaient : I, 408, 455.

CONSUS. Quel dieu c'était : I, 407. Son autel toujours enterré, excepté pendant les jeux du cirque, 454.

COPILLUS, général des Gaulois Tectosages : II, 240.

CORONIUS, commandant dans la ville des Carres : II, 420. Va au-devant de Crassus, et l'amène dans cette ville, *ibid.* et suiv.

CONCASSIUM, ville de Cilicie : II, 541.

Corbeaux, étourdis par les cris d'une nombreuse assemblée au-dessus de laquelle ils volaient, tombent dans le stade : II, 99. Des corbeaux vont becqueter, pendant plusieurs jours, avant la guerre des Athéniens en Sicile, le fruit d'un palmier, et l'abattent, 372.

CORCYNE, nourrice d'Ariadne : I, 70.

CONCYNE. Thémistocle, dans un différend des habitants de cette île avec les Corinthiens, fait payer par ceux-ci aux Corcyréens vingt talents, et prononce que

les deux villes posséderont en commun l'île de Leucade : I, 525.

CORDOUX, ville d'Espagne : II, 669, 690.

CORÉ, nom de la fille d'Aidonéus, roi des Molosses : I, 78.

CORÈRE, architecte d'Athènes, commença la chapelle des mystères : I, 404.

CORINTHE, aimait beaucoup la liberté : I, 603. Eloge de cette ville, 623. La première ville de la Grèce après Athènes et Sparte : II, 20. Rendait maître de la Grèce celui qui l'occupait : appelée par cette raison les fers de la Grèce, III, 439.

CORINTHIENS, envoient à Lacédémone leurs plaintes contre les Athéniens : I, 416. Fidélité remarquable de leurs troupes, 615. Leur magnanimité ; publication bien glorieuse qu'ils font faire, 618. Jointes aux Grecs contre Troie : III, 365.

CORIOLAN. Son nom était Caius Marcius ; orphelin de père de très bonne heure, il fut élevé par sa mère ; il se distingua dès sa première campagne contre Tarquin. Toujours brave, vainqueur et généreux dans toutes les rencontres, il n'avait d'autre ambition que celle de plaire à sa mère : I, 521-523. Sa vertu et ses exploits lui avaient acquis une grande réputation et un grand crédit. Marcius, avec très peu de troupes, s'empare de Corioles, 525-525. La ville prise et pillée, il ne veut pas accepter sa part du butin, 525. Il demande la liberté d'un Volsque son ami, 526. Il reçoit le surnom de Coriolan, *ibid.* Il se déclare contre le peuple et combat ouvertement des orateurs séditieux. Il prend ses clients et des gens de bonne volonté, et va faire des courses sur les terres des Antiates, 529. Il demande le consulat, et est refusé, 529, 530. Il en conçoit un vif ressentiment, 530. Il s'oppose à une distribution publique de blé que le sénat voulait faire, 531. Sommé de comparaître devant le peuple, 532. Il s'y présente avec audace et mépris, et y parle arrogamment, 532, 533. Est condamné à mort, ce qui occasionne un nouveau débat entre les patriciens et les tribuns, 533. Il se représente devant le peuple, 534. Banni à perpétuité, *ibid.* Rentré chez lui, embrasse sa mère, sa femme, et contenant sa disgrâce avec tout le courage possible, il sort de Rome, 535. Retiré chez les Volsques, il leur propose de faire la guerre aux Romains, 536. Il soumet un grand nombre de villes romaines ; marche contre la ville de Circée, entre sur les terres des Latins, 538, 539. Il quitte le siège de Lavinium, et vient camper auprès de Rome, 540. Il reçoit des ambassadeurs romains, et impose des conditions très-favorables pour les Volsques, 541. Il rentre sur le territoire de Rome, et reçoit une seconde am-

bassade, *ibid.* Il se laisse fléchir par sa mère, et la renvoie avec sa femme à Rome, fait lever le camp et retourne à Antium, 545 et *suiv.* Les Volsques lui ôtent le commandement et lui demandent compte de son administration, 547. Il est massacré par les Volsques, 548. Parallèle d'Alcibiade et de Coriolan : *ibid.* et *suiv.*

Cormier, arbre sacré à Rome ; conte à ce sujet : I, 114. Mourut du temps de César, *ibid.*

CORNÉLIE, femme de Pompée. Son mérite ; son éloge : II, 563. Comme elle le reçut à Mitylène, 578. Elle le suit en Égypte ; comment ils se quittent, 580, 581.

CORNÉLIE, fille du premier Scipion l'Africain ; femme de Tibérius Gracchus ; sa vertu : III, 220. Demeure veuve avec douze enfants dont elle prend soin ; refuse le roi d'Égypte Ptolémée Philométor, qui la demandait en mariage, 221. Bonne éducation qu'elle donne à ses fils Tibérius et Caius, *ibid.* Reproches qu'elle leur faisait, 225. Statue qu'on lui élève avec une inscription, 238. Comment elle seconde son fils Caius, 244. Sa constance dans son malheur, et beau mot qu'elle dit sur ses enfants, 248. Sa conduite après leur mort ; faux jugement que l'on faisait de sa fermeté, *ibid.* et *suiv.*

CORNÉLIE, fille de Cinna, femme de César : II, 678.

CORNÉLIUS (Caius), prédit le moment et l'issue du combat entre César et Pompée : II, 711.

CORNÉLIUS BALBUS, l'un des flatteurs de César : II, 720.

CORNÉLIUS CASSUS, tribun militaire, remporte les déponilles opimes : I, 109.

CORNÉLIUS NEPOS, cité : I, 698.

Cornes. Coteaux voisins de Mégare : I, 518.

CORNIFICIUS se fait adjuger la maison de Pompée, et la change : II, 715.

CORNUTUS, sauvé par ses esclaves : II, 191.

CORVINUS fut six fois consul : II, 178.

COSIS, frère du roi d'Albanie, tué par Pompée : II, 548.

COSSA, ville d'Italie : II, 94.

COSSÉENS, nation d'Asie : II, 656.

COTTA. Son mot sur la guerre de Mithridate : II, 312. Sa témérité, 315.

Couronne. Affaire de la couronne entre Démosthène et Echine : ce qui y a donné lieu : III, 112.

Course sacrée des jeunes Romains, appelée Troie : III, 34.

CRANON (bataille de) : III, 18, 115.

CRASSIANUS. Mot qu'il dit à César ; sa valeur et sa mort : II, 575.

CRASSUS (Marcus), élevé simplement par ses deux frères, se forma à la tempérance et à la sobriété, sa manière de s'enrichir.

Il s'adonne à l'éloquence, et prend aussi quelque connaissance de la philosophie dans Aristote : II, 594, 596. Il se réfugie en Espagne auprès de Vibius, 596, 597. Ayant appris la mort de Cinna, il sort de sa retraite ; il s'embarque, et se rend auprès de Métellus Pius, 598. Il se joint à Sylla, qui le reçoit avec amitié ; il conçoit de la jalousie contre Pompée, *ibid.* Il remporte une victoire aux portes de Rome. Il se livre aux affaires politiques. Il acquiert de la considération, 598, 599. Il se rend caution de César. Il est choisi pour terminer la guerre des esclaves, 599 et *suiv.* Est nommé consul avec Pompée. Son discours aux Romains en tendant sa main à Pompée, 404, 405. Il forme avec César et Pompée un triumvirat. Il redemande avec Pompée le consulat. Ils emploient l'un et l'autre la violence pour se faire nommer consuls. Ils sont élus, 406, 407. Crassus obtient le gouvernement de la Syrie. Il se met en route, et commence par avoir quelques succès en Syrie, 408, 409. Il reçoit une ambassade d'Arsace, roi des Parthes. Il veut poursuivre sa marche malgré les mauvaises nouvelles qu'il reçoit de toutes parts, 412, 415. Il livre une bataille dans laquelle périt son fils. Il fait avancer le corps qu'il commandait, ignorant la défaite et la mort de son fils, 417, 418. Son armée, découragée, livre un combat funeste. Il se réfugie à Carres, où il est découvert, 419 et *suiv.* Il est trahi par le guide qui l'avait conduit à sa retraite, et tué en se rendant à une entrevue que lui avait proposée Suréna ; on porte sa tête et sa main au roi Hyrodes, 422 et *suiv.* Parallèle de Nicias et de Crassus, 426 et *suiv.*

CRASSUS (P. Licinius) ; collègue de Scipion dans le consulat, et souverain pontife : I, 461.

CRASSUS le jeune ; sa grande valeur : II, 417. Réponse qu'il fait à deux Grecs qui le pressaient de se retirer, 418. Il se fait tuer par son écuyer, *ibid.* Les Parthes insultent les Romains en leur montrant sa tête au bout d'une pique, 419.

CRATÈRE, historien, cité : II, 26.

CRATÈRE publie un recueil de décrets : II, 296.

CRATÈRE, ami d'Alexandre. Sa querelle avec Ephestion apaisée par le roi : II, 637.

CRATÉSICLÈA, mère de Cléomène, se donne en otage avec ses enfants à Ptolémée, roi d'Égypte ; sa fermeté généreuse ; III, 203. Sa mort et celle de ses enfants, 215.

CRATÉSIPOLIS, femme d'Alexandre, fils de Polyperchon : III, 261.

CRATINUS, poète athénien, cité : I, 251, 595, 412.

CRATIPPE, philosophe. Son discours à Pompée sur la Providence : II, 578.

CRIŒCOPIDES, nom donné à; trois amis de Solon : I, 244, 264.

CRÉSUS, roi de Lydie. Son entrevue avec Solon; ses richesses; mépris qu'il a pour ce philosophe : I, 252, 254.

CRÈTE. Usage des femmes de Crète d'assister aux spectacles : I, 69.

CRÉTOIS. Grands trompeurs : I, 582, 599. Leur courage et leur discipline : II, 73, 74. *Crétois contre Crétois*; origine de ce proverbe, 222.

CRISPINUS, consul; collègue de Marcellus, meurt de ses blessures : I, 696.

CRISPINUS, tribun, envoyé à Ostie par Othon : III, 559. Suite de cet ordre, *ibid.*

CRITIAS. Ses élégies; cité : I, 501; II, 292.

CRITOLAUS, cité : I, 598.

CROBYLUS. Ce qu'il dit sur les dépenses de la guerre : III, 106.

Croissant, espèce de sophisme : I, 72.

Cronius, mois athénien, nommé ensuite Hécatombeon : I, 65.

CRÉSIAS, historien, médecin d'Artaxerxe Mnémon, cité : III, 490, 495, 495. Son récit de la bataille entre Artaxerxe et Cyrus, contraire à celui de Xénophon, 498.

CRÉSIBUS, cité : III, 98.

CRÉSIPPE, fils de Chabrias; son caractère : III, 6.

CRÉSIMUM, port de l'île de Scyros : II, 290.

CUMÉENS, habitants de Cumes, décriés pour leur stupidité : II, 720 et 746.

CURES, capitale des Sabins, d'où les Romains prirent le nom de *Quirites* : II, 188.

CURION, tribun du peuple. César acquitte ses dettes; demandes qu'il fait au sénat pour César : II, 566. Avis qu'il donne à Caton : III, 41. Édile, ses jeux, 65. Fut une peste pour Antoine, 299. Attire Antoine dans le parti de César, 501.

CYANÉES (roches) : II, 296.

Cybernésia, fête des patrons de navires à Athènes : I, 68.

CYCHRÉUS le Salaminien : I, 64. Solon immole des victimes à ce héros, 258.

Cydaris. Quelle espèce de chapeau chez les Mèdes; sa forme : III, 357.

CYDNUS, fleuve de Cilicie, dont l'eau très froide cause à Alexandre une maladie grave : III, 612.

CYDNUS, tué par Hercule dans un combat singulier : I, 65.

CYLLABARIS, quartier de la ville d'Argos : II, 146.

Cylon, crime cylonien; violation du temple de Minerve; conspiration cylonienne : I, 259.

CYNDES, ville de Cappadoce : II, 471.

CYNÉAS, voyez *Cinéas*.

CYNISCA, sœur d'Agésilas, qui l'engage à disputer le prix des chars aux jeux olympiques : II, 497.

CYNOCÉPHALES, rochers dans la mer de Thessalie : I, 76; II, 100.

Cyrbes, rouleaux sur lesquels étaient écrites les lois de Solon : I, 251.

CYRMUS, fleuve d'Ibérie : II, 547.

Cyropédie, citée : I, 699.

CYRUS, frère d'Artaxerxe. Son caractère violent et emporté : III, 490. Veut faire périr Artaxerxe au moment de son sacre; il se prépare à la révolte contre lui, 491. Il demande du secours aux Lacédémoniens, 492. Il va attaquer Artaxerxe, 495. Il remporte un avantage, et tue Artagerse, un des généraux d'Artaxerxe, 495. Il attaque et blesse Artaxerxe. Il en est tué, *ibid.* et *suiv.* Sa mort, suivant Clésias, 496.

CYRUS, le jeune. Il meurt honorablement : II, 276.

CYTHÉRIS, maîtresse d'Antoine; ce qu'elle était : III, 504.

D.

Daésius, mois macédonien : II, 609.

DAMASTES, historien, cité : I, 557.

DAMON, historien, cité : I, 69, 72.

DAMON, Chéronien, descendant du roi Opheltas : II, 284. Règne à Chéronée; conspire contre le capitaine romain de cette ville, et le tue; il est tué lui-même par trahison, *ibid.*

DAMOPHANTE, général de la cavalerie des Achéens, renversé de son cheval par Philopémen : II, 74.

DAMOTÉLÈS. Son avarice cause la défaite de Cléomène : III, 208.

DAMYRIAS, rivière de Sicile : I, 624.

DANAUS entre dans l'Argolide; il chasse Galanor, roi d'Argos : II, 147.

DANDAMIS, philosophe indien, était fort estimé d'Alexandre : II, 603. Ce qu'il disait des philosophes grecs, 651.

Danse de la grue, à Délos, conduite par Thésée, qui le premier y fit danser les garçons avec les filles : I, 71, 89.

DARDANE, ville de Troade : II, 261.

DARDANUS, après avoir bâti Troie, y consacre les dieux de Samothrace : I, 559.

DARDARIENS, peuple barbare, voisins des Palus-Méotides : II, 522.

DARIUS, roi de Perse, se dispose avec une armée de six cent mille hommes à combattre Alexandre : II, 611. Il perd une partie de son armée, 615. Richesse de sa tente, 614. Sa mère, sa femme et ses filles conduites à Alexandre, *ibid.* On lui enlève les richesses qu'il avait déposées à Damas, 617. Il fait à Alexandre des propositions qui ne sont point acceptées, 622. Il perd une grande bataille, 626. Pour suivi par Alexandre, 634. Sa mort, honneurs qui lui sont rendus, 635.

DARIUS, fils aîné d'Artaxerxe, déclaré

héritier du royaume; demande à son père Aspasia, sa concubine : III, 508. Est vivement touché du tour que son père lui joue; aigri par Tiribaze, 509. Conspire contre son père, 510. Est pris et condamné à mort, 511.

DASCYLITIDE; lac voisin de Cyzique : II, 516.

DASSARÉTIDE, ville de Macédoine : II, 92, 93.

DATIS, général des Perses, fait un grand ravage sur les côtes de Marathon : II, 5.

Décrot qui défendait en Grèce de mettre en mer un vaisseau monté de plus de cinq hommes; Jason seul en était excepté, et pourquoi : I, 69.

DÉDALE, cousin de Thésée, se sauve de Crète à Athènes, poursuivi par Minos; les Athéniens refusent de le livrer; il accompagne Thésée, et ils délivrent les prisonniers athéniens : I, 69.

DÉIDAMIE, sœur de Pyrrhus et femme de Démétrius : II, 118. Sa mort : III, 278.

Déipnophores, femmes associées à la fête des Oscophories : I, 72.

DÉJOTARUS, roi des Galates, prie Caton d'Utique de se charger de ses enfants : III, 41.

DELLIUS, envoyé à Cléopâtre par Antoine; ce qu'il pense d'elle : III, 514, 515. Parodie qu'il fait d'un vers d'Homère, 515. Embûches que Cléopâtre lui dresse; ce qu'il dit à table, 540.

DELPHINIEN, surnom d'Apollon : I, 65.

DÉMADE, orateur d'Athènes, appelé un des naufrages de la république. Mot d'Antipater sur lui : III, 1, 2. Change de parti, suivit les circonstances, 104. Envoyé en ambassade vers Alexandre, il réconcilie les Athéniens avec ce prince, 111. La justice divine venge par sa mort celle de Démosthène, 22, 25, 117 et 118.

Démagogie. A quel état elle réduit la ville de Sicyle : III, 450.

DÉMAGORAS, capitaine d'une galère de Rhodes; manœuvre qu'il fit dans un combat : II, 511.

DÉNARATE. Apophthegme de ce roi de Sparte : I, 161.

DÉNARATE de Corinthe réconcilie Philippe et Alexandre : II, 604. Meurt dans la faveur d'Alexandre. Ses obsèques, 644. Plaignait les Grecs qui n'avaient pas eu la satisfaction de voir Alexandre assis sur le trône de Darius, 495, 650, 644.

DÉNARISTE, mère de Timoléon : I, 604.

DÉMÉNÈTE, l'un des accusateurs de Timoléon : I, 627.

DÉMÉTRIUM, promontoire voisin de Samothrace : I, 585.

DÉMÉTRIUS de Phalère veut d'oigner d'Aristide et de Socrate le soupçon de pauvreté : II, 5. Fait donner des secours publics à la famille d'Aristide, 27. Son

opinion sur Démosthène : III, 101, 102, 104, 115.

DÉMÉTRIUS ou POLIORCHÈS, preneur de villes : III, 256. Sa naissance, son caractère. Sa tendresse pour son père Antigonus, 257. Moyen adroit dont il se sert pour sauver Mithridate, son ami, 258. Général des troupes d'Antigonus, il est battu par Ptolémée; générosité du vainqueur, 259. Il bat le général de Ptolémée; sa générosité envers ce général et ses amis; il soumet les peuples d'Arabie, 259, 260. Il reprend Babylone sur Séleucus; il forme le projet de remettre la Grèce en liberté, 260. Il arrive devant Athènes, *ibid.* Il met Athènes en liberté et va assiéger Mégare, 261. Il s'empare de Mégare; honneurs qu'il rend à Stilpon; réponse de ce philosophe à Démétrius, 262. Il rend à Athènes le gouvernement démocratique, *ibid.* Il épouse Eurydice, veuve d'Opheltas, roi de Cyrène, et vit avec d'autres femmes et des concubines, 265. Son père l'envoie à la conquête de Chypre, *ibid.* Il gagne la bataille de Salamine, et fait un immense butin, 266. Sa douceur et son humanité envers les vaincus, *ibid.* Lamia, fameuse courtisane, subjugué Démétrius, *ibid.* Expédition malheureuse d'Antigonus et de Démétrius contre Ptolémée, 267, 268. Contraste singulier dans ses mœurs, 268. Son penchant à la débauche; son goût pour les arts; son activité dans les affaires, *ibid.* Machine extraordinaire dont il se sert au siège de Rhodes, 269. Il se rend maître de cette ville et en traite bien les habitants, 270, 271. Il chasse Cassandre de l'Attique, 271. Ses infâmes débauches, *ibid.* Ses succès dans le Péloponnèse, 272. Son orgueil et son mépris pour les autres rois, *ibid.* Il se fait initier aux mystères de Cérès, 275. Durée de sa passion pour Lamia, 274. Présages qui le troublent et le découragent, 275, 276. Il est défait par les rois ligués, 276. Les Athéniens lui refusent l'entrée de leur ville, *ibid.* Il marie sa fille Stratonice à Séleucus-Nicanor, 277. Il fait le siège d'Athènes, s'en rend maître et fait des reproches aux Athéniens, 279. Ses succès et ses revers. Il est appelé en Macédoine par Alexandre, dont les soupçons l'obligent de se retirer, 280, 281. Il fait assassiner Alexandre et est proclamé roi de Macédoine, 281, 282. Il assiège la ville de Thèbes; il y est blessé; il s'en rend maître et la traite avec douceur, 285. Il dévaste l'Épire. Son luxe et son orgueil le font haïr de ses sujets, 285. Sa fierté indispose de plus en plus les Macédoniens, *ibid.* Il fait un traité avec Pyrrhus dans le dessein de reconquérir tous les états de son père, 286. Il est abandonné par ses troupes, et prend la fuite, 287, 288. Il rassemble quelques troupes, fait le siège

d'Athènes; est forcé de le lever pour aller combattre Lysimachus, 288, 289. Situation fâcheuse où il est réduit. Il est bloqué par Séleucus dans son camp, 290. Il reprend courage, et manque de surprendre Séleucus; 291. Il tente inutilement de se sauver, et se rend à la discrétion de Séleucus, 291, 292. Relégué dans la Chersonèse de Syrie, il jouit de tous les agréments de la vie, 293. Il s'y abandonne à une vie oisive et crapuleuse, et meurt au bout de trois ans, 293, 294. Honneurs funèbres qui lui sont rendus, 294. Sa famille et ses descendants, 295.

DÉMÉTRIUS, fils d'Antigonus Gonatas, demande qu'on lui envoie Aratus pieds et poings liés; sa mort : III, 471.

DÉMÉTRIUS, fils de Philippe, roi de Macédoine, envoyé en otage à Rome : II, 98.

DÉMÉTRIUS PHIDON : II, 643.

DÉMÉTRIUS de Magnésie. Son traité des synonymes, cité : III, 103, 114.

DÉMÉTRIUS, philosophe péripatéticien : III, 78.

DÉMÉTRIUS, affranchi de Pompée; honneurs qu'on lui rend à Antioche : II, 550, 551.

DÉMÉTRIUS, l'un des affranchis de Cassius, porte à Antoine la robe et l'épée de son maître : III, 436.

DÉMO, courtisane, surnommée Mania. Plaisante réponse qu'elle fait à Démétrius : III, 274.

DÉMOCHARÈS, Leuconien. Mot ridicule qu'il dit sur le décret de Stratoclès : III, 272. Banni pour ce mot, *ibid.*

DÉMOCHARÈS de Soles. Nom qu'il donne à Démétrius Poliorète : III, 274.

DÉMOCLÈS le beau, jeune Athénien. Sa grande valeur; cause de sa mort : III, 271.

DÉMOCRATÈ le Lacédémonien. Bon mot de lui sur Cléomène : III, 190.

DÉMOCRATÈS, héros des Platéens : II, 12.

DÉMOCRITE, philosophe. Son opinion sur les images : 4, 564.

DÉMONAX apprend aux Cysicéniens l'arrivée de Lucullus : II, 316.

DÉMOPHANE, voyez ECDÉMUS.

DÉMOPHILE, accusateur de Phocion : III, 27.

DÉMOPHON, fils de Thésée : I, 76.

DÉMOSTHÈNE, général athénien, commandait les Athéniens lorsqu'ils furent battus par les Éoliens : II, 361.

DÉMOSTHÈNE. Sa vie, en bien des circonstances, est semblable à celle de Cicéron : III, 97. Son père était armurier; sa grande fortune fut dissipée par ses tuteurs; il ne put se procurer une éducation complète; son tempérament délicat, *ibid.* A quelle occasion il s'applique à l'éloquence; il attaque ses tuteurs; il parle avec peu de succès dans les affaires publiques; tri-

tesse qu'il en ressent; il reprend courage, 98, 100. Soins extraordinaires qu'il se donne pour se former à la déclamation; il ne veut point parler en public sans préparation, 100. Comment il corrige ses défauts de nature. Ses bons mots, 102, 103. Son entrée dans le gouvernement; sa conduite envers Midias; il soutient la liberté de la Grèce, 103. Son attachement au parti qu'il avait embrassé, 104. Sur quel principe il compose ses discours, *ibid.* Il manquait du courage militaire; inaccessible à l'or de Philippe, il reçoit celui d'Artaxerxe, *ibid.* Il paraît avoir écrit en même temps pour deux parties dans la même affaire, 103. Ses diverses oraisons, *ibid.* Il déclame contre Philippe; est envoyé auprès de lui en ambassade; il tourne en ridicule les louanges que Philocrate et Eschine font de ce roi, 106. Son zèle pour l'intérêt de la Grèce; il chasse de l'Eubée les Macédoniens; il fait envoyer des secours aux habitants de Périnthe et de Byzance, *ibid.* Il va dans les villes de la Grèce, et les soulève contre Philippe. Il fait entrer les Thébains dans la ligue des alliés, *ibid. et suiv.* Est le seul orateur qui ose monter à la tribune après les succès de Philippe, 107. Ambassadeur à Thèbes; gloire que ses succès lui procurent, *ibid. et suiv.* Il méprise les présages, et fait livrer la bataille de Chéronée; il prend la fuite pendant le combat et jette ses armes, 108. Sa correspondance avec le roi de Perse le fait citer en justice; abus par les Athéniens, il prononce l'oraison funèbre des guerriers morts à Chéronée, 109. Instruit de la mort de Philippe, il se livre à de grandes démonstrations de joie et d'espérance, 109, 110. Sa justification à ce sujet contre les reproches d'Eschine, 110. Il écrit au roi de Perse et à ses généraux pour les engager à faire la guerre à Alexandre, 111. Envoyé en ambassade à Alexandre, il abandonne ses collègues, *ibid.* Apologie de Démosthène pour qu'on ne les livre pas à Alexandre, *ibid.* Il perd de son crédit; il gagne son procès au sujet de la couronne d'or qui lui avait été décernée pour avoir fait rebâtir à ses frais les murailles de la ville d'Athènes, 112. Accusé d'avoir été séduit par les présents d'Harpalus, il est condamné à une amende, et constitué prisonnier jusqu'à son paiement, 112, 113. Il se sauve de prison; ses ennemis lui donnent de l'argent; ce qu'il leur dit; il donne des preuves de faiblesse pendant son exil; regrets qu'il témoigne de s'être mêlé du gouvernement, 113, 114. Il persuade aux Grecs de chasser de la Grèce les Macédoniens; sa réponse à Pythéas. Les Athéniens le rappellent; honneurs qu'on lui fait, 114. On lui fournit le moyen de payer l'amende à laquelle il

avait été condamné; il se hâte de sortir de la ville à la nouvelle de la marche d'Antipater et de Cratère sur Athènes, 115. Il s'empoisonne et meurt, 116. Différentes traditions sur le genre de sa mort, *ibid.* et *suiv.* Époque de sa mort. Les Athéniens lui érigent une statue en bronze. L'aîné de sa famille devait être nourri à perpétuité dans le Prytanée, 117. Événement singulier arrivé à cette statue, *ibid.*

DÉMONSTRATE a dit faussement que les Spartiates valaient mieux en public, et les Athéniens en particulier : II, 493.

DENYS d'Halicarnasse, blâmé d'avoir dit que Romulus entra en triomphe dans Rome, monté sur un char, I, 109. Cité, 549; II, 151.

DENYS l'ancien s'empare de la tyrannie de Syracuse; épouse en premières noces la fille d'Hermocrate, laquelle se donne la mort; épouse deux autres femmes le même jour : III, 566, 567. Fait mourir la mère de celle qui s'appelait Doris, 567. Conversation qu'il eut avec Platon, *ibid.* et *suiv.* Ordonne à Pollis de tuer Platon ou de le vendre, 568. Froide raillerie qu'il fait sur Gélon; enfants qu'il eut de ses femmes, *ibid.* Les médecins hâtent sa mort, 569. Sa timidité et sa défiance; les cruautés qu'elles lui faisaient commettre, 570, 571. Ce qu'il répondit à sa mère : I, 247. Mot de lui sur le tyran de Phères : III, 516.

DENYS le jeune succède à son père : III, 569. Comment obsédé par ses courtisans, *ibid.* Durée de ses débauches, 569, 570. Son père l'avait tenu trop renfermé; ses occupations, 570. Dépêche des courriers à Platon pour le faire venir à sa cour, 572. Ses courtisans l'engagent à rappeler d'exil Philistus, *ibid.* Réception qu'il fait à Platon, 575. Mot qu'il dit à un héraut pendant le sacrifice, *ibid.* Traitement qu'il fait à Dion, 574. Fait loger Platon dans la citadelle; passion violente qu'il avait pour lui, *ibid.* et *suiv.* La guerre l'oblige à le renvoyer; parole qu'il lui donne, 575. Son injustice envers Dion, 576. Tenait dans son palais des assemblées de philosophes, *ibid.* Il envoie à Platon une galère à trois rangs de rames, et lui écrit une lettre, *ibid.* Marques de confiance qu'il lui donne, 577. Il lui donne un logement hors du palais au milieu de ses gardes, *ibid.* Ce qu'il dit à Platon qui s'embarquait, et la réponse de Platon, *ibid.* Fait épouser Arété, femme de Dion, à Timocrate, 578. Il envoie des ambassadeurs à Dion; propositions qu'il lui fait, 584. Il accepte les conditions que Dion lui offre; sa perfidie, 585. Son artifice pour rendre Dion suspect, 586. Offre qu'il envoie faire à Dion; remet la citadelle de Syracuse à son fils Apollocrates, et prend

la fuite, 589, 590. Remonte sur le trône; Icétas l'oblige à se renfermer dans la citadelle de Syracuse : I, 606 et *suiv.* Ses calamités, 611. Les différents jugements qu'on faisait de lui, 611, 612. Mots remarquables de lui, 612.

DÉRCÉTEUS, un des gardes d'Antoine. Ce qu'il fit : III, 355.

DERCYLLIDAS, capitaine des Grecs : III, 505. Mot qui lui fut dit par un jeune Spartiate : I, 155.

DERCYLLUS marche vers le Pirée pour arrêter Nicanor : III, 25.

DEUCALION. Après avoir bâti le temple de Dodone, il se retire avec Pyrrha dans le pays des Molosses : II, 116.

DEUIL. Les dames romaines le portent dix mois pour Coriolan : I, 548.

DEVIN. Son but est de dire pourquoi les choses arrivent, celui du philosophe est d'en chercher le principe : I, 597.

DEXITHÈA, fille de Phorbas, mariée à Latinus, fils de Télémaque : I, 97.

DEXOUS croit avoir tué Pyrrhus : II, 151.

DIADÈMATUS, surnom d'un des Métellus : I, 527, 528.

DIAGORAS. Mot d'un Spartiate à cet athlète, après sa victoire et celle de ses fils et de ses petits-fils aux jeux olympiques : I, 665.

DIAMPÈRES, nom d'une porte d'Argos : II, 146.

DIANASSE, femme d'Eunomus et mère de Lycargue : I, 144.

DIANE, surnommée *Orthia* : I, 78. *Aris. tobule*, 584. Son temple, *ibid.* Orientale, et son temple, 514. *Eucleia* : II, 21. Sacrifices faits sur son autel par les flancés, *ibid.* Adorée dans la Mysie et dans la Perse, et appelée *Persica* : II, 519, 554. Son temple d'Éphèse brûlé le jour de la naissance d'Alexandre; ce que les mages augurent de cet incendie : II, 599. *Anitis* : III, 509. Sa statue à Pallène, et ses terribles effets quand on la portait en procession, 470.

DIANE (les promontoires de), recommandes par des oracles aux Athéniens : III, 20.

DICÉARCHIE, ville de la Campanie : II, 272.

DICÉARQUE dit que l'Académie tire son nom d'un Arcadien nommé Echédémus, et le bourg de Marathon d'un autre Arcadien nommé Marathus, qui, dans la guerre de Castor et Pollux contre les Athéniens, se sacrifia à la tête de l'armée : I, 79. Cité II, 497.

DICTATEUR. Faute des Romains de n'en avoir pas nommé un dans la guerre des Gaulois au temps de Camille : I, 556. Une ancienne loi défend au dictateur d'être à cheval à l'armée; motif de cette loi; étendue de son autorité, 442.

DIDRUS porte à César la tête du fils aîné de Pompée : II, 716.

DIDYME, grammairien. Son ouvrage sur les lois de Solon, en réponse à celui d'Asclépiade : I, 252.

DIEUX. C'est par leurs bienfaits qu'ils sont reconnus pour les rois et les maîtres du monde : I, 425. Ils ne ressemblent en rien aux hommes; ils en diffèrent surtout par leurs opérations; notre peu de foi fait qu'elles échappent pour la plupart à notre perception, 547. Quels sont les attributs qui les rendent plus respectables et plus chers aux hommes : II, 7. Dieu est le roi des hommes. Il est plus spécialement le père des hommes vertueux, 621.

DIMACHUS de Platon, historien, cité : I, 295, 296.

DINARQUE, orateur, fait condamner Démade à mort : III, 117.

DINIAS, l'un des meurtriers d'Abantidas : III, 450.

DINOCRATE le Messénien, homme haï pour sa méchanceté et sa vie licencieuse; détache la ville de Messène de la ligue des Achéens; attaqué par Philopémen : II, 84. Il fait prisonnier Philopémen, et lui fait donner du poison, 85. Prévenant le supplice qui lui était réservé, il se tue, 86. S'étant enivré un jour à Rome dans un festin, il danse déguisé en femme, 105.

DINON, historien, cité : I, 327; II, 629; III, 490, 493, 495. En opposition avec Xénophon sur l'expédition de Cyrus, 498.

DIODOTIDES, dénonciateur d'Alcibiade : I, 490, 515.

DIOTÈS, gouverneur d'Eleusine : I, 64.

DIOTÈS de Péparèche, historien, cité : I, 64.

DIODORE le géographe, cité : I, 82. Sa conjecture sur le tombeau de Thémistocle, qu'il croit placé près du Pirée, 352.

DIODORIS, fils de Sophax; ses exploits : II, 442.

DIOGÈNE. Sa réponse à ceux qui lui disaient qu'on se moquait de lui : I, 448. Sa réponse à Alexandre : II, 607. Accompagne Carnéade à Rome, 51.

DIOGÈNE le stoïcien, envoyé en ambassade à Rome par les Athéniens : II, 54.

DIOGÈNE, fils de la femme d'Archelaüs, tué au combat d'Orchomène : II, 259.

DIONÈDE. Tour qu'Alcibiade lui joue : I, 482.

DION. Faveur dont il jouissait auprès de Denys, tyran de Syracuse : III, 567. Son caractère; avantages qu'il retire de la fréquentation de Platon; il presse Denys d'entendre Platon, *ibid.* Il est chargé de plusieurs ambassades, 568. Offre qu'il fait au fils de Denys, 569. La sévérité de son caractère et l'austérité de ses mœurs déplaisent à Denys et à ses courtisans, 569,

570. Il exhorte Denys à l'étude de la philosophie, 570. Ses instances pour faire appeler Platon en Sicile, 571, 572. Il détermine Denys à faire venir Platon, qui se rend à Syracuse, 572. Dion est rendu suspect au tyran. Il est exilé en Italie, 574. Fortune de Dion. Honneurs qu'il reçoit en Grèce, *ibid.* Il se décide à faire la guerre à Denys; offres que lui font les Syracusains, 578, 579. Ses troupes refusent d'aller en Sicile; l'appareil de sa richesse et de sa magnificence les détermine à le suivre, 579, 580. Sa flotte est assaillie d'une horrible tempête, 581. Son arrivée en Sicile; il se rend maître de Minoa; est pressé par ses soldats de les mener à Syracuse, *ibid.* et *suiv.* Il marche vers Syracuse, 582. Plusieurs corps de troupes se joignent à lui, *ibid.* et *suiv.* Il entre dans Syracuse, y harangue le peuple, est nommé capitaine. Danger qu'il court, 584 et *suiv.* Il est accusé calomnieusement par Sosis, 587, 588. Il sort de Syracuse après avoir été destitué; fidélité et attachement de sa troupe, 590. Poursuivi par les Syracusains, il les repousse, 591. Il se retire à Léontium, *ibid.* Son rappel est proposé, 592. Il est prié par les Syracusains de venir à leur secours, *ibid.* Il se dispose à revenir les secourir; son discours aux Léontins et à ses troupes, *ibid.* Il arrive devant Syracuse, 594. Sa victoire sur les troupes de Denys, 595. Sa réponse à ceux qui lui conseillaient de faire mourir Héraclide et Théodote, *ibid.* et *suiv.* Il pardonne à Héraclide; il empêche le partage des terres et des maisons, 596, 597. Il reprend sa femme Arété, 598. Sa générosité envers ses amis, ses alliés, ses soldats; sa modestie et sa façon de vivre, *ibid.* Un spectre lui apparaît, 400. Il meurt assassiné par des soldats au milieu de ses amis, 401, 402. Traits généraux de conformité entre Dion et Brutus, 565, 566. Sa maxime sur le ressentiment : I, 549.

DION le fils se précipite d'un toit, et se tue : III, 400.

DIONYSIUS, frère d'Erginus; comment pense faire échouer l'entreprise d'Aratus; mené à Aratus, est lié et enfermé : III, 461, 462.

DIONYSIUS CHALCUS, chef d'une colonie d'Athéniens en Italie; fonde la ville de Thurium : II, 564.

DIOPHANE, rhéteur : III, 225. Son sort malheureux, 234.

DIOPHANES, général des Achéens, veut tirer vengeance des Lacédémoniens; en est détourné et empêché par Philopémen : II, 82.

DIOPHANTE, accusateur d'Aristide : II, 26.

DIOPIETHES. Son décret contre Anaxagore et Périclès : I, 418.

DIOPITRIS, devin fort versé dans les anciennes prédictions : II, 224. Dit qu'il était défendu qu'un boiteux fût roi de Sparte; oracle qu'il produisit : *ibid.* et 483.

DIPHILUS. Cité : II, 339.

Dipyle, porte d'Athènes : II, 251.

DIRADES, bourg d'Athènes : I, 494.

Divorce. Dans quels cas les maris à Rome pouvaient répudier leurs femmes : I, 116. Paul Emile répudia sa femme. Mot du Romain qui avait fait divorce avec la sienne; causes ordinaires des divorces : I, 367.

Dodone. Antiquité de son temple : II, 149.

DOLABELLA, tribun, propose une abolition de dettes : III, 504. César vent lui résigner le consulat, 506.

DOLORES, habitaient l'île de Scyros; grands corsaires : II, 290.

DOMITIUS (Lucius), mari de Porcia, sœur de Caton, brigue le consulat : III, 60.

DOMITIUS ÆNOBARBUS; ce que signifie ce surnom : I, 583. Après avoir assemblé en Afrique une grosse armée, se met en bataille devant Pompée, et se retire : II, 528, 529. Il est battu et tué, 529.

DOMITIUS CALVINUS, gouverneur de l'Asie-Mineure, défait par Pharnacé : II, 713.

DORIS, femme de Denys l'ancien : III, 366. Devenir mère avant Aristomaque, autre femme de Denys, 367.

DORYLAOS, lieutenant de Mithridate, attaque en Thessalie Sylla : II, 258.

DOSON, surnom d'Antigonos : I, 527, 569.

DRACON, archonte d'Athènes, homme dur et sévère, avait donné aux Athéniens des lois conformes à son caractère; elles furent abrogées par Solon : I, 245, 264.

DRACONTIDES. Son décret contre Périclès : I, 418.

DROMICHÈTE fait Lysimachus prisonnier : III, 283, 284.

DROMOCLIDE, flatteur outré. Son décret en faveur de Démétrius : III, 264. Autre décret pour le même Démétrius, 279, 280.

DURIS de Samos, historien. Cité : II, 460, 485, 608, 636 : III, 4, 13, 108, 111.

DYME, v. île d'Achaïe : II, 541.

DYRRACHIUM, ville d'Illyrie : II, 263.

E.

ÉACIDÈS, roi d'Épire, épouse Phthia, fille de Ménon le Thessalien, dont il a deux filles, Déidamie et Troïade, et un fils nommé Pyrrhus : II, 116.

Eau. Usage de mesurer l'eau dans les tribunaux pour régler la longueur des procédures : I, 489.

ECDRLUS, Arcadien, banni de Mégapolis; disciple d'Arcésilas : III, 431.

ECDEMUS et **DÉMOPHANES**, précepteurs de Philopémen; leurs grandes actions : II, 69.

ECHECRATÈS, grand-prêtre d'Apolon Tégryrien : I, 649.

ECHECRATIDÈS, délivré par Phœbos : III, 14.

ÉCHÉDEMUS d'Arcadie : I, 79.

Echelles faites de serment de vigne sauvage : II, 401. Echelles brisées : III, 432.

Eclipse de soleil, le jour que Romulus périt : I, 120. Pendant l'embarquement de Périclès, 420. Opinion très ancienne qu'elle menaçait les rois, 377. Eclipse de soleil qui trouble les Thébains, 662. Du temps de Nicias on connaissait la cause des éclipses de soleil : II, 382.

Eclipse de lune; sa cause ignorée : II, 382. Favorable à ceux qui veulent fuir; ce que l'on faisait après des éclipses dans les temps d'ignorance, 583. Regardées comme signe de la colère des dieux : III, 580.

Economie. Elle est une partie de l'art de bien gouverner : II, 60.

ECRRÈRÈS, éphore, coupa les deux cordes que Phrynis avait ajoutées à la lyre : III, 180.

Ecrîteaux tombés du ciel près de Faleries, dont l'un portait ces mots : *Mars agile ses armes* : I, 441.

Ecuyers. Ils emploient la douceur pour dompter les animaux : I, 457.

ÉDEPSE, ville de l'Eubée, connue par ses bains : II, 262, 280, 281.

ÉDRESSE, ville de Macédoine : II, 123.

Édifices publics, leur utilité : I, 402. Promptitude incroyable avec laquelle les édifices publics avaient été portés à leur perfection, 403, 404.

Édilité. Deux sortes d'édilité à Rome : II, 157.

Éducation. Rend les hommes capables de suivre la raison, et de conformer leur conduite aux règles de la bienséance : III, 366. Celle que Caton le censeur donne à son fils : II, 52. Des enfants, selon Lycurgue, I, 157. Des filles, 154, 155. Les Falisques faisaient élever leurs enfants comme en Grèce, 351.

EDYLUM, montagne de la Béotie : II, 254.

EGÉE. Oracle que lui rend la Pythie; il en reçoit l'interprétation de Pitthéus, avec la fille duquel il a commerce; il lui laisse en partant une épée, des souliers, pour servir de reconnaissance à l'enfant qui naîtra d'elle, et les cache sous une grande pierre; sa crainte des Pallantides : I, 61.

Plaintes des Athéniens contre lui, lorsqu'ils sont obligés de faire tirer leurs enfants au sort, pour en envoyer sept en Crète, 67, 68. Il est rassuré par Thésée, qui lui promet de revenir vainqueur du Minotaure, 68. Sa mort funeste lors du retour de Thésée, 71.

EGÉIDE, tribu d'Athènes : I, 490.

EGÉRIE (la nymphe), déesse ou nymphe avec laquelle Numa disait avoir des intelligences : I, 493.

EGES, ville d'Eolie : I, 526.

EGIAS, banquier à Sicyone; service qu'il rend à Aratus : II, 460, 461.

EGINE, petite île de Grèce; son peu d'importance : III, 95, 96.

EGINTRES, maîtres de la mer, faisaient à la Grèce la guerre la plus redoutable : I, 510. Abandonnèrent leur ville pour se retirer dans d'autres contrées : II, 429.

EGLÉ. L'amour de Thésée pour elle le rend infidèle à Antiope : I, 70, 77.

EGURS, ville de Macédoine. Pyrrhus y met une garnison gauloise, qui pille les tombeaux des rois de Macédoine : II, 141.

EGYPTIENS. Ils eurent d'abord des années d'un mois, ensuite de quatre : I, 205.

EIONE, ville de Thrace : II, 290.

ELATUS, premier éphore : I, 149.

ELÉE, ville d'Asie : III, 14.

Éléphant. Enfant né avec une tête d'éléphant : I, 695.

Éléphants. Désordres qu'ils causent dans l'armée d'Annibal : I, 693, 694. Ce que celui de Porus fit pour son maître, 648.

ELÉUS, fils de Cimon : I, 416 ; II, 298.

ELIMIS, province de Macédoine : I, 570.

ELFINICE, sœur de Cimon : I, 401. Son emportement contre Périclès, et ce que Périclès lui répond, 418. Fort décriée : II, 286, 287. Mariée à Callias, 287.

ÉLYMIENS, peuple d'Asie : II, 548.

Élysées. Champs-Élysées. Où placés : II, 441.

EMILIENS, descendus de Pythagore : I, 565.

Empire. Les véritables chaînes qui en garantissent la durée sont la justice, la bonté de ceux qui gouvernent et l'amour des sujets : III, 404.

Empire romain. Changements qu'y occasionne la mort de Nérone : III, 516.

EMPYLUS, orateur célèbre, ami de Brutus; son livre sur le meurtre de César : III, 406.

ENARIA, île de la Campanie : II, 185.

ENARSPHORUS, fils d'Hippocoon; cherche à enlever Hélène : I, 78.

ENDRIS, fille de Chariclo et de Sciron, mère de Pelée et de Telamon : I, 64.

ENDYMION, berger aimé de Diane : I, 189.

ENÉE enlève secrètement les dieux de Samothrace, et les transporte en Italie : I, 559.

Enfants, selon Lycurgue, appartiennent moins à leurs pères qu'à l'état : I, 156.

Enfants illégitimes non reconnus comme citoyens à Athènes : I, 422.

EMILIUS (Marcus) est nommé consul : I, 577.

ENGUM, ville de Sicile. On y voyait des lances et des casques d'airain, qui portaient, les uns le nom de Méron, les autres celui d'Ulysse : I, 688.

ENIADÉS, peuple détruit par les Étoiliens : II, 639.

ENOBARBUS. Signification et origine de ce nom : I, 585.

Enterrements. Comment réglés par Lycurgue : I, 166.

ENUS, ville de Thrace : III, 58.

EPAMINONDAS. Ce qu'il dit de son dîner : I, 154. Enterré aux dépens des Thebains, à cause de son extrême pauvreté, 462. La pauvreté était héréditaire en lui; par quels moyens il se l'était rendue plus douce, 640. Il disait que la Bœotie était le théâtre de Mars, 689. Il abandonna volontairement l'Asie, sans rien entreprendre, de peur de donner à ses concitoyens le goût des courses maritimes : II, 79, 80. Il meurt avec beaucoup de gloire, 276, 510. Ce qu'il pensait des oracles : III, 108.

EPAPHRODITE, surnom que prend Sylla : II, 270.

EPENATUS, élu général des Achéens. Son incapacité : III, 481.

EPHEON, montagne de la Campanie, où Sylla voit un prodige qui lui annonce la victoire : II, 265.

EPHÈSE. Le temple de Diane est brûlé le jour de la naissance d'Alexandre; présage à ce sujet : II, 599.

EPHESTION, lisant par-dessus l'épaule d'Alexandre une lettre, n'en est point empêché : II, 631, 632. Son caractère, 637. Souvent brouillé avec Cratère, *ibid.* Sa mort causée par son intempérance, 656. Deuil qu'en prend Alexandre; frais de ses funérailles, *ibid.*

EPHÈTES, juges criminels établis par Dracon : I, 246.

EPHIALTE. Par son moyen Périclès ôta à l'aréopage la connaissance de beaucoup d'affaires : I, 400. S'était rendu redoutable aux partisans de l'oligarchie et fut assassiné, 401.

EPHORE, historien, cité : I, 527, 557, 414, 501, 605, 650; II, 219, 227, 295. Son éloge, 227.

Ephores, magistrats de Sparte. Pourquoi ont été établis, et en quel temps : I, 149,

175 et 176. Défaut qu'Aristote trouvait dans cet établissement, 176. En entrant en charge, ils déclaraient la guerre aux Ilotes, 168. Fortifièrent l'aristocratie, 169. Leur décret pour bannir de Sparte l'or et l'argent : II, 219. Pourquoi furent-ils établis à Sparte, 481. Action remarquable des éphores, 510. Leur pouvoir ; en quoi limité : III, 182. Introduits à Lacédémone, ils attirèrent à eux toute l'autorité, 193.

EPICARNE fut disciple de Pythagore : I, 194. Cité, 287.

EPICLÈS, joueur de lyre, ami de Thémistocle : I, 311.

EPICRATES d'Acarnanie. Grand service qu'il rend à Thémistocle : I, 326.

EPICRATES, porte-faix. Avis plaisant qu'il donne aux Athéniens : I, 661.

EPICURE. Ses opinions sur les dieux et sur le gouvernement : II, 134. Plutarque fort opposé à sa secte : I, 39.

EPIDAURE, assiégée par Périclès, qui est obligé d'en lever le siège : I, 421.

EPIMÉNIDE de Crète, un des sept sages, mandé à Athènes pour purifier la ville : I, 240.

EPIPOLES, quartier de Syracuse : I, 617.

Epis ensanglantés, coupés près d'Antium : I, 441.

EPITADÉE, Spariate, éphore. Loi sur les testaments et donations, qu'il fit par esprit de vengeance : III, 177.

Epitaphes. Qui avait à Sparte droit d'en avoir : I, 166.

EPITRAGIA, surnom de Vénus. Son origine : I, 68.

Épouses. Respect des Athéniens pour les nouvelles épouses : III, 113.

ERASISTRATE, médecin, découvre la passion d'Antiochus le jeune pour Stratonice sa belle-mère ; il réussit à la lui faire donner pour femme : III, 282, 283.

ERATOSTHÈNE. Son opinion sur Démosthène : III, 101.

ERECHTHÉE, ancêtre de Thésée : I, 60.

ERGINUS fournit à Aratus le moyen de se rendre maître de la citadelle de Corinthe : III, 460.

ERIANTHUS, thébain, conseille de raser Athènes : II, 218.

ERICIUS, officier de Sylla : II, 253.

ESCHINE, disciple de Socrate. Cité : II, 25.

ESCHINE. Cité : I, 412. Orateur d'Athènes, rival de Démosthène, 434. Accusé de conspirer contre la liberté d'Athènes ; se sauve pendant l'instruction de son procès : II, 14. En accusant Démosthène, il rend justice à ses talents : III, 103. Ambassadeur auprès de Philippe, il en est

bien reçu ; les éloges qu'il fait de ce prince tournés en ridicule par Démosthène, 106. Il reproche à Démosthène la joie que celui-ci manifeste à la mort de Philippe de Macédoine, 110. Après avoir perdu sa cause dans l'affaire de la couronne, il quitte Athènes, et se retire à Rhodes, où il donne des leçons d'éloquence ; sa mort, 112.

ESCHYLE. Cité : I, 60, 77, 103, 318 ; II, 521.

ESCHYLE se joint à Aratus contre le tyran Aristomachus : III, 463.

Esclaves. Solon leur défend de se frotter à sec et d'aimer les jeunes gens : I, 193. Le plus grand châtiment infligé par les Romains à leurs esclaves : I, 537.

Esclaves (la guerre des), suscitée en Sicile par Ennus : II, 272.

ESION. Son sentiment sur les orateurs athéniens : III, 102.

ESON, rivière de Macédoine : I, 376.

ESOPS. Son opinion sur la mort de ceux qui meurent dans la prospérité : I, 663. Sa fable de la besace : II, 425.

ESOPS, acteur. En jouant le rôle d'Atreïde, il tue un de ses esclaves d'un coup de sceptre : III, 128.

Esprit. La sublimité d'esprit nous rend capables des plus grandes choses : I, 336.

Estomac. Apologue des membres et de l'estomac : I, 524.

ETÉOCLE, Lacédémonien. Ce qu'il dit de Lysandre : II, 221.

ETHRA, fille de Pitthéus, cache longtemps à Thésée sa véritable origine, et la lui découvre enfin : I, 62. Elle est faite prisonnière à Aphidnes et conduite à Lacédémone, d'où elle suit Hélène à Troie, 80. Emmenée par Hector ; invraisemblance de ce récit, *ibid.*

Étoiles d'or placées dans le temple de Delphes : II, 220.

ETOLIENS. Menace que leur fait Alexandre : II, 639.

EUCHYDAS, citoyen de Platée. Avec quelle diligence il apporta le feu sacré de Delphes à Platée ; sa mort ; est enterré dans le temple de Diane : II, 21.

EUCLEIA, selon les uns, est Diane ; et selon d'autres, fille d'Hercule et de Myrto, fille de Ménétus et sœur de Patrocle. Les Béotiens et les Locriens lui décernent de grands honneurs : II, 21.

EUCLIDAS, frère de Cléomène, roi de Sparte, commande l'infanterie légère à la bataille de Sellasie : II, 72, 73. Taillé en pièces avec l'aile qu'il commandait : III, 208.

EUDAMUS, commandant des éléphants, découvre une conspiration : II, 475.

EUDÉMON, surnom du second des Battus : I, 527.

EUDÉMON, de Chypre, se joint à Dion pour son expédition de Sicile : III, 379.

EUDOÏE, mathématicien, inventeur de la mécanique : I. 682.

EUMÈNE. Sa naissance, son éducation; nommé premier secrétaire d'Alexandre, est traité avec la plus grande distinction; est envoyé commander un corps d'armée dans l'Inde; Alexandre lui donne le gouvernement qu'avait Perdicas : II, 460, 461. Il encourt plusieurs fois la disgrâce d'Alexandre; donne de mauvaise grâce cent talents au lieu de trois cents que lui avait demandés Alexandre; il entre si adroitement dans la douleur qu'Alexandre ressentait de la mort d'Éphésion, qu'il mérites ses bonnes grâces : 461, 462. Après la mort d'Alexandre, il garde la neutralité entre la phalange macédonienne et les courisants de ce prince, 462. Il reste seul dans Babylone, où il adoucit les gens de guerre; il obtient pour son partage la Cappadoce, la Paphlagonie et toute la côte au-dessous du Pont-Euxin jusqu'à Trapézunte, *ibid.* Il détourne Léonatus de la guerre, par la crainte qu'il a d'Antipater; il part la nuit avec toute sa suite, et se retire auprès de Perdicas, à qui il découvre les projets de Léonatus, 463. Il est mis en possession de la Cappadoce, il y est laissé pour tenir dans la soumission l'Arménie; il forme, des naturels du pays, un corps de cavalerie, pour l'opposer à la phalange macédonienne, *ibid. et suiv.* Est nommé commandant des troupes d'Arménie et de Cappadoce; il est attaqué, son infanterie est défaite, 464. Mais avec sa cavalerie, il bat Néoptolème, et, revenant sur la phalange victorieuse qui poursuivait son infanterie, il lui fait mettre bas les armes, et l'incorpore dans ses troupes, *ibid.* Son refus de se détacher de Perdicas et sa réponse généreuse, *ibid.* Il cache à ses soldats qu'ils ont Cratère en tête, et leur dit que c'est contre Néoptolème et Pigrès qu'ils vont combattre, 465. Vision qu'il a dans son sommeil, *ibid.* Il ne met aucun corps macédonien en face de Cratère; il lui oppose sa cavalerie étrangère, 466. Il ordonne aux Macédoniens de charger l'ennemi aussitôt qu'il serait en vue, *ibid.* Combat singulier dans lequel il est blessé, *ibid. et suiv.* Il apprend que Cratère a été tué; il va à lui, le trouve respirant encore, et lui témoigne les plus vifs regrets sur la perte qu'il fait en lui d'un compagnon et d'un ami, 467. Il rencontre sur le mont Ida les haras du roi, prend les chevaux dont il a besoin et en donne sa décharge, *ibid.* Il voulait livrer bataille près de Sardes; il se retire en Phrygie, et passe l'hiver à Célènes, *ibid.* Moyen qu'il prend pour payer la solde à ses troupes; il se les attache tellement, que tous ses officiers lui composent une garde qui ne le quitte ni nuit ni jour, 468. Il est trahi par un des

siens, et battu par Antigonos; il fait pendre le traître, revient sur ses pas, passe près des ennemis, vient camper sur le même champ de bataille, et y rend à ses morts les derniers devoirs, *ibid.* Il a une occasion facile de s'emparer de tous les bagages d'Antigonos, et de faire un grand nombre de prisonniers; mais craignant que ce butin ne rendit ses soldats moins ardents à la guerre, il fait avertir secrètement Ménandre, qui commandait le convoi, de quitter au plus tôt la plaine pour gagner le pied des montagnes; et lorsqu'il le sait en sûreté, il envoie battre la plaine par ses coureurs, qui lui rapportent que l'ennemi est dans un poste où il ne peut être forcé, *ibid. et suiv.* Obligé de fuir devant Antigonos, il conseille à la plupart de ses soldats de se retirer, et va s'enfermer avec un petit nombre dans la forteresse de Nora; il n'accepte une conférence avec Antigonos qu'après l'avoir obligé de lui envoyer son propre neveu Ptolémée pour otage; sa réponse fière à Antigonos; il revient dans sa forteresse, qu'Antigonos fait enfermer d'une muraille, 469, 470. Son adresse à soutenir le courage de ses soldats. Éloge de sa douceur, de sa figure et de son style. Moyen ingénieux qu'il prend pour exercer ses soldats, et pour tenir en haleine les chevaux, 470, 471. Antigonos lui propose un traité avec une formule de serment à laquelle il fait des changements, afin de stipuler les intérêts d'Olympias et de ses enfants, 471. Après avoir rendu aux Cappadociens leurs otages, et après avoir rassemblé environ mille chevaux, il s'enfuit, se méfiant toujours d'Antigonos, *ibid.* Il est invité, par Olympias, de venir auprès d'elle, pour se charger de l'éducation du fils d'Alexandre, *ibid.* Polyperchon et le roi Philippe lui écrivent de prendre l'armée de Cappadoce et de l'argent du trésor de Cyndes, pour faire la guerre à Antigonos, *ibid. et suiv.* Moyen adroit qu'il imagine pour calmer l'ambition et l'envie d'Antigènes et de Teutame, 472. Il se trouve à la tête d'une nombreuse et brillante armée; il reconnaît en ses soldats de mauvais desseins contre lui; il emprunte aux officiers qui le haïssaient les plus des sommes considérables, afin de les intéresser à sa sûreté, *ibid.* Il attaque Antigonos au passage du Pasitigre, lui tue beaucoup de monde et fait quatre mille prisonniers, 473. Il tombe malade, se fait porter dans une litière loin de l'armée; il est ramené avec la plus grande diligence; il rassure et ranime les soldats par sa présence, *ibid. et suiv.* Il dissipe la frayeur de ses soldats, et par un stratagème retient Antigonos, 474. Les témoignages de confiance qu'il reçoit des troupes irritent Antigènes et Teutame, qui forment le projet de le faire

périr après la bataille; il en est instruit par Eudamus et Phédime; il met ordre à ses affaires, et balance sur le parti qu'il doit prendre; il finit par ranger son armée en bataille, et l'exhorte à bien faire, 475. Les mains liées derrière le dos, il est conduit à Antigonus; il demande à parler aux soldats; discours plein de force qu'il leur adresse, 476, 477. Il leur demande de le tuer, ou de lui laisser le pouvoir de se donner la mort, avant de le livrer à Antigonus; dureté avec laquelle lui parle Onomarchus, qui était proposé à sa garde; sa réponse généreuse; il est égorgé, 477, 478. Parallele de Sertorius et d'Eumène, 478 et suiv.

EUMÈNE, roi de Pergame, vient à Rome, où il reçoit toutes sortes d'honneurs, II, 41.

EUMOLPIDES, instituent des cérémonies sacrées à Athènes: I, 491, 516.

EUNOMUS, père de Lycurgue: I, 144. Tué d'un coup de couteau, 145.

EUNOMUS de Thrasie. Reproche qu'il fait à Démosthène: III, 99.

EUNUS suscite la guerre des esclaves en Sicile, et meurt de la maladie pédiculaire: II, 272.

EUPHRANOR, charpentier. Service qu'il rend à Aratus: III, 452.

EUPHRONIUS, précepteur des enfants d'Antoine et de Cléopâtre, envoyé à Auguste: III, 549.

EUPOLIS, cité: I, 595, 412, 485; II, 297, 565.

EURIPIDE, cité: I, 67. Dit que Thésée aida Adraste à retirer les corps des guerriers tués devant Thèbes, 77. Contredit par Eschyle, *ibid.* Cité, 454, 476, 482, 640, 660, 689, 699; II, 127, 218, 240, 286, 376, 423, 429, 605, 641; III, 69. Beaucoup d'Athéniens doivent la vie à ses vers: II, 587.

EUROTAS, rivière de Sparte: I, 148, 651.

EURYBIAS, taxé de peu de courage; lève le bâton sur Thémistocle: I, 516.

EURYCLÈS, orateur de Syracuse. Décret qu'il propose: II, 586.

EURYCLÈS, Lacédémonien, fils de Lacharès, poursuit vivement Antoine; ce qu'il lui dit: III, 545, 546.

EURYCLIDAS, Spartiate, ami de Cléomène: III, 195.

EURYDICE, de la race de Miltiade, veuve du roi Opheltas, mariée à Démétrius: III, 265.

EURYDICE, sœur de Phila et femme de Ptolémée: III, 289.

EURYMÉDON, envoyé à Nicias pour collègue: II, 579. Tué à la bataille de Syracuse, 583.

EURYTION fut le premier roi de Sparte qui relâcha l'autorité des rois; il donna son nom à la branche royale des Eurytionides: I, 444.

EUTHYCHIDAS, historien, cité: I, 144. EUTHYDÈME, officier de Nicias, nommé pour partager le commandement; sa malheureuse ambition: II, 579.

EUTHYME, de Leucade. Triste fin de ses soldats: I, 625. Raillerie qu'il fait des Corinthiens, cause de sa mort, 624, 625.

EVANDRE. On lui attribue l'établissement de la fête des Lupercales à Rome: I, 114, 115.

EVANDRE (la colline d'): II, 84.

EVANGÉLUS, auteur d'un traité de tactique: II, 71.

EVANTHES de Samos, historien, cité: I, 259.

Exode, dernière partie de la tragédie: II, 426.

F.

FABIA TARENTIA, vestale, sœur de la femme de Cicéron: III, 45.

FABIENS, descendus d'Hercule: I, 440. Origine de ce nom, *ibid.*

FABIUS, vaincu par Mithridate: II, 541, 542.

FABIUS RULLUS, un des ancêtres de Fabius, auquel ses exploits firent donner le nom de Maximus: I, 440.

FABIUS MAXIMUS. Son origine, étymologie de son nom; son caractère taciturne, qu'on prenait pour stupidité, et qui cachait cette fermeté et cette grandeur d'âme qui lui était naturelle: I, 440.

Il sent la nécessité de fortifier son corps par les exercices, et de se former à l'art de la parole, *ibid.* Caractère grave et sérieux de son éloquence, qui abondait en pensées fortes; il fit l'oraison funèbre de son fils, qu'il prononça devant le peuple; il est élevé cinq fois au consulat; pendant le premier triomphe des Liguriens, 441. Il n'est point affecté de plusieurs prodiges qu'il trouve trop absurdes pour y croire; conseil qu'il donne aux Romains et à Flaminius de traîner la guerre en longueur; il est renversé de dessus son cheval en y montant et ne change rien à sa résolution; il marche contre Annibal et lui livre bataille près du lac Trasimène, 441, 442. Il est nommé dictateur; il choisit L. Minucius pour général de la cavalerie; il demande au sénat la permission de servir à cheval, 442. Il paraît en public avec un appareil imposant; et ayant représenté au peuple que c'est le mépris du général pour les dieux qui a causé la défaite de Trasimène, il commence sa dictature par des sacrifices, 445. Il fait consulter les livres sibyllins; il voue aux dieux un printemps sacré; il voue aussi la célébration des jeux scéniques, dont la dépense est fixée à 555,000 sesterces, 593 deniers et un tiers, *ibid.*

En élevant l'esprit du peuple vers la divinité, il augmente sa confiance et marche contre Annibal; il évite d'en venir aux mains avec lui, et se campe de manière à n'être jamais forcé de combattre, *ibid. et suiv.* Il traîne la guerre en longueur; sa fermeté et sa constance; sa réponse à ses amis qui lui conseillent de changer de conduite, 444. Il suit Annibal, tombe sur son arrière-garde et lui tue huit cents hommes; il reconnaît une ruse d'Annibal, et n'ose engager un combat nocturne; à la pointe du jour il tombe sur les derniers bataillons ennemis, et les met en désordre; il est forcé à la retraite, 445, 446. Il supporte avec modération l'aigreur de ses concitoyens; il envoie son fils à Rome pour vendre ses terres, et il paie à Annibal la rançon des prisonniers, 446, 447. Il est rappelé à Rome pour des sacrifices; il défend à Minucius de combattre en son absence; il ne daigne pas se justifier des accusations du tribun Métilius, 447. Il déclare qu'il punira Minucius de sa désobéissance; il est touché du danger de la chose publique; il craint la présomption et la témérité de Minucius; il part secrètement de Rome pour l'armée; il ne veut point que Minucius commande alternativement avec lui, et il lui donne la moitié de l'armée, 447, 448. Il vole au secours de Minucius, et met en fuite les ennemis, 449, 450. Joie des deux armées de se voir réunies; il se démet de la dictature, 451. Son inquiétude et celle de tous les gens sensés; son discours à Paul Émile; sages conseils qu'il lui donne, 451, 452. Il se montre aussi modéré et aussi tranquille dans l'adversité publique, qu'il avait témoigné de crainte quand les autres ne redoutaient rien; ses sages précautions pour rendre la confiance à la ville et arrêter les gémissements et les plaintes, 454, 455. Il empêche qu'on ne célèbre la fête de Cérès; il s'occupe d'apaiser les dieux et de détourner les présages, 455. Il est nommé général avec Marcellus; parallèle de ces deux généraux; ils sont tous deux élevés cinq fois au consulat, 455, 456. Fabius évite le piège dans lequel Annibal veut le faire tomber, sa douceur envers les alliés, envers un soldat marse; principes sages d'après lesquels il se conduisait envers ses soldats; sa modération à l'égard d'un soldat lucanien, 456, 457. Il reprend par trahison la ville de Tarente; il refuse de faire transporter à Rome les statues des dieux; il ne prend que le colosse d'Hercule, qui fut déposé dans le Capitole, et après duquel il fait mettre sa statue équestre en bronze; son deuxième triomphe; sa réponse à Marcus Livius, qui avait laissé prendre Tarente, 457, 459. Modération avec laquelle il sup-

porte la mort de son fils; il prononce lui-même son oraison funèbre, 460. Il s'oppose au projet de Scipion de porter la guerre en Afrique; il fait tout craindre aux Romains d'une pareille entreprise, *ibid.* Il persuade le sénat, détourne de cette expédition les jeunes gens qui s'offraient pour y aller; il demande qu'on donne un successeur à Scipion; inquiétude qu'il cherche à répandre parmi le peuple, même après le départ d'Annibal; il meurt de maladie, *ibid. et suiv.* Parallèle de Périclès et de Fabius, 462 et *suiv.*

FABIUS MAXIMUS (Quintus), fils du précédent; sa conduite ferme, étant consul, envers son père: I, 459 et 472. Meurt la veille de l'expiration de son consulat; II, 718.

FABIUS PICTOR, historien romain, cité: I, 98, 102, 106.

FABIUS AMBUSTUS (Quintus), ambassadeur auprès de Brennus; nommé tribun militaire: I, 356.

FABIUS BUTEO, élu second dictateur; sa modestie: I, 448.

FABIUS VALENS, capitaine d'une légion, le premier qui prêta serment de fidélité à Galba: III, 521. Le premier qui salua Vitellius empereur, 529. Son avarice insatiable, 542.

FABIUS FABULUS, meurtrier de Galba, III, 533.

Fable du serpent dont la queue s'était révoltée contre la tête: III, 175. Du coucou et des petits oiseaux, 469. Du chasseur et du cheval, 474.

FABRICIUS, consul, député romain vers Pyrrhus, qui cherche à le corrompre par l'or et à l'effrayer; son jugement sur la philosophie d'Epicure: II, 153, 154.

Faisceaux. Usage établi par Publicola, de les déposer aux pieds du peuple dans les assemblées, et conservé toujours depuis: I, 284.

FALISQUES. Ils faisaient élever leurs enfants en commun, comme en Grèce; motifs de cet usage: I, 351.

Familiarité. Un jeune homme en place doit l'éviter avec le peuple: I, 398.

Famine à Athènes sous le tyran Ariston: II, 250. Autre, lors du siège de cette ville par Démétrius: III, 279. Voiles et cordages de vaisseaux mangés dans une famine, 458. Famine dans le camp d'Artaxerxe, 507.

FANNIA. Sa générosité pour Marius; son histoire: II, 186.

FANNIUS, nommé consul par la faveur de Calus: III, 241. Ordre étrange qu'il fait publier à son de trompe, 245.

Fantôme qui apparut à Brutus: II, 726, 727.

Fantômes, visions, apparitions (idées de Plutarque sur les): III, 366.

Fastigia, ornements qu'on mettait aux

faites des maisons : I, 285, 501; II, 722, 748.

FAVONIUS, édile, fait donner des jeux très simples; en restreint la dépense et le luxe : III, 65. Sénateur, entre de force dans le cabinet dans lequel Cassius et Brutus se disputaient; il les réconcilie et vient souper avec eux sans être attendu, 428, 429.

FAUSTA, nom que Sylla donne à sa fille : II, 270.

FAUSTULUS découvre à Romulus son origine, et le presse de délivrer Rémus prisonnier : I, 101.

FAUSTUS, nom que Sylla donne à son fils : II, 270.

FÉCIAUX, prêtres conservateurs de la paix, établis par Numa : I, 556. Condamnent les Fabius, qui sont absous par le peuple, *ibid.*

FÉLIX, surnom que prend Sylla : II, 270.

Femmes (communauté des), établie par Lycurgue : I, 156, 157.

FENESTELLA, historien romain, cité : II, 265.

Fer. Il acquiert de la force quand, amolli par le feu, on le trempe à froid : I, 479.

FÉRÉTRIEN (Jupiter). Signification de ce nom : I, 109 et 677.

Festin fait aux dames romaines sous des branches de figuier; ce qui s'y pratiquait : I, 125. Les provinces romaines étaient obligées d'en faire aux gouverneurs : III, 151.

Fêtes célébrées en l'honneur des deux Ariades : I, 70. Fêtes des Oscophories, 71; des Matronales, chez les Romains, 114. Fête (le jour de) et son lendemain, 521. Fêtes latines, 547. Fête de Cérés, 455. Fêtes d'Adonis, 488. Fête Plunteria, 502. Fête de la Flagellation à Sparte : II, 18. Fêtes de Junon, appelées Fêtes de Lyssandre, 220. Fêtes de Proserpine, 517; III, 401. Fête des Lupercales : II, 720. Fête des Mystères à Athènes.

Février. D'où ce mois tira son nom : I, 204.

Feu sacré. Entretenu dans les divers lieux de la Grèce et à Rome; pourquoi confié à des vierges; circonstances dans lesquelles il s'est éteint à Athènes, à Delphes et à Rome; manière dont on le rallumait : I, 195. Le feu appelé Vesta et limité par les pythagoriciens, 197. Feux éteints dans la Grèce après la défaite des Perses; feu nouveau rapporté de Delphes, II, 21. Différente manière dont le feu se communique aux corps, suivant leur différente matière, 628, 629.

Filles. Leur éducation à Sparte : I, 154, 155. Leur nudité justifiée par Plutarque; il n'était pas en leur pouvoir d'être sages, 155. Leur nudité était une amorce pour

le mariage, *ibid.* Exposées aux railleries des poètes, 210. Temps auquel Lycurgue et Numa voulaient qu'elles fussent mariées, 211.

Flambeau. Porte-flambeau dans les mystères, charge honorable : II, 29.

FLAMINES, étymologie de leur nom : I, 192.

FLAMININUS (Titus Quinctius). Sa figure; son caractère prompt à s'irriter et à rendre service; son extrême bienfaisance; son ambition et son désir d'acquérir de la gloire; ses premières armes : II, 90, 91. Il est nommé gouverneur du Tarentin; sa conduite dans cette place le fait nommer chef des colonies de Narnia et de Cosa, *ibid.* Il aspire tout de suite au consulat, sans avoir passé par les autres charges qui y préparaient; il l'obtient du peuple, malgré l'opposition des tribuns Fulvius et Manlius, *ibid.* La guerre contre Philippe lui échoit par le sort; combien il convenait à cette expédition par son esprit conciliant, qui lui attira la confiance de la Grèce, 91, 92. Il renonce aux distinctions que sa charge lui aurait procurées à Rome, et part pour la Macédoine; il prend trois mille hommes de ceux qui, sous Scipion, avaient vaincu Asdrubal en Espagne, et Annibal en Afrique, 92. Arrivé en Epire, il prend le commandement de l'armée, reconnaît le pays; il rejette le conseil de faire un long circuit par la Dassarétié, près de Lyncus; il craint de manquer de vivres; prend le chemin des montagnes occupées par Philippe, 92, 93. Il livre dans sa marche plusieurs combats qui ne décident rien; des bergers lui offrent de conduire son armée en trois jours au haut des montagnes; il envoie un de ses tribuns avec un corps de troupes, sous la conduite des bergers; le matin du troisième jour il met en mouvement toute son armée, gravit la montagne et en vient souvent aux mains avec l'ennemi; il charge vigoureusement les Macédoniens, qui prennent la fuite, 93, 94. Il se fait un point d'honneur de suivre une conduite tout opposée à celle de Philippe, qui, en traversant la Thessalie, avait tout brûlé et pillé; cette modération attire à son parti toutes les villes de la Thessalie, 94. Il efface les impressions défavorables que les Macédoniens avaient données aux peuples de la Grèce contre les Romains, et leur inspire la plus vive affection; il entre dans Thèbes avec les Thébains venus à sa rencontre, et gagne cette ville, *ibid.* et *suiv.* Il obtient la prorogation de son commandement pour continuer la guerre, et fait refuser les demandes que Philippe avait faites au sénat par ses ambassadeurs, 95. Il s'avance vers la Thessalie et rencontre Philippe près de Scotuse; il tombe vivement sur les Macédoniens

avec son aile droite, met en fuite celle des ennemis, et courant ensuite sur l'aile droite déjà victorieuse, il l'enfoncé et l'oblige de prendre la fuite, *ibid. et suiv.* Il fait seul toutes les affaires, sans tenir aucun compte des Etoliens; il laisse à Philippe le royaume de Macédoine, en l'obligeant de renoncer à toutes prétentions sur la Grèce, et de payer mille talents; il ne lui laisse que dix vaisseaux, et prend pour otage Démétrius, son fils, 97, 98. Sagesse de Flaminius, en faisant cette paix, avant qu'Antiochus déclarât la guerre aux Romains, 98. Il fait proclamer la liberté de toute la Grèce. Est obligé de se dérober à l'empressement du peuple, 98, 99. Il envoie ses lieutenants dans l'Asie-Mineure, dans la Thrace, pour faire sortir les garnisons des villes, et pour aller traiter avec Antiochus de la liberté des Grecs qui lui étaient soumis; il passe lui-même à Chalcis et dans la Magnésie, pour rendre à ces peuples leurs lois, 100. Il préside à Argos les jeux néméens, où il fait proclamer de nouveau la liberté des Grecs; ensuite il parcourt les villes et y rétablit la concorde et la paix; gloire que Flaminius tire de cette liberté accordée à la Grèce, *ibid. et suiv.* Inscriptions qu'il fait graver sur des boucliers d'argent qu'il consacre à Delphes, et sur une couronne d'or qu'il dédie à Apollon, lesquelles prouvent le prix qu'il attachait à cet exploit, 101. Après avoir commencé la guerre contre Nabis, au lieu de le faire prisonnier, comme il le pouvait, il conclut la paix avec lui, et laisse Sparte dans l'esclavage; son ambition ou sa jalousie contre Philopémen purent en être la cause, *ibid. et suiv.* De tous les honneurs que les Achéens lui décernent, nul ne le touche autant que la liberté de douze cents prisonniers romains vendus en Grèce, dont les Achéens paient la rançon; ils font le plus bel ornement de son triomphe; beauté des dépouilles qui y furent portées, 102. Il accompagne en qualité de lieutenant le consul Manius Acilius; sa présence dans la Grèce affermit la fidélité des villes; il représente au consul que, pour punir les Etoliens, il accroît la puissance du roi de Macédoine, 103. Il fait accorder une trêve par Manius aux habitants de Naupacte; il a de la peine à obtenir la grâce des Chalcidiens, *ibid. et suiv.* Il ne conserve aucun ressentiment de ses rivalités d'honneur avec Philopémen et Diophanes; sa douceur dans le commerce de la vie; paroles remarquables qu'il dit à Philippe, à Dinocrate et aux Achéens, 104, 105. Il est nommé censeur avec le fils du célèbre Marcellus. Il nomme prince du sénat Scipion l'Africain, 105. Il se brouille avec Caton le censeur. Il se ligue avec les ennemis de Caton; fait casser les baux que

celui-ci avait faits au nom de la république; il est blâmé de cette vengeance, 106. Il conserve, dans un âge avancé, un desir déplacé de réputation: son ambition le porte à pourvoir la mort d'Annibal, et à l'exiger de Prusias, roi de Bithynie; motifs qui peuvent excuser sa démarche; il ne demanda pas de son chef la mort d'Annibal; mais il fut envoyé, selon quelques-uns, vers Prusias pour l'exiger, 107, 109. Parallèle de Flaminius et de Philopémen, 109 *et suiv.*

FLAMINIUS NÉPOS, consul, n'ouvre les lettres du sénat qu'après avoir défait les ennemis: I, 674. Obligé de se démettre du consulat, *ibid.*

Flaminius (cirque de): II, 544.

FLAVIUS SABINUS, frère de Vespasien, laissé gouverneur de Rome: III, 541.

FLORA, célèbre courtisane. Son singulier attachement à Pompée: II, 521, 522.

Flûte, fort estimée des Athéniens: I, 593. Méprisée ensuite, 477. Instrument consacré à la Paix, 689.

FODIENS, ancien nom des Fabius: I, 440.

Foi (la). Numa lui bâtit un temple: I, 201.

Foin. Les Romains attachaient du foin aux cornes des bœufs qui étaient sujets à en frapper: II, 400.

Fontaines. Diversité d'opinions sur leurs sources: I, 574.

FONTEIUS CAPITO, envoyé par Antoine pour lui amener Cléopâtre: III, 525.

Fortune. Si elle change le caractère des hommes, ou si elle ne fait que le développer: II, 267. Elle produit souvent des événements semblables: exemples de cela, 435, 436. Les meilleurs naturels, accablés des coups de la fortune, changent quelquefois de mœurs, 442, 443. Jusqu'où peut aller son pouvoir sur les gens vertueux: III, 2.

Fous, plus utiles aux sages que les sages aux fous: II, 42.

Fruits. Ceux qui viennent hors de saison ne sont bons à rien: III, 5.

FULGINIE, nom de la mère de Marius: II, 156.

FULVIE, veuve de Clodius, femme d'Antoine; son caractère: III, 505.

FULVIUS, ami de Caius Gracchus: III, 245. Envoie son fils faire des propositions d'arrangement au sénat en faveur de Caius, 246. Est découvert dans sa retraite, et mis à mort avec son fils, *ibid.* Son corps est jeté dans le Tibre, 247.

FULVIUS (Quintus), nommé dictateur: I, 692.

Funérailles et deuil des Lacédémoniens: I, 166, 167.

Furies. Bois qui leur est consacré: III, 247.

Fuyards dans une bataille, ou trem-

bleurs. Combien méprisés à Sparte; leur punition : II, 505.

G.

GABÈNE, province de Perse : II, 474.

GABINIUS, tribun des soldats, envoyé à Chéronée avec une légion : II, 254. Dément qu'il dressa en faveur de Pompée, 539. Le flatteur le plus outré de Pompée; désigné consul avec Pison, beau-père de César, 557. Sa mauvaise réputation : III, 56.

GABINIUS, homme consulaire, emmène Antoine en Syrie : III, 299. Offre que lui fait Ptolémée, roi d'Égypte, *ibid.*

GAIOCHUS, surnom de Neptune : I, 82.

GALBA (Servius), jaloux de Paul Émile; tâche de le faire priver des honneurs du triomphe : I, 587.

GALBA (Sulpiciens), empereur romain; très riche; ses alliances; sa vie simple et frugale le fait accuser d'avarice : III, 516, 517. Sa conduite dans le gouvernement d'Espagne, 517. Il se met à la tête de ceux que Vindex avait fait révolter, 518. Il refuse l'empire; se repent de sa correspondance avec Vindex, lorsque les armées et le sénat lui annoncent sa proclamation à l'empire, 519, 520. Il est reconnu empereur par Virginius Rufus, 521. Il reçoit les députés du sénat; comment il les accueille, 522. Il est reconnu par les cohortes prétorienne, 524. Il commence son règne par des actes de tyrannie, par le massacre de la cohorte des marins, *ibid.* et *suiv.* Il fait retirer aux comédiens, musiciens et gens de cette espèce, les dons que Néron leur avait faits, 525. Fautes que lui fait commettre Titus Vinius, *ibid.* et *suiv.* Il songe à se choisir un successeur à l'empire, 527. Il se rend au camp et y proclame Pison pour lui succéder, 530. Il sort du palais sur le faux bruit de la mort d'Othon, et va pour sacrifier à Jupiter; il est tué, 532, 533. Jugement sur Galba, 534.

: *Galère sacrée*, armée par les Corinthiens dans la guerre que Timoléon fit en Sicile : I, 607.

Galères à quinze et à seize rangs de rames : III, 269. A quarante rangs de rames, 286.

GALLUS (Annius), un des généraux d'Othon : III, 541. Marche au secours de Crémone, 542. Sage conseil qu'il donne à Othon, 543.

GALLUS (Flavius), plein de courage et d'activité, fait perdre à Antoine une partie de son armée; il est tué dans le combat : III, 528.

GANDARITES, peuple de l'Inde : II, 649.

GANGE. Sa profondeur et sa largeur : II, 649.

GARGETTE, bourg d'Athènes : I, 66, 81.

GAUGAMÈLES. Origine de ce nom. C'est dans ce lieu que se donna la fameuse bataille sous le nom de bataille d'Arbèles : II, 624.

GAULOIS, nation celtique : I, 354. Ils se jetèrent en Italie pour l'amour du vin, *ibid.* Ils assiègent Clusium, 355. Grande faute qu'ils firent après la journée d'Allia, 358. Ils partagent leur armée, dont une partie va vers Ardée, 361. Ils sont battus par Camille, *ibid.* S'aperçoivent qu'on est monté au Capitole, 363. Ils y montent, *ibid.* Sont repoussés par Manlius, 364. Extrémité où ils se trouvent; pour parler avec les Romains; leur fraude et leur insolence, *ibid.* et *suiv.* Manières dont ils se servaient de leurs épées, 375. Étaient fort adroits aux combats de cavalerie, 676. Les plus avides de tous les hommes; ce qu'ils firent à Eques : II, 141. Le jeune Crassus avait beaucoup de confiance dans leur valeur, 417. Peu propres à supporter la chaleur, *ibid.* Gaulois Gessates, louaient leurs services à qui voulait les acheter : I, 675.

GEANTS. Du temps de Thésée il y en avait encore quelque reste échappé à la main d'Hercule : I, 62. Méritaient d'être exterminés, *ibid.*

GÉDROSIE, province de l'Inde : II, 653.

GÈLES, peuple du nord de l'Asie : II, 548.

GELLIUS, chargé de la guerre des esclaves ou de Spartacus, s'y montre indigne de commander : III, 37.

GÉLON, ami de Néoptolème, forme contre Pyrrhus une conjuration : II, 119.

GÉLON, tyran de Syracuse, honoré et chéri des Syracusains : I, 618. Envoie aux Romains du blé en présent, 531. Son bon gouvernement : III, 368.

GÉMINIUS passe en Grèce pour réconcilier Antoine et Octavie : III, 340.

Général d'armée. Le premier talent d'un général est de se faire aimer de ses troupes : II, 345. Doit-il s'exposer témérairement? I, 639.

Génisses, consacrées à D'ane, qui paissaient le long de l'Euphrate, et dont une vient se présenter d'elle-même à Lucullus pour être immolée après qu'il a passé ce fleuve : II, 330, 351.

Gens de lettres. Leur vie est dans leurs ouvrages : I, 25. Leur but, leur occupation est d'être utiles, *ibid.*

GENTIUS, roi des Illyriens, sollicité par Persée de faire la guerre aux Romains : I, 570. Comment trompé par Persée, 573. Entéré au milieu de ses états, *ibid.*

GÉNUCIUS, tribun du peuple, maltraité de paroles par les Faliques; vengé : III, 238.

Géographie (cartes de). Comment les

géographes désignent sur leurs cartes les pays sauvages et inhabités : I, 59.

GRANSE, ville d'Eubée : II, 485.

GERGITTE, ville d'Asie : III, 14.

GÉSILE, Spartiate, vient de Lacédémone pour commander les Siciliens ; ménage la réconciliation d'Héraclide et de Dion : III, 597.

GISCON. Plaisanterie que lui fait Annibal : I, 452.

Gladiateurs. Guerre qu'ils firent aux Romains : II, 400.

Gland. Avantages qu'il procurait aux hommes : I, 522.

GLAUCIAS, chef de factieux, employé par Marius pour obtenir un sixième consulat : II, 177. Cabaleur, 275.

GLAUCIAS, roi d'Illyrie, reçoit Pyrrhus, le fait élever avec ses enfants, le remet sur le trône d'Épire : II, 117.

GLAUCUS, roi de Lycie, alla au secours de Troie : III, 565.

GLAUCUS, fils de Polymède. Sa valeur : III, 10.

GLAUCUS, médecin d'Éphèse ; mis en croix par ordre d'Alexandre : II, 636.

Gloire populaire. Malheurs de Tibérius et de Calus Gracchus pour l'avoir recherchée : III, 175.

GNOSE, ville de Crète, prise par Théseé : I, 69.

GOMPHES, ville de Thessalie : II, 707.

GONGYLUS, officier de Corinthe, annonce aux Corinthiens l'arrivée de Gyllipe : II, 577. Tué dans le combat de Syracuse, 578.

GORDIUS, chassé du trône de la Cappadoce par Sylla : II, 241.

GORDIUS, père de Midas, celui qui inventa le *néed gordien*, et ce que les oracles avaient promis à ceux qui le dénouaient : II, 611, 666.

GORDYENNE, province d'Asie : II, 527, 548.

GORGIDAS contribue au rétablissement de la liberté à Thèbes : I, 648. Est le premier qui forma le bataillon sacré, 651.

GONGO, femme de Léonidas. Belle réponse qu'elle fit à une dame étrangère : I, 155.

GORGOLÉON ; polémarque de Sparte : I, 630.

Gorpieus, mois ancien : I, 70.

GOURAS, frère de Tigrane : II, 539.

Gouvernement. Sa forme à Athènes après la bataille de Platée : II, 22.

GRACCHUS (Tibérius Sempronius), père des Gracques. Son mérite et les honneurs qu'il reçut ; épouse Cornélie, fille de Scipion : III, 220. Prodige qui lui arriva ; ses deux fils Tibérius et Calus, *ibid.* Leur bonne éducation ; leur ressemblance ; en quoi ils différaient, 221, 222. Leurs grandes qualités ; la cause de leur perte, 178.

GRACCHUS (Tibérius). Sa bonne volonté pour le peuple ; la bienveillance qu'il lui témoigne lui fait éprouver les plus grands dangers : III, 175, 176. Mis en parallèle avec Agis et Cléomène, roi de Sparte, 175. Eloge du père et de la mère des Gracques, 220, 221. Éducation de Tibérius, 221. Différence du caractère de Tibérius et de Calus, 221, 222. Leur ressemblance ; mariage de Tibérius, 222. Sa campagne sous Scipion l'Africain le jeune ; il est nommé questeur, 225. Il fait avec les Numantins un traité qui sauve l'armée romaine, *ibid.* Il fait rendre aux pauvres les terres du domaine. Discours dont il appuie cette loi, 224 et *suiv.* Il retire cette première loi et en propose une seconde plus agréable au peuple, 227. Autre loi qui suspend tout magistrat de ses fonctions, jusqu'à ce que sa loi ait été soumise aux suffrages du peuple, *ibid.* Il fait déposer Octavius du tribunat, 228. La loi est adoptée ; injustice des riches à son égard, 229. Il met sa femme et ses enfants sous la protection du peuple, *ibid.* Son discours pour justifier la déposition d'Octavius, 250, 251. Il propose d'autres lois avantageuses pour le peuple, 251. Présages funestes contre lui, 252. Encouragé par Blossius, *ibid.* Il est averti par Fulvius Flaccus qu'on a formé dans le sénat le dessein de l'assassiner, 255. Mort de Tibérius, 254. Son corps jeté dans le Tibre, *ibid.*

GRACCHUS (Calus). Sa vie retirée après la mort de son frère : III, 255. Il commence par défendre un ami, et annonce beaucoup de talent ; comment il se trouve engagé à suivre les traces de Tibérius, 256. Sa questure en Sardaigne ; il engage les villes de cette île à fournir des vêtements aux soldats romains, *ibid.* et *suiv.* Le sénat devient jaloux de lui ; il revient à Rome et se justifie, 257. Il est nommé tribun malgré les riches et les nobles, *ibid.* et *suiv.* Premières lois qu'il propose, 258. Autres lois populaires, dont le but est d'affaiblir l'autorité du sénat, 259. Propositions sages et utiles qu'il fait au sénat ; il fait construire de grandes routes et des greniers publics, 259, 240. Il est nommé tribun pour la seconde fois, 241. Il est nommé commissaire pour le rétablissement de Carthage, 242. Il revient à Rome malgré de funestes présages, *ibid.* et *suiv.* Il échoue dans la demande d'un troisième tribunat, 244. Le peuple fait la garde pendant la nuit à sa maison, 245. Sa femme le conjure de ne pas aller à la place publique, *ibid.* et *suiv.* Sa mort, 247. Son corps est jeté dans le Tibre avec trois mille de ses partisans, *ibid.* Honneurs rendus par le peuple à la mémoire des Gracques, héroïsme de leur mère, 248 et *suiv.* Parallèle d'Agis et Cléomène,

avec Tibérius et Caius Gracchus, 249 et suiv.

Grand. Surnom donné à Pompée : II, 329.

GRANIUS, fils de la femme de Marius : II, 183.

GRANIUS PÉTRON. Il se tue pour ne pas devoir la vie à l'ennemi; fierté de sa réponse à Scipion : II, 689.

GRECS. Les termes grecs, mêlés anciennement avec ceux de la langue latine. I, 677. Les Grecs enseignent aux Romains à se baigner nus avec les hommes, et apprennent d'eux à se baigner avec les femmes : II, 52. Tiraient leurs surnoms des caractères, des affections du corps, 153.

GYLIPPE, Lacédémonien, envoyé au secours de Syracuse : II, 577. Arrive lorsque les Syracusains allaient capituler, *ibid.* Met ses troupes en bataille devant Nicias, et envoie un héraut aux Athéniens, 578. Est vaincu dans un premier combat, *ibid.* Il bat le lendemain les Athéniens et les poursuit jusqu'à leurs retranchements, *ibid.* Il s'empare du fort de Plemmyrion, 579. Il relève Nicias qui s'était jeté à ses genoux, et l'exhorte à prendre courage, 586. Il demande les deux généraux athéniens, pour les mener à Lacédémone; il est traité avec mépris et est accablé d'injures; on lui reproche son avarice et ses concussions. Soustrait une partie de l'argent qu'il portait à Sparte; sa fraude découverte par un de ses esclaves : II, 218, 219, 586, 587. Se baunit volontairement de Lacédémone, 587.

Gymnosophistes, philosophes de l'Inde : II, 650. Prisonniers d'Alexandre; demandent qu'il leur fait; leurs réponses; il les congédie et leur fait des présents, 650, 651, 674.

GYNÉE, la déesse des femmes : II, 684.

H.

Habits (les) des princes d'Orient étaient de différentes couleurs et brodés en or : I, 255. Ceux des soldats romains étaient pris sur leur solde; décret de Tibérius Gracchus pour qu'ils leur fussent fournis aux frais du trésor public : III, 259.

HALÉA, nom du tombeau de Rhadamante : II, 229.

HALIARTE, ville de Béotie : II, 229.

Harmostes ou modérateurs, commandants des places chez les Lacédémoniens, 667.

HARPALUS. Son luxe excessif lui fait commettre de grandes vexations; il se sauve d'Alexandre pour éviter la colère d'Alexandre; il est renvoyé d'Athènes : III, 112, 115.

HARPATE, fils de Tiribaze, tue Arsame, fils naturel d'Artaxerxe : III, 512.

HÉCALÉE. Repas qu'elle donna à Thésée : I, 66.

HÉCALÉIEN, surnom de Jupiter : I, 66.

HÉCALÈNE, nom diminutif donné à Hécélé : I, 66.

Hécalésien, sacrifice fait à Hécélé par les Athéniens : I, 66.

HÉCATÉE, tyran de Cardia : II, 463.

HÉCATÉE, historien, cité : II, 656.

Hécatombéon, nom d'un mois à Albènes : I, 82.

HÉGÉMON. Mot qui pensa lui coûter la vie : III, 25.

HÉGÉSIA. Mot de cet historien sur l'incendie du temple de Diane à Ephèse : II, 599.

HÉLÈNE. Enlevée par Thésée; divers rapports de cet événement : I, 78, 79.

HÉLÉNUS, second fils de Pyrrhus, entre dans Argos pour secourir son père : II, 147.

Hélépotes, machines de guerre de Démétrius : III, 269. Leur description, *ibid.*

HÉLICON, habile ouvrier, qui avait fait la cotte d'armes d'Alexandre : II, 626, 668.

HÉLICON, de Cyzique, prédit une éclipse de soleil; présent que lui fait Denys : III, 577.

Héliée, tribunal d'Athènes.

HELLANICUS, historien, cité : I, 68, 74, 78, 490.

HELVIA, mère de Cicéron; sa noblesse : III, 125. Le met au monde sans douleur, *ibid.*

HELVIDIUS, fait rendre les derniers devoirs à Galba : III, 534.

HÉMUS, montagne de Thrace : II, 598.

HÉPHÉSTION, voyez **EPHESTION**.

HEPTACHALCOS, quartier d'Athènes : II, 251.

HÉRACLÉE, ville de Macédoine : I, 575.

HÉRACLÉE, ville de la grande Grèce : II, 150.

HÉRACLÉE, ville de Pont : II, 519.

HÉRACLIDE de Pont, historien cité : I, 252, 249, 257, 527, 560, 414, 421; II, 619.

HÉRACLIDE. Moyen dont il se sert pour se concilier le peuple de Syracuse : III, 586, 587. Est nommé collègue de Dion; on lui ôte la charge d'amiral, 587. Intrigue pour perdre Dion, *ibid.* et suiv. Il implore la clémence de Dion, 595. Dion lui fait grâce et lui rend la charge d'amiral; il intrigue de nouveau contre Dion, 596, 597. Sa mort, 400.

HÉRACLIDES. Vers faits pour eux lorsqu'ils furent reçus et nourris à Athènes : I, 72. Après s'être mêlés avec les Dorions, ils rentrent dans le Péloponnèse et s'établissent à Sparte : II, 226.

HÉRACLITE blâme Hésiode d'avoir admis

des jours heureux et des jours malheureux. Cité : I, 537, 547.

Hercule. Tue Iphitos et va servir en Lydie sous Omphale; paix dont jouit la Lydie pendant qu'il y est : I, 62. Ses exploits excitent l'émulation de Thésée, 63. Par quel motif il institue les jeux olympiques, 74. Est le premier qui ait rendu les morts aux ennemis, 77. Il n'était pas un dieu parfaitement légitime, 508. Il fut, suivant Aristote, sujet à la mélancolie : II, 207. Son caractère dans Euripide, 286. Plaisanterie froide de Timée sur ce que ce Dieu devait favoriser les Syracusains contre les Athéniens : II, 559, 560. Il ne peut sans injustice être accusé de lâcheté : III, 69.

HERCYNIE (forêt) : II, 163. Sa position, 202.

HÉRÉAS de Mégare, historien, cité : I, 70, 79, 239.

HÉRENNIUS, centurion, assassine Cicéron dans sa litière, et lui coupe la tête et les mains : III, 161.

HERMAGORAS. Son opinion sur la question générale réfutée par Posidonius : II, 535.

HERMÈS, statues de Mercure, sont mutilées, hors une seule appelée l'Hermès d'Andocide : II, 559, 572.

Hermione (pourpre d') : II, 629. Moins estimée que celle de Laconie, 669.

HERMIFFUS, historien, cité : I, 147, 164, 232; II, 643; III, 98, 102, 115.

HERMIFFUS, poète comique : I, 418.

HERMOCRATE, capitaine syracusain; mot de lui sur Nicias : II, 575. Ruse dont il se servit pour empêcher Nicias de se retirer, 584.

HERMOCRATE, de Rhodes, fait révolter les villes grecques contre Lacédémone : III, 504.

HERMOLAÛS conspire contre Alexandre : II, 644.

HERMON. Couronnes qui lui sont décernées par les Athéniens : I, 493.

HERMUS, lieu voisin d'Athènes : III, 16.

HERO, nièce d'Aristode : II, 644.

HÉRODORE, historien, cité : I, 74, 77.

HÉRODOTE, cité : I, 523; II, 15, 20. Injustice du jugement de Plutarque sur cet historien : I, 57.

HÉROPHYTE de Samos. Méchant conseil qu'il donne aux alliés : II, 291.

HÉSIODE, cité : I, 60, 67, 70, 235. Il regarde la paresse comme la source de l'injustice : II, 61.

HÉSYCHIA, nom de la prêtresse de Minerve à Clazomène : II, 572.

HIEMPSAL, roi de Numidie. Sa conduite à l'égard du jeune Marius et de Céthégus, réfugiés à sa cour : II, 188.

HIÉRAPOLIS. La déesse de ce temple, est, selon les uns, Vénus; suivant d'au-

tres, Junon, qui est la même que la nature : II, 409.

HIRON. Proposition injurieuse que fait contre lui Thémistocle aux jeux olympiques : I, 526.

HIRON, Athénien. Services qu'il rendait à Nicias : II, 564.

HIÉRONIME, tyran de Syracuse : I, 681.

HIÉRONIME, historien, cité : II, 26, 151.

HIÉRONYME, Grec. Conseil qu'il donne au jeune Crassus : II, 418.

HIMÈRE, ville de Sicile : I, 618.

HIPPARCHUS, le premier qui fut banni par l'ostracisme : II, 571.

HIPPARINUS père d'Aristomaque : II, 567.

HIPPIAS d'Élide. Ses rôles olympioniques : I, 186.

HIPPORATES, nom donné aux Chalcidiens : I, 411.

HIPPOCRATE le mathématicien. Fit le commerce, I, 235.

HIPPOCRATE, commandant de Chalcédoine; y est tué : I, 499.

HIPPOCRATE, médecin. Sa réponse au roi de Perse : II, 55.

HIPPOCRATE, commandait les Athéniens lorsqu'ils furent battus près de Délium : II, 564. Où il fut tué, 590.

HIPPODAMIE, femme de Pélops : I, 63.

HIPPOLYTE, fils de Thésée : I, 76.

HIPPOMÉDON, fils d'Agésilas. Sa grande réputation : III, 178.

HIPPON, orateur des Syracusains : III, 590.

HIPPOSTHÉNIDES. Sa faiblesse : I, 645.

HIPPOTAS, un des amis de Cléonène. Son grand courage : III, 215. Il est tué, 214.

HISTÉE, ville de l'Eubée : I, 514.

HISTIÉENS. Chassés de leur ville à cause de la cruauté qu'ils avaient exercée contre un vaisseau athénien : I, 411.

Histoire. Pour écrire une grande histoire, il faut habiter une grande ville, où les lettres soient cultivées, afin d'y trouver la ressource des livres et de la conversation des gens instruits : III, 96.

HOMÈRE. Cité : I, 60, 67, 70. Pourquoi il ne donne qu'aux seuls Athéniens le nom de peuple, 74. Cité, 80, 251, 256, 556, 542. Accusé injustement de détruire notre liberté, 542. Cité : 564, 591, 651; II, 58, 61, 69. Peint le transport d'Achille à la vue des armes que sa mère lui apporte, 76. Cité, 126. D'où il a pris l'idée de sa fable des enfers, 165. Cité, 567. A pour berceau et pour tombeau deux villes qui portent les noms de plantes odoriférantes, Ios et Smyrne, 458. Où il place les Champs-Élysées, 441. Cité, 485, 562, 576. Est utile à Alexandre pour la fondation d'Alexandrie, 619. Cité, 645; III, 2, 12, 105. Quel cas Alexandre faisait de

ses ouvrages : II, 603. Ils sont renfermés dans un coffre précieux, 663.

HOMOLOICHUS et ANADAXINUS, habitants de Chéronée. Service qu'ils rendent à Sylla : II, 253.

Honneur. Temple de l'Honneur, bâti par Marcellus, attenant celui de la Vertu : I, 693.

HORACE. Cité : II, 346.

HORATIUS COCLÈS. Sauve la ville de Rome : I, 288.

HORATIUS (Marcus), consul, consacre le temple de Jupiter Capitolin; sa fermeté et son courage dans le cours de cette cérémonie : I, 286.

HORDÉONIUS (Flaccus), envoyé pour successeur à Verginius : III, 521. Rendu impotent par la goutte et son incapacité, 527.

HORTENSIVS. Comment joignit Sylla : II, 253.

HORTENSIVS (Quintus). Demande qu'il fait à Caton : III, 49.

HORTENSIVS, immolé sur le tombeau du frère d'Antoine : III, 512.

Huit. Les Athéniens sacrifiaient à Thésée, parcequ'il passait pour fils de Neptune, à qui ce nombre est consacré, parcequ'il représente par ses propriétés la puissance de ce dieu : I, 82.

Hyacinthies, fêtes célébrées à Sparte : II, 11.

HYERAS, orateur. Ce qu'il eut le courage de dire à Antoine : III, 514.

HYCCARA, ville de Sicile : I, 506.

HYDRA, port de Grèce : II, 293.

HYPATÈS. Tué par les conjurés qui rétablirent la liberté à Thèbes : I, 646.

HYPERBATES, général des Achéens : III, 197.

HYPERBOLUS, homme dangereux, qu'Alcibiade fait bannir, pour éviter d'être banni lui-même : I, 485.

HYPERIDE. Ce qu'il demandait aux Athéniens : III, 8.

HYPSICRATIA, concubine de Mithridate. Son courage : II, 545.

HYPSES, ville de la Béotie : II, 12.

HYPSION, héros des Platéens : II, 12.

HYRCANIE (mer d') : II, 545.

HYRODES, roi des Parthes; fait deux divisions de son armée : II, 412. Fait la paix avec Artabaze, et marie Pacorus, son fils; il n'ignorait pas la langue grecque, 425. Empoisonné et étranglé par Phraate, un de ses fils, 426.

I.

IACCHUS. Sa statue portée en pompe à Éléusis, pendant la célébration des mystères : I, 503.

IBYCUS, raillait les filles de Lacédémone sur leur amour pour les hommes : I, 210.

IBYRTIUS, gouverneur de l'Arachoste : II, 478.

ICÉLUS, affranchi de Galba, arrive de Rome à Colonia en sept jours; nouvelles qu'il apporte à Galba : III, 519. Est fait chevalier et nommé Martianus, 520.

ICÉSAS ou ICÉRÈS, chef des Léontins, élu général des Syracusains : I, 605. Cherche par une trahison, à s'emparer de l'autorité, 606 et suiv. Est battu par Timoléon, 610. Va pour assiéger Catane, 614 et suiv. Recommence la guerre en Sicile; fait un grand butin à Syracuse, 624. Mûs à mort, *ibid.* Il reçoit honorablement la femme et la sœur de Dion, feint de les envoyer dans le Péloponnèse, et les fait jeter à la mer : III, 402.

ICTINUS, grand architecte : I, 404.

Ides de juillet consacrées à Castor et à Pollux : I, 522.

IDOMÉNÉE, historien, cité : I, 421; III, 4, 105.

IGNATIUS, lieutenant de Crassus, se sauve à Carres avec trois cents chevaux; blâmé avec raison : II, 420.

Ignorance, est l'aveuglement de l'esprit : I, 537.

ILE SACRÉE, dans le Tibre. Sa formation : I, 282, 299.

ILES FORTUNÉES; ce qu'elles sont : II, 441, 457.

ILIA, mère de Romulus et de Rémus, nommée aussi Rhéa et Sylvia : I, 98.

ILIA, femme de Sylla : II, 244.

ILIUM. Il est pris trois fois, par Hercule, par Agamemnon et par Charidème; un cheval abattu sous la porte donne au dernier le temps d'y entrer : II, 456.

ILOTES, esclaves à Lacédémone; on leur abandonnait la culture des terres : I, 164. Viennent à Sparte pour piller à la suite d'un tremblement de terre : II, 299.

Imitation. On ne voudrait pas toujours imiter ce qu'on prend plaisir à voir : I, 594.

Impositions sur les peuples; comment doivent être réglées : II, 24. Enormité de celles qu'Auguste fit lever sur le peuple pour faire la guerre à Antoine; mécontentement du peuple à ce sujet : III, 559.

Ingratitude des hommes pour les biens qu'ils ont reçus des dieux : II, 193.

Injuste (ce qui est) ne doit pas être préféré à l'utile; maxime du peuple d'Athènes : I, 322, 361.

Intelligence. L'homme doit en diriger l'usage vers des objets utiles et honnêtes. Tort de ceux qui en abusent en se portant vers des choses vaines et frivoles : I, 595.

IOLAÛS, compagnon de tous les travaux d'Hercule. Les amis se jurèrent une fidélité mutuelle sur son tombeau : I, 651.

IOLAÛS, fils d'Antipater, grand échanson d'Alexandre : II, 657.

ION, poëte de l'île de Chio, cité : I, 70, 415; III, 97.

ION, favori de Persée, le trahit, et livre aux Romains la femme et les enfants de ce roi de Macédoine : I, 584.

IONIENS. Leur luxe ; son origine : I, 446.

IOPE, femme de Thésée : I, 77.

IOXUS, chef de la colonie qu'on envoya en Carie; coutumes de la famille des Ioxides : I, 64.

IPHRICRATE. Il comparait les différentes parties d'une armée aux diverses parties du corps humain : I, 638, 659.

IPHITUS, règle avec Lycurgue ce qui regarde les jeux olympiques : I, 445, 464.

ISADAS, fils de Phébidas. Spectacle très agréable qu'il donne à Sparte : II, 510.

ISANDER, fils d'Epilycus, avait donné sa fille au fils de Périclès : I, 421.

ISAURICUS, concurrent de César pour le sacerdoce : II, 682. S'oppose au conseil de Pison; consul avec César, 704.

ISCENES, ville de Mésopotamie : II, 418.

ISÈX, orateur athénien, préféré à Isocrate par Démosthène : III, 98.

ISTIS. Sa robe de diverses couleurs : III, 557.

ISMÉNIAS, polémarque, à Thèbes. Sa faction : I, 641. Il est conduit à Lacédémone, et y est mis à mort, *ibid.* Sa lâcheté et sa bassesse lorsqu'il était à la cour d'Artaxerxe : III, 507.

ISTER, historien, cité : II, 636.

ISTER, ou Danube : II, 605, 629.

Isthmiques (jeux), voyez *Jeux*.

IULIS, ville de l'île de Céos : III, 93.

IXION. Fable d'Ixion, portrait des ambiteux : III, 174.

J.

Jambes, nom donné aux grandes murailles d'Athènes : II, 296.

Janvier. Tire son nom de Janus : I, 204.

JANUS, dieu ou roi; son temple à Rome, I, 204.

Jardiniers. C'est à force de travail qu'ils adoucissent les arbres sauvages, et leur font porter des fruits : I, 457.

JASON, chargé de courir les mers pour les purger des pirates : I, 69.

JASON, acteur tragique : II, 425.

Javelot. Changement utile fait par Marius au javelot des Romains : II, 474.

Jeux isthmiques, établis d'abord pour Mélicerte; ensuite consacrés par Thésée à Sciron ou à Sinnis : I, 74. Flaminius fait proclamer, pendant ces jeux, la liberté de la Grèce : II, 98, 99.

Jeux néméens. La liberté de la Grèce

y est proclamée par Flaminius : II, 100.

Jeux pythiques à Delphes, célébrés par Agésilas : II, 496.

Jours. Jours heureux ou malheureux.

Jour blanc, ainsi nommé de la fève blanche qui se tirait au sort; origine de cet usage : I, 414. Observations à ce sujet, 557, 558.

JUBA. Sa fierté insupportable : III, 72.

JUBA, le jeune fils du roi Juba, le meilleur historien qu'il y ait eu parmi les rois. Cité : I, 192, 698; II, 442. Fait prisonnier; combien son esclavage lui fut utile, 716.

JUGURTHA, livré à Sylla par Bocchus : II, 161. Son caractère; anneaux qu'il portait aux oreilles, arrachés par des soldats; jeté dans un cachot; ce qu'il dit en y entrant, 164. Son histoire consacrée au Capitole en vingt statues d'or, 181.

JULIE, mère d'Antoine, remariée à Lentulus; elle élève son fils : III, 299.

JULIE, fille de César, épouse Pompée : II, 536; III, 54. Son attachement à son mari : II, 564. Sa mort et sa sépulture, 695.

JULIUS, censeur; sa mort : I, 535.

JULIUS PROCULUS; comment empêcha la guerre civile de s'élever dans Rome par la mort de Romulus : I, 120, 121. Croyait qu'il était permis de faire un faux serment pour sauver l'état, *ibid.*

JULIUS ATTICIUS, soldat des gardes, se vante d'avoir tué Othon : III, 552. Réponse hardie qu'il fit à Galba, *ibid.*

JULIUS MARTIALIS, chef d'une cohorte prétorienne : III, 532.

JUNIUS BRUTUS, l'un des premiers tribuns du peuple; quel personnage : I, 524.

JUNIUS BRUTUS, celui qui chassa les Tarquins; avait sa statue au Capitole, parmi celle des anciens rois : III, 405. Rudesse de son caractère, *ibid.*

JUNIUS VINDEX, se soulève contre Néron : III, 517. Écrit des lettres à Galba, *ibid.* Se tue après une bataille, 517.

JUNIUS, préteur d'Asie : II, 679.

JUNON. L'oracle de Delphes ordonne aux Athéniens de lui adresser des prières, comme protectrice du Cithéron : II, 12.

JUPITER HÉCALÉÏEN. Sacrifice qu'on lui faisait : I, 66. **Jupiter Stator**. Signification de ce surnom, 112, 157. **Jupiter Capitolin**; son temple au Capitole, 286. Brûlé et rétabli plusieurs fois, 287. **Jupiter Férétrien**; étymologie de ce nom, 677, 678. L'oracle de Delphes ordonne aux Athéniens de lui offrir des prières : II, 12. **Jupiter Sauveur**, *ibid.* **Libérateur**, 21. **Jupiter Martial**. Les rois d'Épire lui faisaient, sous ce nom, un sacrifice, dans un lieu appelé Passaron. Cérémonies qui s'y pratiquaient, 119. **Jupiter Ammon**, consulté par Alexandre, 620. La Justice et Thémis représentées assises auprès de

Jupiter, 642. *Jupiter Olympien* ; son temple près de Syracuse, 574. Contenait des offrandes d'or et d'argent, 375. Jupiter, patron et protecteur des villes : III, 286. *Justice.* Pouvoir de cette vertu : III, 63.

L.

LABÉON entre dans la conjuration formée contre César : III, 412. Est lieutenant de Brutus, 441.

LABIÉNIUS (T.), tribun, taille en pièces les Tiguriniens : II, 691. Quitte le parti de César ; se retire vers Pompée, 570, 705. Les habitants de Cyrène lui serment les portes de leur ville : III, 71. Bon mot que Cicéron lui dit, 154.

LABIÉNIUS (T.), fils du précédent, à la tête de l'armée des Parthes, subjugué l'Asie : III, 518. Tué par Ventidius, 521.

Labyrinthe de Crète, où était enfermé le minotaure que Thésée tua : I, 68, 69.

Laccophutes. Origine et signification de ce mot : II, 6.

LACÉDÉMONIENS, étaient également adonnés aux armes et à la musique : I, 162. Leur roi sacrifiait une chèvre avant le combat, et faisait chanter sur la flûte l'air de Castor et Pollux, 165. Il était toujours accompagné de vainqueurs aux jeux de la Grèce, *ibid.* et 181. Les Lacédémoniens proposent d'exclure du conseil des amphictyons, les villes qui n'avaient pas pris les armes contre Xerxès, 522, 525. Ils protègent Cimon, 525. S'opposent aux vues de Périclès, 408. Moments qu'ils prennent pour le faire chasser, 418, 419. Effet tout contraire. Ils entrent dans l'Attique avec une forte armée conduite par Archidamus, 419. Envioient des ambassadeurs à Athènes, 484. Une de leurs maximes très remarquable, 500. Grande faute des Lacédémoniens en garnison à Thèbes ; rendent la citadelle, 647. Sont battus par les Thébains ; étaient plus habiles dans l'art de la guerre que les autres Grecs, 654. Il leur était défendu d'apprendre aucun métier : II, 503. Battus à Leuctres par les Thébains, *ibid.* Joie de ceux dont les parents avaient été tués à l'armée, 505. Leur malheureuse politique, 512. Déférence qu'ils avaient pour leurs femmes : III, 178. Belle discipline de leurs troupes, 185.

LACÉDÉMONIUS, fils de Cimon : I, 416 ; II, 298.

LACHARÈS, Thébain, profite d'une sédition, et s'empare d'Athènes : III, 278. Il abandonne la ville peu de temps après, 279.

LACHARTUS, commandant de Corinthe ;

ce qu'il dit à Cimon, et réponse de Cimon : II, 299.

LACIA ou **LACIADE**, bourg d'Athènes : I, 491.

LACON, tué par ordre d'Othon : III, 555.

Laconique. Avantages du style laconique, et exemples de ce style : I, 160.

LACRATIDAS, accusateur de Périclès : I, 421.

Lait, nommée Phéa, de Crommyon ; animal dangereux, tué par Thésée : I, 64.

Lais, fameuse courtisane ; réduite en captivité à la prise d'Hyccara en Sicile ; elle est menée dans le Péloponnèse : II, 574.

LAMACHUS, de Myrrhène, réfuté par Démosthène : III, 101.

LAMACHUS, nommé un des généraux de l'expédition dirigée contre la Sicile ; son caractère : I, 488. Sa pauvreté ne lui donnait aucune considération ; plus grand homme de guerre que Nicias, 491. Profite de la maladie de Nicias pour combattre seul les Syracusains : III, 576. Combat contre Callicrate, général de cavalerie de Syracuse ; ils se tuent tous deux, 576, 577.

LAMIA, fameuse courtisane ; prise par Démétrius au combat naval de Cypre : III, 266. Impôt levé sur les Athéniens pour sa toilette, 275. Superbe festin qu'elle donne à Démétrius, 274. Sa réponse au jugement de Bocchoris, *ibid.*

LAMPON, devin très habile. Prédiction qu'il fait à Périclès : I, 397.

LAMPRA, bourg d'Athènes : II, 14 ; III, 24.

LANYRUS, surnom d'un des Ptolémées : I, 527.

LANASSA, fille de Cléodéus, et femme de l'ancien Pyrrhus : II, 116.

LANASSA, fille d'Agathocle : II, 122. Quitte Pyrrhus II pour épouser Démétrius, 125.

LANGOBITES, peuples d'Espagne : II, 445. Voyez *Sertorius*.

LAOMÉDON, d'Orchomène. Comment il se guérit d'une maladie de la rate : III, 99.

LAPITHES, leur combat contre les centaures : I, 77.

LARENTIA, courtisane : I, 99. Son histoire, *ibid.*

LARYMNE, ville de Béotie : II, 262.

LATINS, défaits par les Romains aux portes de Rome : I, 125.

Latins. Les mots latins, dans les premiers temps de Rome, n'étaient pas répandus dans la langue grecque : I, 108 et 677.

LAVERNE, ville d'Italie. Prodige arrivé près de cette ville : II, 245.

LECTUM, promontoire de la Troade : II, 511.

LACES, peuple du nord de l'Asie : II, 548.

Légions. Furent portées, sous Romulus, à six mille hommes d'infanterie et à six cents de cavalerie : I, 115.

LÉLIUS (Calus), n'eut qu'une seule femme : III, 57. Surnommé le Sage, 225.

LÉNAS, l'un des Romains conjurés contre César, a avec lui un long entretien qui inquiète ses complices : III, 415, 416.

Lénas, nom des manteaux que les rois portaient du temps de Numa : I, 192.

Lentilles, signe de deuil chez les Romains : II, 411.

LENTULUS, l'un des complices de Catilina, mis à mort : III, 140.

LENTULUS (L. Cornélius), s'oppose à ce qu'on accorde le consulat à César : II, 700. Maltraite Antoine et Curion, et les chasse du sénat, *ibid.* Sa flatterie pour Pompée confondue par Cicéron : III, 155. Arrivant de l'île de Chypre à A'exandrie, il voit de loin le feu du bûcher de Pompée, descend et est tué : II, 582.

LEOBOTES accuse Thémistocle de complicité dans la trahison de Pausanias : I, 524.

LÉOCHARÈS, statuaire : II, 655.

LÉOCRATES, administrateur d'Athènes, du temps de Périclès : I, 407.

LÉOCRATES, général des Athéniens à Platée : II, 20.

LÉON, de Byzance. Ce qu'il dit aux Byzantins : II, 381.

LÉON, le Corinthien, défend la citadelle de Syracuse contre Icétas et les Carthaginois ; s'empare de l'Achradine, l'un des quartiers de Syracuse : I, 614, 615.

LÉONATUS. Alexandre l'envoie consoler la mère et la femme de Darius : II, 614.

LÉONIDAS, parent d'Olympie et précepteur d'Alexandre : II, 601.

LÉONIDAS I. Apophthegme de ce prince : I, 161. Sa mort aux Thermopyles, 514 et 653.

LÉONIDAS II, roi de Lacédémone, intrigue contre Agis : III, 180. Il se déclare ouvertement contre lui ; est attaqué en justice et chassé du trône ; il se réfugie dans un temple. Son gendre Cléombrote lui succède, 181. Rétabli par de nouveaux éphores, il est obligé de prendre la fuite, *ibid.* et *suiv.* Il remonte sur le trône et persécute Agis et Cléombrote ; 184, 185. Il marie son fils Cléomène à la femme du frère d'Agis, 188.

LÉONTIDAS, tyran de Thèbes, est tué par les conjurés : I, 646.

LÉONTIDE, tribu d'Athènes : I, 508 ; II, 6.

LÉONTOCÉPHALE, ville de Phrygie : I, 550.

LÉOSTHÈNE assiège Antipater dans Lamia, et l'enferme par des murailles : III, 414.

LÉOTYCHIDAS, roi de Sparte ; sa question en voyant un plancher lambrissé : I, 154.

LÉOTYCHIDAS, fils d'Agis et de Timée, passait pour fils d'Alcibiade : I, 493. Regardé comme bâtard ; reconnu par Agis ; exclu du trône : II, 224, 484.

LÉPIDUS (M. Émilien), ennemi de Sylla, nommé consul : II, 270. Suscite une guerre civile, *ibid.* Le plus méchant de tous les hommes, élevé au consulat par Pompée, *ibid.* et 551. Rallume les restes des anciennes factions, *ibid.* Il se retire en Sardaigne, où il meurt de chagrin des débauches de sa femme, 552.

LÉPIDUS, un des triumvirs, préteur. Donne à Antoine les troupes qu'il commandait : III, 510. Se joint à Antoine et à Octave pour le partage de l'empire, et forme avec eux le triumvirat, *ibid.* Horribles proscriptions qu'ils font exécuter ; il sacrifie son frère, *ibid.*

LEPTINES, l'un des assassins de Callippe : III, 402.

Lettres (les gens de) ; leur vie est sur tout dans leurs ouvrages : I, 25.

LEUCON, héros des Platéens : II, 12.

LEUCUS, rivière de Macédoine : I, 576.

LÉVINUS, consul, marche contre Pyrrhus ; réponse fière qu'il fait à son héraut : II, 129, 150.

LIBITINE, est confondue avec Proserpine, ou plutôt est la même que Vénus : I, 197.

LICINIA, vestale. Crassus lui faisait la cour : II, 594. Accusée d'avoir violé son vœu, *ibid.* Absoute, *ibid.*

LICINIA, fille de P. Crassus, mariée à Calus Gracchus : III, 235. Discours qu'elle tient à son mari, 245, 246. Privée de sa dot, 247.

Licteurs. Étymologie de leur nom : I, 119.

Lierre. Il ne peut s'acclimater dans la Babylonie : II, 629.

LIGARIUS, mis en jugement comme ennemi de César ; défendu par Cicéron ; est absous : III, 154.

LIPARIENS. Enlèvent des ambassadeurs romains : I, 551.

LIRIS, rivière de la Campanie : II, 185.

Litus, bâton augural de Romulus, retrouvé parmi les cendres, après que Rome eut été délivrée des Gaulois : I, 568.

LIVIVS DRUSUS, tribun, gagné par le sénat pour s'opposer à Calus : III, 241. Loi qu'il propose ; éteint l'animosité du peuple contre le sénat, *ibid.* et *suiv.* Son grand désintéressement, 242.

Lois. A quoi comparées par Anacharsis : I, 235. Agésilas, ne consultant que l'intérêt public, déclare aux Spartiates

qu'il faut laisser dormir les lois pendant un jour : II, 506.

Lois de Lycurgue : I, 155, 167.

Lois de Solon : I, 245, 251.

Loup. Fable des loups et des chiens : III, 111.

Lois, mois macédonien : II, 599.

Louve (une) allaite Rémus et Romulus; explication de cette fable : I, 100.

LUCANUS (lac de); changement que l'eau de ce lac éprouve : II, 403.

LUCERENSES, nom d'une des premières tribus de Rome : I, 115.

LUCILIUS. Ce qu'il fit à la bataille de Philippiques : III, 347. Son action généreuse pour sauver Brutus, 440. Ce qu'il dit à Antoine, *ibid.*

LUCIUS (Calus), neveu de Marius; est tué par un jeune soldat qu'il veut corrompre : II, 165.

LUCIUS ALBINUS; sa piété envers les vestales : I, 519.

LUCIUS PAULUS, père de Paul Émile; sa prudence et sa valeur : I, 565.

LUCIUS SEXTIUS, le premier des plébéens qui ait été nommé consul : I, 577.

LUCIUS QUINTIUS, chassé du sénat par Caton l'ancien : II, 48, 49, 106.

LUCANUS, femme de Collatinus, violée par un des fils de Tarquin le Superbe, se tue : I, 277.

LUCULLUS. Il se fait un prétexte de son âge pour renoncer aux affaires : II, 56. Plutarque, en écrivant sa Vie, lui témoigne sa reconnaissance pour un service important rendu par ce général à la ville de Chéronée; principaux traits de ressemblance entre Cimon et Lucullus, 284, 285. Il accuse l'augure Servilius, l'accusateur de son père; son éloquence; sa facilité à parler le grec et le latin. Il ne se borne pas à plaider dans les tribunaux, 508. Il avait enrichi de bonne heure son esprit par la culture des lettres et des arts, et dans un âge avancé il s'applique à la philosophie, *ibid.* Il s'engage avec l'orateur Hortensius à écrire en vers ou en prose, en grec ou en latin, la guerre des Marse, soivant que le sort en déciderait, et il compose en grec une histoire de cette guerre, *ibid.* Son amitié pour son frère l'engage à attendre, pour entrer dans les charges, que son frère soit en âge de les exercer. Il est nommé édile. Il sert fort jeune dans la guerre des Marse, et s'y distingue, *ibid.* et *suiv.* La douceur de son caractère fait que Sylla se l'attache et l'emploie dans les affaires les plus importantes, en particulier pour la fabrication de la monnaie, 509. Est envoyé chercher en Égypte et dans l'Afrique des vaisseaux; il brave tous les dangers d'une longue navigation au milieu de l'hiver, passe au milieu des ennemis, et aborde en

Crète, qu'il attire au parti de Sylla, *ibid.* Il passe à Cyrène, qu'il trouve agitée de guerres civiles; il la délivre des tyrans qui l'opprimaient, et rétablit l'ancienne forme de gouvernement. Il fait voile pour l'Égypte; une partie de sa flotte lui est enlevée par des corsaires; il entre dans Alexandrie avec un cortège brillant, 509. Il refuse les présents du roi Ptolémée; il n'accepte qu'une émeraude de grand prix, parceque le portrait du roi y était gravé. Il est ramené en Chypre. Il ramasse en chemin un grand nombre de vaisseaux des villes maritimes, et les conduit dans cette île. Ruse dont il se sert pour tromper les ennemis qui l'attendaient au passage. Il leur échappe et arrive à Rhodes, 510. Il détache de Mithridate les habitants de Cos et de Caïde, et chasse de Chio la garnison; il rend la liberté aux Colophonien, et prend leur tyran Epigonus. Il refuse d'aller joindre Fimbria pour l'aider à vaincre Mithridate. Il bat seul la flotte de ce prince; il va attaquer Néopoleme sur une galère commandée par Démagoras, qui est vaincu, et Lucullus lui donne la chasse, *ibid.* et *suiv.* Il va joindre Sylla; il est chargé de lever une contribution de vingt mille talents, mise sur l'Asie. Il assiège les Mityléniens, attachés avec obstination au parti de Marius, 511, 512. Il remporte sur eux un grand avantage. Il ne prend aucune part aux maux dont Marius et Sylla affligeaient l'Italie. Il est chargé par Sylla de la tutelle de son fils; il est nommé consul avec Cotta, 512. Il fait accorder à Pompée tout l'argent qu'il demande pour continuer la guerre en Espagne. Il persuade, par ses remontrances pleines de douceur, le tribun Lucius Quintus, qui cherchait à porter le désordre dans les affaires, de se désister de cette entreprise, *ibid.* et *suiv.* Il emploie, malgré sa répugnance, le crédit d'une femme nommée Précia, pour obtenir le gouvernement de la Cilicie. Il est chargé de la guerre contre Mithridate 513. Arrivé en Asie, il trouve l'armée corrompue par la mollesse et livrée à l'anarchie, surtout les bandes fimbriennes; il ramène toutes les troupes en peu de temps à la soumission et à la discipline, *ibid.* et *suiv.* Voulant prévenir le soulèvement des peuples de l'Asie, il modère la rapacité des usuriers et des fermiers romains, et les chasse dans la suite. Sa conduite généreuse en faveur du consul Cotta, 514, 515. Il marche contre Mithridate; il se dispose à l'attaquer, lorsqu'un grand corps enflammé, qui tombe du haut des airs, oblige les deux armées de se séparer. Informé que Mithridate n'a pas de vivres pour plus de trois ou quatre jours, il diffère le combat, 515. Informé du départ de Mithridate, il se met à sa poursuite et se campe près

d'un bourg nommé Thraccia. Il annonce à ses soldats que dans peu de jours ils remporteront une victoire qui ne leur coûtera pas une goutte de sang, 316. Il envoie à Cyzique, par le lac Dascylide, du secours qui entre dans la ville sans être aperçu, et leur redonne de la confiance, *ibid.* Informé que Mithridate renvoie une partie de ses troupes en Bithynie, il se met à leur poursuite; il les met en déroute, et fait un grand nombre de prisonniers avec un butin immense, 317, 318. Il poursuit les généraux de Mithridate chargés de ramener l'armée de terre, les atteint près du Granique, et en fait un grand carnage, 318. Il revient à Cyzique, et de là dans la Troade. Il va s'emparer de treize galères du roi, et tue Isidore qui les commandait; il attaque les autres le long du rivage, et gagne une grande victoire; il y fait prisonnier ce Marius que Sertorius avait envoyé à Mithridate, *ibid. et suiv.* Il se met à la poursuite de ce prince, gardé comme à vue par Voconius, son lieutenant, 319. Il rejette le conseil qu'on lui donne de remettre à un autre temps la continuation de la guerre, *ibid.* Il entre par la Bithynie et la Galatie dans le royaume de Pont, où il éprouve d'abord une grande disette; mais en pénétrant dans le pays, il se trouve dans la plus grande abondance, *ibid. et suiv.* Il avance jusqu'à Thémiscyre et aux bords du Thermodon, et ne s'y arrête que le temps nécessaire pour ravager le pays, 320. Il n'a aucun égard aux plaintes de ses soldats. Il s'arrête long-temps devant Amisus; il en laisse à conduire le siège à Murena, et marche contre Mithridate, qui lui présente la bataille. Dans les premières escarmouches les Romains prennent la fuite, *ibid. et suiv.* Il est embarrassé sur le chemin qu'il doit tenir. Il est conduit dans un poste très sûr, où il ne peut jamais être forcé à combattre. Il descend dans la plaine, ramène les fuyards au combat, met les ennemis en fuite, et les poursuit jusque dans leur camp; il fait subir aux fuyards la punition prescrite par la discipline romaine, 321, 322. Il envoie Sornatius pour chercher des vivres; celui-ci, poursuivi par les ennemis, les bat et en fait un grand carnage. Il détache une autre fois Adrianus, qui est attaqué par Ménémachus et Myron avec un corps nombreux de troupes qu'Adrianus taille en pièces, 322, 323. Mithridate, découragé par ces pertes, songe à quitter ce poste; il est entraîné par la foule. Il allait être fait prisonnier, sans l'avarice des soldats romains qui, s'amusant à piller un des mulets qui portaient son or, le laissent échapper, 323. Cette déroute livre à Lucullus la ville des Cabires et plusieurs forteresses où il trouve de grands trésors

et des prisons remplies de Grecs et de proches parents du roi, qu'il met en liberté, ainsi qu'une sœur de Mithridate, nommée Nyssa. Il est affligé de la mort cruelle des sœurs et des femmes de Mithridate, 323 et *suiv.* Il continue de poursuivre Mithridate; et ayant appris à Talaures que ce prince s'était retiré en Arménie, auprès de Tigrane, il retourne sur ses pas, soumet les Chaldéens et les Tibaréniens avec la petite Arménie, envoie Appius vers Tigrane pour redemander Mithridate, et revient devant Amisus, 324, 325. Il trompe Callimaque par un stratagème, et se rend maître d'une partie de la muraille, 325. Il exhorte vainement ses soldats à éteindre le feu mis par Callimaque avant d'abandonner la ville; il est forcé par leurs cris à leur abandonner le pillage d'Amisus; et en cherchant partout avec des torches allumées, ils augmentent l'incendie, *ibid.* Larmes de Lucullus en y entrant le lendemain: il envie le bonheur de Sylla, qui avait pu sauver Athènes, tandis que lui-même, en voulant l'imiter, n'acquiert que la réputation de Mammius, *ibid.* Il fait son possible pour réparer les malheurs de cette ville. Sa générosité envers tous les Athéniens réfugiés, qu'il renvoie dans leur pays, *ibid. et suiv.* Il passe en Asie, dont il trouve les villes opprimées par les traitants. Il fait cesser toutes les injustices, réduit l'intérêt de l'argent, et concilie les intérêts des créanciers avec l'adoucissement des débiteurs, 326. Par ces réglemens, toutes les dettes sont acquittées en moins de quatre ans. Il reçoit les témoignages d'affection des peuples qui ont éprouvé ses bienfaits, *ibid. et suiv.* Il donne, pendant son séjour à Ephèse, des spectacles et des jeux. Les villes instituent en son honneur des fêtes luculliennes. Il reprend la route du Pont, et assiège Sinope. Y étant entré, il passe au fil de l'épée tous les Ciliciens, rend aux habitants tous leurs biens, et fait tout ce qu'il peut pour sauver la ville, 329. Il trouve une statue d'Autolyous, fondateur de Sinope, l'ouvrage du célèbre Sthénis. Il laisse Sornatius avec six mille hommes dans le Pont, pour veiller sur cette province, et part pour la seconde guerre contre Tigrane, *ibid. et suiv.* Il arrive sur l'Euphrate, qu'il trouve débordé; il craint un retard considérable; il passe l'Euphrate, et pénètre dans le pays par la Sophène, sans causer aucun dommage à ceux qui le reçoivent, 330, 331. Il empêche ses troupes d'attaquer un château qu'on disait contenir de grandes richesses, et leur montre le Taurus comme le château qu'ils doivent prendre, 331. Il passe le Tigre, et se jette dans l'Arménie. Il envoie Sextilius contre les Barbares avec quelques troupes, avec ordre de s'arrêter

près de l'ennemi, jusqu'à ce qu'il lui eût fait dire que le camp était achevé. Provoqué par Mithrobarzane, il l'attaque, le tue, et met ses troupes en fuite. Lucullus envoie Murena pour couper le chemin à Tigrane, qui se retirait sur le mont Taurus, et Sextilius, pour arrêter un corps d'Arabes qui venait joindre ce prince, 331 et suiv. Il va assiéger Tigranocerte, et en presse le siège. Il tient un conseil de guerre pour savoir s'il doit combattre ou non, et prend un parti composé des deux qu'on propose. Il laisse Murena pour continuer le siège, et marche lui-même à l'ennemi, 333. Sa réponse mémorable à ceux qui le détournent de combattre ce jour-là. Précautions qu'il prend pour assurer la victoire; ordre qu'il donne à ses troupes d'en venir tout de suite à la mêlée contre un ennemi accoutumé à combattre de loin, *ibid.* Il fond avec impétuosité sur les Barbares, qui prennent la fuite. Perte énorme des Barbares. Témoignages rendus à la grandeur de ce succès. Lucullus a la gloire d'avoir vaincu deux des plus puissants rois, 334, 335, 336. Il emporte d'assaut Tigranocerte, prend les trésors du roi, et livre la ville au pillage. Il fait donner aux soldats, outre le butin qu'ils ont fait, huit cents drachmes par tête, et donne des jeux pour célébrer sa victoire; il renvoie les Grecs dans leur patrie, en leur payant le voyage, ainsi que les Barbares. Il doit ses succès à ses vertus; il fait des obseques magnifiques à Zarbiénus, 336, 337. Il reçoit dans la Gordyenne des ambassadeurs du roi des Parthes, et en envoie de son côté à ce roi, qu'ils trouvent flottant entre les deux partis; il veut aller sur-le-champ lui faire la guerre, 337. Il envoie à Sornatius l'ordre de lui amener du Pont les troupes qu'il a sous ses ordres; il abandonne son projet, et se remet à la poursuite de Tigrane; il bat plusieurs fois les Arméniens, pille le pays, et jette les ennemis dans la disette. Il marche contre Artaxata, capitale des états de Tigrane, *ibid.* Il fait passer à son armée le fleuve Arsarnias. Il veut pénétrer dans les hautes provinces de l'Arménie; il éprouve un froid rude, qui lui cause les plus grandes difficultés et l'expose aux plus grands périls, *ibid.* et suiv. Ses soldats refusent de marcher, malgré ses instances les plus vives. Il se détermine à repasser le Taurus, et à les ramener dans le pays plus doux de la Mygdonie, 339. Il emporte d'assaut la ville de Nisibe; il traite avec les plus grands égards Gouras, qui s'était rendu, et réserve Callimaque à une juste punition pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, 340. Changement subit dans sa fortune; il conserve toujours son courage et sa patience, mais ses actions n'ont plus le même éclat. Il sauve Triarius de la fureur

des soldats qui veulent le massacrer, 341, 342. Démarches humiliantes auxquelles il se rabaisse pour fléchir ses soldats. Il est forcé d'accepter la condition que lui imposent les soldats fimbriens, et de voir sous ses yeux la Cappadoce ravagée, 342. Il trouve, en arrivant à Rome, son frère accusé par C. Memmius, qui, n'ayant pu le faire condamner, se tourne contre Lucullus lui-même, 344. Il obtient les honneurs du triomphe. Objets curieux portés dans ce triomphe, qu'il termine par un superbe festin donné à toute la ville et aux bourgs des environs, *ibid.* Il répudie Clodia et épouse Servilia, sœur de Caton, laquelle il répudie aussi, *ibid.* et suiv. Il trompe les espérances du sénat, qui avait cru qu'il aurait en lui un contre-poids à la tyrannie de Pompée, et il abandonne entièrement les affaires, 345. Somptuosité de ses édifices et de ses jardins; ouvrages prodigieux qu'il fait construire auprès de Naples. Ses maisons de plaisance à Tusculum, ornées des plus belles promenades et d'appartements pour toutes les saisons, *ibid.* et suiv. Sa dépense journalière était d'un luxe qui paraît incroyable. Honneur qu'il se fait de son genre de vie. Seul, il veut être magnifiquement servi; la dépense de sa table réglée selon les différentes salles où il mange: celle d'Apollon est de 45,000 livres, 346, 347. Une dépense plus louable est celle des livres qu'il se procure en grande quantité; sa bibliothèque ouverte à tous les Grecs qui étaient à Rome, 347. Il a une préférence marquée pour l'ancienne Académie, 348. Son intimité avec Cicéron. Il va encore quelquefois au sénat, pour s'opposer à l'ambition de Pompée; il fait annuler toutes les ordonnances que ce général avait rendues dans le Pont et en Arménie, *ibid.* Il s'éloigne absolument du gouvernement. Son esprit s'affaiblit peu à peu, 349. Sa raison finit par s'aliéner entièrement, et son frère est obligé de prendre l'administration de ses biens, *ibid.* Il meurt dans un état de démence. Il est enterré dans sa maison de Tusculum, où son tombeau était prêt, *ibid.* Parallèle de Cimon et de Lucullus, *ibid.* et suiv.

LUCULLUS (Marcus), avec seize cohortes en défaut cinquante. Prodige qui arriva à ses soldats: II, 335 et suiv. Préteur de Macédoine, 680.

Luperciales, fête d'expiation à Rome; son ancienneté; a pris son nom de la louve qui allaita Romulus; se célébrait le jour le plus malheureux de février, appelé *Februata*; usages qui s'y pratiquaient; explication de ces cérémonies; pourqu'on y sacrifie un chien: I, 114, 115, 204; II, 720.

LUSITANIENS, vaincus par César: II, 686, 740.

Luxe. Réforme des objets de luxe par Caton le censeur ; il les taxe : II, 50.

LYBISSA, bourg de Bithynie, où Annibal se donna la mort : II, 107.

LYCÉE, lieu d'Athènes : I, 76.

LYCOMÈDE, roi de l'île de Scyros, fait périr Thésée par trahison : I, 81.

LYCOPHRON conspire contre Alexandre de Phères : I, 665.

LYCURGUE (le législateur). Diversité d'opinions sur son origine, ses voyages, sa mort, ses lois, son gouvernement, surtout sur le temps où il a vécu : I, 143, 144. Sa généalogie, suivant Simonide; différente, selon Eutychidas et d'autres écrivains, 144. Après la mort de son frère Polydecte, il fut d'abord roi; mais quand il eut la grossesse de sa belle-sœur, il ne gouverna plus que comme tuteur, 145. Il présenta aux Spartiates, comme roi, le fils de sa belle-sœur, et le nomma Chariloüs, *ibid.* Autorité qu'il conserve. Pour se mettre à l'abri de la calomnie, il voyage jusqu'à ce que son neveu ait un fils, *ibid.* et *suiv.* Il va en Crète, où il recueille quelques lois pour en faire usage à son retour à Sparte, 146. Il persuade à Thaléas, poète lyrique de Crète, très versé dans la politique, de le suivre à Lacédémone, *ibid.* Il va ensuite en Asie, pour comparer les mœurs simples des Crétois avec la vie voluptueuse des Ioniens. Il en emporte les poésies d'Homère, qu'il fit connaître en entier dans la Grèce, *ibid.* Il entreprend de changer la forme du gouvernement, 147. Il va consulter l'oracle de Delphes, qui lui promet qu'il établira à Sparte le meilleur des gouvernements. Il fait part de son dessein à un grand nombre de citoyens, *ibid.* Quand il crut le moment favorable, il ordonna à trente des plus considérables de se trouver le lendemain sur la place en armes, *ibid.* Il compose le sénat de vingt-huit sénateurs. Il rapporte de Delphes, uniquement pour ce corps, un oracle appelé *Rhêtra*, *ibid.* Il ordonne que les Spartiates tiendront leurs assemblées dans un lieu qui n'ait aucun ornement ni peinture, 148. Il distribue en trente mille parts les terres de la Laconie, et celles du territoire de Sparte en neuf mille, 150. Sa joie et ses paroles en voyant après la moisson les tas de gerbes parfaitement égaux, *ibid.* Il supprime toute monnaie d'or et d'argent, et en substitue une de fer extrêmement pesante et de peu de valeur, *ibid.* Il établit les repas publics, et défend aux citoyens de manger ailleurs que dans les salles communes, 151. Il est assailli à coups de pierres, et en se sauvant est poursuivi par un jeune homme qui lui crève un œil. Manière dont il se venge de ce jeune homme, 151, 152. Il bâtit un temple à Minerve Optiléide, 152.

Il défend qu'on écrive aucune de ses lois; il défend d'employer d'autre instrument que la scie et la cognée pour faire les portes et les planchers des maisons, 153, 154. Il défend de faire souvent la guerre aux mêmes ennemis, pour ne pas les aguerir. Il appelle ces trois ordonnances *rhêtres*; signification de ce mot, 154. Ses soins pour l'éducation des enfants, qu'il prépare en réglant ce qui regardait les mariages et la naissance; il s'applique à forifier les femmes dès leur première jeunesse; encouragement qu'il donne au mariage; il prive les célibataires de plusieurs distinctions; il les livre à la risée publique. Il établit la communauté des femmes, 154 et *suiv.* Il forme les enfants à un style vif, concis et énergique. Réparties vives et concises de ce législateur, 160, 161. Il avait ménagé aux citoyens le plus grand loisir; il leur avait défendu tout travail mercenaire, et avait fait cultiver les terres par les Ilotes, 164, 165. Il avait de la gaieté. Il avait accoutumé les citoyens à vivre toujours ensemble, et à tout sacrifier au bien de leur patrie, 165. Il permet d'enterrer les morts dans la ville, et de placer les tombeaux près des temples, 166. Il défend de rien enterrer avec les morts, et d'écrire sur les tombeaux d'autres noms que ceux des citoyens morts à la guerre, ou des femmes consacrées à la religion. Il borne le deuil à onze jours, *ibid.* Il ne permet pas indifféremment à tous les citoyens de voyager. Il éloigne les étrangers de Sparte, 167. Joie de Lycurgue, quand il eut vu ses établissements affermis par un long usage; moyens qu'il prend pour en assurer la durée, 168. Il dit à ses citoyens qu'il avait encore à consulter Apollon sur le point le plus important de tous; il leur fait prêter serment, avant de partir, qu'ils observeront ses lois jusqu'à son retour, 168, 169. Quand il est à Delphes, il envoie aux Spartiates la réponse du dieu, qui déclarait que ses lois étaient parfaites, et que Sparte serait la première ville de la Grèce tant qu'elle les conserverait, 169. Ensuite ayant dit adieu à son fils et à ses amis, il se laissa mourir de faim, *ibid.* Détail des honneurs qu'il recevait à Sparte. On lui avait élevé un temple, 171. La foudre tomba sur sa sépulture. Diverses opinions sur le lieu de sa mort, *ibid.* Il laisse un fils nommé Antiorus, en qui finit la race de Lycurgue, *ibid.*

LYCURGUE, orateur. Bon mot de lui : II, 426.

LYCUS, fleuve du royaume de Pont : II, 321.

LYMNUS. Sa conjuration contre Alexandre, découverte : II, 638. Est tué, 639.

LYNCUS, ville de Macédoine : II, 93.

LYSANDRE. Sa statue à Delphes a été prise

pour celle de Brasidas. Comment il y est représenté. Sa pauvreté, son éducation; son caractère mâle. Il dut à son éducation sa passion pour la gloire, et à son naturel son penchant à flatter les grands : II, 206, 207. Inaccessible à l'amour des richesses, il en remplit sa patrie, et lui fait perdre le mépris qu'elle en avait eu jusqu'alors, 207. Il refuse des robes que Denys lui offre pour ses filles; et dans une autre occasion, où ce tyran lui donnait à choisir sur deux robes, il les prend toutes les deux, 207, 208. Est nommé commandant des flottes des Spartiates. Il se rend à Ephèse, 208. Il y jette les fondements de la grandeur à laquelle cette ville parvint depuis, *ibid.* Il va à Sardes trouver Cyrus, se plaint de la négligence de Tisapherne, fait plaisir par ses plaintes à Cyrus; il gagne les bonnes grâces de Cyrus, dont il refuse les présents, et obtient seulement une augmentation de paie pour ses matelots, *ibid.* Il n'ose pas attaquer les Athéniens par la crainte qu'il a d'Alcibiade, 209. Il remporte sur Antiochus la victoire, *ibid.* Il excite les hommes les plus audacieux des villes d'Asie, et prépare les innovations qu'il veut faire dans le gouvernement de ces villes. Il met Callicratidas dans l'embarras, en renvoyant à Cyrus l'argent qui lui restait, 209, 210. Les alliés des Spartiates demandent Lyandre pour amiral, 211. Dissimulation et perfidie dont il use à Milet pour retenir dans la ville ceux du parti populaire, et les faire ensuite tous égorger, 211, 212. Son motif sur sa facilité à se parjurer; il veut en cela imiter le tyran Polycrate, 212. Il prend quelques îles, et pille celles d'Egine et de Salamine. Il va saluer le roi Agis, qui était dans l'Attique; s'enfuit dans l'Hellespont, où il assiège Lampsaque par mer; il la prend et la livre au pillage, *ibid.* Sa ruse pour inspirer aux Athéniens une fausse sécurité. Après avoir amusé et trompé les Athéniens, il les attaque à l'improviste, et gagne sur eux une grande bataille, où il détruit leur flotte, *ibid.* et *suiv.* Cette victoire met fin à la guerre du Péloponnèse. Il oblige tous les Athéniens répandus en différentes villes de se renfermer dans Athènes, afin de l'affamer et de la réduire plus tôt. Il détruit partout la démocratie, et y substitue un harnois lacedémonien et dix archontes, pris parmi ses amis; sa conduite tyrannique dans les villes, 214 et *suiv.* Il débarrasse l'Attique, et se joint aux rois Agis et Pausanias. Il repasse en Asie, où il exerce de grandes cruautés. Il chasse les Samiens de leur patrie, enlève Seste aux Athéniens et fait sortir de la ville tous les habitants, 217. Il remet les Egéniens en possession de leur ville, et chasse les Athéniens de Melos et de Sicione, où il

rétablit les anciens habitants, 217. Il prend possession d'Athènes, en fait raser les murailles et brûler les vaisseaux au son des flûtes. Il établit trente archontes dans la ville et dix dans le Pirée, et met dans la citadelle une garnison, *ibid.* et *suiv.* Il part pour la Thrace, et envoie à Lacédémone l'argent et l'or qu'il avait reçus en Grèce. Il emploie le produit du butin à faire jeter en bronze sa statue et celles des capitaines de galère. Il dépose de l'argent monnayé dans le temple de Delphes. Il se laisse aller à un faste et à une fierté extraordinaires, 218-220. Il se fait accompagner du poète Chérile pour chanter ses exploits; sa magnificence envers le poète Antilocheus, pour des vers à sa louange. Il devient extrême et dans ses punitions et dans ses récompenses. Sa perfidie et sa cruauté à Milet contre les chefs du parti populaire, 220, 221. Il est effrayé de son rappel, et va trouver Pharnabaze pour l'engager à écrire à Sparte en sa faveur, 222. Arrivé à Sparte, il se voit convaincu par la lettre même qu'il avait portée. Il demande aux éphores la permission d'aller au temple d'Ammon offrir des sacrifices qu'il avait voués à Jupiter, *ibid.* et *suiv.* Il retourne à Sparte, et fait envoyer du secours aux trois tyrans d'Athènes. Il est nommé général. Sa fierté envers ceux qui lui résistent. Ses réponses menaçantes aux Argiens, à un homme de Mégare, aux Béotiens. Sa parole méprisante sur les Corinthiens, 223, 224. Il engage Agésilas à porter la guerre en Asie contre les Perses, et l'accompagne à cette expédition; est nommé commissaire des vivres, 224, 225. Il est envoyé commander dans l'Hellespont, où il gagne au parti des Spartiates et amène à Agésilas Spithridate, lieutenant du roi de Perse et ennemi de Pharnabaze, 226. Il s'en retourne à Sparte, toujours irrité contre Agésilas, et résolu d'enlever le droit de succession à la couronne aux deux maisons régnantes des Agides et des Eurytonides, et de le rendre commun à tous les Héraclides, ou même, selon d'autres, à tous les Spartiates, *ibid.* Pour faire goûter son projet, il charge Cléon d'Halicarnasse de composer un discours qu'il apprend par cœur; mais ne croyant pas ce moyen assez efficace, il invente et suppose des oracles pour entraîner les esprits par la superstition, *ibid.* et *suiv.* Il tente de corrompre la Pythie, fait ensuite sonder par Phéréclès les prêtresses de Dodone; et n'ayant pu réussir dans ces deux endroits, il va au temple d'Ammon, offre beaucoup d'argent aux prêtres, qui envoient l'accuser à Sparte. Il est absous, 227. Il se sert, pour suivre son intrigue, d'une femme du Pont qui s'était dite grosse d'Apollon, et qui s'était accouchée d'un fils qu'on nomma Silène, 227.]

fit répandre des propos qu'il disait venir de Delphes, et qui annonçaient qu'un fils d'Apollon, qui donnerait aux prêtres des signes certains de sa naissance, recevrait d'eux des livres sacrés, dont ils étaient dépositaires, et qui contenaient des oracles fort anciens; il avait tout disposé pour faire reconnaître ce fils d'Apollon par les prêtres de Delphes, 227 et *suiv.* Il mourut avant le retour d'Agésilas de l'Asie, et durant la guerre de Béoïe, 228. Il est accusé d'avoir fait déclarer la guerre aux Thébains; il est chargé de cette expédition; il devait joindre Pausanias par la Phocide. *ibid.* et *suiv.* Il prend Orchomène et Lébadie, et écrit à Pausanias de se rendre à Haliarte, où il se trouverait lui-même le lendemain. Sans attendre Pausanias, il s'avance vers Haliarte; il est tué, 229. Son tombeau dans le pays des Panopéens, sur le chemin de Delphes à Chéronée. Oracle qui prédisait la mort de Lysandre, et le lieu où il serait tué, 230. Il est tué par un soldat d'Haliarte, nommé Néochorus. Sa pauvreté, reconnue après sa mort, donne un grand éclat à sa vertu, 231. Sa fortune ne s'était pas accrue d'une obole, après avoir joui d'une si grande puissance, *ibid.* et *suiv.* Il a fait moins de fautes que Sylla, et mérite sur lui le prix de la tempérance et de la sagesse, 277.

LYSIADÈS, tyran de Mégalopolis; sa patrie; se défait volontairement de son autorité, et par les conseils d'Aratus entre dans la ligue des Achéens : III, 468, 469. Devient l'ennemi d'Aratus et est renvoyé, 469. Est tué dans un combat dans lequel son trop grand désir de la gloire l'avait engagé, 473.

LYSICLÈS, marchand de bestiaux, devint le premier des Athéniens par suite de son commerce avec Aspasia : I, 412.

LYSIMACHUS, fils et petit-fils d'Aristide : II, 26, 27.

LYSIMACHUS, roi de Thrace. Fausses lettres qu'il écrit à Pyrrhus; comment découvertes : II, 120. Marche contre Pyrrhus à Édesse, 125. Se retire après avoir vu les machines de Démétrius : III, 269. Le plus grand ennemi de Démétrius; brocard qu'il lui jeta, 273. Sa conversation avec les ambassadeurs, 274. Devient suspect à ses alliés à cause de sa trop grande puissance, 277. Demande les deux filles de Ptolémée, l'une pour lui et l'autre pour son fils, *ibid.* Est fait prisonnier en Thrace par Dromichète, 283, 284.

LYSIMACHUS, devin. Explication qu'il donne à un songe de Pyrrhus : II, 143.

LYSIMACHUS d'Acarnanie, précepteur d'Alexandre, comment était parvenu à cet emploi : II, 601.

LYSIÈRE, statuaire : II, 633.

M.

MACARIE, fille d'Hercule : I, 633.

MACÉDONIUS, surnom de Métellus : II, 135.

MACÉDONIENS. Ils passaient pour aimer leurs rois : I, 582.

MACHANIDAS, tyran de Lacédémone; en guerre avec les Achéens; vaincu et tué par Philopémén : II, 76, 77.

MACHABÈS, fils de Mithridate, envoie à Lucullus une couronne d'or : II, 330.

MACHÉRONIDES. Nom donné par les Spartiates aux descendants de celui qui tua Epaminondas : II, 510.

Machines de guerre. Époque de leur invention au siège de Samos par Périclès : I, 414. D'Archimède, 683.

MAGON, général des Carthaginois en Sicile. Se retire en Afrique et abandonne la Sicile, qu'il était venu pour conquérir : I, 616. Il se tue et son corps est mis en croix, 618.

Mai (mois de), tire son nom de Maia, mère de Mercure, à qui il était consacré : I, 204.

MAIA, mère de Mercure : I, 204.

Maladie. Les maladies s'affaiblissent à mesure que les forces diminuent : II, 83.

Maladie pédiculaire. Acostus, Alcman, Phérécyde, Callisthène, Mutius, Ennius, en sont morts : II, 271, 272.

MALCITAS et DROGOTON, capitaines thébains, remportent la victoire sur Alexandre de Phères, et vengent la mort de Pélopidas : I, 663, 666.

MALLIENS OXYDRAQUES, peuples de l'Inde : II, 644.

MALLIUS (Lucius), homme très dispos. Service qu'il rend à Caton le censeur : II, 45.

MANERCUS, tyran de Catane, se ligue avec Timoléon : I, 610. Se piquait de poésie, 624. Se rend à Timoléon; est envoyé à Syracuse, ne réussit pas à se tuer, et est puni de mort, 625, 626.

MAMEUTINS. Ce que leur nom signifie : II, 137.

MAMURIUS, habile ouvrier du temps de Numa : I, 199.

MANCIUS, consul, le plus malheureux des généraux : III, 223. Renvoyé aux Numatins chargé de châtiments, 224.

MANDRICIDAS, ambassadeur de Sparte. Belle parole qu'il dit à Pyrrhus : II, 142.

MANILIUS, tribun du peuple, accusé de concussion; dénoncé par Cicéron; est absous : III, 131.

Manipulares. Soldats romains d'une même compagnie : I, 102.

Manipules, enseignes des compagnies romaines de cent hommes chacune : I, 102.

MANIUS CURIUS défait Pyrrhus: II, 159. Petitesse de sa métairie, près de la maison de campagne de Caton; sa réponse aux ambassadeurs des Samnites, 55, 56.

MANLIUS CAPITOLINUS (Marcus). Après avoir chassé les Gaulois dans l'escalade du Capitole, il aspire au pouvoir suprême: I, 571. Est précipité du Capitole, qu'il avait sauvé, 572.

MANLIUS TORQUATUS fait trancher la tête à son fils: I, 448.

MARATHUS d'Arcadie; sa mort généreuse; son nom donné au bourg de Marathon: I, 79.

MARCELLINUS, consul, interroge Pompée et Crassus devant le peuple: reproche que Pompée lui fait: II, 559, 560.

MARCELLUS (Marcus Claudius). Origine de son nom; force de son corps; ses inclinations et ses dispositions guerrières; douceur de ses mœurs; son goût pour les lettres grecques et pour l'éloquence; son estime pour les gens de lettres; ses succès dans tous les genres de combat; il tue tous ceux qui le provoquent: I, 672. Il sauve son frère Otacilius dans un combat. Récompenses que lui mérite sa valeur. Sa réputation le fait nommer à l'édilité curule et à la dignité d'augure, *ibid.* et *suiv.* Il est forcé d'intenter une accusation contre Capitolinus son collègue, et le fait condamner à une forte amende, dont il emploie l'argent à des vases pour des libations, 673. Il est nommé consul, et se donne pour collègue Cnéius Cornélius; il détermine le peuple à refuser la paix aux Gaulois, 675. Il laisse son collègue devant Acerres, et va avec une faible partie de ses troupes à la poursuite des Gaulois, qu'il atteint près de Clastidium, *ibid.* Il prend ses précautions pour ne pas être enveloppé. Son cheval, effarouché au moment de l'attaque, tourne en arrière et l'emporte, 676. Il évite que ses soldats ne prennent cet accident à mauvais augure; il tourne son cheval à gauche, et achevant le tour, il adore le soleil, *ibid.* Il fait vœu de consacrer à Jupiter Férétrien les plus belles armes qu'on aurait prises sur les ennemis, *ibid.* Défilé au combat par Britomartus, du premier coup il le renverse par terre, et lui en porte deux autres qui l'achèvent. Il le dépouille de son armure, et l'offre à Jupiter. Il va rejindre son collègue, qui n'avait pas le même succès, 676, 677. Magnificence de son triomphe; il porte le trophée chargé des armes de Britomartus, et le consacre dans le temple de Jupiter Férétrien, 677. Il est envoyé en Sicile avec une flotte. Après la déroute de Cannes, il fait passer quinze cents soldats de sa flotte à Rome, où l'on croyait qu'Annibal marcherait tout de suite; il se rend ensuite à Canuse, prend les soldats qui s'y étaient rassem-

blés et défend le pays contre les ravages de l'ennemi, 678. Il est souvent employé dans cette guerre avec Fabius Maximus. Il est appelé *l'épée des Romains*, *ibid.* Il profite de la négligence où la victoire avait mis les soldats d'Annibal, pour les surprendre d'espars dans la campagne, et en tuer un grand nombre, 679. Il va à Naples, et affermit les habitants dans leur attachement pour Rome; il trouve Nole partagée entre les Romains et Annibal, *ibid.* Il regagne tellement Bandius, que celui-ci lui découvre les partisans d'Annibal. Il surprend Annibal, qui s'était approché de la ville sans précaution, et le bat, *ibid.* et *suiv.* Il est nommé consul à l'unanimité des suffrages; mais les prêtres ayant jugé que les augures n'étaient pas favorables, il se démet du consulat, et, nommé proconsul, il retourne à Nole, où il remporte sur les Carthaginois un grand avantage, 680. Nommé à un troisième consulat, il fait voile pour la Sicile; il y prend le commandement, 681. Il écrit au sénat pour lui demander la permission d'incorporer dans son armée les Romains qui avaient été transportés en Sicile pour avoir pris la fuite après la bataille de Cannes. Plaintes qu'il fait au sénat du décret rendu à ce sujet, *ibid.* Il prend d'assaut la ville de Léontium, et fait battre de verges tous les déserteurs qu'il y trouve, 682. Il assiège Syracuse par mer et par terre, et fait dresser toutes les machines, qui ne font rien auprès de celles d'Archimède, 682. Il s'approche très près des murailles, dans l'espérance que les machines d'Archimède portant très loin, lanceraient les traits par-dessus ses soldats. Il cesse les attaques et change le siège en blocus, 684, 685. Il s'empare de Mégare, prend le camp d'Hippocrate, près d'Aciles, et tue à ce général plus de huit mille hommes, 685. Il prend plusieurs villes sur les Carthaginois, et reste vainqueur dans tous les combats qu'il livre, *ibid.* Il fait prisonnier un Spartiate nommé Damippus, dont la rançon donne lieu à des conférences qui lui font apercevoir qu'une des tours, négligemment gardée, peut être facilement occupée, *ibid.* et *suiv.* Il profite d'une fête de Diane pour s'en saisir, et ensuite se rendre maître du reste de la ville, excepté de l'Achradine; il descend par l'Hexapyle dans la ville neuve, 686. Sa compassion et son attendrissement lorsqu'il considère cette grande ville. Ses regrets de la mort d'Archimède. Horreur qu'il a du meurtrier, et traitement honorable qu'il fait à la famille d'Archimède, *ibid.* et *suiv.* Il est le premier des Romains qui ait montré plus de justice que les Grecs, 687. Il se rend à Engyum, résolu de punir la ville, à laquelle il pardonne à la sollicitation de Nicias, 687, 688. Il est rappel

pour une autre guerre. En quittant la Sicile, il emporte ce qu'il y avait de plus beau en statues et en tableaux, 688. Il est le premier qui ait fait connaître aux Romains ces productions du goût, depuis si recherchées à Rome, *ibid.* Il se fait honneur auprès des Grecs d'avoir inspiré à Rome le goût et l'admiration de leurs chefs-d'œuvre, 689. Il consent à ne recevoir le grand triomphe que sur le mont Albain, et se contente du petit dans Rome, *ibid.* Nommé consul pour la quatrième fois, il est accusé par les Syracusains; il répond à leurs accusations, et se conduit avec beaucoup de modestie; il est absous, et pardonne aux Syracusains, dont il devient même le protecteur, 690, 691. Il tient contre Annibal une conduite opposée à celle des autres généraux; il pense que Fabius ne connaissait pas le moyen de le vaincre, 691. Il prend plusieurs villes des Samnites, où il trouve des provisions abondantes. Il écrit à Rome, et promet qu'il ne tardera pas à chasser Annibal, *ibid.* et *suiv.* Il le suit dans la Lucanie, et lui livre un rude combat, qui n'est pas décisif, 692. Il présente une seconde fois la bataille, mais Annibal la refuse et décampe. Il se remet à sa poursuite et a toujours l'avantage dans les escarmouches, *ibid.* Il confirme la nomination de Q. Fulvius pour dictateur, et est nommé proconsul, *ibid.* Il s'attache à Annibal pendant que Fabius Maximus assiège Tarente, pour l'empêcher d'aller secourir cette ville; il le suit dans toutes ses marches, et le force enfin d'en venir aux mains; la nuit les sépare; le lendemain il lui présente de nouveau la bataille, et a du dessous, par une manœuvre qu'il fait mal à propos, *ibid.* et *suiv.* Il traite avec sévérité les bandes qui avaient fui. Il ne peut poursuivre Annibal à cause du grand nombre de ses blessés; il se retire à Sinuesse. Il vient à Rome pour se justifier d'une accusation de Bibulus; est absous, et nommé consul pour la cinquième fois, 693, 694. Il entre dans la Toscane, et y arrête des mouvements de révolte, *ibid.* et *suiv.* Il veut dédier le temple de l'Honneur et de la Vertu, qu'il avait fait bâtir, 695. Il en fait construire un second, qui tenait au premier. Il est retenu à Rome par les devins, malgré son impatience extrême d'aller combattre Annibal. Son ambition à cet égard, *ibid.* Il part enfin, et va camper entre Brantia et Venuse, d'où il harcèle sans cesse Annibal. Après un échec, il n'a que plus de désir de combattre, *ibid.* Les devins veulent le détourner d'aller reconnaître une colline située entre les deux camps; il y va cependant avec deux cents chevaux, 696. Arrivé près des ravins, les soldats qui étaient en embuscade se lèvent, fondent sur sa troupe, qui prend

la fuite, à la réserve des Frégellaniens. Marcellus est tué, 696. Grands honneurs qui lui sont rendus. Ses cendres sont enfermées dans une urne d'argent, surmontée d'une couronne d'or, et sont envoyées à son fils, 697. Divers monuments publics consacrés par Marcellus à Rome, à Catane, à Samothrace, à Lindos, où était sa statue, avec une inscription. Sa maison subsiste avec éclat jusqu'au jeune Marcellus, *ibid.* Parallèle de Pélopidas et de Marcellus, *ibid.* et *suiv.*

MARCELLUS (C. Claudius), consul, appelle César brigand: II, 566. Discours qu'il fait en faveur de Pompée, et ordre qu'il lui donne, *ibid.*

Marchés. Ils se tenaient à Rome tous les neuf jours, d'où ils étaient appelés *nundines*: I, 535.

MARCUS MINUCIUS, l'un des premiers questeurs à Rome: I, 285.

MARDONIUS, général persan, est laissé en Grèce avec une forte armée; lettre qu'il écrivait aux Grecs: II, 40. Entre pour la deuxième fois dans l'Attique II. N'ayant que peu de vivres dans son camp, il veut surprendre les Grecs, 45. Il attaque séparément les Lacédémoniens, 47, 48. Il est tué dans le combat. Sa mort lui avait été prédite, 49.

Mariage. Il ne doit pas être un objet de trafic, mais il doit avoir pour fin une union intime entre le mari et la femme. Il ne faut pas permettre les unions disproportionnées. Mot de Denys le tyran à sa mère, qui voulait épouser un jeune homme de Syracuse: I, 247.

Marica, comédie d'Eupolis: II, 365.

Mariée. Pourquoi à Rome la nouvelle mariée ne passe pas d'elle-même le seuil de la porte, et qu'on lui sépare les cheveux avec la pointe d'un javalot: 108.

MARIUS. Sa figure d'après sa statue en marbre à Ravenne. Son tempérament robuste; son goût exclusif pour les armes; son ignorance et son mépris même des lettres grecques: II, 156. Obscurité de son origine; il passe sa première jeunesse à Cérélinum, bourg de l'Arpinum, où il mène une vie grossière, mais tempérante, *ibid.* Il fait sa première campagne en Espagne sous Scipion l'Africain, qui, témoin de ses premiers exploits, le comble d'honneurs, et le désigne comme celui qui pourrait un jour le remplacer, *ibid.* Il est nommé tribun. Il propose tout de suite une loi qui, paraissant contraire à l'influence des nobles sur les jugements, éprouve beaucoup d'opposition. Il menace le consul Cotta, et Métellus qui le soutenait, de les faire trainer en prison, 157. Il s'oppose à une distribution gratuite de blé; et l'ayant fait rejeter, il gagne l'estime des deux partis, *ibid.* Il brigue l'édilité curule; et voyant qu'il va être ref

sé, il se met sur les rangs pour l'édilité plébéienne, et essuie un second refus. Il brigue la préture, et n'obtient qu'avec peine d'être nommé le dernier, 157. Il est cité en justice, et est absous. Il va commander dans l'Espagne, qu'il délivre des brigands qui l'infestaient. Revenu à Rome, il prend part à l'administration. Il parvient bientôt aux plus grands honneurs, 157, 158. Il s'allie à la maison des Césars. Sa patience invincible dans la douleur; preuve qu'il en donne dans une opération très douloureuse, 158, 159. Il est choisi par Métellus pour son lieutenant; il songe à profiter de cette occasion de s'avancer, 159. Sa patience, sa frugalité, son habitude des plus durs travaux dans le cours de la guerre lui gagnent la bienveillance de l'armée, et remplissent de son nom la ville de Rome, *ibid.* Il fait condamner comme coupable de trahison un ami de Métellus, et insulte à sa douleur lorsque l'innocence de cet officier est reconnue, 160. Il sollicite son congé pour aller briquer le consulat, et ne l'obtient qu'avec peine. Il s'embarque, et ayant fait la plus heureuse traversée, il arrive à Rome en quatre jours, déclame contre Métellus dans les comices, et est nommé consul, *ibid.* Il enrôle, contre l'usage, des esclaves et des gens sans aveu. Il se rend odieux aux nobles par ses propos contre les patriciens, et en particulier contre les généraux Bestia et Albinus, *ibid.* et *suiv.* Il repasse en Afrique; son dépit contre Sylla; leur rivalité assoupie par la nouvelle de l'invasion des Cimbres et des Teutons en Italie, 161, 162. Il est nommé consul pour la seconde fois. Sa nomination, en son absence, souffre des oppositions, comme contraire aux lois. Il entre dans Rome en triomphe, traînant Jugurtha captif, 163, 164. Il part pour son expédition, et exerce ses troupes jusque dans leur marche, 164. Il gagne l'estime de ses troupes par toute sa conduite, et surtout par la droiture de ses jugements, 165. Exemple qu'il en donne à l'égard d'un jeune homme, nommé Trébonius, qui tue son capitaine, pour se dérober à ses desirs infâmes, et qu'il absout et couronne, *ibid.* Il obtient un troisième et un quatrième consulat; il est fortement appuyé par le tribun Saturninus; il a pour collègue Catulus Lutatius, 165, 166. Il repasse les Alpes, et va camper sur les bords du Rhône, dont il fait nettoyer les embouchures pleines de vase, et dont il détourne une grande partie dans un canal, qu'on appelle aujourd'hui la Fosse Mariane, 166. Provoqué au combat, il retient ses troupes qui veulent imprudemment aller combattre, afin de les accoutumer à l'aspect et aux cris horribles des ennemis, 166, 167. Il laisse enflammer

leur courage et irriter leur colère, par la vue des ravages que les Barbares font impunément sous leurs yeux; il les adoucit, et emploie la substitution, en se servant d'une prophétesse nommée Marthe, et Syrienne de nation, 167, 168. Il suit les Teutons, qui se retiraient, jusqu'au lieu appelé les Eaux de Sextius, où il se résout à les combattre, 169. Il place Marcellus avec des troupes en embuscade dans des ravins et dans des vallons, et charge à la fois en tête et en queue les Barbares, qui prennent ouvertement la fuite, 171. Il fait un sacrifice de la plus grande partie des dépouilles; au moment où il va y mettre le feu, il reçoit la nouvelle de son cinquième consulat, 172. Il apprend que Catulus n'avait pu rassurer ses soldats effrayés par les bravades des Barbares, 172, 175. Il est rappelé à Rome, et refuse le triomphe qu'on lui avait décerné. Il va joindre Catulus, dont il relève le courage. Il passe le Pô, pour empêcher les Barbares d'avancer, 173, 174. Il fait un changement utile au javelot des Romains dans cette occasion; il fixe la bataille à trois jours, et dans la plaine de Verceil, 174. Il dispose les troupes de manière qu'il devait seul se mêler avec les ennemis, sans que Catulus pût prendre aucune part à l'action, 175. Le nuage de poussière que la multitude des Barbares fait élever égare Marius, qui dépasse de beaucoup l'ennemi, et qui erre long-temps dans la plaine, 175, 176. Il reçoit le titre de troisième fondateur de Rome, et partage avec les dieux les hommages des Romains. Il refuse de triompher sans Catulus, 177. Il aspire à un sixième consulat avec une ardeur démesurée, et affecte une popularité qui n'est pas dans son caractère, *ibid.* Sa timidité dans les assemblées. La crainte qu'il a de Métellus le détermine à le chasser de Rome; il se sert, pour y parvenir, de deux tribuns audacieux, Glaucias et Saturninus, 177, 178. Il obtient son sixième consulat; il empêche qu'on ne lui donne Métellus pour collègue, et fait nommer Valérius. Il se rend odieux, en devenant le complice des crimes de Saturninus, et en particulier du meurtre de Nobius, 178. Il est forcé par le sénat de reconrir à la voie des armes contre Saturninus, qui s'enfuit dans le Capitole. Il n'ose pas briquer la censure. Il s'embarque pour la Cappadoce et la Galatie, où il travaille à susciter de nouvelles guerres, 179, 180. Il fait bâtir à Rome une maison près la place publique, afin, dit-il, d'être moins éloigné de ceux qui venaient lui faire la cour. Sa jalousie contre Sylla, réveillée par les victoires et les images que Bocchus consacre, dans le Capitole, à la gloire de son rival, 180, 181. Irrésolution et lenteur qu'il fait paraître dans la

guerre contre les alliés ; il remporte cependant une grande victoire. Sa réponse à Popédus Silo, un des généraux ennemis, qui veut le forcer de combattre. Réprimande qu'il fait aux troupes ; il qui te le commandement , 181. Il est nommé pour aller faire la guerre à Mithridate. Il va tous les jours au Champ de Mars, et s'y exerce avec la jeunesse romaine. Il s'a't re le mépris de gens sensés par une ambition si puérile , qu'il cherche vainement à justifier par le motif de former son fils à l'art militaire, 182. Il envoie à Syl'a deux tribuns militaires, qui sont massacrés par les soldats, 183. Il fait périr à Rome plusieurs amis de Syl'a ; il prend la fuite , et se voit en peu de temps abandonné de tout le monde ; il se retire dans une maison de campagne appelée Saloniun, descend à Ostie , et s'embarque avec Granius , un fils de sa femme, 185. Il essuie une tempête , et gague avec peine le rivage de Circée, où il descend à terre ; et après avoir erré de côté et d'autre, averti qu'on est à sa poursuite , il quitte le grand chemin et passe la nuit dans un bois épais , 184. Il se remet en marche, et cherche à rassurer ses compagnons par un ancien oracle qui lui promettait un septième consulat, *ibid.* Il voit, étant près de Minturnes, des cavaliers venir à lui, et se hâte de monter sur une barque qui le conduit vis-à-vis, à l'île d'Enaria, 185. Il est à peine embarqué, que des cavaliers crient aux mariniers de ramener Marius, ou de le jeter à la mer ; ils refusent de le livrer ; ensuite ils vont mouiller près de l'embouchure du Liris, où il est abandonné, *ibid.* Il erre quelque temps , et arrive à la cabane d'un vieillard, qui le cache dans un marais, et le couvre de roseaux. Il veut aller se cacher plus loin, et se fait découvrir, 185, 186. Il est conduit à Minturnes. Il se rassure sur un signe qu'il avait eu en entrant dans la maison où on le déposa, 186. Il est mis en liberté, et on le fait passer par le bois sacré de la nymphe Marica, malgré la défense de rien transporter par ce bois, 187. Bélésus lui donne un vaisseau pour son voyage. Il fait peindre dans la suite cette histoire, et consacre le tableau dans le temple de la nymphe Marica, *ibid.* Il aborde à l'île d'Enaria, d'où il fait voile pour l'Afrique avec Granius ; il relâche en Sicile, près d'Eryx ; il se rembarque et s'arrête à l'île de Méninge, d'où il fait voile pour Carthage. Il est à peine abordé près de cette ville, que le gouverneur lui envoie la défense de mettre le pied en Afrique. Sa belle réponse à cet ordre, 187, 188. Il s'embarque, et passe à l'île de Cercina. Il part pour aller joindre Cinna, qui faisait la guerre aux deux consuls, 188, 189. Il aborde en Etrurie, et fait des levées de

laboureurs et de bergers du pays, dont il forme une armée, avec laquelle il joint Cinna, qui lui donne le titre de proconsul, 189. Ses premiers succès en Italie, où il pille les marchands qui portaient des vivres à Rome, et prend plusieurs villes, *ibid.* Il marche à Rome et s'empare du Janicule ; il demande au sénat qu'on casse le décret de son exil ; il n'attend pas que les tribuns aient donné leurs suffrages ; il entre dans Rome avec ses satellites, qui, au moindre signe, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, 189, 190. Il est nommé consul pour la septième fois. Il fait précipiter Sextus Lucius de la roche Tarpéenne. Terreur que lui cause l'arrivée de Syl'a ; le peu d'espérance qu'il a de pouvoir lui résister le jette dans un trouble affreux ; il se plonge dans des excès de vin, 192, 193. Il succombe à ses chagrins, et est attaqué d'une maladie qui l'emporte au bout de sept jours. Sa mort cause d'abord dans Rome une grande joie ; mais les cruautés de son fils surpassent les siennes ; 193, 194. Parallèle de Pyrrhus et de Marius, 194 et suiv.

MARIUS (le fils), caché par l'intendant de Mucius dans une voiture de fèves : II, 185. Sauvé par une concubine d'Hiempsal, 188. Se donne la mort, 269.

MARIUS (Marrus), envoyé pour général en Asie par Sertorius : II, 454.

MARS (mois), était anciennement le premier de l'année romaine, Numa transposa ou ajouta ceux de janvier et de février : 203, 204. D'où il tirait son origine, 204.

MARS (champ de), vaste terrain qui appartenait à Tarquin, et qui fut consacré à ce dieu : I, 281.

MARSEILLAIS. Encloient leurs vignes de murs faits avec les ossements des Teutons ; leur terroir rendu fertile par la poursuite des corps morts : II, 172.

MARSEILLE, ville de la Gaule, bâtie par Protus : I, 235.

MARSES, peuple d'Italie : II, 508, 535.

MARSYAS, historien, cité : III, 107.

MARTHE, femme syrienne ; prophétesse dont Marius se servait pour tirer parti de ses prophéties, ou de ses fourberies : II, 167.

MARTIA, fille de Marcius Philippus, seconde femme de Caton d'Utique : III, 49. Cédée à Hortensius, *ibid.* Reprise par Caton, 69.

MARTIUS, concurrent de Tullius Hostilius ; sa mort : I, 206.

MASTIUS, général de la cavalerie des Perses, d'une grandeur et d'une force extraordinaires, périt malheureusement : II, 14.

MASSINISSA, roi de Numidie, en querelle avec les Carthaginois : Caton l'ap-

cien est envoyé à Carthage pour les conseiller : II, 57.

MATUTA, la même que Leucothoé; cérémonies pratiquées dans ses sacrifices, qui ont rapport avec ce que firent les nourrices de Bacchus et avec les malheurs d'Ino : I, 347, 348.

MAXIMUS. Cesium n'a été donné qu'à deux Romains : I, 530.

Médecin. Sa prudence dans une maladie longue et dont les accidents varient : 406.

MÉDÉE. On croit qu'elle se servit de naphte pour frotter la couronne et le voile dont on parle tant dans les tragédies : II, 628. Elle persuada à Egée, père de Thésée, d'empoisonner son fils, qui ne s'est pas encore fait connaître à lui : I, 65.

Médime, mesure pour les grains : I, 150.

MÉDIQUE, pays de la Macédoine : II, 261.

MÉDIUS, courtisan d'Alexandre : II, 658.

MÉGABACCHUS, compagnon du jeune Crassus : II, 416. Se tue lui-même, 418.

MÉGABATE, fils de Spithridate : II, 490. Passion qu'Agésilas avait pour lui, *ibid.*

MÉGACLES, ami de Pyrrhus, prend ses armes et lui donne les siennes : II, 131. Il est pris pour Pyrrhus, et est tué, *ibid.*

MÉGARE, ville de Sicile : I, 685.

MÉGARE, ville d'Arcadie : I, 61.

MÉLANIPPE. Il fut père d'Ioxus, qui, avec Ornithus, fonda une colonie en Carie, et fut le chef des Ioxides; respect de cette famille pour les épines et les asperges sauvages : I, 64.

MÉLANOPUS, orateur d'Athènes : III, 104.

MÉLANTHE, fameux peintre. Histoire de son tableau d'Aristrate, conservé par les prières de Néalcès, peintre; mérite de la tête du tyran : III, 457.

MÉLANTHIUS, poète : II, 286.

MÉLANTHIUS, chorège, faisait les frais d'un chœur; ce qu'il dit à un acteur sur la femme de Phocion : III, 14.

MÉLAS, fleuve de la Béotie : I, 649; II, 258.

MÉLIBÈS, ville de Thessalie : I, 660.

MÉLISSUS, disciple de Parménide; sa doctrine : I, 309, 333.

MÉLISSUS, fils d'Ithagène, général des Samiens; en quel temps défendit Samos contre Périclès : I, 309. Bat la flotte des Athéniens; avait battu Périclès lui-même, 413, 414.

MÉLITÈS, ville de la Thessalie : II, 257.

MÉLITTE, bourg de l'Attique : I, 239.

MÉMIUS veut porter le peuple à refuser le triomphe à Lucullus : II, 344; III, 32. Reproche qu'il fit à Caton; comment réfuté par Cicéron, 36.

MÉNANDRE, poète, cité; II, 429, 435, 611.

MÉNANDRE, un des généraux des Athéniens : I, 504. Nommé pour soulager Nicias : II, 579. Sa malheureuse ambition, *ibid.*

MÉNAS, pirate; sa proposition à Sextus Pompée : III, 319, 320.

MÉNÈCÈS, fils de Créon, se dévoue pour sa patrie : I, 653.

MÉNÉCLIDES, orateur à Thèbes, d'un caractère pervers; lors de la conjuration formée pour rétablir la liberté à Thèbes, il accuse et fait traduire en justice les meilleurs citoyens : I, 656. Condamné à une forte amende, 657.

MÉNÉCRATE, historien, cité : I, 75.

MÉNÉCRATE, médecin, s'appelait et se faisait appeler Jupiter : II, 498.

MÉNÉLAS (le port de) : II, 514.

MÉNÉLAS, frère de Ptolémée, remet à Démétrius Salamine, tous ses vaisseaux et toute son armée : III, 266.

Ménézème, dialogue de Platon, écrit sur un ton de plaisanterie : I, 412.

MÉNINCE, Ile de la mer d'Afrique : II, 187, 188.

MÉNON, élève de Phidias, se déclare son accusateur : I, 417.

MÉOPOLIS, courtisane aimée de Sylla : II, 239.

Mercedinus, *Mercedonius*, nom du mois intercalaire de vingt-deux jours ajouté par Numa : I, 203; II, 719.

MERCURE de la porte d'Egée : I, 65. Les statues de Mercure mutilées en une nuit à Athènes, 489. Terreur qu'inspire ce présage; Alcibiade en est accusé, *ibid.* et suiv.

MESSÉNIE et **MESSÉNIENS**, accusés d'une excessive vanité, pour avoir dit qu'Aristomène avait offert trois fois le sacrifice de l'hécatomphonie : I, 118. Font la guerre aux Spartiates affaiblis par un tremblement de terre : II, 299. Voyez *Agétilas*.

MÉTAGÈNES, architecte, continue l'ouvrage de Corcebus : I, 404.

MÉTELLUS habite et rétablit la ville d'Agrigente en Sicile : I, 626.

MÉTELLUS (Quintus). Voy. *Ciler*.

MÉTELLUS (Q. Cæcilius), dit *Numidicus*, nommé général contre Jugurtha, prend Marius pour un de ses lieutenants : II, 159. Sa fermeté; belle différence qu'il met entre faire le bien et faire le mal, 178. Banni et rappelé de son exil, 179, 180.

MÉTELLUS PIUS se fait un prétexte de son âge pour renoncer aux affaires : II, 56.

MÉTELLUS PIUS. Son caractère : II, 444. Dans sa vieillesse il se laisse aller à une vie molle, *ibid.* Refuse le défi de Sertorius, 445. Assiège Langobriges, et est obligé d'en lever le siège, *ibid.* Blessé dans un combat près de Sagonte, 451. Met la tête de Sertorius à prix, 452. Sa vanité pour avoir battu Sertorius une seule fois, *ibid.* Pompée demande à être envoyé à

son secours, 552. Se déshonore dans sa vieillesse par ses voluptés, 555.

MÉTELLUS MACÉDONICUS. Ce surnom lui survient de ses victoires en Macédoine : II, 155.

MÉTELLUS fils. Voyez *Marius, Sylla*.

MÉTELLUS, jeune Romain. Voy. *Sylla*.

MÉTELLUS. Voy. *Pompée*.

MÉTELLUS SCIPION. Voy. *Pompée*.

MÉTELLUS, grand-pontife : II, 682.

MÉTELLUS, tribun du peuple. Voy. *Pompée, César*.

MÉTELLUS et BESTIA, tribuns, intriguent contre Cicéron : III, 141.

MÉTELLUS NÉPOS, tribun du peuple, veut rappeler Pompée à Rome; sa dispute avec Calon ; suite de cette affaire ; cherche à exciter le peuple contre Calon, et part pour l'Asie : III, 50-52.

MÉTILLUS, tribun, accuse Fabius de trahison : I, 447.

MÉTON l'astronome. Ruse dont il se sert pour se dispenser, lui et son fils, d'aller à la guerre des Athéniens en Sicile, qu'il n'approuvait pas : II, 572, 575. Réforma le calendrier des Athéniens, 591.

MÉTON le Tarentin ; son discours : II, 127, 128.

MÉTRONIUS, comédien, pour qui Sylla avait une passion infâme : II, 239.

MICION, général macédonien, défait et tué par Phocion : III, 18.

MIDIAS, homme dur, violent et riche. Démosthène à trente ans plaide contre lui : III, 105.

MILAN, ville de la Gaule cisalpine : I, 675.

MILÉSIQUES. Voy. *Crassus*.

MILON, tribun, tue Clodius ; traduit en justice, est défendu par Cicéron : III, 150, 151. Est condamné, 151.

MILTAS, devin ; comment explique aux soldats de Dion effrayés une éclipse de lune et d'autres prodiges : III, 580.

MILTIADE, général athénien, était du bourg de Lacia ; condamné à une amende qu'il ne peut payer, il meurt en prison : II, 286.

MINALLONES, nom des bacchantes : II, 598.

MINDARE et PHARNABAZE, amiraux athéniens, défait par une ruse d'Alcibiade : I, 498.

MINERVE. Sa dispute avec Neptune au sujet de l'Attique ; sens de cette allégorie : I, 522. Minerve Hygiée, 405. Minerve Itonienne : II, 140. La truie veut instruire Minerve : III, 103. Discours que lui adresse Démosthène en sortant d'Athènes, 115, 114.

MINOA (Ile de) : II, 565.

MINOS. Il déclare la guerre aux Athéniens, pour venger le meurtre de son fils Androgée ; l'Attique est en même temps frappée de la peste ; tribut de sept jeunes

garçons et d'autant de jeunes filles imposé par Minos aux Athéniens ; ces enfants condamnés à errer dans le labyrinthe, d'où ils ne pouvaient sortir : I, 66. Il établit des jeux en l'honneur de son fils ; le vainqueur recevait pour prix les enfants détenus dans le labyrinthe, 67. Minos, à cause de cela, décrié par les poètes athéniens, malgré les éloges que font de lui Hésiode et Homère. Il est le législateur des enfers, *ibid.* Il donne des jeux en l'honneur de son fils ; est charmé de voir Taurus vaincu par Thésée. Il poursuit Dédale qui s'éta en fuite de Crète à Athènes, et meurt en Sicile, 68-70.

MINOTAURE. Enfermé dans le labyrinthe de Crète ; est tué par Thésée : I, 69.

MINUCIUS (Marcus), nommé premier questeur à Rome : I, 285.

MINUCIUS (Lucius), général de la cavalerie romaine, se moquant de la temporisation de Fabius, cherchait à se concilier l'amitié de l'armée : I, 444. Combat Annibal contre l'ordre de Fabius, et remporte un avantage sur lui ; on lui donne une autorité égale à celle de Fabius, 447, 448. Malgré les avis de Fabius, il attaque de nouveau Annibal ; il est battu ; Fabius vole à son secours ; Minucius reconnaît sa faute, et se soumet au dictateur, 448-451.

MISÈNE, promontoire d'Italie : II, 182. Voy. *Marius*.

MITHRIDATE, roi de Pont, ennemi déclaré des Romains ; souvent battu, et toujours formidable. Défait par Lucullus, eût été son prisonnier sans la cupidité des Romains ; après sa défaite il envoie tuer ses femmes et ses concubines : II, 525, 524. Vaincu par Sylla, il se relève de ses pertes, rentre dans l'Asie, et fait demander à Sertorius la possession de cette contrée, dont les Romains l'avaient dépouillé ; il lui fait en même temps offrir de l'argent et des vaisseaux ; son offre est rejetée, 453. Enfermé dans son camp par Pompée, il s'échappe à l'insu du général romain, 544. Il perd une bataille contre Pompée ; Tigrane, son gendre, met sa tête à prix, 543, 546. Stratonice, une de ses maîtresses, le trahit, et livre à Pompée le château où étaient les richesses de Mithridate, 548, 549. Il se tue lui-même à cause de la révolte de son fils, 552.

MITHRIDATE, soldat perse, se vantant d'avoir tué Cyrus, est condamné au supplice des auge : III, 499, 500.

MITHROBARZANE. Plaisant ordre que lui donne Tigrane : II, 551. Tué dans un combat par Sextilius, 551, 552.

MITHROPAUSTES. Sa réponse à la demande indiscrette de Démarate : I, 529.

MNÉSYPHILE le Phréarien, imité par Thémistocle : I, 509.

MNÉSTHÈS est le premier qui ait cher-

ché à gagner la multitude en la flattant : I, 79. Il conseille aux Athéniens d'ouvrir leur ville aux Tyndarides ; il règne paisiblement à Athènes après la mort de Thésée, et meurt au siège de Troie, 80.

Mœurs des Romains, influencées par la religion : I, 200, 201.

Mois grecs ; leurs noms : I, 25. Inégalité de leurs jours : II, 20.

Molosses. Manière de supplier la plus sacrée chez ce peuple : I, 325.

Molossus. Voy. *Phocion*.

Molus, ruisseau de la Béotie : II, 257.

Monime, femme de Mithridate ; son histoire, sa mort : II, 324.

Monnaie. Voy. *Lycurgue*. Celle des Romains, dans les premiers temps, portait l'empreinte d'un bœuf, d'un mouton ou d'un pourceau : I, 284. Monnaie de Sparte ; sa nature et son usage : II, 219.

Morius, ruisseau de la Béotie : II, 255.

Mort courageuse des femmes de Mithridate ; éloge de Statira : II, 324.

Mort (réflexions sur le mépris de la) : I, 658.

Morts. On les enterrait à Athènes autrement qu'à Mégare : I, 239. Étaient regardés comme sacrés par Solon ; lois qui les concernaient, 248.

Moschiques (monts) : II, 547.

Mouton. Sa valeur dans les premiers temps de la république : I, 284.

Mucia, femme de Pompée : II, 535.

Munatius Plancus. Piqué de la médisance de Caton contre lui : III, 57. Ils se raccommodent, 58.

Munychium, un des mois athéniens : I, 68.

Munychius. La fable qui le suppose fils de Démophon et de Laodicee, et élevé à Troie par Éthra, rejetée comme fautive : I, 80.

Murailles. Les murailles des villes, regardées comme sacrées par les Romains, et non pas les portes ; et pourquoi : I, 104.

Murénus, brigue le consulat à prix d'argent ; poursuivi par Caton d'Utique : III, 46. Absous, ne conserve aucune animosité contre lui, et se conduit par ses conseils, 47. Délivre Caton de la fureur du peuple, et le fait entrer dans le temple de Castor et Pollux, 51.

Musée, lieu dans Athènes : I, 76.

Musée, poète, cité : II, 184.

Muses. Leur commerce adoucit les caractères sauvages, et les rend dociles à la raison : I, 521.

Mygdonie, province de l'Asie, dont la ville capitale est appelée Nisibe par les Barbares, et Antioche de Mygdonie par les Grecs : II, 539.

Mylassus, ville d'Asie : III, 14.

Mylles, ville de Sicile : I, 628.

Myronides, administrateur d'Athènes, contemporain de Périclès : I, 407.

Myrto, petite-fille d'Aristide : II, 28.

N.

Nabis, tyran de Lacédémone. S'était emparé de Messène ; Philopémén l'en chasse : II, 78. Il bat Philopémén sur mer, 79. Il en est battu deux fois en peu de jours, 80. Il obtient la paix de Flamininus, 101, 102.

Naphte. Gouffre de cette matière ; digression sur sa nature et ses propriétés : II, 628, 629 et 669.

Narnia, ville d'Italie : II, 94.

Nasica. Le sénat l'envoie en Asie pour le dérober au ressentiment du peuple ; il meurt près de Pergame : III, 235.

Nature forte, produit les grands vices comme les grandes vertus, *maxime de Platon* : III, 256.

Nauplia, ville de l'Argolide : II, 145 et 154.

Nausthous, pilote de Thésée : I, 68.

Naxos, une des îles Cyclades dans la mer Égée. Bataille de Naxos : III, 5.

Néalès, grand peintre ; ce qu'il dit à Aratus : III, 457.

Néandre, fidèle serviteur de Pyrrhus : II, 116.

Néanthes, historien, cité : I, 508, 529, 545.

Néarque, philosophe pythagoricien. Ses discours inspirent à Caton l'ancien la tempérance et la frugalité : II, 56.

Néarque, amiral de la flotte d'Alexandre : II, 656, 657. Raconte à Alexandre tout ce qu'il a vu dans sa navigation, 657.

Nectanabus, neveu de Tachos, déclaré roi par les Égyptiens, député vers Agésilas pour lui demander d'embrasser son parti : II, 512. Il se méfie de lui, 515. Honneurs et présents qu'il lui fait après son affermisssement sur le trône, 514.

Némésis, comédie de Cratinus : I, 393.

Néochorus, soldat d'Haliarte, tue Lyandre : II, 251.

Néocome, ville de la Gaule : II, 699.

Néoptolème. Ses fils, remis sur le trône d'Épire, veulent faire périr Pyrrhus : II, 116. Il partage l'empire avec Pyrrhus, 118. Est tué par Pyrrhus, 119.

Néoptolème, grand écuyer d'Alexandre, tué par Eumène dans un combat singulier : II, 466, 467.

Népos, proconsul d'Espagne : II, 695.

Néron, empereur, cinquième descendant d'Antoine, proclame lui-même à Corinthe la liberté de la Grèce : II, 101. Tue sa mère Agrippine, et pense ruiner l'empire : III, 358. Son désespoir ; veut se retirer en Égypte, 516. Conspiration contre lui, 517. Son effroi à la nouvelle de la

conspiration de Galba, 518. Plaisante en suite sur cela ; ses biens vendus en Espagne, *ibid.*

NEAUVIENS, peuples de la Gaule : II, 692.

NICAGORAS, Messénien, ennemi de Cléomène, arrive à Alexandrie : III, 212. Demande à Cléomène le prix d'une maison qu'il lui avait vendue ; lettre qu'il écrit au roi au sujet de Cléomène, *ibid.*

NICANOR, rendu doux et traitable par Phocion ; veut s'emparer du Pirée : III, 25.

NICIAS, ville de Bithynie : I, 75.

NICIAS. Il est, au jugement d'Aristote, un des citoyens qui eurent le plus d'affection pour le peuple : II, 560. Il est porté, après la mort de Périclès, à la première place par les nobles, *ibid.* Il emploie ses richesses à gagner la faveur des Athéniens ; il gagnait le peuple par des jeux et des spectacles, où il était la plus grande magnificence. Offrandes qu'il dédie dans la citadelle, dans le temple de Bacchus, comme vainqueur des jeux, 561. Il donne la liberté à un de ses esclaves, qui, habillé en Bacchus, avait attiré les applaudissements de tous les spectateurs, *ibid.* Présents magnifiques qu'il fait au temple de Délos. Mesures qu'il prend lorsqu'il y conduit la pompe sacrée, pour modérer l'impatience des Déliens. Il descend dans l'île de Rhénée, et se rend à Délos dans le plus grand ordre, *ibid.* Richesse des offrandes et des dons qu'il fait au temple. Ces sortes de spectacles étaient, chez Nicias, un effet de sa religion, et non de l'ostentation et de la vanité, 562. Son assiduité à faire tous les jours des sacrifices, à consulter les devins sur les affaires publiques et sur ses intérêts personnels, en particulier sur les riches mines d'argent qu'il avait à Lanrium, et dont il tirait de très gros revenus, qui lui attiraient une foule d'emprunteurs, à qui il prêtait libéralement, *ibid.* et *suiv.* Sa crainte excessive des calomniateurs l'éloigne de toute société. Sa conduite prudente dans les expéditions dont il était chargé, 563, 564. Il se rend maître de l'île de Cythère, il fait rentrer sous l'obéissance des Athéniens plusieurs villes de Thrace, 565. Il prend sur les Mégariens l'île de Minoa, se saisit du port de Nysée, et remporte une grande victoire sur les Corinthiens, dont il tue le général Lycophon, *ibid.* Il s'empare de Thyrée, occupée alors par les Éginètes, qu'il conduit prisonniers à Athènes, *ibid.* Il cède à Cléon le commandement. Il travaille à réconcilier les Spartiates et les Athéniens, il gagne, par son honnêteté, la confiance des Lacédémoniens, et leur fait signer une trêve d'un an, 566-568. Gloire que Nicias retire de cette paix, qu'on regarde

comme son ouvrage, et à laquelle on donne le nom de Nicéum, 568. On devait tirer au sort lequel des deux peuples restituerait le premier les villes conquises et les prisonniers. Nicias achète secrètement le sort, afin que les Spartiates fassent les premiers cette restitution, *ibid.* Les Corinthiens et les Béotiens paraissant vouloir renouveler la guerre, il fait conclure entre Athènes et Sparte une ligue offensive et défensive, *ibid.* Alcibiade, ennemi du repos et de Lacédémoniens, n'ayant pu empêcher la paix, et voyant les Athéniens moins contents des Spartiates, trompe par une perfidie les ambassadeurs de ceux-ci, et leur fait démentir devant le peuple ce qu'ils ont dit au sénat, *ibid.* et *suiv.* Le peuple mécontent demande qu'on intro tuisse les ambassadeurs d'Argos, pour faire alliance avec eux ; mais Nicias obtient d'être envoyé à Sparte, et promet que tout ira bien, 569. Il se réunit à Alcibiade pour faire tomber le ban de l'ostracisme sur Hyperbolus, 570. Il s'oppose inutilement à ce que les Athéniens portent la guerre en Sicile. Il est nommé un des généraux pour cette expédition. Ses nouveaux efforts pour empêcher qu'elle n'ait lieu, 571, 572. Il est d'un avis opposé à ceux de Lamachus et d'Alcibiade, et propose qu'après avoir côtoyé la Sicile, on retourne à Athènes, en laissant quelques troupes aux Egéens, 573. Il rassure par son inaction les Syracusains, qui avaient été d'abord fort effrayés. Il cingle vers Syracuse, et prend une galère ennemie, sur laquelle étaient les registres qui contenaient tous les noms des Syracusains, *ibid.* et *suiv.* Il met le siège devant Hybla, et le lève aussitôt : il se retire à Catane, sans avoir fait d'autre exploit que la prise d'un bourg des Barbares, nommé Hyccara, 574. Il trompe les Syracusains par un faux avis qui leur fait quitter Syracuse, pour aller s'emparer de Catane ; il en part lui-même, se saisit de tous les ports de Syracuse, et bat les Syracusains, 575. Il empêche ses troupes de s'emparer du temple de Jupiter Olympien, *ibid.* Il va prendre ses quartiers d'hiver à Naxos ; il se met en chemin pour Syracuse, et arrive à Thapsos, d'où il part pour s'emparer du fort d'Épipoles, *ibid.* et *suiv.* Il remporte sur les Syracusains un avantage, et forme d'une muraille la ville de Syracuse, 576. Sa vigilance infatigable, *ibid.* Il est retenu par une maladie dans le camp, *ibid.* Il ne sauve le camp des Athéniens qu'en faisant mettre le feu aux bois destinés au service des machines, et aux machines elles-mêmes. Il ne s'oppose point au passage de Gylippe, 577. Il demande à Athènes de prompts secours, ou le rappel de l'armée de Sicile, et l'envoi d'un autre

général. Il a sur mer des alternatives de succès et de défaites; il ne veut pas risquer un nouveau combat avant l'arrivée de Démosthène. Sa tristesse profonde des malheurs qu'il avait éprouvés, 378, 379. Sa répugnance à s'embarquer après la perte de la bataille, par la crainte qu'il a des Athéniens, 381. Il ne s'occupe que de sacrifices; il ne veut pas consentir à ramener par terre les Athéniens, trouvant trop de honte à laisser ses vaisseaux au pouvoir de l'ennemi, 383. Il embarque une partie de ses troupes, abandonne son camp, et se range en bataille sur le rivage, *ibid.* Il est trompé par un faux avis qui l'empêche de partir; les passages par où il peut se sauver lui sont fermés. État de faiblesse dans lequel la maladie le réduit; courage avec lequel il supporte ses souffrances, 384, 385. Il s'efforce d'encourager ses soldats, 385. Il fait faire à Gylippe, pour obtenir la libre sortie des Athéniens de la Sicile, des propositions qui sont rejetées, *ibid.* Il soutient pendant toute la nuit les attaques des ennemis, et le lendemain il gagne le fleuve Asinarus, *ibid.* Il se jette aux pieds de Gylippe, et lui demande grâce pour ses troupes. Sa mort, 386 et *suiv.* Parallèle de Nicias et de Crassus, 426 et *suiv.*

NICOCLES, tyran de Sicione, s'empare de la tyrannie : III, 451. Maux qu'il fait souffrir aux Sicyoniens, *ibid.* Envoie des espions à Argos, 452. Se sauve par des souterrains, 454.

NICOCLES, ami de Phocion : III, 15.

NICODÈME. Ce que dit de lui Pélopidas, I, 640.

NICODÈME de Messène; comment il justifiait ses variations dans le gouvernement : III, 104.

NICON, nom d'un des éléphants de Pyrrhus : II, 147.

NICONIDAS, Thessalien, célèbre ingénieur de Mithridate : II, 517.

NIL, fleuve d'Égypte. Les rois de Perse en conservaient de l'eau dans leur trésor, comme marque de l'étendue de leur empire : II, 629.

Noms propres chez les Romains; diversité des usages à cet égard : II, 155.

Noms romains; la plupart tirés, dans les premiers temps, des animaux champêtres : I, 284.

NONACRIS, ville d'Arcadie : II, 659.

NONES caprotines, ainsi nommées du mot *caprificus*, nom du figuier sauvage chez les Romains : I, 123.

NONNIUS, neveu de Sylla; refus qu'il essuie : II, 247.

NORIQUE, pays de la Germanie : II, 166.

NUMA. On le dit disciple de Pythagore; on dit aussi que son naturel le portait si facilement au bien, qu'il n'eut pas besoin

de maître, ou qu'il eut pour instituteur un Barbare supérieur à Pythagore : I, 186. Il est nommé roi, 188. Il naquit à Cures, le jour de la fondation de Rome, *ibid.* Son naturel heureux, sa pratique de toutes les vertus, sa vie philosophique, sa simplicité, sa religion, sa justice. Lui avaient acquis tant de réputation, que Tatius, roi de Rome, lui donna sa fille Tatia en mariage. Il resta cependant à Cures, soignant avec sa femme la vieillesse de son père, 188, 189. Son amour pour la solitude fait courir le bruit que la nymphe Égérie lui avait donné sa main, et lui faisait, dans la contemplation des choses divines, la vie la plus heureuse, 189. Il avait quarante ans quand il reçut les ambassadeurs romains. Il refuse le trône; motif sur lequel il appuie son refus. Il accepte; et, après avoir fait des sacrifices aux dieux, il part pour Rome, 190-192. Il est reçu avec les plus grandes démonstrations de joie; il réunit tous les suffrages lors de l'élection; il monte au Capitole pour consulter les dieux, 192. Il prend possession du trône; il casse la compagnie des trois cents gardes établis par Romulus, sous le nom de Célères, *ibid.* Aux deux prêtres de Jupiter et de Mars, il en joint un troisième. Il s'occupe d'adoucir les mœurs des Romains, et de calmer l'effervescence où les guerres précédentes avaient mis Rome, 192, 193. Il suppose qu'il a de fréquents entretiens avec les Muses, 193. Ses ordonnances sur les statues des dieux, conformes aux dogmes de Pythagore. Il défend de représenter les dieux sous aucune forme humaine, 194. Ses sacrifices conformes à ceux de Pythagore; il n'en faisait aucun de sanglant, *ibid.* Il fonde le collège des pontifes. C'est à lui qu'on rapporte l'institution des vestales; il en consacra, dit-on, d'abord deux, Gégania et Vèrania, et ensuite deux autres, Canuléia et Tarpèia, 194-196. Privilèges qu'il accorde aux vestales. Il bâtit le temple de Vesta, de forme ronde, 196, 197. Il enseigne aux pontifes à honorer les dieux des enfers, et surtout Libitine, qui préside à ce qui regarde les morts, 197. Il règle la durée du deuil, suivant l'âge de ceux pour qui on le portait; il le défend pour les enfants au-dessous de trois ans; le plus long était de dix mois; c'était celui des veuves, *ibid.* Il établit les féciaux, *ibid.* Il établit les saliens, à l'occasion d'un bouclier d'airain tombé du ciel entre ses mains. Il fait faire onze boucliers entièrement semblables à celui-là, 198, 199. Il bâtit, près du temple de Vesta, un palais qu'il appela Régia, où il habita ordinairement. Il s'occupe à instruire les prêtres de tout ce qui a rapport à la religion, 199. Il pensait qu'on doit, dans les cérémonies sacrées,

laisser alors toute autre occupation, pour s'appliquer uniquement à celle-là, 200. Changement prodigieux qu'il opère dans l'esprit des Romains, par cette habitude des exercices de religion. Prodige qu'il attribue à la nymphe Égérie, 201. Preuve de la confiance qu'il avait en la protection divine, *ibid.* Il bâtit un temple à la Foi, et apprend aux Romains que le plus grand des serments était de jurer sa foi; il en construit aussi un au dieu Therme, et borne le territoire de Rome, 201, 202. Il distribue les nouvelles terres aux citoyens pauvres, afin de tourner leurs soins vers l'agriculture, qui pouvait adoucir leurs mœurs, 202. Il partage le territoire en bourgs, dans chacun desquels il établit des commissaires; il va souvent en faire lui-même la visite, et avance en honneurs ceux qui s'appliquent au travail, *ibid.* Il divise le peuple en divers corps, suivant les arts et les métiers, *ibid.* Il institue des fêtes et des cérémonies de religion convenables à chaque corps, *ibid.* et *suiv.* Il adoucit la loi qui autorisait les pères à vendre leurs enfants, 205. Il réforme le calendrier; il reconnaît l'inégalité du cours du soleil et de celui de la lune; et pour la compenser, il intercale un mois de vingt-deux jours, appelé *Mercedinus*, *ibid.* Il transporte les mois de janvier et de février au commencement de l'année, qui, auparavant, commençait par celui de mars, *ibid.* Il ôte la première place de l'année au mois de mars et la donne à janvier, *ibid.* Il inspire l'amour de la paix et de la justice, non seulement aux Romains, mais à toutes les nations voisines, 205. Il meurt d'une maladie de langueur, âgé de plus de quatre-vingts ans, 206. Honneurs qu'on lui rend lors de ses obsèques. Il avait défendu qu'on brûlât son corps, *ibid.* Il fut enterré au pied du Janicule avec les livres sacrés qu'il avait écrits lui-même, et qu'il ordonna qu'on enterrât avec lui, *ibid.* Parallèle de Lycurgue et de Numa, 207 et *suiv.* Sa grande attention au culte religieux, 537.

NUMATIUS, ami de Pompée, envoyé par lui vers César : II, 569.

NUMITOR, fils d'Énée : I, 98. Remis sur le trône, 102.

NUNDINES, nom des jours de marchés à Rome : I, 535.

NURSIA, ville des Sabins : II, 436.

NYMPHIDIUS SABINUS, préfet du prétoire à Rome, cabale en faveur de Galba : III, 516. Son ambition démesurée; il aspire à l'empire, 520, 521. Devient jaloux de l'affection de Galba pour Titus Vininius; veut se faire nommer empereur, 522, 523. Il est tué dans le camp, 524.

NYSSA, ville d'Asie : II, 646.

NYSSA, ville renommée pour ses chevaux : II, 124.

NYSSA, ville sur le golfe de Corinthe : I, 240.

NYSSA, sœur de Mithridate, prise par Lucullus; son bonheur : II, 324.

O.

OCBUS. Ne va jamais dans la Perse, et pourquoi : II, 654.

OCTAVIE, femme d'Antoine, prévient les dissensions qui étaient sur le point d'éclater entre César et Antoine : III, 522. Elle s'embarque pour aller retrouver Antoine, 535. Elle ne veut pas quitter la maison de son mari, 536.

OCTAVIUS (Marcus), tribun, s'oppose à ce que l'on afferme aux pauvres les terres du domaine de Rome : III, 228. Déposé du tribunal, *ibid.*

OCTAVIUS. Be'le action qu'il fit pour secourir Crassus : II, 425. Tue un palefrenier de Suréna; est tué, 424.

ODÉON, théâtre de musique à Athènes, bâti sur le modèle du pavillon de Xerxès : I, 404.

Odeur. Cause de l'odeur que les corps exhalent : II, 600.

ÉDIFE (Fontaine d'), à Thèbes : II, 257.

Œil. Un œil malade évite les couleurs vives : III, 2.

OFELLA (Lucrécius), commandait au siège de Préneste, où Marius était enfermé : II, 267. Est conseillé par Sylla de ne pas aspirer au consulat, 269.

Oies, consacrées à Junon dans le Capitole; service qu'elles rendirent aux Romains : 563.

OLTACHUS, prince des Dardiens. Son caractère : II, 522. Promit à Mithridate de tuer Lucullus; stratagème dont il se servit, *ibid.* Ce qui l'empêcha de l'exécuter, *ibid.*

OLYMPH (mout). Sa hauteur comparée à celle des montagnes les plus connues : I, 575, 597.

OLYMPIAS, mère d'Alexandre le Grand. Initiée aux mystères de Samothrace; songe qu'elle eut la veille de ses noces : II, 598. Grand dragon vu couché dans son lit, *ibid.* Était fort adonnée aux superstitions; beau mot qu'elle dit sur la vanité de son fils, *ibid.* et *suiv.* Son caractère, 604. Se venge de Cléopâtre pour modérer ses libéralités, 631. Elle et Cléopâtre partagent le royaume, 635. Fait mourir beaucoup de personnes accusées d'avoir empoisonné son fils Alexandre, entre autres, Iolaüs, 659.

Olympiques (jeux), institués par Her-

cule : I, 74. Terre Olympique, 76. Ce que c'est, 93.

OLYMPUS, médecin de Cléopâtre : il avait écrit l'histoire de cette femme célèbre : III, 355.

OLYSON, ville de l'Eubée : I, 314.

ONÉSICRITUS, philosophe, envoyé par Alexandre vers les Indiens qui avaient la plus grande réputation de sagesse : II, 651.

OPHELTAS, roi des Thessaliens, mené en Béotie : II, 283.

OPIMIUS (Lucius), consul. Ce qu'il fait contre Calus Gracchus : III, 244. Refuse d'écouter les propositions de Fulvius ; fait arrêter Antyllus son fils, le fait tuer, *ibid.* Est chargé par un décret de maintenir la sûreté, 245. Fait massacrer Fulvius avec l'aîné de ses enfants, 246. Elève un temple à la Concorde ; inscription mise au-dessous de la sienne ; fut le premier qui usurpa dans son consulat l'autorité de dictateur, 248. Sa fin ignominieuse, *ibid.*

Opinidreté, compagne de la solitude, suivant Platon : I, 530, 535.

OPTIUS, historien, doit être suspect dans tout ce qu'il écrit sur César : II, 527.

Or. Belle réponse de Manius Curius sur le mépris de l'or : II, 36.

Oracle. Sens que Thémistocle donne à un oracle de la Pythie : I, 315. Oracle sur un règne boiteux à Sparte, appliqué à Agésilas : II, 224.

Oraison funèbre. Époque de son établissement à Rome et en Grèce : I, 283. A quelle occasion elle fut aussi accordée aux femmes romaines, 350. Elle n'était d'usage que pour les femmes âgées ; César est le premier qui ait fait celle de sa femme, morte jeune : II, 681.

ORCHALIDE, coteau de la Béotie, nommé depuis Alopecé : II, 251.

ORCINIENS, peuple de Cappadoce : II, 468.

ORESTE, consul, envoyé en Sardaigne, envoie demander aux villes des habits pour ses soldats : III, 236, 237.

ORÉBUS, Crétois, tue Ptolémée, fils de Pyrrhus : II, 145.

OREXARTES, fleuve, confondu par Alexandre avec le Tanais : II, 636.

Orge, au lieu de froment, donnée aux troupes qui avaient mal combattu : I, 695. Autre exemple sous Antoine : III, 526.

ORICUM, ville de la Macédoine : I, 587 ; II, 570, 704.

ORITES, peuple de l'Inde : II, 653.

ORNITHUS fonde une colonie en Carie avec Ioxus, fils de Ménalippe : I, 61.

OROANDÈS, Crétois. Comment trompa Persée : I, 583, 584.

OROBAZE, ambassadeur du roi Arsace,

arrive dans le camp de Sylla : II, 241.

ORPHÉE. Récompense qu'il promet aux gens de bien dans les enfers : II, 549. Sa statue trouvée toute dégoutante de sueur ; explication de ce signe, 608.

ORTHOPAGUS, montagne de la Béotie ; II, 255.

OSCA, ville d'Espagne : II, 446 et 458. *Oscophories*, fêtes à Athènes ; usage qu'on y observait : I, 71. Établies par Thésée ; cérémonies qu'on y pratiquait ; de quoi elles rappelaient le souvenir, 72.

OSTANES, frère du roi Ataxerxe : III, 490. Ce qu'il dit à Timagoras, 505.

OSTIE, ville d'Italie : II, 183, 718.

Ostracisme, genre d'exil imposé à ceux dont la puissance inspirait des craintes aux Athéniens : I, 524. Manière dont on y procédait ; sa durée ; est supprimé, et pourquoi : II, 7, 8.

OTASON (Marcus). Quel était ce jeune Romain ; comment il s'insinua dans les bonnes grâces de Galba : III, 527, 528. Faux bruit de sa mort, 532. Est nommé empereur par le sénat, 534. Il confère des places à des personnes dignes de les remplir ; rappelle les sénateurs bannis par Néron, et leur fait rendre ce qu'on peut trouver de leurs biens, 538. Il fait arrêter Tigellinus, qui se coupe la gorge, *ibid.* Il renonce au surnom de Néron qu'on lui avait fait prendre, *ibid.* Il apaise le mouvement séditieux de la dix-septième légion, 539. Sa conduite généreuse envers les parents et les amis de Vitellius, 541. Ses troupes remportent un avantage sur celles de Vitellius, 542. Il se décide à livrer bataille, contre l'avis de ses officiers, 543. Il donne l'ordre de livrer bataille, 545. Son armée est défaite, 546. Témoignages d'affection que lui donnent ses soldats à la nouvelle de cette défaite, 547. Il renvoie ses amis et les sénateurs qui étaient auprès de lui ; discours qu'il leur tient, 548. Il exhorte Coccéus, son neveu, à prendre courage et à ne pas craindre Vitellius, *ibid.* Il se tue, 549.

OTRYES, ville de Phrygie : II, 515.

Ouie, est de tous les sens celui qui trouble le plus aisément l'âme : II, 415.

Ovation, honneurs de ce triomphe ; ce que c'était : I, 690.

OXATÈRES, frère de Darius : II, 635.

OXUS, fleuve d'Asie : II, 645.

P.

PACCIANUS (Calus), ressemblait parfaitement à Crassus : II, 424. Usage qu'en fit Suréna, *ibid.*

PACCUS, esclave de Calon le censeur, se pend : II, 45.

PACHÈS, se tue au pied du tribunal, pour éviter la condamnation : II, 26.

PADOCE. Prédiction faite dans cette ville, par le devin Caius Cornélius, de la victoire de César à Pharsale : II, 711.

PAGASES, port de la Grèce : I, 522.

PAGES, port sur la côte de Mégare : I, 409.

Paix. A quelle espèce d'accord les Grecs donnent proprement le nom de paix : I, 197, 198. A quelle occasion les Athéniens élèvent l'autel de la paix : II, 296.

Palilia. Quelle fête c'était à Rome : I, 104, 152.

PALLADIUM, lieu d'Athènes : I, 76. Le Palladium de Troie, apporté par Énée en Italie, 359.

PALLANTIDES, méprisaient Égée, parce qu'il n'avait pas d'enfants : I, 61.

PALLÈNE, bourg d'Athènes. Pourquoi ses habitants ne s'alliaient pas avec ceux d'Agnus : I, 66.

Palmier. Quand est-ce que les vainqueurs reçurent pour la première fois une branche de palmier : I, 71.

PALUS-MÉOTIDES : II, 162.

PAMPHILE, grand peintre. Ses tableaux envoyés à Ptolémée : III, 456.

PAMMÈNÈS, b'âme Nestor sur son ordonnance de bataille : I, 651.

PAN. L'oracle de Delphes ordonne aux Athéniens de lui adresser des prières : II, 12.

Panathénées, fête populaire établie par Thésée, pour la réunion de tous les citoyens d'Athènes : I, 73 et 91.

Pancrace, les cinq combats des athlètes : II, 350.

PANDOSIE, ville de la Calabre : II, 150.

Pandémus, mois béotien : II, 20.

PANÉTIUS. Cité : II, 2, 27, 287. Son jugement sur Démosthène : III, 104.

PANTALÉON, l'un des plus puissants des Éoliens : III, 470.

PANTÉAS, un des amis de Cléomène, prisonnier avec lui en Égypte, se tue sur le corps de Cléomène : III, 214. Mort héroïque de sa femme, 215.

PAPIRIUS (Manius) frappe un Gaulois qui lui avait passé la main sur la barbe, et est massacré avec tous les autres sénateurs, qui s'étaient assis dans la place de Rome sur leurs sièges d'ivoire : I, 360.

PAPPUS. Ses mémoires ont servi de matériaux à Hermippus pour son histoire : III, 116.

Paradoxes, dogmes des stoïciens, tournés en ridicule par Cicéron : III, 47.

PARIS, battu par Achille et Patrocle, près du Sperchius en Thessalie : I, 80. Il tue Achille aux portes de Troie : II, 276.

Parjure (caractère du) : II, 212.

PARMÉNION, commandant l'aile gauche de l'armée d'Alexandre à la bataille d'Ar-

bèles, ou plutôt de Gaugamèles, lui fait demander du secours; répond qu'il en reçoit : II, 625, 626. Mis à mort par ordre d'Alexandre, 639.

PARRHASIUS. Son portrait de Thésée : I, 61.

Parricide; combien de temps inconnu à Rome; quel fut le premier qui le commit : II, 116.

PARTHÉNON, temple de Pallas. Par qui fut construit, et ses dimensions : I, 404.

PARTHES. Terrible idée que les Romains en avaient; force de leurs armes : II, 410. Laisaient croître leurs cheveux à la manière des Scythes, 415. Le peu de gens qu'ils perdaient quand ils étaient battus : III, 525. N'aimaient pas à être en campagne l'hiver, 526. Ne marchaient pas de nuit, 532.

PARTHYENS, peuple de la Perse : II, 477, 481.

PARYSATIS, mère d'Artaxerxe et de Cyrus, chérit ce second fils plus que le premier : III, 490. Cyrus ayant été condamné à mort pour crime de rébellion, elle lui sauve la vie, 491. Sa cruauté envers un Carien, qui se vaulait d'avoir tué Cyrus, 499. Elle fait écorcher vif, et à l'insu du roi, Mésabates, qu'il avait chargé de couper la tête et la main droite de Darius, 501. Sa jalousie et sa haine contre Statira, femme d'Artaxerxe, qu'elle fait empoisonner, 502. Pour cela elle est exilée à Babylone, 503. Elle se réconcilie avec son fils, qui lui reconnaissait des talents pour le gouvernement, 506.

PASARGADES, ville de Perse où l'on sacrait les rois : III, 490 et 515.

PASIPHÆ, déesse, oracle; ses différents noms : III, 179, 180.

PASIPHON (dialogues de) : II, 562.

PASITIGRE, fleuve d'Asie : II, 475.

Patrie. Le bonheur de la patrie doit amortir le sentiment des malheurs domestiques : III, 115.

PATROCLE. Remontrances qu'il fait à Séleucus : III, 290.

PATROCLE ou **PROCLÈS**, père de Soüs : I, 144.

PATRON, compagnon d'Évandré : I, 105.

Patronat (droit de) : I, 105. Origine de ce mot, *ibid.*

Patrons, établis par Romulus : I, 105.

PAUL ÉMILE, collègue de Varron. Son infortune à la bataille de Cannes sert à faire éclater son mérite : I, 565.

PAUL ÉMILE, conquérant de la Macédoine. Antiquité de sa maison. Il est fils de Paul Émile tué à Cannes : I, 565. Il ne s'applique pas, comme les autres Romains de son âge, aux exercices du barreau, et ne cherche pas à faire sa cour au peuple; il préfère la gloire qui vient

de la valeur et de la justice : 565. Il obtient l'idillité sur douze concurrents distingués ; il est nommé augure , et s'applique singulièrement à tout ce qui a rapport au service des dieux , *ibid.* et *suiv.* Zele qu'il montre pour les choses en apparence les moins importantes ; sa sévérité à faire observer la discipline militaire ; il instruit et forme ses soldats sans jamais les flatter , 566. Il est envoyé en qualité de préteur en Espagne ; ses succès dans cette province , qu'il soumet aux Romains ; désintéressement qu'il y fait éclater , *ibid.* Il répudie Papiria , sa femme , dont il avait deux fils , Scipion et Fabius Maximus , 567. Nommé consul , il va faire la guerre aux Liguriens , les bat , reçoit leurs villes et leurs vaisseaux à discrétion ; il leur rend leurs villes , après en avoir démolí les murailles , et prend tous leurs vaisseaux , 567 , 568. Refusé pour un second consulat , il se livre tout entier à l'éducation de ses enfants , 568. Il accepte le consulat , et on lui décerne la conduite de la guerre de Macédoine ; bons effets de la fermeté avec laquelle il parle au peuple , en le remerciant de son élection ; bonheur de son voyage ; sage-se de sa conduite dans cette expédition , 571 , 572. Son embarras sur les moyens de forcer l'ennemi ; il n'a qu'une petite quantité d'eau mauvaise ; son examen du sol voisin lui fait conjecturer qu'il y a des sources d'eau vive , et il s'en procure de très bonne en abondance , 573 , 574. Il découvre un passage difficile , qui n'était pas gardé ; Scipion Nasica et Fabius Maximus s'offrent à aller par-là tourner l'ennemi ; il leur donne des troupes , 575. Après avoir vu le nombre et la disposition des ennemis , il retient l'ardeur de ses officiers , qui ne demandaient qu'à combattre ; il trompe les Macédoniens , défait son ordonnance de bataille sans qu'ils s'en doutent , et rentre dans son camp , 576 , 577. Il obtient , après plusieurs sacrifices inquiétants , des signes qui lui promettent la victoire , s'il se tient sur la défensive ; ruse qu'il emploie pour engager les ennemis à l'attaquer ; elle lui réussit. Impression que ce premier choc fait sur lui. Il parcourt les rangs d'un air serein , 577. Sa douleur en voyant le mouvement rétrograde de la première ligne , 579. Son inquiétude sur son fils , qui ne paraissait pas après la bataille , 581. Est rendu maître de la Macédoine , 582. Discours qu'il tient à Persée , et après lequel il le remet entre les mains de Tubéron. Après un assez long silence , il parle à sa famille et à ses plus jeunes officiers sur cet exemple de l'inconstance et de la vicissitude des destinées humaines , 584 , 585. Il visite la Macédoine ; réformes , et d'attributions de vivres qu'il fait aux habitants ,

585. A Delphes , il fait mettre sa statue sur une colonne destinée à recevoir celle de Persée ; mot qu'il dit à Olympie sur le Jupiter de Phidias , *ibid.* Il rend aux Macédoniens leurs terres , et les déclare libres. Sa magnificence et son goût dans les apprêts des fêtes et des jeux qu'il donne , 585 , 586. Idée avantageuse que les Grecs ont de lui. Son désintéressement extrême ; il ne veut seulement pas voir les trésors du roi ; il ne permet à ses fils que de prendre la bibliothèque de ce prince , et ne donne à son gendre Tubéron , pour prix de sa valeur , qu'une coupe d'argent , 586. Son voyage en Epire ; manière dont il s'y prend pour exécuter l'ordre envoyé par le sénat de livrer au pillage toutes les villes de cette contrée , *ibid.* Son retour à Rome sur la galère du roi , à seize rangs de rames ; pompe avec laquelle il remonte le Tibre. Ordre et marche de son triomphe , qui dura trois jours entiers , 587-590. Sa réponse à Persée , qui l'avait fait prier de ne pas le conduire en triomphe , 590. Paul Émile , objet des regards et de l'admiration de tout le monde , dans cette pompe brillante , *ibid.* Malheur qu'il éprouve par la perte des deux fils qu'il avait eus de sa seconde femme. Courage avec lequel il supporte cette double perte. Discours plein de gravité et de sagesse qu'il tient au peuple à cette occasion , 591 , 592. Il obtient que Persée soit traité moins durement dans sa prison , 592. Il reste toujours attaché au parti de la noblesse , et n'en est pas moins cher au peuple , qu'il n'avait jamais flatter , *ibid.* Il est élevé par le peuple à la censure ; sa modération dans l'exercice de cette charge , 593. Il tombe dangereusement malade , et va à Élée , ville d'Italie , où il vécut longtemps tranquille ; il revient à Rome , se croyant assez rétabli pour y assister à un sacrifice. Tout à coup il perd connaissance , et meurt au bout de trois jours , *ibid.* Magnificence de ses funérailles. Fortune qu'il laisse à ses deux enfants , 594.

PAUSANIAS , fils de Cléombrote , roi de Sparte , avait gagné la bataille de Platée : I , 341. Médit une trahison contre les Athéniens , 324. Meurt de faim , enfermé dans le temple de Minerve , 325.

PAUSANIAS , roi de Sparte , réconcilie les Athéniens ; met un frein à l'ambition de Lysandre : II , 223. Reproche qu'on lui faisait , *ibid.* Condamné à mort , se retire et passe le reste de ses jours à Tégée , 231.

PAUSANIAS , garde-du-corps de Philippe , roi de Macédoine , ne peut obtenir du roi satisfaction pour une insulte qu'il avait reçue : II , 605. Réponse d'Alexandre sur les plaintes très amères qu'il lui en fit , *ibid.* Assassiné Philippe , *ibid.* Les Athéniens lui décernent une couronne : III , 110.

Pauvreté. On n'en doit rougir que lorsqu'elle est la suite de la paresse, et non d'un choix volontaire : II, 61.

Peculium. On appelait ainsi anciennement à Rome ce que chacun possédait, parce que les troupeaux faisaient le principal revenu : I, 284.

PÉLAGON, envoyé par les Eubéens à Thémistocle avec une grosse somme d'argent : I, 315.

PÉLAGES. Quelle nation c'était : I, 96.

PÉLÈS, fils d'Endéis et de Chariclo : I, 64.

PÉLOPIDAS. Sa naissance illustre ; sa richesse ; usage généreux qu'il fait de ses biens. Il embrasse une pauvreté volontaire dans les habillements, dans la table, etc. Il fait un mariage riche, et par ses libéralités diminue beaucoup sa fortune. Sa réponse à ses amis qui l'en blâmaient : I, 639. 640. Il préfère les exercices du corps à ceux de l'esprit. Son amitié pour Épaminondas avait pris naissance à la bataille de Mantinée, 640, 641. Condamné au bannissement avec d'autres Thébains, 641. Il excite les bannis à aller délivrer leur patrie, 642. Il les y détermine, et envoie prévenir leurs amis de Thèbes de leur résolution, *ibid.* Il s'offre le premier avec Mélon et d'autres au nombre de douze ; ils partent déguisés en chasseurs, 643. Après un combat long et rude, il fait tomber sous ses coups Léontides et court chez Hypatès, 646. Il est nommé béotarque avec Mélon et Charon ; il assiège sur-le-champ la citadelle, 647. Il a recours à la ruse pour mettre les Athéniens aux prises avec les Spartiates, *ibid.* Il persuade à un de leurs capitaines d'aller s'emparer du Pirée, 648. Il forme les Thébains à la guerre : il est chaque année revêtu de quelque commandement, et a toujours des succès sur les Lacédémoniens, qui sont battus à Platée, à Thespies, où Phébidas est tué ; à Tanagre, où il tue de sa main leur harmoste Panthoïdes, 648, 649. Il gagne la bataille de Leuctres, 649, 650. Changement qu'il fait à la distribution du bataillon sacré ; avantage de cette nouvelle forme, 652. Parole généreuse de Pélopidas à sa femme. Arrivé au camp près de Leuctres, il se déclare pour l'avis d'Épaminondas, qui voulait qu'on livrât bataille. Vision qu'il a, et qui le trouble. Il raconte sa vision aux devins et aux généraux, 652, 653. Il est nommé béotarque ; entre dans la Laconie, entraîne dans la défection Elis, Argos, l'Arcadie et une partie de la Laconie, 653. Obligé par la loi de quitter le commandement peu de jours après, il continue la guerre, et marche à Sparte avec une armée de soixante-dix mille hommes, *ibid.* Bat près de Cencbrée les Athéniens. Il attaque un décret proposé par Ménéclides, et le fait condamner à

une si forte amende, que, hors d'état de la payer, il entreprend dans la suite de changer la forme du gouvernement, 655-637. Il s'offre aux Thessaliens pour général, contre leur tyran Alexandre de Phères. Il s'empare de Larisse. Il essaie inutilement de faire changer de conduite à Alexandre, et l'effraie tellement par ses menaces, que le tyran s'enfuit avec ses gardes, 637. Laisant les Thessaliens hors de crainte, il passe en Macédoine, où Ptolémée faisait la guerre à Alexandre ; il met fin à leurs divisions, et s'en retourne à Thèbes avec des otages, et, entre autres, Philippe, frère du roi, *ibid.* Il est envoyé comme ambassadeur vers Alexandre de Phères, 658. Il retourne en Macédoine contre Ptolémée. Il fait promettre à Ptolémée qu'il gardera le royaume pour les frères du roi mort, et emmène à Thèbes Philoxène, fils de Ptolémée, avec cinquante autres otages, *ibid.* Pour se venger de ces mercenaires, il va à Pharsale, où ils avaient déposé leurs femmes, leurs enfants et toutes leurs richesses, *ibid.* Il y est arrêté prisonnier, et mené à Phères. Il y jouit d'abord d'une grande liberté ; mais la hardiesse avec laquelle il parle contre Alexandre, fait que celui-ci le resserre et défend qu'on lui laisse voir personne, 658, 659. Reproches qu'il fait à Thèbe, femme d'Alexandre, de souffrir un pareil tyran, 659. Il est tiré de captivité, et ramené à Thèbes par Épaminondas, 660. Est envoyé ambassadeur auprès du roi Artaxerxe ; réussit très bien auprès de lui, et fait une grande sensation à sa cour. Est parfaitement bien traité par ce prince. Il refuse ses présents, 660, 661. Demandé pour général par les villes de Thessalie, il part seul avec trois cents cavaliers volontaires, 662. Il est animé par le désir de la vengeance, et plus encore par la beauté de l'action, par le motif de faire voir la différence des Lacédémoniens et des Athéniens, qui soutenaient les tyrans, d'avec les Thébains, qui combattaient pour les détruire, *ibid.* Il marche contre Alexandre, qui, voyant le peu de troupes de Pélopidas, s'avance contre lui. Parole courageuse de Pélopidas sur le grand nombre de celles d'Alexandre, *ibid.* Il soutient les Thébains attaqués par Alexandre, et sa présence ranime ses soldats, qui forcent les ennemis à faire retraite. Il aperçoit Alexandre à son aile droite, court à lui, et le provoque au combat ; accablé de blessures, il tombe mort, 663. Magnificence de ses funérailles, 664, 665.

PÉLOPONNÉSIENS ; leur combat contre Alcibiade, I, 497.

PÉLORS, ancêtre maternel de Thésée ; ses richesses, ses enfants ; établissements avantageux qu'il leur procure : I, 60.

PÉON, historien, cité : I, 70.

PEDICCAS, un des généraux de l'armée d'Alexandre, complice de Roxane pour le meurtre de Statora : II, 660. Etablit Eumène en Cappadoce, et lui laisse l'autorité, 464. Tué en Egypte dans une sédition, 467.

PÉRIANDRE, fils de Cypselus; banquet qu'il fit aux sept sages : I, 234.

PÉRICLÈS. Son origine, sa noblesse : I, 394. Il prend les leçons de Zénon d'Elée, discip'le de Parménide, 595. Formé à la politique par Anaxagore, 596. Sa modération envers un homme qui l'avait insulté toute une journée, *ibid.* Il apprend d'Anaxagore à s'élever au-dessus des superstitions populaires, *ibid.* Dans sa jeunesse il craint beaucoup le peuple, ce qui l'éloigne des affaires, 397. Il se déclare pour le parti du peuple, contre celui des grands. Changement qu'il met dès-lors dans sa conduite; il renonce aux festins, aux assemblées, à tous les amusements, 397, 398. Il rent le danger d'une communication trop fréquente et d'une trop grande familiarité avec le peuple, 398. Elévation de son esprit; force de son éloquence. Sa prière aux dieux lorsqu'il allait au tribunal, 398, 399. Son mot sur l'île d'Egine, et sur la guerre du Péloponnèse. Son avis à Sophocle son collègue. Belle parole de lui sur les Athéniens qui avoient péri devant Samos, 399. Il a recours, pour gagner le peuple, à des largesses prises sur les revenus publics; il corrompt la multitude, et, soutenu de sa faveur, il ruine l'autorité de l'aréopage, 399, 400. Il fait bannir Cléon par l'ostracisme, et le fait rappeler, 400. Son mot à Elpinice; sa modération envers Cléon dans l'instruction de son procès, 401. Justifié de l'imputation d'Idoménée, qui l'accuse d'avoir tué son ami Ephialte en trahison, *ibid.* Il multiplie les spectacles et les fêtes, envoie chaque année en course soixante galères, pour former les citoyens à la marine. Il établit des colonies dans la Chersonèse, à Naxos, à Andros, au pays des Bisaltes dans la Thrace, et en Italie à Sybaris, 402. Il donne le dessein de l'Odéon, 404. Il propose un décret pour faire célébrer, à la fête des Panathénées, des jeux de musique dont il fait les règlements, *ibid.* et *suiv.* On lui reproche de vivre avec la femme de Ménippe son ami, et de faire nourrir, par Pyrilampès, des oiseaux curieux pour les donner à ses maîtresses, 405. Réfutation de ces calomnies. Sur le reproche que lui fait le peuple d'avoir trop dépensé pour les édifices, il se charge d'en supporter la dépense, à condition que son nom seul sera placé dans les inscriptions, *ibid.* et *suiv.* Il fait bannir Thucydide par l'ostracisme, et reste seul maître des affaires; étendue de

sa puissance. Dès ce moment il n'est plus le même, et ne cède plus si facilement aux caprices du peuple, 406. Prudence et sagesse de sa conduite pour amener le peuple à suivre ses conseils, tantôt par la persuasion, tantôt par la force et la contrainte: il montre par là que l'éloquence est l'art de conduire les esprits, *ibid.* Sa puissance se soutient pendant quarante ans. Après la chute de Thucydide, il conserve encore la supériorité durant quinze an., 407. Il ne néglige pas ses affaires domestiques. Plan d'administration qu'il adopte, *ibid.* Il conjure Anaxagore de ne pas se laisser mourir de faim, en lui représentant le besoin qu'il a de lui, 408. Il invite, par un décret, tous les peuples grecs d'Europe et d'Asie à envoyer des députés à Athènes pour y délibérer sur les intérêts de la Grèce, *ibid.* Sa circonspection dans les expéditions militaires lui concilie l'estime publique, 409. Sa réputation augmentée par son expédition de la Chersonèse; il met les Grecs de cette contrée à l'abri des incursions des Thraces, *ibid.* Sa course maritime autour du Péloponnèse admirée même des étrangers, *ibid.* Il débarque dans le continent, défait à Némée les Sicyoniens, passe dans le continent opposé, côtoie le fleuve Achélous; ravage l'Acarnanie, et rentre dans Athènes sans avoir éprouvé aucun revers, *ibid.* et *suiv.* Depuis il fait voile vers le Pont, fait respecter par les nations barbares la puissance des Athéniens, laisse aux Sinopiens treize galères et des troupes commandées par Lamachus pour les défendre, 410. Il réprime les folles prétentions des Athéniens, qui veulent reconquérir l'Egypte, et attaquer les provinces maritimes du roi de Perse, *ibid.* Il n'emploie ses forces qu'à conserver ce qu'ils ont. Il fait rendre aux Phocidiens l'intendance du temple de Delphes, et fait graver le privilège que les Delphiens accordent aux Athéniens, de consulter les premiers l'oracle, *ibid.* Il marche contre les Eubéens; il quitte l'Eubée, revient dans l'Attique, et, ne voulant pas accepter la bataille qu'on lui présente, il gagne le roi Plistoux, qui sort de l'Attique, *ibid.* et *suiv.* Il marche de nouveau contre les Eubéens, chasse ceux des Chalcidiens qu'on appelait Hippobotes, fait sortir les Histieciens de leur ville, pour les punir d'avoir massacré l'équipage d'un vaisseau athénien, 411. Son attachement pour Aspasia est une véritable passion; il marie sa femme à un autre, et épouse Aspasia; son extrême tendresse pour elle, 412. Il va à Samos, y abolit le gouvernement oligarchique, et prend des otages qu'il envoie à Lemnos; il refuse l'argent qu'on lui offre pour la liberté de ces otages, 413. Il s'embarque, et marche contre les Samiens; combat

naval près de Tragie, où, avec quarante-quatre vaisseaux, il bat soixante-dix vaisseaux ennemis; il s'empare du port de Samos et assiège la ville, 413. Il vole au secours de sa flotte, bat Méliissus, et fait le blocus de la ville. Il partage sa flotte en huit escadres, et en laisse chaque jour une s'amuser et faire bonne chère, pendant que les autres sont occupées du blocus, 414. Invention des machines de guerre, dont il fait pour la première fois usage à ce siège, *ibid.* De retour à Athènes, il fait des obsèques magnifiques aux citoyens morts pendant cette guerre, et prononce leur oraison funèbre. Gloire qu'il tire de ce succès, en se mettant au-dessus d'Agamemnon, 415. Il fait décréter l'envoi d'un secours aux Corcyréens, qui étaient en guerre avec les Corinthiens, et n'y envoie que dix vaisseaux, *ibid.* Son inimitié contre les trois fils de Cimon est le motif qui le dirige dans l'envoi d'un si faible secours. Il en fait partir un plus grand nombre, qui n'arrivent qu'après le combat, *ibid.* et *suiv.* Aspasia ayant été traduite en justice, il parvient, par ses prières et par ses larmes, à la sauver. Craignant qu'Anaxagore ne soit condamné, il le fait sortir de la ville; et pendant l'instruction du procès, il souffle le feu de la guerre, 418. Sa déclaration généreuse à l'approche des ennemis: il retient dans la ville les Athéniens sans leur permettre de combattre, *ibid.* et *suiv.* Sa conduite comparée à celle d'un rage pilote; sa fermeté contre les murmures de ses concitoyens, 419. Il envoie une flotte de cent voiles dans la Péloponnèse; fait aux citoyens des distributions d'argent et de terres, *ibid.* et *suiv.* Il chasse les Eginètes de leurs îles, et y place des Athéniens, 420. Il équipe une flotte de cent cinquante voiles, qui relève l'espérance des Athéniens; il s'embarque, et ne fait rien qui réponde à de si grands préparatifs, *ibid.* et *suiv.* Il met le siège devant Epidaure, et la maladie le force de le lever; il essaie inutilement de consoler les Athéniens, qui le privent du commandement et le condamnent à une forte amende, 421. Sa disgrâce publique dure peu; mais ses malheurs domestiques s'accroissent de plus en plus, *ibid.* Il soutient avec fermeté ces premiers malheurs; mais la mort de Paralus, le dernier de ses fils, surmonte son courage, et le fait s'abandonner à sa douleur, *ibid.* et *suiv.* Rappelé au gouvernement, il refuse; mais Alcibiade et ses autres amis le déterminent à le reprendre, 422. Il fait révoquer une loi qu'il avait faite lui-même, et qui portait qu'on ne reconnaît pour vrais citoyens que ceux qui seraient nés de père et mère athéniens, *ibid.* Il est attaqué de la peste. Il montre à un de ses amis une amulette que des femmes lui avaient sus-

pendu au cou, 423, 425. Parole honorable qu'il dit au lit de la mort. Eloge de la modération et de la douceur qu'il a montrées pendant tout son gouvernement. Regrets qu'il laisse aux Athéniens, 423, 424.

PÉRIGONE, fille de Sinis, brigand tué par Thésée. Prière qu'elle faisait à des plantes sauvages, pour la dérober à Thésée: I, 63, 64.

PÉRIPHÈMUS et CYCHRÈUS, héros de Salamine: I, 238.

PÉRIPHÈTES, brigand tué par Thésée: I, 63.

PÉRIPOLITAS, le devin, amène de Thessalie en Boétie le roi Opheltas, et sa postérité s'établit à Chéronée: I, 283.

PÉRITES, nom d'un chien à qui Alexandre fait bâtir une ville: II, 648.

PÉRITROIDE, bourg d'Athènes: I, 281; II, 370.

PERPENNA VENTO, forcé par son armée, se joint à Sertorius: II, 446. Jaloux de Sertorius, conspire avec ses amis contre lui, et le fait assassiner, 453, 456.

PERRHÈSIS, province de Macédoine: I, 573.

PERSÈS, roi de Macédoine, descendant de Philippe et d'Alexandre; passait pour être un fils supposé: I, 569, 570. Son avarice, 572. Est vaincu par Paul Emile, 578, 579. Se rend aux Romains, 584. Bassesse de son caractère, 570, 584. Il sert avec sa femme et ses enfants au triomphe de Paul Emile, 589, 590. Sa mort et le sort de ses enfants, 592.

PERSES. Leur jalousie excessive envers leurs femmes, et soin avec lequel ils les font garder: I, 527.

Perses (les), tragédie de Timothée: II, 77.

PESSINUNTE, ville de Phrygie: II, 168; III, 41.

Peste, ravage d'Athènes: I, 420.

PÉTÉLIE (montagnes de): II, 403.

PÉTICIUS. Songe qu'il eut; il reçoit Pomée sur son vaisseau après la bataille de Pharsale: II, 577.

PÉTILIUS, préteur, conseille d'anéantir les livres de Numa: I, 207.

PÉTRA, fort de la Macédoine: I, 575.

PÉTRA, capitale de l'Arabie Pétrée: II, 551.

PÉTROCHUS, lieu de la Thessalie: II, 255.

PEUGESTAS. Sa lâcheté dans le combat contre Antigonus: II, 478.

Peuple. Il craint ceux qui le méprisent, et porte aux honneurs ceux qui le craignent: II, 361. Si les peuples sont plus difficiles à conduire dans la prospérité que dans l'adversité: III, 2. Sage tempérament de fermeté et de complaisance que doivent avoir ceux qui les gouvernent, 3.

Peur. Sacrifices faits à la Pour: I, 75.

Temple qui lui était dédié à Sparte: III, 194.

PÉLODOR, satrape de Carie; fait proposer le mariage de sa fille avec Aridée : II, 604.

PHÉTON, va en Épire avec Pélasge, est le premier roi des Thesprotiens et des Molosses : II, 115, 116.

Phalange macédonienne; ses avantages et ses inconvénients : II, 96, 97.

PHANIAS de Lesbos, historien, cité : I, 241, 515, 518, 528.

PHANIPPE. Ce fut sous son archontat que les Grecs gagnèrent la bataille de Marathon : II, 6.

PHANODÈME, historien, cité : II, 293, 518.

PHARMACUSE, île de la Bithynie : II, 678.

Pharmonthi, mois égyptien : I, 105.

PHARNABAZE, lieutenant du roi de Perse, envoie des ambassadeurs à Sparte pour se plaindre de Lysandre, et le trompe en feignant d'écrire en sa faveur : II, 221, 222. Il abandonne Cyzique aux Athéniens : I, 498.

PHARNACE, fils de Mithridate, fait de grands présents à Pompée : II, 552. Fait punir ceux qui avaient volé les déponilles de Mithridate à la mort de ce prince, *ibid.*

PHARNAPATES, le plus habile des généraux du roi Orodes : III, 521.

PHARYGES, bourg de la Phocide, nommé depuis Galatée : III, 24.

PHASIS, fleuve d'Asie : II, 511.

PHÉA, nom d'une laie qu'il y avait à Crommyon, et qui fut tuée par Thésée : I, 64.

PHÉAX, fils d'Érasistrate; orateur d'Athènes : I, 482.

PHÉRIDAS. Voy. *Phæbidas*.

PHÉDON, archonte d'Athènes; c'est sous son archontat qu'on découvre à Scyros les ossements de Thésée : I, 81.

PHÉDRE, femme de Thésée après Antiope : I, 76.

PHÉGÈS, bourg d'Athènes : I, 491.

PHÉNARÈTE, femme de Samon, découvre la conspiration de Néoptolème contre Pyrrhus : II, 119.

PHÉNICIENS, grands forbes : I, 609 et 633. La plus incostante nation : III, 76.

PHÉREBÉE, femme de Thésée : I, 77.

PHÉRÉCYDE. Ce qu'il dit de Thésée : I, 69. Cité, 74.

PHIDIAS, chargé des bâtiments publics d'Athènes : I, 404. Reproches qu'on lui fait, 403. Mis en prison, y meurt de poison, 418.

Phiditia, repas publics de Sparte : I, 152.

PHILA, femme de Démétrius : III, 270, 277, 278.

PHILÉIDES, bourg de l'Attique : I, 239.

PHILIDAS, greffier des polémiques à Thèbes, seconde la conjuration des bannis d'Athènes : I, 644.

PHILINA, courtisane : II, 660.

PHILIPPE, roi de Macédoine, reproche à son fils de chanter trop bien : I, 393. Perd un œil à la guerre : II, 456. Il ambitionne

la gloire de l'éloquence; fait graver sur sa monnaie ses victoires aux jeux olympiques, 600. Assassiné par Pausanias, 605. Se livrait à la plus honteuse débauche, 609.

PHILIPPE, petit-fils d'Antigonos III, vient dans le Péloponnèse : III, 480. Il se détache d'Aratus; il le rappelle auprès de lui, et punit de mort ceux qui l'avaient insulté, 481. Change de conduite envers lui, et prend la femme de son fils, *ibid.* Son gouvernement devient dur, et excite de grands troubles dans Messène, *ibid.* Il manifeste les vices qu'il avait dissimulés jusqu'alors, *ibid.* Il fait empoisonner Aratus, 485.

PHILIPPE de Chalcis, historien, cité : II, 656.

PHILIPPE de Théangèle, historien, cité : II, 656.

PHILIPPE, médecin d'Alexandre. Confiance que le roi avait en lui : II, 612.

PHILIPPPES, plains célèbre par la défaite de Cassius et de Brutus : III, 431.

PHILISTUS, partisan de la tyrannie, chassé par Denys le tyran, revient en Sicile pour s'opposer à Dion, qui voulait abattre la tyrannie : III, 572. Amène plusieurs galères à Denys; est battu, pris et mis à mort, 588, 589.

PHILISTUS, historien, cité : II, 587.

PHILOCHORE, historien, cité : I, 67, 69, 74. Quelle est, selon lui, la première trêve faite après une bataille pour retirer les morts, 77.

PHILOCLÈS. Son caractère, II, 276.

PHILOLOGUS, trahit Cicéron en indiquant le lieu de sa fuite : III, 161. Livré à Pomponia, femme du frère de Cicéron, par Antoine, 162. Supplices qu'elle lui fait endurer, *ibid.*

PHILOMÈNES. Son décret pour ordonner aux Athéniens d'obéir à Phocion : III, 24.

PHILON, avait donné un grand éclat à la nouvelle Académie, en expliquant les écrits de Carnéade : II, 548. Maître de philosophie de Cicéron : III, 126, 166.

PHILON, historien, cité : II, 636.

PHILOPÈME. Son éducation; est appelé le dernier des Grecs. Sa figure, sa taille : II, 70. Son ambition et son opiniâtreté. Il prend pour modèle Epaminondas; il se montre plus propre à la guerre qu'aux vertus politiques; il rejette l'exercice de la lutte; il proscriit des camps les exercices du gymnase, 70, 71. Il fait ses premières incursions dans la Laconie, où il se distingue; ses occupations dans les jours de loisir; sa vie sobre et frugale; son goût pour les travaux rustiques; il s'en fait un moyen d'accroître sa fortune, 71. Son amour pour l'instruction; choix qu'il fait, dans les poésies d'Homère, de ce qui peut le former à la vertu; sa préférence pour les traités de tactique d'Évangélus et pour

les historiens d'Alexandre, 71. Il va faire sur les lieux l'application des traités militaires qu'il lit. Son amour trop exclusif pour la guerre, *ibid. et suiv.* Il fait des prodiges de valeur à trente ans. Il donne aux habitants de Mégalopolis la facilité de sortir de la ville, et de se retirer à Messène; il les empêche d'accepter les offres que leur fait Cléomène, 72. Il accompagne le roi Antigonus contre Cléomène; il charge les ennemis, malgré les ordres du roi, avec la cavalerie, et met en fuite leur infanterie, 72, 73. Il met pied à terre et va combattre contre ceux qui faisaient encore résistance, et fait de si grands efforts qu'il enfonce les Spartiates. Il refuse les offres que lui fait le roi, 75. Il va servir en Crète, et est nommé à son retour, par les Achéens, général de la cavalerie; réformes qu'il fait dans cette partie de l'armée. Dans une bataille, près de Larisse, contre les Etoliens et les Éléens, il renverse Damophante, général de la cavalerie éléenne, 75, 74. Il change l'ordonnance de bataille et l'armure des Achéens, les dresse à combattre de pied ferme, et leur inspire une grande confiance; il modère leur luxe et leur dépense, 75, 76. Il marche contre Machadinas, tombe sur l'infanterie lacédémonienne dépourvue de sa cavalerie, en fait un grand carnage, revient sur Machanidas, et le pousse avec tant de force, qu'il le renverse dans un fossé; les Achéens lui érigent une statue à Delphes, 76, 77. Il assiste aux jeux néméens, et entre dans le théâtre, où il est reçu avec les applaudissements de toute l'assemblée. Terreur qu'il inspire aux ennemis, 77, 78. Il presse le général Lysippe d'aller au secours de Messène; sur son refus, il marche lui-même à Messène avec cent de ses concitoyens, sans attendre aucun décret, 78. Il fait un second voyage en Crète, qui lui attire le reproche de fuir sa patrie, *ibid.* Irrité du mépris que ses concitoyens lui témoignent, il fait soulever plusieurs bourgs voisins de Mégalopolis, et soutient leur cause, 79. Il adopte les stratagèmes et les ruses des Crétois; il les surpasse même en ce genre, *ibid.* Est nommé à son retour de Crète, général dans la guerre que les Achéens faisaient à Nabis, *ibid.* Il livre une bataille navale, dans laquelle il eut un échec. Il attaque la nuit les ennemis qui assiégeaient Gythium, met le feu à leur camp, et en fait un grand carnage, *ibid. et suiv.* Peu de jours après, attaqué par Nabis dans des chemins très difficiles, il rassure les siens par un léger changement à l'ordonnance de sa phalange, et met les ennemis en fuite; et à la faveur d'une embuscade, il tue encore un grand nombre de Spartiates, 80. Il profite du trouble que la mort de Nabis met dans Sparte, et fait entrer cette ville dans la

ligue des Achéens, 81. Son refus généreux des cent vingt talents qui lui sont offerts par les Spartiates, et conseil qu'il leur donne à ce sujet, *ibid.* Il tente inutilement d'apaiser Diophanes par les représentations qu'il lui fait. Il se rend à Sparte, et en ferme les portes à Diophanes et à Flamininus, 82. Ayant à se plaindre des Lacédémoniens, il les châtie sévèrement; il pousse trop loin la vengeance; il renverse les institutions de Lyncurgue, et y substitue l'éducation qu'on donnait en Achée, *ibid.* Ses regrets de voir que les Romains ne profitaient pas de l'inaction d'Antiochus. Sa conduite prudente lorsque les Romains veulent se rendre maîtres des Achéens; sa réponse courageuse à Aristonète, qui les favorisait, 85. Ses motifs en s'opposant à la demande que faisaient Manius et Flamininus, de renvoyer les bannis de Sparte dans leur patrie; il les y ramène lui-même quelque temps après, *ibid.* Il est nommé, à l'âge de soixante-dix ans, général des Achéens: il espérait vivre en repos le reste de ses jours, *ibid.* Malade à Argos, il se rend à Mégalopolis, et marche à Messène avec sa cavalerie; il rencontre Dinocrate, qu'il met en fuite; mais craignant d'être enveloppé, il se retire par des lieux difficiles, en faisant tête aux ennemis, 84. Il s'occupe un moment de favoriser la retraite de ses cavaliers, et ne s'aperçoit pas qu'il est au milieu des ennemis, *ibid.* La fatigue et la maladie ne lui permettent pas d'aller assez vite pour échapper; et son cheval l'ayant renversé dans un faux pas qu'il fait, il est conduit à Messène les mains liées derrière le dos. Il est enfermé dans un caveau souterrain, appelé le Trésor, *ibid. et suiv.* Son courage en recevant le poison que lui fait porter Dinocrate, consternation que cause sa mort. Ses funérailles magnifiques; honneurs rendus à sa mémoire, 85 et *suiv.*

Philosophe. Quel est l'objet de ses recherches : I, 597. Les disputes des philosophes, interminables; histoire plaisante de Gellius Publicola à ce sujet : III, 144, 170.

Philocrate, philosophe. Honneurs que Caton lui rendait : III, 72. Le plus éloquent des sophistes de son temps; haï d'Auguste, il obtint son pardon, 554.

Philotas, fils de Parménion, et favori d'Alexandre; sa générosité envers ses amis : II, 638. Il se rend suspect, et excite l'envie contre lui, *ibid.* Il cache la conspiration de Lymnus contre Alexandre, 639. Mis à la torture; reproche que lui fait le roi; sa mort et celle de son père, *ibid.*

Philoxène. Sa honteuse proposition à Alexandre; comment ce prince la reçoit : II, 615.

Phlogidas, auteur du décret pour proscrire l'or et l'argent à Sparte : II, 219.-

PHLYE, bourg d'Athènes : I, 508.

PHOCIDE. Guerre de la Phocide : III, 107.

PHOCION. Sa réponse aux Athéniens, après une expédition de Léosthène qu'il avait blâmée : I, 606. Sa vertu ne peut jouir de toute la gloire qu'elle méritait ; son éducation distinguée à l'Académie, sous Platon et Xénocrate ; sérieux de son caractère ; sa vie dure, ses traits rudes et repoussants contrastent avec la douceur de son caractère : III, 2, 3, 4. Ses diverses réparties, ses paroles pleines de sens et de précision. Le pouvoir de son éloquence attribué à ses mœurs, 4, 5. Il sert dans sa jeunesse sous Chabrias, qui le forme dans le métier des armes, et dont il corrige le caractère inégal et emporté ; affection qu'il inspire pour lui à Chabrias, 5. Il commande, à la bataille navale de Naxos, l'aile gauche, et décide promptement la victoire. *ibid.* Il est choisi pour aller lever les contributions des îles ; il gagne tellement la confiance des peuples, qu'il obtient d'eux tout ce qu'ils doivent fournir, *ibid. et suiv.* Il prend soin, par reconnaissance, après la mort de Chabrias, de son fils Clésippe, 6. Il embrasse à la fois les fonctions civiles et militaires ; il fait plus d'expéditions qu'aucun autre général, sans jamais brigner le commandement ; et le but de son gouvernement est toujours de procurer la paix à sa patrie, *ibid.* Il est toujours appelé au commandement dans les affaires importantes. Il s'applique un oracle de Delphes, analogue à la disposition où il est à l'égard du peuple. Peu de cas qu'il fait de ses applaudissements, *ibid. et suiv.* Il refuse de payer une contribut. ou extraordinaire, jusqu'à ce qu'il ait satisfait Calliclès, son créancier. Apologue par lequel il répond aux instances qu'on lui fait à cette occasion, 7. Plusieurs bons mots de lui. Il était naturellement doux dans le commerce de la vie, et rendait volontiers service, même à ses ennemis ; ne se montrait dur et sévère que contre ceux qui s'opposaient au bien qu'il voulait faire, *ibid. et suiv.* Il est envoyé au secours de l'Eubée, et est abandonné par les villes que l'or de Philippe avait corrompues ; il se trouve dans un grand danger, 9. Il va au secours de Plutarque d'Erétrie, et, après un combat sanglant, il remporte une grande victoire, chasse Plutarque de l'Eubée, s'empare de Zarétra, et renvoie tous les prisonniers grecs, *ibid. et suiv.* Il est accueilli à Byzance. Ses succès ; une blessure l'oblige de se retirer. Appelé par les Mégariens, il consulte secrètement les Athéniens, et part pour Mégare, où il fortifie le port de Nisée ; il met la ville à la disposition des Athéniens, 11. Il conseille aux Athéniens d'accepter les propositions de Philippe pour la paix. Il est nommé au commande-

ment des troupes ; il s'oppose aux sacrifices que les Athéniens veulent faire sur la nouvelle de la mort de Philippe, et reproche à Démosthène ses invectives contre Alexandre, 12. Il conseille de livrer Démosthène, Lycorgue, etc., à Alexandre, pour ne pas attirer sur Athènes sa vengeance. Il conseille à ce prince, ou de renoncer à la guerre, ou de la porter en Asie ; il adoucit Alexandre, qui s'unît avec lui par les liens de l'hospitalité et de l'amitié. Il refuse les sommes considérables qu'Alexandre lui envoie, 13. Simplicité de sa maison. Sa première femme, sœur du statuaire Céphissodore. Il ne permet à son fils Phocus, qui veut combattre aux Panathénées, que de disputer le prix de la course à pied ; son motif, 14, 15. Il blâme le luxe qu'un de ses amis étale dans le festin qu'il donne à Phocus. Il mène son fils à Lacédémone pour y être élevé ; sa réponse à l'ironie de Démade sur cette démarche, *ibid.* Son avis sur la demande que fait Alexandre qu'on lui envoie des galères. Il réprime le babil de l'orateur Pythéas par une réponse sévère ; il refuse avec dureté des sommes très considérables que lui offre à plusieurs fois Harpalus, et il est le seul qui travaille à sauver Harpalus, abandonné par tous les autres, 15, 16. Il réprime la joie immodérée que cause aux Athéniens la mort d'Alexandre, 16. Répartie ferme qu'il fait à Léosthène, sa réponse pleine de liberté à Hypéride ; ses craintes sur l'expédition de Léosthène, 17. Il déconcerte le projet de ses ennemis, qui voulaient empêcher qu'il fût nommé général ; et voyant que les Athéniens voulaient, malgré ses avis, déclarer la guerre aux Béotiens, il fait publier que tous les citoyens, depuis quatorze ans jusqu'à soixante, le suivent à cette expédition ; il leur ôte, par ce moyen, l'envie de faire la guerre, 17, 18. Il marche contre les Macédoniens, les charge, les met en fuite, et en tue un grand nombre avec Micio, leur chef, 18. Il est envoyé en ambassade vers Antipater, campé dans la Cadmée ; il en est bien reçu, 19. Il demande à Antipater de leur faire grâce de la garnison, et il est refusé, *ibid.* Il obtient de ce prince le rappel de quelques bannis, et l'adoucissement de l'exil des autres, 21. Douceur et sagesse du gouvernement de Phocion ; il veut donner le droit de bourgeoisie à Xénocrate. Phocion refuse une somme considérable d'argent que Ményllus lui envoie, *ibid.* Sa réponse sèche à Antipater, qui lui demande une chose malhonorable. Il diffère d'aller demander à Antipater de retirer la garnison, *ibid. et suiv.* Il est accusé par les Athéniens de leur avoir caché la mort d'Antipater. Il inspire à Nicenor de la bienveillance pour les Athéniens. Il est accusé d'avoir laissé échapper Nic-

nor, 23. Il néglige de faire exécuter un décret qui ordonnait aux Athéniens de prendre les armes; il est déposé du commandement et accusé de trahison, 24. Il va trouver Polyperchon. Il est environné par des gardes et conduit à Athènes; il tente inutilement de se faire écouter dans l'assemblée de ses concitoyens; il est condamné à mort, *ibid.* et *suit.* Il conserve toute sa constance. Il console Thudippe qui se désespérait; il accorde à Nicoclès de boire le poison avant lui, 26. Son corps est porté hors du territoire de l'Attique; honneurs rendus à sa mémoire. Sa condamnation renouvelle le souvenir de celle de Socrate, 27, 28. Il est placé à côté des plus grands hommes d'Athènes.

PHOCUS, fils de Phocien, punit Epicure et Démophile, qui avaient accusé son père: III, 27. Anecdote à son sujet, *ibid.*

PHOEBIDAS s'empare de la citadelle de Thèbes en pleine paix: I, 641. Privé du commandement et condamné à une amende, 642.

PHRAATE, roi des Parthes. Sa ruse pour surprendre Antoine: III, 527.

PHEAR, bourg d'Athènes: I, 508.

PHRIXUS, envoyé par Agésilas aux Thébains: II, 508.

PHRYNICUS, général des Athéniens, les trahit: I, 495.

PHRYNICUS, poète tragique: I, 512; II, 563.

PHRIA, femme d'Admète, roi des Molosses. Conseil qu'elle donne à Thémistocle, qui s'était réfugié chez son mari: I, 525.

PHYLARQUE, historien. Sa fable sur la sépulture de Thémistocle: I, 532. Cité, 537; III, 114.

Physiciens, regardent la discorde des éléments comme nécessaire à la conservation du monde: II, 484, 485.

PHYTALIDES, famille établie à Athènes: I, 65. Elle avait l'intendance des sacrifices que l'on faisait à Thésée, 72.

PICINES, ville d'Italie: II, 246.

PICUS et FAUNUS, dieux de l'Italie, peuvent être comparés aux satyres et aux pans; effets qu'ils opéraient par des charmes magiques; moyen de les arrêter, pour les forcer de découvrir ce qu'on voulait savoir d'eux: I, 201.

PIÉRION, poète: II, 640.

Pierres ardentes tombées du ciel: I, 441; II, 215.

Pilote. Conduite d'un bon pilote, lorsqu'il est menacé de la tempête: I, 419.

Pin. Servait aux couronnes des jeux isthmiques; sert à remplacer l'ache: I, 620.

Pinacle, ornement qu'on mettait à Rome au-dessus des maisons: II, 722.

PINDARE. Cité: I, 76. Passage de ce poète sur la différence de la destinée du corps et de celle de l'âme après la mort

de l'homme, 121. Cité, 162, 514, 696; II, 559. Ses descendants exceptés dans la pro crip tion de Thèbes, 606.

PINDARUS, un des affranchis de Cassius, le tue par son ordre: III, 435.

PIREÉ, port d'Athènes: I, 76.

PIRITHOÛS, Son intime amitié avec Thésée: I, 77. Epouse Déidamie: II, 78.

PISANDRE, héros des Platéens: II, 12.

PISIS de Thespies. Son autorité dans Thèbes: III, 283. Fait prisonnier par Démétrius; établi polémarque à Thespies, *ibid.*

PISISTRATE a retranché un vers d'Hésiode, et en a ajouté un à Homère: I, 70. Il aime Charmus, et dédia, dans l'Académie, la statue de l'Amour, 232. Il cherche à soulever le peuple contre Solon, 255, 256. Il s'empare de l'autorité à Athènes, 256. Il fait une loi qui ordonne que les citoyens estropiés à la guerre seront nourris aux dépens du public, 257. Il s'empare de l'autorité deux ans avant la mort de Solon, 258. Sa réponse à ses enfants, après son second mariage: II, 56.

PISON (Calpurnius), historien, cité: II, 193.

PISON, petit-fils de Crassus et de Pison, désigné par Galba pour lui succéder à l'empire: III, 530. Assassiné après la mort de Galba, 533.

PITHIONICE, courtisane: III, 16.

PITTHÉUS, fils de Pélops, fonde Trézène: I, 60. Sa sagesse; son éloge par Euripide; Hippolyte instruit par lui, *ibid.* Son interprétation d'un oracle rendu à Egée, 61. Il fait que sa fille a commerce avec Egée, *ibid.* Il faisait courir le bruit que Thésée était fils de Neptune, 62.

Pivert. Il y en eut un qui partagea avec une louve le soin de nourrir et de garder Rémus et Romulus; cet oiseau était fort honoré par les Latins: I, 98, 99.

PLATÉENS. Leur générosité récompensée long-temps après par Alexandre: II, 13. Débat entre eux et les Athéniens pour le commandement, *ibid.* Offraient à Jupiter Libérateur un sacrifice annuel, en actions de grâces de la victoire remportée sous leurs murs sur les Perses, 20. Bâtissent un temple à Minerve, *ibid.* Seront consacrés aux dieux, 21. Il était défendu à leur premier magistrat de toucher le fer, hors un seul jour de l'année, 22.

PLATON, poète comique, cité: I, 552, 595, 483.

PLATON. Il compare la joie de Lycurgue, après qu'il eut vu ses lois établies, à celle de Dieu quand il eut formé le monde: I, 168. Cité, 193. Il vend de l'huile en Egypte, 253. Il veut achever le récit de l'île Atlantide, que Solon n'avait pas pu finir, 257. Cité, 596, 406, 412, 550, 540, 651. Il reproche à Eudoxe et à Ar-

chytas d'avo'r a.i. la géométrie, 682. Cité : II, 80. Il remerciait la fortune, au moment de mourir, 193. Il fut sujet à la mélancolie, 207. Estimé qu'il faisait du talent poétique d'Antimachus, 221. Il se moque de la félicité qu'Orphée promet à ceux qui auront bien vécu, 349. Son dialogue sur l'immortalité de l'âme : III, 80. Cité, 98. Mandé à la cour de Denys, tyran de Syracuse, 372. Sa préférence adoucit les mœurs de Denys ; comment il y est reçu ; Denys se passionne pour lui et pour sa doctrine, 373 et suiv. Retourne en Grèce, et travaille à adoucir l'austérité de Dion, 375. Il est rappelé par Denys, 376. Il retourne en Sicile, aux instances de Dion, *ibid.* Il est redemandé par les ambassadeurs d'Archytas ; réponse qu'il fit à Denys en le quittant, *ibid.*

PLÉSIANACTIUM, portique d'Athènes, appelé depuis Pécile : II, 287.

PLISTONAX, Apophthegme de ce prince : I, 161.

PLUTARQUE. L'année de sa naissance incertaine ; sa famille était une des plus considérables de Chéronée : I, 26, 27. Sa première éducation à Chéronée ; il va la perfectionner à Athènes ; il s'attache principalement aux principes de Platon et de Pythagore ; il voyage en Égypte, 28. Son mérite ; ses talents connus dans sa patrie le font nommer aux charges publiques, 29. Principes de gouvernement d'après lesquels il se conduit ; il ne dédaignait pas les moindres emplois, 30. Il quitte Athènes pour aller à Rome ; il y fait des conférences publiques, et s'y rend célèbre ; il y jouit d'une très grande considération, 31, 32. Son mariage avec Timoxène ; ses enfants, 33. Il perd une fille qu'il aimait beaucoup ; courage avec lequel il supporte cette perte, *ibid.* Sa tendresse pour ses enfants, sa bonté pour ses esclaves, sa sensibilité pour les animaux ; sa fortune ; son état à Chéronée, 34, 35, 36. Incertitude de l'époque de sa mort et du temps où il a vécu, 36. Son caractère moral ; douceur de ses principes. Il manque à l'impartialité dans son jugement sur Hérodote, et dans son antipathie contre les stoïciens et Epicure, 37, 38, 39. Justifié contre l'accusation d'une excessive crédulité, de superstition ; pureté de ses idées sur la divinité, 40 et suiv. Division de ses ouvrages philosophiques en dix classes, dont la plus intéressante est celle des écrits de pure morale ; idée sommaire de chacun, 43 et suiv. Ses motifs en écrivant les Vies des grands hommes ; avantages qu'il en retire, 364. En écrivant en particulier celle de Lucullus : II, 285. Il ne prétend point lutter dans celle de Nicias contre Thucydide ; jugement qu'il porte de l'historien Timée, 359, 360. Pourquoi il n'a pu s'ap-

pliquer que tard à l'étude de la langue latine ; il acquit par la connaissance des faits le peu d'intelligence qu'il en eut : III, 96. Ses vœux en écrivant les Vies de Démosthènes et de Cicéron, 96, 97.

PLUTARQUE d'Érétrie appelle les Athéniens dans l'île d'Eubée : III, 9.

PNVX, lieu dans Athènes : I, 75.

Poésie (combats de) établis à Athènes, et à quelle occasion : II, 291.

Poètes. Leurs opinions extravagantes dans l'idée qu'ils vous donnent des dieux : I, 423.

POLÉMON, roi de Pont, fait prisonnier par Phraate : III, 325.

Poliorete, titre cruel et odieux : III, 286.

Politique. Définition du bon politique : I, 296. Comparé à un médecin, 406. Différence entre le philosophe et le politique, 408. Un politique doit se relâcher de ses droits même les plus justes : II, 92. En quoi quelques personnes font consister la plus habile politique, 207. Militaire que la politique peut tenir : III, 6.

POLLION (Asinius) : II, 711.

POLLIS, Spartiate ; Denys l'ancien le prie de faire périr Platon, ou de le vendre : III, 368.

POLYCBUS, capitaine syracusain, commandait dix galères ; va au secours de son neveu Héraclide, et engage la bataille contre Nicias : II, 383.

POLUS, acteur tragique : III, 115.

POLYNE. Cité : I, 650 ; II, 43, 82. Il porte l'urne de Philopémen à ses funérailles, 86. Il défend la mémoire de ce général et ses monuments contre les accusations d'un Romain, 87.

POLYCLÈTE, sculpteur : I, 391. Le prix de ses statues, 424.

POLYCRITE, peinte-fille d'Aristide : II, 26.

POLYCRITE, historien, cité : II, 636.

POLYEUCTE le Sphettien. Son jugement sur Démosthène et Phocion : III, 102.

Polygamie, en usage chez les rois de Macédoine ; inconnue à Rome : III, 360.

POLYGNOTE, peintre. Son tableau des captives troiennes, dans lequel il peignait Lrodicée sous les traits d'Elpinice, sœur de Cimon, dont il était l'amant ou le mari : II, 287.

POLYDE, héros des Platéens : II, 12.

POLYPERCHON, trompeuse Athénien : III, 23. Envoie Phocion prisonnier à Athènes, pour y être condamné à mort, 25.

POMAIATRES, Parthe, tue Crassus : II, 424.

Pomérium. On appelait ainsi à Rome l'espace qui était après le mur : I, 104.

POMPEX. Sa ressemblance avec les statues d'Alexandre lui en fait donner le nom ; il cède à Géminius la courtisane Flora, et n'a plus aucun commerce avec

elle; réserve de Pompée à l'égard de la veuve de Démétrius, son affranchi; il la traite avec dureté; II, 521. Malgré sa retenue, il est calomnié dans ses mœurs et dans sa fidélité pour le maniement des deulers publics; sa tempérance dans une grande maladie, où il refuse d'envoyer demander à Lucullus une grive que son médecin lui avait ordonnée, 522. Il fait ses premières armes sous son père; informé qu'on veut l'assassiner, il évite le complot; il vient à bout d'apaiser les soldats et de les réconcilier avec Strabon, *ibid. et suiv.* Il a un procès à soutenir, pour le crime de péculation dont Strabon est accusé; il est ensuite accusé d'avoir retenu quelque chose du butin fait à Asculum; talent qu'il fait paraître dans sa défense; il est absous, 523. Il épouse la fille d'Antistius, et se rend au camp de Cinna; il s'y voit en butte à des calomnies qui l'obligent d'en sortir secrètement, 524. Il se tenait dans le Picenum, où il avait des terres, et où il était fort aimé, *ibid.* Il veut se rendre au camp de Sylla; mais il veut y paraître à la tête d'une armée, *ibid.* Il enrôle les Picéniens; il prend lui-même l'autorité de général, dresse un tribunal dans la place d'Auximum, et ordonne à deux frères, nommés Ventidius, qui tenaient pour Carbon, de sortir de la ville, *ibid.* Il met sur pied une armée qui se grossit tous les jours, et chasse devant lui les partisans de Carbon, *ibid. et suiv.* Il se met en chemin pour aller rejoindre Sylla, et dans sa route il excite toutes les villes à se déclarer contre Carbon; il est assailli par trois chefs du parti contraire, 525. Il attaque Brutus avec sa cavalerie, tue le chef de la cavalerie des ennemis, et met toute l'armée en fuite; les villes se rendent à Pompée, et les soldats de Scipion, qui marchaient contre lui, passent dans son armée, *ibid.* Plusieurs compagnies de cavalerie envoyées par Carbon contre lui sont mises en fuite, et fuissent par se rendre; prévenu de l'arrivée de Sylla, il range son armée en bataille, et s'avance dans l'appareil le plus brillant, *ibid.* Sa modestie; il refuse d'aller dans la Gaule, où Métellus commandait, à moins que ce général n'y consente, 526. Son injustice en répudiant la fille d'un homme à qui son alliance avait coûté la vie, *ibid. et suiv.* Il est envoyé contre les Romains échappés à la proscription, 527. Fait abandonner la Sicile à Perpenna; traite avec humanité les villes opprimées; obligé de punir les ennemis les plus déclarés de Sylla, il en sauve autant qu'il peut, *ibid.* Il veut faire châtier les Himériens, qui s'étaient déclarés contre lui; mais il leur pardonne, *ibid. et suiv.* Il fait sceller les épées des soldats qui commettent des désordres dans leur marche, 528. Il reçoit

l'ordre de Sylla de passer en Afrique, pour y faire la guerre à Domitius; il laisse en Sicile, pour y commander, Memmius son beau-frère; arrivé en Afrique, sept mille ennemis se rendent à lui, 528. Il attaque Domitius, et court risque d'être tué dans l'action; il enfonce les ennemis, et en fait un horrible carnage; il se rend maître de leur camp, *ibid. et suiv.* Il se jette dans la Numidie, où il soumet tout ce qui est sur son passage, et emploie plusieurs jours à la chasse des lions et des éléphants; il ne met que quarante jours à soumettre l'Afrique, 529. Il reçoit à Utique l'ordre de Sylla de licencier ses troupes, et d'attendre le capitaine qui doit le remplacer; il le reçoit avec soumission; il ne peut les contraindre à obéir qu'en les menaçant de se tuer, *ibid.* Proclamé du nom de Grand par Sylla, est le dernier à prendre ce titre, et ne le met dans ses lettres et ordonnances que lorsqu'il est envoyé en Espagne contre Sertorius, *ibid. et suiv.* Il retourne à Rome, et demande la triomphe, que Sylla lui refuse; sa réponse force la résistance de Sylla; fermeté qu'il oppose à ses soldats, qui veulent troubler son triomphe, 530. Il témoigne peu d'empressement pour être sénateur avant l'âge, plus flatté d'obtenir l'honneur du triomphe avant son entrée au sénat, 531. Il se sert de sa puissance pour faire nommer Lépidus consul avant Catulus; il procure la décence et la sûreté aux obsèques de Sylla, que Lépidus veut troubler, *ibid.* Il est chargé de la guerre contre Lépidus; il réduit facilement toutes les villes, excepté Mutine; il fait savoir aux Romains, par une lettre, que Brutus a rendu la ville, et que la guerre est terminée; il fait escorter Brutus dans une ville sur le Pô, et le lendemain il envoie Géminius le tuer, *ibid. et suiv.* Il intrigue pour obtenir la conduite de la guerre contre Sertorius, 532. Son arrivée en Espagne fait désertir plusieurs villes du parti de Sertorius, 533. Chagrin que lui cause la prise de Lauro; il défait, peu de jours après, Nérennius et Perpenna; affaire de Sucon, où il manque d'être pris, et ne doit son salut qu'à la richesse de son harnais, *ibid. et suiv.* Il demande de l'argent à Met, et en obtient; il charge, défait et met en déroute Perpenna; il rétablit l'ordre en Espagne, revient en Italie, et rencontre en route les restes des esclaves défaits par Crassus; il donne l'assurance qu'il congédiera ses troupes après son triomphe, 534, 535. Il obtient un second triomphe et le consulat; il appuie de son crédit Crassus qui brigait le consulat, et le fait nommer avec lui, 536. Ils sont toujours en division; il passe à la revue des censeurs Gellius et Lentulus, en menant lui-même

son cheval par la bride, 536. Il est obligé de se réconcilier avec Crassus avant de sortir de charge ; il se retire peu à peu de la place, paraît rarement en public, et toujours accompagné d'une foule nombreuse, *ibid.* et *suiv.* Il est chargé de donner la chasse aux pirates ; pouvoir immense qui lui est attribué ; il trouve beaucoup d'opposition dans le sénat ; il divise la Méditerranée en treize départements, et assigne à chacun une escadre et un commandant, 540. Il donne la chasse à tous les pirates ; il purge de ces brigands, dans l'espace de quarante jours, les mers de Toscane, d'Afrique, de Sardaigne, de Corse et de Sicile ; il envoie sa flotte à Brunduse, et se rend à Rome par la Toscane, 540. Il empêche que Pison ne soit déposé du consulat ; il va se embarquer à Brunduse, et s'arrête seulement à Athènes, *ibid.* Il traite bien les pirates qui ont recours à lui ; il en bat un grand nombre d'entre eux, qui osèrent l'attendre devant la ville de Coracésium en Cilicie, les renferme dans la ville, où il les assiège, et les oblige bientôt de se rendre et de lui livrer toutes leurs villes, 541. Après avoir purgé en trois mois toutes les mers de pirates, il les éloigne de la mer et les transporte dans les petites villes de Cilicie ; sa conduite en Crète afflige ses amis ; il écrit à Métellus pour lui défendre de continuer la guerre, et il envoie Lucius Octavius pour commander à sa place, *ibid.* et *suiv.* Un décret lui soumet presque toutes les provinces de l'empire romain qui ne lui avaient pas été données à gouverner ; il feint d'en être affligé ; sa dissimulation déplaît à ses meilleurs amis, 542, 543. Sa conduite le démasque bientôt ; il casse tout ce que Lucullus avait fait, 543. Après avoir occupé la mer avec sa flotte, il va par terre chercher Mithridate ; il se saisit d'un poste avantageux abandonné par Mithridate, y fait creuser des puits, et a de l'eau en abondance ; il veut enfermer Mithridate, qui lui échappe ; il l'attend près de l'Euphrate ; mais craignant un combat nocturne, il veut se borner à l'envelopper, pour l'attaquer le lendemain matin, 544, 545. Il cède aux instances de ses vieux officiers, et attaque sur-le-champ les barbares, qu'il met en fuite avec un grand carnage, 545. Il est appelé en Arménie par le jeune Tigrane ; il conduit dans sa tente le roi Tigrane ; lui laisse tout ce qu'il avait, et donne le royaume de Sophène à son fils ; il fait charger le jeune Tigrane de chaînes, et le réserve pour son triomphe, 546. Il laisse Afranius à la garde de l'Arménie, et poursuit Mithridate ; il attaque les Albanais à la sortie du fleuve, et les met en fuite ; il fait la paix avec leur roi, et marche contre les Ibériens ; il les défait, et entre

dans la Colchide, 547. Il marche contre les Albanais qui avaient repris les armes, traverse le Cynrus, les trouve rangés en bataille sur le fleuve Abas ; il les attaque, les défait, et tue de sa main Cosis, le frère du roi ; il se remet en chemin pour gagner la mer Caspienne ; un grand nombre de serpents venimeux le fait revenir sur ses pas, *ibid.* et *suiv.* Il envoie Afranius contre le roi des Parthes ; il renvoie à leurs parents toutes les concubines de Mithridate, sans vouloir en voir une seule, 548. Il reçoit de Stratonice la forteresse où Mithridate avait déposé la plus grande partie de ses richesses ; il les lui laisse ; il remet aux questeurs, pour le trésor public, les riches présents en or que lui envoie le roi des Ibériens ; il trouve des papiers secrets de Mithridate, dans un château appelé Cénon, 549. Il marche vers Amisus dans la Galatie ; il y est blâmé de tout le monde, en disposant des provinces et faisant des présents avant la fin de la guerre ; il désire reconquérir la Syrie, pénétrer jusqu'à la mer Rouge, et donner ainsi l'Océan pour bornes à l'empire romain dans les trois parties du monde, *ibid.* Il se remet en marche pour suivre ce projet, et laisse la poursuite de Mithridate, se contentant de faire croiser plusieurs vaisseaux sur le Pont-Euxin, 550. Il trouve en chemin les corps de ceux qui, sous la conduite de Triarius, avaient péri dans un combat contre Mithridate, et les fait enterrer honorablement ; il subjugue les Arabes voisins du mont Amanus, et descend dans la Syrie, qu'il réduit en province romaine, *ibid.* Il soumet la Judée, et fait le roi Aristobule prisonnier ; il s'occupe surtout de rendre la justice aux villes, et de réparer les injustices de ses agents ; sa modestie dans son habitation jusqu'à son troisième triomphe ; il fait bâtir, près de son théâtre, une maison plus considérable que la première, *ibid.* et *suiv.* Il reçoit la soumission du roi de l'Arabie Pétrée, et s'avance vers Pétra ; il veut laisser Mithridate se ruiner lui-même en continuant la guerre ; il reçoit la nouvelle que ce prince s'est donné la mort, et que Pharnace a pris possession des états de son père pour lui et les Romains, 551, 552. Il part aussitôt de l'Arabie, et se rend à Amisus, où il reçoit de riches présents de la part de Pharnace, et le corps de Mithridate, qu'il renvoie à Sinope, 552. Il règle tout dans ces provinces, voyage avec pompe et célèbre des fêtes, *ibid.* Il déclare libre la ville de Mytilène ; il fait lever le plan du théâtre des poètes ; il entend discourir, à Rhodes, tous les sophistes, et donne à chacun un talent, *ibid.* et *suiv.* Sa générosité envers la ville d'Athènes et ses philosophes ; il envoie un acte de divorce à

sa femme Mucia, 553. Il entre en Italie, et congédie toutes ses troupes ; il fait prier le sénat de différer l'élection des consuls, afin de pouvoir solliciter pour Pi son ; il veut épouser une des nièces de Caton, et faire épouser l'autre à son fils ; il distribue de l'argent aux tribus pour porter Afranius au consulat ; magnificence de son triomphe ; il avait triomphé des trois parties du monde ; il approchait alors de quarante ans, *ibid.* et *suiv.* Il a dans le reste de sa vie des prospérités qui lui attirent l'envie, on des adversités qui sont sans remède ; il a recours aux tribuns du peuple, et s'attache une foule de jeunes gens, entre autres Clodius ; il sacrifie Cicéron, son meilleur ami ; sa réconciliation avec Crassus ; il autorise les lois de César dans des termes qui indignent tout le monde ; sa conduite démontre qu'il s'est livré à César ; il épouse sa fille Julie, 555, 556. Il remplit la place de soldats ; il fait passer la loi du partage des terres, confirmer toutes celles de ses ordonnances que Lucullus attaquait, donner à César les gouvernements des Gaules et de l'Illyrie ; il reproche à Lucullus sa vie de délices, se laisse lui-même amollir par l'amour de sa femme, et ne s'occupe que de lui plaire, 556, 557. Son chagrin des outrages publics qu'il reçoit ; il prend prétexte de l'insolence de Clodius pour se tenir retiré dans sa maison, occupé des moyens de regagner la confiance du sénat ; il rejette le conseil que lui donne Calpurn de répudier Julie ; il fait rappeler d'exil Cicéron ; est réconcilié avec le sénat, et est chargé de faire venir des blés d'Italie ; il est rendu une seconde fois maître de l'empire romain, 557, 558. Il envoie de tous côtés ses lieutenants pour ramasser des blés ; il s'embarque pour la Sicile, la Sardaigne et l'Afrique, où il en rassemble une grande quantité, 559. Il s'embarque malgré la tempête ; belles paroles qu'il dit à cette occasion ; il envoie à Rome des provisions immenses, *ibid.* Il se rend à Lucques auprès de César ; il fait avec lui et Crassus un traité qui met entre leurs mains toute l'autorité civile et militaire, *ibid.* Il répond avec beaucoup de fierté à Marcellinus ; est nommé consul avec Crassus ; ils ne gardent aucune modération dans le reste de leur conduite : ils empêchent Caton d'être élu préteur, et font nommer Antias et Vatinius ; ils font proposer par le tribun Trébonius les décrets convenus à Lucques, 560. Il a le gouvernement de l'Afrique et des deux Espagnes, avec quatre légions ; il en prête deux à César ; il reste à Rome, occupé à donner des jeux et des combats d'animaux, *ibid.* La mort de Julie, sa femme, dissout son alliance avec César, et donne l'essor à leur ambition ; il veut se faire

des dignités de la république un rempart contre César, et laisse régner l'anarchie dans la ville, 561, 562. Il est déclaré consul unique ; il donne les plus grandes marques de reconnaissance et d'amitié à Caton, 562, 563. Il épouse Cornélie, fille de Métellus Scipion, 563. Il fait des lois pour régler les jugements, et il y contrevient lui-même, *ibid.* Il défend de louer les accusés dans le cours du procès, et il fait l'éloge de Plancus, qui refuse Caton pour juge, 564. Il rejette durement Hypsæus, qui, appelé devant les tribunaux, implore à genoux sa protection, *ibid.* Il met d'ailleurs dans tout le reste le plus grand ordre, et se donne son beau-père pour collègue ; il appuie la demande que fait César de pouvoir, quoique absent, solliciter le consulat ; sur l'opposition de Caton, il n'insiste plus ; il fait même redemander à César les deux légions qu'il lui a prêtées, *ibid.* Il tombe dangereusement malade à Naples ; sa convalescence est suivie de sacrifices d'actions de grâces ; opinion présomptueuse que ces honneurs lui donnent, et confiance audacieuse et funeste à laquelle il se livre, *ibid.* et *suiv.* Il est faussement persuadé par Appian que les troupes de César désirent l'avoir pour chef ; sa sécurité sur les suites de cette guerre, et ses propos avantageux, 565. Il lui est ordonné de secourir la patrie ; il commence à faire des levées ; moyen de conciliation qu'il rejette, 566, 567. Il se trouve fort embarrassé lorsque Tullus lui demande quelles troupes il peut opposer à César, 567. Sa réponse modeste à Caton, qui lui rappelle ses anciennes prédictions sur les projets de César, *ibid.* Il est nommé général, avec un pouvoir absolu ; il part pour la Sicile ; il n'a pas la liberté de suivre ses propres conseils ; il ordonne à tous les sénateurs de le suivre, en déclarant qu'il regardera comme partisans de César ceux qui resteront dans Rome, et il en sort lui-même, *ibid.* et *suiv.* Il est poursuivi par César ; il s'était emparé de Brundise, et avait envoyé à Dyrrachium les consuls et une partie de l'armée, 568. Il fait partir pour la Syrie son beau-père Scipion et Gnéius Pompéius son fils, pour lui équiper une flotte, *ibid.* Il fait couper toutes les rues de Brundise par des tranchées, qu'il garnit de pieux pointus, et embarquer toutes ses troupes, *ibid.* et *suiv.* Forces considérables de ses troupes, tant de terre que de mer ; sa cavalerie, composée de la fleur des chevaliers de l'Italie, 569. Il exerce habituellement son infanterie ; son exemple est un grand encouragement pour ses troupes ; il en partage tous les exercices, et il y déploie autant de force que les jeunes gens, *ibid.* Accueil honorable qu'il fait à un vieillard boiteux ;

il se saisit de tous les postes, et prend la position la plus avantageuse, ne se flant pas aux propositions de César; il met les troupes de César en fuite, et, de l'aveu même du vaincu, il avait ce jour-là une victoire complète, s'il eût su vaincre, 570, 571. Il partage la confiance que cet avantage inspire à ses troupes; il craint l'issue d'une bataille; il rejette la proposition de retourner en Italie, 571. Il ne veut pas paraître fuir César, ni abandonner Scipion et beaucoup d'autres consulaires répandus dans la Grèce; il se met à la poursuite de César; sa faiblesse; il se laisse entraîner, par les espérances de ses amis, hors des mesures sages qu'il a suivies jusqu'alors, *ibid.* et *suiv.* Il est forcé d'assembler un conseil, où Labiénus jure de combattre jusqu'à ce qu'il ait mis les ennemis en fuite; serment répété par tous les autres, 573. Songe qui lui donne de l'inquiétude sur le succès; il ordonne à ses troupes d'attendre l'ennemi dans leurs postes, sans remuer, *ibid.* et *suiv.* Il perd un temps précieux en ne faisant pas charger assez tôt son aile droite; il se retire dans son camp; voyant les ennemis arriver à ses retranchements, il prend une autre robe, et sort du camp sans être vu de personne; ses réflexions sur ce renversement subit de sa fortune, 575-577. Il se rend sur le bord de la mer et monte dans un bateau, avec les personnes de condition libre qui le suivaient; il aperçoit un grand vaisseau prêt à lever l'ancre; il est reçu à son bord; il fait voile vers Mytilène, pour y prendre Cornélie; sa réponse sur le discours qu'elle lui tient, 577, 578. Il refuse d'entrer dans Mitylène, et conseille aux habitants de se soumettre à César, en les assurant de sa clémence; il témoigne à Cratippe des doutes sur la Providence; il poursuit sa route, et s'arrête à Attalie en Pamphylie; il y est joint par quelques galères et par un grand nombre de sénateurs; il apprend que sa flotte n'a reçu aucun échec, et que Caton avait passé en Afrique, avec les soldats qu'il a recueillis de la déroute de Pharsale, 578, 579. Reproches qu'il se fait de n'avoir pas fait usage de ses troupes sur mer, et de s'être laissé entraîner par César si loin de sa flotte; il se détermine à aller en Egypte, à la cour du roi Ptolémée; il part de Cypre sur une galère; il apprend que Ptolémée est à Péluze, et il se dispose à y aller, après s'être fait précéder d'un de ses amis, 579, 580. Il est invité par Achilles à passer dans sa barque; il embrasse Cornélie, ordonne à deux centurions, à Philippe son affranchi et à un esclave nommé Scyné, de monter les premiers dans la barque; il y entre ensuite; il parle à Septimius, qui ne lui répond que par un signe de tête, 581. Il prend la main

de Philippe pour se lever, alors Septimius lui passe son épée au travers du corps; il se couvre le visage de sa robe, et meurt percé de coups à l'âge de cinquante-neuf ans, le lendemain du jour de sa naissance; on lui coupe la tête, et l'on jette son corps sur le rivage; ses cendres envoyées à Cornélie, 581 et *suiv.* Parallèle d'Agésilas et de Pompée, 583-586.

POMPÉE, le jeune, occupe la Sicile et ravage l'Italie; bon mot qu'il dit à Antoine: III, 519, 520. Proposition que lui fait Ménas, et sa réponse, 520.

POMPÉIA, femme de César, après la mort de Cornélie: II, 681. Répudiée par César, 685.

POMPÉIUS accuse Tibérius Gracchus d'aspirer à la royauté: III, 250.

POMPONIUS, préteur, annonce aux Romains la perte de la bataille de Trasymène: I, 442.

POMPONIUS, officier romain, fait prisonnier par Mithridate. Généreuse réponse qu'il fit au roi de Pont: II, 521.

Pomptius (marais): II, 718.

Pont. Themistocle dissuade les Athéniens de rompre le pont de Xerxès; ruse qu'il emploie, I, 520. Celui de César sur le Rhin, achevé en dix jours: II, 694. Pont de bois des Vitelliens, brûlé, III, 544.

PONT SUBLICIUS, bâti sans aucune fêlure: I, 195.

Pontifes, établis par Numa; origine de leur nom: I, 194.

PONTIUS TÉLÉSINUS, général des Samnites; prend son parti en grand capitaine dans une pressante nécessité: II, 265. Défait par Sylla aux portes de Rome, 266.

PORCIUS SILO, général des Marses; mot qu'il dit à Marius: II, 181. Met à l'épreuve la constance de Caton d'Utique enfant: III, 55. Prédiction qu'il fait de cet enfant, *ibid.*

POPILIUS, meurtrier de Cicéron, qui l'avait défendu autrefois dans une accusation de crime capital: III, 161.

POPILIUS LÉNAS. Ce qu'il dit à Cassius et à Brutus: III, 415. Sa longue conversation avec César, *ibid.* et *suiv.*

POPPEA, femme de Crispinus; son histoire: III, 527.

PORCIA, sœur de Caton: III, 52.

PORCIA, fille de Caton, femme de Brutus; ses grandes qualités, son caractère; l'essai qu'elle fait de sa constance à souffrir; son discours à Brutus: III, 415, 416. Ses alarmes et ses inquiétudes, 415. Sa douleur profonde au départ de Brutus pour Elée, accrue par la vue d'un tableau, 420. Sa mort, 442.

PORSENNA, le plus puissant des rois d'Italie, veut remettre Tarquin sur le trône: I, 287, 288, 502. Fait la paix avec les

Romains, 289. Sa générosité envers eux, 290.

Portes. Anciennement en Grèce les portes des maisons s'ouvraient sur la rue, comme le prouvent les comédies de ce temps-là : I, 291.

PORUS, roi d'une partie de l'Inde, vaincu par Alexandre, est pris et conduit au roi de Macédoine ; comment il en est reçu : II, 617, 618.

POSIDONIUS, philosophe de Rhodes, III, 127.

POSTHUMA, fille de Sylla : II, 272.

POSTHUMIUS TUBERTUS, consul avec Marcus Valérius, frère de Publicola : I, 291.

POSTHUMIUS BALBUS, gendre de Publicola, est envoyé avec trois mille hommes contre les Sabins : I, 292.

POSTHUMIUS, de son, annonce à Sylla que son entreprise sera suivie d'un prompt succès : II, 216.

POSTHUMUS. Origine de ce surnom romain : I, 528; II, 272.

POTAMON, historien : II, 619.

POTAMOS, bourg de l'Attique : II, 27.

POTRIEN, premier ministre de Ptolémée : II, 580. Ce qu'il fit contre César, 712. Est décapité par César, *ibid.*

Pourpre. Voyez *Hermione*.

Poux. Personnes qui ont été atteints de la maladie pédiculaire : II, 272.

PRANICHUS, poète : II, 610.

PRASIENS, peuple de l'Inde : II, 649.

PRÆCIA, femme d'intrigue ; sa réputation et son crédit : II, 515.

Prétendances : doivent être tirées du trésor de la science, et non des caprices de l'opinion : II, 215.

Présages arrivés à Mithridate à Pergame : II, 248. Qui annoncent la victoire de César sur Pompey : II, 711.

Présents : en quelles occasions on peut en recevoir de ses amis : II, 2.

Pré-emption, mère de la nonchalance : II, 699.

Préteurs, donnaient dix jours aux accusés : III, 151.

Prêtrise. Grande-prêtrise de Vénus à Paphos, offerte à Ptolémée en dédommagement du royaume de Chypre : III, 56.

Préture. Il y en avait de plusieurs sortes à Rome ; quelle était la plus honorable : III, 409.

PROCLUS. Origine de ce surnom romain : I, 528.

PROCRUSTES, tué par Thésée : I, 64, 65, 125.

PROCLÉLÉUS, ami de César, envoyé à Cléopâtre pour s'assurer d'elle : III, 555. Se glisse dans le tombeau, et empêche Cléopâtre de se donner un coup de poignard, 555 et *suiv.*

PROCLUS (Julius) apaise les Romains,

que la disparition de Romulus disposait à se soulever : I, 120.

PROCLUS, chef des prétoriens : III, 545. Son incapacité, 545.

Prodiges. Nom que les Spartiates donnaient au tuteur du roi orphelin : I, 145.

Prodiges. Réflexions de Plutarque sur les prodiges : I, 549, 547.

PROLUTA, une des filles d'Agésilas : II, 497.

PROMATHION, historien : I, 98.

PROSAGOGIDES, gens ennemis des dieux et des hommes, qui ne vivaient que de délations ; surnommés par les Syracusains : III, 585.

PROSERPINE. La Sicile lui est consacrée ; elle lui avait été donnée en dot : I, 607. Son temple près de Cithéron : II, 12. Génisse qui vient s'offrir d'elle-même au sacrifice pour la fête de cette déesse, 517.

Prospérité, comparée au vin, que tous les tempéraments ne peuvent pas porter. Elève les âmes faibles, et leur donne un air de grandeur : II, 468.

PROTAGORAS d'Abdère, sophiste, banni d'Athènes : II, 582.

PROTOGÈNE, excellent peintre ; son tableau du héros Jalytus : III, 270. Combien de temps il y employa ; ce tableau périt à Rome dans un incendie, *ibid.*

PROTUS bâtit Marseille : I, 235.

PROVIDENCES. Son existence démontrée à Pompée par le philosophe Cratippe : II, 578.

PRUSIAS, roi de Bithynie, a la lâcheté de consentir à la mort d'Annibal : II, 107.

PRYTANÈS, lieu à Athènes où l'on entretenait aux dépens du public ceux qui avaient mérité de la patrie : I, 68, 88.

PSAMMON, philosophe égyptien. Son entretien avec Alexandre : II, 621.

PSILTUCIS, île de la mer Océane : II, 652.

PYLLÈS, nation africaine. Leur manière de guérir les morsures des serpents : III, 72.

PROLÈME I, fils de LAGUS, proclamé roi d'Égypte : III, 267.

PROLÈME III, surnommé *Évergète*, roi d'Égypte ; charmé de la conversation d'Aratus, lui fournit des hommes pour Sicione : III, 437. Il envoie à Aratus une personne pour se plaindre de sa conduite, 458. Nommé généralissime des troupes de terre et de mer dans la ligue des Achéens, 464. Demande à Cléomène sa mère et ses enfants en otage, 205. Sa mort, 210.

PROLÈME IV, surnommé *Philopator*, fils du précédent, s'abandonne à la débauche : III, 211. Fait mourir le corps de Cléomène, 214, 215. Fait mourir la mère et les enfants de ce prince, 215. La superstition s'empare de son esprit, *ibid.* Vers qu'Archélaüs lui adresse sur cela, 219.

PROLÈME VII, surnommé *Physcon*,

roi d'Égypte, demande en mariage Cornélie, mère des Gracques; est refusé : III, 221.

PROLÉMÉE XI, surnommé *Aulète*, roi d'Égypte; est chassé du trône, et va à Rome: III, 56.

PROLÉMÉE XII, fils du précédent, roi d'Égypte, assemble un conseil pour délibérer sur la réception de Pompée, différents avis sur cela : II, 580. Quels étaient ses principaux ministres, *ibid.* Défait par César dans un combat près du Nil, disparait; conjectures sur sa mort, 582.

PROLÉMÉE, roi de l'île de Chypre, s'empoisonne lui-même : III, 57.

PROLÉMÉE, fils de Pyrrhus, tué dans un combat contre les Lacédémoniens : II, 145. Pyrrhus verge sa mort en faisant un grand carnage, *ibid.*

PROLÉMÉE tue son frère Alexandre, roi de Mécédoine : I, 638.

PROLÉMÉE, fils de Chyrsérme, va voir Cléomène dans sa prison; ce qu'il dit à ses gardes : III, 215. Est tué, 214.

PUBLICOLA. Son origine et celle de son nom; son éducation et ses richesses. Il contribue de tout son pouvoir à l'expulsion des tyrans : I, 276, 277. Il se retire du sénat et du barreau, et renonce aux affaires, 277. Il propose à tous les sénateurs de jurer fidélité au nouveau gouvernement; il est le premier à faire ce serment. Il s'oppose à ce qu'on laisse parler au peuple les ambassadeurs de Tarquin, 277, 278. Il enferme dans sa maison l'esclave qui lui déconferme la conspiration de Tarquin; et, accompagné d'une suite nombreuse, il va à la maison des Aquilius; il entre, et saisit les lettres; il se saisit d'eux et les traîne à la place publique. Il s'oppose avec vigueur à ce qu'on laisse échapper les Aquilius, 279, 280. Il est nommé consul. Il affranchit Vindicius, et lui donne le droit de suffrage, 281. Il obtient les honneurs du triomphe, et entre dans Rome sur un char à quatre chevaux, 283. Il prononce l'oraison funèbre de Brutus. Il devient suspect. Il fait démolir, dans une nuit, sa maison; il bâtit une maison plus modeste, 283, 284. Il rend la dignité du consulat plus populaire; il ôte les haches des faisceaux des licteurs, et les fait déposer aux pieds du peuple dans les assemblées, 284. Il reçoit le surnom de Publicola. Il permet à tout le monde de se présenter pour le consulat; il profite auparavant de son autorité absolue pour compléter le sénat, *ibid.* Il fait plusieurs lois qui tendent à l'augmentation de la puissance du peuple, ou au soulagement des pauvres, *ibid.* Il décerne des peines rigoureuses contre les coupables; il ordonne que le produit des impôts soit gardé dans le temple de Saturne. Il se donne pour collègue au consulat Lucrétius, 284,

285. Il desire faire la consécration du temple de Jupiter, 286. Il est nommé consul pour la seconde fois. Il bâtit la ville de Salaria. Il est blâmé dans une action contre Porsena, 288. Il est nommé consul pour la troisième fois. Il n'ose pas risquer de combat décisif; tombe un jour sur ceux qui faisaient le dégât dans les environs de Rome, et leur tue cinq mille hommes, *ibid.* Il fait proposer à Tarquin de prendre Porsena pour arbitre. Il renvoie à Porsena les dix jeunes filles données en otage, qui s'étaient enfuies, 289, 290. Est nommé consul pour la quatrième fois. Il consulte les livres sibyllins, fait des sacrifices pour apaiser les dieux et calmer les esprits, 291. Il a tiré à Rome Appius Claudius, et lui fait les offres les plus avantageuses, *ibid.* Il donne à cinq mille Sabins le droit de bourgeoisie, avec deux arpents de terre à chacun le long de l'Anio; et vingt-cinq à Appius, qui fut nommé sénateur, 292. Il est informé d'une embuscade des Sabins, et la tourne contre eux-mêmes; il les enveloppe de tous côtés, et en fait un grand carnage, 292, 293. Il obtient les honneurs du triomphe, et meurt presque aussitôt. Il est enterré dans la ville aux dépens du public, 295. Avantages de Publicola sur Tellus, 294. Il a été le plus heureux des hommes; il a fait honneur à son nom en se le proposant pour modèle. Il emprunta plusieurs lois de Solon; il a augmenté de moitié le sénat de Rome, *ibid.* Sa haine contre les tyrans plus forte que celle de Solon. Il rendit plus populaire l'autorité presque tyrannique du consulat, 295. Il eut une fin plus heureuse que Solon. Il abolit pour toujours la royauté. Il est, par sa gloire militaire, fort au-dessus de Solon, 295, 296. Il rendit à Porsena les terres conquises sur les Toscans. Sa politique sage, par une cession peu importante, assura aux Romains la conservation de tout leur pays, 296.

PULCRUS décrit le fourreau de l'épée de Mithridate : II, 552.

PULCRUS CLODIUS. Son caractère; il entretenait sa propre sœur, femme de Lucullus : II, 341. Séduit les troupes de Fimbria, et les excite contre Lucullus, *ibid.* Discours séditionnel qu'il leur tient, *ibid.*

PUBLIUS CRASSUS, beau-père de C. Gracchus, élu commissaire en la place de Tibérius, pour le partage des terres : III, 253.

PUBLIUS LICINIUS, consul, défait par Persée, roi de Macédoine : I, 570.

PUBLIUS NASICA, ennemi déclaré de Tibérius Gracchus : III, 229. Action violente qu'il commet, 233.

PUBLIUS NIGIDUS encourage Cicéron contre les complices de Catilin : III, 179.

PUBLIUS SATURNIUS, tribun, fut le premier qui blessa Tib. Gracchus : III, 254.

Pyænepsion, mois athénien. Usage qu'on y observait en mémoire du retour de Thésée de Crète : I, 71.

Pyllade, grand musicien grec : II, 77.

Pyramie, ville de l'Argolide : II, 147.

Pyrrhides, rois d'Épire, descendants de Pyrrhus ou Néoptolème, le fils d'Achille : II, 116.

Pyrrhus ou **Néoptolème**, fils d'Achille, épouse Lyanassa, fille de Cléodéus, fils d'Hylus : II, 116.

Pyrrhus. Ce qu'il dit la première fois qu'il vit les Romains rangés en bataille : II, 94. Sa généalogie. Il est cherché, étant encore à la mamelle, par les Molosses, qui voulaient le faire périr. Est dérobé à leurs recherches par Androclitus et Angelus ; est confié à trois jeunes gens robustes. Est élevé avec les enfants du roi Glaucias, 116, 117. Il est remis sur le trône d'Épire à l'âge de douze ans. Son portrait : singularité de ses dents. Vertu divine attribuée à son oncle, 117, 118. Il fait un voyage en Illyrie à dix-sept ans. Il se retire auprès de Démétrius, 118. Il se signale, à la bataille d'Issus, par de grands traits de valeur ; il suit Démétrius après sa défaite, lui conserve les villes grecques qui lui avaient été confiées, et va pour lui en otage auprès de Ptolémée, roi d'Égypte. *ibid.* Il fait sa cour à Bérénice femme de Ptolémée, et épouse Antigone, fille de Bérénice et de Philippe son premier mari. *ibid.* Il est renvoyé en Épire avec des troupes, et sa présence lui ramène ses sujets. *ibid.* Il traite avec Néoptolème, et l'associe à la royauté. Ils se brouillent pour de légers sujets. Il invite à souper Néoptolème, et le tue, 119. Il fait haïr dans la Chersonnèse d'Épire une ville, qu'il nomme Béréniciade, 119. Il se mêle des affaires de Macédoine. Il se rend auprès d'Alexandre, exige plusieurs villes de ce jeune prince, et fait la conquête du reste pour Alexandre, 120. Il reconnaît l'imposture de Lysimaque, et cependant il fait la paix avec lui. Il refuse de faire le serment convenu entre les trois princes, *ibid.* Il va à la rencontre de Démétrius, livre bataille à Pantameus ; il reçoit une blessure dans un combat singulier, et en fait deux à Pantameus, qui ne peut cependant tuer ; il enfonce la phalange macédonienne et la met en fuite, 120, 121. Est regardé par les Macédoniens comme celui de tous les rois qui ressemble le plus à Alexandre. Est préféré par Annibal à tous les autres capitaines ; ce qui le met au-dessus de Scipion même, 121. Il ne connaît jamais d'autre science que celle de la guerre, et ne fit aucun cas des autres arts ; ce qu'il dit à ce sujet sur Polyperchon, *ibid.* et *suiv.* Sa promptitude à reconnaître les services ; son affliction de n'avoir pu ré-

compenser ceux qu'il avait reçus d'Éropus. Sa douceur envers ceux qui disaient du mal de lui, 122. Il épouse, après la mort d'Antigone, plusieurs femmes, telles que la fille d'Autocrator, roi des Péoniens ; Bircenna, fille de Bardullis, roi d'Illyrie, de laquelle il eut un fils nommé Hélenus ; et Lyanassa, fille d'Agathocle de Syracuse, qui fut mère d'Alexandre, *ibid.* Il entretenait dans ses fils les inclinations guerrières. Sa réponse à l'un d'eux prouve la force de son ambition, *ibid.* Il rentre dans l'Épire ; on lui donne le surnom d'Aigle. *ibid.* Il entre en Macédoine, et sur le point de s'en rendre maître ; il se retire, et perd dans sa retraite une partie de ses troupes ; il fait la paix, 122, 123. Il reçoit des courriers des autres rois, pour l'engager à rompre avec Démétrius. Il entre dans les états de Démétrius, 123, 124. Il a un songe dans lequel il croit voir Alexandre qui l'encourage à son entreprise ; il s'empare de la ville de Beroë, et envoie ses généraux soumettre les autres, 124. Il est proclamé roi de Macédoine. Il consent au partage du royaume avec Lysimaque, 125. Il marche au secours des Grecs, et se rend à Athènes ; il y est fort bien reçu. Il fait un nouveau traité de paix avec Démétrius et Lysimaque, *ibid.* Il est attaqué par Lysimaque, et est réduit à une grande disette de vivres : il perd la Macédoine aussitôt facilement qu'il l'avait acquise. Il se retire en Épire, *ibid.* et *suiv.* Il accepte avec ardeur les propositions des Tarentins et des peuples alliés. Sa conversation remarquable avec Cinéas ne peut changer sa résolution ; il envoie Cinéas à Tarente, et s'embarque lui-même ; il est accueilli par une violente tempête, et voyant son vaisseau près de périr, il s'élançait dans la mer, et arrive avec la plus grande peine au rivage ; il est recueilli par les Messapiens, et se rend à Tarente avec le peu de troupes qu'il peut rassembler des débris de la tempête. Il traite les Tarentins avec douceur ; il se montre ensuite très sévère ; il leur fait regretter leur ancienne manière de vivre, 126 et *suiv.* Il va au-devant du consul Lévius, et fait proposer aux Romains de le prendre pour arbitre de leurs différends avec les Grecs d'Italie ; il va camper dans une plaine entre les villes de Pandosie et d'Héraclee ; son admiration à la vue de l'ordonnance des Romains, 129, 130. Il lance un corps de troupes pour empêcher le passage du fleuve. Sa valeur et son sang-froid au fort de la mêlée, 130. Il change d'armes avec Méacles ; cet échange, qui lui sauve la vie, pense lui faire perdre la bataille. Il se fait reconnaître des siens, rompt les bataillons des Romains avec ses éléphants et en fait un grand carnage, 131. Il voit

plusieurs villes entrer dans son parti. Il fait le dégât dans le pays, et s'avance jusqu'à quinze lieues de Rome. Il envoie Cinéas à Rome, avec des présents, *ibid. et suiv.* Il reçoit des ambassadeurs de Rome, pour traiter de la rançon des prisonniers, Il offre de l'or, que Fabricius refuse. Il tente inutilement de lui faire peur. Il lui fait la proposition de s'attacher à sa personne. Il renvoie aux Romains tous les prisonniers sans rançon, et député de nouveau Cinéas à Rome, 133 *et suiv.* Il livre un second combat près d'Ascu'um; il doit encore la victoire à ses éléphants. Difficultés où il se trouve malgré ses victoires qui l'avaient fort affaibli, 135, 136. Il reçoit des ambassadeurs de Sicile, qui l'invitent à chasser les Carthaginois de leur île, et des courriers qui lui apprennent la mort de Ptolémée Céraunus, 136. Ses plaintes contre la Fortune, qui lui offre en même temps deux belles occasions de se signaler; il se décide pour l'entreprise de Sicile, et envoie Cinéas pour traiter avec les villes, *ibid.* Il laisse à Tarente une garnison. Ses grands succès en arrivant en Sicile. Il assiège la ville d'Eryx; il promet un sacrifice et des jeux à Hercule; il l'emporte; il monte le premier à l'escalade, s'empare de la ville, et accomplit le vœu qu'il avait fait à Hercule, *ibid. et suiv.* Il défait en bataille rangée les Mamertins, et abat la plupart de leurs forteresses. Il refuse la paix que lui offrent les Carthaginois, à moins qu'ils n'évacuent toute la Sicile; ses projets sur la conquête de l'Afrique, 137. Il s'empare contre les Siciliens, et les traite avec rigueur. Il finit par aliéner les esprits; il fait périr Thénon, commandant de Syracuse, *ibid. et suiv.* Il reçoit des lettres des Samnites et des Tarentins, qui le rappellent auprès d'eux. Il saisit ce prétexte de quitter la Sicile; sa conjecture sur cette île en l'abandonnant; il est attaqué par les Barbares à son départ, et a de la peine à se sauver. Son armée mise en désordre, 138. Une blessure l'oblige de se retirer; provoqué par un des ennemis, il revient sur le champ de bataille, et il le fait périr. Il n'est plus troublé dans sa marche, et arrive à Tarente, il marche tout de suite contre les Romains dans le Samnium, *ibid. et suiv.* Il veut prévenir la jonction des deux consuls; va attaquer, à l'entrée de la nuit, le camp de Manius; il est vaincu. Ses espérances lui font perdre ce que ses exploits lui avaient acquis, 139, 140. Il revient en Épire, entre en Macédoine, et marche contre le roi Antigonus; il taille en pièces son arrière-garde, va charger la phalange macédonienne, qu'il détache d'Antigonus, 140. Il fait graver sur les dépouilles du peuple vaincu une inscription. Il reprend plusieurs

villes de la Macédoine, entre autres celle d'Egues; il y met une garnison de Gaulois. Sa négligence à punir le pillage de la garnison. Il parle d'Antigonus d'une manière outrageante, 140 *et suiv.* Il est invité par Cléonyme à marcher contre Sparte. Il marche en Laconie avec un armement formidable, 141. Il dissimule avec les Spartiates qui lui avaient envoyé des ambassadeurs, et les trompe sur son dessein. Sa réponse aux plaintes des ambassadeurs, *ibid. et suiv.* Il arrive devant Sparte, qu'il refuse d'attaquer tout de suite. Il attaque la tranchée faite par les Spartiates, 142, 143. Il a pendant son sommeil une vision qui l'encourage; le lendemain l'attaque recommence; ses efforts pour combler le fossé; il force le passage, et court à toute bride vers la ville. Son cheval est blessé, et en expirant le renverse. Il fait cesser le combat, 143, 144. Il fait de nouveaux efforts; il se retire de devant Sparte, et ravage le pays; sa résolution d'y passer l'hiver. Est appelé par Aristéas pour le soutenir contre son rival, 144. Il se met en marche pour Argos; son arrière-garde est taillée en pièces; il envoie son fils Ptolémée pour la soutenir. Son chagrin de la mort de son fils; il revient contre les Lacédémoniens, tue leur chef Eualcus, et fait un grand carnage des ennemis, 145. Il envoie, arrivé à Argos, défer Antigonus. Il promet aux Argiens de s'éloigner. Il s'approche des murailles, et entre avec les Gaulois dans la ville. Il s'avance; il reconnaît que ses Gaulois sont vivement pressés; il vole à leur secours. Il est troublé à la vue des soldats qui occupent la forteresse, 145 *et suiv.* Il voit sur la place un loup et un taureau d'airain dans l'attitude d'animaux qui se battent; cette vue lui rappelle un oracle menaçant, 147. Il pense à la retraite, fait dire à son fils Hélénus de démolir un pan de la muraille. Il fait sa retraite en se débandant; il est embarrassé par les troupes qui entrent. Il ôte son casque, et se précipite au milieu des ennemis; il reçoit une blessure qui n'est pas dangereuse; il se retourne contre l'Argien qui l'a frappé, *ibid. et suiv.* Il reçoit une tuile sur le cou. Il tombe évanoui. Il lance sur Zopyre, soldat d'Antigonus, un regard qui l'effraie. Sa tête est séparée de son corps, prise par Alcyonée, et portée à Antigonus. Il est brûlé sur un bûcher, 148, 149.

PYTHAGORE, philosophe de Samos. Ses préceptes étaient ceux que Plutarque goûtait le plus après ceux de Platon : I, 28. Ses institutions adoptées par Numa, 193.

PYTHAGORE, devin d'Alexandre : II, 657.

PYTHAGORICIENS. Symboles sous lesquels ils cachent leur doctrine : I, 200.

PYTHÉAS, orateur d'Athènes : III, 15, 100. Se déclare pour Antipater, 114.

Pythiade, espace de quatre années, dont le renouvellement se célébrait par des jeux : I, 50.

Pythie (la) ordonne aux Athéniens, après les guerres médiques, de recueillir les ossements de Thésée : I, 81. Accusée de philippiser : III, 108.

Pythium, ville de Macédoine : I, 575.

Pythion, officier d'Alexandre : II, 659.

Pythion, de Byzance, réfuté par Démosthène : III, 101.

Pytholaus conspire contre Alexandre de Phères : I, 665.

Q.

Quadrantaria, surnom donné à Clodia : III, 146.

Questeurs. Les premiers nommés à Rome par Publicola : II, 285.

Questure. A quel âge on pouvait la demander : III, 42, 92.

Quintilis, mois romain, appelé depuis juillet : II, 264.

Quintus, lieutenant de Crassus : II, 403.

Quintus Ambustus combat contre un Gaulois : I, 555.

Quintus Capitolinus, général de la cavalerie, sous le dictateur C. Coelius : I, 571.

Quintus Fulvius, nommé dictateur : I, 692.

Quintus Titius, négociant ; ce qu'il annonce à Sylla : II, 234.

Quirinus, surnom de Romulus : I, 122. C'est le même nom que Mars ; il a la même origine que celui de *Quirites*. La statue de Junon qu'on portait au bout d'une pique, appelée *Quiritis*, *ibid.* Le nom de Mars donné à la pique consacrée dans le palais de Numa. Une pique était le prix de la valeur. Ainsi Romulus eut ce surnom, parce qu'il était le dieu des combats. La montagne de Rome où on lui élève un temple fut appelée le mont *Quirinal*, *ibid.*

Quirites. Origine de ce nom : I, 115.

R.

Rameau de suppliant. Branche de l'olivier sacré, entourée de bandelettes de laine blanche : I, 68. Rameau chargé de fruits qu'on portait à une des fêtes d'Athènes, 71.

Rat. Des rats rongent l'or du temple de Jupiter à Rome : I, 695.

Raturène, une des portes de Rome ; origine de son nom : I, 286, 301.

Regia, palais de Rome : I, 112. Bâti par Numa, 199.

Régime très exact, quelquefois dangereux : II, 508.

Règne. Tableau d'un heureux règne : I, 205. Règne boiteux expliqué par Lyandre : II, 485.

Régner (bien), c'est servir Dieu : I, 191.

Religion. De quel secours elle fut à Numa pour adoucir les Romains : I, 193. Respect et silence ordonnés par ce prince dans toutes les cérémonies sacrées : traces de cet usage conservées encore à Rome du temps de Plutarque, 199, 200.

Rémus, tué par son frère Romulus : I, 104. Avait remplacé Numitor sur le trône, 125.

Repas publics établis à Sparte par Lycurgue : I, 151.

Repentir. Les louanges ou les reproches ne doivent pas nous donner du repentir des actions que nous avons cru avoir de bonnes raisons de faire : I, 606.

Réputation. Une réputation prématurée éteint le désir de la gloire dans les jeunes gens peu passionnés pour elle : elle en redouble l'ardeur dans les âmes fortes et généreuses : I, 522, 523.

Résacès, lieutenant du roi de Perse, se retire à Athènes avec de grandes richesses, et se réfugie dans la maison de Cimon : II, 293.

Résacès, lieutenant de Darius, qu'Alexandre tua de sa main au passage du Granique : II, 610.

Ressentiment. Cette passion, suivant Dion, paie mal les complaisances qu'on a pour elle : I, 549.

Revers. Les revers font connaître les amis fidèles et les généraux sages et prudents : I, 454.

Rhadamanthe fait exécuter aux enfers les lois de Minos : I, 67.

Rhamnenses, nom d'une des premières tribus de Rome : I, 115.

Rhamnus, affranchi d'Antoine ; serment qu'Antoine exige de lui : III, 355.

Rhœa, mère de Sertorius : II, 436.

Rhœa Sylvia, fille de Numitor, accouche de deux jumeaux : I, 98.

Rhénér, lie voisine de celle de Délos ; II, 362.

Rhêtra, nom d'un oracle d'Apollon : I, 148.

Rhin, fleuve : II, 694.

Rhynacus, fleuve de Bithynie : III, 317, 354.

Ripheès (monts) : I, 354.

Rois. Pourquoi appelés *anactes* par les Grecs : I, 80. Les deux extrémités également dangereuses pour les rois, 125. Leurs principaux devoirs, 191. Doivent avoir la force d'être enchaînés avec les méchants, 147. Ce qu'un roi peut accorder aux Muses, 593, 594. Comment doivent mourir, II, 276. Véritable condition des rois : II, 364. Il y a de l'impunité à porter les mains sur leurs personnes, III, 187. Rois consacrés par des cérémonies augustes et religieuses, 251. La bonne intelligence entre un roi et son fils fait la principale force d'un état, 257. Le titre de roi réservé

aux seuls descendants de Philippe et d'Alexandre, 262. Changement qu'il produit dans tout l'Orient, 267. Plaisirs dont s'amusaient quelques anciens rois, 268, 269. Les rois parthes forgeaient eux-mêmes les fers de leurs flèches, 269. Les rois ont reçu de Dieu les lois et la justice, 286. Les rois justes sont les disciples de Jupiter, *ibid.* Ne se font pas estimer par leur luxe et leur magnificence, 371, 372. Leur ame doit être par là plus richement que leurs palais, 372. En guérissant un roi de ses vices, on procure un bien infini à un état, *ibid.* Quelle est la forteresse la mieux défendue, 482. Rois de Sparte descendus d'Hercule : I, 144. Il y avait toujours deux rois à Sparte, 147. Ils mangeaient toujours ensemble : II, 497. Étaient respectés dans les combats par les ennemis, III, 187. Les rois de Perse ne donnaient audience qu'à ceux qui les avaient adressés : I, 328. Le plus grand honneur qu'ils pouvaient faire à un homme, 329. Quelles étaient les personnes qui mangeaient à leur table : III, 492.

ROMA, Troyenne, brûle la flotte des Troyens arrivés en Italie; honneurs qui lui sont rendus : I, 96, 97.

ROMAINS. Ils célébraient avant la fondation de Rome, le même jour qui correspondait à celui de la fondation, une fête champêtre, appelée *Palilia* : I, 104. Ils avaient coutume de rapporter aux dieux la gloire de leurs succès, 293. Douceur avec laquelle les anciens Romains traitaient leurs esclaves, 537. Il suffisait de la plus légère omission dans les cérémonies religieuses, pour qu'ils les fissent recommencer, 538. Leurs succès sur Antiochus, sur Philippe, roi de Macédoine, sur Annibal, 568, 569. Leur respect pour les usages et les rites religieux, 674, 675. A qui ils donnaient le nom d'hommes nouveaux : II, 34. Estime qu'ils faisaient de la vertu, 87. Ils regardaient comme une égale honte de ne pas conserver la pauvreté de ses pères et de dissiper sa fortune, 238. Regardaient comme honorables les accusés qui n'avaient pas pour motif des ressentiments particuliers, 308.

ROMANUS, fils d'Ulysse; on lui attribue la fondation de Rome : I, 97.

ROME. Division des historiens sur l'origine du nom de Rome : I, 96, 97. Date de sa fondation, les Romains en faisaient la fête; on ne peut pas fixer la date précise de cette fondation, 104, 105. L'incorporation des peuples vaincus a contribué à son agrandissement, 117. Anarchie qui y règne du temps de César et de Pompée : II, 698, 699. Trouble dont elle est frappée à l'approche de César, 702.

ROMULUS. Incertitude de l'origine de ce prince : I, 97 et *suiv.* Elevé en secret par Faustulus; envoyé à Gabies, où il re-

çoit une éducation digne de sa naissance; idée avantageuse qu'il donne de bonne heure de son caractère; ses occupations et ses exercices continuels tournés à protéger les faibles contre l'oppression des méchants, 99, 100. Il prend parti pour les bergers d'Amulius, dans une querelle qu'ils ont contre les bergers de Numitor, 100. Il se rend à Albe avec un corps de troupes, 102. Après avoir remis Numitor sur le trône, et rendu à leur mère les honneurs convenables. Romulus et Rémus quittent Albe pour aller bâtir ailleurs une ville; motifs qui les y déterminent; il s'élève entre eux une dispute sur le lieu où on la placerait; ils conviennent de s'en rapporter au vol des oiseaux; Rémus voit six vautours, et Romulus douze, *ibid.* et *suiv.* Romulus entre avec son frère Rémus dans le lieu appelé *Rémunium*; il on inue à bâtir la ville; il fait venir de Toscane des hommes instruits, pour lui apprendre les cérémonies qu'il fallait observer, 104. Il divise tous les citoyens en âge de porter les armes en corps militaires, qu'il appelle légions; le reste des citoyens est appelé peuple; il en choisit cent des principaux pour former son conseil; il leur donne le nom de patriciens, et au corps entier celui de sénat, 105. Il exécute l'enlèvement des Sabines, quatre mois après la fondation de Rome; sa justification sur les motifs de cette entreprise, 106 et *suiv.* Il va à la rencontre d'Acron, roi des Céninies, le tue dans un combat singulier, fait demolir les murailles de sa ville, et en transfère les habitants à Rome, 109. Il charge un trophée des armes d'Acron, et rentre à Rome; ses statues à Rome étaient toutes pedestres, *ibid.* et *suiv.* Combat sanglant et long-temps douteux entre Romulus et Tatius; il se livre plusieurs combats, dans l'un desquels Romulus, blessé, quitte le champ de bataille; revenu de sa blessure, et voyant la fuite des siens, il invoque Jupiter; et ses soldats, honteux de l'abandonner, s'arrêtent et repoussent les Sabins, 111, 112. Romulus et Tatius règnent ensemble, 112. Ils se réunissaient pour décider. Habitation de Romulus près des degres de Belle-Rive, sur le chemin du mont Palatin au grand cirque, 113, 114. Il adopte l'armure des Sabins, 114. On lui attribue la consécration du feu et des vestales; ses sentiments religieux; sa science augurale; bâton dont il se servait pour prendre les augures, appelé *lituus*, 115, 116. Une de ses lois défend aux femmes de quitter leurs maris, et autorise les maris à répudier leurs femmes; il ne prononce point de peine contre le parricide, et donne ce nom à toute espèce d'homicide, 116. Hommage que lui rendent les peuples voisins; les Latins

font alliance avec lui, *ibid.* Il s'empare de Fidènes; il y envoie une colonie; il purifie Rome et Laurente; il est attaqué pendant la peste par les Camériens; il les défait, s'empare de leur ville, et fait transférer à Rome une partie des habitants; il envoie une colonie à Camerium; char de cuivre qu'il emporte de Camerium et qu'il consacre dans le temple de Vulcain, où il place sa propre statue, couronnée par la Victoire, 117. Il renvoie avec mépris les Véiens, les bat près de Rome, où il fait des prodiges de valeur; il marche droit à Vies; les habitants se rendent sans résistance; il fait alliance avec eux, et se fait céder une portion de leur territoire; il rentre à Rome en triomphe, menant à sa suite le général des Véiens, 118. Il offense les citoyens par son orgueil, par son faste, et par l'appareil menaçant qui l'accompagnait en public, 119. Il laisse les Albains se gouverner eux-mêmes après la mort de Numitor; il se réserve d'y nommer un magistrat pour rendre la justice. Il disparaît tout-à-coup; incertitude sur la cause de sa mort; il ne resta aucune partie de son corps et de ses vêtements; conjecture sur sa mort, *ibid.* et *suiv.* Les sénateurs en sont accusés, 120, 187. Le jour auquel il disparut est nommé *fuile du peuple*, et *nonnes caprotines*, 122, 187. Parallèle de Thésée et de Romulus, 123 et *suiv.*

ROMUS, fils d'Emablon; on lui attribue la fondation de Rome: I, 97.

ROMUS, roi des Latins; on lui attribue la fondation de Rome: I, 97.

ROPOPERPETHUS, surnom qu'un poète comique avait donné à Démosthène; pourquoi: III, 101. Ce que signifie ce mot, 120.

ROSCIUS. Cicéron plaide pour lui contre un affranchi de Sylla: III, 126, 127.

ROSCIUS, sénateur qui ne peut se faire écouter du peuple, pour combattre un décret favorable à Pompée: II, 539.

ROSCIUS, acteur, donne à Cicéron des leçons de prononciation: III, 128.

ROXANE, femme d'Alexandre: II, 637. Fait mourir Statira, 639, 660.

ROXANE, sœur de Mithridate, vomit en mourant des imprécations contre son frère: II, 584.

ROXANES, officier d'Artaxerxe; ce qu'il dit à Thémistocle: I, 528, 529.

ROMILIA, déesse qui présidait à la nourriture des enfants: I, 98.

Roma. C'est de ce mot, qui signifie *mamelle*, que Romulus et Rémus ont pris leurs noms: I, 100.

RUSTIUS, officier romain. Livres obscènes trouvés dans ses bagages par les Parthes: II, 425.

RUTILIUS RUFUS, grand historien, très véridique: II, 178, 201, 519.

S.

SABACON (Cassius), intime ami de Marius; pourquoi chassé du sénat: II, 157, 158.

SABBAS, l'un des rois indiens; sa révolte contre Alexandre; par qui excitée: II, 650.

SABINS. Les Romains les enlèvent: I, 103. Date de leur enlèvement, 108. Elles se précipitent au milieu des Sabins, qui allaient recommencer le combat dans Rome; elles emmènent leurs pères et leurs frères dans leurs maisons, et leur font voir quels égards leurs maris ont pour elles. Traité qui est la suite de cette entrevue, 112, 113. Honneurs qui leur sont décernés, 115.

SABINS. Peuple guerrier, colonie des Spartiates, n'avaient point de murailles à leurs villes, parcequ'ils ne comptent que sur leur courage: I, 108. Ils adoptent les moeurs des Romains, 114.

Sacrifices faits aux Amazones: I, 76. Sacrifices communs aux Romains et aux Sabins, 114. Non sanctus, 200. Sacrifices barbares que les Romains firent à l'approche des Gaulois, 674. Sacrifices d'armes brûlées sur un bûcher: II, 172. Sacrifices faits tous les ans à la Bonne-Déesse, dans la maison du consul ou du préteur: III, 138.

SACULION, bouffon, parmi les prisonniers de Brutus: III, 437. Mis à mort, *ibid.*

SAGES. Ils se trouvent tous ensemble à Delphes, et ensuite à Corinthe chez Périandre. Leur modestie leur fait se renvoyer l'un à l'autre un trépied d'or que la Pythie avait ordonné de porter au plus sage: I, 254.

SALAMINE, île de Grèce, donnée aux Athéniens par les fils d'Ajax: I, 238. Appelée Ioni-une, 259. Bataille de Salamine, 318, 319. Le nombre des vaisseaux des deux partis, 319.

SALAMINE. Vaisseau de Salamine, réservé pour les grandes occasions: I, 598. Envoje pour chercher Alcibiade, 491.

SALIENS, quels prêtres et en quelle occasion institués: I, 198. D'où nommés, *ibid.* Leur procession, 199. Pourquoi institués, *ibid.*

SALIUS, officier des Pélogiens; grande action qu'il fit: I, 579.

SALLUSTE. Cité: II, 318, 340.

Samoyce, machine de guerre de Marcellus, inutile contre celles d'Archimède: I, 684.

SAMIENS, impriment sur le front des prisonniers athéniens une chouette, et pourquoi: I, 414. Pourquoi appelés let-

trés, *ibid.* Leur basse flatterie envers Ly-
sandre : II, 220.

SAMINE, vaisseau construit pour la pre-
mière fois à Samos, par ordre du tyran
Polycrate; sa forme : I, 414.

SAPHA, lieu en Arménie : II, 329.

SARDES, boulevard de l'empire des Per-
ses, du côté de la mer Ionienne : III,
610.

SARPÉDON, précepteur de Caton d'Uti-
que : III, 34.

SATURNE. Son siècle vanté par les an-
ciens : II, 24.

SATURNINUS (Lucius), employé par Ma-
rius pour obtenir un sixième consulat :
II, 177, 178. Nommé tribun, il fait pas-
ser la loi du partage des terres, 178. Il est
poursuivi et tué dans une émeute, 179,
180.

Satyre vivant, trouvé endormi près
d'Apollonie : II, 263.

SATTYRUS, comédien, ami de Démos-
thène, lui donne une leçon de déclama-
tion : II, 99, 100.

SCAMBONIDE, bourg d'Athènes : I, 491.

SCAPTÉ-HYLÉ, lieu de la Thrace : II,
286.

SCÉVOLA (Mucius), se brûle la main :
I, 289.

SCÉVOLA (Mucius), très habile juricon-
sulte. Cicéron apprend sous lui la juris-
prudence. Il fut augure et consul : III,
126.

SCILLUSTIS, île de la mer Océane : II,
632.

SCIPION-ÉMIlien, le second Africain et
le Numantin; ses grandes qualités : I,
581. Son courage dans la bataille que
livre Paul-Émile, son père, à Persée,
580, 581. Cherchait à s'élever par la fa-
veur du peuple, 592, 593. Ce qu'Aspius
dit sur cela, 593. Différence de ce Sci-
pion à son père Paul-Émile, *ibid.* M. t
bien honorable qu'il dit à Marius encore
jeune, et l'effet que ce mot fit sur lui :
II, 156. Il eût été plus heureux si, après
la destruction de Carthage et de Numan-
ce, il eût vécu en repos, 345. Il décri-
t pour toujours les Carthaginois, 456.
Comment il faillit perdre toute l'affection
du peuple : III, 235. Trouvé mort dans
son lit après souper : I, 119, 120, 141.

SCIPION NASICA, sénateur, requiert le
consul d'aller au secours de Rome. Il sort
d'un séau pour assommer Titérius Grac-
chus : est suivi de plusieurs autres de ses
collègues : III, 333. Obligé de sortir de
Rome, il meurt à Pergame, 235.

SCIPION (Métellus), beau père de Pom-
pée, rallié à la cour du roi Juba : III,
71. Avis très inhumain qu'il lui donna, 72.
Lettre qu'il écrivit à Caton d'Utique,
73. Battu à Thapsus par César, *ibid.*

SCIRADE, promontoire de l'Asie : I,
238.

SCIRON est précipité dans la mer par
Thésée : I, 64. Il était gendre de Cy-
chréus, beau-père d'Eacus, et grand-
père de Pélée et de Télamon, nés tous
d'Endéis, fille de Sciron et de Chariclo,
ibid. Il était fils de Canethus et d'Hénio-
ché, 74.

SCIRUS, de Salamine. Son temple dans
le port de Phalère : I, 68.

SCORAS, le Thésalien. Il ne se croyait
heureux que par le supeflu : II, 50.

SCORUSSE, ville de Thessalie : I, 76,
660; II, 95.

SCYROS, île. Férocité de ses habitants : I,
81, 82. Habitée par des Doliens corsaires.
Cimon s'en rend maître : II, 290. Les os-
sements de Thésée retrouvés dans cette
île, 291.

Scytale; ce que c'était à Sparte : II,
221.

Scytale, espèce de serpent : II, 425.

SCYTHES. Leur coutume quand ils ont
bu avec excès : III, 268.

SCYTHIE. Ses places : I, 59.

Sédition. Loi de Solon sur ceux qui ne
prennent point parti dans une sédition :
I, 246.

Sel, signe de deuil chez les Romains :
II, 411.

Séleucides, espèce de vases : I, 589.

SÉLEUCIE, sur le Tigre : II, 529.

SÉLEUCUS I, surnommé Nicaor, chassé
de Babylone par Antigonus; la reprend :
III, 260. Sa manœuvre à la bataille con-
tre Antigonus, 276. Envoie demander à
Démétrius sa fille Stratonice en mariage,
277. Entrevue de ces princes, et noce de
Séleucus avec Stratonice, 278. Procédé
injuste de Séleucus envers son beau-père,
ibid. Discours qu'il fait devant l'as-
semblée générale du peuple pour marier sa
femme Stratonice à son fils Antiochus,
283. Va en Cilicie pour s'o poser à Dé-
métrius, 290. Engage les troupes de Dé-
métrius à passer de son côté, et est pro-
clamé roi, 291, 292. Beau mot de lui,
292.

SELLASIE. Bataille de Sellasie : II, 72.

SEMPRONIUS GRACCHUS (Tiberius), con-
sul. Sa réputation; nomme lui-même ses
successeurs au consulat : I, 674. Usage
augural qu'il avait ignoré; il déclare sa
faute au sénat, *ibid.* et mourir.

SEMPRONIUS INDITRUS. Belle action de
lui : III, 533. Tue en défendant Galba,
ibid.

Sénat. Celui de Lycurgue : I, 147.

Sénateurs romains. Leur établissement
par Romulus : I, 105, 106. Appelés pères
concrets, 106. Cent sénateurs sabinos
ajoutés aux cent sénateurs romains, 113.
Seuls juges de tous les procès : III, 239.
Sénateurs assemblés chez Othon, sur le
point d'être massacrés par les soldats,
sont sauvés par Othon, 339.

Sénateurs spartiates ; comment étaient élus : I, 166. Cette élection hâchée par Aristote, et pourquoi, 181, 182. Ce que faisait le sénateur qui avait été élu, 166. Honneurs qu'on lui rendait, *ibid.*

Sénèque ; comment sauva Othon : III, 528.

SEPTIMIUS, qui avait servi sous Pompée, lui passe son épée au travers du corps, près des rivages de l'Égypte : II, 580.

SEPTIMULIUS, ami d'Opimius, lui porte la tête de Caius Gracchus : III, 247. Sa basse cupidité, *ibid.*

Sépulture. Un général vainqueur qui demandait aux ennemis la permission d'enterrer les morts paraissait, par cela seul, renoncer à la victoire. Exemple de Nicias : II, 365.

SÉQUANAIS, peuples de la Gaule : II, 692.

SÉRIPHÉ. Mot piquant de Thémistocle à un habitant de Sériphé : I, 521.

Serpent. Fable du serpent dont la queue révolée contre la tête le fit périr ; image de ceux qui gouvernent au gré du peuple : III, 175.

SESTORIUS. Il perd un œil à la guerre ; est plus continent que Philippe, plus fidèle à ses amis qu'Antigonos, plus humain envers ses ennemis qu'Annibal ; égal à Métellus par son expérience, à Pompée par son audace, à Sylla par ses succès. Tout banai qu'il est, il tient tête à toute la puissance romaine. S-s traits de ressemblance avec Eumène de Cardie : II, 456. Son origine peu distinguée à Nursie, ville des Sabins, *ibid.* Il est bien élevé par sa mère Rhéa ; sa tendresse pour elle, *ibid.* Il réussit d'abord dans le barreau ; il tourne ensuite toute son ambition du côté des armes, *ibid.* Il fait sa première campagne sous Cépion, y est blessé, et se sauve en traversant le Rhône à la nage, *ibid.* et *suiv.* Il sert sous Marius, et va comme espion dans le camp ennemi ; il mérite, par la manière dont il remplit sa commission, le prix du courage ; sa valeur et sa prudence pendant cette guerre, 437. Il va servir en Espagne sous le consul Didius, *ibid.* Il se sauve de la ville de Castulon, rallie ceux qui en peuvent sortir, et faisant le tour des murs, trouve la porte ouverte, surprend les Barbares, et les passe au fil de l'épée, *ibid.* Il marche sur la ville des Gyriséniens, qu'il trompe par un déguisement. S'en empare, massacre une partie des habitants, et fait vendre l'autre, *ibid.* De retour à Rome, il est nommé questeur. Il est chargé de lever des troupes et de faire forger des armes ; son zèle et son activité dans cette double commission, *ibid.* et *suiv.* Il se signale par les plus grands traits de valeur ; il se glorifie de la perte de son œil, 458. Honneur singulier que lui rend le peuple ; le

consulat lui est refusé. Il embrasse le parti de Cinna, et travaille à ranimer celui de Marius, *ibid.* Il prend la fuite avec Cinna : ils sont bientôt en état de recommencer la guerre, *ibid.* Il conseille à Cinna de ne pas recevoir Marius. Apprenant qu'il a été mandé par Cinna, il convient qu'on ne peut pas le refuser. Il adoucit un peu Cinna, *ibid.* et *suiv.* Il fait tuer tous les satellites de Marius dans leur camp. Il désespère de remédier au désordre des affaires ; il part pour l'Espagne. Il ne peut obtenir des Barbares le passage, qu'en leur payant une somme considérable ; il apaise ses soldats, qui en paraissent indignés, 459, 460. Il trouve cette province très prévenue contre toute espèce d'autorité ; il s'attache à la gagner par sa douceur ; il oblige ses soldats de camper hors des villes. Il incorpore dans ses troupes les Romains établis en Espagne ; il tient par-là les villes sous sa dépendance, 460. Il envoie Julius Salinator pour garder les passages des Pyrénées. Il se réfugie à Carthage-la-Neuve, et passe en Afrique chez les Maurusiens, *ibid.* Il repasse en Espagne, et en est repoussé ; il aborde à Pityuse, et bat la garnison d'Annus ; il se dispose à attaquer Annus sur mer, *ibid.* Il est poussé par une violente tempête contre les rochers, et est porté sur des îles, où il s'arrête quelque temps ; il passe le détroit de Cadix, et débarque en Espagne. Il y rencontre des patrons de navire, arrivés des îles Atlantiques ou Fortunées. Il conçoit le désir de se retirer dans les îles Fortunées, 461. Il va au secours des ennemis d'Ascalis, et assiège ce prince dans la ville où il s'est retiré, *ibid.* et *suiv.* Il défait et tue Paccianus, force ses troupes à se joindre aux siennes, et prend d'assaut la ville de Tingis, où était Ascalis, 462. Il fait ouvrir le tombeau du géant Antée sur lequel il immole des victimes, *ibid.* Devenu maître du pays, il traite avec douceur les habitants. Éloge de ses grandes qualités politiques et militaires, *ibid.* Il part d'Afrique pour aller commander les Lusitaniens, met une armée sur pied, et soumet la partie d'Espagne voisine de la Lusitanie, 463. Sa douceur lui gagne ces peuples ; il en loie aussi la ruse pour les attirer ; il se sert d'une jeune biche, qu'il dit lui avoir été donnée par Diane. Il fait croire aux Barbares que cet animal lui fait connaître l'avenir, et les soumet par-là à ses volontés, *ibid.* Progrès extraordinaires de sa puissance ; il tient tête aux armées les plus puissantes ; il défait Cotta dans un combat naval. Il s'était endurci aux plus durs travaux ; il se portait partout avec rapidité, et ne laissait pas respirer un instant le général ennemi, 465 et *suiv.* Il propose un défi à Métellus. Il trouve le

moyen de faire parvenir de l'eau aux Langobries; il bat Aquinus, et oblige Métellus de lever le siège, 445. Il veille à l'éducation des enfans des premières familles, et leur fait porter de ces ornemens d'or appelés bulles, 446. Il se trouve à la tête de forces considérables et reçoit chaque jour de nouvelles troupes. Il laisse aller les Barbares à l'ennemi; ils sont battus; il leur porte secours; il leur fait sentir que la patience réussit mieux que la force, *ibid.* et *suiv.* Il use de stratagème pour réduire les Characitiniens. Il paraît supérieur à Pompée, soit dans l'attaque, soit dans la défense. Il fixe par-là à son parti un grand nombre de villes; il assiège celle de Lauron; il s'empare d'une colline très avantageusement située. Il prend la ville et la brûle, 447, 448, 449. Il reçoit plusieurs échecs; ses lieutenans sont battus; il répare ses défaites, et se rend plus admirable que les vainqueurs, 449, 450. Il vole au secours de son aile gauche, qui était presque défaite; rallie les fuyans, et les ramène contre Pompée, qu'il met en fuite. Il fait un grand carnage des troupes d'Afranius. Il décampe à l'approche de Métellus; son motif à ce sujet, 450. Son regret d'avoir perdu sa biche blanche; il la fait tenir cachée jusqu'au lendemain; elle lui est ramenée; et il la fait lâcher pendant qu'il donne audience, après avoir annoncé que les dieux lui ont fait connaître qu'il lui arrivera bientôt quelque chose d'heureux, *ibid.* et *suiv.* Il en vient aux mains avec les ennemis sur les terres des Saguntins; il pousse jusqu'à Métellus, qui est blessé, 451. Il se retire dans une ville qu'il fait fortifier. Il trompe les ennemis; et pendant qu'ils s'occupent du siège, il fait faire, par ses officiers, de nouvelles levées; il va les joindre; il passe sans peine à travers les ennemis; il leur coupe les vivres sur terre et sur mer, et oblige les généraux de se séparer, *ibid.* Il met Pompée dans un grand embarras; il montre de la magnanimité dans toute sa conduite, *ibid.* et *suiv.* Il ne donne aux Espagnols aucune part à l'autorité, et ne leur accord rien au préjudice des Romains, 452. Son amour extrême pour sa patrie; désir qu'il a d'y retourner. Sa tendresse pour sa mère; sa douleur profonde lorsqu'il apprend sa mort, *ibid.* et *suiv.* Son traité avec Mithridate est une preuve de sa grandeur d'âme. Il envoie à Mithridate pour général, Marcus Marius, 453, 454. Il oublie sa douceur naturelle, et fait mourir ou vendre les jeunes Espagnols qu'il faisait élever à Osca. Il reçoit un coup d'épée d'Antonius, et expire, 453, 456.

SERVILIA, sœur de Caton; méchante et débauchée; répudiée par Lucullus: II, 344, 345.

SERVILIUS, homme consulaire, avait tué ses ennemis dans vingt-trois combats singuliers; son discours pour la défense de Paul-Émile; il lui fait décerner le triomphe: I, 588.

SERVILIUS, augure, accusé de concubinage; suites de cette accusation: II, 308.

SERVILIUS, ami de Sylla. Refus qu'il essuya du temple: II, 247.

SERVIVS GALBA, s'oppose au triomphe de Paul-Émile: I, 587.

SESTERTIUM, quel était ce lieu, et à quel usage destiné: III, 534, 537.

SETRUM, ville d'Italie: II, 718.

Sext lix, mois d'août chez les Romains; l'enlèvement des Sabines arriva dans ce mois: I, 108.

SEXTILIUS, gouverneur d'Afrique pour les Romains; il en fait sortir Marius: II, 188.

Sibylles. Leur livres consultés dans les grandes extrémités; leurs prédictions devaient être rendues secrètes: I, 443. Leurs oracles sur la bataille de Chéronée: III, 108.

SICAMBRES, peuple de la Germanie: II, 694.

SICILE, consacrée à Proserpine, et donnée à cette princesse en présent de noces: I, 607.

SICINIUS BELLUTUS, l'un des premiers tribuns du peuple: I, 524.

SICYONE. Réputation de cette ville pour les arts et la peinture: III, 456, 457.

SICYONIENS défait par Périclès: I, 409.

SIGLIURIA, ville du Latium, bâtie par Publ. cola: I, 288 et 503.

SIGNIUM, ville d'Italie: II, 264, 281.

SILANION. Sa statue de Thésée: I, 61.

SILANUS. Son avis quand on délibéra sur la punition de Catilina; plaisante explication qu'il donne à son avis pour se retracter: III, 47, 139.

SILLANIEN et SILLANIENNE, surnoms de Jupiter et de Minerve: I, 148.

SIMMIAS, accusateur de Périclès: I, 421.

SIMONIDE. Cité: I, 64, 68, 508, 627. Pourquoi il dit de Sparte qu'elle dompte les hommes: II, 482.

SINNAQUES (monts): II, 422.

SINNIS, brigand, appelé Ployeur de pins: I, 63. Comment il faisait périr ceux qui tombaient entre ses mains, 84.

SIPPUS, Romain, décrié pour sa mollesse: III, 35.

SIRIS, fleuve de la grande Grèce: II, 150.

SISIMETURES. Sa lâcheté: II, 646.

SISMATIA, non du tombeau de ceux qui furent écrasés par un tremblement de terre arrivé à Sparte: II, 298.

SOCRATE, ami d'Alcibiade; leur attachement réciproque: I, 477, 478. Il sauve la vie à Alcibiade, 480. Sa patience envers sa femme et ses enfans: II, 51, 52. Sujet à la mélancolie, 207. Il désapprouve la guerre des Athéniens en Sicile, 573. Démon de

Socrate, livre intéressant de Plutarque : I, 34.

Soliel. Quel mouvement les mathématiciens lui attribuent : III, 2, 3.

Solitude. Son effet est de produire l'opiniâtreté : I, 530, 535.

SOLON. Son origine, son caractère et ses mœurs. Il se mit dans le commerce. Ses vers pouvoient le prouver de cas qu'il faisoit des richesses, en comparaison de la vertu. Sa grande dépense et sa vie sensuelle, attribuées au commerce. Il se met, dans ses vers, plutôt au nombre des pauvres que des riches : I, 252, 253. Il s'applique à la poésie; il traite en vers des sujets de morale et de politique; son peu de connaissances en physique, 233, 234. Son entrevue et son amitié avec Anacharsis 235. Il va à Milet voir Thalès; il lui témoigne sa surprise de ce qu'il ne s'étoit pas marié. Sa douleur sur la fausse nouvelle de la mort de son fils, *ibid.* et *suiv.* Il contrefait le son. Il compose un poème appelé *Salamine*. Il est nommé général; il emploie la ruse contre les Mégariens, 237. Il prouve que *Salamine* appartenait aux Athéniens, 238, 239. Il acquiert une grande considération par ce succès et par une harangue qu'il prononce, 239. Il détermine ceux qui avoient violé le temple de Minerve à se présenter en justice, 240. Il est aidé par Épiménide à rédiger ses lois, *ibid.* Il est élu archonte, et chargé de faire de nouvelles lois, 241. Il est sollicité de se faire roi; il refuse. Mot qu'il dit à ce sujet, 242. Sa conduite ferme dans le gouvernement; il conserve dans ses lois ce qui lui paraît supportable dans les anciennes, *ibid.* et *suiv.* Son mot sur les lois qu'il avait données aux Athéniens, 243. Abolition des dettes; suppression de la contrainte par corps, *ibid.* Il augmente les mesures et la valeur des monnaies; il se vante d'avoir affranchi les terres engagées pour dettes. Peine qui lui attire cette loi, *ibid.* et *suiv.* Il est chargé de réformer le gouvernement; il est revêtu d'un pouvoir illimité, 244. Il commence par abroger les lois de Dracon, 245. Il fait quatre classes de citoyens suivant le revenu, *ibid.* Ce qu'il dit dans ses poésies de la compensation des pouvoirs. Il permet à tout Athénien de prendre la défense d'un citoyen insulté. Son mot relatif à cette loi, *ibid.* et *suiv.* Il compose l'aréopage des anciens archontes; il crée un second conseil de quatre cents membres, 246. Sa loi sur ceux qui ne prennent point parti dans une sédition; sa loi sur les riches héritières qui ont été épousées par des maris impuissants, *ibid.* et *suiv.* Il ordonne aux nouveaux mariés de se renfermer pour manger du coing, et au mari de voir sa femme au moins trois fois par mois. Il proscriit les dols pour les ma-

riages, 247. Sa loi qui défend de dire du mal des morts, d'injurier personne dans les temples, les tribunaux, les assemblées et les jeux, 248. Il donne le pouvoir de tester; il borne les dotations, et n'autorise que celles qui auront été faites librement. Il régle la dépense des femmes; il proscriit les pratiques superstitieuses; il fixe les dépenses des funérailles, *ibid.* et *suiv.* Il tourne du côté des arts l'industrie des Athéniens. D'effrayer de Lycurgue et de Solon à cet égard, 249. Il fut obligé de prescrire le travail et de punir l'oisiveté. Loi qui dispense un fils de l'obligation de nourrir son père, quand celui-ci ne lui aura pas fait apprendre un métier, *ibid.* Autre loi qui dispense de la même obligation les enfants nés d'une courtesane. Motif de cette loi. Il défend aux Athéniens de vendre leurs filles, *ibid.* Sa loi sur les étrangers qui pourraient devenir citoyens d'Athènes; sa loi sur les repas publics. Il ne donne de force à ses lois que pour cent ans, et les fait écrire sur des rouleaux de bois. Le conseil jure d'observer ses lois, 251. Son observation sur l'inégalité des mois, et sur la différence du cours du soleil et de la lune; il nomme le jour où la lune atteint et devance le soleil, la vieille et la nouvelle lune; et le jour suivant, il le nomme néomonie, *ibid.* Il demande un congé de dix ans pour voyager. Il va en Egypte; il y a des entretiens philosophiques avec Psénophis d'Héliopolis, et avec Sonchis le Sasse. Il apprend d'eux le récit de l'île Atlantide, qu'il mit en vers. Il passe en Chypre, où il se lie d'amitié avec Philocypre; il lui persuade de changer la position de sa ville. Il l'aide à la reconstruire, et à y faire régner l'abondance, 252. Son entrevue avec Crésus, traitée de fausseté par quelques auteurs; récit de cette entrevue. Il cherche à adoucir Crésus; leçons de morale qu'il lui donne. Sa réponse noble à Esope, *ibid.* et *suiv.* Il trouve, à son retour à Athènes, les esprits portés à un changement dans le gouvernement; il s'abouche avec les chefs des partis pour les ramener, 255. Il va entendre Thespis, et lui demande s'il n'a pas honte de mentir si publiquement. Son mot remarquable sur la réponse de Thespis, *ibid.* Il n'est point dupe d'une fourberie de Pisistrate; il s'oppose avec force à sa demande. Ses vers où il peint le caractère faux de Pisistrate, 256. Il reproche aux Athéniens leur lâcheté; il rentre chez lui, et refuse de prendre la fuite. Il est consulté souvent par Pisistrate, qui suit ses conseils, *ibid.* et *suiv.* Il traite en vers le récit de l'Atlantide; il l'abandonne, 257. Sa mort deux ans après l'usurpation de Pisistrate. Ses cendres n'ont pas été semées dans l'île de *Salamine*, 258.

SOLON, de Platon : III, 21.

SOLOON. Son histoire : I, 75.

SOPHAX, fils d'Hercule et de Tingès, fonda Tingis, qu'il appela ainsi du nom de sa mère : II, 442.

SOPHOCLE, général des Athéniens avec Périclès; ce que Périclès lui dit : I, 299.

SOPHOCLE, poète tragique, logea chez lui Esculape : I, 190. Soit que Bacchus eut de lui après sa mort, *ibid.* et 215. Cité, 626. En quelle occasion et à quel âge il fit jouer sa première pièce, et remporta le prix sur Eschyle : II, 291. Sa modestie 374. Cité, 581, 602. Sentiment de ce poète blâmé : III, 2. Beau mot de lui, 510.

SORNATIUS, lieutenant de Lucullus, bat Ménandre, lieutenant de Mithridate : II, 522, 525. Est laissé dans le Pont avec six mille chevaux, 550.

SOSIBIUS. Cité : I, 165.

SOSIS, audacieux et méchant, regardait la perfection de la liberté à ne mettre aucune borne à la licence; accuse Dion : III, 587, 588. Fait une fausse accusation contre lui; est mis à mort, *ibid.*

SOSO, sœur d'Abantidas et femme de Prophanthes, frère de Clinias : III, 450. Comment elle sauve Aratus, qu'elle avait réfugié chez elle, *ibid.*

SOSSIUS SÉNÉCION. Ptolarque lui dédie ses Vies parallèles : I, 59, 82.

SOSSIUS, lieutenant d'Antoine; ses exploits en Syrie : III, 522.

SOSTRATE, l'un des capitaines de Syracuse; services qu'il avait rendus à Pyrrhus; obligé de s'éloigner : II, 158.

Soteria, nom d'un sacrifice fait à Aratus : III, 484.

SOTION, historien : II, 649.

SOÛS, roi de Sparte, fut un des plus célèbres de ses rois; sous son règne les Spartiates soumettent les Ilotes, et conquièrent une grande partie de l'Arcadie; comment il se tire d'un poste difficile, où il manquait d'eau et était asségé par des Clitoriens : I, 144.

SPARAMIXAS, l'un des eunuques d'Artaxerxe. Sa conversation avec Mithridate : III, 499, 500.

SPARTACUS, chef de gladiateurs et auteur de la guerre dite de Spartacus : II, 400. Sa grandeur future prédite par sa femme, *ibid.* Remporte plusieurs avantages sur les généraux romains, 401, 402. Se trouve enfermé dans la presqu'île de Rhégium, 402. Battu par Crassus, il bat ensuite un détachement de l'armée de ce général, 403, 404. Son dernier combat; il est tué après avoir fait des prodiges de valeur, 404.

SPARTE fut long temps dans la licence et l'anarchie avant la réforme de Lycurgue : I, 145. Différence du législateur de

Sparte et de celui de Rome, par rapport aux sacrifices, 690. Lois de Sparte relatives au mariage : II, 252. Tremblement de terre à Sparte, ravages qu'il y cause, 298. Simonide dit que Sparte dompte les hommes, 482. Avec quel courage elle reçoit la nouvelle de la défaite de Leuctres, 504, 505. Comment on y traitait les fuyards, 505.

SPARTIATES. Apophthegmes de plusieurs Spartiates : II, 161. Leur habileté dans la tactique; ils ne changeaient jamais leur ordre de bataille en présence de l'ennemi; Cléombrote ayant voulu le faire à Leuctres, est entièrement défait, 654, 655. Un ancien orateur portait que les Spartiates iraient un jour habiter la Libye : II, 227. Ils privent de la couronne plusieurs de leurs rois, 274. Réplique d'un Spartiate à un Argien : II, 507. Leur usage de reporter à Sparte les corps de leurs rois, 514.

SPARTON, général des Béotiens, gagne la bataille de Coronée sur les Athéniens, commandés par Tolmides : I, 496.

SPARTON, de Rhodes, est délivré par Phocion : III, 14.

SPHERCHIUS, fleuve de Thessalie : I, 80.

SPHÉRUS, philosophe stoïcien, vint des bords du Borysthène à Sparte : III, 189. Disciple de Zénon le Citien, *ibid.*

SPHETTE, bourg d'Athènes : I, 66.

SPHODRIAS veut s'emparer du port Pirée : III, 501. Absous en faveur de son frère, 502.

SPHAGITIDES (nymphes). L'oracle de Delphes ordonne aux Athéniens de leur adresser des prières : II, 12.

SPINTHER, cousin. Sa politique : II, 558.

Spirale. Sorte d'ordonnance de bataille : II, 75.

SPITHRIDATE, lieutenant de Darius, attaque Alexandre et est tué par Clitus : II, 60.

SPURINA, lieutenant d'Othon, en danger de perdre la vie pour avoir voulu rétablir la discipline parmi les troupes : III, 541.

SPURIUS CARBILIUS est le premier Romain qui répudie sa femme : I, 126.

SPURIUS POSTUMIUS, compagnon de Tiberius Gracchus et son rival en éloquence : III, 22.

STASIGRATES, architecte : II, 656.

STATIRA, sœur de Mithridate; sa mort : II, 524.

STATIRA, fille de Darius, femme d'Alexandre : II, 654. Elle est mise à mort par ordre de Roxane, 659, 660.

STATIRA, femme d'Artaxerxe : III, 492. Sa bonté, son affabilité, *ibid.* Ses rapproches à Parysatis. Elle lui devient odieuse, 495. Empoisonnée, 502.

STATIUS MARCUS, égorgé Pison : III, 535.

Statue. Celui des thesmothètes qui aurait violé une loi de Solon était obligé de consacrer dans le temple de Delphes une statue d'or de son propre poids : I, 251. Statue de Junon, transportée à Rome du temps de Camille, qui a parlé, 348, 349. Autres qui ont sué ou soupiré, et qui ont fait des signes des yeux, 349. Statue de la Fortune des femmes; paroles qu'elle prononça, 346, 347. Cause de la sueur, des pleurs et des gouttes de sang qui ont paru couler des statues, 347. Statues des tyrans, jugées comme criminelles et vendues comme esclaves, 618. Statue de Mithridate, haute de six pieds, toute massive d'or, portée au triomphe de Lucius, avec son bouclier tout couvert de pierres : II, 344. De Pallas, massive d'or, sur un palmier de bronze, offerte des Athéniens, 372. D'Antoine à Albe, toute dégouttante de sueur : III, 541. De Bacchus à Athènes, enlevée par un tourbillon de vent, et portée dans le théâtre, *ibid.* De Jules César, se tourne tout d'un coup du côté de l'orient par un temps calme, 540.

STATYLLIUS, jeune homme, se piquait d'un grand courage; voulait imiter la fermeté de Caton : III, 78. Il offre à Brutus de passer au travers des ennemis, 441. Il exécute ce projet, et est tué en revenant, *ibid.*

STÉPHANUS, jeune garçon : II, 628.

STÉLISÉUS, de Céos, aimé d'Aristide et de Thémistocle : II, 3.

STÉSIBROTE. Cité : I, 326, 399, 415, 421 ; II, 286.

STRÉNIS, fameux sculpteur : II, 329.

STRÉNIS, orateur d'Himère. Son audace et sa magnanimité : II, 527.

STILBIDAS, devin expérimenté de Nicias : II, 582.

STILPON, philosophe stoïcien, considéré par Démétrius à la prise de Mégare : III, 262. Ses réponses à Démétrius, *ibid.*

STIRE, bourg d'Athènes : I, 496.

STOÏCIENS. Leur paradoxe, que l'homme de bien est seul libre : III, 79.

STRABON, père de Pompée, grand homme de guerre; haï des Romains; arraché du lit funèbre : II, 521.

STRABON le géographe. Cité : I, 262, 535 ; II, 721.

STRATOCLÉS, grand flatteur. Édit qu'il fait en faveur d'Antigonis et de Démétrius : III, 265. Son caractère, *ibid.* Dérout impie qu'il fait en faveur de Démétrius, 271. Plaisant avis qu'il donne, 275.

STRATON, rhéteur, ami particulier de Brutus : III, 442. Présenté à Auguste par Messala, *ibid.* Sert fidèlement César à la

bataille d'Actium; réponse adroite qu'il lui fait, *ibid.*

STRATONICE, femme de Séleucus, mariée à son beau-fils Antiochus : III, 283.

STRATONICE, fille d'un musicien, concubine de Mithridate; elle livre à Pompée la forteresse où ce roi avait déposé la plus grande partie de ses richesses; elle en garde une grande partie : II, 548, 549.

STRATONICUS. Sa raillerie sur les Lacédémoniens : I, 170.

STROÏBUS, lecteur de Callisthène : II, 645.

STYRIS, ville de la Phocide : II, 284, 285.

SUKVES. Peuples de la Germanie, le plus belliqueux : II, 694.

Suffrages, donnés par tribu ou par centurie : I, 534. Donnés de dessus les toits des maisons : III, 257.

Suicide, regardé par Cléomène comme une lâcheté; son discours à Thértycion, qui l'engageait à se tuer : III, 210.

Suite (barbouillés de). A qui l'on donne ce nom, dans la ville de Styris en Phocide : II, 284, 285.

SULPICIUS, tribun militaire, s'abouche avec Brépus, et règle avec lui la capitulation du Capitole : I, 564, 565.

SULPICIUS, tribun de Rome. Son caractère : II, 182, 183, 245, 246. Avait toujours autour de sa personne six cents chevaliers romains, 182, 183. Lois pernicieuses qu'il fait passer; tue le jeune Pompeius, 246. Trahi par un de ses esclaves, est égorgé, 247.

SULPICIUS GALBA, cité : I, 110. Général chargé de la guerre contre Philipe; sa conduite : II, 92. Consul, 111.

SULPICIUS RUFUS (Servilius), concurrent de Caton au consulat : III, 67.

Superstition, erreur de l'esprit, dans laquelle tombe Tullus Hostilius : I, 207. Accompagnée d'orgueil, et comment, 349. Fille de l'ignorance, 397. Superstition des Romains; combien grande, 538. Leur moyen de l'éviter, 675. Celle de se frotter à un homme heureux pour participer à son bonheur, fort ancienne : II, 271. Comparée à l'eau, et pourquoi, 658.

SURÉNA, homme distingué dans l'armée du roi de Perse; envoyé à Crassus; son éloge : II, 412, 415. Ruse qu'il emploie pour découvrir Crassus fugitif, 421.

Surnoms romains. Digression sur leurs origines : I, 5, 8.

SUTRIUM, ville prise par les Toscans, et reprise par Camille dans le même jour : I, 570, 571.

SYBARIS, rebâtie sous le nom de Thurium : I, 402.

SYBARITES. Ils croyaient que les Spartiates bravaient la mort, moins par amour

de la vertu que pour se délivrer de la vie austère qu'ils menaient : I, 638.

STICOPHANTES proprement dits : I, 250, 251.

SYLLA. Son origine, sa noblesse ; il est élevé dans un état très médiocre. Sa figure d'un rouge foncé, parsemée de taches blanches. Son caractère railleur, sa familiarité avec des bouffons ; son amour effréné pour les voluptés ; sa passion infame pour le comédien Métrobius ; son amour pour la courtisane Nicopolis : II, 238, 239. Il suit en Afrique Marius, dont il était le questeur. Réputation qu'il acquiert à l'armée par son courage. Et appelé par Bocchus, roi des Numides, à sa cour, 239. Il fait graver sur un cachet l'événement de Jugurtha fait prisonnier ; est nommé lieutenant, et en un le tribun des soldats. Il fait prisonnier Copillus, général des Gaulois Teutobages ; il attire les Marses dans l'alliance des Romains, 240. Il s'aperçoit que Marius est toujours son ennemi : il le quitte pour s'attacher à Catulus. Il soumet la plupart des Barbares qui habitaient les Alpes, *ibid.* Il procure des vivres en si grande abondance, que Catulus en eut de quoi fournir à l'armée armée. La haine de Marius aboutit au renversement de la république, *ibid.* Il brigue la préture, et est refusé ; il l'obtient l'année suivante. Il est envoyé en Cappadoce ; il taille en pièce les troupes nombreuses des Cappadociens et des Armeniens ; chasse Gordus du trône de Cappadoce, et y établit Aïobarzane, 241. Il reçoit Orobase, ambassadeur du roi Artaxe ; et dans l'audience qu'il lui donne, il se met au milieu entre Ariobarzane et Orobase. Cette fierté est blâmée par les uns et louée par les autres, *ibid.* Il est accusé de péculat par Censorinus. Il reçoit de Bocchus la statue de Jugurtha. Il se signale par les plus grands exploits : il passe pour le général le plus heureux. Il reconnaît et publie les faveurs de la fortune pour lui, et la bonne intelligence dans laquelle il avait vécu avec Métellus son collègue, *ibid.* et *suiv.* Il dit à Lucullus, dans ses commentaires de regarder comme certain que les dieux lui auront découvert la nuit en songe. Il lui raconte un prodige qui lui avait présagé sa brillante destinée. Sa grande confiance en la divinité ; sa conduite pleine d'inégalités et de contradictions, 245. Il ne fait aucune recherche sur les soldats qui avaient assommé Albinus, un de ses lieutenants, *ibid.* Il n'a fait son armée, parcequ'il voulait perdre Marius, et se faire nommer général contre Mithridate, *ibid.* Il est nommé consul avec Q. Pompeius, à l'âge de cinquante ans. Il épouse Cécilia, fille du grand-pontife Métellus ; il avait déjà eu deux femmes, Ilia et Elia. Il ré-

pudia Cécilia, comme stérile, et épouse très peu de jours après Métella. Il aime constamment Métella, 245 et *suiv.* Rigueur avec laquelle il rait la ville d'Athènes, quand il l'eut prise d'assaut. Son désir d'être chargé de la guerre de Mithridate. Divers prodiges, 424, 425. Est poursuivi jusque dans la maison de Marius ; il révoque la suspension de la justice, et conserve par là le consulat que Sulpicius avait ôté à Pompéius, 246. Il s'était rendu à son camp. Il marche vers Rome, et reçoit en chemin la députation de deux préteurs, Brutus et Servilius. Il s'arrête dans sa marche, inquiet du péril auquel il s'expose. Et rassuré par le divin Posthumus et par un songe, *ibid.* Il s'avance vers Rome ; il reçoit à Picus une nouvelle députation. Il envoie Basilus et Mommius se saisir de la porte Esquiline ; il menace de brûler la ville, et repousse Marius jusqu'au temple de la Terre, *ibid.* et *suiv.* Il fait porer un décret de mort contre Marius et Sulpicius ; il met en liberté l'esclave qui avait trahi Sulpicius, et le fait précipiter de la roche Tarpeienne. Il met à prix la tête de Marius, 247. Il prend pour consul Cinnus, qui était de la faction contraire ; il lui fait faire le serment de lui être fidèle. Est accusé par le tribun Virginius ; il se moque de l'accusation, et part pour aller faire la guerre à Mithridate *ibid.* et *suiv.* Son arrivée en Grèce ; tous les vils l'appellent dans leurs murs, excepté Athènes. Il en fait le siège, et met tout en usage pour l'emporter d'assaut. Il abat les parcs du Lycée et de l'Académie ; il pillé les temples d'Epidaure et d'Olympie, et envoie Caphys à Delphes, demander aux amphictyons les trésors du temple, 249. Il interprète un prodige en sa faveur, et fait enlever les trésors. Son désir extrême de prendre Athènes, *ibid.* et *suiv.* Il fait attaquer le quartier appelé Hentachale ; la ville est prise ; carnage et pillage horribles de la ville, 251. Il se laisse fléchir par les prières de deux bannis d'Athènes, M. dias et Calliphon, et par celles de plusieurs sénateurs romains. Il fait assiéger, par Curion, Aristion retiré dans la citadelle ; il se rend maître du Pirée, en brûle les fortifications et l'arsenal, *ibid.* et *suiv.* Il craint de manquer de vivres, quitte le pays maigre de l'Afrique, et passe dans les plaines de la Bœtie : il est blâmé de ce changement par la plupart de ses officiers. Il veut aller au-devant d'Hortensius, qui lui amenait un renfort considérable, 252. Il ne veut pas mener au combat les soldats, qui étaient effrayés. Ne voulant pas laisser ses troupes dans l'inaction, il les occupe à détourner le Céphise, et à creuser des tranchées dans la plaine, 253. Il leur commande d'atta-

s'emparer d'un poste favorable pour y placer un camp; ils s'en emparent à la vue des ennemis. Il envoie au secours de Chéronée, Gabinus avec quelques troupes qui sauvent la ville, 254. Oracle qui lui promet la victoire. Il passe l'Asius, et campe près d'Archelaüs, d'où il va reconnaître un lieu nommé Thurium; il range son armée en bataille; il donne l'aile gauche à Muréna, et garde pour lui la droite. Il fonde sur l'infanterie, et la charge de si près, qu'il rend inutiles les chars armés de faux; il la met en déroute. Il quitte son aile droite pour aller au secours d'Hortensius. Il retourne à son aile droite, envoie Hortensius soutenir Muréna, et par sa présence relève le courage de ses troupes. Il ne perd que douze hommes, *ibid. et suiv.* Les inscriptions qu'il met sur ses trophées montrent qu'il attribue ses succès à la Fortune autant qu'à son courage: il en érigé en trois endroits différents. Il célèbre ses victoires par des jeux de musique; il fait venir de la Grèce des juges pour distribuer les prix, 257. Il dépouille les Thébains de la moitié de leur territoire. Il apprend à Thèbes que Flaccus avait été nommé consul, et qu'il vient à la tête d'une armée. Il va au devant de lui par la Thessalie, et apprend à Miltée que Dorylaüs, général de Mithridate, est débarqué à Chalcis avec une armée de quatre-vingt mille hommes, et qu'il met tout à feu et à sang dans la Béotie, *ibid. et suiv.* Il fait tirer des tranchées dans la plaine, pour diminuer l'avantage des ennemis. Il saisit une enseigne, et pousse aux ennemis à travers les fuyards que son exemple et ses reproches ramènent. Il fait recommencer les travaux. Il tombe si rudement sur les ennemis, qu'il les met en fuite, et se rend maître de leur camp, *ibid. et suiv.* Il va s'aboucher avec Archelaüs; il rejette avec fierté les propositions de ce général. Sa réponse fait changer de ton à Archelaüs, et la paix est conclue. Il part, venant avec lui Archelaüs, qui tombe malade à Larisse; il en a le plus grand soin, 259, 260. Il se jette dans la Médie, et il fait le dégât. Il s'abouche à Dardane, dans la Troade, avec Mithridate. Après quelque discussion le traité est ratifié. Il réconcilie avec Mithridate les rois Ariobarzane et Nicondrus. Mécontentement des soldats sur cette paix: motif par lequel il la justifie, 261. Il marche contre Fimbrius; il écrase l'Asie de contributions. Part d'Éphèse et va à Athènes: il s'y fait initier aux mystères, et prend pour lui la bibliothèque d'Apellicon de Teos; il y trouve la plupart des ouvrages d'Aristote et de Théophraste, 262. Il va aux bains chauds d'Edepe, pour un commencement de goutte. Il descend vers la mer pour s'embarquer à Dyrrachium, et

passer de là à Brunduse. Il fait éloigner une satire, dont le cri sauvage et innatiqué lui inspire de l'horreur, 262 et *suiv.* Ses soldats viennent le rassurer sur la crainte qu'il a qu'ils ne le quittent en arrivant en Italie, et lui offrent le produit d'une contribution commune, qu'il refuse. Il traverse la mer pour aller combattre contre quinze chefs de faction. Il a des présages certains de ses succès futurs, 263. Il défait, sans ranger ses troupes en bataille, Marius et Norbanus, et blige ce dernier de se renfermer dans Capoue. Cette victoire retient ses soldats auprès de lui. Il débarque à Scipion son armée, *ibid. et suiv.* Il accepte la bataille qui lui est présentée par le jeune Marius. Songe dans le quel il croit voir le vieux Marius avertir son fils de se garder du lendemain. Il fait venir auprès de lui Dolabella, 264, 265. Ses troupes fatiguées de travail restent couchées à terre, et ses officiers l'engagent à différer la bataille; il y consent. Ses soldats, irrités par les bravades de Marius, fondent sur les ennemis, les mettent en fuite, et en font un grand carnage. Ses lieutenants défont, presque sans perte, des armées nombreuses, 265. Le dernier ennemi qu'il eut à combattre fut le Samnite Télius. Il envoie Balbus à Rome devant lui; l'arrive aussitôt, et se prépare au combat malgré les représentations de Torquatus c. de Dolabella, *ibid. et suiv.* Il vole au secours de son aile gauche fort maltraitée, et n'échappe à la mort que par la présence d'esprit de son écuyer. Sa prière à Apollon, dont il avait une petite figure d'or qu'il portait dans son sein, à toutes les batailles, 266. Son aile gauche est entièrement défaite, et les fuyards l'entraînent lui-même dans son camp, *ibid.* Effroi des Romains dans la ville. Trois mille ennemis se rendent à lui; il ne les reçoit qu'à condition qu'ils lui rendront quelque service; il renferme le reste de ces trois mille avec les autres, jusqu'au nombre de six mille, dans l'hippodrome, 267. Il assemble le sénat dans le temple de Bellone, et fait ma sacrer ces six mille hommes par ses soldats. Il dit froidement aux sénateurs effrayés que ce sont quelques mauvais sujets qu'il fait crâtier, *ibid.* Comparaison de sa tyrannie avec celle de Marius; changement extraordinaire que sa grande fortune produit en lui, *ibid.* Il sacrifie une foule de citoyens au ressentiment de ses amis. Proscriptions qui se succèdent pendant plusieurs jours: excès auxquels il les porte; elles s'étendent dans toutes les villes d'Italie, 268. Un grand nombre de proscriés ne périssent qu'à cause de leurs richesses. Il va à Préneste; il y fait égorger, en sa présence, douze mille hommes. Il se nomme dictateur avec le pouvoir le

plus absolu. Il fait vendre à l'encan les biens des proscrits, et préside lui-même à cette vente, 269. Il enlève des femmes à leurs maris, et les force d'en épouser d'autres, il oblige Pompée de répudier sa femme pour lui faire épouser Emilia, fille de Scaurus et de Métella; il l'arrache à Manius Glabrio, dont elle était enceinte, *ibid.* Magnificence de son triomphe; nouveauté des dépouilles qui y sont portées en pompe; ce qui en fait le plus bel ornement, 270. Son discours au peuple, dans lequel il fait l'apologie de sa conduite, et ordonne qu'on lui donne à l'avenir le surnom de *Félix*; il prend celui d'*Epaphrodite* en écrivant aux Grecs; il le fait mettre sur ses trophées en Béotie, *ibid.* Il se démet de sa dictature, et rend au peuple les élections consulaires. Il se tient tranquillement sur la place avec une confiance bien étonnante, *ibid.* Prédiction qu'il fait à Pompée. Il consacre à Hercule la dime de ses biens, et donne au peuple des festins magnifiques, *ibid.* et *suiv.* Sa femme Métella meurt pendant ces réjouissances. Il la fait transporter encore vivante dans une autre maison, 271. Il viole les lois qu'il avait faites pour borner la dépense des funérailles. Il n'observe pas non plus ses réglemens sur la simplicité des repas, *ibid.* Il épouse Valéria, fille de Mesala. Ce mariage ne fait pas cesser ses liaisons infâmes avec des comédiennes; sa vie débauchée développe en lui la maladie pédiculaire; il prévoit sa mort, et l'annonce dans ses commentaires; il en achève le vingt deuxième livre deux jours avant de mourir. Un songe lui en confirme l'approche, *ibid.* et *suiv.* Il apaise une sédition à Dicéarchie dix jours avant sa mort, 272. Il fait étrangler dans sa chambre, la veille de sa mort, le questeur Granius, *ibid.* Il meurt, laissant de Métella deux enfans en bas âge, *ibid.* Valéria accouche d'une fille posthume, qui est nommée Posthuma, *ibid.* Prodigueuse quantité d'aromates qu'on emploie à ses funérailles; on en fait sa statue, 273. Parallèle de Lysandre et de Sylla, *ib.* et *suiv.*

SYLLACES, général des Parthes: II, 412.

SYNALUS, Carthaginois, commandant de Minoa: III, 381. Service qu'il rend à Dion: 382.

SYRACUSAINS. Fêtes qu'ils célébraient en l'honneur de Diaue: I, 686. Ils nomment trois généraux, au lieu de quinze qu'ils avaient: II, 373. Envient faire un sacrifice dans le temple d'Hercule, qui jusqu'alors avait été au pouvoir des ennemis, 383. Grande victoire qu'ils remportent, 383, 386. Ils font une fête solennelle le jour que Nicias est pris, 386.

SYRACUSE, ville de Sicile: état de ses affaires: I, 602, 603. Colonie de Corinthe, 603. Était environnée de marais où

l'on faisait en tout temps une pêche abondante d'anguilles, 616. Prise et livrée au pillage, 686.

SYRIENS, leur origine: II, 523, 524.

SYNNUS, roi des Triballes, défait par Alexandre: II, 605.

SYRUS, fils d'Apollon et de la nymphe Sinope, fille d'Asopus; les Syriens descendus de ce héros: II, 523, 524.

T.

Table, l'un des moyens les plus propres pour concilier l'amitié: II, 57. Populaire et dressée par l'humanité, combien plus estimable qu'une table somptueuse, 350. Tables de Sparte: de combien de personnes; comment chacun y contribuait: I, 152. Étaient une école de sagesse pour les enfans, 153. Comment on choisissait ceux qui devaient y être reçus, *ibid.* Table de Cléomène, roi de Sparte: III, 335, 336. Sa seconde table était celle des libations, *ibid.*

Tables astronomiques du temps de Varon: I, 103. Dressées pour l'explication des songes, II, 27. Tables où était le dénombrement des Syracusains, prises par les Athéniens: 374. Les devins en sont consultés, et pourquoi, *ibid.* Table de cuivre jetée par une fontaine de Lycie; oracle gravé sur cette table, 610, 611. Tables de Delphes, toutes d'argent et d'un grand prix: III, 221, 222. Tables tribunitiennes, gardées au Capitole, 150.

TACHOS se révolte contre son maître et se fait roi d'Égypte: II, 511, 512. Sa vanité et sa folle arrogance, *ibid.*

Tachygraphes, inconnus avant Cicéron; employés dans l'affaire de Cutilias: III, 48.

Tailles, du temps d'Aristide: II, 24. Doubles et triplées, *ibid.* Celles que payaient au trésor d'Athènes les étrangers 100.

TALASIIUS. On enlève pour lui une des plus belles Sabines; son mariage fut heureux; les Romains célébrèrent dans leurs noces son nom; opinions diverses sur ce nom: I, 107, 108.

TALAURES, ville du royaume de Pont: II, 524.

TANAÏS, fleuve confondu par Alexandre avec l'Orextas: II, 636.

Tapisserie. Le discours comparé par Thémistocle à une tapisserie: I, 329.

TARCAETIUS, roi des Albains; histoire fabuleuse: I, 97.

TARCONDÉMUS, roi de la Cilicie supérieure: III, 341.

TARENTE prise par Fabius, abandonnée au pillage; sommes que l'on en rapporte au trésor: I, 458.

TARPEIA. Erreurs de l'historien Antigonius et du poète Simulus à son sujet: I,

410. Elle fut enterrée dans la forteresse qui prit son nom, et qui fut ensuite nommée Capitoile; le nom de Tarpéia resta à la roche Tarpéienne, 411.

TARPÉIENNE (roche). C'était de là qu'on précipitait à Rome les criminels : I, 111.

TARPEIUS, condamné à mort par Romulus comme traître : I, 110.

TARQUIN l'Ancien. Il consacre la roche Tarpéienne à Jupiter, et fait transférer ailleurs les ossements de Tarpéia : I, 111, TARQUIN, roi, chassé de Rome : I, 277; tente de remonter sur le trône; conspiration formée en sa faveur, découverte et déjouée, *ibid.* et suiv.

TARQUINIE, vestale, dédiée à Mars un champ qui lui appartenait; prérogatives que cela lui procure : I, 282.

TARRUTAS, roi d'Épire : II, 116.

TARRUTIUS aime Larentia, et en mourant lui laisse de grands biens : I, 99.

TATIA, fille de Tatius, roi de Rome, et femme de Numa : I, 189.

TATIANUS, laissé pour garder les machines d'Antoine, battu et tué par Phraate : III, 324.

TATIENSES, nom d'une des premières tribus de Rome : I, 115.

TATIUS. Il refuse de rendre justice aux Laurentins; est assassiné en offrant un sacrifice à Lavinium; ses obsèques honorables sur le mont Aventin, près de l'Armentarium; sa mort n'excite aucun mouvement séditieux parmi les Romains, qui restent toujours fidèles à Romulus : I, 416, 117.

Taureau d'airain, adoré par les Cimbres : II, 175.

TAURION, lieutenant de Philippe, empoisonne Aratus : III, 483.

TAURUS, général des armées de Minos; sa cruauté envers les Athéniens qu'il avait eus pour prix de sa victoire aux combats gymniques : I, 67. Il est vaincu, et, selon d'autres, tué, par Thésée, 69.

TAURUS, montagne d'Asie : II, 351, 353.

TAXILE, roi de l'Inde, va trouver Alexandre; discours qu'il tient à ce roi; présents qu'ils se font respectivement : II, 646, 647.

TAXILE, général de Mithridate : II, 232. Envoyé à Tigrane, 532, 533. Il court risque de la vie, *ibid.* Ce qu'il dit à Tigrane, 534.

TAYGÈTE (le mont), entr'ouvert par un tremblement de terre : II, 298.

TÉLAMON, fils d'Endéis et de Chariclo : I, 64.

TÉLAMON, port d'Étrurie : II, 189.

TÉLÉCLIDE. Beau mot qu'il dit à Timoléon : I, 606.

TÉLÉCLIDE, poète athénien, cité : I, 595, 407; II, 563.

TÉLÈS, homme de grande réputation pour son courage : I, 419.

TÉLÉTIAS, frère utérin d'Agésilas, est fait général de la flotte : II, 498.

TELLUS, en quoi heureux : I, 253, 275, 294.

TEMPÉ. Beauté de son paysage : II, 97, 577.

Temple de Jupiter Capitolin : I, 286. Ruse de Valérius, frère de Publicola, pour empêcher Horatius de faire la consécration de ce temple, *ibid.* Brûlé pendant les guerres civiles, et rebâti par Sylla, 287. Brûlé une seconde fois dans la sédition de Vitellius, et relevé par Vespasien, *ibid.* Brûlé pour la troisième fois, et rebâti par Domitien, *ibid.* Ce qu'il avait coûté à Tarquin, *ibid.* Et pour la dorure du dernier, *ibid.* Temple à la Fortune des femmes, 546. De Cérès Eleusinnienne et de Proserpine : II, 12. D'Héracle, où l'on évoquait les âmes des morts : II, 289. De la Liberté, bâti par Clodius sur le terrain de la maison de Cicéron : III, 149. D'Hercule, brûlé par la foudre dans la ville de Patras, 341. De Vesta, bâti à Rome par Numa pour y garder le feu perpétuel : I, 197.

Temp'es. Les païens n'enterraient point dans les temples, mais autour : I, 166.

Temps. Associé avec le travail, ce qu'il opère : I, 404. Pouvoir qu'il a à la guerre, 541. Est souvent plus utile que les armes, quand on sait en profiter : II, 146.

TENCHTÈRES, peuple de la Germanie : II, 694.

TÉRENTIA, femme de Cicéron. Son caractère : III, 158, 159. Cause de la haine qu'elle avait pour Clodius, 146. Pouvoir qu'elle avait sur son mari, et sa mauvaise humeur, *ibid.*

TERME (le dieu), Numa lui bâtit un temple : I, 201.

Termérien. Mal termérien, proverbe : I, 65.

TERNÉRUS cassait la tête aux passants : I, 65.

TERPANDRE. Cité : I, 162.

TERRACINE, ville d'Italie : II, 186.

Terre. Les pythagoriciens ne la plaçaient pas au centre du monde, mais ils lui faisaient décrire un cercle autour du feu, qui, selon ces philosophes, occupait le centre : I, 197.

TERTULIANUS, voyez *Turpilianus*.

TESSERAIRE. Quel officier c'était dans l'armée romaine : III, 531, 536.

Testaments. Usage des soldats romains de faire leur testament sur le champ de bataille, en nommant leur héritier devant trois ou quatre de leurs camarades : I, 526.

TEUCER, dénonciateur d'Alcibiade : I, 490.

TEUTAME, l'un des commandants des

Argyraspides : II, 472. Son envie contre Eumène, *ibid.* Conspire contre lui, 475.

Thais, fameuse courtisane, excite Alexandre à brûler le palais de Xerxès : II, 630.

Thalès. Fit le commerce : I, 233. Il est le seul de tous les sages qui ait porté au-delà des choses d'usage la théorie des sciences, 234. Son entretien avec Solon ; ses raisons pour ne pas se marier, 235, 236. Il prédit aux Miletieus que leur marché public serait transporté un jour dans le lieu le plus sauvage de leur territoire, où il ordonna qu'on l'enterrât, 240.

Thallus, fils de Cinéas. Sa valeur : III, 10.

Thargélia, fameuse courtisane. Son pouvoir parmi les Grecs : I, 412.

Théagène. Thébain. Se distingue dans la guerre soutenue par les Grecs contre Philippe de Macédoine : II, 607.

Thébains. Ne savaient pas parler : I, 477. Suspects aux Lacédémoniens, qu'ils venaient de secourir, 641. Un de leurs décrets, 642. Leur éloge, 662. Teuaient pour Philippe, II, 93. Embrassent le parti des Romains, *ibid.* Leur glorieuse retraite à la bataille de Chéronée : II, 495 et *suiv.* Passent l'Eurotas, et se retirent, 506. Saccagent la Laconie, *ibid.* Leur révolte et leur audace, 606. Leur punition, et calamités qu'ils souffrent, *ibid.* Les plus aguerris des Grecs : III, 106, 107. Grands services qu'ils avaient reçus de Philippe, *ibid.* Leurs guerres continuelles avec les Athéniens, *ibid.* Égorgent la garnison lacédémonienne, 111.

Thèbè, femme d'Alexandre, tyran de Phères, sensible aux mauvais traitements que Pélpidas souffrait de son mari, puise auprès de lui des sentiments de haine et de vengeance contre Alexandre : I, 659. Elle le fait tuer, 665, 666.

Thémistocle. Ne peut dormir à la pensée des trophées de Miltiade : II, 63, 310. Sa naissance obscure, 308. Il engage les jeunes gens des premières maisons à venir faire avec lui leurs exercices à Cynosarges, *ibid.* Il appartenait à la famille des Lycomèdes, dont il fit rétablir la chapelle brûlée par les Barbares, *ibid.* Son caractère fait pour les grandes choses ; ses occupations sérieuses dès sa première jeunesse. Pronostic que son maître fait de lui, *ibid.* et *suiv.* Son peu de goût pour les arts de pur agrément ; sa réponse aux railleries que lui faisaient ses camarades à ce sujet, 309. Il ne s'attache à Mnésiphile qu'après être entré dans l'administration, *ibid.* Impétuosité et inégalité de son caractère. Son père veut le détourner de l'administration des affaires, *ibid.* Il est pré de bonne heure dans le gouvernement. Son ambition. Sa rivalité avec

Aristide, et les causes ; différence de leur caractère, 310. Il prévoit que la bataille de Marathon ne serait que le prélude de plus grands combats, *ibid.* Il détermine les Athéniens à employer le produit des mines de Laurium à construire des galères ; il voulait les mettre en état de résister aux Éginètes, *ibid.* Ses motifs pour les engager à tourner leurs principales forces du côté de la mer. Il est blâmé par Platon. Son avis l'emporte sur celui de Miltiade, 311. Son amour pour l'argent venait-il d'avarice, ou de son goût pour la dépense ? Menace qu'il fait à Philides, qui lui avait refusé un poulain, *ibid.* Son désir d'être connu paraît en lui dès sa première jeunesse. Il engage un joueur de lyre à venir donner des leçons chez lui. Il entre en rivalité avec Cimon pour la dépense aux jeux olympiques, *ibid.* Il fait jouer à Athènes une tragédie à ses frais, et remporte le prix. Tableau et inscription qu'il fait faire pour consacrer cette victoire, *ibid.* et *suiv.* Il plaît à la multitude par sa popularité et par son impartialité dans les jugements. Son mot à Simonide à cette occasion, 312. Il forme une faction par le moyen de laquelle il fait bannir Aristide, *ibid.* Il parvient à écarter Epicles, qui allait être nommé au commandement de l'armée qui devait agir contre les Mèdes, *ibid.* Il fait condamner à mort l'interprète des ambassadeurs du roi des Perses. Il fait noter d'infamie Arthmius de Zélie, *ibid.* Il réconcilie toutes les villes de la Grèce. Nommé général, il veut engager les Athéniens à quitter la ville, et à aller par mer au-devant des Barbares. Il conduit par terre avec les Spartiates une armée en Thessalie. Il est envoyé à Artémisium avec une flotte, *ibid.* et *suiv.* Il détermine par son exemple les Athéniens à céder le commandement général à Eurybiade ; il prévient par ce conseil la perte de la Grèce. Il gagne Eurybiade, qui à l'approche des Barbares voulait rentrer dans l'intérieur de la Grèce, et l'engage à demeurer ; il lui donne pour cela l'argent que lui avaient envoyé les Eubéens, 313. Sa conduite envers le capitaine de la galère sacrée, qui pressait le départ, *ibid.* Avantage des premiers combats livrés par les Grecs aux Barbares, *ibid.* Il fait graver, sur des pierres qu'il disperse le long du rivage, une invitation aux Ioniens de se joindre aux Grecs, 314. Il a recours à des prodiges et à des oracles pour déterminer les Athéniens à quitter leur ville. Il suppose que le dragon de Minerve avait disparu de la cité, et, fit répondre par les prêtres que la déesse leur donnait l'exemple de prendre le chemin de la mer. Il explique dans le même sens l'oracle qui leur ordonnait de se sauver dans des murailles

de bois, 315. Il l'emporte enfin, et dresse le décret pour faire embarquer tous ceux qui étaient en âge de porter les armes; les vieillards, les femmes et les enfants sont envoyés à Trézène. Sentiments divers qu'excite la vue de cet embarquement général, *ibid.* et *suiv.* Il fait rappeler Aristide, banni par l'ostracisme. Sa résistance courageuse au dessein d'Eurybiade, qui voulait partir; sa modération ramène ce général à son opinion, 316. Sa réponse ferme à un officier qui s'opposait à son avis. Parole mortifiante qu'il dit à un Érérien, *ibid.* et *suiv.* Il dépêche secrètement un Persa à Xerxès pour le prévenir de la fuite des Grecs, et lui conseiller de les attaquer tout de suite sur mer. Il instruit Aristide de ce qu'il a fait par le moyen de Sicinur, 317, 318. Trois jeunes Perses faits prisonniers. Il est forcé par le divin Euphrantides de les sacrifier à Bacchus Omestes, 318. Son habileté à bien choisir le moment et le lieu du combat; il se bat contre Ariamène, amiral et frère de Xerxès, *ibid.* et *suiv.* Prodiges et présages favorables aux Grecs dès le commencement du combat. Les Grecs remportent la plus grande victoire qu'ils aient encore obtenue sur mer. On la doit au courage et aux talents de Thémistocle, 319. Il feint, pour sonder Aristide, de vouloir aller couper le pont de bateaux que Xerxès avait construit sur l'Hellespont, *ibid.* et *suiv.* Il prend le parti, de concert avec Aristide, d'envoyer à Xerxès un prisonnier nommé Arnaces, pour lui conseiller de prendre la fuite, s'il ne veut pas être enfermé par les Grecs; la suite justifie la prudence de Thémistocle et d'Aristide, 320. Le prix de la sagesse lui est décerné. Honneurs qui lui sont rendus à Sparte; admiration qu'il excite aux jeux olympiques; satisfaction qu'il en éprouve, *ibid.* Divers traits qui prouvent son extrême passion pour la gloire. Quelques-uns de ses apophthegmes. Son apologue sur le jour de fête et sur son lendemain, 321. Il s'occupe de rebâtir et de fortifier Athènes, et gagne, suivant Théopompe, les ephores à prix d'argent; suivant d'autres, il les trompe. Il fait fortifier le Pirée. Sa politique en cela blâmée, comme contraire à celle des anciens rois d'Athènes, 322. Son projet de brûler la flotte des Grecs dans le port de Pagases, rejeté par les Athéniens, *ibid.* Il s'oppose à la proposition qu'avaient faite les Lacédémoniens d'exclure du conseil des amphictyons les villes qui n'étaient pas entrées dans la ligue des Grecs contre les Perses; motif et sagesse de cette opposition; haine qu'en concevoient contre lui les Lacédémoniens, *ibid.* et *suiv.* Il se rend odieux aux alliés, en exigeant des contributions des îles; il se rend encore plus odieux en

rappelant sans cesse ses services, et en faisant ériger un temple à Diane Aristobule, ou de bon conseil, dans lequel il place sa statue. Il est condamné au bannissement par l'ostracisme, 323, 324. Retiré à Argos, il est soupçonné de complicité avec Pausanias, qui avait voulu livrer la Grèce à Xerxès, 325. Les Lacédémoniens souscrivent l'acte d'accusation portée contre lui. Il entreprend de se justifier par lettres; il se retire à Corcyre, dont il avait autrefois obligé les habitants; de là il s'enfuit en Épire; poursuivi par les Athéniens, il se réfugie chez Admète, qui le reçoit, *ibid.* Il se sauve en Asie, où ses amis lui font passer une grande partie de ses biens; ce qu'on en découvre est porté au trésor public, 326. Arrivé à Cumes, il s'aperçoit qu'Ergoteles et Pythodore étaient sur le rivage avec beaucoup d'autres pour l'arrêter; il s'enfuit à Égès en Éolie, chez Nicogène, *ibid.* Il a la nuit un songe qui dissipe ses frayeurs, et lui donne la confiance d'aller trouver le roi de Perse; il y est conduit dans une litière, *ibid.* et *suiv.* Il s'adresse à un seigneur persan, pour demander à parler au roi. Il consent à adorer le roi; il refuse de se nommer à d'autres qu'au roi. Son discours à Artaxerxe, 327, 328. Il est mandé le lendemain par le roi. Il craignait beaucoup, depuis qu'il avait vu les gardes de la porte s'emporter contre lui, et Roxanes lui tenir des propos menaçants. Il est rassuré par le bon accueil du roi; il est interrogé par le roi sur les affaires de la Grèce, 328, 329. Il demande un an pour apprendre la langue persane et pouvoir parler sans interprète, 329. Honneurs extraordinaires qu'il reçoit d'Artaxerxe; il obtient la confiance du roi; il réconcilie avec ce prince Démarate le Lacédémonien. Son mot à ses enfants sur sa nouvelle situation. Le roi lui donne cinq villes pour fournir à son entretien, *ibid.* Un satrape lui dresse des embûches dans un voyage qu'il fait sur les côtes maritimes. Averti en songe par la mère des dieux, il évite le danger; son bagage seul est insulté, et ses gens s'emparent des assassins, 330. Il bâtit un temple à la déesse à Magnésie, sous le nom de Dindymène, et en consacre prêtresse sa fille, *ibid.* Sa demande indiscrette d'une statue appelée l'Hydrophore lui attire l'indignation du satrape, le rend plus réservé, et le détermine à se retirer à Magnésie, où il vit tranquillement, *ibid.* Il reçoit l'ordre du roi d'aller commander l'expédition contre les Grecs. Il se donne la mort en s'empoisonnant à Magnésie, à l'âge de soixante-cinq ans, 331. Enfants qu'il eut de ses deux femmes, *ibid.* Tombeau que lui élèvent les Magnésiens: diverses opinions sur le lieu où il fut enterré. Hon-

neurs conservés à ses descendants, 551 et suiv.

THÉMISTOCLE, descendant du célèbre Athénien de ce nom, jouissait, du temps de Plutarque, des honneurs que les Magnésiens avaient accordés aux descendants de ce général : I, 552.

THÉNON, l'un des capitaines de Syracuse. Sa mort causée par l'infidélité de Pyrrhus : II, 158.

THÉOCRITE, le devin, comment tira de peine Pélipidas sur un songe qu'avait eu ce général : I, 654.

THÉODICTE, poète tragique : II, 611, 666.

THÉODORE, l'Eumolpide. Mot hardi de lui sur Alcibiade : I, 502.

THÉODORE, pédagogue d'Antyllus. Ses mauvaises actions, et sa punition : III, 554, 555.

THÉODORE l'athée. Argument qu'il fait : III, 27.

THÉODORE, devin de Pyrrhus : II, 120.

THÉODORE de Chio, maître de rhétorique ; conseille à Ptolémée de faire mourir Pompée : III, 428. Est puni du dernier supplice par ordre de Brutus, *ibid.*

THÉOGITON de Mégare. Sage avis qu'il donne : II, 20.

THÉOMNESTE, philosophe académicien, ami de Brutus : III, 421.

THÉOPHANE, capitaine des ouvriers dans l'armée de Pompée : III, 155. Bon mot de Cicéron à son sujet, *ibid.* Ses calomnies contre Rutilius : II, 549. Sa malignité réfutée par le bon naturel de Pompée, 559. Son avis sur la retraite que devait choisir Pompée, 579.

THÉOPHILE, gouverneur de Corinthe. Sa naissance et sa fortune : III, 546.

THÉOPHILE, célèbre armurier qui avait fait le casque de fer d'Alexandre : II, 626.

THÉOPHRASTE. Ses ouvrages tirés de la bibliothèque d'Apellicon de Téos, et publiés ensuite par Andronicus de Rhodes : II, 262; cité : I, 151, 257, 526, 421, 425, 481; II, 24, 216, 221, 568, 571, 485, 511, 600; III, 58, 102, 106.

THÉOPOMPE, roi de Sparte. Apophthegme de ce prince : I, 161.

THÉOPOMPE, polémarque de Sparte : I, 650.

THÉOPOMPE, historien, cité : I, 522, 526, 530, 501, 605; II, 489, 506, 508; III, 97, 105, 105, 107, 109, 115.

THÉOPOMPE, mythologue : II, 711.

Théores ; c'étaient des personnes choisies pour mener les pompes sacrées : III, 265.

THÉORIS, prêtresse d'Athènes, condamnée à mort sur l'accusation de Démosthène : III, 105.

THÉRAMÈNE. Pourquoi nommé Cothurne : II, 560.

THÉRIGION, Spartiate, ami de Cléomène : III, 195. Discours qu'il tient à Cléomène, 209, 210.

Théricleas, espèces de vases : I, 589.

THEAMODON, rivière de la Béotie : III, 108. Nommée depuis Aïmon. Conjectures sur ce nom, *ibid.*

THERMOPYLES. Le dernier combat des Thermopyles, quand donné : I, 514, 515.

THÉSÉE. Son histoire très mêlée de fables. Ses traits de ressemblance avec Romulus : I, 60. Son origine, *ibid.* et suiv. Sa naissance; étymologie de son nom. Elevé chez Pitthéus par Chonnidas. Ses statues et ses portraits par Parrhasius et Silanion, 61. Il consacre ses cheveux à Apollon, suivant l'usage, *ibid.* Il passait pour fils de Neptune. Instruit de sa véritable origine, il lève la pierre où étaient les signes cachés par son père, et se propose d'aller le joindre à Athènes, 62. Il veut imiter Hercule et braver tous les périls ; sa parenté avec ce héros. Son émulation au récit de ses exploits. Il part pour Athènes, 65. Il tue près d'Epidaure Périphètes, et il porta depuis sa masse. Il tue Sinnis, et rassure Périclès, fille de ce brigand ; il a d'elle un fils qu'il nomme Mélanippe ; il la marie ensuite à Déionée, *ibid.* et suiv. Il tue la laie de Crommyon, nommée Phéa, 64. Il précipite Sciron du haut d'un rocher dans la mer. Il chasse de Mégare Dioclès qui y commandait ; tue Cercyon d'Arcadie, et fait mourir Damastes, nommé aussi Procruste. Supplique qu'il lui fait souffrir ; il imite Hercule, qui faisait mourir ses agresseurs par le supplice qu'ils lui destinaient ; il est accueilli par les Phyalides, qui le purifient, *ibid.* et suiv. Il arrive à Athènes le huit du mois Cronius. Il se fait reconnaître à son père. Instruit du projet des Pallantides et de leur marche, il tombe sur eux et les met en fuite, 65, 66. Il dompte le taureau de Marathon, et le sacrifie à Apollon Delphinien. Il reçoit, encore fort jeune, l'hospitalité d'Hécalé, 66. Il s'offre volontairement à partir sans tirer au sort, pour remplacer le tribut que les Athéniens payaient à Minos, 67, 68. Il reçoit de Cyrus de Salamine un pilote nommé Phérécius Amarsyadas, et un matelot qui s'appelait Phéax, 68. Monument qu'il élève à Nausithoüs et à Phéax, *ibid.* Il va au temple d'Apollon offrir le rameau de suppliant, et s'embarque à Delphes ; le dieu lui ordonne de prendre Vénus pour son guide, *ibid.* Ariadne lui donne un peloton de fil, et lui enseigne les moyens de sortir du labyrinthe ; il tue le Minotaure, et emmène Ariadne avec les enfants qu'il avait con-

duits en Crète, *ibid. et suiv.* Il tue Taurus, général de Minos. Il combat dans les jeux, où Ariadne devient amoureuse de lui, 69. Il fonde pour Ariadne un sacrifice annuel à Naxos, et y consacre deux statues en son honneur, 70. Il part de Crète et débarque à Délos; sacrifices qu'il y fait; il y exécute avec les jeunes Athéniens la danse de la Grue, autour de l'autel Cératon, et y célèbre des jeux, 71. Il oublie de changer la voile de son vaisseau. Il est reçu avec joie. Il apprend la mort de son père. Sa douleur à cette nouvelle; il rend les derniers devoirs à son père, et accomplit ses vœux à Apollon. Fête fondée à cette occasion; branche d'olivier qu'on y porte chargée de fruits; vers qui y sont relatifs, *ibid. et suiv.* Il établit la fête des Oscophories; on lui consacre un temple, avec des sacrifices, dont il donne l'intendance aux Pythallides, 72. Il réunit en un seul corps tous les habitants de l'Attique, et n'en forme qu'une cité. Il établit les Panathénées, et un sacrifice qu'il appela *Metektia*, *ibid. et suiv.* Il abdique la royauté. Il consulte l'oracle de Delphes; il en reçoit une réponse favorable, 73. Il appelle les étrangers à tous les droits de citoyens, *ibid.* Il divise le peuple en trois classes, et met à peu près l'égalité entre eux; il est le premier qui ait incliné vers le gouvernement populaire. Il fit graver sur la monnaie l'empreinte d'un bœuf, *ibid. et suiv.* Il unit à l'Attique le territoire de Mégare, et dresse dans l'isthme une colonne pour fixer les limites des deux pays; il établit les jeux isthmiques en l'honneur de Neptune, et y fait réserver aux Athéniens les premières places, 74. Il fait le voyage du Pont-Euxin. Il enlève l'amazone Antiope par surprise. Il s'arrête avec elle à Nicée en Bithynie, et bâtit près du fleuve Soloon la ville de Pythopolis, *ibid. et suiv.* Il sacrifie à la peur dans la guerre des Amazones avant d'engager l'action, 75. Il épouse Phèdre après la mort d'Antiope; ses malheurs à l'occasion de Phèdre, 76, 77. Mariages qu'il contracte, qui n'eurent ni des commencements honnêtes, ni des fins heureuses. Il épouse Péribée, Phérébée et Iopé; son amour pour Eglé lui fait abandonner Ariadne; l'enlèvement d'Hélène, cause de son exil et de sa mort, 77. Il aide les Centaures à combattre les Lapithes; il va avec Jason en Colchide; défait avec Méléagre le sanglier de Calydon. Il est nommé le second Hercule; aide Adraste à retirer les corps des guerriers tués au siège de Thèbes, *ibid.* Il contracte amitié avec Pirithoüs. Il va à ses noces dans le pays des Lapithes; il les aide à faire la guerre aux Centaures, *ibid. et suiv.* Il enlève à cinquante ans Hélène, qui n'était pas encore nubile; il refuse de la rendre

à ses frères; il la confie à Aphidnus, son ami, et accompagne Pirithoüs en Epire pour enlever la fille d'Aidonéus; il y est retenu prisonnier, 78, 79. Est délivré de sa prison par Hercule; il consacre à Hercule les terres que les Athéniens lui avaient données, 80. Il veut gouverner comme auparavant; il envoie secrètement ses deux fils auprès d'Elphéor en Eubée; il prononce au bourg de Gargette des malédictions contre les Athéniens; il se retire dans l'île de Scyros, et y est tué par Licomède, *ibid. et suiv.* Il est honoré comme un héros par les Athéniens, 81. Ses ossements transportés à Athènes, où ils sont reçus et placés dans le lieu le plus honorable de la ville, *ibid.* Son tombeau placé près du gymnase, 82. Sacrifice solennel fait tous les ans en son honneur, le huit du mois Pyanepsion; il est aussi honoré le huit de chaque mois, et pourquoi, *ibid.*

THÉSÉA (êtes de), qu'on célébrait tous les ans à Athènes : I, 76.

THÉSÉIDE. Motif que l'auteur de la *Théséide* donne à la guerre des Amazones : I, 76.

Thesmophories. Jeûne pratiqué dans cette fête : III, 117.

THESPIA. Changement qu'il fit à la tragédie : I, 255, 274.

THESSALIENS, transportés en Béotie : II, 285.

THESSALUS, fils de Cimon : I, 416; II, 298.

THESSALUS, comédien, favorisé par Alexandre, II, 622.

THESTA, sœur de Denys l'ancien. Belle réponse qu'elle lui fait sur la fuite de son mari : III, 578.

Thètes, la dernière classe des citoyens d'Athènes : I, 245.

THONIS, courtisane d'Egypte. Son histoire : III, 274.

THOR, nom de la génisse chez les Phéniciens : II, 255.

THORANIUS, capitaine de Métellus, battu par Serlorius et tué dans le combat : II, 444.

THORAX, général des troupes de terre de Lysandre; donne l'assaut par terre à Lampsaque : II, 212. Condamné à mort par les éphores, et pourquoi, 221.

Thoth, mois égyptien : I, 105.

THRACÉIA, bourg de la Bithynie : II, 516.

Thraciennes, comédie de Cratinus : I, 404.

THRASIENNES (portes), ou Dipyles : I, 417.

THRASYBULE, fils de Thrason; part de l'armée, et va accuser Alcibiade. Ce qu'il dit aux Athéniens : I, 504.

THRASYBULE détruit les trente tyrans

d'Athènes : I, 642. Était parti de Thèbes avec les bannis pour cet effet : II, 229.

THRASYLLUS. Son armée battue auprès d'Ephèse : I, 498.

Thresculein. Sens de ce mot : II, 598.

THUCYDIDE d'Alopèce, homme estimable; est employé pour contre-balancer l'autorité de Périclès : I, 401. Est banni, 406.

THUCYDIDE, historien, cité : I, 167, 599, 406, 415, 441, 482, 483, 489, 549; II, 24, 560. Était parent de Cimon, 286. Il était du bourg d'Alimusium, *ibid.* Il s'est élevé au dessus de lui-même, en écrivant les actions de Nicias, 359.

THUDIPPE, condamné avec Phocion. Sa douleur, et ce que Phocion lui dit : III, 26.

THURO, mère de Chéron, fondateur de Chéronée : II, 255.

TYATIRE, ville d'Asie : II, 261.

THYMÉTADES, bourg d'Athènes : I, 69.

TYRÉNATIDE, contrée de la Grèce : II, 147.

TYRÉUS, affranchi de César; chargé de faire des propositions à Cléopâtre : III, 530.

TIBARÉNIENS, peuple du royaume de Pont : II, 520.

TIBÉRIUS, voyez Gracchus.

TIDIUS SEPTILIUS va trouver Pompée jusqu'à dans la Macédoine, quoique honteux : II, 570.

TIGELLINUS, préfet du prétoire sous Néron : III, 516. Combien haï, 526. Sa mort, 538.

TIGRANE, gendre de Mithridate, roi d'Arménie; enlève l'Asie aux Parthes, soumet la Palestine et la Syrie, détruit les successeurs de Séleucus. Sa grande puissance : II, 520.

TIGRANOCERTE, ville considérable; Lucullus en forme le siège : II, 535.

TIGRE, fleuve d'Asie : II, 531.

TILPROSSIIUS, montagne de la Béotie : II, 258.

TIMAGÈNE, historien, cité : II, 538.

TIMAGORAS, Athénien, écrit à Artaxerxe; faveurs qu'il en reçoit; condamné à mort, et pourquoi : I, 661; III, 505.

TIMANTHE, peintre célèbre. Son tableau du combat d'Aratus à Pallène : III, 470, 487.

TIMASITHÈS, premier magistrat des Lipariens. Sa générosité : I, 531. Reconnaissance des Romains pour lui, *ibid.* et 584.

TIMÉE, historien, cité : I, 605, 609, 626. Blâmé d'être entré en rivalité avec Thucydide, et d'avoir déprécié Philistus. Il tombe dans les mêmes inepties que Xénarque, et fait des jeux de mots puerils sur les noms de Nicias, d'Hermocrate et d'Héron; il prétend corriger le style

de Philistus; il injurie Aristote et Platon : II, 559, 560. Cité, 587.

TIMÉE, complice d'Alcibiade. Son caractère, et le conseil qu'il donne à Andocides : I, 490. Ses principes, *ibid.*

TIMÉE, femme du roi Agis, débauchée par Alcibiade; nom qu'elle donnait à son fils : II, 483.

TIMÉSILÉON, tyran de Sinope, inconnu : I, 410.

TIMOCLÉE, femme thébaine, sœur de Théagène, précipite un capitaine thrace dans un puits; réponse qu'elle fait à Alexandre : II, 606, 607.

TIMOCLIDES, magistrat de Sicyle. Sa mort : III, 450.

TIMOCRATE, ami de Denys le tyran, épouse Arté, femme de Dion : III, 578. Prend la fuite à l'arrivée de Dion à Syracuse, à la tête d'une armée, 583.

TIMOCRÉON, poète. Sa chanson contre Thémistocle : I, 524.

TIMOLAÛS, hôte de Philopémen. Son respect pour lui : II, 81.

TIMOLÉON, fils de Théodème. Sa naissance illustre; son amour pour sa patrie; sa haine des tyrans; ses talents militaires : I, 604. Son attention à couvrir les défauts de son frère. Il lui sauve la vie dans un combat, *ibid.* Ses efforts pour engager son frère à renoncer à l'ambition d'asservir sa patrie, 605. Il tombe dans une profonde tristesse, et veut se laisser mourir de faim; ses amis lui font changer de résolution; il se retire des affaires, et vit dans la solitude, toujours plongé dans une noire mélancolie, *ibid.* Réflexions sur cette conduite, qu'il continue pendant vingt ans, *ibid.* et *suiv.* Est nommé général. Son élection confirmée par le peuple. Signe favorable qu'il a dans le temple de Delphes, 606, 607. Il part, ayant dans sa flotte des vaisseaux de Corcyre et de Leucade. Vision qu'il a dans sa route, 607. Il aborde en Italie; embarras où le jettent les nouvelles qu'il y reçoit; découragement de ses troupes, *ibid.* Il trouve vingt galères des Carthaginois, avec les ambassadeurs d'Iocetas. Il propose aux ambassadeurs de venir lui faire leurs propositions dans Bithè; il est secondé par les habitants de cette ville, 608. Il fait partir secrètement ses vaisseaux, se dérobe de la foule, et, s'étant embarqué, il arrive à Tauroménium, où il est bien reçu par Andromachus, *ibid.* et *suiv.* Il engage ses officiers à partir sur-le-champ, et à surprendre Iocetas; il part, et fond sur les ennemis, qui prennent la fuite, 610. Les portes de la ville lui sont ouvertes, et les Adranites lui racontent un prodige de la statue de leur dieu, *ibid.* Il fait alliance avec Mamercus, tyran de Catane, *ibid.* Denys lui ayant proposé de lui rendre la citadelle, il

charge Euclide et Télémaque d'y faire entrer secrètement quatre cents soldats, qui s'en emparent. Il reçoit de Denys deux mille soldats, 610, 611. Rapidité étonnante de ses exploits; il est maître de Syracuse cinquante jours après sa descente en Sicile. Nouveaux secours que lui envoient les Corinthiens. Bonheur extraordinaire avec lequel il échappe à deux assassins, 613. Il fait passer des secours de Catane aux Corinthiens enfermés dans la citadelle de Syracuse, 614. Il s'empare de Messine, et marche droit à Syracuse, 615. Il se présente devant Syracuse après le départ des Carthaginois, 616. Il divise ses troupes en trois corps, et donne trois assauts à la fois. Il reste maître de Syracuse, sans avoir perdu un seul homme, sans avoir eu un seul blessé, 617. Il fait détruire aussitôt par les Syracusains la citadelle, ainsi que les palais et les tombeaux des tyrans. Il fait construire des tribunaux à la place, et rétablit le gouvernement démocratique, *ibid.* Il s'occupe de repeupler la ville. Il écrit aux Corinthiens d'envoyer de Grèce une colonie à Syracuse, *ibid.* et *suiv.* Il apprend que Magon s'était tué, que les Carthaginois avaient fait mettre son cadavre en croix, 618. Il distribue des terres gratis aux Siciliens rentrés; il vend les maisons des tyrans, ainsi que leurs statues, à la réserve de celle de Gélon, *ibid.* Il marche contre les autres tyrans de Sicile. Il force Icétas de vivre en simple particulier dans la ville des Léontins, 619. Il envoie à Corinthe Leptines, tyran d'Apollonie, *ibid.* Il retourne à Syracuse pour en régler l'administration avec Cephalus et Denys, *ibid.* Il envoie faire des courses sur les terres qui appartenaient aux Carthaginois. Abandonné en chemin par mille soldats, il conduit promptement les autres contre les Carthaginois; campe sur le bord du Crimèse, *ibid.* et *suiv.* Il rencontre des mulets chargés d'ache. Il fait regarder cela à ses troupes comme un augure de la victoire. Il s'en couronne lui-même; ses officiers et ses soldats imitent son exemple. Il découvre l'armée des ennemis qui passait le Crimèse, 620. Il les fait charger par la cavalerie avant qu'ils aient le temps de se mettre en bataille, et descend dans la plaine, où il met ses troupes en ordre; avis qu'il donne à sa cavalerie, que les chars des ennemis empêchaient de pénétrer jusqu'aux Carthaginois; force extraordinaire de sa voix en ce moment; il foud en même temps sur les ennemis, les met en fuite, et en fait un horrible carnage, 621, 622. Il envoie à Corinthe les plus belles armes qui se trouvèrent dans le butin; son motif en cela, 622, 623. Il retourne à Syracuse, et bannit les mille mercenaires qui l'a-

vaient abandonné avant le combat. Il marche contre Calanrie, 623, 624. Il conduit ses troupes contre la ville des Léontins, où les soldats d'Icétas le lui livrent vif avec son fils Eupolème et Euthyme, 624. Il est blâmé de ne pas avoir empêché le massacre des femmes et des filles d'Icétas, 625. Il tourne ses armes contre Mamercus; il le défait près du fleuve Abolus, et le poursuit à Messine, où il s'était réfugié; il assiège la ville, *ibid.* Heureux effets de ses victoires. Confiance entière de tous les peuples de Sicile en Timoléon, 626. Parallèle de ce général avec les autres généraux de son temps, *ibid.* Ses actions réunissent la grâce à la facilité; ses exploits doivent être attribués non à la Fortune, mais à la vertu heureuse; il rapportait ses succès à la Fortune, et avait dédié à cette déesse une chapelle dans sa maison, *ibid.* et *suiv.* Il se fixe à Syracuse. Il est accusé par deux orateurs de cette ville. Il exige qu'on leur laisse la liberté de parler; manière noble dont il répond à leurs accusations, 627. Il est de tous les généraux grecs celui dont les actions furent les plus glorieuses; il perd la vue dans sa vieillesse. Il quitte le commandement, et vit en simple particulier à Syracuse, *ibid.* et *suiv.* Courage avec lequel il supporta sa cécité. Admiration, reconnaissance, amour des Syracusains pour lui; ils le consultent dans toutes leurs affaires, 628. Il tombe malade, et meurt dans une grande vieillesse. Ses obsèques célébrées avec la plus grande magnificence. Regrets et larmes de tous les assistants, *ibid.* et *suiv.* Décrot honorable à sa mémoire. Il est enterré au milieu de la place dans un superbe tombeau, autour duquel on éleva des portiques et des gymnases, 629. Parallèle de Paul-Emile et de Timoléon, *ibid.* et *suiv.*

TIMON le misanthrope. Mot qu'il dit à Alcibiade : I, 487. Son histoire, et le temps où il vivait : III, 348. Pourquoi recherchait Alcibiade, *ibid.* Sa conversation à table avec Apémantus, *ibid.* Plaisant discours qu'il tient aux Athéniens, *ibid.* Son épitaphe, *ibid.*

TIMON le Phliasien. Ses vers contre Pythagore : I, 193. Sur Zénon d'Elée, 595.

TIMONASSA d'Argos, seconde femme du tyran Pisistrate : II, 56. Nom de ses deux fils, *ibid.*

TIMONIDES de Leucade se joint à Dion : III, 579.

TIMOPHANE, frère aîné de Timoléon. Son caractère : I, 604. Ayait souvent commandé les troupes de Corinthe, *ibid.* Abuse de la confiance des Corinthiens, se déclare tyran et périt, *ibid.* et *suiv.*

TIMOTHÉE, fils de Conon, général des Athéniens. Beau mot de lui : I, 639; Ta-

beau qu'on fit de lui : II, 242. Ne voulait rien devoir à la Fortune, *ibid.*

TIMOTHÉE, poète musicien. Sa tragédie des Perses, citée : II, 77, 492.

TIMOCHÈRE, général des Achéens. Sa politique : III, 480.

TIMOCHÈRE, femme de Plutarque. Son mérite : I, 33, 34.

TINGÈS, veuve d'Antée; eut d'Hercule un fils nommé Sophax : II, 442.

TINNIVS, mari de Fania. Leur histoire : II, 186.

TIRIBAZÈ. Demande qu'il fait à Artaxerxe : III, 492. Remontrance hardie qu'il lui fait, 493. Dans le combat contre Cyrus le jeune, le sauve, et ce qu'il lui dit, 495, 496. Comment sauve Artaxerxe et son armée, 507. Calomnie dans le temps qu'il rend le plus de services, *ibid.* Cherche à se venger d'une injure reçue de la part du roi, 509. Ses discours artificieux pour aigrir Darius contre son père, 510. Enveloppé par les gardes du roi, il se défend courageusement et succombe, *ibid.* et *suiv.*

TISAMÈNE, devin. Prédications qu'il fait aux Grecs : II, 12.

TISAPHERNE, satrape du roi de Perse; fourbe, dissimulé et méchant; accueille Alcibiade : I, 494. Il le retient prisonnier, 497. Fait une trêve avec Agésilas et la rompt aussitôt : II, 488. A la tête tranchée, 489. Il avertit Artaxerxe des desseins de Cyrus : III, 493. Sa perfidie contre Cléarque et d'autres capitaines grecs, 501. Sa mort, 505.

TISIPHRONIS, frère de Thébé, conspire contre Alexandre de Phères : I, 663.

TITE-LIVE, cité : I, 349, 593 et *suiv.*, 692, 698, 702 et *suiv.*; II, 49, 107, 533, 539, 711, 722.

TITROÈ, ville de la Phocide : II, 252.

TITRACÈTES, amiral du roi de Perse à la bataille d'Eurymédon : II, 295. Envoyé à la place de Tisapherne, 489. Propose un accommodement à Agésilas, *ibid.*

TITIANUS, frère d'Othon : III, 543.

TITILIUS, envoyé en Thrace par Flaminius, et pourquoi : II, 100.

TITINNIVS, intime ami de Cassius. Son aventure : III, 435. Il se tue, 456.

TITUS, questeur de l'armée d'Antoine, fait le devoir d'un homme sage : III, 328. Quitte avec Plancus le parti d'Antoine, et se joint dans celui d'Auguste, 339.

TITUS (Quintus), qui négociait en Grèce, annonce à Sylla une prophétie de Trophonius : III, 254.

TITUS LATINUS. Son caractère, et le songe qu'il eut : I, 537.

TITUS VÉTURIUS de Crotone, chargé de lettres pour Catilina : III, 137.

Toiles tendues au-dessus des lieux où l'on donnait des jeux; quand on a commencé à s'en servir : I, 99, 128, 129.

TOLMIDAS, général athénien, contemporain de Périclès : I, 407; II, 496.

TOLUMNIVS, roi des Toscans, tué par Cornélius Cossus, tribun des soldats : I, 109.

Tonneaux, qui ne pouvaient être vus que des vestales : I, 559. Ceux que Jupiter a aux deux côtés de son trône, suivant Homère, 600.

Tonnerre. Faisait rompre à Rome les assemblées du peuple : III, 61.

TOSCANE, province d'Italie; son étendue et ses douze peuples. Les Troyens y ont abordé : I, 96, 354, 355. Ses villes et son luxe. Les Gaulois s'en emparent, 355.

Traduction. La première des livres grecs qui parut à Rome : II, 544.

TRAGIE, île des Sporades : I, 415.

TRAJAN, empereur; confère à Plutarque la dignité consulaire : I, 59.

TRALLES. Xerxès leur fait des présents pour obtenir le passage sur leurs terres : II, 494.

TRAPEZUNTE, ville sur le Pont-Euxin : II, 462.

Travaux rustiques (Traité des), ouvrage de Caton le censeur : II, 57.

TRÉBATIVS. Ce qu'il écrit à Cicéron, et ce que Cicéron lui répond : III, 152, 153.

TRÉBONIVS tue Caius Lucius, neveu de Marius : II, 165.

TRÉBONIVS, tribun du peuple. Décrets qu'il fit en faveur du premier triumvirat : II, 560. Autre décret qu'il propose : III, 61. Il empêche qu'on ne s'ouvre sur la conjuration contre César; sa naissance, 507. Il retient Antoine à la porte du sénat pendant que l'on tue César, 416. On lui décerne l'Asie, 418.

Tremblement de terre, qui ne fut pas senti des combattants à la bataille de Trasimène : I, 442. Autre considérable arrivé à Sparte : II, 298. A Athènes, 369.

Tripied jeté par Hélène dans la mer, et trouvé du temps des sept sages par des pêcheurs de l'île de Cos dans leur filet : I, 234.

Trésor, caveau souterrain qui servait de prison à Messène : II, 83.

TRÉZÈNE. Fondé par Pithéus : I, 60. Honneurs particuliers que ses habitants rendaient à Neptune, 62.

TRÉZÉNIENS. Leur générosité envers les Athéniens : I, 315.

TRIARIUS, officier romain, vaincu par Mithridate : II, 342. Dérubé à la fureur des soldats qui voulaient le massacrer, *ib.*

Tribunat, la seule magistrature qui ne fût pas suspendue à Rome quand il y avait un dictateur : I, 447. Son autorité consistait plus à empêcher qu'à faire : III, 46.

Tribuns du peuple; quand élus : I, 524. De quelle force était leur opposition :

III, 227. Proposent d'établir des décevirs, 135.

Tribuns militaires. Leurs pouvoirs : I, 345. Assiégés par les Latins sur le mont Marcius, ils envoient demander du secours à Rome, 368.

Tribus. Noms des quatre tribus d'Athènes : I, 250.

Tribus romaines, partagées chacune en dix bandes ; d'où nommées : I, 113.

Trident, coin de la monnaie de Trézène : I, 62.

Triomphe. Celui de Romulus fut le modèle de tous les autres : I, 109. Différence du grand et du petit triomphe à Rome, 690.

TRIOPHUM, port de la Pamphylie : II, 294.

Triumvirat. Le premier, celui de Crassus, de César et de Pompée : II, 406. Le second, celui d'Auguste, de Lépide et d'Antoine ; conférence de ces triumvirs près de Bologne : III, 159, 310. Leurs proscriptions, *ibid.* Sacrifices réciproques que se font ces triumvirs, *ibid.* et *suiv.* Extorsions des triumvirs, 312. Ce qu'ils avaient promis à chaque soldat, *ibid.*

Troie, course des enfants à Rome ; III, 54.

TROPHONIUS. Son antre et son oracle : II, 19.

Troupes indisciplinées ; de quel danger elles sont : III, 516.

TUSÉRON (Elius). Il appelait Lucullus un Xerxès en toge : II, 346.

TUDENTE, ville d'Italie : II, 168.

TULLUS CIMBER fait semblant de demander à César le rappel de son frère : III, 416. On lui décerne la Bithynie, 418.

TULLUS HOSTILIUS. Très puissant chez les Volscs, forme un parti contre Coriolan, et le fait assassiner : I, 547, 548.

TURPILIANUS ou *TERTULIANUS ;* pourquoi haï des Romains : III, 524.

TURPILIUS, intendant des ouvriers ; chargé par Métellus de la garde d'une ville considérable, la livre par trahison aux ennemis, est condamné à mort : II, 159, 160.

TUSCULANS. Leur artifice à l'approche de Camille : I, 373.

TUTOLA, esclave. Son histoire : I, 369.

TYCHÉ. Partie de la ville de Syracuse : I, 686.

TYDÉE, l'un des généraux des Athéniens à la bataille d'Égos-Potamos : I, 504. Comment reçoit les avis d'Alcibiade, et réponse insolente qu'il lui fait : II, 215.

TYNDARIDES. Entrent avec une armée dans l'Attique pour ravoir Hélène ravie par Thésée : I, 79. Entrent dans Athènes, et ne demandent qu'à être initiés, 80. Se disent parents des Athéniens au même

degré qu'Hercule, *ibid.* Appelés *anactes,* et pourquoi, *ibid.*

TYNNONDAS, roi d'Eubée : I, 242.

Tyrans. Le plus grand malheur des tyrans : I, 612. Différence entre un tyran et un général : II, 212. Vie lâche et bontense que l'on mène sous les tyrans : III, 567. Le courage n'est jamais le partage des tyrans, *ibid.* Rien de plus timide qu'un tyran, 452. Combien diffèrent d'un prince juste, 466. Peu évitent une mort violente, *ibid.* Ne laissent après eux ni postérité ni maison, *ibid.* Toujours excessifs dans leurs desirs, 576.

Tyrannie. Peut-elle devenir une royauté légitime ? I, 242. Solon disait que c'était un beau pays qui n'avait pas d'issue, *ibid.* La plus belle sépulture des tyrans : II, 57. Quoique amoiliée par la volupté, n'en est pas moins redoutable : III, 569. Fausses idées de la tyrannie ; combien funestes aux jeunes gens, 468, 469.

TYRANNION, grammairien : II, 262.

Tyrans (les trente) gouvernent ensemble à Athènes : I, 505.

TYRIENS. Songe que plusieurs Tyriens eurent pendant qu'Alexandre assiégeait leur ville : II, 617. Traitement qu'ils firent à une statue d'Apollon, *ibid.*

TYRTÉE. Cité : I, 149.

U.

ULIADE de Samos, capitaine de vaisseau : II, 25.

ULYSSE. N'est pas le seul rusé entre les Grecs ; proverbe : II, 222.

UMBRICIUS, devin, prédit à Galba le malheur qui le menace : III, 531.

Union. Source de la force : II, 74. Belle comparaison à ce sujet, *ibid.* Conserve et maintient les villes, quelque faibles qu'elles soient : III, 465. Il en est d'elle comme des parties du corps, *ibid.*

USIPES, peuple de la Germanie : II, 694.

Usure maritime, la plus décriée de toutes : II, 55.

Usuriers. Leurs horribles vexations en Asie : II, 526.

V.

VACCA, ville d'Afrique : II, 159.

VACCÉNS : II, 451.

VAGISÈS, ambassadeur d'Arnaque, roi des Parthes ; ce qu'il dit à Crassus : II, 410.

Vaisseau de Thésée, conservé longtemps à Athènes : I, 72.

VALENS s'empare des gorges des Alpes pour Vitellius : III, 540.

VALÈRE MAXIME, cité : I, 697.

VALÉRIE, sœur de Publicola. Heureuse

inspiration qu'elle eut : I, 545. Discours qu'elle tient à la mère et à la femme de Coriolan, *ibid.* et *suiv.*

VALÉRIE, fille de Messala et sœur d'Hortensius. Son histoire avec Sylla : II, 571.

VALÉRIUS (Marcus), frère de Publicola ; gagne deux batailles contre les Sabins : I, 291. Son triomphe, *ibid.* Privilège particulier qu'on lui accorde, *ibid.* Pourquoi honoré du nom de Grand : II, 530.

VALÉRIUS (Quintus), mis à mort par l'ordre de Pompée : II, 527.

VALÉRIUS CORVINUS : II, 178.

VALÉRIUS FLACCUS, homme distingué par sa noblesse, sa puissance et son mérite ; invité Caton l'ancien à dîner, lui persuade d'aller s'établir à Rome, et de se mêler des affaires publiques : II, 56, 57.

VARINUS (Publius), général envoyé contre Sauriacus : II, 401.

VARIUS, ami d'Antoine ; pourquoi appelé Cotytion : III, 510.

VARRON (C. Térentius), d'une naissance obscure ; nommé consul ; collègue de Paul-Émile ; ardent pour combatre Antibal : I, 451. Fût perdre par sa témérité et son inexpérience la bataille de Cannes, 452, 453. Générosité des Romains à son retour à Rome, 455.

VARRON (M. Térentius) propose au mathématicien Tarrutius de déterminer le jour et l'heure de la naissance de Romulus : I, 105.

VARUS (Accius), est fait gouverneur d'Afrique par Pompée : III, 71.

Vases d'airain dont on se servait pour rallumer à Rome le feu sacré : I, 195.

VATINIUS emporte la préture sur Caton : III, 61. Était un homme très insolent, 151.

Vautours. D'où est venu l'usage à Rome de s'en servir pour les augures : I, 103. Hercule aimait à en voir lorsqu'il commençait une entreprise, *ibid.* Caractère de cette espèce d'oiseau, *ibid.* Leur rareté prouve, suivant les devins, qu'ils sont envoyés par les dieux pour instruire de l'avenir, *ibid.*

VEIENS. Puissance de ce peuple : I, 118. Défaits par les Romains, *ibid.* Appelés aussi Vénétiens, 545.

VEIES, capitale de la Toscane ; ses richesses ; était rivale de Rome : I, 545, 546. Longueur du siège de cette ville par les Romains, 546. Le siège continue pendant l'hiver, *ibid.* Conversation d'un Veien avec un Romain, 547. Remontrances des sénateurs au peuple pour l'empêcher d'aller habiter Veies, 567. Le sénat assemblé est déterminé par le mot d'un centurion, 567, 568.

VÉLARE. Origine et étymologie de ce nom : I, 99.

VELATURA. Manière de traverser le Tibre : I, 99.

VENGEANCE. Celle qu'on exerce envers les ennemis est douce et utile : II, 488.

VENTIDIUS, deux frères, les plus considérables du pays des Picéniens ; ordre que Pompée leur donne : II, 524.

VENTIDIUS, envoyé contre les Parthes ; ses exploits : III, 520, 521. Bat Pacorus, fils du roi Orodes, et le tue, 521. Assiège Antiochus dans Samosate, *ibid.* Est le seul Romain qui ait triomphé des Parthes, *ibid.*

VÉNUS. D'où lui vient le surnom d'Épithragia : I, 68. Surnommée Ariadne, 70. Vénus Nicéphore : II, 575, 708.

VERCELL, ville d'Italie : II, 174.

VERECINGETORIX, général gaulois, se soulève contre les Romains : II, 696. Se rend à Cé-ar, 968.

VERGINIUS RUFUS, appelé à l'empire : III, 521. Le refuse, 650.

VÉRITÉ. Effet ordinaire des vérités qu'on dit aux princes : I, 254, 255 ; II, 127, 128. Elle est le fondement de la plus haute vertu, 178.

VERUS, préteur en Sicile, y avait commis des excès révoltants. Cicéron le fait condamner : III, 129, 150.

VERTU. On ne peut lui refuser une participation à la nature d'invincible. Destinée des âmes vertueuses après leur mort : I, 121. Elle inspire le désir d'imiter ses actions ; son ascendant sur les âmes bien nées, 594. Les Romains donnaient à la vaillance le nom de la vertu, 521, 522. Temple de la Vertu bâti par Marcellus, 695. La vertu la plus parfaite est celle qui rend l'homme capable de bien gouverner : II, 60. Elle tire son lustre d'elle-même, 274. Une vertu réelle n'est jamais renversée par les revers de la fortune, 742. La vertu prend racine surtout où elle trouve un fonds heureux : III, 26.

VESEPASIEN, général en Judée, félicite Othon sur son élévation à l'empire : III, 40. Prodiges qui arrivaient quand il fut élevé à l'empire, *ibid.* Preuve qu'Othon donne de son affection pour lui, 541.

VESTA. Numa lui bâtit un temple pour y conserver le feu perpétuel : I, 197.

VESTALES. Établies à Rome par Romulus : I, 115. Gardiennes du feu sacré, et pourquoi. Leurs vœux et leur nombre, 195, 196. Malheur arrivés à celles qui se sont mariées depuis, 196. Privilèges qui leur furent accordés, *ibid.* Leur punition quand elles avaient fait des fautes et s'étaient laissées corrompre, *ibid.* et *suiv.* Lavaient tous les jours leur temple, 198. Dépositaires du testament de Marc-Antoine, elles refusent de le rendre à Auguste, qui va le prendre lui-même : III, 559.

VÉTÈR, préteur en Espagne : II, 681.

VIRGILIUS (Publius), nommé premier questeur à Rome : I, 285.

VIRIUS, Sicilien, refuse de recevoir Cicéron dans sa maison : III, 148.

VIRIUS PACIANUS accépte favorablement Crassus, fugitif en Espagne; soins qu'il prend de lui : II, 398, 397.

VIRIUS ou **VIRULLIUS RUFUS**, ami de Pompée : II, 370, 394.

Vice. Il est toujours honteux : II, 274.

Victime. C'était un acte de religion de porter à sa famille une portion des victimes immolées : III, 404.

Vie. Celle de la campagne; ses avantages : I, 202. La vie est un tissu de divers accidens, 234. La vie simple et frugale fortifie le corps : II, 58. Vie des hommes justes, seule heureuse : III, 568. Devoirs d'un biographe, 517.

Vieillesse, ressource contre les tyrans : I, 237.

Ville. Cérémonies observées pour la fondation d'une ville : I, 104. La fortune d'une ville dépend d'un temps déterminé, qu'on découvre d'après la position des étoiles, 105.

VILLE-NEUVE, partie de la ville de Syracuse : I, 636.

VILLIUS (Publius) s'embarque pour aller s'aboucher avec Antiochus, et traiter avec lui de la liberté des Grecs : II, 100.

Vin de quarante ans et plus, bu dans un festin donné par Sylla : II, 270, 271. Excès de vin, guérit les troupes de César d'une grande maladie, 708. Préparé avec des aromates pour laver les pieds : III, 45. Effet du vin dans ceux qui sont épuisés, 553.

VINDEX ou **VINDICIUS**, esclave qui découvre la conjuration faite en faveur de Tarquin : I, 279. Danger qu'il court, 280. Récompense qui lui est décernée, 281.

VINDEX, conspire contre Néron : III, 517. Est tué, 519.

VINDICIUS. Mot qui lui coûta la vie : II, 524.

Vindicta, était la baguette dont on se servait pour affranchir les esclaves : I, 281. Pourquoi nommée ainsi, *ibid*.

VINIUS. Son discours à Galba : III, 518. Décoré d'un anneau d'or, 520. Ses débauches, 522. Son avarice. *ibid*. Massacré par l'ordre d'Othon, 535. Sa tête rachetée par sa fille, 534.

VIRGILIE, femme de Corio'an : I, 543, 544.

VIRGINIUS accuse Sylla à l'instigation de Cinna : II, 248.

VIRGINIUS (Calus), préteur de Sicile. Son ingratitude envers Cicéron : III, 148, 149.

VIRIDOMARUS, roi des Gaulois, tué par Marcellus : I, 109, 676.

VITELLIUS, nommé empereur par l'ar-

mée de Germanicus : III, 529. Il s'était emparé du titre et des marques de la dignité impériale. Aigreur de sa correspondance, 539, 540. Ses troupes essuient deux échecs, 542 et suiv. Elles défont celles d'Othon, reconnu empereur, 545, 546.

VOCONIUS, lieutenant de Lucullus. Grande faute qu'il fit : II, 519. Mot de Cicéron sur ses filles, qui n'étaient pas jolies : III, 145.

Voile qu'Égée donne au pilote de son fils : I, 68.

Voix articulées, peut-elle être produite sans un corps organisé : I, 547. Voix différente de celle qui agit sur les organes, *ibid*.

VOLUMNIS, mère de Cypriolap. Son discours à son fils : I, 544, 545.

VOLUMNIUS (Publius), avait fait une relation de la bataille de Philippes : III, 438.

VOLUMNIUS, mime, l'un des prisonniers qu'avait faits Brutus, est mis à mort : III, 437.

VOPISCUS. Origine de ce surnom romain : I, 528.

Voyages, n'étaient pas permis à tous les Spartiates : I, 167.

VULturne, fleuve de la Campanie, appelé par les Grecs *Lothronus* : I, 443.

X.

XANTHIENS, assiégés par Brutus, incendient leur ville, malgré les secours que les Romains leur portent : III, 426. Avaient déjà brûlé leur ville dans les guerres des Perses, 427.

XANTHIPPE, père de Périclès; bat à Mycale les lieutenants du roi de Perse : I, 393.

XANTHIPPE, fils de Périclès; accuse son père : I, 421.

XANTHIPPE, archonte d'Athènes : II, 6.

XENAGORE, fils d'Eumelus, géomètre, avait mesuré la hauteur du mont Olympe : I, 575.

XENARÈS, ami intime de Cléomène : III, 189.

XENARQUE, historien plein d'extravagance : II, 359, 388.

XENOCLÈS, architecte, acheva le temple des mystères d'Eleusis : I, 404.

XENOCRATE, philosophe, disciple de Platon, est délivré par l'orateur Lycurgue, lorsque les fermiers des revenus publics le traînaient en prison; ce qu'il dit à cette occasion aux enfants de cet orateur : II, 100, 101. Platon lui conseille de sacrifier aux Graces, 156. Sa tempérance et sa sagesse, 350. Présents que lui envoie

Alexandre, 605. Grande idée qu'en avaient les Athéniens : III, 19. Mot qu'il dit sur Antipater, 22. Autre mot sur les conditions qu'il exigeait des Athéniens, 19. Refuse le droit de bourgeoisie d'Athènes, et pourquoi, 21.

XÉNODOCAUS, convive d'Alexandre : II, 641.

XÉNOPHILE, capitaine de bandits, qu'Aratus prend à sa solde : III, 452.

XÉNOPHON, cité : I, 501. Il dit que la ville d'Ephèse est l'arsenal de la guerre, 689. Cité dans son banquet : II, 218. Cité, 484, 488, 496, 504, 509, 581. En contradiction sur la mort de Cyrus, avec Dinon et Ctésias : III, 493.

XERXÈS, fils de Darius, roi de Perse. Ses forces navales contre les Athéniens : I, 518, 519. Il prend la fuite sur un faux avis de Thémistocle, 520.

XUTHUS, joueur de flûte, appelé par Antoine pour l'amuser : III, 515.

XYRÈTE, bourg d'Athènes : I, 401.

Y.

Yeux, sont les signes les plus certains des mœurs : II, 597.

Z.

ZALKEUCUS, législateur des Locriens : I, 190.

ZARBIENUS, prisonnier de Gordyenne, gagé par Appius Claudius : II, 527. Tigraue le fait mourir avec sa femme et ses enfants, et Lucillus lui fait des funérailles magnifiques, 337.

ZASTRA, ville de l'Eubée : III, 10.

ZÉLA, ville d'Arménie : II, 715.

ZÉNODOTIE, ville de Mésopotamie : II, 409.

ZÉNON, philosophe. Beau mot de lui : III, 4.

ZÉNON d'Elée, disciple de Parménide et maître de Périclès : I, 593. Ce qu'il répondait à ceux qui accusaient Périclès d'orgueil et de vanité, 596.

Zeugites, classe des citoyens d'Athènes : I, 245.

ZEUGMA, ville sur l'Euphrate : II, 411.

ZEUXIS, peintre célèbre; ce qu'il dit à Agatharchus : I, 404.

ZOÏLE, excellent armurier de Chypre : III, 270.

ZOPYRE, esclave thrace, instituteur d'Alcibiade : I, 158 et 476.

ZOPYRUS, soldat macédonien, qui tua Pyrrhus : II, 148.

ZOROASTRE, roi de la Bactriane : I, 190.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES VIES DES HOMMES ILLUSTRES

PAR PLUTARQUE.

	Tom.	Pag.		Tom.	Pag.
AGÉSILAS,	II	481	GRACCHUS (Caius),	III	220
AGIS,	III	175	LUCULLUS,	II	507
ALCIBIADE,	I	475	LYOURGUE,	I	145
ALEXANDRE,	II	598	LYSANDRE,	II	206
ANTOINE,	III	297	MARCELLUS,	I	671
ARATUS,	III	448	MARIUS,	II	154
ARISTIDE,	II	1	NICIAS,	II	559
ARTAXERXE,	III	489	NUMA,	I	186
BRUTUS,	III	404	OTHO,	III	557
CAMILLE,	I	544	PAUL EMILE,	I	585
CATON d'Utique,	III	81	PÉLOPIDAS,	I	657
CATON le censeur,	II	54	PÉRICLÈS,	I	592
CÉSAR,	II	677	PHILOPÈME,	II	69
CICÉRON,	III	424	PHOCION,	III	1
CIMON,	II	285	PLUTARQUE,	I	24
CLÉOMÈNE,	III	175	POMPÉE,	II	520
CORIOLAN,	I	520	PUBLICOLA,	I	276
CRASSUS,	II	593	PIRRHUS,	II	115
DÉMÉTRIOS,	III	255	ROMULUS,	I	96
DÉMOSTHÈNE,	III	95	SERTORIUS,	II	455
DION,	III	564	OLON,	I	251
EUMÈNE,	II	460	SYLLA,	II	257
FABIUS MAXIMUS,	II	459	THÉMISTOCLE,	I	507
FLAMININUS,	II	90	THÉSÉE,	I	59
GALBA,	III	515	TIMOLÉON,	I	602
GRACCHUS (TIBÉRIUS),	III	220			

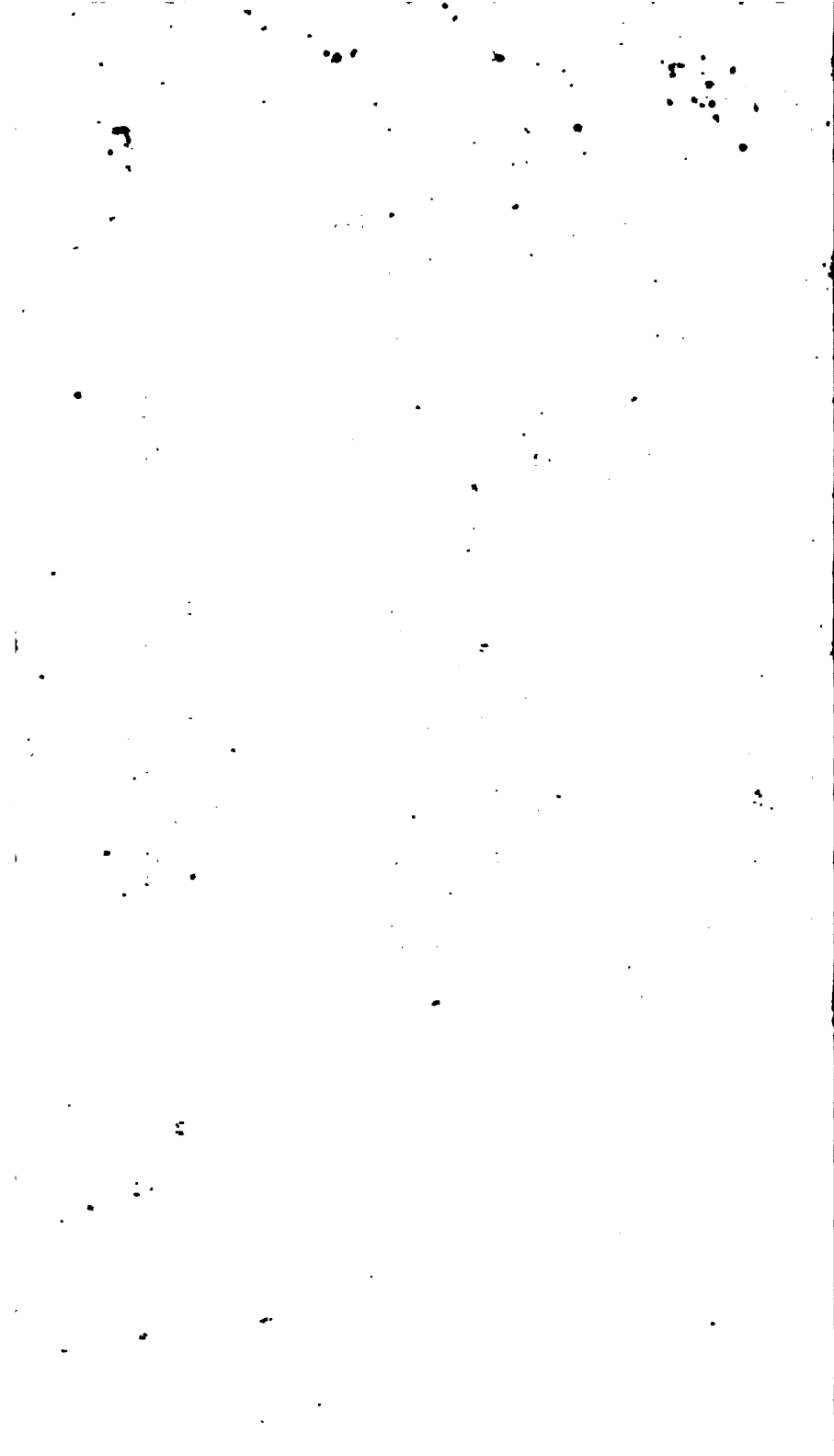


TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

	Pages.		Pages
Vie de Phocion.	1	— Notes sur la Vie de Démétrius.	295
— Notes sur la Vie de Phocion	28	Vie d'Antoine	297
Vie de Caton d'Utique	51	— Parallèle de Démétrius et d'Antoine.	359
— Parallèle de Phocion et de Caton d'Utique	83	— Notes sur la Vie d'Antoine.	361
— Notes sur la Vie de Caton d'Utique.	90	Vie de Dion	364
Vie de Démosthène.	95	— Notes sur la Vie de Dion.	403
— Notes sur la Vie de Démosthène	118	Vie de Brutus.	404
Vie de Cicéron	124	— Parallèle de Dion et de Brutus.	445
— Parallèle de Démosthène et de Cicéron.	162	— Notes sur la Vie de Brutus.	446
— Notes sur la Vie de Cicéron	165	Vie d'Aratus	448
Vie d'Agis et de Cléomène	173	— Notes sur la Vie d'Aratus.	485
— Notes sur la Vie d'Agis et de Cléomène	216	Vie d'Artaxerxe.	489
Vie de Tibérius et de Caius Gracchus	220	— Notes sur la Vie d'Artaxerxe	512
— Parallèle d'Agis et Cléomène avec Tibérius et Caius Gracchus.	249	Vie de Galba	515
Notes sur la Vie de Tibérius et de Caius Gracchus	252	— Notes sur la vie de Galba	535
Vie de Démétrius	255	Vie d'Othon	537
		Notes sur la Vie d'Othon.	550
		Chronologie pour les Vies de Plutarque	552
		Table analytique des matières	559
		Table alphabétique des Vies des hommes illustres.	669

FIN DE LA TABLE DU TOME TROISIÈME.



RETURN
TO →

None

1	2	3
4	5	6

ALL BOOKS MAY BE RECALLED AFTER 7 DAYS

DUE AS STAMPED BELOW

SENT ON ILL		
5 1998		
J. C. BERKELEY		

UNIVERSITY OF CALIFORNIA, BERKELEY
BERKELEY, CA 94720

FORM NO. DD 19

U. C. BERKELEY LIBRARIES



C046214567





